L'extériorisation de la Pensée

(Suite) (1)

L'Hypothèse du point de repère

L'image mentale hallucinatoire peut être attachée à un signal convenu, à un objet spécial. Si l'on dit au sujet qu'au moment où l'opérateur frappera dans ses mains, il entendra les cloches ou la musique militaire, l'hallucination ne se déclare qu'à ce moment précis. Si on lui affirme qu'un chat gris est couché sur un fauteuil, il ne le verra que lorsque ses yeux se dirigeront de ce côté. En un mot, l'image mentale est attachée à un point de repère, à une sensation réelle, et elle est capable de se modifier, de persister ou de disparaître comme ce point de repère lui-même.

MM. Binet et Féré ont très bien étudié ces phénomènes et il nous paraît que les expériences qu'ils ont faites établissent clairement que l'image mentale n'est pas virtuelle, qu'elle a une objectivité mentale incontestable, car elle se comporte absolument comme les sensations véritables. Nous allons résumer quelques-unes des expériences les plus démonstratives sur ce sujet, afin de montrer que les sujets ne sauraient nous tromper par des affirmations mensongères (2). La plus connue est l'hallucination du portrait que M. Charcot a souvent répétée devant ses auditeurs. On suggère à un sujet la présence d'un portrait sur un carton blanc, que l'on confond ensuite avec une douzaine de cartons tous semblables, au moins en apparence. Au réveil, on prie le sujet de parcourir cette collection de cartons, il le fait sans comprendre pourquoi ; puis, quand il aperçoit le carton sur lequel la suggestion a été attachée, il y retrouve le portrait imaginaire. Comment expliquer ce fait ? M. Binet a proposé une hypothèse qui paraît assez plausible.

Il est probable, suivant lui, que le carton particulier sur lequel on a créé l'image hallucinatoire présente sur sa surface un point, un grain, un détail quelconque qui a été remarqué par le sujet et qui

(1) Voir le n° de juin p. 705.

(2) Binet et Féré. *Le Magnétisme animal*, p. 166 et suiv.

lui sert de repère, de sorte que l'hallucination se reproduit quand le sujet reconnaît le carton sur lequel est fixé ce point de repère. Un détail de ces expériences est bien significatif. Au lieu de remettre le paquet de cartons entre les mains de l'hypnotique, si on lui fait voir le portrait imaginaire en le tenant environ à deux mètres de ses yeux, à cette distance le carton paraît tout blanc, tandis qu'une photographie réelle paraît grise. Si on rapproche progressivement le carton, le portrait imaginaire finit par apparaître, mais il faut qu'il soit beaucoup plus rapproché qu'une photographie ordinaire, pour que la malade en reconnaisse le sujet. Cette particularité s'explique très bien avec la supposition que l'image hallucinatoire est évoquée par la vision des points de repère, et que ces points ne sont visibles qu'à une faible distance. Sans doute, l'image mentale n'existe que lorsque les points de repère sont reconnus, mais une fois que cette condition est réalisée, l'hallucination recouvre la sensation et elle est perçue dans les mêmes conditions que si elle existait extérieurement. Si, par exemple, on renverse le carton suivant ses bords, en dehors de la vue du sujet, le portrait est cependant vu par lui la tête en bas.

Avec un prisme, on peut doubler l'image mentale, comme on double un objet réel. Si pendant le sommeil hypnotique on inculque à la malade (1) l'idée qu'il existe sur la table de couleur sombre, qui est devant elle, un portrait de profil, à son réveil elle voit distinctement le portrait. Si alors, sans prévenir, on place un prisme devant un des yeux, immédiatement le sujet s'étonne de voir deux profils, *et toujours l'image fausse est placée conformément aux lois de la physique*. Deux de nos sujets peuvent répondre conformément dans l'état de catalepsie ; ils n'ont aucune notion des propriétés du prisme. D'ailleurs, on peut prendre des précautions en dissimulant la position précise du prisme en masquant ses bords. Si la base du prisme est en haut, les deux images sont placées l'une au-dessus de l'autre ; si la base est latérale les images sont placées latéralement.

Avec une lorgnette, l'image hallucinatoire paraît se rapprocher ou s'éloigner suivant qu'on place devant l'œil du sujet l'oculaire ou l'objectif, même en prenant la précaution de dissimuler le bout de la lorgnette qu'on présente à son œil et d'éviter qu'il y ait des objets réels dans le champ de la lorgnette.

Avec une glace, il est possible de faire réfléchir l'objet imaginaire. Par exemple, on suggère à la malade la présence d'un objet quelconque sur

(1) MM. Binet et Féré faisaient leurs expériences sur des hystériques de la Salpêtrière.

le coin d'une table ; si on place derrière ce point un miroir, la malade voit aussitôt deux objets. L'objet imaginaire réfléchi parait au sujet aussi réel que l'objet imaginaire suggéré.

Nous reviendrons plus loin sur ces phénomènes afin de savoir si l'hypothèse du point de repère est celle qui convient le mieux à tous les cas. Il nous suffit actuellement de faire remarquer que des sujets ignorant les lois de l'optique ne pourraient pas donner des indications aussi conformes aux lois physiques. Nous en concluons encore une fois que leurs hallucinations sont positives.

Si, comme nous le pensons, toute hallucination est réelle, en ce sens qu'elle consiste en une image mentale substantielle, elle doit posséder les mêmes propriétés que l'image produite par les sens. Nous avons vu déjà qu'elle a des contours déterminés, qu'elle masque les objets extérieurs qui sont devant elle, nous allons constater qu'elle a les mêmes suites physiologiques que les sensations.

M. Parinaud, chef du service ophtalmologique de la clinique des maladies nerveuses à la Salpêtrière, a montré *que l'hallucination d'une couleur peut développer des phénomènes de contraste chromatique aussi bien, et même d'une manière plus intense, que la perception réelle de la couleur*.

Pour bien comprendre la valeur de cette affirmation, il faut savoir ce qui se produit normalement lorsque l'on fixe pendant quelque temps une surface colorée juxtaposée à du blanc, et qu'ensuite on reporte le regard sur une surface blanche. Voici l'expérience de M. Parinaud (1) :

Un carton moitié blanc et moitié vert sur une de ses faces, complètement blanc sur l'autre, porte à son centre, sur les deux faces, un point destiné à immobiliser le regard. Vous fixez pendant une demi-minute la face blanche-verte, puis, retournant le carton, le point central de la face complètement blanche. Vous voyez sur la moitié qui correspond à la surface verte une teinte rouge qui n'est autre que l'image consécutive définitive, et sur l'autre moitié la teinte verte complémentaire (2). L'image consécutive rouge a donc développé, par induction, la sensation du vert dans une partie de la rétine qui n'a été impressionnée que par du blanc.

(1) Société de Biologie. Juillet 1882.

(2) Deux couleurs sont dites *complémentaires* lorsque, mélangées, elles donnent la sensation du blanc. Le vert et le rouge sont complémentaires. Helmholtz groupe ainsi les couleurs simples complémentaires deux à deux : Violet et jaune verdâtre ; indigo et jaune ; bleu et orange ; bleu verdâtre et rouge.

Cette expérience, que l'on peut varier de différentes manières, de façon à bien établir qu'il ne s'agit pas d'erreurs de jugement, mais bien de sensations positives, démontre que toute sensation de couleur se produit par une modification plus ou moins persistante des éléments nerveux, qui donne lieu à l'image consécutive, et que cette modification détermine, dans les parties non impressionnées, une modification de sens contraire, qui développe la sensation complémentaire par un phénomène analogue à ce qui se passe dans un corps que l'on aimante.

Maintenant si l'on répète la même expérience avec un sujet suggestionnable, mais en ne mettant devant ses yeux qu'un carton blanc divisé en deux parties par une ligne, et qu'on lui donne sur une des moitiés l'hallucination du vert, elle accuse sur l'autre moitié la sensation du rouge complémentaire. Si la sensation du vert persiste après le réveil, celle du rouge persiste aussi.

Ainsi, l'image hallucinatoire du vert a les mêmes propriétés physiologiques que l'image réelle du vert. Nous pouvons donc en inférer légitimement que ces deux phénomènes ont le même emplacement cérébral, la même objectivité, et que considérées au point de vue interne, ces deux images sont identiques. Il en est de même pour l'image visuelle du souvenir, car Wundt a montré que la simple image d'une couleur, longtemps contemplée en imagination, donne lieu à la sensation consécutive d'une couleur complémentaire. Si l'on regarde fixement dans son esprit, pendant quelques instants l'image du rouge, on aperçoit en ouvrant les yeux sur une surface blanche, une teinte verte.

Ces faits montrent l'étroite parenté qui relie la sensation à l'image du souvenir et à l'hallucination. On peut en conclure ceci : soit qu'on ait la sensation du rouge, ou qu'on ait le souvenir du rouge, ou qu'on voie le rouge dans une hallucination, c'est toujours la même partie des tissus nerveux de la couche corticale des hémisphères qui vibre et, par conséquent, la même partie du périsprit, puisque celui-ci est le substratum, le canevas fluidique du corps.

On peut encore trouver un signe objectif de la réalité de l'hallucination en observant les modifications de la pupille chez les hallucinés. M. Ch. Feré avait observé que dans les hallucinations qui accompagnent la troisième période de la grande attaque hystérique, le diamètre de la pupille varie avec la distance présumée de l'objet

hallucinatoire. Ce fait intéressant se retrouve dans les hallucinations provoquées de l'hypnotisme (1).

Chez deux hystériques avec lesquelles on peut entrer en communication par la parole pendant la catalepsie, voici ce que nous avons observé : lorsque nous leur ordonnons de regarder un oiseau au sommet d'un clocher ou s'élevant tout en haut dans les airs, la pupille se dilate progressivement jusqu'à doubler, ou peu s'en faut, son diamètre primitif ; si nous faisons redescendre l'oiseau, la pupille se rétrécit graduellement ; et l'on peut reproduire le phénomène autant de fois que l'on évoque l'idée d'un objet quelconque qui se meut.

Ces modifications de la pupille que l'on provoque ainsi chez une cataleptique, qui ne cesse pas d'ailleurs d'offrir tous les phénomènes propres à la catalepsie, montrent que, dans cette hallucination, *l'objet fictif est exactement vu comme s'il existait, et* PROVOQUE PAR SES MOUVEMENTS, *des efforts d'accommodation suivant les mêmes lois que si c'était un objet réel.*

En somme, une image hallucinatoire se comporte absolument comme une sensation. Elle existe dans l'esprit et l'on peut en conclure que les deux phénomèmes mettent en action les mêmes touches du clavier cérébral. Il n'existe qu'une seule différence : c'est dans le mode d'excitation. Quand une sensation visuelle se produit, c'est qu'une excitation partie de la rétine arrive au centre de la vision en suivant les voies conductrices visuelles, le nerf optique, le chiasma, les bandelettes, etc.. tandis que l'hallucination suggérée par la parole (ou image hallucinatoire) résulte d'une excitation qui part de l'oreille et se réfléchit dans le centre des sensations auditives avant d'arriver au centre visuel. Mais, sauf cette différence dans le parcours de l'excitation, il semble bien, nous le répétons, que l'hallucination et la sensation correspondent à la même impression mentale, car sans cela on ne comprendrait pas pourquoi, dans les deux cas, les suites physiologiques sont les mêmes.

L'image suggérée peut être plus ou moins flottante dans l'atmosphère mentale. Si l'on dit au sujet qu'un papillon voltige dans la salle, il le voit aller et venir dans toutes les directions, il le suit des yeux, car l'image imite les moments capricieux de l'insecte. Si on attache l'hallucination à un point fixe, elle y demeure stable ; si on affirme à la même personne que le papillon est posé sur la cheminée, elle ne verra son image que lorsqu'elle fixera son regard sur la cheminée.

(1) Ch. Féré, *Société de Biologie*, Oct, nov, déc. 1881.

Ce sont là des hallucinations partielles qui se mélangent aux sensations. Mais on peut aussi facilement envahir l'esprit tout entier du sujet et substituer à la vision réelle, des paysages ou des scènes imaginaires. A la voix de l'expérimentateur, la chambre où se font les expérience devient une rue, un lac, une forêt, un désert, etc. et toute la réalité extérieure a disparu pour faite place aux images hallucinatoires.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les sensations réelles sont abolies. Elles arrivait toujours à l'esprit, mais celui-ci accaparé par l'image mentale suggérée ne les voit plus. C'est en somme l'exagération de ce qui arrive normalement pour chacun de nous lorsque, plongé dans une réflexion profonde, nous suivons le cours de nos idées sans voir ce qui nous entoure, sans entendre sonner l'heure, etc. Le monde extérieur continue d'agir sur nos sens, mais l'esprit absorbé par son travail néglige de transformer en perception les sensations ordinaires.

Une autre preuve de la réalité de ces images suggérés, c'est qu'elles laissent dans la mémoire du sujet des traces ineffaçables. En étudiant les changements de personnalités par suggestion, M. P. Janet a été à même d'observer cette persistance du souvenir hallucinatoire chez un de ses sujets nommé Léonie. Voici ce qu'il dit à cet égard : (1)

Quand on la métamorphose en grande dame ou en princesse, elle étale majestueusement sa robe sur un canapé, remue un éventail imaginaire et parle en minaudant de la cour, de ses terres et des marquis insolents. J'étais étonné de la perfection de cette comédie, quand j'appris, en causant avec elle dans cet état, qu'il n'était pas provoqué pour la première fois et qu'autrefois, il y a vingt ans, son premier magnétiseur la changeait déjà en princesse. Elle se souvenait d'avoir eu une belle robe « toute pareille » et d'avoir reçu dans son grand salon M. le D[r] Perrier. Ce médecin était un de ceux qui la magnétisaient souvent vers 1865. Ce serait là, s'il le fallait, une preuve de plus de la connaissance qu'avaient les magnétiseurs de tous ces phénomènes de suggestion.

Le souvenir de cette transformation est oublié à l'état normal, mais persiste dans les différents états somnambuliques que ce sujet présentait. On sait que M. Janet a numéroté ces états divers en donnant à l'état ordinaire le nom de Léonie 1, au premier somnambulisme le nom de Léonie 2 et au second somnambulisme le nom de Léonie 3.

(1) P. Janet. L'*Automatisme psychologique*, p. 162.

Quand l'hallucination est terminée, quand elle cesse d'être princesse, Léonie revient à son somnambulisme ordinaire, sans passer par aucun intermédiaire, ni léthargie, ni catalepsie. Le plus souvent, quoique ce ne soit pas constant, Léonie de retour garde le souvenir du changement de personnalité. « Quel singulier rêve j'ai fait !.. J'avais une robe de velours et je causais avec un marquis... Vous n'étiez pas là ». Si quelquefois ce souvenir manque complètement dans le souvenir de Léonie 2, nous sommes certains de le retrouver dans le second somnambulisme. Léonie 3 qui se souvient de tout le reste de sa vie, se souvient aussi de ses hallucinations ; « Est-elle assez bête, cette pauvre Léonie, dit-elle ; elle a cru être une princesse, c'est vous qui lui faites croire cela. »

Résumé

Nous nous somme appuyés surtout sur les images visuelles, parce que ce sont celles qui ont été le mieux étudiées, mais toutes les propriétés que nous avons reconnues appartenir à cet ordre d'images sensorielles appartiennent aussi à toutes les autres.

1° Nous avons constaté que l'image visuelle ordinaire est produite d'abord sur la rétine par la lumière. A ce moment, elle n'est pas encore perçue ; il faut que les mouvements ondulatoires des tissus nerveux arrivent jusqu'à un endroit déterminé de la couche corticale pour que l'image soit consciente. C'est en ce point seulement et à ce moment précis que l'image extérieure est vue.

2° Quand le moi prend connaissance de cette image, il y a perception. Mais cet acte de voir qui paraît si simple est en réalité très compliqué, comme l'ont montré les psychologues. Au moment ou l'esprit voit, il se produit une série d'opérations intellectuelles par lesquelles nous apprécions que l'objet vu est extérieur à nous ; qu'il est situé à une certaine distance ; dans une direction déterminée; il est reconnu pour appartenir à une classe spéciale d'êtres ou d'objets ; et en même temps, grâce aux images fixées en nous antérieurement, l'image est complétée plus ou moins. C'est une synthèse active qui fait entrer en nous la sensation provenant de l'extérieur en lui imprimant ce caractère spécial d'individualité qui la fait nôtre.

3° L'image hallucinatoire prend naissance dans l'intérieur du cerveau. Quand elle est très nette, l'esprit la voit aussi positivement, aussi réellement que l'image visuelle qui provient du dehors et il lui attribue faussement toutes les notions d'extériorité qui appartiennent aux images visuelles, car Helmholtz a établi ce principe ;

que toute sensation subjective est perçue, extériorisée et localisée de la même façon que si elle correspondait à un objet extérieur. L'hallucination est donc une maladie, un désordre de la perception.

4° Cette erreur de l'esprit se comprend, parce que l'image hallucinatoire est réelle ; elle existe mentalement, comme le démontrent : *a* — les expériences avec le prisme, la loupe, le miroir, etc. dont les sujets ne connaissent pas les propriétés si diverses, et dont cependant les indications sur les dédoublements, les déformations, les renversements de l'image hallucinatoire, etc., sont toujours conformes aux lois de l'optique.

b — Ces images ont la même substantialité que les sensations ordinaires, non seulement parces qu'elles sont perçues de la même manière par l'esprit, mais encore parce que l'image hallucinatoire a les mêmes propriétés physiologiques que l'image visuelle ordinaire. La sensation hallucinatoire d'une couleur a une image hallucinatoire consécutive, aussi réelle que l'image consécutive d'une image visuelle ordinaire.

c — Les images hallucinatoires ont une substantialité suffisante pour neutraliser les vibrations nerveuses provenant des agents extérieurs. Autrement dit : l'image hallucinatoire masque l'image réelle qui est derrière elle.

d — Les images hallucinatoires visuelles réagissent sur le mécanisme physiologique de la vision, comme les images sensorielles ordinaires en faisant varier l'ouverture de la pupille, conformément à la distance suggérée de l'image hallucinatoire.

5° — Les hallucinations s'enregistrent dans la mémoire, exactement comme le font les perceptions ordinaires.

Nous aurons l'occasion de rechercher dans quelles limites on peut connaître le genre de substantialité de ces images ; quelle sorte de matière est employée pour la fabrication de ces images. Actuellement, il nous paraît que nous avons démontré clairement que *toute idée est une image*, puisque l'hallucination n'est que le grossissement, l'exagération d'une idée ordinaire. Ce qui distingue le souvenir, l'hallucination et la sensation, ce sont les états secondaires qui accompagnent la perception de l'image. Dans le souvenir, ces états consistent en jugements qui localisent l'image dans le passé Dans l'hallucination et dans la sensation, ces états consistent en

jugements qui localisent l'image dans le monde extérieur. Mais ces localisations dans l'espace et dans le temps sont des actes secondaires, accessoires, surajoutés.

Tout ce que nous avons dit jusqu'alors se rapporte à des images mentales. Malgré la conviction du sujet, c'est bien dans son cerveau seulement qu'existe l'image réelle hallucinatoire ; il s'agit de montrer maintenant qu'elle peut en sortir, s'extérioriser réellement, c'est-à-dire quitter le cerveau, se projeter en dehors de lui, de manière à ce qu'on puisse constater sa présence à l'extérieur. Cet exode d'une idée matérialisée est tout à fait neuve dans la science, et nous pouvons dire qu'ici encore le Spiritisme a devancé de beaucoup dans ses théories les travaux des savants contemporains, qui sont venus ensuite, sans le vouloir, lui donner l'appui de leurs expériences.

L'extériorisation des Images mentales

Le Spiritisme, en donnant la preuve expérimentale que l'âme existe après la mort, a démontré clairement que le principe de la sensibilité n'est pas attaché au corps matériel et qu'il réside dans la partie spirituelle de nous-même, dans l'esprit. Sans doute, pendant la vie, le corps et l'âme sont unis si intimement que toute modification du corps est sentie par l'âme et que, réciproquement, tout état de l'esprit réagit sur l'organisme, mais c'est dans l'âme que réside le pouvoir de sentir, et rien ne met mieux en évidence cette grande vérité que les troubles de la sensibilité qui résultent directement de l'imagination.

Sans que le corps physique éprouve aucune blessure, l'âme, sous l'influence d'une vive émotion, peut ressentir des douleurs très fortes, bien que la cause de ces douleurs soit purement imaginaire. En voici quelques exemples empruntés à un auteur très sérieux, le Dr Hack-Tuke (1) qui en a réuni un grand nombre.

Gratiolet relate un fait assez connu qui se produisit à Paris, dans une émeute, qui prouve fort bien l'effet d'une impression psychique sur la sensibilité. Une compagnie de soldats et de gardes nationaux engagés dans la rue Planche Mibray étaient depuis un moment exposés de tous côtés à un feu meurtrier. Un des combattants reçut à l'épaule une légère contusion produite par une balle déviée, et il y fit à peine attention. Après l'escarmouche, néanmoins, éprouvant de la douleur à l'endroit qui avait été atteint, et s'imaginant avec effroi qu'il avait reçu une blessure

(1) Hack-Tuke, *Le corps et l'esprit*, p. 164 et suiv.

bien plus grave, il sentit un flot de sang qui coulait de la plaie sur le côté de la poitrine. « Il le sentit réellement, bien que la peau n'eût pas même une égratignure » (1).

Gratiolet parle encore de deux étudiants en médecine occupés à disséquer, dont l'un donna en jouant un coup de manche de scalpel sur le doigt allongé de son camarade. Effrayé, s'imaginant qu'il était coupé, celui-ci poussa un cri terrible ; et quand il reconnut son erreur, il affirma avoir ressenti une douleur si vive, qu'il croyait que l'instrument avait pénétré jusqu'à l'os.

Dans ces deux exemples, un choc physique sur la peau a été le support de l'idée imaginaire, de l'auto-suggestion. Mais il arrive par fois qu'aucun contact direct n'a été ressenti et cependant l'impression est aussi forte :

Le professeur Benett raconte qu'un boucher, voulant suspendre une lourde pièce de viande, glissa et se trouva suspendu par le bras au crochet. On le dégagea, et on le conduisit terrifié chez un pharmacien ; il dit qu'il souffrait cruellement. Le crochet n'avait traversé que le vêtement ; le bras était indemne, et cependant le boucher ne cessait de crier qu'il souffrait beaucoup, pendant que l'on coupait la manche pour examiner le bras.

On pourrait multiplier ces exemples ; mais il nous paraît plus utile de montrer que si une idée fausse peut causer une douleur, une autre idée, non moins imaginaire, peut supprimer une douleur réelle, causée, par exemple, par une maladie ou par une opération chirurgicale. Voici un exemple de guérison par auto-suggestion. Dans ses *Leçons sur l'hystérie et l'hypnotisme*, M. le professeur Pitres écrit : (2)

L'an dernier, j'électrisais un matin, comme je viens de le faire devant vous aujourd'hui, le bras d'une jeune femme atteinte de paralysie hystérique. La séance durait depuis quelques instants à peine quand je m'aperçus que l'un des fils des électrodes n'était pas fixé à la borne de l'appareil, de telle sorte que le courant ne passait pas dans le membre. Je continuai néanmoins l'opération sans rétablir la continuité du circuit et, après cinq ou six minutes, la malade était complètement débarrassée de sa paralysie.

Etait-elle une simulatrice ? Je n'ai aucune raison de le croire. Je pense plutôt qu'elle appartenait à cette catégorie de malades qui font pour les moindres causes des accidents très réels, mais purement dynamiques et par conséquent capables de disparaître sous l'influence de simples excitations psychiques. Elle était convaincue que l'électrisation devait la guérir

(1) Gratiolet, *De la physionomie*. p. 286.

(2) Voir p. 416. Tome I.

et elle a guéri quand elle a cru qu'elle était électrisée, par un mécanisme analogue à celui qui préside aux guérisons dites miraculeuses et aux cures par les pilules de *mica panis* (mie de pain) ou d'orviétan, *et qui est peut-être le mécanisme général et uniforme de la guérison de tous les accidents hystériques* (1).

Voici une observation que M. Hack Tuke tient de M. Woodhouse Brain, chargé des anesthésies au Charing Cross Hopital et qui a une très grande expérience de cette pratique :

En 1862, je fus appelé, dit-il, à administrer le chloroforme à une jeune fille très nerveuse, profondément hystérique, à qui l'on devait enlever deux tumeurs sébacées du cuir chevelu. En arrivant à la salle d'opération, on s'aperçut que le flacon de chloroforme avait été reporté à la pharmacie. J'examinai l'inhalateur dont j'avais alors l'habitude de me servir ; il était vide et n'avait même plus l'odeur du chloroforme. J'envoyai chercher le flacon, et pour habituer la jeune fille au masque de l'appareil, je le lui appliquai sur le visage ; immédiatement elle se mit à respirer rapidement au travers. Au bout d'une demi-minute elle dit : « Oh ! je sens, je sens que je m'en vais ! » Le flacon de chloroforme n'était pas encore arrivé. On engagea la malade à respirer doucement ; mais, à ce moment, sa main, qui était restée croisée sur la poitrine, glissa sur le côté. Comme elle ne la relevait pas, j'eus l'idée de lui pincer légèrement le bras pour voir quel degré de souffrance son état d'hystérie lui permettait de supporter. Un pincement faible la laissa indifférente ; je pinçai plus rudement, et même aussi fort que je pus : à ma grande surprise elle parut ne sentir rien du tout. L'occasion me parut favorable, et je priai le chirurgien de commencer ; il incisa une des tumeurs, et comme le kyste était peu adhérent, il l'arracha.

A ce moment j'avais ôté le masque. Voulant voir jusqu'où irait l'imagination de la jeune fille, je dis au chirurgien qui se disposait à enlever la seconde tumeur : « Attendez un instant, elle semble revenir à elle ». Immédiatement, la respiration, qui jusque-là avait été tout à fait calme, changea de caractère et devint aussi rapide que lors de la première application de l'inhalateur. La jeune fille se mit à remuer les bras. Je réappliquai l'appareil ; la respiration redevint aussitôt calme. La seconde opération se termina sans que la malade fît un mouvement. Pendant qu'on lavait les plaies et qu'on mettait un pansement, je lui demandai si elle avait senti quelque chose. « Non, dit-elle, je ne sais pas ce qui s'est passé. » A sa sortie de l'hôpital elle croyait fermement à la puissance de l'anesthésique qu'on lui avait administré.

La conviction profonde que le chloroforme supprime la soufrance avait suffi pour enlever à cette jeune fille toute perception de sa

(2) C'est nous qui soulignons.

douleur. Dans ce cas, nous sommes en présence d'un phénomène d'auto-suggestion spontanée; mais il n'est pas rare de voir l'insensibilité se produire chez certains sujets hypnotiques lorsque dans leur sommeil on leur affirme qu'elles ne ressentiront aucune douleur au réveil, pendant qu'on leur fera une opération chirurgicale. Voici une observation de M. Pitres qui ne laisse pas de doute à cet égard : (1)

Paule C. est hémi-anesthésique du côté droit, le côté gauche de son corps a conservé sa sensibilité normale. Or, sur sa cuisse gauche, côté sensible, un petit phlegmon s'était développé à la suite d'une injection de morphine. La tuméfaction des tissus sous-cutanés avait le volume d'un gros œuf de poule ; la peau était rouge violacée, chaude, et au centre des parties indurées on sentait manifestement de la fluctuation. Toute la région enflammée était le siège d'une sensibilité exquise. On ne pouvait la toucher sans arracher des larmes et des cris à la malade, qui refusait absolument de laisser ouvrir son abcès.

L'occasion me parut favorable pour étudier la puissance des suggestions post-hypnotiques. J'endormis la malade et lui intimai l'ordre de laisser ouvrir son abcès sans protester aussitôt après qu'elle serait réveillée. J'ajoutai *qu'elle ne sentirait rien, absolument rien, quand même le bistouri pénétrerait dans sa peau*, et je la réveillai. On lui offrit alors de pratiquer l'opération dont on lui avait déjà parlé plusieurs fois, et elle accepta sans hésitation. M. André Boursier prit un bistouri, incisa lentement, et couche par couche, la peau qui recouvrait le phlegmon. Cette incision donna issue à la valeur d'un verre à bordeaux de pus épais, crémeux, de coloration rougeâtre. On vida le foyer en comprimant fortement les parties indurées. Pendant tout ce temps *la malade regardait en souriant l'opérateur* ; elle ne poussa pas un cri ; elle n'eut pas une contraction du visage. Elle était seulement très étonnée de ne sentir aucune douleur à l'ouverture d'un abcès dont elle avait tant souffert les jours précédents. (2)

Ce pouvoir de supprimer la douleur, par l'idée qu'on ne la sentira pas, est réellement un phénomène merveilleux ; il met en pleine lumière l'action toute puissante de l'âme sur le corps et nous montre ce que nous pourrions faire normalement, si nous savions utiliser ces forces cachées qui dorment en nous et qui produiraient de si magnifiques résultats si nous savions nous en servir.

(1) Pitres. *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme.* p. 172.

(2) MM. Liebault, Bernheim, Liégeois, P. Janet, Cloquet, etc., racontent des faits semblables, ce qui établit nettement l'existence de l'anesthésie suggérée, soit pendant le sommeil, soit comme suggestion post-hypnotique,

Ce pouvoir de supprimer par ordre verbal toute sensation, douloureuse ou non, d'une partie du corps d'un sujet, a reçu le nom d'*anesthésie systématisée ;* elle peut se produire sur tous les sens, mais ce qui est plus intéressant pour nous, c'est de constater que cette idée agit sur tel endroit nettement délimité du corps qui ne sent plus rien, tandis que les autres parties voisines conservent leur sensibilité normale.

Lorsque l'on trace un cercle ou une étoile sur le bras d'un sujet, en lui suggérant que toute la surface de son corps comprise dans ce dessin est insensible, il ne sent rien des piqûres, des brûlures ou des pincements qui sont exercés à cet endroit. L'idée d'insensibilité s'est concrétée dans une figure particulière ; elle s'est extériorisée ; elle est sortie du cerveau pour se fixer à la surface du corps, et ce qui est remarquable, c'est que cette anesthésie ne correspond à aucune configuration anatomique des rameaux nerveux superficiels. Ce sont plusieurs parties de nerfs différents qui sont anesthésiées. Il nous paraît que dans ce cas, l'image mentale n'est pas restée interne ; on dirait qu'elle a été projetée à la place indiquée et qu'elle a supprimé localement la sensibilité de toutes les fibres nerveuses qui étaient comprises dans son périmètre, car en deça et au delà de la figure les nerfs sont encore sensibles.

C'est déjà un phénomène bien curieux que celui de cette anesthésie sur une partie limitée de l'épanouissement d'un tronc nerveux qui conserve sur tout le reste de son parcours son activité normale, mais l'étonnement redouble lorsqu'au lieu d'anesthésies, qui sont des phénomènes d'inhibition, on constate que l'image hallucinatoire a des propriétés physiologiques très actives, car elle agit parfois sur le corps d'une manière identique à celle des agents dont se sert la médecine. On connaît depuis longtemps le pouvoir de l'imagination sur le corps et aucune drogue n'a produit des effets aussi frappants que la boulette de mie de pain ; mais il est du plus haut intérêt de montrer la puissance d'une idée se manifestant objectivement par une action physique extérieure, visible à tous les yeux. Voici quelques observations de M. P. Janet sur ce sujet : (1)

On connaît les expériences décisives de M. Focachon à Nancy, de MM. Bourru et Burot à Rochefort. J'ai répété quelques-unes de ces expériences, par exemple la brûlure par suggestion sur Léonie et sur Rose.

(1) P. Janet. L'*Automatisme psychologique*, p. 168.

Elle produisit sur la première une forte rougeur et un gonflement de la peau, et sur l'autre une véritable brûlure avec bulle blanche et couche durcie les jours suivants. Mais le phénomène qui m'a particulièrement intéressé et qui est plus facile à reproduire, c'est simplement le sinapisme par suggestion. Il se produit lentement chez Léonie, mais plus rapidement chez Rose, presque sous les yeux ; en quelques heures la peau rougit fortement à l'endroit désigné, se gonfle et offre l'apparence d'un sinapisme fortement marqué, dont la trace persiste même bien plus longtemps qu'à l'ordinaire.

Ce gonflement de la peau est étroitement en rapport avec la pensée du somnambule (1) ; d'abord il se produit à l'endroit qui a été désigné et non à un autre ; puis il affecte la forme que le sujet lui prête. Je dis un jour à Rose, qui souffrait de contractures hystériques à l'estomac, que je lui plaçais un sinapisme sur la région malade pour la guérir. Je constatais quelques heures plus tard une marque gonflée d'un rouge sombre ayant la forme d'un rectangle allongé, mais, détail singulier, dont aucun angle n'était marqué, *car ils semblaient coupés nettement*. Je fis la remarque que son sinapisme avait une forme étrange : « Vous ne savez donc pas, me dit-elle, qu'on coupe toujours les angles des papiers Rigollot pour que les coins ne fassent pas de mal. » *L'idée préconçue de la forme du sinapisme avait déterminé la forme et la dimension de la rougeur* (1). J'essayais alors un autre jour (les sinapismes de ce genre enlevaient très facilement ses contractures et ses points douloureux), de lui suggérer que je découpais un sinapisme *en forme d'étoile à six branches* ; la marque rouge eut *exactement la forme que j'avais dite*. Je commandai à Léonie un sinapisme sur la poitrine du côté gauche en forme d'un S pour lui enlever de l'asthme nerveux. Ma suggestion guérit parfaitement la maladie et marqua sur la poitrine un grand S tout à fait net.

Dans tous ces exemples, l'idée mentale s'est objectivée sous forme d'un dessin extérieur visible sur la peau de la malade, mais, de plus, elle a produit une rubéfaction identique à celle qu'aurait amenée un sinapisme véritable. Il y a donc une double action : 1° celle du dessin, phénomène intellectuel, 2° celle d'une altération morbide des tissus de la peau, phénomène physiologique, en corrélation intime par sa forme et son étendue avec l'image hallucinatoire suggérée. Cette association peut être variée de différentes manières, non seulement en donnant à la figure hallucinatoire les contours les plus divers, mais aussi en suggérant que ce seront des cyanoses, des brûlures, des vésications, des exsudations sanguines qui

(1) C'est nous qui soulignons tous les passages de cette citation.

se produiront en même temps. Citons des exemples de chacun de ces cas (1).

Cyanose par suggestion.

Le récit suivant est emprunté à un compte-rendu fait par le Dr Levillain d'une expérience du professeur Charcot à la Salpétrière.

Quelques sujets hystériques souffrent, paraît-il, d'une enflure avec cyanose locale (coloration bleue) et abaissement de la température superficielle, désignée par le professeur Charcot sous le nom d'œdème bleu. Le professeur Charcot dit qu'il est le premier qui ait décrit cette anormalité hystérique en 1889. Il lui vint l'idée de la produire par suggestion hypnotique. Le 26 avril 1890, une hystérique fut mise en état d'hypnose profonde et il lui fut suggéré que sa main droite et son poignet enfleraient et qu'il y aurait de la cyanose. Après son réveil, cette suggestion se réalisa peu à peu et en quatre jours la main droite fut dans le même état que celui des sujets atteints spontanément. La surface était lisse, gardait difficilement l'empreinte du doigt, mais l'enflure était nettement marbrée de bleu (le sujet n'avait pu garder sa bague et il y avait anesthésie). Une plaque très rouge se produisait sous le contact. M. Charcot endormit de nouveau le sujet, lui affirma que sa main était revenue à l'état naturel et aida à la suggestion par un petit massage. Au bout d'un quart d'heure, l'anesthésie, la coloration veineuse et l'enflure avaient disparu (2).

Vesicatoire suggéré

Une des plus importantes parmi ces perturbations organiques produites par une idée, est l'expérience de *vésication* faite par M. Focachon, pharmacien à Charmes ; cet expérimentateur applique sur l'épaule gauche de son sujet endormi des timbres-poste maintenus par quelques bandes de diachylon et par une compresse ; il lui suggère en même temps qu'on lui applique un vésicatoire, puis le sujet est gardé en surveillance. Vingt heures après, on enlève le pansement, qui est resté intact. Au-dessous, l'épiderme épaissi et mortifié présente une couleur blanc jaunâtre ; cette région de la peau est entourée d'une zone de rougeur intense avec gonflement. Cet état fut constaté par de nombreux médecins, parmi lesquels M. le professeur Beaunis, qui présenta à la société de psychologie physiologique, le 29 juin 1885, les photographies de ce vésicatoire.

A suivre. GABRIEL DELANNE.

---

(1) Nous empruntons quelques-uns des faits cités à l'article de M. W. H Myers sur la conscience subliminale, dont une tradition française est en cours de publication dans les *Annales Psychiques*, depuis l'année 1898 et à la *Revue de l'hypnotisme*, qui en contient un grand nombre.

(2) *Progrès médical*. 11 et 18 Octobre 1890.

L'identité des Esprits

QUATRE NOUVEAUX CAS

Voici quatre nouveaux cas dans lesquels il nous a été possible de contrôler les affirmations des esprits qui se communiquent par la médiumnité de Mme L....

Avant de les rapporter nous croyons qu'il est peut-être utile de donner quelques détails sur les circonstances dans lesquelles ils se produisent. Le lecteur pourra ainsi se faire une idée plus exacte de leur valeur.

Comme nous l'avons dit déjà, le médium est une femme d'un âge mûr, sérieuse, de mœurs irréprochables et nullement hystérique. Sa position sociale est des plus modestes et loin de chercher le bruit ou des avantages pécuniaires, elle tient absolument à garder l'anonyme, d'autant plus que si sa participation à nos séances était connue, son mari, dont les patrons sont des catholiques intolérants, risquerait fort de perdre la petite place qui les fait vivre. Ils doivent donc venir chez nous, le dimanche, de la localité assez éloignée qu'ils habitent et les séances ont lieu en présence des membres de notre famille, auxquels se joignent quelquefois un ou deux intimes.

Il se présente généralement deux esprits nouveaux à chaque séance ; puis le guide du médium s'incarne à son tour, pour nous donner des conseils ou des renseignements et répondre à nos questions.

Chaque esprit, en prenant possession du médium, provoque une agitation plus ou moins pénible et prolongée, selon qu'il est lui-même plus ou moins troublé et d'un niveau moral et intellectuel plus ou moins élevé. Il en résulte pour le médium une notable fatigue et un épuisement des forces qui met plusieurs jours à disparaître, de telle sorte que nous devons espacer nos séances. Le son de voix du médium en trance n'est pas très modifié, mais le jeu de physionomie et la facilité d'élocution varient profondément et sont, en tous cas, très différents de ceux de l'état normal.

Le guide du médium ne nous a donné sur lui-même aucun détail ; il dit que nous ne pourrions les contrôler. Il était ouvrier mécanicien, d'une conduite régulière, et animé d'un grand désir de

s'instruire aussi bien des choses de son métier que de tout ce qui concerne l'Au-delà.

Il déclare qu'il s'est vivement intéressé aux expériences dans lesquelles nous cherchons à accumuler les faits concernant la survie et la communication entre le monde visible et l'invisible. Prenant près de nous le rôle de collaborateur, il s'applique à nous mettre en communication avec des esprits, que ni le médium ni aucun de nous n'a pu connaître, mais sur lesquels il nous est possible de prendre ensuite des renseignements.

Les premiers essais donnèrent des résultats variables. Parmi les esprits qui s'incarnèrent d'abord il s'en trouva dont le médium ou son mari avaient pu entendre parler ; dont la mort avait pu être racontée dans les journaux, dont on connaissait des parents ou des amis, ce qui pouvait justifier dans une certaine mesure la supposition d'une intervention du subconscient. Nous les avons éliminés, et graduellement le guide, apportant une critique plus sévère dans ses choix, ne nous a plus amené que des esprits absolument inconnus de tous, ayant habité des localités où aucun de nous n'avait de relations et dont la mort obscure n'avait pu être signalée par aucun journal.

Il dit que n'étant pas encore arrivé lui-même à un haut degré de développement, il n'a aucune action sur les esprits supérieurs et ne peut nous mettre en communication qu'avec ceux d'un ordre peu élevé, dont la plupart, uniquement préoccupés pendant leur vie terrestre d'intérêts matériels et croyant que tout finit avec le corps, n'ont jamais songé au lendemain de la mort. Quelques autres ont accepté sans discussion les dogmes enseignés par le clergé. Aussi tous, en quittant leur corps, se trouvent-ils comme dépaysés et plongés dans un état de trouble profond. Les uns cherchent le paradis qui leur a été promis ; les autres demandent comment il se fait qu'étant morts ils se sentent encore vivants. Plusieurs croyent posséder encore leur enveloppe charnelle et se plaignent de ressentir toujours les douleurs de leur dernière maladie. Dans ces derniers cas les traits du médium se contractent ; il éprouve une angoisse souvent très vive et se plaint après la séance d'une fatigue plus profonde. Nous avons généralement beaucoup de peine à obtenir des réponses précises d'esprits aussi troublés et ce n'est qu'après un certain temps qu'ils nous disent leur nom, leur âge, leur pro-

fession, etc... Ils hésitent quelquefois sur le nombre et le sexe de leurs enfants. Les réponses sont surtout vagues et parfois erronées lorsque nous demandons des dates, car la notion du temps leur échappe, comme on le voit si souvent dans les séances du Dr Hodgson avec Mme Piper. Ils se plaignent souvent d'être plongés dans l'obscurité complète ou dans un brouillard épais et n'ont aucun point de repère pour apprécier le temps écoulé.

Il semble dans certains cas que l'on se trouve en présence d'une personne qui sort d'un long et profond sommeil et qui, encore engourdie, n'arrive pas tout d'abord à se rendre compte des choses qui l'entourent, confond les événements entre eux, le rêve avec la réalité et ne reprend que lentement possession d'elle-même.

Pendant la séance, Mr L... prend des notes aussi complètes que possible et nous les rédigeons aussitôt après. Comme nous ne connaissons personne dans les localités désignées, nous nous adressons aux mairies, qui jusqu'ici nous ont toujours répondu. Depuis près de deux ans tous les faits annoncés en séance ont été confirmés dans leurs lignes principales, quelquefois rectifiés et précisés dans certains détails, que, dans leur trouble, les esprits avaient présentés d'une manière inexacte.

Si nous cherchons maintenant à interpréter les faits observés, nous nous trouvons en présence de trois hypothèses : La Fraude ; La Clairvoyance ; l'Intervention d'Esprits désincarnés.

Il suffira d'un peu de réflexion pour écarter la première. Outre que nous pouvons nous porter garant de la moralité du médium, qui nous est connu depuis assez longtemps, nous ferons remarquer que dans l'hypothèse d'une action frauduleuse de sa part, il faudrait admettre que cette modeste ouvrière a dans de nombreuses localités toute une organisation de correspondants qui, se rendant complices de son dessein, choisissent chacun une famille (car il n'est jamais venu deux esprits communiquants du même endroit), sur laquelle ils lui adressent tous les détails nécessaires. Le médium s'assimilerait ensuite le caractère de chaque esprit et, simulant une trance, prendrait la parole en son nom, jouerait son rôle avec un art consommé et le dramatiserait avec une perfection qui donnerait l'illusion de la réalité. Tout cela, dans quel intérêt ? Nous ne croyons pas avoir à insister.

Sommes-nous plutôt en présence de phénomènes de *Clairvoyance* ?

Peut-on admettre que pendant la trance l'esprit du médium se dégageant, va ici et là, prendre des renseignements et revient ensuite, non pas raconter en historien ce qu'il a appris, mais entrant dans les sentiments du sujet choisi, les présente comme siens et joue un rôle pour nous mystifier, ou se fait illusion à lui-même sur sa propre personnalité ? La première objection à une telle hypothèse se tire encore ici de la moralité du médium et de l'absence d'intérêt. Nous ajouterons qu'on ne pourrait expliquer par ce moyen, certaines différences que nous constatons souvent entre les affirmations apportées pendant la trance et les renseignements officiels que nous nous procurons et qui, souvent, sont les seuls qu'il soit possible d'obtenir, car certains sujets étaient morts depuis de longues années après une vie absolument obscure.

La vieille mendiante de M... nous déclare qu'elle avait 86 ans et se nommait Marceline Varlet. Nous croyons qu'elle nous donne son nom de fille, et nous lui demandons celui de son mari. Interloquée, elle répond qu'elle ne se le rappelle pas et ce n'est que par la réponse de la mairie que nous apprenons qu'elle se nommait Marceline Duveigneu, Vve Varlet. Elle nous dit encore qu'elle est morte le 1 Janvier 1899 et l'état civil inscrit son décès au 31 Décembre 1898. Il est évident qu'il s'agit de la même nuit, interprétée différemment. Or dans le cas de clairvoyance, la mairie comme les habitants qui avaient fait la déclaration, auraient donné la dernière date et non celle que nous transmit le médium.

De plus, pour que la clairvoyance pût être invoqué comme explication, il faudrait qu'il existât un rapport quelconque entre la voyante et les esprits qu'elle personnifie. Or, nous le répétons, ni elle ni les membres du groupe n'ont jamais entendu parler des individus qui viennent se manifester. Il faut donc abandonner l'hypothèse de la clairvoyance qui ne justifie pas.

Ces deux premières hypothèses étant éliminées, la seule interprétation à laquelle nous puissions nous arrêter, et devant laquelle hésitent encore bon nombre de psychistes, est celle que proposent les spirites.

Selon eux, la mort sépare deux phases de notre existence, comme la nuit sépare deux jours, et l'esprit qui, en abandonnant son corps a conservé ses croyances et ses préjugés, ses défauts et ses qualités, se retrouve dans l'au-delà tel qu'il était dans sa vie

terrestre. Il continue de s'intéresser à ceux qu'il vient de quitter et possède la faculté d'entrer en communication avec eux dans certaines conditions spéciales.

En suivant ces séances, non seulement nous avons pu fortifier en nous cette conviction, mais nous avons pu aussi constater qu'en vertu de la solidarité universelle qui relie le monde visible à l'invisible, nous pouvons être utiles aux esprits encore peu développés, comme les esprits supérieurs peuvent, de leur côté, nous aider et nous guider.

Voici maintenant les quatre derniers cas observés.

Séance du Lundi 13 Avril 1903

Sont présents : Mme A. B.... Mme E. D.... M^r^ et Mme L..., le Dr Dusart ; Médium, Mme L....

En tombant en trance, le médium éprouve une grande agitation. Enfin il dit : « Pourquoi me force-t-on à venir ici ? Je dors depuis longtemps ; il fallait me laisser tranquille ! Je ne vous connais pas et ne sais ce que je viens faire ici. Je suis morte ; je le sais bien. J'ai quitté mon corps le 18 septembre 1902 à L... où j'habitais avec mon mari le N° 209 de la grande route de B.... Je m'appelais Marie-Catherine Lemaire et mon mari s'appelait Oswald Lesage ; j'avais 52 ans ». On lui donne quelques explications sur sa situation actuelle, en réponse aux questions qu'elle pose. Elle remercie et quitte le médium.

Nous avons écrit à la mairie de L... qui nous a répondu : « La nommée Marie-Catherine Lemaire est décédée à L... le 18 septembre 1902 ».

*
* *

Le médium, après une nouvelle période d'agitation, porte les mains au niveau du cœur, manifeste une grande anxiété et nous répond péniblement :

« Je n'y comprends rien : je sais que je suis mort après une longue et pénible maladie et cependant je souffre encore beaucoup. Je me sens accablé, engourdi, et je n'arrive pas à rassembler mes idées et mes souvenirs. Ce que je puis vous dire, c'est que j'étais autrefois employé au chemin de fer ; j'ai été retraité ; j'ai fait la campagne de 1870 et je dois être mort au mois de Juillet 1902, à P... Mon nom était Alfred Moity et j'avais une fille. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui ».

En réponse à une demande de renseignements, la mairie de P... m'a adressé la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que Moity, Charles-Alfred, ex-employé de chemin de fer est décédé à P... le 16 Juillet 1902. Sa fille, Blanche-Marie-Louise, agée de 21 ans, habite P... avec sa mère, Burlion Marie ».

Séance du Dimanche 14 Juin 1903

Sont présents : Mr et Mme L... ; Mme C... ; Mme E. D. Le Dr Dusart. Médium : Mme L...

Le début de la trance est particulièrement pénible. Enfin le médium prend la parole, mais lentement et avec beaucoup d'hésitation. « J'ai eu beaucoup de mal à arriver jusqu'ici. Je ne me rends compte de rien : tout est noir. Il y a deux ans, j'ai eu un transport au cerveau et je suis mort. Je croyais que quand on était mort c'était tout, et pourtant je suis encore vivant et j'ai toujours mon corps ».

On s'efforce de lui faire comprendre sa situation réelle ; il écoute, mais reste toujours dans une sorte d'hébétude et finit par nous apprendre qu'il habitait Q... ville de la frontière belge, qu'il avait une petite ferme et que sa femme tenait une boutique d'épiceries. Il ajoute : « J'ai laissé trois filles : Une est à Paris et je pense qu'elle ne se conduit pas bien ; la seconde est morte depuis mon décès, elle était encore jeune fille ; la troisième est morte aussi de la même maladie que sa sœur et a laissé trois enfants. J'ai vu tout cela ; cela m'a fait un grand chagrin. Je ne comprends pas où je suis et j'entends autour de moi toutes sortes de bruits qui me font peur. Je me nommais Jules Hecquet et j'avais 62 ans ».

Nous avons demandé à la mairie de Q... s'il était exact : 1° que le nommé Jules Hecquet, âgé de 62 ans, fût décédé à Q... il y a peu d'années.

2° S'il occupait une petite ferme et sa femme une boutique ;

3° Si, de ses trois filles, l'une était à Paris, la seconde morte célibataire ; la troisième, morte en laissant trois enfants.

La lettre m'a été retournée : en face de la première question on lit : « Hecquet, Jules, Joseph, époux de Denis Zélie, est décédé à Q... le 31 Mai 1898 ».

En face de la seconde : « C'est exact ».

En face de la troisième : « Hecquet Célina doit être à Paris ;
Hecquet, Juliette, est décédée le 28 Mars 1901 (célibataire) ;
Hecquet, Sylvie, épouse Martinage Ernest, est décédé à Q... le 11 Janvier 1903, laissant trois enfants.

Dans le cours de la même séance, un autre esprit s'empare du médium et dit dans un grossier patois, que nous avons souvent quelque peine à comprendre :

« Ce que c'est que nous ! Je suis mort depuis au moins quatorze ans et je suis encore vivant. Je m'appelais François Laurent, j'étais tisserand, gagnant fort peu, ayant beaucoup de misère. Il y a bien 40 ans que ma femme est morte et je ne peux plus en ce moment me rappeler son nom. Il me semble que je l'appelais Cécile. Nous habitions S... et nous avons eu huit enfants. Quatre sont morts, dont un s'est noyé en allant à la pêche. Les quatre autres sont deux filles et deux garçons. Pourrez-vous me dire où je suis, ce qui m'arrive et ce qu'il faut que je fasse ? »

Nous nous efforçons de répondre clairement à ses questions ; il nous remercie et quitte le corps du médium.

La mairie de S. . nous écrit :

« En réponse à votre honorée du 15 courant, j'ai l'avantage de vous informer que le nommé Laurent-François-Joseph, est décédé, à S... le 9 Mars 1888, laissant 6 enfants vivants, quatre garçons et deux filles.

Il est exact qu'il en avait déjà perdu deux, dont un s'était noyé en allant à la pêche et que deux autres sont morts depuis ».

Dr DUSART.

Controverse

La « Genèse mosaïque »

Suite et fin (1)

En raison de la solidarité attribuée aux hommes dans le péché originel et sa propagation, le dogme repousse de tous ses efforts la pluralité des espèces pour faire descendre d'Adam le genre humain

(1) Voir la *Revue* de mai dernier.

tout entier. Qu'y a-t-il de fondé dans cette croyance à une humanité procédant d'un ancêtre unique, sur quoi repose cette décision doctrinale de l'Eglise ? Aucune preuve positive ou scientifique n'est fournie ; seule, une antique tradition, recueillie et imposée par un prêtre égyptien à un peuple ignorant et grossier, a servi de base à un système religieux dont la force résidait à l'origine dans une foi aveugle, mais qui, par le développement du libre examen a subi de tels ébranlements, qu'il se trouve réduit à accepter comme vérités des faits scientifiques rejetés par les conciles comme de pires hérésies.

Par l'examen des expressions employées par l'auteur de la *Genèse*, sans discuter pour l'instant l'authenticité de ce document ni son unité de composition, on découvre que ce nom Adam, précédé dans le texte de l'article Hâ (Hâ Adam), désigne au contraire l'universalité, la collectivité du genre humain. C'est d'ailleurs le sens que lui attribuent la version Samaritaine et plusieurs apologistes modernes (1).

(1) Voici, d'après d'éminents hébraïsants et pour les lecteurs que cela pourrait intéresser, la définition du mot Adam : Ce nom, employé par l'auteur de la *Genèse*, avait été composé par les prêtres égyptiens avec un art infini. Il présente trois sens, ainsi que la plupart de ceux qui entrent dans la composition du Bereschit (la *Genèse*, du mot par lequel elle commence). La version Samaritaine, la plus ancienne de toutes, est aussi celle qui en conserve le mieux la signification. Le traducteur, après avoir copié le nom même, lui cherche un synonyme dans le mot : l'homme ; mais, sentant que ce synonyme ne rend point l'hébreu, il fait choix du mot : l'universel, l'infini ; mot tout à fait heureux qui prouve l'antériorité et la supériorité de la version samaritaine sur le targum chaldaïque, car l'auteur de ce dernier, en interprétant le mot Adam, ne passe pas le sens matériel et se renferme constamment dans celui de l'homme.

Mais ce dernier terme n'est pas sa seule signification : il caractérise ce que nous entendons par le genre humain et ce que l'on exprimerait beaucoup mieux en disant : le règne hominal (nous préférons : règne animal supérieur) ; c'est l'homme collectif, l'homme formé abstractivement par l'assemblage de tous les hommes. Voilà le sens propre du mot Adam.

Dans le sens figuré ce mot devient l'image d'une assimilation immortelle, d'une agrégation de parties homogènes et indestructibles. Telle est l'étymologie de ce nom.

Le sens hiéroglyphique est laissé entendre par Moïse en faisant régir ce même nom qui est singulier par un verbe au futur pluriel, et cela

Cette définition n'est point appliquée au hasard ; son auteur, qui ne pouvait prévoir les décisions arbitraires des conciles futurs, a traduit par « humanité » ce que les partisans de la chute originelle ont rendu par « le premier homme ».

Tout d'abord une question se pose : qu'est-ce que l'homme ?

Envisagé au point de vue anatomique et physiologique, le chef-d'œuvre des Elohîm, cet être presque divin, ce roi de la création n'est autre chose qu'un mammifère, rien de plus, rien de moins. Dès que les mammifères ont pu vivre à la surface du globe, l'homme a pu y vivre comme eux.

La définition de M. de Quatrefages, que nous citons librement, n'a rien de choquant. L'hypothèse se change en certitude lorsqu'on voit les découvertes géologiques et anthropologiques récentes permettre de constater, sur la surface entière de la terre, la présence authentique de l'homme à une époque très reculée et venir confirmer sa contemporanéité avec les mammifères miocènes. La nature n'a jamais procédé par exception ni produit un seul représentant pour la reproduction d'une espèce ; comme l'on peut s'en rendre compte, ses variétés sont innombrables dans tous les règnes. Les germes primitifs qui ont donné naissance aux premiers êtres humains n'ont donc pu se réduire à une seule unité formant comme une sorte d'hiatus dans la création, et la tradition biblique, dont le souvenir s'est transmis jusqu'à nous, peut et doit être considérée comme une fiction poétique et allégorique.

---

contrairement à la règle qu'il a suivie, de faire que Elohîm qui est au pluriel régisse toujours le verbe au singulier.

Cette racine qui est composée du signe de la puissance unitaire, principiante et de celui de la divisibilité, offre l'image d'une unité relative, celle qu'on pourrait l'exprimer par exemple au moyen du nombre simple quoique composé 10. Cette racine étant revêtue du signe collectif sera développée à l'infini comme 10, 100, 1000, 10000, etc.

Le nom d'Adam n'est pas à proprement parler un nom propre, mais le nom générique de l'homme. (Mgr. de Kernaeret. *Les origines*, p. 94, note).

Ce mot (Adam) désigne incontestablement l'humanité dans son sens le plus général (F. Lenormant *Les origines de l'histoire*, p. 304).

Le texte dit que le nom d'Adam fut le nom générique de l'espèce humaine (Calmet. *Comment*. v. 1. 2.).

Si un type unique eût été créé, comment pourrait s'expliquer la diversité des races ? et à quelles causes faudrait-il attribuer cette dégénérescence morale, et serait-ce le nom qui conviendrait à ce peu de développement intellectuel constaté chez des peuplades sauvages ayant, d'après la légende, la même origine que les nations civilisées ?

Cette question de l'origine de l'homme, l'une des plus ardues qu'il soit donné d'aborder, a été nettement tranchée par l'Eglise. A une époque où le pouvoir religieux se substituait à la personnalité, il lui suffisait pour être docilement écouté de déclarer que, citée par un auteur inspiré, une affirmation était une vérité absolue, une preuve sans réplique. Depuis, en face de révélations d'ordre scientifique, le sacerdoce a daigné condescendre à fournir quelques explications.

Il veut bien tout d'abord admettre la division de l'espèce humaine en trois grandes races : caucasique, mongole et nègre ou éthiopique ; (1) puis, reprenant la théorie du naturaliste Lacépède, il expliquera leurs caractères distinctifs par la nature de l'air, de la terre et des eaux ; par celle du sol et des productions qu'il fait naître ; par l'élévation du territoire au-dessus du niveau des mers, le nombre, la hauteur et la disposition des montagnes, la régularité ou les variations de la température, l'intensité et la durée du froid ou de la chaleur. (2)

Il nous dira encore ceci : « La couleur noire de la peau n'est pas plus surprenante que la couleur blanche ; le tissu muqueux sous-cutané, commun à tous, est diversement coloré par l'influence du climat ; tous les hommes ont la propriété de devenir noirs (jugeant sans doute négligeable l'impossibilité pour les nègres de devenir blancs) ; la dépression du crâne, le rétrécissement de l'angle facial,

(1) L'on sait que cette classification, basée sur la couleur de la peau, n'a rien d'absolu : les Hindous d'origine caucasique sont noirs, et certains nègres ont une teinte café au lait (Dr Guillemonat). Par la section du cheveu et d'après la disposition qu'elle présente au microscope, on reconnaît exactement, entre les huit races humaines, celle à laquelle appartient l'individu. Ce caractère est tellement précis qu'il en est arrivé à primer tous les autres (Consulter l'exposé chronologique des principales découvertes d'après les Chinois. *Revue d'anthropologie*, t. VIII, année 1885).

(2) *Dictionnaire des sciences naturelles*. Art. homme.

les saillies des pommettes, les proéminences des mâchoires, le développement occipital sont des modifications infiniment variables selon les influences atmosphériques et l'habitude des mœurs, mais qui ne sauraient atteindre les types essentiels de l'homme. (1)

Par le chiffre actuel de la population du globe, il affirmera triomphalement que l'humanité descend de l'unique famille de Noé, et enfin, que l'historien sacré avait déjà établi la distinction des trois grandes familles primitives par la désignation des trois premiers chefs de l'espèce humaine : Sem, Cham et Japhet se partageant la terre après le déluge.

Certes, l'influence des milieux sur les métamorphoses organiques est parfaitement établie ; toutefois, l'Eglise ne saurait l'invoquer pour démontrer que les fils de Noé, nés d'un même père, ont pu produire trois races différentes. Veut-elle citer en faveur de cette opinion la dispersion des hommes dans des pays divers où ils auraient subi cette influence des milieux ? Elle se heurte à une impossibilité : en vertu des lois de l'atavisme, les races actuelles devraient avoir une tendance à retourner au type ancestral dont les générations intermédiaires se sont écartées ; or, l'observation des faits prouve que rien de semblable ne se produit pour le retour absolu au type spécifique et cela, parce que *ni les espèces isolées, ni les groupes d'espèces ne peuvent reparaître quand une fois la chaîne des générations régulières a été rompue* (2).

Sont-ce bien 4350 années écoulées depuis la dispersion des peuples après la confusion des langues qui pourront produire ce résul-

(1) Roselly de Lorgues. *Le Christ devant le siècle*. Paris. L. F. Hivert 1844.

(2) Voici, parmi de nombreux cas à l'appui de cette loi de Darwin, un exemple de manifestation partielle d'atavisme : Dans une communication faite à la *Société d'ethnologie*, M. le docteur Verrier signala les recherches de M. le docteur Matignon communiquées à la Société d'anthropologie de Paris, et d'après lesquelles les enfants chinois et japonais naissent avec de larges taches pigmentaires placées sur la région sacro-lombaire. Il se demanda s'il ne faudrait pas voir en cela un stigmate héréditaire permettant de rapporter l'origine des populations de l'Extrême-Orient à une race noire océanienne. D'après une note publiée par la Société de géographie commerciale, le même phénomène se présenterait chez les tribus inférieures de l'archipel des Philippines. (Journal *La Nature*, 1er semest, 1897, p. 334).

tat ? Mais leur nombre restreint ne suffirait pas à justifier cette transformation, en plusieurs rameaux, du tronc primitif. En vain essaierait-on d'alléguer en faveur de ces 44 siècles le système du mathématicien Euler : Par ses calculs, ce dernier tendait à démontrer que, sans dépasser les temps marqués par la chronologie sacrée, la population du globe, d'une densité toujours moindre en remontant la série des siècles, arrive au nombre exact des individus qui ont repeuplé la terre (1). Ce problème repose sur une donnée erronée puisque sa solution est infirmée par les faits : « Il a fallu, dit Lyell dans ses *Principes de géologie*, (2) pour la formation lente et graduelle des races comme la race caucasique, mongole ou nègre, un laps de temps bien plus grand que celui qu'embrasse aucun des systèmes populaires de chronologie ». Les découvertes de l'archéologie préhistorique et de la paléontologie ont justifié cette opinion du savant géologue anglais : elles fournissent la preuve de l'existence de l'homme à la fin de la période tertiaire (3).

ADAM A DONC EU DES PRÉCURSEURS !!

Tous les historiens et tous les saints docteurs sont, paraît-il, unanimes à repousser ce sentiment. Quiconque, il y a seulement deux siècles, enseignait que des hommes avaient pu exister avant Adam, était condamné comme hérétique ; Isaac de La Peyrère en fit l'expérience : Ayant publié un ouvrage sur les Préadamites, il vit son livre saisi par ordre du parlement de Paris et brûlé par la main du bourreau en 1655. Un an plus tard, l'auteur lui-même fut arrêté à Bruxelles par décision de l'archevêque de Malines et dut aller signer à Rome sa rétractation et abjurer le protestantisme (4).

(1) Euler, *Lettres à une princesse d'Allemagne*, Edit. de 1812.

(2) Traduction française de Mme Tullia Meulien, Edit. de 1853.

(3) Voir *Le monde avant la création* et *Dieu dans la nature* de Flammarion ; *L'évolution animique* de Delanne ; *La création de l'homme* de Du Cleuziou ; *La terre avant le déluge* de L. Figuier ; *L'enfance de l'humanité* du dr Verneau, etc., etc.

(4) L'abbé Ambroise Guillois, *Explication du catéchisme* t. I, page 198. Lyon, Briday édit. 1872. *Nouveau Larousse illustré*, art. La Peyrère. L'intolérance du clergé n'a pas pris fin à cette époque ; un auto-da-fé de livres spirites eut lieu à Barcelone le 9 octobre 1861 : Sur l'esplanade de cette ville, au lieu où sont exécutés les criminels condamnés au dernier supplice, furent brûlés par ordre de l'évêque, *trois cents* volumes et brochures sur le Spiritisme (Voir les détails dans les *Œuvres posthumes* d'Allan Kardec, 1re édit. p. 342 et suiv.)

Cet essai d'indépendance scientifique, vite réprimé du reste par le pouvoir sacerdotal, n'aurait pu troubler les croyances religieuses de l'époque ; mais quelle ne sera pas la perplexité des croyants de nos jours en constatant que, malgré les décisions, les anathèmes, les condamnations de l'Eglise, un grand nombre d'auteurs n'en persistent pas moins à démontrer l'existence de l'homme avant le type unique présenté par le récit biblique. Et ces derniers sont-ils libres-penseurs, matérialistes ou athées ? Hélas ! non, ils appartiennent, pour la plupart, au clergé catholique...

Un prêtre, M. l'abbé Bourgeois, fait les plus laborieuses recherches en faveur de l'existence antédiluvienne de l'homme de l'époque tertiaire, et crée de toutes pièces la période thénaisienne.

Un autre prêtre, M. l'abbé Delaunay, confrère de M. Bourgeois et comme lui professeur au collège de Pont-Levoy, signale dans les couches inférieures du calcaire de Beauce des silex craquelés par le feu, de l'âge de la pierre éclatée.

Un ecclésiastique, un prélat cette fois, Mgr Meignan, évêque de Châlons, a publié sur la matière un long ouvrage, développement de la thèse déjà soutenue par M. Marcel de Serres dans sa *Cosmogonie de Moïse* comparée aux faits géologiques.

Des esprits voués à la défense du christianisme, des prêtres catholiques, des ministres protestants ont fait progresser la science anthropologique avec un zèle qu'on ne saurait trop reconnaître, et M. du Cleuziou (1), à qui nous empruntons ces détails, cite parmi les auteurs français :

M. l'abbé Lambert, qui a écrit une *Etude sur l'homme primitif et la Bible*, dans laquelle il établit que les découvertes de la science moderne, concernant l'antiquité de l'homme, ne sont nullement opposées à la révélation judaïque ;

M. l'abbé Ducrost, qui a exploré les trésors de Solutré et constaté la prodigieuse antiquité de ses trouvailles ;

M. l'abbé Landesque, qui a découvert la fameuse femme au renne, une gravure de l'âge du mammouth ;

M. l'abbé Cochet, qui a signé le premier rapport sur les fouilles de Boucher de Perthes.

Tous ces travaux remarquables réduisent déjà à de très modes-

(1) *La création de l'homme*, p. 50 et 51. Paris. Marpon, Flammarion, 1887.

tes proportions l'inspiration, soi-disant divine, de la *Genèse mosaïque* et de ses traducteurs, mais que penser de l'opinion formulée par des professeurs de théologie, défenseurs de la tradition sacrée, flambeaux de la foi dont la hardiesse dans les idées est bien faite pour dérouter le fidèle. Dans ses *Origines de la terre et de l'homme*, M. l'abbé Fabre d'Envieu veut que le genre humain actuel tout entier descende d'Adam, mais il ne s'oppose pas à l'hypothèse (prouvée par la science) des mondes anté-adamiques, et il admet parfaitement que d'autres hommes ont pu vivre sur la terre avant l'Adam biblique (p. 329). Plus loin, l'auteur écrit : « Qui peut, en effet, nous assurer, par exemple, que la terre n'a pas porté d'autres espèces d'hommes avant le *Tohu-Bohu* génésiaque ? » (p. 344).

En parlant des instruments trouvés dans les couches terrestres, il dit : « Il faudrait, tout au plus, conclure de l'existence de ces travaux d'art, que l'on a trouvé des traces d'un animal raisonnable dans les terrains tertiaires. *Nous ne pouvons pas soutenir, en effet, qu'il n'y a pas eu pendant les formations anté-hexamériques, des intelligences servies par des organes différents des organes humains.* » *(1) (p.459).*

Voilà une assertion audacieuse pour un auteur orthodoxe qui l'appuie encore en ces termes : « Il se pourrait donc que, bien des temps avant nous, des milliers de créatures intelligentes aient glorifié sur la terre le Créateur. Il a pu, en effet, y avoir d'autres animaux raisonnables, comme il y en a sans doute dans un grand nombre de globes célestes. *Nous ne sommes pas tenus de croire que la terre soit le seul astre sur lequel règne la vie* ». (1) p. 478.

Ce doit être, pour les Pères de l'Eglise et les saints docteurs qui ont condamné ces hérésies, une bien pénible surprise de voir combien elles sont répandues aujourd'hui parmi leurs successeurs. Non seulement ces questions sont résolues par l'affirmative, mais encore elles sont déclarées non contraires à la foi. Le Père de Vabroger, prêtre de l'Oratoire, emploie, pour désigner les hommes tertiaires, le mot de *précurseur*, dû à M. de Mortillet, et prétend que « l'idée de ces *primates antropomorphes*, de ces précurseurs *mystérieux* du règne humain peut être chimérique, mais qu'elle n'a rien d'hétérodoxe. » (2)

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Du Cleuziou, ouv. cité, p. 50 et suivantes.

Enfin le Père Monsabré, du haut de la chaire de Notre-Dame, a hautement déclaré : ou l'antiquité de l'âge tertiaire est exagérée, ou bien « de nouvelles découvertes nous mettront sur la trace d'un être anthropomorphe qui aura été, dans l'admirable progression du plan divin, l'*ébauche* et le *précurseur* de l'homme. » (1)

Et voici dans quels termes M. Ph. Glangeaud, docteur ès-sciences, résume les opinions des savants au sujet de la découverte de ce précurseur, d'un « *Pithecanthropus erectus* » opérée par M. Eug. Dubois, médecin hollandais, pendant sa mission scientifique dans l'île de Java :

Par tous ses caractères, le crâne du Pithecantropus se rapproche davantages des crânes humains, même les plus inférieurs, que des crânes des anthropoïdes supérieurs. Néanmoins son volume dénote une trop faible intelligence pour être comparé à un crâne humain. Il a donc dû appartenir à une race intermédiaire entre les anthropoïdes et l'homme ».

« Comparativement au crâne et au fémur, les dents du Pithécanthrope sont trop fortes pour appartenir à un homme et trop faibles pour un singe ».

« Le caractère du fémur n'est ni simien ni humain. On a fait remarquer que la forme du fémur de Spy, qui est nettement humain, fait songer davantage au gorille que le fémur de Trinil (île de Java) ne fait songer au gibbon ».

« En Angleterre, en Belgique et en Suisse le crâne et le fémur furent regardés comme appartenant à l'homme. En France M. Manouvrier montra que le crâne de Trinil, offrant des caractères humains et des caractères simiens très importants, appartenait à un être intermédiaire entre l'homme et les singes ».

« Il résulte des études comparatives faites par M. Dubois que le gibbon présente les plus grands rapports de conformation avec le Pithécanthrope et qu'on peut considérer ce dernier comme un véritable précurseur et même un ancêtre immédiat de l'espèce humaine ». (2).

Malgré toutes les oppositions, les négations et les subtilités théologiques, il faut bien cependant s'incliner devant de pareilles auto-

(1) Du Cleuziou, ouv. cité, p. 50 et suivantes.

(2) Journal *La Nature* (2e semest. 1897, p. 338).

rités orthodoxes ou scientifiques, et convenir que, contrairement à la tradition reçue et que l'on s'efforce de maintenir, l'humanité actuelle ne procède pas d'un couple unique créé il y a 6000 ans.

Certes, les contradictions abondent dans la Bible, mais ce conflit entre le dogme et la science, par lequel débute le récit hexamérique, est d'une importance capitale par les conséquences qu'il entraîne avec lui : l'auteur inspiré de la *Genèse* CONVAINCU D'ERREUR PAR LES REPRÉSENTANTS DE LA DIVINITÉ ! ! !

. . . .

Rappelons, pour terminer, que l'enseignement sacerdotal affecte d'ignorer ou de méconnaître la loi du progrès : d'après lui, les conséquences de la faute originelle furent, pour les hommes, « de sentir les atteintes du travail, de la maladie et finalement de la mort ; quant à l'âme, ils ressentirent en leur intelligence les ténèbres de l'ignorance » (1) L'espèce humaine est en état de déchéance (2) ; en un mot, selon les penseurs pieux : « Le sauvage proprement dit n'a jamais été, il ne pouvait être. L'homme prétendu sauvage n'est que l'homme dégradé. L'homme appelé primitif est plutôt l'homme dernier jeté volontairement ou fatalement hors de la société générale, réduit à un démembrement d'intelligence et d'humanité.

Loin d'être l'homme qui commence, le sauvage est l'homme qui finit. Il porte sur lui l'anathème dont sont frappés les transgresseurs des lois providentielles ; il s'est soustrait à sa destination, et il n'est plus qu'un enfant robuste et féroce. En lui s'est effacé le signe de la prévoyance et de la perfectibilité ; il oublie et n'apprend rien : le progrès lui est interdit. L'observation le montre en état de décadence et de déperdition graduelle » (3).

Cette théorie de la dégénérescence, également exprimée par Joseph de Maistre dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, est aussi insoutenable au point de vue scientifique que philosophiquement monstrueuse ; tous les instincts généreux de la nature humaine se révoltent contre elle. C'est le développement de la désolante con-

(1) Mgr. Cauly, *Cours d'instruction religieuse*. p. 46.
(2) J. B. Orin. *La foi vengée*. p. 163.
(3) Roselly de Lorgues. *Le Christ devant le siècle*, ouv. cité p. 114.

ception du péché originel, la vengeance d'un Dieu implacable, injuste, féroce, qui punit dans les descendants la faute du père... Et cependant, cette théorie est condamnée par les prophètes : Ezéchiel n'a-t-il pas prononcé ces paroles dictées par Dieu : « LE FILS NE PORTERA POINT L'INIQUITÉ DU PÈRE, ET LE PÈRE NE PORTERA PAS L'INIQUITÉ DU FILS ... » (Ezéchiel, XVIII, 20).

Erreur, aberration, contradiction toujours !

Afin de mieux faire apprécier notre déchéance actuelle, le dogme nous retrace la beauté morale et physique de notre vénérable aïeul ; mais, malgré la poésie de l'antique portrait, la science est obligée de constater que, chez le précurseur d'Adam : « l'angle facial ne dépassait guère 70° ; ses mâchoires, d'un volume considérable, étaient armées de dents longues et saillantes ; le front était fuyant, les temporaux aplatis, le nez écrasé, les narines larges ; en un mot, ce père vénérable devait ressembler beaucoup mieux à un orang-outang qu'à ses fils lointains d'aujourd'hui. C'est au point que si l'on n'avait trouvé près de lui les haches de silex qu'il avait fabriquées, et, dans quelques cas, les animaux qui portaient encore les traces des blessures produites par ces armes informes, on aurait pu douter du rôle important qu'il jouait dans notre filiation terrestre..... (1)

Hæckel, professeur de zoologie à l'Université d'Iéna, le dépeint ainsi :

« Cet homme primitif était très dolichécéphale, très prognathe, il avait des cheveux laineux, une peau noire ou brune, son corps était revêtu de poils plus abondants que chez aucune race humaine actuelle, ses bras étaient relativement plus longs et plus robustes ; ses jambes, au contraire plus courtes et plus minces, sans mollets. La station n'était chez lui qu'à demi-verticale et les genoux étaient fortement fléchis. » (2)

Dans une page poétique et profonde, M. Flammarion a écrit : « En tous cas, on peut se figurer ces intermédiaires, ces précurseurs, errants nus et velus, sauvages et barbares, dans les forêts de nos contrées ; déjà, nous l'avons vu, on a trouvé leurs armes dans les

(1) Voir les ouvrages de Boucher de Perthes : *De l'homme antédiluvien et de ses œuvres et des outils de pierre*. Librairie spirite à Paris.

(2) *Histoire de la création*, p. 614.

terrains pliocènes de France et de Portugal. Sans doute émigraient-ils de climats plus chauds et moins changeants, des contrées que les plus anciens souvenirs considèrent comme primitives, les régions de l'Asie centrale et méridionale. Habitaient-ils des arbres, à la façon des véritables singes ?

On connaît encore aujourd'hui plusieurs races humaines qui en sont là. Savaient-ils déjà se réfugier dans les cavernes ? Des animaux savent le faire. Construisaient-ils des huttes, comme les castors, ou, toute proportion gardée, comme les oiseaux dont les nids sont parfois si remarquables ? Ils ne préparèrent l'avènement de l'humanité qu'en exerçant leurs facultés intellectuelles, en rivalisant de ruse et de courage avec les animaux et en commençant la conquête physique du monde. Rudes et grossiers, ils ne devaient avoir d'autre langage que celui des monosyllabes, des cris qui expriment sans phrases le plaisir ou la douleur, la joie ou la peine, le bonheur ou le désespoir. Leur peau était rude et rugueuse, leur physionomie était ordinairement sans charme, leurs regards plutôt défiants que contemplateurs, et, lorsqu'ils assommaient ou blessaient mortellement leurs ennemis, ils les abandonnaient misérablement à la proie des bêtes fauves, sans peut-être penser même aux souffrances endurées.

Mais ils n'avaient encore inventé ni l'hypocrisie de nos sociétés modernes, ni les infamies sociales ou les élégantes trahisons de notre civilisation. Nos regards peuvent les suivre à travers les forêts, se nourrissant des fruits des arbres et des animaux tués à coups de bâtons et de pierres, commençant seulement à imaginer la chasse et la pêche, se désaltérant aux ruisseaux et aux fontaines, gagnant péniblement leur vie pendant le jour, la conservant plus difficilement encore pendant la nuit. Mais déjà leurs cœurs battent, déjà, en certaines heures heureuses, ils connaissent l'amour, l'affection pour les enfants, le dévouement dans le péril, la tendresse peut-être. Les oiseaux ont été leurs modèles ; ils ont pris à la nature qui les environne tout ce qu'elle a pu leur donner, et déjà ils commencent la famille et la société.... » (1)

Et l'Eglise, malgré les découvertes, les documents, les preuves scientifiques qui, tous les jours deviennent plus nombreux, plus

(1) Cité par du Cleuziou. *La terre avant le déluge*. p, 95, 96.

puissants, plus écrasants, l'Eglise veut encore repousser la loi évolutive ! Mais c'est nier l'évidence, c'est vouloir subjuguer la raison, la maintenir sous le joug despotique et déprimant du moyen-âge. Les étrangetés, les erreurs, les contradictions de la *Genèse* ne peuvent plus conserver au livre de Moïse le rang divin qu'il a plu au pouvoir religieux de lui attribuer ; la prétendue intégrité du texte hébraïque est un point de doctrine abandonné depuis qu'on est parvenu à détruire l'autorité absolue de ce texte, niée par les commentateurs eux-mêmes (1). « Les premiers chapitres de la Bible, dit F. Lenormant, (2) ne sont pas autre chose que le recueil des antiques traditions des Hébreux sur les origines, traditions qui leur étaient communes avec les peuples au milieu desquels ils s'étaient développés, et tout spécialement avec les Chaldéo-Babyloniens ».

Repoussons la *Genèse* et son dogme de la dégénérescence. Puisque la science nous prête son appui, proclamons hautement que ce fait capital du progrès, lent mais constant, de notre humanité vers cet idéal déjà préssenti par de grandes et nobles intelligences est une loi divine et consolatrice. Cet idéal n'est point une vision trompeuse, une fugitive illusion destinée à l'adoucissement momentané de nos misères terrestres.

C'est bien ce processus que le Créateur nous permet d'entrevoir dans sa création, l'exemple qu'il offre à nos aspirations, le but qu'il assigne à nos perfectionnements. But immense, immuable, infini comme tout ce qui procède de Dieu : immense par les modifications terrestres ; immuable par les enseignements donnés, et infini parce que, seul, ce terme peut nous satisfaire et répondre aux aspirations de notre âme.

LUSSŒR.

---

(1) Don Calmet avoue que les premiers chapitres de la *Genèse* sont extrêmement difficiles à expliquer selon le sens littéral. Il ajoute qu'il n'est pas impossible que Moïse n'ait pu apprendre *par la tradition orale* tout ce qui est dit de la création, du déluge, etc. (tome 1, p. 20).

Parlant de Moïse, un défenseur de la foi écrit : « Il rédige la *Genèse* d'après d'antiques documents, avec soin et méthode ainsi que l'ont prouvé les recherches des érudits ». (*Le Christ devant l'histoire* par Roselly de Lorges, p. 154).

(2) *Les origines de l'histoire*, p. 335 et p. 381.

L'électricité et les êtres vivants

Cette question a fait dernièrement le sujet d'une très belle conférence à l'Institut général psychologique. En présence de tous ses membres et adhérents, M. d'Arsonval, de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, a exposé avec une clarté merveilleuse, quelques-uns des phénomènes produits sur les êtres en général, et sur l'homme en particulier par cette force de la nature, l'électricité, dont nous ne savons rien si ce n'est qu'elle peut être savamment conduite et prudemment appliquée — d'une grande utilité pour la vie sociale — d'un grand secours pour la vie physique.

Rappelant la parole de Claude Bernard, « l'étude des forces naturelles n'a pas pour but de les connaître mais de les dominer », M. d'Arsonval indique en quelques mots les merveilleux résultats obtenus dans cette voie depuis ces dernières années. Les expériences du physicien allemand Hertz sur les ondes électriques, celles de l'Américain Tesla, et enfin les études faites chez nous par le conférencier lui-même, permettent d'augurer dans cette branche de la science des résultats encore plus étonnants que ceux auxquels on est parvenu depuis une dizaine d'années.

Il est impossible, en un aussi bref compte rendu, de relater toutes les expériences dont M. d'Arsonval accompagnait ses explications. Transformée en un minuscule laboratoire où les bouteilles de Leyde et les solénoïdes mettaient par instants la magie de leur puissance, l'estrade où parlait le conférencier s'éclairait de lueurs subites, lampes électriques s'allumant soudain par induction, tandis que l'expérimentateur qui les tient à la main ne ressent aucune secousse.

Cette expérience est une des plus frappantes. Elle indique le rapport des courants de haute fréquence avec la constitution du corps humain ; et elle pourrait bien devenir le point de départ de la thérapeutique future.

Voici en deux mots sur quoi elle est basée :

Un courant d'électricité qui traverse le corps y détermine des phénomènes différents ; ces phénomènes varient avec la puissance du courant. Lorsqu'il atteint une certaine force, le courant détermine la mort. Mais ce qu'on ne savait pas avant les expériences récentes, c'est que le corps peut être traversé impunément par un courant beaucoup plus fort que celui qui déterminera la mort. De sorte, par exemple, qu'une lampe électrique qu'un homme tiendrait dans ses deux mains réunies en avan de façon que ses bras forment un cercle, si cet homme était placé dan l'intérieur d'un solénoïde, la lampe s'allumerait par induction et l'homme ne ressentirait absolument rien. Or, la force du courant électrique qu traverserait son corps pour gagner la lampe serait dans ce cas, on comprend aisément, de beaucoup supérieure au courant qui foudroie.

C'est sur ce principe, pense le conférencier, que l'on pourra établir dans la thérapeutique des traitements que certains spécialistes, les dermatologistes par exemple, ont déjà commencé d'appliquer avec succès. Car ces courants qui ne produisent aucune sensation affectent cependant les cellules, et les effets de cette action ont comme caractéristique d'augmenter leur vitalité, de réveiller l'élasticité de tout le système vaso moteur. Même cette action sur certains microbes perturbateurs de l'organisme a pu être constatée. En sorte, dit en terminant M. d'Arsonval, que l'homme abandonnera peut-être la médecine chimique dont les poisons sont toujours plus ou moins funestes pour demander aux forces de la nature le réveil de ses propres forces et le soulagement de ses souffrances.

THÉCLA.

Entretiens Philosophiques

IMMUTABILITÉ DES LOIS DE L'UNIVERS

Dieu est la cause, la source de tout ce qui existe ; de lui seul découlent les lois immuables qui régissent les mondes, c'est parce que ces lois sont immuables que nous ne les comprenons pas.

Elles nous paraissent injustes, cruelles, nous basons nos idées sur des raisonnements faux, oubliant trop souvent que nous sortons à peine des langes de l'animalité et ne pouvons juger l'infini. Développons notre intelligence, la lumière éclairera notre entendement ; alors, au lieu de nous révolter, nous serons émerveillés de la grandeur qui a présidé à la formation de ces lois.

Dieu est éternel, tout est éternel comme principe ; les formes changent, mais l'atôme est indestructible. Nous attachons une trop grande importance à l'irréel, au provisoire, de là provient notre erreur. Notre anthropomorphisme réduit la création entière à notre image, nous raisonnons en créatures éphémères, ce qui explique nos révoltes, nos appréciations erronées.

Pourquoi, nous disons-nous, cette loi de destruction générale, pourquoi tous les êtres s'entre-dévorent-ils ?

Ce que nous prenons pour l'être n'en est que le revêtement : la loi d'évolution veut qu'il change rapidement d'enveloppe, afin qu'il ne s'attarde pas dans les degrés inférieurs. Les âmes étouffent

en quelque sorte dans des corps qui ne sont plus en harmonie avec leursf acultés.

Trouvons-nous qu'il soit cruel de jeter un vêtement parce qu'il ne peut plus nous servir ? Ce raisonnement peut s'appliquer à tous les phénomènes terrestres. Les cyclones, les révolutions du globe détruisent les formes, mais l'être humain est impérissable : à la mort il change de milieu et d'habit. Les accidents sont d'ailleurs souvent occasionnés par l'ignorance et l'imprudence ; cette planète n'est qu'une école d'apprentissage et de redressement, nous apprenons ici-bas l'alphabet de la vie. Avec la liberté qui nous est donnée, nous faisons sans cesse des expériences malheureuses.

Mais celles-ci ne sont pas perdues, elles nous forcent à chercher le mieux et nous font marcher dans la voie ascensionnelle. Nos maladies ne proviennent que de nos excès, de nos imprudences : les lois morales, comme les lois physiques, sont similaires, on ne les trangresse jamais impunément.

Ne nous en prenons donc qu'à nous-mêmes si nous souffrons, car nos souffrances sont le résultat de notre liberté mal dirigée, et si nous revenons si souvent dans les mondes inférieurs, c'est que nous nous sommes créé des affinités adéquates à la planète où nous nous incarnons. La loi Karmique ou de causalité n'est point une utopie, mais une vérité absolue : le monde physique nous le prouve, les conséquences d'une cause sont de même nature que la cause qui les a engendrées, le bien engendre le bien, le mal génère le mal. Un enfant paresseux sera un ignorant, un studieux acquerra le savoir.

On me dira : Nous connaissons des élèves qui ont travaillé avec application, et qui n'ont fait cependant aucun progrès. D'accord, mais vous oubliez que cet élève n'en est pas à sa première existence : savez-vous le passé de sa vie antérieure ?

Tout s'explique par les réincarnations, c'est une vérité absolue qui éclaire de sa vive lumière toutes les obscurités ; elle donne la clef de tous les problèmes, remplit l'âme de foi, de résignation, de courage. Nous savons que le Paradis est entre nos mains, nous connaissons le but de nos destinées, nous ne marchons plus à tâtons sur les cailloux et les épines. Pénétrés de ces enseignements, nous entrevoyons dans le lointain les sphères radieuses qui nous sont réservées et pour lesquelles nous avons tous été créés, car,

je le répète, le mal n'est que le produit de notre ignorance et de notre liberté.

... Il ne faut donc pas s'arrêter aux misères de la vie présente, mais considérer celles-ci comme transitoires et n'y attacher qu'une importance relative.

Ne jugeons pas l'Infini par la petite planète qui est notre demeure actuelle. D'accord avec vous, je la considère comme une mauvaise auberge qu'on ne peut éviter dans le grand voyage de l'évolution. En nous absorbant dans le spectacle des souffrances effroyables qui nous entourent, nous obscurcissons notre jugement, nous voilons le fanal qui nous conduit sûrement vers les mondes plus élevés.

Ces lois, qui nous semblent cruelles parce que nous ne les comprenons pas encore, sont éternelles : rien ne peut en entraver la marche, car elles sont le processus nécessaire, indispensable à la progression, qui est le pivot sur lequel s'appuie l'Univers.

Minerve sortant armée de pied en cap du cerveau de Jupiter est une erreur profonde : tout ce qui prend vie a sa période d'incubation, nous ne voyons pas une plante, un arbre sortir complet du sein de la terre, et il en est de même des êtres. Avant d'être un homme, il faut être un enfant ; avant d'être une individualité spirituelle, il faut passer par le règne animal.

Pourquoi est-ce ainsi, me direz-vous ? pourquoi ne naissons-nous pas tous parfaits ? à quoi bon ces phases obscures et douloureuses ?

Ce pourquoi est insoluble, ce qui est éternel ne s'explique pas ; cela est parce que cela est et que cela a toujours été. Tous les commentaires, les raisonnements des savants, des philosophes ne peuvent expliquer ce qui est inexplicable, ce ne sont, de leur part, que des mots vides de sens quand on y réfléchit. Il faut donc accepter forcément sans comprendre le mécanisme des mondes : la révolte est absurde, puérile, ce n'est pas par elle que vous conquerrez la lumière, elle ne peut que nous rendre plus malheureux.

Acceptons courageusement l'inévitable et tirons notre profit du spectacle que nous avons sous les yeux. Puisque nous ne pouvons nier que tout croît, grandit, se perfectionne, grandissons, croissons, perfectionnons-nous pour échapper aux douleurs inhérentes aux changements d'état. Quand nous serons arrivés à l'état fixe, nous ne souffrirons plus (J'entends par état fixe, celui où les fluctuations

des éléments grossiers n'auront plus de prise sur notre organisme subtil) : l'évolution continuera, car elle est infinie comme l'Univers, mais ce sera une évolution pleine de bonheur, de joies, de douces surprises.

Pour le moment, comparons-nous aux caravanes des déserts brûlants : nous traversons un Sahara, mais nous avons en perspective l'Oasis qui nous donnera des trésors dont la splendeur nous émerveillera.

Baronne CARTIER DE SAINT-RENÉ.

Spiritisme Expérimental

Janvier 1900. (1) — Cécile endormie voit beaucoup de personnes toutes blanches, très éclairées, et se promenant dans la vaste salle à manger ; puis elle voit une dame agée habillée de noir, portant une coiffure de dentelle noire, qui s'approche tout près entre Monsieur Trombe et Cécile. Cécile déclare quelle ne connaît pas cette personne, mais que nous avons sa photographie : à ce détail M. et Mme Trombe pensent que c'est madame Orlanot décédée depuis 5 ans : c'est la mère de Madame Trombe. La photographie de cette dame est mise entre les mains de Cécile — qui aussitôt dit : Oui, c'est cette dame, c'est la mère de madame.

M. Trombe demande le prénom — Elisabeth — Comment Elisabeth appelait-elle sa fille ? Louison — exact.

L'esprit Elisabeth déclare alors qu'elle a beaucoup de peine et de chagrin parce que son fils Camille est gravement malade, puis répondant à diverses questions elle affirme que son fils est atteint d'une maladie *dans la poitrine*, DU COTÉ GAUCHE, et qu'il habite seul. M. et Mme Trombe connaissant les habitudes de Camille étaient persuadés que celui-ci devait être en famille, et insistent sur ce point, mais l'esprit affirme de nouveau qu'il est seul, bien seul.

Camille, frère de Mme Trombe, avait été appelé par ses affaires à

(1) Nous connaissons personnellement l'auteur de ce récit, médecin distingué auquel sa situation officielle interdit de signer ses communications à la presse. Nous nous portons garant de sa parfaite bonne foi et de ses qualités d'observateurs scientifique, très prudent et très avisé.

résider pendant quelque temps à Rochefort : le frère et la sœur étant brouillés, toutes relations avaient cessé entre eux. Ce n'est que par un article de journal que M. et Mme Trombe avaient su que Camille résidait temporairement à Rochefort et par ailleurs n'avaient aucune nouvelle, ni verbale ni écrite, à son sujet.

Le lendemain Cécile est encore endormie et M. Trombe la conduit par la voix à Rochefort jusque devant l'hôpital ; arrivée là, ordre est donné à Cécile de chercher Camille (1) elle le trouve dans une petite chambre, il est pâle, amaigri, la respiration est anxieuse, le poumon gauche est noir de sang, le malade est assis dans son lit ; il a un journal à la main, mais il ne lit pas, il pense à sa famille. Cécile ne peut lire l'entête du journal, M. Trombe la ramène par la voix chez lui et la réveille.

Puis il écrit à un de ses amis à Rochefort pour avoir des nouvelles de Camille, mais sans prononcer le nom d'aucune maladie ; la réponse arriva 48 h. après. Camille avait été atteint d'une fluxion *de poitrine* très grave du COTÉ GAUCHE, mais était sorti de l'hôpital depuis une quainzaine de jours, à peine convalescent, pour reprendre ses occupations. Il vivait seul à Rochefort ayant laissé sa femme et ses enfants dans une ville du midi.

Analyse critique :

M. et Mme Trombe et Cécile, à leur service depuis plusieurs années, étaient seuls présents.

L'apparition a été d'abord reconnue par Cécile d'après une photographie, et l'esprit a déclaré se nommer Elisabeth.

Cécile n'a jamais entendu prononcer ce nom. M. et Mme Trombe, quand ils causaient de Mme Orlanot, disaient toujours, « ta mère » « ma mère ». Cécile a fréquemment entendu les conversations, elle a pu ainsi apprendre bien des détails sur la personnalité d'Elisabeth, et Cécile a plusieurs fois accompagné Mme Trombe au tombeau de la famille Orlanot, qui existe dans une petite ville méditerranéenne, et là elle a pu lire *Elisabeth Orlanot* gravé sur la pierre tombale.

On peut donc objecter que Cécile connaissant la photographie de Mme Orlanot qu'elle voyait toujours pendue dans la chambre à coucher de Mme Trombe, connaissant bien des détails sur la vie de

(1) Cécile connaissait de vue Camille Orlanot.

cette dame, a pu dans son sommeil magnétique se rappeler tout simplement le nom Elisabeth et n'avoir eu en somme qu'un simple rêve magnétique, que sa cérébration a créé de toutes pièces, puisqu'elle en possédait tous les éléments ; mais lorsque l'apparition affirme la maladie de poitrine, le côté atteint, et la solitude du malade en l'absence de sa famille, ici nous ne sommes plus en présence d'un rêve : c'est bien un esprit qui révèle ces faits, et cette intelligence s'est fait nettement reconnaître.

D'ailleurs Cécile n'avait jamais été à Rochefort ; depuis longtemps elle n'avait entendu M. et Mme Trombe parler de Camille Orlanot. Rien, aucun fait, aucune parole n'avait pu préparer l'idéation de Cécile ; enfin, fait très important, M. et Mme Trombe étaient convaincus que Camille était à Rochefort avec sa femme et ses enfants. A toutes leurs questions, l'esprit Elisabeth répond *non, non ;* il *est seul*, il n'y a donc eu aucune action mentale de M. et Mme Trombe sur le cerveau de Cécile ; celle-ci est donc bien le porte-voix, l'instrument passif de l'esprit.

Ce fait me paraît d'une netteté absolue ; on peut dire qu'il nous donne la preuve expérimentale, scientifique que l'esprit d'un désincarné peut se communiquer à nous.

Cécile possédant ce don médiumnique de la vue à distance, on pourrait objecter que fluidiquement elle s'est transportée à Rochefort elle-même, et a rendu compte ainsi de l'état dans lequel elle a vu Camille, sans faire intervenir l'action de l'esprit Elisabeth. Mais cette objection oublie que Cécile ne connaît pas Rochefort et que rien absolument n'avait pu aiguiller son idéation vers cette ville et vers Camille, et qu'enfin au moment de l'expérience la pensée de M. et Mme Trombe était bien loin de Camille et de Rochefort.

Le médium Cécile n'est pas suggestionnable et de plus elle n'aurait pas pu voir Camille à l'hôpital où il n'était plus ; elle ne l'y a vu que le lendemain conduite, guidée par M. Trombe.

En ce qui concerne la visite fluidique que M. Trombe fait faire le lendemain à Rochefort par Cécile, nous remarquons d'abord que le médium a vu, non ce qui s'y passait à ce moment même, mais ce qui s'y était passé quelques jours auparavant. Nous devons nous demander si conduit à la voix par M. Trombe, Cécile a été réellement fluidiquement à Rochefort, ou bien si elle a simplement

raconté un rêve magnétique sous l'influence duquel elle s'est trouvée : en effet la communication de la veille faite par l'esprit Elisabeth a fourni à Cécile tous les éléments de ce rêve. Cependant je crois plutôt à un voyage fluidique, puisque Cécile était conduite et guidée par la voix de M. Trombe.

Docteur X.

Modern Spiritualism

par Franck PODMORE

(*Suite*) (1)

« Une des photographies les plus intéressantes, dit M. Crookes, est celle où je *suis debout à côté de Katie*. Elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite Mlle Cook comme Katie. Elle et moi nous nous plaçâmes exactement dans la même position et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs, placés absolument comme dans l'autre expérience et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux dessins sont placés l'un sur l'autre, les deux photographies de moi coïncident parfaitement, mais Katie *est plus grande d'une demi-tête* que Mlle Cook et, auprès d'elle, elle semble une grosse femme.....

« Comment la photographie pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse, lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, *lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle* et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde..... J'ai *la certitude la plus absolue* que Mlle Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps...

« Le dernier jour, après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook, qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous, Florence ; éveillez-vous. Il faut que je vous quitte maintenant. » Mlle Cook s'éveilla et tout

(1) Voir le n° de Juin p. 730.

en larmes elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas, ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse, » répondit Katie et elle continua à parler à Mlle Cook. Pendant quelques minutes elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchèrent de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir Mlle Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu.....

« Quant à imaginer qu'une *innocente écolière de quinze ans* ait été capable de concevoir et de mener *pendant trois ans* avec un plein succès une aussi gigantesque imposture que celle-ci et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle ; qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses ; qu'elle *ait voulu être inspectée* à n'importe quel moment, soit avant soit après les séances ; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans *ma propre maison* que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais scientifiques ; quant à imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même ».

Nous n'avons pas hésité à faire une aussi longue citation, pensant que le lecteur jugerait mieux la valeur des arguments par lesquels M. Podmore espère affaiblir la portée de ce témoignage. Après avoir lu la scène des adieux, il appréciera la phrase suivante : « Il ne parvint jamais à voir les deux figures simultanément dans sa propre maison. » A propos du passage où M. Crookes affirme que soulevant un coin du rideau, il permit à sept ou huit assistants de voir à la lumière électrique le corps de Mlle Cook se déplaçant péniblement, etc... M. Podmore dit : « Même ici on trouvera qu'une preuve complète fait défaut. Tout ce que M. Crookes et les observateurs qui l'accompagnaient virent réellement, derrière la forme de Katie, fut un *tas de vêtements* sur le parquet, avec un châle à un bout, une paire de chaussures à l'autre et *quelque chose comme des bras* qui y étaient attachés. Comme Katie paraissait généralement nu-pieds, la présence des chaussures n'offre aucune difficulté ».

Ainsi donc M. Crookes qui était en contact avec le médium et

les autres assistants prirent un tas de vêtements pour une personne qui s'agite péniblement sous l'action d'une lumière éclatante. Bien plus, Mlle Cook, sous les yeux de M. Crookes aurait revêtu son costume completen velours noir etseserait chaussée et tout cela *instantanément*, sans que M. Crookes pût s'en apercevoir !! L'auteur ne nous dit pas où Mlle Cook a caché les vêtements blancs du fantôme et *ce quelque chose comme des bras*, elle qui vivait chez M. Crookes, où elle était venue avec un *sac de nuit* ne fermant pas à clef. Nous croirions faire injure au bon sens du lecteur en insistant davantage.

M. Crookes dit qu'en superposant les photographies de Mlle Cook et de Katie, celle-ci dépassait la première *d'une demi-tête ;* M. Podmore affirme qu'il n'y avait pas de différence : entre les deux attestations le lecteur n'hésitera pas.

M. Crookes fait la très importante remarque que Katie n'avait pas les oreilles percées. M. Podmore répond que : « en réalité une draperie enveloppait tout à la fois les oreilles et les cheveux de l'esprit Katie. » Donc M. Crookes mentait en affirmant qu'il avait vu les oreilles et le cou de Katie et qu'il lui avait coupé une mèche de cheveux ! Pour apprécier la valeur de ce démenti, il suffit d'examiner les photographies de Katie, qui ne sont pas rares et on pourra constater comme nous l'avons fait sur celles qui sont en notre possession, que dans *toutes* les oreilles sont visibles et que le cou l'est partiellement sur plusieurs.

Dans une autre occasion il convient que les deux formes étaient bien distinctes, mais aussitôt il ajoute que la séance se passait dans l'obscurité, dans la maison et la chambre à coucher de Mlle Cook ; d'où supposition que M. Crookes n'avait pris aucune précaution et s'était laissé berner par un membre de la famille Cook, jouant le rôle du médium !

Comment M. Podmore espère-t-il faire croire à un lecteur intelligent que M. Crookes et ses enfants n'auraient pas reconnu dans le fantôme qui, avec une physionomie si expressive, leur racontait de longues histoires, la voix, les traits, les gestes de celle qui, quelques minutes auparavant, venait de dîner au milieu d'eux et de causer avant de tomber en trance ? En quelques minutes *cette jeune écolière de quinze ans*, venue sans aucun bagage, aurait pu changer de costume, se grimer, transformer sa physionomie, sa voix, ses

gestes, au point de ne pouvoir être reconnue de ceux qui étaient en contact direct avec elle, la prenant dans leurs bras, l'auscultant, etc., et son costume, où l'aurait-elle pris, puisqu'elle allait directement de la salle à manger au cabinet de M. Crookes, sans être quittée d'un instant ? Mais passons à une autre preuve, car ce serait faire trop d'honneur à une pareille absurdité que de la discuter plus longuement.

Plus loin M. Podmore discute très longuement l'expérience de M. Cromwell Varley, l'éminent électricien. Celui-ci avait fixé à chaque bras du médium une petite pile d'où partait un fil métallique, aboutissant à un galvanomètre, de telle sorte que Mlle Cook ne pouvait l'enlever sans être trahie par les mouvements de ce galvanomètre. Katie s'étant, comme chaque jour, promenée au milieu de l'assistance, levait et agitait les bras, de façon à les découvrir et à montrer qu'elle ne portait aucun fil et, de son côté, le galvanomètre n'accusait aucune modification. Malgré cela, M. Podmore se demande si Mlle Cook n'a pu changer de costume avec la rapidité que nous avons signalée et sans enlever les fils et si elle n'a pas pu profiter de la longueur de ceux-ci (M. Podmore les a sans doute mesurés !) pour se promener, sans que personne se soit aperçu qu'ils étaient encore à ses bras et qu'elle les traînait après elle ! Est-il besoin d'insister ?

Dans le chapitre intitulé : *Sur quelques investigateurs étrangers,* M. Podmore commence par déclarer qu'une seule force ne suffirait pas pour rendre compte de tous les phénomènes annoncés, s'ils étaient réels, et que leur diversité est par elle-même une présomption des plus graves qu'ils ne sont dus qu'à la fraude. Nous avouons que nous ne comprenons pas l'argument.

Quelques lignes plus loin, M. Podmore nous donne un nouvel échantillon de sa logique et une nouvelle preuve de son respect pour la vérité. Nous convenons, dit-il en substance, que si les premiers observateurs étaient incompétents, M. Crookes et d'autres témoins distingués ont vu réellement un certain nombre de faits, qu'ils n'ont pu et que nous ne pouvons pas davantage expliquer. Mais aucun d'eux n'a encore pu obtenir la preuve sans réplique que l'on recherche. Des personnages éminents ont dit avoir constaté des mouvements et des altérations de poids de corps lourds, mais aucun n'a vu osciller une balance de précision sous sa cage de verre. » A

cela nous répondons que la balance avec enregistreur automatique a marqué des variations de poids, lorsque devant Crookes, Home et un autre médium étaient *tenus à distance*. En outre Crookes affirme avoir constaté qu'un *pendule* sous un globe solidement scellé au mur a été mis en mouvement. Il dit encore que de l'arsenic n'a pu traverser les parois d'un tube bien scellé : Nous répondrons que cela ne prouve pas que des fleurs, des fruits et tant d'autres objets n'ont pas pénétré dans une pièce parfaitement close et en pleine lumière. M. Podmore qui n'ose pas le nier ne nous dit pas comment cela s'est fait.

Il affirme qu'un thermomètre enregistreur n'a jamais marqué le refroidissement accusé pendant certaines séances. Cependant Crookes affirme que dans ces cas il a vu le thermomètre baisser de plusieurs degrés.

Il dit que si on a raconté la production de lueurs, de corps humains, de vêtements dans les *séances obscures*, aucune trace n'en a été conservée. Rien n'est plus contraire à la réalité. Des fleurs séparées ou en couronnes, des fragments de vêtements, les cheveux de Katie King... etc., ont été conservés. M. Podmore sait certainement que M. Oxley a conservé et *cultivé* une de ces plantes poussées en quatre heures sous ses yeux en présence de Mme d'Espérance, dans ces séances dont il a bien soin de ne pas parler. On a conservé également les *moulages* de membres d'apparitions, dont M. Podmore ne souffle mot, et pour cause.

Quant aux photographies, non seulement de Katie King, mais de Beattie, de Mumler. etc., M. Podmore les connaît et s'il a fait de ridicules objections à certaines d'entre elles, il est resté muet devant les autres. Que fait M. Podmore des centaines de cartes écrites par Estelle Livermore *en pleine lumière* ? Nous insistons d'autant plus sur cette dernière circonstance, que M. Podmore insinue toujours avec une persistance digne d'une meilleure cause, que des phénomènes ne se produisaient que dans l'obscurité, tandis qu'il sait parfaitement le contraire.

Ne pouvant toujours nier l'évidence, M, Podmore, au bas de la page 184, déclare que *s'il y a eu des exceptions, elles ne font que confirmer la règle*. Nous répondrons qu'un fait positif bien observé et sans contestation possible ne peut être détruit par des centaines de faits négatifs.

Comme beaucoup d'observateurs de parti-pris, M. Podmore n'accepte la réalité d'un phénomène produit dans certaines conditions qu'autant que ce même phénomène pourra se reproduire dans des conditions opposées, le plus souvent incompatibles avec sa nature. Il n'est pas un seul fait scientifique qui puisse résister à une pareille épreuve. Enfin nous ferons observer que les esprits sont absolument indépendants et qu'ils n'ont pas à satisfaire les caprices de ceux qui ne veulent pas accepter les preuves qu'ils veulent bien donner de leur existence.

Parlant des expériences de M. de Gasparin et de Thury, l'auteur déclare que ni l'un ni l'autre n'ont pris des précautions suffisantes. Il sait cependant que tandis qu'une partie des assistants surveillait le dessus et le dessous de la table, celle-ci, que personne ne touchait, se soulevait lentement et se *renversait* tout à fait en pleine lumière. Sur quel point le fraudeur aurait-il bien pu appliquer une force quelconque ?

A propos du baron de Guldenstubbé, nous devons constater une fois de plus avec quelle désinvolture M. Podmore transforme les faits. Laissons de côté les expériences dans lesquelles les feuilles de papier, même enfermées dans des coffrets fermés, étaient laissées quelque temps sans surveillance. Il est évident qu'elles ne sont pas suffisantes. Mais M. Podmore, après avoir dit qu'un médium se plaçant au piano, désignait l'endroit où on devait déposer des feuilles de papier, que peu après on trouvait couvertes d'écriture, en conclut que ce médium se trouvait *probablement* aussi dans les galeries de peinture et dans les monuments funèbres ou M. de Guldenstubbé a souvent obtenu de l'écriture directe. Il est cependant impossible que M. Podmore n'ait pas lu, comme nous, dans la *Pneumatologie positive* que l'expérimentateur, tantôt seul, tantôt en présence du comte d'Ourches ou des si nombreux visiteurs appartenant à toutes les classes de la société, qui venaient en foule à Versailles observer ces faits dont on parlait tant, plaçait dans une boîte ouverte qui restait sous les yeux de tous, ou simplement *sur la table* en pleine lumière, des feuilles de papier, que *l'on voyait* se recouvrir d'écriture en langues diverses.

Le comte d'Ourches seul ou avec M. de Guldenstubbé obtint des résultats semblables chez lui ou chez le baron. Où était alors le

médium pour désigner l'endroit où les feuilles de papier devaient être déposées ?

M. de Guldenstubbé affirme que, de 1856 à 1869, il fit *plus de deux mille* expériences semblables.

Parlant de M. Zollner, M. Podmore trouve que les précautions prises pour éviter la fraude n'étaient pas suffisantes.

Nous n'étonnerons pas nos lecteurs quand nous leur dirons que M. Podmore est d'avis que les savants Français, dont il reconnaît la valeur intellectuelle et morale, se sont laissé berner par Eusapia Paladino et que, seuls, les expérimentateurs de Cambridge ont vu clair dans le jeu du médium.

Quand on connaît l'influence du milieu moral sur les facultés des médiums, il suffit de lire l'étude critique de ces expériences que M. Ochorowicz a faite avec tant de talent pour comprendre comment Eusapia, entourée d'hommes qui lui témoignaient sans ménagements une défiance hostile ; qui lui suggéraient des tricheries et lui tendaient constamment des pièges, pendant des séances longues et trop répétées, ait succombé aux suggestions et soit sortie de cette épreuve brutale dans un état de dépression physique et morale, dont elle ne sortit qu'après un séjour dans le midi de la France, au milieu de personnes, qui relevèrent ses forces et lui rendirent toutes ses facultés, en la traitant avec la délicatesse et la bienveillance que réclame un organisme aussi impressionnable.

M. Podmore consacre un chapitre à l'*Ecriture sur Ardoises* ou plutôt aux séances d'Eglinton, le seul médium dont il parle, et au rapport du Dr Hodgson sur les procédés de Davey et de Davis, destinés à montrer comment agissent les faux médiums. Il avoue que quoique l'on ait démasqué une fois ou deux Eglinton, des centaines d'observateurs distingués ont affirmé dans le *Light* la réalité et la sincérité des phénomènes observés en sa présence. Il cite un compte-rendu de M. Massey, dont il reconnaît la compétence, et pour en détruire la valeur il a recours non pas à la *démonstration* de la fraude, mais à des *suppositions* qui ne présentent pas, dit-il, *un haut degré d'improbabilité* et cela lui suffit. Il faut remarquer du reste, que c'est là sa façon habituelle d'argumenter ; « on *peut* ou on *doit supposer*, dit-il le plus souvent, que le médium *a pu* employer tel procédé et il se base ensuite sur cette insinuation pour affirmer qu'il n'existe encore aucun fait probant.

« Aucun observateur, dit-il, n'a encore pu réussir à obtenir de l'écriture sur des ardoises mises absolument à l'abri de toute intervention, soit en les scellant d'une façon suffisante, soit en les entourant de verre ou d'un tissu métallique ».

On voit que pour lui les faits observés par Stainton Moses et d'autres expérimentateurs et décrits dans *Psychography* n'existent pas plus que ceux que publièrent de si nombreux chercheurs, entre autres le Dr Gibier. Il sait cependant que ce dernier a déclaré que plus de cent fois, en pleine lumière, des phrases entières en plusieurs langues : français, anglais, allemand, grec, ont été écrites sur des ardoises bien surveillées et avec lesquelles, dans certains cas, *le médium n'avait eu aucun contact*. Il *sait* que le fragment de crayon fraîchement cassé et dont les arêtes étaient vives, s'est trouvé en partie usé à l'ouverture des ardoises. *Il a lu*, comme nous, qu'un jour le Dr Gibier apporta deux ardoises enveloppées dans du papier, ficelées ensemble, *cachetées* et *vissées* ; qu'il les posa sur sa chaise et s'assit dessus, ne les lâchant que quand elles furent bien chargées de tout le poids de son corps. Slade et le Docteur avaient les mains sur la table et cependant ce dernier sentit et entendit se produire l'écriture ; qu'il les retira et les couvrit lui-même, *sans qu'à aucun moment le médium les eût touchées* et qu'il y trouva douze mots écrits. Voilà les faits que M. Podmore passe sous silence et qui ne l'empêchent pas de faire la déclaration que nous avons citée plus haut.

A Suivre. Pour la traduction : Dr DUSART.

Vers l'Avenir

Par Paul GRENDEL

(Suite) (1)

« La parole du Christ est une, elle prêche le pardon, la charité, la solidarité et, où trouvez-vous la fraternité chez les chrétiens ?... Petites religions, étroites pensées, pratiques enfantines, dissertations vides, terreurs indignes des connaissances de la loi d'évolution. La matière se renouvelle sans cesse, l'esprit de même progresse. Je ne saurais admettre que les chants liturgiques, les prières payées aient une influence sur la destinée finale des êtres !

(1) Voir le no de Juin, p. 741.

4

— Qui parle ainsi, qui divague de la sorte, s'écria Anne en levant les bras au ciel.

— La sagesse de l'antiquité a filtré jusqu'à moi, et les morts me communiquent parfois, ils m'imprègnent de leur réconfortante influence. J'entrevois enfin un horizon sans nuage, un avenir sans torture, sans pleurs, sans cris de haine ni de colère, une ère infinie de paix divine.

Arrière, Satan, arrière, s'écria Anne en se signant.

— Si Satan est en moi, c'est qu'il est l'esprit de lumière et non l'esprit des ténèbres.

— Tu vas à la perdition de ton âme !

— Je vais au progrès.

— Nous t'exorciserons !

Je souris, et devant mon impassibilité, Anne se signa de nouveau et s'éloigna.

J'avais brûlé mes vaisseaux, la guerre éclatait, étais-je de force à vaincre ? Ma conscience révoltée m'avait poussée à proclamer la vérité, à crier ma foi en cette fraternité, en cette puissance du progrès qui détruisaient les dogmes de terreur et d'éternels châtiments.

Je comprenais les martyrs criant leur espoir, leurs croyances aux despotes et aux bourreaux ; je concevais les savants, les philosophes éclairés d'une idée nouvelle, ayant pénétré un des secrets de la science et consacrant fortune, repos et bonheur à doter l'humanité de leurs découvertes.

Depuis l'apparition de ma mère et les relations établies entre l'occulte et moi, ma vie changeait d'aspect, je poursuivais un autre objectif, je voulais remplir ma tâche. Elle est modeste, mais tu seras mon guide, cher Elos, et nous travaillerons ensemble au bien général.

Je suis à jamais conquise à l'avenir du bien humanitaire, je suis conquise au grand courant religieux qui relie tous les hommes.

49

Je refusai d'aller à la chapelle voir le père Saint-Jean, il vint chez ma cousine et tous deux me surprirent au salon où je me délassais en faisant une musique appropriée à l'état de mon esprit. Inquiets, visiblement irrités, Anne et mon ancien directeur m'observaient. Je sentais la colère et la haine prêtes à éclater et je me recueillis.

« Oh toi, puissance qui permis au fluide pur de me vivifier, source de lumière et de vérité, permets aux êtres de l'espace de m'aider afin de donner aux ennemis de la justice et de la paix le désir de goûter à ton pur breuvage !

— Ma fille, dit le père Saint-Jean, j'apprends un fait inouï, une chose qui me frappe de stupeur, vous désertez les rangs des fidèles pour entrer dans l'armée du doute, de l'erreur, de la démence !....Votre salut m'est cher, je ne vous abandonnerai pas au mal, à la perdition sans un vif combat. Je suis armé de la vraie foi, je vaincrai, j'en suis certain. Dites-moi vos troubles, votre inquiétude, vos luttes, vos douleurs, dites-moi

par quels épouvantables artifices l'esprit du mal vous possède ? Dites-moi sans feintes et sans détours toutes vos impressions, tous vos sentiments. Ce jeune homme qui prétend vous épouser, éveille-t-il à ce point les convoises de la chair que pour lui plaire vous désertiez le vrai Dieu et vous vous fassiez l'aveugle instrument des puissances ténébreuses ?...Répondez, je le veux.

— Laissez-moi me comprendre moi-même avant de vous répondre, je ne veux pas de vaines et puériles discussions, mais une étude de notre état réciproque !...

— Mon état n'a rien à voir avec le vôtre, je suis votre directeur, votre père spirituel et vous êtes l'enfant ignorante et révoltée qu'il faut à tout prix ramener au bercail.

— De quel bercail parlez-vous ? demandai-je doucement.

— De l'Eglise.

— Je n'y rentrerai pas, dis-je avec fermeté. Dans l'ombre et le silence mon recueillement y trouvait autant de mélancolie, de terreur et de doute que d'espérance et de foi. Mes yeux sont dessillés, nul ne les refermera.

— Vous ne pouvez prétendre connaître la vérité.

Les temps sont passés, dis-je gravement, où l'homme enseignait aux autres les vérités réligieuses. Les sanctuaires ne détiennent plus de pouvoirs spéciaux ni de mystères impénétrables. Les âmes désireuses de s'éclairer puiseront elles-mêmes dans un commerce occulte la connaissance de leurs devoirs et de leurs destinées futures. Vous attribuez ce mouvement libérateur à Satan, mais comment Satan personnifiant l'erreur, la fourberie, la cruauté, le mal dans toute son ampleur, pourrait-il parler de Dieu avec cette superbe envolée d'amour et d'adoration infinie ? Comment saurait-il châtier l'égoïsme et l'orgueil ?

— Vous divaguez, Maïa !

— Oh Dieu ! m'écriai-je, si ma pensée parvient à ta toute-puissance, si mon âme peut atteindre aux régions sereines de ta gloire et de ta grandeur, combien sembleront puériles et coupables les croyances qui ont empli ces dernières années !

« Je te craignais, source du bien, comme si la souffrance peut surgir de la bonté. J'implorais ta mansuétude comme si la justice doit être suppliée, je te louais, je te parlais comme aux humains, et ainsi rapetissée, ma conception religieuse se bornait à un ciel sans fraternité, sans charité et à un enfer immonde.

« Mais aujourd'hui que les cycles environnant la terre me sont parfois ouverts, je vois les âmes mes sœurs livrées à l'incessant travail d'une lente ascension. Les coupables et méchants esprits, traînant leurs remords, leurs regrets parmi les fluides chargés de passions charnelles et malsaines, sont aidés, enlevés à leur triste séjour aussitôt qu'elles se veulent amender et que le remords les incite aux regrets.

« Le plus coupable, le plus méprisé, le plus indigne des êtres est secouru, le plus humble, le plus misérable est aidé. L'athée, le renégat,

le prévaricateur, le despote, l'avare sans entrailles, la mère sans amour maternel, le parricide, tous, tous se purifieront, monteront lentement, quitteront les lieux misérables où leur âme expie jusqu'au moment où elle conçoit l'énormité de ses fautes et en a le regret. Ainsi je puis sans trouble ni crainte penser à l'éternité où j'aspire. Aucun des êtres que j'ai connus, que j'ai aimés ne souffrira ou sa souffrance sera passagère et transitoire.

— Taisez-vous, cria le père Saint-Jean, vous touchez au seuil de la folie, vous blasphémez.

— Je crois au contraire à la progression lente et infinie de l'humanité. J'ai un idéal religieux sans haine, sans tristesse, sans défiance. Vous qui prétendez étouffer l'essor de mon âme et entraver le développement de mon esprit, avez-vous cet amour chrétien prêché par le Christ ?

Croyez-vous aux mystères de cette religion dominée par un ciel et un enfer. Eternelle récompense, éternel châtiment, c'est-à-dire le bien et le mal à une égale puissance, pouvez-vous arriver à cette conviction sans que votre esprit se laisse enfermer en une étroite cellule si bien close que nul bruit extérieur, nul cri de la raison, nul appel des vrais disciples du Christ ne puisse y atteindre.

Le Christ agissait-il ainsi ? Parcourant les déserts, les campagnes et les villes il prêchait la bonne nouvelle d'amour, de paix et de fraternité, il ordonnait d'adorer Dieu en actions. Il a fui les temples, déserté les lieux où s'enseignait la religion du lucre, de la rapacité.

— Malheureuse, interrompit le père Saint-Jean, vous serez maudite pour l'éternité !...

— Je vous le dis en vérité, répondis-je en me levant et en étendant la main comme le faisait mon directeur, les hommes ont assez pâti de subir le mensonge et la terreur d'une vie extra-terrestre épouvantable. Les voix de l'au-delà parlent, elles pénètrent les masses. Elles vivifieront les peuples et les pacifieront.

Ces voix douces, tendres, pleines d'aspirations vers le bien ignorent l'anathème !...

En vain vous chercherez le Paradis de vos rêves.

Imbu d'erreurs, refusant de comprendre le sens réel des choses, errant en quête d'un Dieu cruel et vindicatif et d'un bonheur béat, vous vous souviendrez de ce jour, de ces paroles, et le regret vous abattra. Vous reviendrez parmi les hommes détruire ce que vous avez édifié, ce que vous détruisez.

Le père Saint-Jean contenait mal sa colère, Anne suffoquait.

— Ces voix dont vous parlez, dit le père, fomentent l'hérésie, ébranlent la foi, détruisent la confiance des fidèles. Vous tombez dans un crime abominable, vous sapez l'arche sainte, le sanctuaire divin, vous êtes envahie par l'insidieux ennemi du bien, vous êtes l'erreur. Non, Maïa, je ne puis croire à cet état définitif, j'espère encore !... Vous nous accusez d'égoïsme. Comme vous nous connaissez mal. Je veux encore

vous soutenir de mes prières. J'implorerai en votre faveur, le seigneur notre Dieu, je prierai la Vierge, je ferai pénitence, j'offrirai à votre intention le sacrifice de la messe et je vous verrai encore, ma chère fille, humble et soumise, agenouillée devant la sainte table. Vous vous purifierez au sacrement de la pénitence et vous ferez amende honorable dans la chapelle de vos dignes compagnes. Car vous êtes destinée au service du Seigneur, je le sens, je le veux !...

« Vous traversez l'épreuve décisive de la tentation et du doute. Vous vous réveillerez de ce hideux cauchemar et vous tomberez à mes genoux en criant grâce !...

Il voulait me briser. Son regard, ses grands gestes pesaient sur moi, sa volonté transperçait puissante, violente, mais je ne faiblis pas.

— Jamais je ne serai la servante de l'Église.

— Que peuvent la faiblesse et l'ignorance contre des siècles de pratiques et d'étude ? En France, en Europe, dans les pays lointains, nous régnons, nous sommes légions. Notre réseau couvre les races latines de mailles serrées et les générations nouvelles, élevées dans la crainte de notre puissance, forment une armée disciplinée. Ainsi Dieu le permet, que dis-je, il le veut et vous, qui êtes aux premiers pas de la vie, vous qui ignorez l'amertune des passions, le désenchantement des affections humaines, vous prétendez m'éclairer !...

« L'Eglise immuable, infaillible, indestructible prévaudra contre le temps, contre le démon.

« Femme, être de perdition, cause initiale de la déchéance du genre humain, vous osez attaquer le clergé !... Vos coups de serpe frapperont inutilement les monuments élevés par les croyants, vous perdrez votre vie à de vaines clameurs, à d'inutiles protestations ; comme le serpent, vous userez vos dents sur la lime. J'ai vu assez de conversions pour ne rien craindre de l'avenir, vous reviendrez à la foi, esprit révolté !.. Le front penché, vous vous humilierez sur les dalles de l'église. Nous recrutons, nous entraînons d'autres intelligences, des hommes célèbres, de puissants penseurs, des personnalités remarquables viennent encore chercher un refuge dans le calme des cloîtres. La méditation, la prière apaisent toutes les douleurs, diminuent, éteignent les regrets et ouvrent les portes de l'éternel séjour de bonheur !... Et vous osez supposer que votre rébellion peut ébranler mes convictions !...

« Malheureuse enfant !... Les soldats du Christ ne désertent pas leur poste, ils restent ardents et fidèles défenseurs de la religion.

— Vous ne pouvez dépouiller le vieil homme, m'écriai-je, mais à mon tour, avec les facultés assimilatrices de mon âge, j'ai acquis d'autres croyances et je ne saurais les renier. Vous parlez de la puissance du clergé, j'en connais la source depuis peu ; j'observe, j'écoute, mes yeux se désillent. Vous vous appuyez surtout sur l'hypocrisie et l'argent, vous recrutez des fidèles par tous les moyens. Si la vérité est seule enseignée chez vous, pourquoi tant expurger les livres destinés à la jeunesse

pourquoi enlever le travail, le pain quotidien à ceux qui ne pratiquent pas ?

« Par terreur, ambition ou imitation, les hommes affluent aux églises, mais parmi ces catholiques de noms, vous ne sauriez trouver un vrai chrétien.

Où se cachent la bonté, la charité, l'indulgence du maître ?

« Je me compare aujourd'hui à ce que j'étais lorsque vous me vantiez ma sainteté. Je me jugeais supérieure, très au-dessus des athées, des tièdes, fussent-ils des puits de science. Distinguée par Dieu, comblée de sa grâce, je supportais mal les objections, les contradictions, ma religion était le réceptacle de toutes les vertus. Enveloppée des voiles tissés par le clergé, séparée du monde extérieur, j'oubliais les devoirs d'une fille envers son père, je n'aspirais plus aux joies de la maternité, je me détachais de tous, je répétais des mots, je m'hypnotisais dans la contemplation de mon moi. Dieu me désignait entre bien d'autres pour le servir, l'aimer uniquement, il m'imprégnait de sa grâce, me proclamait son élue dès la terre.

« J'avais des extases d'amour mystique pour le Christ dont je serais l'épouse !...

« Aujourd'hui je m'arrête sur la montagne d'orgueil, je demeure parmi les hommes me sachant ni pire ni meilleure que la moyenne des humains. Dieu ne saurait avoir d'élus ni de réprouvés, et la fin de l'homme s'éloigne dans un nébuleux horizon, La terre est l'exil de mon âme, son lieu de progression, elle fera comme les autres, des stages, elle sera l'arbitre de son ascension plus ou moins rapide.

« Je crois ainsi et cette croyance me donne le calme et le bonheur. Je ne saurais rétrograder, la raison et le sentiment établissent les bases de ma foi et de mon espérance.

— Comment la récompense pourrait-elle exister sans le châtiment ? Comment y aurait-il une justice sans les élus et les réprouvés ?

La justice de la terre est humaine, elle pèche par ses excès, ses erreurs, ses lois arbitraires, et elle prête à Dieu ses défauts et ses vices. Mais nous devons cesser cette lutte, vos idées préconçues paralysent les efforts, stérilisent les généreux élans. Vous détruisez le déisme, vous voulez un Dieu tributaire des passions, tandis que je pressens le créateur en une inénarrable grandeur, en une beauté souveraine. Vous luttez au nom de Dieu, vous parlez de son affliction, de sa désolation, comme si vous étiez les arbitres de son repos. Vous êtes le passé, je suis l'avenir, puissiez-vous enfin le reconnaître et faire cesser le règne d'écrasement et de mensonge qui est celui de l'Eglise. *A Suivre.*



FÉDÉRATION ALGÉRIENNE & TUNISIENNE

DES

SPIRITUALISTES MODERNES

COURS MÉTHODIQUE ET PROGRESSIF DE SPIRITISME

PROGRAMME DE VULGARISATION

LES FAITS ET LEURS CAUSES PROBABLES :

1° — Causes possibles et probables des phénomènes psychiques (sujet traité).

2° — Extériorisation de l'Etre humain ; télépathie, dédoublement, fantômes des vivants.

3° — Rêves prémonitoires, clairvoyance, pressentiments ; médiums voyants, auditifs à l'état de veille.

4° — La force psychique ; les fluides, le magnétisme — Effets physiques, table, typtologie.

5° — Ecriture directe et automatique.

6° — Trance et incorporations.

7° — Matérialisations.

8° — Identité d'esprits.

LES PRINCIPES ET LES LOIS :

1° — Le matérialisme et ses conséquences sociales (sujet traité).

2° — Dieu.

3° — L'âme immortelle, le corps fluidique, la mort, la destinée.

4° — Pluralité des existences.

5° — Pluralité des mondes.

6° — Solidarité et Fraternité universelles.

15°

Conséquences des enseignements spirites : la Famille, l'Education, l'Ecole, la Société, la Patrie, l'Humanité nouvelle

Quelques extraits

de From Matter to Spirit, de Mme De Morgan.

Dans l'analyse que j'ai faite du travail si étrange de M. Podmore contre la sincérité des phénomènes psychiques, j'ai eu l'occasion de faire remarquer que, tout en continuant de protester de son scepticisme irréductible, à propos de la Clairvoyance, il se laisse aller à citer *in-extenso* une lettre de M. de Morgan, reproduite par sa veuve dans la publication intitulée *Memoir of Augustus de Morgan, by his wife.* Il s'agit d'un cas authentique et des mieux caracté-

risés de l'exercice de cette faculté. Pourquoi l'a-t-il cité, contrairement à son habitude de passer sous silence ou de travestir les faits qui ne concordent pas avec sa thèse ? C'est peut-être parce qu'il espère en diminuer la valeur, en faisant ressortir une insignifiante différence entre deux récits. La lettre dit en effet que la jeune somnambule décrivit la salle et ses détails d'ameublement *après* avoir raconté la scène qu'elle voyait s'y dérouler, tandis que, dans une note, Mme de Morgan dit qu'elle fit cette description *avant*. C'est tout ce que M. Podmore trouve à objecter.

Quoi qu'il en soit, ne possédant pas le travail écrit à la Mémoire de M. de Morgan, j'ai voulu voir comment Mme De Morgan raconte le fait dans son livre : *From Matter to Spirit*. Je l'y ai trouvé, mais très écourté et privé des détails précis, qui seuls pouvaient lui donner toute sa valeur.

En revanche, j'y ai trouvé un autre cas, observé avec le même médium, dont M. Podmore ne parle pas et qui me semble au moins aussi intéressant. Le voici :

« Dans une autre occasion, cette jeune fille, à l'état de somnambulisme faisant une excursion mentale ou plutôt spirituelle dans les rues des environs, donna la description de l'incendie d'une chapelle. Elle était déjà plongée depuis quelque temps dans le sommeil somnambulique, lorsque les flammes commencèrent à jaillir et n'avait pu par conséquent en entendre parler pendant son état normal. Elle nota successivement le nombre de pompes qui arrivaient, signala la difficulté que l'on avait à se procurer de l'eau, les cris et les grossières invectives de la populace, qu'elle déclarait entendre, et ce qui me parut le plus digne de remarque, l'impossibilité d'entrer dans la chapelle, dont les portes en fer étaient closes. Elle dit que pour surmonter cet obstacle plusieurs hommes sortirent de la foule et franchirent les grilles. Elle entra à leur suite, décrivit l'endroit où le feu avait débuté et donna le détail complet de l'intérieur de l'édifice et des dégâts causés par l'incendie. La scène se passant à plus de huit cents mètres de distance, on envoya successivement deux personnes pour contrôler tous ces détails, et toutes deux revinrent tour à tour apporter la confirmation complète de la description faite par la somnambule ».

On ne voit pas quel phénomène autre que la Clairvoyance

M. Podmore pourrait invoquer dans un cas pareil : aussi comprend-on qu'il n'en ait pas parlé.

Premières impressions d'un esprit après la mort du corps.

Dans le même volume se trouve un tableau des premières impressions d'un esprit, à son entrée dans le monde de l'au-delà. J'ai pensé que les lecteurs l'accueilleraient avec quelque intérêt. Le voici :

« En arrivant à l'état d'esprit, la première leçon que l'on reçoive a trait au phénomène de la mort. C'est une croyance générale que dans les derniers moments de la vie les souffrances sont cruelles et nous avons tous entendu parler des : *angoisses de la mort*. C'est le plus souvent une erreur, car dans la plupart des cas on n'a pas la conscience de souffrir. L'agitation du corps n'est que l'indice de l'effort que fait l'esprit pour se dégager graduellement des liens qui le tiennent encore attaché à la matière, mais cette lutte ne provoque pas de douleur consciente.

C'est du moins ce que j'ai éprouvé moi-même et beaucoup d'autres m'ont dit avoir constaté la même chose. En effet, dans les derniers jours de ma vie, j'ai très peu souffert, quoique je me sois débattu et que mes membres s'agitasssnt convulsivement. Mais lorsque mon esprit eut brisé ses dernières attaches et supprimé tout rapport avec le corps visible, je pus me convaincre que tous ces mouvements n'avaient pas d'autre but que de provoquer peu à peu le détachement des divers liens, travail plus ou moins long selon les cas.

Comme beaucoup d'autres je ne voyais guère la possibilité de me débarrasser complètement de mon enveloppe matérielle ; mais bientôt je me sentis doucement enlevé de mon corps et je tombai dans une sorte de somnolence et d'état demi-conscient.

Quoique l'unité de mon être fût rompue et que je fusse séparé en deux parties, il me semblait qu'il persistait encore entre celles-ci une sorte de lien indissoluble. Cependant mon esprit se sentit libre assez peu de temps après que les divers organes de mon corps eurent cessé de remplir leurs fonctions. Ma forme spirituelle fut bientôt complète et je m'élevai à une faible distance de mon corps, maintenu au-dessus de lui par une force dont je ne pouvais me rendre compte. Je pouvais voir tous ceux qui étaient dans la pièce autour de mon lit et je compris par ce qui se passait, qu'un assez long temps s'était déjà écoulé, car la décomposition commençait,

J'ai pu m'assurer que pour les autres comme pour moi cet état d'inconscience a une assez longue durée, sauf dans de rares exceptions. Dès que j'eus repris possession de moi-même, les événements de ma vie entière se déroulèrent devant moi comme un panorama. Chaque fait se représentait avec les proportions de la vie et comme s'il se fût passé de nouveau réellement. Tous se reproduisirent successivement jusqu'à la scène finale. Ils se suivaient avec une telle rapidité, qu'ils ne me laissaient aucun moment pour la réflexion. Il me semblait que j'étais sous le coup d'émotions qui passaient comme un tourbillon. Ce panorama disparut aussi rapidement qu'il était venu et je me retrouvai en face de ma situation actuelle, sans songer désormais ni au passé, ni à l'avenir. Je regardai autour de moi et je me dis que s'il y avait pour les esprits, dont je sentais bien que je faisais partie, une possibilité de se manifester à ceux qui restaient encore incarnés, j'éprouverais une joie intense à le faire et à apprendre à mes amis, ainsi qu'aux autres dans quel état je me trouvais, autant du moins que je pouvais m'en rendre compte moi-même et j'avoue que je n'étais guère avancé. Tout me semblait dans une violente agitation autour de moi. A peine avais-je eu le temps de concevoir un désir, qu'un autre se présentait. Je me disais en moi-même : « Après tout, la mort n'est pas une si mauvaise chose et puisque je suis un esprit, je voudrais bien savoir de quel côté je vais être dirigé ».

J'avais entendu des spirites dire que les esprits nouvellement arrivés dans le monde invisible étaient toujours reçus à bras ouverts et guidés par de bons et bienveillants esprits. Comme je ne voyais rien autour de moi, car jusque-là je n'avais pas encore vu d'esprits désincarnés, j'en concluais que cela devait être une erreur. A peine cette pensée s'était-elle présentée à moi, que deux esprits qui m'étaient inconnus, mais vers lesquels je me sentais attiré, parurent devant moi. Ils avaient été des hommes intelligents, mais pas plus que moi, ils ne s'étaient jadis préoccupés des hautes questions spirituelles. Ils connaissaient mon nom, que je ne leur avais cependant pas révélé et ils m'accueillirent avec une bonne grâce si parfaite, que je me sentis très heureux. Ils me firent sortir de ma chambre mortuaire, dans laquelle j'étais resté jusque-là.

Tout me sembla d'abord nébuleux, mais à travers ce brouillard ils me conduisirent dans un endroit où se trouvaient rassemblés

beaucoup d'esprits, qui, depuis plus longtemps que moi, se trouvaient dans le monde spirituel. Je pourrais donner les noms de beaucoup d'entre eux, mais je n'en vois pas l'utilité. Je restai un certain temps à m'entretenir avec eux ; puis je ne sais pourquoi ni comment, je me trouvai reporté vers l'endroit où j'avais quitté ma forme matérielle. Je m'aperçus alors que j'étais resté parmi eux beaucoup plus longtemps que je ne me l'imaginais, car, contrairement à ce que j'ai vu depuis pour beaucoup d'autres, je ne pus assister à mes funérailles. Je ferai remarquer à ce propos que les esprits ont généralement la possibilité de le faire et sont heureux d'assister à cette cérémonie, d'y voir et d'aider ceux qui y prennent part ».

Comment, dans une communication de ce genre pourra-t-on faire la part du médium ? Ce ne sera, selon nous, que par une comparaison avec un certain nombre de communications de même genre, provenant de médiums différents, qui n'auront pu, par aucun moyen, connaître les attestations les uns des autres. Si nous avons reproduit celle-ci, c'est qu'elle nous a paru caractérisée par une sorte d'ingénuité qui rend son récit assez vraisemblable.

Pour la traduction : Dr DUSART.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Constancia

de Buenos-Aires, publie la lettre d'un suicidé que l'on pourrait appeler un suicidé par curiosité. Un certain W. Chico, avant de se donner la mort, adressa cette déclaration à un ami :

« Permettez-moi de vous offrir, comme souvenir, l'édition complète des œuvres de Shakespeare, dont la lecture m'a procuré les jouissances les plus élevées qu'il m'ait été donné de goûter. C'est cependant à elles que je dois le profond scepticisme sur les choses humaines qui me fait considérer la mort avec faveur. Je crois que je possède une âme immortelle. Aurai-je à entreprendre un nouveau pèlerinage et une nouvelle existence sur d'autres mondes ; je l'ignore. Cependant je ne puis admettre un repos sans fin. En effet, tout ce qui nous entoure évolue et se transforme sans cesse. Le principe de vie est éternel et nous ne quittons une

forme que pour en revêtir une autre. La mort n'est donc qu'une porte qui se ferme sur la vie actuelle pour s'ouvrir aussitôt sur une autre, encore inconnue. Je veux essayer de la connaître.

Je vous dis donc adieu, ne pouvant pas dire au revoir. »

« W. Chico. »

Si le curieux trop pressé qui a écrit cette lettre, avant *d'aller voir* ce qui se passe de l'autre côté, avait possédé quelques notions de spiritisme, il eût réfléchi qu'il se mettait dans la position du soldat qui déserte son poste et se condamnait à recommencer dans des conditions plus défavorables la besogne qu'il n'a pas eu la force de terminer.

* * *

Le même journal reproduit, d'après le *Berliner Tageblatt* une lettre de C. Lombroso, réfutant une affirmation controuvée du Dr Moll. Celui-ci avait prétendu que le professeur Italien s'était laissé berner par Eusapia Paladino.

« J'ai lu les articles du Dr Moll, à propos de ce que j'ai écrit sur Eusapia Paladino, et je ne veux pas y répondre. Une longue expérience m'a démontré l'inutilité des polémiques dans les questions scientifiques importantes. L'origine des critiques et des résistances contre tout ce qui est nouveau se trouve dans le *Misonéisme*, dans la haine de toute nouveauté. Jusqu'à ce que le temps ait mûri certaines vérités, beaucoup de penseurs leur font opposition, ne veulent y voir que des imperfections et des défauts et ferment les yeux à leur portée véritable.

Pendant 29 ans, j'ai été tourné en ridicule en Italie parce que, m'appuyant sur des centaines de preuves, je m'efforçais de démontrer que la Pellagre est le produit de l'alimentation par le maïs altéré, ce que tout le monde admet aujourd'hui. L'idée de grouper ensemble le criminel-né, l'épileptique et le fou a soulevé, il y a quelques années en Allemagne, une véritable tempête et cependant la voilà aujourd'hui acceptée d'une façon presque générale. Mes études actuelles, qui provoquent la risée d'un certain nombre, auront le même sort, et ce n'est pas de la polémique mais du temps que me viendra la justice.

Je ne veux dire que ceci : Dans les séances auxquelles j'ai assisté, *j'ai vu beaucoup de phénomènes en pleine lumière; j'étais accompagné de cinq médecins aliénistes encore plus sceptiques que moi* et j'ajoute qu'un vieux médecin aliéniste et légiste comme moi est bien capable de reconnaitre une simulation, ce qui est l'*a b c*, de la Psychiâtrie légale. »

« C. Lombroso. »

Ceci fermera-t-il la bouche à nos adversaires ? N'y comptons pas.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light

nous fait remarquer que la Presse Allemande s'occupe encore du cas d'Anna Rothe. Ainsi le *Spritistische Rundschau et Uebersinnliche Welt* publient chacun un long article, qui n'est qu'une introduction au compte-rendu du procès, tandis que les *Psychische Studien* lui consacrent cinquante pages, avec une étude critique par Victor Blüthgen. Nous sommes très porté à considérer cette appréciation comme donnant la note juste et l'impression qui restera définitivement de ces longs débats, qui ne durèrent pas moins de six jours.

Tous les journaux s'accordent sur un point, c'est que la lourde poigne de Guillaume, au lieu d'écraser le spiritisme, comme il l'espérait, n'a fait que rendre plus aigüe la curiosité du public, qui veut savoir ce que sont ces phénomènes contre lesquels on a recours à de tels moyens. A la dernière réunion de la *Loge Psyche zur Wahreit* la salle était bondée et ne put contenir tous ceux qui se présentèrent et l'on constate de toutes parts que depuis le procès de Rothe les progrès du Spiritisme ont acquis une intensité qu'on ne leur avait jamais connue jusqu'ici.

On a, dit-on, trouvé sur elle cent cinquante fleurs toutes fraîches, plusieurs pommes et plusieurs oranges. Les avait-elles apportées ; furent-elles introduites par les policiers qui l'examinèrent sans témoins, tandis qu'elle était encore à l'état de trance et qui prétendirent que dans cet état cette femme, plutôt chétive, s'était défendue *comme une tigresse*. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de penser que si elle fut coupable aux yeux du pouvoir qui a imposé aux juges une sentence aussi dure, on ne comprend pas pourquoi Jentsch, son impresario, qui aurait dû être considéré comme complice, ne se trouvait pas auprès d'elle au banc des accusés. Rien ne montre mieux le parti pris et l'absence de toute justice dans cette affaire.

D'un certain nombre de témoignages il semble bien résulter que, dans certains cas, Anna Rothe a triché ; mais cela ne démontre nullement qu'elle ne soit pas réellement médium et que l'on doive rejeter les faits positifs et indiscutables attestés par tant de témoins, appartenant aux classes les plus éclairées de la société. Combien de médiums publics n'ont-ils pas cédé à la même tentation, lorsqu'il leur arrivait de sentir s'éclipser momentanément leurs facultés si sujettes aux variations ? Il est presque certain qu'au début Anna Rothe n'eut recours à aucune simulation et qu'elle n'y fut portée que plus tard, lorsque sa réputation s'étant étendue, elle fut sollicitée de toutes parts et fut exploitée par Jentsch, qui ne voulait pas perdre le fruit d'une séance. Ajoutez à cela la vanité d'un médium qui, traité de pair à égal par les membres de la plus haute aristocratie, ne voulait plus se trouver impuissant à aucun moment.

Quoi que l'on admette, l'opinion de tous ceux qui ont assisté à ces longs débats est que la peine est absolument disproportionnée. Rien ne peut justifier cette année entière de prison préventive, suivie d'une autre série de mois d'emprisonnement.

Mais d'un autre côté, si l'on se préoccupe de l'intérêt général du Spiritisme, on ne peut que se féliciter de la brutalité et de l'iniquité dont cette malheureuse femme fut accablée. Comme nous l'avons dit plus haut, la curiosité publique fut excitée au plus haut point et chacun se prit à désirer ardemment voir par lui-même ces faits étranges, rapportés par des témoins dont le désintéressement et la faculté d'observation ne pouvaient être mis en question. Tel fut le résultat le plus clair de ce procès.

Achille Tanfani, correspondant du *Light*, lui adresse de Rome le récit d'une séance avec Augusto Politi. La séance eut lieu au siège de la société Italienne pour les Recherches Psychiques.

D'abord, en pleine lumière, se produisirent des coups intelligents, c'est-à-dire répondant aux questions posées.

Ensuite, à une lumière plus faible mais permettant encore de voir distinctement tous les objets contenus dans la pièce, des chaises se déplacèrent sans aucun contact, les rideaux des fenêtres s'agitèrent comme sous l'effort d'une brise assez vive ; une lourde table à manger, qui se trouvait à plus de cinq pieds de tous les assistants, se souleva complètement à plusieurs reprises, à la demande du médium.

L'obscurité complète ayant été faite, après avoir solidement attaché le médium sur sa chaise, dans un cabinet improvisé, plusieurs assistants furent touchés par des mains invisibles ; des lumières traversèrent la pièce; des coups violents comme ceux d'un marteau retentirent sur la table, plusieurs d'entre eux s'accompagnant d'éclats de lumière comme électrique. La lune ne brillant pas cette nuit, on vit tout à coup les rideaux d'une fenêtre s'éclairer subitement, comme par un brillant clair de lune. Ce phénomène dura deux minutes et la lumière s'effaça peu à peu.

*
* *

Le n° du 6 juin de ce même journal reproduit, en réponse à un correspondant, la déclaration, déjà insérée le 19 janvier 1895, que William Crookes fit à cette époque au sujet de D. D. Home :

« Pendant toute la durée de mes relations avec D. D. Home, c'est-à-dire pendant plusieurs années, je n'ai jamais eu à constater une seule fois des circonstances de nature à me faire soupçonner qu'il voulût essayer de me tromper. Il était extrêmement préoccupé de ce point et jamais il ne s'offensa des précautions prises contre toute tromperie. Au début de nos relations il lui arriva souvent de me dire avant d'entrer en séance : « William, je désire que vous fassiez comme si j'étais un escamoteur reconnu et comme si je devais chercher à vous jouer tous les tours en mon pouvoir. Prenez contre moi toutes les précautions que vous pourrez imaginer ; examinez en tous sens la table et tout ce que vous voudrez. Ne vous préoccupez pas de ce que je pourrai en penser : rien ne pourra

m'offenser. Je sais que plus je serai scrupuleusement examiné, plus les phénomènes anormaux qui se produisent en ma présence auront de force démonstrative........ » Crookes ajouta : « Pour tous ceux qui l'ont connu, Home était d'une loyauté au-dessus du soupçon ; sa sincérité et sa droiture étaient indiscutables. »

Si M. Podmore était capable d'un accès de bonne foi, que dirait-il de ce témoignage, confirmant, 20 ans après, tous ceux qui furent apportés par Crookes pendant ses expériences ? Il est vrai qu'il pourrait invoquer la sénilité, comme il l'a fait pour d'autres grands esprits dont le témoignage le gênait.

Photographies Spirites

« Monsieur, comme je suis photographe de profession, il me sera peut être permis de dire mon mot à propos de M. Bournsell. Il y a quelques mois, je me rendis avec un de mes amis, spirite convaincu, chez M. Bournsell. Je pris au hasard un paquet de plaques, parmi celles que je venais d'acheter chez un des principaux marchands. Je ne l'ouvris que dans le cabinet noir de M. Bournsell, je les marquai pour mon ami et pour moi, avant de les introduire dans leurs chassis, puis je revins dans l'atelier. Tandis que M. Bournsell magnétisait le rideau recouvrant le fond de la chambre noire, j'examinai celle-ci et l'objectif et trouvai le tout parfaitement normal. Je pris place sur un siège et aussitôt M. Bournsell décrivit exactement certaines apparitions qui flottaient au-dessus de moi et correspondaient exactement à ce que j'ai vu souvent moi-même ; puis il fit la description de divers esprits de mes amis.

Mon ami prit quatre épreuves par le procédé ordinaire et je passai avec M. Bournsell dans son cabinet noir. Il développa une plaque et je *développai moi-même les trois autres*. Sur chacune d elles se trouvait une photographie d'esprit ami. Je ne les reconnus pas d'abord, mais deux d'entre elles étaient exactement semblables à celles qui avaient paru sur les photographies de ma sœur, qui était venue quelques semaines auparavant chez M. Bournsell.

Mon ami obtint de son côté des résultats tout aussi satisfaisants.

Je puis donc apporter mon témoignage en faveur de la réalité des facultés médianimiques de M. Bournsell. » Signé : « S. SCARLE. »

Le Drame de Belgrade

Après chaque grande catastrophe, nous lisons presque invariablement dans les journaux qu'elle a été prédite plus ou moins longtemps d'avance, ou décrite à distance pendant qu'elle se produisait. Nous venons d'en voir encore un exemple dans les *Annales des Sciences Psychiques* à propos de l'éruption de la *Montagne Pelée.*

Le drame de Belgrade ne pouvait faire exception et les journaux Anglais, sous la signature de M. Stead et avec la confirmation de plusieurs témoins, nous donnent le compte-rendu d'une séance de psychométrie, tenue le 14 mars de la présente année, c'est-à-dire *trois mois avant* l'événement, dans laquelle Mme Burchell décrivit la scène de carnage.

Voici ce que dit M. Stead : « Je parle de mémoire, car sur le moment je n'attachai guère d'importance aux prédictions de Mme Burchel et n'en rédigeai point le compte-rendu, comme je l'eusse fait si j'avais pu me douter de ce qui devait arriver. »

M. Stead raconte qu'à la suite d'une séance infructueuse à cause du trop grand nombre d'assistants, il avait invité à dîner la voyante et un certain nombre d'amis. Après le dîner Mme Burchell fut priée de donner une séance intime. M. Miyatovich, le ministre de Serbie, qui était un des convives, obligé de quitter la réunion, remit avant de partir, une enveloppe cachetée contenant un fragment de lettre avec la signature d'Alexandre. M. Stead tendit à la Clairvoyante l'enveloppe dont il ne connaissait pas le contenu.

« Aussitôt, dit-il, elle fut prise d'une violente agitation et s'écria : Je vois l'intérieur d'un palais, j'y distingue le roi avec la reine. Beaucoup d'hommes les entourent. Ils tuent le roi. La reine se tient derrière lui ; elle demande grâce. Je ne puis voir si la reine est tuée, mais le roi est mort. C'est vraiment terrible ! terrible ! »

Mesdames Brenchley et Manks, deux voyantes qui faisaient partie de la réunion, confirment les dires de Mme Burchell et ajoutent quelques détails.

« Quand M. Miyatovich apprit ces faits de la bouche d'un des témoins, il me demanda des détails et écrivit une lettre personnelle au roi, en l'engageant à se bien garder lorsqu'il sortirait et surtout lorsqu'il serait dans son palais. »

M. Glendinning, également témoin, ajoute qu'à un moment donné Mme Burchell, tombée en trance, sembla jouer le rôle de la reine, se jetant à genoux avec une expression de profonde terreur et suppliant à mains jointes qu'on l'épargnât.

M. Blackwell, autre assistant, confirme tous ces détails. Dans une interwiew, M. Miyatovich dit que, frappé du récit qui lui fut fait, il écrivit au roi Alexandre, ajoutant ces mots : « Votre Majesté va sans doute rire de moi et de ces histoires de clairvoyance ; je n'ose donc pas tout lui dire ; mais je la supplie de se bien garder au dehors et dans son palais. »

Enfin M. Gilbert Elliot, qui, lui aussi, assistait à la scène, écrit au *Daily News* une lettre qui confirme de tous points les récits précédents.

Il faut convenir que la date de la scène et la concordance de tous ces témoignages forment un ensemble qui est bien de nature à frapper même les plus sceptiques.

Avis

M. Delanne a l'honneur d'informer ses correspondants que pour raison de santé, il est obligé de s'absenter pendant le mois d'août. Ses jours de réception du jeudi et du samedi reprendront à partir du mois de septembre.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Extériorisation de la pensée

(*Suite*)

Elévations locales de température

Peu de temps après le rapport de M. Beaunis, M. Dumontpallier a communiqué à la Société de Biologie le récit des expériences dans lesquelles il a produit par suggestion, chez des hystériques endormies, des élévations locales de température de plusieurs degrés.

Le Dr Kraft Ebing a déterminé le même phénomène à des moments fixés par lui, — une élévation, par exemple, de 37° à 38°,5. — Cette isolabilité visible des changements de température, laquelle, ordinairement, indique si exactement l'état de l'organisme entier, est un phénomène tout à fait aussi remarquable que la suppression de la douleur. Le Dr Burot a abaissé la température d'une main de 10° par suggestion. Il suppose que le mécanisme employé est la constriction de l'artère brachiale au-dessous du biceps. « Comment se peut-il, demande-t-il, que, quand on dit simplement au sujet : « Votre main va se refroidir » le système nerveux vasomoteur répond par une constriction de l'artère suffisante pour obtenir le résultat désiré ? C'est ce qui dépasse l'imagination ».

Exsudation sanguine suggérée

MM. Bourru et Burot, professeurs à l'Ecole de Médecine de Rochefort, ont publié des faits d'épistaxis (gouttelettes de sang) et même de sueur de sang, provoqués par suggestion sur un hystérique nommé Louis V qui présentait aussi les plus curieuses reconstitutions de ses états maladifs antérieurs, sous l'influence de l'aimant. Un jour, l'un de ces expérimentateurs ayant endormi le sujet, *traça son nom* avec l'extrémité mousse d'un stylet de trousse sur ses deux avant-bras ; puis il lui fit le commandement suivant : « Ce soir, à quatre heures, tu t'endormiras et tu saigneras au bras sur les lignes que je viens de tracer. » A l'heure fixée, le sujet s'endormit ; au bras gauche, *les caractères se dessinèrent en relief et en rouge vif* sur le fond pâle de la peau et même des gouttelettes de sang perlèrent sur plusieurs points. A droite, côté paralysé, il ne se produisit absolument rien.

Plus tard, M. Mabille a vu le même sujet, dans des *attaques spontanées* d'hystérie, se donner à haute voix l'ordre de saigner au bras, et présenter quelque temps après les hémorragies cutanées déjà décrites.

Nous aurons à tenir compte de ces faits d'auto-suggestion quand nous parlerons des stigmates sanguinolents qu'on a signalés à plusieurs reprises chez les extatiques religieux, pendant qu'ils se repré-

sentaient la passion du Christ. Dès maintenant, rapprochons aussi de ces expériences les faits observés avec certains médiums qui donnaient des réponses aux questions posées aux esprits, par des inscriptions qui apparaissaient en caractères nettement visibles sur leurs bras. Voici deux cas empruntés au Rapport sur le Spiritualisme publié par la *Société Dialectique* de Londres : (1)

Suggestion spirituelle

M. E. Blanchard rapporte qu'il se rendit le 11 janvier 1862, en compagnie de Cornélius Pearsons, l'artiste, et de M. Thomas Spencer, le chimiste analytique bien connu, chez un médium nommé Foster, 16, Bryanstom Street. Des noms écrits sur des fragments de papier roulés en boule furent donnés par chacun de nous et ces noms furent vite et correctement reproduits par coups frappés, sans que le médium ait eu auparavant la possibilité de connaître le contenu de ces fragments de papier.

Sur le bras du médium, on vit paraître en lettres rouges William Blanchard, le nom du père du témoin ; et aussitôt après on vit, écrit, *dans la main du médium*, le chiffre 27 en réponse à une question sur le nombre exact d'années écoulées depuis que le susdit William Blanchard avait cessé d'exister sur la terre. Tout cela fut fait très rapidement, le témoin et ses amis étant tout à fait inconnus du médium et les lettres et les chiffres disparaissant à la vue des assistants, sans que le bras du médium se soit retiré.

Comme nous assistons avec les expériences de l'hypnotisme à une impression cutanée produite par une image mentale suggérée, et que nous savons que les esprits agissent sur le médium par transmission de la pensée, nous n'hésitons pas à rapprocher le cas du médium Foster de celui des sujets hypnotiques, avec cette seule différence que dans la manifestation spirite la suggestion est mentale et provient d'un esprit, tandis que dans les expériences précédentes la suggestion originale est faite oralement par l'hypnotiseur. Voici un second exemple de cette suggestion de l'Au-delà, empruntée au même rapport :

Une autre classe de manifestations spiritualistes que j'ai observées, dit M. Manuel Eyre, et que je crois digne de fixer votre attention, est celle de l'écriture sur la peau ; en voici un exemple.

J'étais à Waukeegan, village près de Chicago, et j'en profitai pour me rendre chez un médium, une dame Seymour. C'était une pauvre femme médium à incarnations. Tandis qu'elle parlait à l'état de trance, elle avança un bras, puis avec un doigt de l'autre main tenue en l'air, à une distance de plus d'un pied, elle dessina de rapides mouvements comme pour écrire.

(1) *Rapport sur le Spiritualisme*, p. 125 et 192.

Quelques minutes après, pendant qu'elle était encore entrancée, elle releva sa manche, qui était large et flottante, et l'on vit sur le bras, *la signature particulière de l'esprit qui avait donné la communication*, tracée assez distinctement pour être lue de toutes les parties de la salle. Le nom écrit ainsi était celui d'un proche parent de la dame qui m'accompagnait. Cette dame et moi étions absolument étrangers dans cette ville et tout à fait inconnus du médium...

Voici encore un autre exemple rapporté par le même narrateur :

Il arriva qu'une femme, qu'on appelait la *Squatter*, devint médium. Elle s'était retirée dans un village éloigné de l'Ouest et son genre de médiumnité consistait dans l'écriture sur son bras, des noms des esprits qui communiquaient avec elle. Mme Macready, moi-même et quelques amis, nous nous rendîmes près d'elle et la trouvâmes occupée à la lessive. Elle tomba aussitôt en trance, avança son bras, se mit à parler et, découvrant immédiatement ce bras, nous montra le nom du mari de Madame Macready, écrit en lettres rouges avec son paraphe particulier. Un comité se forma sur place pour l'étudier, sous la présidence du Maire ; mais finalement ils en vinrent à cette conclusion qu'ils ne savaient qu'en penser. Elle parlait beaucoup pendant ses trances, et ce qu'il y avait de tout particulier dans ce cas, c'est que les marques persistaient de cinq à dix minutes sur son bras. Les lettres formaient un relief et on voyait, écrites ainsi, les signatures de personnes dont le médium n'avait jamais entendu parler.

Un M. Lévy, dit qu'on lui a affirmé que l'écriture sur la peau, dans les conditions décrites plus haut, est un fait assez ordinaire dans les *Rilvivals* du nord de l'Irlande. Revenons maintenant aux autres cas d'action physique sur la peau d'une image mentale.

Brûlure par suggestion

A la Salpétrière, M. Charcot et ses élèves ont déterminé fréquemment, chez les hypnotiques, des brûlures par suggestion. L'idée de brûlure ne produit pas son effet instantanément, mais après quelques heures d'incubation. Citons un fait bien observé qui montre la brûlure se produisant exactement à l'endroit indiqué d'avance : (1)

L'expérience suivante a été faite par le Dr J. Ribalkin en présence de ses collègues à l'hôpital Sainte-Marie à Saint-Pétersbourg. Le docteur avait déjà expérimenté en ce sens avec ce même sujet.

Le sujet était Macark, peintre en bâtiment, âgé de seize ans, hystérique et presque entièrement anesthésique. Il fut hypnotisé à 8 h. 30 du matin et on lui dit : « Quand vous vous réveillerez, vous aurez froid, vous irez

(1) *Revue de l'Hypnotisme*. Juin 1890, p. 361.

vous chauffer au poêle et *vous vous brûlerez le bras sur la ligne que j'ai tracée.* Cela vous fera du mal, une rougeur apparaîtra sur votre bras ; il enflera, il y aura des ampoules ». Eveillé, le sujet obéit. Il poussa même un cri de douleur au moment où il toucha la porte du poêle, qui n'était pas allumé.

Quelques minutes après, une rougeur, sans gonflement, pouvait être vue *à la place indiquée*, et le sujet se plaignait d'une vive douleur lorsqu'on le touchait. On lui mit un bandage au bras et il alla se coucher sous nos yeux.

A la fin de notre visite, à 11 h. 30, nous constatâmes une enflure considérable accompagnée de rougeur et d'érythème à papules à l'endroit de la brûlure. Un simple contact dans un cercle de 4 centimètres causait une sérieuse douleur ; le médecin, le Dr Pratine, entoure l'avant-bras d'un bandage qui montait jusqu'au tiers supérieur du bras.

Le lendemain matin à 10 heures, quand le pansement fut enlevé, nous vîmes à l'endroit de la brûlure deux ampoules, l'une de la grosseur d'une noix, l'autre de celle d'un pois et une quantité de petites ampoules. Autour, la peau était rouge et sensible. Avant l'expérience, cette région avait été anesthétique. A 3 heures, les ampoules s'étaient réunies en une seule grande ampoule. Le soir, l'ampoule qui était pleine d'un liquide jaunâtre à moitié transparent, se creva et il y eut une plaque ulcérée. Une semaine plus tard,la sensibilité ordinaire revint sur la cicatrice et au bout de quinze jours il ne restait plus qu'une marque rouge à l'endroit de la brûlure.

Bien que cette expérience soit très instructive, elle n'en met pas moins en lumière le sans gêne de certains médecins qui ne craignent pas de faire souffrir leurs sujets, les traitant comme de vulgaires cobayes, lorsque leur curiosité est éveillée.

Suggestions en forme de croix

Du Dr Biggs, de Lima (1) Nous devons ce récit à l'obligeance de M. R. Roxburgh :

18 octobre 1885.

Cher Monsieur Roxburgh,

En réponse à votre lettre du 1er me demandant de vous donner des renseignements sur la croix que vous avez vue sur le bras de Marie et que je fis apparaître là en agissant sur son esprit pendant le sommeil magnétique, voici ce qui eut lieu : — Je la plongeai dans le sommeil magnétique ou mesmérique en appuyant ma main sur sa tête pendant environ une minute. Je dis alors : « Maria, m'entendez-vous ? » Réponse : « Oui ». « Etes-vous complètement magnétisée ? » — « Oui » — Maintenant, écoutez-moi bien. Une croix va apparaître sur votre bras droit et

(1) *Journal de la Société Anglaise de Recherches psychiques.* Mai 1887, p. 100 à 105.

y restera jusqu'à ce que je lui dise de s'en aller. Voici où elle va paraître. (Je traçai alors une croix avec mon index sur le côté interne de son avant-bras droit). Avez-vous compris ce que je vous ai dit ? » « Oui ». Je l'éveillai alors par deux ou trois passes. Pendant les deux ou trois jours suivants, elle parut boudeuse et peu en train : de temps en temps, elle frottait son bras droit, à l'endroit où la croix devait apparaître.

Quand on lui demandait pourquoi elle faisait cela, elle répondait que cela la démangeait et qu'elle ne pouvait s'empêcher de gratter à cet endroit, bien qu'il n'y eût rien de visible pouvant causer l'irritation. Je la magnétisai alors comme auparavant et lui demandai : « Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit l'autre jour sur la croix qui apparaîtra sur votre bras ? — Oui — Apparaîtra-t-elle ? — Oui — Quand ? — Dans quelques jours. — Eh bien ! elle doit apparaître dans trois jours ; comprenez-vous ? — Oui ». Au moment fixé, une croix d'un rouge sombre, longue de quatre à cinq pouces, large d'environ trois, apparut. D'abord nous fîmes semblant de ne pas la remarquer, bien que souvent nous apercevions la partie inférieure quand la manche était un peu relevée pour certains de ses travaux dans la maison ou dehors ; elle était domestique. Ce n'est que par intervalles, quand elle était endormie magnétiquement, que nous pouvions voir la croix à notre aise ; jamais on ne lui en disait un mot quand elle était éveillée et cela pendant plusieurs semaines ; enfin, un jour, je fis semblant de découvrir l'étrange marque sur son bras et je lui dis : « Eh bien ! Maria, qu'est-ce qui vous est arrivé au bras ? Qu'est-ce que cette marque ? Laissez-moi voir ; relevez votre manche ». Elle le fit d'un air un peu boudeur et embarrassé. « Mais on dirait une croix, d'où cela vient-il ? — Je ne sais pas, Monsieur. — Depuis combien de temps est-ce sur votre bras ? — Depuis plus d'un mois, Monsieur. — Avez-vous senti quelque chose ? — Non, monsieur ; une fois seulement cela m'a fortement démangée et brûlée et quelques jours après cette marque s'est formée sur mon bras ».

Depuis nous avons parlé souvent à Marie de sa croix et, quand on le lui demandait, elle relevait sa manche et la montrait aux visiteurs, non sans en paraitre ennuyée. Plusieurs mois après, elle quitta notre service, et, environ deux semaines après son départ, elle vint me trouver à mon bureau, dans la ville, pour me demander d'ôter cette croix de son bras, parce que cela préoccupait la famille chez qui elle était et on l'ennuyait de questions. Je la magnétisai et lui dis que la croix s'en irait en quelques jours et qu'elle ne serait plus ennuyée. Je la revis quelques jours après à Salto, la croix avait disparu.

Stigmates par suggestion.

Voici l'autre cas dont je me rappelle vous avoir parlé : c'était la première fois que j'essayais cette expérience ; c'était à Sainte Barbe en Californie. J'habitais cette ville en 1879 avec un ami, M. G. chimiste, qui y résidait depuis longtemps. Sa femme avait avec elle une jeune fille d'en-

viron dix-huit ans, moitié servante, moitié amie, qui se plaignit un jour à moi d'une douleur dans la poitrine. Sans qu'elle sut ce que je voulais faire, j'essayai du magnétisme ; elle tomba en un sommeil profond en quelques minutes. J'essayai avec ce sujet diverses expériences intéressantes dont je ne parlerai pas.

Un jour je la magnétisai comme d'ordinaire et lui dis tout bas (j'avais remarqué qu'elle était plus influençable quand je parlais de cette façon que quand je parlais avec ma voix ordinaire) : « *Chaque vendredi*, vous aurez une croix rouge qui apparaîtra sur le haut de la poitrine. Au bout de quelque temps les mots *Sancta* en dessous et *Crucis* en dessus apparaîtront aussi ; en même temps, un peu de sang sortira de la croix. » Dans la poche de ma veste, j'avais une croix en cristal de roche. Je déboutonnai le premier bouton de la robe et je plaçai cette croix en haut du manubrium, endroit qu'elle ne pouvait voir sans glace, et je lui dis : Voilà l'endroit où la croix apparaîtra. »

C'était un mardi. Je demandai à madame G. de surveiller la jeune fille et de me dire si quelque chose semblait la gêner. Le lendemain, Mme G. me dit qu'elle avait vu plusieurs fois la jeune fille, mettre son poignet gauche sur le haut de la poitrine, par dessus ses vêtements, comme si elle sentait quelque chatouillement ou irritation, mais qu'elle n'avait remarqué rien d'autre ; elle semblait mettre sa main là inconsciemment. Quand vint vendredi, je dis, après déjeuner : Allons, laissez-moi vous magnétiser un peu ; voilà plusieurs jours que vous n'avez pas eu votre dose de magnétisme. » Elle acceptait toujours volontiers car elle disait toujours se sentir bien reposée et à son aise après. Quelques minutes, et elle dormait profondément. Je déboutonnai le haut de la robe, et, à ma profonde stupéfaction, je vis une croix rose, exactement à l'endroit où j'avais posé celle de cristal. *Elle apparut chaque vendredi et fut invisible les autres jours*. Elle fut vue par M. et Mme G. et mon vieil ami et collègue le Dr B., qui avait pris un grand intérêt à mes expériences de magnétisme et suggéra souvent ce qu'il désirait voir essayer.

Six semaines environ après l'apparition de la première croix, j'eus l'occasion de faire un tour aux iles Sandwich. Avant de partir, je magnétisai la jeune fille et lui dis que *la croix continuerait à se montrer chaque vendredi pendant environ quatre mois*. Et cette suggestion avait pour but d'empêcher que la jeune fille fût affligée toute sa vie peut-être par l'étrange apparition de cette marque dans le cas où quelque chose m'arriverait et où je serais empêché de la revoir. Je demandai aussi au Docteur B,, et à M. G. de m'écrire par chaque courrier pour Honolulu et de me dire si la croix continuait à apparaître chaque vendredi, et d'avoir bien soin de noter les changements, s'il y en avait, tels que les exsudations de sang ou l'apparition des mots « Sancta Crucis ». J'étais assez curieux de savoir si la distance entre le sujet et moi, plus de 2000 milles, ferait

une différence dans l'apparition de la croix (1). Pendant que j'étais aux îles Sandwich, je reçus deux lettres de M. G. et une du docteur B. par trois courriers, chacune me disant que la croix avait toujours la même apparence : *on avait vu du sang une fois*, et aussi *une partie de la lettre S* au-dessous de la croix et c'était tout.

Je revins un peu avant les trois mois. La croix apparaissait encore tous les vendredis, et cela dura encore environ un mois pendant lequel elle devenait de plus en plus pâle et enfin invisible. Cela faisait aussi exactement que possible quatre mois depuis mon départ pour les îles Sandwich.

Troisième exemple de croix suggérée

Le même narrateur dit encore : Une dame me demanda d'essayer le pouvoir du magnétisme pour diminuer la grosseur d'un goître dont elle était affligée. Son cou avait 42 centimètres de circonférence. Au bout de peu de jours il commença à diminuer, il arriva peu à peu à n'avoir plus que 37 cent. 1/2 et elle n'en fut plus gênée. Cette dame n'était influencée que très peu et d'une singulière manière ; ses paupières se fermaient au bout de quelques minutes, et elle ne pouvait les ouvrir que quand elle était démagnétisée, mais elle gardait parfaitement bien l'usage de toutes ses facultés, de sorte que pendant que je la magnétisais et manipulais son goitre de temps en temps, nous avions une conversation animée sur divers sujets, car c'était une femme d'une haute éducation et très intelligente. Elle parle plusieurs langues avec beaucoup de facilité. Un jour j'eus l'idée de faire apparaître une croix sur le goitre. Je pris la petite croix de cristal et la plaçai doucement sur le goitre pendant quelques secondes, *en désirant aussi fortement que possible qu'une marque correspondante apparût là le plus vite possible. Je suis sûr qu'elle ne se rendit pas compte de ce que je faisais*, car elle m'aurait fait quelques questions. Elle me parlait tout le temps de tout autre chose.

Je venais la voir tous les jours à une certaine heure ; la magnétisation et la manipulation prenaient environ 20 minutes. Chaque jour je regardais avec anxiété, et je finissais par croire que l'expérience était manquée, quand un jour, au bout d'environ six semaines, elle me reçut avec une certaine excitation et me prenant les deux mains, elle me dit : « Avez-vous jamais désiré qu'une marque apparaisse en quelque endroit de mon corps et quelle marque était-ce ? Oui, répondis-je, très étonné, il y a environ deux mois j'ai désiré qu'une croix apparaisse sur le goitre. « Elle écarta aussitôt son collet et dit : La voilà ». *Il y avait, en effet, une croix rose*. Elle me dit alors que la veille au soir sa couturière était venue

(1) D'après ce que nous avons vu déjà, il est évident que la présence ou l'absence du docteur ne pouvait influer en rien sur le phénomène, puisque celui-ci dépend de l'idée-image qui était enregistrée dans l'esprit du sujet, associé avec le vendredi comme point de repère.

lui essayer une robe et s'était écrié : « Quelle singulière marque il y a sur votre cou ! » En allant aussitôt devant la glace, elle la vit et la montra ensuite à son mari. La marque ne dura que deux ou trois jours et s'effaça graduellement.

Remarquons que dans ce cas, aucune suggestion verbale ne fut faite. L'idée de la croix est suggérée tactilement par l'apposition pendant quelques secondes de la croix en cristal, fortifiée probablement par la volonté mentale de l'opérateur qui a pénétré dans le cerveau de la patiente. Ce fait établit en quelque sorte une transition avec les cas où l'image hallucinatoire est transmise à un tiers par suggestion mentale, et souvent à grande distance, comme nous allons le voir plus loin. Signalons un dernier exemple qui met en évidence le caractère personnel de l'hallucination, et la part active que prend l'esprit du sujet dans la formation de l'image suggérée. (1)

M[lle] Ilma S., un sujet observé par les docteurs Jendrassik et Von Krafft-Ebing (principalement à Gratz) a été en 1888 guérie par suggestion hypnotique d'une tendance à l'hystérie et à la mélancolie qu'elle avait eue toute sa vie, et qui s'était manifestée chez son grand-père, son père et sa sœur et les avait menés au suicide. Il y eut donc en elle une amélioration considérable, mais son extrême facilité à avoir des ampoules par suggestion allait jusqu'à lui faire courir des dangers, en l'absence d'une surveillance attentive. Une fois du moins, elle eut à souffrir de la malhonnêteté d'un étudiant qui laissa une paire de ciseaux sur sa poitrine en lui disant qu'ils étaient rougis au feu, et qui fit se produire ainsi une sérieuse blessure qui mit deux mois à se guérir.

Krafft Ebing fit de cette coupable expérience une variante innocente. Comme le D[r] Biggs, dans le dernier cas, il ordonna la formation de taches rouges à formes définies qui devaient se former sans démangeaisons, douleurs ou inflammations. La marche du phénomène est vraiment curieuse. L'organisme avait à accomplir, pour ainsi dire, un acte nouveau pour lui qui demanda un temps beaucoup plus long que le procédé de vésication grossier et facile. Du 24 février au 3 mai 1888, une portion de surface formant un K et colorée en rouge livide, par suite d'hypérémie se dessina lentement et péniblement *dans une région protégée entre les omoplates*.

Il paraît certain que pareille chose n'avait jamais été accomplie ; des changements exactement semblables n'avaient jamais dû se produire spontanément. La confirmation donnée ainsi au récit du Dr Biggs est très frappante.

(1) *Etudes expérimentales d'hypnotisme* par le D[r] R. Von Krafft-Ebing,

Mais voici qui est encore plus intellectuel, c'est le choix fait par l'esprit du sujet pour réaliser la suggestion :

M[lle] Ilma S., était anesthétique, (insensible) d'une manière permanente, du côté droit ; lorsqu'on appliquait un objet du côté *gauche* et qu'on lui suggérait qu'il était chaud, il n'en résultait aucune marque a l'endroit du contact ; mais on trouvait une marque correspondante, symétriquement et en sens inverse du côté droit. (1) Par exemple un K fut appuyé par le Docteur Jendrassik sur l'épaule gauche. Au bout de quelques heures une *ampoule en forme de K*, avec un contour tout à fait net, parut à l'endroit correspondant du côté droit.

Mais il faut remarquer que le nouveau K n'était pas du tout une reproduction de l'original. Il était à peu près de la même grandeur, mais d'un type différent, en réalité un K capital, mais d'une autre écriture. Exactement, comme dans le cas du D[r] Biggs, c'était l'idée de cruciformité qui était engendrée par suggestion, ici c'était l'idée de la forme d'un K et cette marque suggérée correspondait si bien à une idée intellectuelle que l'idée subit quelques modifications idiosyncrasiques dans l'intelligence subliminale du sujet, et la marque résultante, quoique d'espèce identique, était différente comme tracé. Et ici encore, nous avons la confirmation d'un des plus curieux phénomènes du D[r] Biggs . l'apparition tardive d'une partie d'une S (expérience du mot *Sancta*) comme résultat d'une suggestion qui n'avait pas été aidée par le contact physique d'un objet en forme d'S, et l'exactitude de la position de ce fragment en dessous de la croix suggérée.

Quelques remarques

Il nous paraît que les exemples précédents suffisent pour mettre en évidence l'étrangeté et la profondeur de cette influence de la pensée sur les phénomènes organiques, que nous fait connaître la suggestion hypnotique. Il est certain maintenant que l'idée suggérée qui existe dans le cerveau peut en sortir pour aller se fixer sur la peau, à un endroit déterminé à l'avance, et là, extérieurement, elle reproduit fidèlement l'image mentale dont elle est en quelque sorte une photographie cutanée.

Cette extériorisation de la pensée produit simultanément deux effets différents :

1° Un dessin nettement délimité. (Etoile, sinapisme coupé aux angles, croix, lettres S et K. etc.)

2° Une action physiologique morbide (Elévation de température, brûlure, exsudation sanguine, vésication, etc.)

(1) On dirait qu'il a existé une sorte d'allochirie dans la projection de l'image mentale.

Examinons séparément ces deux ordres de phénomènes.

Comment une idée peut-elle ainsi voyager ? Nous savons bien qu'une image mentale est produite par des mouvements vibratoires des centres nerveux du cerveau, mais comment ces mouvements peuvent-ils se propager ainsi jusqu'à la périphérie du corps ? Il est probable que les voies nerveuses centrifuges qui servent aux manifestations ordinaires de l'activité volontaire, n'ont rien à voir ici, puisque c'est dans la sphère qui est sous la dépendance du système nerveux de la vie végétative, presque entièrement soustrait à notre volonté, que les faits se sont produits.

Mais en supposant même une action indirecte et temporaire de la pensée sur les nerfs du grand sympathique, on ne comprend pas davantage comment une petite plaque sur le bras ou sur le cou pourrait être produite, avec rougeur spéciale, ou élévation locale de température.

Comme le fait remarquer M. Gurney, si on a de la peine à concevoir la correspondance d'une plaque d'éréthisme exactement localisée avec l'idée de la place qui doit exister dans le cerveau, que dirons-nous quand la plaque correspond à l'idée limitée d'une croix ?

L'idée suggérée d'une croix occupe bien probablement dans le cerveau la même place, c'est-à-dire intéresse les mêmes éléments nerveux, que lorsque la croix est vue réellement, mais personne n'a jamais supposé qu'une excitation nerveuse transmise des centres idéogènes aux centres inférieurs et ensuite à la périphérie, passe par des fibres qui gardent entre elles les mêmes positions relatives, de sorte que sur tout le long du parcours une coupe donnerait une section semblable. En suivant depuis la périphérie la trace du phénomène nerveux, trouverons-nous tout le long du chemin la forme d'une croix ? Le simple examen d'une planche anatomique suffit à montrer qu'il n'existe pas dans le corps humain de disposition des nerfs qui autorise une semblable hypothèse.

Il nous faut donc admettre une projection de l'image jusqu'à l'endroit du corps désigné par la suggestion. Nous ne nous occupons pas en ce moment des procédés par lesquels cette image s'imprime sur la peau et des phénomènes consécutifs qui produisent les effets physiologiques d'une brûlure ou d'un vésicatoire, nous y reviendrons tout à l'heure ; ce qui nous importe actuellement, c'est

de montrer qu'il y a réellement un transport dans l'espace de l'image hallucinatoire.

Si un doute subsiste encore dans l'esprit du lecteur, nous croyons qu'il sera dissipé complètement lorsque nous aurons exposé les cas assez nombreux où cette image mentale a impressionné un cerveau étranger, et cela avec assez de netteté pour que nulle confusion ne soit possible.

Transport dans l'espace de l'image mentale

Le transfert de l'image mentale s'est fait dans d'excellentes conditions de contrôle, parfois entre des expérimentateurs séparés par une assez grande distance. Citons qnelques-unes de ces expériences démonstratives.

Nous avons indiqué déjà souvent les travaux de la *Société Anglaise de recherches psychiques*, rappelons simplement que dans la séance du 6 décembre 1884, en présence de M. Guthrie et du professeur Herdman, le sujet, Mlle Relp, reste assis, et les objets dont l'image doit lui être transmise mentalement sont placés derrière elle et cachés par un rideau. Il n'y a pas de contact entre l'agent et le percipient. Sur 15 expériences faites ce jour-là, il y eut 7 succès complets. Dans l'une d'elles, un papier bleu en forme de cruche était caché derrière le rideau. Le sujet dit : « C'est bleu. C'est plus large au sommet qu'au milieu, puis de nouveau plus large. C'est comme une cruche », *et elle dessine une cruche*. Dans un autre cas, l'objet dont l'image doit être transmise est du papier d'argent découpé en forme de théière, Mlle Relp dit : « C'est de l'argent luisant, comme une chaudière ? C'est une théière. » Puis c'est cinq de trèfle qu'elle voit nettement.

Il est intéressant d'observer que chez ce sujet c'est la couleur qui est vue en premier lieu et ce n'est qu'ensuite que la forme de l'image hallucinatoire se précise. C'est ce qui arrive assez fréquemment. Notons aussi que la vision est assez nette pour que Mlle Relp puisse dessiner sa vision mentale. C'est là un procédé pratique qui permet de se rendre compte du degré de netteté de la transmission psychique et des déformations que l'image subit en pénétrant dans le cerveau du percipient.

M. Schmoll expérimenta avec plusieurs personnes qui, à leur tour, expérimentèrent entre elles. Le problème était de deviner et

de dessiner l'objet auquel pensait l'auteur de l'expérience et qu'il dessinait lui-même à l'abri de la vue du percipient placé dans la même pièce, tournant le dos à la table et ayant les yeux bandés.

On peut voir dans l'ouvrage de Camille Flammarion : *L'Inconnu et les problèmes psychiques,* la reproduction de quelques-unes des expériences, parmi celles qui ont le mieux réussi. La durée de l'essai était en moyenne de 13 minutes. Sur 121 expériences, 20 ont manqué, 22 ont réussi, 69 ont donné des réponses plus ou moins approchées.

Il est évident qu'il faut tenir compte dans ces recherches du plus ou moins grand savoir du sujet en fait de dessin, ce qui nuit parfois à la netteté de la représentation graphique de l'image mentale. Un cas est curieux : c'est celui dans lequel on voit reproduite une tête de chat. L'opérateur a dessiné l'animal vu de dos, tandis que c'est une tête de chat que le sujet dessine ; malgré cette variation, c'est bien toujours l'idée d'un chat qui est transmise. Remarquons aussi le petit nombre des réussites complètes qui expliquent, en partie, la rareté des transmissions télépathiques naturelles, puisqu'avec des sujets déjà entraînés, les résultats sont encore si peu nombreux.

(*A Suivre*) GABRIEL DELANNE.

Schoelcher et Legouvé

Nous avons rappelé dans notre dernier numéro que feu Ernest Legouvé admettait le principe de la réincarnation et de la pluralité des existences.

Il nous paraît de nouveau intéressant de reproduire la belle page consacrée par l'illustre penseur à son ami Schoelcher, qui eut l'honneur et la gloire — après son enquête à la Martinique et au Sénégal — de signer en 1840, avec Arago, le décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises.

.....« De tels caractères comptent dans une assemblée politique. Un jour cependant, une parole sortie de sa bouche, rencontra une vive désapprobation au Sénat. Dans une discussion dont je ne me rappelle pas nettement le sujet, mais où il était question des croyances religieuses, Schoelcher se leva, dompta la peur la plus

forte, je dirais presque la seule peur qu'il connaisse, la peur de la tribune, et déclara hautement *qu'il était athée*. Ce fut une impression générale de surprise et de peine. Là encore, il y eut de sa part le besoin de réclamer les droits de la liberté de conscience, mais son tort, selon moi, n'en était pas moins réel.

On ne doit pas scandaliser, sauf pour remplir un devoir. Je le lui dis franchement à quoi il me répondit : « Mais enfin, mon cher ami, puisque c'est la vérité ! — Eh bien, répliquai-je vivement, non ! vous n'êtes pas athée ! Non ! vous n'êtes pas matérialiste ! — Eh ! que suis-je donc ? reprit-il un peu étonné ? — Vous êtes le plus grand spiritualiste que je connaisse. » Là-dessus, il se récrie et la bataille commence. Voyons, mon cher ami, lui dis-je, raisonnons. N'est-ce pas un acte de spiritualisme le plus absolu que d'obéir aveuglément à ce qui n'a ni corps, ni forme, ni substance, ni étendue, ni dans l'espace, ni dans le temps ? — Sans doute. — C'est précisément ce que vous faites. — Moi ? — Vous ! N'est-il pas vrai que la vérité, la liberté, l'humanité, la justice, sont les souveraines maîtresses de votre vie ? N'êtes-vous pas prêt à sacrifier tout pour elles ? — Je l'espère. — Dites-moi donc, je vous prie, comment est-ce fait, la justice. Quelle forme cela a-t-il, la vérité ? Où cela loge-t-il, la charité ? Sous quel sens cela tombe-t-il, la liberté ? Est-ce solide ? fluide ? aérien ? Vous nous reprochez d'adorer un Être immatériel....Mais vous, vous en adorez cinq ou six plus immatériels que les nôtres ! Au moins, nous, déistes, nous avons eu besoin, pour rendre hommage à l'objet de notre culte, d'en faire un être vivant.....Nous lui prêtons une voix pour nous parler, des oreilles pour nous entendre, nous nous prosternons à ses pieds, nous nous remettons entre ses mains, nous nous inclinons devant lui comme devant un ami qui nous console, un conseiller qui nous guide, un juge qui nous punit ou nous récompense....Vous, il ne vous faut pas même ce semblant de matière, vous brisez ce que vous appelez une idole, et vous en ramassez les fragments pour les adorer. Vous reconnaissez les attributs de l'Être que vous ne connaissez pas ; bien plus, vous prétendez en imposer le culte aux autres : vous fondez la Société sur ce culte ; vous déclarez les hommes méprisables ou estimables, dignes de récompense ou de châtiment, selon qu'ils acceptent ou n'acceptent pas, comme suprêmes régulatrices de leur conduite, ces insaisissa-

bles, ces impalpables, ces silencieuses déesses de l'abstraction. Et vous vous croyez matérialiste ! Et vous croyez que votre dévoûment perpétuel aux autres, votre perpétuel oubli de vous-même, votre souci incessant du développement moral et intellectuel de toutes les classes, vous croyez que tout cela est fait de la même étoffe et finira de la même façon que le tapis de votre table ou le bois de votre commode ! Vous croyez que tant de sentiments affectueux et dévoués (j'en pourrais dire long sur ce chapitre si je voulais) sont composés d'azote et d'oxygène, et se dissoudront, à notre mort, en molécules et en atomes. Oh ! cher contradicteur de vous-même, comme je me moquerai de vous à ce sujet dans un autre monde.....car j'en suis bien fâché pour vos théories, mon cher ami, mais il faut en prendre votre parti, nous nous reverrons. »(1)

Ces deux êtres si bien faits pour s'entendre sont — nous n'en doutons pas — aujourd'hui réunis à la grande phalange des Esprits de progrès. Honneur à ces Alcestes de la justice et de la philosophie qui poursuivent dans l'au-delà la belle tâche qui leur est dévolue.

(Tiré du *Messager*.) (1)

Les parfums produits
dans les séances spirites.

Monsieur le Directeur,

M'occupant depuis longtemps des phénomènes spirites, j'ai assisté à différentes reprises à des séances de matérialisations et j'ai pu constater la réalité des apparitions d'Esprits,ainsi que des différents phénomènes qui se produisent ordinairement dans ces réunions, tels que : soulèvements de table sans contact, lueurs visibles pour tous les assistants, attouchements de mains, écriture directe, etc. Tous ces faits observés fréquemment en présence d'Eusapia Paladino sont bien connus aujourd'hui, mais je voudrais vous faire part d'une observation que je ne vois pas souvent relatée, mais que j'ai pu constater moi-même,celle de la production de parfums qui tout

(1) Extraits de *Soixante ans de Souvenirs*, par E. Legouvé. Paris, Hetzel, 1887) et *Messager* du 1er mai 1898.

à coup se répandaient dans la salle, quelques instants avant que les matérialisations aient lieu. Souvent, dans les séances avec Madame Bablin, une odeur très fine, légèrement éthérée, m'a annoncé le début des manifestations.

Etant fort sceptique de ma nature, j'étais tenté de croire que cette senteur provenait de ce qu'on débouchait un flacon d'éther phosporé au moyen duquel il est possible de produire des fumées lumineuses dans l'obscurité. Je dois avouer que rien n'est venu confirmer ma supposition, mais je ne vous aurais pas écrit si je n'avais lu dernièrement dans l'ouvrage intitulé : *Enseignements spiritualistes*, de Stainton Mosès, le récit fait par M. Carlton, Templeman Speer, de faits analogues, c'est-à-dire de la production de parfums. Voici le récit imprimé à la page 10 de ce volume :

« IV. — Des parfums variés étaient toujours apportés à notre groupe ; c'étaient surtout le musc, la verveine, le foin frais et une odeur inconnue, odeur d'esprit,nous dit-on. Quelquefois des brises chargées de senteurs glissaient autour de nous, d'autres fois des quantités de musc liquide, etc., étaient versées sur les mains des assistants, et,si nous le demandions, sur nos mouchoirs. A la fin des séances, presque toujours un parfum suintait de la tête du médium et plus on l'essuyait, plus il devenait abondant ».

Comme je n'ai pas de raisons pour douter de la bonne foi de M. Speer et que ces faits sont attestés également par son père, docteur en médecine, et par sa mère qui assistaient régulièrement à ces séances, j'admets l'authenticité de ce qui nous est raconté, et je rapprochais cette observation de celles que j'avais faites moi-même, sans pouvoir cependant me l'expliquer. Comment l'organisme d'un médium peut-il arriver à sécréter un parfum ? Longtemps j'ai réfléchi sur ce fait incroyable sans le comprendre, lorsque dernièrement, en lisant le livre si documenté du Dr Ochorowicz sur *La suggestion mentale*, j'ai vu avec satisfaction que ce phénomène n'est pas aussi extraordinaire qu'il le paraît tout d'abord, puisque souvent il a lieu sous l'influence de la maladie. Dès lors, il devient facile de supposer que les intelligences qui se servent dans ces séances de lois qui nous sont encore inconnues, doivent être assez savants pour produire dans les cellules du corps du médium les opérations chimiques nécessaires à la fabrication des parfums. Comme ces observations sont généralement ignorées du public, je crois utile de

reproduire ici ce que dit le Dr Ochorowicz sur ce sujet, dans le chapitre intitulé : *Sympathisme et contagion,* p. 185 :

« Il ne faut jamais oublier, dit le Dr Monin dans sa remarquable étude séméiologique (1) que « les ondes odorantes révélent toujours des changements chimiques importants..... et jouent *dans tous les phénomènes biologiques* un rôle capital. » (p. 4)

« La plupart des maladies ont leurs odeurs spéciales, qui, en marquant le degré de l'évolution pathologique, peuvent même conduire à un diagnostic souvent certain. « Dans une chambre d'accouchée, l'odeur aigre indique au nez exercé que tout va bien, que le travail de la secrétion lactée s'inaugure. Au contraire, l'odeur ammoniacale iui fera craindre l'imminence du syndrome morbide connu sous le nom de fièvre puerpérale ». Le Dr Vidal (de Cassis) rapporte le fait suivant dans son *Traité de chirurgie* : « J- H. Petit, voyageant en Allemagne, distingua dans un « poêle » *l'odeur de gangrène*, parmi plusieurs autres non moins désagréables, et put ainsi guérir un homme qui se mourait de hernie étranglée ».

La perspiration cutanée et les secrétions diverses de la peau, répandent, autour de chaque individu, une odeur particulière. Cette odeur, ordinairement peu sensible, est fort bien perçue par certains sujets à l'odorat développé. Cadet de Gassicourt (2) a observé une jeune dame qui distinguait à l'odeur seule, les hommes et les femmes ; elle ne pouvait supporter de sentir les draps de son lit, lorsqu'ils avaient été touchés par un autre que par elle. *Le Journa des savants*, de 1864, rapporte qu'un moine de Hongrie reconnaissait, par l'olfaction, une femme chaste d'une femme qui ne l'était pas. Perty cite plusieurs cas de ce genre : il paraît que le cardinal Alexandre Albani, après avoir perdu la vue, distingua par olfaction les jeunes dames, des vieilles. (3) Debay (4) rapporte l'observation d'une somnambule qui, après avoir examiné à l'odorat vingt objets différents et en apparence inodores, tels que bagues, épingles, broches, etc., appartenant à dix personnes différentes, les tria et les distribua aux propriétaires sans s'être trompée.

(1) Dr Monin. *Les odeurs du corps humain*, 2e édition, 1886.

(2) *Dictionnaire des sciences médicales*. T. IV, p. 196.

(3) Perty. *Anthropologie*. 1874. I, 187.

(4) A. Debay. *Hygiène des douleurs*, Paris 1877, p. 32.

« Il n'est même pas impossible que *certains états psychiques* se révèlent de la même manière, car il n'est pas douteux que la senteur cutanée subit des changements marqués sous l'influence de plusieurs émotions. « L'action du système nerveux sur la senteur cutanée, dit le Dr Monin, est fort importante. Assez fréquemment les excitations morales, les passions dépressives, les névroses l'exaltent ou la modifient. Gambérini (*Annali universali*, 1854) cite le fait d'un jeune homme qui, à la suite d'un amour contrarié et de violente jalousie, exhala de tout son corps une odeur fétide, nauséeuse et très tenace. Le Dr Hammond (de New-York) a rapporté récemment (*Med. Record*), 21 juin 1877 et *Giorn. interv. delle science médicche*, anno V, p. 193) le fait d'un hypochondriaque dont la peau répand l'*odeur des violettes* ; le fait d'une choréique, exhalant l'*odeur du pin* ; le fait d'une hystérique, qui sentait l'*ananas* pendant ses crises ; il parle aussi d'une autre, qui avait une transpiration limitée à la moitié gauche antérieure de la poitrine, et exhalant l'*odeur de l'iris*. Dans ce dernier cas l'examen chimique de la sueur fut fait, il décela la présence d'un éther butyrique ».

« J'ai moi-même observé, dit M. Ochorowicz, une hystérique, chez laquelle l'approche d'une attaque se trahissait par une odeur de gruyère. Chez une autre, l'application d'une plaque métalloscopique d'étain pendant quelques jours, communiqua à cette dernière une odeur très-forte, rappelant le pétrole, nonobstant la propreté soignée de la malade.

« Dans les sueurs localisées, (c'est le cas du révérend Stainton Mosès) continue le Dr Monin, ces bizarres anomalies osphrésiologiques sont loin d'être des raretés. Schmidt a connu un homme atteint d'hyperhydrose limitée aux mains et puant le *soufre*. Orteschi a observé une jeune fille qui, sans aucune supercherie, répandait une orte odeur de *vanille*, aux commissures des doigts... Toutes ces observations sont du ressort des troubles de l'innervation. Aussi, d'après Hammond, *l'odeur de Sainteté* n'est pas une simple figure de rhétorique : c'est l'expression d'une sainte névrose, parfumant la peau d'effluves plus ou moins agréables, au moment du paroxysme religieux extatique... » (p. 17). Dans la léthargie (qui ne se produit guère que chez les hystériques) (1) la perspiration cutanée

(1) Ou plutôt chez les sujets *hypnotisables*.

donne une odeur cadavérique, ajoutant encore au tableau si complet de la mort. (1) Il serait donc prudent de recourir dans ce cas au magnétisme qui pourrait transformer cet état en somnambulisme, ou bien à l'appréciation d'une somnambule, présentant le phénomène de sympathisme, et qui saura, sans doute mieux que nous, distinguer une mort apparente. En tous cas, il ne faut pas rire de ce moyen avant de l'avoir essayé.

« Les états mentaux différents, s'exprimant par l'intermédiaire d'une action trophique du système nerveux, peuvent déterminer une senteur cutanée spéciale. « L'odeur exhalée par la peau dans les maladies mentales, odeur signalée en 1862 par Dagonet, a été surtout étudiée par Fèvre (de Toulouse) dans son travail sur les altérations du système cutané dans la folie. (Paris, 1876) : « L'odeur de la sueur chez les aliénés, dit-il textuellement, a des émanations spéciales, *sui généris*, pénétrantes et infectes, rappelant celles des mains constamment fermées, alliée à celle de bête fauve et de souris. Cette odeur se rencontre surtout chez les paralysés généraux et les déments confirmés. Elle s'imprègne aux vêtements, objets de literie, meubles, ainsi qu'aux appartements occupés par les aliénés ; et elle est très tenace malgré les soins de propreté. Cette odeur dans la folie est si caractéristique que Burrows affirme que, s'il la sentait chez une personne, il « *n'hésiterait pas à la déclarer aliénée, même s'il n'avait pas d'autre preuve* ? » Un autre psychiâtre anglais allait plus loin : Knight prétendait pouvoir, d'après l'absence de cette odeur pathognomonique, découvrir la simulation de l'aliénation mentale. (Knight *observ. of the... Insanity*, etc. Londres 1827, p. 19.)

Cette exhalation pathologique peut même être localisée et occuper un territoire de la peau, correspondant aux troubles internes. Weirmitchelt observait que, dans les lésions des nerfs, *le territoire cutané correspondant* exhale une senteur comparable à celle de l'eau croupie... Il est compréhensible que la plupart des professions doivent avoir leurs odeurs spéciales. M. Monin ne trouve pas extraordinaire cette affirmation du fameux Vidocq : « Mettez-moi dans une foule : j'y reconnaîtrai, entre mille, un *galérien*, rien qu'à

(1) Rapprocher ce fait de l'odeur cadavérique de Lazare, au moment de sa prétendue résurrection.

l'odorat ». Clausel a observé six semaines, dans son service, un palefrenier malade de pneumonie, dont les sueurs conservèrent durant tout ce laps de temps, l'odeur manifeste de l'écurie ».

« Chez les énurésiques, une odeur urineuse ou de souris, pénétrante et que rien n'empêche, a souvent servi aux médecins militaires pour déceler l'imitation de l'incontinence. (Boisseau). C'est ainsi que, chez les constipés, apparaît aussi l'odeur fécaloïde de la peau ; et nous avons vu maintes fois cette odeur perçue par les sujets, contribuer à l'hypochondrie, qui toujours guette ces sortes de malades. »

Dans la goutte, les secrétions cutanées prennent une odeur spéciale comparée par Sydenham à celle du *petit lait*. Elle est *musquée* dans l'ictère (Boerhaave) ; *vinaigrée*, dans le carreau (Winslow) ; *mielleuse* dans la syphillis (Cullerier) ; urineuse dans les maladies urinaires (cystite) ; de *bière aigre* dans la scrofule (Stark in Hebra) ; de *pain chaud* dans la fièvre intermittente (Heim) dans le diabète, lorsqu'il y a des sueurs, elles sentent *le foin* (Lethan), ou plutôt l'*acétone* (Picot) ; pour Bouchardot, l'odeur est intermédiaire entre celle d'*aldéhyde* et d'*acétone*, parce qu'elle est due au mélange, en proportions variables, de ces deux corps... Elle est *ammoniacale* dans le choléra (Drasch, Porker) ; acide dans la fièvre dite de lait ; *douce* dans la période d'invasion de la peste (Diemerbroëck) ; *odeur du miel* d'après Doppner, qui observait la peste à Vetlanka (*The Lancet* 1er février 1879) ; odeur *acéto-formique* dans le rhumatisme, surtout au niveau des articles engorgés (Monin) : odeur des *plumes nouvellement arrachées* dans la rougeole ; du *pain nouvellement cuit* dans la scarlatine ; de la *bête fauve* de la ménagerie dans la petite vérole (Heim) ; odeur *du sang* dans la fièvre typhoïde (Behier).

« Indépendante des sécrétions, cette odeur cutanée, écrivait audacieusement Fred. Bérard, attire les mouches *sur un cadavre encore vivant*. Pour peu qu'elle soit marquée, elle annonce effectivement une mort prochaine : une sueur avec odeur cadavéreuse précède la mort, dit Boerhawe (aphorisme 728 de l'édit. princeps)... etc. »

Je pourrais trouver dans l'ouvrage récent de M. Santini de Riols, *Les parfums magiques*, quelques citations qui confirment les précédentes, mais il faut savoir se borner. Il me semble que les faits précédents montrent que certaines perturbations nerveuses sont capables de donner naissance à des sécrétions qui sentent : la violette,

le musc, le foin, l'ananas, l'odeur du pin, de l'iris, du soufre, etc., Or pendant la trance médianimique, qui se rapproche du somnambulisme, il est fort possible que les esprits agissent sur le système nerveux du médium pour y déterminer les modifications nécessaires à la production de ces parfums qui peuvent : ou se répandre dans l'air emportés par la force psychique qui se sent sous forme de courant d'air froid, ou être localisés dans des sueurs profuses, comme celles signalées avec le révérend Stainton Mosès.

Veuillez excuser, cher Monsieur, la longueur de cette lettre et agréer, etc.

BECKER.

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas

PREMIÈRE CONFÉRENCE (1)

Mesdames, Messieurs,

Il est difficile de parler des choses religieuses avec sang-froid. Les croyants sont convaincus que la moralité humaine repose sur leurs dogmes, et ils imaginent que leurs adversaires ne veulent que se soustraire à toute discipline et se livrer sans obstacle à leurs passions brutales. L'obscur sentiment que le doute est contagieux, que la foi ne se maintient que par l'accord des esprits, ajoute à leur impatience de la contradiction je ne sais quelle inquiétude personnelle. Les incrédules, le plus souvent, ne font que retourner le fanatisme : en rejetant la religion, ils gardent tous les mauvais sentiments qu'elle peut inspirer. Ils se refusent à admettre la sincérité d'une croyance qu'ils ne partagent plus, ils affectent un dédain superbe pour des dogmes dont ils ignorent l'histoire, dont ils ne comprennent pas le sens, et ils ne laissent d'autre alternative aux âmes religieuses que celle de l'hypocrisie ou de la stupidité.

La colère et la haine sont de mauvaises garanties d'impartialité.

(1) Extrait, d'après *La Grande Revue*, des conférences faites par M. Gabriel Séailles, à *La Coopération des Idées*, les 1er et 8 octobre derniers (V. *La Grande Revue*, nos de novembre et de décembre).

Pour juger une institution, il est bon de la comprendre et, s'il est possible, de l'aimer ; pour se prononcer sur son avenir, il est utile de savoir ce qui a fait sa force dans le passé. Les maux qu'ont causés les religions frappent tous les yeux : corruption des prêtres, tyrannie des consciences, négation des grandes vérités scientifiques, persécutions, bûchers, assassinats ; le bien qu'elles ont fait pour une bonne part nous échappe, il est le secret des âmes, qu'elles ont soutenues, purifiées, auquelles elles ont donné la force et la consolation. L'impiété de parti pris n'est pas seulement inintelligence, elle est ingratitude ; les dogmes que nous avons dépassés ont contribué à la formation de notre conscience. Dans toute religion positive, il y a quelque chose qui mérite notre respect, et c'est le sentiment religieux lui-même, dont elle a été une forme momentanée. Sans parler de l'action morale qu'elles exercent encore sur bien des âmes, comment rester indifférent à tout ce que les religions ont créé de beauté, légendes et symboles, temples, chants et cérémonies : la cathédrale éveille en nous, par une involontaire sympathie, l'émotion mystique dont elle est le vivant langage.

Je ne viens donc pas faire œuvre de polémiste ; il ne me convient pas de parler légèrement de questions qu'on se doit à soi-même et aux autres d'aborder avec sérieux. Je n'attaque pas le cléricalisme ; je ne considère pas le christianisme comme un instrument politique, comme un puissant moyen de conservation sociale ; je le prends pour ce qu'il veut et pour ce qu'il doit être, une théorie du monde, une doctrine morale, et je me demande pour quelles raisons il perd de plus en plus l'empire qu'il a pendant des siècles exercé sur les esprits.

*
* *

L'illusion est grande de croire que l'affaiblissement des croyances religieuses est un accident, qu'il s'explique par la malfaisance des impies, par la corruption du siècle ; il tient à l'évolution même et au progrès de la pensée moderne, il en est la conséquence nécessaire.

Quand l'Église s'est vue menacée par la Réforme, par la Renaissance, par l'esprit de libre examen et par la science, après un premier moment de désarroi, elle a suivi une politique admirable : elle ne s'est pas laissé aller à des concessions inutiles, elle a fait front à l'ennemi, elle a maintenu le principe d'autorité, elle a con-

centré ses forces, soumis ses prêtres à une discipline de plus en plus sévère, étendu le pouvoir des évêques, subordonné les clergés nationaux et leurs chefs au pape déclaré infaillible.

En face d'adversaires, que leur méthode même de libre examen divise, elle a gardé l'unité de doctrine et de direction. Et cependant l'Église n'est plus ce qu'elle fut : elle a de très grandes richesses, des défenseurs ardents, une admirable discipline ; il y a quelque chose qu'en dépit de tout elle ne peut reconquérir : l'influence spirituelle. Elle a plus de clients que de fidèles ; on ne lui demande plus la vérité, on lui demande d'entretenir une illusion nécessaire au peuple. L'art, la science et la morale se développent en dehors d'elle. Elle appartient au passé : son triomphe est de durer. Elle n'est plus soutenue, comme aux premiers jours, par les pauvres et par les humbles, à qui elle apportait la bonne parole, par les hommes d'action et de pensée, que sollicitait l'inquiétude d'un idéal nouveau ; elle a pour elle les privilégiés, ceux qui sont en possession, tous les ennemis de Jésus, César, les pharisiens, les publicains, les riches et les puissants de ce monde. L'Église ne choisit pas son rôle, il lui est imposé par son histoire et par les conditions que lui font les progrès de la science et de la conscience. Elle devient de plus en plus une puissance temporelle : les esprits lui échappent. Elle s'en étonne, elle s'indigne, elle accuse les philosophes, les libres penseurs, les francs-maçons, Voltaire et Rousseau ; elle se trompe ; elle est mieux organisée, elle est plus forte, elle est plus riche que ses ennemis ; mais quelque chose combat avec eux qu'elle ne peut supprimer. Les dogmes ne sont pas détruits par la critique négative, par les pamphlets, par les plaisanteries des impies ; ils sont supprimés par les vérités positives qui ne se concilient pas avec eux, qui ne pénètrent dans l'esprit qu'en les en chassant. Ils ne répondent plus à la conception que nous avons de l'univers et de ses lois ; on ne les nie pas, on les ignore.

L'esprit n'est pas une façon de magasin, où l'on entasse tout ce qu'on veut, où les matériaux les plus divers peuvent être juxtaposés, sans se mêler ni se contrarier, comme on range côte à côte, dans une bibliothèque, des livres dont l'un réfute l'autre. L'esprit est un vivant fait de vivants, — non qu'il faille l'assimiler purement et simplement au corps animé, car il a ses lois et ses fonctions propres, — mais ses idées ne sont pas des éléments inertes, elles

tendent incessamment à se coordonner en systèmes définis ; et de ces systèmes, par un travail où interviennent la spontanéité et la réflexion, il s'efforce de composer un système unique, cohérent, dont les diverses parties s'harmonisent. Les principes d'identité et de contradiction expriment sous sa forme la plus générale et la plus simple ce besoin de s'accorder avec soi-même.

Nous ne pouvons affirmer et nier en même temps la même proposition. Dès que la pensée a fait retour sur elle-même, dès qu'elle s'est prise pour objet de connaissance, les philosophes ont dit et répété que la raison est ordre, que l'unité est sa loi. Les idées ne sont point extérieures à l'esprit ; il les domine, mais elles le constituent ; si elles s'opposent, si elles se contredisent, ce désordre est son désordre ; il le divise, il l'affaiblit, il se traduit en incertitude et en douleur. Le moi n'est pas une substance donnée, qui se distingue de ses représentations, de ses sentiments, dont l'unité reste inaltérée dans l'anarchie des désirs et des pensées contradictoires, il n'existe d'une réelle existence que dans la mesure où il réussit à accorder ses éléments dans l'unité harmonieuse de la forme spirituelle.

S'il en est ainsi, si l'esprit a pour loi l'accord de ses représentations en un sytème défini, comment admettre que notre conception de l'univers, de ses lois, de son ordonnance, de son étendue soit transformée, que l'idée de l'homme et de son rôle ici-bas, de la société et de ses fins morales, se renouvelle, et que seuls les dogmes d'une religion, répondant à des hypothèses toutes contraires, demeurent l'objet d'une croyance immuable ? L'esprit rejette les vieux dogmes, il les élimine par cela même qu'il ne peut plus les assimiler. Il y a des idées qui s'opposent, comme il en est qui s'appellent. On s'est passionné pour les problèmes théologiques ; on est mort, et à bon droit, pour une opinion sur la Trinité, sur la Transsubstantiation : tout y était lié, on n'y pense plus. N'en accusez ni la malice intellectuelle, ni la corruption du cœur, de nouvelles pensées font de nouveaux esprits ; l'incrédulité n'est qu'en apparence négation, car elle ne nie que ce qu'elle ne peut concilier avec les vérités, que l'Eglise même, après de vaines résistances, est contrainte d'avouer.

Bref les dogmes répondent à une science et à une philosophie qui ont été supplantées par une science et par une philosophie nouvel-

les ; il n'y a pas de réaction, pas de persécution, pas de richesse, de discipline qui puisse rendre à l'Église son autorité sur les intelligences. Les dogmes ne peuvent pas plus renaître que la conception de l'univers et de la vie qui leur a donné naissance : c'est une loi de la pensée qu'on n'éludera pas.

*
* *

Ne reculons pas jusqu'au moyen âge, étudions le système du monde, tel qu'il est encore exposé dans toutes les écoles du XVIIe siècle, et nous verrons combien il est étroitement lié à la théologie, comment il la suppose et la confirme. On en est toujours à la *Physique* et au *Traité du Ciel* d'Aristote. Uniquement préoccupés des théories qui sont entrées dans la trame de la pensée moderne, nous ne connaissons que les noms des Copernic, des Képler, des Galilée, des Descartes. A dire vrai, ces hérétiques de la science orthodoxe, condamnés par l'Église qu'un sûr instinct avertissait du danger qu'ils lui faisaient courir, comptait pour bien moins que nous ne serions tentés de le croire. Au début du XVIIe siècle, à ne juger que sur le nombre et l'autorité des maîtres, sur la puissance des ordres religieux, la scolastique semblait aussi florissante que jamais. De nombreux traités paraissaient ; les Jésuites, les Dominicains, les Franciscains rivalisaient de zèle. Saint Thomas et Duns Scot gardaient des partisans, et ces oppositions mêmes dans l'unité de méthode et de doctrine ajoutaient à l'illusion de la vie... Les Jésuites de Coïmbre, dans leurs *Commentaires*, se montrent d'admirables professeurs par l'ordre dans l'exposition et la clarté du discours. Mais les idées n'ont pas changé. Aristote reste le maître, « n'y ayant point de vraie philosophie que la sienne », et la forme ne s'améliore que pour figer la doctrine en la fixant...

Le mot « céleste » a un sens tout à la fois scientifique et religieux. Instrument naturel de la Providence, mécanisme adapté à ses fins, principe réel de tout ce qui apparaît ici-bas, le ciel est un ensemble de sphères, mues par les anges, dont la sainte hiérarchie de degrés en degrés nous élève jusqu'à Dieu même, de qui la volonté souveraine par ces ministres spirituels s'exprime et se réalise en tout ce qui est. Le système du monde est en parfait accord avec l'idée d'un Dieu personnel, conçu à l'image de l'homme. L'univers ne comprend pas des milliers de mondes, perdus dans l'espace sans bornes, dont chacun a son existence indépendante ;

enfermé dans les limites d'une sphère immense dont la terre occupe le centre, il forme un tout limité, dont les parties conspirent, il répond à une seule et unique pensée, que son ordonnance révèle. De l'empyrée, par le premier mobile, par le firmament, l'action du créateur se transmet, se propage dans son œuvre. Rien n'arrive ici-bas que par le concours divin : le monde ne raconte pas seulement la gloire de Dieu, il est l'organisme que son amour incessamment anime et recrée. Un seul monde exige un seul Dieu. Soumise à la loi du devenir, du changement et de la mort, sortie de l'ordre cosmique et moral par le péché d'Adam, la terre sera reconquise par la rédemption, par le sacrifice du Christ. Ainsi se reconstituera dans une harmonie première la création telle que l'a conçue le Suprême Amour. Défini, limité, figuré, accordé dans toutes ses parties, dans tous les instants de sa durée, l'univers répond aux lois de l'intelligence humaine : Dieu est un homme grandi dans toutes ses puissances. On voit au Campo Santo de Pise une fresque, inspirée par quelque théologien, où se traduit naïvement cet anthropomorphisme : tout le tableau est occupé par des cercles concentriques figurant les sphères célestes ; on aperçoit seulement au-dessus la tête, et de chaque côté, les mains d'un Christ géant qui les embrasse. Le ciel du savant est le même que celui du croyant : le savant a besoin des anges pour mouvoir les cieux, et il sait au-delà de quelle sphère il mettrait les pieds dans l'empyrée et verrait Dieu. Dans un même esprit, les idées ne s'opposent ni ne se contrarient, — mécanisme et finalité, ordre physique et ordre moral, — elles sont en parfait accord, toutes se concertent pour fortifier les croyances, pour justifier et confirmer les dogmes. La religion n'est pas dans l'esprit comme un corps étranger, elle se rattache étroitement à tout ce qu'il sait, à tout ce qu'il pense, elle est le principe et la conclusion de la science, le centre de vie par rapport auquel s'organisent les idées et les images.

*
* *

Je ne sais rien de plus propre à faire comprendre combien au moyen âge la science et la foi se pénètrent, comment les idées du philosophe se continuent en intuitions mystiques, comment ses syllogismes et ses abstractions se vivifient en images et en symboles, que le *Paradis* de Dante. Ce grand, cet admirable poème, que nous ne comprenons plus, réalise sans effort cette union de la

science et de la poésie, cette évolution du vrai par la beauté, à laquelle notre monde de la matière et du mouvement, grandi jusqu'à l'infini dans l'espace, mais détaché de l'esprit, semble se refuser. La *Divine Comédie*, comme la cathédrale, contient le secret d'un âge qui a marqué l'apogée du catholicisme. Pour le scolastique, le monde est un langage, la pensée de Dieu de toutes parts y transparaît : sa beauté n'est pas une illusion, née d'un jeu accidentel de nos sensations et de nos sentiments, elle est dans les sons, dans les couleurs et dans les formes, l'expression de l'intelligence et de l'amour divins. Les intuitions sensibles nous cachent et nous révèlent ce qui est ; la science, en nous découvrant les idées qu'elles traduisent, nous prépare à comprendre et à sentir leurs harmonies. La beauté n'est-elle pas une idée, une émotion visible dans le corps de sensations dont elle fait l'unité ?...

*
* *

Il en est de l'humanité comme de l'univers. L'univers est un, il est compris entre certaines limites, il a sa forme définie ; nous pouvons non seulement le concevoir, mais encore l'imaginer ; il est un vaste organisme qu'anime une même pensée. Rien ne s'y fait que sous l'impulsion de l'amour divin qui, par l'intermédiaire des anges, se transmet, se propage et dirige à leurs fins tous les mouvements qui s'accomplissent dans le ciel et sur la terre. Comme le monde est un, l'histoire est une. La science ici encore n'est qu'une réflexion sur la foi. Dieu est présent aux événements qui se succèdent dans le temps comme aux phénomènes qui coexistent dans l'espace. La rédemption de l'homme déchu par le péché d'Adam est le grand fait par rapport auquel tous les autres faits s'ordonnent et s'organisent. La chute de l'homme, l'élection du peuple juif, l'Ancien Testament, la loi donnée sur le Sinaï, les prophéties, la venue du Messie, la prédication de l'Évangile, les miracles et la Passion, l'établissement de l'Église, la vie des Saints, telle est la véritable histoire de l'humanité. Les empires, leurs successions n'ont de sens et d'intérêt que dans la mesure où ils préparent l'avènement ou le triomphe de Jésus. Tout est dirigé par le suprême amour au salut des hommes, tout arrive en vue des élus, du vrai peuple de Dieu. Les politiques humains sont les serviteurs involontaires et inconscients de la politique céleste... Les Romains n'ont lutté, combattu, conquis le monde, grâce à leur admirable discipline, que

pour permettre la diffusion de l'Évangile et l'unité de l'Église. La suite des événements a été prévue, prédéterminée par un Dieu personnel, dont l'intelligence procède à la façon de l'intelligence humaine. Par une sorte de jeu, dont il nous laisse à deviner le secret, il met dans le passé une figure de l'avenir, dans l'Ancien Testament toute une série de symboles dont le Nouveau Testament donne le sens, contraignant ainsi les faits à répéter sous des formes multiples la même pensée...

Ainsi simplifiée, renfermée dans ces limites étroites, composée de grandes périodes, qui se correspondent et se confirment sans se répéter, l'histoire, comme l'univers, est une ; par son plan simple, elle révèle un Dieu personnel, auquel suffit une intelligence humaine amplifiée dans toutes ses facultés. Loin de surprendre et de déconcerter la pensée, le miracle est un élément intégrant de cette conception des choses ; il ne nie pas la loi, il ne la contredit pas, il en est un cas particulier, une application. La loi n'est pas le rapport constant des phénomènes, elle n'est pas fixée une fois pour toutes, elle ne résulte pas de la nature des choses, elle est l'effet du concours divin, elle est l'action régulière de Dieu s'exerçant par l'intermédiaire de ses ministres spirituels ; elle est une volonté générale, mais la volonté d'une personne qui ne s'enferme pas nécessairement dans ce qu'elle a résolu, qui par une décision de sa sagesse peut le modifier si des circonstances extraordinaires l'exigent. L'intelligence ne se manifeste-t-elle pas tout à la fois par cette constance dans les desseins et par cette liberté supérieure qui ne s'en fait point l'esclave. Dieu fait également la loi et son exception. Quel miracle particulier plus surprenant que ce perpétuel miracle qui dans l'histoire du passé montre une préfiguration de l'avenir, qui dans la vie des patriarches et des prophètes symbolise par avance les actes du Christ et les sacrements qu'il institue !

Ainsi au moyen âge la science est en parfait accord avec la foi, la physique et l'histoire sont des corollaires de la théologie, l'étude des faits ramène à la méditation des mystères de la religion, la connaissance s'achève par la prière et par l'amour. Les idées ne se contredisent pas, ne s'excluent pas l'une l'autre, elles s'accordent dans un système dont tous les éléments conspirent. L'homme n'est pas divisé d'avec lui-même, il pense ce qu'il aime, il aime ce qu'il pense. La vérité n'est pas quelque chose d'abstrait et de mort, elle

est image et sentiment : l'univers est la parole de Dieu, le Verbe visible ; la loi morale est l'ensemble des belles vies qui l'ont réalisée. Exprimée dans des images qui la rendent sensible au cœur, la vérité devient la beauté. Le catholicisme du XIIIe siècle trouve sa plus haute expression dans la cathédrale, qui manifeste la force, l'unité, la belle ordonnance de la doctrine qui l'inspire.

La cathédrale, comme le monde lui-même, est la parole, le Verbe, un vivant langage qui traduit aux yeux la vérité et, par l'émotion, l'insinue au plus profond du cœur. Elle transpose la science en symboles, elle la met en images, elle la dégage de toute subtilité, de toute abstraction ; elle est le livre, la Bible de pierre que tous peuvent déchiffrer et comprendre. Par ses lignes, par ses proportions, par ses formes, par ses statues, ses bas-reliefs, ses vitraux, elle parle ; elle enseigne aux plus humbles ce que l'homme a besoin de connaître, tout ce qui est nécessaire au salut, la plus haute vérité qui n'a pas de déshérités et que Dieu ne refuse qu'aux aveugles volontaires. Elle est l'œuvre de tous, elle appartient à tous : les doctes ont donné leur science, les artistes leur génie, le peuple son dur labeur, tous la foi commune qui accorde les volontés et fait converger les efforts. Elle exalte tour à tour l'âme pieuse, et l'humilie ; les lignes verticales montent ; ses colonnes légères s'élancent, soulèvent la nef, portent les regards et les cœurs vers le ciel ; mais le vertige des hauteurs ramène les yeux vers la terre, et l'ombre des bas-côtés engage au recueillement, à la pénitence et à la prière.

Par sa forme générale, la cathédrale rappelle l'instrument de la Passion ; elle est la croix sur laquelle, chaque jour, Jésus renouvelle le divin sacrifice pour le salut des hommes. Sa façade, ses porches, toutes ses pierres parlent, disent l'histoire du monde et de l'humanité : l'œuvre des sept jours, la Création ; Adam et Ève dans la misérable attitude du péché ; Jésus entouré de ceux qui l'ont précédé ou reconnu, les patriarches ou les apôtres; les saints et les martyrs qui ont fait la preuve de la doctrine par leurs vertus et leurs mérites ; enfin, le dernier acte du grand drame moral, qui donne un sens à l'univers, le Jugement dernier, l'élection des bons et le châtiment des méchants, pour qui s'ouvre la gueule de l'enfer dans le jaillissement de flammes qui ne s'éteindront pas. La cathédrale n'est pas seulement le temple, le lieu où se réunissent les fidèles,

un amas de pierres ; elle est l'Eglise vivante, l'Eglise militante et triomphante ; autour du Christ, tous les témoins de la loi nouvelle, confirmant la Révélation, son perpétuel miracle, dans les visibles images qui en réalisent les dogmes, la font éclater à tous les yeux et à tous les esprits.

*
* *

Depuis trois siècles, les progrès continus de la science positive ont ruiné cette conception esthétique et morale de l'univers. L'univers n'est plus le vaste temple où tout révèle la présence du Dieu qui l'a créé, le concours de la Providence qui conserve son œuvre en la recréant sans cesse ; l'édifice grandiose, mais fini, dont le plan clair, proportionné à l'intelligence humaine, ordonné autour d'un centre unique, trahit l'architecte personnel qui a embrassé les éléments multiples dans l'unité d'une même pensée. Nous ne savons plus rien de la hiérarchie savante qui gradue la splendeur des cieux selon la beauté des âmes qui les meuvent : nous ne comprenons plus le Paradis du Dante, nous ne lisons plus que son Enfer. Le ciel n'est plus incorruptible, immuable, le séjour prédestiné des esprits purs, il ne monte plus de degré en degré par delà le firmament jusqu'à l'empyrée et au trône de Dieu ; la loi du changement et du devenir, la loi de la naissance et de la mort a tout envahi, et le regard qui, d'un mouvement instinctif, s'élève vers le Très Haut, se perd dans l'infini. Les sphères cristallines qui tournaient sous l'impulsion des anges emportant les astres dans leur révolution sont désormais brisées ; les astres se soutiennent dans l'espace, et s'y meuvent selon les lois d'un mécanisme inflexible. La voûte qui paraît reposer sur la terre et les eaux est une illusion, un effet d'optique aérienne, elle n'existe pas.

Il n'y a plus un monde unique, dont toutes les parties disposées autour d'un centre, enfermées dans la forme géométrique la plus parfaite, conspirent et révèlent l'unité de la pensée créatrice qui les a conçues toutes à la fois ; il y a des millions de mondes dont chacun a son existence indépendante. L'idée de l'univers avait un sens défini quand les corps célestes tournaient autour de la terre immobile. La diversité de leurs mouvements ne faisait que varier et qu'enrichir l'harmonie du système total qu'ils formaient.

Aujourd'hui, nous pouvons bien parler du système solaire, les planètes décrivant leurs orbites autour du soleil comme centre ;

mais nous ignorons si les innombrables soleils qui peuplent l'espace composent un système unique ou s'ils constituent au contraire autant de systèmes partiels et distincts, qu'aucune loi de dépendance réciciproque ne relie l'un à l'autre. L'idée d'Univers est désormais une idée vague, confuse, que nous ne réussissons plus à définir, parce que nous n'entrevoyons même pas l'unité du plan qui en coordonnerait les mondes sans nombre. Sans doute, d'une façon tout abstraite, par leur attraction, leur lumière, leur chaleur, les étoiles doivent agir sur notre monde, mais l'immensité des distances rend cette action négligeable ; la distance des étoiles est pratiquement infinie...

Nous ne pouvons plus imaginer l'homme sur sa planète, que rien ne signale entre tant d'autres qui peuvent prétendre aux mêmes destinées, comme le principe et comme la fin des choses. Il devient plus que douteux que tout ait été fait et fabriqué à son usage. La rédemption de l'homme par le fils de Dieu se conciliait sans effort avec la cosmologie du moyen âge ; elle entrait logiquement dans le plan divin, que toute l'ordonnance des choses semblait révéler ; mais voici que des millions de soleils, des milliards de planètes, de terres élèvent d'égales prétentions à la sollicitude divine ; combien de fois s'est renouvelé le miracle de l'Incarnation ? En combien de mondes ce Dieu errant n'a-t-il pas dû et ne doit-il point encore s'exiler ? A quelle date, sur cette terre vieille de plus de 20 millions d'années, peut être rejetée l'origine du péché ? Ce n'est point par un entêtement vain que l'Église a combattu, tant qu'elle l'a pu, l'astronomie nouvelle : un juste instinct l'avertissait de l'atteinte qu'elle portait à ses dogmes. Par le mouvement de la terre et par la pluralité indéfinie des mondes, elle faisait plus que de les nier directement, ce qui eût été peu dangereux : elle les ruinait dans l'esprit, sans les combattre, par sa conception du monde, par tout un ensemble de vérités positives qui devaient éliminer peu à peu les illusions avec lesquelles elles ne pouvaient plus s'accorder. A bon droit, la congrégation de l'Index qualifiait le système de Copernic « de fausse doctrine pythagoricienne entièrement contraire aux Saintes Ecritures » ; à bon droit, l'Inquisition condamnait Galilée à abjurer à genoux, la main sur la Bible, l'hérésie du mouvement de la terre.

De même qu'à l'Univers s'est substituée la pluralité des mondes,

et que l'infinie variété des phénomènes ne se laisse plus rapporter à la terre immobile au centre des choses créées, ainsi l'histoire s'est compliquée, diversifiée, divisée en histoires multiples et parallèles qui ne sauraient trouver leur unité dans l'élection du peuple juif et l'avènement du Christ. L'unité du plan providentiel, si clair pour les docteurs du moyen âge et pour Bossuet encore, ne nous apparaît pas plus dans l'humanité que dans les mondes. Le rationalisme hellénique se continue par la science et la philosophie modernes : il a son sens et sa valeur propres. Si l'on objecte que Jérusalem, Athènes et Rome ont eu leur rôle dans la naissance et le développement du Christianisme, dans la formation de la doctrine et dans son expansion, n'y a-t-il pas quelque chose de naïf et d'arbitraire à ne reconnaître d'autre civilisation que celle qui s'est formée sur les rivages de la Méditerranée, et à exclure de l'humanité tous les peuples qui n'y ont point participé ? Le christianisme n'est pas le centre de l'histoire, il en est un épisode ; il ne suffit pas à ramener à l'unité la vie de l'homme sur la planète. Plusieurs groupes indépendants, isolés, se sont formés, se sont développés et ont vécu parallèlement, sans se connaître les uns les autres. Le développement religieux de l'Inde s'explique par lui-même ; la culture de la Chine est originale, elle ne doit rien ni à la philosophie de la Grèce, ni au droit romain, ni au mysticisme oriental. Comment Dieu, envoyant son fils sur la terre, a-t-il ignoré deux ou trois continents oublié les jaunes, les noirs et les rouges, privé des milliards d'hommes de la seule vérité qui soit nécessaire ? Le malheur de ces peuples a été que le Dieu des chrétiens se soit souvenu d'eux à un certain jour. La civilisation américaine n'a dû au christianisme que son anéantissement : quand le soldat ne précède pas le missionnaire, il ne tarde pas à le suivre.

Le péché originel, la rédemption, la propagation de la foi, ne suffisent plus à coordonner l'immense série des événements qui se sont succédé pendant des siècles dont le nombre nous échappe. Nous ne connaissons pas plus l'histoire dans son plan divin que l'Univers. L'unité de l'histoire ne nous apparaît pas, au principe, dans la pensée d'un Dieu personnel ; nous ne trouvons à l'origine que pluralité, anarchie, groupes multiples, s'ignorant les uns les autres, s'efforçant vers une vie plus haute, chacun pour soi, apprenant le plus souvent à se connaître par la concurrence et par la

guerre ; l'unité, bien plutôt, nous apparaît comme un idéal à réaliser par l'intelligence et par la volonté de l'homme, qui, diminuant la planète, s'affranchissant de l'espace et du temps, multipliant les voies de communication, solidarisant les intérêts d'abord contraires, donnera enfin, par la science, par la paix et par la justice, un sens au mot humanité.

Par ses principes comme par ses conclusions, la science élimine le miracle. La loi n'est plus l'effet d'une volonté, un mode de sa libre action, elle est un fait comme les autres, le rapport constant, universel, qui, présent aux phénomènes, s'en dégage, et qui, soumis à la mesure, se traduit dans la langue mathématique. A prendre les choses de ce biais, les révolutions régulières des astres ne manifestent plus la sagesse de Dieu, son amour, mais l'action nécessaire des lois mécaniques qui continuent les mouvements de la nébuleuse dans les mouvements des planètes : c'est en ce sens que Laplace a pu dire qu'il n'avait pas besoin de l'hypothèse de Dieu...

*
* *

Le XIII[e] siècle marque l'apogée du catholicisme ; à cette date, il ne se présente pas comme un instrument de réaction et de résistance, il a la fécondité de la vie ; il organise la pensée spéculative dans un vaste système où tout se tient et s'enchaîne ; il crée une forme nouvelle de la beauté ; il est l'aliment des plus hauts esprits, et il sait transmettre aux plus humbles l'essentielle vérité, en la faisant sensible au cœur. Par lui, tous les hommes entrent au même titre dans la société spirituelle. Loin d'être menacé, contredit par la science, il se confond avec elle. La conception de l'univers physique unanimement admise se relie logiquement à sa théologie.

Le miracle n'est pas la violation de la loi, l'arbitraire d'une volonté capricieuse ; il n'apparaît pas comme une déchirure dans le tissu des phénomènes, qui rend la science impossible ; il a le même principe que la loi, il dérive comme elle de la volonté divine qui ne fait que compléter, qu'achever par lui l'ordre moral qu'il établit librement en toutes choses. Rien n'est, rien ne se continue, rien ne se fait que par le concours divin qui nous ramène à la volonté et à l'amour du bien. Ainsi l'esprit ne reçoit pas les dogmes du dehors, par une sorte de violence, comme un corps étranger qu'il ne peut assimiler à l'ensemble de ses idées ; les dogmes sont

en accord avec ses idées, ils sont le principe même par lequel il les organise et les unifie.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le Dieu personnel, conçu à l'image de l'homme, grandissant les caprices et les passions de sa créature, les anges, ses ministres spirituels, tout occupés des choses d'ici-bas, les saints doués d'un pouvoir surnaturel, le ciel réalisé, reliant de proche en proche tous les mouvements qui s'accomplissent sur la terre à l'impulsion première et comme aux pulsations de l'amour divin, toute cette mythologie naïve ne répond plus à notre conception du monde qui par là même tend à l'éliminer de l'esprit. J'entends bien que la religion n'est pas du même ordre que la science, qu'elle ne veut répondre ni aux mêmes problèmes, ni aux mêmes besoins de l'âme ; mais l'esprit ne peut se diviser contre lui-même, contredire sa science par ses croyances, violer la loi d'unité qui le contraint à les mettre en accord. Si la science, par ses méthodes, par ses résultats, ne supprime pas le sentiment et le besoin religieux, elle ne peut manquer de modifier les croyances par lesquelles ils chercheront à se satisfaire.

Ainsi, durant le moyen âge, qui, dans les universités, dans les écoles, dans les couvents, se prolonge bien au-delà des limites qu'on lui assigne, la science et la religion, loin de s'opposer, se confondent. Les esprits s'accordent dans l'affirmation des mêmes vérités fondamentales, et la foi se propage par une sorte de contagion involontaire. Les grands docteurs, les saint Thomas, les Duns Scot, les Occam n'éprouvent pas le besoin de sortir du dogme pour exercer leur libre-pensée ; ils s'y meuvent à l'aise, ils mettent leur indépendance et leur originalité dans la manière dont ils y arrivent, dont ils le comprennent et l'interprètent, ils savent le retrouver comme conclusion des méthodes contraires qui, aujourd'hui encore, partagent les esprits. Les hérétiques eux-mêmes le sont au point de vue de leurs adversaires. Tout confirme le dogme, tout y ramène, tout contribue à l'identifier à la pensée : la science, par la méthode déductive qui ne met pas en question les principes, par sa théorie du ciel, par sa physique de la qualité, que domine la loi des causes finales, par sa philosophie de l'histoire, comme par sa philosophie naturelle, le cercle des faits s'ouvrant au péché originel pour se fermer au jour du grand Jugement ; la pratique, par l'idéal monacal, par le perpétuel appel aux puissances

surnaturelles, par l'attente du miracle, qui se produit toujours quand on l'attend. On vivait dans le dogme, on le retrouvait partout, sur la bouche des doctes, dans les vieilles légendes, dans les superstitions populaires, dans les habitudes de chaque jour, jusque dans l'impiété crédule des diaboliques : il faisait vraiment l'unité de la pensée qui n'y pouvait porter une main sacrilège sans se dissoudre elle-même.

Les temps sont bien changés. Les croyants se rapprochent, se groupent pour se confirmer dans leur foi ; ils la mettent de parti pris au-dessus de toute discussion, mais ils ne peuvent ignorer les négations qui se produisent autour d'eux, se soustraire aux vérités nouvelles qui s'accordent mal avec les vieux dogmes, se reposer dans la tranquille certitude qui naît de l'unanimité des esprits. Ils voient des hommes éclairés ou excellents nier ce qui leur paraît la vérité et la condition de toute vertu. Sans doute, il ne manquera jamais de théologiens pour imaginer quelque « distinguo » subtil qui concilie la science avec le dogme et le miracle, mais la foi est chancelante qui pose en équilibre sur une subtilité théologique. Loin de nous ramener au dogme, toute la vie nous en détourne ; il reste en dehors de tout ce qui fait l'objet de notre pensée. Le savant, en tant que tel, l'ignore, alors même qu'il y croit ; il ne le prend plus pour guide, il ne le trouve plus mêlé à toutes ses études, à l'histoire du ciel, de la terre ou des hommes. La science a été « laïcisée » avant l'école. Le géologue allonge les six jours de la création et l'astronome calcule les effets de la gravitation au lieu de méditer sur l'action des anges. La métaphysique alexandrine, qui jadis justifia le dogme de la Trinité, lui donna je ne sais quoi de neuf et de hardi, est embaumée depuis des siècles dans la nécropole des idées mortes.

On objecte que la science, enfermée dans l'étude des phénomènes naturels, ne supprime pas plus la religion que la métaphysique. Ses méthodes lui interdisent les problèmes d'origine, de fin dernière, qui ne cessent pas de se poser parce qu'elle est impuissante à les résoudre ; pour qu'il y ait conflit, il faut qu'il y ait rencontre ; la religion est à un autre plan que la science. — Soit, mais la science, de mieux en mieux, définit le problème du réel, tout à la fois en précise et en complique les données, change enfin l'objet dont la religion prétend révéler l'origine et la fin. D'abord

l'univers tellement s'amplifie, recule ses limites dans l'espace et dans le temps qu'un petit Dieu tâtillon ne répond plus à sa grandeur et à sa diversité : il faut que la pensée créatrice et providentielle soit conçue à la mesure de son objet. La science ne le nie pas, elle ne s'en occupe point, elle l'ignore ; mais peu à peu elle a créé, en le découvrant, un monde où le petit Dieu n'a plus sa place, ni son rôle. On ne change pas l'idée de l'univers sans changer, qu'on le veuille ou non, l'idée de Dieu.

La science transforme le sujet comme l'objet de la pensée ; elle modifie l'esprit par l'habitude des méthodes exactes et sévères qu'elle lui impose. Elle sait qu'il y a bien des manières de se tromper, que les pires mensonges sont les mensonges involontaires, qu'il n'y a garantie de vérité que là où il y a sang-froid, impartialité, et qu'un témoignage sacré risque fort de n'être qu'une hallucination passionnée. Elle ne cherche pas un critère mystérieux du vrai, l'accord des esprits lui suffit ; il ne manque jamais quand on montre le vrai ou qu'on le démontre, quand on apporte des faits ou des preuves. « Où l'on crie, dit Léonard de Vinci, il n'y a pas vraie science, parce que la vérité a une seule conclusion qui, publiée, détruit le litige pour jamais. » Certes, si le savant interdit à l'esprit toute spéculation qui dépasse l'expérience, l'enferme d'autorité dans les faits et dans les lois, il oublie qu'on ne supprime pas les problèmes qui s'imposent à la pensée.

En admettant même que ces problèmes ne soient pas susceptibles de recevoir une solution définitive, il importe de ne pas les abandonner au pur caprice des fantaisies désordonnées, d'appliquer à la détermination des conjectures qu'ils permettent les règles d'une méthode rationnelle. Mais la science ne nous autorise plus à ériger nos conjectures en dogmes : la pratique de sa logique nous donne l'habitude d'aller du connu à l'inconnu. Nous ne pouvons plus élever la prétention d'expliquer ce que nous pouvons connaître, parce que nous ne pouvons que conjecturer. « Vois, lecteur, — écrivait déjà Léonard de Vinci — comme nous ne pouvons nous confier à nos anciens, lesquels ont voulu définir ce qu'est l'âme, ce qu'est la vie, choses hors de preuve, tandis que les choses qui, par l'expérience, en tout temps, se peuvent connaître et prouver clairement, sont restées pendant tant de siècles inconnues ou faussement expliquées. Si nous doutons de la certitude de chaque chose

qui passe par les sens, combien plus devons-nous douter des choses rebelles à ces sens, comme de l'existence de Dieu, de l'âme et de choses semblables, à propos desquelles toujours on dispute et conteste ! Et en fait, il arrive que toujours, où manque la raison, les clameurs y suppléent, ce qui n'arrive pas dans les choses certaines. » Une révélation n'a de valeur que pour les individus qui l'acceptent. La religion ne nous apparaît plus que comme une interprétation symbolique et subjective qui n'a droit au respect que si elle n'élève pas la prétention de s'imposer à tous les esprits par la force et la contrainte.

GABRIEL SÉAILLES.

Spiritisme Expérimental

Sur l'invitation de M. Delanne, je fus me présenter chez Mme Renardat, 153, rue de Rennes ; je fus reçu, ne me nommai pas et dis simplement que je venais de la part de M. Delanne, sans même indiquer l'objet de ma visite. Elle me dit d'abord être souffrante et peu en état au point de vue voyant.

Tout à coup, elle se recueillit et sans que je dise un mot, me décrivit, avec une exactitude mathématique, ma fille que j'ai perdue il y a six mois. Tous les détails constituaient un portrait descriptif d'une ressemblance frappante (cheveux, sourcils, yeux, ressemblance partielle de certains traits avec moi). Le costume se trouva être absolument un de ceux que ma fille préférait et qui devait à une circonstance particulière, connue de moi seul, une importance spéciale.

Elle m'indiqua des particularités relatives à sa tombe ; me fit la description exacte du cimetière et de ses environs ; me donna vingt autres détails précis, circonstanciés, établissant que, comme elle le disait, elle était bien en correspondance avec ma fille et la voyait.

Elle me dit ensuite voir un autre esprit et me donna un autre portrait descriptif d'une ressemblance frappante de mon père mort il y a 3 ans, en insistant sur certaines particularités de son visage.

Elle me dit aussi voir, mais vaguement, un enfant de 10 ans; or j'ai perdu un enfant à cet âge.

Elle ajouta qu'elle était fatiguée et ne pouvait continuer.

LIEUTENANT-COLONEL X. (1)

Entretiens philosophiques

POURQUOI LA CONTINUITÉ DE LA SOUFFRANCE ?

Pourquoi la continuité de la souffrance quand l'âme rentre dans la voie du bien ?

La souffrance persiste, parce que l'âme ne peut être guérie par le repentir ; celui-ci ne suffit pas pour cicatriser la plaie que le mal a creusée. En chirurgie, l'opération ne rend pas instantanément la santé au malade, le temps et des soins continus sont nécessaires. Il en de même dans l'ordre psychique. Une mauvaise pensée, une mauvaise action ont porté la perturbation, le désarroi dans une âme : pour y rétablir l'équilibre, pour détruire les germes malfaisants engendrés par cette mauvaise action, il faut en accomplir de bonnes, expulser par elles les traces du mal causé.

Si le Karma persiste, c'est que l'âme n'est pas complètement épurée. On n'enlève les bandages d'un malade que quand la blessure est complètement fermée. Cette comparaison nous fait comprendre le phénomène qui se passe chez l'être spirituel.

En pratiquant le bien,en élevant son âme, on use son Karma, (2) on change le cuivre en or. Peu à peu l'esprit se dégage des ténèbres qui obstruaient la lumière intérieure que nous possédons

(1) M. le lieutenant-Colonel X étant en activité de service ne peut signer ses articles. Mais nous sommes autorisés à le faire connaître *confidentiellement* aux lecteurs qui en feraient la démarche.

(2) On désigne par cette expression Indoue l'ensemble des imperfections intellectuelles et morales des incarnations antérieures. (*Note de la rédaction*.

tous, il se libère de son passé coupable, et s'il ne contracte pas de nouvelles dettes, il ne souffrira plus. En effet, persuadons-nous que Dieu n'a créé les âmes que pour les faire participer au bonheur universel, la loi suprême est l'amour, dont le bien, le beau en sont les dérivés.

Ne nous en prenons donc qu'à nous-mêmes si nous sommes si malheureux ici-bas. Plus nous avons de dettes, plus lourd, plus douloureux en est le paiement, et voilà la cause des situations différentes de chacun. Celui qui doit peu aura une épreuve rapide, presque douce ; tel autre, au contraire, qui a un passé chargé de faute, souffre parfois pendant toute sa vie. La justice divine est infaillible ; Karma ne fait jamais d'arbitraire, il opère à coup sûr, et ce sont les hommes eux-mêmes qui le font fonctionner par leurs actes.

On me dira : Cependant nous voyons tous les jours des désespérés qui désertent l'existence parce que leur Karma est au-dessus de leurs forces.

La question est complexe. En effet, les suicidés sont nombreux, surtout à l'époque actuelle, mais il ne nous appartient pas d'apprécier, avec une complète impartialité, la responsabilité de ces malheureux. Quelques-uns en arrivent à cette extrémité parce qu'ils ont manqué de courage et ils en ont manqué parce qu'ils ne l'ont pas demandé. La prière est une force puissante, nous ne sommes pas assez pénétrés de cette vérité : par elle, nous obtenons toujours, quand elle est sincère, l'énergie, la lumière nécessaire pour nous soutenir et nous diriger.

Tout est vibration dans l'Univers, la science positive nous le dit elle-même. Par la prière, nous créons des vibrations bienfaisantes, nous nous attirons de bonnes influences, nous faisons naître des pensées charitables, et souvent le secours arrive comme par miracle. Or il n'y a pas de miracle, il ne peut y en avoir ; les lois divines sont immuables, il y a la conséquence d'une cause.

D'autres malheureux quittent la vie dans un accès de démence : la folie accidentelle comme la folie persistante est bien souvent le résultat d'un Karma terrible. Les maisons d'aliénés ne nous donnent-elles pas la solution de ce problème ?

Que d'innocents ont été incarcérés dans ces lugubres établissements pour des motifs d'ambition, d'intérêt, de vengeance ? Les

auteurs de ces crimes abominables doivent les expier dans des souffrances aussi atroces que celles qu'ils ont causées, et certaines morts violentes qui étonnent le public ne sont que le juste châtiment de leurs actes criminels.

Ajoutons à ces causes l'ignorance. L'homme qui ne croit qu'au néant, est facilement poussé à se détruire quand il souffre sans espoir : une maladie incurable, la ruine, le déshonneur, une condamnation infamante, autant de raisons pour s'échapper de la vie.

Dieu seul peut peser dans sa divine balance la culpabilité de ces infortunés. La responsabilité en incombe souvent à une famille impitoyable, à un entourage sans charité, à des exemples pernicieux, à une enfance mal ou point dirigée. C'est aux aînés, aux éclairés à venir en aide aux faibles ; aux puissants à améliorer les lois sociales, aux classes privilégiées à prévenir de pareils désespoirs, aux éducateurs à élever les enfants dans des principes qui les rendent forts contre l'adversité.

... Comment, me dit-on, concilier les souffrances avec la bonté toute puissante de la divinité ?

Ce que nous appelons la souffrance n'est que la conséquence mathématique des lois physiques et morales, qui n'ont rien de commun avec l'Etre suprême planant au dessus de tout ce qui existe. Notre conception de Dieu est fausse. Nous le faisons à notre image, nous lui donnons des attributs humains : c'est bien pardonnable, car à peine sortons-nous des langes des phases inférieures. Notre intelligence n'est pas assez développée pour concevoir la cause idéale qui attire à elle les créatures, quand elles sont arrivées à un degré de conscience qui en fait des Individualités.

Ce que nous appelons la Nature est l'ensemble des manifestations physiques. La matière est éternelle, les lois de ses combinaisons le sont aussi ; au-dessus de la Nature, Dieu, le foyer d'amour, de justice, de bonté, rayonne dans l'Infini. Sa puissance consiste dans l'attraction qu'il nous inspire vers le bien, sa voix est la conscience, que nous entendons tous suivant notre degré de développement, et notre responsabilité est toujours en rapport avec la lumière que nous sommes aptes à recevoir.

Il y a beaucoup de choses qu'il nous est encore impossible de comprendre, mais nous n'avons pas besoin de tout connaître pour

progresser. Au fur et à mesure que nous nous élèverons, nous saurons davantage ; ne nous abandonnons pas à une vaine curiosité qui ne peut être satisfaite ici-bas et n'aurait pour résultat que de nous rendre incrédules ; ce qui serait insensé, car nier ce que l'on est incapable de concevoir est une preuve d'orgueil et d'ignorance.

Ce qui nous importe de savoir est ceci : nous sommes immortels, nous sommes libres de choisir la route du bien ou du mal ; nous possédons un principe divin, l'Intelligence, une Conscience qui nous guide. Ecoutons-la, nous serons dans la voie de la progression et nous planerons au-dessus du mal, qui ne pourra plus nous atteindre.

Nous arriverons, comme disaient les Druides, dans le cercle des mondes heureux, où règnent la paix et l'harmonie.

Baronne CARTIER DE SAINT-RENÉ.

Modern Spiritualism

par FRANCK PODMORE

(Suite) (1)

Quant au mémoire dans lequel le Dr Hodgson décrit les trucs par lesquels Davey et Davis ont montré comment procédaient certains faux médiums, nous venons de le relire et ceux qui se proposent de se livrer à l'étude de cet important phénomène y trouveront de très utiles indications, pour se mettre à l'abri de l'erreur. Comme dans toutes les séances publiques des prestidigitateurs, ils détournaient l'attention des visiteurs par des discours, des questions, une agitation continue, pendant qu'ils substituaient leurs ardoises écrites d'avance à celles qui étaient apportées du dehors ; ou sous un prétexte quelconque ils se rendaient dans une pièce voisine pour manipuler ces dernières. Enfin, pour les ardoises simples, ils armaient leurs médius d'un dé terminé par une pointe ou portant un fragment d'ardoise ; ils écrivaient un ou deux mots à la face inférieure de l'ardoise placée sous la table, profitaient d'une distraction des assistants pour la retourner et présentaient ainsi de l'écriture sur la face supérieure. Quant au bruit de l'écri-

(1) Voir le no de Juillet, p. 42.

ture, il était imité en grattant l'ardoise ou la table avec une tige rigide.

Enfin, Hodgson fait remarquer avec raison qu'un certain nombre de récits de séances truquées laissent l'impression de faits sincères, parce que les manœuvres frauduleuses ont échappé à l'attention distraite de personnes inexpérimentées, ou parce que les comptes-rendus ont été écrits longtemps après et lorsque le souvenir de certains incidents caractéristiques avait eu le temps de s'effacer.

Nous n'avons pas à insister sur la différence qui existe entre les séances truquées, au milieu de l'agitation des assistants et celles du Dr Gibier avec Slade, par exemple. Le lecteur admettra certainement avec nous que M. Podmore a eu tort d'écrire qu'on n'est pas encore parvenu à mettre les ardoises hors d'atteinte du médium.

On comprend que M. Podmore ait consacré deux chapitres à la critique de la médiumnité de Daniel Dunglas Home, en présence ou dans la personne duquel se sont produits les phénomènes les plus étonnants et les mieux observés, car selon lui, le triomphe ou la défaite de ce médium serait le triomphe ou la défaite du spiritisme, ce qui est une illusion. On peut supprimer totalement Home et il restera encore assez de faits incontestables pour justifier la conviction des spirites.

M. Podmore dit que Home était d'une grande vanité, défaut commun à tant de médiums et d'une intelligence très ordinaire, ce en quoi nous sommes tout à fait d'accord avec lui. Cependant, par une assez singulière contradiction, après avoir reconnu que les faits produits en sa présence étaient les plus extraordinaires que l'on eût jamais observés, il affirme que somme toute, l'épithète de *vulgaire* peut s'appliquer aussi bien au médium qu'à l'homme ; que cet aventurier, ce charlatan n'a rien fait de nouveau et n'a rien produit que n'aient exécuté aussi bien que lui de nombreux médiums dont il donne la liste.

On est donc en droit de se demander comment, s'il n'y avait en lui qu'un jongleur vulgaire, cet homme d'une intelligence très ordinaire (voir ses réponses devant la commission d'Enquête de la Société de Dialectique), a pu *dès son adolescence* et pendant trente années, devant des milliers de personnes de toutes professions et de

toutes classes, parmi lesquelles des spécialistes et des savants venus exprès pour le démasquer, reproduire impunément ses tours d'adresse, sans être jamais démasqué, ni dans les séances publiques, où tout le monde était reçu, ni dans les séances privées, où il a été si souvent étudié de près.

M. Podmore convient que parmi ceux qui l'ont observé longuement, Home a toujours été considéré comme absolument sincère, honnête, d'une moralité irréprochable, se prêtant toujours de bonne grâce, quoi qu'en dise notre auteur, à tous les examens et à toutes les conditions qu'on lui a imposés.

Comme il faut le déprécier quand même, tout en cherchant des raisons pour expliquer un succès aussi constant, M. Podmore insinue d'abord, et il y revient, qu'il était bâtard. Cela paraîtra certainement de bien maigre importance à nos lecteurs, qui penseront, comme nous, que toute la question est de savoir si sa médiumnité était réelle ou simulée.

Il dit ensuite que Home choisissait ses témoins. Ceci est absolument contraire aux faits connus, sans parler des séances publiques où tout le monde pouvait avoir accès, on le voit paraître, aussi bien en Amérique que dans les diverses contrées de l'Europe, dans des cercles privés ou des cours princières, dont la composition ne lui était même pas connue et nous avons du reste le témoignage de Crookes, affirmant que les centaines de faits attestés par lui ont tous eu lieu *dans sa maison*, aux époques désignées par lui ; *qu'il a composé lui-même* son cercle d'amis, parmi lesquels beaucoup d'incrédules ; qu'il *a imposé ses conditions* et enfin, que, sauf en deux occasions, tout a été produit en pleine clarté.

Quant aux gens éclairés qui ont pu découvrir des fraudes, M. Podmore ne peut, dit-il, exclure la *possibilité* (on voit que c'est toujours le système de suppositions et d'insinuations) qu'ils aient gardé le silence par considération pour les amis qui les avaient invités et pour éviter le ridicule. Il oublie de nous dire pourquoi les très nombreux assistants venus dans le but unique de démasquer le médium ont aussi gardé le silence. Il ne devait cependant pas être extrêmement difficile de démasquer un jongleur aussi vulgaire et aussi peu intelligent et ils n'auraient pas manqué de se vanter de leur succès.

M. Podmore ajoute que beaucoup d'hommes distingués, dont plusieurs sont nommés, ayant reçu par l'intermédiaire de Home des messages se présentant comme venant de parents et d'amis décédés, qui leur parlaient avec exactitude de faits les plus intimes, avaient conçu pour lui une grande estime et se trouvaient d'autant plus disposés à considérer comme sincères les phénomènes physiques, que dans l'état de trance le médium faisait des discours empreints des sentiments les plus élevés et les plus purs.

Ainsi donc, selon M. Podmore lui-même, *ceux qui ont vu* sont unanimes à considérer les phénomènes comme réels et sincères.

Il était réservé à M. Podmore, *qui n'a rien vu*, de nous expliquer comment ce charlatan vulgaire a pu donner le change à tant de personnes et pendant tant d'années.

Pour ne donner prise à aucune contestation, nous laisserons de côté les séances obscures et cela nous sera d'autant plus facile que Home les évitait et qu'elles sont très peu nombreuses. Du reste, il n'est pas un des phénomènes cités qui ne se soit produit plusieurs fois en pleine lumière.

M. Podmore dit, qu'à la fin d'une séance, des idoles indiennes furent précipitées sur le parquet, mais que l'obscurité était telle, que les assistants ne pouvaient retrouver les fragments. Il est probable que cet incident est celui que Wilkinson et William Howitt ont raconté chacun de leur côté et dans lequel la lumière était suffisante pour que tous deux *pussent voir* les idoles. Wilkinson dit à propos de la principale : « En la considérant de plus près nous *vîmes* qu'on avait dévissé de son dos un baldaquin de métal et que ce dernier, en frappant contre la statue, devenait ainsi le nouvel agent de réponses spirituelles. D'autres réponses furent même données en heurtant les idoles contre le parquet. Deux fois l'idole fut apportée sur la table *dans un état parfaitement visible* et elle reprit doucement sa place sur le parquet. » Est-ce là cette obscurité qui ne permet même pas de retrouver les fragments ?

Il faut reconnaître, dit-il, que les mains de Home reposaient fréquemment sur la table, quoique la *seule preuve* que nous ayons soit la mention d'*un vague paquet blanchâtre* à la place où elles devaient se trouver dans une des rares séances en demi-obscurité.

Ceux qui ont lu les si nombreux comptes-rendus de séances en pleine lumière où la position des mains est très souvent signalée ne

pourront s'expliquer comment une pareille assertion a pu être émise. Ne pouvant attaquer le jeu des mains, M. Podmore s'en prend aux pieds et procédant toujours par insinuations, dit : Il *est probable* que dans la plupart des cas les pieds du médium furent responsables du jeu des guitares, des sonnettes, des attouchements d'esprits, des mains d'esprits, de la promenade et de la lévitation des chaises et des tables et de tout le reste.

Ainsi donc, d'après M. Podmore, ce sont les pieds de Home qui ont fait, *en pleine lumière*, flotter dans toutes les parties d'une chambre une sonnette qui tintait ; ce sont eux qui, dans les mêmes conditions d'éclairage, ont fait jouer des airs divers par des accordéons non truqués et tenus par le fond, les clefs en bas, hors de portée de la main, aussi bien par *des assistants* que par Home ; ce sont eux qui faisaient flotter en l'air ces mêmes accordéons, toujours jouant, quoique personne ne les touchât ; les pieds de Home faisaient retentir de coups les murs, le plafond, le parquet et mettaient en vibration tout l'appartement ; bien plus, ils se plaçaient sous la table dans les mains des assistants, qui les confondaient avec des mains d'esprits ; ces pieds magiques faisaient même descendre du plafond ou partir de divers points de la chambre des mains, qui prenaient des fleurs, des bagues et autres objets ; comme ils pouvaient sans doute s'allonger indéfiniment, ils allaient chercher, à l'autre extrémité du salon, des fauteuils, des chaises, des sophas et les amenaient près de la table. Etant doués de telles facultés, il ne devait pas leur être bien difficile de lever de lourdes tables jusqu'au plafond, hors de la portée de la plupart des assistants !

Voilà à quelles énormités peut arriver un homme, qui, dénué du plus petit élément de preuve, *ne veut* pas convenir de la vérité qui éclate à tous les yeux ! Cela n'empêchera pas M. Podmore, qui ne s'appuie que sur des suppositions toutes gratuites et aussi absurdes que celles que nous venons de signaler, d'*affirmer* que Home n'était qu'un aventurier, charlatan et vulgaire jongleur, comme il a déclaré que les demoiselles Fox étaient des petites filles vicieuses qui faisaient craquer leurs articulations. Il ne pouvait cependant pas ignorer que M. Crookes, après tant d'autres, avait examiné Kate Fox et qu'il avait écrit : *Pendant plusieurs mois* j'ai eu le plaisir d'avoir des occasions presque innombrables de constater les phé-

nomènes variés qui avaient lieu en présence de cette dame, et ce sont *ces bruits* que j'ai particulièrement étudiés. Avec M[lle] Fox il semble qu'il lui soit simplement nécessaire de placer la main sur n'importe quoi pour que des sons bruyants se fassent entendre, comme un triple choc et quelquefois *avec assez de force pour être entendus à travers l'intervalle de plusieurs chambres*. M. Podmore a-t-il trouvé l'articulation *responsable*, pour employer ses propres expressions, d'un pareil résultat ?

Toujours soucieux de respecter la vérité, M. Podmore dit que M. Crookes n'a jamais vu de mains d'esprits par un éclairage suffisant. Malheureusement pour lui, tout le monde peut lire à la page 161 de la traduction Française des *Recherches expérimentales* : « Je choisirai simplement quelques-uns des *nombreux cas* où j'ai vu ces mains en pleine lumière.

« Une petite main d'une forme très belle, s'éleva d'une table de salle à manger et me donna une fleur, elle apparut puis disparut à trois reprises différentes, en me donnant toute facilité de me convaincre que cette apparition était aussi réelle que ma propre main. Cela se passa *à la lumière dans ma propre chambre, les pieds et les mains du médium étant tenus par moi pendant ce temps.*

..... « *Nombre de fois*, moi-même et d'autres personnes avons *vu* une main pressant les touches d'un accordéon, pendant qu'au même moment nous voyions les deux mains du médium. »

M. Crookes a observé la formation de ces mains qui, quelquefois, *sous les yeux des assistants*, passent de l'état de masse vaporeuse à celui d'une main parfaite, que tous peuvent *voir et toucher*. Elles ont serré sa main avec la *ferme étreinte* d'un vieil ami. Il termine par ces mots : « J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper. Aucune tentative ni aucun effort ne furent faits pour me faire lâcher prise, mais peu à peu cette main *sembla se résoudre en vapeur* et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte ».

Que reste-t-il de l'affirmation de M. Podmore ? (1)

On sait que M. Crookes imagina plusieurs appareils destinés à mesurer la force psychique qui peut se développer en présence de

(1) On voit qu'avec M. Podmore, le lecteur est constamment obligé de recourir aux sources et que l'on ne peut rien accepter de lui que sous bénéfice d'inventaire.

certains médiums et spécialement de Home. Les expériences furent faites en présence du Dr Huggins, membre de la Société Royale, de Sergeant Cox, du frère de M. Crookes et de son aide de chimie. Les appareils étaient munis d'index *enregistreurs*. Avant que Home pénétrât dans la chambre, l'un de ces appareils était mis en place. Peu de temps auparavant, Crookes avait assisté à la toilette de Home ; il était donc certain que celui-ci ne portait aucun appareil caché. De chaque côté de Home un des observateurs avait les pieds sur les siens et il était étroitement surveillé. Dès qu'il posa les doigts sur l'extrémité de la planche, l'index placé à l'autre bout indiqua une pression égale *à 6 livres*. Pour faire la contre-épreuve, M. Crookes se tint debout sur l'appareil, un pied posé au même point que l'avaient été les doigts du médium. Il pesa de tout son poids (140 livres), donna des secousses et l'index ne marqua pas plus de *deux livres*.

Dans une autre expérience, Home tint les mains à une certaine *distance* de l'appareil, et celui-ci fut néanmoins influencé. M. Crookes reproduisit avec de légères modifications l'expérience du professeur Hare, dont nous avons déjà parlé. Il plongea la main entière dans l'eau, sans produire le plus léger effet, tandis que le bout des doigts de Home faisait varier l'index enregistreur. Ajoutons que ces expériences renouvelées avec un *autre médium* eurent le même résultat. Dans plusieurs cas Home fut éloigné de deux et même trois pieds de l'appareil ; ses pieds et ses mains étaient rigoureusement tenus et cependant le même résultat se reproduisit.

Il est intéressant de voir comment M. Podmore explique ces faits. Quelques critiques, dit-il, ont prétendu que les appareils étaient défectueux ; M. Balfour Stewart a supposé que tous les expérimentateurs étaient hallucinés (ainsi que l'appareil *enregistreur*, sans doute), et que Home et Mme Guppy étaient des sorciers, *Were-Wolves*, (loups-garous), capables d'influencer l'esprit des spectateurs sensitifs.

M. Podmore ne discute pas de pareilles niaiseries ; il a mieux que cela à nous présenter. M. Crookes, dit-il, a déclaré qu'une bonne expérience ne doit pas nécessiter une observation continue, car elle peut toujours se relâcher à un moment donné. Eh ! bien, M. Crookes n'a pas rempli cette condition. En effet, tous étant également chargés de surveiller les mains et les pieds, ils pouvaient

compter les uns sur les autres et se relâcher à un certain moment. En outre, l'expérience décrite *a dû* être précédée de beaucoup d'autres, et le médium, qui connaissait sans doute les recherches de Hare, avait pu se familiariser avec l'appareil. Bien plus, Crookes a déclaré que ses très nombreuses expériences ont prouvé que la faculté des médiums variait d'un jour à l'autre et, avec elle, le résultat obtenu. M. Podmore se croit autorisé à déclarer que Home étant un habile prestidigitateur, *dictait les conditions de l'expérience,* qu'il disposait le gaz de façon à empêcher l'observation, qu'il *plaçait* lui-même les observateurs et *détournait* leur attention au moment décisif. Il termine la série de ses affirmations qu'il sait parfaitement être contraires à la vérité, en déclarant que « cinq observateurs *sans expérience* ne pouvaient tenir tête à un aussi habile jongleur ».

Pour toute réponse nous rappellerons simplement ce que Crookes a dit de la façon dont il préparait et conduisait ses expériences, que nous avons déjà cité plus haut.

Quant à l'accusation de défaut de préparation, M. Podmore s'efforce de la justifier. Il n'a pas le mérite de l'invention, car il y a trente ans qu'elle a été formulée avec une telle insistance, que M. Crookes a cru devoir y répondre de la façon suivante ; il rappelle que lorsqu'il annonça son intention de chercher à savoir ce qu'il fallait penser de ces phénomènes psychiques dont on parlait tant, tout le monde déclara qu'avec un tel expérimentateur on allait enfin connaître la vérité. Mais lorsque, après *plusieurs années* de recherches patientes et rigoureuses, il vint annoncer l'existence d'une force non encore suffisamment étudiée, comme cela ne répondait pas à l'attente des sceptiques, il fut aussitôt disqualifié et déclaré mal préparé pour une pareille œuvre.

« Il me semble, dit-il, que mon crime le plus grand est d'être un spécialiste parmi les spécialistes ! Moi, un spécialiste parmi les spécialistes ! C'est vraiment nouveau pour moi, que j'aie limité mon attention à un seul sujet spécial. Mon chroniqueur serait-il assez bon pour me dire quel est ce sujet ? Est-ce la *chimie* générale, dont j'ai fait des comptes-rendus depuis la création du *Chemical Niews* en 1859 ? Est-ce le *Thallium,* au sujet duquel le public a probablement entendu dire tout ce qui pouvait l'intéresser ? (on sait que c'est M. Crookes qui a fait la découverte de ce corps). Est-ce *l'analyse chimique* sur laquelle j'ai récemment publié

un traité des *Méthodes choisies*, qui est le résultat de douze ans de travaux ? Est-ce la *désinfection*, la prévention et la guérison de la peste bovine, sur laquelle j'ai publié un rapport qui, on peut le dire, a popularisé l'acide phénique ? Est-ce la *photographie* sur laquelle j'ai écrit de très nombreux articles, tant sur la théorie que sur la pratique ? Est-ce la *métallurgie de l'or* et de l'argent, dans laquelle ma découverte de la valeur du sodium pour le procédé d'amalgamation est à présent largement employé en Australie, en Californie et dans l'Amérique du Sud ? Est-ce l'*Optique*, branche pour laquelle je n'ai que la place de renvoyer à mes mémoires sur quelques phénomènes de la lumière polarisée, publiés avant que j'eusse vingt et un ans ; à ma description détaillée du spectroscope et de mes travaux avec cet instrument à une époque où il était presque inconnu en Angleterre ; à mes articles sur les spectres solaires et terres rares ; à mes études sur les phénomènes optiques des opales et à la construction du microscope spectral ; à mes mémoires sur la mesure de l'intensité de la lumière et à la description de mon *Photomètre* de polarisation ? Ou bien ma spécialité est-elle l'*Astronomie* et la *météorologie*, puisque pendant un an j'ai été à l'Observatoire Radcliffe à Oxford où, en plus de ma fonction principale de surveiller le département de la météorologie j'avais partagé mes loisirs entre Homère et les mathématiques à Magdalen-Hall ; la chasse aux planètes et les prises de passages avec M. Pogson, maintenant directeur de l'observatoire de Madras, et la photographie céleste exécutée avec le magnifique héliomètre attaché à l'observatoire ?

Les *photographies* de la Lune, prises par moi en 1855 à l'Observatoire de M. Hartnup à Liverpool, ont été pendant plusieurs années les meilleures qui existassent et la Société Royale m'honora d'une gratification en argent pour poursuivre mes travaux sur ce sujet. Ces faits, joints à mon voyage à Oran l'année dernière, en qualité de membre de l'expédition envoyée par le Gouvernement pour y observer l'éclipse, et l'invitation que j'ai reçue naguère de me rendre à Ceylan pour le même but, sembleraient montrer que l'*Astronomie* est ma spécialité. A vrai dire, peu d'hommes de science prêtent moins que moi à l'accusation d'être un spécialiste parmi les spécialistes. »

Ajoutons que, depuis trente ans que cet article a été écrit, M. Crookes a fait des découvertes de premier ordre, entre autres

l'*Etat radiant* de la matière et ces fameuses ampoules qui portent son nom et qui ont permis la découverte capitale des rayons X.

Tel est l'homme dont les facultés d'observation et l'expérience comme expérimentateur sont dédaignées par M. Podmore. Mais continuons.

M. Podmore à propos d'une table chargée d'objets divers et qui s'incline jusqu'à 45°, sans qu'aucun de ces objets en soit précipité, dit que le truc employé est trop facile à découvrir et que Home, craignant d'être démasqué, a supprimé de sa liste ce tour trop dangereux. Il en cite cependant quelques-uns sans entrer dans les détails et convient que Lord Adare a été *une seule* fois témoin d'un fait qui ne laissait aucune équivoque. Nous ne savons dans quel sens il entend ce dernier mot, car il s'empresse aussitôt d'expliquer que le tour peut être joué en attachant les objets à un cheveu noir ou à un fil très ténu. Cela se fait, il est vrai, sur un théâtre, loin des spectateurs et avec un seul objet, mais le lecteur va juger si ce moyen aussi simple qu'enfantin pouvait être employé dans les cas suivants.

Voici d'abord une séance, tenue le 11 juin 1852, chez M. Partridge, avec Home. Etaient présents le Dr Hallock, M. Mme et Mlle Partridge, M. et Mme Taylor et M. Brittan. « Sur la table autour de laquelle nous étions assis, écrit M. Hallock, se trouvaient quelques feuilles de papier, un crayon, deux bougies et un verre d'eau. La table fut employée comme agent par les Esprits pour répondre à nos questions, et la première particularité qui tomba sous nos yeux fut que, malgré la rapidité de ses mouvements, tout ce qui était sur la table conservait sa position. (On voit ici qu'il ne s'agit pas d'un mouvement simple d'inclinaison, mais de secousses multiples et rapides pour frapper les coups).

Lorsque nous eûmes bien observé ce fait, la table qui était en acajou et parfaitement unie, s'éleva avec une inclinaison de trente degrés et resta ainsi avec les objets qu'elle supportait. Ce fut intéressant de voir un *crayon* conserver son immobilité sur une surface polie, inclinée sous un tel angle : il resta ainsi avec les autres objets, comme s'il eût été *collé* à la table. Maintes fois celle-ci reprit sa position naturelle, pour revenir ensuite à son degré d'inclinaison, afin de fixer en nous la conviction absolue que ce que nous voyions n'était l'œuvre d'aucune illusion de nos sens, mais bien une mani-

festation véritable d'une présence et d'une puissance spirituelles. On demanda ensuite aux Esprits de soulever la table sous le même angle et d'en détacher le crayon, en retenant le reste dans une position fixe, ce qui fut accordé. La table fut soulevée, le crayon roula par terre et les autre objets conservèrent leur fixité. On les pria de répéter la même expérience, mais cette fois en retenant tout, excepté *le verre*. Le résultat fut exactement le même ; le crayon et les autres objets conservèrent leur position, mais le verre glissa et fut reçu au bord de la table par la main d'une personne de la société. »

Nous demanderons seulement à M. Podmore à quel moment le crayon fut rattaché à son cheveu après avoir été ramassé, ou comment celui qui le ramassa ne s'aperçut pas de la présence du cheveu. Comment le verre était-il attaché d'abord, etc... Nous ne ferons pas l'injure à nos lecteurs de pousser plus loin. Citons seulement, pour terminer, un phénomène de la même soirée, bien propre à donner une idée de la puissance que M. Podmore attribue au *pied* de Home, qui, selon lui, fait danser tables et chaises. Le Dr Hallok poursuit ainsi son récit :

« Nous demandâmes alors si les Esprits pouvaient remuer la table, avec un homme dessus. On répondit : « Oui, avec deux hommes ». Notre poids réuni s'élevait à un peu plus de 350 livres ; mais en dépit de ce fardeau, la table se mut aussi aisément que si elle n'avait eu affaire qu'aux chandeliers et aux autres menus objets. Nous fûmes balancés en arrière et en avant, tantôt du côté de M. Home, tantôt dans une direction opposée ; puis le doigt du médium toucha la table, et celle-ci s'arrêta tout à coup. Finalement nous ajoutâmes en riant : « Quand vous serez fatigués de nous balancer, jetez-nous par terre ». Ce qui fut fait : le doigt du médium toucha de nouveau fortement et rapidement la table et nous roulâmes sur le parquet ».

Le second fait est raconté par M. Wilkinson : « La lourde table, avec nos mains toujours étendues sur elle, s'éleva sur un de ses côtés et se mit à *osciller en tous sens*, M. Home, ainsi que nous tous conservant, à part nos bras et nos mains qui suivaient les mouvements de la table, sur nos chaises une immobilité de marbre. La lampe qui était sur la table, nous paraissait toujours sur le point de tomber, mais M. Home nous assura qu'il n'y avait aucun danger

et qu'elle était maintenue solidement à sa place ». Il ne s'agit plus ici d'un petit objet sans poids ; quel cheveu pouvait donc retenir cette lampe sur une table qui *oscille en tous sens ?*

Le troisième fait est emprunté au récit de M. Bell dans le *Cornhill Magazine :* «...Il est encore un autre fait, le voici : la table se lève sur un de ses côtés jusqu'à ce que sa surface forme avec le plan un *angle d'environ 45°*. Là elle s'arrête. Selon les lois ordinaires, tout ce qui est à sa surface doit glisser ou tomber à terre : il n'en est rien : le vase de fleurs, les livres, les petits objets d'ornement semés çà et là, tout reste immobile, *comme s'ils étaient rivés à leur place*. Nous convenons d'ôter nos mains, de relever par dessus les bouts de tapis, de façon à dégager à nos yeux la colonne et le trépied de la table, et enfin de reculer nos chaises à une petite distance, pour pouvoir mieux observer un phénomène qui, dans son merveilleux développement au moins, est, je crois, nouveau pour nous tous. Notre éloignement est absolument sans effet, et nous voyons très distinctement sous toutes les faces l'exacte position de la table, qui, comme la tour de Pise, semble à chaque instant être sur le point de tomber. Dans le but de pousser l'expérience jusqu'aux dernières limites, quelqu'un murmure le désir de voir se développer le phénomène d'une manière plus concluante. Le vœu est exaucé : la table se rapproche de plus en plus de la perpendiculaire ; des trois griffes deux ont déjà quitté le sol et bientôt *tout l'édifice* repose sur la pointe extrême d'une seule griffe et s'y maintient, *malgré l'effrayante oscillation* à laquelle il est soumis, aussi solidement que s'il avait été une masse compacte, au lieu d'être *un composé d'objets détachés* et s'il eût obéi en cela aux règles sévères de l'équilibre, au lieu d'en avoir été une éclatante violation ».

Que pourraient faire ici les cheveux et les fils de M. Podmore ? Nous savons qu'il prétend que M. Bell n'était pas dans une disposition d'esprit qui lui permît de bien observer : c'est d'abord ce qu'il faudrait prouver. Nous ferons, en outre, remarquer que son récit a été confirmé de tous points par le Dr Gully.

M. Podmore termine ce chapitre par le récit d'un autre exploit de son fil invisible. Il prétend que, pendant qu'à la fin d'une séance M. Crookes et les autres assistants étaient occupés à ranger les appareils dont nous avons parlé plus haut, Home en aurait profité pour fixer son fil mince à une petite table couverte de papier blanc,

qui était posée sur la table et qu'après avoir passé ce fil en poulie sur un des ornements de la suspension à gaz, il en aurait attaché l'autre bout à une partie quelconque de ses vêtements. Tout le monde ayant pris place autour de la table, on vit cette latte se lever, flotter en l'air en imitant les mouvements d'un fragment de bois à la surface des petites vagues de la mer, et cela à deux reprises différentes. On comprend que pour M. Podmore, les mouvements étaient communiqués par des mouvements correspondants du corps du médium. Malheureusement pour notre ingénieux auteur, M. Crookes note avec soin que Mesdames William et Walter Crookes tenaient étroitement chacune une main du médium et que ses jambes étaient surveillées par ses voisins, tandis que tout son corps était absolument *immobile.* On conviendra que pour faire faire à la latte les petits exercices décrits plus haut, il fallait des mouvements tout aussi considérables de la partie du corps à laquelle le bout du fil était attaché. Et ceux qui le tenaient étroitement et le surveillaient dans toutes les parties de son corps ne s'en seraient pas aperçus ? Il nous semble difficile de pousser plus loin la confiance dans l'aveugle crédulité du lecteur.

(*A suivre*) Dr DUSART.

Société spirite V. Tournier

Séance du 27 juin 1903

Le guéridon était placé, comme toujours, au milieu du salon. Nous avons maintenant un guéridon creux, en osier, dont la concavité permet aux objets placés dessus de ne pas être projetés à terre lorsque la table se balance.

Dans cette concavité, il y avait deux sonnettes, une douzaine de bouchons marqués aux initiales des personnes préssntes et une boîte contenant du papier blanc et des crayons de différentes couleurs.

Nous avons eu balancement de la table, coups frappés pour réponse aux questions, 2 bouchons B et D lancés à Me Berthe Darget et sonnettes en l'air.

A la 2e partie de la séance, nous avons eu un froissement caractéristique en l'air et l'audition de grains tombant sur un tambour de basque qui était sur la table.

Nous avons tourné le bouton de la lampe Pigeon pour voir ce que c'était, et nous avons aperçu du gravier et le papier déchiré d'une bombe algérienne. Ceci sans doute pour nous prouver que les Esprits pouvaient manier et déchirer en l'air une de ces bombes sans la faire éclater. Puis cinq bombes algériennes ont éclaté en l'air, dans différentes directions, à une seconde d'intervalle environ.

J'avais reçu dans la journée la carte de M. Rahn, journaliste spirite connu à Berlin.

J'avais mis devant tout le monde cette carte dans la boîte avec les mots :

Je prie les Esprits d'écrire sur cette carte. Or, nous avons entendu écrire assez longtemps et cependant nous n'avons trouvé qu'un signe assez compliqué, écrit au crayon bleu sur cette carte de visite.

Autre fait : Ma femme disant qu'un Esprit lui prenait un peigne dans les cheveux, j'ai dit : Qu'il me l'envoie sur ma tête, et aussitôt le peigne est tombé sur ma tête et ensuite par terre.

J'étais à 2 m 50 de Mme Darget.

Commandant DARGET.

Ont signé le procès-verbal :

Me DARGET — Mrs PINARD
Mlles X et Y — TELMORON
ADMIRAULT
A.

Les Ouvrages Nouveaux

POÉSIES NOUVELLES

précédées des *Premières Poésies* In-18 du XIV-215 pages, avec portrait de l'auteur, par France DARGET. Prix : 2 fr. chez *Arnault et Cie,* à Tours.

Sully-Prudhomme écrivait le 4 avril 1900 au commandant Darget, du 5e cuirassiers, au sujet de quelques pensées de sa fille qu'il lui avait envoyées :

« Vous m'écrivez qu'elle a seulement 13 ans. Je ne puis revenir de mon étonnement...

« Je n'hésite pas à déclarer que la vocation du langage poétique est éminente chez elle...

« Je ne me rappelle pas avoir rencontré encore une disposition, une aptitude à la versification aussi évidente à pareil âge. »

Depuis, France Darget a fait paraître, en novembre 1901, un premier volume de poésie, avant sa 15e année ; cet ouvrage a obtenu le 1er prix de poésie — médaille d'or — à l'Académie nationale de Bordeaux.

L'édition de mille exemplaires a été épuisée en peu de temps, et cette vente subite a été un vrai succès de librairie.

Maintenant, France Darget fait paraître un 2e volume, *Poésies Nouvelles*, précédées de ses *Premières Poésies*. Les *Annales Politiques et Littéraires*, dans le numéro du 9 novembre 1900, l'avaient appelée « Une enfant prodige ». Sept journaux illustrés ont déjà donné son portrait. *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*) disait de cette jeune fille, dans son numéro du 25 septembre 1902 en citant les premiers vers de Victor Hugo et ceux de France Darget :

« Que l'on compare ces vers exquis à ceux que Victor Hugo écrivait à « 15 ans, alors qu'il était un peu plus âgé que France Darget. Eh bien, « je ne crains pas de le dire, avec toute la révérence qui est due aux « Dieux, mon choix est fait entre les vers de France Darget à 12 ans et « ceux de Victor Hugo à 15 ans ».

Sans permettre à notre enthousiasme d'aller si haut, nous constaterons seulement que le nom de France Darget a déjà pris place parmi ceux de la littérature contemporaine et que ses œuvres sont de celles qu'il faut connaître.

LES PARFUMS MAGIQUES

Odeurs, Onctions, Fumigations, Exhalaisons, Inhalations, en usage chez les anciens, dans les Temples pour consulter les Dieux dans le sommeil sacré ou en particulier ; au moyen-âge, dans différents buts ; actuellement, dans les cérémonies magiques, etc., par SANTINI DE RIOLS. In-18 de 208 pages. Prix 3 fr.

Le titre de cet ouvrage évoque une idée de mystère et de merveilleux qui attire et fixe l'attention de tous les amants de l'inconnu. C'est qu'en effet les parfums ont été employés dans tous les temps : dans le boudoir de la courtisane comme au fond des sanctuaires les plus vénérés, sans en excepter les autels de la magie cérémonielle. Ce sont les *parfums magiques* qui plongeaient en extase les prêtresses sur leur trépied pour entrer en communication avec les dieux qui inspiraient l'amour, et qui, au besoin, envoyaient dans l'autre monde ceux qui avaient cessé de plaire dans celui-ci.

La lecture de cet ouvrage est instructive et très attrayante. Sous une forme familière, dans un style simple, clair et concis, l'auteur, bien connu de nos lecteurs, traite à fond certaines questions d'une haute importance, donne des explications précises qui font comprendre que le mystère incompris d'autrefois peut être analysé, étudié, expliqué, grâce aux moyens d'investigations que possède la science naturelle.

Le chapitre consacré au *parfum de la femme*, a l'*odor feminea* est à signaler par la hardiesse des vues de l'auteur et par les mots très heureux qu'il emploie pour tourner les difficultés de certains détails scabreux qui pourraient effaroucher la pudeur des lectrices timorées. A signaler aussi, le dernier chapitre traitant des *parfums magnétiques et somnambuliques* où l'auteur reproduit quelques pages oubliées ou peu connues d'un magnétiseur qui fut estimé jadis, relatives au transport des parfums à distance. (*Notes de l'éditeur*).

Ecole pratique de Massage et de Magnétisme

L'examen pour l'obtention des diplômes vient d'avoir lieu à l'Ecole, 23, rue St-Merri.

Les concurrents, fort nombreux cette année, avaient à se présenter devant un jury sévère, composé des principales notabilités scientifiques du Magnétisme et du Massage, parmi lesquelles nous citerons MM. Durville, les Drs Encausse, Moutin, Ridet, notre distingué confrère M. G. Fabius de Champville, MM. Leoné, Soury, Hénault, Haffner.

Malgré les difficultés d'un programme scientifique très chargé, MM. Magnin, Schmid, Thibaut, Mme Andrieu et Mlle Tuson ont obtenu le diplôme de Masseur praticien et celui de magnétiseur-praticien ; MM. Linet, Fournée, Vogel, Dameron, Pavy, Derain Bahonneau, Laly, Pinard, Doumont, Robin, Mmes Vadrot, Heck, Denis, Laly, Boissé ont obtenu celui de Masseur praticien.

Le maximum des points étant 45 ; M. Magnin en ayant obtenu 42 1/2, gagne le *premier prix d'Instruction théorique et pratique* avec *Médaille d'honneur* ; M. Schmid avec 40 p. 1/2 gagne le *Second Prix*.

Les cours pour l'année scolaire 1903-04 recommenceront à l'Ecole, dans le courant d'octobre.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Le Nº de Juin de la *Médianita* nous donne une analyse assez sommaire de quatre séances avec Eusapia, tenues du 21 juillet au 14 Août 1902 par un groupe de Docteurs et d'hommes de science, qui, sauf un seul, ont signé les procès-verbaux rédigés par l'un d'eux, le Chevalier Ciaccio Mon-

talbano. On y rencontre les mouvements d'objets à distance, tables, chaises, carafes, les marques de doigts sur des surfaces noircies, les traces de crayon *à distance* sur les plastrons de chemises, déjà maintes fois signalés et constatés ici par tous les assistants, tandis que le médium était bien contrôlé. Nous n'y insistons pas.

Nous ne nous arrêtons pas davantage aux attouchements divers sans agents visibles, accusés par les seuls assistants qui en étaient les objets Tous ces phénomènes peuvent n'être que le résultat de l'extériorisation de la force psychique du médium, sauf cependant les traces de crayon sur le plastron des chemises, phénomène qui se complique d'une sorte d'apport.

Mais il en est un certain nombre d'autres qui paraissent indiquer l'intervention d'intelligences étrangères au médium. Telles sont les apparitions de formes fantômales vues par plusieurs assistants à la fois, auxquels elles répondent par signes et prodiguent des caresses.

Citons encore ce fait : un assistant croit reconnaître son père dans un de ces fantômes et lui demande, comme preuve d'identité, de prendre un objet qu'il porte constamment sur lui, en souvenir du disparu. Aussitôt une montre qu'il portait dans la poche de son pantalon en est retirée, détachée de sa chaîne et portée successivement à l'oreille de chacun des assistants.

Dans un autre cas, le médium en trance prononce des paroles affectueuses à l'adresse d'une assistante et aussitôt celle-ci se sent caresser la figure, comme le faisait son père, en même temps que les assistants entendent le craquement d'ongles spécial que le décédé avait l'habitude de produire.

Enfin une main *lumineuse* bien formée saisit une mandoline et la promène en l'air.

On voit que les facultés du médium napolitain non seulement se maintiennent, mais semblent même se développer ; car depuis quelques années les preuves de l'intervention d'intelligences étrangères se multiplient en sa présence.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le *Light* du 27 Juin publie l'analyse d'un livre du plus haut intérêt, écrit en allemand par une dame d'origine anglaise, mariée à un officier allemand. Il a pour titre : *Mystérieuses aventures de la vie d'une non-spirite*.

L'auteur, Mme R... admet, et l'on va voir qu'elle a de sérieuses raisons pour cela, la réalité des phénomènes, la communication entre les deux mondes et adopte tous les enseignements des Esprits, *autant qu'ils ne contredisent pas ceux de la Bible*. Elle proteste de sa foi absolue à la divi-

nité du Christ et au mystère de la Rédemption, ce qui prouve, selon elle, qu'elle n'est pas spirite.

Il est vrai que de ce côté-ci de la Manche les spirites n'admettent pas un corps de doctrines imposé et des dogmes immuables et sont plutôt portés à n'adopter que ceux des préceptes de la Bible *qui ne contredisent pas les notions transmises par les esprits.* Ils considèrent le Christ comme un des grands, le plus grand sans doute, des missionnaires qui ont paru sur notre planète, mais refusent de croire à la rédemption d'une faute qui n'est que du domaine de la légende. Il leur serait donc assez difficile de faire rentrer logiquement Mme R...dans une classification quelconque.

Il n'en est pas de même de nos voisins qui se préoccupent sans cesse de mettre d'accord les esprits avec la Bible qu'ils citent à tout propos et admettent la Rédemption. Ils se demandent si la protestation de Mme R..., considérée par eux comme bien nettement spirite, ne vient pas surtout de la crainte de compromettre son mari aux yeux de Guillaume, dont les procédés empreints du libéralisme que nous connaissons, réussissent aussi bien contre les socialistes que contre les spirites.

En définitive la qualification de Mme R... n'a pour nous qu'un intérêt assez médiocre. Il n'en est pas de même des faits observés et racontés par elle et que nous allons résumer d'après notre confrère le *Light.* Nous voyons que pendant les premières années de sa vie, la médiumnité de Mme R... se manifeste par un assez grand nombre de phénomènes d'importance secondaire. Un d'eux fait exception : il s'agit de la production de son double, qui faillit lui attirer des ennuis. Tandis qu'elle était en pension à Dresde, on la vit et on l'entendit déchiffrer un morceau difficile sur le piano, tandis qu'elle préparait ses devoirs à l'étude au milieu des autres élèves. Dans une autre circonstance une de ses maîtresses, accompagnée de plusieurs élèves, la vit se promener seule dans une rue de la ville, tandis que l'enquête démontra qu'à ce moment elle était profondément endormie dans son lit.

Plus tard, ayant épousé un officier allemand, elle habita successivement un château acheté par son père et une maison de campagne appartenant à son mari. Dans l'un comme dans l'autre de ces domiciles, elle fut tourmentée par un ou plusieurs de ces esprits perturbateurs auxquels les Allemands ont donné le nom de *Poltergeister*, auteurs des phénomènes de hantise. Tintement de sonnettes, portes ouvertes et fermées, bouleversements de mobiliers, bruits divers, ne cessèrent pendant des années. Seuls ses deux jeunes enfants, qui semblent avoir été des clairvoyants, disaient avoir maintes fois rencontré un homme avec une grande barbe et une femme vêtue de blanc. Ce ne fut qu'après un laps de temps considérable que l'auteur et son mari trouvèrent le mot de cette énigme en lisant le volume de Florence Marryat, intitulé : *Il n'y a pas de mort.*

A partir de ce moment ils font avec succès des évocations. Des parents

et des amis se joignent à eux, forment un cercle où se développent les phénomènes les plus intéressants. Ils tiennent trois cent soixante séances et obtiennent des communications et des manifestations qui fournirent la matière de cinq gros volumes. Les guides de ces réunions étaient le beau-père de Mme R... et un vieux docteur qui leur prodigua ses conseils dans les cas de maladie.

Un changement de résidence provoqua la dispersion du cercle.

Plus tard eurent lieu des séances avec Anna Rothe, qui méritent de nous arrêter, car elles nous semblent des plus remarquables. Elles furent affirmées par serment dans le trop fameux procès que tout le monde connaît. Mme R... et son mari allèrent recevoir à la gare le médium et son impresario, qui arrivaient sans aucun bagage. La séance eut lieu dans un salon très éclairé par de nombreuses lampes, en présence de nombreux voisins et du père de Mme R..., très sceptique. Pendant cette séance, qui dura deux heures, on vit arriver en flottant doucement dans l'air une énorme quantité de fleurs, toutes fraîches et encore humides, paraissant entrer par les fenêtres ou provenir des murs, du plafond, de toutes parts. La table en fut complètement couverte. Si l'on songe que le médium venait de faire sept heures de chemin de fer en plein été, on admettra sans peine que le nombre et l'état des fleurs excluaient tout soupçon de tricherie.

On se rendit ensuite près de la sœur gravement malade de Mme R... et, le médium étant tombé en trance, on vit une branche de myrthe entrer par la fenêtre ouverte près de laquelle se trouvait la malade et se déposer sur son lit.

Comme le père de Mme R....persistait dans son scepticisme, elle demanda une nouvelle séance à l'automne, avec l'espoir d'obtenir des matérialisations. Comme la première fois, on reçoit à la gare, le médium, qui n'est plus perdu de vue et le soir a lieu une nouvelle séance de fleurs, aussi réussie que la première. Le lendemain matin, comme on se promenait dans le jardin, de nombreuses roses et des myosotis tombèrent sur les enfants et formèrent une couronne sur le chapeau du père de Mme R...

Le soir de ce second jour, des dispositions sont prises en vue de l'organisation d'une séance de matérialisations, pour laquelle le médium montrait peu d'enthousiasme, parce qu'il n'en avait jamais fait. Un petit salon s'ouvrant sur le grand est fermé par de simples rideaux, tandis que portes et fenêtres sont soigneusement closes. Mme R....et quelques dames conduisent Anna Rothe dans une chambre, la déshabillent *complètement*, emportent ses vêtements dans une autre pièce à l'étage supérieur et la revêtent de vêtements sombres, de telle sorte qu'elle ne portait pas sur elle *un seul fil blanc*. Elle est introduite ainsi vêtue dans le cabinet noir, tandis que l'inévitable Jenstch reste dans le salon entre deux messieurs, qui ne le quittent pas. Mme R....constate que les vêtements du médium n'avaient rien de particulier et qu'elle n'y a trouvé qu'une petite poche pour le mouchoir.

La séance fut tenue dans une demi-obscurité et fut réussie de tous points. Plus de douze fantômes vêtus de blanc, tant hommes que femmes, se montrèrent. Chaque fois que l'un deux écartait les rideaux pour pénétrer dans le salon, *on voyait distinctement le médium* vêtu de noir, assis dans son fauteuil, entouré de fantômes blancs, qui l'éclairaient de leurs mains lumineuses. Plusieurs furent reconnus ; ils étaient lumineux par eux-mêmes et dégageaient une odeur phosphorée, que l'on ne retrouva pas dans les vêtements noirs, lorsque le médium les eut déposés.

En Juin 1900, de nouvelles séances eurent lieu avec Anna Rothe. On prit les mêmes précautions et le sucès fut aussi complet, tant comme apport de fleurs, que comme matérialisations. Cependant, cette fois le salon était éclairé par une petite lampe et les fantômes n'étaient pas lumineux, ni aussi complètement formés. Quelques-uns parlèrent à voix très basse. Une forme féminine vint au milieu du salon, s'agenouilla et, levant les mains au ciel, s'écria : « Père ! Père ! » Ses traits étaient si nets que Mme R.....ainsi que ses frères et ses sœurs s'écrièrent ensemble : « Notre première belle-mère ! » Mme R.....lui demanda de s'approcher d'elle, ce qui eut lieu et elle la reconnut sans conserver aucun doute.

Une de ses belles-sœurs qui avait, quelques années auparavant, perdu un tout jeune enfant, avait, avant la séance formulé mentalement le désir de le voir apparaître. En séance elle demande tout haut si personne ne viendrait pour elle. Derrière le rideau un des guides du médium dit : « Vous désirez voir votre petit enfant. Nous craignons qu'il soit trop petit ; mais nous allons faire notre possible. » On entendit ensuite le son de plusieurs voix discutant derrière le rideau et tous les assistants distinguèrent ces mots : « Prenez-le dans vos bras. » Aussitôt les rideaux s'ouvrirent et on vit rentrer la belle-mère portant un petit enfant dans ses bras. Celui-ci ressemblait tellement à une poupée, que des assistants s'écrièrent : « Ce n'est pas un enfant ! » Mme R... craignit d'abord une mystification de la part des esprits ; mais bientôt la belle-mère s'arrêtant, déposa l'enfant sur le tapis, au milieu du cercle et se retira derrière le rideau. Le petit être se dirigea alors vers ses parents. La belle-mère rentra, prit l'enfant et en passant devant Mme R..., le lui présenta, puis, la saluant, disparut derrière le rideau. A la fin de la séance, Mme R... conduisit elle-même le médium dans la chambre où on avait déposé ses vêtements et assista de nouveau à sa toilette.

A l'automne de cette même année 1900, Anna Rothe vint de nouveau ; mais ses facultés semblaient en grande décadence et la séance ne donna que de fâcheuses impressions aux assistants, dont plusieurs étaient venus de Russie dans le but unique de la voir. A plusieurs reprises elle parut prendre les fleurs derrière elle, comme on l'a signalé plusieurs fois depuis.

Il est très possible que le médium sentant décliner ses facultés, ait eu recours dans ces derniers temps à la fraude, plutôt que d'accepter fran-

chement un échec, Elle donnerait ainsi raison aussi bien à ses détracteurs qu'à ceux qui ont foi en elle.

Le N° du 11 juillet contient quelques observations qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. C'est ainsi qu'il reproduit deux cas présentés par le Rév. Axel Lundeberg au *Progressive Thinker* comme lui étant personnels. « Deux de mes amis, dit le narrateur, le mari et sa femme, Suédois de la Dalécarlie, assistaient à une séance de matérialisations. A un moment donné une forme féminine apparut, disant être la belle-sœur décédée de mon ami. Comme nous demandions une preuve d'identité, elle leva le bras et le maintint au-dessus de sa tête, qui paraissait rouge et brûlante, comme sous l'action d'une fièvre violente, geste que l'on avait remarqué chez elle dans les derniers moments de sa vie. Elle ne parlait que le patois de la petite localité qu'elle avait habitée et le médium était une dame américaine qui n'en connaissait pas un seul mot. »

Voici maintenant un cas de nature discutable : « Il y a quelques années je convins avec un de mes amis, rédacteur d'un journal dans une des plus grandes villes de l'Extrême-Ouest, d'aller passer quelques jours dans une propriété située à soixante-dix milles au Nord de cette ville. Je devais partir d'abord et il me rejoindrait quelques jours plus tard. En le quittant, je rencontrai un autre ami, qui m'engagea à l'accompagner dans une autre propiété, au sud de la même ville. Comme mon premier engagement m'en laissait le temps, j'acceptai et je pris un train qu'un accident arrêta pendant quelque temps dans une situation critique. Je n'arrivai chez mon ami que trois jours plus tard que la date convenue. Pendant que j'y attendais mon ami, je reçus de lui une lettre demandant si j'étais arrivé sain et sauf et me priant de le tirer d'une très vive inquiétude.

Voici ce qui s'était passé : Tandis qu'il était dans son bureau de rédaction, il éprouva le besoin d'écrire mécaniquement, et une communication écrite en caractères qui lui étaient tout à fait étrangers, lui apprit, *au moment où se produisait l'accident,* que je me trouvais dans une situation critique, tandis qu'il me croyait parfaitement installé déjà dans sa propriété. » L'auteur ne pense pas que ce soit un cas de télépathie, car son ami était à ce moment sans aucune préoccupation à son sujet et quant à lui, il était tout occupé à causer de l'accident avec les autres voyageurs du train. Il reste donc selon lui l'hypothèse d'un avertissement transmis à son ami par un esprit bienveillant.

H. A. Dallas rend compte d'une expérience de *vision dans le crystal* qu'il fit avec le médium Von Bourg. Après une première scène d'un caractère privé, qui n'est pas relatée, se présente dans le Crystal un personnage que Dallas reconnaît à la description ; qui dit être son oncle, mort depuis deux ans et indique son âge, tous détails exacts.

Le médium voyant un bureau et des papiers demande au consultant si son oncle ne l'avait pas aidé dans la rédaction d'un acte quelconque. Dallas répond qu'il lui a donné des conseils pour la rédaction de son tes-

tament. Le médium dit : « Je vois le mot : *incorrect* ». — « Faut-il le rédiger de nouveau ? » — « Non, la partie essentielle est bien, mais il y a un détail qu'il faut modifier, car il pourrait enlever de la valeur au testament. Il faut le revoir. » Dallas le relit, mais peu familiarisé avec les formules juridiques, ne trouve rien et se décide à consulter un homme de loi, qui lui répond dans les termes mêmes employés par le médium : « La rédaction du testament contient une bévue, qui nuirait à la valeur de l'acte. »

Dallas ajoute que l'oncle en question avait été son tuteur et s'était toujours occupé de ses affaires, ce qui pourrait expliquer l'intérêt qu'il y portait encore après sa mort.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

Dans l'analyse du livre de M. H. Parenty intitulé : *Les Tourbillons de Descartes et la science moderne,* l'auteur fait voir qu'au siècle dernier la forme générale des *tourbillons,* imaginé par le grand philosophe du XVIIe siècle s'est introduite dans toutes les sciences. Les lois de la chimie tendent de plus en plus à se relier aux lois de l'électricité ; les derniers travaux de Berthelot viennent de donner à l'effluve électrique toute sa puissance créatrice, et il est peut-être permis de considérer cet effluve comme un mouvement tourbillonnaire. Même l'hypothèse d'une matière unique n'a plus rien d'absurde, mais même n'a plus rien d'improbable.

Aujourd'hui, la théorie des tourbillons de Descartes et la théorie moléculaire de Newton ne suffisent plus à expliquer tous les phénomènes de la physique ; mais on peut dire que rien ne vient infirmer cette opinion du plus audacieux des deux, de Descartes, que les vertus et les qualités des corps sont dues à des mouvements dont il sera longtemps encore difficile de donner une définition. Joseph Bertrand a émis cette opinion paradoxale, que l'imperfection même des instruments de mesure créés par la science avait facilité les grandes découvertes. Cette imperfection, en atténuant l'irrégularité des mouvements de la matière, a permis de donner de ces mouvements une définition géométrique simple, une image sommaire. Peu à peu la formule s'est compliquée, l'image s'est précisée, les lois de Képler et celles de Newton ne suffisent plus à représenter rigoureusement les phénomènes de la nature. Et cette complexité réelle, M. Parenty montre qu'on en trouve une affirmation perpétuelle en toutes les œuvres de Descartes, qui la pressentait.

Le Journal

du mercredi 1er juillet, publie un article de M. Jean de Bonnefon sur une chapelle consacrée à un saint Expédie, qui, probablement, suivant lui, n'a jamais existé. Jouant sur son nom, les inventeurs de ce nouveau fétiche lu

accordent le pouvoir de faire obtenir rapidement ce que l'on désire. Mais comme la réalisation ne suit pas toujours l'invocation du saint, les lanceurs de l'affaire ont eu soin d'imprimer dans la brochure consacrée à son histoire présumée : « Si les desseins impénétrables de la providence divine ne permettent pas que votre douleur, nécessaire au salut de votre âme, disparaisse, au moins vous aidera-t-il, et de la meilleure manière, en vous obtenant la patience, cet oreiller du malade qui, seul, lui procure un peu de repos.»

« C'est vraiment fort bien dit, ajoute M. de Bonnefon, et il faut croire que les impies ne fermeront pas une chapelle qui fait plus à elle seule contre la religion de Jésus-Christ que toutes les œuvres des athées, que toutes les lois des ennemis. Ce ne sont pas les gouvernements qui tuent l'Eglise. Ce sont les chapelles mondaines, les boutiques de faux roman et de fausse piété, les bazars opulents et les opuscules indigents qui menacent de laisser finir dans le ridicule une religion qui commença dans le sublime. » Sévère, mais juste.

La Revue Spirite

continue, par la plume toujours élégante de M. Grimard, l'exposition des théories théosophiques sur la destinée de l'âme après la mort. Elles n'ont rien de bien original. Chacun a une existence subjective en rapport avec sa mentalité. Mais comme la pensée se réalise dans l'espace en formes concrètes, l'assassin poursuivi par le remords verra constamment son crime, le suicidé repassera par toutes les affres de son agonie, etc. Les êtres moins grossiers vivront comme sur la terre, moins les besoins physiques, dans une oisive et stupide indolence ; les savants ou les intellectuels continueront leurs recherches terrestres et, pour continuer l'analogie, ils devront mourir une seconde fois, c'est-à-dire abandonner leur *coque astrale*. Tout cela est bien terrestre pour l'au-delà ! Cette partie de l'univers est peuplée aussi d'êtres humains en sortie temporaire de leurs corps et d'élémentals et d'élémentaux qui, suivant nous, n'ont jamais existé que dans l'imagination féconde des adeptes. Jamais les esprits qui se sont manifestés depuis 50 années ne nous ont parlé des *coques* ou des *loques* astrales, et jamais non plus ils ne nous ont dit que c'était entraver leur évolution que de les évoquer. Au contraire, beaucoup réclament notre aide par la prière et nos bons conseils ce qui démontre le côté fantaisiste des théories théosophiques.

M. Léopold Dauvil, dans ses *Vieilles Notes*, nous montre combien les évocations spirites qui ne s'adressent qu'aux esprits de bas étage peuvent être funestes pour la santé morale et physique de l'évocateur. Il cite l'exemple d'un malheureux qui mélangeait indistinctement le Spiritisme avec la magie et la sorcellerie, et qui finit par mourir fou. Il est bon de faire connaître ces cas extrêmes pour mettre en garde les gens inexpérimentés, contre les dangers de pratiques dont ils ne soupçonnent pas la

gravité. M. Magnien nous signale l'existence d'un sujet somnambulique qui, comme la Lina de M. de Rochas, est sensible aux suggestions de la musique et les réalise avec une grande intensité. Trois photographies montrent ses attitudes diverses lorsqu'elle est sous l'empire d'un sentiment intense produit par l'audition d'un air tragique ou gracieux.

Le Messager

publie dans son n° du 1er juillet un article tiré des *Soixante ans de Souvenirs* de Legouvé, nous le reproduisons dans cette livraison. Il nous apprend aussi que le célèbre médium Alfred Peters arrivera à Liège du 1er au 8 juillet. Les personnes qui désirent assister à ses séances, peuvent se faire inscrire aux bureaux du *Messager*, 21, rue Grauvet à Liège.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy

La Société continue ses études impartiales des différents systèmes philosophiques qui se partagent la pensée des hommes de notre époque. Elle publie cette fois une Etude sur la Magie et la Sorcellerie qui est le résumé d'une conférence faite le 5 avril 1903 par M. le colonel Collet. Voici un cas intéressant de Télépathie dont le narrateur connaît personnellement les témoins :

Madame Z. avait un fils marié, habitant une rue assez éloignée de son domicile. Une nuit, à onze heures, Madame Z., réveilla son mari et lui dit qu'elle venait d'entendre la voix de son fils appelant avec angoisse sa maman, comme s'il était en danger et demandant assistance ; elle le pria de se lever et de regarder dans la rue. Son mari, et sa fille éveillée la rassurèrent de leur mieux.

Le lendemain, on vint prévenir la famille Z , que le cadavre du fils venait d'être retiré du canal. L'idée d'un suicide ou d'un crime devait être écartée. Un accident seul avait été la cause de la chute dans le canal. Le médecin légiste fit remonter la mort à onze heures du soir, heure à laquelle, précisément, la mère avait entendu l'appel de son fils.

L'Echo du Merveilleux

du 1er juillet donne des détails sur les objets qui entourent la momie de la sorcière égyptienne trouvée dans les fouilles d'Antinoë. M. Gayet explique au reporter l'usage probable du miroir magique, mais, ne connaissant pas les expériences de l'hypnotisme, il ne voit que jongleries dans les paroles prononcées par l'évocatrice Myrithis, tandis que pour nous, il paraît résulter de ces pratiques que l'enfant qui servait aux incantations devait entrer en somnambulisme, et dans cet état, grâce à sa clairvoyance et au miroir, il pouvait décrire des scènes se passant au loin ou des événements passés ou futurs se rapportant au consultant. Il ne faut pas oublier que l'évocation des morts était pratiquée en Egypte depuis la plus haute antiquité, car la défense faite par Moïse aux Hébreux de *faire parler le bois*, montre que nos tables tournantes étaient usitées

quelques milliers d'années avant Jésus-Christ. Les prêtres s'étaient réservé le monopole des évocations, c'est pourquoi ils poursuivaient de leur haine ceux qui avaient l'audace de se passer de leur concours.

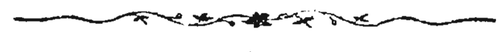
Nous lisons aussi un article sur les propriétés de ce nouveau métal appelé Radium dont nous avons entretenu nos lecteurs depuis deux ans. On sait qu'il émet spontanément des radiations lumineuses dans l'obscurité, qu'il impressionne la plaque photographique ; qu'il émet des rayons X et des rayons cathodiques, qu'il décharge à distance les corps électrisés, etc. Ses radiations, ainsi que celles des métaux frappés par la lumière, celles qui se dégagent des réactions chimiques, des effluves électriques constituent des états nouveaux de la matière et nous rapprochent de ces fluides dont les Esprits nous ont enseigné l'existence et dont il était de bon ton de se moquer, hier encore, dans les milieux officiels.

La Revue des Etudes psychiques

de février publie une bonne analyse de la traduction française de *La voyante de Prévorst* par M. le Dr Dusart.

Cette étude est accompagnée d'une phototypie exécutée d'après le tableau de M. Gabriel Max, qui connaissait personnellement Frédérica Hauffe. La figure de la voyante est d'une beauté mélancolique et l'on voit sur ses traits comme un reflet de son âme affinée par la souffrance terrestre. Dans sa critique, M. de Vesmes dit que le *Livre des Esprits* a fait plus de mal au Spiritisme que le *Livre des Médiums* ne lui a fait de bien. Nous sommes d'un avis diamétralement opposé, car si beaucoup de ceux qui sont devenus des adeptes n'avaient eu pour se convaincre que des manifestations physiques, il y a beau temps qu'on ne parlerait plus du Spiritisme en France, tandis que la philosophie du Maître a consolé des millions de cœurs meurtris et expliqué en partie l'énigme du monde, insoluble avec les enseignements matérialistes ou religieux.

Dans une brochure publiée sur La *Society for psychical Research*, par M. E. T. Bernett, on lit cette appréciation du professeur Sidgwick qu est encore d'actualité, que la position du monde savant vis-à-vis des phénomènes psychiques : *est un scandale pour l'époque éclairée dans laquelle nous vivons.*



Avis

M. Delanne a l'honneur d'informer ses correspondants que pour raison de santé, il est obligé de s'absenter pendant le mois de Septembre. — Il reprendra ses réceptions au mois d'Octobre.

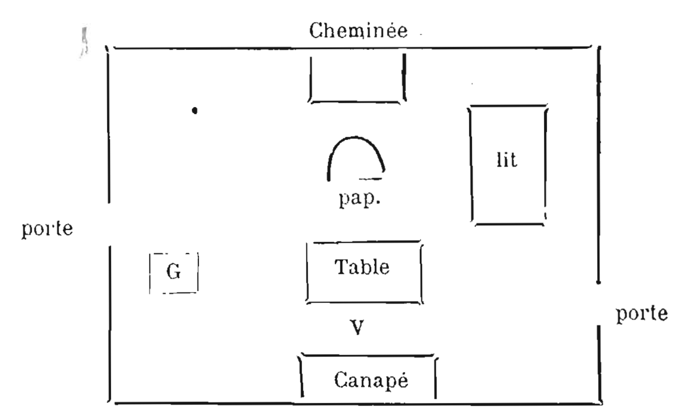
Le Gérant : DIDELOT.
Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

Extériorisation de la pensée

(*Suite*) (1)

Nous allons reproduire le récit d'une série d'expériences faites en 1888, ar le Docteur Gibotteau (2), qui sont du plus haut intérêt,et qui montrent avec évidence cette transmission d'images mentales, à mesure qu'elles se produisaient. Le sujet était Madame R., surveillante à l'hôpital où le Dr Gibotteau était interne.

Un soir, Mme R. vint chez M. Gibotteau. « A ce moment, dit-il, mon ascendant sur elle était considérable. Je résolus de me borner à lui donner des hallucinations,mais de les faire aussi nombreuses et aussi variées que possible. Pendant toute la séance elle resta assise sur un canapé *V* à environ 1 mètre de moi qui était assis sur un fauteuil *G* à sa gauche, à angle droit.



Un guéridon était devant elle. Dès le commencement, elle ferma à moitié les yeux et prit un air un peu vague, mais il n'y eut pas de changement dans sa voix, pas de réveil, pas de phénomène d'oubli, et il m'est impossible d'appeler sommeil l'état dans lequel elle se trouvait. A aucun moment je ne lui donnai la main, ce que j'avais d'ailleurs fait avec elle dans d'autres circonstances.

Je commençai par lui faire regarder les objets placés sur la table devant elle ; cette table était recouverte d'un tapis jaunâtre, sans dessin bien apparent. La lampe était sur la cheminée à quelque distance, mais on y voyait assez pour lire.

Je dois dire un mot de la méthode employée ; j'usais d'artifice, car les représentations visuelles sont très peu développées chez moi. Après avoir regardé les objets réels, je fermais les yeux, j'en évoquais de mon mieux

(1) Voir le n° d'août. p. 65.

(2) *Annales psychiques*, 1892, p. 328.

l'image mentale et, toujours les yeux fermés, je modifiais ce tableau suivant ma fantaisie. Je l'ai déjà dit, le sujet avait les paupières baissées, et je pense que, de même que pour moi, ce qui changeait pour elle, c'était moins l'image réelle que l'image mentale. Il est donc un peu ambitieux d'appeler hallucinations les résultats que j'obtenais Ce n'est que tout à fait à la fin de la séance, au bout de trois heures, que Madame R. finit par ne plus bien distinguer de la réalité les tableaux que je lui suggérais. Jusque-là elle se rendait compte de leur nature réelle et pourtant, quand ils étaient effrayants, elle prenait peur et me priait de cesser.

Un gros encrier à ressort était sur la table. Elle le vit successivement glisser à droite et à gauche jusqu'au bout du tapis, s'y promener en tous sens, s'ouvrir brusquement comme par l'effet du ressort, se renverser en répandant l'encre ; plus tard l'encrier s'ouvrit et il en sortit un petit serpent. J'imaginai alors de le supprimer mentalement et de ne plus voir que le tapis ; le succès fut immédiat, l'encrier avait disparu et resta absent le temps qu'il me plut.

Il y avait devant la cheminée un grand morceau de papier d'emballage gris, qui gardait la forme du paquet qu'il avait recouvert et laissait sous lui une cavité. Ce papier se mit à onduler, à se soulever, et il sortit de dessous un cochon d'Inde, plusieurs lapins. J'imaginai un de ces lapins, blanc, puis il me prit fantaisie d'y ajouter quelques rares taches de couleur. — « Tiens, me dit-on, — un lapin blanc, il a une oreille grise ou jaune » Au lapin succéda un énorme serpent. D'abord roulé sous le papier qu'il soulevait, il se déroula et parut devant la table, à la terreur de Mme R. — Je ne puis me rappeler si je réussis à le faire siffler comme je l'essayais.

Alors j'essayais d'animaux plus grands. Vers la porte de la chambre, je fis venir un cheval bai, puis un cheval blanc, un lion, (plutôt deviné que vu, car j'arrivais mal à l'évoquer), un ours debout dressé sur ses pattes. Un cheval vint aussi entre la table et la cheminée. Enfin, l'ours vint prendre ma place sur le fauteuil. Tantôt je me déplaçais en imagination et je voyais le fauteuil avec l'ours (un grand ours brun) comme assis à ma place ; tantôt j'essayais de me transformer en animal, voyant ses pattes à la place de mes bras, etc. La distinction entre les deux méthodes est très nette et je compte y revenir ailleurs ; la seconde, trans formation directe, m'a paru le plus facile.

Je mis successivement à ma place un chien (très bien vu), un cheval (cabré à la place du fauteuil), un lion (toujours mal évoqué). Je fis défiler à plusieurs reprises ces animaux en changeant l'ordre. Alors reprenant le fait de la disparition de l'encrier, j'imaginai mon fauteuil *vide* et aussitôt on me dit. « Où êtes-vous ? vous n'êtes plus dans le fauteuil, cela me fait peur ». Je recommençai plusieurs fois, alternant avec les animaux, jamais il n'y eut d'erreur : « Je ne vous vois pas disparaître tout à coup,

mais à votre place, *il y a une espèce de brouillard* (1), qui se rétrécit vite, et quand il n'y en a plus, le fauteuil est vide » Je profitai de l'enseignement et je trouvai plus efficace et moins fatiguant d'imaginer à ma place un brouillard gris qui diminuait du contour au centre. Je regrette très vivement de n'avoir pas essayé de me montrer dans une autre place de la chambre, le fauteuil où j'étais réellement paraissant vide.

La séance continua, avec moins d'intérêt peut-être. Sur le lit, qui faisait avec les rideaux une tache sombre, je fis apparaître, couchées et généralement accoudées, une dizaine de personnes familières, B.., des internes, des infirmiers Mme R. avait quelque difficulté à les reconnaître. Cependant, dans toute autre séance, les résultats eussent passé pour bons

Il était près de minuit, je mis fin à la séance qui avait duré environ trois heures (peut-être un peu moins) et j'accompagnai mon sujet vers son domicile Mon influence sur elle n'avait pas diminué, et tout le long des rues, elle voyait, suivant qu'il me plaisait, les réverbères arrachés tomber sur elle ; des tas de pierre s'entassaient sur le trottoir et l'*obligeaient* à en descendre ; les maisons chancelaient et se penchaient : des fenêtres s'ouvraient, il en tombait des matelats ou des hommes Toutes ces images étaient très fugaces. Je passais rapidement de l'une à l'autre, mais je réussissais à coup sûr.

Depuis, je n'ai jamais réussi à obtenir une séance aussi remarquable, ni de Madame R. sur laquelle mon influence décrut rapidement, ni d'aucun autre sujet. Je n'estime pas à moins de 400 ou 500 le nombre des images que je transférai ; un très petit nombre ne réussirent pas : quelques animaux près de la porte, et les figures sur le lit surtout ; mais il n'y eut aucune méprise sérieuse. Je n'ai pas besoin de dire que je ne donnais aucune occasion de deviner ce que je voulais montrer.

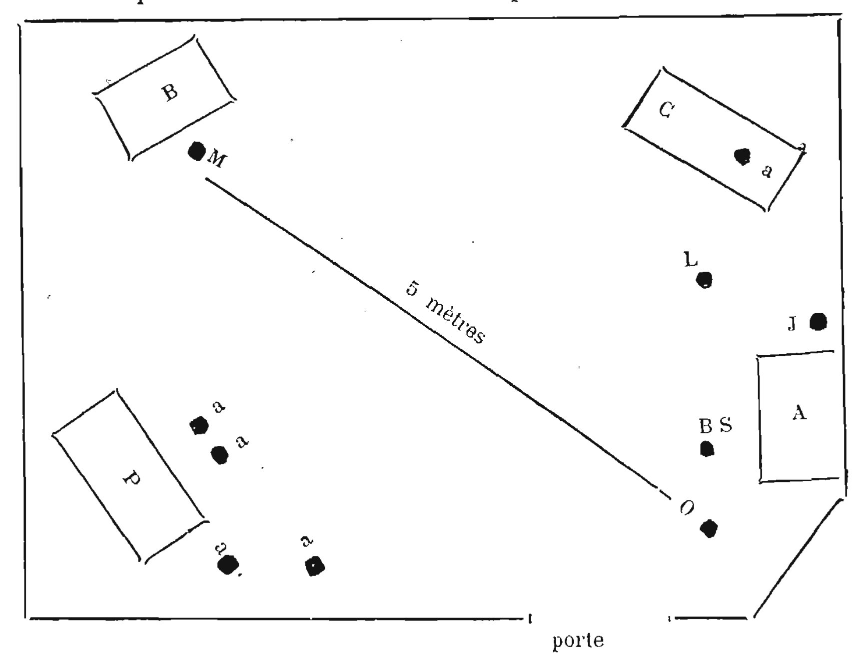
Ce récit si instructif aurait été encore plus probant, si un ou plusieurs témoins pouvaient affirmer qu'il est exact dans tous ses détails. Nous n'avons certainement aucune raison de mettre en doute l'absolue bonne foi du Dr Gibotteau, mais ses expériences eussent été d'un intérêt incomparable si le compte-rendu en avait été fait immédiatement sur des notes prises pendant la séance. Ces desiderata sont remplis avec les expériences du Dr Binet-Sanglé que nous reproduisons partiellement, n'ayant à nous occuper ici que du transport de l'image mentale (2).

(1) C'est nous qui soulignons pour appeler l'attention du lecteur sur ce fait que l'image mentale hallucinatoire, quand elle disparait, se comporte très souvent comme un brouillard qui se dissipe. Nous en citerons d'autres exemples qui peuvent nous fournir un indice sur la nature de la substantialité de l'image mentale.

(2) *Annales psychiques*. Mai-Juin 1902, p. 129.

Voici d'abord quelques détails sur les assistants et un plan du salon où avaient lieu les expériences.

Plan de la pièce où ont eu lieu les expériences.



M. — Le sujet M.

O. — Le sujet O.

B.-S. — Le Dr Binet-Sanglé.

L. — Le D Legludic.

J. — M. J.

a a a a a. — Les autres assistants.

A. et B. — Tables.

P. — Piano.

C. — Canapé.

M.... est une femme de 45 ans environ, courte, trapue, d'apparence masculine. — Les traits sont prononcés, le teint mat, la physionomie impassible. Elle semble étrangère à ce qui l'entoure et ne veiller que de cette demi-veille qu'est la veille hystérique. Elle présenterait divers symptômes d'hystérie. Je n'ai pu l'examiner à ce point de vue.

O..., est un homme de 35 ans environ, intelligent et nerveux.

Dans les premiers jours de mars 1902, j'ai fait, à Angers, avec ces deux sujets, les expériences que je vais rapporter. Elles ont eu lieu de 9 heures à 11 heures du soir, dans un salon de 5 m. 20 sur 4 m. 75, bien éclairé, que j'ai moi-même choisi et dont je donne le plan ci-contre, en présence du Dr Legludic, directeur de l'Ecole de médecine d'Angers, et de six personnes sûres, chaque assistant est représenté sur le plan par un point.

Je suis à une extrémité du salon devant la table A, avec O... M est à l'autre extrémité, à une distance de cinq mètres, devant la table B., suffisamment isolée des personnes présentes, pour qu'on ne puisse lui souffler. Elle s'est rapidement endormie sur un ordre de O...Elle a les yeux bandés avec un bandeau non truqué. Entre elle et O, contre les murs du salon, sont rangés les assistants parfaitement silencieux et immobiles. Aucune communication, de quelque nature qu'elle soit, n'est possible directement ou indirectement entre les deux sujets.

Transmission de sensations. — J'ai devant moi sur la table A, trois paquets contenant des poudres blanches d'aspect identique, le premier du bioxalate de potasse, le second du bromure d'ammonium, le troisième de la poudre de savon. Je suis seul dans l'assistance à connaître le contenu de ces paquets, que je puis distinguer à l'aide de signes de moi seul connus,et je les ai fait préparer, le jour même, par un pharmacien qui ignore dans quel but et qui n'assiste pas aux expériences.

A l'aide d'un rouleau de papier humide, je dépose sur la langue de O.. un peu de bioxalate de potasse.

Instantanément, à l'autre extrémité de la pièce, la mimique de M...traduit, avec une exactitude parfaite, la sensation gustative provoquée chez O....par cette substance. A plusieurs reprises, ses joues se creusent, ses lèvres se projettent en avant : « Ça pique, dit-elle, ça serre la langue » ; et elle se met à cracher.

Je fais la même expérience avec le bromure d'ammonium. A peine O... a-t-il goûté ce sel que la mimique de M...traduit la sensation correspondante. Elle crache encore et déclare : « C'est salé. »

L'expérience avec la poudre de savon n'est pas moins démonstrative : « C'est fade, dit M...on dirait de la farine, de l'amidon. » Cette fois encore la transmission s'est faite instantanément. Je dépose sur la langue de M.. un peu de bromure d'ammonium, et lui demande si elle reconnaît la substance qu'elle a goûtée en premier lieu. Elle me répond affirmativement. Il y a donc erreur de sa part.

Je fais la même expérience avec la poudre de savon. Mais, cette fois, je pose la question de la manière suivante : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en second lieu ou en troisième lieu ? » — « C'est la troisième » me répond elle, ce qui est exact.

L'erreur commise par le bromure d'ammonium peut être attribuée à l'analogie qui existe entre la saveur de cette substance et celle du bioxalate de potasse.

Interprétation. — Il est certain que *quelque chose* a passé du cerveau de O. .ou du mien, au cerveau de M.

Mais y a t-il eu réellement transmission de sensation ? On peut supposer en effet que O...en goûtant du bioxalate de potasse, par exemple, a pensé : « Ça pique, ça serre la langue », et que les images d'articulation verbale correspondantes à ces mots ont été transmises à M... Mais, dans ce cas, il faudrait admettre que celle-ci a transformé instantanément ce

images d'articulation en sensations gustatives, car sa mimique ne laissait aucun doute sur l'existence d'une hallucination. Je crois plutôt et il est plus simple d'admettre qu'il y a eu transmission immédiate de sensations.

Qu'est-ce qu'une sensation gustative ? Un ensemble de mouvements nerveux perçus par le cerveau. Quand la transmission de cette sensation a lieu, c'est en réalité tout un complexus de vibrations qui se transportent dans l'espace et qui affectent chez le sujet récepteur, les parties du cerveau spécialement affectées à ce genre de perceptions. Nous voyons donc que des modifications dynamiques internes peuvent s'extérioriser en conservant leurs caractères propres qui les distinguent des autres perceptions. Nous aurons l'occasion plus loin d'utiliser ces données expérimentales

Première expérience *sur les transmissions d'images*. — M..., toujours endormie et les yeux bandés, est assise devant la table B., face au mur qui est dépourvu de glaces, de telle sorte que, même sans bandeau, elle ne pourrait voir ce qui se passe dans la salle. O... est auprès de moi devant la table A. Aucune communication n'est possible entre les sujets.

Je présente au Dr Legludic le premier volume des poésies complètes de Théophile Gautier, édition Carpentier, 1890, et un coupe-papier. Il passe le coupe-papier dans le livre, qui s'ouvre à la page 196. Je prie M. J.. assis auprès du Dr Legludic, de souligner un mot quelconque sur cette page. Le mot souligné est *vautour*. Ce mot n'est pas prononcé, même à voix basse, et n'est lu des yeux que par M. J...et par moi. J'esquisse alors sur une feuille de papier une tête et un cou de vautour, et prie O .. de transmettre l'image à M....

Au bout de quelques secondes, celle ci déclare : « C'est un oiseau » ; puis : « c'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » ; et enfin : « c'est un vautour. »

La phrase : « c'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » prouve qu'il y a eu transmission de mon croquis, c'est-à-dire d'une image visuelle de O. à M. . (c'est du reste, d'après O..., la transmission qu'il opère le plus aisément. Il traduit mentalement en images visuelles ce qu'il veut transmettre). La phrase : « c'est un vautour » paraît prouver qu'il y a eu en même temps transmission d'une image d'articulation verbale, car mon croquis ne suffisait guère à faire reconnaître un vautour.

Deuxième expérience. — Je présente au Dr Legludic le deuxième volume des contemplations de Victor Hugo, édition Wetzel. Le livre s'ouvre à la page 253. Le mot souligné par M J.. est *limace* J'esquisse une limace sur le papier, et prie O...de transmettre l'image.

M... commence par déclarer : « c'est une limande » ; puis, se reprenant : « Ça rampe, c'est gluant. » (Elle prononce ces mots avec une expression de dégoût). Puis : « c'est une limace ».

La phrase : « c'est une limande » prouve qu'il y a eu transmission

d'une image d'articulation verbale qui, d'abord a été mal interprétée. (Je répète qu'aucune communication, surtout par la voix, n'était possible entre O... ou un autre assistant et M... De plus, les assistants du côté de M... ne pouvaient voir mon croquis).

Les phrases : « Ça rampe, c'est gluant, c'est une limace » prouvent qu'il y a eu transmission d'une série d'images, probablement visuelles, se rapportant au mot limace.

TROISIÈME EXPÉRIENCE. — La troisième expérience est faite avec les mêmes précautions que les précédentes. Le mot souligné est *croix*. J'exécute un croquis, et prie O... de le faire reproduire par M... Celle-ci trace immédiatement et coup sur coup deux croix. On remarquera qu'elles ne sont pas identiques à la mienne. Mais il faut tenir compte que le sujet a dû les exécuter les yeux bandés. Dans ces trois expériences, il est probable que la transmission n'a pas été faire par O... seul ; mais que le Dr Legludic, M. J... et moi y avons inconsciemment collaboré. (1)

TRANSMISSISSION DES IMAGES D'ARTICULATION VERBALE. PREMIÈRE EXPÉRIENCE. — Je présente au Dr Legludic le deuxième volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890. Le livre s'ouvre à la page 290, et M. J... souligne le vers suivants :

Souffle, bise ! Tombe à flots, pluie !

Je dis à O... de lire mentalement ce vers, et de le faire répéter à haute voix par M .. Celle-ci commence par prononcer un certain nombre de syllabes commençant par S. Elle a des soubresauts, des éclats de voix indiquant l'effort, et elle ne parvient pas tout d'abord à prononcer le premier mot du vers. O . m'invite alors à lire mentalement en même temps que lui : il a remarqué que la transmission se faisait plus aisément quand on se mettait à deux pour la faire. Nous nous y appliquons. M... finit par dire :

Suffle

Et enfin

Souffle, bise !

Elle ne va pas plus loin.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE. — Le Dr Legludic ouvre le même volume à la page 197, et M. J... souligne le vers suivant :

Le Dieu ne viendra pas. L'Eglise est renversée

Après un tâtonnement moins long que dans la première expérience, M.. prononce ces deux mots :

(1) Cette assertion nous paraît un peu risquée, car le Dr Binet-Sanglé ne dit pas que ni lui, ni les autres personnes citées aient été mises en *rapport magnétique* avec le sujet, et nous savons déjà que c'est une condition presque indispensable pour que la transmission de pensée soit possible. Dans les expériences suivantes, le rapport entre le Docteur Binet-Sanglé et M... est établi par l'intermédiaire de O... le magnétiseur.

Le Dieu

Puis brusquement, d'un seul jet :

Le Dieu ne viendra pas

Elle n'achève pas le vers.

Toutes les conditions exigées par la critique la plus sévère se trouvent réunies ici pour donner au récit un caractère rigoureusement scientifique. Impossibilité d'une correspondance sensorielle entre le sujet et les opérateurs ; tirage au sort des images qui doivent être transmises ; affirmation des témoins, tout concourt à imposer la conviction.

Nous pourrions rapporter encore les expériences du Dr Ermacora, qui a fait suggérer sous forme de rêve, à une enfant de cinq ans, par son sujet Mlle Marie M. à l'état de trance — ou plus exactement par une personnalité qui s'incarnait dans Mlle Marie sous le nom d'Elvire, — des figures représentant des dessins scientifiques que l'enfant, le lendemain, reconnaissait au milieu d'un grand nombre d'autres gravures de même nature. Toutes les précautions étaient prises par M. Ermacora pour éviter une fraude, peu probable, mais toujours possible ; c'est pourquoi le sujet était enfermé à clef dans une chambre et des scellés posés sur la porte, pendant que l'enfant dormait dans une autre pièce sous la surveillance de la mère de Mlle Marie. Les expériences furent au nombre de 100, divisées en deux séries ; la première série déjà publiée en comprend 71. Sur ces 71 expériences il y eut 35 succès complets, 19 succès incomplets et 17 insuccès. Mais parmi ces 17 insuccès, 4 ne le furent qu'en apparence, 10 s'expliquent par des circonstances défavorables ; il n'y a donc en tout que 4 insuccès véritables.

Cette transmission d'image peut se faire à grande distance, comme semblent le démontrer les expériences de MM. Desbaux et Léon Hennique qui eurent lieu entre Paris et Ribemont (Aisne), c'est-à dire entre deux endroits séparés par une distance de 171 kilomètres (1).

Nous pouvons donc admettre comme démontré que l'image mentale voyage dans l'espace pour aller d'un cerveau à un autre, et lorsque par suggestion on fait apparaître sur le corps d'un sujet un dessin en forme d'étoile, nous admettrons qu'il y a eu projection directe depuis les centres nerveux de l'encéphale jusqu'à la

(1) *Annales des Sciences psychiques*, 1891, p. 260 et suiv.

périphérie du corps où la suggestion s'est réalisée. Essayons maintenant de comprendre le phénomène si compliqué des suggestions qui agissent sur le corps en y pro uisant des désordres physiologiques, à un endroit déterminé, comme en causerait un agent extérieur appliqué à la même place, autrement dit, comment l'idée d'une brûlure, par exemple, peut amener les mêmes résultats qu'une brûlure réelle. Pour cette étude, il est nécessaire de rappeler sommairement les propriétés que possède le périsprit, ce que nous allons faire rapidement.

Le périsprit et ses propriétés

Il est un problème que ni physiologistes ni psychologues n'ont réussi à résoudre, c'est le suivant : Comment se fait-il que la mémoire se conserve, alors que les tissus nerveux du cerveau se renouvellent sans cesse ? Il est certain, comme le dit Claude Bernard, que tout phénomène vital est un phénomène de destruction organique. Lorsqu'une cellule cérébrale entre en activité, elle ne peut le faire qu'en décomposant une partie de ses éléments, et si elle fonctionne beaucoup, au bout d'un temps très court, elle est renouvelée complètement.

Etant donnée l'intensité de la vie mentale, nous devons supposer que chez un adulte, ces changements de matière cérébrale se sont produits un nombre de fois considérable depuis sa naissance. Dès lors, nous pouvons nous demander dans quels éléments se conservent les souvenirs, si toutes les parties constitutives des cellules impressionnées ont disparu.

On a objecté qu'une cellule ne se détruit pas en entier à chaque fois qu'elle fonctionne ; qu'une partie seulement se décompose, et que la nutrition la rétablit, non pas seulement dans son intégrité antérieure, mais avec la modification produite par la dernière cause qui a agi sur elle, de sorte qu'elle a accumulé et conservé en soi tous les mouvements qui l'ont ébranlée. Soit, mais il n'en est pas moins vrai que le changement complet des molécules de la cellule ne se produit pas sans une perte de force vive, et qu'au bout d'un certain nombre de fois que ces substitutions auront lieu, le mouvement primitif sera allé en s'affaiblissant, et cela d'autant plus que le renouvellement aura été plus fréquent. Or, il n'est pas exagéré de prétendre que chez un homme de 50 ans, le cerveau a

été reconstitué plusieurs centaines de fois dans toutes ses parties (1) de sorte qu'on se demande ce qui peut rester du mouvement imprimé aux molécules de la cellule primitive par une première impression. Cependant c'est un fait d'observation courante que chez les vieillards ce sont les souvenirs de l'enfance qui renaissent le plus facilement, de sorte que ce phénomène est tout à fait incompréhensible si on ne voit dans la mémoire que des modifications de structure du tissu nerveux, que les physiologistes appellent des *résidus*, ou selon Wundt des *dispositions fonctionnelles*, ou enfin avec Ribot des *associations dynamiques*.

Le spiritisme, en nous faisant connaître l'existence du périsprit, a jeté un jour nouveau sur ce problème physiologique. L'enveloppe de l'âme se révèle à nous par des faits incontestables. On sait que pendant le dédoublement de l'être humain, l'esprit se montre avec son corps fluidique, pendant que le corps charnel est inerte. On a pu photographier ce double, en obtenir des empreintes, qui sont des copies fidèles du corps matériel, à ce point que les dessins de l'épiderme de la main fluidique sont identiques à ceux de la main en chair et en os.

Après la mort, l'âme conserve ce corps fluidique et c'est grâce à lui qu'elle peut reconstituer temporairement un corps physique pendant les séances de matérialisation, lorsqu'un médium lui fournit l'énergie vitale et la matière nécessaire à cette incarnation momentanée (2)

A la naissance, c'est donc l'âme qui organise son corps, qui le maintient pendant toute la vie dans sa forme typique et qui enregistre dans son périsprit, dans cette partie stable, fixe de nous-mêmes, toutes les modifications psychologiques et physiologiques qui surviendront pendant le cours de l'existence.

---

(1) Tous les jours nous perdons par la sueur, la respiration et les urines, environ 3 kilog de matière Au bout d'un an, cela fait 365 × 3 = 1095 k. ; au bout de 50 ans, nous avons 1095 kilog × 50 = 54.750 k. de matière qui ont passé dans notre forme. Si le poids moyen est de 75 kil. nous aurons 54750 : 75 = 731, c'est-à dire que le corps se sera renouvelé 731 fois environ. Mais le cerveau est peut-être la partie du corps qui fonctionne avec le plus d'intensité et dont la rénovation est le plus fréquente, donc l'évaluation précédente est très modérée.

(2) Gabriel Delanne. *L'âme est immortelle*, p. 197 et suiv.

Le périsprit agit jusque sur les dernières parties de l'organisme. Il est le canevas vital, le double qui maintient le type, l'harmonie des structures et des fonctions de l'être humain.

Ce corps fluidique est impondérable, inaltérable et grâce à son indestructibilité, il emporte avec lui dans l'espace, après la désincarnation, sous forme de mouvements incarnés dans sa structure, tous les souvenirs du passé. C'est un fait constaté dans le monde entier que les esprits se souviennent, lorsqu'ils sont complètement dégagés du trouble qui succède à la mort, de tous les incidents de leur vie terrestre, et même, pour beaucoup, de leurs vies antérieures. Il est donc logique de supposer que c'est dans ce corps supraphysique permanent que s'enregistrent toutes les variations de la personnalité, *aussi bien physiques que morales et intellectuelles*, plutôt que dans la matière fluente du corps, qui change sans cesse pendant la durée de l'existence et qui a totalement disparu après la désincarnation. C'est là un argument de fait qui domine toutes les théories.

Peut on se faire une idée de cet emmagasinement continu de tous les états corporels et psychiques durant la vie ? Oui, si l'on considère que l'existence est une fonction continue dont chaque moment se relie au précédent par des liens indissolubles. Puisque tous les êtres vivants sont soumis à la loi d'évolution individuelle qui les fait croître depuis la cellule originelle jusqu'au développement complet de leur forme, puis rester stationnaires et ensuite décliner jusqu'à la mort, on est tenté d'admettre qu'il existe une sorte d'impulsion vitale, de processus ininterrompu qui est maximum à la naissance et réduit à zéro au moment de la mort naturelle. Il s'en suit que le corps n'a jamais le même *tonus* vital, qu'il n'est jamais identique pendant le cours de l'existence, et que ses variations servent à marquer d'une empreinte particulière, à spécifier l'enregistrement mécanique dans le périsprit de toutes les sensations, de toutes les pensées, de toutes les volitions et de tous les changements physiologiques qui se produisent successivement à chacune des phases de la vie. Ce ton vibratoire du périsprit, cette dynamogénie en corrélation absolue avec l'énergie évolutive, donne à tous les états psycho-physiologiques *qui sont contemporains*, un caractère commun qui les isole de ceux qui précèdent et qui suivent, et les marque d'une empreinte spéciale qui permettra toujours de les ressusciter ensemble. De sorte que si, plus tard, chez certains sujets particulièrement

sensibles comme les hystériques, on reproduit artificiellement un état physiologique spécial, on ramène inévitablement l'état psychique qui existait à ce moment. Si, par exemple, un malade a eu à l'âge de cinq ans une paralysie de la jambe droite et que l'on produise par l'application de l'aimant, artificiellement, la même paralysie de la jambe droite, le sujet se trouve reporté à l'âge de cinq ans et reprend le caractère qu'il avait à cette époque, en oubliant tous les faits qui se sont produits depuis. Réciproquement, si on suggère au même sujet qu'il a l'âge de cinq ans, immédiatement sa jambe droite se trouve paralysée.

Beaucoup de psychologues ont été conduits à formuler cette loi : qu'à chaque état psychique correspond un état physique, et réciproquement ; mais il est intéressant de signaler que cette concordance existe même pour le passé, et que dans le périsprit tous nos états mentaux et physiologiques laissent des traces successives dont les états vibratoires distincts pourraient être comparés à ces couches concentriques que l'on remarque dans la section d'un arbre et qui servent à en mesurer les années. Cette théorie psycho-physiologiste, ébauchée par nous il y a près de vingt ans, tend à se confirmer, à mesure que nous connaissons mieux la liaison intime qui rattache le physique au moral et qui montre leur indissoluble unité dans le périsprit. Citons quelques-uns des faits qui justifient cette manière de voir.

Relatons d'abord deux observations de M. Janet : (1)

Voici une observation qui semble une plaisanterie et qui est cependant exacte et en réalité assez facile à expliquer. Je suggère à Rose que nous ne sommes plus en 1888, mais en 1886 au mois d'avril, pour constater simplement les modifications de sensibilité qui pourraient se produire. Mais voici un accident bien étrange ; elle gémit, se plaint d'être fatiguée et de ne pouvoir marcher. « Eh bien, qu'avez-vous donc ? Oh ! rien, mais dans ma situation... Quelle situation ? .. » Elle me répond d'un geste, *son ventre s'était subitement gonflé et tendu* (2) par un accès subit de tympanite hystérique : je l'avais, *sans le savoir, ramenée à une période de sa vie pendant laquelle elle était enceinte.* (2) Il fallut supprimer la suggestion pour faire cesser cette mauvaise plaisanterie.

Nous assistons ici à une modification corporelle reproduisant le déformement du ventre pendant la grossesse, amenée simplement

(1) P. Janet. *L'Automatisme psychologique.* p. 160.

(2) C'est nous qui soulignons.

par ce fait que l'on replace par suggestion le sujet à une période de sa vie pendant laquelle elle était enceinte. L'effet s'est produit automatiquement, machinalement en vertu de cette association des états psycho-physiologiques dont nous avons parlé plus haut. C'est de cette manière que nous pouvons expliquer comment un Esprit évoqué peut se présenter aux yeux d'un voyant avec tous les caractères extérieurs qu'il avait sur la terre à l'âge où l'expérimentateur l'a connu. Il suffit que sa pensée se reporte à cette époque pour que son enveloppe périspritale en reprenne immédiatement l'aspect.

Est-ce par l'auto-suggestion que l'on pourrait expliquer le cas précédent ? Nous ne le pensons pas car, précisément, M. P. Janet fait remarquer dans le cas suivant que l'état produit sur un autre sujet ramène un état de la sensibilité qu'il se figurait n'avoir jamais éprouvé. Voici le fait qui complète le précédent :

Des études plus intéressantes furent faites par ce moyen sur Marie ; j'ai pu, en la ramenant successivement à différentes périodes de son existence, constater tous les états divers de la sensibilité par lesquels elle a passé et les causes de toutes les modifications. Ainsi elle est maintenant complètement aveugle de l'œil gauche, et prétend être ainsi depuis sa naissance. Si on la ramène à l'âge de sept ans, on constate qu'elle est encore anesthésique de l'œil gauche, mais si on lui suggère de n'avoir que six ans, on s'aperçoit qu'elle voit bien des deux yeux, et on peut déterminer l'époque et les circonstances bien curieuses dans lesquelles elle a perdu la sensibilité de l'œil gauche. *La mémoire a réalisé automatiquement un état de santé dont le sujet croyait n'avoir conservé aucun souvenir.*

A Suivre GABRIEL DELANNE.

Les théories modernes sur la matière (1)

Le Spiritisme enseigne que le monde matériel n'est qu'une partie de l'Univers. Au-delà des phénomènes qui tombent sous nos sens, des états physiques de la matière qui nous sont perceptibles, il existe une prodigieuse quantité de formes invisibles de la matière qui constituent le monde fluidique, infiniment plus vaste, plus varié et plus important que celui que nous percevons.

Ces théories extra-scientifiques étaient repoussées violemment par la

(1) Conférence faite par Sir William Crookes au Congrès de Chimie appliquée, à Berlin, le 5 juin 1903.

science officielle qui traitait les spirites de visionnaires et d'hallucinés. On ne pouvait croire qu'il existât des formes fluidiques de la matière et en dehors des trois états classiques : solide, liquide et gazeux, rien n'existait. Cependant les spirites affirment que dans leurs expériences on constate l'existence de formes matérielles lumineuses qui ne sont ni solides, ni liquides, ni gazeuses. Que le corps humain renferme de la matière qui n'est dans aucun de ces états, ce qui était constaté également par les magnétiseurs et par le baron de Reichenbach.

Maintenant, voici que les découvertes faites par la science depuis 25 ans, viennent donner un solide appui à ces théories si dédaignées. Il est certain que l'atome n'est pas la plus petite parcelle de matière à laquelle on puisse atteindre. L'état radiant est une réalité positive et des formes de plus en plus quintessenciées de la matière deviennent perceptibles grâce à l'outillage plus délicat et plus perfectionné des savants.

C'est pour nous, spirites, une grande consolation de voir que les guides spirituels qui ont dirigé Allan Kardec ne l'avaient pas trompé, et nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs le brillant résumé de William Crookes sur les connaissances actuelles de la science au sujet de ces états ultra-physiques qui sont à la base du monde fluidique et en constituent les premières assises. Nul n'était mieux qualifié que le célèbre savant anglais dont les travaux ont fait faire au Spiritisme et à la science des pas de géant. Voici son article qu'il appelle : la réalisation d'un rève.

La réalisation d'un rêve

Il y a près d'un siècle que les hommes qui se consacrent à la science rêvent d'atomes, de molécules, de particules ultramondiales, et se livrent à des conjectures sur l'origine de la matière ; et voilà qu'à l'heure actuelle, ils vont jusqu'à admettre la possibilité de résoudre les éléments chimiques en des formes de matière plus simples encore ou même jusqu'à ne voir en eux que des vibrations d'éther ou de l'énergie électrique.

Ce rêve est essentiellement un rêve britannique, et l'audace avec laquelle nous nous sommes lancés dans les spéculations et les hypothèses a presque fait mentir notre vieille réputation de peuple exclusivement pratique. Nous avons écarté la notion de mystères impénétrables. Un mystère est un problème qu'il faut résoudre, — *et l'homme seul peut se rendre maître de l'impossible.* Un nouvel et splendide élan a été donné. Nos physiciens ont refondu leurs théories sur la constitution de la matière, et sur la complexité et même la décomposabilité des éléments chimiques. Pour montrer jusqu'où nous avons été entraînés sur cette voie étrange et nouvelle, quelles éblouissantes merveilles surprennent le chercheur sur sa route, il nous suffira de rappeler : le quatrième état de la matière, la genèse des éléments, la dissociation des éléments chimiques, l'existence de corps plus petits que les atomes, la nature atomique de l'électricité, la

perception des électrons, sans parler d'autres merveilles qui déjà surgissent à l'horizon, et qui sont fort éloignées des sentiers battus ordinairement par la chimie anglaise.

Ce fut seulement au siècle dernier qu'on osa avancer pour la première fois qu'il était possible que les métaux fussent des corps composés, et ce fut dans une conférence faite en 1809 par Sir Humphry Davy à la « Royal Institution » (1). Dans cette conférence mémorable, amené à considérer comme possible l'existence de quelque substance commune à tous les éléments, il ajoutait : « Si de telles généralisations venaient à se vérifier par des faits, il en résulterait une philosophie nouvelle, à la fois simple et grande Les substances matérielles dans toute leur diversité pourraient être conçues comme devant leur constitution à deux ou trois espèces de matière pondérable combinées en quantités différentes ».

En 1811, il disait encore (2) : « On essayerait en vain de s'imaginer les conséquences qu'entraînerait un progrès dans la chimie tel que la décomposition et la composition des métaux... C'est le devoir du chimiste d'être audacieux dans la poursuite de son but. Il ne doit pas considérer les choses comme impossibles pour cette seule raison qu'elles n'ont pas encore été faites. Il ne doit pas les regarder comme déraisonnables parce qu'elles sont en désaccord avec l'opinion commune. Il doit se rappeler combien la science est quelquefois contraire à ce qui semble être l'expérience... Rechercher si les métaux peuvent être décomposés et composés, c'est là un but magnifique et vraiment philosophique (1) ».

C'est vers 1809 que Davy le premier se servit du terme *matière rayonnante*, mais il l'appliquait surtout à ce que nous appelons maintenant radiation. Il l'employait aussi dans un autre sens, dans le passage suivant, par exemple, où Davy prévoit clairement le moderne électron : « Si des particules de gaz étaient mises en mouvement dans l'espace avec une vitesse presque infiniment grande, en d'autres termes si on les faisait devenir de la matière rayonnante, elles pourraient produire les différentes espèces de rayons, distingués par leurs effets particuliers ».

Dans ses conférences à la « Royal Institution » en 1815 « *sur les propriétés générales de la matière,* » un autre précurseur, Faraday, s'exprimait à peu près dans les mêmes termes : « Si nous concevons un changement qui aille au-delà de la vaporisation autant que celle-ci surpasse la fluidité, et si nous tenons compte aussi de l'accroissement proportionnel des modifications qui ont lieu à mesure que ces changements s'opèrent, nous arriverons sans doute — si tant est que nous puissions former

(1) *Œuvres de Sir Humphry Davy,* vol. VIII, p. 325.

(2) *Loc. cit.*, vol. VIII, p. 330.

(1) *Loc. cit.*, vol. VIII, p. 349.

la moindre conception à ce sujet, — très près de la matière rayonnante ; et comme dans le dernier changement nous avions constaté la disparition d'un grand nombre de qualités, dans le changement d'état qui nous occupe, il en disparaîtra bien davantage ». Et dans une de ses premières conférences, il disait encore : « Nous commençons à présent à souhaiter avec la plus vive impatience la découverte d'un nouvel état des éléments chimiques. La décomposition des métaux, leur composition, la réalisation de l'idée jadis absurde de la transmutation, tels sont les problèmes que la chimie est maintenant appelée à résoudre ».

Mais Faraday fut toujours remarquable pour la hardiesse et l'originalité avec laquelle il jugeait les théories généralement admises. Il disait en 1844 : « La théorie que la chimie physique a nécessairement adoptée au sujet des atomes est maintenant très vaste et très compliquée ; en premier lieu; une grande quantité d'atomes élémentaires ; puis des atomes composés et complexes, un tel enchainement de systèmes, semblable au système des cieux étoilés, *peut être vrai...* mais *peut être absolument faux* ».

Un an après, Faraday étonna le monde par une découverte à laquelle il donna le titre de *la Magnétisation de la Lumière et l'Illumination des Lignes Magnétiques de Force.* Pendant un demi-siècle, ce titre fut mal compris et fut attribué soit à l'enthousiasme, soit aux idées confuses du savant. Aujourd'hui seulement, nous commençons à voir toute la signification du rêve de Faraday.

En 1879, dans une conférence que je fis devant la « British Association » (1), à Sheffield, c'est à moi que revint l'honneur de faire revivre *la matière rayonnante.* J'émis l'hypothèse que dans les phénomènes qui se passent dans un tube où l'on a fait le vide, les particules qui constituent le courant cathodique ne sont ni solides, ni liquides, ni gazeuses, ne consistent pas en atomes qui se meuvent à travers le tube et produisent des phénomènes lumineux, mécaniques ou électriques, au point où ils frappent, « mais qu'ils consistent en quelque chose de beaucoup plus petit que l'atome — fragments de matière, corpuscules ultra-atomiques, choses infiniment ténues, bien moindres et bien plus légères que les atomes — et qui paraissent être la base même des atomes » (2).

Je démontrai en outre que les propriétés physiques de la matière rayonnante sont communes à toute matière, à cette basse densité. « Que le gaz soumis à cette expérience soit à l'origine de l'hydrogène, du bioxyde de carbone ou de l'air atmosphérique, les phénomènes de phosphorescence, de déviation magnétique, etc., sont identiques ». Et voici les termes

(1) « British Association Reports. » Sheffield Meeting, 1879. *Chemical News,* vol. XL, p. 91 ; *Phil. Trans. Roy. Soc*, 1879. Part. I, p. 585 ; *Proc. Roy. Soc.*, 1880. N° 205, p. 469.

(2) Sir O. Lodge, *Nature,* vol. LXVII, p. 451.

mêmes que j'employais il y a presque un quart de siècle : « Nous sommes véritablement parvenus à une frontière où la matière et la force semblent se fondre l'une dans l'autre (1), royaume obscur s'étendant entre le connu et l'inconnu. J'ai lieu de croire que les plus grands problèmes scientifiques de l'avenir trouveront leur solution sur cette frontière, et même au delà ; c'est là, me semble-t-il, que sont les réalités dernières, subtiles, grosses de conséquences, merveilleuses ».

Ce ne fut pas avant 1881 que J.-J. Thomson établit la base de la théorie électrodynamique Dans un article très remarquable qui parut dans *Philosophical Magazine*, il expliqua la phosphorescence du verre sous l'influence du courant cathodique par les changements presque soudains qui se produisaient dans le champ magnétique, par suite de l'arrêt brusque des particules cathodiques.

La théorie aujourd'hui généralement admise, d'après laquelle nos éléments chimiques sont formés d'une seule substance primordiale, fut soutenue par moi en 1888 lorsque j'étais président de la *Chemical Society*, à propos d'une théorie de la genèse des éléments Je parlai d' « un nombre infini de particules ultimes, ou plutôt *ultimatissimes* — infiniment petites, naissant peu à peu par agrégat du *nuage informe*, et se mouvant avec une rapidité inconcevable dans toutes les directions ».

M'étendant sur quelques-unes des propriétés de ces éléments, je m'efforçai de montrer que les atomes élémentaires eux-mêmes avaient pu changer depuis le premier moment de leur génération, que les mouvements primaires qui constituent l'existence de l'atome pouvaient subir une modification lente et continue, et que même les mouvements secondaires qui produisent tous les effets que nous pouvons observer — calcriques, chimiques, électriques, etc., — pouvaient dans une certaine mesure subir des changements semblables ; et je montrai qu'il était probable que les atomes des éléments chimiques n'aient pas une existence éternelle, mais partagent avec le reste de la création les attributs de la décrépitude et de la mort

La même idée fut développée dans une conférence que je fis à la « Royal Institution » en 1887, et dans laquelle j'émettais l'hypothèse que les poids atomiques n'étaient pas des quantités invariables.

— Je pourrais citer M. Herbert Spencer, Sir Benjamin Brodie, M. Graham, Sir George Stokes, Sir William Thomson (maintenant lord Kelvin), Sir Norman-Lockyer, M. Gladstone, et bien d'autres savants anglais pour montrer que la notion, non pas nécessairement de la décomposabilité, mais en tous cas de la complexité de ce qu'on appelle communément les éléments, est depuis longtemps *dans l'air* et qu'elle ne demande qu'à prendre plus de développement et de précision Nos esprits s'accoutument peu à peu à l'idée de la genèse des éléments, et un grand nombre d'entre

(1) « La matière n'est qu'un mode du mouvement. » (*Proc Roy. Soc.*, n° 205, p. 472).

nous s'efforcent d'arriver enfin en vue de ce problème : la résolution de l'atome chimique. Nous brûlons tous de voir s'ouvrir devant nous les portes de ce pays mystérieux, qu'on s'empresse trop de désigner sous le nom d'*Inconnu* et d'*Inconnaissable.*

J'attire maintenant votre attention sur une autre phase du rêve. J'arrive aux premiers soupçons de la théorie électrique de la matière.

Je passe sur les théories de Faraday, qui manquent de précision, et aussi les théories plus précises de Sir William Thomson, pour mentionner un article de *Fortnighly Review* (juin 1875), dans lequel cette théorie est à peu près pour la première fois énoncée d'une façon précise. L'auteur en est W. K. Clifford, — un homme qui partage avec les autres pionniers *la noble infortune d'être né avant son temps.* « Il y a grand lieu de croire, dit Clifford, que tout atome matériel porte sur lui un petit courant électrique, si même *il ne consiste pas entièrement en ce courant.* »

En 1889, quand j'étais président de la section de chimie de la « British Association », dans une dissertation sur l'origine de la matière, je fis un tableau de la formation graduelle des éléments chimiques par suite de l'influence de trois formes d'énergie, — l'électricité, les forces chimiques, la température, — sur le nuage informe protyle (1) dans lequel se trouvait toute la matière dans son état préatomique, potentiel plutôt qu'actuel. D'après la théorie que j'exposais, les éléments chimiques doivent leur stabilité à ce fait qu'ils sont le résultat d'une lutte pour l'existence ; développement Darwinien par évolution chimique, survivance du plus stable. Ceux d'un poids atomique inférieur se seraient formés les premiers, puis ceux d'un poids intermédiaire, et finalement les éléments ayant les poids atomiques les plus élevés, tels que le thorium et l'uranium. Je parlai du *point de dissociation* des éléments : « Qu'est-ce qui vient après l'uranium ? demandais-je. Et je répondais : « Le résultat de nos prochaines découvertes sera... la formation de... composés dont la dissociation ne dépassera pas la puissance des sources de chaleur terrestres dont nous disposons. » C'était là un rêve, il y a moins de vingt ans ; mais un rêve qui chaque jour tend à se réaliser d'une façon de plus en plus complète. Je montrerai tout à l'heure que, en réalité, le radium qui vient après l'uranium, se dissocie spontanément.

L'idée d'unité ou atomes d'électricité. — idée qui jusqu'alors flottait imperceptiblement dans l'air comme l'hélium dans le soleil, — peut maintenant être soumise à l'épreuve de l'expérience. Faraday, W. Weber, Laurentz, Gauss, Zollner, Hertz, Helmholtz, Johnstone Stoney, Sir Oliver

(1) Nous manquons d'un mot analogue à protoplasma pour exprimer l'idée de a matière originaire et primitive, telle qu'elle existait avant l'évolution des éléments chimiques. Le mot que je risque ici est composé de πϱὸ (*antérieur*) et ὕλη (*ce dont les choses sont faites*).

Lodge (1), ont tous contribué à développer l'idée, — originairement due à Weber, — qui prit une force concrète quand Stoney montra que la loi de l'électrolyse de Faraday impliquait l'existence d'une charge définie d'électricité associée avec les ions de matière. Cette charge définie, il l'appela électron. Ce ne fut que quelque temps après que le nom fut donné, qu'on trouva que les électrons pouvaient exister séparément.

En 1891, dans le discours d'ouverture que je prononçai en qualité de président de l'Institution des Ingénieurs électriciens, je montrai que le courant des rayons catholiques, près du pôle négatif, était toujours électrisé négativement, le reste du contenu du tube étant électrisé positivement, et j'expliquai que « la division de la molécule en groupes d'atomes électro-positifs et électro-négatifs est nécessaire pour avoir une explication satisfaisante de la genèse des éléments ». Dans un tube où l'on a fait le vide, le pôle négatif est l'entrée des électrons et le pôle positif leur sortie. En tombant sur un corps phosphorescent l'yttria, par exemple, — réunion de résonateurs Hertz moléculaires, — les électrons produisent environ 550 billions de vibrations à la seconde, produisant des ondes d'éther d'une longueur approximative de 5,75 dix-millionièmes de millimètre, et donnant à l'œil une sensation lumineuse de couleur citron Si cependant, les électrons frappent contre un métal pesant ou un autre corps non phosphorescent, ils produisent des ondes d'éther d'une bien plus haute fréquence que la lumière, et non plus des vibrations continues

(1) « Les poids équivalents des corps sont simplement les quantités égales d'electricité. . L'électricité *déterminant* le nombre équivalent, *parce qu'elle* détermine la force combinante. Ou, si nous adoptons la théorie ou la phraséologie atomique, les atomes de corps qui sont équivalents les uns aux autres dans leur action chimique ordinaire, ont des quantités égales d'électricité naturellement associées avec eux » Faraday, *Recherches expérimentales en électricité*, pag. 869, janvier 1834.

« Cette quantité définie d'électricité, nous l'appellerons la charge moléculaire. Si elle était connue, elle serait l'unité d'électricité la plus naturelle. » Clerk Maxwell. *Traité sur l'Électricité et le Magnétisme*, 1re édition, vol. I, 1873, p. 311.

« La Nature ne nous donne qu'une seule quantité d'électricité bien définie... A chaque lien chimique qui est rompu à l'intérieur d'un électrolyte, une certaine quantité d'électricité traverse l'électrolyte, et cette quantité est la même dans tous les cas. » C. Johnstone Stoney, *Sur les Unités Physiques de la Nature*. British Association. Meeting. Section A., 1874.

« La même quantité définie d'électricité soit positive, soit négative est toujour mise en mouvement avec chaque ion univalent, ou avec chaque unité d'affinité d'un ion multivalent. » Helmholtz. *Conférence Faraday*, 1881.

« Chaque atome monade a une certaine quantité définie d'électricité associée avec lui, chaque dyade a deux fois cette quantité associée avec lui ; chaque triade trois fois autant, et ainsi de suite. » O. Lodge, *Sur l'Electrolyse*. British Assoc. Report, 1885.

mais, suivant Sir George Stokes, de simples chocs qu'on pourrait comparer à des bruits discordants plutôt qu'à des notes de musique.

Pendant cette conférence fut faite une expérience, tendant à montrer la dissociation de l'argent en électrons et en atomes positifs Devant un pôle d'argent, on mit une feuille de mica percée d'un trou en son centre. On fit le vide d'une façon à peu près complète, et quand les pôles furent mis en communication avec la bobine, l'argent étant négatif, il en jaillit dans toutes les directions des électrons qui, passant par l'orifice de l'écran en mica, formèrent une brillante tache phosphorescente, sur le côté opposé de l'ampoule. On continua à faire agir la bobine pendant quelques heures pour volatiliser une certaine portion de l'argent. On vit l'argent se déposer sur l'écran de mica, uniquement dans le voisinage immédiat du pôle : l'extrémité la plus éloignée de l'ampoule, qui pendant des heures avait été lumineuse par suite du choc des électrons, se trouvant sans la moindre trace de dépôt d'argent. Nous sommes donc ici en présence de deux actions simultanées. Les électrons ou matière rayonnante projetés du pôle négatif rendaient phosphorescent le verre contre lequel ils frappaient. Et en même temps, les ions d'argent, ayant un certain poids, libérés d'électrons négatifs, et sous l'influence de la force électrique, étaient semblablement projetés et se déposaient à l'état métallique près du pôle. Dans tous les cas, on a constaté dans les ions de métal ainsi déposés une électrisation positive (1).

De 1893 à 1895 une impulsion soudaine fut donnée aux travaux sur l'électricité dans le vide par la publication en Allemagne des résultats remarquables obtenus par Lenard et Rœntgen, qui montrèrent que les phénomènes constatés à l'intérieur du tube étaient loin de présenter l'intérêt de ceux qui se passaient à l'extérieur... On peut dire sans exagération qu'à partir de cette date, ce qui jusqu'alors n'avait été qu'une hypothèse scientifique devenait un fait dont la réalité était constatée.

(*A Suivre.*) WILLIAM CROOKES.

Les matérialisations

DE LA VILLA CARMEN

3e PARTIE.

ADJONCTION D'UN 2e MÉDIUM

A la suite de la perte cruelle qu'elle avait faite, *Vincente Garcia*, notre premier médium, tomba dans un état d'épuisement inquiétant. Néanmoins, six semaines environ après son malheur, elle

(1) *Proc. Roy. Soc.*, vol. LXIX, p. 421.

revint à nous, et se mit à notre entière disposition. Etant donné son état de santé, il était facile de prévoir ce qui en résulterait. Les phénomènes obtenus devinrent de plus en plus faibles, et......cependant, le guide ne cessait de nous encourager et de nous faire de belles promesses.

Bientôt, d'autres soucis déterminèrent Vincente Garcia à se retirer de nouveau pour quelque temps. Le groupe se fondit littéralement ; chacun se retira en accusant B.-B. de nous avoir bernés et leurrés. Un membre alla même jusqu'à l'appeler *fumiste* !

Seuls, le Général et la Présidente ne perdirent pas courage. Ils savaient d'où ils étaient partis, ce qu'ils avaient obtenu et ils sentaient que leur guide ne pouvait en rester là. Leur foi, leur zèle furent récompensés. *Vincente ne s'était pas encore retirée qu'un deuxième médium* avait été amenée à la villa Carmen pour être développée en l'absence du premier médium et pour travailler plus tard avec elle.

Ce médium ne nous était pas inconnue ; elle avait même assisté jadis, à la villa, à des séances d'apports ; mais ses occupations journalières nous avaient toujours empêchés de songer à l'avoir régulièrement.

Tout à coup, elle fut mystérieusement poussée à venir à nous, de même que je me sentis irrésistiblement portée à l'inviter à venir essayer si elle ne pourrait pas nous donner la matérialisation.

A vrai dire, nous étions à peu près certains du succès, car cette dame, il y a quelques années, avait vu, de ses deux yeux vu, à l'hôtel de l'artillerie, que nous habitions à ce moment, dans le grand salon du dit hôtel, *un être mystérieux tout de blanc vêtu, à la barbe noire*, qu'elle avait bien deviné être un esprit, et qui n'était autre, (avons-nous appris plus tard) que mon guide et protecteur B. B.

Bien mieux, la nuit, quand elle ne dormait pas — ce qui lui arrive de temps à autre à la suite de fortes migraines — cet être mystérieux lui était apparu plusieurs fois, et, deux fois, il tenait par la main une forme féminine éblouissante, qui n'était autre, que... Madame la Générale ! ! Et de la vérité de ce que ce médium avançait, nous avons eu deux preuves.

1° Dans une de ces visites nocturnes, B. B. lui révéla une bonne action que nous avions faite, que nous ne lui avions certes pas confiée et que tout notre entourage ignorait.

2° Le docteur Decréquy nous a assuré que, l'automne dernier,

Bien Boa et moi-même avons ainsi apparu, *en France*, à une de ses cousines, *dont j'ignorais même l'existence* et qui ne savait rien de moi si ce n'est que son cousin avait vu à Alger des choses fort extraordinaires chez une dame de mon nom ! Là encore mon cher guide fut fort indiscret, car il révéla à cette dame un curieux secret me concernant, *seret que le docteur ignorait, lui, absolument.*

Bref, les nouvelles séances eurent lieu les *Lundis, Mercredis* et *Vendredis*, dans le huis-clos le plus strict. La seule personne admise à assister à ces réunions fut la fille du médium, jeune personne de 21 ans, d'un tempérament calme et réservé. Mme L. (sa mère), avait toujours eu les dispositions les plus merveilleuses pour faire (comme on dit vulgairement), parler la table : elle entendait souvent des coups frappés dans le mur ; elle avait des visions, des attouchements ; elle entendait des voix, et elle savait être sous la protection spéciale de son mari désincarné depuis 8 ans. Avant la séance, et entre les séances, j'eus l'idée d'essayer la planchette avec elle. Dès le premier essai, on obtint des résultats tout à fait surprenants. Le guide se servit de ce moyen de communication pour nous faire plusieurs *prophéties* qui ne tardèrent pas à se réaliser.

Je citerai une de ces prophéties.

Dernièrement, se trouvant seule dans son appartement et, ne possédant pas de planchette, Mme L. fut poussée à prendre un crayon *(ce qu'elle n'avait encore jamais fait sans la planchette).* Elle écrivit alors ceci :

« *Ma bien aimée Carmencita va recevoir une brebis galeuse* »

Doutant de sa médiumnité, Mme L. ne se décida à nous envoyer ce papier que deux jours plus tard. Il nous surprit fort et nous intrigua encore plus.

Deux jours encore se passèrent, puis, un matin à déjeuner, notre fils nous dit avoir fait une nouvelle connaissance. C'était un personnage fort distingué, d'excellentes manières et tournure. Il avait beaucoup voyagé dans le lointain pays où notre fils devait se rendre prochainement.

De plus, s'intéressant beaucoup au spiritisme, il avait lu mes articles et désirait vivement m'être présenté sous peu, à la villa. Mes défiances s'éveillèrent immédiatement, et sans faire attention aux plaisanteries dont on m'accablait, j'obtins du Général, de se rendre

chez le nouveau médium, (armé de la planchette), pour la consulter encore.

Pendant les préparatifs, le général expliqua à Mme L. ce dont il s'agissait. A peine eut-il prononcé le nom du *gentleman*, qu'elle s'écria :

« Madame la Générale a raison ! C'est *la brebis galeuse !*

« Personnellement je ne le connais que de nom et de réputa-« tion. Mais informez-vous, demandez à M. X, dont il est le beau-« frère, ce qu'il en pense : vous serez édifié ! »

La planchette, du reste, confirma ce qu'elle avançait, et, au grand étonnement du général, continua ensuite à écrire ces mots : « *Et ce n'est pas tout, il y en a une autre* ».

« Une autre ? une autre brebis galeuse ? Qui donc ? s'écria le Général.

R. Vous le saurez ce soir.

« Est-ce un homme ou une femme ?

R. Une femme.

Est-ce que nous la connaissons ?

R. Elle vient, de temps à autre, chez vous.

« Son nom, cher Guide ? »

R. Vous le saurez ce soir. »

Et le soir, avant la séance, la planchette écrivit un nom de baptême : X.

Aucun de nous ne connaissait personne de ce nom !

Enfin, à la séance, par la bouche du nouveau médium endormie, l'Esprit nous apprit le nom de famille de cette femme (1), en ajoutant qu'elle me détestait parce que je protégeais Vincente Garcia dont elle était jalouse. Il m'avertissait de faire bien attention, car elle ferait tout pour empêcher Vincente de venir chez moi, et il me conseillait même de ne plus la recevoir.

Pour en revenir au développement du nouveau médium, le travail fut aussi rapide que facile.

J'essayai, dans le cabinet même des Matérialisations, de la mettre dans le sommeil médiumnique. C'était la première fois qu'on essayait de l'endormir, et rien ne faisait préjuger que le sommeil serait facile à venir. *Au bout de deux minutes*, elle dormait d'un

(1) que Mme L. n'avait jamais vue et dont elle n'avait même jamais entendu parler.

profond sommeil magnétique. J'avais reçu l'ordre, par la table, de la magnétiser 1/4 d'heure seulement. Ce temps écoulé, on ferma les rideaux, on posa, à sa place habituelle, la lanterne munie du verre n° 3. Je m'assis derrière la table, avec mon mari et Mlle F. (la fille du médium), et nous attendîmes ce qui allait se passer.

Le guide sembla se complaire à multiplier les difficultés, car il commença les manifestations par un phénomène *qui rend la matérialisation excessivement difficile à obtenir*. Il faut se rappeler, en effet, que *Katie King* avait la manie de couvrir la tête de son médium *d'un châle*, afin d'empêcher tout rayon de lumière d'arriver jusqu'à elle.

B. B., au contraire, ouvrit tout grands les rideaux du cabinet, Mme L., plusieurs fois, se réfugia debout dans le coin de gauche du cabinet tournant son visage vers le mur. Malgré cette précaution, elle paraissait fort gênée par la clarté de la lanterne.

La façon dont les rideaux s'ouvrirent constitua déjà un beau phénomène. Non seulement on n'entendit rien, mais, encore, on ne vit pas bouger les rideaux. Autrefois, on les voyait se mouvoir silencieusement. Cette fois, on ne parvint à apercevoir que le fait accompli, sans en avoir pu saisir le détail.

Une fois les rideaux bien ouverts, l'Esprit communiqua avec nous, soit par coups frappés, soit en faisant parler le médium. C'est ainsi qu'il lui donna plusieurs ordres, dont elle ne se souvint nullement au réveil ; mais qu'elle exécuta, au moment opportun, comme si elle était suggestionnée. Il nous envoya des apports de fleurs, entre autres, sa rose préférée, la belle petite *Aimée Vibert* et le jasmin, la fleur dont les Brahmanes ornent leurs temples aux Indes, si bien qu'elle porte, là-bas, le nom de *Mhogra-Ka phul* ou fleur du Temple.

Plusieurs fois, sous nos yeux, on obtint de l'écriture directe sur un cahier de papier écolier, placé hors du cabinet sur le guéridon vert. Nous y avions déposé un crayon qui se voyait fort bien ; mais au moment où l'on commençait à entendre écrire, *une sorte de nuage noir voilait le cabinet et empêchait de distinguer le crayon, courant sur le papier*.

Bien entendu, nous l'aurions tous vu, néanmoins, si quelqu'un s'était approché du guéridon. Je demandais alors : « Si c'est pour

moi, frappez trois coups » et l'on entendait trois coups qui paraissaient frappés avec le crayon ; puis, la communication finie, le papier se dressait et tout droit tout seul devant nous, et était ensuite doucement remis à sa place.

Le nuage se dissipait, et, à la fin de la séance, on trouvait, sur les feuilles de papier, superposées les unes sur les autres, de belles et consolantes promesses pour un avenir très prochain.

Les apparitions commencèrent non pas à la première, mais à la deuxième séance.

Ce furent d'abord des formes blanchâtres, très vagues : elles paraissaient flotter dans l'air ! Puis les contours se dessinèrent mieux ; on distingua, entre autres choses, une tête assez informe qui montait et descendait ; elle allait et venait sur le seuil du cabinet et même s'avançait vers nous. Ce qu'on vit fort bien, un soir, fut la main du guide, main bien matérialisée et voilée de mousseline. Cette main voltigeait devant nous, tout près de la table, et ressemblait à un oiseau battant des ailes !!

Au reste, les séances de développement ne dépassèrent pas la demi-douzaine, et bientôt, toujours dans le huis-clos le plus sévère, eut lieu le travail *des deux médiums endormies simultanément.*

La veille de de la première réunion avec les deux dames, B. B. apparut à chacune d'elles pendant qu'elle était éveillée et lui donna l'ordre de venir chez moi me servir de médium.

Il m'ordonna à moi de magnétiser Vincente dans le cabinet 10 minutes seulement ; puis de magnétiser Mme L, à la table, 5 minutes seulement. Cette dernière, à peine le gaz éteint, se levait et se faufilait doucement derrière les rideaux, où j'avais eu la précaution de placer un second siège. Au bout de 10 minutes, elle revenait à sa place. Cela s'est passé ainsi chaque fois.

La première réunion fut marquée par le plus poétique des phénomènes. Un parfum violent se répandit dans la salle, et une pluie de pétales de jasmins s'abattit sur nous. Quand on alluma, on en trouva la table couverte et le sol jonché ; de plus, on aurait dit qu'il avait neigé dans le cabinet et chacune des médiums portait sur la tête une énorme couronne des fleurs du Temple. (1) Le Guide

(1) Parmi cette pluie de fleurs, nous avons trouvé quantité de petites boules odorantes, semblables à des boules de neige et formées par la réu-

se montra plusieurs fois, (1) mais on nous recommanda la plus grande réserve sur ces belles manifestations préliminaires, de sorte que je me crois obligée de ne pas en dire plus long sur ce sujet. (2)

Il est certain que B B. s'occupe à former un nouveau groupe ; car, après une séance, Mme L., encore entrancée, écrivit ceci : *Vous aurez demain la visite de deux Messieurs qui viendront vous demander à assister aux seances. Vous ne les recevrez pas encore, mais bientôt.*

Vous les connaissez ».

Effectivement, cette curieuse prophétie se réalisa. Les deux messieurs débarquèrent le lendemain à la villa Carmen ; et l'on peut juger de leur stupéfaction *en se voyant attendus* ! !

Au reste, la communication était placée bien en vue sur la cheminée du salon, et il convient d'ajouter que, d'après leur propre aveu, ils s'empressèrent de la lire ! !

Le matin même, nous avions obtenu les noms de nos visiteurs. Le médium nous les avait donnés par la planchette, et *cependant elle ne connaissait ni l'un ni l'autre de ces deux noms.*

Pour terminer le récit de ces communications prophétiques, je dirai que nous voyons enfin se réaliser les promesses que B. B. nous avait faites au sujet de notre fils, le 2 juin 1902.

Et ce n'est pas un de nos phénomènes les moins curieux que celui de cette volonté, de cette force extra-terrestre qui, depuis un an, ne cesse de nous diriger, de nous consoler, de nous fortifier.

L'intervention de B. B. dans notre vie journalière devint bientôt si importante, qu'il fallut réduire les séances de trois à deux, le fluide étant pris pour d'autres phénomènes...... les deux médiums n'en continuant pas moins cependant à se développer simultanément. ...

Le départ de notre fils unique pour le Congo nous préoccupait à

---

nion de plusieurs fleurs de jasmin, comme les Arabes se plaisent à les arranger, pour en faire des colliers et des couronnes.

Ce phénomène se renouvela quelques jours après, dans des conditions plus belles encore Le Guide dévoilé sortit du cabinet et me lança, à plusieurs reprises une telle pluie de jasmins que tout en fut couvert.

(1) Avec les deux médiums simultanément.

(2) Je puis cependant dire qu'une fois les deux médiums vinrent s'asseoir à la table avec nous, pendant que le Guide *éblouissant* et *lumineux* se tenait debout à 1 mètre environ derrière elles.

juste titre. Il venait de signer un engagement de trois ans, et le moment du départ approchait. Enfin vint le jour de la séparation qui nous valut la suppression de trois séances *de suite*, vu les manifestations d'un autre genre qui eurent lieu.

Voici le résumé d'une de nos dernières séances.

Le Guide *dévoilé* sortit deux fois et me baisa deux fois la main.

Une pluie de baisers sembla partir des rideaux de la fenêtre de droite, contre laquelle le nouveau médium était assise, *endormie par les esprits* (1), une voix matérialisée partant du cabinet nous apprit que son mari désincarné manifestait ainsi sa présence.

Puis on vit la petite forme *matérialisée,* mais *voilée,* de la petite Mercédès (2). *Elle nous parla* de sa voix de bébé, pendant qu'elle était visible.

Le nouveau médium Mme L. se leva et alla se mettre à genoux devant Mercédès, qu'elle embrassa affectueusement plusieurs fois de suite, puis subitement, *on ne sait comment*, Vincente se trouva, assise sur le seuil du cabinet, (on n'avait pas vu les rideaux s'ouvrir !) Mercédès était couchée sur ses genoux et sa mère la berçait tout en chantant « Do do l'enfant do » ! ! !

Au bout de deux minutes environ, *la petite forme disparut graduellement, enfin on ne vit plus Vincente,* et tout cela se passait à 1m. 50 de la Présidente ! Vulgairement, on pourrait appeler ces phénomènes des miracles.

En dernier lieu, la voix matérialisée de B. B. se fit entendre disant :

« Ma Carmencita bien-aimée, je vous adore. Ne vous inquiétez de rien ».

« Suivez mes conseils toujours et tout réussira. — Vous n'aurez plus qu'une séance par semaine, jusqu'à ce que Maurice soit arrivé à son port de débarquement, car il faut que je le guide jusqu'à son poste. Le revirement annoncé est commencé ; et *il deviendra le meilleur des fils.*

Vous aurez séance *le vendredi.* N'invitez personne tant que Maurice ne sera pas arrivé. Après, vous reprendrez vos séances et vous

(1) A partir de cette séance, Mme L. a toujours été endormie par les esprits, et n'entra plus dans le cabinet, elle reste endormie à la table

(2) Enfant désincarnée de Vincente.

les aurez *très belles*. Ayez du courage. Ne vous tourmentez pas. Carmencita, je t'aime, je t'aime, je t'aime ».

Ainsi se termina cette mémorable séance.

Il est donc certain maintenant que le Guide nous a amené un nouveau médium, *non pas pour suppléer à ce qui manquait à Vincente, comme nous l'avions cru d'abord*, mais pour poursuivre un double but : 1° soigner nos intérêts personnels dans ce que nous avons de plus cher ; 2° continuer victorieusement le phénomène de la matérialisation.

Mme la Gle CARMENCITA NOEL.

Modern Spiritualism

Par FRANCK PODMORE

(*Suite et Fin*) (1)

Cette petite latte joua encore son rôle dans deux autres circonstances. Dans l'une, M Crookes et les assistants la virent se soulever et venir s'appliquer contre un crayon, en lui servant de point d'appui, pour lui permettre d'écrire un message ; mais la tentative ne réussit pas et la latte reprit sa place première.

Dans l'autre, elle traversa la table, vint appuyer une de ses extrémités sur la main de M. Crookes, tandis que l'autre extrémité restait sur la table et le bout soulevé frappait de petits coups sur la main de M. Crookes, pour lui donner par coups frappés des réponses aux questions posées. M. Podmore ne parle pas plus de ces deux cas que de tous ceux qui sont par trop gênants. Quant aux autres, nous avons vu comment il s'en tire.

C'est encore et presque uniquement de Home qu'il est question dans le chapitre intitulé : *Y avait-il Hallucination* ? Les phénomènes à propos desquels il pose cette question sont la *Lévitation* de corps humains, l'*Elongation* et l'*Epreuve* du feu.

Pour la première, M. Podmore insiste surtout sur les conditions d'obscurité complète ou de demi-obscurité dans lesquelles un certain nombre de faits se sont produits et passe sous silence ou signale à peine

(1) Voir le n° d'Août, p. 104

sans s'y arrêter les séances en pleine lumière, nous savons cependant qu'elles furent nombreuses. Quand les observateurs signalent que la lumière était suffisante pour bien voir, il objecte qu'on n'a pas mesuré l'intensité de cette lumière, comme s'il fallait un éclairage bien intense pour permettre de constater que le corps d'un homme flotte pendant plusieurs minutes dans toutes les parties d'une chambre et s'approche suffisamment du plafond pour y faire une marque !

Du reste, l'en-tête du chapitre nous indique que pour la lévitation, comme pour les deux autres phénomènes, M. Podmore a une explication : M. Home, Mme Guppy et les autres médiums étaient tous de puissants sorciers, qui hallucinaient tous ceux qui venaient les observer et dont l'imagination avait été au préalable surexcitée par une série de menus faits plus ou moins étonnants, qui les disposaient à croire !

Pour faire ressortir le ridicule d'une pareille hypothèse, il suffit de demander à M. Podmore si la vieille dame ou les deux enfants qui s'élevèrent avec leur chaise sous les yeux de M. Crookes et des autres assistants, et cela en pleine lumière, étaient aussi de puissants sorciers (were-wolves), capables de subjuguer ce savant et ceux qui l'entouraient. Du reste, les recherches les plus récentes que M. Podmore ne peut ignorer, ont montré que les êtres spécialement sensitifs, susceptibles d'être hypnotisés, ne forment parmi les adultes qu'une faible minorité. Comment admettre que les médiums n'aient jamais rencontré que des sujets hypnotisables parmi les milliers de spectateurs qui les ont observés ? Il faudrait supposer avec M. Podmore que tous les hommes de science et de professions diverses qui, dans toutes les contrées de l'Europe et de l'Amérique se sont appliqués à les étudier et à découvrir leurs moyens d'action, tombaient sous leur influence dès le premier contact et devenaient hallucinés. Le simple bon sens nous porte donc à nous ranger à l'avis de M. Crookes, lorsqu'il dit : « Supposer qu'une sorte de folie ou d'illusion vienne fondre soudainement sur toute une réunion de personnes intelligentes, saines d'esprit partout ailleurs, qui sont d'accord sur les moindres particularités et les détails des faits dont elles sont témoins, me paraît plus incroyable que les faits mêmes qu'elles attestent ».

La citation de quelques exemples de chacun de ces trois phéno-

mènes permettra, mieux que tous les raisonnements, de juger la question.

M. Crookes dit : « En une occasion, je vis une chaise sur laquelle une dame était assise, s'élever à plusieurs pouces du sol. Une autre fois, pour écarter tout soupçon, cette dame s'agenouilla sur la chaise de telle façon que les quatre pieds en étaient visibles pour nous. Alors elle s'éleva à environ trois pouces, demeura suspendue pendant dix secondes à peu près et ensuite descendit lentement ».

« Une autre fois encore, deux enfants, en deux occasions différentes, s'élevèrent du sol avec leurs chaises, *en plein jour* et sous les conditions les plus satisfaisantes pour moi, car j'étais à genoux et je ne perdais pas de vue les pieds de la chaise, remarquant bien que personne ne pouvait y toucher ».

« En trois circonstances différentes j'ai vu Home s'élever complètement au-dessus du plancher de la chambre. La première fois, il était assis sur une chaise longue ; la seconde, il était à genoux sur sa chaise et, la troisième, il était debout. A chaque occasion j'eus toute la latitude possible d'observer le fait au moment où il se produisait.

« Rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est pas de fait dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane qui s'appuie sur des preuves plus imposantes. »

Home étant en visite avec le comte de Bourmont au château de Ducos, ministre de la marine, fut rapidement élevé jusqu'au plafond. Le comte de Bourmont profitant d'un moment où il était moins élevé, le saisit par les pieds, mais Home étant de nouveau entraîné vers le plafond, ses bottines, qui étaient à élastiques, restèrent entre les mains du comte. Ceci se passait en pleine lumière et une lettre du comte confirme le récit de tous points.

En Russie, chez la baronne Taoubé, devant elle et huit autres personnes inconnues de Home, dans une salle éclairée *à giorno*, il s'éleva, prit la position horizontale, les bras croisés sur la poitrine, flotta jusqu'au milieu du salon, où il resta quatre ou cinq minutes et fut reporté doucement à sa place. Le Dr Karpovicth en fit aussitôt un compte-rendu, qui fut signé par tous les témoins.

M. Coleman *a vu* chez lui Home enlevé en l'air, transporté dans

une pièce voisine, rapporté dans la première, où il écrivit au plafond avec un crayon.

Le seigneur de Lindsay, en bonne lumière, vit Home s'élever avec le fauteuil dans lequel il était assis et faire ainsi le tour de toute la pièce. Il était à une hauteur telle, qu'une personne debout ne pouvait l'atteindre.

Home a été ainsi enlevé au moins une centaine de fois.

Passons maintenant à l'*Elongation*. Le seigneur de Lindsay dit : « J'ai vu M. Home, en état de trance, subir une élongation de *11 Pouces*. Je l'ai mesuré debout contre le mur et j'ai fait un trait ; non content de cela, je l'ai placé au milieu de la pièce et j'ai tenu devant lui une bougie, de façon à projeter son ombre sur le mur et je fis également un trait. Lorsqu'il sortit de sa trance je le mesurai à l'état normal, directement, puis au moyen de son ombre et les résultats furent identiques. Je puis jurer qu'il posait bien sur le parquet et *n'était pas soulevé sur la pointe des pieds,* car je voyais ses pieds tout entiers et en outre un des assistants avait appuyé son pied sur le cou-de-pied de Home, une main sur l'épaule et l'autre sur les fausses côtes et le bassin. »

M. Jencken a assisté à plusieurs reprises à l'élongation de Home, qui alla jusqu'à huit pouces (vingt-quatre centimètres) et fut constatée par plus de cinquante personnes.

Miss Douglas confirme la déposition du seigneur de Lindsay, devant la commission de la société dialectique.

M. Podmore reproduit le récit d'une *élongation* d'un médium nommé Peters, devant M. Shaw, sa femme et son frère étaient assis de chaque côté du médium ; ils avaient posé leurs pieds sur ceux du médium et leurs mains à sa taille, tandis que Mme Shaw, placée en face, observait attentivement. Le médium subit une élongation de dix-huit pouces, soit 54 centimètres.

Il va sans dire que pour M. Podmore, le seigneur de Lindsay et les autres témoins ne furent que des hallucinés. Quant aux frères et à Mme Shaw, ils ont été, suppose l'auteur qui, ici pas plus que dans les autres cas, ne démontre rien, ils ont été victimes d'un truc, le médium ayant mis dans ses chaussures des espèces d'échasses en acier, sur lesquelles il se sera élevé pendant les quelques mouvements qu'il fit *avant* de subir son élongation. Et pendant que le médium s'élevait ainsi de 54 centimètres sur ses échasses

imaginaires, Messieurs Shaw ne s'apercevaient pas qu'ils posaient les pieds sur des *chaussures vides* ! !

M. Podmore ne croit pas que Home se soit servi d'échasses, mais il a profité de la demi-obscurité (ce qui est une erreur, puisque le seigneur de Lindsay l'a éclairé de façon à projeter son ombre sur le mur) pour se hausser sur la pointe des pieds. Nous avons vu que le seigneur de Lindsay avait surveillé les pieds et nous demandons si un homme peut gagner *trente-trois centimètres* en s'élevant sur les orteils. Nous pensons qu'il est inutile de discuter de telles suppositions.

Voyons maintenant l'*Epreuve du feu* et nous en aurons fini avec les phénomènes physiques, du moins avec ceux dont M. Podmore veut bien s'occuper, car il en est d'autres, et des plus importants, dont il ne souffle mot, tels que les *moulages,* la *production de fleurs* devant Madame d'Espérance et tant d'autres médiums ; les *matérialisations* devant Madame d'Espérance, tandis que cette dame non entrancée se tient au milieu des assistants ; les *apports* de toute espèce, le *dédoublement* de certains médiums ; le jeu de l'accordéon *en pleine lumière,* soit tandis qu'il est tenu par le fond par un assistant, soit tandis qu'il flotte librement en l'air, etc...

M. Everitt raconte que dans une séance chez M. Luxmore, Home, plongeant sa main au milieu *de la braise ardente*, en tira un charbon allumé qu'il mit sur les mains de plusieurs assistants, qui n'en furent pas brûlés, tandis qu'une feuille de papier pliée en huit sur laquelle il posa ensuite le charbon, fut brûlée.

Il plongea ensuite *sa tête dans le foyer* et l'on vit la flamme jouer autour de lui, mais pas un cheveu ne fut atteint.

Le 17 mars 1869, en présence de Madame Honywood, du seigneur de Lindsay et de trois autres personnes, M. Home prit à pleines mains le *verre d'une lampe* à huile allumée, le fit toucher à plusieurs personnes, le plongea quelque temps dans le foyer, le retira, y introduisit sa *langue,* le plongea dans sa bouche ; vers la fin un assistant posa le doigt sur le verre et il fut brûlé assez sérieusement pour qu'une phlyctène se produisît. Home prit un charbon ardent, le jeta sur la robe en mousseline d'une dame, sans que l'étoffe en fût altérée. Les mêmes faits se reproduisirent si souvent, que ne pouvant les nier, M. Podmore et quelques autres critiques supposent que les médiums s'enduisent les mains d'une préparation

protectrice. Il resterait à expliquer l'immunité des assistants, des étoffes légères qui ne sont pas altérées, de la langue et des lèvres du médium, etc... on voit qu'il faut chercher autre chose, et c'est encore ici que l'on appelle l'hallucination à la rescousse. M.Podmore va plus loin encore : M. Crookes étant un des témoins, ainsi que plusieurs autres personnes d'une haute honorabilité et d'intelligence distinguée, il insinue que Home ne risque cette épreuve du feu que devant des *témoins préparés*, tandis qu'elle échoue ou qu'il ne la risque pas, lorsque surviennent des personnes qui *n'ont pas la foi*. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier un tel argument.

Nous ne l'étonnerons pas en disant que Stainton Moses n'est, aux yeux de M. Podmore, qu'un déséquilibré qui, au début de sa médiumnité, profitait de l'obscurité des séances pour user de trucs comme un vulgaire jongleur et finit, comme *tant d'autres médiums*, toujours d'après M. Podmore, par combattre l'extrême dépression de son système nerveux en se *livrant à la boisson*. Il est bien entendu que l'auteur ne procède jamais par démonstration, mais recourt tout le temps aux insinuations et aux hypothèses les plus invraisemblables.

Madame Piper est le seul médium qui ait trouvé grâce devant M. Podmore. Elle a été si étroitement surveillée par Hodgson et pendant tant d'années, qu'il n'est pas possible de soutenir, comme pour tant d'autres, que la *supposition* de fraude ou de renseignements préalablement recueillis n'est pas d'une *haute improbabilité*.

Il convient que par leur masse les témoignages produisent dans son esprit la conviction *presque* absolue que Mme Piper, en trance, est sous l'influence d'une faculté plus que normale, faculté qui lui permet au moins de *saisir les pensées de ses interlocuteurs*. Mais, ajoute-t-il, il ne serait pas prudent d'aller plus loin. Il oublie de nous dire où Mme Piper va saisir les pensées qui ne sont dans l'esprit d'aucun des interlocuteurs.

Cette faculté, que Mme Piper possèderait en présence du Dr Hodgson, la quitterait dès qu'elle se trouve devant le Dr Hyslop, dont les séances avec Mme Piper n'ont aucune valeur aux yeux de M. Podmore.

En tous cas, même à M. Hodgson, qui admet que les séances de Mme Piper fournissent la preuve de communications avec les

morts, il se borne à dire que la preuve n'est pas encore faite d'une telle intervention.

Telle est cette œuvre en deux gros volumes in-octavo édités avec luxe. Nous ne savons ce que l'on en pensera en Angleterre. Pour nous, nous ne pouvons la considérer comme une *histoire* du spiritisme, car ainsi que nous l'avons si souvent signalé, ce travail uniquement destiné à soutenir une thèse, est *des plus incomplets*. Il n'y est question ni d'un certain nombre de phénomènes d'une importance capitale, ni des travaux considérables publiés tant en France, qu'en Russie, en Allemagne, etc...

Ce n'est pas davantage une *critique* consciencieuse et loyale, car les exemples de chaque espèce de phénomènes sont choisis avec un parti-pris et une partialité systématiques. Les plus démonstratifs, lorsqu'ils ne sont pas simplement passés sous silence, sont à peine signalés par un mot et sans commentaires, ou bien ils sont altérés et tellement travestis, qu'on est constamment obligé de recourir aux sources, pour rétablir la vérité.

On ne voit l'auteur s'arrêter avec complaisance que sur les faits où la fraude a été démontrée ou sur ceux sur lesquels il espère pouvoir faire peser des soupçons.

Nulle part on ne trouve une démonstration scientifique : ce qui en tient lieu, ce sont les suppositions gratuites trop souvent ridicules, les insinuations malveillantes quand il ne va jusqu'à de véritables colomnies contre des personnes dont les témoins les plus complétents proclament hautement la parfaite honorabilité.

De tels factums ne peuvent nuire qu'à ceux qui les écrivent. Quoi qu'en puisse penser son auteur, ce ne sera pas encore un pamphlet de ce genre, quel que soit son poids, qui écrasera le Spiritisme. *Au contraire.* Dr DUSART.

L'Auto-représentation chez les Hystériques

Nous avons signalé à différentes reprises la tendance du monde savant à démarquer les phénomènes observés par les magnétiseurs et les spirites, parce que ces faits avaient été observés antérieurement par des profanes, et que les corps officiels avaient repoussé dédaigneusement ces nouveautés, qui avaient le tort de se réléler en dehors des sanctuaires scientifiques. Cependant la nature ne se préoccupe guère des mesquineries humaines et,

tôt ou tard, les faits se reproduisant, force est bien de s'en occuper et alors, pour que la morgue doctrinale n'ait pas trop à souffrir, on baptise les phénomènes d'un nom nouveau, et le tour est joué.

C'est ainsi que le magnétisme animal reste une superstition populaire, tandis que l'hypnotisme est une vérité scientifique ; que le spiritisme « est une survivance atavique des premiers âges » (vieux cliché) tandis que LE PSYCHISME, pourrait bien être quelque chose d'intéressant. Les savants Anglais sont moins ridicules. Quand ils constatent la réalité des phénomènes de la télépathie, ils n'y vont pas par quatre chemins, carrément ils nomment ces apparitions : *Les fantômes de vivants*, appellation qui fait dresser les cheveux sur la tête de nos bons sorbonnards et, illico, ceux ci traduisent : Hallucinations télépathiques, ce qui n'est pas précisément la même chose. Au sujet de la faculté de voir sans le secours des yeux, même comédie. Les magnétiseurs, les spirites, les savants de la société anglaise de recherches psychiques, les *Annales psychiques*, etc., se servent du mot de clairvoyance unanimement adopté, mais c'est un vocable mal porté, qui sent le roussi, il faut donc vite le changer et voilà pourquoi nous avons à sa place L'AUTO-REPRÉSENTATION. Soit ; que ces messieurs continuent leur petit jeu, mais pour Dieu qu'ils se hâtent de nous fabriquer un dictionnaire, si c'est la seule raison qui les empêche d'étudier ces faits qui, depuis un demi-siècle, frappent avec tant d'acharnement à leur porte. Voici l'article du Docteur Comar :

*
* *

Les phénomènes d'auto-représentation que j'ai signalés, il y a quelques jours, dans la *Revue neurologique*, (1) ont été observés depuis par d'autres auteurs qui les ont décrits sous le nom d'autoscopie interne et d'hallucination cénesthésique (Sollier) d'auto-représentation ou hallucination cénesthésique (Buvat) (2).

Quels que soient les noms employés, ces nouveaux faits viennent absolument confirmer ceux que j'avais signalés. Je rappelle pour mémoire qu'il s'agit dans tous ces cas de la faculté qu'ont certaines grandes hystériques de « se représenter » et de décrire dans l'hypnose leurs organes internes non seulement dans leur constitution extérieure, leur forme, leurs dimensions, mais aussi dans leur structure intime, puisqu'elles vont jusqu'à percevoir les éléments cellulaires de ces organes et leur constitution anatomique.

(1) La *Presse médicale*, 17 janvier 1903.

(2) COMAR, *Revue neurologique*, 1901, 30 mai. — Rémon et Sollier, *Bulletin médical*. 1901, 9 novembre. — Buvat, *Gazette des hôpitaux*, 1902, 25 novembre. - Sollier. *Bulletin de l'Institut psych. Internat.*, 1902 Janvier, février.

Il ne faudrait pas croire que toutes les hystériques peuvent présenter ce phénomène ; je ne l'ai rencontré pour ma part que chez de grandes hystériques, complètement vigilambules, et dont les manifestations hystériques remontaient à l'enfance.

J'en apporte aujourd'hui trois nouveaux cas ayant trait à des malades qui m'ont décrit non seulement leurs organes internes, mais aussi des corps étrangers introduits dans ces organes, leur parcours dans le tube digestif, et les lésions causées dans l'organisme au cours de ce trajet.

Avant de citer ces faits, je crois devoir expliquer pourquoi j'ai choisi et conservé le mot auto-représentation pour les qualifier. Il me paraît avoir l'avantage de ne rien préjuger sur la nature de ces faits, ni sur l'explication qui pourrait en être donnée le jour où ils seront mieux connus ; il donne en outre par lui-même une explication, en ce sens qu'à mon avis les malades se représentent plutôt qu'ils ne voient ce qu'ils décrivent. Or, le mot autoscopie implique en lui-même l'idée de voir. Il ne s'agit pas non plus d'une hallucination, laquelle est une perception sans objet. Là, au contraire, les malades décrivent des organes ou des objets qui existent... Ceci dit, voici les faits.

*
* *

Une grande hystérique, que je soignais par le traitement mécanothérapique, ayant pour but le réveil de la sensibilité, était prise tout à coup de fièvre. La température monta graduellement jusqu'à 40°, la malade n'ayant pour tout symptôme qu'une sensation douloureuse dans la région illiaque droite. Devant l'absence de tout signe pouvant expliquer cette température, je restais dans l'expectation, pensant me trouver en présence d'une fièvre hystérique, avec péritonisme localisé dans la région cæcale. Je me contentai de prescrire par précaution une alimentation liquide et de la glace en permanence sur l'abdomen. Cet état fébrile dura trois semaines avec défervescence progressive. Au cours de cet état, la malade étant dans l'hypnose, me parla à plusieurs reprises de la petite peau qui entourait ses intestins et qui était très rouge, surtout à un endroit. Sous l'influence du repos et de la glace les phénomènes s'étant amendés, la malade se leva. Par prudence, je la laissai au régime liquide, lorsque, au bout de quelques jours, les mêmes faits se reproduisirent avec des symptômes cette fois plus nets : nausées,

ballonnement abdominal, constipation, douleur lancinante au niveau de l'appendice et fièvre.

Le jour où la température atteignit 40°, je fis mettre la malade dans des bains frais. Les mouvements provoqués occasionnèrent une exacerbation de la douleur et amenèrent le troisième jour une crise paroxystique au cours de laquelle la malade me dit qu'elle voyait la petite peau plus rouge que la première fois, et que surtout le petit bout de l'intestin était très malade. Je profitai de son état d'hypnose pour la questionner et lui demander ce qu'elle voyait ainsi : — « Je ne vois pas très bien le petit bout, je ne sais pas où il finit. » — « Pourquoi ne le voyez-vous pas ? » — « Je ne peux pas le voir parce que je ne le sens pas ; mon intestin et la peau qui l'enveloppe, je les vois parce que je les ai sentis ; mais ce petit bout-là, je ne l'ai jamais senti. » — « Eh bien, dis-je, sentez-le. » Elle fit des mouvements abdominaux accompagnés de vives douleurs et entrecoupés de cris et de paroles que je transcris. « Ah ! mais ça va percer, mais c'est très mince ; la petite peau colle, elle est double, et entre ses faces il y a une sorte de liquide sale et épais ; ça se colle et ça se décolle quand je remue, mais ça va tout arracher ; c'est comme quand on a un mal blanc au doigt, ça suppure ; c'est ce qui me donne cette fièvre, et tout autour de ce point-là, c'est rouge, toute la petite peau est rouge dans tout le ventre, mais surtout du côté droit. » — « Sentez plus... » Les mouvements augmentent, les phénomènes douloureux paraissent plus intenses et elle me dit : « Oh ! le petit bout est plein de saletés ; ah ! que c'est sale ! mais il y a longtemps que c'est là-dedans, tout ça ; c'est ça qui m'a fait mal, et ça ne peut pas sortir. » — « Sentez plus. » — « Ah ! je vois le bout maintenant ». Elle fait un mouvement plus vif et s'arrête tout à coup en poussant un cri : « Ah ! ça me pique. » — « Quoi donc ? » — « Mais il y a quelque chose dans le bout. » — « Quoi ? » — Je ne vois pas très bien, car c'est entouré d'un tas de saletés, mais ça me fait très mal ; je n'ose plus bouger, j'ai peur que ça ne crève. » — Quoi ? lui dis je. » — Mais le petit bout ; il y a quelque chose de pointu qui a irrité, mais c'est entouré de saletés et je ne vois pas bien ce que c'est, alors si je remue j'ai peur que la pointe ne fasse percer mon intestin. » — « Eh bien, lui dis-je, continuez à sentir en allant doucement et en faisant attention à ce que ça n

perce pas. » Elle continue alors à faire doucement et comme avec précaution les mouvements abdominaux qu'elle avait faits jusqu'alors, et me dit tout à coup : « Mais ça remue, tout le petit bout de l'intestin se tortille comme un ver, et ça fait remuer ce qui est dedans, ça se déplace... ça remonte... mais ça m'écorche en passant... ah ! ça sort du petit bout : c'est dans le gros intestin ! »

Elle continue à faire quelques mouvements et s'arrête « parce qu'elle a trop mal au ventre. » Je jugeai inutile de pousser plus loin ce jour-là, craignant, puisque la malade s'arrêtait d'elle-même, d'amener des accidents plus sérieux, et jugeant préférable de la suivre plutôt que de la guider. Le soir, la température non seulement n'avait pas augmenté, mais avait baissé de deux dixièmes. Le lendemain, je mettais néanmoins la malade dans l'hypnose et lui demandais si elle voyait toujours son intestin. « Oui, me dit-elle, et la petite pointe qui me faisait mal est toujours au même endroit qu'hier. » — « Eh ! bien, lui dis-je, réveillez votre intestin. » Elle fait alors de nouveaux mouvements, me dit que tout son intestin remue, que la petite pointe se déplace et que les saletés qui sont autour sont moins épaisses. » — « Sentez plus ». Elle me dit un instant après : « Je commence à voir mieux, mais je ne vois qu'un bout, on dirait un morceau d'os. C'est pointu à une extrémité et plus large à l'autre, ça a environ 1 centimètre. » Elle m'indique alors comme situation dudit objet la région correspondante au colon transverse. — « Sentez plus. » Les mouvements continuent : « Où le voyez-vous maintenant ? » « Là, montre-t-elle avec son doigt, en indiquant la fosse iliaque gauche. » — « Vous êtes sûre ! lui dis-je. » — « Mais je le vois très bien. » — « Eh ! bien alors, arrêtez-vous et ne cherchez plus à sentir. » Et aussitôt je lui fis administrer un lavement d'eau pendant qu'elle était endormie. Je fis filtrer les matières rendues, et je trouvai dedans un petit morceau d'os de forme et de dimension indiquées.

Le lavement expulsé, je demandai à la malade si elle voyait encore sa petite pointe. — « Mais non, me dit-elle, elle est partie avec l'eau que je viens de rendre. »

A partir de ce jour la température baissa progressivement. La malade questionnée à diverses reprises dans l'hypnose, me déclara successivement que la petite peau (le péritoine) était moins rouge, que les saletés qui en collaient les deux surfaces disparaissaient petit

à petit. Elle semblait suivre jour par jour la diminution de l'inflammation péritonéale et la résorption de l'exsudat. Il n'y eut une légère élévation de température que le jour où je lui fis retrouver la sensibilité de tout le cæcum.

On m'objectera peut-être que la malade savait avoir oublié ce bout d'os. — Alors pourquoi ne m'avait-elle pas décrit son intestin et le corps étranger lors de sa première poussée fébrile ? Car il y a tout lieu de supposer que c'était le même fragment d'os qui avait amené la première poussée d'appendicite, puisque la malade n'avait repris aucune alimentation solide entre les deux poussées successives. Pourquoi donc aurait-elle attendu cette rechute et l'élévation de la température à 41° ? On pourra, je le sais, invoquer la mauvaise foi de la malade, une ruse pour tromper le médecin, se rendre intéressante, et me dire qu'elle avait avalé en cachette le bout d'os en question. Je ferai remarquer que je la faisais veiller jour et nuit, qu'elle ne faisait aucun mouvement et n'avait rien à sa disposition. Admettons cependant cette objection.

Mais alors comment a-t-elle pu me dire un jour qu'il était à tel endroit (en désignant le cæcum), le lendemain, qu'il ne s'était pas déplacé et me le décrire successivement à telle ou telle place de son intestin, jusqu'au moment où, m'ayant dit qu'il était dans l'S iliaque, j'en ai moi-même amené l'expulsion par un lavement ?..Enfin, il faudrait admettre aussi que la malade ait pu faire baisser sa température progressivement après l'expulsion du fragment d'os. Elle eût pu aussi bien, si on admet une fièvre d'auto-suggestion, avoir une défervescence brusque, alors qu'au contraire cette défervescence est logique et s'explique par la diminution progressive de l'inflammation péritonéale après l'expulsion de l'objet.

*
* *

Cette observation vint recevoir une nouvelle confirmation dans le fait suivant, survenu avec la même malade quatre mois plus tard.

Un jour, après avoir mangé à son repas une bombe glacée, la même malade accuse une sensation douloureuse dans l'estomac, et me dit elle-même (elle ne cherchait donc pas à me tromper) qu'elle croyait avoir avalé quelque chose, mais n'était pas certaine. Je l'endormis aussitôt, et lui demandai si réellement elle avait avalé un corps étranger. — « Oui, me dit-elle, je le crois, il est dans mon

estomac, c'est un petit morceau de plomb ? ». — « Comment, lui dis-je, voyez-vous que c'est du plomb ? » — « Ah ! cela je ne le vois pas ; mais c'est lourd, ça ne surcharge pas dans mon estomac et en faisant des mouvements j'ai du mal à le faire remuer ; alors comme j'ai mangé une glace et que j'ai failli avaler un morceau du moule, je suppose que ça en est un autre que je n'ai pas vu et que j'ai avalé. Mais ce que je vois très bien, c'est la grosseur de cette petite pointe et sa forme, elle a un centimètre de long environ et est plus pointue à une extrémité qu'à l'autre, elle est dans mon estomac. » Et je la réveillai. Le lendemain, je la rendormis. Je lui demandai dans l'hypnose si le petit morceau de plomb avalé était parti et si elle le voyait toujours, lui disant qu'il devait être maintenant dans l'intestin. — « Non, il est encore dans mon estomac ; il était trop lourd, il s'est seulement déplacé, et il est tombé entre deux petits plis ; il ne bouge plus, il ne remue un peu que quand je fais de grands efforts.....» Je ne dis rien à la malade, et je lui fis avaler séance tenante 1 gramme d'ipéca, toujours endormie. Je restai auprès d'elle, et un quart d'heure après elle vomissait devant moi le petit morceau de plomb en question, de forme correspondant bien à la description faite par elle.

Questionnée ensuite, elle me répondit qu'elle ne voyait plus rien.

On ne pourra pas objecter qu'elle savait qu'elle venait de l'avaler. J'avais attendu au lendemain avant de le lui faire rendre. Logiquement, elle eût dû le croire passé dans l'intestin.

Elle le sentait, dira t-on ? Parfaitement, mais la sensibilité de l'estomac est physiologiquement assez obtuse pour que nous ne puissions affirmer la présence d'un si petit corps étranger à un endroit précis, à moins qu'il ne se révèle à nous par une douleur violente, brûlure, piqûre, etc....Or, ma malade, sauf le premier jour, tout de suite après l'avoir avalé, ne s'était pas plainte de souffrir : et pourquoi m'aurait elle dit le lendemain que le dit objet était déplacé, si elle ne l'avait pas vu ainsi ? Enfin,ses réponses dans l'hypnose prouvent qu'elle ne cherchait pas à m'induire en erreur.

Le fait le plus probant me paraît être dans l'expulsion par deux voies différentes de ces deux corps étrangers, sous l'influence de deux agents thérapeutiques différents.

(*A Suivre*). G. COMAR.

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas (1)

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LA MORALE CHRÉTIENNE

I

MESDAMES, MESSIEURS,

Les progrès de la science ont changé notre conception de l'univers, transformé les méthodes que nous appliquons à l'étude des phénomènes, substitué la notion de la loi à celle de l'arbitraire et du miracle, réduit la terre à n'être qu'un point dans l'espace, l'élément d'un petit monde perdu lui-même dans l'immensité ; mais ne peut-on soutenir que la vérité religieuse, qui est l'essence du christianisme, demeure tout entière ? Sans doute, la cosmologie ne s'identifie plus avec la théologie, l'univers ne nous apparaît plus comme le symbole transparent des doctrines de l'Eglise ; nous ne pouvons plus imaginer clairement nos idées sur le gouvernement providentiel du monde, localiser Dieu, le paradis et l'enfer ; mais n'est-ce pas l'occasion de répéter avec Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde » ?

Les Pères et les docteurs, comme il était naturel, ont cherché à concilier la religion nouvelle avec la science et la philosophie de leur temps ; ils ont réalisé l'idée chrétienne dans un corps de dogmes, où se combinent des éléments divers, juifs, alexandrins, helléniques. Jésus n'est ni un docteur, ni un savant ; il n'a pas d'opinion sur le mouvement de la terre, il n'a ni théologie ni dogmatique ; il n'apporte pas un système des choses, il apporte la vie nouvelle. Peu importe donc que croule l'édifice péniblement élevé par la scolastique. De cette matière intellectuelle qui l'opprimait se dégage plus brillant et plus pur l'esprit chrétien qui seul est de Dieu. Il y a quelque chose que les progrès de la science n'attei-

(1) Extrait, d'après *la Grande Revue*, des conférences faites par M. Gabriel Séailles, à *la Coopération des Idées*, les 1er et 8 octobre derniers. (V. *la Grande Revue*, nos de novembre et de janvier, et *la Coopération des Idées*, no de décembre).

guent pas : l'œuvre propre de Jésus,sa vie et sa mort, qui sont toute sa doctrine ; d'un mot, la morale chrétienne. Que la terre tourne ou soit immobile au centre du monde, aussi pressante, aussi vraie reste la grande parole : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée ». C'est le premier et grand commandement. Et voici le second qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (1)

La chose n'est point aussi évidente qu'on affecte de le croire. L'esprit, nous l'avons dit, n'est pas un lieu vide, où, au hasard, se juxtaposent des idées et des sentiments ; il est une activité vivante qui tend à organiser ses éléments intérieurs. En dépit des incohérences qu'on peut relever dans les principes des individus, dans les maximes et dans la conduite des peuples, l'esprit est systématique. Tant qu'il peut assimiler ce qui pénètre en lui de nouveau, il s'en tient aux idées maîtresses qui le plus souvent lui sont imposées par son milieu ; la loi d'inertie fait la force de la tradition. Mais quand les contradictions deviennent trop flagrantes, quand elles ne peuvent plus se dissimuler à la conscience, l'esprit se sent divisé contre lui-même, et trouve dans ce malaise le besoin d'y échapper.

La vie intérieure, dans ce qu'elle a de sérieux et d'humain, est cette franchise avec soi-même, cette révolte contre les mensonges inavoués, cette volonté d'être, et, pour être, de soumettre la pensée à l'unité qui est sa loi. Il y aurait quelque chose d'étrange à ce que la science, ayant changé la conception de l'univers, donné à l'homme une incomparable puissance dont les limites ne sont pas posées, notre idée de la destinée de l'homme, de son rôle ici-bas, de son rapport à la nature, ne se fût pas modifiée en conformité avec ces conditions nouvelles de la vie pratique. Ayons donc le courage de le dire: la science ne nie pas seulement les vieux dogmes, avec ce qu'ils perpétuent de la métaphysique alexandrine, la magie des rites et des sacrements, tout ce dont l'Eglise, durant des siècles, avec le concours du Saint-Esprit, a surchargé l'enseignement de Jésus, c'est la morale chrétienne elle-même, c'est sa conception de de la vie, qu'elle contredit et qu'elle tend de plus en plus à affaiblir dans les âmes, par cette contradiction même. A l'esprit chrétien s'oppose un esprit nouveau.

(1) Remarquons que ces deux formules n'appartiennent pas à Jésus, qui ne fait que reprendre deux textes de la loi judaïque.

A dire vrai, quand on ne s'en tient pas à des termes très généraux et qu'on essaye de définir la morale chrétienne, on ne laisse pas que d'être assez embarrassé. Si le Verbe de Dieu est immuable, cette morale, comme toutes les choses humaines, n'a pas cessé de se modifier. Elle s'est complétée par les emprunts qu'elle a faits au rationalisme païen, dès le quatrième siècle, avec saint Ambroise, au *de Officiis* de Cicéron, plus tard, avec saint Thomas, à l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote. Elle n'est pas pour le catholique, qui entre Dieu et lui veut l'intermédiaire du prêtre, ce qu'elle est pour le protestant qui croit découvrir la vérité du christianisme dans l'analyse refléchie de sa propre conscience.

Qui la confond avec la morale de Jésus s'expose aux foudres des Eglises : pour avoir prêché la non-résistance au mal, pour avoir pris au sérieux une parole que l'on affirme divine, pour en avoir tiré loyalement les conséquences sociales, Tolstoï s'est vu accuser « de dénaturer le texte sacré de l'Evangile » et excommunier par les prêtres d'une Eglise qui se déclare elle-même « orthodoxe ».

Sans suivre la morale chrétienne dans ses métamorphoses, sans nous attacher aux interprétations diverses qu'elle a pu recevoir, contentons-nous de dégager ce qui la distingue et la spécifie, l'idée générale qu'elle se fait de la nature et de la destinée des hommes. La morale antique, si variés qu'aient été ses systèmes, se résume dans cette formule : *sequere naturam*, suis la nature. Suivre la nature n'est pas s'abandonner à l'instinct, se livrer à tous les caprices de la sensibilité ; l'homme doit être homme, comprendre ce qu'il est pour le devenir ; il ne suit la nature qu'à la condition d'obéir à la raison. Si la nature et la raison, loin de se contredire, s'accordent, au terme s'identifient, si la véritable fonction de la seconde est de comprendre la première pour la réaliser, la science est la sagesse, le bien moral est le bien naturel, qui a la vertu, a le bonheur, et ce que nous appelons le péché n'est qu'une erreur de l'intelligence, nul ne voulant son mal volontairement.

Animal politique, l'homme n'achève sa nature et ne s'élève à l'existence humaine que dans la cité hellénique, qui par la loi manifeste la raison dans les rapports des hommes et réalise sa forme la plus haute, la justice. Ainsi, ce qui caractérise la morale antique, c'est qu'elle ne sépare pas le bonheur et la vertu, c'est qu'elle propose à l'homme pour fin le souverain bien qui dès ici-bas les con-

cilie, et c'est qu'elle cherche le principe de la moralité humaine dans l'intelligence, faisant du souverain bien le prix de la sagesse.

Une idée nouvelle et contraire est au principe de la morale chrétienne, l'idée de la « coulpe », du péché. La nature n'est pas bonne, elle ne cherche pas le bien et l'harmonie, obscurément dans les choses, clairement dans l'homme, en qui elle prend conscience d'elle-même et devient la raison ; elle est mauvaise, et, livrée à elle-même, elle ne peut produire que le désordre et le mal. Dans l'homme, elle est l'empire de la chair, l'égoïsme, la source de toutes les passions perverses, l'auxiliaire de Satan ; en dehors de l'homme, elle n'est pas l'harmonie savante, jeu d'une pensée divine, qu'imaginait la Grèce, elle est le milieu tragique, où se trahit la colère d'un Dieu qui se venge par le règne de la souffrance et de la mort.

Ainsi, en tant qu'être naturel, l'homme est dégénéré, corrompu, fils du péché, mort à la vie de l'esprit. Dès lors, il ne suffit pas pour réaliser le souverain bien de se connaître soi-même, de savoir le bien et le mal, il faut par un acte qui remette tout en question, par une crise de la volonté, « se convertir », changer son cœur, tourner les yeux de l'esprit vers des objets que ne voient point les yeux du corps. Le bien n'est pas d'achever la nature, mais de la détruire. Le chrétien meurt selon la chair pour renaître et pour revivre selon l'esprit. « Quiconque voudra sauver sa vie la perdra, quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi la trouvera. » Conscience du péché qui se mêle à notre chair et coule dans notre sang, aspiration vers une délivrance dont on ne peut être l'auteur, humilité, appel à Dieu, conversion du cœur et de la volonté, inquiétude de la nature toujours présente, toujours mauvaise, pénitence, regrets et remords, renoncement à soi-même, sacrifice, joie de souffrir et d'expier, célestes espérances, tels sont les pensers nouveaux dont se nourrit la piété chrétienne. Le sage devient le saint.

La science n'est plus l'instrument de la sagesse ; elle irait jusqu'au fond de la nature, sans en faire jaillir jamais la source pure ; à la science se substitue la foi (πιστις). La foi est un acte de la volonté et un élan du cœur, elle porte l'intelligence au-delà des réalités naturelles ; elle est un abandon confiant, une soumission aimante et résignée à la parole et aux décrets de Dieu. Par elle s'opère la palingénésie (παλιγγενεσια), la renaissance spirituelle ; l'Es-

prit habite dans l'homme régénéré. « Le fruit de l'Esprit (τό καρπος τοῦ πνευματο) est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité » (Paul, *Gal.*, V. 22), toutes les vertus du chrétien.

La vertu maîtresse, principe de toutes les autres, qui dérive de la foi, qui déjà est contenue en elle, puisqu'elle en est l'achèvement, est la charité. La charité n'est autre chose que la foi agissante ; ses manifestations sont les bonnes œuvres. « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu, et quiconque aime les autres est né de Dieu, et il connaît Dieu ». (*I*re *Ép.* de Jean, IV, 7). La charité est ainsi, pour les chrétiens, ce qu'était la sagesse chez les philosophes anciens, la racine de toutes les vertus. « Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme l'airain sonore ou comme une cymbale retentissante ». (I, *Corinth.* XIII, 1 sq.).

La charité n'est pas une vertu humaine, elle n'est pas la magnanimité d'un cœur généreux ; on peut « distribuer tout son bien pour la nourriture des pauvres » et ne la point posséder ; elle est un sentiment métaphysique ou, à plus proprement parler, un sentiment mystique, religieux. Être dégénéré, radicalement corrompu, l'homme n'a rien d'aimable par lui-même ; l'amour que nous lui portons n'est que la conséquence de l'amour que Dieu lui porte. C'est pour plaire à Dieu, pour nous unir à lui d'intention que nous aimons notre prochain. Plus profondément, la charité est l'union avec Dieu le père, la participation de son être et de son amour, le sentiment concret et vivant de la filiation divine qui fait tous les hommes frères, non par le sang qui coule dans leurs veines, mais par ce qui se retrouve en tous de l'Amour dont ils sont nés.

A cette morale, dont le premier dogme est la corruption de la nature, répond une conception nouvelle du souverain bien, c'est-à-dire de l'union du bonheur à la vertu. Tous les anciens avaient admis entre le bonheur et la vertu un rapport d'identité : pour Socrate et Platon, pour Aristote et Zénon, qui a la vertu a le bonheur ; pour Épicure qui a le bonheur a la vertu. L'harmonie de la nature et de la raison permet à la destinée de l'homme de s'accomplir ici-bas. Dans le christianisme, au contraire, tout est subor-

donné à la vie future qui seule livre le secret de la vie présente. La terre est pour l'âme un lieu d'exil, le corps une prison ; l'âme ne redevient elle-même que dans la mesure où, par ses pensées et ses désirs, déjà elle s'en échappe et vit de la vie de l'esprit.

La vertu est la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et l'amour des hommes en Dieu et pour Dieu ; le bonheur est la possession de Dieu. Aimer Dieu, c'est déjà, sans doute, dès ici-bas, tendre vers lui, s'en rapprocher ; mais c'est ne le posséder encore qu'imparfaitement, ne le contempler qu'à travers les demi-ténèbres d'une nature déchue, d'une âme obscurcie par le péché, et l'amour tend à une parfaite union. La vertu ne fait donc que commencer le bonheur en le méritant. Le souverain bien n'est pas de ce monde, dans une autre vie s'achève notre destinée.

La foi répondant à cette attente, la foi, comme croyance à la réalité future et nécessaire du souverain bien, devient une vertu nouvelle, l'*espérance,* qui a pour objet la béatitude promise aux élus et mêle une joie secrète aux sacrifices qui préparent à la goûter. La foi, l'espérance et la charité sont les trois grandes vertus chrétiennes, vertus intimement unies, inséparables, qui manifestent une même disposition de l'âme. Mais ces vertus ne dépendent pas de la liberté humaine, elles ne naissent pas de la science qui veut des raisons démonstratives, elles sortent moins encore d'une nature qui y répugne et qui les nie, elles veulent une impression d'en haut, un concours divin, une action de la grâce qu'il ne nous appartient pas de déterminer : L'Esprit souffle où il veut.

Il n'entre pas dans mes intentions d'amoindrir ou de calomnier la morale chrétienne ; ce qu'elle a obtenu des hommes, ce qu'elle leur a donné suffit à la défendre des injustices volontaires, et des partis pris inintelligents. Elle a approfondi les âmes, elle les a faites plus délicates et plus pures, elle a contenu la bête impatiente et brutale, elle a opposé à ses désirs immédiats le rêve du paradis et les cauchemars de l'enfer ; en liant la béatitude au sacrifice, elle a fait sortir le désintéressement de l'égoïsme même. Quelques-uns s'en scandalisent : l'instinct se retrouve, crainte, désir, espérance, tremblement ou appétit de la bête dans cette attente de la récompense ; mais, à ce qui se voit, à ce qui se touche, opposer victorieusement une image, un rêve de bonheur, ce qu'on ne vérifie

pas par les sens, ce qui n'existe que dans la mesure où on le croit, n'est-ce pas idéalisme déjà, preuve que l'idée peut vaincre ?

Sans doute, et dès longtemps les Stoïciens avaient proclamé le caractère sacré de la personne humaine et fondé la fraternité des hommes sur leur filiation divine ; mais Dieu était la raison dont tous nous participons ; avec une candeur géniale, Jésus fait de Dieu, non plus par métaphore, mais à la lettre, notre père, un père qui doit et veut être aimé, et l'idée de la fraternité des hommes, qui n'était accessible qu'à quelques intelligences, s'identifie avec le entiment religieux, se propage dans les cœurs.

Mais le chef-d'œuvre de la morale chrétienne est de donner un sens et comme un prix infini à la douleur. Pour nous, qui cherchons le principe de la morale dans les lois de la vie et de l'action spirituelles, la douleur, sans doute, par la lutte dont elle devient l'occasion, par la résistance, par la résignation intelligente, par le courage, met en jeu la force intérieure, la révèle à elle-même et, en un sens, l'exalte. Supprimez-la, le ressort de l'activité se détend. La vie n'est pas le repos dans la jouissance, l'inertie du plaisir passif, elle est la conquête du bien sous le stimulant de l'imperfection sentie. Mais s'il y a une douleur qui suscite l'effort par la révolte dont elle est le principe, qui tend à se nier elle-même par l'action qui en supprime les causes, il y a la douleur qui est infirmité, défaillance, recul de la vie tarie en sa source ; il y a l'espérance trompée, le sentiment de l'irréparable, la perte de ceux que l'on aime, la maladie lente, progressive, la torture inutile et cruelle ; au soir de la bataille, quand les ténèbres descendent, l'horreur du vaincu qui attend la mort dans le silence et l'oubli.

Le christianisme divinise la souffrance : Jésus, fils de Dieu et Dieu lui-même, est descendu sur la terre, il a pris avec notre corps toutes nos infirmités ; au point de vue de ce monde, il a été un vaincu, il a été méprisé, insulté, frappé, il a voulu souffrir, mourir, il a porté sa croix, il s'est attaché au bois de douleur, il a gémi, il a versé des larmes et il a sanctifié le supplice le plus infâme, le supplice de l'esclave qu'il a choisi pour lui-même. Le chrétien, celui qui regarde les choses des yeux de la foi et non des yeux de la chair, ne connaît plus de déshérité, de vaincu de la vie. La souffrance est un bien, elle a son prix en elle-même. Dieu recueille les misères les plus ignorées, les plus obscures, les plus humbles, pour

en faire de la béatitude et de la gloire. Dans le vrai monde, dans la cité céleste, l'échelle des valeurs humaines se renverse : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ; bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. »

Si la loi de la vie, qui tôt ou tard se découvre, est de croître pour décroître, de décliner enfin vers les ombres de la mort, quelle doctrine plus précieuse que celle qui donne un sens à la souffrance qui, au lieu de n'y voir que la défaite de l'animal, y montre l'épreuve de l'homme et la voix du salut ! Quel coup de génie que de rendre la douleur aimable et chère à celui-là même qui la subit, que d'en faire un don, une sorte de grâce et de privilège, que de découvrir au delà de l'impuissance apparente du malade, du blessé de la vie, l'action en lui d'une énergie spirituelle qui ne se dépense pas en vain, qui crée quelque chose de positif et de réel dans un monde qu'il n'est pas donné de voir des yeux du corps, mais qui est le vrai monde de l'âme !

(*A suivre.*) GABRIEL SÉAILLES.

Remarquables phénomènes
EN AUSTRALIE

Sous ce titre, les n[os] des 18 et 25 juillet 1903 de *Ligth* appellent l'attention sur une série de faits rapportés par *Harbinger of Ligth* de Melbourne (Australie), dans son numéro de juin 1903. Nous avions déjà lu, dans ce dernier journal et dans *Medianita*, des récits de faits vraiment extraordinaires, qui auraient été observés dans le cours de l'année 1902 et qui étaient dus à la médiumnité de M. Bailey, dont *Medianita* annonce la prochaine venue en Europe.

Il ne s'agissait de rien moins que de tablettes de Ninive et de Babylone avec inscriptions cunéiformes, de papyrus égyptiens couverts d'hyéroglyphes, de parchemins avec textes grecs, d'Idoles formées de fémurs et de tibias humains, de monnaies diverses, enfin d'oiseaux des Indes vivants et avec leurs nids, de poissons également vivants, enveloppés d'algues ruisselantes d'eau, etc.... apportés par les contrôles du médium. Tout cela était si étrange et rapporté d'une façon si sommaire, que nous nous étions abstenu d'en parler. Mais le n° du 18 juillet 1903 de *Ligth* nous donne des dé-

tails tellement précis, d'après *Harbinger of Ligth* sur les précautions prises contre la fraude, que nous ne croyons plus devoir garder la même réserve, surtout en présence des garanties que nous offrent les noms de J. J. Morse et du Dr J. M. Peebles, qui les recommandent tout spécialement.

Voici donc ce que nous trouvons dans le *Ligth* :

« Le n° de juin de *Harbinger of Ligth* contient un supplément consacré à l'exposé de certains phénomènes survenant en présence de M. C. Bailey, le médium dont parlent J. J. Morse et le Dr J. M. Peebles en termes très élogieux. L'auteur raconte que M. Bailey, de Melbourne, présenté par M. Stanford, vint à Sidney, en mars 1903, avec sa femme. C'est un homme d'intelligence ordinaire, d'une instruction peu développée. Sa physionomie respire le calme et la franchise et provoque la sympathie. Il fut convenu qu'il donnerait six séances, à des conditions très modérées, prouvant qu'il ne recherche pas les avantages pécuniaires.

« Sa spécialité, dit le narrateur, est celle des apports, quoique plusieurs matérialisations et quelques autres phénomènes se soient quelquefois produits en sa présence ».

Voici les conditions de contrôle qu'il accepta sans y faire la moindre objection :

1° Avec l'aide d'un comité je choisirai tous les assistants, que M. Bailey acceptera sans observation ;

2° Sa femme n'assistera à aucune séance ;

3° Il n'entrera dans la salle des séances qu'après que tous les assistants seront réunis ;

4° Il sera scrupuleusement fouillé avant chaque séance par deux ou trois assistants ;

5° Après cet examen il sera enveloppé dans un sac fermé au cou et aux poignets ; les nœuds des liens seront recouverts par des cachets. Le sac ne sera fourni ni par lui ni par aucune personne ayant des rapports avec lui. L'état des cachet sera constaté après chaque séance ;

6° Il ne restera dans la salle aucun moyen de cacher aucun objet quelconque. On ne pourra y entrer ou en sortir que par une seule porte, qui sera fermée avant chaque séance et dont la clef sera remise à une personne de mon choix, non spirite, qui restera près de moi pendant toute la séance.

M. Bailey me fit observer que s'il siégeait au milieu d'un cercle bien harmonieux et formé depuis longtemps, les phénomènes d'apport pourraient se produire en pleine lumière ; mais que dans un cercle nouveau il serait nécessaire de faire l'obscurité, au moins pendant les courts moments où se produisaient les apports.

Première séance. — La première séance eut lieu le 4 mars 1903, à huit heures du soir. Elle fut consacrée à établir une sorte de courant sympathique entre le médium et les assistants et à la présentation de quelques-uns des contrôles (esprits-guides) du médium, entre autres le Dr Witcombe, qui avait été pendant sa vie médecin à Melbourne, et un Égytien qui donna son nom et divers détails au moyen de l'écriture hyéroglyphique. Il ne se produisit pas de phénomènes physiques intéressants.

Deuxième séance. — La deuxième séance eut lieu le 6. Après avoir pris les précautions convenues, sur lesquelles nous ne reviendrons pas, un Hindou de caste élevée s'empara du médium. La nature et l'élévation de ses idées, ainsi que le style dans lequel il les exprimait et le remarquable jeu de sa physionomie en faisaient un être totalement différent du médium.

Il demande l'obscurité et annonce presque instantanément qu'un apport vient d'être fait. A la lumière on voit entre les mains du médium un *nid* contenant un *oiseau vivant* des jungles de l'Inde, qui se met à voltiger en gazouillant. On le plaça plus tard dans une cage.

L'obscurité étant faite de nouveau, on entend tomber un objet pesant. On constate à la lumière que c'est une *tablette* en terre, portant des inscriptions que nous ne pouvons déchiffrer. (Je dois dire ici que le matin de ce même jour, vers onze heures et demie, le médium se trouvant seul avec moi dans mon cabinet, une autre tablette de même genre, portant deux figures en bas-relief, tomba en pleine lumière, écornant dans le choc un meuble en acajou).

L'esprit du Dr Robinson, qui avait été professeur de littérature syro-chaldéenne à New-York, prend possession du médium et explique que la tablette vient d'un tumulus faisant partie des ruines de l'ancienne Babylone. Il donne divers détails sur la fabrication et le contenu de ces tablettes, ainsi que sur l'histoire des dynasties qui régnèrent alors et il traduit l'inscription.

Deux autres tablettes semblables viennent encore successivement. Un vase à fleurs, ayant été apporté et rempli de terre par moi, sans aucune intervention ni du médium ni d'aucune autre personne, j'y plante une graine de *Mango* que M. Stanford m'avait procurée. Au bout de vingt minutes nous constatons qu'il est sorti de terre une tige qui a déjà deux pouces et demi. Le médium prend le pot, arrache la plante et montre que de nombreuses racines se sont formées ; il enlève quelques fragments de l'enveloppe brisée de la graine.

Après un nouvel instant d'obscurité, l'Hindou me présente des *rubis* qu'il dit provenir de la Birmanie, une *pierre* de teinte blanchâtre et un *scarabée* Egyptien ; puis dix rubis bruts, venant aussi des mines de la Birmanie.

Le Dr Witcombe s'incarnant dans le médium donne quelques explications et la séance est levée.

Troisième séance. — L'Hindou apporte sept *pièces de monnaie* qui viennent, dit-il, de l'Egypte. Le Dr Witcombe dit que les unes, nettes et brillantes, ont été enlevées d'un sarcophage près d'une momie ; les autres, rongées par le vert-de-gris, sont romaines et ont été trouvées en Egypte dans un tumulus. Puis il annonce qu'il va s'efforcer de matérialiser *une main.* J'étais assis à gauche du médium et je vois un peu à droite et en avant de lui se former un objet de petite dimension et lumineux ; il grandit peu à peu ; son éclat augmente et il passe au-dessus du médium pour venir à gauche vers moi. Le contrôle m'engage à l'examiner avec attention et je constate que c'est une main parfaitement formée, se terminant au poignet. Peu à peu elle s'éloigne et s'évanouit.

L'esprit d'un ancien acteur se manifeste ensuite. Il déclame plusieurs morceaux, les uns comiques, les autres sérieux, et la séance prend fin.

Quatrième séance. — Sous l'influence d'un violent mal de dents le médium a mal dormi et le Dr Witcombe déclare que dans ces conditions la séance devra être plus courte.

L'Hindou s'incarne et dit qu'il apporte un second petit *oiseau* pour tenir compagnie au premier. Il l'offre à la femme du révérend M. W... et me demande si j'en désire un aussi. Sur ma réponse affirmative il me dit : « Pourquoi ne me le disiez-vous pas plus

tôt ? » et il m'en apporte un second semblable au premier. N'ayant pas de cage, je l'enferme sous un chapeau.

Pendant un moment d'obscurité je demande qu'un objet tombe avec bruit. On entend alors tomber une *tablette* portant une figure entourée d'une inscription. Le Dr Witcombe prend le contrôle et dit qu'il regrette que j'aie demandé que l'objet fît du bruit en tombant, car il a été fracturé dans sa chute.

Cinquième séance. — Elle eut lieu le 13 mars. Le Dr Witcombe, prenant le contrôle, dit qu'il regrette que le médium ait reçu de mauvaises nouvelles de son père, malade depuis quelque temps. Si les nouvelles ne deviennent pas meilleures, peut-être le médium sera-t-il obligé d'abréger son séjour. Ces préoccupations et l'action de la température qui est accablante sont de nature à nuire aux facultés du médium.

Nous demandons de nouveaux *oiseaux*. L'Hindou nous répond : « Pourquoi en voulez-vous, puisque vous les laissez échapper ? » En effet le mien s'était échappé et les deux de Mme W... avaient disparu de leur cage de façon assez mystérieuse, car les barreaux ne portaient aucun écartement. Plus tard un autre contrôle nous expliqua que l'Hindou les avait repris en vertu de son pouvoir occulte, pour éviter de les voir mourir sous l'influence de ce climat qui n'était pas le leur.

Pendant l'obscurité le médium me tend un objet qui est reconnu pour *un crabe*. Puis, la lumière étant faite, on voit dans la main du médium un *poisson vivant*, une sorte de *requin* d'un pied et demi de longueur, tandis que sur la table se trouve une poignée d'*algues* toutes ruisselantes d'eau. Le requin ne tarde pas à mourir.

Plusieurs pièces de *monnaie* anciennes sont encore apportées et la séance est levée.

Sixième séance. — Le père du médium se trouvant mieux, celui-ci peut prolonger son séjour et la sixième séance peut avoir lieu, le 17, à huit heures du soir. Le contrôle Hindou découpe une feuille de papier en forme de crâne humain, auquel il ajoute au crayon des yeux, un nez et une bouche. Il la pose au dessus d'un abat-jour de lampe qu'il revêt d'un tissu noir et prenant cette sorte de poupée, il la rend très lumineuse et la promène devant chaque assistant. L'aspect en est si étrange, qu'une dame s'évanouit et qu'on doit la faire sortir.

On entend ensuite un léger crépitement, comme celui de petits graviers tombant sur la table. Le contrôle annonce que ce sont des *alluvions aurifères* destineés à Messieurs X... et R... Il ajoute qu'ils viennent d'un endroit riche, mais non exploité et qu'il pourra leur faire connaître, car il est parfois permis de mettre certaines personnes sur la voie de la fortune, lorsque l'on sait qu'elles ne s'en serviront que pour le bien.

Il apporte ensuite sur la table un gâteau indien, le *Chaputi*, qui sort, dit-il, du four. Nous constatons en effet qu'il est encore tout chaud.

Plusieurs incarnations sans intérêt pour nous se produisent encore et la séance est levée.

Séance chez moi. — Le 16, c'est-à-dire la veille de la sixième séance, une séance supplémentaire avait eu lieu chez moi, en présence de vingt personnes de mon choix, dont plusieurs nettement sceptiques.

Toutes les précautions prises, la lumière est éteinte et le contrôle Hindou se présente. On entend aussitôt la chute de pièces de *monnaies*, que le Dr Witcombe déclare être de l'époque des Ptolémées.

L'Hindou me dit : « On vous a promis des *cylindres* Babyloniens; en voici. » On allume et on voit dans la main du médium un objet cylindrique de cinq à six pouces de longueur et de consistance solide et massive. Le Dr Witcombe explique que ces cylindres sont assez rares et qu'on n'en trouve guère plus d'un ou deux contre cent tablettes, ce qui leur donne un certain prix aux yeux des archéologues.

Un autre Hindou s'empare du médium et récite diverses pièces de poésie. Puis le premier se manifeste de nouveau, apportant une sorte de *journal* rédigé en caractères que nous ne connaissons pas. Il le présente comme venant de l'Arabie et en donne la traduction. Il ajoute qu'il doit le reporter dans le magasin d'où il l'a enlevé et comme j'insiste pour le garder, il m'en promet un autre. En effet, tandis que j'étais seul avec le médium dans mon bureau, un exemplaire tomba, *en pleine lumière*, sur un divan.

Pendant une période obscure, l'Hindou m'avertit que *la main* de ma mère va se matérialiser. Je vois en effet une main lumineuse en voie de matérialisation. Elle s'avance doucement vers moi et reste

quelque temps sur ma tête, où je sens nettement sa pression. Elle s'éloigne ensuite, s'arrête un peu sur la table, où je la vois se dématérialiser graduellement. A ce moment, d'après les conseils du contrôle, je tenais les deux mains du médium dans les miennes.

Pendant quelques instants l'Hindou cause avec une dame et lui promet de lui apporter une pièce de pâtisserie indienne nommée *Chaputi*, ou d'un nom analogue. On a vu plus haut que la promesse a été tenue le lendemain 17, pendant la sixième séance ».

Pour la traduction : O. DUSART.

Entretiens Philosophiques

Quels sont les phénomènes de la mort

Il n'y a aucun phénomène dans le sens que nous attachons à ce mot. La mort est une renaissance, car la mort n'existe pas dans le Cosmos, il n'y a que des transformations.

Quand l'âme s'incarne sur une planète, elle naît à la vie matérielle ; quand elle quitte le corps qu'elle y a habité, elle naît à la vie fluidique. L'enveloppe corporelle est un vêtement, rien de plus: on peut la comparer aux habits que revêtent les explorateurs des contrées boréales. Leur voyage terminé, ceux-ci abandonnent les fourrures qui étaient une nécessité dans ces latitudes extrêmes, ils reprennent les vêtements de leur pays.

Ainsi de l'âme : son stage terrestre achevé, elle se dépouille des matériaux grossiers qui lui étaient indispensables pour accomplir sa tâche, son évolution, elle s'envole vers des régions supérieures et y revêt le vêtement en harmonie avec son nouveau milieu.

Pour les êtres avancés ou qui meurent de maladie, de vieillesse, la séparation de l'âme et du corps se fait aussi facilement que la chute d'un fruit mûr de l'arbre. Une sorte de sommeil engourdit l'âme dans les premiers instants, mais bientôt le reveil l'initie à sa nouvelle phase d'existence. Elle se souvient, elle reconnaît les régions qu'elle a déjà habitées ; les affections qu'elle a gardées attirent à elle ses amis, ses parents désincarnés, car ces liens sont

indestructibles comme le magnétisme, et l'attraction dont ils dérivent est une force qui est en quelque sorte l'âme du Cosmos.

Que fait-elle dans ce nouvel état ? Elle se recueille d'abord, repasse tous les incidents de sa vie terrestre, afin que ses expériences portent leurs fruits : alors elle comprend les progrès qu'elle a faits et ceux qui lui restent à faire. Entourée d'êtres supérieurs, elle est guidée dans la voie qu'elle doit suivre pour continuer son ascension. Par l'étude, elle développe ses facultés psychiques et veille autant que ses pouvoirs le lui permettent aux habitants de la planète qu'elle a quittée, accomplissant ainsi la mission pour laquelle nous sommes tous créés.

Au contraire, la mort violente est douloureuse, la mort du coupable est terrible.

La première est un déchirement ; Karma (ou la loi de causalité) exige cette souffrance. Celui qui quitte la vie dans ces conditions l'a fait subir à d'autres; car il n'y a pas de hasard, ce mot est vide de sens, il y a des lois immuables qui fonctionnent par elles-mêmes, l'individu ne peut s'en prendre qu'à lui quand il souffre.

Mais le tué, l'assassiné, s'il est bon, reprend bientôt son équilibre, il a payé sa dette dans cet arrachement ; cette impression pénible disparaît donc vite, et il partage alors la vie heureuse des âmes qui l'environnent, car par le fait de l'épreuve qu'il vient de traverser il s'est complètement libéré.

La mort des coupables est terrible. L'âme, retenue par des passions grossières, souffre atrocement pour se dégager et, dans cette lutte souvent très prolongée, elle aperçoit le sombre milieu qu'elle doit habiter. Le périsprit ou Double, imprégné de molécules lourdes, épaisses, ne peut s'élever ; la vue corporelle cessant, l'esprit se trouve plongé dans les ténèbres. Alors toute son existence se déroule dans sa mémoire, toutes ses mauvaises actions prennent une forme qui persistera jusqu'à ce que la force qui les a créées soit épuisée. Le remords viendra plus tard si l'âme se repent : ce sera le commencement de la sagesse.

Dans les premières périodes, dont la durée varie autant que les individualités, l'esprit ne ressent que de la colère, de la rage de son impuissance ; il a gardé ses appétits mauvais, ses désirs grossiers, il

ne peut les satisfaire et il sait que la mort est un mythe, car il se sent immortel. N'ayant jamais élevé ses pensées, son ignorance est complète, il croit qu'il est en enfer et qu'il n'en sortira jamais.

C'est notre devoir, à nous qui connaissons la puissance des forces invisibles, d'envoyer nos prières, notre compassion à ces malheureux. Nous pouvons les aider à sortir de cet état douloureux, les guérir en quelque sorte en leur inspirant le regret de leurs mauvaises actions. Leurs souffrances diminuent quand ils commencent à comprendre, ils élèvent alors leur âme vers Dieu qui n'est jamais sourd aux prières sincères car, de par la loi Karmique (ou de causalité) rien ne se perd. Karma n'est point la fatalité inconsciente, mais la justice souveraine qui gouverne avec une équité parfaite tout ce qui existe.

Les suicidés sont aussi fort malheureux ; il ne faut pas les abandonner. Ils n'ont pas tous le même degré de souffrances, l'action est plus ou moins coupable selon le mobile qui l'a déterminée. Nous ne pouvons juger, Dieu seul connaît le fond des choses : les circonstances sont si différentes que tel homme que nous croyons très criminel est souvent un innocent, actuellement un inconscient qui paie par une mort violente un passé déjà lointain.

La question est donc complexe, soyons dès lors charitables pour tous, n'oublions aucun malheureux. Ce que nous devons faire, c'est répandre autant que nous le pouvons la connaissance des lois divines afin d'épargner à nos semblables les chutes qui, bien souvent, ne sont que le résultat de leur ignorance. En dirigeant nos pensées vers la vraie fraternité, nous accomplirons un bien immense, leur influence n'a de limites que la force qui les a provoquées. Il est bon de donner du pain, de faire l'aumône, mais il est encore meilleur de projeter dans l'espace l'amour universel. Si nous pouvions en apprécier les résultats à leur vraie valeur, nous serions émerveillés de notre puissance : nous possédons des facultés immenses, mais chez beaucoup celles-ci sommeillent et sont inutiles.

Donc, à ceux qui aiment l'humanité et ne peuvent la secourir matériellement, disons-leur qu'ils se consolent, ils ont des trésors inépuisables. Qu'ils les distribuent généreusement, et ainsi ils se feront les collaborateurs de la Divinité, ils travailleront à l'Evolu-

tion universelle qui est le but de ce que nous appelons la création.

Les religions diverses ont faussé les consciences en faisant de la mort un épouvantail : les naïfs ont cru à un châtiment ou à un bonheur éternels, résultat d'une courte existence ; les incrédules, révoltés d'un tel illogisme ont nié la persistance de l'être, et sont tombés dans un matérialisme désespérant. Mais aujourd'hui les expériences psychologiques, les phénomènes magnétiques, les manifestations nombreuses qui sont données éclairent l'humanité d'une lumière si vive que l'on sait que la mort est un changement d'état, une continuité. De même que le jour succède à la nuit, la vie fluidique succède à la vie physique.

Arrière donc aux terreurs folles, aux enseignements caducs, source intarissable d'exploitation criminelle ! Il n'y a ni paradis ni enfer, chacun de nous est responsable de ses actes, en *subit* les conséquences et se prépare ainsi lui-même son bonheur ou son malheur.

Voilà la vérité absolue, infinie, éternelle ; elle s'impose, car elle satisfait l'intelligence, le cœur et la raison.

Baronne CARTIER DE ST-RENÉ.

Fédération algérienne et tunisienne
des spiritualistes modernes

Conférence du 27 juin. (Salle du Petit Athénée)

Compte-rendu-Sommaire.

Sujet traité : Preuves expérimentales de l'existence de l'âme humaine comme être indépendant du corps : télépathie, dédoublement, clairvoyance, fantôme des vivants.— Projections lumineuses appropriées au sujet.

Vivement intéressée par l'annonce d'un sujet aussi captivant, la population algéroise avait répondu en foule à l'appel de la Fédération. Et c'est devant un auditoire attentif et sympathique de plus de six cents personnes que le conférencier développe longuement les

arguments en faveur de sa thèse. Il justifie d'abord l'importance considérable de son sujet au point de vue des déductions futures, et rappelle qu'il fit l'objet des études premières du congrès spirite de 1900. « C'est, dit-il, en provoquant et en étudiant les phénomènes entre les esprits des vivants, que nous pourrons nous faire une idée des faits qui se passent entre les vivants et les « morts ».

Rappelant en quelques mots les déclarations athées et matérialistes produites récemment à la même tribune par Sébastien Faure, le conférencier s'élève contre les affirmations doctrinales du célèbre anarchiste. « Nous ne pensons pas, dit-il, que l'éloquence de l'orateur ait suffi à arracher à l'Univers son âme, à chasser Dieu de son domaine, pour instaurer à la place de cette Intelligence universelle, qui règle l'évolution des mondes, nous ne savons quelle machine aveugle et inconsciente, dont les ravages rapprochés par le Hasard, produiraient cependant ces merveilles de la mécanique céleste, dont la pensée seule incline jusqu'à terre le front du penseur, du véritable savant.

Ce que Sébastien Faure a pu atteindre, ajoute-t-il, c'est le Dieu qui trône sur les autels ; c'est cette vieille conception théologique, cette vieille idole de la Bible, aux pieds de laquelle la foi prosterne, depuis tant de siècles, les foules crédules et asservies. Mais l'autre, esprit de la nature, Ame et Conscience de l'Univers ; l'autre, Volonté souveraine et toute-puissante qui, par les voies de l'évolution et du progrès, conduit les êtres à leurs suprêmes destinées, celui-là est certainement hors des atteintes des matérialistes et S. Faure a eu tort de prétendre que la science en avait fait justice. La science reste volontairement muette au seuil de cette grande énigme ; la science reste volontairement sans réponse devant ces interrogations éternelles : Qu'est-ce que la matière ? Qu'est-ce que la force ? Qu'est-ce que la pensée ? Qu'est-ce que la vie ? Elle vient, d'ailleurs, de faire les premiers pas à peine dans un monde nouveau, invisible, où les formes de l'énergie confondent l'imagination des savants et mettent continuellement en défaut les théories admises. Jamais de pareils horizons ne se sont ouverts aux investigations de la science ; jamais elle ne s'est trouvée en présense d'un pareil inconnu, et jamais elle n'a été moins affirmative qu'aujourd'hui devant ce grand problème des « Causes premières et des fins dernières ».

Le conférencier résume brièvement les arguments des deux écoles antagonistes et ajoute : « M. S. Faure est venu rouvrir devant l'opinion publique algéroise, le grand débat séculaire entre les écoles spiritualiste et matérialiste. Ce débat, sans solution possible, a creusé un abîme toujours plus profond, toujours plus insondable, entre les affirmations des positivistes et celles des spiritualistes de toutes les Eglises et il a fallu les manifestations troublantes, les faits spirites de la deuxième moitié du XIXe siècle, pour apporter aux adversaires du matérialisme des fondements solides à leur doctrine.

Ces faits sont venus surprendre le vieux monde, agiter violemment l'opinion et troubler les savants dans la quiétude de leurs laboratoires.

Longtemps raillés, ridiculisés, ils ont fini par s'imposer à l'attention des chercheurs sérieux. Des congrès de savants, de femmes, de philosophes de tous les pays, les ayant discutés et admis, il était impossible de continuer autour de ces faits la conspiration du silence, et des hommes considérables, en Amérique, en Angleterre, en France, etc.... en ont abordé l'étude par une observation rigoureuse, une méthode expérimentale laborieuse et sûre ».

Le conférencier cite les noms des plus considérables d'entre eux, dont les travaux ou les découvertes honorent l'humanité entière. Pour porter son argumentation sur le terrain le plus solide, il annonce qu'il empruntera à ces savants anglais, français, russes, etc... dont beaucoup ne sont point des spirites, les faits d'observation et d'expérimentation sur lesquels il compte baser ses déductions. « Nous nous permettons enfin, ajoute-t il, si l'on veut bien accorder un crédit quelconque à notre parole, d'en citer quelques-uns qui nous sont personnels, ou qui concernent certains de nos amis d'Alger ».

Après avoir catégorisé ces faits sous les quatre rubriques suivantes : clairvoyance, télépathie, dédoublement, fantômes de vivants, le président de la Fédération passe rapidement sur les phénomènes dits de « clairvoyance, de double-vue » qui doivent faire l'objet de sa prochaine conférence. Il cite au passage la vision historique de Swedenborg, rapportée par Kant dans le tome III de ses œuvres,

les expériences de Me Sidgwick, de M. Boirac, du professeur Grégory de l'Université d'Edimbourg et du major Bukley, du docteur Ferroul de Narbonne, etc., etc...

Il aborde ensuite les faits d'ordre télépathique, qu'il présente successivement dans une sorte de progression ascendante. C'est ainsi qu'il cite des faits où l'influence télépathique a provoqué l'angoisse inexplicable, l'impulsion irrésistible, la sensation de coups reçus, la vision d'un mourant, l'audition de certaines paroles, la production de coups sur des objets, etc., etc...

Il réfute ensuite les hypothèses à l'aide desquelles on prétend expliquer et justifier ces faits : hasard, hallucinations négatives, personnelles ou collectives, etc...

Le conférencier entraîne d'ailleurs son auditoire dans un domaine où ces hypothèses ne présentent plus la moindre vraisemblance, puisque l'action télépathique, au lieu de s'exercer de cerveau à cerveau, se traduit par des faits matériels, exigeant pour leur explication le dédoublement de l'être humain, le transport à distance d'un « fantôme de vivant ».

Il emprunte aux « Proceedings » et aux « Annales des sciences psychiques » quelques-uns des faits les mieux établis, les mieux contrôlés : coups frappés au loin et réellement entendus, vision de fantômes par plusieurs personnes, effroi produit sur les animaux, fantôme laissant de l'écriture, vision simultanée de la personne et du fantôme, etc., etc...

Il cite enfin l'opinion d'Allan Kardec, qui connaissait ces phénomènes animiques, et qui, à la page de la « Genèse » s'exprime ainsi : « Le périsprit étant le même chez les Incarnés et chez les Désincarnés, par un effet complètement identique, un esprit incarné peut apparaître dans un moment de liberté sur un autre point que celui où son corps repose, sous ses traits habituels et avec tous les signes de l'identité ». On trouve même des exemples de dédoublement de vivants dans les Revues spirites de décembre 1858, février 1859, août 1859, novembre 1860.

Ces faits, tous ces faits, ajoute le conférencier, sont du domaine physique, puisqu'ils affectent les sens de l'homme ; et rien au monde ne peut faire qu'ils n'existent, et que des milliers et des milliers de personnes n'en soient les témoins. Puis il indique les conclusions qui s'en dégagent, et qu'en ont tirées les auteurs anglais,

américains, allemands, etc., et que Flammarion a si bien précisées dans son dernier ouvrage : « L'Inconnu et les problèmes psychiques ».

Ces déductions, d'une importance qu'on ne saurait contester, résultent des investigations des savants dans le domaine de l'observation. Restait à savoir si les faits d'expérimentation scientifique viennent les appuyer, les affirmer à nouveau ou les détruire.

Pour répondre à cette interrogation, le conférencier étudie successivement toutes les manifestations de l'âme humaine en dehors des limites du corps. Les travaux de Richet, de Binet, de Janet ; d'Okorowicz, etc.., prouvent que la sensation, la pensée, la volonté s'extériorisent malgré la distance, malgré les obstacles, pendant le sommeil magnétique. Il cite même le cas de « vivants » endormis de leur sommeil naturel, dont la pensée s'est manifestée dans certaines séances de spiritisme.

La transmission de la volonté à distance avait été affirmée et pratiquée par le baron du Potet, et, avant lui, par le savant Mesmer, auquel on commence seulement à rendre justice.

De sorte qu'après avoir plaisanté les magnétiseurs au sujet de leur prétention d'agir au loin sur leurs malades, les savants de bonne foi admettent aujourd'hui cette action lointaine au rang des vérités définitivement démontrées, puisqu'elle s'exerce même et se manifeste sur des personnes non prévenues et sur des enfants endormis.

Qu'est-ce donc que cette action à distance d'un esprit sur un autre, aussi certaine, dit Flammarion « que l'existence de Paris, de Napoléon, de l'oxygène et de Sirius » ?

Le conférencier cite les hypothèses explicatives des savants, dont aucune ne peut rendre compte exactement du phénomène, surtout dans les faits de télépathie à grande distance.

L'insuffisance de ces théories permet donc de déclarer « que des actions s'exerçaient entre les esprits qui ne peuvent s'exprimer en termes de matière et de mouvement ».

La science matérialiste est ici en défaut et doit introduire un facteur nouveau dans la solution du problème. Le conférencier aborde ensuite l'étude des travaux de Reichembach et de Rochas sur la polarisation des êtres et les phénomènes d'extériorisation de leur od.

Vus par les sensitifs, les effluves odiques peuvent impressionner aussi la plaque sensible, ainsi que le démontreront les projections finales. L'od peut encore influencer certains instruments : magnétomètre, magnétoscope, biomètre, etc.., dans des conditions qui excluent toute critique. Cette force extériorisée agit sur un levier, et exerce une influence dynamique qui peut atteindre plusieurs livres (Expériences de Crookes avec Home). Elle agit sur la surface de l'eau remplissant un verre et le fait déborder.

L'extériorisation de l'od est soumise à l'influence de la volonté qui peut l'intensifier et la diriger. Le docteur Baraduc prétend même que tout homme est entouré d'un nuage odique qui se modifie avec chacun de ses sentiments et chacune de ses pensées.

Comme l'électricité, l'od s'accumule dans certains corps tels que l'eau, la cire, le bois, etc... Cette propriété explique le phénomène du « rapport qu'Hippocrate affirmait déja être le « mélange de deux âmes », et permet de comprendre le phénomène troublant de l'envoûtement, dont la réalité ne peut être contestée, puisqu'il a été renouvelé de nos jours par des expérimentateurs sérieux, et, notamment, par le colonel de Rochas. Le conférencier entre enfin dans le détail des expériences célèbres accomplies par ce dernier, qui ont amené le dédoublement complet de l'être humain, et qui sont connues sous le nom « d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité ».

Les travaux du colonel de Rochas, précédemment ceux de Reichembach et de Carl du Prel ; les phénomènes de dédoublement obtenus avec Home, Eglington, Eusapia et Lina, permettent de conclure que l'être pensant, l'être sensitif, peut s'extérioriser ; qu'il peut même revêtir une certaine forme fluidique ou éthérique.

L'od paraît donc être le véhicule de la sensibilité et de la motricité ; et les nerfs ne sont probablement pour lui que « des chemins de moindre résistance ». C'est une forme de l'énergie au service de l'esprit, pour son action sur la matière ; et les effets plastiques produits dans les phénomènes d'extériorisption de la motricité, semblent confirmer cette manière de voir.

L'od fourni par l'organisme humain rend visible à l'œil du sensitif la forme fluidique, imperceptible, du périsprit d'un vivant ou d'un « mort ».

C'est de l'od que Florence Cook et Me d'Espérance fournissaient aux apparitions mémorables qui eurent lieu par leur influence. L'od paraît être enfin l'agent intermédiaire entre l'esprit et la matière, entre le monde de l'au-delà et le nôtre,et, en quelque sorte, le pont qui relie les deux humanités visible et invisible.

Le conférencier résume son argumentation et en tire les conclusions ultimes :

1° Le corps et l'âme ne sont pas liés indissolublement ;

2° Les moyens de perception de l'âme ne résident pas exclusivement dans les sens physiques ;

3° L'âme peut agir au loin par des moyens qui lui sont propres.

4° Les phénomènes de dédoublement momentané de la personne humaine nous préparent à admettre la possibilité de la survivance de l'âme, dont la véritable nature et les virtualités sont encore presque complètement inconnues ;

5° L'âme est donc l'être lui même dont les destinées ne sauraient être liées à celles d'une cellule protoplasmique.

Avant de terminer sa conférence, écoutée au milieu d'un religieux et profond silence, le président de la Fédération fait allusion à certaines attaques de presse dont les spirites algérois ont été l'objet dans le courant de l'année.

« Nous n'ignorons pas, dit-il, les reproches qu'on nous adresse ; mais ces reproches tiennent aux personnes et non aux choses, qu'il ne faut pas confondre vraiment si l'on veut rester de bonne foi.

Comme toutes les branches des connaissances humaines, le spiritualisme moderne et impersonnel ne s'identifie avec personne. Il est, d'ailleurs, toujours le problème ardu et complexe, éternellement posé devant l'intelligence humaine, la grande énigme qui plane sur l'Univers. Les tâtonnements, les déductions hâtives et hasardeuses de certains ouvriers de cette œuvre difficile entre toutes, ne doivent pas nous surprendre, car nous ne possédons plus les clefs du domaine où la science des temples antiques avait su s'orienter et se diriger. Et il n'est pas plus juste de reprocher aux spirites leurs faiblesses ou leurs erreurs même, que de reprocher à la médecine les « cures merveilleuses » (!) de certains praticiens et, à la libre pensée, l'intolérance de certains libres-penseurs. Le journaliste algerois a cru, de bonne foi, à une nouvelle forme de ce cléricalisme

auquel il fait la guerre,et pour lequel nous ne saurions être suspects de sympathie ».

Ces explications excitent visiblement la satisfaction de l'auditoire qui vibre littéralement avec l'orateur, quand, dans un mouvement intense de profonde émotion, il s'écrie, en terminant :

« O science de la matière ! nous nous inclinons devant les admirables découvertes dont tu dotas l'humanité. Devant la puissance de grands génies qui t'honorèrent, notre faiblesse s'humilie. Ouvre le cercle étroit de tes recherches ; éclaire de ton flambeau ces régions mystérieuses de l'invisible où l'âme vibre et tressaille, et au seuil desquelles t'a porté l'effort irrésistible de la pensée humaine. On a parlé de ta faillite, marquant ainsi ton front comme d'un stigmate d'impuissance. On t'a dit : l'étude de l'âme n'est pas scientifique, et l'esprit humain trouvera là ses colonnes d'Hercule. Ceux-là se trompent : il n'y a pas de limite à la Recherche ; il n'y a pas de questions réservées par des décrets sacrés.

Le hasard, le merveilleux, le surnaturel n'existent pas ; « les sciences occultes n'existent pas : il n'y a que de sciencess occultées, dit Saint-Yves d'Alveydre. » Tout est contenu dans la nature, l'esprit humain ne saurait rien concevoir en dehors d'elle. Avance donc résolûment dans le domaine subtil de cette nature où s'exercent les forces de la pensée. Arrache au sphinx de la vie le secret de son énigme éternelle : l'humanité, attentive à ta recherche, attend de toi la proclamation de la vérité. » (*Applaudissements prolongés*).

Les projections finales, un peu diluées parce que trop grandes, ont excité au plus haut point la curiosité de l'auditoire. Nous n'oserions affirmer que tout le monde ait cru à la sincérité des photographes : (taches dans le verre, défectuosités de la plaque, trucs professionnels etc), mais il est impossible de ne pas reconnaître l'éloquence poignante d'un pareil genre de démonstration.

L. HENRICET.



Avis

M. Delanne a l'honneur d'informer ses correspondants que pour raison de santé, il est obligé de s'absenter pendant le mois de Septembre. — Il reprendra ses réceptions au mois d'Octobre.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'Extériorisation de la Pensée

(*Suite*) (1)

Histoire de Louis V...

Une des observations qui mettent le mieux en évidence ces variations de la personnalité liées d'une manière stable à des changements organiques, est celle publiée par MM. Bourru et Burot (2) concernant un hystérique nommé Louis V... On a constaté chez cet individu jusqu'à six états de la mémoire en corrélation avec six périodes de sa vie, caractérisées par six états physiologiques déterminés. Ne pouvant reproduire en entier le récit circonstancié de l'histoire de ce malade, à cause de sa longueur, il nous suffira de signaler quelques-uns des faits typiques qu'on y remarque ainsi que les observations des auteurs.

Louis V...est né à Paris le 12 février 1863, d'une mère hystérique et d'un père inconnu. Dès son bas-âge, il eut des crises d'hystérie accusées par des crachements de sang et des paralysies passagères. Maltraité par sa mère, il se sauva et après une vie de vagabondage il fut condamné en octobre 1871, pour vol domestique, à être enfermé dans une maison de correction jusqu'à 18 ans.

On l'envoie à la colonie de Saint-Urbain (Haute-Marne) où on l'emploie à des travaux agricoles ; en même temps il reçoit une instruction primaire dont il profite très bien, car il est à cette époque *docile et intelligent*. Un jour, pendant qu'il est occupé dans une vigne à ramasser des sarments, une vipère s'enroule autour de son bras gauche, sans le mordre. Il en eut une frayeur extrême et le soir, rentré à la colonie, il perdit connaissance et eut des crises. *Il survint une paralysie des membres inférieurs*, l'intelligence restant intacte.

En mars 1880, il fut transféré à l'asile de Bonneval (Eure-et-Loir). Là on constate que le malade à la figure ouverte et sympathique, *que son*

(1) Voir le n° de septembre, p. 129.

(2) Bourru et Burot. *La suggestion mentale et les variations de la personnalité*. Independamment de ces deux auteurs, Louis V... a été étudié par MM. Camuset, Ribot, Legrand du Saulle, M. P. Richer et M. J. Voisin.

caractère est doux, qu'il se montre reconnaissant des soins qu'on a pour lui. Il raconte l'histoire de sa vie avec les détails les plus circonstanciés, même *ses vols qu'il déplore, dont il est honteux*; il s'en prend à son abandon, à ses camarades qui l'entraînent au mal. Il regrette fort ce passé et affirme qu'à l'avenir il sera plus honnête. On se décide à lui apprendre un état compatible avec sa paraplégie, son infirmité. Au bout de deux mois V... sait coudre assez bien; il travaille avec zèle, l'on est satisfait de ses progrès. On le porte tous les matins à l'atelier des tailleurs; on l'installe sur une table où il prend naturellement la posture classique, grâce à la position de ses membres inférieurs *paralysés et contracturés*.

Un jour il est pris d'une crise qui dure cinquante heures, à la suite de laquelle *il n'est plus paralysé*. Au réveil, V... veut se lever. Il demande ses habits et réussit à se vêtir, tout en étant fort maladroit; puis il fait quelques pas dans la salle; la paralysie des jambes a disparu. Une fois habillé, il demande à aller avec ses camarades aux travaux de culture. On s'aperçoit vite qu'il se croit encore à Saint-Urbain et qu'il veut reprendre ses occupations. En effet, il n'a aucun souvenir de sa crise et il ne reconnaît personne, pas plus le médecin et ses infirmiers que ses camarades de dortoir. Il n'admet pas avoir été paralysé et dit qu'on se moque de lui. On pense à un état vésanique passager très supposable après une forte attaque hystérique, mais le temps s'écoule et la mémoire ne revient pas. V... se rappelle bien qu'il a été envoyé à Saint-Urbain,i sait que l'*autre jour* il a eu peur d'un serpent, mais à partir de ce moment il y a une lacune. Il ne se rappelle plus rien. Il n'a pas même le sentiment du temps écoulé.

Naturellement on pense à une simulation, à un tour d'hystérique, et l'on emploie tous les moyens pour le mettre en contradiction avec lui-même, mais sans jamais y parvenir. Ainsi on le fait conduire sans le prévenir à l'atelier des tailleurs. On marche à côté de lui en ayant soin de ne pas l'influencer. Quant à la direction à suivre, V... ne sait pas où i l va. Arrivé à l'atelier il a tout l'air d'ignorer l'endroit où il se trouve et il affirme qu'il y vient pour la première fois. Quand on lui montre des vêtements qu'il a cousus quand il était paralysé, il rit et ne veut pas le croire.

Après un mois d'expériences, d'observations, d'épreuves de toutes sortes, on reste convaincu que V... ne se souvient de rien. Le caractère s'est aussi modifié. Ce n'est plus le même sujet, il est devenu *querelleur, gourmand et il répond impoliment*. Il n'aimait pas le vin et donnait le plus souvent sa ration à ses camarades, maintenant *il vole la leur*. Quand on lui dit qu'il a volé autrefois et qu'il ne devrait pas recommencer, il devient arrogant : « S'il a volé, il l'a payé puisqu'on l'a mis en prison. »

Quel problème pour le moraliste que celui posé par Louis V... ! Si l'on réfléchit que de simples modifications dans le corps physique amènent des changements aussi profonds, aussi radicaux dans

le caractère d'un individu, combien devrons-nous être réservés dans nos appréciations sur la liberté morale, et quelle prudence et quelle mansuétude il nous faudra pour juger ces malheureux coupables dont la santé physique est souvent la cause principale de la dégradation morale dans laquelle nous les voyons.

On emploie Louis V... au jardin. Un jour il s'évade emportant des effets et soixante francs à un infirmier. Il est rattrapé à cinq lieues de Bonneval au moment où, après avoir vendu ses vêtements pour en acheter d'autres, il s'apprête à prendre le chemin de fer pour Paris. Il ne se laisse pas arrêter facilement ; il frappe et mord les gardiens envoyés à sa recherche. Ramené à l'asile il devient furieux, il crie, se roule à terre. Il faut le mettre en cellule. Pendant le reste de son séjour à Bonneval, il continue à présenter quelques manifestations névrosiques, attaques convulsives, anesthésies et contractures passagères. Il sort de cet asile le 24 juin 1881 ; il paraît guéri.

Il passe quelque temps à Chartres chez sa mère, puis on l'envoie aux environs de Mâcon chez un grand propriétaire agricole. Il tombe malade, reste un mois à l'Hôtel-Dieu de Macon, et est transféré à l'asile de Saint-Georges près de Bourg (Ain), le 9 septembre 1881.

Pendant ses dix-huit mois de séjour dans cet asile, il a présenté des crises qui n'avaient aucune régularité, souvent très fortes, parfois légères, d'autres fois survenant par séries ; tantôt il était exalté comme un paralytique général ; tantôt presque stupide et imbécile. Dans certains cas, il n'a reculé devant aucune responsabilité, obéissant à ses instincts et à ses impulsions les plus dangereuses, sachant habilement les couvrir de sa qualité de fou. V... est sorti de Saint-Georges, le 28 avril 1883, amélioré et muni d'un pécule pour rentrer dans son pays.

Il arrive à Paris on ne sait comment ; il est admis successivement dans plusieurs services, en premier lieu à Sainte-Anne et en dernier lieu à Bicêtre, où il entre le 31 Août 1883 dans le service de M. J. Voisin, qui le reconnaît comme étant le sujet de M. Camuset, sans savoir ce qu'il était devenu entre Bonneval et Bicêtre.

Du mois d'août 1883, au mois de janvier 1884, ses attaques sont rares et observées seulement par les surveillants. Le 17 janvier 1884, nouvelle attaque très violente qui se reproduit les jours suivants avec accès de thoracalgie et alternatives de paralysies et de contractures du côté gauche et du côté droit. Le 17 avril, à la suite d'une crise légère, la contracture du côté droit a disparu. Il s'est endormi le corps plié, les mains derrière la tête et a tranquillement sommeillé. Le lendemain il se réveille et demande ses habits à l'infirmier, Il veut aller travailler. Il s'étonne que ses vêtements ne soient pas au pied de son lit ; il s'imagine qu'on vient de les lui cacher par plaisanterie. Il se croit au 26 janvier (jour d'apparition de sa contracture). On l'amène auprès du chef de son service. Il reste ébahi quand on lui fait remarquer que les feuilles sont aux arbres, que le calen

drier marque 17 avril, que le personnel du service est modifié. L'hémi-anesthésie sensitivo-sensorielle persiste.

Le mois suivant, il est calme et se promène dans la section. Le 10 juin, le malade a une série de crises et à leur suite la contracture du côté droit est revenue. Il est resté plusieurs jours au lit, dans l'état où il était du mois de janvier au mois d'avril. Il se croyait au 17 avril. Il parlait impersonnellement comme alors. Le lendemain la contracture avait disparu et le sujet était revenu à son état primitif.

Pendant les six derniers mois de l'année 1884, V... n'a présenté aucun phénomène nouveau. Son caractère est modifié. *Il était doux pendant la période de contracture* ; en dehors de ces périodes *il est indiscipliné, taquin, voleur*. Il travaille irrégulièrement. Les attaques sont toujours assez fréquentes. La contracture ne reparaît pas une seule fois, mais l'hémi-anesthésie conserve son caractère de stigmate indélébile. Le 2 janvier 1885, après une scène de somnambulisme provoqué, suivie d'une attaque, il s'évade de Bicêtre en volant des effets d'habillement et de l'argent à un infirmier, comme lors de son évasion de Bonneval.

Il reste plusieurs semaines à Paris, en compagnie d'un ancien compagnon d'asile dont il avait fait la rencontre. Le 29 janvier 1885, il se fait engager dans l'infanterie de marine et arrive à Rochefort le 31 janvier. Pendant son séjour à la caserne il commet des vols. Envoyé devant le conseil de guerre, une ordonnance de non-lieu est prononcée le 23 mars 1885, et le 27 mars il entre à l'hôpital. Dès son entrée, il est pris d'une série d'attaques d'hystéro-épilepsie. Le 30 mars, il présente une contracture de tout le côté droit, qui se dissipe au bout de deux jours, mais il reste paralysé et insensible de toute la moitié droite du corps,

Lorsque ce sujet a été placé à l'hôpital de Rochefort, il avait une paralysie avec insensibilité du côté droit et il ne connaissait de sa vie que la deuxième partie de son séjour à Bonneval, une partie de son séjour à Bicêtre et enfin son séjour à Rochefort où il se trouve. En présence de cette paralysie dont la nature n'était pas douteuse, le premier soin qui s'imposait était d'essayer l'action des métaux et de l'aimant. C'est ce qui fut fait méthodiquement par MM. Bourru et Burot, et sous l'influence de l'acier, de l'aimant à distance ou sur diverses parties du corps, du chlorure d'or, du nitrate de mercure, du fer doux, on put ramener tous les états pathologiques antérieurs, et en même temps réveiller la mémoire de tous les états psychiques concomitants. C'est d'ailleurs de cette manière que l'histoire de Louis V. fut reconstituée en entier par ces messieurs, qui en ignoraient les particularités, et l'enquête à laquelle ils se livrèrent permit de constater la parfaite authenticité de tous les détails fournis par le sujet dans chacun de ces états, alors qu'il en per-

dait le souvenir aussitôt qu'il revenait à son état du moment.

Comme notre cadre ne nous permet pas d'entrer dans le développement des faits, il nous suffira de reproduire le tableau dressé par M. Arthur Myers, de Londres, qui permet d'embrasser facilement toutes les modifications physiologiques de Louis V... depuis sa naissance jusqu'au moment il est à l'hôpital de Rochefort.

Tableau des six principaux états de p·rsonnalité de Louis V

	1	2	3	4	5	6
Paralysie.........	Hémiplégie droite	Hémiplégie gauche face comprise	Hémiplégie gauche face non comprise	Paraplégie	Légère parésie de la jambe gauche	Pas de paralysie
Anesthésie.	Coté droit	Côté gauche	Côté gauche	De la moitié inférieure du corps	de la jambe gauche	Hypéresthésie de la jambe gauche
Caractère.........	Violent	Doux de 21 ans	Doux de 19 ans	Timide parler enfantin Tailleur	Obéissant soumis enfant (14 ans)	Convenable
Education	Assez bonne	Bonne	Bonne	Mauvaise	Bonne	Passable
Esthésiogènes......	»	Acier sur bras droit	Aimant à dist. sur bras droit chlor. d'or nit. de me.	Aimant sur la nuque	Aimant sur le sommet de la tête	Fer doux sur la cuisse droite
Dynamomètre.....	Dr. 0 » Ga. 36 k.	Dr. 36 k. Ga. 0 ».	Dr. 36 k. Ga. 0 ».	Dr. 21 k. Ga. 25 k.	Dr. 18 k. Ga. 20 k.	Dr. 30 k. Ga. 32 k.

D'une manière générale, on peut tout de suite remarquer, en examinant ce tableau, que le caractère violent est associé avec l'hémiplégie (paralysie de la moitié du corps) droite et forme contraste avec le calme quand l'hémiplégie est gauche.

Ces états sont obtenus, et c'est un point très important, par des agents physiques qui déterminent des modifications physiologiques se révélant par des changements de la distribution de la sensibilité et de la motilité. En même temps que ces changements physiques, se produisent des transformations régulières de l'état de conscience, si constantes que pour faire disparaître à son gré tel ou tel état de conscience, il suffit à l'expérimentateur de provoquer par l'application convenable de l'aimant, d'un métal, de l'électricité, telle ou telle modification de la sensibilité et de la mobilité. Et cet état de conscience est complet pour l'état qu'il embrasse : mémoire du

temps, des lieux, des personnes, des connaissances acquises (lecture, écriture), des mouvements automatiques appris (art du tailleur) ; sentiments propres et leur expression par le langage, le geste, la physionomie. La concordance est parfaite.

Envisagés seuls, disent les auteurs, les channgements subits de l'état physique sont déjà bien surprenants. Transporter, et mieux encore, faire disparaître et apparaître, à son gré, sensibilité, motilité, anesthésie, dans tout le corps ou dans une partie déterminée du corps, semble toucher au merveilleux. Ce changement si étonnant n'approche pas encore de la transformation qui s'opère simultanément et par le même agent dans le domaine de la conscience. Tout à l'heure le sujet ne connaissait qu'une partie limitée de son existence ; après une application de l'aimant, il se trouve transporté à une autre période de sa vie, avec les goûts, les habitudes, les allures qu'il avait alors. Que le transfert soit bien conduit et on le débarrasse de toute infirmité du mouvement ou de la sensibilité ; *en même temps le cerveau se dégage presque en entier* ; (1) le livre de la vie est complètement ouvert et l'on peut lire aisément dans tous les feuillets.

C'est dans ce livre que nous avons dû feuilleter pour connaître la vie de notre malade *que nous ignorions absolument* (1). Il y avait beaucoup de pages arrachées ; il fallait les reconstituer. Il a suffi d'appliquer un aimant sur les cuisses, pour faire apparaître *tel ou tel état physique entraînant sa mémoire propre* (1) ; mais dans aucune condition, il n'a été possible de faire apparaître la mémoire totale, parce que dans aucun cas l'absence de troubles physiques n'était complète.

Il restait à faire l'épreuve complémentaire, agir directement sur l'état de conscience, et constater si l'état physique se transformerait parallèlement. Pour agir sur l'état psychique on n'avait d'autre moyen que la suggestion, dans la forme suivante « V.. tu vas te réveiller à Bicêtre, salle Cabanis, le 2 janvier 1884. » V.., obéit ; au sortir du somnambulisme provoqué, l'intelligence, les facultés affectives, sont exactement les mêmes que dans le *deuxième état.*

En même temps, il se trouve paralysé et insensible de tout le côté gauche du corps. (1).

Dans une autre suggestion, on lui commande de se trouver à Bonneval, alors qu'il était tailleur. L'état mental obtenu est semblable à celui décrit au *quatrième état, et simultanément est apparue la paralysie avec contracture et insensibilité des parties inférieures du corps.* (1)

La démonstration parait donc complète :

1° En agissant sur l'état somatique par les moyens physiques, l'expérimentateur place le sujet dans l'état concordant de sa conscience ;

(1) C'est nous qui soulignons.

2° En agissant sur l'état psychique, il fait apparaître l'état somatique concordant.

La loi qui se dégage est bien nette : il existe des relations précises, constantes et nécessaires entre l'état somatique et l'état psychique, ou plus simplement entre l'état physique et l'état mental, telles qu'il est impossible de modifier l'un sans modifier l'autre. Mais si c'est dans le périsprit que sont associées indivisiblement ces modifications parallèles et simultanées du corps et de l'esprit, on comprend maintenant d'une manière précise ce phénomène de trouble qui succède presque toujours à la mort terrestre, et qui plonge l'esprit dans une sorte de délire, qui ne le quitte que lorsque l'âme est revenue à son état normal, par suite du rétablissement des fonctions périspritales, si profondément bouleversées par l'arrachement qui se produit à la mort entre l'enveloppe fluidique et le corps matériel.

Pour en revenir au problème des modifications physiologiques produites par une image mentale, nous sommes maintenant en possession des éléments nécessaires pour comprendre comment l'idée d'une brûlure arrive à déterminer les mêmes effets que la brûlure réelle. (1) Il ne faudrait pas, suivant nous, s'imaginer que la suggestion possède en soi des propriétés physiques, c'est-à-dire que lorsqu'on dit au sujet qu'il sentira une brûlure sur le pouce, cet ordre ait une puissance calorifique quelconque. Si, par suite, une rougeur et une ampoule se produisent à l'endroit désigné, c'est que l'esprit du sujet a ressuscité, dans leur ordre, tous les faits qui ont eu lieu jadis lorsqu'il s'est brûlé réellement. Nous devons voir dans ce phénomène le renouvellement de ce qui s'est produit à une période quelconque de la vie passée du sujet.

L'enveloppe périspritale a conservé, sous forme de mouvements, la trace des émotions douloureuses, ainsi que tous les processus de désorganisation des tissus, consécutifs à l'action de la cause extérieure qui a produit ces désordres. Tous les états psycho-physiologiques associés qui ont été produits par cette brûlure subsistent donc en nous, à l'état latent, dans la subconscience, et ils peuvent renaître : non seulement lorsque la cause qui les a engendrés se répète, mais même, parfois, lorsque le souvenir de cet état se réveille dans la conscience, et que l'attention se porte avec force sur la partie du corps qui leur a donné naissance. C'est ainsi que le

(1) Voir le n° d'Août p. 65 et suiv.

souvenir d'un mal de dents, par exemple, lorsqu'il est intensifié par l'attention, peut arriver jusqu'à produire l'idée d'une douleur aussi cuisante que le mal lui-même. C'est du moins ce que nous affirme M. Alfred Fouillée, d'après son expérience personnelle. Citons son observation : (2)

A vrai dire, le souvenir d'une jouissance ou d'une souffrance *comme tels*, indépendamment des perceptions, idées et circonstances concomitantes, n'est pas une représentation, mais un renouvellement, une reproduction sensible, c'est-à-dire une production incomplète et avortée de la jouissance même ou de la souffrance. Pour me souvenir de tel mal de dents, il faut que je me représente les dents où j'ai localisé jadis la douleur, puis le mot *douleur* même, qui sert de signe ; mais comment arriver à me représenter ce mal *en lui-même* ? Pour cela il faut que je reproduise incomplètement la douleur. Il est des philosophes qui déclarent la chose impossible et qui prétendent que l'on reproduit seulement les perceptions et états intéllectuels concomitants, ainsi que les mots. C'est en effet ce qui a lieu d'ordinaire, mais, selon nous, on peut aussi reproduire incomplètement dans la conscience l'élément *pénible* du mal de dents. Pour cela il faut employer un procédé indirect, et ce procédé consiste à évoquer d'abord les images des réactions motrices qui accompagnent ou suivent le mal de dents. Je fais l'expérience :

Je fixe fortement ma pensée sur une des molaires de droite, je localise d'avance la douleur que je vais essayer d'évoquer ; puis j'attends. Ce qui se renouvelle d'abord, c'est un certain état vague et général de la cons cience qui est commun à toutes les sensations pénibles et qui doit correspondre à la réaction générale provoquée par la douleur. Puis cette réaction se précise à mesure que je fixe la douleur sur la dent. A la longue, je sens un afflux plus grand du sang dans la gencive, et même ses battements. Puis je me représente un certain mouvement qui s'accomplit d'un point à un autre de la dent ou de la gencive, comme quand quelque chose de lancinant traverse de part en part un organe ; c'est le *trajet* de la douleur. Je me représente aussi la réaction motrice occasionnée par le mal, le grincement de dents, la convulsion de la mâchoire, le mouvement même des lèvres dont les commissures se relèvent, etc. Enfin, si je pense fortement à toutes ces circonstances, je finis par sentir d'une manière plus ou moins sourde le rudiment même de l'élancement. Dans une expérience que je viens de faire, j'ai provoqué un réel mal de dents dans une molaire qui y est d'ailleurs sujette. J'ai senti la chaleur, le battement du sang, le mouvement qui traverse de part en part comme un trait, enfin un léger élancement douloureux, à tel point que je me suis demandé si j'avais découvert un mal de dents sourd qui préexistait ou si j'avais moi-même réveillé la douleur endormie. Je retire de l'expérience un agacement général des dents et une impulsion à passer ma langue sur les gencives.

(2) Alfred Fouillée — *La psychologie des Idées-forces*, p. 201.

Dans ce cas, l'attention ne fait que susciter la série des phénomènes successifs qui aboutissent à la sensation douloureuse. C'est incontestablement les voies nerveuses ordinairement ébranlées qui entrent en jeu et qui font renaître le mal. Mais dans les cas de brûlure par suggestion, tous les phénomènes morbides sont délocalisés de l'endroit du périsprit où ils étaient enregistrés, pour venir s'associer à l'image mentale et être transportés avec celle-ci sur la partie du corps désignée par l'opérateur. Il nous paraît évident que si la forme de l'hallucination, c'est-à-dire son contour externe, reste toujours la même, la substance dont elle est formée subit des changements internes, car les mouvements qui y sont associés varient nécessairement avec les phases diverses que la suggestion doit reproduire, de sorte qu'à proprement parler nous n'avons pas affaire à une seule et unique image imprimée une fois pour toute au début, mais à une série de projections actives, vivantes, qui se succèdent et dont chacune représente un moment du processus physiologique depuis son origine jusqu'à sa fin. C'est une sorte de cinématographie organique qui ressuscite dans leur ordre naturel tous les faits consécutifs à une brûlure, depuis la rougeur primitive, jusqu'à l'ampoule et à la plaque ulcérée finale. Il en est de même pour toutes les autres suggestions d'élévation de température, de vésication, etc, que nous avons constatées.

Les seules choses qui dans ce phénomène soient réellement anormales, c'est la forme de la plaie et le mode de transmission de ces mouvements, car « il n'est pas douteux, dit Hack-Tuke, (1) que les états d'esprits causent la dilatation et la contraction des petits vaisseaux qui portent aux cellules des glandes et des tissus leurs éléments de nutrition et que cela seul permet d'expliquer les phénomènes de l'attention, de l'imagination, et des diverses formes de l'activité mentale ; d'un autre côté, *il est certain*, nous le répétons, *qu'il y a aussi une influence transmise directement de l'esprit sur les cellules organiques,* soit par les nerfs sensoriels, soit par les nerfs moteurs, soit par les nerfs trophiques spéciaux. » C'est subconsciemment que se produisent ces faits, car le sujet hystérique, revenu à l'état normal, ne se souvient pas de l'ordre qu'il a reçu et ne saurait, d'ailleurs, comment réaliser la suggestion. L'expérience nous montre donc que l'idée seule que l'on a

(1) Hack-Tuke, *Le corps et l'esprit*, p. 73 et 74.

implantée dans son esprit a suffi, par l'évocation du signe verbal désigné par le mot *brûlure,* à déclancher le mécanisme des associations qui se sont formées autour de ce mot, et qui comprendront tous les états physiques et mentaux que ce mot représente.

La forme de l'hallucination, celle d'un S, d'une croix, etc., montre bien que l'image est substantielle, indépendamment des autres preuves que nous avons fournies. Il nous reste maintenant à rechercher quelle peut être la nature de cette substance spéciale qui réalise instantanément toutes les sensations en images sensibles et qui, nous le savons, peut sortir du corps en conservant entre toutes ses parties des rapports fixes, puisque l'image mentale est perçue par un cerveau étranger, et peut être dessinée ou répétée, si c'est une image d'articulation verbale. Ainsi nous avons vu par des exemples nombreux et concluants que :

1° L'image verbale a la forme que la suggestion ou l'auto-suggestion lui a donnée ;

2° Que ce dessin n'est pas arbitraire ; il est formé par la conscience du sujet avec les matériaux empruntés à la subconscience ;

3° Que cette image est substantielle ; *a* — parce qu'elle a une forme déterminée ; *b* — qu'elle conserve cette forme lorsqu'elle est projetée au dehors ; *c* — qu'elle masque les objets réels ; *d* — que dans les hallucinations colorées elle produit, comme les couleurs réelles, des couleurs consécutives ; *e* — qu'elle détermine des réactions sensitives et motrices comme les images réelles.

4° La substance dont cette image est formée peut être animée de mouvements divers, qui se succèdent, sans se ressembler.

Dans ce cas, ce sont des sortes d'images cinématographiques qui ramènent dans leur ordre toute une série de processus physiologiques enchaînés, capables de reproduire des vésications, des brûlures, des anesthésies, etc.

Nous croyons avoir démontré les deux premiers points que nous avions en vue à savoir : 1° que toute pensée est une image ; 2° Que les images mentales peuvent s'extérioriser, c'est-à-dire être projetées dans l'espace sans rien perdre de leur intégrité. Nous avons constaté en plus que ces images ne sont pas des représentations inertes de la réalité extérieure, puisqu'elles peuvent agir sur le corps matériel et y laisser des empreintes ; il nous semble que ces faits peuvent servir à expliquer deux ordres de phénomènes qui relèvent,

croyons-nous, de l'action de l'esprit sur le corps. Ce sont les stigmates dont l'existence a été si souvent constatée chez les mystiques, et les Nœvi, ou marques de naissance vulgairement appelées envies, qui existent incontestablement et dont, malgré les dénégations des matérialistes, l'origine nous paraît aussi devoir être cherchée dans l'esprit de la mère. Dans ces deux classes de phénomènes, nous remarquons d'abord une idée intense, hallucinatoire, puis une réaction de cette idée sur le corps, dont les suggestions étudiées plus haut offrent des analogies. Voyons rapidement ces deux ordres de faits.

A Suivre. GABRIEL DELANNE.

Les Théories modernes sur la Matière

PAR WILLIAM CROOKES

(*Suite et fin*). (1)

Dès 1862, Faraday cherchait avec ardeur et persévérance à établir une relation visible entre le magnétisme et la lumière, relation qu'il avait entrevue en 1845. Mais les instruments dont il disposait n'étaient pas assez parfaits, et ce ne fut pas avant 1896 que Zeemann montra qu'un champ magnétique avait une certaine influence sur une ligne spectrale. Une ligne spectrale est due au mouvement des électrons. Un champ magnétique résout ce mouvement en d'autres mouvements constitutifs, les uns lents, les autres rapides, et fait qu'une ligne simple se brise en d'autres lignes de plus ou moins grande réfrangibilité que la ligne primitive.

La connaissance théorique de ces phénomènes fit un progrès important avec Dewar, qui succéda à Faraday dans le Laboratoire chimique de la « Royal Institution ». Peu de temps après la découverte de Rœntgen, Dewar trouva que l'opacité relative des corps à l'égard des rayons Rœntgen était proportionnelle au poids atomique de ces corps, et il fut le premier à appliquer ce principe à la résolution d'une question fort discutée ayant rapport à l'argon. L'argon est relativement plus opaque aux rayons Rœntgen que l'oxygène, le nitrogène ou le sodium. De là Dewar inféra que le poids atomique de l'argon était égal à deux fois sa densité par rap-

(1) Voir le n° de septembre, p. 141.

port à l'hydrogène. A la lumière des recherches faites aujourd'hui sur la constitution des atomes, on ne saurait trop insister sur l'importance de cette découverte

En 1896 Becquerel, poursuivant les recherches magistrales faites par son illustre père sur la phosphorescence, montra que les sels d'uranium émettent constamment des émanations qui ont la propriété de traverser des substances opaques, d'influencer une plaque photographique dans l'obscurité complète, et de décharger un électromètre. Dans une certaine mesure, ces émanations connues sous le nom de rayons Becquerel se comportent comme des rayons lumineux, mais elles ressemblent aussi aux rayons Rœntgen. Leurs caractères réels n'ont été reconnus que récemment et même maintenant, il reste beaucoup de points obscurs et provisoires dans l'explication qu'on a donnée de leur constitution et de leur action.

Suivant de près les travaux de Becquerel, vinrent les brillantes recherches de M. et Mme Curie, sur la radio-activité des corps qui accompagnent l'uranium.

Jusque-là nous n'avons vu que des exemples isolés de recherches scientifiques, présentant en apparence fort peu de rapports les uns avec les autres. L'existence de la matière dans un état ultra-gazeux ; des particules matérielles moindres que les atomes ; l'existence d'atomes électriques ou électrons ; la constitution des rayons Rœntgen et leur passage à travers les corps opaques ; les émanations de l'uranium, la dissociation des éléments ; toutes ces hypothèses isolées convergent maintenant et se réunissent en une théorie harmonieuse par suite de la découverte du radium

Il n'est pas de découverte dont l'influence ne s'étende dans toutes les directions et qui n'explique un grand nombre de faits restés jusque là obscurs. Il n'est certainement pas de découverte dans les temps modernes dont les conséquences s'étendent aussi loin, et qui ait jeté un tel flot de lumière sur de vastes régions de phénomènes jusqu'alors inexpliqués, que la découverte de M. et Mme Curie et de M. Bémont. Patiemment, laborieusement, ils ont parcouru la route malaisée où d'autres qui, comme moi-même, avaient au cours de leurs recherches suivi des labyrinthes analogues, n'avaient rencontré que des obstacles infranchissables. Le couronnement de tous ces travaux fut le radium.

Permettez-moi de vous retracer brièvement quelques unes des propriétés du radium, et de vous montrer comment il ramène, à une forme concrète, des hypothèses et des rêves qui échappaient en apparence à toute preuve.

Le radium est un métal de même groupe que le calcium, le strontium et le baryum. Son poids atomique, suivant C. Runge et J. Precht, est probablement environ 258. Il occupe dans ce cas la troisième place au-dessous du baryum dans mon échelle des éléments, deux places vides s'interposant entre les deux métaux. Le spectre du radium a plusieurs lignes

bien définies ; je les ai photographiées, et j'en ai mesuré les longueurs d'ondes. Deux particulièrement sont caractéristiques : l'une d'une longueur d'onde de 3649,71, l'autre d'une longueur d'onde de 3814,58. Ces lignes permettent de découvrir le radium à l'aide du spectroscope.

Les émanations du radium font prendre au cristal une couleur violette et produisent une grande quantité de modifications chimiques. Leur action physiologique est très forte : quelques milligrammes placés à proximité de la peau produisent en quelques heures une blessure difficile à guérir.

Le caractère le plus frappant du radium est sa propriété de verser des torrents d'émanations, ayant une certaine ressemblance avec les rayons Rœntgen, mais en différant par certains points importants.

Les émanations du radium sont de trois sortes. Une première sorte est semblable au courant cathodique, maintenant identifié aux électrons libres — atomes d'électricité séparés de la matière et projetés dans l'espace — identiques à *la matière au quatrième état ou état ultra-gazeux,* aux *satellites* de Kelvin, aux *corpuscules* ou *particules* de Thomson ou, comme les appelle Lodge, à *des charges ioniques séparées des corps et conservant leur individualité et leur identité.*

Ces électrons ne sont ni des ondes d'éther, ni une forme d'énergie, mais des substances possédant l'inertie. Les électrons mis en liberté sont excessivement pénétrants. Ils déchargent un électroscope quand le radium est à la distance de trois mètres et plus, et impressionnent une plaque photographique à travers cinq ou six millimètres de plomb et plusieurs centimètres de bois ou d'aluminium. Ils sont difficilement filtrés par le coton ; ils ne se comportent pas comme un gaz, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de propriétés dépendant d'intercollisions. Ils se comportent plutôt comme un brouillard ou une vapeur, sont mobiles et emportés par un courant d'air auquel ils donnent momentanément un pouvoir conducteur ; ils s'attachent aux corps électrisés positivement, et par là perdent leur mobilité ; ils se diffusent sur les parois du vase qui les contient, si ce vase reste immobile.

Les électrons dévient dans un champ magnétique. Ils sont projetés du radium avec une vitesse égale à environ un dixième de celle de la lumière, mais leur course est peu à peu ralentie par des collisions avec les atomes de l'air, si bien qne quelques-uns se déplacent beaucoup plus lentement et constituent alors ce que j'ai appelé des particules isolées ou erratiques, qui se diffusent dans l'air et lui donnent momentanément les propriétés d'un milieu conducteur. Ils peuvent aussi se concentrer dans des cônes de mica et produire alors une lueur phosphorescente.

Une autre espèce d'émanations du radium n'est pas affectée par un champ magnétique d'une puissance ordinaire et ne peut traverser les obstacles matériels, même de très faible épaisseur. Ces émanations ont environ mille fois l'énergie de celles qui sont émises par les particules sensibles à l'influence magnétique. Elles rendent l'air bon conducteur et

impressionnent fortement une plaque photographique. Leur masse est énorme en comparaison de celle des électrons, et leur vitesse est probablement aussi grande lorsqu'elles se séparent du radium, mais par suite de leur masse, elles dévient moins sous l'action de l'aimant, sont facilement ralenties par les obstacles et sont plus tôt immobilisées par des collisions avec les atomes atmosphériques. R. B. Strutt fut le premier à affirmer que ces rayons qui ne dévient pas, sont les ions positifs qui découlent des corps radio-actifs (1).

Rutherford a montré que ces émanations sont légèrement affectées dans un champ magnétique très puissant, mais dans une direction opposée à celle des électrons négatifs. Il est donc établi que ce sont des corps chargés d'électricité positive et se mouvant avec une grande vitesse. Pour la première fois, Rutherford a mesuré leur vitesse et leur masse, et il a montré que ce sont des ions de matière se déplaçant avec une vitesse analogue à celle de la lumière.

Le radium produit encore une troisième espèce d'émanations. Outre les rayons très pénétrants qui dévient sous l'influence de l'aimant, il y a des rayons très pénétrants, mais qui restent insensibles à l'action magnétique. Ces rayons accompagnent les deux autres sortes d'émanations et sont des rayons Rœntgen — des vibrations d'éther — phénomènes secondaires qui se produisent lorsque les électrons se trouvent soudainement arrêtés dans leur course par la matière solide, et donnent lieu à une série de *pulsations* stokesiennes, autrement dit des ondes d'éther explosives projetées dans l'espace.

Tous ces raisonnements et toutes ces recherches tendant vers le même point nous apportent des données précises qui nous permettent de calculer les masses et les vitesses de ces différentes particules. Ce sont des gros chiffres que je vais avoir à vous énoncer, mais la grandeur et la petitesse ne sont que relatives et n'ont d'importance que par rapport aux limitations de nos sens. Je prendrai comme point de comparaison l'atome du gaz hydrogène, le corps matériel le plus petit qui ait été jusqu'à présent reconnu. La masse d'un électron est égale à la sept-centième partie de celle d'un atome d'hydrogène, soit $3 \times 10 - ^{26}$ grm, suivant J.-J. Thomson, et sa vitesse est de 2×10^3 centimètres par seconde, soit les deux tiers de celle de la lumière. L'énergie cinétique par milligramme est 10^{17} ergs. Becquerel a calculé qu'un centimètre carré de surface radio-active ferait rayonner dans l'espace *un gramme de matière en un billon d'années*.

Les masses chargées d'électricité positive ou ions sont d'une grandeur énorme en comparaison de la grandeur de l'électron. Sir Olivier Lodge nous met sous les yeux cette comparaison d'une façon frappante. Si nous imaginons, dit-il, qu'un atome d'hydrogène soit de la grandeur d'une église de dimensions ordinaires, les électrons qui la composent seront

(1) *Phil. Transact. R. S.*, A. 1901, vol. CXCVI, p. 525.

représentés par environ 700 grains de sable ayant chacun la grosseur d'un point (350 positifs et 350 négatifs), précipités à l'intérieur dans toutes les directions, ou, suivant lord Kelvin, animé d'un mouvement de rotation d'une vitesse inouïe.

Essayons une autre comparaison : le diamètre du soleil est d'environ un million et demi de kilomètres et celui de la plus petite planétoïde d'environ 24 kilomètres. Si l'on suppose un atome d'hydrogène égal au soleil, un électron sera à peu près égal aux deux tiers de la planétoïde.

L'extrême petitesse et l'extrême éparpillement des électrons dans l'atome expliquent leur pouvoir pénétrant ; tandis que les ions plus massifs sont arrêtés par des intercollisions en passant parmi les atomes, au point d'être presque complètement arrêtés par la plaque matérielle la plus mince, les electrons passent à travers les corps opaques ordinaires presque sans difficulté.

Ces émanations produisent sur des écrans phosphorescents des effets différents. Les électrons affectent fortement un écran de platino-cyanure de baryum, et seulement d'une façon très légère un écran de sulfure de zinc de Sidot. D'autre part, les ions lourds, massifs, insensibles à l'action de l'aimant, affectent l'écran de sulfure de zinc très fortement et l'écran de platino-cyanure de baryum d'une façon bien moindre.

Les rayons Rœntgen et les électrons agissent tous deux sur une plaque photographique et reproduisent l'image de métaux ou autres substances contenus dans des récipients en bois ou en cuir, et ils projettent les ombres des corps sur un écran de platino-cyanure de baryum. Les électrons sont beaucoup moins pénétrants que les rayons Rœntgen, et ne révèlent que difficilement les os de la main, par exemple. La photographie d'instruments enfermés dans une boîte est prise par les émanations du radium en trois jours et par les rayons Rœntgen en trois minutes. Les photographies présentent de légères ressemblances et de très grandes différences.

La propriété qu'ont les émanations du radium de décharger les corps électrisés est due à l'ionisation du gaz à travers lequel elles passent. Ce phénomène se produit de bien d'autres facons ; c'est ainsi qu'une légère ionisation des gaz est produite par de l'eau qui jaillit, par des flammes ou des corps chauffés au rouge, par de la lumière ultra-violette tombant sur des métaux chargés d'électricité négative ; et qu'on a une très forte ionisation des mêmes gaz au moyen des rayons Rœntgen.

Suivant la théorie électronique de la matière formulée par Sir Oliver Lodge, un atome chimique ou ion a quelques électrons négatis en plus de l'atome neutre ordinaire, et si l'on sépare ces électrons négatifs, l'atome devient par là chargé positivement. La partie libre électronique de l'atome est petite si on la compare à la masse principale. Elle est dans l'hydrogène dans la proportion de 1 à 700. La charge négative consiste en électrons surajoutés ou non équilibrés — un, deux, trois, etc., suivant l'équivalence chimique du corps, — tandis que la partie principale de l'atome

consiste en groupes qui vont par paires, positifs et négatifs en proportions égales.

Dès que les électrons en excès sont séparés, le reste de l'atome ou ion agit comme un corps massif chargé d'électricité positive. Dans le vide l'étincelle d'induction sépare les parties constitutives d'un gaz raréfié ; les ions chargés d'électricité positive ayant comparativement une très grande densité, sont bientôt ralentis par les collisions, tandis que les électrons sont chassés du pôle négatif avec une vitesse énorme dépendant de la force électro-motrice initiale et de la pression du gaz à l'intérieur du tube, mais approchant, lorsque le vide est à peu près parfait, de la moitié de la vitesse de la lumière.

Après avoir quitté le pôle négatif, les électrons rencontrent une certaine résistance due pour une très petite part à des collisions physiques, mais principalement à leur réunion avec des ions positifs.

Depuis la découverte du radium et l'identification d'une des trois sortes d'émanations qu'il produit, avec le courant cathodique ou matière rayonnante du tube dans lequel on a fait le vide, le raisonnement et l'expérience ont marché de pair et la théorie électrique des deux fluides cède peu à peu le pas à la théorie du fluide unique originairement émise par Franklin. D'après la théorie des deux fluides, les électrons constituent l'électricité négative libre, et le reste de l'atome chimique est chargé d'électricité positive, bien qu'on ne connaisse pas d'électron positif libre. Il me semble plus simple d'avoir recours à la théorie du fluide unique émise dès le principe par Franklin et de dire que l'électron est l'atome ou l'unité d'électricité. Fleming emploie le mot *co électron* pour désigner l'ion pesant et positif, après qu'il a été séparé de l'électron négatif. « Nous ne pouvons pas plus, dit-il, avoir quoi que ce soit, qu'on puisse appeler électricité indépendamment des corpuscules, que nous ne pouvons avoir de vitesse initiale indépendamment de la matière en mouvement ».

Un atome chimique qu'on dit chargé d'électricité négative est un atome qui a un excès d'électrons, — le nombre dépendant de l'équivalence, — tandis qu'un ion positif a une disette d'électrons. Les différences de charges électriques peuvent ainsi être assimilées au débit et au crédit d'un livre de compte, les électrons jouant le rôle de monnaie courante. C'est d'après cette théorie seulement que l'électron existe ; c'est l'atome d'électricité, et les mots *positif* et *négatif* signifiant *excès* ou *manque* d'électrons sont employés seulement comme des termes commodes, mais appartenant à une nomenclature démodée.

La théorie des électrons s'accorde avec l'idée d'Ampère, d'après laquelle le magnétisme est dû à un courant d'électricite animé d'un mouvement de rotation autour de chaque atome de fer ; et elle l'explique d'une façon lumineuse ; en suivant ces vues très précises sur l'existence d'électrons libres, on arrive à la théorie électronique de la matière. On reconnaît que les électrons ont la seule propriété qui ait été regardée comme inséparable de la matière, — qu'il est même presque impossible de séparer de

notre conception de la matière : — je veux dire l'inertie. Or J. J. Thomson, dans le mémoire remarquable qu'il publia en 1881, et dont j'ai déjà parlé, développait cette idée que l'inertie électrique (*self-induction*) est en réalité due à une charge en mouvement. L'électron apparaît donc seulement comme une masse apparente, en raison de ses propriétés électrodynamiques, et si nous considérons toutes les formes de la matière comme de simples amas d'électrons, l'inertie de la matière serait expliquée sans l'intervention d'aucune base matérielle. En vertu de cette théorie, l'électron serait le protyle de 1886, dont les différents groupements produisent la genèse des éléments.

J'ai encore à attirer votre attention sur une autre propriété du radium. J'ai montré que les électrons font émettre des lueurs phosphorescentes à un écran sensible de platino-cyanure de baryum, et que les ions positifs du radium rendent phosphorescent un écran de blende de zinc.

Si quelques grains imperceptibles de sel de radium tombent sur l'écran de sulfure de zinc, la surface en est immédiatement parsemée de petits points brillants d'une lumière verte. Dans une chambre noire, sous un microscope, chaque point lumineux montre un centre obscur entouré d'un halo de lumière diffuse. En dehors du halo, la surface obscure de l'écran est sillonnée d'étincelles lumineuses. Il n'est pas deux étincelles qui se succèdent au même endroit, mais elles sont répandues sur toute la surface, paraissant et disparaissant instantanément, sans qu'on perçoive aucun mouvement de translation.

Si un morceau solide de sel de radium est placé à proximité de l'écran, et si l'on examine la surface de l'écran avec une simple loupe de poche, on y observe çà et là, quelques points lumineux, entourés d'étincelles. Si l'on rapproche le radium de l'écran, les scintillations deviennent plus nombreuses et plus brillantes, jusqu'à ce qu'en les rapprochant tout à fait, on produise des étincelles qui se succèdent avec une telle rapidité que la surface de l'écran présente l'aspect d'une mer lumineuse en furie. Quand les points scintillants sont en petit nombre, il n'y a pas de phosphorescence résiduelle visible, et les étincelles successives présentent l'aspect d'atomes d'une lumière intense semblables aux étoiles éparses sur un ciel noir.

Ce qui à l'œil nu semble une *voie lactée* uniforme, devient sous la loupe une multitude de points stellaires, répandant leur éclat sur toute la surface.

Le nitrate basique de *polonium*, l'actinium et le platine radio-actif produisent un effet analogue sur l'écran, mais les scintillations sont moins nombreuses. Dans le vide, les scintillations sont aussi brillantes que dans l'air, et étant dues à un mouvement inter-atomique, elles ne sont pas affectées par des extrêmes de basse température, dans l'hydrogène liquide, elles sont aussi brillantes qu'à la température ordinaire.

Un moyen commode de montrer ces scintillations est de fixer l'écran de blende à l'extrémité d'un tube de laiton, et de placer en face, à la dis-

tance d'à peu près un millimètre, un morceau de radium, tandisqu'à l'autre extrémité se trouve une loupe. Je propose d'appeler ce petit instrument *spinthariscope*, du mot grec σπινθαρίς, scintillation.

Il est difficile d'évaluer le nombre d'étincelles par seconde. Si l'on place le radium à la distance d'à peu près cinq centimètres de l'écran, les étincelles sont à peine visibles ; il ne s'en produit pas plus d'une ou deux par seconde. A mesure que la distance du radium diminue, les étincelles deviennent plus fréquentes ; jusqu'au moment où, à un ou deux centimètres, elles sont trop nombreuses pour qu'on puisse les compter, bien qu'il soit évident que leur nombre n'est pas d'une grandeur inimaginable.

Pratiquement, toute la phosphorescence de l'écran de blende, qu'elle soit due au radium ou au *polonium*, est causée par des émanations qui ne pénètrent pas le carton. Ce sont là les émanations qui causent les scintillations et la raison pour laquelle elles sont distinctes sur la blende et faibles sur l'écran de platino-cyanure, est qu'avec le dernier on voit les étincelles sur un fond lumineux généralement phosphorescent qui rend l'œil moins capable d'apercevoir les scintillations.

Il est probable que, dans ces phénomènes, ce que nous voyons en réalité, c'est le bombardement de l'écran par les ions positifs précipités par le radium avec une vitesse analogue à celle de la lumière.

Chaque particule n'est rendue visible que par la perturbation latérale énorme produite par son choc sur la surface sensible, exactement de la même façon que chaque goutte d'eau tombant sur la surface d'une eau tranquille n'est pas perçue en tant que goutte d'eau, mais en raison de la légère éclaboussure qu'elle cause au moment du choc, des rides et des vagues qui s'élargissent en cercles.

Si nous nous laissons aller à faire un usage scientifique de nos facultés imaginatives,et à pousser l'hypothèse de la constitution électronique de la matière jusqu'à ce que je considère ses limites logiques, il se peut qu'en fait nous soyons témoins d'une dissociation spontanée du radium, — et nous commençons à mettre en doute la stabilité permanente de la matière. L'atome chimique peut, en fait, subir une transformation catabolique ; mais si lentement qu'en supposant qu'un million d'atomes s'échappent par seconde, le poids ne diminuerait guère que d'un milligramme en un siècle.

On ne doit jamais oublier que les théories ne sont utiles qu'autant qu'elles permettent une harmonieuse corrélation des faits en un système rationnel. Dès qu'un fait refuse d'entrer dans le système et ne peut s'expliquer d'une façon théorique, la théorie doit disparaître ou se modifier pour admettre le fait nouveau. Le XIXe siècle a vu naître deux théories sur les atomes : l'électricité et l'éther. Notre théorie d'aujourd'hui sur la constitution de la matière peut nous paraître satisfaisante ; mais qu'en sera-t-il à la fin du XXe siècle ? N'apprenons-nous pas incessamment cette leçon que nos recherches n'ont qu'une valeur provisoire ? Dans cent ans

d'ici, accepterons-nous la résolution de l'univers matériel en un essaim d'électrons en mouvement ?

Cette propriété fatale de la dissociation atomique nous apparaît comme universelle et agit toutes les fois que nous frottons un morceau de verre avec de la soie ; elle poursuit son travail dans la lumière du soleil comme dans la goutte d'eau, dans les éclats de la foudre et dans la flamme ; elle règne au milieu des cataractes et des mers déchaînées, et bien que l'étendue de l'expérience humaine soit bien trop courte pour nous fournir une parallaxe qui nous permette de calculer la date de l'extinction de la matière, la protyle, le *nuage informe* peut, une fois de plus, régner en maître, et l'aiguille de l'éternité aura achevé une de ses révolutions.

WILLIAM CROOKES.

Les matérialisations

DE LA VILLA CARMEN

3e partie (Suite)

Le vendredi 31 août eut lieu une fort belle séance (avec le verre n° 3) et le Guide sortit rapidement, resta avec nous tout le temps de la scéance, sans rentrer dans le Cabinet pour y chercher des forces. Pour nous quitter, (littéralement), *il fondit* ! Sa forme, si parfaite, devint vague, les contours s'effacèrent, et, finalement, ce qui restait de l'apparition sembla être absorbé par les rideaux.

Nous eûmes aussi, ce soir-là, la visite de deux autres esprits. Une petite forme voilée se présenta sur le seuil même du cabinet, les rideaux n'ayant pas bougé. Cette forme était celle de la petite Mercédès (1), ainsi que nous le prouvèrent quelques paroles qu'elle prononça de sa voix argentine ; mais la prononciation n'était pas encore bien nette (2). L'autre forme, trapue, courte, voilée également, se montra du côté de Mme L. et à un certain moment on vit très bien *les trois esprits à la fois*. Je demandai, alors à haute voix, « cette

(1) Une fillette désincarnée de Vincente dont il a souvent été question.

(2) L'enfant, il est vrai, n'avait que 2 ans 1/2 environ quand elle se désincarna.

forme que nous voyons près de Mme L. est-ce son mari ? Et *la forme s'inclina.*

Sur le champ, nous arrivèrent de fortes bouffées d'un vent violent mais très frais : cela n'était pas à dédaigner vu la température fort élevée qui régnait dans la salle. Ce phénomène se renouvela plusieurs fois dans le courant de la soirée, et du reste, deux ou trois jours auparavant, il nous avait été annoncé par la médiumnité de Mme L.

Son mari nous avait appris, (par l'Ecriture), qu'il nous rafraîchirait, à la prochaine séance, d'une manière fort agréable. Je tiens encore à déclarer ici qu'en disant « son mari » je ne préjuge rien, mais que je me sers simplement du langage usité en pareil cas.

Strictement, il faudrait écrire : *une forme inconnue se disant son mari.* Mais en vérité, il nous arriva avant et après cette prédiction bien des choses tendant toutes à prouver que l'époux était réellement auprès de nous.

Pour en revenir à Bien-Boa, il nous avait préparé une forte surprise.

Il sortit du cabinet, dévoilé, parfaitement matérialisé, et, alors on vit *que sa barbe avait disparu et se trouvait remplacée par les longues et fortes moustaches qu'affectionnent les princes indiens et persans !*

J'avais toujours détesté sa barbe et pour qu'il l'eût gardée si longtemps, il fallait sans doute qu'il y eût à cela des raisons de matérialisation plus ou moins facile ! Nous l'avons, du reste, vu diminuer de moitié, cette barbe, en septembre dernier, et maintenant je me déclare fort satisfaite de son absence. Plus tard seulement, je réfléchis que la chose intéressante serait de savoir *ce que B.-B. portait de son vivant à Golconde ?* Mais comment arriver à le savoir ?

En tout cas, il nous vint à l'esprit qu'une des raisons du refus que le Guide avait constamment opposé aux membres du 2e groupe de se laisser photographier (1) devait provenir de ce changement futur de... *coiffure*, si je puis m'exprimer ainsi :

Peut-être désirait-il se montrer à nous tel qu'il était réellement sur cette terre du temps de sa force et de sa splendeur ?

Quoi qu'il en soit, B B portait, ce vendredi, sur son front, un su-

(1) Ces membres s'étaient montrés fort indiscrets et très volontaires, et, pour tâcher de les satisfaire, j'avais plusieurs fois encouru les reproches du guide.

perbe bandeau de pierreries, lequel bandeau servait à retenir son voile à sa place.

L'Esprit s'avança vers moi, et, à plusieurs reprises, m'embrassa affectueusement.

C'est alors que je fis une découverte des plus curieuses ! Il faisait une chaleur torride, et, quand le Guide m'embrassa je constatai *qu'il transpirait légèrement de la figure* !!!

Florence Marryat, dans son livre *There is no death* (1) rapporte un fait du même genre. Un soir qu'il faisait excessivement chaud, l'Esprit matérialisée *Katie King* s'assit sur les genoux de Florence Marryat, au beau milieu des assistants, et Florence Marryat sentit que Katie transpirait de son bras nu !!

B B serra ensuite longuement la main du Général, et voulut aussi toucher les doigts de la fille du second médium, ce qui n'eut pas lieu sans difficulté, vu la frayeur et l'émotion de la jeune fille.

Je demandai alors au guide d'accepter 2 lettres que 2 dames m'avaient envoyées pour qu'il voulût bien se charger de les remettre à leurs maris respectifs désincarnés ! !

B B fut sans pitié et nous déclara, sans détour, que c'étaient là de purs enfantillages !

Puis s'adressant à moi, il me dit en se tenant tout près de moi : « Ma bien-aimée, un grand malheur menace votre second médium. Il lui faut abolument, ce soir même, une certaine somme d'argent que je vais vous indiquer, et il faut que, demain matin, *avant 8 h.* elle aille la remettre à X, sans quoi ses yeux ne cesseront de longtemps de pleurer (2). Je m'adresse à votre cœur, à votre bon cœur ; donnez-lui ce que je vais vous demander. Vous ne vous en repentirez pas ».

Je promis alors solennellement de lui obéir, et, après s'être encore entretenu avec nous de ce sujet, le Guide nous donna les nouvelles les plus intéressantes sur le voyage de notre fils, et les détails qu'il nous confia ce soir-là, se trouvèrent plus tard pleinement confirmés par les lettres que nous reçumes de notre cher voyageur. (3)

L'Esprit nous recommanda encore la bonne action qu'il venait de nous indiquer ; d'avance il nous en remercia tendrement, et,

(1) Edition Tauchnitz, chapitre 16, page 165.

(2) Mme L est dans le commerce et, par suite de rentrées (qui ne se font pas), elle passe un très vilain moment.

(3) En route pour le Congo français où il devait arriver le 4 septembre.

comme je l'ai dit plus haut, il disparut enfin en fondant littéralement.

. . . .

Après de tels succès nous avions tout lieu d'espérer que notre temps d'épreuves était terminé, que le Guide allait pouvoir réorganiser le groupe, et que nous allions, enfin, recommencer à rédiger les procès-verbaux — qui, selon nous, constituent une des principales garanties de la véracité de nos récits. Au reste, l'Esprit nous avait donné les noms de plusieurs futurs élus, parmi lesquels se trouvaient les noms de deux Messieurs que nous ne connaissions pas !

L'homme propose et Dieu dispose......Le mois de Septembre est particulièrement redouté des Algérois. C'est, à la fois, le mois de l'humidité et des sirocos, et beaucoup d'Algérois sont réellement malades, dès que souffle ce vent détesté qui nous vient du désert !

Sur Vincente Garcia, le Siroco a eu, de tout temps, le plus mauvais effet. L'année dernière, à pareille époque, elle fut reprise des affreux vomissements de sang dont elle avait tant souffert pendant 7 ans, et dont le magnétisme seul avait pu la débarrasser. Guérie, de nouveau, par le même procédé, elle resta indemne jusqu'au retour de ce vilain mois, et maintenant, depuis le 1er jusqu'à ce 22 septembre, elle a été 7 fois la victime de ce mal qui l'épuise complètement.

Le Guide, me trouvant fatiguée, me défendit absolument cette fois de soigner mon médium. Il fit espacer les séances qui continuèrent à avoir lieu, de loin en loin, dans la plus grande intimité. Aussi donnèrent-elles fort peu de résultats.

Et cependant, ces études sont si étranges, si mystérieuses, le chemin que nous suivons est tellement obscur, tellement inconnu qu'il vient, *malgré tout*, de nous arriver encore des phénomènes nouveaux dont on ne saurait, pour l'instant, mesurer toute l'étendue.

. . . .

Je rappellerai d'abord, à mes lecteurs, que j'ai fait paraître dans un nº de *l'Initiation*, un article portant comme titre « La fin d'un médium ». J'en extrais le passage suivant :

« Cependant, à la dernière séance, avec le médium Hamed, je

reçus de l'Esprit Saïd un chapelet auquel je tenais fort, et une croix de Lorraine représentant d'un côté Jeanne d'Arc, à genoux, et, de l'autre, sa bannière royale. Les 2 bijoux avaient été pris dans un tiroir où, moi seule, je mettais la main, tiroir mystérieusement réservé aux souvenirs. Cet apport me rappela que mon groupe s'est toujours nommé *le Groupe de Jeanne d'Arc.*

En voici l'explication.

A Tarbes, mon premier médium, le capitaine T., (1) à peine assis à la table, s'entrançait et me voyait invariablement en Jeanne d'Arc.

C'était moi, c'étaient ma personne et mon visage, mais j'avais le casque en tête et l'étendard à la main. J'étais à cheval, et, tout le temps qu'il me voyait guerroyant ainsi, il m'entendait aussi crier ; « Boutez en avant » !

. . . .

D'autre part, il y a 3 ans environ, nous eûmes l'occasion, le Général et moi, d'aller avec des dames anglaises de nos amies, consulter, rue de l'État-major à Alger, une célèbre Mauresque au sujet de la disparition d'un sac à bijoux en cuir de Russie que j'avais moi-même, perdu dans la rue. Ce sac renfermait de beaux bijoux.

Jugez de notre stupéfaction quand cette voyante, absolument illettrée, me dit : « Ton sac te sera rendu avant le coucher du soleil ; mais jamais tu ne sauras rien au sujet de cette perte. » (2)

Puis elle ajouta : « Il y a beaucoup d'Esprits autour de toi ; mais il y en a un qui est constamment auprès de toi. C'est une femme, je vais te dire son nom : elle s'appelle, elle s'appelle.... *Jeanne d'Arc* » !!

Depuis, on nous avait prédit que, dans une de nos séances, nous verrions la grande héroïne française, prophétie que nous accueillîmes, je dois l'avouer, avec la plus parfaite incrédulité.

Et cependant, voici ce qui vient de nous arriver.

Le lundi 14 septembre eut lieu une séance qui m'avait été, tout particulièrement, demandée par le Docteur Charles Richet.

---

(1) Le nom de cet officier est connu de M. Delanne.

(2) C'est en effet, ce qui arriva exactement. Le sac fut mystérieusement apporté *intact* à la villa avant le coucher du soleil et nous ne sûmes jamais comment et par qui il avait été trouvé et rendu.

L'éminent professeur, sans m'avoir été présenté, sans même me connaître, était venu spontanément, quelques jours auparavant, à la Villa Carmen, poussé par le désir d'entrer en relations avec les maîtres de cette modeste villa. Nous eûmes avec lui, de longues et intéressantes conversations. Je lui présentai mes deux médiums. Mais je n'aurais certes jamais osé essayer de faire alors une séance avec Vincente Garcia dont l'état de santé nous inquiétait fort. Elle rendait, par la bouche, des litres de sang et souvent elle avait, elle-même, l air d'un véritable fantôme !

Nèanmoins, le Docteur avait pris sur lui d'engager Vincente à faire deux petites tentatives, avec l'autorisation du Guide, qui, à notre grand étonnement, lui avait permis ces deux essais.

La 1re fois, le vendredi 11 septembre, il vit fort peu de chose. Vincente, entrancée, vint à la table, pendant que la forme, très mal matérialisée de B. B. se montrait voilée dans le cabinet. C'était un fantôme ondoyant, un fantôme à *l'état de loques*, qui, à mon avis, aurait mieux fait de rester dans l'Astral.

Mais le lundi 14 septembre dont nous venons de parler, il y eut du nouveau.

A notre grande surprise, une grande forme féminine se montra dans l'écartement des rideaux ! On distinguait vaguement la figure de chaque côté de laquelle tombaient de longs et épais cheveux qui nous parurent noirs ou bruns, du reste, à la lumière du verre n° 3, il nous était bien difficile d'en saisir exactement la nuance. Les bras étaient nus, minces et d'une extrême longueur, on voyait à peine celui de gauche qui semblait retenir le rideau.

Elle leva le bras droit et, de la main droite, elle nous montra le ciel. Les dames déclarèrent que la jupe était blanche et que le buste assez mal matérialisé était revêtu d'une sorte de veste marron. Mme L. qui, ce soir-là, ne dormait pas, affirma aussi avoir vu, à la gorge, comme un bout de fichu blanc.

Quant au docteur Richet, il se trouvait le plus mal placé de nous tous. Assis obliquement à la table, il ne distingua bien que le bras droit et la main droite de l'apparition. Il vit la tête plus vaguement et le corps lui parut, à lui aussi, fort petit et à peine matérialisé.

Voici, du reste, quel était l'ordre de nos places. Nous étions assis en demi-cercle, et, il faut le rappeler, l'ouverture des rideaux n'est pas au milieu de l'entrée du cabinet, mais à un tiers environ de

mon côté. J'étais donc à gauche en flèche, à 1 m 50 à peu près des rideaux. Le Général était près de moi ; il avait à sa droite Mlle F., la fille du 2e médium, puis venaient une dame étrangère, rédactrice d'un grand journal d'Outremer et le professeur Richet. Le demi-cercle se terminait à droite par le médium L. qui, en sa qualité de clairvoyante, se trouve bien placée partout.

Notre visiteuse étrangère, mieux placée que le Docteur, vit aussi mieux que lui. Elle nous avait, du reste, donné une belle preuve de Médiumnité, pendant que je magnétisais Vincente. Car, non seulement elle aperçut B. B. dans le cabinet, mais encore elle ainsi que le 2e médium distinguèrent, toutes deux, une femme près de moi.

Qui donc était cette femme, sans doute la même qui nous apparut ensuite deux fois à la séance ? (1).

. . . .

. . . .

A peine la forme féminine eut-elle disparu, que la table se souleva violemment et frappa un nom... *Jeanne, Jeanne, Jeanne* ! — Qui est-ce Jeanne ? Les exclamations se croisaient pendant que des coups énergiques étaient frappés au mur, sur le guéridon et même, me dit-on, à la fenêtre.

J'étais très effrayée quand une idée me vint. Serait-ce Jeanne d'Arc ? m'écriai-je — et une explosion de coups répondant à mon appel, nous apprit que j'avais deviné juste, du moins d'après l'avis de nos *Invisibles frappeurs*.

Que l'on juge de notre émotion !!

Le samedi 19 septembre, nos visiteurs étant partis, la voix matérialisée de B. B. se fit entendre entre les rideaux, pendant près d'une heure. Il nous annonça le retour de Jeanne qui, le lundi suivant, sortirait du cabinet.

« Aimez-la bien, dit-il, elle vous protège. Elle est avec moi. Je me montrerai lundi derrière elle ; mais je resterai dans le cabinet ». Il nous parla ensuite longuement de notre fils Maurice et nous dit textuellement : « J'ai quitté, ce matin même, votre charmant fils (2).

(1) Je persistai d'abord à croire que c'était B. B. transformé en femme !

(2) Notre fils venait d'arriver à sa destination — au Congo français — d'après toutes les probabilités.

Il est complètement changé. Il mène une vie nouvelle. Je suis heureux de vous annoncer qu'il est en parfaite santé, etc. », puis il nous fit observer que le médium L. était endormie et il ajouta :

« Je n'ai pas voulu qu'elle entende, ma bien aimée, ce que j'ai à vous dire. Un nouveau malheur la menace.

Elle est perdue si vous ne lui venez pas en aide de nouveau (1).

Faites-le, ma Carmencità, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi. *Trois fois il me répéta cette injonction* avec solennité.

Puis il continua : « Elle s'est laissée aller à une fausse sécurité, elle a manqué d'énergie. Aussi j'irai la voir cette nuit et je l'avertirai que je vous défends de l'aider encore et que, si elle ne m'écoute pas, elle en sera cruellement punie. — Vous la verrez arriver demain matin.

Remettez-lui ce qu'il lui faut et ne craignez rien.

Ma bien-aimée, je vous en récompenserai ».

Et le lendemain en effet Mme L. se présenta, plus morte que vive, car le cher Guide avait tenu parole. Elle l'avait vu et avait été sévèrement réprimandée. Néanmoins elle rentra chez elle délivrée d'un terrible souci et pénétrée de reconnaissance envers ceux qui lui étaient venus en aide.

Enfin vint la séance du lundi 21 septembre. Vincente Garcia avait une mine épouvantable ; elle avait cru passer, la veille au soir, dans un vomissement de sang.

Mme L. supplia l'Esprit d'endormir Vincente seule (et elle eut gain de cause) car elle voulait voir celle qu'on disait être Jeanne d'Arc. A peine le gaz éteint et la salle éclairée par la lumière rouge passant à travers le verre n° 3, Mme L. vit plusieurs esprits qui se promenaient dans la salle et qui finirent par entrer dans le cabinet.

Nous chantions à tue-tête d'abord « Amour sacré de la Patrie » puis « Ave Marie Stella », quand très vite les rideaux s'ouvrirent et la forme dite Jeanne d'Arc parut, *très bien matérialisée*. Elle était toujours aussi grande ; mais beaucoup plus forte. Elle portait le même costume et de ses deux beaux bras, cette fois *très ronds et forts*, elle nous montra le ciel. Alors ce furent des cris d'enthousiasme :

(1) Mme L. venait de me rembourser le premier prêt.

« Vive Jeanne d'Arc. Vive la Patronne de la France, Vive Jésus Maria ». A ce cri de guerre, celui de Jeanne d'Arc, la forme matérialisée sortit complètement du rideau et s'avança tout près de moi, si près que j'aurais pu la toucher, et alors par l'ouverture des rideaux, on vit dans le cabinet, *la forme voilée mais bien connue de B. B.*

Jeanne d'Arc (1) montra le ciel à plusieurs reprises, et, se tournant complètement vers moi, elle me salua, en baisant doucement sa main droite, puis elle me dit d'une voix sourde, mais distincte :

« Merci, Madame ». Enfin, frappant à plusieurs reprises du pied, elle dit deux fois : « En avant, En avant » et je suis presque certaine qu'elle commença par le mot « boutez ».

Il y eut un détail très curieux.

La veille, nous étions allés à Kouba visiter les amies qui étaient venues, avec nous, rue de l'Etat-Major.

On parla longuement de l'apparition dite Jeanne d'Arc et l'une de ces dames nous affirma avoir vu en Europe l'armure de Jehanne la Pucelle, armure prouvant qu'elle était de très grande taille et d'une forte carrure.

Or, l'apparition, par deux fois écarta ses magnifiques cheveux et parut vouloir nous faire remarquer et la force de son buste et la largeur de ses épaules. Du moins, ce fut ainsi que nous comprîmes la chose !

Avions-nous raison ? ?

La forme matérialisée rentra doucement à reculons. On pensait que c'était fini, quand on entendit la voix de Mercédès gazouillant dans le cabinet. Bientôt la voix s'éleva et l'enfant finit en allant et venant par parler avec une perfection inouïe.

« Maman, Maman, Maman, Maman chérie » — pluie de baisers — « petite mère, petite mère. Madame la générale, papa viendra, mais il ne faut pas le dire à Maman. Vous le verrez ! Ah Maman, Maman chérie, petite mère chérie, elle est malade... Maman, Mme la générale, Papa est là ».

Et alors ! tous, nous entendîmes une voix d'homme dire sourdement : « Bonjour Madame ».

(1) Nous spécifions encore *de la manière la plus nette* qu'en disant Jeanne d'Arc nous ne préjugeons rien; c'est une simple formule dont nous nous servons pour la commodité du récit — et nous attendons tout des révélations de l'avenir.

Je lui répondis en lui parlant de la maladie de Vincente et la voix s'écria « Ah ! la pauvre femme » !

Puis, au bout de quelques secondes, la voix dit encore :

« Bonsoir Madame » et le silence se fit.

Cette belle séance était terminée.

En achevant ce récit, je tiens cependant à dire que cette forme matérialisée qui deux fois s'est montrée à nous, nous rendit fidèlement, et comme gestes et comme tournure, et comme attitude, l'idée que nous nous faisons de la Jehanne de l'histoire et de la légende. Le Général et moi-même, nous ressentîmes fortement cette impression. — Au reste, *rién, rien, rien*, en elle, ne rappelait le Médium Vincente Garcia, et l'on put particulièrement juger de la différence entre la forme et le médium, lorsque, s'avançant tout près de nous, l'Apparition nous remercia de notre réception par une série de gestes aussi nobles que gracieux.

MADAME LA GÉNÉRALE CARMENCITA NOEL.

Le souvenir du passé est-il nécessaire pour le progrès de l'Esprit. (1)



Mon cher Gabriel,

Avant de répondre à la question ci-dessus, je veux vous raconter des faits qui se sont passés sous mes yeux, et qui prouvent d'une manière *irréfutable* l'action de l'Esprit désincarné sur la matière.

J'étais en visite chez une dame, spirite sérieuse et convaincue depuis plusieurs années. Elle habitait le premier d'une maison à deux étages. Le deuxième était inoccupé. Deux autres dames, également spirites, se trouvaient là.

La conversation avait le spiritisme pour sujet. L'une de ces dames proposa d'essayer d'obtenir une communication par la typtologie. Un petit et très léger guéridon, de forme circulaire, monté sur un seul pied terminé par trois griffes, fut apporté.

Vu le peu d'espace, je demeurais spectateur. Ces trois dames posèrent

(1) L'*Esprit* ou l'*âme* est une même chose. Il est bien entendu que lorsque je me servirai du mot *homme* il s'agira de l'Esprit, ou âme ; le corps n'étant rien.

L. T.

leurs mains sur le meuble et, après avoir prié les *Invisibles* de vouloir bien se manifester, attendirent avec recueillement en laissant aux Esprits le soin de choisir eux-mêmes le genre de manifestation qu'ils voudraient bien nous donner.

Après quelques minutes d'immobilité, le guéridon se met en mouvement et, échappant aux mains de ces dames, se dirige, seul, vers la porte fermée du salon. Là, il attend. Une de ces dames ouvre la porte et, aussitôt, il prend sa course vers l'escalier qu'il monte dans sa position normale.

Nous étions stupéfaits. Nous le suivîmes, à quatre marches d'intervalle. Arrivé sur le palier du deuxième étage, il s'arrête. Nous voulûmes le soulever pour le descendre ; impossible à nous quatre de le remuer. Notre médium alla chercher du papier et un crayon pour demander aux Esprits pourquoi ce repos et ce qu'il fallait faire. Il était à ce moment 3 heures 1/2.

Il nous fut répondu que le guéridon descendrait à 4 heures. Nous retournâmes au salon, attendant avec impatience le moment fixé.

Au dernier coup de quatre heures, un bruit, semblable à celui produit par les talons d'un homme, se fait entendre. Nous nous précipitâmes vers l'escalier et nous vîmes le guéridon descendre, en frappant chaque marche avec une de ses griffes, tandis que les deux autres restaient dans le vide. Arrivé au bas, il se dirige au salon, se place de lui-même au centre et reste immobile.

Les chercheurs de *trucs*, de *transmission de pensée*, de *suggestion*, etc. ne donneront pas, je crois, d'après leur théorie *à eux*, une explication *raisonnable* sur cette manifestation, que je déclare *formellement* s'être passée telle que je viens de la décrire.

Autre fait. C'était chez moi ; neuf heures du soir. Notre médium, deux messieurs, ma femme et moi étions réunis dans l'attente d'une communication. N'obtenant rien, le médium se lève pour se retirer. Arrivée à l'escalier, composé de vingt-cinq marches, elle glisse et roule en boule jusqu'en bas où elle tombe comme un bloc sur les dalles du vestibule. Nous nous élançons à son secours, et nous remarquons que sa tête restait droite sans toucher une seule marche. Tout en dégringolant elle nous disait de ne pas nous effrayer, et qu'elle voyait un Esprit lui tenir la tête. Parvenue au terme de cette descente peu ordinaire, elle se releva en riant et sans la moindre douleur ni contusion. Nous la revîmes le lendemain en parfaite santé.

Nul ne pensera que le médium ait eu l'idée de descendre l'escalier de cette façon, et en se *suggérant* la volonté de ne pas se casser les reins. Quant à moi je ne tenterai pas l'aventure.

Une *intervention occulte* s'est donc produite pour empêcher cette personne de se briser les os. Je *certifie* le fait *authentique*.

Huit jours après, chez moi, nous étions, les capitaine D... et B..., le baron de V... et M. R... chef du personnel au P.-L.-M., ma femme et notre médium. Au coup de neuf heures, la table à manger — à six cou-

verts — se soulève, malgré l'appui de nos mains. Après un balancement de quelques secondes elle s'élève jusqu'au plafond, où elle reste un instant en suspension ; puis, tout en se balançant mollement, redescend doucement sur le parquet. Après quelques minutes de stabilité,et comme si elle eût voulu récupérer ses forces, elle reprend son ascension. Cette fois la descente fut plus brutale ; et comme si, retenue en l'air par une corde qui se serait rompue brusquement, cette pauvre table vint s'abattre lourdement sur le sol où le plateau se brisa en deux parties. *J'affirme* l'exactitude du fait.

Peut-on voir, dans ce phénomène, autre chose qu'une manifestation des Esprits ? Une force et une volonté en dehors de la force et de la volonté des assistants ?

Cherchez, Messieurs les savants et incrédules. Vos explications ne vaudront pas la logique des faits. Au lieu de laisser parler votre raison ; de vous rendre compte, de bonne foi, par l'étude des ouvrages sur cette matière, de l'immortalité de l'âme et de ses rapports avec le monde matériel, vous préférez nier ou expliquer les phénomènes spirites par des appréciations personnelles bien plus difficiles à admettre que la réalité des faits produits par les invisibles.

Mais vous y viendrez. Tous, vous vous rendrez à l'évidence, et, cela, parce que *vous y serez forcés ;* parce que, malgré vous, malgré vos velléités de résistance vous serez entraînés dans le courant des idées spiritualistes qui poussent *irrésistiblement* à l'amélioration de l'humanité.

Vous chercherez en vain à arrêter l'Esprit dans son essor vers la perfection. Dieu l'a *tiré* de Lui pour le *ramener* à Lui en le faisant passer par l'alambic de la réincarnation. Prétendriez-vous pouvoir, par des raisonnements sans valeur, immobiliser l'Esprit dans sa course pour la conquête du destin que lui donne son immortalité ? Non ! Nul ne peut enfreindre ni arrêter les lois divines. Qu'elles nous plaisent ou non ; que nous les comprenions ou non, nous marchons *quand même* vers le but désigné.

Je vais, maintenant, tâcher de répondre le plus clairement possible à la question formant le titre de cet article : *L'Esprit progresse-t-il sans le souvenir de son passé* ? Carrément, je réponds : oui.

Ce *oui* n'est pas prononcé à la légère. Il est le résultat d'études longues et approfondies du Spiritisme ; du rapport incessant du monde des *invisibles* avec le monde des *incarnés* ; de l'*immigration* et *émigration* de l'Esprit du monde immatériel dans le matériel, et réciproquement, ainsi que la manifestation des habitants de l'Espace avec nous.

Dieu ne fait rien d'inutile. Certains me diront : « Etes-vous sûr, d'abord, de l'existence d'un Dieu ? Je dirai là-dessus mon sentiment.

De deux choses l'une ; Dieu existe ou Il n'existe pas ; la loi de la réincarnation *est* ou *n'est* pas. Si ni l'un ni l'autre *ne sont*, alors tirons le rideau ; il n'y a rien derrière. S'ils *sont*, levons un coin du voile. Que voyons-nous au-delà ? La création, dans tout ce qu'elle a de grand et de

beau. Nous y voyons tout ce qui parle au cœur de l'homme : la *puissance*, la *bonté*, la *sagesse* et la *justice infinies* d'une Intelligence extrême.

L'infiniment petit qui glisse sous l'herbe, le murmure du ruisseau, l'oiseau qui gazouille dans la feuillée, le chant du grillon dans la prairie, l'insecte qui vole, tout, dans la nature, loue et chante le créateur. Tout vit, se meut, travaille et marche *inconsciemment*.

Au-dessus de notre tête, la puissance créatrice se montre encore plus splendide et *absorbante*. Notre imagination en extase voudrait pénétrer dans ces régions inconnues pour en découvrir les mystères. Les Esprits, mieux encore que l'œil humain à travers le télescope, viennent nous révéler les beautés de ces champs de l'infini ; mais seulement sur ce que notre intelligence, peu avancée encore en pareille matière, peut concevoir sans y laisser la raison. Ce n'est qu'au fur et à mesure de notre *développement intellectuel* que de nouvelles instructions nous sont données sur ce captivant sujet.

Les anciens, regardant les étoiles, les prenaient pour des têtes de clous d'or fixés sur une calotte d'azur. Nous savons, aujourd'hui, que ce sont autant de mondes dont beaucoup sont supérieurs à la Terre.

Pourquoi ces mondes ? Dieu, ne faisant *rien* sans cause, ne les a pas créés pour qu'ils roulent éternellement dans l'Espace, sans nécessité, sans but.

La Terre, planète inférieure, (*ça se voit*), est habitée. Pourquoi les autres ne le seraient elles pas ? De même que notre petit globe, ceux bien plus importants, qui sillonnent les plaines célestes doivent aussi avoir un rôle dans les destinées de l'*Esprit*.

Il y a des planètes inférieures à la nôtre. Leurs habitant, par conséquent, nous sont inférieurs (bon dieu ; que doit-il s'y passer) ; car il faut que l'humanité d'un monde trouve en lui les *éléments nécessaires* à son existence. Et c'est à mesure que l'homme se perfectionne, qu'il contribue, sans s'en douter, par la force des choses, à l'amélioration des conditions d'habitabilité de *sa demeure* afin que l'habitant et l'habitation marchent de front.

Alors, cette humanité inférieure ayant progressé en s'étant peu à peu, débarrassée des imperfections inhérentes au globe passe sur la Terre — ou toute autre de même nature — pour y accomplir de nouveaux devoirs, y acquérir de nouvelles connaissances et se dépouiller encore des mauvaises influences — moins mauvaises que celles des planètes en-dessous — que la Terre engendre, comme monde *intermédiaire*. Et ainsi de suite, comme l'élève, de classe en classe, arrive à la dernière qui termine son instruction, l'Esprit se réforme moralement et arrive à *ses fins* sans s'en apercevoir.

La Terre, ainsi que tous les autres globes, sont des vestiaires où l'Esprit vient, *progressivement*, changer sa défroque morale contre une autre plus en rapport avec le monde plus avancé où son progrès lui donne droit de cité ; jusqu'à ce que, débarrassé de ses imperfections par le *laminoir des*

vies successives, il arrive enfin au terme de ses cures *dépuratives* pour entrer dans la phalange des Esprits purs où la réincarnation n'est plus utile.

On dira, peut-être, que tout cela ne prouve pas le progrès sans le souvenir ? J'y ai mis le temps, mais j'y viens.

Quand, la nuit, le corps est inerte, l'Esprit en profite pour se dégager et faire l'école buissonnière. Seul, ou faisant partie d'un groupe d'émancipés comme lui, dont tous les membres ont le même degré d'avancement, les mêmes goûts, les mêmes aspirations, il va parcourir l'immensité. C'est dans ses pérégrinations nocturnes que l'Esprit puise les éléments qui doivent, à *son insu*, l'améliorer, et qui sont en lui à l'état latent.

Ah ! que Dieu est sage et prévoyant en ne pas nous laissant le souvenir des splendeurs un instant entrevues ! car, au retour, comment pourrions nous supporter notre séjour terrien avec la mémoire des magnificences de l'univers sidéral ? non ! une nostalgie profonde de l'au-delà nous aurait bientôt tués. Et il faut que nous vivions pour accomplir la tâche qui nous est imposée, en vue du destin pour lequel l'Esprit a été créé.

Où nous conduirait le souvenir de notre passé ? à l'écroulement de notre bonheur futur. Tout le travail, tous les acquis de nos vies précédentes seraient inutiles et nous susciteraient, au contraire, de nouvelles et interminables souffrances. Pourquoi ? Parce que, pour progresser, il faut s'améliorer par la *réparation* et l'*épreuve*. Cette amélioration nous vient par la *connaissance*, de plus en plus développée, des devoirs qui nous incombent.

Nous acquérons cette connaissance par notre conscience qui s'éclaire toujours davantage dans chacune de nos existences. Or, comment pourrait s'opérer cette amélioration en nous souvenant, pauvre, humble et né dans le bas de l'échelle, que nous avons été dans notre précédente vie un grand seigneur, riche, adulé et méprisant nos inférieurs ? Quelle serait l'existence de celui qui se souviendrait avoir été assassiné ? Ainsi de suite pour tous les autres cas. Le premier maudirait sa situation actuelle, blasphèmerait, se révolterait. Le second ne songerait qu'à trouver son assassin et à se venger. Nous devons subir la loi du talion. L'Esprit ne peut progresser que par sa soumission dans l'épreuve, en réparant le mal qu'il a fait et en se débarrassant de ses défauts par le développement de sa raison. Tel est le but de la réincarnation. Dans chacune de ses existences, l'Esprit laisse derrière lui, *intuitivement*, quelques bribes de ses imperfections morales. Pour cela le souvenir n'est pas nécessaire.

A mesure que nous passons de l'état d'*incarné* à celui de *désincarné*, l'Esprit puise, au contact d'Esprits plus élevés, des avis, des conseils et des connaissances dont il doit laisser une intuition à son corps pour agir en ce sens dans sa vie matérielle. Cette action — dont nous ne nous rendons pas compte — de l'Esprit sur la matière se produit pendant le sommeil comme après la mort corporelle.

Puisque rien dans la nature ne se fait brusquement, mais lentement, progressivement dans la planète comme chez tout ce qui vit, il est évi-

dent que l'Esprit n'a pas échappé à la loi pour être créé d'un seul coup tel qu'il est maintenant. Il a commencé comme tout commence, par le *commencement* ; c'est-à-dire par l'état *embryonnaire*. Or, l'acquit ne se perdant pas, l'Esprit le retrouve à chaque retour dans sa vie spirituelle (les vies matérielles n'étant que des laboratoires où il vient s'épurer), qui est la *vraie* vie, en possession de tout le bagage des connaissances intellectuelles et morales qu'il s'est formé dans ses multiples passages sur de différentes planètes.

Ayons donc croyance et confiance en un Dieu tout-puissant, créateur de tout ce qui existe car *rien* ne vient de *rien*, créateur de la matière et de l'Esprit. Croyons-en ce Père de miséricorde infinie qui veut que tous ses enfants soient heureux.

Il nous a donné tous les moyens pour arriver au bonheur ; d'abord la conscience qu'Il a mise en nous dès notre origine à l'état humain, et qui va sans cesse en se développant. Ecoutons-la, car elle nous parle de charité, de devoir et d'amour ; et le libre arbitre comme *exécuteur* de ses impulsions. Ce Père prévoyant qui veut que nous montions sans cesse, pour nous permettre de nous perfectionner nous donne l'Eternité. Pas de souffrances sans fin pour le pécheur. *Tous* nous devons arriver — plus ou moins vite selon notre volonté et notre travail sur nous-même — vers le but assigné par Lui : l'épuration. Et pour faciliter notre ascension vers la perfection, il nous a préparé toutes ces *demeures* qui peuplent l'Espace, et sur chacune desquelles nous laissons quelques lambeaux de nos imperfections. Comme auxiliaires, Il nous envoie ses célestes messagers qui nous entourent de leurs fluides épurés pour nous cuirasser contre les influences mauvaises, afin que nous puissions, le plus rapidement possible, gravir les degrés de l'échelle qui, de monde en monde, nous conduit jusqu'à Lui.

Ces vies successives, auxquelles certains ne croient pas est, cependant, ce qui prouve la *justice* de Dieu. Car, comment expliquer ces différentes situations parmi nous ? Les uns naissant heureux à côté de malheureux ; des bien portants à côté des malades ; des riches à côté des pauvres ; des bons à côté des méchants., etc, si l'on n'admet à l'homme qu'une seule existence, de quel droit Dieu aurait-il donné aux uns *tout*, aux autres *rien* ? La réincarnation explique cela. Nous venons récolter ce que nous avons semé.

. . . .

Lorsque, par une belle nuit d'Eté, nous contemplons les Cieux, nous restons confondus devant la grandeur imposante du spectacle, alors, le front incliné vers la poussière, notre *infime* personnalité nous apparaît, et notre orgueil s'humilie. Puis, quand relevant la tête, notre regard plonge dans les profondeurs de l'Infini, combien sentons-nous notre faiblesse à la vue de ces systèmes solaires suivant, autour de leur astre central, l'orbite que le doigt puissant du Créateur leur a tracée !

Au centre de la Majesté qui nous environne ; à l'aspect de ces *demeures*

faites pour nous et que nous devons *tous* traverser pour atteindre aux sublimes et grandioses destinées que Dieu nous tient en réserve, et *pour lesquelles Il nous a créés,* notre cœur, oppressé par l'émotion, s'élance vers Lui dans une prière de reconnaissance et d'amour.

CONCLUSION

L'Esprit n'a pas besoin du souvenir de son passé pour conquérir la félicité suprême. Son amélioration morale grandit *intinctivement,* par la multiplicité de ses existences sur diverses planètes toujours en rapport avec son degré d'avancement.

En un mot : l'Esprit, pour son élévation intellectuelle, doit commencer par l'A,B,C. Pour son élévation morale, il a débuté par sa *première incarnation humaine. Rien* ne progresse ni ne se transforme par un coup de baguette. La conscience, le travail, les effets intuitifs de nos multiples incarnations nous conduisent au *summum* du progrès : L'Epuration.

Voilà, mon cher Gabriel, l'explication, *que je crois être* la bonne, sur l'évolution de l'Esprit sans la souvenance de son passé. Je serai bien heureux si j'ai pu, par cet exposé, jeter un trait de lumière dans l'âme du chercheur *sérieux* et développer en lui la Foi qui, de l'état latent, peut devenir *rayonnante.* La simple étincelle ne provoque-t-elle pas, quelquefois, un vaste incendie ?

Quant aux incrédules systématiques, ils ont pour creuset : l'Eternité.

HENRI TIVOLLIER.

La Médianita

Par le Docteur PAUL VISANI SCOZZI

Le nom du Dr Visani Scozzi n'a pas en France la notoriété qu'il mérite, probablement parce que son ouvrage, la *Medianita,* volume in-8° de 460 pages, n'a pu, par suite d'un malentendu, être publié dans notre langue. Aujourd'hui l'œuvre, parue en 1901, en est à sa seconde édition et nous considérons ce succès comme pleinement justifié, car à nos yeux ce travail a une haute valeur et nous sommes convaincu que notre avis sera partagé par tous ceux qui auront pu le lire et par ceux qui voudront bien nous suivre dans l'analyse nécessairement sommaire que nous allons faire de ses parties essentielles.

Ce qui lui donne un attrait tout particulier, c'est que non seulement nous y rencontrons des faits intéressants par eux-mêmes,

mais que nous sommes amenés à suivre pas à pas l'évolution d'un homme de science, amateur passionné de la vérité, qui exclusivement dominé au début par les théories résultant d'études approfondies sur l'hypnotisme, les transforme graduellement, sous l'impulsion irrésistible des faits, et finit par proclamer hautement sa croyance dans la survivance, dans la communication et la solidarité entre les deux mondes et dans la réincarnation.

Mais, comme nous le verrons, même arrivé à ce point, le spirite ne fait pas disparaître l'hypnotiseur, et l'auteur a recours à la suggestion pour interpréter l'action de l'esprit désincarné sur le médium dans les phénomènes de la trance.

On ne sera donc pas surpris de le voir consacrer les quatre premiers chapitres de son livre à l'étude du magnétisme, de l'hypnotisme, des divers états somnambuliques et à la discussion de la théorie de l'inconscient.

De tout ce qu'il avait lu ou vu avant sa rencontre avec Eusapia, il croyait pouvoir conclure que la théorie qui lui paraissait la plus acceptable pour expliquer tous les phénomènes spirites était celle de l'émission par le médium, et peut-être aussi par les assistants, d'une *radiation substantielle ou fluidique*, sorte de prolongement des organes, à laquelle la volonté, consciente ou non du médium, donnait toutes les formes et toutes les facultés observées pendant les séances. L'admission d'une intervention d'intelligences et de personnalités invisibles et étrangères au médium et aux assistants devenait donc à ses yeux inutile et erronée.

Cependant sa théorie, applicable à un certain nombre de cas, était impuissante à les expliquer tous. Il ne tarda pas à s'en convaincre et à reconnaître qu'il y avait encore autre chose. Aussi s'empressa-t-il de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui d'observer dans les meilleures conditions les phénomènes qui se produisent en présence d'Eusapia. Il assista à quatre séances et nous allons voir par l'analyse du récit qu'il en fit, comment ses idées se sont graduellement modifiées.

Dans la *première séance* tenue en présence du comte et de la comtesse Mainardi et du chevalier Chiaia, c'est-à-dire en très petit comité, condition indispensable pour bien observer, on eut d'abord à constater en pleine lumière les soulèvements de la table principale, autour de laquelle se tenaient les assistants et le médium, les

coups intelligents, en réponse aux questions posées, et les mouvements sans contact d'une petite table isolée. Mais tous ces phénomènes pouvaient être attribués à la seule extériorisation de la force psychique du médium. On pourrait peut-être en dire autant de certains phénomènes survenus pendant la demi-obscurité, tels que les attouchements par des mains invisibles, quoique à plusieurs reprises il s'en produisît plusieurs à la fois sur des points assez distants : nous ne nous y arrêtons pas.

L'obscurité ayant été faite, le docteur put voir passer plusieurs fois entre lui et une porte garnie de verres opaques derrière laquelle se trouvait une lumière, une forme arrondie qui allait et venait d'un bout de la table à l'autre, et variait comme forme et comme volume. Le chevalier Chiaia fit la même observation. Tous deux virent également une forme incomplète de main. Des pièces de monnaie sont extraites de la poche d'Eusapia, agitées en l'air, puis placées dans la main du Docteur la plus éloignée d'Eusapia. Elles en furent bientôt retirées, malgré sa résistance, et replacées dans la poche du médium. Nous avons à peine besoin de faire remarquer que celui-ci était strictement maintenu par ses voisins. Il devenait déjà plus difficile de ne faire intervenir que la force psychique du médium.

Bientôt la comtesse Mainardi déclare qu'elle est caressée par une main, puis elle accuse le contact d'une tête avec une barbe soyeuse et tous les assistants *entendent* le bruit des baisers qu'elle reçoit. Le Dr réclame et obtient les mêmes manifestations.

Des gants dont l'odeur lui est désagréable, mais qu'il ne reconnaît pas, lui passent à plusieurs reprises sous les narines. Il demande si ce n'est pas tel ou tel objet et chaque fois deux coups négatifs lui sont doucement frappés sur diverses parties du corps. Ce n'est qu'à la fin de la séance qu'il comprend ce qui est arrivé, en retrouvant les gants sur un meuble éloigné du médium.

A un moment donné une chaise est apportée, couchée sur la table, de telle sorte que ses quatre pieds encadrent le corps et la tête du Docteur. Une petite table est couchée ensuite sur cette chaise et tout cela en pleine obscurité, sans que le moindre choc contre les assistants, ni le moindre petit bruit les aient avertis de ce qui se passait.

Voici le fait le plus significatif de cette séance : l'heure était

avancée : tous et surtout Eusapia se sentaient épuisés. On propose donc de lever la séance et trois coups frappés sur la table approuvent la proposition. Le capitaine Mainardi demande que la séance suivante ait lieu le lendemain et trois nouveaux coups lui répondent. Mais Eusapia s'y oppose formellement sous divers prétextes, à chacun desquels répondent deux coups négatifs, qui deviennent de plus en plus violents et finissent par être vraiment formidables. Ils paraissent appliqués sur la table tantôt par une main ouverte, tantôt par un poing fermé, et le Docteur Scozzi déclare qu'il n'en a jamais entendu d'aussi violents. Cependant Eusapia, quoique vivement émotionnée, présente encore timidement et d'une voix tremblante une nouvelle objection. On entend alors le bruit de deux *gifles* vigoureuses qui lui sont appliquées sur la face, ce qui naturellement coupe court à toute nouvelle résistance de sa part.

Le Docteur insiste sur ce fait, qu'à aucun moment de la séance les mains et les pieds du médium ne se sont trouvés libres.

Il convient qu'il lui devenait difficile d'interpréter plusieurs de ces phénomènes et surtout la scène finale avec ses théories. Les faits de matérialisation et le violent conflit entre le médium et la force intelligente qui se manifestait le troublaient profondément. Il se trouvait en présence d'un grave mystère, mais avant d'abandonner l'idée d'une action du seul médium et d'accepter l'intervention d'une intelligence indépendante, il voulait voir encore et c'est dans ces dispositions qu'il aborda la :

Seconde séance. Dans celle-ci, après les divers mouvements de table et de sièges se reproduit en pleine obscurité cette apparition d'une tête qui s'approche du Docteur jusqu'à le toucher et fait entendre à plusieurs reprises de petits claquements de langue qu'il compare à ceux des dégustateurs de vin. La forme est vue grâce à la faible lueur de la porte vitrée dont nous avons parlé et les bruits sont entendus par d'autres assistants. Pour prouver la multiplicité des formes matérialisées, les trois assistants sont touchés *au même moment* sur divers points et de façons différentes. Malgré cela le Docteur persiste encore à croire à des projections fluidiques du médium, qui gémit en pleine trance et s'agite surtout aux moments qui précèdent la production des phénomènes. Sur son désir formulé *mentalement*, le capitaine Mainardi voit aussitôt une main descendre du plafond, lui enlever l'anneau qu'il portait au doigt. Le

doigt de la main droite de la comtesse est ensuite saisi, redressé, et au moment d'y passer l'anneau, la sonnette de l'appartement retentit, provoque un trouble qui suspend brusquement l'opération et la bague est projetée à terre. C'était le chevalier Chiaia qui arrivait en retard et prit part au reste de la séance.

Une sonnette placée sur une table est enlevée et parcourt, toujours sonnant, les diverses parties de la chambre, au-dessus de tous les assistants.

Madame Singer, qui était arrivée avec le chevalier Chiaia, se sent caressée et engage avec la table une conversation en allemand, langue tout à fait inconnue du médium. Il lui répond au nom de son père et de ses enfants, qui tous lui prodiguent des caresses. Elle distingue nettement de petites et grandes mains et ces mains viennent s'appliquer sur ses lèvres pour en recevoir des baisers. *En même temps* que cette scène se passait, la comtesse Mainardi sent prendre sa main, qu'on élève aussi haut que le permet la longueur de son bras et des baisers y sont appliqués, assez bruyamment pour être entendus de tous.

Une voix mal formée, presque aphone, comme celle des tuberculeux, est entendue par deux dames qui sentent le souffle accompagnant l'émission des sons. Le même fait se reproduit identiquement entre le Docteur et un assistant voisin. Le Docteur compare les sons à ceux que produirait un organe incomplètement formé. John King interrogé affirme par trois coups qu'il est l'auteur de cette tentative ; et comme le chevalier Chiaia rappelait qu'il avait quelquefois entendu la même voix se produire avec le ton et la force d'un bon baryton, trois coups formidables, qui firent trembler tout le monde, lui donnèrent raison.

Ces divers phénomènes ne suffirent pas encore à porter la conviction dans l'esprit du Docteur Visani-Scozzi.

Selon lui, on pouvait encore admettre que si Mme Singer accusait le contact de diverses mains qu'elle attribuait à son père et à ses enfants, tandis que la comtesse Mainardi sentait deux lèvres s'appliquer sur sa main soulevée par une main fluidique, et que lui-même était touché aux jambes à l'extrémité de la table la plus éloignée d'Eusapia, la diversité et la simultanéité de tous ces phénomènes ne démontraient que la multiplicité des centres d'émission fluidique chez Eusapia. Si, d'autre part, la table entretenait une

conversation en allemand avec Mme Singer, c'est que l'inconscient d'Eusapia lisait *la pensée* de son interlocutrice.

Ici nous présenterons une objection à laquelle le Docteur ne semble pas avoir pensé. Mme Singer ne comprenant pas l'italien, la table lui répondait naturellement en allemand. Or nous savons qu'Eusapia ignore cette langue : Qui donc répondait ?

Quoi qu'il en soit, nous voyons que le Dr Visanni-Scozzi, à la fin de cette seconde séance, conservait encore ses préventions contre les théories spirites et nous pensons qu'on ne l'accusera pas de s'être laissé facilement convaincre par les faits. C'est là un des côtés les plus intéressants de ce remarquable travail.

Dans la *troisième séance*, après beaucoup d'autres phénomènes physiques qui marquaient le début de chaque séance, le Docteur raconte que tandis qu'il tenait étroitement, comme toujours, les mains et les jambes d'Eusapia, dont la tête reposait sur son épaule gauche, il vit se former entre lui et la porte vitrée légèrement éclairée un fantôme très opaque ; qu'il fut embrassé sur le côté droit du front, caressé par des mains dont les doigts passaient dans ses cheveux et qu'il sentit nettement une barbe passer sur sa joue. Ensuite une forme *solide et réelle* s'appuya sur son dos et ses épaules, tandis que deux bras vigoureux et deux mains nettement formées lui entouraient la poitrine. De nouveau une sonnette est vivement agitée en l'air dans toute la chambre ; un tambour de basque retentit également et est frappé successivement sur la tête de trois assistants. L'ensemble de ces phénomènes et les mouvements intelligents affirmant ou niant par des coups amicaux sur la poitrine ou les épaules arrivent enfin à modifier les opinions du Docteur, qui acquiert la conviction qu'il a affaire à une individualité certainement indépendante du médium et bien vivante.

Le médium sort à moitié de son état de trance et on entend alors de grosses mains faire vivement devant sa face des passes magnétiques qui la replongent dans le sommeil profond. Eusapia dit alors d'une voix masculine de baryton, toute différente de sa propre voix : « *J'occupe complètement le corps du médium* ; faites-moi des questions et je vous répondrai ». En effet, cette voix répondit correctement à plusieurs questions posées mentalement par le comte Mainardi ; puis elle ordonna de faire la lumière.

Après quelques instants de repos on fait l'obscurité : la sonnette,

le tambourin et une trompette s'enlèvent et jouent une marche ; la table se dirige vers la porte en marquant le pas, tandis que le médium est transporté avec sa chaise dans le même sens. Les phénomènes s'arrêtent : des mains applaudissent bruyamment en l'air et le Docteur demande combien de mains, dont quelques-unes d'une vigueur exceptionnelle, les émanations fluidiques du médium auraient dû former et diriger intelligemment pour produire autant de phénomènes simultanés. En outre, au milieu de l'obscurité complète, la trompette est présentée successivement avec une parfaite précision entre les lèvres de chaque assistant, qui lui fait rendre quelques sons.

La comtesse avait apporté pour Eusapia, et à l'insu de celle-ci, une très belle épingle de cravate renfermée dans une boîte, entourée d'un ruban de couleur. Elle demanda à John King de l'offrir lui-même et à peine avait-elle prononcé le premier mot, qu'elle se sentit enlever la boîte de la poche où elle se trouvait. La boîte est au-dessus de la table, à la hauteur de la tête des assistants ; le ruban en est détaché, puis on entend tomber le couvercle, et enfin la boîte vide elle-même. Le Docteur Scozzi, supposant que John King a fixé l'épingle au col d'Eusapia, le félicite de sa galanterie et aussitôt une main lui serre la main droite avec effusion, le frappe amicalement sur l'épaule et lui caresse la figure. La lumière étant faite, on trouva effectivement l'épingle fixée avec une parfaite élégance à la cravate d'Eusapia.

L'auteur ayant prié John King de le protéger contre les défaillances de sa mémoire lorsqu'il rédigera le compte-rendu de la séance, sent une large main s'appliquer sur sa tête, la presser fortement à plusieurs reprises, tandis qu'une autre faisait devant sa figure des passes magnétiques si vives que le Docteur et les autres assistants entendaient nettement le frôlement de l'air. La première main fait ensuite avec un doigt une sorte de massage sur la région temporale gauche, au-dessus de l'oreille.

Pendant tout ce temps, le comte et la comtesse Mainardi ne cessaient de s'entretenir avec leur neveu Théodore qui se manifesta pendant une grande partie de la séance et leur prodiguait les preuves de son affection.

C'est cette simultanéité dans les divers phénomènes intellectuels qui impressionna le plus vivement le Docteur et acheva de fixer en

lui la conviction que l'on se trouvait bien en présence de plusieurs individualités indépendantes du médium, toujours plongé dans un état de trance profond, avec les bras et les jambes rigoureusement tenus et la tête reposant sur l'épaule du Docteur.

De nouveau celui-ci se sentit entouré par les bras d'un être qui se tenait derrière lui, avec tous les signes d'une matérialisation complète, le serrant sur sa poitrine, et appuyant la tête sur la sienne. Le Docteur lui ayant demandé s'il était John King, sentit le bras droit se détacher de sa poitrine et lui répondre par trois coups frappés sur l'épaule.

Bientôt il vit se former devant une des fenêtres, d'où filtrait un peu de lumière, une ombre comme celle d'un homme de haute taille et il put en distinguer le profil dans tous ses détails. Chaque fois que le fantôme passait devant la fenêtre, le comte et la comtesse déclarèrent que ce fantôme n'était autre que celui de leur neveu Théodore, dont la taille était exceptionnelle.

Pendant tout ce temps le fantôme présenté comme John King, ne cessait de manifester sa présence derrière le Docteur. Il y avait donc deux matérialisations nettement distinctes.

Le Docteur ayant accusé un profond épuisement dans tout le côté gauche, en contact avec Eusapia, une main se mit à le magnétiser sur tout ce côté. Il put la saisir avec sa droite et constater qu'elle était grosse et puissante.

Tout à coup Eusapia s'écrie : « Docteur ! Docteur ! Ils me prennent sous les bras ! » Le Docteur porte la main droite sous chaque aisselle du médiun et y sent une grosse main, qui se retire devant la sienne.

Peu à peu il constate que les pieds du médium quittent le parquet : il semble que les jambes se rétractent. Les pieds sont bientôt à la hauteur du genou, puis du bassin. Au dessous le Docteur constate le vide. Tout à coup *le corps entier du médium est soulevé avec sa chaise* et déposé avec elle sur la table. A ce moment le médium est retombé dans un état profond de trance et de passivité.

Après ce phénomène, l'heure étant très avancée, Eusapia et les assistants proposent de terminer la séance, mais deux coups violents s'y opposent. Ils se renouvellent à chaque objection présentée avec timidité et deviennent si énergiques, qu'Eusapia frappée de crainte n'ose plus rien dire.

Il se produit ensuite, *en pleine lumière*, un fait d'écriture sur la face inférieure d'une feuille de papier portée au milieu de la table.

Des coups frappés imposent la date de la prochaine séance contrairement à l'avis des assistants.

La séance continue encore quelque temps dans l'obscurité. Le comte et la comtesse Mainardi voient flotter des lumières. Le docteur déclare qu'il ne les voit pas et à ce moment une main passée sous son menton lui relève la tête et dirige sa vue sur les lueurs.

C'est ainsi que se termina cette séance aussi longue que remarquable par le grand nombre de faits démonstratifs. Aussi l'auteur admet-il cette fois sans réserve qu'il y avait là autre chose que l'action de prolongements fluidiques des organes du médium. « Quand cette masse vivante, dit-il, me serra contre elle et pendant les divers incidents continua à m'embrasser, je dus bien admettre que tous ces organes, tête, bras, mains, tronc constituaient un ensemble personnel et organisé et j'arrivai à la conviction qu'une entité nettement distincte du médium et de nous tous exerçait son action sur moi, révélant tous les caractères de substance, de force et d'intelligence par lesquels se définit et se distingue un individu véritable et propre... »

« Je ne puis dire autre chose, sinon que c'était bien un homme que j'avais derrière moi. »

On pourrait encore émettre un doute sur l'individualité de John King, qui accompagne partout Eusapia, ne donne aucun détail contrôlable en ce qui le concerne et pourrait être présenté comme un dédoublement d'Eusapia ; mais que dire du neveu du Comte Mainardi qu'Eusapia n'a pas connu et qui donne à ses parents toutes les preuves de son identité ? Telle est en quelques mots la substance des considérations dont le Docteur Scozzi fait suivre le compte-rendu de la troisième séance.

Dans la *Quatrième séance* on observa encore des phénomènes du plus haut intérêt. Le piano s'ouvre et joue sans contact de la part des assistants ; une main bien formée fait le signe de la croix sur la personne du Docteur ; des lueurs nombreuses s'élèvent en spirales sous les yeux de tous. Tout à coup Eusapia saisit de ses deux mains celles du Docteur, incline la tête sur la poitrine de celui-ci en l'appuyant plusieurs fois fortement et enfin la relève en

disant : « C'est fait ! » On allume, on regarde la glaise disposée sur un plateau à plus d'un mètre de distance et on constate qu'à sa surface s'est imprimée une figure humaine, au dessus de laquelle quatre doigts sont profondément enfoncés et qui est recouverte d'une sorte de tissu léger, dont les plis sont nettement dessinés. Le Docteur en donne la photographie dans son volume. L'arcade orbitaire, l'éminence zygomatique sont profondément imprimées, ainsi que le pavillon de l'oreille. Le nez, les lèvres, le globe de l'œil font des saillies exceptionnelles et cependant ni le crâne ni le front ne sont indiqués. Dans aucun cas une tête humaine recouverte d'un voile ne pourrait donner de tels résultats. Les quatre doigts présentent des formes normales. Tout ceci indique que ce sont des formes incomplètement solidifiées qui se sont imprimées dans la glaise. Après la production de cet important phénomène la séance continue ; une boucle d'oreille est enlevée dans l'obscurité à Eusapia, malgré ses protestations. « John ! laisse-moi tranquille ; ne m'enlève pas ma boucle d'oreille. » On allume et l'on constate que l'oreille droite est veuve de sa boucle. On la cherche partout sans succès et Eusapia vexée demande que la séance ne se continue pas. Mais l'intelligence qui la guide montre une fois de plus son indépendance en refusant obstinément et en répondant que si on continue les expériences, la boucle sera rendue. Effectivement après quelques moments la boucle est déposée par une main invisible dans la poche extérieure de la veste du Docteur.

Signalons encore un incident : le colonel Malvolti voulait prendre part à la chaîne, malgré le refus de John King. Au moment où il se dirige vers la table, deux dames voient une grande forme humaine légèrement lumineuse par elle-même se diriger vers lui et il reçoit en pleine poitrine un coup de poing qui le fait reculer en trébuchant.

On voit que dans cette dernière séance les faits manifestant l'intervention d'une intelligence indépendante du médium et des assistants n'ont pas manqué.

Le récit de ces quatre séances est suivie d'une troisième partie, divisée en deux chapitres consacrés, le premier à l'étude du médium et de ses rapports avec une intelligence extrahumaine ; le second à la discussion de diverses formes de fraudes conscientes ou inconscientes. Ils ne nous retiendront pas longuement.

Nous insisterons seulement sur la théorie proposée par l'auteur pour expliquer les rapports entre l'esprit qui se communique et le médium qui parle ou écrit en état de trance. Tandis que dans l'une des séances dont il a fait le compte-rendu John King déclare qu'il s'est emparé de tous les organes du médium et que dans toutes les communications, aussi bien en Amérique qu'en Europe, les intelligences qui se manifestent s'efforcent de nous faire comprendre à quelles difficultés ils se heurteut lorsqu'ils prennent possession des organes du médium et s'efforcent de les assouplir à leur usage, d'où les troubles et les erreurs dans les communications, le Docteur Visani Scozzi ne pouvant encore se résigner à mettre l'hypnotisme hors de cause, invoque *la suggestion*. Pour lui l'esprit reste en dehors du médium auquel il suggère son rôle. C'est le seul point sur lequel il se sépare de la grande majorité des spirites. Il est trop bon observateur et trop sincèrement ami de la vérité pour en rester là et nous sommes convaincus que tôt ou tard de nouvelles observations personnelles et l'étude des faits observés par les autres lui feront abandonner sa théorie.

Dès maintenant, et c'est l'essentiel, il accepte l'origine humaine des esprits, la réincarnation, la solidarité entre le monde visible et l'invisible et les conséquences morales qui en découlent et auxquelles il consacre plusieurs pages d'un sentiment très élevé.

Nul doute que cette étude sincère tiendrait aujourd'hui une place des plus honorables dans la bibliothèque d'un grand nombre de spirites Français si la traduction qui en fut faite avait pu être éditée.

Dr DUSART.

Entretiens philosophiques

L'âme et ses forces

L'âme est une émanation de la Cause des causes et de l'intelligence suprême qui remplit l'espace infini, ainsi que la lumière, fille des Soleils, éclaire les Univers.

L'étincelle divine se sépare du Grand tout pour constituer des individualités en s'incarnant dans des formes matérielles ; elle apporte en naissant tous les éléments qui doivent servir à son évolution, et qui se développent au fur et à mesure de ses expériences.

Après avoir successivement revêtu les formes les plus humbles, elle atteint l'état conscient ; la psyché est née. Elle continuera sa route vers les sommets les plus élevés, réalisant le but magnifique pour lequel elle a été créée.

Le chemin est difficile, bien des chutes et des rechutes auront entravé sa marche ascendante. Les mondes inférieurs sont peuplés de ces âmes vacillantes, beaucoup hélas ! s'y attardent et ce n'est que par la souffrance qu'elles finissent par connaître la route à suivre pour se libérer des stages douloureux.

Une fois que les premiers pas ont été franchis, des facultés nouvelles s'éveillent, l'âme comprend son origine céleste ; alors elle veut savoir, la connaissance fait place à l'ignorance et perce les voiles épais qui l'enveloppaient de leurs ténèbres. L'âme devient une souveraine ayant à sa disposition des trésors sans nombre : ces trésors sont les forces qu'elle peut créer par l'épanouissement des facultés qu'elle recèle.

D'abord apparaît la Volonté, le principe fondamental de l'évolution, le moteur de tout progrès. Le génie en est le résultat tangible, car l'humanité pensante n'admet ni les prédestinés ni les favorisés. La science lui a démontré que tout obéit à des lois fixes, que tout ce qui existe traverse des périodes d'incubation. Pour que la fleur s'épanouisse, que le fruit mûrisse, il leur faut d'abord les conditions obscures de la germination puis les rayons du soleil ; pour que l'âme grandisse, il faut qu'elle acquière la lumière intérieure. Et cette lumière s'obtient par le travail et l'effort, la pensée est la fleur divine qu'elle enfante.

Alors l'âme peut s'élever, se rendre compte de la place qu'elle occupe dans l'Univers, du but pour lequel elle a été créée, des puissances latentes qu'elle possède. Arrivée à un certain degré, elle ne craint, ni les dangers, ni la mort, car elle peut de par sa volonté se préserver des uns et elle sait que ce que le vulgaire appelle la mort n'existe pas.

Chaque jour on entend dire, à la suite d'une catastrophe :

« quelle chance a eu un tel, il a échappé, et dire que tant de victimes ont péri ! » L'homme qui échappe au danger a créé la force qui l'a préservé. Ce langage paraîtra étrange aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec les forces invisibles ; pour les spirites, il exprime une vérité indiscutable.

Il n'y a pas d'effet sans cause, cet axiome est admis même par les matérialistes.

Or, le bien ne peut engendrer que le bien, le mal ne peut engendrer que le mal... Le périsprit ou enveloppe fluidique de l'âme enregistre les moindres vibrations de l'être, et ces vibrations laissent des empreintes indestructibles, source des forces préservatrices ou nuisibles. L'homme qui n'a pas mérité de périr de mort violente échappera aux incendies, aux naufrages, aux plus terribles dangers : continuellement on constate de semblables faits, mais on se borne à croire à un heureux hasard.

La chance, le hasard ne sont que des mots vides de sens quand on réfléchit. Lorqu'on lit le grand livre de la Nature, on se convainc que tout est réglé par des lois immuables : si un arbre dépasse en croissance et en beauté les autres arbres de son espèce, c'est que la veine de terrain qui le nourrit est plus riche, c'est qu'il vit dans des conditions plus favorables à son développement. La science actuelle ne veut pas encore s'appuyer sur le substratum réel ; de là toutes les erreurs qu'elle enseigne, de là ce matérialisme à outrance qui ne croit pas à l'âme parce que celle-ci échappe au scalpel du chirurgien.

Quand vous avez quitté une maison, ne trouveriez-vous pas insensé celui qui prétendrait que vous n'existez pas parce que vous êtes en voyage ? Ce raisonnement peut s'appliquer à tout ce qui se dérobe à nos sens grossiers.

Aujourd'hui, les instruments perfectionnés nous ont ouvert des champs inexplorés, le télescope a déchiré les voiles qui nous cachaient les merveilles du Cosmos, l'électricité nous a donné les moyens de communiquer à des distances sans limites, le magnétisme (appelé maintenant hypnotisme) nous prouve la dualité de l'être humain. Ce ne sont plus des hypothèses, c'est par des faits sans nombre, affirmés par des intelligences supérieures que nous sommes en possession de ces vérités. Il ne faut donc pas nier ce

que nous ne savons pas encore, car chaque jour nous apporte une découverte nouvelle.

Mais déjà nous savons que notre être est composé de tous les éléments qui composent l'Univers, un microcosme du macrocosme, et que ces éléments entrent en puissance quand notre progression leur permet de se produire. Seule, notre ignorance est la cause de notre faiblesse, de nos infirmités morales et physiques : quand l'humanité sera plus avancée, la souffrance n'existera plus pour elle, l'esprit dominant la matière, la matière sera son esclave.

Nous n'en sommes pas encore là, hélas ! mais nous avons déjà devant nous des pionniers qui nous enseignent le chemin et des millions de disciples qui les suivent. Autrefois, on appelait prophètes ou saints les hommes arrivés aux degrés supérieurs ; les noms ont changé, mais il existe toujours des êtres d'élite doués de facultés transcendantes, facultés obtenues par l'effort, l'expérience, l'étude. L'échelle de Jacob est le symbole de la hiérarchie nécessaire à l'ascension des âmes, voilà pourquoi il ne faut pas désespérer de l'humanité ; l'impulsion vers son perfectionnement ne peut s'arrêter.

En vain quelques savants récalcitrants veulent-ils se cristalliser dans leurs idées préconçues de positivistes, criant bien fort : « nous « n'irons pas plus loin ; l'incompréhensible ne peut se prouver, la rai- « son s'oppose à des conceptions en dehors de ce qui est tangible, les « philosophies spiritualistes ne sont que des rêves, des hypothèses « plus ou moins ingénieuses pour leurrer l'humanité d'espéran- « ces chimériques : Un cerveau bien équilibré ne peut les admet- « tre ».

Cependant ces « savants » constatent l'existence de forces produisant des effets étranges. « C'est très intéressant, me disait un « professeur de philosophie, de voir remuer des tables, de voir des « objets se déplacer sans contact ; très intéressants aussi les phéno- « mènes psychiques que produisent certaines conditions de l'être. « Mais personne ne peut expliquer quelle en est la cause, le bon « sens prescrit donc de ne pas aller plus loin ».

— Mais nous, spirites, nous la connaissons cette cause, lui contestai-je.

— Allons donc ! vous êtes des idéalistes, des rêveurs heureux, rien de plus.

Il est inutile de discuter avec ces âmes encore fermées à la lumière ; la loi puissante de l'évolution les conduira un jour ou l'autre dans le chemin du vrai, ce ne sont que des retardataires. Mais il faut déplorer les principes de l'école du positivisme, car il ne peut en résulter que les plus grandes calamités.

Un peuple sans Dieu, sans croyance en l'immortalité tombe forcément dans l'anarchie, il n'a plus de boussole ; la conscience étant oblitérée, ses instincts sont sa loi, la satisfaction de ses passions le but de sa vie : alors, tous les moyens lui paraissent bons et justes pour y parvenir. Telle est la conséquence fatale des enseignements de ces « grands hommes » qui considèrent les spiritualistes comme des malades ou des hallucinés.

Nous avons donc le devoir de lutter de toutes nos forces contre ce parti si dangereux, parce que s'il est encore dans les ténèbres, nous avons conquis la lumière spirituelle. Et cette lumière ne peut s'éteindre malgré les cyclones déchaînés contre elle, parce qu'elle est d'origine divine et qu'aucune puissance ne peut détruire ce qui est éternel.

Baronne CARTIER DE ST-RENÉ.

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas

LA MORALE CHRÉTIENNE

(Suite) (1)

II

Pour juger, il est nécessaire de comprendre ; qui n'a pas saisi la vérité que contient une erreur n'en est pas vraiment affranchi. Je n'apporte aucune passion contre la morale chrétienne ; je sais qu'elle a ce grand mérite de n'être pas restée lettre morte, de s'être traduite en sentiments et en actes, d'avoir aidé, consolé, fortifié les hommes qui prenaient au sérieux et cette morale même et l'ensem-

(1) Voir le nº de septembre, p. 169.

ble des dogmes qui en sont les fondements nécessaires. Je néglige tout ce qu'on pourrait dire sur l'art qu'ont apporté ceux qui l'ont prêchée ou exposée, à en faire quelque chose d'assez inoffensif. Je m'inquiète seulement ici de ce que nous croyons et de ce que nous pouvons croire, et je me demande si, en dépit d'une adhésion toute verbale, cette morale est la nôtre, si elle n'est pas, à dire vrai, un phénomène historique qui désormais appartient au passé. Je doute que la plupart de ceux qui se disent ou se croient chrétiens le soient bien réellement.

L'humanité a vécu deux mille ans, elle a créé la science, elle a créé l'industrie, elle a multiplié dans une proportion formidable ses moyens d'action ; comment maintiendrait-elle immuable son idée de la destinée et des fins de l'homme ? Il y a là une véritable absurdité psychologique. Tendant vers l'être, l'esprit tend vers l'unité de la diversité que toujours il enveloppe, et il s'efforce d'accorder ce qu'il fait à ce qu'il pense, ce qu'il veut à ce qu'il peut. Ce progrès nécessaire de la vie intérieure suffirait à condamner la révélation en rendant chimérique l'immutabilité prétendue des dogmes révélés.

Par cela même qu'elle a durant des siècles présidé à la conduite des meilleurs d'entre les hommes, qu'elle a eu ses martyrs et ses saints, la morale chrétienne garde le charme et la séduction de toutes les belles vies qu'elle a inspirées ; mais en fait, dédaigneuse des choses de la terre et de la vie sociale, ce qu'elle néglige ou ce qu'elle ignore est ce qui de plus en plus nous intéresse, ce qui la laisse indifférente est ce qui de plus en plus nous passionne ; ses lacunes répondent à nos besoins les plus pressants.

La morale de Jésus dans les évangiles sypnotiques est d'une très grande simplicité ; il est le Messie, il annonce le royaume de Dieu, il apporte la bonne nouvelle que le règne de la justice est proche. En un jour et à une heure que personne ne sait, pas même les anges du ciel, pas même le « fils de l'homme », le soleil s'obscurcira, les étoiles tomberont, et alors le fils de l'homme viendra porté sur les nuées avec une grande puissance et une grande gloire, « et je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent ».

Dans l'attente de cette révolution cosmique, de cette grande catastrophe que chaque jour peut amener, que faire ? S'attacher à tout

ce qui va nous manquer, à tout ce qui va périr et ne nous offre de toutes parts que l'image d'une ruine imminente, fonder, créer sur la terre ? Non ; mais s'en détacher, vivre déjà dans le royaume de Dieu, dans la cité céleste que la voie du Messie annonce, avant que n'éclatent les trompettes du dernier jour.

La morale de Jésus est une morale d'attente et d'épreuve. Que l'homme abandonne ses biens aux pauvres, qu'il ne s'inquiète pas du lendemain : « les oiseaux ne sèment ni ne moissonnent, les lis ne travaillent ni ne filent » ; qu'il n'ait pas recours à la justice humaine, qu'il n'aille pas devant les tribunaux, qu'il ne résiste pas au mal ; si quelqu'un lui ôte sa robe, qu'il cède encore son manteau ; si quelqu'un le frappe sur la joue droite, qu'il tende la joue gauche.

Qu'importe le mal ici-bas ? Il ne s'agit pas de le combattre, de le supprimer, mais de le souffrir avec patience, car la forme de ce monde disparaît et les jours qui lui restent sont comptés. Je n'ignore pas que ces préceptes sont considérés à la fois comme divins et inapplicables, comme absurdes et révélés ; je sais que les prêtres de presque toutes les sectes chrétiennes s'accordent au moins à absoudre la violence, à invoquer le dieu des armées, à justifier la résistance au mal et la guerre. Mais les contradictions involontaires, les hypocrisies et les mensonges, la politique des Églises, leur acceptation du fait, leur art de s'y accommoder, contribuent à découvrir les lacunes de l'idéal chrétien.

Quitte à les démentir dans la pratique, il est certains principes qu'il faut bien avouer et maintenir théoriquement, sous peine de ne plus pouvoir se tromper soi-même. Sans doute, on ne vit plus dans l'angoisse de la grande révolution cosmique qui doit inaugurer le royaume de Dieu, on ne se tient plus prêt au départ, s'allégeant de toute charge inutile, on s'installe sur la terre avec la confiance que la maison est solide et pour des siècles bien chauffée par le soleil que ne va pas souffler soudain une bouche géante. Il n'en reste pas moins entendu que la terre est un lieu de passage, la vie présente une énigme et une épreuve, dont le sens n'est donné que par la vie future qui rétablit toutes choses dans l'ordre. On a dit : le christianisme primitif fut avant tout l'attente du Messie, l'exaltation des âmes par l'espérance d'un paradis prochain ; la morale n'était que la conséquence de ce rêve, amour, détachement, sacrifice de choses

désormais sans prix ; peu à peu, le temps a dissipé l'illusion, et la morale est demeurée dans sa vérité toute pure. Soit, mais la morale n'est demeurée que parce que le rêve des premiers jours a gardé son empire sur les âmes en se modifiant dans sa forme.

On recule le jour du jugement, on ne regarde plus chaque matin si le fils de l'homme n'apparaît point sur les nuées ; mais c'est à l'attente de la cité céleste, donc à sa réalité, que toute la morale est suspendue. La grande affaire n'est pas d'agir ici-bas. Il y aurait impiété à vouloir supprimer un mal qui tient à la corruption de la nature par le péché et qui fait partie de l'expiation décrétée par la vindicte divine. Pour supporter avec patience ce que nous ne pouvons éviter, nous avons la résignation et l'espérance, l'idée que rien n'arrive qui n'ait été voulu par Dieu, et la confiance que rien n'est voulu par Dieu qui ne se termine selon les lois de sa sagesse et de sa bonté.

Le vrai chrétien n'est ni le héros, ni le sage ; il est le saint, celui qui se retire, exténue en lui la nature, réduit ses besoins et ses penchants et meurt au monde ; celui qui, par la solitude, par la prière, par l'extase, anticipe, autant qu'il est possible ici-bas, la béatitude de la contemplation divine. La vraie cité n'est pas celle que forment les hommes sur la terre ; « notre société est dans le ciel d'où nous attendons le Sauveur qui transfigurera nos corps » (Saint Paul). Cette conception du royaume de Dieu, cette idée que la vraie cité des âmes est la cité céleste, que dès ici-bas nous devons tourner vers elle nos regards, y tendre de tout notre effort, telle est le dogme auquel le chrétien ne renoncera pas, auquel il ne peut renoncer, et qui laisse le christianisme étranger aux préoccupations qui, de plus en plus, dominent la conscience moderne. Notre morale est de moins en moins chrétienne par cela même qu'elle est de plus en plus sociale.

Jésus ne légifère pas pour une société qui doit durer, il ne vient pas réformer l'Etat, « son royaume n'est pas de ce monde » ; il fait appel aux individus, il leur enseigne les voies du salut par la perfection intérieure. Nos sociétés sont de la terre et, comme tout ce qui relève de la nature, elles participent du péché, de la corruption originelle ; si nos corps y habitent, nos âmes exilées s'en échappent dans la vision de la vraie patrie. Il n'y a pas, dès lors, à parler de morale politique. Si l'homme en tant qu'homme

s'attribue des droits, il ne fait que retomber dans l'orgueil qui a perdu son premier père; fils du péché, il n'a de valeur que régénéré, renaissant par la vie en Christ. N'invoquons pas un droit naturel qui n'est qu'une illusion de la superbe humaine. Vouloir la justice sur la terre ne serait-ce pas prendre au sérieux la vie présente, oublier qu'elle n'est pas la vraie vie ? A défaut de la justice, contentons-nous de la coutume et de la loi. « Rendez à César ce qui appartient à César. »

(A Suivre) G. SÉAILLES.

Ouvrages Nouveaux

Ogmios ou Orphée, par H. LIZERAY, un vol. in-18. VIGOT Frères, Éditeurs, 23, Place de l'École de Médecine, Paris. . **1.50**

Les deux écoles gauloises, celle d'Orphée et celle de Pythagore, enseignent, l'une la philosophie, l'autre le druidisme. Comme le dit Clément d'Alexandrie, les philosophes Celtes habitaient le Midi et les Druides gaulois le Nord. Aux premiers appartient l'essor de la pensée individuelle, aux seconds l'effort en commun donnant lieu aux hypéresthésies du magnétisme animal et aboutissant au communisme.

Le chapitre sur le *Monde improvisé par le raisonnement* est la suite logique de l'axiome de Descartes : Je pense, donc je suis.

*
* *

Les phénomènes psychiques

RECHERCHES, OBSERVATIONS, MÉTHODES

PAR J. MAXWELL

docteur en médecine, avocat général près la cour de Bordeaux.

Préface de M. Ch. RICHET, membre de l'Académie de médecine. Alcan Editeur, Prix. . . . . **5 fr.**

Nous avons déjà indiqué, à différentes reprises, l'évolution qui se produit dans l'esprit public en ce qui touche le Spiritisme. Nous avons franchi la première période : celle de la négation obstinée. Depuis une dizaine d'années des chercheurs indépendants ont, dans le monde entier, entrepris l'étude des faits signalés par les spirites comme réels. C'est ainsi que nous avons enregistré avec plaisir les recherches de MM. Lombroso, Schiapparelli, Ermacora, Bozzano, etc. en Italie, de Ch. Richet, de Rochas, en France, de M. Flournoy en Suisse, de la Société de Recherches psychiques Anglaise et Américaine, et M. Maxwell vient apporter sa pierre

à l'édifice en ce qui concerne l'authenticité de certains phénomènes qu'il a bien observés.

M. Maxwell n'est pas spirite ; pas plus qu'il n'est occultiste ou théosophe. C'est un chercheur indépendant. Le résultat de ses investigations l'a conduit à la conviction que les mouvements d'objets sans contact sont des réalités. C'est principalement sur cette observation qu'il appelle l'attention de ses confrères. Il a étudié le fameux médium napolitain Eusapia Paladino à plusieurs reprises, d'abord à l'Agnélas, en 1895, en compagnie de MM. de Rochas, Dariex, Sabatier, de Gramont et de Watteville ; ensuite chez lui, aux environs de Bordeaux, à Choisy, avec MM. de Rochas, de Watteville, de Gramont, Brincard, général Thomassin, le procureur général Lefranc, M. Béchade et Mme Agullana, excellent médium que nos lecteurs connaissent déjà ; enfin Eusapia retourna encore chez M. Maxwell, à Bordeaux, en 1897.

Il fit venir également les jeunes médiums d'Agen dont notre Revue a parlé il y a quelques années, et il découvrit parmi ses connaissances un certain nombre de personnes honorables, intelligentes et instruites, avec lesquelles il fut à même d'observer non seulement des mouvements de tables, avec ou sans contact, mais aussi l'écriture automatique, la vision dans le cristal, des phénomènes lumineux, etc.

L'espace limité dont nous disposons nous interdit une analyse détaillée de ce livre intéressant. Nous ferons simplement quelques réflexions sur les matières qui sont traitées dans cet ouvrage.

M. Maxwell s'est attaché de préférence aux phénomènes physiques parce qu'ils lui paraissent plus faciles à étudier. Il donne d'excellents conseils sur les conditions matérielles qu'il faut observer dans les séances, sur le choix des assistants, sur les procédés opératoires, et il signale combien les fraudes volontaires ou inconscientes sont fréquentes parmi les expérimentateurs Il affirme avoir constaté des mouvements sans contacts (télékinésie) dans des conditions qui ne lui laissent aucun doute sur la réalité de ces faits. Il a constaté, dans certains cas, un synchronisme entre les mouvements du médium ou de certains assistants, et ceux de l'objet qui se déplaçait et il attribue ces effets à une énergie qui émane du corps humain et qui semble très voisine de la force nerveuse.

A vrai dire, ces constatations ne sont pas neuves ; depuis longtemps les spirites les ont faites, et Hare et Crookes ont même mesuré l'intensité de cette énergie. Au sujet des autres phénomènes observés par M. Maxwell écriture automatique, vision dans le cristal, incarnation, rien de nouveau à signaler. Les faits sont semblables à ceux signalés antérieurement et l'explication qu'il en donne est celle adoptée par les psychologues. L'auteur n'attache aucune importance aux mouvements de la table lorsqu'ils sont obtenus avec contact ; il croit que les hypothèses de Chereul sur les mouvements inconscients est suffisante pour en rendre compte. Nous savons bien que cette hypothèse est généralement admise, mais jusqu'alors nous n'avons jamais trouvé un observateur qui en ait démontré la réalité pour

la typtologie. Il reste toujours à faire la preuve que la somme additionnée de tous les mouvements involontaires et inconscients du médium et des opérateurs est suffisante pour mettre en mouvement une lourde table.

Ce qui intéresse spécialement les spirites, c'est de connaître la nature de l'intelligence qui se manifeste dans les mouvements de la table, et c'est malheureusement le problème que M. Maxwell a laissé de côté. L'auteur avoue que les faits sont trop complexes pour qu'il puisse formuler une opinion motivée sur l'origine de l'intelligence qui répond par la table. Il a une tendance à y voir une conscience collective, ou une personnalité seconde du médium, bien qu'il n'affirme rien à cet égard. Aussi dans son indécision, et pour ne rien préjuger, il nomme « personnification » la cause intelligente qui répond par la table, par l'écriture, ou dans les séances d'incarnation. M. Maxwell fait avec beaucoup de logique le procès de ces savants qui veulent réfuter les théories spirites et qui ne prennent même pas la peine de les étudier. Il s'élève avec énergie contre l'accusation de fraude portée contre Eusapia par les savants de Cambridge et signale les défectuosités des procès-verbaux qui ont été publiés. Il montre combien la théorie de la désagrégation mentale de P. Janet est incomplète et quelle est l'erreur de ceux qui ne voient dans les médiums que des hystériques, des névropathes et des dégénérés. C'est une erreur manifeste, et elle a pour résultat d'empêcher un très grand nombre de bons médiums d'exercer leur faculté,car ils craignent, à juste titre, d'être classés parmi ces malades.

Signalons cependant une erreur de l'auteur. Suivant lui « le spiritisme est une religion, non une science. C'est l'*explication systématique* de tout un ensemble de faits encore mal conçus, mais ce n'est pas l'affirmation simple de ces faits... » Le spiritisme,et tous les auteurs spirites l'ont proclamé, n'est pas une religion. Il n'a ni culte, ni prêtres, ni dogme. C'est une science qui a pour objet la démonstration expérimentale de l'existence de l'âme comme entité indépendante du corps pendant la vie, et sa survivance après sa mort. C'est en se basant justement sur l'étude des manifestations intelligentes qui s'observent dans les phénomènes variés qui forment son domaine, qu'il a pu établir avec certitude la pérennité du moi,de la conscience humaine,et tant que l'on n'aura pas démontré la fausseté de ses conclusions, les spirites ont le droit et le devoir de défendre ces grandes vérités. C'est une erreur de fait que d'écrire « que les spirites attribuent aux esprits des morts tous les phénomènes soi-disant occultes. » Allan Kardec a signalé, il y a 50 ans, l'intervention possible des âmes des vivants dans les communications mécaniques ou typtologiques. Il a parlé des phénomènes de la télépathie et du dédoublement de l'être humain, ainsi que de la clairvoyance et de la prémonition, sans y faire intervenir les esprits.Jackson Davis, Hudson Tuttle, Aksakof, Metzger, Léon Denis, Dr Geley et notre directeur ont bien souvent insisté sur le discernement qu'il faut apporter dans l'appréciation des communications et de leurs auteurs, qui peuvent être : soit le médium

lui-même en état second, soit un vivant agissant à distance, soit enfin un esprit. Il est donc tout à fait inexact de prétendre que la caractéristique du spiritisme est l'attribution constante des phénomènes supra physiques aux Esprits des morts.

Ces réserves faites, nous devons des éloges à l'auteur pour la clarté avec laquelle il expose les faits, pour l'ampleur de ses idées et l'impartialité scrupuleuse de ses jugements. Nous ne résistons pas au plaisir de citer un passage de la réfutation du dernier travail publié par le professeur Grasset sur le spiritisme :

« Il (M.Grasset) débute par déclarer qu'il prendra Janet pour guide parce que ses idées lumineuses « sont et restent pour lui la seule base scientifique actuelle de toutes ces questions.» On croît rêver en lisant cela et cependant c'est imprimé. Grasset va donc prendre pour guide Janet qui n'a rien vu. Cela fait songer à la fable de La Fontaine, mais cette fois c'est l'aveugle qui grimpera sur le paralytique. De sorte que Grasset va traiter un sujet aussi grave, aussi fécond en conséquences imprévues et nouvelles, sans avoir consulté ceux qui ont décrit les phénomènes qu'il va étudier ! Il en cite cependant ! C'est Jules Bois, Papus, Péladan, M[me] de Thèbes et Leo Taxil ; le lecteur informé peut prévoir l'argumentation facile du professeur. »

Ce que les spirites appellent de tous leurs vœux, c'est l'étude impartiale des phénomènes, *de tous les phénomènes* sur lesquels se base leur philosophie. Pendant trop longtemps la science officielle et les hommes instruits rejetaient systématiquement ces manifestations ; aujourd'hui une réaction se produit, c'est pourquoi nous pensons que bien que M. Maxwell ne soit pas spirite, son livre fera du bien car, publié chez Alcan, il pénétrera dans des milieux où les auteurs spirites n'ont pas accès et déterminera peut-être quelques chercheurs à s'occuper de ces captivants problèmes, si gros de conséquences scientifiques, morales et sociales, quand on les aura résolus.

Lumière et vérité

PAR MADAME ALEXANDRE MOREAU.

LEYMARIE ÉDITEUR, 42 RUE SAINT-JACQUES, 3 FRANCS.

Nous reproduisons la préface suivante de M. Laurent de Faget qui rend compte d'une manière très fidèle, de cet intéressant ouvrage que nous recommandons à nos lecteurs.

PRÉFACE

C'est le travers de beaucoup de spirites de fraîche date, lettrés ou non (dans un excès de prosélytisme dangereux pour une certaine catégorie de lecteurs), de s'imaginer qu'ils doivent noircir des pages de leurs élucubrations. Quelques-uns d'entre eux — médiums peut-être, mais d'un ordre plus inférieur qu'ils ne le supposent — faisant l'abandon de leur volonté aux caprices d'une imagination déréglée, ou à des guides spirituels peu

consciencieux et peu instruits, se mettent à écrire, à écrire, à écrire encore. Ils pondent ainsi des opuscules, des brochures, des volumes dont le besoin ne se faisait nullement sentir et encombrent — pour peu de temps, heureusement, — les vitrines des libraires, au détriment des œuvres saines et utiles qui souffrent de ce voisinage.

Sur notre route spirite, déja longue, nous avons rencontré — de ci, de là, — quelques-unes de ces natures sottement ambitieuses, quelques-uns de ces orgueilleux, de ces illuminés, qui voulaient compléter, ou même refondre, les œuvres des Maîtres. Orgueilleux sans le savoir, souvent, ils étaient simplement la proie des Esprits obsesseurs.

Nous signalons cet écueil parce qu'il est des plus dangereux pour les nouveaux adeptes du Spiritisme.

Et c'est tellement notre conviction que, lorsqu'une œuvre inédite sur nos croyances nous est présentée par une personne inconnue, ce n'est pas sans une secrète terreur que nous y jetons les yeux.

*
* *

Mme Alexandre Moreau nous fit, récemment, l'honneur de nous soumettre les pages inédites de son livre : *Lumière et vérité du Spiritisme.*

Nos craintes habituelles furent vite dissipées à la lecture de cet excellent ouvrage, où tout est pondéré, où tout est juste et porte la marque d'un écrivain consciencieux qui se possède, d'un écrivain sans exaltation comme sans pédantisme. Le fait n'est pas si commun qu'on ne puisse le faire remarquer.

Mme Moreau, en publiant ces pages, n'a qu'un but : être utile. Elle le sera.

Son livre est un livre d'étude, de combat et d'espoir. Elle y fait en quelque sorte, l'historique du progrès humain, y lutte contre l'intolérance religieuse, démontrant l'absurdité de certains dogmes catholiques et la monstruosité de certains autres ; elle y démontre aussi le néant des conceptions matérialistes... puis, par échappées lumineuses et bienfaisantes, se retourne vers Celui qui a tout créé, pour lui demander son sourire. Et c'est là de la poésie naturelle, sans prétention, sans afféterie ; de l'amour intense, sans phrases creuses et sonores, de la raison investigatrice et sereine, destinée à toucher et à éclairer les âmes. C'est de la science aussi, puisée dans les meilleurs livres de spiritualisme scientifique et réchauffée par le cœur d'une femme qui aime et veut servir l'humanité.

Aurait-elle pu attendre encore avant de donner son avis sur ce grave problème de l'Au-delà qui préoccupe tant de consciences et en trouble encore quelques-unes ? Nous ne le pensons pas. Assurément, Mme Moreau, quand elle a écrit ce livre, n'avait pas connaissance de tout ce qui a été publié sur le Spiritisme depuis cinquante ans.

Mais était-ce bien nécessaire ? Et certaines œuvres — de premier ordre — n'ont-elles pas le privilège de concentrer en elles ou sur elles tout le mérite et toute l'attention dont jouissent, dans leur ensemble, quantité d'ouvrages moins étudiés, moins documentés et moins complets ?

C'est à ces sources abondantes et de premier choix qu'a puisé Mme Moreau. Elle s'est nourrie, surtout, de la forte sève des ouvrages d'Allan Kardec, de Camille Flammarion, de Léon Denis, de Gabriel Delanne. Ce sont là ses auteurs favoris : elle les cite largement et fréquemment.

N'allez pas croire, cependant, qu'elle oublie d'être elle-même. Quand elle a démontré au matérialiste son erreur, au sceptique sa folie — cloué certains dogmes, soi-disant religieux, au pilori de son indignation, elle appelle l'astronomie au secours de la philosophie et déduit la pluralité des existences de la pluralité des mondes habités. Puis, elle dégage la philosophie scientifique qui lui est chère des fausses interprétations, des petites chapelles fermées et autoritaires et répond victorieusement aux objections de nos adversaires en plaçant le vrai spiritisme sur le piédestal qui lui est dû. Elle le voit resplendir, notre spiritisme philosophique et moral dans la vérité de ses principes les plus élevés comme dans la réalité bienfaisante de ses manifestations physiques, dont elle fait connaître les conséquences morales, après en avoir étudié les origines et expliqué les lois.

*
* *

Lisez l'œuvre de Mme Moreau, vous qui languissez dans le doute, pesant comme un remords ! Lisez-la, matérialistes invétérés, qui vous croyez certains du néant après la mort et qui crachez votre haine à Dieu, distributeur de la vie ! Lisez cette œuvre, prêtres fanatisés, si votre âme n'est pas tout à fait fermée à la lumière divine ! Et vous aussi, viveurs corrompus, si tout n'est pas vice en vous, si la dégénérescence physique n'a pas entrainé chez vous la complète dégradation morale.

Et vous qui pleurez, lisez-la aussi : elle vous dira : « Soumission, espoir et courage ! » Elle vous donnera la force de résister aux maux de ce monde, de supporter dignement les épreuves nécessaires à votre avancement intellectuel et moral, en vous démontrant avec amour que vous préparez votre sort futur par vos actes présents ... et que le vrai bonheur, dans ce monde comme dans celui de l'Au-delà, est la juste conséquence et le noble prix de la vertu.

A. Laurent de Faget.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à Mme Moreau tout le succès que mérite son œuvre de vulgarisation du spiritisme philosophique et moral et à appeler l'attention de nos lecteurs sur ses expériences personnelles, qui n'étaient pas connues de Mr Faget quand il a écrit la préface qu'on vient de lire, d'après le manuscrit encore incomplet qui lui avait été soumis.

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro de la Revue l'analyse d'un livre très intéressant : A TRAVERS L'INVISIBLE par M. de Komar et le nouvel ouvrage de M. Léon Denis : DANS L'INVISIBLE, SPIRITISME ET MÉDIUMNITÉ qui est de tout premier ordre.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Luce e Ombra

nous annonce qu'elle servira désormais les abonnés de la *Médianita*, qui avait si brillamment débuté sous la direction d'E Carreras, obligé par raison de santé de suspendre sa publication. Outre un certain nombre d'articles de doctrine, nous y rencontrons le récit de deux séances tenues avec Eusapia, les 26 et 27 juin de la présente année. Il ne s'y produisit pas, à la vérité, de phénomènes exceptionnels, mais nous croyons bon d'en donner néanmoins une analyse sommaire, car nous sommes convaincu qu'un seul fait bien observé porte en lui plus d'éléments de conviction que des volumes de considérations théoriques. Il est utile aussi de montrer que le célèbre médium Napolitain ne cesse de donner de nouvelles preuves de ses facultés remarquables et que le nombre des observateurs compétents augmente chaque jour, sans que le plus léger soupçon de fraude puisse être relevé. Loin de là, nous voyons que lorsqu'un phénomène exceptionnel se prépare, le médium met une sorte de coquetterie à en avertir les assistants et à leur indiquer les moyens les plus efficaces de contrôle.

Ce qui se passe depuis l'apparition de l'œuvre de F. Myers nous montre bien l'importance de l'accumulation des faits. On se rappelle que le professeur Flournoy, il y a trois ans à peine, écrivait : « J'avoue d'abord que le spiritisme est un sujet qui a le don de me mettre en gaieté et qui me porte d'instinct à batifoler. » Quelques lignes plus bas il parlait encore : « de l'impression plutôt bouffonne que me laisse la doctrine avec son cortège de conséquences et de preuves à l'appui ».

Aujourd'hui, après la lecture de Myers, M. Flournoy déclare bien que son opinion personnelle reste au même point qu'avant, mais il estime : « que les preuves et raisonnements avancés par Myers en faveur de ces phénomènes supranormaux constituent, par leur nombre et par leur poids, un dossier trop formidable, pour qu'on puisse désormais l'ignorer, à moins de se boucher volontairement les yeux, et que ce serait une folle niaiserie que de prétendre encore l'écarter en bloc, sous le fallacieux prétexte que ces sujets ne sont pas susceptibles d'être étudiés d'une manière scientifique. » (1)

Ailleurs il reconnait encore que : « Les faits que Myers a récoltés ou observés lui-même l'ont abondamment convaincu de la vérité foncière de l'antique croyance spirite, dont le seul énoncé a coutume de donner des crises épileptiques à la plupart de nos penseurs modernes, à moins qu'ils ne se contentent de se voiler la face ou de hausser les épaules. Tout bien réfléchi, je ne partage pas leur sentiment d'horreur ou de pitié. »

(1) Flournoy F.W.H. *Myers et son œuvre posthume. Archives de psychologie* nº 7. Juin 1903.

On voit que le chemin parcouru est des plus considérables. Faut-il rappeler ausssi les noms de Lombroso, de Morselli et de tant d'autres savants sur lesquels l'observation des phénomènes provoqués par la médiumnité d'Eusapia a produit une profonde impression, allant souvent jusqu'à la conversion complète, comme nous l'avons vu par le volume de Visani-Scozzi ?

En publiant les comptes-rendus si pleins de faits des séances d'Eusapia, nous sommes donc dans la bonne voie ;en attendant que nous donnions ici un aperçu du livre de Bozzano récemment publié et consacré uniquement aux séances d'Eusapia, voici quelques-uns des faits observés dont nous parlons plus haut.

Première séance le 26 juin 1903. Douze personnes sont réunies à Naples chez M. Ballesteron, parmi lesquelles les docteurs Melazzo, Samonà et Massaro.

En pleine lumière, Eusapia bien contrôlée dirige sa main vers le cabinet noir où se trouvait une petite table portant un tambourin et une sonnette et dit : « Viens ! Viens ! » et l'on entend la petite table s'avancer par bonds, écarter les rideaux qui ferment le cabinet et venir heurter la chaise du Dr Massaro. Le tambourin et la sonnette étaient tombés dans le cabinet. Eusapia fait un geste au dessus de cette petite table et, au vu de tous, celle-ci se soulève d'au moins quinze centimètres, *sans aucun contact*. L'obscurité étant presque complète, le Dr Massaro se sent frappé par une main qu'il croit être celle de son père, dont le médius était resté infléchi par suite d'ankylose et que le marquis Natoli, qui se tenait hors de la chaîne, est touché aux jambes et au flanc.

Un bras de grande dimension se fait voir, grâce à un filet de lumière qui pénètre par une porte. Une grosse main enlève la chaise du Dr Massaro, malgré la résistance de celui-ci, et la jette sur la table, puis la replace derrière le docteur qu'elle oblige à s'asseoir de nouveau. La grande table s'enlève ensuite des quatre pieds, à quarante centimètres du sol et renouvelle bientôt la même lévitation.

La séance terminée, la lumière est faite et l'on voit Eusapia, fortement excitée, tendre ses poings fermés vers la petite table et un petit meuble de salon, qui s'agitent et se transportent de çà et de là.

Séance du 27 juin 1903. Dans cette séance on prit les mêmes précautions que dans la précédente et l'on observa les mêmes phénomènes de coups frappés et mouvements d'objets, sur lesquels nous passons, pour arriver aux *Matérialisations*. Le poing fermé d'un enfant sort entre les rideaux et est observé par le Dr Massaro et ceux qui se trouvent près de lui. Les mêmes personnes voient bientôt sortir du côté externe du rideau de gauche une main qui vient s'appuyer sur l'épaule du Dr Samonà et le caresse ensuite à la face et dans les cheveux. Tous, sauf Mme Melazzo, voient une main d'adulte,puis une main de fillette se montrer au-dessus de la tête d'Eusapia. Une forme humaine repousse le rideau jusqu'à Mme Melazzo et vient l'appliquer contre ses lèvres et l'on entend le bruit d'un

baiser. Cette dame est vivement caressée par le fantôme qu'on lui dit être sa fille, mais celle-ci ne peut affronter le peu de lumière qui règne dans la pièce et se montrer à sa mère, malgré ses prières. Le Dr Massaro et deux autres dames voient très nettement une forme d'enfant vaporeuse, puis plus nette, s'avancer sur la table par l'extrémité opposée à Eusapia. Elle s'arrête entre le Dr Massaro et Mme Melazzo, qui ne peut la voir, à cause de sa position défavorable par rapport à la lumière qui vient par une porte entrebâillée, mais qui reconnaît sa fille à la description détaillée qu'en font les deux dames.

Voici encore une manifestation assez curieuse de la force psychique développée par Eusapia. Elle place ses pieds dans la main du Dr Massaro, puis frappe de petits coups de son pied gauche. Elle varie le rythme de ces coups de la façon la plus bizarre et chacun d'eux est rigoureusement reproduit dans la petite table renversée dans le cabinet noir, ce que tous les assistants constatent sans exception.

Une main serre vigoureusement celle du Dr Samonà, qui croit reconnaître son père ; une autre donne une chaleureuse étreinte au Dr Massaro ; la table s'enlève complètement deux fois et la séance est levée.

Evidemment tous ces phénomènes sont physiques, mais ils sont incontestablement régis par une intelligence. Est-ce celle d'Eusapia toute seule ?

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

The Harbinger of Light

Dans une précédente analyse, nous avons vu que C. Bailey, dont on parle beaucoup en ce moment, avait donné une séance privée chez le narrateur. Il y en eut une seconde et nous en trouvons le récit dans le N° du 1er juillet. Les précautions les plus minutieuses furent prises : visite de la salle de séance ; visite du médium *complètement* déshabillé et rêvetu d'habits neufs soigneusement contrôlés ; etc.. Nous ne pensons pas que rien ait été omis.

En pleine lumière Abdul prit possession du médium et déclara qu'une des dames ressemblait beaucoup à celle qui avait été son épouse favorite dans son existence terrestre. Il demanda ensuite si on croyait à l'influence de certaines pierres précieuses, ajoutant que dans son pays chacun avait sa pierre spéciale. Selon lui l'améthyste était la pierre d'une des dames présentes et il lui demanda si elle en désirait une en forme de cœur. Sur sa réponse affirmative, il promit de lui en apporter une. Il indiqua ensuite la pierre spéciale à chacune des autres dames. Il souleva bientôt le petit

éventail déposé sur la table à son intention et on vit au dessous la série suivante de pierres : Une améthyste en forme de cœur ; deux rubis bruts ; un rubis taillé ; une topaze non taillée, un scarabée et plusieurs autres pierres. Il les distribua aux dames. Une d'elles en eut deux.

Le fils du narrateur auquel le Dr Witcombe (un des contrôles) en avait promis une dans une précédente séance, dit à l'Hindou : « Vous ne tenez pas votre parole. » Celui-ci répondit qu'il n'avait rien promis, mais que si le Dr Witcombe avait fait une telle promesse, c'était par erreur qu'il avait donné deux pierres à une dame et que l'une d'elles lui était évidemment destinée ; mais le réclamant refusa. Le Dr Witcombe s'empara alors du médium et sur ses instances la pierre fut acceptée, mais à contre-cœur. Le narrateur demanda si on ne pourrait pas faire développer le *Mango*, qui avait germé dans une précédente séance. L'Hindou répondit que les racines avaient été arrachées, mais que cependant il essaierait de donner satisfaction.

L'*obscurité* fut faite alors et l'on entendit aussitôt le bruit de pièces de monnaie agitées dans la main. On refit la lumière et l'Hindou fit la distribution d'un certain nombre de pièces anciennes, en disant que le Dr Witcombe donnerait des détails à leur sujet ; ce qui fut fait.

Reprenant de nouveau possession du médium, l'Hindou affirma encore que lui et les autres Hindous trouvaient une grande ressemblance entre celle qui avait jadis été sa favorite et l'une des dames, à laquelle il adressa quelques compliments. Sur quoi le fils du narrateur lui dit en plaisantant : Oh ! oh ! vous êtes flatteur, Sahib ! Peut-être désirez-vous que Madame vous adresse quelques paroles aimables ? » On vit aussitôt que l'Hindou se trouvait blessé et les phénomènes s'en ressentirent. Ainsi au bout de quelques instants le pot contenant le plant de *Mango* vint se briser aux pieds du jeune imprudent et le Dr Witcombe expliqua plus tard que l'Hindou avait parlé très sérieusement et que, ne comprenant pas la plaisanterie, il avait renoncé à faire croître le mango.

Dans des séances ultérieures le Docteur donna des explications sur les diverses tablettes et rouleaux en terre cuite, aidé en cela par le Dr Robinson (autre esprit-contrôle), ainsi que sur les pièces de monnaie et le scarabée. Il répéta ce que nous savions déjà par d'autres communications, que l'on ne pouvait garder que les objets n'ayant pas de propriétaires.

Il convient de faire remarquer que le médium C. Bailey n'a reçu qu'une instruction très sommaire, ce qui contraste de façon frappante avec tous les détails très savants qu'il donna sur l'histoire et les arts de l'Egypte, de l'Assyrie et des localités diverses d'où provenaient les divers objets apportés. Pendant les séances consacrées aux interprétations de ces apports, il parlait avec une aisance et une sûreté de vues et de connaissances, aussi bien de l'archéologie que de la philosophie, de la psychologie et de toutes les sciences. *The Harbinger* reproduit sur ce point les divers témoignages des assistants.

C'est surtout dans les séances privées, en présence de deux ou trois

assistants seulement, qu'il fît preuve de ces facultés remarquables, laissant dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient la conviction absolue qu'ils étaient bien en présence d'une intelligence étrangère au médium.

Il paraît aujourd'hui certain qu'il viendra sous peu à Milan et sans doute dans d'autres villes d'Europe, et ce sera peut-être, s'il ne perd pas ses facultés, un sujet d'étude de premier ordre.

Harbinger of Light consacre encore plusieurs articles intéressants aux jeunes médiums Estella Lundelius et Lilian Marjorie.

Light

Nous lisons dans le N° du 5 septembre de *Light* la reproduction d'un article de *The Progressive Thinker*, de Chicago, sur des séances tenues dans un cercle privé de Fort Dodge, Iowa.

M. Corey, un des notables habitants de cette petite ville, ayant destiné une des pièces de sa maison à des séances spirites, eut la persévérance de poursuivre sans aucun succès, pendant six mois, des tentatives avec Mme Corey et M. Rayne. Enfin, au bout de ce temps quelques mouvements se produisirent dans une ardoise, puis celle-ci donna des réponses en frappant des coups, qui, très faibles d'abord, devinrent très énergiques vers la fin de l'année. Une mandoline fut alors placée sur la table et les réponses se firent par les vibrations de ses cordes.

Deux ans et demi plus tard survinrent de nouveaux phénomènes. Divers objets furent apportés sur la table : crayons, pièces de monnaie, os et fragments de cercueils d'amis, etc... M. Corey se proposant de rechercher une source dans une ferme à six milles de la ville, demanda aux esprits s'ils savaient qu'il y eût du Gypse en ce point. Une demi-minute plus tard un morceau de gypse, fraichement sorti de terre et pesant environ une livre, fut apporté sur la table et il lui fut dit qu'il en trouverait une couche puissante à une profondeur de cinquante pieds : ce qui fut vérifié.

A la fin de la troisième année, on commença à entendre une voix d'abord très faible, qui finit par dire : « Grand'papa ! » Bientôt la voix devenue plus forte donna le nom de Cyril Corey, petit-fils de M. Corey, mort il y avait quatre ans, à l'âge de cinq ans. Il dit combien il était heureux de pouvoir leur affirmer qu'il n'y avait pas de mort, etc,.. Puis vint Lily, la fille de M. Corey, morte depuis trente ans.

A partir de ce moment des esprits prenaient la mandoline et la promenaient par toute la chambre en jouant.

Sur la demande des assistants un morceau de corail, pesant deux onces et encore tout trempé par l'eau de mer, fut apporté et placé entre deux ardoises. Il vint également des morceaux de lave de divers volcans, des fragments de quartz aurifère des mines du Colorado, et un grand nombre de fleurs.

Un soir Cyril demanda un morceau de sucre candi pour un pauvre

enfant de Webster-City. M. Corey en apporta à la séance suivante : il en fut distribué un morceau à chaque assistant et le reste disparut. Depuis ce jour on en apporta à chaque séance et il disparaissait invariablement.

Dans la sixième année on demanda de l'écriture aux esprits. D'après leurs instructions, M. Corey prit quatre feuilles de papier, les plia et les enferma, chacune dans une enveloppe. Au bout d'une demi-heure trois de ces feuilles furent trouvées complètement couvertes par des messages signés de noms amis. Ils furent suivis de beaucoup d'autres, à chaque séance. L'écriture sur ardoises vint ensuite.

Un soir le chien de M. Corey, pesant une trentaine de livres, reposait dans la salle à l'étage inférieur, où son maître venait de l'enfermer. Tout à coup on entend un bruit venant de l'étage inférieur et le chien tout ahuri se trouve porté sur la table des séances. Un esprit l'appelle à haute voix : le chien reprend ses sens et saute à bas de la table. Le même fait se reproduisit plusieurs fois.

A plusieurs reprises, des mains s'étaient posées sur la tête ou sur les épaules des assistants, qui sollicitèrent la production de matérialisations complètes. Sur les indications des esprits la lumière fut baissée et M. Rayne se rendit dans le cabinet. Aussitôt M. Corey vit son frère Olivier, puis sa fille Lily se placer devant lui, parfaitement formés et reconnaissables. A deux reprises Olivier se dématérialisa sur place et se reforma, disant qu'il venait pour prouver que l'homme est immortel. Lily parla longuement, et à une séance suivante elle se promena dans toute la maison au bras de son père, visitant toutes les pièces, ouvrant la porte et admirant les effets du clair de lune dans les arbres ; parlant des beautés de la Nature, des joies du foyer et de tous ceux qu'elle aimait.

Beaucoup d'autres esprits, parents ou amis, vinrent successivement après cette première soirée.

Il ne se passe guère désormais de séance sans matérialisations. Aucun des membres ne tombe en trance. Les formes matérialisées ont les mains chaudes et tous les attributs de la vie ; ils parlent à haute voix, sauf la première fois qu'ils apparaissent. Souvent en plein jour, au milieu des conversations d'affaires, on entend des voix très nettes dans le voisinage de M. Rayne et à la stupéfaction des personnes présentes.

« Voilà quinze jours que je passe chez M. Corey et j'en ai assez vu pour affirmer que tous les faits signalés ci-dessus sont bien réels. Très peu d'étrangers ont été admis aux séances et aucune somme d'argent n'a été perçue. Le seul but poursuivi est la connaissance de la vérité et l'on voit comment la persévérance des expérimentateurs a été récompensée ».

Signé : « Julian P. Johnson ».

L'article se termine par l'attestation suivante :

« Nous déclarons que toutes les affirmations ci-dessus sont vraies sous tous rapports et nous constatons qu'elles ne contiennent qu'une faible

partie de toutes les excellentes choses que nous avons reçues de nos amis spirituels ».

Signé : H. A. Rayne,
Silas Corey,
Louisa Corey.

Nous avons à peine besoin de faire ressortir tout l'intérêt d'une pareille communication. Les faits se passent au sein d'une famille riche et considérée. D'abord nuls, puis faibles et augmentant peu à peu en importance, ils nous font assister à toutes les phases de la médiumnité, depuis les mouvements les plus faibles, jusqu'aux matérialisations aussi complètes que celle de Katie King. Ils mettent dix ans à se dérouler ainsi. Espérons qu'ils n'en resteront pas là et que nous aurons un jour d'autres preuves matérielles de la survivance, moulages, photographies, etc.

Avis

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que le prix de l'abonnement à la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme* ne SERA JAMAIS AUGMENTÉ POUR NOS ABONNÉS ACTUELS **ni pour ceux qui s'inscriront d'ici la fin de l'année. Mais à partir du 1er Janvier 1904, le prix de l'abonnement pour les nouveaux-venus sera de 10 francs pour la France et de 12 francs pour l'étranger.**

CONFÉRENCE

Nous avons le plaisir d'anoncer à nos lecteurs que sous les auspices de la *Société française d'études des phénomènes psychiques*, une conférence aura lieu le 8 novembre prochain à 2 heures précises, à la Salle des Agriculteurs, 8 rue d Athènes. Elle sera faite par

M. Léon DENIS

et aura pour sujet :

Le Spiritisme et le Problème de la Destinée

Nous sommes persuadés que le public viendra en grand nombre pour écouter l'éloquent orateur qui a présidé avec tant d'autorité le Congrès Spirite de 1900. Il sera perçu à l'entrée, pour chaque personne, un droit de vestiaire obligatoire de 0 fr. 50.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la Pensée

(Suite) (1)

Les Stigmates des Mystiques

Saint-François d'Assise est le premier, en Europe, qui présenta le phénomène des stigmates. Après un jeûne de 40 jours, raconte saint Bonaventure, il vit un séraphin crucifié, qui perça ses pieds, ses mains, son côté droit et imprima ainsi sur son corps les stigmates de la passion. Depuis cette époque un grand nombre d'extatiques reproduisirent des faits semblables, qui sont relatés par les écrivains religieux, mais nous préférons nous servir des travaux des savants qui ont étudié cette question, car ils ont cet avantage d'être dégagés de toute influence de milieu, de tout enthousiasme confessionnel et de présenter les faits avec une parfaite impartialité.

Citons particulièrement l'histoire de Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine qui a été étudiée par une commission nommée par l'Académie de Médecine de Belgique. M. Warlomont, un des enquêteurs, a publié un travail auquel nous allons emprunter les détails qui suivent : (2)

Pendant cinq mois, MM. Mascart et Warlomont étudièrent Louise Lateau âgée à cette époque de 24 ans. Depuis son enfance, elle s'était adonnée d'une manière constante aux pratiques religieuses.

« Elle avait une dévotion spéciale pour les douleurs du Golgotha. Longtemps avant sa première communion, qu'elle fit à l'âge de onze ans, elle savait méditer sur les grands mystères, bien qu'elle n'eût appris de personne la méthode de la méditation. Toute petite,

---

(1) Voir le N° d'Octobre, p. 193. Nous sommes obligés de prier le lecteur de bien vouloir relire les articles précédents, car dans une étude de longue haleine qui paraît par fragments, la suite logique de la démonstration semble disparaître, masquée par les détails, cependant nécessaires, qui l'accompagnent.

(2) Dr Warlomont. *Louise Lateaau. La stigmatisée de Bois-d'Haine.* Bruxelles, 1873.

elle aimait à répéter les doux noms de Jésus et de Marie ; elle avait une grande dévotion pour la passion du Sauveur, faisait souvent le chemin de la Croix, assistait assidûment à la sainte Messe, et disait depuis longtemps son chapelet chaque jour. ».

Dans la nuit du 15 avril 1868, elle tomba en un état d'extase et ne cessa de prêcher sur un ton pieux. Elle vit la Sainte Vierge et plusieurs saints. Cet état dura jusqu'au 21. C'est alors que se montrèrent les stigmates. Le sang coula du côté gauche le vendredi 24 ; il coula du même côté ainsi que des pieds, le vendredi suivant ; la semaine qui suivit, il en fut de même pour la paume des mains. Enfin, chaque vendredi, ces hémorragies continuèrent à se produire jusqu'au 25 septembre, époque à laquelle, pour la première fois, le sang coula pareillement au front.

L'accès, comme on l'a appelé, dura d'abord sept ou huit heures ; mais, à l'époque où la commission observait, il durait seulement deux heures et demie. Tant qu'il persistait, Louise Lateau « devenait insensible aux excitations extérieures ; elle semblait assister au drame du Golgotha, et révélait, par des attitudes significatives, les émotions dont son âme était affectée. »

Le rapport des commissaires part du 18 septembre 1874. La première opération que fit M. Warlomont fut d'enlever doucement le sang desséché qui se trouvait sur le front, et d'examiner la peau à la loupe. *Il n'y découvrit aucune égratignure* ; il y vit seulement quelques points bruns qui semblaient être des parcelles de sang coagulé. La peau, après avoir été lavée, fut luisante et claire tout le reste du jour. Aux mains, il y avait des taches sanguinolentes ; mais le sang coulait alors d'une manière si continue qu'il fut difficile de voir le fond de la plaie. Examinées à la loupe, les papilles de la peau étaient rouges, gonflées et ressemblaient à des bourgeons charnus. Les pieds ne furent pas examinés avec le même soin ; le côté ne le fut pas du tout. Sur l'épaule droite, il y avait une plaie qui présentait quelques gouttes de sérum très légèrement teintées de sang.

Un prêtre vint apporter la communion ; Louise Lateau, s'agenouillant sur le sol en pierre, les yeux fermés, croisa ses mains sur lesquelles on étendit le drap de communion. Elle entra alors dans une phase extatique d'hypnotisme. Immobile, elle ressemblait à une statue de marbre ; elle avait les yeux fermés. En écartant les paupières, on trouva que les pupilles étaient largement dilatées, fixes,

et insensibles à la lumière. On toucha le pourtour des plaies ; ces parties qui précédemment étaient sensibles et douloureuses, *ne donnaient plus le moindre indice de souffrance.* En réalité, il y avait partout une anesthésie (insensibilité) complète, sauf à la cornée qui était légèrement sensible. Le pouls, qui d'abord était à 120, tomba à 100 pulsations. Quand Louise Lateau reprit connaissance, elle parut sortir d'un profond sommeil. Le sang continuait de suinter des plaies. La sensibilité revint graduellement ; le pouls remonta à 120. Le sens musculaire s'exerçait irrégulièrement. *Louise Lateau ne pouvait, sans regarder, savoir dans quelle position un membre était placé.*

Elle entra en extase à un moment prévu : deux heures de l'après-midi. Avant ce moment elle avait les pupilles légèrement contractées ; ses paupières étaient presque closes, les yeux sans expression. Mais lorsque la crise extatique commença, les yeux ouverts et mornes se fixèrent en haut, dirigés vers la droite ; les pupilles étaient dilatées *et presque insensibles à la lumière.* Pendant un couple d'heures, Louise Lateau fut presque insensible à ce qui se passait autour d'elle. C'était la première période. La seconde fut celle de la génuflexion, dans laquelle elle joignit les mains et resta pendant un certain temps dans l'attitude de la contemplation. Dans une troisième période, elle se prosterna à terre, sans avoir de rigidité. Au bout d'un instant, elle fit un mouvement rapide, étendit les bras en forme de croix, et resta pendant une heure et demie dans la même attitude.

Pendant l'extase, un abondant flux de sang coula des stigmates ; la peau était insensible. Le pouls tomba à 70 dans la troisième période, et fut à peine perceptible. La respiration devint très lente, et le murmure respiratoire faible. M. Critchett assistait à l'un des examens de la commission. Son fils, M. C. A. Critchett, dit aux enquêteurs qu'il fut convaincu de l'authenticité du phénomène et l'attribue à des troubles de menstruation.

M. Warlomont construisit un appareil dans lequel il enferma la main droite pendant 20 heures avant l'apparition des plaies ; il semble avoir pris tous les moyens propres à empêcher Louise Lateau de se toucher les mains ; il avait aussi coupé les ongles très courts. Néanmoins l'hémorragie se produisit ; le sang fut examiné au microscope. La conclusion à laquelle la commission arriva fut que,

pour les extases et les stigmates, il fallait exclure l'idée de simulation. « Les stigmates et les extases sont réels. On peut les expliquer physiologiquement. »

M. P. Janet a été à même d'étudier à la Salpétrière une extatique qui présentait également des stigmates et en enfermant le pied de cette personne dans un appareil, il s'assura positivement que la stigmatisation est un fait incontestable. (1)

Comment devons-nous juger ces faits ? Fidèles à la méthode scientifique, nous avons le devoir de ne pas multiplier les causes sans nécessité et si nous trouvons chez le sujet lui-même les raisons qui expliquent le phénomène, il sera tout à fait inutile de faire appel à l'intervention d'une intelligence étrangère, angélique ou démoniaque, comme le font les théologiens.

Il est évident qu'il faut rechercher l'origine des stigmates dans les méditations des mystiques sur la passion. Ce point a été signalé par les écrivains religieux eux-mêmes puisque St François de Sales, à propos de St François d'Assise, écrit : (2)

L'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et les meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente, l'entendement recevait les espèces infiniment vives que l'imagination lui fournissait, enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté, pour se complaire et se conformer à la passion du bien-aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second crucifié. Or l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée ès endroits correspondants à ceux auquels son amant les avait endurées. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant de St François jusqu'à l'extérieur et blessa le corps du même dard de douleurs duquel il avait blessé le cœur.

Saint François ajoute à ces causes internes, celle du séraphin qui darde des rayons ardents, mais cette action est accessoire, le rôle principal est donné à l'amour et à l'imagination. Nous connaissons bien aujourd'hui l'intensité que peut acquérir l'image mentale sous l'influence de l'attention subconsciente. Il n'est donc pas étonnant que chez une jeune fille comme Louise Lateau, de

(1) P. Janet. *Une extatique*. Bulletin de l'Institut psychologique. Juillet, Août, Septembre 1901.

(2) St François de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. 20. (cité par M. Janet.)

tempérament nerveux, hystérique, le groupe d'idées sur lequel son esprit se fixait sans cesse depuis des années ait pris une importance considérable dans la subconscience et se soit projeté, sous forme de dessins des stigmates, aux différents endroits du corps qui correspondent aux plaies du christ sur la croix.

Nous avons constaté que l'idée hallucinatoire a une forme déterminée, — celle que lui impose la suggestion ou l'auto-suggestion — et nous ne serons pas trop surpris d'observer que chez certains mystiques, les stigmates offrent, parfois, l'aspect des clous qui étaient enfoncés dans les pieds et dans les mains et qui résultent des changements produits sur les excroissances cellulaires de la peau, comme dans les cas de nœvi que nous étudierons plus loin. A cette concentration localisée de la pensée, succèdent des troubles vaso-moteurs, avec congestion des points compris dans le périmètre de l'image projetée. L'exsudation sanguine n'est pas non plus un fait miraculeux, puisque nous avons vu que Louis V..., dans ses crises, se donnait l'ordre de saigner à une heure déterminée, suivant certaines lignes, et que le phénomène se réalisait. Chez Louise Lateau, avec la répétition, non seulement il put se produire une transsudation passive du sang, mais encore l'irritation occasionnée devait inévitablement causer les rougeurs de la peau et favoriser beaucoup la tendance à l'hémorragie. En outre, l'état d'extase dut contribuer à accentuer la détermination de l'afflux sanguin vers les parties affectées, non seulement à cause de ces effets particuliers qui surviennent dans la circulation des hypnotiques, comme Braid l'a démontré, mais aussi en vertu de l'association d'idées qui s'établit dans l'esprit de Louise Lateau entre cet état et les stigmates. Le vendredi, jour où les phénomènes se produisaient, peut être considéré comme un point de repère qui ramenait automatiquement la série des phénomènes psycho-physiologiques de l'extase et des stigmates.

Cette interprétation naturelle de ces phénomènes nous semble plus logique que celle qui met en cause des êtres spirituels qui auraient pour mission de martyriser de pauvres victimes innocentes dont l'âme pure, consumée d'amour, ne mérite en aucune manière ces tourments.

Que penser de ces soi disants séraphins qui perceraient d'un trait ardent le corps des saints pour y produire des plaies accompagnées de souffrances intolérables ? Ce ne seraient plus des créatures angé-

liques, miroirs de toutes les vertus, mais des tortionnaires infligeant des supplices pour la plus grande gloire d'un Dieu que l'on nous dit bon et miséricordieux. La raison et le sentiment protestent contre ces cruelles imaginations théologiques d'un autre âge, et la science rend service à l'idée de justice en nous débarrassant de cette conception barbare d'un Dieu qui verrait avec délices les tortures des meilleurs parmi ses enfants.

(*A Suivre*) GABRIEL DELANNE.

Les deux Psychismes

I

Dans une série de travaux récents (1), M. le Professeur Grasset vient de donner une théorie psychologique générale, basée sur la distinction de deux psychismes (c'est-à-dire de deux modes différents d'activité intellectuelle), l'un de nature inférieure, l'autre de nature supérieure, correspondant à deux ordres distincts de centres cérébraux. Cette théorie, très intéressante et ingénieuse, basée sur des observations précises et des déductions rigoureuses, est destinée, dans la pensée de l'auteur, à expliquer tous les faits encore obscurs de la psychologie normale et tous les faits inexpliqués de la psychologie anormale, y compris le spiritisme.

Les idées du Prof. Grasset ont généralement reçu bon accueil dans les milieux scientifiques et philosophiques. Les critiques, certes, n'ont pas manqué, mais elles portaient surtout sur des points de détail et ont été facilement réfutées.

La synthèse explicative nouvelle mérite donc, de la part des partisans du spiritisme ou des philosophies connexes, le plus sé-

(1) Voici les principaux :

— *De l'automatisme psychologique* (leçons de la faculté de Montpellier parues dans le « Montpellier médical » en 1896).

— *L'hypnotisme et la suggestion* (Doin éditeur, 1903).

— *Le Spiritisme devant la science* (Cours fait à la faculté de Montpellier).

rieux examen ; car, admise telle quelle, elle semblerait de nature à ébranler la base même de ces philosophies.

Jusqu'à présent, les théories psychiques anti-spirites ou simplement extra-spirites présentaient toutes la triple caractéristique suivante :

1° *Elles ne s'appliquaient pas à tous les phénomènes dits psychiques*, mais seulement à un nombre plus ou moins restreint de ces phénomènes. Elles ne pouvaient donc, ni les unes ni les autres, prétendre constituer une synthèse explicative.

2° *Elles ne formaient pas, même pour le nombre restreint de phénomènes envisagés, une véritable explication,* mais une demi-explication ne faisant guère que reculer la difficulté. Le plus souvent même, elles réalisaient purement et simplement un groupement des faits sous une étiquette commune.

3° *Elles n'étaient pas en contradiction essentielle avec la doctrine spirite.*

Au contraire, vues de près, elles l'appuyaient plutôt et trouvaient en elle la véritable synthèse capable de les englober toutes. Nous sommes donc autorisés à examiner avec défiance, quelle que soit la haute autorité scientifique de son auteur, la théorie nouvelle ; à nous demander si elle échappe à la critique ci-dessus et si elle atteint bien le but qu'elle se propose.

Le système du Pr Grasset repose sur l'*Automatisme psychologique ;* mais cette vieille conception, si connue et si goûtée dans les milieux scientifiques et philosophiques depuis les travaux de Janet, se trouve ici complètement transformée :

Le développement inaccoutumé qu'elle acquiert, les bases physiologiques précises qui lui sont données lui enlèvent le caractère purement verbal qu'elle n'avait cessé de présenter et lui donnent vraiment les allures d'une synthèse explicative.

Pour bien faire comprendre, même aux personnes dépourvues de connaissances anatomiques et physiologiques, les idées du professeur Grasset, il est nécessaire d'indiquer les considérations dont elles découlent et de montrer la genèse de sa théorie.

L'ancienne psycho-physiologie distinguait, dans le système nerveux central, deux ordres principaux de centres :

1° *les centres reflexes, automatiques* ;

2° *les centres psychiques*, centres de la conscience, de la volonté, des diverses facultés constitutives du moi.

Or, les progrès des sciences médicales d'une part, de la psychologie d'autre part, montrèrent bientôt l'insuffisance de cette conception. Les sciences médicales, entreprenant l'étude des localisations cérébrales, prouvèrent que des lésions localisées de certaines circonvolutions suppriment la fonction commandée par la région lésée en laissant intacte la capacité psychique de cette fonction. Donc, le véritable centre psychique doit être cherché ailleurs que dans le territoire lésé.

L'exemple des *aphasies* fera bien comprendre cette distinction.

On sait qu'on entend, par le terme général d'aphasies, des troubles morbides caractérisés par l'impossibilité d'exprimer ses idées par les moyens habituels, parole, écriture, etc., ou par l'impossibilité d'interpréter les idées exprimées par les mêmes moyens habituels, l'intelligence étant d'ailleurs intacte.

Les aphasies comprennent :

L'aphasie proprement dite, caractérisée par la suppression du langage parlé (le malade sait ce qu'il veut dire, mais il ne peut le dire) ;

L'agraphie caractérisée par la suppression du langage écrit (le malade ne peut plus exprimer ses idées par l'écriture) ;

La cécité verbale caractérisée par l'impossibilité d'interpréter le langage écrit (la vue et l'intelligence étant intactes) ;

La surdité verbale caractérisée par l'impossibilité d'interpréter le langage parlé (ouïe et intelligence intactes) ;

Les aphasies sont toujours subordonnées à des lésions fixes et connues de certaines circonvolutions cérébrales.

Il y a donc une dissociation évidente entre ces points lésés, centres de la parole, de l'écriture etc., et les véritables centres psychiques qui leur commandent.

Charcot et ses élèves décrivirent ces centres inférieurs comme une sorte de *polygone schematique*.

La physiologie, de par ces constatations anatomo-pathologiques était donc conduite à admettre, en outre, des centres reflexes inférieurs et des centres psychiques supérieurs, des centres dits polygonaux situés, comme les centres psychiques, dans la substance

grise de l'écorce cérébrale, mais cependant distincts de ces derniers.

D'autre part, les progrès de la psychologie montrèrent que l'automatisme n'est pas simplement fonction des centres réflexes de la moelle et du bulbe, mais aussi fonction des centres psychiques, cette fonction automatique pouvant aboutir à « des actes coordonnés, intelligents, spontanés dans une certaine mesure ».

C'est en se basant sur le schema de Charcot et sur les connaissances nouvelles relatives à l'automatisme psychologique que le Pr Grasset établit sa théorie générale :

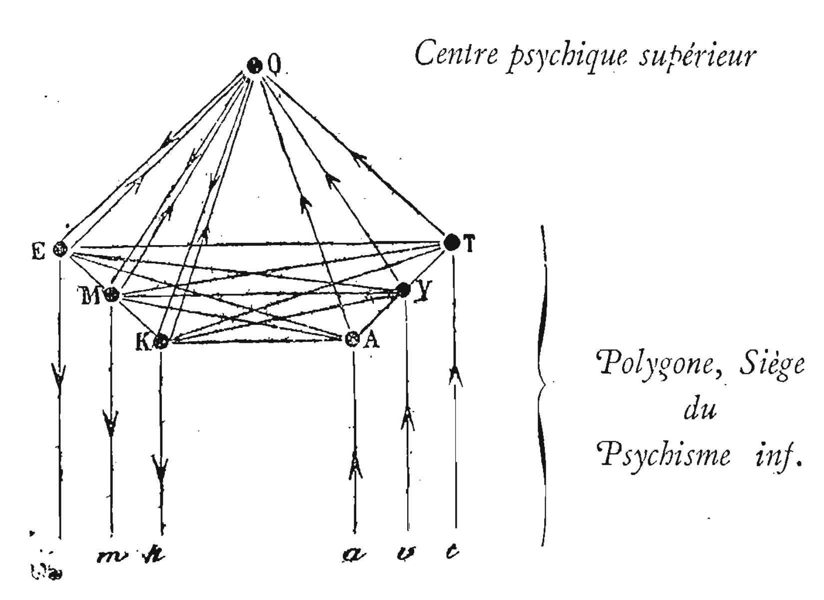
Le « polygone » serait à la fois le siège de l'automatisme supérieur et du psychisme inférieur.

Le système nerveux central comprendrait ainsi trois ordres principaux de centres :

1° *Les centres purement réflexes et automatiques* localisés dans l'axe bulbo-médullaire et dans la base et le centre de l'encéphale.

2° *Les centres du psychisme supérieur* de la conscience, de la volonté, des hautes facultés de l'âme localisés dans la substance grise des circonvolutions.

3° Des centres psychologiquement intermédiaires, dits *centres de l'automatisme supérieur et du psychisme inférieur, centres polygonaux*, localisés aussi dans la substance grise. Pour faciliter l'exposition de ses idées, le Pr Grasset se sert du schema ci-dessous :



« En O est le centre psychique supérieur...... c'est le centre du moi personnel, conscient, libre et responsable.

Au-dessous est le polygone (AVTEMK) des centres automati-

ques supérieurs ; d'un côté les centres sensoriels, de réception, comme A (centre auditif), V (centre visuel), T (centre de sensibilité générale) ; de l'autre, les centres moteurs, de transmission, comme K (centre kinétique), M (centre de la parole articulée), E (centre de l'écriture). Ces centres, tous situés dans la substance grise des circonvolutions cérébrales, sont reliés entre eux de toutes manières par des fibres transcorticales intrapolygonales, reliés à la périphérie par des voies sous-polygonales, centripètes, (*a* A, *v* V, *t* T) et des voies centrifuges (E *e*, M *m*, T t) et reliés au centre O par des fibres sus-polygonales : les unes centripètes (idéo-sensorielles), les autres centrifuges (idéo-motrices). On peut avoir, ou non, conscience des actes automatiques, suivant que l'activité automatique est communiquée ou non au centre O, qui est le centre de la conscience personnelle ».

O, le centre du psychisme supérieur et P, le centre du psychisme inférieur et de l'automatisme supérieur, peuvent être isolés physiologiquement et agir indépendamment l'un de l'autre.

C'est cette distinction des deux centres et leur isolement possible qui, d'après la théorie du Pr Grasset, donne l'explication de toutes les difficultés, de toutes les obscurités psychologiques. Envisageons-les donc à la lumière de la théorie nouvelle :

On peut distinguer, pour plus de commodité, les difficultés de la psychologie normale et les difficultés de la psychologie anormale ou pathologique en :

1° Difficultés de la psychologie normale

Les faits inexpliqués ou mal expliqués sont :

A) — *l'automatisme normal à l'état de veille.*

B) — *le sommeil.*

C) — *le travail intellectuel inconscient.*

Examinons-les séparément.

A) *L'automatisme à l'état de veille.*

Il apparaît surtout dans les actes d'habitude, d'instinct, de passion.

Il s'explique aisément par l'action isolée des centres polygonaux : le centre O est distrait ou pense à autre chose, le polygone agit seul.

« Quand Archimède sort dans la rue en costume de bain, il marche avec son polygone et crie Eureka avec son O ».

Les actes automatiques ne sont pas volontaires, par conséquent ne dépendent pas de O, mais ils sont coordonnés, intelligents et spontanés, de par le psychisme de P.

Les actes automatique seront parfois non tout à fait inconscients, mais plus ou moins conscients suivant le plus ou moins de participation ou d'isolement de O.

B) *Le sommeil et les rêves.*

Chose curieuse, une explication psychologique satisfaisante du sommeil manquait jusqu'à présent.

Les théories physiologiques du sommeil n'étaient que des hypothèses discutables, et les théories psychologiques se heurtaient à cette constatation étrange que l'obnubilation de la volonté consciente du dormeur n'empêche pas d'autres modes de son activité psychique de persister ou même de s'accroître.

Cette difficulté est résolue de la manière suivante par la théorie du Pr Grasset :

Dans le sommeil, il y a dissociation entre le centre O et le polygone : « le centre O se repose, le psychisme polygonal persiste ».

De là les rêves :

« La persistance de ce psychisme inférieur dans le sommeil est démontrée notamment par l'existence des rêves.

« Les rêves sont des idées ou des images, en tout cas des actes psychiques ; ils présentent un certain degré d'intelligence, de jugement ; mais ils manquent absolument d'intellectualité supérieure et de volonté libre.

« L'essence du rêve est d'être absurde, comme association et enchaînement des idées. La notion de temps, de durée, d'espace, tout ce qui intervient dans les jugements élevés disparaît dans le rêve ......

« Comme les actes du distrait, les actes du rêveur ont des rapports variables avec O.

« Dans certains cas, les communications avec O sont complètement interrompues ; le sujet n'a aucune conscience du rêve que démontrent ses mouvements ou ses cris ; d'autres fois, O assiste au rêve sans pouvoir le modifier ....

« Quand une expression sensorielle pénètre jusqu'au rêveur, si elle n'est pas assez intense pour l'éveiller, elle peut diriger, mo-

difier le rêve. Un bruit de cloche deviendra un glas funèbre ..... Les impressions viscérales peuvent aussi diriger les rêves » ; dans ces cas « les sensations sont vraies dans leurs points de départ ; elles arrivent au polygone. Mais O dort, n'intervient pas et le polygone fait son roman ».

« Pendant le sommeil de O, le polygone peut même exécuter des actes assez compliqués, conduire une voiture, continuer une route à cheval, marcher ». La mémoire du rêve tiendra à la participation relative de O ; dans des cas exceptionnels le rêve permettra de retrouver « des souvenirs déposés à l'état de veille dans le polygone, à l'insu de O ».

Telle est, en résumé, la théorie psychologique du sommeil. Son explication physiologique serait une rupture momentanée de contiguité entre les neurones de P. et les neurones de O.

C) *Le travail intellectuel inconscient.*

Encore une énigme pour l'ancienne psychologie, que la constatation d'un travail intellectuel important exécuté en dehors de la volonté consciente, soit à l'état de veille, soit pendant le sommeil.

Rien de plus simple, cependant, d'après la théorie du Pr Grasset :

— Le travail inconscient est le travail du polygogne, plus ou moins dissocié de O.

Jusqu'à quel degré peut s'élever la valeur du travail inconscient ?

« Le polygone, répond le Pr Grasset, a une grande activité propre ; il trouve beaucoup de choses ; donc, dans certaines limites, il paraît créer, mais à une condition, c'est que son activité propre soit entretenue, dirigée, ravitaillée par O. Livré à lui-même, le polygone n'est plus le même, devient très inférieur comme producteur, ... O lance le travail du polygone, le documente et ensuite au réveil, il coordonne et utilise les résultats de la rumination du polygone et conclut.

« Regis a dit que les hommes de génie furent presque tous des dormeurs éveillés. Ce sont du moins des hommes à activité polygonale souvent intense, mais aussi à O extrêmement supérieur. Car en O seul peut résider le génie vrai ; le polygone ne peut avoir que du talent.

« J'ai cherché...à préciser où reside l'inspiration ? si elle est dans le polygone, comme l'admet Ribot, ou si elle se revèle à O.

« La question est d'autant plus difficile que le mot inspiration n'est pas très clair. La vraie inspiration créatrice semble devoir se produire en O, mais chez certains sujets, la rumination du polygone peut arriver à des résultats tels qu'ils apparaissent comme des découvertes et par suite paraissent réaliser une véritable inspiration ...

« En tous cas, quelle que soit l'intensité de l'activité polygonale, *c'est toujours un psychisme notablement, inférieur à celui de O.* » (1)

(J'ai tenu à rapporter longuement les idées du Pr Grasset relatives aux rêves et au travail subconscient. Nous verrons plus loin quelles objections l'on peut faire à sa conception du travail polygonal).

2· Difficultés de la psychologie anormale ou pathologique

Les principales difficultés d'interprétation dans la psychologie anormale ou dans la psychologie pathologique que tend à résoudre la théorie du Pr Grasset sont relatives aux névroses, aux maladies mentales, à l'hypnotisme et états connexes, au médiumnisme.

A) *Les névroses.*

L'explication des névroses est un triomphe pour la nouvelle théorie, car elles n'avaient reçu jusqu'à présent aucune interprétation sérieuse.

Tous les symptômes de la névrose type, l'hystérie, s'expliquent par la dissociation de O et de P. L'insuffisance de la direction du centre O sur le polygone, les désagrégations extra-polygonales, sus ou sous polygonales répondent à la symptomatologie complexe de l'hystérie.

L'hystérie, c'est un polygone mal dirigé ou malade.

B) *Les maladies mentales* s'expliquent aussi bien que les névroses ; seulement dans la folie, ce n'est plus P qui est malade, c'est O.

I) *Hypnotismes et états connexes.*

L'hypnotisme s'explique merveilleusement par l'isolement du polygone du centre O.

Rien de plus simple que l'interprétation de tous les phénomènes de l'hypnose :

— *L'état de suggestibilité* est dû à l'émancipation du polygone vis-à-vis de son centre O et à sa soumission à un centre O étranger.

(Toutes les suggestions sont ainsi expliquées aisément, mais la

(1) C'est moi qui souligne.

place me manque pour suivre l'auteur dans la longue analyse qu'il en a faite).

— *Les troubles de la sensibilité et de la motricité* s'expliquent comme dans l'hystérie. Du reste le Pr Grasset admet que ces troubles prédominent chez les sujets atteints d'hystérie avérée ou latente.

Les symptômes psychiques enfin, s'expliquent, lorsqu'ils se produisent en dehors de la suggestion, comme dans le sommeil ordinaire. Ils sont la manifestation de l'activité propre du polygone, activité guidée parfois par les impressions extérieures ou internes, les souvenirs, les idées prédominantes, etc.

Lorsqu'ils se produisent sous l'influence d'une suggestion, l'activité du polygone est orientée par elle. Ainsi s'expliquent toutes les manifestations psychiques dans l'hypnose, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, depuis les banales illusions ou hallucinations jusqu'aux changements de personnalité et aux romans « polygonaux ».

Les états connexes de l'hypnose ne présentent plus d'obscurité d'interprétation :

« Dans le *somnambulisme naturel* ou spontané, il y a d'abord désagrégation suspolygonale, c'est-à-dire qu'il y a suppression totale des communications centrifuges de O au polygone et il y a ensuite des crises d'activité paroxystique du polygone moteur ainsi émancipé.

« De même dans *l'automatisme ambulatoire :* les variétés s'établissant ensuite dans ces états par le degré de désagrégation suspolygonale.....

« Dans *la catalepsie*, il y a encore désagrégation suspolygonale... mais l'état du polygone est tout différent. Au lieu de présenter des crises d'hyperactivité motrice, il est inerte.

(*A Suivre*) Docteur GELAY.

Les matérialisations
DE LA VILLA CARMEN
3e Partie (Suite)

Le vendredi suivant (18 sept.) l'apparition dite « Jeanne d'Arc » sortit trapidement du cabinet. Elle nous parut, en tout, semblable à une femme ordinaire. Elle vint tout près de moi, et l'on eut le loisir

de bien l'examiner, car elle resta au moins un quart d'heure avec nous.

Elle paraissait s'intéresser vivement à nous, mais, ce soir-là, elle ne parla pas, et se contenta de s'exprimer par gestes. Elle montrait constamment le ciel, et elle sembla satisfaite quand je lui dis que bien certainement nous remercions Dieu de la grande faveur qu'il nous faisait. Le Général ne cessait de me pousser en avant en me disant tout bas, de tâcher de la toucher. Enfin, je me décidai à avancer ma main droite, juste à un moment où elle avait, elle, le bras droit tendu vers le plafond ! Subitement, *comme un faucon saisissant sa proie,* ce bras s'abaissa ; et, sa large main tomba sur la mienne (qui est petite), et l'emprisonna en me donnant l'impression d'une force, d'une protection, d'une vitalité tout à fait extraordinaires. Impossible de douter de *la réalité* de cette main : la chair en était fraîche et ferme, les doigts solides ; le bras (que je voyais, devant moi) était rond et fort et, tout de suite instinctivement, je me dis : *Ce n'est pas Vincente : en voici la preuve absolue* :

Vincente a, comme moi, une vraie main de créole, délicate et pour ainsi dire sans os; elle gante du 6 1|2 : la forme matérialisée, elle, avait une robuste main de campagnarde et je l'aurais bien défiée cette main, de ganter autre chose que du 8 ! Les autres personnes furent, (comme moi), frappées de ce geste, par lequel elle semblait vouloir s'emparer de moi.

Les spectateurs féminins et même le Général, remarquèrent le costume qui, ce soir là, se distingnait parfaitement :

L'apparition avait une chemise *bise,* parut-il (la couleur est toujours difficile à définir avec la lumiére rouge et le verre 3) chemise bise serrée au cou ; les bras nus jusqu'à l'épaule : les cheveux épais et tombant de chaque côté de la figure comme les deux autres fois, une jupe marron (?) relevée par devant comme on le voit souvent à la campagne, (les paysannes modernes épinglent leur jupe par derrière) et un jupon blanc ou plutôt blanchâtre. Quant à nous, nous n'avons pu observer comment sa jupe était attachée ; car la forme est rentrée à reculons, comme, du reste, les autres fois.

Le Général, lui aussi, aurait bien voulu toucher l'apparition.

Il lui tendit la main plusieurs fois, en lui demandant de lui octroyer la même faveur qu'à moi.

Elle avança le bras, parut hésiter, mais finalement recula, de sorte que le Général y renonça, espérant être mieux partagé un autre jour.

Après cela, la voix de B B se fit entendre, nous recommandant son médium Vincente Garcia. Elle allait entrer au théâtre comme ouvreuse, mais elle avait, en entrant, à faire certains frais qui lui enlèveraient au moins ses bénéfices du premier mois. Je lui promis de tenir compte de sa recommandation, ce que je fis dans la mesure qui m'avait été indiquée.

J'ajoute que nous trouvâmes, à la fin de la séance, de l'écriture directe sur le guéridon vert placé en dehors du cabinet.

Les lignes qui avaient été écrites sur le papier confirmaient en tous points, les paroles du guide.

Après cela, B. B. me fit une promesse *qui ne se réalisa pas.*

J'en conçus un profond chagrin et je dois dire que je me laissai aller tout d'abord à une violente colère, si bien que j'en fus malade et que toute communication avec le guide fut interrompue pendant quelque temps. Il m'avait bien dit et par sa voix matérialisée et par l'écriture du médium L. qu'il n'était pas Dieu et qu'il avait usé beaucoup de fluide pour amener mon fils où il en était. Il avait ajouté, de plus, qu'il était excessivement contrarié de ce qui était arrivé ; mais comme je savais qu'il ne désirait pas la chose en question, qu'il ne l'approuvait pas du tout, et qu'il ne me l'accordait que pour me faire plaisir, je m'imaginai, comme l'on dit vulgairement, qu'il me donnait de l'eau bénite de cour, et mon ressentiment ne fit que s'accroître.

Maintenant, je regrette vivement la façon dont je me suis comportée. Qui sait ce qui serait arrivé si j'avais eu de la patience et de la douceur ? Un Esprit qui, jusque-là, ne nous avait jamais manqué de parole, devait avoir, en lui-même, mille ressources pour me satisfaire.

Pendant le cours d'une communication écrite, je lui demandai, comme preuve que cette écriture obtenue par le médium L. n'était pas simplement due à l'Animisme, je lui demandai, dis-je, de faire écrire le premier nom de baptême du Général.

Or Mme L. ne nous avait jamais connus en France ; elle ne savait

absolument rien de nos affaires de famille et elle ignorait, bien certainement, (comme du reste, tout le monde ici), ce prénom de mon mari.

Le Général (qui est parisien et dont toute la famille habite Paris) n'est connu, en dehors d'elle, que sous le prénom de Georges. De plus Madame L. neconnaît même pas Paris. Elle est du Midi, et elle vit depuis 20 ans à Alger où aucun membre de notre famille n'a jamais demeuré (1). J'étais donc tranquille, mais l'Invisible qui se servait de la main du médium L. n'hésita pas une seconde. Il lui fit écrire *Elie*, ce qui était parfaitement exact.

D'un autre côté, je dus reconnaître l'exactitude des renseignements donnés par mon Guide; et rendre hommage à sa prudence et à sa sagesse.

Il m'avait bien recommandé de faire attention à une nouvelle relation, de ne pas trop m'avancer, et moi, je dois avouer que je ne lui avais pas obéi. J'eus à m'en repentir.

Toutes ces tribulations nous valurent des séances d'un nouveau genre. Les formes dites B B. Jeanne d'Arc, Mercédès, M. Laurans, cessèrent de se montrer, et, en pleine lumière, nous fûmes obsédés par une force qui nous taquina de mille façons.

Ainsi, en pleine lumière du gaz, un verre s'envola de la table du fond, suivit une ligne ascendante et monta jusqu'au sommet du cabinet d'où il retomba à terre en se brisant. Puis, les rideaux s'ouvrirent *seuls* et l'on trouva Vincente, les deux poignets et le cou enroulés et fortement serrés par plusieurs tours des cordons de tirage des rideaux.

Une autre fois, il nous avait fallu allumer, car, en lumière rouge, les rideaux du cabinet avaient été violemment arrachés et la lourde tringle en fer, qui les supporte, tordue d'une telle façon que le tapissier, appelé le lendemain pour réparer les dégâts, s'écria, spontanément, qu'aucune main humaine n'avait pu faire cela. En pleine lumière, les chaises se promenaient seules, ainsi que le guéridon vert, etc., etc.

Mais j'ai fait amende honorable, j'ai reconnu mes torts (qui ont

(1) Sauf ma belle-mère qui, à notre premier séjour, passa 3 mois avec nous. A ce moment j'ignorais l'existence de Mme L. et je ne savais rien du Spiritualisme.

encore retardé l'organisation du futur groupe) et nous espérons que B B est d'une essence trop supérieure pour ne pas pardonner et oublier.

En terminant, je désire faire une observation.

Dans nos splendides apports de jasmins, j'ai mentionné que des pétales de jasmins (1) nous furent lancés en telle profusion que le sol et la table en furent couverts.

Or Loti, dans son beau livre l'*Inde sans les Anglais* a écrit ceci : « Dans l'Inde on ne porte point de bouquets aux Dieux ; mais on fait d'admirables jonchées pour leurs autels : *des jasmins à profusion, rien que des corolles arrachées de la tige*. C'est ainsi qu'eurent lieu nos apports de jasmins : *ce fut les deux fois une pluie de corolles.* Les Indiens, appellent du reste, le jasmin : la fleur du temple *Mogra-Ka-phul.*

Ne trouvons-nous pas là un léger indice de la personnalité de B B ?

Je n'ai lu le livre de Loti que tout dernièrement, bien après les apports de jasmins, ainsi que pourrait en faire foi un jeune avocat algérois, M. Edmond J., celui-là même qui m'a prêté cet ouvrage en octobre. Et depuis longtemps, B B témoigne une grande prédilection pour le parfum et la fleur du jasmin.

Mme LA Gle CARMENCITA NOEL.

Dans l'Invisible

SPIRITISME ET MÉDIUMNITE

par LÉON DENIS

Leymarie, Editeur, 42 Rue St-Jacques Paris. — Prix : 2,50.

Voici un ouvrage que tous les spirites liront, qu'ils reliront, et dans lequel ils découvriront toujours un intérêt nouveau, un enseignement profitable. Pour ceux, déjà nombreux aujourd'hui, qui, ignorant encore la doctrine, ne connaissent du spiritisme que les faits, le livre de M. Léon Denis sera le messager lumineux qui porte avec lui la clarté et l'espoir.

« Parmi les sensitifs, dit l'auteur, beaucoup ont l'intuition d'un monde supérieur, extra-terrestre, où existent, comme en réserve, des pouvoirs qu'il leur est possible d'acquérir par une communion

(1) Le mot pétales est impropre, il aurait fallu dire corolles.

intime, par des aspirations élevées, pour les manifester ensuite sous des formes diverses appropriées à leur nature : divination, enseignements, action curative, etc. »

Et ce livre est écrit pour eux. Avec la finesse de doigté du psychologue, avec toute la science éprouvée de l'expérimentateur, M. Léon Denis les prévient contre un entraînement qui devient rapidement funeste s'il n'est maîtrisé et dirigé par le contrôle de la raison. « Combien n'y a-t-il pas de facultés précieuses qui se perdent faute d'attention et de recherches ! dit-il. Combien de médiumnités gaspillées en de frivoles expériences ou qui, employées au gré du caprice, n'attirent que de pernicieuses influences, et ne produisent que de mauvais fruits ? »

Et encore :

« Il faut unir les connaissances théoriques à l'esprit de contrôle et à l'élévation morale pour être apte à discerner, dans le spiritisme, le bien du mal, le vrai du faux, la réalité de l'illusion. »

Et, c'est parce que l'auteur s'efforce de joindre à l'observation de tous les faits le contrôle impartial et sincère de l'intelligence, que ses avis, ses enseignements, et l'exposé si intéressant de ses propres recherches seront pour tous infiniment précieux.

C'est à cet esprit de contrôle que nous devons les chapitres très instructifs sur l'extériorisation de la pensée, sur le magnétisme, sur les manifestations multiples et diverses de la force psychique, qui est une modalité du fluide universel.

« Toute la nature nous montre l'enchaînement des transformations qui conduisent la matière de l'éther le plus pur à l'état physique le plus grossier... Nous sommes amenés à considérer l'éther cosmique comme le milieu où la matière et l'énergie se confondent, comme le grand foyer des activités dynamiques, la source des forces inépuisables que dirige la volonté divine et où s'épandent, en ondes incessantes, les harmonies de la vie et de la pensée éternelle. »

Détenteurs d'une infime partie de cette force, dit M. Léon Denis, les médiums doivent apprendre à la canaliser ; ils doivent s'efforcer de comprendre les lois, d'en reconnaître les potentialités, enfin de respecter les premières et d'employer les secondes pour le plus grand bénéfice des recherches expérimentales.

C'est surtout dans le phénomène de *matérialisation* que l'auteur

compare aux phénomènes cosmiques formant les nébuleuses — où une rigoureuse observation est plus particulièrement exigée : « En tout ceci, le contrôle doit être rigoureux. Il faut se garder avec soin de toutes les causes d'erreur ou d'illusion. C'est pourquoi on doit recourir autant que possible aux appareils enregistreurs et à la photographie ».

Mais, pour aussi sévères que soient ses recommandations, pour aussi rigides qu'apparaissent les barrières qu'il oppose aux vagabondages de l'imagination, aux trop faciles erreurs du sentiment, M. Léon Denis n'en accorde pas moins à celui-ci toute la place qui lui est due, toute l'influence même à laquelle il a droit. Ecoutez ce qu'il dit :

« A l'esprit de recherche scientifique il faut joindre l'élévation de la pensée, le sentiment, les élans du cœur. Sans quoi la communion avec les êtres supérieurs devient irréalisable ; toute aide de leur part, toute protection efficace fait défaut. Or tout est là dans l'expérimentation. Il n'est pas de succès possibles, pas de résultats assurés sans l'assistance et la protection d'en haut. On ne l'obtient que par l'entraînement mental, par une vie pure et digne ».

Et plus loin : « L'aide d'en haut est toujours proportionnée au but que nous nous assignons, aux efforts que nous faisons pour la mériter. Nous sommes aidés, soutenus suivant l'importance des missions qui nous incombent en vue de l'intérêt général. Ces missions comportent des épreuves, des difficultés inévitables, mais toujours mesurées à nos forces, à nos aptitudes...toutes entraînent des responsabilités, depuis le père de famille qui inculque à ses chers petits les notions élémentaires du bien, l'éducateur de la jeunesse, l'écrivain moraliste, jusqu'à l'orateur qui cherche à entraîner les foules vers les sommets de la pensée, chacun a sa mission à remplir. »

Ceux qui ont déjà lu les œuvres précédentes de l'auteur, savent tout le charme et la poésie de son style. Je m'en voudrais d'amoindrir, en les tronquant, la beauté des pages où le moraliste joint ses conseils à l'expérience de l'expérimentateur et à l'enthousiasme merveilleux de l'apôtre.

Je ne puis ici que renvoyer le lecteur à cet ouvrage en en recommandant tout particulièrement la première partie à tous les sensitifs qui, suivant la jolie expression de M. Denis, « ont l'intuition d'un monde supérieur ».

Un amoncellement très substantiel de faits et d'expériences, de nombreux extraits de rapports ou de profession de foi signés par des hommes de science devenus les champions de la cause spirite, enfin les théories particulières à l'auteur sur les phénomènes de la subconscience forment la seconde partie de cet ouvrage. Le lecteur attentif saura découvrir, en ces chapitres, tout l'intérêt qui s'attache à cet exposé méthodique et complet des phénomènes. Chacun d'eux y étant étudié dans sa nature propre avec les faits qui l'accompagnent, il y a dans cet ensemble comme une vue panoramique de l'activité spirite depuis qu'elle a commencé à se manifester, c'est-à-dire depuis tantôt cinquante ans.

Les phénomènes de télépathie, de dédoublements, les pressentiments et les rêves, les phénomènes de trance et de matérialisation sont étudiés par M. Léon Denis avec une toute particulière attention. On lira avec intérêt ce que pense l'auteur du magnétisme curatif si brutalement malmené récemment en Allemagne, et comment il en explique les phases successives ; et on verra aussi comment les plus récentes expériences concernant le télégraphe sans fil éclairent d'un jour nouveau certaines théories du spiritisme expérimental.

« C'est ainsi, dit l'auteur, que le spiritisme, après nous avoir ouvert le vaste empire des forces et des éléments invisibles de la nature, nous initie aux lois qui en règlent les harmonies profondes. C'est par l'étude de ses phénomènes que la matière, à son état le plus raréfié, nous apparaît comme un moule subtil où s'impriment les pensées et les actes. En même temps, elle constitue un immense réservoir d'énergies qui en venant s'ajouter aux énergies psychiques, engendrent la force par excellence, la puissance créatrice d'où émane l'Univer dans ses éternelles et changeantes manifestations ».

Sur la femme inspiratrice et inspirée, M. Léon Denis nous dit de très justes et de très belles choses : « L'antiquité païenne a eu cette supériorité sur nous de connaître et de cultiver l'âme féminine ». En Egypte, en Grèce, en Gaule, elle était la prêtresse, la fée protectrice, le génie du foyer, la gardienne des sources de vie. De la mère éducatrice, il pense, avec tous les grands moralistes, que l'homme se forme sur les genoux de la mère :

« Telle est la femme, tel est l'enfant, tel sera l'homme », dit-il. Mais pourquoi donc M. Léon Denis écrit-il que » le mouvement

féministe méconnaît le véritable rôle de la femme ? » « M. Léon Denis est féministe, puisqu'il expose si bien et puisqu'il regrette si profondément la situation puérile ou douloureuse qui est faite à la femme dans la société depuis le moyen âge.

Tous ceux qui pensent comme lui veulent affranchir la femme non pas pour « la rejeter loin de sa voie naturelle » — ce qui en vérité serait une entreprise vaine puisque toutes les forces de son être l'y ramèneront toujours — mais bien pour s'arracher de ces mille pièges qui l'entourent, pour s'élever au-dessus de ces préjugés tenaces qui font d'elle, ainsi que le dit si bien M. Léon Denis « la victime du siècle ». Et le but des féministes est encore, et surtout, de donner à la femme l'affranchissement de l'esprit et de lui rendre précieusement « sa vraie place dans la famille et dans l'œuvre sociale » que l'auteur voudrait lui voir prendre.

Les féministes pensent qu'il n'y a pas, qu'il ne peut y avoir d'affranchissement spirituel et moral sans affranchissement matériel. Il faut pouvoir d'abord donner à manger à ses enfants avant de songer à leur enseigner les principes d'idéal, d'amour, d'équité. La femme ne sera vraiment *l'éducatrice* que lorsqu'elle n'aura plus à se débattre elle-même dans les liens d'une tutelle séculaire ; et, puisque suivant l'auteur, « c'est elle qui, dès le berceau, façonne l'âme des générations », ne faut-il pas s'efforcer d'ennoblir l'âme de la femme en lui faisant une existence plus complète et plus digne ?

C'est là ce que veulent les féministes, et M. Léon Denis avec eux. Mais, dans toute armée combattant, il y a les groupes de l'avant-garde. Ceux-là sont pleins de courage et de conviction, sans aucun doute, ce n'est pas auprès d'eux, cependant, que l'on trouve l'esprit de pondération et de calme sans lequel il n'est pas de conquête possible ni de victoire assurée.

— La dernière partie de l'ouvrage consacrée aux grands prophètes « qui sont des médiums inspirés » suivant l'heureuse expression sous laquelle l'auteur l'a désigné — est le complément parfait de cette étude consacrée à *l'inspiration* sous ses formes multiples, à l'activité spirituelle dans ses modalités les plus diverses. Etudiant la marche et le développement du prophétisme en Israël, l'auteur constate que pendant vingt siècles consécutifs il est l'un des phénomènes transcendantaux les plus marquants de l'histoire. L'exposé de la manière — généralement peu connue — par laquelle naquit et se

développa le prophétisme chez les Juifs, n'est pas la partie la moins intéressante de ce chapitre qui pourrait se résumer en ces quelques lignes :

« En réalité, trois grandes révélations médianimiques dominent l'histoire. Aux prophètes d'Israël a succédé le médium divin Jésus. Le spiritisme est la dernière révélation, la diffusion spirituelle annoncée par Joël (II, 28, 29) « alors que l'esprit se répandra comme une aurore sur le monde : que les vieillards auront des songes et les jeunes gens des visions ».

Le Christ n'a-t-il pas dit : « Vos fils et vos filles prophétiseront ».

Monsieur Léon Denis pense que le temps est venu où l'école des prophètes fondée par Moïse doit répandre sur le monde entier les enseignements de ses élèves, mais il pense aussi que des dons si précieux s'accompagnent toujours d'épreuves et de douleur — Et il le dit excellemment :

« Dans le domaine de l'esprit, comme dans le monde physique, rien n'est perdu, tout se transforme. Toute douleur, tout sacrifice est un enfantement. La souffrance, c'est l'ouvrière mystérieuse qui travaille dans la profondeur de notre âme, et elle travaille à notre élévation. En prêtant l'oreille vous entendriez presque le bruit de son œuvre. Souvenez-vous d'une chose : c'est sur le champ de la douleur que se construit l'édifice de nos puissances, de nos vertus, de nos joies à venir ! »

Monsieur Léon Denis me permettra d'ajouter que la lecture des œuvres semblables à son dernier ouvrage peut aussi détruire la souffrance ou la rendre inutile, car de telles œuvres « travaillent à notre élévation ».

THÉCLA.

Les travailleurs de la mort

Du monde corporel l'âme a franchi le cercle.
Faisons de ce cercueil éclater le couvercle
Et voyons ce qui reste, au regard du savant,
Dans le fatal creuset, de mort ou de vivant.
Le poète, songeur, ose à peine le dire ;
Mais, quoique le tableau fasse trembler sa lyre,

Admirant la nature en sa fécondité,
Il clamera sa foi dans l'immortalité,
Certain de retrouver dans le lit mortuaire
La charogne, décrite en vers par Baudelaire.

La vie est encor là, dans le noir, dans l'affreux,
Dans les sillons remplis de liquide visqueux,
Dans les sérosités et les glèbes humides,
Sur d'horribles lambeaux, épars, de chairs putrides.
Tout ce que notre corps renferme en ses tissus,
De caché, de vivant, fourmille par-dessus :
L'acarus, le ver blanc, le ciron, les helminthes,
En mordant dans nos chairs, percent des labyrinthes.
Tous les germes de l'air, des bronches, des poumons,
Baciles bienfaisants et baciles démons,
Belliqueuse tribu, dont la science austère
Avec un œil de verre a percé le mystère,
Cachant à nos regards l'infiniment petit ;
Habitants inconnus d'un royaume indécrit,
Poussières de la vie, êtres microzoaires,
Ont quitté maintenant leurs prisons cellulaires.
La Monade divine, en un dernier adieu,
En libérant son peuple, a fui vers le ciel bleu,
Laissant à ses sujets de la terrestre vie,
Au festin de la mort une table servie.

Voici des légions d'insectes, au reflet
Métallique et brillant, au gracieux corset :
Les beaux *Lucilia*, mouches d'or, d'émeraude,
Sur le corps, en haillons, voletant en maraude,
Bruyante colonie en révolution,
Les *Aglossa*, friants de putréfaction,
Et les *Pyophila*, charmants lépidoptères,
Très avides de chairs, puantes, mortifères.
Agents dévastateurs d'empire empoisonné,
Qui rendent le cadavre horrible et décharné ;
Puis, les *Acariens*, amoureux de toxique,
Diligents, activant le travail caséique,
Repus, matin et soir, de repas faisandés,

Que la mort, dans la terre humide, a fécondés ;
Les petits papillons, *Dermestes*, *Attagènes*,
Dont le vol se confond à celui des *Anthrènes*,
Aux ailes jaune-clair ou de beaux roux cuivrés,
Que tachent des points noirs, de chair morte enivrés.
Dans leur palais, muré d'argiles et de nitres,
Un vague instinct d'amour fait battre leurs élytres,
D'autres, dans le soleil, vont butiner la fleur ;
Eux, s'endorment, saisis d'amoureuse torpeur,
Sur le pollen léger d'humaines moisissures,
Cueilli dans le ravin profond des sépultures.
Ouvriers de la mort qu'un pur rayon surprit
Fêtant dans le tombeau le départ de l'Esprit.

FIRMIN NÈGRE.

Hypothèse spirite Et théories scientifiques

par ERNEST BOZZANO

Chaque jour nous apporte le récit de nouvelles séances avec Eusapia, en présence d'hommes de science et d'autres de toutes conditions, et si les observateurs diffèrent encore dans l'interprétation des phénomènes, aucun désormais n'élève de doutes au sujet de leur sincérité.

Ces phénomènes sont surtout physiques, mais nous avons vu que les matérialisations sont actuellement de telle nature qu'elles ont suffi pour rallier au spiritisme des hommes comme le Dr Visani-Scozzi, très prévenu d'abord en faveur de l'hypnotisme et dont nous avons suivi l'évolution dans une étude précédente.

Le travail de M. Bozzano nous montre un spirite convaincu qui, ayant assisté déjà à bon nombre de séances, se proposa d'abord de faire le compte-rendu de celles des 8 et 16 juin 1901, qui furent des plus remarquables, en les accompagnant de quelques brèves réflexions ; mais peu à peu il se laissa entraîner par son sujet et par la discussion des diverses hypothèses, tant et si bien qu'au lieu

d'un opuscule de quelques pages qu'il avait l'intention d'écrire, nous avons aujourd'hui un volume in-8° de plus de 500 pages, terminé par dix planches reproduisant par la photographie les impressions sur glaise, plastiline ou mastic produites dans certaines séances du célèbre médium Napolitain.

Si l'auteur donne parfois avec une abondance toute méridionale des développements un peu prolixes à ses démonstrations, nous ne nous en plaindrons pas, car jamais il ne cesse d'être parfaitement clair, de faire preuve du plus solide bon sens et d'une parfaite connaissance de son sujet.

Nous appelons spécialement l'attention sur l'ordre logique suivi par l'auteur dans son étude et sur le soin qu'il a pris de ne pas sortir des phénomènes spéciaux à Eusapia. On comprend du reste que ces phénomènes physiques ne se produisent pas sans l'intervention d'une volonté et nous verrons plus loin qu'il est parfois impossible d'attribuer cette volonté à Eusapia, consciente ou non, ou aux assistants.

Ce livre qui semble écrit surtout pour le grand public, encore si peu au courant des questions psychiques, sera néanmoins lu avec le plus grand intérêt par ceux que des études suivies et des observations personnelles ont familiarisés avec ce genre de problèmes.

Ne croyant pouvoir mieux faire que de suivre l'auteur dans l'ordre adopté par lui, nous allons d'abord retracer les principaux épisodes des deux séances qui ont servi de point de départ à son étude et que diverses publications, tant en France qu'à l'étranger, avaient déjà signalées à l'attention de leurs lecteurs.

SÉANCE DU 8 JUIN 1901. Chez M. Avellino.

« Je suis à la droite d'Eusapia ; Mlle Adèle, sœur de M. Avellino, est à sa gauche viennent ensuite M. Avellino, Mlle R.. et un jeune homme, M. P.. La séance a lieu dans la salle à manger ; nous sommes assis autour d'une petite table et le dossier de ma chaise est appuyé contre la table à manger, très lourde, en chêne massif.

La pièce est faiblement éclairée par la lueur qui nous vient d'une bougie placée dans l'antichambre. La grosse table s'agite et se transporte *sans aucun contact* dans le coin le plus reculé de la pièce. Son tapis est enlevé et jeté sur nos mains, où John King nous commande de le laisser. Une main énorme, que je crois être celle de John, s'applique derrière mes épaules, sur mon bras et enfin ma

caresse la figure. La table change de position, de façon à me placer en face de la porte par laquelle pénètre la lumière. Je vois alors devant moi une grosse tête s'avancer et reculer à plusieurs reprises. Je distingue nettement le profil aquilin du nez et de la barbe taillée en pointe.

Des main, les unes grosses, les autres moyennes et féminines, d'autres infantiles me serrent, me frappent amicalement, me caressent et comme je fais la remarque que personne ne m'a encore donné une poignée de mains, je vois descendre du plafond deux grosses mains, qui prennent ma main droite, la portent aussi haut que possible et la secouent vigoureusement, puis cherchent à l'abaisser. Je résiste de toutes mes forces, mais une secousse irrésistible me tord le bras et l'abaisse. Quel était le point d'appui de ces deux puissantes mains qui semblaient isolées en l'air et agissaient du côté opposé au médium ?

Une main s'introduit délicatement dans la poche de la basque gauche de mon habit, y saisit une petite trousse contenant peigne à barbe, ciseaux, etc — et aussitôt la porte à M. Avellino. De petits claquements que je ne m'explique pas éclatent à mes oreilles et, comme j'avoue mon ignorance, une main saisit une mèche de ma barbe, tandis que l'autre la coupe avec des ciseaux. Je comprends alors que le bruit vient de ceux-ci. On les promène contre la figure de M. Avellino, puis on les remet dans ma poche.

On relève violemment le couvercle du piano, qui se trouve derrière Eusapia, à un mètre vingt centimètres de distance et on y joue avec une certaine inexpérience un air solennel et mélancolique.

On fait l'obscurité complète : un filet de lumière pénètre seul par la fente de la fenêtre. Je puis voir alors un bras entier descendre vers M. Avellino et le toucher à l'oreille et à l'épaule.

Je vois entre M. Avellino et sa sœur une tête d'enfant nettement profilée ; je distingue même une boucle de cheveux qui retombe sur son front. John déclare que c'est le jeune César Avellino, mort à l'âge de trois ans. En même temps, M[lle] Adèle se sent le cou entouré par deux petits bras, tandis qu'une tête d'enfant se presse contre sa joue et qu'elle sent sur ses genoux le poids de deux petits pieds.

Des lueurs, petites d'abord, puis plus développées, commencent à sortir de la table et des mains des assistants. Deux de ces flammes

très brillantes se montrent sur ma poitrine et y restent un certain temps, en l'éclairant de leur couleur bleu-verdâtre. D'autres, de la grosseur d'une noisette, jaillissent derrière Eusapia, montent au plafond, flottent çà et là comme des feux-follets et disparaissent. La table se porte de nouveau vers le point le plus obscur de la salle et tourne de telle sorte, que j'occupe encore la place la plus favorable, en face de la fente de la fenêtre.

On entend venir du buffet un singulier cliquetis de verres, puis le bruit sec d'une bouteille que l'on débouche et M. Avellino reçoit dans sa main un tire-bouchon, tandis que nous entendons le glouglou d'une bouteille qui verse son contenu. Presque aussitôt un corps rond, solide, se presse contre ma lèvre inférieure et je reconnais à ma grande stupéfaction un verre de vin, qui s'incline lentement et humecte mes lèvres. Je m'empresse d'avertir mes coassistants et dans ce moment un peu de liquide pénétrant dans ma trachée, je suis pris d'une quinte de toux qui provoque le retrait du verre.

Sur sa demande, Mlle R... reçoit également un verre, ainsi que M. P..., dont on ouvre la main pour y placer le verre. Dès qu'il a bu, une force invisible lui reprend le verre et le dépose sur le plateau. Pendant tout ce temps, Eusapia est sévèrement contrôlée. Du reste, le buffet est à plus de deux mètres d'elle. En outre ma position me permet de voir les profils des quatre autres assistants.

Tout à coup nous entendons qu'un liquide est versé sur les vêtements de quelqu'un et Eusapia, à qui le verre a été présenté trop brusquement, crie, proteste, demande que la lumière se fasse. Sur le conseil de John, on la satisfait et peu après la séance reprend dans l'obscurité.

Un corps dur frappe de coups rythmés le dessous de la table, et une bouteille vide est déposée entre les mains de M. Avellino. C'est tout ce que John, par esprit de taquinerie, consent à accorder à nos hôtes, et aussitôt la table est prise de ces petites secousses donnant l'idée du rire, que l'on constate souvent après un épisode comique.

A ce moment, craignant les défaillances de ma mémoire lorsque j'aurais à tracer le compte-rendu fidèle de la séance et me rappelant le fait de magnétisation raconté par le Dr Visani-Scozzi, dans l'une

de ses quatre séances, j'adresse une prière à John et je sens aussitôt deux grosses mains se poser quelques instants sur ma tête, faire ensuite des passes en avant et en arrière, puis sur les tempes, avec une telle énergie que tous en perçoivent le bruit et que je sens le courant d'air qu'elles provoquent. Des frictions me sont faites sur la région temporale *droite*, pour assurer la mémoire des mots et la scène se termine par quelques passes devant la face. Le tout est suivi de quelques coups frappés amicalement sur mon épaule. Je ferai remarquer que je suis gaucher et je me demande si le siège du langage, qui normalement est à gauche, n'est pas interverti chez les gauchers, ce qui expliquerait les frictions à droite. Je n'insiste pas sur cette interprétation.

Jusqu'ici Eusapia est restée éveillée et absolument immobile, ne présentant même pas les mouvements synchroniques que l'on connaît.

Bientôt un souffle glacial parcourt la salle : Eusapia se contracte, frémit, s'agite, puis se renversant sur le dossier de sa chaise, tombe en trance complète, profonde. Notre attention redouble.

Les mains de John parcourent tout mon corps, ma chaise est doucement tirée en arrière ; comme je suis penchée sur la table, deux mains puissantes me redressent le buste, et ma jambe, doucement saisie aux malléoles, est passée d'un côté à l'autre de la table. La même main me saisit le bras gauche et le tire à elle, avec une telle insistance que je me lève. Ma chaise est légèrement changée de direction et deux mains appuyées sur mes épaules me font asseoir de nouveau dans une position telle que le côté gauche de mon corps est en dehors de la chaise, sans que je puisse comprendre dans quel but on m'a fait faire cette évolution.

Alors deux bras puissants me saisissent dans une forte étreinte, contre mon épaule gauche s'appuie un torse masculin aux proportions herculéennes et une jambe se colle à la mienne dans toute sa longueur. Je comprends alors que John a voulu me mettre en situation de constater une formation humaine complète et me donner une juste idée de sa personne. En même temps, une tête parfaitement conformée s'appuie contre la mienne et une haleine chaude passe sur ma figure. La tête se détourne et me fait sentir ses cheveux coupés en brosse. Elle s'éloigne un peu et je vois nettement son profil. Avec mon coude je cherche à explorer le torse et je

m'assure que c'est celui d'un athlète. Mais il m'est impossible de me rendre compte du genre de vêtement qui le couvre. Il semble que ce soit un tissu très fin, comme de la gaze et largement drapé. John me tient ainsi pendant une minute et se retire, pour revenir encore pendant un instant très court.

Après une pause de quelques instants, Eusapia me serre la main avec une force qui rend la pression douloureuse, tandis qu'une main fine et légère se pose sur mon front, puis sur l'épaule gauche, ensuite sur la droite et enfin sur la poitrine. Je comprends qu'elle a fait sur moi le signe de la croix. (Nous avons ici une réponse péremptoire à ceux qui font intervenir dans ces phénomènes le légendaire Satan, ce croquemitaine que le signe de la croix fait constamment évanouir.) Cette main s'applique sur mes lèvres et j'y imprime un baiser respectueux. Je reconnais sans hésiter une main de femme, qui bientôt me comble de caresses. Deux bras m'entourent le cou, une chaude haleine m'effleure et deux lèvres appliquées sur les miennes y déposent un ardent baiser ; je le rends avec émotion et je m'aperçois que ces lèvres font de grands efforts pleins d'angoisses pour articuler des paroles, ce que ne permet pas l'épuisement extrême d'Eusapia. Je demande avec insistance à John, je supplie passionnément cette forme féminine de me faire savoir qui elle est ; enfin une voix faible mais distincte parvient à prononcer dans le dialecte génois si spécial : « Je suis ta mère ! » Un baiser plus ardent que les autres se renouvelle avec force et nos âmes se confondent dans une suprême communion d'amour.

Tous les assistants ont, comme moi, entendu résonner ce baiser, ont perçu ces paroles et ces soupirs. Pendant toute cette scène, Eusapia, renversée sur sa chaise, ne cesse de me presser si violemment la main que je suis obligé de faire un effort pour prêter une attention suffisante à ce qui se passe.

Cinq ou six fois, sur mes instantes prières, la charmante forme se représente et m'embrasse et enfin, avant de s'éloigner définitivement, elle prononce avec un accent ineffable de tristesse, ce seul mot : « Adieu ! »

Ici un profond silence. Eusapia, immobile comme une statue, dort à côté de moi et sept coups réclament la lumière.

La séance touche à sa fin. Cependant, avant de terminer, il se produit encore un intéressant phénomène.

M. Avellino prie *mentalement* John de le renseigner sur une personne dont il n'a plus entendu parler depuis longtemps. Mlle R.... déclare que quelqu'un vient d'enlever de sa poche une feuille de papier, et en même temps M. Avellino sent une main qui s'empare de son crayon. Nous entendons écrire : On nous commande de refaire la lumière et nous trouvons sur la table la feuille de papier avec ce seul mot : « Mort. »

On sait qu'Eusapia ne sait pas écrire.

(*A suivre*) Pour la traduction : Dr DUSART.

Les Apports d'êtres vivants

Les séances extraordinaires observées à Melbourne avec le médium C. Bailey ont offert un caractère d'autant plus surprenant que les apports ne consistaient pas seulement en objets matériels, mais aussi en animaux : oiseaux et poissons qui ont dû être dématérialisés et rematérialisés pour voyager dans l'espace et pénétrer ainsi dans un espace clos. Ce sont là des faits qui auront besoin d'être observés un très grand nombre de fois avant de prendre définitivement place dans le catalogue des manifestations spirites ; cependant ils ne sont pas tout à fait isolés ; des analogies les relient aux autres formes de la matérialisation. Nous savons qu'Alfred Russel Wallace cite le cas du transport d'un médium, Mme Guppy, de chez elle au milieu d'un cercle d'expérimentateurs. Nous avons également un récit du colonel Olcott sur la dématérialisation totale du corps d'un médium ; et Aksakof a fait une enquête sur le même phénomène observé avec Mme d'Espérance. Nous pouvons donc supposer que ces animaux ont d'abord été dédoublés, le principe animique et son périsprit étant dégagé de la matière, puis celle-ci amenée à l'état ultra-atomique dans lequel elle devient impondérable, et le tout a été reconstitué à Melbourne dans la salle des séances. Evidemment, ceci n'est qu'une hypothèse et ne peut même être considéré comme une explication, puisque l'on ne peut guère se figurer comment de la *matière vivante* peut être amenée à l'état impondérable sans perdre ses rapports réciproques et ses propriétés vitales, mais dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible d'aller plus loin. En tous cas, si étranges que ces phénomènes puissent paraître, il est possible de trouver dans les riches annales du Spiritisme quelques faits analogues. Pour cette fois, nous signalerons les suivants dont nous empruntons la traduction à la *Revue Spirite* de 1880, page 386.

*
* *

La médiumnité de Mme Thayer

(*Extrait du Sunday Hérald, de Boston*)

Je vous prie de m'accorder une petite place dans votre journal si libéral pour décrire une manifestation spirite, obtenue par la médiumnité de

Mme Thayer, dans ma maison, pendant les soirées des 10 et 11 mars 1880. Le médium, selon son désir, fut soumis aux conditions les plus rigoureuses dès que la Société se fut réunie. Elle fut introduite par ma femme, dans une chambre en face du salon, où elle se déshabilla ; *tous ses vêtements furent minutieusement passés en revue*, et ma femme l'accompagna à la salle à manger où la séance devait avoir lieu. Cette pièce fut soigneusement examinée par tous les assistants. Les portes et les fenêtres furent attachées de manière à rendre toute entrée impossible; les assistants prirent place autour d'une longue table en se donnant la main. Celles du médium étaient tenues de chaque côté par des messieurs (1).

La lumière fut éteinte, et environ dix minutes après, un petit bruit comme le vol d'un oiseau fut entendu ; en rallumant la lampe, un oiseau se trouvait sur la poitrine de l'un des assistants. Le deuxième soir, le médium fut soumis aux mêmes conditions, la même société était présente et placée exactement comme à la séance précédente. Le résultat, cette fois, fut l'apport de très belles fleurs, jetées avec profusion sur la table et sur les genoux des spectateurs. Les fleurs étaient d'une grande variété ; les plus remarquables étaient une grande quantité de *smilax* de six pieds de long environ, laissant dégoutter sur la table l'eau dont elles étaient couvertes, et entrelacées de la manière la plus artistique pour former la lettre S. La société était composée de quinze personnes, toutes bien connues dans cette ville, et disposées à certifier la réalité de ces manifestations auxquelles la fraude ou la tromperie sont restées étrangères.

A vous pour la vérité et la justice,

M. Mc. Ewen, 451 M. Street, Washington. D. C.

(Traduit du *Banner of Light* du 1er mai 1880).

Nous trouvons, en outre, dans le *Banner* du 8 mai, l'attestation suivante datée de Washington et émanant des témoins ayant assisté à ces séances :

... Les soussignés saisissent cette occasion pour déclarer que Mme Mary B. Thayer est connue comme *médium aux fleurs* ; nous affirmons qu'à maintes reprises, pendant les mois de mars et d'avril 1880, deux ou plusieurs d'entre eux se sont trouvés avec elle dans la ville de Washington, à des séances qui eurent lieu dans les conditions expérimentales les plus strictes. Dans ces occasions, il a été apporté, sans l'intervention d'aucun mortel, une pièce de monnaie romaine du IVe siècle, et d'autres pièces de monnaie anciennes, des minéraux, un oiseau, une quantité de fleurs fraîches de sortes diverses, des guirlandes, des ceps de vigne et des plantes dont les racines étaient entourées de terre fraîche. Les fleurs et

(1) Comme dans les séances avec Eusapia. On voit que le médium est avec les assistants et que les mesures de précautions ont été sérieusement prises. Les spirites n'ont donc pas attendu les savants pour exercer un contrôle sévère, comme on le prétend si souvent à tort.

les vignes étaient plus ou moins humides de rosée lorsqu'elles furent jetées sur les tables, devant nous...

Nous affirmons, sans hésiter, que nous sommes absolument convaincus de son honnêteté, et qu'elle mérite toute confiance ; nous engageons notre réputation, en qualité de témoins compétents de la réalité des phénomènes spirites ci dessus produits par sa mddiumnité Ont signé :

L. Smith, D. W. Schmith : Mme O. H. Hechtman ; Mary. . Lévy ; L. Eilen Yates ; Mattie J. Sawyer ; M. C. Edson : Mery L. Edson : Mary J. Higba ; Alma J. Higba ; Henry M. Higba ; John H. Parker ; Geo. Chorpenning ; Alma A. C. Mc. Ewen, M. D. ; Geo E. W : D. C. West H. R. Rogers ; M. D. Mme C. Riddie ; M. R. Renter

BECHER.

Entretiens Philosophiques

L'Intelligence Universelle

L'intelligence est partout et son développement est le seul but de tout ce qui existe.

On la trouve dans les bas fonds de la nature ; même les substances inorganiques, telles que les cristaux, se groupent et se perfectionnent dans l'arrangement de leurs facettes, et les minéraux meurent et se reproduisent. Les observations scientifiques ont prouvé ce fait si intéressant pour le philosophe (1).

Lorsque l'on passe au règne végétal, on constate les mêmes phénomènes, et les horticulteurs ne font qu'accélérer le progrès des plantes en fournissant aux arbres et aux fleurs les conditions les plus favorables possible.

Une grande vérité est inscrite en lettres majuscules dans le grand livre de la Nature : l'obligation du travail, car la nature ne fournit guère à l'humanité que les éléments nécessaires à sa subsistance. C'est l'homme qui, par son intelligence, a conquis non seulement les fruits savoureux, mais surtout le blé, base de la nourriture de plusieurs continents.

(1) Nous croyons que la science n'a pas encore fait cette preuve. Certains faits semblent bien indiqu.r qu'il existe une vie minérale, mais la démonstration de cette hypothèse est encore attendue. (*Note de la Rédaction*)

Donc, quand on arrive au règne animal, cette grande vérité de l'évolution par l'intelligence devient éclatante ; c'est en lettres d'or qu'est inscrite cette loi suprême.

Y a-t-il une étude plus intéressante que celle de la Zoologie au point de vue spiritualiste ? Les savants matérialistes n'accordent que l'instinct aux animaux et croient ainsi avoir résolu un des phénomènes psychiques les plus complexes. Or, je viens de lire la vie des abeilles par Maeterlink, et cet écrivain raconte des faits surprenants, telles que les combinaisons qui les dirigent dans la structure de leurs édifices. Il a constaté que les abeilles savent modifier leurs constructions suivant les circonstances dans lesquelles les apiculteurs les placent et d'après des plans dirigés par des Ingénieurs.

L'ordre et la discipline la plus parfaite règnent dans ce peuple ailé ; des lois mathématiques règlent le travail de chacun de ses membres, et il n'y a jamais de révolte, jamais de grève. Si l'assassinat des mâles existe à époques fixes, c'est qu'il est une nécessité pour la paix et la prospérité de cette république, car la prétendue reine, qui n'a d'autre fonction que de peupler la ruche, ne se marie qu'une fois, le jour de « son vol nuptial ». La loi est la vraie souveraine de la ruche.

Quelques savants ont prétendu que les travaux de l'abeille sont seulement instinctifs, mais aujourd'hui cette thèse est abandonnée et les apiculteurs, comme on l'a vu plus haut, ont donné aux hyménoptères le moyen de prouver le contraire. Maeterlink ne veut pas conclure par une affirmation absolue ; il dit qu'il ignore le secret de cette force, mais il soutient que la progression se faisant surtout par la métamorphose des formes, phénomène invisible pour nous, est une réalité prouvée scientifiquement.

L'instinct, du reste, est le premier degré de l'intelligence répandue dans tout ce qui existe, degré suffisant pour l s vies primitives, mais qui se développe plus ou moins rapidement suivant les conditions dans lesquelles est placé un être.

Ainsi, les animaux domestiques nous fournissent chaque jour des exemples frappants de cette vérité. Le chien ne devient-il pas l'ami dévoué de l'homme, n'arrive-t-il pas à comprendre ses ordres, à deviner même ses désirs ? N'en a-t-on pas vu mourir de douleur sur la tombe de leur maître ?

Le cheval s'attache également à son cavalier. Une anecdote bien touchante est racontée par Lamartine dans son Voyage d'Orient. Un chef arabe fut blessé, désarçonné dans un combat et fait prisonnier ; malgré ses souffrances, il ne peut oublier que son beau Giamha est aussi captif. Il parvient à sortir de la tente où il était attaché, se traîne jusqu'à son cheval et lui dit, après lui avoir enlevé ses entraves :

— Va Giamha, vers ma femme et mes fils, leur dire que le père ne reviendra plus, mais qu'il mourra en pensant à eux.

Giamha flaire son maître, il a conscience de sa situation, il ne veut pas de la liberté sans lui. Il le saisit par sa ceinture, le jette sur son dos et part au triple galop vers la tribu d'Astaoui Eben Tagar... ; en arrivant, il tombe mort, épuisé de fatigue, après avoir poussé un hennissement plaintif pour prévenir la famille du retour du chef... C'est Astaoui lui-même qui a raconté ce fait touchant à Lamartine.

Si le cadre de cet article me le permettait, je pourrais raconter une quantité d'épisodes de ce genre. Que penser en face d'un semblable dévouement, si ce n'est que déjà certaines facultés ont germé chez cet animal ? Par suite des bons traitements de son maître, il se sacrifie pour lui sans hésiter, ne calculant ni ses forces, ni ses fatigues : chez un homme on appellerait un pareil acte de l'héroïsme, pourquoi le nier à un cheval ?

Chez les oiseaux, il se passe aussi des faits bien remarquables... J'ai assisté moi-même à un drame palpitant. Deux hirondelles avaient bâti leur nid dans l'encognure d'une fenêtre de mon appartement, et j'avais donné des ordres précis pour qu'on ne troublât pas ce charmant ménage. Hélas ! par inadvertance un domestique ouvre la fenêtre et le nid tombe dans la rue. Informée de l'accident, je descends en toute hâte, je relève les petits oiseaux qui vivaient encore, je ramasse les débris du nid que je place dans un petit panier bourré d'ouate, je l'accroche à un clou solide et nous refermons la croisée.

Les parents, absents au moment de l'événement, reviennent le jabot plein de nourriture pour leurs chers petits... Ah ! je n'oublierai jamais leurs gazouillements désespérés en voyant les blessures de leurs enfants. Que se disaient-ils tous deux ? assurément des paroles de désespoir. Soudain le père prend son vol et revient

accompagné d'une autre hirondelle. Cette amie examine les blessés, les retourne, puis repart en secouant la tête, ce qui signifiait pour nous « ils sont perdus, rien à faire ». En effet la nichée expirait dans la soirée.

Comment la funèbre nouvelle se répandit-elle ? Je l'ignore ; mais plus de deux cents hirondelles vinrent faire visite aux infortunés parents. Je fus obligée d'enlever le panier contenant les petits cadavres, je les enterrai dans mon jardin au pied d'un rosier. Jamais je ne revis les parents, ils abandonnèrent cette fenêtre et même la maison. Plus prudents que les sinistrés de la Martinique, ils ne voulurent pas rebâtir dans un lieu cause d'une aussi douloureuse catastrophe...

C'est l'orgueil humain qui ne veut pas admettre que nous sommes les frères aînés des animaux ; l'homme se dit le roi de la création, l'unique être intéressant de la planète. « Tout a été fait pour lui, lui seul possède toutes les facultés, toutes les puissances ». Pardonnons aux ignorants, car ils ne savent pas ce qu'ils disent.

Mais nous qui savons, apprenons-leur que l'âme passe par tous les règnes : le commencement de la vie organique est pour elle une cellule protoplasmique ; l'évolution, infinie comme l'Univers, la conduit aux sommets pour en faire un être non parfait (Dieu seul possède la perfection), mais un être perfectionné.

Quelle sublime destinée ! Penser que, par la progression, l'homme se crée lui-même une individualité apte à ressentir toutes les joies, tous les bonheurs, à comprendre toutes les merveilles, toutes les splendeurs, à devenir assez pur, assez grand pour s'approcher de la Cause des causes ! Quand cette foi profonde s'empare de l'âme, celle-ci ne se révolte plus contre les phases douloureuses de l'initiation à la vie psychique ; au contraire, c'est d'un pas léger qu'elle parcourt les sentiers épineux, parce qu'elle sait que ces sentiers conduisent aux sphères brillantes où elle s'épanouira dans la plénitude, de la puissance de ses facultés.

Pour acquérir cette foi, il suffit d'observer ce qui se passe autour de nous, car la loi évolutive est inscrite dans le moindre atôme, puisque tout, même la matière, qu'on a crue si longtemps inerte, tend à des modifications continuelles qui l'affinent. Cet axiôme : « Tout est dans tout » est une vérité absolue, vérité qui donne la clef et la solution des phénomènes qui jadis passaient pour des mi-

racles reconnus aujourd'hui comme les conséquences mathématiques de lois qui régissent la nature.

Développer l'intelligence autour de soi, répandre l'instruction, non celle qui fait des déclassés, des révoltés mais celle qui enseigne à l'homme le but pour lequel il a été créé, est donc la plus grande œuvre philanthropique que l'on puisse entreprendre. Dans l'antiquité et encore de nos jours, on a considéré comme des héros les massacreurs de peuples, on leur élève des statues.

Mais ces apothéoses ne sont qu'un reste de barbarie. Bientôt, ce seront les hommes qui prodigueront leurs plus nobles facultés, leur fortune et toutes leurs forces pour éclairer leurs semblables que nous glorifierons comme nos bienfaiteurs. Si les conquérants sont des destructeurs de chair humaine, eux sont des créateurs d'âmes, des initiateurs à la vie spirituelle.

Baronne CARTIER DE ST RENÉ.

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas

DEUXIÈME CONFÉRENCE (*Suite*). (1)

LA MORALE CHRÉTIENNE

Le renoncement aux biens périssables, qui devait rester d'ailleurs un thème de sermons sans conséquences pratiques, n'équivaut pas à une théorie du travail, à un idéal de justice qui doivent être réalisés dans la production et dans la répartition des richesses. Dès que la communauté comprend seulement quelques petits groupes, les fainéants ne se montrent que trop disposés à imiter les oiseaux du ciel, et Saint Paul rectifie le précepte idyllique par sa simple et forte parole : « Qui ne travaille pas ne mange pas. »

En somme, les idées de civilisation et de progrès, étroitement liées pour nous à la morale, au développement intégral de l'individu et de la cité, restent étrangères à l'idéal chrétien. La science, l'art, le travail collectif, la justice sociale, tout ce qui, unissant les esprits, révélant au-delà de l'égoïsme individuel et national ce qu'ils ont d'universel, de fraternel, nous paraît ici-bas manifester le divin, n'est plus que l'illusion

(1) Voir les Nos d'Août, Septembre et Octobre.

qui nous cache notre incurable misère et qui abaisse nos yeux et notre pensée du ciel à la terre.

Sans doute, la croyance au progrès n'a pas laissé que d'être chez certains penseurs de ce siècle une forme nouvelle de la superstition. Pour les uns, le monde obéit à une pensée immanente, qui le dirige vers le bien et qu'ils retrouvent dans la suite des faits en y opérant les simplifications nécessaires : tout l'art est de négliger ce qui ne concorde pas avec cette dialectique optimiste. Pour d'autres, un hasard qui ressemble à s'y méprendre à la Providence, par les lois d'un mécanisme aveugle, conduit l'évolution cosmique de l'affinité à la vie, de la vie à la conscience, de la conscience individuelle à la conscience collective, et de plus en plus, quelque dépit que nous en ayons, accordant les intérêts contraires, prépare le règne de la paix et de l'amour. Quelque douteuse que paraisse cette métaphysique optimiste, et que si quelques-uns répugnent à ce fatalisme qui absout toute réalité naturelle et historique, il n'en reste pas moins que l'idée de progrès est désormais l'un des éléments de notre conscience et de notre foi morale.

Nous n'admettons pas que le mal soit la conséquence nécessaire du péché, qu'il réponde à la colère d'un Dieu vengeur, qu'il soit à ce titre un bien qui nous permet l'expiation ; nous pensons que le mal est un fait naturel, que la tâche de l'homme est de le corriger, non de s'y résigner passivement; nous pensons que le péché n'a pas une autre origine, qu'il est sans doute en un sens dans la nature humaine, mais que celle-ci est en devenir, qu'elle se modifie lentement, et que la raison de vivre est de contribuer par son effort à le rapprocher de l'homme idéal que nous élevons à mesure que s'élève l'homme réel. Notre conception de la vie morale ne se sépare plus de l'idée du progrès, parce qu'elle ne se sépare plus de l'idée du travail, elle est essentiellement la volonté d'améliorer l'homme en nous-même et, par nous, en ceux qui naîtront de nous, la volonté aussi de transformer le milieu social par l'intelligence de ses lois, en l'adaptant aux conditions de la vie proprement humaine.

III

L'homme moderne est avant tout préoccupé de faire sa besogne sur la terre, de modifier le milieu naturel et social : le chrétien ne peut accorder une bien grande importance à une société où se déroulent sans doute ses actes matériels, mais dont sa pensée s'affranchit, aux lois selon lesquelles se produisent et se distribuent des richesses qu'il méprise et qu'il redoute. Il a son salut à faire et tout ce qu'il donne de son cœur à la vie présente, à ses intérêts, il le soustrait à la vraie vie, aux vrais intérêts, qui ne sont pas de ce monde.

Voilà pourquoi, dans l'ordre polique et social, l'action du christianisme est en quelque façon négative ; il enseigne au pauvre la résignation, il lui offre le paradis ; il adoucit la brutalité des forts, il leur oppose la menace de l'enfer ; mais s'il réussit à organiser le couvent, il n'a pas de principes

selon lesquels organiser la société laïque. La vie politique et économique se déroule au-dessous des sphères sublimes auxquelles il prétend porter la pensée de l'homme ; il l'abandonne aux lois naturelles, au lieu de chercher dans l'intelligence de ces lois le moyen de les plier aux exigences progressives de la conscience humaine. Par là même, il se condamne à s'adapter à toutes les formes de l'injustice et à absoudre ou justifier toutes les iniquités sociales.

On affecte de croire que la morale chrétienne est au-dessus de la discussion, qu'il n'y a rien à y ajouter, rien à y retrancher. Quelques aphorismes banals, qui se retrouveraient chez Confucius, appuient ce lieu commun. La vérité, nous l'avons vu, est qu'il n'est pas facile, dès qu'on veut préciser, de dire ce qu'est la morale chrétienne. La vraie pensée de Jésus scandalise les prêtres qui le proclament Dieu. Sans opposer les sectes les unes aux autres, sans triompher de leurs contradictions, sans contester la hauteur de l'idéal qui leur est commun, nous disons que la morale chrétienne, avec sa théorie de l'épreuve et de l'expiation, avec sa séparation radicale de la nature et de l'esprit, avec son rêve de cité céleste, avec ses sanctions éternelles, ne répond plus à notre conception de la destinée humaine.

Nous n'opposons plus violemment l'esprit à la nature, nous voulons que, par la science et par l'action, il s'exprime de mieux en mieux en elle ; nous ne remettons plus la justice, nous voulons qu'elle se réalise ici-bas dans les rapports des hommes, par notre effort.

Après vingt siècles d'expérience, la morale chrétienne a montré ce qu'elle peut faire ; ce qu'elle n'a pas fait dans le passé, elle ne le fera pas dans l'avenir. Son insuffisance sociale ne résulte pas de la malice des hommes, mais de ses principes mêmes. L'idée du droit lui reste étrangère ; elle franchit la justice sans la voir, d'un élan elle va jusqu'à l'universelle fraternité : aime ton prochain comme toi-même ; tous les hommes sont les fils de Dieu, les enfants d'un même père, d'un père très puissant et très bon, qui est tout amour et qui veut que ses enfants s'aiment.

Vous croyez que vont naître la concorde et la paix, que de l'humanité va se former en une grande famille? Attendez les interprétations et les commentaires de la théologie. L'idée même du Dieu père renferme tout ce qu'il faut pour changer l'amour en haine. L'individu, à le prendre en lui-même, est mauvais, corrompu ; il n'est pas une personne, il n'a pas de droit, il n'est aimable qu'en tant qu'il est aimé de Dieu et qu'il l'aime. S'il renie le vrai Dieu, s'il ne naît point par la foi à la vraie vie, s'il n'entre pas dans la famille sainte, il est fils du diable, damnable, haïssable, et tout sera permis contre l'hérétique.

L'humanité se rapetisse, devient la communauté ; là, seulement, sont les frères ; hors de l'Eglise, pas de salut. Mais les églises se multiplient, s'opposent, s'excommunient.

Au nombre des joies que donne la religion, il faut compter la joie de

haïr et de faire le mal sans remords. Pour contraindre, on a besoin de la force ; avec des paroles de douceur on manie l'épée par les mains de César et on extermine ceux qu'on désespère de persuader.

Usant de la violence, on l'accepte, on la légitime. On associe Dieu le père au pillage, au meurtre, à toutes les brutalités de la guerre. Ce singulier père, qui n'a certes rien d'humain, donne la victoire à ceux de ses enfants qu'il préfère, et il préfère toujours ceux qui sont les plus forts. Il ne se contente pas de voir ses enfants s'entretuer, il prend parti, il égorge les uns par la main des autres, commettant un crime qui n'a même pas de nom dans les langues humaines. Vainement, l'homme prétendrait-il se soustraire à cette nécessité du fratricide, la guerre est dans les décrets éternels de notre père qui est aux cieux ; que sa volonté soit faite sur la terre ! Ce Dieu, qui est tout amour, a besoin de renifler le sang humain. Joseph de Maistre, le philosophe du catholicisme intransigeant, l'a dit, de pâles académiciens le répètent. Ce Béhanzin céleste, cette brute sanguinaire, n'est pas le Dieu de la conscience moderne.

Dans l'ordre économique, il en est de même ; ici encore l'histoire répond à la doctrine et en pose les conséquences. On laisse les phénomènes à leurs lois naturelles et on atténue le mal qu'on ne sait ni prévoir ni prévenir. On a tout fait quand on a prêché l'amour à des hommes que met aux prises une concurrence impitoyable. La charité reste dans les mots, devient une petite chose assez bénigne. Jésus l'entendait autrement et avait de plus dures exigences : Quelqu'un s'étant approché lui dit : « Bon maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Celui qui l'interrogeait était un pieux jeune homme qui pouvait se vanter d'avoir rempli tous les commandements, même celui d'aimer son prochain comme lui-même, — il exagérait. Jésus lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela, viens et suis-moi. » Mais quand le jeune homme eut entendu cette parole, il s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens. Le pieux jeune homme sans doute se consola ; comme lui, les disciples de Jésus depuis des siècles se résignent à la possession des biens de la terre et risquent bravement leur salut éternel.

Aujourd'hui, ce sont les riches eux-mêmes qui vont répétant : « Malheur à vous, riches, parce que vous avez déjà reçu votre consolation. » (Luc VI, 24). Ils savent qu'il leur est plus facile d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, ils le disent et ils tiennent à ce que les pauvres le croient. Quelle meilleure manière d'obtenir la résignation de ceux qui manquent de tout que de faire lever dans le désert de la faim le mirage des noces éternelles !

En fait, on ne réussit à tromper personne : tout le monde réclame le danger d'être riche et l'honneur d'affronter les feux de l'enfer ; tout le monde demande à remplir le devoir de charité, à prendre tout et à rendre

ce qu'il lui plaît de ne pas garder. La charité n'est pas une vertu politique, elle est une vertu théologale, elle ne s'exprime pas en devoirs définis, elle ne pénètre pas les lois et les institutions de la société présente, elle ne modifie pas la condition légale des personnes, elle ne nie pas l'esclavage, elle ne change pas les formes de la propriété, elle laisse des riches et des pauvres, elle engage seulement ces frères ennemis à s'aimer en Dieu.

La cité céleste rétablira la justice ; qui s'élève, s'abaisse ; qui s'abaisse, s'élève. Mais si toute la vie sociale condamne les hommes à se battre, si elle les met violemment aux prises, si elle fait nécessairement des vainqueurs et des vaincus, comment, dans cette lutte, prendraient-ils d'autres sentiments que des sentiments de colère et de haine, et n'y a-t-il pas quelque chose d'absurde et de mensonger à demander à ces hommes tout chauds d'une bataille sans merci de s'aimer les uns les autres. S'ils s'aimaient, ils ne consentiraient jamais à vivre dans une telle société. L'amour ne peut sortir de la haine ; mettez l'amour au principe, si vous voulez le retrouver au terme. Le respect des personnes, la justice dans les rapports économiques, la justice qui ne va pas sans le sens de la solidarité humaine, fera plus pour préparer la fraternité que cette charité hyperbolique, indéterminée, que tout contredit, qui reste en dehors de la cité et qui, livrée à l'arbitraire des individus, ne s'exerce jamais.

Si la morale chrétienne a laissé les institutions politiques comme les lois économiques évoluer en dehors d'elle, ce n'est point par un accident, par une inconséquence de ceux qui la professent sans la pratiquer, cela tient à ses principes mêmes. On dira que la meilleure manière d'agir sur les collectivités est d'agir sur les individus ; qu'on fait les sociétés meilleures en diminuant l'égoïsme de leurs membres, en apprivoisant la bête féroce et lubrique, qui, en chaque homme, est l'ennemie de tous les autres hommes.

Je n'y contredis pas, mais d'où vient qu'après deux mille ans les sociétés ne soient pas plus pénétrées de cet esprit de fraternité qui est ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans le Christianisme ? Faut-il accuser uniquement la malignité des hommes ? Mais les Églises elles-mêmes ne savent qu'accepter le mal social, bien mieux, le légitimer, lui conférer je ne sais quelle autorité divine ; elles ne voient rien au delà de la concurrence meurtrière des individus et des peuples ; elles sanctifient, elles divinisent la guerre ; il n'y a pas une iniquité consacrée par l'usage, à laquelle elles n'assurent la complicité de Dieu.

La vérité est qu'en dépit du fameux : « aimez-vous les uns les autres », le christianisme, dans la vie intérieure de l'individu, s'est trop attaché à ce qui touche l'individu lui-même, a trop négligé les éléments qui, en lui, dans ses tendances les plus hautes, fondent la vie sociale. Qu'importe au vrai chrétien, qui sait la vanité de ce monde et n'aspire qu'à s'en détacher, cette cité terrestre corrompue comme la nature, condamnée comme elle au mal de l'égoïsme et de la mort ?

Les meilleurs se retirent, forment des communautés qu'un même souci des choses célestes inspire ; ils redoutent les affections qui les attacheraient de liens plus forts à la créature ; ils préfèrent le célibat au mariage, la pauvreté à la richesse, la prière et la contemplation au travail ; déjà ils vivent en esprit dans le royaume de Dieu. Pour chacun des hommes, la parole de Jésus et de Paul reste vraie, le jour de Dieu est proche, la sagesse est de vivre dans l'attente de ce jour, qui commence l'éternité. Si la charité est dans nos cœurs, qu'importe la justice dans la répartition des vaines richesses que se dispute la folie des hommes. Le mal est pour les meilleurs l'occasion du sacrifice qui les sauve. L'homme a besoin de croire à la valeur de l'œuvre à laquelle il se dévoue : le christianisme n'a pas réalisé la justice sociale, parce qu'il ne croît ni à sa possibilité ni à sa valeur.

Cette indifférence pour les choses de la terre, cette manière de concevoir l'ordre moral, indépendamment de sa réalisation dans les sociétés humaines, qui sont abandonnées aux lois de la nature, ne va pas sans danger. Il ne manque pas de gens qui sont intéressés à ce qu'une religion, qui prêche aux pauvres la résignation et ne réclame des riches qu'une charité dont ils sont les seuls juges, garde son autorité sur les esprits. A mesure que la foi décroît, la religion trouve ses défenseurs dans ces riches et dans ces puissants que, théoriquement, elle condamne. La justice est en bonnes mains dans les mains de Dieu ; elle aura son heure ; attendons ; il est utopique et impie de vouloir que cette heure sonne jamais aux horloges de la terre. Les risques ultra-terrestres, attachés à la possession des biens périssables, compensent amplement les avantages qu'ils apportent ici-bas ; le peuple a l'espérance du paradis, que seuls ses ennemis peuvent vouloir lui ravir : ne soyons pas de ces hommes malhonnêtes qui volent aux gens leurs illusions.

Ainsi, sous ce prétexte que l'ordre moral est réel, qu'il est arrêté dans le plan divin, qu'il est inéluctable, on s'abstient d'y travailler ici-bas et l'on remet à une autre vie son avènement dont on espère bien n'avoir point à souffrir quand on y croit. On abaisse par là le sentiment religieux qui n'est rien sans la sincérité profonde de l'âme qui l'éprouve. On subordonne la religion aux intérêts terrestres,on vante son utilité politique, on la réduit sans l'avouer à une sorte de gendarmerie spirituelle qui contient le peuple par la crainte des enfers chimériques.

Mais le peuple n'est pas dupe, sa défiance s'éveille et sa haine irraisonnée remonte jusqu'à Dieu lui-même. Il n'y voit plus l'être en qui la conscience humaine se regarde elle-même dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus pur, il y voit un policier géant, le plus haut des fonctionnaires de la bourgeoisie, le symbole de la puissance capitaliste, et il est telle assemblée populaire où le nom de Dieu ne peut plus être prononcé sans qu'il soit couvert par les huées.

(A suivre) GABRIEL SÉAILLES.

Ouvrages nouveaux

A travers l'Invisible

par Mme DE KOMAR

Leynarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques. Prix 2 fr.

Tous ceux qui ont à cœur le développement du spiritisme souhaiteront la diffusion de ce livre charmant qui est fait pour être mis entre les mains des enfants. Enseigner dès le jeune âge les principes de notre philosophie, les faire pénétrer dans les âmes des tout petits, c'est jeter la semence qui germera plus tard et lèvera en riches épis lorsque la vie aura labouré ces intelligences. C'est une tâche délicate que celle qui consiste à mettre les grandes vérités de notre doctrine à la portée des enfants, sans rien retrancher des points essentiels, et en restant cependant toujours simple, clair, attachant. Cette difficulté a été heureusement vaincue par Mme de Komar et dans ce joli petit livre, sous forme de contes, on trouve un véritable cours de spiritisme auquel les grandes personnes s'intéresseront autant que leurs enfants. Le style en est pur, harmonieux et souvent poétique. La tendresse de la femme se révèle sous l'habileté de l'écrivain, et l'on goûte un véritable plaisir à suivre ces récits d'une intimité discrète et gracieuse, où, sans effort, se déroule l'exposé méthodique des points principaux de la doctrine. Souhaitons à cette œuvre élégante tout le succès qu'elle mérite si bien, car elle peut rendre dans les familles les plus éminents services en charmant petits et grands, en faisant luire la vérité mise d'une manière si gracieuse à la portée des simples et des ignorants.

L'histoire mythique de Shatan

par CH. LANCELIN

H. DARAGON, éditeur, un volume in-8 à 7 fr. 50

Est un ouvrage que l'on est surpris de n'avoir pas encore été écrit. L'auteur Ch. LANCELIN, déjà connu du public par d'autres ouvrages, a pénétré au fond de ces matières ardues ; servi par la connaissance des idiomes sacrés de l'antiquité orientale, il a cherché, au point de vue de la science pure et avec une haute conscience d'écrivain, les origines du mythe de Shatan dans les vieilles traditions rabbiniques, dans des écrits antérieurs à la Bible, dans les dogmes religieux de l'antique Orient.

En des pages qui ont l'intérêt d'un roman, bien que bourrées de textes curieux, il suit pas à pas le développement des deux idées parallèles du démon et de l'enfer, qui, depuis des siècles, terrifient l'humanité occidentale : il étudie ce mythe dans l'antiquité, puis dans l'enseignement du Christ ; au Moyen Age et dans les Temps Modernes, il fouille les annales

conciliaires pour en exhumer les décisions, pendant que, au point de vue populaire, il nous montre la formation du rite des diverses messes noires (vaine, sanglante, stercoraire,) etc. Il va plus loin, et, dans un chapitre qui n'est pas le moins curieux de cette œuvre originale, il examine, en s'étayant des théories de l'occultisme, quel sera l'avenir de l'idée démoniaque dans le monde Sa dédicace « *A tous ceux que terrifie la caricature de leurs propres vices* » résume la pensée qui a présidé à la conception de l'œuvre. — En somme, c'est un ouvrage qui intéressera au plus haut point tous ceux — et particulièrement les occultistes et les psychistes — que préoccupent les conditions d'être morales de l'homme vivant et son avenir posthume. Nous reviendrons sur l'étude de ce livre dans une prochaine livraison.

L'amour, acte du monde

(Suite d'Æsus)

La puissance amoureuse. Explication sur les Triades des Bardes, Cosmogonie de Plotin et des Perates, Cosmogenèse Orphée ou Ogmius. — Chez VIGOT Frères, Éditeurs, 23, Place de l'École de Médecine, Paris. Un volume in-18. Prix... 1 fr. 50.

L amour est l'acte du monde, par rapport au présent. Car, depuis l'époque des protozoaires, créateurs de l'univers matériel, jusqu'au dévoppement humain qui aujourd'hui s'accomplit, par l'amour le monde devint.

Cette histoire de l'amour mentionne la distinction fondamendale de Socrate entre l'amour vulgaire et l'amour de l'intelligence, l'audacieuse distinction faite par la duchesse de Champagne entre l'amour marital, reproducteur de l'espèce, et l'amour des amants, enfin l'amour sentimental, dépeint par Rousseau.

Suivent une explication des Triades bardiques, une cosmogenèse et l'identification d'Orphée avec l'Ogmius gaulois.

Fédérations Spirites à Lyon

Fédération spirite lyonnaise et régionale

A la suite de conférences faites aux sièges des divers groupements spirites lyonnais, un Comité provisoire fut nommé avec mission d'élaborer, sous la présidence de M. Célestin Brémond, un projet de Fédération : huit séances de délibération eurent lieu au cours desquelles les statuts furent établis.

Le 2 août, 110 délégués, représentant pour Lyon 36 groupes, se réunissaient pour sanctionner l'œuvre du Comité provisoire et élire le bureau de la Fédération.

Après de légères modifications, les statuts furent votés à l'unanimité des délégués :

MM. Alphonse Bouvier, directeur de la Paix Universelle, Président.

Célestin Brémont, retraité militaire, publiciste, Secrétaire général.

Charles Perrugat, agent commercial, Vice-Président.

Frédéric Fenouillet, licencié en droit, inspecteur d'assurances, Vice-Président.

Mme Suzanne Peters, Vice Présidente.

J.-B. Roche, chimiste, Secrétaire-adjoint.

Clément Théron, professeur, Trésorier.

Joanny Malosse, iudustriel, Trésorier-adjoint.

Le Bureau fédéral adresse un premier appel à tous les spirites de la région qui voudront bien se grouper autour de lui. Il leur rappelle que, pour leur permettre de faire partie de la grande famille, il a cru devoir ne fixer aucune cotisation ; il les invite à s'unir en grand nombre autour de ses travaux a seule fin que triomphe, pour leur plus grand bonheur, les nobles pensées afférentes aux croyances spiritualistes modernes.

500 adhésions ont déjà été envoyées au secrétariat, 5, cours Gambetta.

Pour le Bureau fédéral.

Le Secrétaire général : BRÉMOND.

Fédération spirite lyonnaise

La Fédération spirite lyonnaise nous prie de porter à la connaissance de nos frères et sœurs en croyance qu'elle continue, comme par le passé, l'œuvre de propagande uniquement spirite et désintéressée qu'elle a suivie jusqu'à ce jour.

Dans son assemblée générale du 2 août, après avoir discuté et approuvé les modifications faites aux statuts, il a été procédé à la formation du Bureau qui est ainsi composé pour trois ans :

Secrétaire général : M. Henri Sausse, délégué et président de la Société fraternelle.

Trésorier principal : M. Henri Brun, délégué et président de la Société spirite lyonnaise.

Trésorier-adjoint : Mlle A. Renaud, délégué du Groupe Souvenir.

Secrétaire : M. J. Charbonnel, délégué du Groupe Harmonie.

Secrétaire-adjoint : Mlle A Dayt, délégué du Groupe Allan Kardec.

La Fédération nomme, à chaque réunion, un président de séance, mais n'a pas, suivant ses statuts, de président titulaire.

L'Assemblée générale de la Fédération spirite lyonnaise affirme sa vitalité et sa volonté formelle de continuer, comme par le passé, l'œuvre de propagande spirite qu'elle poursuit depuis vingt années.

Elle a fait, le 4 août 1903 à la Préfecture du Rhône, le dépôt de ses nouveaux statuts et la déclaration prévue par l'article 6 de la loi du 1er juillet 1903. Son siège social est 7, rue Terraille, à Lyon.

Pour la Société spirite lyonnaise.

Le Président : E. BRUN,

Pour la Société fraternelle,

Le Président : H. SAUSSE.

Vers l'Avenir

par Paul Grendel

(*Suite*) (1)

Je concevais la fraternité prêchée par le Christ, l'innombrable famille humaine composée d'êtres de tous les âges, depuis l'enfant vagissant jusqu'aux savants qui étudiant l'univers, réveillent le passé, secouent la cendre des morts, fouillent les sanctuaires antiques, analysent les terrains des époques préhistoriques pour faire la genèse du monde.

Chacun conçu, procréé, vêtu, nourri par la terre doit partir du même germe et aboutir au même but: la terre; mère nourricière, elle se laisse cultiver par tous et tous ont à différents degrés des luttes à soutenir pour le maintien de la vie physique et l'assimilation des connaissances acquises par les générations précédentes. C'est l'immuable loi de notre planète.

Les apôtres de la vérité, ceux qui perçoivent vos voix, morts, nos ancêtres, amis et anciens persécuteurs peut-être, ceux-là doivent sans tarder, répandre la bonne nouvelle, afin que les hommes cessent la lutte fratricide et que l'humanité s'achemine vers la pacification et l'extinction du fanatisme et de l'ignorance.

Tous les hommes partent du même point, s'élancent vers le même but et y arrivent. Cela est aussi rationnel que les lois de l'attraction et de la pesanteur.

Le corps, matière, tombe au creuset qui triture sans cesse les éléments charnels et prépare la gestation de l'esprit emprisonné sur terre. Cette existence suffit pour la plupart des hommes à définir l'enfer, mais l'âme irrésistiblement attirée par la puissance du beau, du bien, de l'idéal tend à monter indéfiniment, c'est le ciel, c'est le Paradis !

Cela ne choque pas ma raison et satisfait mon cœur.

Mais à quoi bon chercher l'essence du bonheur, d'un état de perfection définitive. Evidemment cela est impossible à concevoir dans notre situation inférieure.

Pour développer notre âme sachons les défauts, les faiblesses, les vices de notre nature et sans chercher à atteindre une perfection irréalisable, améliorons notre moi, mi partie chair, matière, sensations, désirs et passions, mi partie fluide et aspirations idéales.

Je méditais ainsi, désormais heureuse, calme et sereine. J'avais goûté au divin nectar de l'initiation réservée naguère à de rares adeptes, et je sentais l'esprit de ma mère, je percevais sa pensée. Elle me communiquait sans le secours des lèvres, j'étais imprégnée, vivifiée, fortifiée par un sentiment de confiance absolue.

Le repas me ramena à la situation présente, j'entrai dans la salle à manger où ma cousine m'avait précédée. Elle dit le Bénédicité mais ne

(1) Voir le n° de juin, p. 741

toucha pas aux mets qui lui furent présentés tandis que je me réconfortai de bon appétit.

— Comment, s'écria Anne visiblement indignée, vous pouvez conserver l'appétit et l'apparence du calme après une pareille révolte !... N'êtes-vous pas accablée de remords pour avoir osé discuter avec votre maître, votre père spirituel !...

— Nous ne reprendrons pas une discussion stérile, nous ne parlons plus la même langue, du moins en ce qui touche nos convictions religieuses, nous sommes toutes deux imprégnées de l'amour du prochain, du désir du bien, c'est suffisant pour rester en relations amicales jusqu'au jour où mon père arrivera.

— Le catholique, dit sentencieusement Anne, ne saurait s'entendre avec l'hérétique, la croyante ne peut vivre avec l'incrédule, ennemie de l'Eglise. Votre audace mérite un châtiment exemplaire et le bras de Dieu vous abattra dès cette vie et vous sauvera d'éternelles tortures.

— J'ai cru ainsi que vous, répondis-je, mais aujourd'hui je ne ressens ni aigreur ni acrimonie. Je vous en prie, vivons en paix en gardant chacune nos croyances.

— Jamais, protesta Anne.

— Je ne puis vous contraindre à ressentir un sentiment identique au mien, mais n'espérez pas me ramener en arrière. Le mal serait pour moi de refermer le livre de vérité après l'avoir entr'ouvert, de reculer devant le pays neuf qui m'est offert. Le crime serait là et non ailleurs, ce serait de tuer en soi ce don divin qui permet de discerner le vrai du faux, de restreindre l'élan de son cœur, de faire des sélections parmi les hommes.

Qu'importe ceux qui traînent dans les cloaques de la bestialité et repaissent leurs corps d'immondes jouissances s'ils ne nuisent à personne. Ils seront un jour écœurés jusqu'au vomissement de leur ignominie, de leur présente abjection, et ils viendront d'autant plus vite au bien que nous serons patients, tolérants, indulgents pour leurs fautes. Mais ceux qui ont entendu comme moi la voix des morts, qui ont entrevu les inoubliables visions de l'au-delà seraient pour longtemps misérables, s'ils reniaient leur foi nouvelle.

— Satan se montre enfin, s'écria ma cousine, tu te dédis, tu admets le châtiment.

— Vous m'entendez mal, celui, qui ayant été initié, ayant compris la vérité, s'arrête ou rétrograde, entrave pour longtemps l'essor de son âme. Doué de libre arbitre si par faiblesse, orgueil ou égoïsme il ne veut plus comprendre ni voir, il recule et se condamne à refaire en de nouvelles existences le chemin déjà parcouru. Nous n'aurions aucune raison d'être sur terre sans cesse, tâche dévolue à chacun, sans ce rôle à remplir.

Quant à Satan, laissez, croyez-moi, cette tête cornue, ces pieds fourchus, épouvantail enfantin, dont chacun rira avant un demi-siècle. Le monde marche, vous ne l'arrêterez pas et s'il manque une main pour

porter la bannière du progrès, je serai cette main qui étalera aux yeux de tous les immortels principes du christianisme : Fraternité, liberté, charité !

— Seigneur, éloignez de moi cette folle, s'écria Anne en reculant, les démons donnent l'éloquence aux orgueilleux, ils couvrent des fleurs d'une vaine rhétorique la pourriture des sophismes, ils sont les despotes des vierges égarées par la suffisance et l'erreur.

C'est le règne de la perversité : C'est la manifestation du mal. Je fuirai votre présence.

— Je me retirerai chez Mme Delorge.

— Vous resterez ici, je ne vous abandonne pas encore. Nous solliciterons le secours de Dieu pour chasser Belzébuth, nous prierons !

— Priez, priez, vous démontrez ainsi l'inanité des demandes adressées à la divinité, puisque chacun prie pour soi et contrairement aux vœux d'autrui. Plus humble, je prie les puissances de l'au-de là, les anciens humains, ceux qui me guident, de me conserver le calme, la paix et l'énergie dont je suis douée depuis ma conversion à la libre pensée.

— Satan ! Voleur d'âmes, retire-toi ! Tentateur, suppôt de l'enfer, arrière !

Anne me quitta sur cet exorcisme et si ce n'avait été la douleur et la crainte qui contractaient son visage, j'aurais éclaté de rire.

Est-ce le fruit du sacrifice de ta vie, Christ, pur et sublime esprit qui prêchâs l'espérance, la rénovation, la charité, est-ce le résultat de ton supplice?

Je vois clairement l'inutilité du culte, le vain effort des formules, des cérémonies religieuses... Le Christ, présent aux manifestations faites en son nom pourrait-il tolérer que l'on dénaturât ainsi sa pure doctrine ?

Je veux, autant que le permettra ma nature imparfaite, être le reflet de ta foi, sublime crucifié. Comment serais-tu heureux du martyre physique ou moral des hommes !

N'ayant plus de relations amicales avec ceux qui m'inspiraient autrefois la confiance et le respect je restais de longues heures absorbée dans la recherche des causes du mal.

Pourquoi, me demandais-je, l'homme repousse-t-il la vérité ?

Et je compris l'impossibilité d'une entente fraternelle tant que les religions partageraient, diviseraient les humains sur la question capitale des croyances.

51

Parabole de l'au-delà

Le maître donna des grains à ses serviteurs et leur dit : Allez et semez, mais prenez garde en quel terrain tomberont ces graines, car selon le lieu ou elles germeront, elles donneront un froment agréable et réconfortant où elles produiront une plante infectée des miasmes malsains de la terre et contamineront ceux qui s'en nourriront.

Les serviteurs s'en furent en tous lieux. Les uns oubliant les conseils du maître, semèrent à tous les vents, les autres s'en furent à la recherche des terrains propices, mais à peine les avaient-ils trouvés qu'ils se disputaient la possession de ces terres. Les luttes, les rixes suivaient la discussion et le sang contaminait le sol.

Les grains levèrent, les épis se balancèrent au vent et les hommes purent apaiser leur faim. Mais la terre recélait de mauvais germes qui détruisaient la richesse primitive des semences, les hommes, mal nourris, languissants, hargneux, impitoyables se battaient pour la possession de ces grains que chacun prétendait avoir avec leur valeur première.

Le maître revint et vit ses serviteurs couverts d'ulcères et de maux hideux.

— Quelle nourriture absorbez-vous pour être ainsi contaminés, demanda-t-il ?

— Nous cultivons, récoltons et consommons les grains que vous nous avez distribués, dirent les serviteurs, mais ils sont peu réconfortants. Les parasites les dévorent, la pourriture nous les dispute et nous sommes malades et misérables.

Le maître visita les champs couverts de céréales et après avoir examiné les longs épis dorés, il dit :

— Hommes paresseux et orgueilleux, vous avez méconnu mes conseils, vous avez répandu les graines précieuses dans les sillons des plaines en négligeant de détruire la vermine et l'ivraie. Ce grain aux tiges élégantes n'a plus que l'apparence du froment primitif, il est né d'un sol souillé d'immondices et porte dans votre sang la décrépitude et la tare du mal.

« Imprudents serviteurs, arrachez jusqu'aux derniers ces grains contaminés, remuez, assainissez la terre et je vous rendrai le pur froment d'autrefois.

Les serviteurs hésitaient, ils espéraient encore que des épis jaunissants sortiraient les grains réconfortants.

Le maître dit alors :

— Ainsi sont les hommes, ils ne veulent avouer leurs erreurs, leur orgueil, leur misère et tant qu'il en sera ainsi leur corps pâtira.

Le Christ fit comme ce maître, il prodigua les paroles de paix et d'amour, mais elles furent dénaturées et tant que la source de charité et de fraternité sera contaminée, la guerre et la haine règneront sur terre.

Il faut détruire l'erreur pour avoir un cœur vierge, un esprit sain prêt à recevoir la parole de vérité.

Combien les discussions d'un dogme obscur sont vaines et stériles, combien la reconstitution du passé est incertaine !

Recevons cette précieuse graine d'amour, répandons-la avec prudence et sagesse. Préparons la terre, c'est-à-dire la conscience à s'éclairer et à se dégager des tares du passé. Quand l'homme consentira à se connaître,

quand il aura admis ses défauts et ses tares il ne verra plus la paille sur l'œil du prochain, mais il éloignera la poutre qui obstrue sa propre vision.

L'Eglise en son immuabilité, en son infaillibilité, prépare la floraison exubérante des vices humains.

L'orgueil s'élève en un arbre immense qui étend sur le sol d'innombrables racines et couvre d'un impénétrable feuillage les enseignements primitifs. Il oblitère la raison, détruit la science, arrête les progrès, et l'épi stérilisé ne produit plus le bon grain. Il contamine la végétation.

52

Parabole

Le Seigneur dit à ses disciples :

« Que chacun se recueille, se purifie dans le jeûne et la prière afin de se dégager de toutes souillures tandis qu'il est sur terre. Ensuite nous entreprendrons un long voyage durant lequel les tares et les vices contractés en ces lieux seront un écrasant fardeau.

« Prenez garde aussi de ne pas amasser d'inutiles bagages d'objets sans valeur, élaguez les miasmes malsains, les ferments douteux qui paralyseraient les ailes de votre âme et troubleraient la vue de votre esprit.

« Soyez-en certain, vous serez payés plus qu'au centuple de vos privations et de vos peines. Vos yeux verront ce que votre désir ne peut concevoir. Vous serez enveloppés d'une atmosphère éblouissante de clarté, de paix et de bonheur.

« Autour de vous chantera la lyre du pur amour, ses cordes vibreront selon vos désirs. Vous connaîtrez le bien, vous comprendrez le beau, vous serez transportés d'allégresse, vous entendrez la voix harmonieuse de l'universelle puissance, vous serez imprégnés de bonheur et votre âme, connaissant sa grandeur, se réjouira d'être immortelle.

« Mais gardez-vous d'oublier mes paroles avant le grand voyage, de suivre le mirage du bonheur, et d'emplir votre besace du souffle empoisonné du mal.

— Seigneur, dirent les disciples, comment pourrons-nous reconnaître le bien du mal ?

— Pensez aux autres plus qu'à vous-mêmes.

« Pensez à votre âme plus qu'à votre corps.

« Craignez la souillure de votre esprit plus que la déchirure de votre chair, laissez couler votre sang plutôt que d'égratigner votre conscience. Amassez les bonnes actions. Ayez pitié de tous. Amendez-vous. Soyez inflexibles pour vos faiblesses et pleins d'indulgence pour les erreurs d'autrui. Allez et ne péchez plus car le royaume du ciel sera votre demeure dès le dégagement de la chair si vous suivez mes conseils.

Et le Seigneur laissa les disciples se préparer au prochain départ. Ils

se dispersèrent et se retrouvèrent aux portes de l'infini où le Seigneur les attendait. Ils s'envolèrent ensemble.

Mais à peine avaient ils entrevu les merveilles de l'espace que beaucoup de disciples se sentirent accablés de lassitude.

— Seigneur, dirent-ils, nous ne pouvons vous suivre, veuillez nous secourir !

— Quel poids vous oppresse, demanda le Seigneur.

— Nous avons pris selon votre conseil, nos bonnes œuvres et nos prières afin de les offrir au maître supréme.

Le Seigneur jeta un regard sur les besaces de ces voyageurs fatigués et leur dit :

— Je vois là des œuvres conçues dans l'esprit étroit du fanatisme et de l'égoïsme !... Où sont vos bonnes œuvres, celles qui ont amené les autres âmes, vos sœurs, à la connaissance du bien, du devoir et de la vertu ? Je trouve le vain bagage de la vanité qui vous incita à la prévarication, à l'astuce et à la suppression de la justice.

Les disciples confus cherchaient les vertus qui eussent diminué le poids lassant. L'angoisse entrait en eux, ils sentaient accablantes les actions dont ils étaient entourés sans pouvoir en éliminer une seule et ils dirent :

— Seigneur, ayez pitié !... Nous avons entrevu la beauté immaculée de l'infini et nous serons à jamais misérables et désenchantés s'il nous faut retomber au noir séjour des êtres de chair, s'il nous faut lutter et souffrir après avoir perçu l'éternité du beau et du bien !...

Le Seigneur répondit :

— Je ne puis vous délivrer. A chacun selon ses œuvres, vous avez méconnu ma parole et ce bagage encombrant d'erreurs et de faiblesses charnelles vous rejette vers la terre.

Mais vos yeux ont vu. Où que vous soyez votre âme cherchera sa patrie et cette recherche de l'idéal séjour sera désormais votre sauvegarde.

Les disciples imprudents et vains descendirent, attirés vers la terre par les mauvais ferments qu'ils avaient accumulés autour d'eux et qui retournaient à leur source tandis qu'ils voyaient, en gémissant, s'envoler dans une radieuse apothéose le Seigneur et les sages disciples.

53

Les luttes intérieures, les déceptions, l'isolement de cœur sont fréquemment suivis de prostration, de tristesse et de déperdition des forces. D'abord soutenue par le désir de m'affranchir de l'erreur, affermie par la transformation de mon être, exaltée d'être délivrée d'entraves comprenant a nécessité de l'initiative privée et de la possession pleine et entière du libre arbitre je me croyais très vigoureuse, très résistante.

Cette surexcitation de l'esprit, cet état si nouveau m'affaiblissaient et mes forces décroissaient.

M'aliter, souffrir ne m'effrayaient guère, mais je savais le danger de la lutte lorsque le corps pantelant, brûlé de fièvre ou angoissé de douleur, ne laisse plus la prépondérance aux facultés intellectuelles.

Anne me guettait. Je ne pouvais faire un pas au dehors, voir qui que ce fût sans le contrôle d'une surveillance hostile. J'ai écrit à mon père de hâter sa venue, mais dans combien de jours, de semaines sera-t-il auprès de moi ? Je l'ignore. Je resterai passive tant que durera mon séjour chez ma cousine.

Le docteur même, à la merci de ma parente, ne peut m'être d'aucun secours.

Ses questions me prouvent son entente avec Anne et le père Saint-Jean.

Le mal s'aggrave, j'éprouve une lassitude extrême, un indéfinissable malaise, une torpeur suivie d'agitation. Les aliments me répugnent et le goût de la vie décroît. Si je n'avais mon père et toi, Elos, je m'endormirais dans la fièvre et le délire sans rien regretter. Mais je veux te revoir et prodiguer à mon père cette tendresse filiale dont mon cœur déborde.

Tandis que le soleil disparaissait dans un mouvant océan de pourpre et de fusées d'or, Anne entra avec son directeur.

— Ma fille, dit-il, la main de Dieu s'abat sur vous. Vous serez châtiée avec une extrême rigueur. Vous avez déserté les rangs de l'armée de la foi, vous avez abandonné votre poste et vous connaîtrez les effets de la vengeance divine. Vos souffrances présentes ne sont rien auprès de celles qui vous attendent. Vous perdrez la force, le ressort de la jeunesse. Vous resterez faible, languissante comme un vieillard et si vous quittez la terre en l'état d'âme actuel votre supplice n'aura pas d'égal.

— Mon père, dis-je, gardant cette appellation dérisoire par ancienne habitude, veuillez m'épargner en ce moment.

— Votre salut m'est trop cher pour vous abandonner, je viens vous défendre contre vous-même et vous arracher au prince des Ténèbres. Ma chère fille, unissons nos cœurs, murmurez les prières quotidiennes et mon âme sera délivrée d'une cruelle inquiétude. Je vais prier à haute voix, Maïa, imitez-moi. Je vous apporte un scapulaire touché par le Saint-Père, des médailles miraculeuses, vous ne tarderez pas à sentir l'effet bienfaisant de ces objets. De même que votre âme reviendra au bien, votre corps sera vivifié par la volonté de Dieu.

Je me redressai, le visage rouge de fièvre en réclamant le calme et le repos.

— Vous refusez mon aide, s'écria le père Saint-Jean, malheureuse enfant ! Mais vous reviendrez à l'Eglise, je le veux, je l'ordonne. Abattue par la puissance divine, vous comprendrez le sens de cette épreuve et vous rentrerez au bercail irrévocablement à nous.

— De quelle valeur serait une décision prise en l'état d'épuisement où je suis,

— Mais je vous assiste, votre digne parente aussi et notre instruction religieuse, notre foi valent plus que vos protestations. Le repentir n'a que faire de la santé, à l'heure dernière le pécheur fait amende honorable et s'assure ainsi le bonheur éternel. Docile à nos conseils,reposée en notre protection, soutenue par nos vœux ardents, vous recouvrerez la paix, le bonheur, chère brebis égarée, autrefois la plus belle, la plus docile du troupeau.

— Je protestai de nouveau.

— C'est la lutte suprême, reprit le père Jean, le doigt divin apparaît dans cette épreuve soudaine, il me désigne pour votre sauvetage. Ma fille bien-aimée, pour vous enlever aux ténèbres et vous entraîner vers l'éblouissante lumière du Paradis, je donnerais ma vie !

— Mon père, murmurai-je,vous êtes cruel, il n'est point humain, point convenable qu'un homme s'acharne ainsi auprès d'une jeune fille malade !

— Maïa , dit Anne, en me prenant les mains, soyez forte comme une digne servante de l'Eglise. Laissez-nous agir sur votre esprit comme il convient, vous êtes en danger. Acceptez la protection de votre directeur, jetez-vous dans les bras du Seigneur, appelez à votre aide les vertus théologales, elles seront votre soutien, votre égide et vous sortiront de l'erreur !

— Par pitié, laissez-moi ou je serai réduite à chercher un refuge dans une maison de santé.

— Le voulez-vous, s'écria le père Saint-Jean ? Les pieuses filles des communautés hospitalières vous soigneront avec le plus grand dévouement.

Je compris aussitôt le danger. Mon libre arbitre méconnu ; chacun attaché à la proie désignée par le père, me torturerait, j'entrerais facilement dans une de ces maisons pieuses, mais j'ignorais comment j'en pourrais sortir. Je resterai ici. Je suis incapable de penser aujourd'hui. Dans huit ou quinze jours je serai peut-être la Maïa d'autrefois.

— Chère enfant, s'écria Anne, la grâce opère. La vertu des médailles agit, le scapulaire vous anime de sentiments chrétiens.

Ils s'éloignèrent et je retombai dans la terreur de l'asservissement. Le temps n'est plus où le pouvoir séculier entrait dans les familles, arrachait de gré ou de force ceux qui gênaient l'omnipotence de l'Eglise. Les cachots et les geôles n'étouffent plus les plaintes des captifs et des suppliciés.

Les représentants du Christ craignent les lois,mais quand ils rencontrent une jeune fille sans soutien, sans protecteur ils usent de toutes leurs armes.

Dans la fièvre qui m'oppressait revenaient des histoires lugubres, des faits de captation, de réclusion. Malade, surveillée, je ne pouvais recourir à personne.

54

Visions

Quand la personne qui veillait aux soins nécessités par mon état de prostration se fut retirée, je tombai en une langueur extrême, une faiblesse excessive immobilisait mes membres, mes pensées tourbillonnaient comme les feuilles mortes au vent du Nord, mon moi semblait s'éteindre, s'anéantir. Bientôt de cette prostration profonde sortit comme une autre Maïa légère, heureuse, jouissant de facultés mieux développées. Je vis une foule compacte.

C'étaient des hommes et des femmes si pressés les uns contre les autres que les murailles semblaient devoir craquer sous cette masse humaine.

Insensibles à cet état, ils s'élevaient les uns au dessus des autres comme pour montrer leur visage, mais je ne connaissais personne parmi eux.

Ils s'agitaient, discutant évidemment d'une importante question. C'était un remous vivant, de têtes, de bras, de torses disparaissant, se fondant les uns dans les autres pour reprendre peu à peu leur individualité.

Enfin l'un de ces êtres, au visage d'ascète quitta le groupe dont il faisait partie et vint si près de moi que je me reculai.

— Maïa, n'aie crainte, dit il, nous sommes ici en de bonnes intentions, tu seras soulagée et réconfortée par notre présence.

Qui êtes vous ? demandai-je. (*A suivre*).

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Récemment les deux illustres professeurs Mohl et Dessoir, *arcades ambo*, qui *tombèrent* si bravement A. Rothe, sur un ordre venu d'en haut, ont éprouvé le besoin de démasquer E. Paladino, à propos des séances données par elle à Monaco. Dans *Luce e Ombra*, le professeur Aureliano Faifofer leur répond vertement. Ces deux impeccables prétendent démontrer que les hommes de science de tout ordre qui, depuis près de vingt ans observent Eusapia dans les conditions les plus sévères, se sont *grossièrement* laissé berner. On comprend qu'il ne fallait pas moins que ces deux génies pour ouvrir les yeux aux hommes ainsi aveuglés.

Le professeur Faifofer déclare qu'Eusapia est restée chez lui environ quarante jours et qu'il a assisté à une vingtaine de séances. Il n'en donne pas le récit détaillé, mais il appelle l'attention sur un certain nombre de faits des plus démonstratifs. Outre les soulèvements de tables à soixante et soixante-dix centimètres, *sans aucun contact*, nous signalerons deux ordres de phénomènes que l'on ne trouve pas dans toutes les séances d'Eusapia : les altérations de poids et la lecture des pensées.

Notons d'abord une particularité des expériences de lévitation : Eusapia étant placée sur une *balance*, la table à son contact s'enleva des quatre pieds, sans que la balance ait marqué aucune augmentation de poids, ce qui n'aurait pas eu lieu si Eusapia avait fait le moindre effort pour la soulever. C'est un mode de contrôle qui nous semble sans réplique.

Plus tard, Eusapia étant toujours sur la balance, celle-ci en parfait équilibre marquait 54 kilos. Sur la demande qui en fut faite, la balance indiqua successivement une augmentation de poids puis une diminution de deux kilos. Plus tard encore, Eusapia se tenant debout à vingt centimètres de la balance, le professeur Faifofer toucha le bord de celle-ci avec le bas de la jupe d'Eusapia et la balance se mit aussitôt à osciller.

Voici pour la lecture de pensées : La comtesse Elsa Albrizzi, assistant à une séance avec ses deux jeunes filles, avait fixé dans ses cheveux un joyau qu'elle désirait offrir à Eusapia. Pendant la séance elle pria John de lire dans sa pensée et de se charger de son exécution. Peu après, sans donner d'autre explication, elle s'écria : « Merci, excellent John ! Je vois que tu m'as comprise ! » La soirée terminée, Eusapia se retire dans sa chambre et au moment où la comtesse sortait du salon, la bonne qui avait accompagné Eusapia descendit à la hâte, lui rapportant le bijou qu'Eusapia venait de trouver attaché à son corsage. C'est alors seulement que la comtesse fit connaître le genre de prière qu'elle avait adressée à John et elle fit prier Eusapia de garder le bijou.

Dans une séance suivante, elle fit la même demande et peu après une de ses filles annonçait qu'on venait d'introduire une pièce de monnaie dans sa main, tandis que l'autre disait qu'on venait de déposer sur les siennes un objet en étoffe. On fit la lumière et la comtesse déclara qu'elle avait cousu à son corsage une bourse contenant une pièce de deux centimes et que John avait parfaitement exécuté sa volonté, en donnant la pièce à l'une, et la bourse décousue sans aucune déchirure à l'autre. Il est inutile de dire que les jeunes filles n'étaient pas dans le secret.

Avant de terminer, signalons encore un moyen de contrôle tout à fait inusité avec Eusapia. Le professeur Faifofer renferma Eusapia dans une cage dont les parois étaient en *tulle*. On était en pleine lumière et aux questions posées par l'expérimentateur, des coups énergiques retentirent en réponse sur la table placée près de la cage.

Nous laissons la parole à Messieurs Molh et Dessoir pour expliquer par quels trucs grossiers Eusapia est parvenue cette fois encore à donner le change aux assistants.



Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

The Harbinger of Light

consacre un long article à démontrer que C. Bailey, le médium aux apports orientaux et vivants, n'a pas eu recours à la fraude. Il ne l'a pu pour les phénomènes physiques, puisqu'il a été déshabillé complètement, revêtu d'un costume neuf, appartenant à un assistant, puis enveloppé dans un sac scellé au cou et aux poignets. Quant aux phénomènes intellectuels, il faut se rappeler qu'il est d'une intelligence ordinaire et n'a reçu qu'une instruction très sommaire. Il n'a donc pu donner de lui-même tous ces détails sur l'histoire, les mœurs et les monuments de l'Assyrie, de l'Egypte et même de la Grèce. Il n'a pu déchiffrer les inscriptions cunéiformes des tablettes et cylindres Assyriens, non plus que les hyéroglyphes Egyptiens.

Light

Depuis le drame de Belgrade presque tous les Nos *de Light* contiennent des lettres et articles, les uns approuvant, d'autres attaquant la façon dont M. Piddington a conduit son enquête, au nom de la *Société de Recherches psychiques*, sur la vision prophétique de la scène de carnage que tout le monde connaît. Le n° du 3 octobre contient encore trois lettres sur ce sujet. Nous renonçons à entrer dans cette discussion.

Mme d'Espérance, bien connue de tous les spirites français, raconte qu'un de ses amis, séduit par les promesses du théosophe Keightley et espérant acquérir par l'ascétisme une puissance irrésistible sur les élémentals, etc.... s'était laissé affaiblir à un tel degré que sa vie était en danger. Elle s'adressa au théosophe directement, puis par l'intermédiaire de Richard Harte, mais sans succès et elle vit succomber le malheureux adepte. Plus tard, ayant appris que plusieurs jeunes gens, toujours sous la même influence, se proposaient de créer dans le sud de l'Amérique une colonie théosophique, dans l'espérance de provoquer la *réforme du monde par la force de leurs pensées* et, dans ce but, réalisaient toutes leurs propriétés, elle résolut d'écrire une lettre pour les détourner de ce chimérique projet.

Connaissant fort peu la théosophie, elle se trouvait impuissante à présenter des arguments décisifs et se décourageait, lorsqu'elle sentit tout à coup sa main entraînée et pendant une heure écrivit sans hésitation, sans une seule rature, en un style qui n'est pas le sien, une lettre signée du nom de R. Harte, qu'elle n'avait vu qu'une fois et qui est décédé dans le courant de Février de cette année.

Voici le résumé de cette lettre : Le contrôle commence par déclarer qu'il comprend que Mme d'Espérance, n'ayant que de très faibles notions sur la théosophie, ne trouve que très difficilement des arguments efficaces

pour détourner ses jeunes amis, entraînés plutôt par une sorte d'hypnotisme ou de suggestion que par un examen approfondi de faits. Quant à lui, après un commerce de dix à onze ans avec les principaux fondateurs de la doctrine et un séjour de deux ans et demi dans l'Inde, où il lui fut impossible de rien apprendre sur les fantastiques *Mahatmas*, il a pu acquérir la conviction qu'il ne se trouvait en présence que d'un ramassis de toutes sortes de vieux systèmes orientaux et occidentaux, agrémentés de quelques additions. Il y avait perdu beaucoup de temps et d'argent.

Il pense que Mme Blavatsky et quelques autres adeptes ont pu être contrôlés et entraînés par certaines influences indignes d'aucune autorité ; que ce qui domine parmi les théosophes d'Occident est l'*Ignorance*, tandis que chez les Orientaux on trouve surtout la *Crédulité*. Celle-ci chez les Hindous et les Bouddhistes est, selon lui, *colossale et stupéfiante* et exclut tout raisonnement, toute étude approfondie des faits. Chez certains, comme Judge, on trouve une irrésistible tendance à la fraude. L'égoïsme et la vanité de quelques-uns les portent à se considérer comme appelés à jouer le rôle de représentants et de porte-paroles de la divinité. Les quelques phénomènes psychiques qu'il a observés étaient interprétés des façons les plus diverses et les plus fantaisistes. Les mortifications que les adeptes s'imposent ne peuvent avoir pour résultat que de troubler la santé du corps et celle de l'esprit livré sans défense à tous les entraînements d'une imagination déréglée. Pour l'auteur de la lettre : « on ne peut être tout à fait bien portant et maître de son intelligence et en même temps *un bon Théosophe*.

Aujourd'hui les Théosophes seraient partagés en trois camps se déclarant réciproquement hérétiques et se haïssant vivement : les partisans d'A. Besant, ceux de Tingley et ceux de Keightley.

Quant à la colonie proposée, son expérience lui permet d'affirmer qu'elle ne peut aboutir qu'à un désastre lamentable.

La théosophie est, pour lui, comparable à une fièvre qui ne peut durer, car elle ne s'appuie que sur le sentiment et non sur l'étude scientifique patiemment poursuivie. La prétention des jeunes adeptes, auxquels Mme d'Espérance s'intéresse, de transformer le monde *par leurs pensées* ne peut que les rendre ridicules ; quelle que soit la puissance que l'on veuille attribuer à la suggestion, il ne peut être donné à quelques hommes de bonne volonté d'y soumettre les masses.

Peu à peu on pénètre jusqu'aux parties les plus secrètes des montagnes du Thibet et avec la connaissance des faits réels disparaîtra la fantasmagorie des Mahatmas et de la *Doctrine Secrète*. Or, Harte termine en disant que, grâce à sa situation de désincarné, il a pu suivre un groupe de missionnaires à travers tout le Thibet. La plupart ont succombé aux atteintes du froid. Deux seulement ont survécu, ont pénétré dans la ville Sainte et ont pu se convaincre avec lui : « des fraudes de la Théosophie Occidentale, telle que l'ont enseignée Mme Blavatsky et ses collègues. »

Quel est l'auteur véritable d'une telle communication ? Nous admettons sans réserve qu'elle n'est pas de Mme d'Espérance, dont l'honorabilité est au-dessus de tout soupcon.

Chaque semaine à peu près le *Light* contient une ou deux lettres sur la *réincarnation*. La plupart, nous avons à peine besoin de le dire, lui sont contraires : en voici cependant une qui lui est favorable et dans laquelle les *faits* à l'appui sont présentés avec un bon sens et une sincérité qui nous ont frappé.

Elle est intitulée : « *La Réincarnation peut-elle être prouvée ?* » L'auteur commence par dire qu'en Angleterre la grande majorité des spirites refusent d'y croire, parce que presque tous les médiums parlant à l'état de trance déclarent, non pas que la réincarnation est certainement un mythe, mais qu'ils n'ont aucune notion à ce sujet. En outre, les hommes trouvent le séjour de la terre si triste, qu'ils ne peuvent se faire à l'idée d'y revenir. Enfin la plupart des spirites se réservent en demandant des preuves et ne pensent pas que l'on en ait encore de suffisantes.

« J'étais du nombre de ces derniers, continue-t-il, et je rejetais ce point de doctrine avec d'autant plus d'énergie, que pendant longtemps, les esprits qui se manifestaient par ma médiumnité lui étaient nettement opposés. Mais depuis trois ans un groupe d'esprits viennent dans notre cercle, qui est privé, et proclament que la réincarnation n'est pas une pure théorie, mais un fait. Quand je repris mes sens la première fois et que l'on me fit connaître ce que j'avais dit, je protestai vivement d'abord contre le choix qui était faitde moi, adversaire décidé, pour défendre une telle théorie. Cependant ils y revinrent avec une telle insistance, que l'on finit par leur dire : « Pouvez-vous nous le prouver ? » Ils nous répondirent : « Laissez-nous d'abord vous montrer qui nous sommes et lorsque vous aurez suffisamment confiance en nous, nous achèverons notre œuvre. »

Ils donnèrent alors de telles preuves d'identité et de leur connaissance du passé, du présent et, dans certains cas, de l'avenir ; ils rendirent aux membres de ce petit cercle de tels services de tout ordre, qu'une pleine confiance leur fut accordée.

« Ils promirent alors de nous mettre en relation avec des personnes que nous avions connues dans une précédente existence et de nous montrer des scènes de nos vies passées, que nous reconnaîtrions. Un soir on nous décrivit une dame, en me disant que je la rencontrerais sous peu. Dix jours plus tard je me rendis sur une plage de bains de mer, où je n'étais jamais allé et où je retins un appartement par correspondance. A mon arrivée l'hôtesse me dit qu'il y avait dans la maison une dame qui attendait impatiemment ma venue. Elle était étrangère au pays et était venue deux jours auparavant occuper un appartement. Elle avait dit qu'elle avait souvent des songes dans lesquels elle voyait des personnes qu'elle devait rencontrer dans la suite. « Ainsi, ajouta-t-elle, j'attends

çette semaine, M. W. . que je ne connais pas. Je ne sais où ni quand, je sais que cela aura lieu ».

Dès que je la vis, je la reconnus pour la personne qui m'avait été décrite. Nous entrâmes naturellement en conversation et il devint évident pour nous que nous nous connaissions, quoique ne nous étant jamais rencontrés dans cette vie.

Nos amis spirituels nous dirent qu'ils avaient ménagé cette entrevue parceque nous nous étions connus dans une précédente existence. Il est certain que dès le premier abord nous nous trouvâmes amis. Je la présentai à notre cercle et, là, plusieurs scènes de notre vie antérieure se reproduisirent.

Une preuve bien plus frappante fut donnée à un autre membre du cercle. Elle fut présentée à un Monsieur et aussitôt sa mémoire lui retraça une autre existence dans laquelle elle l'avait connu. La reconnaissance fut réciproque, car il sourit, en disant : « Vous vous souvenez donc de moi ?.. S'il en est ainsi, que chacun de nous écrive à part les noms sous lesquels nous nous sommes connus ». C'est ce qu'ils firent, puis ils échangèrent les feuilles de papier sur lesquelles ils avaient inscrit les noms. Ils étaient identiques.

Si l'on ne veut pas y voir une preuve, je demande qu'on me fournisse une autre explication. Pour moi, je m'en tiens à ce que nous ont dit nos esprits-guides.

Je pourrais citer encore d'autres preuves, mais je préfère m'en tenir à celles-là. Pourquoi les esprits qui nous ont si bien prouvé qu'ils disaient la vérité sur tous les autres points, nous tromperaient-ils sur celui-là ? »

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Revue scientifique

Les n° du 17, 28 et 31 octobre de cette Revue renferment une étude des plus intéressantes de M. G. Le Bon sur l'énergie intra-atomique. Nos lecteurs ont eu sous les yeux le remarquable article de William Crookes sur la radio-activité de la matière et ils ont pu constater que l'atome chimique n'est plus, comme on le croyait depuis deux mille ans, une unité irréductible. L'atome est formé d'ions et d'électrons, et ceux-ci peuvent s'échapper dans l'espace. C'est un dogme scientifique qui s'effondre et qui atteint en même temps les principes de la thermo-dynamique dans ce-qu'ils ont de trop absolu. Mais ce qui nous intéresse encore davantage, et qui est d'une importance capitale pour les spirites, c'est l'étude de ces électrons qui constituent, comme nous l'avons dit souvent, les formes le

plus inférieures des états fluidiques. M. Le Bon a démontré que la radio-activité n'est pas l'apanage exclusif du thorium, de l'uranium ou du radium ; c'est un phénomène tout à fait général qui atteint toutes les substances dans certaines conditions déterminées. De plus, en étudiant les produits de la radio-activité, Lennard et d'autres savants ont reconnu que ces particules infinitésimales ne possèdent plus les propriétés de la matière dont ils émanent : ils sont transformés en quelque chose d'extrêmement différent et qui peut être considéré comme l'élément avec lequel la matière est constituée. Mieux encore : D'après les expériences de Max Abraham et Kauffmann, la *masse* des électrons varie avec la vitesse, et à un moment cette masse disparaît, s'évanouit, autrement dit : nous assistons à la transformation du pondérable en impondérable, de la matière en fluide, ce qui est la plus importante découverte des temps modernes, car elle relie l'éther à la matière et montre expérimentalement cette grande loi d'unité qui régit toute la création. Pour nous, spirites, qui savons depuis longtemps par l'enseignement des esprits que les fluides sont des réalités aussi certaines que celles des corps physiques qui nous environnent, ce nous est une satisfaction profonde de voir la science confirmer rigoureusement ce que nous connaissons depuis un demi-siècle, et nous ne doutons pas que maintenant que le champ est ouvert, les savants ne marchent rapidement à la conquête de l'invisible et de l'impondérable qui vient de leur être révélé expérimentalement.

La Revue Spirite

termine les études si bien écrites de M. Grimard, sur l'âme et ses destinées. Nous savons que l'ascension est éternelle et que depuis l'inconscience absolue jusqu'à la conscience la plus évoluée, il existe d'innombrables degrés que nous parcourons tous pendant l'éternité. L'univers étant éternel dans son ensemble, avec renouvellement de toutes les parties, il existe des êtres à tous les degrés et il en a toujours existé, de sorte qu'il est des esprits si avancés par rapport à nous que c'est à peine s'il reste entre eux et nous quelques points de comparaison. Mais eux aussi ont débuté par des phases inférieures et rudimentaires, et c'est par leur effort qu'ils ont conquis la situation proéminente qu'ils occupent actuellement et dont nous ne pouvons nous faire une idée, les mots manquant pour établir des comparaisons.

La Revue reproduit une histoire d'obsession empruntée au livre récent de M. Maxvell dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro. C'est, en résumé, l'histoire d'un agent de change qui obéit aveuglément à un esprit qui, d'abord, lui a fait gagner de l'argent destiné à de bonnes œuvres, et ensuite l'a ruiné. Rien, mieux que cette histoire, ne montre la sagesse d'Allan Kardec lorsqu'il recommande aux médiums de conserver leur libre arbitre et de n'accepter les indications ou les ordres des Esprits que sous bénéfice d'inventaire. Si l'agent de change avait été prudent et qu'il ait réalisé ses bénéfices à chaque liquidation, il eût évité la catas-

trophe. Mais, et c'est ce qui ressort pour nous de vingt années d'observations assidues, rien que le fait que l'esprit donnait des conseils matériels destinés à faire jouer, devait mettre le médium en garde, car *toujours, toujours*, nous avons constaté que ceux qui, *sous quelque prétexte que ce soit*, mêlaient des intérêts matériels aux évocations, en ont été les victimes. Le spiritisme n'a jamais eu, n'a et n'aura jamais rien de commun avec les spéculations de bourse ou l'agiotage commercial.

Signalons aussi l'intérêt et la rédaction élégante de l'article « Vieilles notes » de Léopold Dauvil qui relate les expériences nombreuses qui l'ont amené à la conviction absolue de la réalité des phénomènes sprites.

Le bulletin de la Société psychique de Nancy

Nous trouvons dans le n° de Septembre-Octobre un bon article de M. de Rochas sur les *effluves digitaux*, c'est-à-dire sur ces sortes de filets phosphorescents, de couleur laiteuse, que l'on observe assez souvent dans l'obscurité entre les mains de certains médiums ou sensitifs. Le Dr Bozzano dans ses expériences avec Eusapia Paladino a été à même de bien examiner ce phénomène ; et c'est probablement parce que d'autres observateurs n'étaient pas avertis de la possibilité de ces effluves qu'il les ont pris pour des fils blancs au moyen desquels le médium ferait déplacer de légers objets, en simulant ainsi une action sans contact. M. Maxwell offre aussi l'exemple de ces effluves digitaux et c'est grâce à la trace qu'ils laissent temporairement sur une table qu'un médium a pu lire dans l'obscurité un certain nombre de mots. Ces observations, jointes à celles des magnétiseurs, de M. de Rochas, du Dr Luys et d'autres, affirment clairement l'existence du fluide magnétique si contestée par tous les savants officiels.

Au sujet des médiums, M. Maxwell proteste énergiquement contre l'opinion qui veut en faire des hystériques ou des dégénérés. Il dit : « Je ne réussirai pas à les convaincre (les savants) qu'ils sont (les médiums) des individus en avance sur la moyenne ; je réussirai encore moins sans doute à accréditer cette opinion ; mais elle est à beaucoup d'égards vraie. Si la perfection relative de leur système nerveux rend ces personnes plus impressionnables que la moyenne, on aurait tort d'en conclure qu'elles sont tarées. Ce raisonnement est aussi stupide que celui qui considérerait l'européen comme dégénéré parce qu'il est plus émotif et plus sensible à la douleur que quelques peuplades sauvages ! »

Le journal du Magnétisme

dans son n° 3 renferme une étude de M. Moussu sur les magnétiseurs et les médiums guérisseurs, suivant laquelle on ne peut établir de comparaison entre les deux genres d'action exercés par chacun de ces thérapeutes. Nous pensons, nous, que le médium n'est, ainsi que son nom l'indique, qu'un intermédiaire par lequel certains esprits font passer le courant fluidique qui doit servir à la guérison. On pourrait comparer le médium à un transformateur d'une nature particulière, qui recevant de

l'énergie fluidique, la transformerait en énergie magnétique pour le plus grand bien du patient.

Signalons dans le même cahier un article très documenté du professeur Durville sur les localisations cérébrales, la phrénologie et les centres nerveux. Il est incontestable que le cerveau est le centre général qui dirige la vie physique, morale et intellectuelle de l'homme et qu'il existe dans les milliards de cellules qui le composent des ensembles particuliers affectés chacun à une fonction déterminée. Malheureusement, la découverte de ces localisations est très difficile à faire, et ce qui montre que nous n'en sommes encore qu'à la période préliminaire, c'est que l'emplacement du même centre varie suivant que l'on a affaire aux physiologistes, aux phrénologues et aux magnétiseurs. Cependant certaines concordances existent déjà et nous pouvons espérer que l'avenir nous permettra de déchiffrer cet écheveau embrouillé.

Revue d'Etudes psychiques

M. de Vesmes, en étudiant le cas d'obsession signalé par M. Marxwell, et dont nous avons parlé plus haut, fait si bien la critique des observations et des réserves de cet auteur que nous ne résistons pas au plaisir de le citer :

« M. Maxwel remarque qu'il était bien malaisé de dire quelle était la vraie nature de la personnalité dont il s'agit. En effet, on est d'abord porté à croire qu'il s'agit de la conscience subliminale de la bonne Marie ; plus tard, il semble que c'est de préférence celle de Mme Vergniat ; enfin pour arranger toute chose, l'on est tenté de supposer une conscience collective. Il s'agirait tout de même d'une conscience bien extraordinaire, qui rôde tout le temps, en visitant les mansardes des pauvres gens, comme pourrait le faire une bonne dame d'un comité de bienfaisance, afin d'être à même d'indiquer à M. Vergniat les indigents à secourir. La nuit elle s'occupe d'affaires de Bourse, afin de pouvoir prophétiser à l'agent de change la cote du lendemain. Elle trotte d'un magasin à l'autre pour s'informer du prix des denrées ; elle furette dans les ateliers de sculpteurs pour y trouver telle ou telle statue ; elle se rend dans le pays du prétendu de Marie pour savoir si son frère n'a pas été condamné ; elle s'occupe de faire jouer du piano à la fillette de M. Vergniat, sans que celle-ci connaisse la musique, etc., etc. Tiens ! et si c'était un esprit ?... Oh ! Ne me dites pas cela !... Nous sommes disposés à croire toute chose, même la plus invraisemblable, la plus stupéfiante, de la conscience subliminale, lorsqu'il ne nous sera plus possible d'en nier l'existence, par crainte de pis. Mais croire que cette conscience subliminale si magnifique, si puissante, si indépendante, qui se détache chaque jour du corps pour flâner par-ci par-là à notre insu, s'en détache une fois encore à la mort du corps, qu'elle continue à exister, et fasse, à peu près, ce qu'elle faisait auparavant, avec un embarras de moins — Oh ! cela, non ! impossible de vous l'accorder. Ce serait croire ce que l'humanité a toujours cru ! Ce serait admettre que

la SCIENCE peut se tromper maintenant comme elle se trompait jadis, et qu'elle n'a plus le droit d'imposer, même avec la violence, son auguste infaillibilité ! — non ; quant à cela jamais !

Quelle chose bizarre que la « raison » de l'homme !...

Les Conférences spirites

De Paris, M. Léon Denis s'est rendu à Lyon, où il a fait, les 15 et 19 novembre, deux conférences de propagande sur le spiritisme, les faits, les doctrines. Puis il sera à Grenoble, le 22 ; à Valence le 28. Ensuite à des dates indéterminées, conférences à Montélimart, Avignon ; deux à Marseille du 5 au 15 décembre ; enfin à Toulon et probablement à Nice. Nous ne doutons pas du succès de notre ami dans son œuvre de propagande et nous engageons les spirites à inviter les incrédules à se rendre à ces conrences, qui leur feront comprendre et approfondir les bases inébranlables sur lesquelles le spiritisme repose. Dans le prochain, numéro, nous rendrons compte de la conférence faite à Paris par M. Léon Denis.

M. J. Gaillard doit aller à Liège à la fin de ce mois et faire dans cette ville deux conférences, l'une le 29, intitulée : *Matérialisme et Spiritisme*, la seconde, le 30, à la Populaire, qui aura pour sujet : *Le spiritisme et la question sociale.* Nous sommes assurés d'avance du succès que remportera notre éloquent ami, qui connait à fond notre doctrine et les problèmes sociaux.

Fédération du Sud-Ouest

Nous avons la très grande joie, de porter à la connaissance de tous nos amis, que la Fédération spiritualiste du Sud-Ouest, qui vient de traverser de si pénibles épreuves suscitées par la démission de son comité presqu'au lendemain de son élection, est entièrement reconstituée.

La Société qui jusqu'à ce jour était restée stationnaire, inactive, est prête à affronter la lutte pour la propagation des théories spirites, et le triomphe de la vérité.

En présence de l'aide, et des encouragements qui nous parviennent de tous côtés, nous sommes persuadés que pleins d'énergie et de volonté, nous ne pouvons manquer d'arriver à d'excellents résultats. En conséquence, nous prions nos amis, qui voudraient adhérer à la Société, d'envoyer leur inscription au Secrétaire général, au siège provisoire de la Fédération, 4 rue Gratiolet à Bordeaux ; il leur sera immédiatement envoyé leur carnet de sociétaire, contenant l'historique de la Fédération et ses statuts.

Toute personne qui en fera la demande, recevra immédiatement nos statuts.

Le prix du carnet est fixé à 1 fr., le prix de la cotisation 0 fr. 25 par mois, payable par semestre ou année.

Nous remercions nos amis des marques d'amitié qu'ils nous ont données ; nous le réitérons, nous avons l'inébranlable conviction que, guidés

par nos amis de l'espace et soutenus par la sympathie de nos frères et sœurs en croyance, nous arriverons à d'excellents résultats.

J. JUZANS
Secrétaire-général de la Fédération des spiritualistes du Sud-Ouest.

*
* *

L'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme

a rouvert ses cours le mercredi 6 novembre.

Fondée en 1893, autorisée par l'Etat en 1895, et classée avec les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, l'*Ecole* forme des praticiens dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins, et met la pratique du *Massage magnétique* à la portée des gens du monde. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement — qui permet presque toujours à l'homme d'être le médecin de sa femme, à celle-ci d'être celui deson mari et de ses enfants — doivent se faire inscrire à la direction de l *Ecole*, 23, rue Saint-Merri, de 1 h. à 4 heures.

Nécrologie

LOUIS HAASSER. — Encore un vétéran de la doctrine spirite qui disparaît : Louis Haasser vient, en effet, de regagner la grande patrie, après avoir séjourné parmi nous pendant 74 ans. L'incinération de ses restes mortels a eu lieu au cimetière du Père Lachaise, le samedi 12 septembre, en présence de la famille et d'un certain nombre de représentants de la Société française d'Etude, qui avaient tenu à rendre un dernier hommage au défunt.

Travailleur infatigable et désintéressé, simple et bon toujours, Haasser fut un homme de bien dans toute la force de l'expression. Nous sommes persuadés que, dans sa nouvelle situation,il contribuera encore et plus que jamais à la diffusion de nos chères idées.

Nous présentons nos compliments de condoléance à Mme veuve Haasser et à sa famille.

Avis

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que le prix de l'abonnement à la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme* ne SERA JAMAIS AUGMENTÉ POUR NOS ABONNÉS ACTUELS **ni pour ceux qui s'inscriront d'ici la fin de l'année. Mais à partir du 1er Janvier 1904, le prix de l'abonnement pour les nouveaux-venus sera de 10 francs pour la France et de 12 francs pour l'étranger.**

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, aux Bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.
Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'Extériorisation de la pensée

(*Suite*) (1)

Les Nœvi

On sait que pendant la grossesse beaucoup de femmes sont prises de désirs obsédants, parfois bizarres, et même extravagants. C'est une très vieille croyance populaire que, si cette envie n'est point satisfaite, l'enfant portera sur la peau, sous forme de tache ou de tumeur, l'empreinte ineffaçable de l'objet convoité par la mère : fraise, cerise, framboise, vin, café, etc. On appelle Nœvi, ou vulgairement envies, ces marques, de naissance. Avant d'entrer dans la discussion, citons comme exemples quelques uns de ces faits d'après Carl du Prel dont nous empruntons le résumé à M. Sage (2):

« L'imagination d'une femme enceinte est si puissante, dit Paracelse, qu'elle peut transformer de bien des manières le fruit que cette femme porte dans ses entrailles » Van Helmont, de son côté, s'exprime ainsi : « Une femme enceinte qui a envie d'une cerise peut faire qu'il en vienne une à l'endroit du corps du fœtus correspondant à celui de son propre corps où elle a porté sa main pendant qu'elle avait l'envie. Je dis une véritable cerise de chair, qui deviendra verte, jaune ou rouge, suivant les saisons, aux époques où les véritables cerises prennent ces couleurs sur les arbres. Si l'homme qui porte la marque de naissance habite l'Espagne, la cerise de chair deviendra rouge plutôt que s'il habite la Hollande ».

Wan Swieten voulait un jour enlever une chenille qui se trouvait sur le cou d'une jeune fille. Celle-ci se mit à rire : « Laissez la chenille en paix, dit-elle, je la porterai toute ma vie ». Etonné, van Swieten examina de près cette chenille extraordinaire : elle avait la forme, la couleur et les poils d'une véritable chenille. La mère raconta que pendant sa grossesse une chenille lui était tombée sur le cou, et qu'elle avait eu beaucoup de peine à s'en débarrasser.

Montaigne parle d'une jeune fille qui était née toute velue, parce que sa mère, pendant la grossesse, avait placé au pied de son lit un tableau représentant St-Jean-Baptiste vêtu d'une peau de mouton. Le professeur Liebault parle d'une jeune fille dont la peau était tachetée de petites marques

(1) Voir le N° de Novembre p. 257.

(2) Sage : La zône Frontière, p. 128 et suiv. Voir également Liébault ; *Le sommeil et les états analogues.*

couvertes d'un poil brun, rappelant la fourrure du tigre. En effet, sa mère enceinte avait eu peur à la vue d'un tigre. Une femme fut tellement impressionnée à la vue des mains toutes bleues d'un teinturier qu'il lui en prit un tremblement dans les jambes : elle mit au monde un enfant dont les deux mains étaient bleues. Le Dr Brandis rencontra dans une famille une enfant qui semblait avoir été opérée d'un bec de lièvre d'une manière très habile : Les deux côtés de la lèvre étaient unis par une cicatrice et on voyait encore la trace de la couture. Il demanda quel était l'habile chirurgien qui avait fait l'opération ; il apprit alors que la mère, étant grosse, avait été appelée chez une voisine du petit garçon auquel on était en train de faire l'opération du bec de lièvre : elle avait été vivement impressionnée à la vue de la lèvre saignante et des aiguilles d'argent, à tel point que son propre enfant en porta les marques.

Plus l'impression de la mère a été forte, plus le stigmate ressemble à l'objet qui a causé cette impression. En Italie, une chauve-souris s'étant égarée dans une salle de bal, les dames se précipitèrent pour la chasser avec leurs mouchoirs : la malheureuse bestiole se laissa choir sur l'épaule nue d'une de ces dames qui en eut une syncope. Peu après, cette dame mit au monde une fille qui portait sur l'épaule l'image parfaite d'une chauve-souris avec les ailes étendues. Tout y était : les poils gris, les griffes, le museau. La jeune fille devenue grande ne put jamais se décolleter.

Les impressions faibles, quand elles durent, produisent le même résultat que les impressions violentes et soudaines. Liebault raconte qu'un vigneron ressemblait d'étonnante façon à la statue du saint patron de son village, qui se trouvait à l'église. Pendant sa grossesse, la mère avait eu une idée fixe que son fils ressemblerait à ce saint. Kerner nous raconte que sa sœur Louise, mariée à un facteur, fréquentait constamment pendant sa grossesse la fille du professeur Maïer qui avait un œil noir et un autre gris. Cette anomalie fut fidèlement reproduite chez l'enfant de la sœur de Kerner. Une dame que Carl du Prel a connue avait un grand désir de mettre au monde un fils pour en faire un prêtre : elle en avait même fait le vœu formel. Son premier enfant fut, en effet, un fils et il avait au haut de la tête une tonsure à la manière des prêtres catholiques Cette tonsure persista pendant toute la vie, quoiqu'en se rétrécissant un peu.

Beaucoup de monstruosités sont dues aux mêmes causes que les simples marques de naissance. Carl Christian Krause dit avoir connu deux femmes qui étaient venues au monde avec des moignons en guise de main. Dans un autre cas analogue, le moignon congénital ressemblait à celui du mendiant cause de l'effroi, au point de présenter les mêmes cicatrices et les mêmes saillies.

Toutes les femmes enceintes d'un pays peuvent être affectées à la fois par la même violente émotion. Ce fut le cas à Loudun en 1793, lorsque

l'arsenal fit explosion. Parmi les 92 enfants qui naquirent les mois suivants, 3 étaient atteints d'une sorte de crétinisme et moururent avant le cinquième mois ; 33 vécurent jusqu'au huitième et au dixième mois, mais dans un état très précaire ; 16 moururent au moment de la naissance ; 2 vinrent au monde avec des fractures des os longs.

Voici un fait récent publié par le *Matin* du 4 juillet 1903 :

Les suites d'un rêve.

Une jeune femme de dix-neuf ans, Louise Mirbel, avait vécu longtemps avec un nommé Pierre Chauvin, âgé de vingt-sept ans, dit « le Tatoué ». Cet individu était célèbre dans un monde spécial de Montparnasse par la superbe série de tatouages qui ornait son corps.

Brutal et ivrogne, il battait fréquemment sa maîtresse qui n'osait le quitter, par crainte de ses représailles.

Il y a une quinzaine de mois, Pierre Chauvin fut arrêté à la suite d'un vol et condamné à quelques mois de prison.

Louise Mirbel profita de l'occasion pour s'enfuir. Bien résolue à quitter la honteuse vie qu'elle menait, elle vint habiter le quartier Picpus où elle fit la connaissance d'un brave ouvrier terrassier, Jean Barrau, âgé de trente-cinq ans, qui l'épousa.

Un jour, elle sentit qu'elle serait bientôt mère. Une crainte pourtant restait en elle.

— Vois-tu, répétait-elle souvent à son mari, j'ai peur que cet individu, qui abusa de l'inexpérience de ma jeunesse, ne vienne un jour à me retrouver. Je tremble pour toi et pour moi, car « le Tatoué » est terrible dans ses vengeances.

Jean Barrau s'efforçait d'apaiser ses terreurs, mais en vain. La nuit, la pauvre fille voyait en rêve son ancien amant, et elle se réveillait toute tremblante.

Un matin, elle dit à son mari :

— J'ai fait cette nuit un rêve horrible. Il me semblait que « le Tatoué » était là. Je venais de mettre au monde notre enfant. Il le pressait dans ses bras et lui dessinait sur le corps tous les tatouages qu'il porte lui-même.

— Tu es folle, ma pauvre amie, répondit Jean Barrau... Oublie donc cet homme. Je te réponds qu'il ne te retrouvera jamais. Et, en tout cas, je serai là...

Or, hier matin, Louise Mirbel mit au jour un fils.

Qu'on juge de la stupéfaction de ceux qui l'assistaient en voyant sur le corps de l'enfant de larges taches bleuâtres dans lesquelles on remarquait aisément des traces de lettres et de dessin. Sur la poitrine, on apercevait très distinctement un cœur que transperce un poignard.

Ces faits dont on pourrait allonger la liste (1), prouvent que le

(1) Voir le *Bulletin de la Société psychique de Marseille*, n° 5, Sept.-Octobre 1903.

phénomène des nœvi est réel. Il est incontestable que des enfants naissent avec certaines marques qui n'existent pas normalement chez les autres. Mais tout le monde n'est pas d'accord pour l'explication de ces phénomènes. Beaucoup de médecins nient que les envies soient dues à une action de l'intelligence de la mère sur le fœtus et ceci en grande partie, parce qu'il n'existe pas de liaison directe entre le système nerveux de la mère et celui du fœtus.

Mais cet argument n'a pas grande valeur pour nous puisque nous avons constaté que l'image mentale peut s'extérioriser et qu'elle agit à distance sur un autre cerveau. La connexion intime et profonde qui existe entre le fœtus et la mère doit favoriser la projection de l'image, lorsque celle-ci atteint un haut degré d'intensité, sous l'influence de l'émotion.

Pour les sceptiques, toutes ces empreintes cutanées, ainsi que l'absence ou la difformité des organes, reconnaissent pour cause une maladie de l'œuf ou une tare héréditaire. Nous savons bien que l'on peut reproduire expérimentalement des monstruosités et que beaucoup de ces cas sont parfaitement explicables par des influences intra-utérines subies par l'œuf ou l'embryon, mais un nœvus tel qu'une cerise, une chenille ou une chauve-souris ne peut avoir évidemment la même origine, ni ne peut être expliqué par de simples actions mécaniques. Il faut donc chercher une autre cause que celle d'une influence physique.

Pour être impartial, il faut noter que dans un très grand nombre de circonstances les accoucheurs ont noté avec soin, avant la délivrance, toutes les idées préconçues de la mère, sans observer que chez l'enfant il y eût la moindre chose qui répondît à ce à quoi elle s'attendait. Le Dr Fisher (1) dit que, pendant 20 ans, il eut à demander à ses malades si elles craignaient quelques difformités pour leur enfant ; que le plus grand nombre lui exprimèrent des craintes d'un genre ou d'un autre, et spécifièrent souvent la nature de la difformité qu'elles craignaient ; que cependant, durant cette période, il n'avait rencontré que deux cas de malformation ; encore semblaient-ils n'avoir été influencés en rien par les préoccupations de la grossesse. Ses observations portent sur 1200 cas. Hunter, lui aussi, avait dans deux mille observations pris des informa-

(1) Hack-Tuke ; *Le corps et l'esprit*, p. 236.

tions avant la naissance de l'enfant, il n'avait jamais trouvé un seul fait où il y eut la moindre connexité entre le développement anormal de l'enfant et les émotions mentales de la mère.

Mais le Docteur Hack-Tuke qui rapporte ces opinions ne dit pas nettement si oui ou non, dans les cas observés, les observateurs ont noté l'existence de marques de naissance. Ce n'est pas sur un nombre aussi restreint d'observations que l'on peut juger une pareille question, car il s'agit ici de faits exceptionnels et la statistique doit porter nécessairement sur un très grand nombre de cas et non sur quelques centaines, si l'on veut qu'elle signifie quelque chose

Suivant nous, la question ne doit pas être posée de cette manière. Il ne s'agit pas de savoir si, normalement, les pensées de la mère ont assez d'influence sur le fœtus pour y laisser une trace matérielle ; nous constatons tous les jours, heureusement, qu'il n'en est pas ainsi, sans quoi chacun de nous viendrait au monde tatoué de la plus singulière manière. Ce qui est en discussion, c'est de savoir si, sur des tempéraments essentiellement nerveux, et par conséquent très impressionnables, une forte émotion morale est capable de produire dans l'esprit de la mère une image intense, laquelle pourra se répercuter jusqu'au fœtus, agir sur lui et laisser sur la surface de son corps une trace indélébile.

Ce qui nous fait envisager le problème sous ce jour particulier, c'est ce qui a lieu pour les suggestions. Nous avons vu que des vésications, des brûlures, des rougeurs en forme de croix ont été produites expérimentalement par des opérateurs dignes de foi, mais il ne faudrait pas en conclure que l'expérience pourrait être répétée sur le premier sujet venu. M. Bernheim a été témoin des effets produits par la suggestion d'un vésicatoire sur la somnambule de M. Focachon, mais il n'a pu depuis reproduire le même phénomène, bien qu'il ait expérimenté avec des milliers de sujets. Il en est de même pour les stigmates expérimentaux qui ne se produisent pas à volonté. Pour réussir, il faut avoir la chance de tomber sur un sujet assez sensible à ce genre spécial de suggestion. Nous pouvons donc admettre qu'une envie ne pourra naître sur un nfant que si la mère est éminemment auto-suggestible et, en plus, si elle possède la propriété d'extérioriser les images internes associées à une vive

émotion. Ces deux conditions réunies doivent rendre le phénomène assez rare.

Ceci nous conduit à rechercher si dans les circonstances de la vie ordinaire les sensations visuelles, accompagnées d'émotions, arrivent à produire une action physique sur le corps de l'observateur. Si l'on constate qu'il en est ainsi, comme nous savons que la projection de l'image interne peut s'extérioriser, nous admettrons qu'elle pourra se fixer sur le fœtus, qui est incontestablement en relation sympathique avec la mère.

Voici quelques observations qui mettent bien ce point en évidence : (1)

Nous avons relaté plus haut (2) les deux faits rapportés par Gratiolet au sujet de l'influence qu'exerce l'imagination sur certains individus : l'un sentit couler un flot de sang de la blessure imaginaire alors qu'il avait une simple contusion, et l'autre ressentit une douleur comme si on lui avait coupé le doigt jusqu'à l'os, alors que c'était la manche du scalpel qui l'avait frappé. Dans les cas suivants, aucune action physique n'est exercée sur le sujet, mais il localise la douleur imaginaire dans son corps, à la même place que celle où se produit la douleur de celui qu'il voit souffrir.

Lauzanus parle d'un jeune homme qui, après avoir regardé attentivement un malade atteint de pleurésie au moment où on le saignait au bras, fut, deux heures après l'opération, pris lui-même d'une vive douleur au bras, au point correspondant à la piqûre, et en souffrit près de deux jours. C'est là un exemple remarquable de la catégorie de névralgies qui sont causées par l'influence d'une excitation encéphalique sur les nerf sensoriels. Dans ce fait et dans les suivants, il est impossible de faire la part exacte due à l'émotion.

Gratiolet rapporte qu'un étudiant en droit, assistant pour la première fois de sa vie à une opération chirurgicale, qui consistait à enlever une petite tumeur de l'oreille, ressentit lui-même à ce moment dans l'oreille une douleur si vive, qu'il y porta involontairement la main et se mit à crier. Gratiolet, témoin du fait, ne dit pas nettement si l'oreille affectée était du même côté que celle où se pratiquait l'opération ; mais il le donne à entendre. Un de mes amis, m'a affirmé qu'un de ses parents ayant reçu dans la main un coup de pistolet, sentit au même endroit une douleur aussi vive que s'il eût été frappé lui-même et devint fort pâle.

(1) Hack Tuke. Le corps et l'esprit, pp. 11, 105, 209, 212, 231, 238. Nous citons plus particulièrement cet auteur parce qu'il a fait une élimination sévère des cas douteux et que son ouvrage jouit d'une autorité incontestée.

(2) Voir la Revue de juillet 1903, pp. 9 et 10.

Ces cas, et d'autres semblables sont des exemples excellents d'une douleur simple causée par ce que l'on nomme ordinairement la sympathie, c'est-à-dire par une sensation simultanée. A vrai dire, l'émotion joue ici un rôle aussi important que l'imagination. Que s'est-il passé ? 1° L'étudiant a vu l'opération ; 2° étant très impressionnable, il s'est figuré qu'elle était très douloureuse ; 3° il a donc réveillé en lui une image très intense de la douleur ; 4° il a associé cette image douloureuse à la représentation interne de son oreille, ce qui a localisé la douleur dans l'organe lui-même.

Mais l'action de l'esprit peut être encore plus énergique ; les stigmates, nous l'avons vu pour les cas de suggestions corporelles, consistent dans le réveil des vibrations périspritales latentes qui ont été engendrées par les processus de troubles ou de désorganisation des tissus cellulaires produits par de véritables sinapismes, des brûlures, etc. et ces vibrations en dehors des voies nerveuses centrifuges, peuvent être projetées dans l'organe du corps que l'imagination se représente et y engendrer des désordres plus ou moins grands, suivant la force de l'émotion. Les récits qui suivent, qui sont empruntés au Dr Hack-Tuke, appuient fortement cette manière de voir :

Douleurs et plaies par sympathie

Comme exemple de l'influence de la crainte ou de l'appréhension sur le système vasculaire, nous citerons tout d'abord le fait suivant : il concerne une dame extrêmement intelligente, que nous connaissons beaucoup. Bien que l'émotion qu'elle éprouva ait concerné une autre personne, elle n'en a pas moins ressenti elle-même l'influence.

Un jour, elle se promenait auprès d'un établissement public ; elle vit un enfant, auquel elle s'intéressait particulièrement, sortir par une porte en fer. Elle vit qu'après avoir ouvert la porte, il la laissait aller, et qu'elle était sur le point de se refermer sur lui ; elle crut même que cela se ferait avec assez de force pour lui écraser le pied ; néanmoins il n'en fut rien. « Il m'était impossible, dit-elle, de parler ou d'agir assez promptement pour empêcher ce que je redoutais ; du reste, je m'aperçus que je ne pouvais plus remuer ; une douleur si intense se développa dans mon pied, là même où j'avais cru que l'enfant serait blessé, que je pus seulement y porter la main pour en soulager l'extrême sensibilité. Je suis certaine de n'avoir fait aucun mouvement qui pût me donner une foulure ou une entorse. Le retour chez moi, (j'avais à franchir environ un quart de mille) fut très pénible ; en retirant mes bas, *je trouvai autour de la cheville un cercle qui semblait peint avec un liquide rutilant* ; de l'autre côté, *il y avait une large tache de même couleur*. Le lendemain matin tout le pied était enflé, et je dus garder le lit pendant plusieurs jours.

Le Dr Marmisse (de Bordeaux) rapporte un fait très-semblable ; il concerne une servante qui vit saigner sa maîtresse à laquelle depuis longtemps elle donnait des soins assidus. Elle éprouva une émotion si puissante, qu'au moment où le chirurgien enfonça sa lancette dans le bras de la malade, elle ressentit au pli du coude une sensation de piqûre, *et bientôt* une *ecchymose apparut en ce point.*

Nous voici donc encore en présence d'actions localisées de l'âme sur le corps et, sauf le dessin de l'affection cutanée, dans des conditions tout à fait semblables à celles des effets produits par suggestion pour les vésicatoires et les sinapismes imaginaires, ou autosuggestive pour les stigmates. Les faits suivants accentuent encore davantage cette comparaison :

Tissot, d'après Hoffmann, rapporte un exemple intéressant d'affection locale, causée par l'excitation de l'imagination. Un homme crut qu'il voyait un spectre le saisir, et fut terriblement effrayé. *Il eut immédiatement à l'un de ses pieds de la rougeur et des gonflements*, et bientôt après *de la suppuration.* Il fut pris également de convulsion et de délire. On ne dit pas nettement s'il s'était imaginé que le spectre l'avait saisi par le pied malade. S'il en eût été ainsi, le fait serait encore plus intéressant, car la localisation du mal se serait faite au point même déterminé d'avance par l'imagination. Il résulte toujours ce fait que la frayeur a produit l'inflammation et la suppuration du pied.

Hoffmann parle également d'un jeune homme qui, à la suite d'une colère, fut pris au pied gauche d'un gonflement douloureux, et dont le genou devint ensuite également malade.

Une crainte survenant au milieu du sommeil a pu, dit-on, causer une inflammation locale correspondant à un point dont l'esprit s'occupait en songe. Planque rapporte le fait suivant : « Un homme, âgé de trente ans, sain et robuste, vit en songe un Polonais qui, tenant une pierre à la main la lui jeta sur la poitrine. La violence du choc le réveilla, et il trouva qu'à l'endroit même il *avait une marque ronde, ayant les apparences d'une meurtrissure.* Le lendemain ce point était si gonflé, que l'individu fit venir un chirurgien qui, craignant un abcès, pratiqua des scarifications et procura du soulagement. La blessure ne tarda pas à guérir.

Avec des détails aussi peu précis, il serait imprudent de baser sur ce fait une théorie : mais en le rapprochant des cas précédents, et d'autres cas également authentiques, il ne semble pas douteux qu'il y eût une relation de cause à effet entre le rêve et l'état inflammatoire de la peau. Voici d'autres exemples aussi significatifs :

Ce fait s'est produit en France ; il a été observé par un chirurgien M. Diez, chez une dame âgée de 24 ans, dont les lèvres et la bouche furent subitement envahies par un gonflement énorme, parce qu'elle avait vu un jeune enfant se passer entre les lèvres, sans même se couper, la

lame aiguisée d'un couteau. Le gonflement dut être combattu par les moyens ordinaires. Il semble avoir eu l'aspect de gonflement produit par une piqûre de guêpe ou d'autre insecte venimeux ; mais cette dame n'avait certainement pas été piquée de la sorte. Ce cas est intéressant parce que les parties malades furent les mêmes que celles de l'enfant qui avait, par appréhension, causé le sentiment nerveux de terreur éprouvé par la dame. Il est impossible de dire comment la nature a agi dans cette circonstance. (1)

Dans un cas que rapporte Lauzanne, l'excitation mentale due à une cause légère, produisit des signes de troubles vasculaires localisés ; il est probable que l'attention seule, sans l'émotion, n'eût pas suffit pour les produire. Une jeune femme vit donner un coup de bistouri dans un abcès de l'aisselle ; non seulement elle ressentit chez elle même de la douleur au même point, mais elle eut ensuite de *l'inflammation et une suppuration abondante.*

Le professeur Laycock rapporte que sous l'influence combinée de l'attention et de l'excitation émotive, des douleurs utérines se développèrent chez une femme, âgée de 43 ans, qui assistait sa fille dans un accouchement très-laborieux. (2)

Une dame d'une nature *excessivement impressionnable* et vive éprouva une sensation très pénible pendant tout le temps que dura la visite d'un monsieur qu'elle recevait, parce qu'elle lui voyait sur la joue une petite tache ou plaie. Deux jours après, *il lui vint à elle-même sur la joue, et au même point, une tache semblable.*

Tous ces exemple nous démontrent que chez une personne très émotive la vue d'une plaie, d'une opération, ou simplement la représentation interne de la souffrance éprouvée par une personne sympathique, peut créer une image intense qui s'associe dans l'esprit de l'observateur à une place déterminée de son corps. La localisation est si parfaite que non seulement la douleur est sentie à cet endroit, mais encore il peut s'y produire des désordres organiques consécutifs à cette influence mentale et reproduisant l'image que le sujet a dans l'esprit. Ce sont justement des femmes de ce tempérament nerveux qui, lorsqu'elles sont enceintes, pourront transmettre à l'être qui est dans leur sein, la même image qu'elles ont dans l'esprit, avec sa localisation précise. Pour que cette interprétation ne

(1) Cette dernière remarque est celle de l'auteur du récit publié dans le *Journal de médecine et de chirurgie* de 1835. Aujourd'hui, on connait peut être un peu mieux le mécanisme de ces actions, malgré qu'il reste encore bien des obscurités à cet égard. Particulièrement dans cet exemple, il est étrange que l'idée d'une coupure produise les mêmes effets que ceux d'une piqûre de guêpe. (Note du Dr H. T.)

(2) Le réveil de sensations anciennes est ici tout à fait manifeste.

soit pas purement arbitraire, il faut établir par des faits, qu'il existe des relations psychiques entre la mère et le fœtus. Bien que l'attention des médecins ne se soit pas portée systématiquement de ce côté, on peut réunir quelques observations qui montrent que notre hypothèse n'est pas dépourvue de probabilité.

Influence de l'état psychique de la mère sur le fœtus

Sous l'influence de la colère, dit le Dr Ferré (1), les mouvements du fœtus se manifestent souvent avec une grande intensité ; et il en est de même dans les autres états psychiques violents.

J'interrogeais un jour une femme enceinte de 7 mois qui avait déjà un petit enfant :« Il me semble, me disait-elle, qu'il y a une sympathie étrange entre l'enfant que je porte et l'autre. Quand le second crie ou pleure, le premier s'agite extraordinairement au point de me donner des douleurs très vives.» D'autres femmes qui ont eut plusieurs enfants m'ont confirmé la réalité de cette remarque.

Un fait que je n'ai pas trouvé signalé, et qui me parait très important, m'a été rapporté par plusieurs femmes. Souvent au milieu d'un rêve banal produisant une excitation très modérée, n'offrant pas les caractères d'un cauchemar dans lequel le sujet lui-même est réveillé en sursaut par une contraction brusque de tout le corps sous l'influence d'une hallucination terrifiante ; au milieu d'un rêve qui, à l'état normal, n'aurait pas interrompu le sommeil, la femme est réveillée par les mouvements du fœtus. *Ce fait nous montre que les représentations mentales de la mère provoquent des réactions motrices chez le fœtus*, (2) et que, même, tout comme pour les excitations sensorielles,ces réactions sont plus fortes chez lui que chez elle. Il semble qu'en raison de sa faiblesse il réagisse plus fortement à toutes les excitations, et constitue une sorte de multiplicateur des réactions de la mère.

Quelle est la cause qui produit ces mouvements ? Evidemment ce ne peut être le pur état d'esprit de la mère, mais seulement les mouvements physiologiques qui les représentent. « Les faits que nous avons rapportés précédemment, dit encore le Docteur Ferré, montrent que toute action détermine des contractions non seulement des muscles de la vie de relation, mais encore des muscles de la vie organique (vaisseaux, intestin, vessie, etc) ; il est certain que les fibres musculaires de l'utérus se contractent aussi.Le fœtus subit dans toute sa substance les effets de la compression déterminée par cette contraction chaque fois que la mère est soumise à une excitation quelconque ; et il en témoigne à sa manière par des mouvements de défense, variables en intensité. »

(1) Ferré. *Sensation et mouvement*. p. 93

(2) C'est nous qui soulignons.

Mais cette constatation que les états psychiques de la mère agissent par les mouvements qu'ils déterminent dans les organes qui enveloppent le fœtus, pour lui communiquer des impressions périphériques sous lesquelles il réagit, n'est pas suffisante pour expliquer la formation des marques de naissance. M. le Dr Ferré le comprend, c'est pourquoi il ajoute :

Les faits grossiers qui montrent l'influence de l'état psychique de la mère sur l'état somatique du fœtus nous mettront peut-être sur la voie de l'explication de l'influence de l'imagination de la mère sur le développement du produit de la conception. L'opinion qui rattache l'origine de certains *nœvi* (envies) à des représentations mentales très intenses de la mère n'est pas sans fondement physiologique.

Ce n'est pas abuser de l'hypothèse que d'admettre que concurremment aux phénomènes moteurs qui accompagnent les sensations de la mère, le fœtus éprouve aussi des phénomènes vasculaires et nutritifs, produits sous l'influence d'une excitation vive ou de l'imagination ; le fait est qu'ils peuvent être reproduits expérimentalement, de nombreux faits le prouvent déjà. Les nœvi peuvent s'expliquer de même ; malheureusement, ces faits capables d'établir la relation entre l'excitation et le nœvus sont rares ; j'en citerai un qui paraît propre à illustrer cette question. Le Dr Swiftt (1) rapporte l'observation d'une femme enceinte et presque à terme qui, ayant été fort émue de voir qu'un de ses enfants avait le pouce écrasé, aurait donné bientôt naissance à un autre enfant dont l'ongle du même doigt était noir : trois semaines après l'accouchement, les deux ongles des pouces des deux enfants tombaient à 24 heures de distance.

Pour que le fœtus éprouve les troubles vasculaires et nutritifs qui produisent les nœvi, il nous semble nécessaire que l'image mentale de la mère pénètre dans le mécanisme psychique du fœtus car, dans la règle, on constate pour les marques de naissance que :

1° Le dessin du nœvus est invariable ;

2° Qu'il se prolonge pendant toute la vie du sujet ;

3° Souvent il est coloré comme un objet naturel ;

4° Dans certains cas il a un relief modelé, ou une partie du corps de l'enfant a été modifiée suivant le dessin de l'image mentale de la mère.

Il nous faut donc admettre, ici encore, que si l'origine de la marque doit être cherchée dans l'esprit de la mère, ce qui semble incontestable, il faut que l'image mentale ait été transmise au cerveau du fœtus, non par des voies nerveuses, puisqu'il n'en existe pas de la mère au fœtus, mais par projection, comme dans les cas de

(1) *New-York, Médical Journal*, 6 oct. 1886, p. 407.

transmissions d'images que nous avons étudiés d'un opérateur à son sujet.

Nul, mieux que le fœtus, n'est apte à recevoir cette transmission mentale, car le rapport entre la mère et l'être contenu dans son sein est parfait. C'est le même dynamisme vital qui anime les deux organismes et crée entre les deux cerveaux un lien étroit. Mais nulle part n'est mieux réalisée la passivité indispensable à la réception des images que chez le fœtus, puisque son mécanisme mental est encore purement automatique. Le monoïdéisme de la mère, qui produit l'image, s'implante fortement dans le terrain vierge que forme encore l'organisme du fœtus. Il s'y imprime fortemement, s'y incarne d'autant plus qu'il ne rencontre pas d'images antagonistes et produit automatiquement le nœvus, par le même procédé que nous avons vu fonctionner à l'état normal. L'image est gravée dans le périsprit du fœtus d'une manière indélébile, avec tous les attributs qu'elle comporte, et dès ce moment elle fait partie intégrante de l'organisme et adapte, par l'intermédiaire des nerfs, les phénomènes vasculaires et nutritifs à reproduire constamment le nœvus.

Ces déductions nous semblent légitimes, car il est un certain nombre d'observations qui établissent que l'état de la mère pendant la grossesse a eu une influence décisive sur l'enfant pendant toute sa vie. C'est une sorte de suggestion maternelle pré-natale dont les effets s'étendront à toute la durée de l'existence de l'enfant. Jacques I[er], roi d'Angleterre, ne put s'empêcher toute sa vie de trembler devant une épée nue, parce que sa mère Marie Stuart, étant grosse, vit assassiner sous ses yeux David Rizzio son favori. Le D[r] Hack-Tuke rapporte un autre cas, c'est celui d'une mère qui, étant enceinte, fut mordue à la main par un tout petit chien. Son fils fut un officier très brave qui chassait le tigre, mais toute la vie il trembla à la vue d'un roquet. Citons également l'exemple suivant, que nous résumons : (1)

Mary B... âgée de 16 ans. — La mère a eu quinze enfants, dont aucun autre n'a eu d'attaques ; elle-même a éprouvé une série de frayeurs pendant qu'elle était enceinte de Mary. La jeune fille a eu le premier accès à la suite d'une frayeur ; des enfants avaient joué au fantôme avec elle dans une cave. Elle avait alors cinq ans. Quelques années plus tard, elle eut une autre frayeur ; une femme s'avançant vers elle pendant qu'elle

(1) *Médical Times and Gazette*, 24 avril 1869.

jouait dans la rue, lui avait dit des injures. Depuis lors, elle eut de temps à autre des attaques convulsives très nettes... Quatre mois de traitement par le bromure de potassium l'ont délivrée des convulsions et le petit mal a cédé à son tour avec les applications d'électricité aux apophyses mastoïdes et à la nuque.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

Le spiritisme et le problème de la Destinée

Tel est le titre de la conférence que M. L. Denis a faite le 8 novembre dernier à la salle des Agriculteurs, sous les auspices de *La Société française d'étude des phénomènes psychiques*, devant un public nombreux qui manifesta sa satisfaction à maintes reprises par des applaudissements chaleureux. Jamais, peut-être, l'éminent conférencier n'a été aussi bien inspiré et nous regrettons vivement que la sténographie n'ait pas fixé pour nos lecteurs ces accents chaleureux et cette parole poétique qui pendant deux heures ont ému et charmé les auditeurs. Résumons brièvement les points principaux de ce magistral exposé.

L'auteur critique d'abord les enseignements des religions et des philosophies, car les unes et les autres se contredisant montrent par là même qu'elles ne possèdent pas de notions véritables sur l'au-delà. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est une base expérimentale sur laquelle on puisse échafauder la connaissance de l'avenir. Le spiritisme démontre l'existence de l'âme par des faits nombreux et irrécusables tels que la clairvoyance, la télépathie, l'extériorisation et le dédoublement de l'être humain. Il va plus loin encore, il établit que la survivance est certaine par les enquêtes irréfutables de milliers de chercheurs, par celles de savants comme Crookes, Wallace, Aksakof et tous ceux qui ont expérimenté avec Eusapia. L'identité des esprits est affirmée tous les jours et les cas d'Estelle Livermore, de Georges Pelham ou du père du professeur Hyslop ne font que confirmer officiellement celles que nous obtenons depuis 50 ans.

Comment se poursuit l'œuvre de développement de l'âme? Par les vies successives, répondent les êtres de l'au-delà ; et cette assertion est conforme à la loi d'évolution qui régit l'univers tout entier. L'âme ne saurait échapper à la grande loi de continuité qui veut que tout débute par la simplicité pour s'élever par degrés jusqu'à la complexité des êtres les plus avancés. La conquête du moi est progressive ; c'est par la lutte, le travail, l'effort et la souffrance que l'âme s'élève jusqu'au génie et participe à l'organisation de la nature.

Comment ne pas voir que l'hypothèse d'une seule existence est contraire au sentiment de justice que chacun porte gravé dans son cœur ? Pourquoi aux uns le bonheur, la santé, la beauté, et aux autres la faiblesse ignorante, la laideur et la débilité du corps ? Pourquoi ces prédestinés au vice et au crime ? Il n'y aurait donc dans le monde moral que désordre et inégalité alors que dans le monde physique on constate l'ordre et l'harmonie universels ? Que viennent faire ici-bas les enfants qui meurent en bas-âge ? Pourquoi des idiots à côté des enfants prodiges et des assassins apparaissant dans une famille dont tous les membres sont honnêtes ? Comment concilier ces anomalies avec l'idée de justice ? Si l'on ne vit qu'une fois, l'idée de Dieu se voile et s'obscurcit et l'on aboutit à sa négation, au matérialisme et à la désespérance qui affaiblissent l'homme et le laissent désarmé dans les luttes de l'existence, comme le montre avec trop d'éloquence la sinistre statistique des suicides qui monte de plus en plus.

Avec la théorie des vies successives, la lumière apparaît : l'ordre règne. Les hommes sont des âmes en marche à travers les siècles. Toutes les vies, brillantes ou obscures, sont utiles ; il faut la lutte constante ; les missions d'abnégation et de dévouement, de sacrifices à la famille, à la patrie, à l'humanité. L'épreuve, c'est la fournaise où se fond l'orgueil, et les vies douloureuses sont la rançon du mal, le rachat du passé pour l'individu et la société. C'est dans la douleur que nous nous reportons vers Socrate, vers Jésus, vers Jeanne d'Arc, qui ont gravi le calvaire, car il faut avoir souffert pour sentir la douleur des autres. C'est la douleur qui du bloc informe de l'âme fait jaillir la statue ; et c'est à la souffrance que nous devons la race des héros et des martyrs qui ont fait progresser notre humanité.

Pourquoi, si nous avons vécu, ne possédons-nous pas le souvenir de nos vies antérieures ? D'abord ce souvenir n'est pas utile ; ce qui fait notre force, c'est le passé de travail que nous apportons, ce sont tous nos acquis moraux et intellectuels qui nous accompagnent comme l'ombre suit les pas du voyageur. Si le passé est bon, notre vie sera heureuse, car les grandes lignes de la destinée sont tracées par les conséquences de nos vies précédentes. Il n'existe donc pas de fatalité. Nous sommes les artisans de notre avenir. C'est l'homme qui édifie sa situation future car la loi de justice ne punit ni ne récompense personne. On récolte ce que l'on a semé ; nous sommes libres, mais responsables, et la destinée n'a qu'une règle : la conséquence des actes. Il en résulte donc pour nous une nécessité : c'est de veiller sans cesse sur nous-mêmes pour nous arracher aux renaissances douloureuses.

Il faut le dire et le redire sans cesse : c'est de nous seuls que dépend le lendemain, aussi bien pour les individus que pour les sociétés, car c'est seulement par l'amélioration de tous ses membres qu'une nation s'élève. Une loi d'éternelle justice domine l'histoire de l'humanité. C'est un grand malheur que l'on ignore ces responsabilités car, qui donc oserait vivre

dans l'iniquité s'il était sûr qu'elle retombera plus tard sur sa tête ? L'histoire montre la décadence des États fondés sur la force comme Rome et Bysance. L'Angleterre expie la guerre de Cent ans par les désordres et les malheurs de la guerre des Deux roses. Qu'est devenue l'Espagne qui avait fondé un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais ? Et l'Autriche n'est-elle pas poursuivie par une fatalité vengeresse qui porte le meurtre et la mort dans la famille du vieil empereur à la tête chenue ? Tous les empires fondés dans le sang s'écroulent, car tout se paie ici-bas.

Est-il bien vrai que l'on ne se souvienne jamais du passé ? Sans doute, c'est la généralité des cas, et ceci se comprend puisque l'âme qui vient s'incarner se construit un cerveau neuf. Mais le souvenir subsiste intact dans la substance essentielle de l'âme, dans le périsprit, et on peut le réveiller en replaçant l'âme dans des conditions physiques où le dynanisme de l'enveloppe fluidique lui permet alors de faire passer ces souvenirs de l'état latent, où ils se trouvent habituellement, jusqu'à la conscience.

Cet état, c'est le somnambulisme. Dégageant en partie l'âme du corps, on réveille, on ressuscite des périodes du passé et l'on constate alors chez le sujet des connaissances qu'il n'a pu acquérir ici-bas. C'est le cas d'Hélène Smith, décrit par M. Flournoy, qui parle la langue sanscrite et se souvient d'avoir vécu au XII[e] siècle. Au congrès spirite de 1900, M. Fernandez Colavida a fait le récit d'une expérience semblable pendant laquelle son sujet a retracé l'histoire de quatre existences successives. Comme contrôle, le même sujet a été endormi par un autre magnétiseur, qui lui a donné la suggestion que ses visions étaient imaginaires et cependant elle les a reproduites dans leur ordre et avec fidélité. M. Estevan Marata a obtenu les mêmes résultats avec sa femme. D'ailleurs la loi de l'oubli n'est pas si absolue qu'elle ne permette des exceptions : c'est Lamartine se souvenant d'avoir vécu en Judée, Méry se rappelant avoir guerroyé en Germanie avec Britannicus. C'est une enfant Nelly Foster qui affirme qu'elle est Maria, première fille décédée de M. Foster. C'est un enfant de 6 ans à La Vera Cruz qui est médium guérisseur et qui affirme se souvenir qu'il a étudié jadis la médecine, etc. Les enfants prodiges attestent également des facultés qui ne sont pas dues à la médiumnité puisqu'ils les exercent constamment, comme Mozart composant un opéra à 13 ans. Van de Kerkove ayant peint près de 300 tableaux à 10 ans et dernièrement encore le petit Pepito Aerola que M. Richet a présenté au Congrès de Psychologie.

En résumé, la loi de la réincarnation se concilie parfaitement avec la loi de justice et donne une solution rationnelle du problème du mal. Aucune religion n'a présenté une théorie aussi acceptable et qui ne fasse pas intervenir le miracle, c'est-à-dire l'arbitraire, dans l'énigme de nos destinées. Avec le Spiritisme, le mal n'est que transitoire ; il résulte de notre ignorance, il doit disparaître. Nous gravissons tous les degrés de la

perfection et notre ascension est collective car les lois de l'amour créent des liens indissolubles. Les nôtres sont autour de nous, ils nous suivent, ils nous encouragent. Nous revenons avec eux ; la véritable famille est spirituelle, celle d'ici-bas n'en est qu'une fraction.

Il existe donc une solidarité complète, absolue, profonde entre tous les êtres dans le passé, le présent et l'avenir. L'évolution spirituelle explique et complète celle des formes matérielles et l'ensemble des êtres forme cette échelle de Jacob qui monte dans l'infini. Ainsi comprise, la loi d'évolution compense et nivelle les inégalités accidentelles, et bien comprise par les masses, elle aura une portée incalculable au point de vue moral et social pour le bonheur futur de l'humanité.

UN AUDITEUR.

Les deux psychismes

(Suite et fin) (1)

D) *Médiumnisme, et spiritisme, changements de personnalité.*

Ce que le Pr. Grasset prétend expliquer dans le médiumnisme, ce n'est que le groupe très restreint de phénomènes admis actuellement par tous les psychologues.

Ce sont : les phénomènes physiques attribués aux mouvements inconscients du médium (table tournante, pendule explorateur, baguette divinatoire, coups frappés au contact du médium etc.) et les phénomènes intellectuels attribués à l'automatisme psychologique (manifestations pseudo-spirites, faits de cryptomnésie, changements apparents de personnalité et romans subsconscients).

La théorie laisse de côté tout ce que le professeur Flournoy a heureusement appelé le *Supranormal* (changements vrais de personnalités, lecture de pensée, télépathie, suggestion mentale, clairvoyance et lucidité, phénomènes d'extériorisation, matérialisations, médiumnisme transcendant).

L'explication que donne le Pr Grasset du spiritisme ainsi réduit se devine facilement :

---

(1) Voir le N° de novembre p. 262.

Tout vient de la séparation du Polygone et du Centre O et de l'action isolée, physique ou psychique du polygone émancipé.

Telle est, très résumée, la synthèse explicative du Pr Grasset. Quelle que soit l'opinion finale que l'on s'en fasse, il n'est pas permis d'en méconnaître la grandeur ni l'importance.

II

Après avoir rendu pleine justice aux idées du Pr Grasset, nous avons le droit et le devoir d'examiner si sa théorie, très satisfaisante sur beaucoup de points, n'est pas insuffisante sur d'autres.

Sans nous arrêter aux petites et faciles critiques de détail, que les adversaires du Pr Grasset ne lui ont pas épargnées, mais qui n'ont que fort peu d'importance, nous arriverons immédiatement aux deux principales difficultés que soulève sa thèse.

La 1re est celle-ci :

Comment les deux centres O et P, tous deux localisés dans la substance grise des circonvolutions cérébrales, ayant par conséquent *la même nature originelle, la même « essence » anatomique*, peuvent-ils se séparer aussi facilement dans leur fonctionnement physiologique ?

Quel peut bien être le processus anatomo-physiologique d'une sécession si fréquente ?

— Même si cette difficulté était résolue, (et elle ne me paraît pas près de l'être) une deuxième objection resterait, celle-là, capitale et insurmontable :

— *La théorie n'englobe pas la totalité des faits.*

Elle n'explique pas :

1° *Les manifestations supérieures de la subconscience* (en dehors du supranormal).

2° Le supranormal.

Etudions successivement ces deux points.

1° Les manifestations supérieures de la subconscience (en dehors du supranormal).

Les manifestations peuvent être réparties en deux groupes :

A) *Travail intellectuel subconscient d'une nature élevée.*

B) *Personnalités subconscientes supérieures à la personnalité normale.*

A) *Travail intellectuel subconscient d'une nature élevée.*

La conclusion, citée plus haut, du Pr Grasset sur le travail subconscient : « Quelle que soit l'intensité de l'activité polygonale, c'est toujours un psychisme notablement inférieur à celui de O », cette conclusion est infirmée par les faits.

Je n'envisagerai, parmi ces faits, que le plus caractéristique, l'*Inspiration* des géniaux.

L'Inspiration est essentiellement un phénomène subconscient, indépendant de tout travail volontaire. Les exemples typiques d'inspiration subconsciente et géniale sont innombrables (1) et cités partout : c'est Voltaire et Lafontaine composant en rêve, le premier un chant de la Henriade, le second la fable des deux pigeons. C'est Cardan composant un ouvrage de la même façon et Burdach faisant ainsi des découvertes physiologiques importantes.

C'est Schopenhauer disant de lui-même : « Mes postulats philosophiques se sont produits chez moi *sans mon intervention*, dans les moments où ma volonté était comme endormie et *mon esprit non dirigé dans une direction prévue d'avance*.... Aussi ma personne était comme étrangère à l'œuvre. »

C'est Musset disant de sa façon d'écrire :

« On ne travaille pas, on écoute, on attend.
C'est comme un inconnu qui vous parle à l'oreille »

C'est Socrate écoutant son « esprit familier ».

C'est Mozart racontant que ses pensées, ses inspirations lui viennent il ne sait d'où, ni comment, etc., etc.

Ce sont enfin les enfants de génie comme Pascal et Mozart créant subconsciemment des œuvres dont leur « polygone » puéril n'aurait pu concevoir la première idée.

B) *Personnalités subconscientes supérieures à la personnalité normale.*

Des exemples de personnalités subconscientes supérieures à la personnalité normale, (même en dehors du supranormal) sont classiques. Dans le cas fameux de Félida, la personnalité seconde (personnalité polygonale ?) était évidemment supérieure. Voici la conclusion du Dr Azam, le narrateur du cas :

« Aucune idée délirante (chez la personnalité seconde), aucune fausse appréciation, aucune hallucination. Je dirai même que dans

(1) Voir le travail du dr Chabaneix : *Le subconscient chez les artistes, les savants et les écrivains.*

ce 2me état, dans cette condition seconde, toutes ses facultés paraissent plus développées et plus complètes. Cette deuxième vie, où la douleur physique ne se fait pas sentir, est de beaucoup supérieure à l'autre ».

Dans le cas non moins fameux de Mlle Smith, si bien analysé par le professeur Flournoy, la personnalité seconde, Léopold, nous est décrite comme supérieure à la personnalité normale, jouant, vis-à-vis de cette dernière, un rôle de guide, de protecteur, de consolateur, de mentor raisonnable.

Bien des exemples analogues pourraient être cités.

Tous les faits de manifestations subconscientes supérieures sont des plus gênants pour la théorie polygonale. Rien de plus frappant et significatif du reste que l'embarras du professeur Grasset dans ses efforts pour les accorder avec elle.

2° Le Supranormal

La théorie nouvelle laisse entièrement inexpliqués tous les faits dits supranormaux.

Le dédoublement des deux centres cérébraux P. et O. ne peut expliquer ni les faits physiques (extériorisation de la sensibilité ou de la motricité, matérialisation, etc) ni les faits intellectuels (connaissances inexplicables, facultés transcendantales telles que vision à distance hors de la portée des sens, actions de pensée à pensée, suggestion mentale, clairvoyance, etc).

Ces faits, le professeur Grasset ne les nie pas, mais il les écarte momentanément.

« Le jour, dit-il, où quelqu'un de ces chapitres (du supranormal) entrera nettement dans la science positive, on discutera sa théorie ».

En attendant, il n'y a pas à en tenir compte.

Au point de vue scientifique, cette attitude est inattaquable ; mais ceux des psychologues qui, par leurs études personnelles, savent la réalité du supranormal, ne sauraient s'en désintéresser et c'est à leur point de vue particulier que je me placerai dans la suite de cette discussion.

Je supposerai donc que le supranormal est prouvé scientifiquement, admis de tous et que le moment est venu de l'interpréter.

Dès lors, la première question qui se pose est celle-ci :

La théorie du prof. Grasset étant insuffisante, doit-elle être rejetée ou doit-elle être réservée pour les faits qu'elle englobe ; les

faits supranormaux exigeant une ou plusieurs explications différentes ?

En d'autres termes, y a-t-il lieu d'établir une théorie unique ou des théories diverses pour les faits de psychologie anormale et les faits de psychologie supranormale ?

La réponse n'est pas douteuse :

Il n'est pas possible de séparer l'interprétation des faits anormaux et des faits supranormaux.

Ils doivent avoir une explication générale commune, parce qu'ils sont de même « essence ».

En effet, *au point de vue théorique*, ils présentent un air de famille remarquable et souvent des ressemblances, des analogies indiscutables.

Quoi de plus voisin, par exemple, que la transe médiumnique et le sommeil hypnotique ?

La seule différence qu'ait trouvée le Pr Grasset est celle-ci : « On peut provoquer la transe du médium ; mais on ne prend ensuite aucune direction de son activité polygonale ».

En réalité, cette différence est tout apparente. La direction de « l'activité polygonale », au lieu d'être accaparée par « le centre O du magnétiseur » l'est d'une manière analogue par une volonté directrice étrangère à celle des observateurs (que cette volonté directrice appartienne à la subconscience supérieure du sujet ou à une entité extra-terrestre).

Le médium agit, sous l'influence de cette volonté directrice subconsciente ou extra-terrestre, comme l'hypnotisé sous l'influence de son magnétiseur.

S'ils ont de pareilles analogies théoriques, les phénomènes anormaux et supranormaux sont encore plus difficilement séparables *au point de vue pratique* :

C'est ainsi que les mouvements automatiques par poussée inconsciente du médium et les mouvements sans contact se succèdent ou coexistent dans les séances (celles d'Eusapia en sont un exemple bien net). Les faits les plus élémentaires, tels que ceux qu'envisage le Pr Grasset accompagnent souvent les faits les plus extraordinaires, tels que les matérialisations. De même, les phénomènes d'ordre intellectuel les plus simples ne sont pas toujours pratiquement séparables des manifestations transcendantales : des cas d'au-

tomatisme psychologique banal alternent ou coexistent avec des cas de lucidité, de lecture de pensée, de spiritisme vrai.

Généralement les premières manifestations qu'obtient un médium débutant ne relèvent que de l'automatisme physique et psychique, puis, peu à peu, au fur et à mesure de son développement, apparaissent les manifestations complexes et élevées du spiritisme.

Il n'est pas douteux que spiritisme élémentaire et spiritisme transcendantal n'aient, non pas les mêmes causes, mais les mêmes conditions de production.

On peut en dire autant, et pour les mêmes raisons, de tous les « chapitres » du supranormal.

Conclusion : Puisque tous les faits de psychologie anormale et supranormale se tiennent comme les anneaux d'une même chaîne, ils doivent être réunis sous une interprétation commune.

Faut-il donc rejeter totalement la théorie du Pr Grasset ? Nullement : l'interprétation générale peut être obtenue par une simple extension de cette théorie.

Oui, dirons-nous, la distinction entre les deux psychismes, entre P et O, est nécessaire et suffisante pour tout expliquer. Seulement il faut modifier la signification anatomique et physiologique de P. et de O :

Le centre de l'automatisme supérieur et du psychisme inférieur, ce n'est pas seulement le polygone, c'est l'écorce cérébrale tout entière.

Le centre du psychisme supérieur n'est pas un centre cérébral, il est lié aux principes supérieurs de l'Etre, indépendants de l'organisme actuel.

Si l'on admet la théorie ainsi modifiée, tout, absolument tout, s'explique merveilleusement :

C'est parce que O et P (continuons à désigner ainsi les deux psychismes) ne sont pas liés indissolublement, ne sont pas de même essence originelle, qu'ils peuvent être séparés, agir isolément, agir même à distance l'un de l'autre.

C'est cette différence essentielle qui, permettant *la décentralisation* relative et momentanée des principes constitutifs de l'Etre, est la condition primordiale de tous les faits encore inexpliqués de psychologie normale, anormale et supranormale.

Soumettons à un nouvel et rapide examen les faits obscurs, nous verrons toutes les difficultés s'évanouir :

— ***L'Automatisme à l'état de veille.***

— *L'hypnotisme et les états connexes,* somnambulisme, léthargie, catalepsie, etc. s'expliquent tous comme dans la théorie du Pr Grasset par l'action de P isolé momentanément et plus ou moins complètement de O.

Mais ici P représentant tous les centres cérébraux et O le centre psychique, extra-cérébral, nous comprenons mieux la nature même des phénomènes et leur intensité ; nous pouvons mieux les analyser dans tous leurs détails (1).

Le sommeil s'expliquera par la séparation plus complète de O. et de P.

Mais contrairement au Pr Grasset, nous n'admettrons pas que ce soit O. qui se repose.

En général, le sommeil est le repos de P. et les rêves ordinaires, plus ou moins fugitifs, tiendront à un reste plus ou moins grand d'activité cérébrale, laquelle n'est totalement abolie que par la mort.

Mais le repos de P. pendant le sommeil peut n'être que très relatif, et alors le rêve prendra une réelle intensité.

Ce qui caractérise avant tout le sommeil, c'est la séparation de O et de P. et la disparition de la *conscience normale,* produit de l'action solidaire, de la collaboration intime de O. et de P.

La subconscience persiste. Or, la subconscience est double :

— Il y a la *subconscience inférieure,* produit de l'activité automatique et isolée de P.

— Il y a la *subconscience supérieure,* produit de l'activité isolée de O.

Les rêves incohérents sont le fait de P. Les rêves logiques, cohérents, géniaux, sont le fait de O, supérieur par essence à la conscience normale et devenu capable, par son isolement de P., de puiser dans ses réserves psychiques, ou d'user des facultés transcendentales dont il sera question plus loin.

Le travail intellectuel inconscient à l'état de veille s'expliquera, comme les rêves, par l'action isolée de P. s'il s'agit d'un travail de nature inférieure, mécanique pour ainsi dire, et par l'action isolée

---

(1) J'ai longuement développé cette explication dans l'*Etre subconscient* (Alcan éditeur).

de O. s'il s'agit d'un travail supérieur ou d'une inspiration géniale.

Les névroses et particulièrement *l'hystérie* s'expliquent par l'action déréglée de P. la direction de O. étant impuissante ou insuffisante.

Dans l'hystérie, il n'y a plus corrélation suffisante entre les principes constitutifs de l'Etre et subordination normale de P. à O. De là une décentralisation relative permanente rendant possible l'apparition de tous les symptôme sensitifs, moteurs ou psychiques. L'hystérique est un anormal. Il ne sait pas ou ne peut pas se servir de son organisme dans des conditions satisfaisantes et régulières.

Supposons maintenant l'hystérie poussée à un degré excessif, on aboutit à l'impuissance absolue, permanente ou passagère de O. et à une sorte d'anarchie plus ou moins complète des centres psychiques constitutifs de P. C'est là la caractéristique du syndrome *des maladies mentales essentielles.*

Les divers genres de folie s'interprètent ainsi tous aisément. Donnons quelques exemples :

Supposons P. en pleine anarchie et plongé par des causes secondaires (toxiques, infectieuses, reflexes, etc.) dans un état de prostration anormale : nous avons la *mélancolie.*

Supposons P. dans le même état d'anarchie, et les mêmes conditions morbides, mais plongé dans un état de surexcitation au lieu de l'être dans un état de prostration : nous avons *la manie aiguë.* (Cette pathogénie est si logique qu'elle fait comprendre les cas fréquents de *folie à double forme,* c'est-à-dire caractérisée par des alternatives de manie et de mélancolie).

— Supposons P. en état d'anarchie plus ou moins complète vis-à-vis de O. mais arrivant à obéir à un groupe psychique intrinsèque prédominant : nous avons *le délire systématisé,* etc.

Les maladies mentales organiques s'expliquent par lésions du cerveau. (1)

Nous ne sommes plus obligés, avec les notions nouvelles sur la nature des deux psychismes, d'admettre d'autres lésions que celles de P.

Les facultés transcendantales (lecture de pensée, télépathie, lucidité, clairvoyance) sont des facultés spéciales à O. C'est pour cela

(1) Le lecteur que la question de la folie intéresse pourra se reporter au livre de Th. Darel : *La folie au point de vue psychique.*

qu'elles sont indépendantes (sauf de très rares exceptions) de la conscience normale, et qu'elles échappent aux conditions d'espace et de temps. On les comprendra dans leur mécanisme intime quand on étudiera les principes supérieurs de l'Être, principes solidaires de O. On s'expliquera alors *la clairvoyance* du passé et de l'avenir. Quant à la *lecture de pensée*, la *télépathie*, la *suggestion mentale*, la *vision hors de la portée des sens,* elles peuvent se comprendre dès maintenant par l'extériorisation et l'action psychique à distance des principes supérieurs.

Les connaissances subconscientes non acquises par les sens normaux et non explicables par la simple cryptomnésie pourraient provenir de l'usage, pendant les états de dégagement de O. (sommeil surtout), de ses facultés transcendantales ou d'une cryptomnésie qui ne serait pas limitée à l'existence actuelle.

Le médiumnisme élémentaire, celui qu'envisage le Dr Grasset, sera le fait de l'automatisme physique et psychique de P. *Le médiumnisme élevé* sera le fait de O. et des principes supérieurs qui lui sont solidaires :

Les phénomènes *d'extériorisation de la sensibilité,* de *la motricité,* de *l'intelligence, les matérialisations* seront explicables par l'action de ces principes, isolés de l'organisme et entraînant avec eux, dans leur exode, des particules matérielles qu'ils peuvent organiser à distance et avec lesquelles ils peuvent agir physiquement.

C'est parce que ces principes supérieurs solidaires de O. ne dépendent pas de l'organisme qu'il peut y avoir par eux action sensible, motrice, organisatrice, intellectuelle, en dehors des organes des sens, des muscles, du cerveau.

Les manifestations intellectuelles élevées du médiumnisme s'expliqueront comme le travail inconscient supérieur par l'action de O, supérieur à la conscience normale et capable de figurer au besoin des personnalités très diverses.

Elles s'expliqueront aussi, dans certains cas, par l'action d'entités désincarnées.

En effet, *le Spiritisme vrai* ne peut plus être nié, puisque O, ses principes solidaires et son psychisme supérieur sont indépendants du corps et par conséquent lui préexistent et lui survivent.

Toutes les manifestations médiumniques élevées pourront donc être:

Soit le fait du centre O du médium, décentralisant, isolant ou extériorisant les principes inférieurs de son être pour agir dans des conditions différentes de sa collaboration habituelle avec eux.

Soit le fait « d'un centre O » désincarné se servant, de la même façon, pour agir sur le plan physique, des principes matériels du médium décentralisé.

Si nous voulons résumer sous une forme synthétique l'explication qui précède, nous dirons :

La condition primordiale de tous les faits encore obscurs de psychologie normale, anormale ou supranormale est la *décentralisation* momentanée et plus ou moins complète des principes constitutifs de l'Être.

Les causes immédiates de ces faits sont diverses, mais la condition essentielle qui les rend possibles, la décentralisation, est unique.

— *Un 1er degré de décentralisation* rend possible les faits d'automatisme physique et psychique dans la vie normale, ainsi que le sommeil et le travail intellectuel inconscient.

— *Un 2me degré de décentralisation* rend possible l'hypnotisme, les phénomènes connexes et le médiumnisme élémentaire, quand la décentralisation est passagère et subordonnée à des causes extrinsèques — l'hystérie ou les maladies mentales quand la décentralisation reste permanente, et associée ou subordonnée à des conditions morbides intrinsèques.

— *Un 3me degré de décentralisation* (1) rend possible le médiumnisme élevé et l'usage des facultés ou connaissances transcendantales.

Une pareille décentralisation n'est possible que parce que le Psychisme supérieur et ses principes solidaires d'une part, — le Psychisme inférieur

---

(1) Cette subdivision en 3 degrés n'a d'ailleurs rien d'absolu et ne doit pas être prise à la lettre. C'est ainsi que les facultés transcendantales peuvent parfois se manifester dès le 1er degré et même, exceptionnellement dans la vie normale, comme on l'a constaté pour quelques cas de lecture de pensée, de suggestion mentale, de télépathie ou de prévision de l'avenir ; mais elle est vraie dans ses grandes lignes.

et son organisme cerébral d'autre part — n'ont pas la même nature originelle et sont absolument séparables (1).

Telle est la synthèse générale du Psychisme, conforme aux enseignements du spiritisme et des philosophies connexes.

Cette synthèse, qui correspond dans ses grandes lignes à celle de Myers (2) et dont je n'ai esquissé ici que quelques-uns des traits généraux, présente des analogies indiscutables avec la théorie du Pr Grasset.

Rien de plus frappant que la nécessité où se trouve dès maintenant la philosophie scientifique d'admettre deux psychismes, relativement indépendants l'un de l'autre et isolables. Rien de plus encourageant pour l'avenir de l'idée Spirite.

Déjà l'étude des phénomènes médiumniques ne rencontre plus d'opposition sérieuse.

Combien symptomatique, par exemple, la phrase suivante qu'écrivait récemment le Pr Flournoy (3), « les preuves et raisonnements (fournis par Myers dans son ouvrage posthume) en faveur de ces phénomènes supranormaux constituent, par leur nombre et par leur poids, un dossier trop formidable pour qu'on puisse désormais l'ignorer, à moins de se boucher volontairement les yeux ; et ce serait une folle niaiserie que de prétendre encore l'écarter en bloc sous le fallacieux prétexte que ces sujets ne sont pas susceptibles d'être étudiés d'une manière scientifique ».

Bientôt donc, sans doute, les phénomènes seront classiques, comme l'est aujourd'hui l'hypnotisme, ce supranormal de la veille, et il faudra bien en chercher la nature et la signification.

Les spécialistes de la télépathie et de l'extériorisation, qui commencent à avouer déjà que décidément : « les matérialistes n'ont

(1) Bien entendu, cette distinction des deux psychismes n'implique nullement l'adoption des doctrines dualistes au point de vue métaphysique, car elle est toute relative à l'existence phénoménale de l'Etre. En réalité la doctrine psychologique présente est parfaitement conciliable avec le monisme.

(2) Voir les travaux de Myers sur la *Conscience subliminale* et surtout son ouvrage posthume : *la personnalité humaine et sa survie à la mort du corps.*

(3) *Archives de psychologie.*

rien compris du tout à la nature » (1), devront abandonner définitivement leurs petites interprétations analytiques, leurs étiquettes sans valeur, leurs explications purement verbales.

Peut-être alors, aurons-nous la joie de voir ce vaste et lumineux esprit synthétique qu'est le Pr Grasset reprendre son œuvre, et donnant à sa pensée toute l'extension qu'elle comporte, unir dans un tout harmonieux sa théorie et celle de Myers.

En attendant du moins, il nous aura fourni une transition magistrale entre la Psychologie d'hier et la Psychologie de demain.

Dr Gustave GELEY.
Ancien Interne des hôpitaux de Lyon.

Hypothèse spirite et théories scientifiques

Par Ernest BOZZANO

(*Suite et fin*) (2)

Séance du 16 juin 1901.

C'est encore chez M. Avellino que se tient la séance à laquelle assistent dix personnes dont cinq dames, toutes appartenant au *Circolo Minerva* et formant par conséquent un milieu harmonieux, excellente condition pour le succès. Eusapia est placée entre Messieurs Montaldo et Morando. On a disposé un plateau contenant de la *Plastiline* (terre à modeler).

La séance est à peine commencée en pleine lumière, qu'il se produit une lévitation complète de la table. Eusapia demande avec étonnement s'il y a ici des médiums ? Elle n'a, en effet, ressenti aucune des impressions qu'elle éprouve ordinairement lorsque des

(1) De M. Marcel Mangin : *Annales des sciences psychiques*, mars-avril 1901.

(2) Voir le N° de novembre, p. 281.

phénomènes se produisent par sa médiumnité. On trouve qu'il y a trois médiums dans la salle.

On fait l'obscurité et aussitôt surviennent les coups frappés et des contacts accusés par tous les assistants. Sur les indications de John, Eusapia est placée entre le D. Venzano et moi ; je suis en face du rayon de lumière de la fenêtre.

De très belles lumières sortent de la table, des mains, de la poitrine, des membres de tous les assistants. Le Dr Venzano félicite John, qui bat des mains avec un grand fracas.

Le piano joue sous l'action de John, puis un parent de M. Montaldo se manifeste et joue un air d'un opéra moderne.

Le récipient contenant la Plastiline et pesant neuf kilos est apporté sur la table, ainsi qu'une petite chaise et un plateau chargé de verres. Enfin un grand vase contenant des œillets fleuris vient de l'angle de la fenêtre. A peine la plante est-elle sur la table, qu'une main incline vers nous les longues tiges et nous fait sentir le parfum des fleurs. Au moment de ce dernier transport, monsieur Montaldo et la dame sa voisine sentirent leurs chaises s'écarter, tandis qu'une personne s'introduisait entre eux, comme l'eût fait une personne vivante apportant le vase ; ceci prouve la parfaite matérialisation de la personnalité médianimique qui se manifestait.

On refait la lumière ; les divers objets sont remis en place et on rentre dans l'obscurité.

La demoiselle R... annonce qu'on vient de lui introduire dans la bouche deux dragées de chocolat. Comme il ne s'en trouve pas dans la maison, nous devons considérer ceci comme un phénomène d'apport. Encouragée par cette preuve d'intérêt, Mlle R... a l'indiscrétion de demander à John les numéros gagnants de la loterie et l'on entend deux soufflets bien nets, mais appliqués avec une modération paternelle. Elle demande pardon à John, qui la frappe amicalement sur l'épaule. A ma gauche se trouve une petite porte, ouverte à cause de la chaleur et par laquelle pénètre une faible lueur. John me prenant par les tempes, me tourne la tête de ce côté. Bientôt une sorte de cône sombre, vaporeux, à contours indécis et très changeants arrive vers nous avec un mouvement tourbillonnaire extrêmement rapide et prend l'aspect et le profil d'une créature humaine. Eusapia soulève ma main et la dirige de

ce côté : alors deux autres mains s'en emparent et l'entraînent en haut. Une barbe douce et longue passe et repasse sur le dos de ma main, à laquelle on fait explorer les traits d'une face humaine qui n'est certainement pas celle de John. Eusapia retire ma main ; la forme se dirige derrière moi et je revois la lueur de la porte qu'elle avait masquée jusque-là.

Presque aussitôt le Dr Venzano annonce qu'une main saisit sa main droite et l'élève en l'air. Nous entendons tous le bruit d'un baiser sonore dans cette direction. Lui aussi sent le dos de sa main caressé par une barbe soyeuse qu'il perçoit si nettement, qu'il la déclare taillée en pointe. Sa main est introduite dans une bouche et il constate que la partie gauche de la mâchoire supérieure est privée de plusieurs dents, circonstance qui s'applique parfaitement à son propre père.

Eusapia soulève de nouveau ma main, la dirige en arrière de son épaule, toujours aussi haut que possible, et je la sens bientôt caressée par deux mains fines et délicates. Ma main est promenée sur tous les contours d'une figure que je reconnais être celle d'une femme et Eusapia retire brusquement ma main vers elle.

M. Montaldo annonce à son tour qu'on l'embrasse : il demande qui est là et le nom d'une personne qui lui fut très étroitement unie lui est donné par coup frappés. Il lui demande une preuve d'identité. Pour toute réponse, nous voyons secouer fortement un des huit abat-jour placés autour de la lampe et il se trouve que cet abat-jour est un cadeau que la nièce de la défunte a fait à notre hôte, M. Avellino.

Une nouvelle personnalité se présente comme le jeune frère de M. Avellino. Celui-ci demande *mentalement* de lui donner une preuve écrite d'identité et dispose sa main armée d'un crayon au-dessus d'une feuille de papier. Comme celle-ci est déjà en partie couverte d'écriture, une nouvelle feuille est apportée de la table voisine et vient se placer sous le crayon. Puis une main d'enfant se pose au-dessus de celle de M. Avellino, non parallèlement de la main vers l'avant-bras, mais en opposant les extrémités des doigts les unes aux autres. Dans ces conditions est tracée une phrase de dix-huit mots, *répondant exactement à la question mentale* de M. Avellino.

Voici quelques incidents qui marquèrent cette communication : les *quatre* premiers mots recouvrant toute la feuille, celle-ci est enlevée et remplacée par une autre, qui s'introduit sous le crayon, et comme la main de M. Avellino, appuyée sur la table, ne permetrait pas à la feuille de se glisser au-dessous, cette main est soulevée par celle de l'intelligence qui se communiquait et la feuille se glisse jusqu'à ce que le crayon se trouve à sa partie supérieure. *Sept* nouvelles paroles sont écrites sur cette seconde feuille qui, à son tour, se trouve remplacée par une troisième, sur laquelle sont tracées les sept dernières paroles.

Eusapia conserve sa lucidité. Nous remarquons tous que la lueur qui vient de la petite porte commence de nouveau à s'obscurcir et presque aussitôt Eusapia me dit qu'elle voit une forme féminine derrière moi. Une main délicate trace sur mon front et sur ma personne le signe de la croix (1), se faisant ainsi reconnaître pour la même personnalité qui s'était manifestée pendant la séance précédente. Je fais tous mes efforts pour garder mon sang-froid ; je palpe le médium en tous sens et m'assure de son immobilité. A ce moment, deux bras venant du côté qui lui est opposé me serrent tendrement. Une bouche imprime un baiser sur mes lèvres et fait de vains efforts pour parler. Ma position en face de la lumière me permet de bien distinguer la forme dans ses détails. Bientôt les bras se desserrent et deux mains se plaçant sous mes aisselles m'invitent à me lever, puis elles s'appuient sur mes genoux et je m'agenouille. Elles se reportent alors sur ma tête en signe de bénédiction et une voix faible mais parfaitement entendue de tous parvient enfin à prononcer ces mots : Que Dieu te bénisse ! »

Cette forme me quittant un instant, s'adresse au Dr Venzano, le fait agenouiller et le bénit aussi.

Le silence solennel n'est interrompu que par la voix d'Eusapia qui, bien éveillée, décrit à mesure toutes les phases de ce double incident.

Cependant on nous fait lever; nos chaises nous sont ensuite représentées et dès que nous sommes assis, les mêmes mains s'ap-

(1) Signalons ce fait, qui se produit très souvent, et qui répond victorieusement à ceux qui veulent voir partout l'intervention d'un être imaginaire qu'ils appellent le Diable. (N. d. l. R.)

prochent de nos têtes. Une figure s'appuie tendrement contre la nôtre et un baiser est appliqué sur nos fronts. Cette gracieuse apparition voulait-elle ainsi symboliser la profonde amitié qu'une communion complète d'études et de sentiments a scellée entre nous?

Sur la demande de M. Montaldo, elle s'approche de lui et trace sur sa personne le signe de la croix.

Enfin, après une nouvelle étreinte et un dernier baiser, elle nous quitte en pronçant avec un accent de profonde tristesse : « Adieu ».

La lumière est faite et nous constatons dans la *Plastiline* la profonde impression d'une main. Nous nous assurons aussitôt qu'elle ne correspond à celles d'aucun des assistants et qu'elle est de *trois centimètres* plus longue que celle d'Eusapia.

La séance est ensuite levée.

Après cette séance, Eusapia, quoique fatiguée, n'est pas aussi épuisée qu'après la précédente. En revanche, une dame de notre groupe est beaucoup plus faible qu'elle, et cette part prise dans la production des phénomènes explique la réussite si complète de la séance, sans qu'Eusapia se soit trouvée à aucun moment dans un état de trance complète.

M. Bozzano fait suivre le récit de ces deux séances d'une discussion si claire et si logique, que son volume pourrait être considéré comme un traité presque complet, malgré l'absence de phénomènes d'ordre psychique supérieur.

Il examine d'abord les hypothèses de fraude, d'hallucination et de suggestion.

Contre la première, il rappelle avec quel talent Ochorowicz a montré que les expérimentateurs de Cambridge, dont Eusapia sentait nettement les tendances malveillantes, avaient constamment suggéré la fraude au médium, en lui donnant toute facilité de la commettre.

Il raconte à ce sujet un fait tout à fait typique. Eusapia se trouvant en présence d'un docteur qui, de parti pris, refusait quand même de voir autre chose que la fraude dans tous les phénomènes, finit par s'irriter violemment et lui dit : « Mais si vous ne pensez qu'à la fraude et ne voulez voir en tout que le résultat d'un truc,

vous me forcerez à truquer malgré moi et vous m'accuserez ensuite d'avoir truqué ! »

Nous trouvons un épisode du même genre dans l'intéressant volume de M. de Fontenay. Se trouvant à Paris en présence d'un docteur animé de préventions irréductibles, Eusapia n'avait donné qu'une séance presque nulle et elle disait le lendemain à Mme Blech : « J'entendais pendant toute la soirée comme une *voix intérieure* qui me disait : « Truque, mais truque donc ! » et j'étais obligée de me passer sans cesse la main sur le front, pour essayer de chasser une pareille suggestion. »

M. Bozzano fait ressortir la préoccupation constante d'Eusapia de fournir à lui-même et aux centaines d'hommes de science de tout ordre, toutes les facilités de contrôle et toutes les preuves de sa sincérité. Elle prévient presque toujours lorsqu'un fait exceptionnel va se produire, de telle sorte qu'à ce moment l'attention est plus active et plus éveillée.

Il rappelle que, le médium étant strictement contrôlé, la lourde table de salle à manger se transportait sans contact ; que plusieurs assistants étaient *touchés en même temps*, tantôt par des mains féminines et même infantiles ; que plusieurs assistants purent toucher et explorer des figures humaines, ou s'assurer, par l'introduction d'un doigt dans la bouche d'une apparition, de l'absence caractéristique de dents à la mâchoire supérieure, tandis qu'Eusapia a toutes les siennes. Des *verres* furent remplis de vin et présentés en pleine obscurité avec une précision mathématique aux lèvres de chacun, cette obscurité excluant toute possibilité d'intervention d'un *compère*, si l'on pouvait y songer pour des séances tenues dans un domicile privé.

Nous n'insistons pas davantage ; aucun des hommes sérieux qui ont assisté à un nombre suffisant de séances n'élevant aujourd'hui de doute sur la *réalité* des phénomènes. Notons cependant encore que pour apporter un supplément de preuves, l'auteur cite une séance tenue chez M. Peretti, officier d'Etat-Major de la Marine royale et au cours de laquelle tous les faits de bruits, transports d'objets, allumage et extinction de la lumière électrique, caresses et contacts divers, etc., eurent lieu, tandis que le médium et les assistants étaient reliés ensemble et à la table par une corde commune.

M. Bozzano passe plus rapidement et avec raison sur l'hypothèse de l'hallucination ; les épreuves photographiques, les moulages, les impressions sur la glaise, le mastic ou la plastiline ; les traces laissées sur les vêtements par le vin répandu sont plus que suffisantes pour fournir une réponse péremptoire.

Dans son désir d'éliminer plus sûrement la triple hypothèse de fraude, d'hallucination ou de suggestion, il rapporte un épisode survenu le 17 février 1902 et que nous résumons ainsi : La séance terminée, tandis que l'on causait des faits observés, Eusapia affaissée, dans un état d'épuisement complet, dans un fauteuil, demande subitement à M. Bozzano, avec une voix qui indique un nouvel état de trance, de se procurer une feuille de papier, de la placer sur la table et de poser la main dessus. Elle-même pose sa main immobile sur celle de M. Bozzano. Ce dernier accuse bientôt des vibrations intenses et un froid glacial dans sa main, tandis que tous les assistants entendent comme le grattement d'un crayon sur le papier. La *lumière était intense*. La feuille examinée ensuite portait un dessin au crayon d'un vase dont les contours étaient comme ponctués, rappelant les soubresauts imprimés à un crayon qui appuierait fortement sur une feuille de papier placée sans intermédiaire sur une table en sapin brut, dont les rugosités soulèveraient la pointe du crayon. L'on constata en effet la persistance en creux du susdit dessin sur le bois. C'était donc, en pleine lumière, un phénomène d'écriture directe *avec apport*.

Ainsi les faits sont bien *réels* et désormais incontestés. Reste maintenant à en fournir *l'explication*.

M. Bozzano passe en revue les trois théories principales : Animisme, Automatisme, Spiritisme, et nous allons le suivre. Il résume ainsi la première partie de son argumentation : « L'Intelligence qui organise et dirige une catégorie spéciale de manifestations objectives propres au médiumnisme supérieur ne peut être identifiée avec celle du médium ».

Il commence par citer les mouvements synchroniques d'Eusapia, mimant les mouvements d'objets et les divers phénomènes, à mesure qu'ils se produisent. Ici nous n'avons affaire qu'à l'extériorisation de la force psychique du médium et il n'y a pas à insister.

Ce même phénomène d'extériorisation pourra encore être invo-

qué pour rendre compte de beaucoup de phénomènes physiques et même intellectuels, surtout si l'on admet l'intervention possible du subconscient du médium, dont les facultés sont encore si peu connues.

Mais l'action du médium, soit seule, soit même unie à celle de tous les assistants, se trouve impuissante à rendre compte des communications sur des faits qui *n'ont pu venir à la connaissance* d'aucun d'eux. Nous avons souvent vu que leurs deux efforts réunis ne parvenaient pas à terminer une phrase commencée et les deux soufflets retentissants appliqués sur les joues d'Eusapia, dans une séance rapportée par le Dr Visani-Scozzi, nous permettent d'affirmer qu'il y avait en jeu une volonté opposée à la sienne. Ainsi donc ni l'action d'Eusapia seule, ni celle du médium unie à tous les assistants ne suffisent à expliquer *tous* les phénomènes d'ordre supérieur. Nous savons que cette dernière hypothèse avait été proposée jadis par E. Nus, dans *Choses dans l'autre Monde*, puis par le Dr Guppy et enfin par Ochorowicz. Si les personnalités qui se manifestent étaient une émanation des assistants, leurs facultés et leurs caractères, au lieu d'être fixes, devraient varier avec la composition du cercle, ce qui n'est pas. Les assistants contribuent sans doute avec le médium à fournir les matériaux nécessaires aux manifestations de l'esprit, mais ils ne peuvent créer une individualité.

A ce propos, l'auteur parle de la théorie des personnalités multiples, qui s'ignorent entre elles ou sont hostiles soit entre elles soit envers le médium. On ne nous semble pas avoir jusqu'ici fait suffisamment ressortir jusqu'à quel point sont incomplètes et superficielles les observations qui servent de base à cette théorie. Depuis Azam jusqu'aux plus récentes observations, nous ne voyons pas qu'on ait cherché à interroger ces personnalités sur leur provenance. Il est probable, pour ne pas dire certain, que l'on eût obtenu des réponses souvent contrôlables, prouvant qu'on se trouvait en présence d'incarnations d'esprits, tout à fait analogues à celles que l'on observe dans la trance.

Ne peut-on encore se demander si, dans un certain nombre de cas, le médium, en état de trance, ne repasse pas par les diverses phases de ses existences antérieures ? Ce n'est que dans ce sens que nous pourrions admettre l'hypothèse des personnalités multiples, qui devraient plutôt porter le nom de *successives*.

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de s'arrêter longuement à réfuter la théorie de l'*Automatisme*, proposée par M. Pierre Janet. Elle n'est applicable ni aux enfants, ni aux adultes illettrés, ni aux médiums parfaitement sains et éveillés, dont les communications ne peuvent venir ni de leur personnalité consciente, ni de leur inconscient, ni de la suggestion par les personnes qui les entourent. Du reste, ces efforts considérables dépensés en vain pour éviter d'admettre une vérité qui triomphera quand même parviendraient-ils à expliquer *tous* les cas d'écriture automatique, ce dont on est bien loin, il n'en resterait pas moins à rendre compte de l'écriture directe en pleine lumière, sans contact possible, et des autres et si nombreuses manifestations sur lesquelles s'appuie la théorie spirite.

Nous arrivons avec l'auteur aux impressions sur glaise, mastic, ou plastiline de mains, de pieds, de figures de face ou de profil.

Comme nous l'avons dit plus haut, le volume que nous analysons se termine par dix planches reproduisant par la photographie un grand nombre de ces impressions. Certaines particularités sont dignes d'être notées. Dans un cas, Eusapia porte la main *gauche* de M. Bozzano au-dessus du récipient contenant la substance plastique; elle donne quelques secousses en l'air et l'on trouve à l'examen l'empreinte d'une main *droite*. Ce n'était donc pas la reproduction de la main de M. Bozzano ; ce n'était pas davantage celle d'Eusapia, qui était plus petite de *trois centimètres*.

Dans la plupart des cas, les mains et les figures sont enveloppées d'un tissu fin, dont *les plis ne sont pas aplatis*. Cette circonstance, jointe à ce fait qu'à Montfort-L'Amaury le récipient contenant la glaise avait été porté sur les mains des assistants et que ceux-ci ne constatèrent pas la moindre pression pendant que le phénomène se produisait et donnait l'empreinte très profonde d'une tête, nous porte à admettre qu'il n'est pas dû à la pression d'une masse résistante. Du reste, une contre-expérience fut faite avec le concours d'un homme exceptionnellement vigoureux, qui ne parvint pas à imprimer sa face, avec la saillie des globes oculaires, des narines, de la langue, du pavillon de l'oreille et autres parties molles, comme on le constate dans les impressions médianimiques. Cependant la glaise avait été préparée aussi molle que possible et les

membres du cercle l'aidaient de tout leur pouvoir et en pleine lumière.

A ce propos, l'auteur se demande pourquoi presque toujours les membres qui s'impriment, comme du reste les fantômes qui se manifestent, sont recouverts d'un tissu, généralement blanc, sauf lorsque les fantômes sont très complètement formés. Ne serait-ce pas pour éviter l'action dissolvante des vibrations lumineuses sur des organes dont la matérialisation n'est pas suffisamment solide ?

Dans ce genre de phénomènes, quelle est la part d'Eusapia ? Nous avons vu que pour l'impression d'une main droite elle fit des gestes imitant à distance des efforts de pression. Dans d'autres cas, elle montrait une agitation, un effort de volonté intense, appuyant parfois, avec plaintes et gémissements, la tête sur la poitrine d'un assistant et finissait par dire : « C'est fait ! » le plateau avec la substance plastique restant souvent à une grande distance. En outre, sauf à Montfort-l'Amaury, ni la tête ni les membres imprimés ne lui appartenaient. Avait-elle conscience du travail opéré par les personnalités qui agissaient et auxquelles elle fournissait les forces physiques nécessaires ?

Le phénomène d'*Apport* est un des plus intéressants. Pour le comprendre, il faut admettre que certains êtres ont le pouvoir de faire prendre momentanément aux corps solides la forme fluidique, qui leur permet de traverser des obstacles en apparence infranchissables et de pénétrer dans des pièces parfaitement closes où ils reprennent leur forme première. Nous avons, pour notre part, vu plus de cent fois, *en pleine lumière du jour*, des objets divers tomber tantôt sur les mains du médium tenues ou occupées à un travail, ou venir derrière lui et le poursuivre comme un projectile. Nous n'avons donc aucune peine à admettre la parfaite sincérité des deux faits suivants rapportés par M. Bozzano et qui s'ajoutent à celui des dragées introduites dans la bouche de Mlle R... et du crayon qui traça un dessin dans une des séances citées plus haut.

Le chevalier Peretti avait invité Eusapia à dîner et lui avait annoncé une nouvelle qui lui avait fait un vif plaisir. Après le dîner, on passe dans le cabinet de Mr Peretti. Eusapia et Mme Peretti travaillent près d'une petite table, sur laquelle est posée une lampe électrique portative. Tout à coup la table s'agite, se penche à 45° et la lampe, comme rivée à la table, ne tombe pas. M. Peretti

prend place à la table, qui s'enlève et vient se poser contre les lèvres de M. Peretti, avec des vibrations qui indiquent une vive émotion. M. Peretti, voulant profiter de ces bonnes dispositions, demande à John de lui apporter un souvenir quelconque, ne fût-ce qu'une pierre. Trois coups d'assentiment lui répondent et quelques instants après un bruit sec annonce qu'un corps dur vient de tomber sur la plaque de tôle devant le foyer. M. Peretti se baisse et ramasse une pierre encore notablement chaude et la table se livre de nouveau, sans contact, aux évolutions les plus joyeuses, sans que la lampe soit ébranlée.

Eusapia n'avait cessé de travailler et la pierre restée en place prouvait bien qu'elle était tombée verticalement et qu'on l'avait lancée avec intention sur cette plaque métallique, car partout ailleurs un tapis existant n'aurait pas permis d'entendre le choc.

Voici un second fait qui, lui aussi, présente des particularités d'un haut intérêt. Eusapia se trouvait chez M. Avellino, qui, voulant observer tout à l'aise, n'avait admis à la séance que sa sœur et Mlle R... Tout à coup quelque chose tombe sur la table avec un bruit sourd. M. Avellino reconnaît par le toucher que c'est un pain façonné à quatre coins. La chambre était strictement fermée et il n'y avait personne dans tout le reste de la maison. On fait la lumière et l'on constate la disparition du pain. John explique que le pain venait de chez le boulanger voisin, auquel il l'avait rendu, parce qu'il n'est pas permis de voler. Il ajoute que si M. Avellino veut lui donner une pièce de monnaie, il pourra lui en rapporter un semblable. M. Avellino prend une pièce qu'il tient élevée entre le pouce et l'index et l'on refait l'obscurité. La pièce est arrachée de ses doigts et un pain identique au premier tombe sur la table, où il est resté cette fois. Quant à la pièce de monnaie, il fut impossible de la retrouver.

Enfin, avant de quitter ce sujet, rappelons que deux membres du *Circolo Minerva* s'étant trouvés doués de facultés médianimiques, des séances furent tenues exclusivement entre membres du cercle, et le Dr J. Venzano signale les faits suivants qui s'y sont produits.

Le 5 février 1901, M. L... tombe en trance, s'agite et montre de la main le dessous de la table où on trouve une branche de mimosa parfaitement fraîche et sans trace de froissement. Plus tard,

c'est une pierre blanchâtre, du poids de cent cinquante grammes qui est apportée. Enfin, dans un troisième accès de trance, il dit à une dame : « Ceci est pour vous ! » et derrière la chaise de cette dame on trouve une fleur de jacinthe bien fraîche et à la fin de la séance une branche de mimosa sous la chaise d'une autre dame.

Le 27 février, dans les mêmes conditions, le médium demande que tous les assistants réunissent leurs mains au-dessus de la sienne et bientôt on entend tomber un gros clou de dix centimètres de longueur qu'il affirme avoir enlevé de la terrasse de l'appartement supérieur ; ce qui fut trouvé exact.

Un autre médium du même cercle, M. A... tombe en trance et une petite plante alpestre de la flore des Indes est apportée dans un tel état de fraîcheur, que la surface de section de la tige laisse des traces vertes sur une feuille de papier qu'elle touche. Il fut impossible, non seulement de trouver une plante semblable chez les fleuristes de la ville, mais même de la faire reconnaître.

Enfin le premier médium, M. L..., étant tombé en trance, parla une langue inconnue que quelques indices ont porté à considérer comme étant du turc, et une pièce de monnaie turque vient tomber dans la salle.

Le D[r] Bozzano rappelle que déjà le D[r] Billot avait signalé des faits d'apport chez certains somnambules.

Il semble penser que seuls, les esprits dégagés de la matière ont le pouvoir de faire ainsi passer les solides par l'état fluidique. Plusieurs faits observés par nous nous portent à croire que cette faculté peut être également possédée par les médiums eux-mêmes. On s'est souvent demandé par quel procédé se produisait le phénomène : les esprits dans certaines circonstances, et le médium auquel nous faisons allusion, ont toujours répondu qu'ils ne s'en rendaient pas compte : ils *veulent*, et le phénomène a lieu.

Nous avons vu que les esprits se manifestant par Eusapia, comme par M[me] d'Espérance et plus récemment par le médium Australien M. Bailey, déclarent unanimement qu'il ne leur est pas permis de dérober. Aussi tous les objets d'une certaine valeur, ou qui ont encore un propriétaire, disparaissent-ils rapidement, pour être reportés à leur légitime propriétaire.

M. Bozzano conserve un chapitre aux phénomènes d'*Interférence*. Il entend par là les diverses causes de nature à altérer les communi-

cations et qui sont : les suggestions des assistants, le défaut de développement du cerveau du médium, soit natif, soit par insuffisance d'éducation ; en un mot *l'imperfection de l'instrument* de transmission ; enfin l'intervention d'esprits désincarnés *mystificateurs* ou malveillants. Il est certain que l'on a constamment à se mettre en garde contre toutes ces causes de perturbation et à n'accepter les communications qu'avec prudence et sans jamais abandonner son droit de critique.

Mais de ce que ces communications peuvent être altérées, on n'est pas autorisé à les rejeter en bloc et sans examen. Faut-il rejeter le sismographe parce qu'il inscrit aussi bien les vibrations causées par le passage d'un lourd véhicule que par les causes souterraines ? Cependant, tout en se tenant sans cesse sur ses gardes, il ne faudrait pas, comme on le fait trop souvent, s'exagérer l'influence possible de la suggestion. Ne voit-on pas tous les jours les désirs les plus ardents d'obtenir certains phénomènes ou l'intervention de certains esprits rester tout à fait inefficaces ? Combien de fois aussi les esprits qui se manifestent ne se mettent-ils pas en opposition formelle avec les opinions et les volontés du médium, aussi bien que du groupe tout entier des assistants ?

La quatrième et dernière partie de cette œuvre capitale est précédée de la phrase suivante, qui la résume : « Tout concourt à démontrer le bien fondé de l'hypothèse qui admet l'existence de personnalités spirituelles, intelligentes, extrinsèques, autonomes, possédant essentiellement tout ce qui caractérise une individualité humaine ; de personnalités humaines désincarnées, qui provoquent et dirigent des phénomènes ayant pour but de les mettre en rapport avec les vivants. »

Dès le début du Chapitre unique qui constitue cette quatrième partie et qui est intitulée : *Preuves d'identité*, l'auteur déclare qu'il ne veut pas traiter la question à un point de vue général, pour n'avoir pas à répéter tout ce que l'on trouve dans tous les traités, mais qu'il se bornera à invoquer les preuves que fournissent les séances avec Eusapia, quoique, il faut le reconnaître, aucune d'elles ne puisse être considérée comme *experimentum crucis*. Il passe d'abord en revue les incidents des deux séances rapportées en détail : la main du Dr Venzano portée en l'air par une main invisible, constate

l'absence caractéristique de dents à la mâchoire supérieure droite ; une apparition agite celui des huit abat-jour que la nièce d'un assistant avait offert à la maîtresse de la maison ; la mère de M. Bozzano s'adresse à lui dans un dialecte inconnu du médium et que ne pourraient imiter des personnes qui auraient séjourné vingt ans dans le pays, etc...

Au risque de donner à ce travail une trop grande étendue, citons encore d'autres faits des séances d'Eusapia signalés par l'auteur. Ainsi, le 10 Février 1902, dans une séance tenue au *Circolo Minerva*, M. Testa se sent caresser par une main et voit bientôt se former une apparition dans laquelle il croit reconnaître sa mère. Un des assistants lui fait observer qu'il doit se tromper, car cette apparition semble être celle d'une personne encore jeune. Or, la mère de M. Testa était *morte à 20 ans*, ce que le médium et les assistants ignoraient. Le lendemain, M. Testa apporta une photographie de sa mère, mêlée à beaucoup d'autres de la même époque, et elle fut reconnue sans aucune hésitation.

Une autre fois, dans une séance tenue avec une lumière modérée, où se produisirent six matérialisations, un fantôme féminin, dont la tête était recouverte non d'un turban ou d'un tissu blanc, mais d'un bonnet en dentelles tuyautées, retenu sous le menton par un ruban rose, se présenta, tenant un enfant dans ses bras. Celui-ci se retournant vers celle qui le portait, l'embrassa à plusieurs reprises, de façon à être entendu de tous. John, interrogé, répondit que la dame était la mère et le bébé le fils de Mme Avellino, qui se rappela alors que dans les dernières années de sa vie, sa mère était toujours coiffée de la sorte.

Le 18 Décembre 1901, M. Vassallo, le directeur bien connu du *Secolo XX* tenant une séance au *Circolo Minerva*, voit venir à lui un fantôme qui dit être son fils et que tous décrivent en traits parfaitement conformes à ceux de ce fils. Dans une autre séance, le 26 Décembre, le même fantôme se représente, parle à M. Vassallo dans le dialecte très spécial de Gênes et, la lumière étant faite, s'enveloppe du rideau sombre qui fermait le cabinet pour s'avancer vers son père et l'entourer de ses bras. Eusapia, immobile, restait visible pour tous les assistants.

Nous passons sur plusieurs autres citations de l'auteur et nous terminons par la suivante, qui montre une fois de plus que la suggestion reste souvent impuissante.

Un soir, la comtesse Piccolomini interrompant John, qui faisait danser une véritable sarabande aux tables et aux chaises, lui demande si elle ne pourrait pas voir sa mère. Celle-ci se présente et la comtesse lui demande comme preuve d'identité, de lui apporter un objet lui ayant appartenu et qui avait été en contact avec elle à ses derniers moments. Elle songeait alors à un petit crucifix qui se trouvait à ce moment au-dessus de son lit et qu'elle avait retiré des mains de la morte au moment où on l'ensevelissait. Au lieu de cet objet, ce fut un petit châle de laine blanche et noire, fait au crochet par la malade et qu'on jetait sur ses épaules chaque fois que les angoisses de la maladie lui faisaient rejeter draps et couvertures. La comtesse l'avait gardé comme une relique et l'avait précieusement renfermé au fond du tiroir d'un meuble où l'esprit était allé le chercher ; mais à ce moment elle n'y pensait nullement.

L'auteur est donc selon nous pleinement autorisé à terminer ainsi ce dernier chapitre : « En somme, tout concourt à démontrer la légitimité de l'hypothèse, qui, prenant en considération non point un phénomène médianimique isolé, mais leur ensemble, ne croit pouvoir refuser d'en conclure purement et simplement que des intelligences spirituelles, autonomes, étrangères au médium et aux assistants, président réellement à la manifestation de ces phénomènes médianimiques. En outre, s'appuyant sur les résultats d'expériences inattaquables, on peut compléter cette déduction en affirmant que l'on est en droit d'attester que ces intelligences qui se communiquent ne sont autres que les personnalités spirituelles des décédés ».

Dans ses conclusions, l'auteur développe les conséquences morales et sociales qui résultent de la notion de la survivance de l'esprit, de la responsabilité mathématique, absolue de nos actes, et de la solidarité étroite qui unit les hommes entre eux et le monde visible avec l'invisible. Nous ne pouvons qu'y souscrire sans réserve.

Dr DUSART.

La vraie mort de Jésus (1)

Jésus fut crucifié le vendredi saint, entre les deux larrons, et ressuscita le troisième jour, pour se montrer une dernière fois à ses disciples, les encourager à l'apostolat et disparaître. Telle est la croyance que, depuis des siècles, les chrétiens se transmettent, de génération en génération.

Quelques esprits positifs ont bien émis des doutes sur la possibilité scientifique de cette *Résurrection*, mais ils manquaient d'un document certain, définitif, pour établir une conception plus rationnelle de la mort de Jésus.

Deux faits successifs paraissaient incontestables : 1° Jésus avait été crucifié ; 2° Jésus était apparu à ses disciples, éblouis et charmés.

Mais, entre ces deux faits, il y avait un hiatus, que la religion comblait par un événement surnaturel, mais que la science, qui se nourrit de réalités, se refusait à admettre (2).

Et les hommes de science dissertaient et toujours la question demeurait pendante.

Faut-il croire qu'elle est aujourd'hui résolue ? Depuis quelque temps, certaines revues savantes — notamment une revue américaine — soutenaient que Jésus n'était pas mort sur la croix, qu'il en avait été détaché et qu'il n'avait succombé que plus tard, à une perforation de la vessie, occasionnée par la blessure, d'ailleurs insignifiante, que lui fit, d'un coup de lance, un centurion, lorsqu'il voulut s'assurer que Jésus, sur sa croix, était bien mort.

Cette conception des savants semble trouver sa justification dans un manuscrit sur parchemin, trouvé à Alexandrie, par un membre de la Société commerciale d'Abyssinie.

---

(1) Sans adopter les idées de l'auteur, il est intéressant de signaler cette version de la mort de Jésus qui avait été déjà présentée par différents écrivains, entre autres par Paul de Regla, mais qui deviendrait vraisemblable, si le manuscrit trouvé dans Alexandrie était authentique.

Note de la Rédaction.

(2) L'auteur ne connaît pas les faits d' « apparitions matérialisées » dont la réalité a été constatée par de nombreux savants, sans quoi il verrait qu'on peut admettre sans miracle et sans faire intervenir de surnaturel, une réapparition corporelle du christ après sa mort.

Ce manuscrit fut traduit en latin et un savant français, qui se trouvait présent à la découverte, en fit une traduction dans notre langue. C'est une lettre écrite par un *Essénien* de Jérusalem à un autre Essénien d'Alexandrie. Dans un ouvrage intitulé la *Vraie mort de Jésus*, M. William Sand nous en communique le texte intégral.

On sait que la secte des Esséniens revendique Jésus comme un des siens.

Il est donc tout naturel que les membres de la sainte confrérie se soient trouvés présents aux derniers moments de Jésus, et c'est d'après leur témoignage que la lettre en question fut écrite.

Joseph et Nicodème avaient appris la mort du crucifié, à quelque distance du Golgotha, où la communauté des Esséniens possédait une propriété. Mais, comme il y avait à peine sept heures qu'il avait été supplicié, ils ne crurent pas à cette mort et s'empressèrent de se rendre sur les lieux de l'exécution.

Dès qu'il eut examiné Jésus, Nicodème, qui était médecin, s'écria :

— Aussi vrai que je suis initié à la connaissance de la nature et de la vraie physique du corps humain, aussi certain qu'il y a un moyen de salut, Jésus peut être sauvé d'une inhumation infamante.

Et alors, on fit délier Jésus. On lui ôta les clous des mains et l'on posa doucement le corps à terre. Nicodème prépara de longues bandelettes de byssus, enduites d'onguents liquides et fortifiants ; il en entoura le corps de Jésus, enduisit de baume les deux plaies des mains, laissa suppurer la blessure des côtes, car, par là, disait-il, « se dégageaient les eaux du cœur, où elles s'étaient concentrées pour engourdir la vie ». Et Jésus fut déposé dans une grotte voisine, où brûlaient de l'aloès et d'autres matières fortifiantes et surexcitantes.

Trente heures s'écoulèrent, et l'on entendit un gémissement léger dans la grotte, et celui que l'on croyait mort remua les lèvres et respira. Des sons légers sortirent de sa poitrine ; ses yeux se fixèrent, avec une attention étonnée, sur les objets environnants, et Jésus dit : « Où suis-je ? »

Le récit de l'*Essénien* se poursuit ainsi, dans une forme naïve, qui en est un des charmes. Jésus se lève et sa première pensée est

pour ses disciples, auquel il veut faire savoir qu'il est en vie ! Il demande une robe. On lui donne celle d'un « Essénien travailleur », dont les frères se servaient dans les travaux des champs. C'est ainsi qu'il parut exercer l'état de jardinier.

Et il part. Il rencontre ses disciples à Emmaüs... Le reste du récit est semblable à celui des Evangiles... Cette honnête existence, suivant le témoignage des *Esséniens*, dure six mois et Jésus meurt des suites de ses blessures, que les soins de Nicodème n'étaient point parvenus à complètement cicatriser.

... Ne trouvez-vous pas que cette conception de la *vraie mort de Jésus* en vaut une autre ? Elle est joliment exposée dans l'écrit essénien. Nous la donnons à titre documentaire. Chacun se décidera pour l'une ou l'autre thèse, suivant qu'il est porté au mystère ou que la réalité lui plaît. La même vérité ne convient pas à tous. Il est bon que l'on puisse choisir entre plusieurs. Jésus *mort* et *ressuscité*, ou Jésus *vivant*, mais *cataleptique* ! Voilà deux vérités qui se partageront l'avenir, suivant les époques, suivant les intelligences, et suivant les goûts.

LÉON PARSONS.

L'identité des esprits

PAR LE Dr DUSART

Voici cinq nouveaux cas. Le lecteur trouvera sans doute une bien grande monotonie dans les déclarations des esprits qui se manifestent (1). Comme nous l'avons déjà signalé, le Guide qui nous les amène et prend le titre et le rôle de collaborateur dans nos recherches, est d'un ordre encore peu élevé et ne peut avoir d'influence que sur des esprits inférieurs. Ceci, du reste, présente pour nous

(1) Nous ne devons pas craindre d'accumuler les faits, car ce n'est que lorsque leur masse sera écrasante que les incrédules seront forcés de s'incliner devant le formidable dossier que les spirites constituent chaque jour dans le monde entier. Nous devons remercier M. le Dr Dusart de sa méthode rigoureuse de contrôle et de la patience infatigable qu'il déploie dans ces investigations un peu monotones, c'est vrai, mais d'un immense intérêt pour l'avenir. (NOTE DE LA RÉDACTION).

l'avantage sérieux de nous mettre en rapport avec des sujets dont la vie a été tout à fait obscure et dont la mort, passée inaperçue, n'a pu venir par aucun moyen de publicité quelconque à la connaissance du médium ni des assistants. Comme l'immense majorité de ceux que nous rencontrons dans la vie, ces ouvriers, ces cultivateurs, n'ont jamais eu d'autres préoccupations que le pain quotidien et ne se sont jamais demandé d'où ils viennent, où ils vont : ils croyaient que quand on est mort, tout est bien fini. Les statistiques les rangent cependant sous la rubrique : *Catholiques* et à leur mort on appelle le prêtre, pour ne pas faire autrement que tout le monde. Aussi rien d'étonnant à les voir, le lendemain de la mort, aussi complètement *perdus* qu'un voyageur transporté par une nuit sans étoiles au sein d'une forêt vierge.

Séance du 27 septembre 1903.

Sont présents, M. et Mme B..., Mme C... Le Dr Dusart, M. et Mme L... Médium : Mme L...

Le médium après une assez longue agitation prend enfin la parole et dit avec une grande violence : « Je ne suis pas de ce pays et je ne veux pas rester ici ! Je ne pense pas comme vous et je ne veux pas m'associer à votre œuvre, qui est une œuvre de sorciers. Mon mari est parti avant moi et je suis à sa recherche : laissez-moi aller, afin que je trouve le Paradis qu'on m'a promis. »

Ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'on arrive à la calmer et on s'efforce de lui faire comprendre que le Paradis n'est pas une localité, mais qu'il consiste dans le bonheur que l'on éprouve lorsque l'on s'est bien conduit. Ce n'est qu'après une longue insistance que l'on parvient à apprendre d'elle qu'elle se nommait Sylvie D... veuve d'Edouard L... rentière, présidente d'une société de bienfaisance, décédée à H... rue de Lille, N° 99, le 19 avril 1903, à l'âge de 95 ans.

Nous écrivons à la mairie de H... qui nous répond :

« Comme suite à votre lettre du 28 Ct, je m'empresse de vous informer que Mme Sylvie, Joseph, D..., Vve d'Edouard Hubert L... est bien décédée en cette ville, le 10 avril dernier. »

H... Le 30 septembre 1903. Signé D...

Au bout de quelques instants le médium, toujours entrancé, reprend de nouveau la parole :

« Pourquoi me fait-on venir ici ? Que me veut-on ? Non, je ne suis pas mort ! J'ai encore mon corps matériel ; je me suis engourdi, il y a environ quatre mois, et voilà tout. Depuis ce moment je ne sens plus rien : non, je n'ai pas vu mon enterrement, puisque je ne suis pas mort. Je suis toujours vivant et quand on est mort, c'est bien fini. Je ne crois pas à toutes vos histoires. J'habite Blanc-Misseron ; j'ai 72 ans et je m'appelle Adolphe Leloup. Ma femme, nommée Léocadie Denis, tient une petite boutique. Nous avons une fille, mariée, qui a des enfants et a été en Russie avec son mari. Ils en sont revenus et habitent Bruxelles, où ma femme se propose d'aller les rejoindre. Il y a une vingtaine d'années, j'ai perdu le bras droit dans un accident d'usine. »

Le hameau de Blanc-Misseron appartient à deux communes, Crespin et Quiévrechain ; j'ai écrit aux deux mairies.

De Quiévrechain on me répond :

« Oui, il est exact qu'Adolphe Leloup, 72 ans, amputé du bras droit, est décédé à Blanc-Misseron, mais sur la commune de Crespin. La jeune fille, effectivement, a quitté Crespin ; mais je ne sais pour quel endroit. J'ignore si elle demeure à Bruxelles. La veuve Leloup habite toujours Blanc-Misseron et y tient une petite boutique. »

Le 29 septembre 1903. Signé : D...

De son côté la mairie de Crespin m'écrit :

« En réponse à votre lettre du 28 courant, j'ai l'honneur de vous donner les renseignements suivants : 1° Leloup, Adolphe Joseph, âgé de 72 ans, époux de Denis Léocadie, est décédé à Crespin, le 13 mai dernier. 2° La dame Leloup habite Crespin, hameau de Blanc-Misseron, où elle fait un petit commerce. 3° Cette dame a une fille mariée, dont le mari est occupé par une maison de Bruxelles : partis pour la Russie, ils en sont revenus. Le mari serait même malade en ce moment. »

30 septembre 1903. Signé T...

A propos de cette seconde communication je dois signaler la circonstance suivante : A la fin de la séance on causait des phénomènes observés et M. L..., mari du médium, se rappelant qu'il connaissait une personne habitant Blanc-Misseron, proposa de lui écrire pour lui demander des renseignements, ce qui fut convenu.

Son correspondant lui écrivit : « Tout ce que tu me demandes au sujet d'Adolphe Leloup est rigoureusement exact. C'était notre voisin et il est le beau-frère de Jules H...

« J'ignorais le retour (prochain) à Bruxelles de sa femme, qui est la sœur de Madame L.. qui vient de mourir à D... Alors je me suis rendu chez elle et, en effet, elle est sur le point de retourner avec sa fille. On a fait demander, de la mairie de Crespin, les mêmes renseignements que les tiens. »

30 7bre 1903. Signé : M.

M. L... ayant un peu connu jadis Mme L..., morte à D..., et une dame D..., autre sœur de Mme Leloup, se demande s'il n'aurait pas pu entendre parler de Leloup, quoiqu'il ne se souvienne absolument de rien et si, dans ce cas, on peut considérer le fait comme tout à fait probant.

On remarquera que M. L... avait seulement connaissance de l'existence de ces deux dames ; qu'il ne les fréquentait pas et ne connaissait pas leur parenté avec un habitant de Blanc-Misseron, dont le nom lui était inconnu. En outre, la mort de Leloup est relativement récente, ainsi que le retour en France de sa fille. Il ignorait à plus forte raison que la veuve eût l'intention de se rendre à Bruxelles près de sa fille, intention que son correspondant ne connaissait pas davantage et qui est révélée par l'esprit de Leloup. (Connaissance acquise depuis la mort). Je crois donc que les scrupules de M. L... sont excessifs ; mais je tiens à les faire connaître, parce qu'ils montreront avec quel soin nous nous attachons à éliminer toutes les causes d'erreur et que je veux laisser le lecteur juger en toute connaissance de cause.

Troisième communication. « Il y a bien longtemps que je suis mort; au moins vingt ans. J'avais 40 ans, j'étais brunelier (marbrier), à Colleret près de Sobre-le-Chateau ; je m'appelais Fidèle Nicque ; ma femme doit être encore vivante et nous avions deux filles dont l'une est mariée à un poseur de cheminées. Mon frère et ma sœur sont morts de la même façon que moi, c'est-à-dire par une attaque d'apoplexie. C'était en hiver, je venais de dîner et j'étais dans mon atelier. J'ai entendu frapper à la porte, pour m'avertir de venir prendre le café ; à ce moment j'ai été frappé de mon attaque ; je

n'ai pu répondre : je suis tombé et j'ai entendu qu'on venait à mon secours. Depuis ce moment je ne me rappelle plus rien ».

De la Mairie de Colleret on me répondit :

« En effet, d'après renseignements pris, les trois frères Nicq auraient succombé à une attaque d'apoplexie, Fidèle à Colleret, le 31 décembre 1883, le second frère à Hautmont et la sœur à Douzin.

Colleret, le 2 octobre 1903. Signé P...

Séance du 15 Novembre 1903

Sont présents : Mme C..., Mr et Mme L..., le Dr Dusart.

Médium : Mme L...

Le médium est en proie à une vive et longue agitation. Enfin, elle dit :

« Je ne sais où je suis ni pourquoi je suis venue ici. Il me semble que je suis depuis longtemps dans l'espace, où je me sens tout à fait seule et comme perdue. Quoique catholique, je me contentais de suivre pour la forme les prescriptions de la religion, mais je le faisais sans conviction et sans penser à ce qui pouvait m'arriver après la mort. J'étais plutôt portée à croire que tout finissait alors. Maintenant je sais que je suis morte et cependant me voilà encore vivante et je ne m'explique rien de ce qui m'arrive.»

Nous nous efforçons de la renseigner et nous obtenons qu'elle nous dise qui elle était.

« Je portais un nom assez long, attendez : Aimée, Emma, Louise V.., et j'étais mariée à Edouard M..., qui jouissait d'une certaine aisance et occupait un emploi dans l'industrie. Nous avons eu plusieurs enfants, trois, je pense, mais je ne puis donner aucun détail sur eux. J'avais 64 ans lorsque je suis morte, le 30 Août 1902, à Bouchain, que j'habitais.

« Ce que j'éprouve, ce n'est pas de la souffrance, mais un sentiment d'isolement, d'abandon et de profond ennui. »

On remarquera comment l'état de trouble de cet esprit le rend incapable de préciser ses renseignements.

On m'écrit de Bouchain : « En réponse à votre honorée du 16 novembre courant, j'ai l'honneur de vous informer que Madame M... V... est bien décédée à Bouchain le 30 Août 1902, chez son beau-fils, M. F..., instituteur libre. Mais il m'est tout à fait impos-

sible de vous donner des renseignements sur la famille, cette dernière étant originaire de Lille.

Veuillez...

Bouchain, le 19 novembre 1903. Signé M...

L'esprit qui se présente ensuite parle un patois tellement grossier et l'articule de façon si incomplète, qu'on est obligé de le faire souvent répéter et qu'on a de la peine à le comprendre. Voici ce que l'on parvient à obtenir de lui :

« Je ne me reconnais pas; je suis mort et pourtant je suis encore vivant, puisque je suis toujours dans mon corps, qui sent si mauvais, c'est comme du fumier. Vous dites que je dois le quitter comme on quitte ses habits quand ils sont usés. Je le voudrais bien, mais je ne sais pas comment. C'est au mois de Mars de cette année que je suis mort d'un mauvais rhume, à l'âge de 72 ans. On m'appelait Dodore, mon nom était Théodore Debruyn et j'appelais toujours ma femme Sylvie... Je ne me rappelle pas autre chose sur elle. Nous habitions Beaufort, où nous avions des vaches, mais je crois qu'il ne reste plus grand'chose. Nous avions 6 enfants, 2 filles et 4 fils, tous mariés. Un de ces derniers est veuf et est revenu demeurer avec ma femme, qui est encore vivante. Je vais tâcher de suivre vos conseils et de m'instruire pour me débarrasser de ce corps. »

De Beaufort on me répond :

« Le nommé Debruyn Théodore est décédé, comme vous le dites, son épouse se nomme Herbecq Philomène et habite toujours Beaufort. (Ou voit que le mari lui avait donné un surnom).

Il laisse six enfants comme vous l'indiquez.

Son fils Edgard (sic) devenu veuf de Mire Angèle, est remarié d'Octobre dernier à Goret Fideline, veuve elle-même de Culot Léon. Edgard était revenu en effet habiter avec sa mère. Il habite maintenant avec sa seconde épouse.

Sans signature.

Ouvrages nouveaux

LE PEUPLE ROI

Essai de Sociologie Spiritualiste

Tous pour un, un pour tous, telle est la devise de la vraie Fraternité.

Th. Darel, dans son très intéressant livre qui vient de paraître à Genève, et est intitulé « le Peuple roi » fait de cette devise la base de toutes les réformes qu'il réclame au nom de l'humanité.

L'individualisme, dit l'auteur, incite à l'esprit d'initiative, mais mal compris, il tend à un égoïsme qui lui fait méconnaître ses devoirs envers ses semblables : alors au lieu d'être un levier il devient une entrave. Or, la terre est un théâtre d'évolution dont le but est de mettre en valeur toutes les puissances que renferme la planète et l'homme est la synthèse de tout ce qui existe.

L'ignorance inhérente aux premiers âges a été la cause de sa souffrance, mais le progrès a déjà détruit bien des obscurités et, grâce à lui, apparaît à l'horizon le phare de la solidarité qui montrait il y a vingt siècles le plus grand d'entre les fils des hommes en disant :« Aimez-vous les uns les autres ».

La Théocratie, l'Autocratie, autorités légitimes à leur début ne répondent plus aux besoins des nations. Si quelques-unes de celles-ci sont restées fidèles à ces principes par soumission atavique, cet état passif ne peut durer indéfiniment ; l'évolution s'oppose au statu quo,dans quelque domaine qu'il soit.

La démocratie chrétienne est la consécration de la liberté humaine et un être arrivé à un certain degré intellectuel aspire forcément à son émancipation. Si on ne naît pas libre, on le devient par des expériences répétées et par le développement de ses facultés. Un peuple qui a atteint sa maturité sent le besoin de briser ses chaînes, car il porte en lui le flambeau de sa puissance et rien ne peut plus l'éteindre.

La démocratie est donc le gouvernement qui convient aux nations éclairées, mais en s'appliquant à concilier l'esprit individuel et l'esprit général ; pour y parvenir, il faut grouper les hommes par affinités de race, de langage, de croyances, et ne les faire dépendre d'un régime commun que pour ce qui concerne les intérêts communs. Exemple : la Confédération Suisse.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat est une des mesures rationnelles, car les questions de foi, de religion ne peuvent se confondre avec les questions d'ordre administratif. L'Etat ne doit subventionner aucune

confession, car au nom de quel principe peut-on obliger un citoyen à participer aux frais d'un culte auquel il ne croit pas ? La liberté de conscience, la libre pensée est le premier des droits que réclame un esprit affranchi des systèmes conventionnels.

Mais si Th. Darel demande la suppression de l'ingérence de l'Etat dans le domaine religieux, veut-il par contre que celui-ci administre le sol commun en bon père de famille ; que peu à peu par voie progressive et sans porter atteinte aux droits individuels, la position sociale de tout être à sa naissance soit sauvegardée des avatars de la misère, c'est-à-dire que, par exemple, l'orphelin pauvre partage l'éducation de l'orphelin riche, l'Etat devenant le tuteur de tous.

L'auteur n'admet pas que la propriété immobilière soit indéfiniment transmissible : une prescription lui paraît tout aussi naturelle dans ce domaine que dans celui des dettes et des emprunts.

C'est par l'Agriculture que les peuples acquerront le bien-être, la prospérité, car la terre est nourrice de l'humanité, son sol le tremplin de la vie. L'agriculture peut seule détruire la plaie hideuse du paupérisme : en apprenant aux enfants à l'honorer, à l'aimer, on évitera cette désertion des campagnes vers les villes, qui a pour conséquence le nombre incalculable des sans métier que l'oisiveté et la misère entraînent au vice et souvent au crime.

L'auteur réclame l'organisation de caisses non comme secours, mais comme un droit, pour faire face aux éventualités néfastes telles que le chômage et les maladies.

Le travail étant une loi divine, tout citoyen a le devoir d'utiliser ses forces, ses aptitudes au service de son pays, mais il a le droit, quand ses forces sont épuisées de ne pas mourir de faim.

L'ennemi le plus redoutable au progrès humanitaire, c'est la guerre et le militarisme qui en découle. Le Christ a enseigné la fraternité et les hommes s'entretuent comme des bêtes féroces : l'odeur de la poudre, le crépitement des balles enlèvent aux meilleurs toute pitié, toute justice. Quant à la paix armée, c'est une indigne comédie qui cache sous des dehors diplomatiques la situation la plus fausse, la plus déplorable : elle repose sur un déplacement de forces auquel on sacrifie la richesse et le bien-être des peuples.

Quoi ! Il y a des milliers d'êtres qui meurent de faim, qui croupissent dans l'ignorance, et l'on ne songe qu'à dépenser des milliards pour être mieux armé que son voisin ! Le militarisme dévore les budgets et n'a qu'un idéal, l'art de tuer. Les armées permanentes sont non seulement la ruine des nations, mais bien plus la muraille qui s'oppose à leur marche évolutive. Les aspirations les plus élevées sont étouffées par l'ambition odieuse et les appétits sanguinaires des conquérants ; pour ces êtres néfastes, l'homme n'est plus la créature d'élite de la nature, mais un instrument de destruction.

C'est par l'éducation qu'on abolira ces idées barbares, reste des phases obscures qu'a traversées l'humanité. La mère, nouvelle prêtresse du foyer, enseignant à l'enfant le respect de la vie, l'amour de son semblable. Le sentiment de la Justice créera la nation future et le militarisme disparaîtra des mœurs comme ont disparu les supplices, les tortures de l'inquisition.

Les Tribunaux d'arbitrage démoliront les forteresses, et les essais de La Haye sont les avant-coureurs de ces prophéties.

Parlant enfin de la femme qui pendant des siècles ne fut considérée que comme un être inférieur et à qui un Concile a même dénié une âme, Th. Darel dit que la femme est la compagne, l'égale de l'homme, l'éducatrice de la famille. C'est à elle qu'incombe la magnifique mission de former la Société nouvelle.

L'heure de ses justes revendications a sonné. Si sa constitution physique ne la rend pas apte à toutes les carrières, comme le prêchent certains féministes, son intelligence lui donne le droit d'exercer toutes les professions libérales en rapport avec ses facultés, et surtout le droit d'avoir le même salaire que l'homme à travail égal.

... L'auteur termine son livre en déclarant qu'il ne veut pas une révolution, mais une évolution.

Les anarchistes veulent « détruire pour créer » ; ce paradoxe est faux. La nature procède par degrés, elle transforme les éléments par une marche lente, et ce qui suit n'est jamais que le résultat de ce qui a été...

L'humanité forme un bloc dont toutes les parties ont pour but de s'identifier : la coopération, la collectivité sont les moyens d'arriver à ce but, la solidarité, le lien qui doit les unir. Ainsi arrivera-t-on à mettre en pratique cette belle devise « un pour tous, tous pour un », et ces sublimes paroles : « Aimez-vous les uns les autres ».

... L'auteur du Peuple roi est un spirite convaincu, il sait que le seul remède aux maux qui accablent l'humanité est la mise en pratique de la haute philosophie spirite, mais le public auquel est destiné son livre n'est pas préparé à entendre de semblables vérités : il a donc dû s'abstenir d'en parler.

Cependant pour celui qui sait lire entre les lignes, il lui est facile de comprendre que toutes les réformes qu'il demande sont basées sur le sentiment religieux. Comme il le dit, du reste, pour modifier les lois et coutumes, il faut commencer par modifier les hommes, et l'humanité ne peut progresser moralement que par la croyance en la cause souveraine qui tient la balance de la Justice.

Baronne CARTIER DE ST-RENÉ.

Astronomie des Dames

par Camille FLAMMARION

(Un vol in 18 : 3 fr. 50. E. Flammarion, éditeur. Envoi franco contre mandat).

Se proposer d'écrire un ouvrage d'astronomie pour les dames, c'est s'obliger, en quelque sorte, à présenter la science en un cadre fleuri d'où toute formule rébarbative soit bannie et où l'ennui ne puisse un seul instant se glisser. Il faut reconnaître que le savant auteur s'est surpassé lui-même dans cet élégant petit livre, si magnifiquement illustré. Les merveilles de l'Astronomie sont exposées là en douze leçons, sous une forme littéraire et artistique qui contribuera peut-être, plus encore que toutes ses œuvres, à faire connaître et aimer la science si vaste à laquelle l'éminent astronome a consacré sa vie avec une passion si persévérante et si communicative. Ce nouveau livre atteindra-t-il cent dix mille exemplaires comme son aîné « *l'Astronomie populaire* » ? Si les femmes s'en mêlent, le succès sera plus splendide encore.

Conférence de M. Léon Denis

La première conférence faite dimanche dernier à Lyon, par notre ami Léon Denis, avait obtenu le plus légitime succès; celle d'hier (28 octobre) étant donnée l'affluence bien plus considérable des auditeurs venus de toutes partspour y assister,eût été un vrai triomphe pour l'orateur et notre philosophie. Malheureusement le décès de Madame Vve Denis, sa mère, ayant rappelé le Conférencier à Tours,cette deuxième réunion n'a pu avoir lieu au grand regret des assistants qui, tous, prennent la plus large part au deuil de notre Ami.

La Fédération Spirite Lyonnaise joint ses sentiments de condoléances et ses vœux à ceux des auditeurs, elle espère avec eux que la conférence est simplement ajournée et que bientôt nous pourrons entendre et applaudir dans le sujet qu'il devait traiter, l'éloquent apôtre du spiritisme Kardéciste.

La Conférence de Grenoble a subi le même sort. Celle de Valence et les suivantes auront lieu aux dates déjà fixées pour chacune d'elles.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise,

SAUSSE, BRUN, CHARBONNEL,

Fédération

lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes

Première conférence de propagande du 15 octobre 1903

ORDRE DU JOUR

Huit cents personnes dont 538 fédérés spiritualistes modernes lyonnais et régionaux réunis à Lyon, salle des Folies-Bergères, le 15 octobre 1903, à 8 heures du soir.

Après avoir entendu le secrétaire général de la Fédération dans sa conférence sur le Spiritisme, le but des Fédérations, ont voté l'ordre du jour suivant :

Considérant que l'œuvre du clergé catholique n'a cessé d'être contraire à la science et à la raison, adressent au président du Conseil des ministres français leurs meilleurs encouragements, l'engagent à poursuivre jusqu'au bout l'œuvre de laïcisation, forment le vœu que le spiritualisme moderne occupe enfin dans le monde la place qui lui revient.

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité moins six voix.

Le bureau Fédéral

Réponse de monsieur le Président du Conseil des ministres

Préfecture du Rhône — République Française

Cabinet du Préfet — Lyon, le 6 novembre 1903.

Monsieur,

Vous avez bien voulu transmettre à M. le Président du Conseil ministre de l'Intérieur et des Cultes, une adresse de félicitations et de dévouement au Gouvernement, votée par la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

M. le Président du Conseil me charge d'être, auprès des signataires de cette adresse, l'interprète des meilleurs remerciements du Gouvernement qui a été très touché de cette manifestation.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur, de vouloir bien être auprès des membres de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, l'interprète de ces remerciements.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Préfet du Rhône

Monsieur Alphonse Bouvier, Président de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

Pour copie conforme,
Le Secrétaire Général de la Fédération,
CÉLESTIN BRÉMOND.

Nécrologies

Une grande douleur vient de frapper notre ami Léon Denis, le conférencier spirite, l'auteur bien connu de plusieurs ouvrages dont le dernier : *Dans l'invisible* obtient un si légitime succès ; sa mère vient de s'éteindre à Tours dans sa 84e année. La vie de cette fervente spirite fut consacrée au seul devoir et fut un constant sacrifice d'elle-même.

C'est le 19 novembre qu'au milieu d'un nombreux concours d'amis et de spirites, les restes mortels de la chère disparue furent rendus à la terre, par des obsèques purement civiles.

Un certain nombre de couronnes avaient été adressées par des groupes spirites, parmi lesquelles nous avons remarqué notamment la couronne envoyée par la Fédération spirite lyonnaise.

Léon Denis sait toute la part que nous prenons à sa peine et nous espérons qu'il saura la dominer pour continuer le cours de son apostolat, si cruellement interrompu.

J. B.

Voici la lettre de faire part qui nous a été envoyée :

> Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi.
>
> ALLAN KARDEC.
>
> Les morts ne sont pas les absents, ce sont les invisibles.
>
> VICTOR HUGO.

M.

Monsieur Léon Denis a l'honneur de vous faire part de la mort terrestre de Madame Veuve Denis, sa mère, née Anne-Lucie Liouville.

Son âme s'est dégagée de la prison charnelle le 17 Novembre 1903, à six heures du matin.

Après une pénible existence de souffrances, de sacrifice et de devoir, elle est allée, avec toutes les vertus et les mérites acquis, se recueillir dans l'espace et se préparer à une vie nouvelle.

N. B. – Elle a voulu n'appeler à son convoi qu'un petit nombre d'amis ; elle a recommandé qu'on évitât, dans ses funérailles, toute chose inutile ou de vanité, et qu'on donnât aux pauvres, sans acception d'opinion ou de croyance, ce qui se dépense ordinairement en *pompes funèbres*.

*
* *

M. le Général Fix nous fait part du départ pour l'au-delà de sa femme, née Marie Louise-Angélique Béguet, à l'âge de 70 ans. Les obsèques civiles ont eu lieu le 1er Décembre. Nous adressons à notre ami nos compliments de sincère condoléance et nous prenons part à sa douleur car celle qui est partie était vraiment une âme d'élite, qui remplit ici-bas tous ses devoirs avec une douceur et une aménité qui resteront gravées dans le cœur de tous ceux qui l'ont connue. Madame Fix était spirite depuis plus de 40 ans, et pendant longtemps elle fut un excellent médium. Beaucoup de vieux adeptes se souviennent encore de ses facultés remarquables et elle n'a pas dû éprouver d'étonnement en rentrant dans cette erraticité que ses guides lui avaient fait connaître.

Maintenant qu'elle est dégagée de sa prison charnelle, nous espérons que son esprit viendra souvent nous visiter et nous aider à la propagande de cette doctrine qui a été la consolation et le réconfort de toute son existence terrestre.

*
* *

Encore un deuil, une séparation douloureuse. Quelles que soient la foi et l'espérance d'une vie meilleure nous sommes de la terre nous savons le charme et la valeur de la bonté, de la vertu, de l'amitié et nos larmes coulent sur les morts.

Mme Fix, spirite de la première heure a quitté les siens pour l'au delà.

Bienveillante, charitable, très affable, épouse irréprochable, mère tendre et dévouée, amie sincère, elle eut toutes les vertus de son sexe et son intérieur respirait la paix de ceux qui vont vers l'avenir spirituel, vers la progression infinie.

Sa foi, sa médiumnité lui firent surmonter les épreuves de la vie. Elle se repose, elle dort le bon sommeil qui précède la résurrection. Elle s'éveillera dans la radieuse lumière et laissera tomber sur ceux qui l'aimaient l'effluve de sa pensée.

PAUL GRENDEL.

*
* *

Nous avons appris avec regret la désincarnation de Mme la princesse Wiszniewska, fondatrice de l'Alliance universelle des Femmes par la paix, et nous présentons à son mari l'expression de nos sentiments de fraternelles condoléances pour le malheur qui le frappe.

Nous espérons qu'il puisera dans ses convictions spiritualistes, qui étaient aussi celles de sa femme, l'apaisement à sa légitime douleur.

La princesse eut une grande part dans l'organisation des divers Congrès de la paix qui se sont tenus depuis quelques années. C'est à la suite de la guerre de 1870, après avoir contemplé, toute jeune, les horreurs de l'invasion, qu'elle s'éprit de l'idée de la paix universelle et elle résolut d'y consacrer toute sa vie. Elle joignit ses efforts à ceux de la baronne de Suttner pour la création dans les grands centres de comités en faveur de la paix. A l'heure qu'il est, la Ligue des Pacifiques compte près de six millions d'adhérentes.

Lorsque, en 1898, l'empereur Nicolas II prit l'initiative d'un message en faveur du désarmement général, la princesse Wiszniewska se mit à la tête d'un mouvement d'opinion destiné à appuyer les idées du tsar. C'est, d'ailleurs, de cette époque que date la grande extension prise par les associations qu'elle avait organisées.

Au Congrès qui s'est tenu récemment à Rouen, elle se distingua par un grand labeur, et on croit que l'énorme effort qu'elle a donné n'a pas été sans influence sur son état de santé.

Nous avons la conviction qu'elle trouvera dans l'Au-delà la juste récompense d'une vie consacrée tout entière à la défense des nobles idées de paix et de progrès qui font, hélas ! si lentement leur chemin parmi les nations dites civilisées.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Quoique la France soit certainement riche en bons médiums, nous en comptons cependant très peu s'offrant au contrôle des hommes compétents et consentant à sortir de leurs cercles intimes. La crainte des plaisanteries et du ridicule, toujours si puissante chez nous, la crainte, aussi, d'une hostilité ruineuse de la part des dévots de toute secte, sont sans doute les causes les plus puissantes de cette abstention. La situation des médiums est-elle moins exposée aux ennuis de tout genre en Italie? On pourrait le croire, lorsque l'on voit des médiums comme Eusapia, Politi, Randone multiplier leurs séances et s'offrir sans hésiter au contrôle des savants, à visage découvert et sans recourir à l'anonymat.

La remarquable Revue de M. Marzorati, *Luce e Ombra*, nous donne, dans son N° du 1er novembre 1903, un récit d'une séance de Politi et le compte-rendu sommaire d'une première reprise de Randone, qui se tenait à l'écart depuis quelque temps. On sait que les séances de Politi à l'Ecole Polytechnique donnèrent peu de résultats. On peut selon toute vraisemblance attribuer ce demi-échec aux perturbations apportées dans les facultés du médium par son introduction dans un milieu tout nouveau, qui n'eut pas le temps de s'harmoniser suffisamment et par les moyens de contrôle qu'il dut accepter et avec lesquels il n'était pas familiarisé.

A la suite de ce voyage, Giulio, le guide de Politi, avait déclaré qu'il cessait d'influencer ce médium. Nous verrons cependant qu'il fit encore une courte apparition au cours de la séance dont nous allons parler.

Cette séance eut lieu le 10 octobre dernier chez M. A. Targhini, employé au Ministère de la Justice. Les assistants étaient M. et Mme Targhini, Mme Ve Mevi, M. Ph. Jacovacci, M, G. Meini, M. Seganti Guido et M. Niv. Olummut, le rédacteur du compte-rendu, qui, après un examen minutieux de la personne du médium, de la salle ainsi que de tout son contenu, prirent place autour d'une table, peu éloignée des rideaux limitant un cabinet médianimique.

On forma une chaîne, avec contact des mains et des pieds, *dont le médium faisait partie* et à une demi-lumière, qui permettait encore de bien voir. Le médium étant tombé en trance, une sonnette placée sur une étagère peu éloignée du narrateur, se mit à sonner ; le buffet se détacha de la muraille et s'avança lourdement et avec bruit jusqu'à sa chaise, puis retourna prendre sa position première, en faisant tomber plusieurs objets qu'il portait, entre autres un petit verre très fragile, qui néanmoins ne fut pas cassé. Une chaise placée dans le cabinet se mit en marche en frottant brusquement le parquet et vint heurter les assistants, comme si elle tentait de continuer son chemin malgré les obstacles. Puis vinrent les attouchements divers.

Tout à coup, le médium quitte sa chaise et, doucement, sans aucune secousse, *s'élève* en l'air. Il atteint une telle hauteur, que ses deux voisins qui le contrôlent sont obligés d'abandonner ses mains. Il redescend ensuite et est porté dans le cabinet et assis sur la chaise retenue à sa place primitive.

Jusque là la lumière était suffisante pour suivre des yeux les évolutions du médium et des divers objets. On fait l'*Obscurité complète* et aussitôt *Alfred*, nom que se donne le nouveau guide, déclare qu'il va faire sentir *son ossature matérialisée*. En effet plusieurs assistants se sentent touchés par un corps dur comme un os et bien différent des contacts doux et caressants constatés jusque là. Le chapeau de M. Olommut est enlevé de sa tête et posé sur celle de son voisin, à deux reprises différentes. Des

lueurs parcourent la pièce et l'une d'elles est réfléchie par un miroir appendu au mur.

Le rideau qui forme cabinet en est complètement éclairé et l'on voit se projeter sur lui l'ombre d'un corps humain qui caresse le médium en *trance*. Le *balancier* d'une horloge, immobile jusque-là, est mis en mouvement pendant plusieurs minutes, à plusieurs reprises et sur la demande des assistants.

Un *tambourin* rendu phosphorescent s'enlève du meuble où il était déposé et atteint presque le plafond, en sonnant gaîment, puis il est jeté à terre. Sur la demande des assistants, le phénomène se renouvelle. Une *sonnette* emportée en l'air tourne autour de la tête des assistants, en sonnant toujours. Une *trompette* pendue à une grande hauteur émet des sons sans bouger de sa place et un *porte-voix* est transporté en l'air, en rendant des sons puissants et à timbre métallique, tandis que des coups formidables retentissent sur la table.

Pendant tout ce temps, le médium, pour bien marquer la place où il se trouve, tambourine constamment sur la fenêtre qui fait le fond du cabinet.

Giulo reparaît pour la dernière fois et s'enlevant vers le plafond au yeux de tous, sous forme d'une colonne de vapeur phosphorescente, disparaît définitivement.

Bientôt une grosse voix, que Mme Mevi croit reconnaître pour celle de son père, dit « *Buona sera* ! » et l'on voit une tête dont les moustaches et l'impériale sont nettement visibles.

Tandis que le médium continue son tapage dans le cabinet, une voix que M. Olommut déclare être celle de sa fille Madeleine, morte à huit ans, dit « papa ! » à plusieurs reprises, puis l'esprit matérialisé paraît à son tour, caresse son père et plusieurs assistants, lui donne un baiser pour sa mère, déclare que son périsprit souffre encore de la maladie qui l'a enlevée et disparaît après avoir prononcé ces mots : « *Bonsoir papa ! bonsoir Mevi !* »

Paraissent ensuite la fille de M. Jacovacci et celle d'Alfred, le guide actuel du médium.

Enfin la table s'enlève malgré une notable résistance des assistants, désireux de se rendre compte de l'intensité de la force développée ; une ombre noire, comme celle d'un homme gigantesque, entoure M. Olommut de ses deux bras et la séance est levée.

Dans une séance subséquente, le médium, en état de trance, prononça un discours en allemand, langue qui lui est totalement inconnue, d'après M. Olommut.

Tous les assistants ont signé le procès-verbal, en donnant leurs adresses.

Voici maintenant la séance tenue avec Filippo Randone par E. Carreras et Mesdames Mazza, Lojacono et Gambini.

Le médium fut étroitement attaché sur son fauteuil et ligotté de la façon

la plus compliquée avec serviettes de toilettes et bandes fixées par des nœuds multiples.

Dès le début et tandis que la lanterne rouge était encore allumée, des *lueurs* multiples commencèrent à voltiger tout autour du médium et prirent une remarquable intensité, dès que l'obscurité fut complète.

Le médium étant alors en trance, *Uomo-fui* prit la parole et comme toujours se répandit pendant quelque temps en moqueries aux dépens du médium et en paroles incohérentes. *Ranuzzi*, autre esprit familier, vint ensuite prodiguer des paroles encourageantes, promettant de se consacrer à produire les phénomènes les plus intéressants, si l'on voulait persévérer et tenir des séances régulières. Pendant qu'il parlait, des phénomènes lumineux se multipliaient ; des lueurs allaient en tous sens et traçaient des croix brillantes. *Césare*, troisième esprit familier, prit ensuite la parole et promit d'écrire. On trouve effectivement un grand C tracé sur le noir de fumée dont était couverte une assiette placée à 1 m. 20 cent du médium.

Comme celui-ci se plaignait d'être suffoqué par les liens dont on l'avait entouré, Ranuzzi reprenant la parole, dit : « C'est moi qui le délierai ». En moins de trente secondes tous les nœuds étaient défaits, les bandes roulées ou mises en écheveaux avec le plus grand soin. La lumière étant faite, on vit sur une feuille de papier revêtue d'une marque spéciale et placée sur une chaise à 1 m. 20 de distance, les mots suivants : « *Vi amo, amici mici, dunque v'attendo* ».

« Ranuzzi ».

On sait que dans une première série, les séances avec F. Randone avaient été marquées par la production de phénomènes d'une grande puissance. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce que pourra produire la nouvelle série qui semble commencer.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Nous trouvons dans *Light* la reproduction d'un intéressant article du *Daily Express*, dont voici la traduction :

Faits de clairvoyance en Abyssinie

« M. Ilg, l'ingénieur suisse bien connu, confident de l'Empereur Menelik, a donné dans une interwiew avec *Neue Züricher zeitung*, des détails extrêmement intéressants sur les devins Lobasha ou découvreurs de crimes.

M. Ilg cite des cas tout-à fait incroyables de découvertes de criminels, qu'il a pu constater par lui-même.

Dans un cas d'incendie à Addis-Abbaba, le Lobasha vint sur le lieu du sinistre. On lui donna un verre plein de lait, dans lequel on avait versé

une poudre verte et il fuma ensuite une pipe de tabac, auquel on avait mêlé une poudre noire. L'enfant fut hypnotisé. Au bout de quelques minutes il se leva et se dirigea vers Harrar : il marcha pendant seize heures pleines d'un pas si dégagé, que des marcheurs professionnels n'auraient pu le suivre. Près d'Harrar, il quitta tout à coup le chemin, s'engagea dans un champ et mit la main sur un Galla qui y travaillait. L'homme avoua.

L'empereur Ménélik et M. Ilg observèrent eux-mêmes un autre cas de meurtre suivi de vol, près d'Addis Abbaba.

Le Lobasha amené sur le théâtre du crime, y fut mis en état d'hypnose. Au bout d'un instant il se mit à parcourir le terrain, puis se rendit dans Addis-Abbaba, vers une église, qu'il salua, puis vers une autre, qu'il salua également.

Arrivant vers un cours d'eau qui rompit la trace, il se réveilla.

Endormi de nouveau, il sortit de la ville et se dirigea vers des cabanes, tomba contre la porte de l'une d'elles et se réveilla. Le propriétaire était absent et fut arrêté à son retour. Il commença par protester de son innocence ; mais comme on trouva dans sa cabane divers objets ayant appartenu à la victime, il finit par avouer.

Amené devant Ménélik qui l'interrogea sur ce qu'il avait fait après son crime, il avoua que, poussé par le remords, il s'était rendu successivement dans deux églises et s'y s'était agenouillé, ce qui correspondait parfaitement avec les démarches du Lobasha.

Ménélik résolut de rechercher une autre preuve des facultés des Lobashas. Lui-même prit plusieurs bijoux appartenant à l'impératrice, puis on appela un Lobasha. Celui-ci commença par parcourir les appartements de l'impératrice, puis ceux de l'empereur lui-même et quelques autres, pour venir finalement s'abattre sur le lit de l'empereur.

M. Ilg ne cherche pas à expliquer cette singulière faculté, qui ne semble appartenir qu'à une certaine tribu, ou peut-être à une confrérie, dont les membres sont répandus dans toute l'Abyssinie. Les sujets sont des enfants de douze ans au plus, que l'on plonge dans une sorte de trance, au cours de laquelle ils peuvent exercer leur curieuse faculté.

Il est intéressant de rappeler qu'un procédé identique était, dit-on, employé il y a plus de quatre mille ans, par les anciens Egyptiens, pour la découverte des criminels. »

Les lecteurs apprendront sans surprise que les ennemis des recherches psychiques ont répandu le bruit que le professeur Zollner s'était suicidé. Une enquête faite par M[r] Max Rahn a provoqué des réponses parfaitement autorisées, qui prouvent que Zollner, atteint d'une affection cardiaque, venait de déjeuner avec sa mère, lorsqu'il se rendit dans son bureau pour continuer un travail commencé et y fut frappé d'une syncope mortelle, qu'on appelle si généralement dans le public une rupture d'anévrisme.

Photographie Spirite

Nous avons vu, il y a quelques mois, que la sincérité des photographies spirites de M. Boursnell était discutée. Le 28 Octobre dernier, soixante personnes, parmi lesquelles beaucoup de photographes, de médiums très connus et de chercheurs, se réunirent au siège de la Société Psychologique, pour témoigner de leur conviction dans la loyauté de M. Boursnell, auquel ils offrirent une bourse bien garnie, tandis qu'ils présentaient un vêtement de fourrure à Mme Boursnell. Tandis que des médiums voyants affirmaient avoir vu derrière M. Boursnell, les esprits qui paraissaient ensuite sur ses plaques, M. Bolton, photographe professionnel qui a exercé son art pendant trente ans, déclare qu'il est prêt à affirmer devant une cour de justice la loyauté de M. Boursnell et montre des clichés obtenus en présence de ce médium, sans avoir jamais été touchés par lui et d'une dimension spéciale, qu'il avait fait préparer, pour éviter toute substitution.

Etude sur les matérialisations

Dans une conférence faite par Mme D'Espérance, le 6 du présent mois, au siège de la *London Spiritualist Alliance* et dont le *Ligth* publie la première partie dans son numéro du 14 C^t^, sous le titre : « Ce que ma propre expérience m'a appris sur les *matérialisations*, » nous trouvons les quelques passages suivants qui nous ont paru très intéressants.

Après avoir rappelé les conseils que lui donna Aksakof sur la façon d'*observer* les phénomènes, elle ajoute que, pendant sept ans, elle suivit, dans un cercle intime, des séances régulières,qui avaient lieu une ou deux fois par semaine et ce fut vers la fin de la sixième année que le phénomène de matérialisation commença à se produire. On trouve dans *Shadowland* le récit de ce début et de l'apparition des deux esprits, Walter et Humner Stafford.

Dans une de ces séances hebdomadaires, ce dernier, interrogé sur le procédé employé par les esprits pour produire les matérialisations, terminait sa réponse en disant que chaque corps dans la nature émet des effluves, bientôt repris par d'autres corps, qui les utilisent pour leur développement et forment ainsi un mouvement d'échanges universels et qui ne cesse jamais. De même dans une séance les esprits hâtent et activent la production par les assistants d'effluves qui servent à constituer les formes temporaires au moyen desquelles ils se rendent tangibles et visibles.

D'après Mme d'Espérance, lorsque plusieurs personnes sont réunies dans une chambre, dans une demi-obscurité, les émanations de leurs corps peuvent, dans certains cas, être vues par des assistants, même non clairvoyants. On voit comme une sorte de vapeur légèrement lumineuse au-dessus de la tête, des épaules, des coudes et parfois des genoux et des pieds. Souvent elle se concentre graduellement vers les doigts et sa densité augmente jusqu'à paraitre un voile transparent formé de fibres de

coton cardé, flottantes et plus ou moins lumineuses. Tout le monde peut les voir, mais elles n'offrent encore aucune consistance au toucher.

Sous l'influence d'une force d'attraction qui leur est propre ou qui leur est communiquée par quelque agent extérieur, on les voit se mêler, se rassembler pour former une masse d'une telle densité qu'elle devient bientôt appréciable au toucher. On éprouve alors la sensation que produisent les fils de la Vierge dans une fraîche matinée de l'été.

Un certain nombre d'assistants accusent sur la face et les mains comme le contact d'une toile d'araignée. L'auteur a eu souvent l'occasion de faire cette constatation et, parfois, en se frottant la figure avec les mains, elle sentit nettement comme de légers fils de la vierge qui restaient adhérents à ses doigts. Souvent elle appela l'attention des assistants sur cette substance presque impalpable, que la lumière dissolvait.

Un soir elle était dans le cabinet tout à fait obscur, tandis que la chambre était vivement éclairée. Elle ressentit une forte oppression ; l'air lui semblait épais et lourd. La sensation désagréable de toiles d'araignée devient si pénible, qu'elle écarta les rideaux afin de pouvoir respirer. Les assistants virent alors, aussi bien qu'elle-même, le cabinet plein d'une substance brumeuse blanchâtre, aussi épaisse que la vapeur d'eau s'échappant d'une machine et que l'on pouvait apprécier au toucher. Elle disparaissait dans tous les endroits sur lesquels tombait la lumière vive. Aussi, dès que l'on s'en aperçut on referma les rideaux et les assistants en introduisant les mains entre ceux-ci, sans laisser pénétrer la lumière, pouvaient encore saisir la substance mystérieuse, qui disparaissait de leurs mains dès qu'elles étaient exposées à la lumière. Ce phénomène se produisit à deux reprises et tous les assistants l'attestèrent par leurs signatures. Cependant, comme dans l'un ni dans l'autre de ces cas il ne se forma de matérialisation, Walter dit qu'il était absent alors et que les esprits qui avaient produit cette matière avaient manqué de la force et de la science nécessaire pour s'en servir.

Dans certaines séances, lorsque cette émission fluidique est intense, il arrive assez souvent, quoique cela ne soit pas constant, que les assistants ressentent des frissons et des frémissements analogues à ceux que provoque une fièvre légère, mais leur température ne s'élève pas. Cependant les médiums et ceux des assistants qui émettent beaucoup de fluide ont le pouls accéléré ; les tempes battent avec force et la tête devient chaude. Les mains, les pieds et les autres parties du corps frissonnent, mais semblent plutôt froides au toucher.

Après la séance il reste un état d'épuisement, de faiblesse, de fatigue physique, qui disparaissent après quelques heures de repos ou de sommeil.

Comment cette matière revêt-elle une forme et devient-elle animée ? Mme d'Espérance dit que les théosophes prétendent qu'elle n'est que le corps éthéré du médium et qu'elle est animée par le subconscient de

celui-ci et non par les esprits désincarnés, comme le déclarent constamment eux-mêmes les êtres matérialisés. L'auteur ne peut admettre cette théorie qui conduirait à rejeter comme mensongères les allégations des esprits qui se présentent comme ayant appartenu à des personnes vivantes ; qui affirment que la mort n'est qu'une autre manière de vivre et qu'elles ont trouvé le moyen de revenir pour nous démontrer la vérité de cette attestation.

Si on n'accepte pas leur affirmation, il faut admettre que les médiums sont pourvus de facultés extraordinaires ; qu'ils peuvent, par l'exercice de leur volonté et la concentration de leur pensée, produire une forme humaine, lui donner le talent d'un acteur hors ligne, la ruse d'un Machiavel, les connaissances et les souvenirs des personnes dont ils jouent le *rôle* et une duplicité égale à celle du père du mensonge lui-même.

S'il est vrai que par un acte de leur volonté le médium ou les assistants peuvent empêcher un phénomène de se produire, une expérience de trente années permet à Mme d'Espérance d'affirmer qu'aucun médium n'est capable, par la force de sa volonté ou la concentration de sa pensée, d'obliger un esprit à se manifester.

L'auteur qui, à partir d'une certaine époque, s'est toujours tenu à l'état *conscient et normal* au milieu des assistants, a pu suivre comme eux le travail de formation des fantômes. Le processus varie selon l'habileté et peut-être aussi selon le degré de savoir des esprits à l'œuvre, car il n'en est pas deux qui procèdent de façon identique. Elle a pu observer les progrès de la condensation de ce nuage lumineux dont elle parle et l'a vu augmenter graduellement d'opacité et de consistance, jusqu'à ce que tout le monde pût le voir. Elle l'a vu tantôt d'un blanc grisâtre, ou d'un blanc mat et d'autant plus lumineux qu'il est plus dense et finit par répandre une certaine lueur sur les objets environnants. Au toucher il semble d'abord formé de filaments flottants, légers comme du coton cardé et prend enfin la consistance d'un tissu. (*A suivre*).

Avis

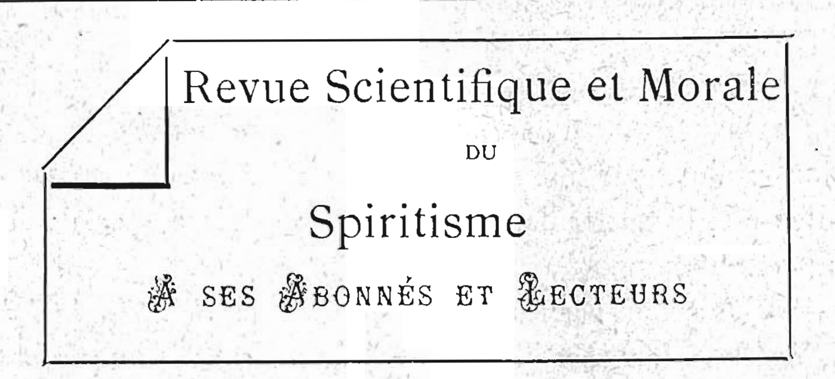
Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que le prix de l'abonnement à la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme* **ne** SERA JAMAIS AUGMENTÉ POUR NOS ABONNÉS ACTUELS **ni pour ceux qui s'inscriront d'ici la fin de l'année. Mais à partir du 1er Janvier 1904, le prix de l'abonnement pour les nouveaux-venus sera de 10 francs pour la France et de 12 francs pour l'étranger.**

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.



L'extériorisation de la pensée

(Suite) (1)

Résumé

En résumé, nous pensons que les faits que nous avons rassemblés dans cette étude suffisent pour appuyer sérieusement la théorie d'après laquelle les nœvi seraient dus à une forte impression produite sur l'esprit de la mère et transmise au cerveau du fœtus, qui localise cette image mentale à un endroit déterminé de son corps, où elle persiste pendant le reste de sa vie.

1° — Nous avons constaté, en effet, par de nombreuses observations médicales qu'une émotion forte produite par une sensation visuelle crée chez des sujets très sensibles une image mentale intense, qui s'accompagne presque toujours d'auto-suggestion de douleur, et que celle-ci se localise à une place déterminée du corps, en rapport avec la sensation visuelle, et y produit souvent des désordres organiques.

2° — En second lieu, nous avons vu qu'il est possible de produire expérimentalement, par suggestion ou auto-suggestion, — toujours sur des sujets spéciaux, — des marques en forme de croix, de rectangles à pans coupés, d'S, de K, etc., et que ces dessins s'accompagnent de rougeur, de vésication, de brûlure, exactement limitées par le contour de l'image mentale objectivée.

3° — L'auto-suggestion produisant les mêmes effets que la sug-

(1) Voir le N° de décembre 1903, p. 321.

gestion, nous pouvons admettre qu'une femme enceinte, de tempérament nerveux, peut naturellement, sous l'influence d'une forte émotion produite par une sensation visuelle, créer une image mentale intense et l'associer dans son esprit à une place spéciale de son corps : celle en rapport avec la sensation visuelle.

4° — Nous savons par les expériences de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, par celles de MM. Schmoll, Hennique et Desbaux, Binet-Sanglé, etc., que l'image mentale se transporte dans l'espace et peut être perçue par un sujet apte à recevoir ces sensations mentales.

5° — Le sympathisme vital qui existe entre la mère et le fœtus s'étend jusqu'aux états intellectuels intenses, — nous l'avons vu par les réactions du fœtus sous l'influence de l'état psychique de la mère, — ce sympathisme établit le rapport nécessaire pour la transmission de l'image mentale qui se produit involontairement, mécaniquement, comme pendant le rêve, à cause de l'intensité de l'émotion de la mère.

6° — Cette image contient, sous forme de mouvements associés, tous les processus nécessaires à la création de la marque de naissance sur la périphérie du corps du fœtus, de même que les images de brûlures, de sinapismes, d'epitaxis, etc. contenaient tous les processus nécessaires à les réaliser physiquement.

7° — Enfin, comme l'état psychique du fœtus est tout à fait automatique, passif, il est éminemment apte à recevoir cette suggestion maternelle et l'image s'incarne dans la substance périspritale, et s'y maintient, non plus pendant quelques mois comme dans le cas de la croix de cette jeune bonne du Dr Biggs qui la conserva six mois, mais définitivement, le périsprit organisant le système nerveux pour maintenir cette modification cutanée d'une manière permanente.

Les considérations précédentes nous permettent de comprendre la formation des nœvi ; et pour édifier cette théorie, nous avons pu jusqu'alors nous appuyer sur des faits naturels ou des expériences hypnotiques qui expliquent chacune des phases successives du phénomène. Maintenant, il faut aller plus loin, et le terrain est moins solide, parce que les travaux des savants n'ont guère été orientés dans cette direction. Cependant, nous pensons qu'une induction légitime est permise et que c'est grâce à cette méthode que nous

pouvons expliquer ces autres caractères du nœvus que nous n'avons pas examinés jusqu'ici.

Si nous admettons, par analogie, que la *forme* d'une marque de naissance soit donnée par l'image mentale de la mère transmise au fœtus, — comme une suggestion pré-natale qui s'exécute ensuite pendant toute la vie de l'enfant,— il semble plus difficile d'expliquer pourquoi certains nœvi sont colorés comme des objets naturels. Nous avons vu qu'un enfant est né avec les mains bleues ; qu'une jeune fille avait la peau tachetée de petites marques couvertes d'un poil brun, rappelant la fourrure d'un tigre ; qu'une autre avait sur le cou une chenille de chair dont la forme, les couleurs et les poils étaient ceux de cet animal ; qu'une troisième portait l'image d'une chauve-souris, avec les ailes étendues, etc. Essayons de comprendre le phénomène.

La substance pigmentaire qui donne à la peau de l'homme diverses couleurs, suivant les races, blanche, jaune, rouge et noire, peut aussi affecter les nuances les plus variées dans l'iris de l'œil et dans la coloration des tissus sous l'influence de la maladie. Nous savons aussi, par les expériences de Lister sur les cellules pigmentaires de la patte de grenouille, que les changements de coloration « dépendent des mouvements moléculaires, déterminés dans l'intérieur des cellules par l'influence des nerfs, et dans des circonstanres qui excluent l'action du système vasculaire sanguin ». (1) Ce fait vient s'ajouter aux observations de Claude Bernard sur l'influence exercée par les systèmes nerveux sympathique et cérébro-spinal sur les vaisseaux sanguins ; le premier, comme modérateur, les contracte, le second, au contraire, lorsqu'il est stimulé, les dilate : « Voilà, dit-il, tout le mécanisme de l'influence nerveuse. » Ces différents modes d'action des nerfs nous semblent pouvoir expliquer tous les détails de coloration des nœvi, si l'on veut bien admettre que l'image mentale possède précisément tous les mouvements moléculaires qui produisent les couleurs.

Nous savons que l'image interne est colorée et la physique nous apprend que les couleurs sont dues aux différentes longueurs d'onde des rayons lumineux qui pénètrent la rétine. D'après la théorie de Helmholtz, trois couleurs seulement sont fondamen-

(1) Lister. — *Quaterly Journal of Science.*

tales : c'est le rouge, le vert et le violet. De même que l'on peut obtenir le blanc par le mélange de ces trois couleurs, de même aussi on peut produire toutes les nuances possibles par des mélanges variés de ces couleurs, ou ce qui revient au même, par le mélange des mouvements auxquels ces couleurs sont dues. L'image rétinienne colorée est détruite très rapidement, mais l'image interne conserve ses couleurs, puisque l'hallucination provoquée par suggestion fait renaître l'image avec toutes ses nuances les plus délicates. Les différentes longueurs d'ondes ont donc été enregistrées dans la substance périspritale en même temps que la forme de l'image, et lorsque celle-ci ressuscite des profondeurs de la subconscience, elle ramène avec elle les mouvements moléculaires qui déterminent la sensation des couleurs. A plus forte raison l'image sensorielle qui produit sur la mère l'impression émotive violente qui est l'origine du nœvus, doit-elle posséder les mouvements vibratoires qui caractérisent les couleurs de l'objet qui a causé cette émotion.

L'image interne transmise et implantée par la mère dans le cerveau fœtal agira sur les différentes parties du système nerveux qui sont soumises à son action,et celles-ci seront polarisées pendant toute la vie du sujet pour reproduire sans cesse les couleurs de cette image,qui est incarnée dans la substance du périsprit,et sera dans la suite aussi indélébile que la coloration de l'iris, par exemple. C'est une sorte de photographie en couleurs de la pensée maternelle qui s'est imposée à l'enfant pendant cette période intra-utérine où les agents qui modifient le périsprit auront une action constante pendant tout le reste de la vie.

Il nous reste à signaler maintenant la partie la plus importante de cette étude, celle des modifications cutanées qui donnent dans certains cas un relief au nœvus, qui le modèlent pour reproduire avec de la chair l'objet matériel qui a impressionné la mère. Cette force plastique de la pensée se montre avec éclat dans les exemples que nous avons cités.

Rappelons-nous cette chenille qui simulait si bien un animal que le docteur Van Swieten voulait l'enlever du cou de la jeune fille. Dans l'exemple cité par le Dr Brandis, c'est la cicatrice d'un bec de lièvre dont la suture était visible et même les traces de la couture. Souvenons-nous également d'un cas dans lequel le moignon con-

génital ressemblait à celui du mendiant cause de l'effroi, au point de présenter les mêmes cicatrices et les mêmes saillies.

Nous savons bien, comme nous l'avons déjà rappelé, que tous les cas de monstruosités ne relèvent pas de l'action de la pensée de la mère sur le fœtus. Il existe des causes physiques intra-utérines ou extérieures qui amènent des anomalies pendant la gestation et depuis Geoffroy Saint-Hilaire cette question a été étudiée sérieusement. Mais on ne saurait confondre des cas tératologiques avec les nœvi, car ils diffèrent profondément quant à leur origine et se distinguent par leurs caractères extérieurs. Ce n'est pas un hasard physiologique qui peut produire des cicatrices sur un moignon, justement semblables à celles vues par la mère, pas plus que la nature ne s'amuse à simuler un bec de lièvre opéré en figurant avec soin les points de suture. Quand de semblables phénomènes ont lieu, la liaison entre l'image perçue par la mère et la déformation produite sur le fœtus est trop intime, trop semblable pour qu'on n'y voie pas une relation de cause à effet et force est, dans ce cas, d'admettre que c'est l'imagination de la mère qui est la cause première, la force efficiente qui a imprimé ce stigmate au fœtus.

D'ailleurs, pour peu qu'on y réfléchisse, les cas de brûlure par suggestion nous amènent aussi à conclure que l'image mentale a non seulement une forme extérieure, mais aussi un volume déterminé, une épaisseur, puisque les effets de la brûlure se font sentir dans l'intérieur du tissu cutané jusqu'à une certaine profondeur, et non au delà. Ce pouvoir que possède une idée d'agir sur la matière pour en modifier les propriétés, pour la pétrir suivant une image spéciale, est tout à fait inexplicable avec les théories matérialistes, car celles-ci ne voulant pas admettre l'existence d'un principe pensant, ne connaissant pas la substance qui sert de représentation matérielle de l'idée, préfèrent nier ces relations que de les attribuer au pouvoir de l'esprit.

En poursuivant nos recherches, nous allons exposer les faits nombreux qui nous permettent d'affirmer l'existence dans l'organisme humain de cette matière subtile qui sert à rendre la pensée objective, en représentant visiblement, pour les yeux capables de percevoir cette forme éthérée de la substance, les conceptions subjectives de l'âme.

La force psychique

On se souvient peut-être que nous avons conclu à la matérialité

de l'image mentale en constatant qu'elle possède les propriétés des corps physiques. En effet elle a un contour déterminé, c'est-à-dire une étendue ; en second lieu, elle masque les images des objets réels devant lesquels elle se trouve, au moins dans beaucoup de cas, ce qui montre qu'elle a une certaine opacité, donc une épaisseur ; ensuite, elle donne naissance à des couleurs consécutives et complémentaires comme le fait la sensation elle-même. Ce sont bien là, semble-t-il, des caractères matériels et il faudrait autre chose qu'une négation pure et simple pour infirmer ces déductions. Il est clair que nous n'avons jusqu'ici que des connaissances très-vagues sur la nature de cette substance. Nous pouvons constater seulement que parfois, au moment où l'hallucination disparaît, il reste devant les yeux de l'esprit une sorte de brouillard qui est en quelque sorte la trame sur laquelle l'hallucination était dessinée. Dans la célèbre observation du libraire Nicolaï, de Berlin, sa guérison s'opéra par la diminution graduelle de la netteté des figures, qui devinrent vaporeuses et finirent par disparaître, comme une fumée qui se dissipe dans l'air. Voici ses propres paroles : (1)

Quoique mon esprit et mon corps fussent, à cette époque, en assez bon état, et que ces spectres me fussent devenus si familiers qu'ils ne me causaient plus la moindre inquiétude, je cherchais cependant à m'en débarrasser par des remèdes convenables. Il fut décidé qu'une application de sangsues me serait faite, ce qui eut effectivement lieu le 20 avril 1791, à onze heures du matin. Le chirurgien était seul avec moi ; durant l'opération, ma chambre se remplit de figures humaines de toute espèce ; cette hallucination continua sans interruption jusqu'à quatre heures et demie, époque à laquelle ma digestion commençait. Je m'aperçus que les mouvements de ces fantômes devenaient plus lents. Bientôt après *ils commencèrent à pâlir*, et à 7 heures il avaient pris une *teinte blanche* ; leurs mouvements étaient très-peu rapides, quoique leurs formes fussent aussi distinctes qu'auparavant. Peu à peu ils devinrent *plus vaporeux*, parurent se *confondre avec l'air*, tandis que quelques parties restèrent encore visibles pendant un temps considérable. A environ 8 heures, la chambre fut entièrement débarrassée de ces visiteurs fantastiques.

Ce caractère de disparition graduelle a été aussi signalé par Bostock, qui eut aussi momentanément des hallucinations dont il se rendait parfaitement compte :

Après la disparition de ce fantôme, dit-il, et durant le cours de ma maladie, j'eus une hallucination d'une nature particulière et fort amu-

(1) Brierre de Boismont, *Les Hallucinations*, p. 35

sante ; j'apercevais une foule de petites figures humaines qui s'éloignaient par degrés comme une suite de médaillons. Elles étaient toutes de la même grandeur et paraissaient à la même distance. Lorsqu'une de ces figures avait été visible pendant quelques minutes, *elle s'affaiblissait peu à peu* et était remplacée par une autre beaucoup plus distincte. Je ne me rappelle point que ces apparitions eussent du rapport avec les personnes ou les objets que j'avais vus auparavant, c'étaient autant de créations ou au moins autant de combinaisons nouvelles dont je ne pouvais retrouver les matériaux originaux. (1)

Une demoiselle, en traitement chez Brierre de Boismont, eut des hallucinations pendant cinq jours. Le troisième jour, elles furent moins objectivées, et elles passèrent par la phase du blanchissement, du brouillard, avant de cesser complètement : (p. 577)

Trois jours après l'entrée de cette demoiselle, les soldats qui reparaissaient de temps en temps, se rangèrent derrière le char ; leur visage devint de *plus en plus confus, comme vaporeux* et ils disparurent entièrement. Le char blanchit, les chevaux qui, d'abord tout petits, avaient grandi pendant plusieurs heures et acquis les dimensions d'éléphants, diminuèrent de volume, se réduisirent à la grosseur du poing et s'évanouirent. Le char se métamorphosa ensuite en un grand arbre couvert de feuilles. Celles-ci *pâlirent à leur tour* et se détachèrent toutes de l'arbre qui prit également une *teinte blanchâtre* et cessa d'être visible.

Comme nous devions nous y attendre, puisque nous savons que les hallucinations provoquées sont de la même nature que les hallucinations naturelles, les images mentales créées par suggestion disparaissent aussi graduellement, et souvent en suivant des phases semblables à celles qui caractérisent la dissolution des hallucinations pathologiques. Voici sur ce sujet les remarques de MM. Binet et Ferré (2) :

On lit dans plusieurs auteurs qu'il suffit de dire à l'halluciné : « Nous vous avons donné une suggestion » pour qu'il cesse de croire à la réalité de la vision. Nous n'avons rencontré cette soumission chez nos malades que lorsque l'hallucination commence à faiblir et à perdre de son intensité...

Chez un grand nombre de nos malades, l'hallucination s'efface spontanément pendant le somnambulisme. Quelques sujets décrivent fort bien ce mode de disparition. L'objet imaginaire *perd la netteté de ses contours, il devient transparent,* cesse de *masquer les objets réels devant lesquels il est placé* et finalement *semble se fondre dans l'air*. (Richer).

(1) Bostock. *System of physiology*. V. III. p. 204. Cité par Brierre de Boismont.

(2) Binet et Ferré. *Le magnétisme animal*, p. 204.

Chez d'autres malades, la disparition se fait à l'état de veille au bout d'un temps variable. Les unes sont désolées de voir fuir l'objet imaginaire. Une malade à qui le Dr Bernheim donne des bagues, des bracelets et des éventails imaginaires, le supplie de lui laisser ces cadeaux, dont l'expérience lui a appris le caractère fugitif. D'autres veulent se rendre compte, à toute force, de cette disparition singulière. X., qui voit au bout de quelques jours, les portraits imaginaires qu'on lui donne s'effacer et *le carton devenir blanc*, explique cet accident en disant que les photographies sont *mal virées*.

Pour bien faire comprendre la netteté de l'image mentale hallucinatoire nous avons pris à dessein des exemples où cette vision est aussi précise, aussi vive qu'une sensation ordinaire, et son degré d'objectivité est tel qu'il impose au sujet la conviction absolue de sa réalité. Mais, parfois, le phénomène n'atteint pas ce degré d'intensité. L'action de la pensée sur la matière spéciale qui existe dans le cerveau n'est pas aussi active, aussi puissante, et le dessin des apparitions hallucinatoires s'en ressent :

Au lieu d'être nettes, dit Brierre de Boismont (1) les apparitions sont indécises, obscures, se montrent comme à travers *un voile*, *une gaze* ; elles ont *une couleur blanchâtre, une teinte vaporeuse*, une apparence d'ombre; de là évidemment, les formes données aux spectres, aux fantômes, aux esprits ; formes dues elles-mêmes à ce que les idées des hallucinés ne se dessinaient que d'une manière confuse dans leur cerveau et par conséquent ne s'y revêtaient qu'imparfaitement de leur enveloppe matérielle.

Que les esprits se montrent parfois avec une apparence vaporeuse, c'est ce que la photographie ne permet pas de contester. Il existe de nombreux clichés où l'apparition est demi-transparente, bien que possédant un contour nettement défini. Mais il est bien exact aussi que la substance psychique peut être inégalement impressionnée, suivant les individus, et nous voyons qu'une action faible de la part de l'esprit désincarné est tout à fait semblable à ce qui se produit quand une image vive perd de son intensité primitive : dans les deux cas, le dessin est blanchâtre, vaporeux, presque inconsistant.

En somme, il paraît constant que les idées ont une expression, en quelque sorte matérielle, puisqu'elles sont représentées par des images qui ont un contour déterminé, une coloration, une opacité et dans certains cas une épaisseur réelle. C'est donc bien là la créa-

(1) Ouvrage cité, p. 502.

tion fluidique de la pensée et il nous reste à réunir tous les documents que l'on possède sur cette question.

Nous les résumerons rapidement dans les articles suivants et nous espérons qu'il nous sera possible alors de montrer comment cette substance plastique arrive, une fois extériorisée, à se concréter pour figurer ces objets matériels dont très souvent les apparitions de vivants sont accompagnées, ainsi que celles des Esprits dans les séances de matérialisations.

(*A Suivre.*) GABRIEL DELANNE.

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas

(*Suite*) (1)

Si la morale chrétienne, à la prendre dans ce qu'elle a de pratique, dans son idéal de la vie, n'est pas cette morale divine, définitive, irrécusable, au delà de laquelle il n'y a plus rien à chercher ; si elle laisse sans solution les problèmes qui se posent le plus impérieusement à nous, si lentement, sûrement, se construit en nous une autre morale qui la supplante, parfois chez ceux mêmes qui la professent encore, que dire des dogmes qui l'appuient et des pratiques dont certaines églises la compliquent et la surchargent ? Entre ces dogmes, ces pratiques et les idées qui, de plus en plus, par les progrès de la science et de la conscience, sont comme l'esprit même, nous retrouvons plus aiguë la même contradiction.

Nous n'admettons plus que les prescriptions de la morale soient les commandements d'un législateur divin et qu'elles ne soient sacrées qu'à ce titre. Nous savons d'expérience que Dieu s'élève ou s'abaisse comme la conscience humaine et qu'il n'édicte jamais que l'idéal qu'elle a créé par son propre effort.

L'homme est un être autonome, il ne subit pas une discipline extérieure que sanctionnent des châtiments redoutables, il se fait sa loi. Il n'accepte pas d'ordre qu'il ne contrôle ; dès lors, ce n'est plus la morale qui est subordonnée à la religion, le connu à l'inconnu,

(1) Voir le n° de novembre dernier p. 293.

la raison à la fantaisie. Dans ses pratiques et dans ses dogmes, toute religion relève de la conscience et doit se justifier devant elle. Le mystère et l'absurdité ne nous paraissent plus des raisons de croire, l'immoralité, sans autre examen, nous paraît une raison suffisante de nier. Sans nous étonner que nos pères aient fait Dieu à leur image et à leur mesure, nous refusons d'attribuer à Dieu ce qui serait désormais indigne d'un homme éclairé.

On peut admirer la théorie du péché originel, vanter sa profondeur, insister sur les phénomènes qui la confirment, sur cette loi d'inertie et de régression, trop négligée des psychologues, qui fait que l'habitude mauvaise aussitôt se fixe comme si elle était prédéterminée dans la nature, que l'habitude bonne, au contraire, jamais n'arrive à l'automatisme, toujours reste mêlée d'effort, et laisse le sentiment d'une résistance à vaincre. Les faits sont susceptibles d'une autre interprétation : l'homme s'ajoute à l'animal, il se crée lui-même, par une action incessante qu'il ne relâche qu'en retombant à l'instinct.

La nature n'est en elle-même ni bonne, ni mauvaise, elle ne devient telle que quand l'homme la dépasse et la juge. Le péché originel est un corollaire de la création, il justifie Dieu, il explique le mal, en maintenant la volonté du bien à l'origine des choses. Mais cette théorie naïve qui avait encore un sens quand la terre trônait au centre d'un univers où tout se rapportait à l'homme n'en a plus dans la pluralité indéfinie des mondes. Et, ce qui est plus grave, quelle justice est celle de ce Dieu parfait qui condamne tous les hommes dans leur premier père, mauvais logicien qui confond le genre et l'individu, plus mauvais juge qui frappe au hasard le coupable et l'innocent ?

Ce Dieu est placé à un point de vue qui ne peut plus être celui de la conscience humaine. On dira que la révolte est vaine, que la loi de solidarité est dans les faits, que la science, de plus en plus l'avoue et la met en lumière. Soit ; mais la solidarité qui punit le fils des fautes du père, fait le mal physique et moral contagieux, qui donne aux groupes humains, quoi qu'en aient les individus, une sorte d'unité réelle, organique, la solidarité est une loi naturelle ; elle n'a, par elle-même, rien de moral, et c'est à l'homme qu'il appartient de l'interpréter, d'y ajouter les idées qui la pourront relier à une idée plus haute et plus près de la justice.

Il en est de la rédemption comme du péché originel ; le sang du juste rachète le pécheur, relève l'homme d'une « coulpe », dont il ne pourrait pas plus, par ses propres forces, rejeter les effets que dépouiller sa propre nature. La croyance à la vertu du sacrifice, la substitution d'une victime expiatoire au vrai coupable pour apaiser la divinité irritée, la communion, le partage du Dieu immolé entre ses fidèles qui s'incorporent son esprit, ce sont les traits de toutes les religions antiques, les procédés de salut, les rites, que la crainte superstitieuse des puissances surnaturelles suggéra à l'homme au premier éveil de la pensée. Le christianisme recueille l'héritage de ces traditions immémoriales, il les purifie, il les idéalise, mais il les garde et il les transmet.

Certes, il y a quelque chose de sublime dans l'idée de ce Dieu qui descend sur la terre, prend corps, veut souffrir et mourir pour le salut des hommes, et chaque jour, sur l'autel, dans des millions de sanctuaires, renouvelle son sacrifice, reprend vie pour souffrir, mourir,et se donner encore : voilà ce qu'est devenue l'antique boucherie des sacrifices sanglants. Mais, d'un autre biais, sous ces formes raffinées, la vieille idée demeure, aussi grossière, aussi blessante pour la conscience. Je ne parle pas de la substitution de la victime, je laisse ce qu'il y a de matériel et d'odieux dans l'idée même du sacrifice, ce qui reste de l'imagination rusée du sauvage dans ce renversement des responsabilités et des expiations, je laisse l'arbitraire de la grâce, la négation de la justice, la magie du rite ; mais que penser de ce Dieu qui, gardant malgré tout la souillure des premiers âges et des premiers dieux qu'il continue, exige du sang pour pardonner, établit je ne sais quelle balance entre le mal moral, la souffrance et la mort, et, comme l'homme primitif, ne concevant l'expiation que par le sang, veut le sang le plus pur, le sang du juste, de celui qui n'a pas péché, et envoie son fils prendre un corps, pour qu'il puisse être égorgé et répandre le sang purificateur, que je ne sais quelle magie rend nécessaire pour laver le péché des hommes ?

Le progrès de la conscience humaine, l'horreur croissante du meurtre, de la torture, de toute souffrance inutile, aussi bien qu'une conception plus juste des lois de la nature, éliminent de l'esprit humain l'idée des sanctions cruelles qui, comme dans la nécessité du sacrifice, se retrouve dans l'enfer chrétien. Si l'homme

fait Dieu à son image, il ne consent pas du moins à le dégrader au-dessous de son idéal de l'humanité.

Nous ne comprenons plus quel rapport s'établit entre le mal moral et le mal physique, comment, par suite, celui-ci peut réparer celui-là ; dans le châtiment par la souffrance, nous ne voyons qu'un mal ajouté à un autre mal, et nous jugeons singulière la politique d'un Dieu qui n'a rien trouvé de mieux dans le gouvernement de l'univers. L'imparfaite justice humaine, de plus en plus, dégage la sanction sociale de toute cruauté inutile, elle la ramène au droit de défense, elle n'admet le châtiment que dans la mesure où il peut être correction, et, par cela même, la justice divine ne peut plus être conçue à l'image d'une justice plus brutale et plus grossière. (1)

Il faut croire que, si avec la foi la charité s'est affaiblie (je veux dire ce sentiment *sui generis* qui consiste à n'aimer la créature que dans son créateur et l'homme qu'en Dieu), la sympathie toute humaine qui fait qu'on ne peut assister au spectacle de la souffrance sans la partager, s'est singulièrement fortifiée dans nos âmes.

La charité a de mystérieux détours qui nous ramènent aux joies de la vengeance et de la haine. Déjà, le grand apôtre Paul, à la fin d'un chapitre plein de conseils excellents, ne craint pas de reprendre à son compte la vieille parole : « Ne vous vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés, mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : c'est à moi que la vengeance appartient ; je le rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela tu lui amasseras des charbons ardents sur la tête. » La charité ignore les hommes qui sont exclus de l'amour de Dieu, elle s'est conciliée sans peine avec

---

(1) La théorie des vies successives résout toutes ces difficultés en enseignant que l'homme développe ses facultés par son propre effort et qu'à tous les moments de son évolution il est l'artisan de son avenir : chaque étape ici-bas étant conditionnée moralement et intellectuellement par les résultats de ses vies antérieures.

L'ignorance des vraies conditions du bonheur est donc le seul péché originel. Il disparaît à mesure que nous connaissons mieux les lois physiques et morales qui régissent l'univers, mais nulle rédemption, nulle intervention divine ne peut suppléer à notre effort personnel ni nous doter brusquement de la vertu et de la science sans lesquelles nous ne saurions être heureux. *Note de la Rédaction.*

le dogme de l'enfer, elle ne l'a point rejeté comme la négation d'elle-même.

Que les inquisiteurs brûlent les hérétiques pour leur assurer la félicité éternelle, j'y consens ; une heure est bien vite passée ; mais comment se consoler du supplice des damnés qui ne finira pas ? Les pères, les saints nous affirment que les bienheureux y trouveront *d'incomparables jouissances, un contraste nécessaire au sentiment vif de leur béatitude*. *Beati in regno cœlesti*, écrit saint Thomas avec gravité, *videbunt pœnas damnatorum, ut beatitudo illis magis complaceat* (1).

Et Tertullien, dans son traité des *Spectacles*, évoque, avec toute l'ardeur de son style africain, l'incomparable spectacle qui laissera loin derrière lui tous les jeux du cirque, le grand drame du feu au jour du jugement dernier, l'embrasement des innombrables générations humaines ; il ne se contient pas, son âme va de l'admiration au rire et à la joie, il « exulte », à la vue du grand incendie où, au milieu des gémissements, dans le parfum de la chair brûlée, se liquéfient les corps des rois, des gouverneurs de provinces qui ont persécuté les chrétiens, des sages qui ont nié la résurrection, des cochers et des athlètes, de tous ceux qui ont tourné en dérision « le fils du charpentier et de la prostituée ». Cette fureur épileptique ne nous indigne pas, nous ne la comprenons pas plus que la joie du Peau-Rouge qui attache son ennemi au poteau du supplice.

Nous ne sommes pas chrétiens, nous n'avons pas la prétention d'aimer notre prochain comme nous mêmes, nous savons que nous serions incapables de remplir pour autrui les humbles ou répugnantes fonctions de l'animal avec la complaisance que nous apportons à les remplir pour nous-mêmes ; mais la volupté que les bienheureux trouvent à voir souffrir les damnés nous est interdite. Même ici-bas, la joie ne sonne toute pure que dans le rire de l'enfant qui n'a pas encore vu souffrir. Le paradis doit être moins un lieu qu'un état intérieur de l'âme ; la vision de l'enfer envahirait l'âme tout entière, la troublerait d'une pitié douloureuse, ne lui laisserait d'autre joie possible que celle d'éteindre les flammes

(1) Texte cité avec celui de Tertullien (*De Spectaculis* chap. XXXIX) par F. Nietzsche dans *la Généalogie de la morale*, § 15.

éternelles et de libérer ses victimes d'un mal qui serait la négation de l'amour et la défaite de Dieu.

Aussi bien ces terribles images, qui ont pu jadis épouvanter les méchants et les détourner du péché, n'ont plus guère d'autre effet que d'amuser notre fantaisie. Je me suis arrêté souvent au musée du Trocadéro devant le bas-relief du portail de Bourges qui représente avec tant de naïveté le jugement dernier ; j'ai toujours été frappé de la gaîté avec laquelle les visiteurs détaillaient les épisodes de cette scène qui n'est plus que comique, négligeant les anges et les justes pour ne voir que les grimaces des diables, leurs contorsions, leurs faces grotesques, les fourches dont allègrement ils piquent les pauvres pécheurs pour les jeter dans la gueule ouverte de l'enfer.

Auguste Comte, qui ne rit jamais, remarque avec gravité qu'étant données l'action de l'habitude et les lois de la sensibilité, qui ne s'exalte que pour se déprimer, les supplices des damnés se réduiraient nécessairement à l'impression atténuée d'une douche écossaise.

Je ne dis rien des pratiques dont certaines Eglises, comme l'Église catholique, compliquent les prescriptions de la morale chrétienne. Beaucoup n'y voient que des surcharges et des altérations de la vraie doctrine. L'historien des religions y verrait plutôt une tendance régressive et atavique qui ramène l'homme aux formes primitives de l'émotion religieuse.

L'intervention nécessaire du prêtre, de l'individu qui est consacré, l'effort pour rompre par le miracle le déterminisme naturel, les rites, les formules, les actes extérieurs qui, par eux-mêmes, exercent une sorte de contrainte sur le Dieu, les petits présents qui entretiennent l'amitié des saints, l'eau du baptême qui lave l'enfant de la souillure du péché, sans même qu'il ait besoin de connaître l'incantation dont il est l'objet, toute la magie des sacrements *ex opere operato*, le fétichisme, nous reportent aux premiers âges de l'humanité, nous montrent dans une religion éthique la survivance du vieil instinct, qui poussait l'homme primitif aux pratiques rituelles qui apaisent, concilient ou conjurent les puissances surnaturelles.

Mais cet instint, que fortifiait jadis, avec l'égoïsme, l'angoisse de l'inconnu, répugne désormais à la science et à la conscience ; il n'arrive à la réflexion qu'en se supprimant lui-même. Si nous refu-

sons au prêtre le pouvoir de modifier par ses gestes et ses formules le cours des phénomènes naturels, plus encore refusons-nous d'étendre cette magie aux âmes et de substituer les exorcismes d'un homme qui dispose de la grâce divine au sentiment intérieur et à l'effort de la volonté.

La direction de conscience nous apparaît comme la négation de la vie morale chez celui qui la subit, parce que la vie morale a son principe dans la conscience même, qui ne souffre pas de vicaire ou de substitut. Certes, l'individu n'a pas à repartir de l'ignorance première, à réinventer la morale ; la tradition est présente à sa pensée, il n'est pas libre de s'en défaire ; l'homme en lui continue d'autres hommes et pour ainsi dire, une œuvre humaine ; mais cette tradition n'est pas une chose morte, un recueil de prescriptions, elle est une activité vivante, la conscience elle-même ; elle n'est pas un instinct qui supprimerait avec le choix la vie morale, elle est l'esprit plus éclairé et plus fort ; elle n'est pas une autorité externe, elle est une faculté de discernement, de libre examen, qui renouvelle et confirme la validité des principes transmis en s'y appliquant.

V

Une morale ne sort de l'enceinte des écoles, elle ne devient un principe réel d'action, pour des hommes vivants, que dans la mesure où elle cesse d'être une pure théorie qui s'adresse à la seule raison. L'idée ne devient efficace que quand elle se mêle au sentiment jusqu'à ne s'en plus distinguer. Entre le sentiment et l'idée, l'intermédiaire est l'image qui,spontanément,par cela même qu'elle se précise et se fixe, tend à se réaliser.

La vraie propagande se fait par l'exemple contagieux des héros et des saints. Les disciples d'Épicure lisent et relisent la vie du maître : ses vertus montrent sa doctrine en des actes qui d'eux-mêmes sollicitent l'imitation. Pour faire un stoïcien,un traité de Chrysippe ne vaut pas la constance d'un Cléanthe qui, la nuit, par un travail d'esclave, gagne l'argent qui lui permet de demander aux leçons de Zénon l'affranchissement de son âme. Or rien ne me paraît plus propre à montrer combien, en dépit des apparences, nous sommes loin de l'idéal chrétien, que l'impression que fait sur nous la vie des saints, qui nous le présente comme exprimé en une vivante image.

Lisez, dans Platon, l'Apologie ou la mort de Socrate, lisez le manuel d'Epictète, le journal que l'empereur Marc-Aurèle, au jour le jour, écrivit sous sa tente, vous vous trouvez en compagnie d'hommes qui sont ce que vous êtes, qui habitent le même monde que vous, dont l'expérience intime concorde avec la vôtre. Comme ils nous ressemblent, vous avez quelque chose à apprendre d'eux, vous éprouvez à les lire une émotion morale, vous prenez dans leur commerce un sentiment plus haut de la dignité humaine.

L'âme d'un Taine peut retrouver le meilleur d'elle-même dans l'âme d'un Marc-Aurèle. Alors même que vous leur résistez, vous subissez leur ascendant. Ouvrez maintenant *les Vies des Saints Pères des Déserts, La Légende dorée, l'Imitation de Jésus-Christ* elle-même, ces livres qui ont été les livres de chevet de nos pères, qui les ont édifiés, qu'ils se sont proposés comme les manuels les plus achevés de la vie chrétienne, vous ne reconnaissez ni votre idéal moral, ni vos mobiles d'action, ni votre manière de penser. Le monde que vous habitez n'a rien de commun avec le monde créé par l'illusion que ces saints habitent, l'idée de les imiter vous paraîtrait la plus étrange fantaisie. Je connais ces vieux livres, je les lis et, je l'avoue, je les aime ; mais je les lis comme des contes ou de très vieux poèmes, pour amuser une curiosité toute profane, pour me dépayser, pour étendre mon expérience de la nature humaine en évoquant des formes disparues.

Au dix-septième siècle encore, le traducteur *des Vies des Saints Pères des Déserts,* le janséniste Arnauld d'Andilly ne se lasse pas d'exalter « ces admirables solitaires qui ont quitté le monde habité des hommes, pour en chercher un nouveau qui avait été jusqu'alors inhabitable, et pour y vivre, comme Jésus-Christ, *avec les bêtes et avec les anges,* » sans oublier les démons qui sont leurs habituels compagnons et qui prennent un malin plaisir à leur jouer les plus mauvais tours.

« Quels chrétiens, s'ils ne sont aussi corrompus dans l'esprit que dans les mœurs, peuvent considérer avec insensibilité ces merveilleux pénitents, qui se sont ensevelis tout vivants dans des tombeaux ou dans des citernes sèches, qui ont été aussi ingénieux à macérer leur corps par toutes sortes d'austérités que les autres le sont pour plonger les leurs dans toutes sortes de délices. » En vérité, si ces solitaires sont « les plus purs et parfaits modèles de

toutes les vertus chrétiennes et religieuses », nous sommes contraints de reconnaître que ces vertus, ne répondant plus à notre conception de la vie, nous sont des sujets de curiosité et non d'édification.

Les pères du Désert ramènent toutes les fins de la vie présente à une fin unique : le salut de leur âme, la conquête du bonheur éternel. Une redoutable alternative les tient dans une perpétuelle angoisse : le paradis ou l'enfer, la félicité sans fin des élus ou la torture toujours renouvelée des damnés. Devant cette vision de l'éternel, notre existence se réduit à un instant, et c'est durant cet instant que se décide notre sort pour les siècles. La sagesse est d'anéantir ce néant dans sa propre pensée, de vivre dès ici-bas d'une vie toute spirituelle, d'anticiper, par le mépris de tous les biens périssables, sur la jouissance du vrai bien, de chercher, loin des bourgs et des villes, la présence de Dieu et la compagnie des anges.

Le grand obstacle à la perfection est la nature corrompue jusqu'au fond par le péché originel, les inclinations qui nous portent à détourner notre amour du créateur sur la créature, sur tout ce qui flatte nos sens, sur les richesses et sur les hommes, sur nos parents, nos amis et nos concitoyens. Toutes ces inclinations ont leurs racines dans le corps, c'est en lui qu'il nous les faut attaquer. Le corps est le complice du diable, l'instrument de perdition, le grand ennemi. Ne pouvant le supprimer d'un seul coup, ce qui serait un grand crime, le solitaire le traite comme s'il n'existait pas, par les rigueurs de son ascétisme fait sa part si petite qu'il le réduit à rien.

Le corps a besoin de nourriture, de sommeil, on l'exténue par le jeûne et les veilles ; il a besoin de mouvement, on l'enferme dans quelque sépulcre abandonné que l'on fait murer, et on le condamne au supplice de l'immobilité. Le grand saint Antoine, « considérant la fragilité de cette vie et la noblesse de notre âme, avait honte d'être obligé de manger, de prendre quelque repos par le sommeil et de se voir assujetti aux autres nécessités du corps... Il ne se lavait jamais, ni ne se nettoyait jamais les pieds, s'il n'était contraint de passer dans l'eau, et on ne l'a jamais vu nu que le jour où on l'a enseveli. »

La vie du solitaire est une perpétuelle méditation de la mort ; de la vie, il ne voit que l'heure dernière qui ouvre sur l'éternité. Il

éteint tous les sentiments qui l'intéressent aux choses de la terre, il fuit les hommes et leurs vains travaux ; s'enferme dans le regret des péchés qu'il a commis ou dans l'effroi des péchés qu'il pourrait commettre, il cherche toutes les occasions de s'humilier ; il veut obéir, n'avoir plus de volonté propre, tout sacrifier de lui-même ; tous ses jours sont des jours de pénitence, dont les heures de joie sont les heures où les larmes jaillissent d'une source qui ne veut plus tarir (don des larmes).

Ainsi le vrai chrétien « fait sans cesse violence à la nature..., renonce à tout, méprise tout, se moque de tout, rejette tout ». Les martyrs n'ont enduré qu'un supplice de quelques heures ; de chaque fonction, de chaque besoin, de tous les penchants naturels, le Père du désert fait l'occasion d'un martyre qui se prolonge durant toute son existence.

Les excentricités de ces bons solitaires nous transportent dans un monde fantastique qui s'est évanoui avec l'illusion qui lui donnait naissance. Des hommes, qui vivaient dans le commerce familier des démons et des anges, dont les vertus et les prières renversaient le cours des choses par de continuels miracles, n'ont rien à apprendre à des hommes qui sont soumis au déterminisme naturel et en sont réduits à la société de leurs semblables. Nous les admirons en ce sens seulement qu'ils nous déconcertent. La recherche exclusive du salut individuel est un déguisement de l'égoïsme que ne relève même plus, chez ces déserteurs de la vie sociale, l'intérêt problématique de la collectivité. Si la fin poursuivie est toute personnelle, si elle isole l'âme et l'appauvrit, les moyens employés pour l'atteindre ne nous peuvent être qu'un témoignage des aberrations possibles à l'esprit humain. La manie de se persécuter soi-même est la plus vaine des vanités.

(*A Suivre.*) GABRIEL SÉAILLES.

Fossile ressuscité

Sous ce titre, *le Matin* du 25 novembre a publié un intéressant article que nous reproduisons plus bas, lequel met en évidence l'existence de ces formes de transition, presque toutes disparues maintenant, qui reliaient jadis les unes aux autres les espèces qui semblent aujourd'hui si profondément dissemblables.

La théorie de l'évolution est la seule qui donne une explication raisonnable de l'origine des êtres. A la conception légendaire, enfantine et miraculeuse de la Bible, elle substitue la vérité scientifique, plus grandiose et plus belle que toutes les fictions imaginées par les hommes. Il est entendu que par le mot évolution, nous ne prétendons pas nous inféoder sans contrôle à toutes les hypothèses qui ont été faites sur ce sujet. Suivant nous, les théories de Lamark, de Darwin, d'Hœckel contiennent chacune une part de vérité et permettent de se rendre compte, en gros, des phases successives que les êtres humains ont parcourues. Mais nous croyons que toutes les obscurités qui règnent encore sur certains points seront éclairées, le jour où l'on comprendra que le véritable moteur de l'évolution, la cause profonde et permanente de cette ascension, est l'esprit, gravissant d'une manière ininterrompue les inombrables degrés de cette échelle, qui part des confins de la matière pour s'élever jusqu'à l'homme, et ensuite atteindre la hiérarchie des esprits supérieurs qui se perd dans les profondeurs de l'infini.

Chaque jour apporte de nouvelles confirmations à cette grande vérité ; et plus nous en serons pénétrés, mieux nous comprendrons toute la grandeur de la loi des vies successives sans laquelle rien ne saurait s'expliquer dans le monde moral. Voici l'article en question :

*
* *

Voici que tout là-bas, dans ces mystérieuses contrées de l'Afrique où n'ont guère pénétré encore que les hardis trafiquants d'ivoire et d'ébène, des explorateurs scientifiques viennent de rencontrer un animal étrange, mais non pas inconnu des savants, puisque précédemment ils l'avaient classé ... parmi les mammifères antédiluviens !!!

Il s'agit de l'okapi — c'est le nom dont le baptisent les indigènes — nom célèbre déjà dans le monde de l'histoire naturelle, puisque l'on a dû, après toutes les plus récentes classifications, créer pour lui un genre nouveau, le genre *okapia*.

C'est un cheval, c'est un zèbre, c'est une antilope, c'est tout cela et ce n'est que l'okapi.

Il y a plusieurs années déjà, M. Albert Gaudry, qui pratiquait des fouilles dans les limons miocènes de Pikermi, près d'Athènes, mit au jour le squelette d'un animal bizarre qui présentait les caractères réunis de la race ruminante et de la race chevaline. Il l'appela l'*helladotherium*.

Darwin, s'il lui eût été donné d'assister à cette découverte, n'eût pas manqué de remarquer que ce double caractère de cheval et de ruminant constituait le trait d'union, jusqu'à présent défaillant, entre les animaux à pieds fourchus et les solipèdes. Mais le public — et aussi le savant — est sceptique et prudent, lorsqu'il se trouve en présence de pièces anatomiques depuis quelques centaines de milliers d'années enfouies dans la vase.

Or, dans le Congo belge, récemment, un de ces okapis, que l'on croyait disparus depuis des temps immémoriaux tomba sous la balle d'un fusil à

longue portée. Il faut le dire, les indigènes connaissaient de vue cet animal, mais de vue seulement, car il est d'une méfiance extraordinaire et ne se laisse jamais approcher.

L'okapi est une bête de forte taille, plus grande qu'un cheval, plus petite qu'une girafe, dont elle rappelle la structure. Sa tête, un peu lourde sur une légère et longue encolure, est une tête d'antilope. Le poil en est blanc jaunâtre ou crème, sauf le sommet du crâne, qui est d'un brun rouge très vif, et l'extrémité du museau bleuâtre. La plus grande partie du corps est également rouge brun d'un ton très chaud. La croupe et les quatre membres sont rayés de zébrures alternant du blanc crème au gris-bleu très foncé.

La peau de l'animal abattu fut naturalisée et le squelette préparé. Ce dernier, si l'on excepte quelques modifications légères dans les fosses nasales et lacrymales, était identique à celui de l'*helladotherium* et la peau de l'okapi ne seyait pas mieux à sa propre ossature qu'à celle de son voisin préhistorique.

Voici donc, pour la première fois, l'homme en présence d'un vivant fossile. (1) C'est un événement dans le monde de la mammologie, et grâce à l'okapi, tombe la barrière qui semblait définitivement séparer les pieds fourchus des solipèdes.

Notre Muséum n'a pas encore d'okapi. Mais une de nos missions opère dans la région du Congo et de l'Ouganga où fréquente l'okapi, et il est bien probable que d'ici peu de temps — nous dit le bibliothécaire du Muséum — on pourra voir chez nous mieux que des photographies et des gravures. Si nous ne l'avons pas vivant, nous aurons du moins l'okapi empaillé, et il sera donné au monde biologiste l'occasion de retrouver devant lui, tangibles, les liens qui unissent le passé au présent.

Les Matérialisations
DE LA VILLA CARMEN

3e partie (Suite)

Comme je crois l'avoir laissé deviner, depuis quelque temps, j'étais inquiète de ne pas voir notre groupe s'organiser. Nous savions que le guide se chargerait de ce soin ; mais comme sœur

(1) Il y a ici une erreur du journaliste. Il existe encore quelques échantillons de la flore et de la faune géologiques qui ont survécu à toutes les transformations et dont les représentants actuels, bien qu'ayant légèrement varié, sont bien semblables, morphologiquement, aux espèces fossiles qui sont ensevelies depuis des centaines de milliers de siècles

(Note de la Rédaction).

Anne, nous étions un peu las de ne rien voir venir. Dans une de nos belles séances de début, avec nos deux médiums, B. B., bien matérialisé, nous parlant d'une voix nette et timbrée, nous avait indiqué la composition de notre groupe dont il désigna les futurs membres de la façon suivante : Il nomma d'abord : *Valantin*.

Protestations du Général et de Madame !

« Comment », m'écriai-je, vous voulez avoir ce Monsieur qui, ici même, vous a appelé fumiste ?

« Oui, je le veux ; il s'en est repenti. Puis il continua « : *Hanin*. Nouvelles protestations. « Nous ne le connaissons pas du tout ».

« Hanin » répéta le guide avec obstination, « Hanin ».

Ici, j'ouvre une parenthèse. A ce moment-là, nous étions persuadés que B. B. répétait le nom de l'élu pour bien faire connaître sa volonté : nous ignorions absolument l'existence d'un second Hanin, frère du premier, et nous ne nous doutions pas que deux Hanin devaient bientôt faire partie de notre groupe !

« *Bouchard* » dit encore B. B.

« Qu'est-ce que vous dites, cher guide », demandai-je — Boutard ? Bouvard ?

« Non » reprit-il, *Bou — chard, Bou-chard, Bouchard* » (1)

« C'est trop fort » dis-je, « mais nous n'avons jamais entendu parler de ce Monsieur ; jamais ! Que fait-il ? Qui est-il ».

« Ce sont quatre amis » déclara l'Esprit, quand ils demanderont à venir, vous les accepterez ».

Il nous désigna ensuite une 5e personne dont le nom excita un nouveau tolle. Je me révoltai, le Général se révolta. Peines perdues ! Il fallut promettre d'accepter ce personnage s'il demandait à venir ! Plus tard même, B. B me fit dire, *par un nouveau médium*, que je devais patienter pendant cinq séances, et ce n'est qu'après la 5e que la porte serait enfin fermée à ce membre désigné, si, à ce moment-là, il n'avait pas demandé à être des nôtres

Ordre nous fut ensuite donné de ne faire aucune avance à ces Messieurs et d'attendre patiemment leur arrivée.

---

(1) Et le plus curieux, c'est que ce Monsieur devait rentrer en France sous peu ! en effet il vient d'être subitement rappelé dans la mère patrie.

Tout cela nous sembla si fort, si extraordinaire, que nous ne pouvions pas croire à la réalisation des paroles du guide.

Des semaines s'écoulèrent. Rien. Enfin, un soir, au théâtre, dans un entr'acte, un officier de marine se fit présenter au Général et à moi-même : il se nommait Bouchard ! Et alors, très vite, de fil en aiguille, les quatre élus (évidemment amenés par cette puissance mystérieuse qui a nom B. B), les quatre élus s'installèrent dans la salle des séances de la Villa Carmen, sous les yeux ahuris des maîtres de la maison.

Ne *sommes-nous-pas obligés de reconnaître en tout cela une intervention extra humaine ?*

Ainsi fut formé le groupe du (1) Jasmin qui se constitua, régulièrement, avec des statuts très sévères.

Madame la Générale Présidente ;

Le général Noel, vice-Président ;

Mlle Fernande L....

M. Valantin, chef du service des titres à la Banque de l'Algérie ;

M. Hanin aîné, } grands propriétaires
M. Hanin cadet, }

M. Bouchard, officier de marine, destiné à être remplacé sous peu par un candidat qui se tenait tout prêt dans la coulisse (2) ;

Mme L. médium de la table ;

Vincente Garcia, médium du cabinet.

Entre autres choses, les membres durent s'engager par écrit : 1° à ne fréquenter aucun autre groupe pendant la durée des travaux de la Villa Carmen ; 2° à signer les procès-verbaux des séances quand la présidente jugerait les procès-verbaux nécessaires.

Puis le groupe entra en fonctions.

Mais l'homme propose et Dieu dispose.

A peine avait-on obtenu des phénomènes satisfaisants que la Présidente devint sérieusement malade de l'influenza et dut prendre le lit.

C'est encore couchée que j'écris ces quelques lignes. Vincente Garcia vient souvent me voir et, deux fois en visite, chez moi, elle

(1) Nous avons pris le nom de la fleur aimée des Brahmes. On sait que c'est la fleur de prédilection du guide.

(2) Ce candidat est le Dr *Denis*, chirurgien à l'hôpital d'Alger, Mustapha, (accepté par B. B.)

tomba subitement dans le sommeil médiumnique, puis elle procéda à me magnétiser de la manière la plus savante. Passes, percussions, insufflations, (faisant l'effet de ventouses) etc., etc., rien ne me manqua (1).

C'était admirable de la voir. Elle se réveillait au bout d'une heure et elle reprenait la conversation comme si de rien n'était, sans se douter de ce qu'elle venait de faire.

Je profitai de ce temps de repos forcé pour réfléchir sérieusement sur un sujet qui me tourmentait.

J'ai dit quelle belle médiumnité possédait Mme L., et comment elle nous avait plusieurs fois prédit l'avenir, au moyen de l'écriture médiumnique. Mais, graduellement, nous avions cru remarquer qu'une autre influence se substituait à celle qui nous était connue sous le nom de B. B. C'est même pour cela (et aussi par crainte de l'animisme), que j'avais, un jour, demandé à l'écrivain invisible le premier nom de baptême de mon mari.

On sait aussi qu'avec les soucis et les tracas, la médiumnité s'affaiblit et peut même disparaître *momentanément*. Or, Mme L. (on l'a compris déjà) traversait un de ces moments de crise, connus de tous ceux qui ont pris le commerce comme carrière. De plus, elle souffrait d'affreuses migraines, par suite d'un usage immodéré du café : aucun médecin n'avait réussi à le lui faire abandonner.

B. B. commença par lui apparaître une nuit où souffrant le martyre, ne dormant pas, elle se trouvait dans son salon, au lieu d'être dans son lit. Il lui ordonna le thé au lieu de café qui détraque, (paraît-il), ses grandes facultés occultes.

Ses enfants furent absolument convaincus de la véracité du récit qu'elle leur fit, en la voyant renoncer complètement au café (sacrifice qu'elle avait toujours refusé de leur faire) et en constatant que sa santé se remettait graduellement sous l'influence du thé adopté comme boisson.

Ce guide nous fit ensuite faire la connaissance d'un 3e médium sur laquelle je reviendrai plus tard. Elle est douée de dons rares, et, parlant à ce médium, dans notre salle de séances, (elle est auditive)

(1) Un autre médium très fort, une dame *que je ne connaissais pas*, a été poussée, elle aussi, à venir me voir dans le but de me soigner par le magnétisme.

il lui dit que, lui B. B. il conseillait à Mme L. de se retirer momentanément de notre groupe du soir, au moins jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé le calme et la satisfaction dans ses affaires terrestres ; car, il le répéta, avec les tourments et les tracas, pas de médiumnité satisfaisante.

Bref, le départ de Mme L. entraînant celui de sa fille, ces deux dames se retirèrent, ce qui réduisit considérablement nos forces. En outre, le lieutenant Bouchard était parti depuis quelque temps et il avait été remplacé par le Docteur Denis.

Ce dernier nous arrivait dans un bien mauvais moment, quand la Présidente, affaiblie par l'influenza et un long séjour au lit, ne pouvait que nuire aux réunions.

Vincente Garcia se trouvait aussi très fatiguée à la suite de ses doubles devoirs de concierge et d'ouvreuse au théâtre, devoirs très lourds à la fin d'une année. Enfin, le temps, pendant le dernier trimestre de 1903, fut épouvantable, et nous avons remarqué l'influence néfaste de la baisse du baromètre sur les phénomènes.

Avec la nouvelle année, nous allons reprendre régulièrement nos séances, si cruellement entravées et arrêtées par tous les accidents énumérés plus haut.

Le succès doit revenir avec ma guérison, nous promet le guide. Il ne cesse de nous dire, et cela par l'intermédiaire de plusieurs médiums : « *Que celle que j'aime ne se tourmente pas. Elle aura lieu d'être satisfaite* ».

Pour en revenir au nouveau médium Mme X, cette personne (simple marchande au détail) est douée d'un grand cœur et d'une intelligence fort au-dessus de sa modeste situation.

Elle a la spécialité de soigner les malades et surtout celle de guérir les obsessions, mais elle a une autre médiumnité extrêmement rare et remarquablement belle *dont je désire dire quelques mots, car elle est à l'ordre du jour*. Mme X. a la médiumnité de la fameuse Adèle de *Cahagnet* et celle du célèbre médium dont on parle tant en ce moment, l'Anglais *Péters*. Et voici la preuve que nous avons obtenue à ce sujet, *sans la chercher*.

Ici, j'ouvre encore une parenthèse. Nous sommes venus nous installer à Alger, pour tâcher d'y oublier les cruels chagrins et les grandes pertes que nous avons éprouvés en France.

Ces chagrins, ces pertes ont eu pour point de départ la

jalousie d'une sœur cruellement atteinte dans sa beauté. Elle est morte, il y a quelques années, après avoir beaucoup souffert. Je n'en ai même pas été prévenue, et je ne l'ai appris que longtemps après, *par hasard*.

Aussi, il est facile de comprendre combien ce souvenir m'est pénible et l'on devine aisément pourquoi je ne parle jamais d'elle.

Et voici ce que Mme X. m'a dit, une fois entrée dans la salle des Séances, non pas endormie, *mais éveillée*.

« Je vois une dame auprès de vous. Oh ! comme elle pleure, comme elle a du chagrin, elle vous demande pardon. »

Moi — « Pardon ? et de quoi ? »

Mme X. — « Je ne sais pas, elle dit qu'elle vous a fait bien du mal, elle passe son bras autour de votre cou, elle vous embrasse.

Moi — « Comment est-elle ? »

Mme X. — « Grande, mince, les cheveux biens relevés. Elle vous ressemble, mais elle est habillée en esprit tout en draperies vaporeuses.

Moi — « Demandez-lui son nom. »

Mme X. — « *Elle me dit » qu'elle est votre sœur* Eugénie.

. . . .

Je n'affaiblirai pas cet exemple par des commentaires ; j'ajouterai qu'endormie Mme X. voit les esprits mieux encore. Les nôtres se présentent alors à elle. Ils lui parlent et lui donnent souvent des preuves de leur identité.

Voici, maintenant, un curieux exemple de sa clairvoyance.

Le jour de l'an, nous devions aller en matinée au Kursaal, nouveau et coquet théâtre qui avait ouvert ses portes la veille au soir ; mais, après avoir lu les journaux, tous remplis de l'épouvantable accident de Chicago, je refusai absolument de tenir ma promesse. Très ennuyé, le Général courut chez Mme X qui est notre voisine. Elle s'entrança et entendit la voix de son guide qui m'ordonnait de ne rien changer à nos projets et me promettait que B. B. m'accompagnerait au Théâtre. J'eus l'irrévérence *d'en rire* et de bon cœur encore ! Mais je consentis à aller m'amuser, ce médium m'ayant donné trop de preuves d'une lucidité hors ligne pour que je puisse douter d'elle. Et voici ce qui m'arriva.

A la fin du 1[er] acte, une dame de ma connaissance vint me trouver. C'est une voyante merveilleuse. Elle me dit être assise avec

son mari et son fils (voyant aussi) juste en face de nous aux fauteuils de balcon.

Après les politesses d'usage, elle ajouta : « Votre chapeau noir me permet de bien voir des rayons lumineux au-dessus de votre tête, vous êtes auréolée de lumière et, à côté de vous, *dans cette avant-scène vide, se tient, tout seul, un Esprit supérieur, très très élevé* ! (1)

Or, je déclare, sur l'honneur, ne lui avoir parlé qu'ensuite de ma frayeur du matin.

Je joins à cet article le procès-verbal d'un petit phénomène qui frappa vivement le Docteur Denis. Il faut dire que ce médecin n'a encore rien vu en fait de manifestations occultes ; mais je dois avouer que c'est aussi la 1re fois que nous-mêmes obtenons un phénomène de ce genre, je l'avais sollicité et toujours en vain.

Madame la Générale Carmencita NOEL.

Procès-Verbal

Le 18 décembre, nous soussignés, constatons que nous avons vu M. Charles Hanin, sur l'invitation de la Présidente, prendre le crayon pour la 3e fois seulement. Nous savons que M. Hanin ne connaît pas l'anglais et nous savons qu'il n'a jamais été médium écrivain. (Ses deux premières tentatives à la villa ont duré quinze minutes à peine). Nous déclarons que les seules personnes du groupe sachant l'anglais, sont la Présidente et le Docteur Denis. Le général en sait quelques mots ; enfin les autres membres ignorent absolument cette langue (2).

En ces conditions les membres virent, avec stupéfaction, M. Hanin tracer calmement et méthodiquement ces mots : (3)

« My lovely Carmencita : becalm and hope. Consult your sister whenever consult... Major Brauhaubau arrives ! (4) ici la main de M. Hanin parut être violemment saisie par une autre influence,

---

(1) Elle reconnaît la supériorité et l'élévation des Esprits à l'éclat lumineux qu'ils projettent.

(2) Vincente ne connaît que l'espagnol et le français.

(3) Quelques autres mots illisibles sont supprimés.

(4) Ma charmante Carmencita. Soyez calme et espérez. Consultez votre sœur quand — Consultez — le commandant Brauhaubau arrive.

cette main tapota fortement le papier, puis le crayon lui tomba des doigts.

En foi de quoi nous signons :

CARMENCITA NOEL. GÉNÉRAL NOEL.
Docteur DENIS. VALANTIN.
CH. HANIN. L. HANIN.

Je déclare ne pas savoir l'anglais et être absolument incapable d'écrire par moi-même la phrase ci-dessus mentionnée. En outre, j'ignorais absolument posséder des facultés médiumniques.

CH. HANIN,

L'auto-représentation chez les hystériques

(*Suite*) (1)

Enfin j'apporte une troisième observation d'une autre malade que j'ai eue en traitement chez moi en octobre dernier, et qui me présenta le même phénomène de façon encore plus caractéristique.

La malade en question avait avalé au mois de mars précédent une épingle : en travaillant elle l'avait mise dans sa bouche, s'était endormie, et l'avait avalée. Toutes les tentatives pour la lui faire rendre avaient échoué, ou bien l'épingle avait été rendue à l'insu de la malade et avait passé inaperçue ; puis la malade ne se plaignant pas, il n'avait plus été question de l'épingle ; si peu question que lorsqu'on me l'avait amenée quatre mois plus tard, pour les accidents hystériques qu'elle présentait, on ne m'avait même pas parlé, ni elle ni les siens, de l'incident de l'épingle.

Il s'agissait cette fois encore d'une grande hystérique vigilambule, chez laquelle je n'hésitai pas à employer la méthode de traitement qui m'avait donné de si bons résultats. Cette malade pré-

(1) Voir le n° de septembre page 162. On sait que par ce mot d'auto-représentation, quelques médecins, les Drs Sollier, Bain, Comar, désignent le vieux phénomène de la lucidité ou clairvoyance, signalé il y a plus de cent ans par les magnétiseurs, et que ces messieurs sont en train de redécouvrir. (*Note de la Rédaction*).

sentait en particulier la manie d'avaler dans l'hypnose, tous les menus objets qui lui tombaient sous la main. Un jour, où je lui disais, au cours d'une séance, de réveiller son intestin, de le sentir, elle s'arrêta tout à coup en disant qu'elle ne pouvait continuer « parce que ça la piquait ». Je pensais qu'elle traduisait ainsi une des manifestations douloureuses causées par le réveil de la sensibilité, et j'insistai. Elle fit encore quelques mouvements et s'arrêta de nouveau, en disant que « ça lui faisait réellement trop mal, que ça la piquait trop. — Quoi donc ? — Je ne vois pas bien, mais c'est pointu ; ça doit être une petite épingle que j'ai avalée il y a deux mois ». — « Sentez plus. » Elle fait alors des mouvements moins étendus, moins rapides, localisés surtout d'un côté, et me dit après quelques minutes : « Mais je vois très bien ; ça n'est pas la petite épingle que j'ai avalée il y a deux mois, c'est celle que j'ai avalée il y a six mois, je la reconnais, mais je croyais bien l'avoir rendue depuis longtemps ». — Comment la reconnaissez-vous ? vous la voyez donc ? — « Oh ! mais oui, elle était beaucoup plus grosse que l'autre et je la reconnais bien, elle est longue et a près de 3 centimètres ; mais elle est piquée dans mon intestin de telle façon qu'elle ne pourra plus partir, et je vois maintenant qu'en faisant des mouvements tout à l'heure, je l'ai enfoncée davantage. Je souffre beaucoup.

J'interrompis la séance : ceci se passait un jeudi. Au réveil la malade se plaignit de souffrir beaucoup dans le ventre, d'un côté, et de ressentir une sensation de piqûre très douloureuse : elle me demanda ce qu'elle avait, et ce que je lui avais fait, et ne parla nullement de son épingle. Je la questionnai alors à ce sujet, lui demandant pourquoi on ne m'avait jamais parlé de ce fait ; elle me répondit que c'était sans importance, et que depuis sept mois il devait y avoir longtemps que l'épingle était ressortie. Je la laissai étendue toute la journée avec une alimentation liquide et de la glace sur l'abdomen. Le lendemain je rendors la malade et la questionne de nouveau. Elle me décrit comme la veille les dimensions et la situation exacte de l'épingle. Je lui demande alors si elle peut la déplacer. Elle fait quelques mouvements et me dit que c'est très difficile, car chaque mouvement l'enfonce davantage. « Il faudrait, me dit-elle, que je fasse remuer mon intestin en sens inverse et c'est très difficile. — Essayez. » Elle fait d'autres mouvements et

me dit : « Elle bouge ; je l'ai fait bouger d'un centimètre ; elle commence à remonter ; mais ça saigne et je n'ose plus bouger. »

J'arrête la séance. Journée mauvaise avec hoquet, nausées, sensation de douleur et de chaleur dans l'abdomen.

Le troisième jour, je la rendors. Elle me dépeint « tout l'intérieur de son ventre rouge, et, à l'endroit de la piqûre, la tête de l'épingle a fait un petit trou et s'est collée dedans. » Je lui demande de me décrire exactement la situation de l'épingle et si elle la voit assez bien pour me dessiner avec un crayon sa situation. « Oui, dit-elle. » Je lui donne un crayon et du papier et dans l'hypnose, sans hésiter une minute, elle fait le dessin d'une anse intestinale, m'expliquant que la tête de l'épingle est en haut et qu'elle traverse la paroi intestinale sans cependant en prendre toute l'épaisseur, puis ressort de l'autre côté d'un centimètre environ.

Elle prend même son drap de lit et le replie sur son doigt pour mieux m'expliquer comment l'épingle est piquée : « Elle passe, me dit-elle, sous la petite peau mince qui entoure l'intestin. Heureusement qu'elle ne la traverse pas aussi ; sans cela mon intestin serait crevé. » (L'épingle est donc piquée dans l'épaisseur de la paroi ; elle a traversé la muqueuse et la musculeuse, respectant la séreuse, et à un centimètre au-dessous elle rentre dans l'intérieur du tube intestinal, comme le montre bien le dessin de la malade.) — Je lui demande encore si c'est dans le gros intestin. « Vous voyez bien que non, me dit-elle, en me montrant son dessin. » Et, en effet, elle a bien dessiné une anse d'intestin grêle.

Je m'arrête, car elle souffre trop. Je la laisse reposer et continue dans la journée l'alimentation liquide et la glace sur l'abdomen.

Le lendemain nouvelle séance. Je lui dis de faire partir l'épingle de la place occupée. Elle fait des efforts qui paraissent très douloureux, et en allant avec beaucoup de précaution. Je comprends à ses explications qu'elle est obligée de faire faire à son intestin des mouvements antipéristaltiques. Elle dépeint toutes les positions successives que prend cette épingle, tous les mouvements qu'elle fait, elle se repique, elle s'accroche, elle tourne, elle bouge, elle se heurte à la paroi, etc. Enfin après un quart d'heure environ, l'épingle est sortie, elle est maintenant libre dans l'intestin. « Mais, ajoute-t-elle, il faut que je la fasse descendre ; car elle est restée si longtemps

à cette place qu'elle pourrait avoir tendance à y revenir, et j'ai eu trop de mal à la faire partir pour recommencer. »

Elle me dit que « l'endroit de la piqûre saigne un peu et que ça fait une plaie ». J'arrête la séance. Le cinquième jour je recommence ; l'épingle a fait du chemin avec les liquides absorbés par la malade. Elle me dit qu'elle est passée dans le gros intestin. Enfin le sixième jour, je l'endors et lui dis de faire avancer l'épingle. Elle fait toujours les mouvements abdominaux, mais me dit qu'elle a peur que l'épingle se pique à la fin de l'intestin. Je lui fais administrer un lavement pour en faciliter l'expulsion. Elle me dit à ce moment que l'eau arrive bien jusqu'à l'épingle et l'entraîne ; et elle la rend enfin, en me disant : « Ça y est, elle est sortie ! » L'épingle était bien conforme à sa description, dépolie par les liquides intestinaux. Je réveille la malade, lui montre son épingle ; elle n'hésite pas une minute : « C'est bien celle-là, dit-elle ».

Cette observation me paraît la plus probante de toutes : pendant six jours la malade m'a décrit le trajet d'une épingle dans son intestin. Or, si elle ne l'avait pas vue, pourquoi en aurait-elle parlé ainsi au bout de six mois ? Pourquoi m'aurait-elle fait son dessin ! Pourquoi aurait-elle accusé la sortie de l'épingle le sixième jour plutôt que le premier ou le deuxième ? Pourquoi m'aurait-elle parlé de cette première épingle avalée et non de la deuxième avalée quatre mois plus tard ? Elle savait cependant qu'elle avait avalé les deux. Enfin cette description minutieuse, ce dessin précis, tous ces faits qui se sont déroulés devant moi ne me laissaient aucun doute.

Les jours suivants, la malade me décrivit dans l'hypnose les progrès de la cicatrisation de la petite plaie causée par l'épingle, la formation d'une petite croûte molle, la diminution de l'inflammation péritonéale voisine ; et au bout de quelques jours elle put reprendre l'alimentation normale, me disant qu'il n'y avait plus qu'une petite cicatrice et une petite dépression de la paroi intestinale à l'endroit où la tête de l'épingle avait appuyé si longtemps.

Depuis, la malade a repris son traitement et ne s'est plus jamais plainte de son intestin.

***

Tels sont les trois faits qui se sont déroulés sous mes yeux. J'ai depuis questionné dans l'hypnose les malades chez qui ces faits s'étaient présentés pour leur demander comment elles voyaient au-

dedans d'elles-mêmes et si elles voyaient réellement ; et je terminerai cet article en transcrivant les explications qu'elles m'ont données, car elles me paraissent de nature à éclairer cette question nouvelle de l'auto-représentation.

« Comment voyez-vous, ai-je demandé à la première malade, ce qui est en vous, corps étranger ou organe ? Le voyez-vous comme vous voyez avec vos yeux quand vous regardez un objet ? » — « Ah ! mais non, je le vois, mais pas de la même façon ; d'abord ça me fatigue beaucoup plus dans la tête que lorsque je vois avec mes yeux. Quand je veux arriver à voir une place en moi, les nerfs de la partie que je veux voir me tirent à la partie correspondante de ma tête. » — « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » — « Eh ! bien, toutes les parties de mon corps ont une partie correspondante dans ma tête. Si l'une dort, l'autre dort aussi. Ainsi vous savez bien que quand je sens mes jambes ça me tire derrière la tête : mon cœur, ça me tire au milieu de ma tête ; eh bien ! si je veux voir mon cœur, il faut que je le sente en même temps dans ma tête. Je ne vois un organe que si cet organe se réveille en même temps dans ma tête ; autrement je le vois très mal, et même, s'il est bien engourdi, je ne le vois pas du tout. » — « Donc, quand vous ne sentez plus un organe, vous ne le voyez plus ? » — « Ah ! si, quand je l'ai déjà senti bien, je le vois encore, mais moins ; il est vrai que c'est très curieux, ce qui se passe alors : je le vois sans le voir, on dirait que je me rappelle plutôt l'avoir vu ; mais toujours quand je veux regarder en moi, ça me fatigue beaucoup. » — « Mais voyez-vous les couleurs ? » — « Je ne sais pas, il me semble que oui. Ainsi quand la petite peau de mon ventre (son péritoine) est irritée, je vois bien qu'elle est rouge. Quand j'ai uriné du sang, je vois bien que dans ma vessie c'était du sang qu'il y avait, et pas autre chose. Tout ce que je sais bien, c'est que quand je regarde un point de mon corps, ça me tire tout de suite dans ma tête. »

Ma deuxième malade questionnée me répondit ceci, que j'écris textuellement à mesure qu'elle parle : « Quand je veux voir, je n'ai qu'à suivre les nerfs qui partent du point de ma tête correspondant et qui descendent dans mon dos et vont enfin jusqu'à l'endroit que je veux voir ; mais je ne les vois pas comme avec mes yeux... Il y a des endroits que je ne peux pas bien voir : il faut que ça parte de ma tête où je le sens en même temps... Quand je sens bien un

organe, je ne le vois plus ; ainsi vous m'avez fait sentir mes jambes, je les voyais, je voyais dedans ; mais maintenant que je les sens bien, je ne les vois plus de la même façon, je les vois seulement dessus avec mes yeux. Ce que je ne sens pas un peu je ne le vois pas, il faut d'abord que j'aie trouvé à quel endroit de mon corps et de ma tête est l'organe que je veux voir... »

« — Mais quand vous aviez l'épingle dans votre intestin, comment l'avez-vous vue ? » — « Je ne sentais pas mon ventre avant, je ne voyais rien ; quand j'ai commencé à sentir, j'ai commencé à voir. Or un jour, le 17 octobre (c'est en effet le 17 octobre qu'elle m'a dit voir la dite épingle en entier.) — « Vous l'avez vue ? » — « C'est-à-dire que j'ai senti qu'il y avait quelque chose dans mon intestin ; alors j'ai regardé dans ma tête avec les nerfs qui partent en arrière de mes yeux, et à l'endroit qui dans ma tête correspondait à mon intestin, j'ai vu comme une ombre sur un voile, une raie noire ayant la forme d'une épingle, et en même temps que je voyais ça dans ma tête je le sentais dans mon ventre ! »

J'ai transcrit textuellement, je le répète, les paroles de mes deux malades. Toutes deux m'ont, en résumé, dit la même chose. Leurs paroles me semblent fournir une explication du phénomène décrit. Les malades sentent d'abord et interprètent ensuite les phénomènes de sensibilité. Peut-être y a-t-il cependant un phénomène plus complexe qui reste inexpliqué, et qui a été traduit imparfaitement par ma deuxième malade, me parlant, à propos de l'épingle, de l'impression qu'elle a eue de la projection d'une raie noire sur un voile. Y a-t-il là les éléments d'une autre interprétation de ces phénomènes anormaux ? Peut-être se composeraient-ils alors de deux phases successives dont la première serait certainement un trouble de la sensibilité périphérique transmis aux centres cérébraux, et la deuxième phase une interprétation faite par la malade et où entreraient en jeu la mémoire et les notions secondement acquises. Il y a là, en résumé, à côté d'un phénomène de sensibilité, anesthésie ou hypéresthésie, un phénomène spécial de cénesthésie cérébrale sur lequel j'ai cru devoir attirer l'attention.

D[r] G. COMAR.

Entretiens philosophiques

Le Ciel et l'Enfer selon le spiritualisme moderne

Les conceptions les plus fantastiques ont été enfantées suivant les époques et les latitudes au sujet des récompenses et des punitions après la mort.

Pour le sauvage des contrées glaciales, le Ciel est une vaste mer regorgeant de poissons gigantesques donnant de l'huile en abondance; pour les tribus de chasseurs de l'Asie centrale, de sombres forêts remplies de gibier. Les neuf cieux du musulman (1) sont des jardins embaumés où des houris merveilleuses charment les croyants par leurs sourires et leurs danses voluptueuses. Les nègres de l'Afrique croient en un paradis où ils boiront l'arac ou le vin de palmes dans le crâne de leurs ennemis. Les boudhistes rêvent le Nirvana, c'est-à-dire l'absorption de leur être dans Brahma ou l'Absolu ; enfin les chrétiens veulent chanter un hosannah éternel devant le trône de l'Agneau divin entouré des Séraphins, des Archanges, des Trônes et des Dominations.

L'enfer est à peu près le même pour tous les peuples, un lieu horrible où sont réunis tous les supplices, toutes les tortures.

Les uns le placent au centre de la terre, les autres, d'après le docteur Swinden, dans le Soleil, parce que le Soleil est un feu éternel, et que les taches, qui existent dans son disque, ne sont produites que par l'encombrement des damnés. Les Druses prétendent que, dans les lieux infernaux, on mange des substances pleines de fiel et d'amertume, et que les réprouvés portent des bonnets de poil de cochon comme signe d'infamie (2).

L'enfer catholique est moins grotesque, mais il surpasse en horreurs tout ce que l'imagination peut inventer.

Toujours, jamais ! tels sont les mots fatidiques inscrits sur la porte de ce séjour épouvantable... Toujours brûler, jamais sortir de cette fournaise qui dévore sans consumer.

(1) Quelques sectes mahométanes en admettent 365 (Basilide).
(2) *Dictionnaire Infernal* Collin et Plancy.

Mais le spiritualisme moderne a mis à néant toutes ces aberrations monstrueuses.

L'enfer éternel est le plus horrible des blasphèmes, dit A. Guyard, le sentiment religieux est incompatible avec lui, ajoute Ch. Fauvety.

Le dogme des peines éternelles est l'arme redoutable qui maintient la puissance du clergé ; ôtez la crainte de l'enfer et ce pouvoir s'évanouit comme la fumée (Lamennais).

L'intérêt de la Caste Sacerdotale est donc de maintenir l'humanité dans les ténèbres de l'ignorance et d'enseigner un Dieu farouche, inexorable, qui ne donne la vie à ses créatures que pour les torturer pendant toute l'éternité ; voilà la barrière qui entrave l'évolution des âmes. Il y a déjà des millions de spirites, sans cette barrière il y en aurait des centaines de millions.

Chez beaucoup d'hommes, l'indifférence a succédé aux sentiments religieux, chez d'autres le matérialisme a anéanti toutes les croyances ; tel est le résultat palpable de l'enseignement clérical. En effet, quand l'être est parvenu à un certain degré d'intelligence, il réfléchit et ne peut plus admettre des absurdités aussi cruelles.

Mais quand on démolit une vieille masure devenue inhabitable, il faut reconstruire un édifice solide... Le Spiritisme est cet édifice inébranlable parce que la Vérité absolue en est la base. L'Eglise sombrera un jour, mais « les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre le spiritisme ». Le Christ, ce divin messager, nous a enseigné cette doctrine et telle est son origine moderne, car dans les temps les plus reculés les Initiés croyaient à la Réincarnation.

La loi évolutive conduit au Ciel, c'est-à-dire que plus l'homme domine ses instincts, ses passions, plus il est heureux. Le paradis est la conséquence de ses actions et de ses pensées ; la paix de l'âme, la satisfaction de la conscience ici-bas sont l'avant-goût du bonheur qu'il possèdera dans les sphères supérieures.

Tout est harmonie dans l'Univers ; pour être heureux, il suffit de vouloir l'être en prenant le chemin qui conduit aux Mondes où la douleur n'existe pas. De par la loi souveraine qui nous gouverne, nous sommes donc les artisans de nos destinées, et nous ne

devons nous en prendre qu'à nous-mêmes si nous habitons une terre si fertile en souffrances.

Ce n'est pas dans ses entrailles qu'il faut chercher l'Enfer, comme le croyaient les anciens, c'est sur la planète même, une des plus inférieures de l'Univers : toutes les douleurs, toutes les infirmités, toutes les difformités y sont réunies... Mais cet enfer n'est pas éternel, on en sort par la porte du tombeau et, si l'on y revient, ce n'est jamais que pour un temps plus ou moins limité.

La loi de Causalité (ou Karma) tient la balance du Doit et Avoir ; chaque âme subit les conséquences de ses actions, mais jamais les portes de l'Espérance ne lui sont fermées. Une fois qu'elle a retrouvé l'équilibre qui la met en harmonie avec la loi divine, elle reprend sa marche ascensionnelle. Quand l'âme a franchi les premiers degrés de l'évolution, qu'elle atteint ce que les Druides appelaient le Cercle des Mondes heureux, elle n'a plus de chûtes à redouter, c'est un acquis définitif qu'elle a conquis par ses expériences.

Alors vraiment elle entre en Paradis, c'est-à-dire dans les sphères brillantes où son enveloppe vaporeuse lui permet de se transporter avec la rapidité de la pensée. Là, plus de besoins physiques ni de soucis, car l'être a brisé à jamais les lourdes chaînes qui l'attachaient au sol terrestre. Plus l'esprit est pur, plus il est libre et plus ses facultés ont de puissance.

Nous retrouvons là-haut ceux que nous avons aimés et qui nous ont précédés, et nous goûtons une joie ineffable que rien ne peut altérer.

Dans le ciel catholique, c'est l'égoïsme poussé jusqu'à la férocité qui est la source du bonheur des élus. Un Père de l'Eglise du Concile de Nicée (787) assure que non seulement ils ne compatissent pas aux souffrances de leurs parents, de leurs amis damnés, mais que la vue de leurs supplices augmente encore leur bonheur !

Si nous comparons les enseignements des religions avec la philosophie spirite, les premiers tombent en poussière. Fils de l'ignorance, du fanatisme et de la crédulité des masses, de l'orgueil et de l'intérêt des pasteurs de peuples, ils ne peuvent plus satisfaire les âmes de notre époque. La science (l'astronomie surtout) a déchiré les voiles qui cachaient les splendeurs de l'Univers, l'évolution a

développé les intelligences, les consciences. L'homme a soif de justice et de logique, la raison l'éclaire de sa divine lumière, il sait donc que Dieu le résumé de toutes les perfections ne peut avoir créé une loi aussi féroce que celle de l'enfer éternel, aussi niaise que celle d'un Paradis où l'on chante à perpétuité un « gloria in excelsis ».

La prédestination, la grâce sont des aberrations insensées ; le Purgatoire d'où l'on sort moyennant finances sous formes de messes et d'indulgences, un mensonge qui a rapporté des sommes colossales ; la crainte de l'Enfer, un épouvantail qui a provoqué toutes les folies, toutes les superstitions.

Non, nous ne sommes pas créés pour rôtir éternellement parce que nous n'aurons pas observé tous les Commandements de l'Eglise : nous naissons pour progresser, nous perfectionner et parvenir ainsi à la suprême félicité. Nous avons la liberté de choisir notre chemin, et la souffrance que nous ressentons si nous faisons fausse route n'est qu'un avertissement et non un châtiment du Père qui est aux Cieux, foyer d'amour et de bonté, qui parle à ses enfants par la voix de la conscience.

Non, nous ne sommes pas responsables de la faute du Paradis terrestre ; cette légende enfantine a fait son temps, notre Dieu ne punit pas ses créatures jusqu'à la quatrième génération, chacun n'est responsable que de ses actions personnelles. Mais s'il n'y a pas d'enfer éternel, il y a le progrès éternel, loi sublime de justice, de miséricorde, qui permet au plus coupable d'expier ses crimes, de réparer le mal qu'il a fait et de parvenir à la réhabilitation qui lui ouvrira les portes du seul Paradis qui existe, celui des régions supérieures.

Malheur donc à ceux qui, en connaissance de cause, enseignent l'erreur, leur conscience se charge des actes les plus blâmables. En effet, en étouffant la lumière de la Vérité, ils perpétuent la souffrance ; en maintenant les hommes dans l'ignorance et la superstition, ils les condamnent à de nombreuses incarnations dans les mondes de la Douleur.

Baronne C. de St-René.

Aux spirites et aux magnétistes

Depuis quelques années, malgré le dévouement bien connu et apprécié de quelques magnétiseurs, les découvertes de *Mesmer* et de *Puységur* sont reléguées au dernier plan, alors que les hypnotiseurs officiels font grand bruit autour de leur méthode pseudo-scientifique.

Ces messieurs tiennent aujourd'hui le haut du pavé et, progressivement, si nous n'y prenons garde, ils envahiront tout et feront disparaître les humbles magnétiseurs et médiums-guérisseurs qui, sans conteste, font autrement de bien qu'eux, guérissent beaucoup plus de malades.

Qu'un médium guérisseur fasse quelques cures retentissantes — et elles sont nombreuses celles obtenues par ces modestes et vrais guérisseurs — immédiatement les syndicats médicaux les poursuivent devant les tribunaux et les font condamner.

Malheureusement, crainte d'être poursuivis, les magnétiseurs, du moins beaucoup d'entre eux, n'exercent que clandestinement.

Le magnétisme, contrairement à l'hypnotisme, conduit fatalement au spiririsme Tous ceux qui se sont occupés de la question, sans parti-pris, le savent et croient à la survivance de l'âme à la matière. Tous ceux, médiums ou magnétiseurs, qui guérissent des maladies réputées incurables par la médecine officielle, sont inspirés, aidés par des êtres supérieurs de l'au-delà.

Les savants, sauf quelques-uns, se moquent de nos croyances ; ils nous tournent en ridicule et nous prennent pour des hallucinés. Laissons-les dire, laissons-les faire... Ils ne changeront pas la vérité et, tôt ou tard, ils seront forcés de l'admettre.

Pour cela, il ne nous faut pas rester dans l'ombre : nous devons, sans plus tarder, montrer à nos antagonistes que nous avons encore de la vigueur, que nous ne sommes point morts et enterrés, comme ils se l'imaginent.

Dans l'état actuel des choses, les non diplomés ne peuvent presque rien faire ; aussi, pour obvier à ce grand inconvénient, nous nous sommes adressés à un homme connu de tous, à un des maîtres du magnétisme humain, au docteur Moutin qui est également, nul

ne l'ignore, un spirite très convaincu, pour le prier de se mettre à la tête du mouvement que nous voulons soulever.

Le docteur Moutin, malgré ses nombreuses occupations professionnelles, a bien voulu accepter notre proposition, quand il a connu le but que nous nous proposons d'atteindre, quand il a vu que l'œuvre que nous projetons était éminemment une œuvre de propagande et de bienfaisance.

Voici donc, chers frères et chères sœurs en croyance, notre projet, projet qui sera certainement bien accueilli de tous, puisque son but, nous le répétons, est de faire le bien et de propager une grande vérité.

Nous voulons, à l'instar des hypnotiseurs, créer des cliniques magnétiques gratuites dans les centres populeux de Paris, sous la direction du Dr Moutin.

Là, tous les malades, lassés des traitements médicaux, qui voudront essayer l'action curative et bienfaisante du magnétisme humain seront soignés par des médiums-guérisseurs et des magnétiseurs connus.

Le docteur Moutin examinera les malades une fois par semaine et complètera les soins donnés, lorsqu'il sera nécessaire.

Si nous pouvons mettre nos idées à exécution — nous l'espérons, plusieurs personnes ayant déjà versé des fonds — nous installerons d'abord une clinique au centre de la capitale ; puis, plus tard, si nos ressources le permettent, nous en créerons d'autres.

Mais, pour réaliser ce projet, nous avons besoin du concours de tous nos amis, le docteur Moutin ainsi que ses collaborateurs, ne pouvant donner que leur temps, tout le temps nécessaire au fonctionnement de l'œuvre.

Les frais d'établissement d'une clinique seront assurément minimes — de 1, 000 à 1200 fr. environ — et si les spirites et les magnétistes partagent nos idées à ce sujet ; s'ils veulent bien répondre à notre appel nous pourrons inaugurer la première en février prochain.

Sursum corda.

UN GROUPE DE SPIRITES.

N. B.

Les personnes charitables, désireuses de contribuer à la réalisation de cette idée humanitaire par excellence, sont priées de vouloir

bien adresser leur offrande au Docteur Moutin, 1, rue du Châlet — Parc des Princes — à Boulogne près Paris, ou bien à Mr Boveri : 4, rue Labie, à Paris.

Le Magnétisme à l'Académie

On se rappelle avec quel dédain les académies ont toujours traité les magnétiseurs. Depuis Mesmer, à la fin du XVIIIe siècle, jusqu'à nos jours, il était de bon ton de railler ces vieux maîtres qui ont ouvert à l'expérience et à la pensée moderne des champs nouveaux dans la physiologie et la psychologie. Après avoir pillé sans vergogne leur bagage scientifique, sous prétexte d'hypnotisme, on déclarait qu'ils avaient fait fausse route en attribuant les faits constatés à un prétendu fluide magnétique qui n'a jamais existé. C'est en vain qu'on leur indiquait les expériences précises qui démontrent irrécusablement la réalité de cette forme de l'énergie qui émane du corps humain. Les pontifes branlaient la tête d'un air incrédule et prenaient en pitié ces rêveurs, ces attardés, ces ignorants qui s'obstinaient dans leur chimère. Le Baron de Reichembach avait signalé en 1846 l'existence de cette émanation du corps, visible pour les sensitifs, qu'il appelait l'od, et M. de Rochas reprenant et complétant ses recherches avait varié les procédés de démonstration. A leur tour, les Spirites ont montré par la photographie, dans les expériences de Beattie et de Thomson, que le fluide humain qui agit sur une table laisse des traces sur la plaque sensible, et le commandant Darget, le Dr Baraduc et nous-même, il y a quelques années (1) avons prouvé que l'effluviographie produite par l'extériorisation de la force magnétique est incontestable. Rien ne put vaincre l'entêtement et les préjugés de ceux qui ont pour mission de rechercher la vérité. Figés dans leur orthodoxie matérialiste qui menace d'être aussi intolérante que celle de l'Eglise, tous les représentants de la science officielle fermaient les yeux et les oreilles à ces nouveautés gênantes pour leurs théories.

On s'imagine volontiers dans le grand public que ceux qu'on nomme, bien à tort, les savants, sont avides de connaissances nou-

(1) Voir les Revues d'Avril, Mai, Juin 1898.

velles, comme c'est mal les connaître ! Il n'est pas une grande découverte qu'ils n'aient bafouée et ridiculisée ; et depuis la circulation du sang jusqu'aux bateaux à vapeur, aux chemins de fer et au phonographe, toujours on trouve en travers de la route du progrès la masse obtuse et autoritaire qui forme la majorité des corps savants officiels. Certes, il existe de glorieuses exceptions. Le vrai savant est modeste ; il a conscience du peu de solidité de toutes nos théories actuelles et il sait que le champ des possibilités naturelles est illimité. Mais pour les médiocrités qui encombrent toutes les avenues du savoir, pour ceux qui s'imaginent qu'un diplôme est un certificat d'infaillibité, la science est un monument achevé auquel on ne saurait plus ajouter une seule pierre.

Heureusement, la réalité vient à chaque instant infliger à ces esprits étroits de sérieux démentis, qui sont autant de soufflets pour leur outrecuidance. C'est la loi de Mariotte qui n'est plus exacte qu'entre certaines limites. C'est la disparition des gaz permanents auxquels on croyait fermement. C'est l'analyse de l'air qui, faite qualitativement et quantitativement par des légions de chimistes et de physiciens pendant près d'un siècle, est reconnue inexacte, puisque l'on sait maintenant que l'air renferme normalement un certain nombre de gaz comme l'argon, le néon, le xénon, l'hélium, etc. Voici maintenant que le radium porte une atteinte sacrilège à un certain nombre de dogmes scientifiques tels que l'atome électrique, la conservation de l'énergie et la croyance aux corps simples, et pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer, voici ce qu'en dit M. D'Arsonval, membre de l'Institut : (1).

La radium est une source perpétuelle, indéfinie, et réputée jusqu'à nouvel ordre, spontanée d'électricité. Un tube de verre scellé, contenant un sel de radium, se charge d'électricité comme une bouteille de Leyde. Qu'on trace sur le verre un trait, au moyen d'une lime, l'enveloppe se perce, une étincelle jaillit : l'opérateur reçoit un choc. Le radium est aussi une source *perpétuelle et indéfinie* de chaleur. Ce corps, *qui semble en contradiction* avec les lois jusqu'ici connues de la nature, réalise le MOUVEMENT PERPÉTUEL, dont la conception même paraissait absurde aux savants et aux philosophes....

Les propriétés du radium bouleversent nos idées sur les forces et sur la matière. Le radium dégage constamment de la lumière, de la chaleur, de l'électricité et une matière subtile, *impondérable*, qu'on peut transva-

(1) *Le Matin*, N° 7,233, Dr Arsonval, *Le Radium*.

ser, condenser. Il dissipe continuellement une quantité d'énergie considérable, en conservant le même état et le même poids. Est-ce l'effet d'une transformation atomique continue ? Est-ce la transformation sensible d'un rayonnement de l'espace encore inacessible à nos sens ? Enfin, quelle est la mesure de cette énergie ? Nous avons dit que la vitesse des particules émises par les rayons chargés d'électricité négative égalait celle de la lumière — 300.000 kilomètres par seconde. — Réduisons-la hypothétiquement au tiers. Cette énergie *pour un seul gramme* de radium, représente *plusieurs milliards de chevaux vapeur*.

Sous forme de chaleur, le radium dégage un nombre de calories suffisant pour élever son propre poids à 34 kilomètres de hauteur, dans l'espace d'une heure. Ajoutez à l'énergie calorique l'énergie électrique et celle des autres rayonnements, et voyez quelle puissance indéfinie !

Le radium constitue l'énigme la plus troublante de ce siècle, pourtant si fécond en énigmes.

Il faut ces violents démentis à l'orthodoxie scientifique pour que les révélations spirites attirent enfin l'attention du public lettré. On avait si souvent proclamé *ex cathédra* que les phénomènes spirites ne sont pas possibles parce que, s'ils existaient, ils contrediraient toutes les données de la science, qu'il est utile de faire voir que ces fameuses connaissances n'ont rien de définitif et que c'est seulement l'assurance de ceux qui prétendent parler au nom de cette science qui dépasse toute mesure.

Pour en revenir au magnétisme, voici comment il a fait son apparition, sous une forme détournée, bien entendu, à l'Académie des sciences, le 14 décembre dernier. M. D'Arsonval a présenté à ses collègues, très attentifs, un travail de MM. Charpentier et Blondlot, de Nancy. Ceux-ci ont découvert que le corps humain dégageait des *radiations*, que les rayons émanaient de notre organisme et que la puissance de ces rayons est influencée par la surexcitation nerveuse et la contraction musculaire. L'action de ces sortes de rayons X — auxquels on a donné le nom de rayons N — se décèle par la propriété qu'ils possèdent d'exciter la fluorescence d'un écran enduit de platino-cyanure de baryum. Présente-t-on dans l'obscurité un écran de cette nature devant le corps d'un sujet qui dégage ces radiations, *on voit se dessiner en traits lumineux le trajet du tronc nerveux avec ses ramifications multiples*. Voici donc enfin une démonstration objective, irréfutable, de ce fluide nerveux qui s'extériorise comme le voulaient les magnétiseurs et les

spirites, et nous sommes bien en présence de cet agent qui agit matériellement en produisant mécaniquement la fluorescence du platino-cyanure de Baryum et chimiquement la décomposition des sels d'argent de la plaque photographique.

Les lecteurs qui auront la patience de se reporter aux articles publiés dans cette revue au mois d'avril 1898, de mai et d'août 1900, pourront se convaincre que nous avions prévu cette découverte qui confirme si pleinement les recherches des magnétiseurs et les enseignements des Esprits. C'est le chemin grand ouvert du monde invisible dans lequel, nous le répétons, la science sera contrainte de s'engager. Il faut que les vérités que nous défendons pénètrent enfin dans les masses pour éclairer l'humanité sur sa véritable nature, et que le cauchemar brutal du matérialisme cède la place à la consolante réalité de la vie spirituelle. On commence, même dans la grande presse, à constater la très grande importance de ces faits qui, on peut l'affirmer sans être taxé d'enthousiasme, sont le commencement d'une véritable révolution scientifique et intellectuelle. Nous n'en voulons pour preuve d'abord que ces quelques lignes d'un article de l'*Eclair* du 16 décembre dernier :

Les radations du corps humain dont il a été parlé lundi, à l'Académie des sciences, ces radiations qui se comportent comme des rayons X ou des rayons N, ne sont plus vues seulement que par la rétine ultra sensible d'un médium douteux (pourquoi douteux ?) mais enregistrées chimiquement par la matière, et c'est là la vraie trouvaille, honneur à ceux qui l'ont faite. Tout homme peut voir un autre homme passé à l'état d'ampoule et illuminer la nuit d'une lumière mystérieuse dont les lois sont et demeurent insoupçonnées.

Au moment où la science officielle en fait l'aveu, il n'est qu'équitable de se retourner vers les précurseurs tant méconnus et tant bafoués qui servaient la vérité sous les sarcasmes. Leur heure est venue. Elle sonnait à l'Académie des sciences, lorsque lundi parlait M. d'Arsonval, de l'action à distance de la sensibilité de l'homme. Car après ce phénomène dûment reconnu et matériellement enregistré, de quelle manifestation nerveuse a-t-on le droit de dire qu'elle n'existe qu'à l'état d'imposture ?

Voici également les premières lignes d'une étude publiée dans *Le Matin* du 23 décembre :

Une fois encore, voici les rêveurs, les visionnaires, les utopistes, les quêteurs d'impossible, les abstracteurs de quintessence, les chercheurs d'absolu réhabilités par les savants.

La raison de l'humanité, en sa marche vers les vérités suprêmes, est

précédée d'une nuée de voltigeurs et d'éclaireurs, qui la devancent et se détachent d'elle, au point de sembler parfois la perdre... Mais toujours la science, de son pas lent et sûr, parvient à rejoindre ces audacieux, à conquérir les terrains mystérieux où ils s'aventuraient avant elle, de telle sorte que l'absurde d'hier devient la réalité d'aujourd'hui, la folie de la veille, la raison du lendemain.

Un de ces rêveurs, un de ces « trekkers » des domaines de l'Au-delà, frappé des dernières découvertes scientifiques dont le *Matin* s'est fait le porte voix, et qu'il encourage par des appuis effectifs, demande aux lecteurs de ce journal de le suivre pendant quelques instants vers les plus proches des horizons inconnus qu'éclairent déjà les effluves du radium et les projections des rayons N.

Les lois de la raison, les lois de la nature ? Il faut une étrange fatuité pour en fixer les limites. Quel Hercule scientifique est assez fort pour élever une colonne séparant le possible de l'impossible, le raisonnable de l'absurde, la vérité du paradoxe, et dire à l'intelligence : « Tu n'iras pas plus loin » ?

Est-ce que Galvani, quand il agitait ses morceaux de grenouilles avec des fils de zinc et de cuivre, prévoyait l'incandescence dans le vide et les rayons Rœntgen ? Est-ce que les physiciens d'il y a cinquante ans soupçonnaient le téléphone et le phonographe, ces machines qui renversent toutes les lois traditionnelles de l'acoustique.

M. Becquerel, M. et Mme Curie, le professeur d'Arsonval, M. Charpentier ne savent pas encore où les conduiront la poursuite des propriétés du radium, l'étude des rayons N qui s'échappent de nos cellules nerveuses, la recherche de la radio-activité universelle. Avec eux, la science a fait un saut dans l'inconnu ; elle explore l'impondérable et l'intangible ; elle découvre un monde infini de réalités qui échappaient à nos sens et à notre raison.

Ces lignes, que tout auteur spirite pourrait signer, montrent l'importance des découvertes dont nous venons de parler et le chemin que nos idées font dans le grand public. Encore quelques efforts, et nous aurons la joie de voir triompher ces doctrines qui nous sont chères et dont les conséquences scientifiques, intellectuelles et morales, sont incalculables dans l'Avenir. GABRIEL DELANNE.

Spiritisme Expérimental

Mr Bretock, qui nous communique la lettre suivante, nous affirme la parfaite honorabilité du narrateur qu'il connaît depuis longtemps.

Mon cher monsieur Bretock,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que le 5 septembre, pendant

que ma famille passait les vacances à Locmiquélic, un patron pêcheur disparaissait de son bateau, sans que les hommes de son équipage ni sa famille sussent ce qu'il était devenu.

Le bruit courait parmi la population qu'il s'était jeté volontairement à l'eau et qu'il s'était noyé.

Le lundi 8 septembre, à huit heures 1/2 du soir, mon gendre et ma fille qui étaient chez nous, à Lorient, se mettent à la table. L'esprit du frère de mon gendre vint leur dire le nom et prénoms du patron disparu, il leur annonça qu'il s'était pendu dans un endroit dénommé Latour, au milieu des bois à quatre kilomètres de l'endroit où nous nous trouvions et qu'ils aient à quitter la table, car moi qui me trouvais à Locmiquélic je m'y mettais.

Effectivement,à 9 heures du soir, le même jour, je me trouvais à la table avec ma femme et mon neveu qui habite la localité.

Le premier esprit qui s'est manifesté à nous, c'est le père du patron disparu, qui nous a dit à nous, à Locmiquélic, ce que le frère de mon gendre leur avait dit à eux à Lorient, que nous n'avions qu'à nous rendre dans l'endroit désigné, et que nous le trouverions

Le mardi 9, ne connaissant pas les routes, je priai mon neveu de venir avec moi faire des recherches dans les endroits désignés ; nous avons passé une grande partie de l'après-midi sans rien trouver.

Le mercredi 16, un chasseur vint dire qu'il avait trouvé un homme pendu à l'endroit qui nous avait été désigné.

C'était le patron pêcheur. Dans nos recherches, mon neveu et moi, 8 jours avant, avionspassé à 25 mètres de lui sans l'apercevoir.

Veuillez agréer, etc. L. GUILLEMOT.

Le Mouvement Spiritualiste

Sur la demande de la *Fédération Spirite* de la région de Liège, M. Jules Gaillard a fait, le dimanche 29 novembre dans la grande salle du café National, et le lundi 30, dans la salle des fêtes de la populaire deux conférences publiques dont nos lecteurs trouveront plus loin les résumés, Comme toujours, les spirites ont agi avec la plus entière bonne

foi en décidant que ces conférences seraient contradictoires ; mais ils ne comptaient pas avec le parti-pris de leurs adversaires qui a trouvé le moyen de se manifester par une véritable obstruction systématique. Un docteur en médecine de Liège, bien connu pour ses opinions matérialistes et socialistes, qui compte beaucoup de partisans dans le parti ouvrier Liégeois, s'est trouvé offusqué de ce que les spirites aient l'audace de venir parler au peuple en lui exposant les conséquences inévitables de l'hypothèse matérialiste et en montrant, comme contraste, les déductions logiques qui se déduisent de la certitude de l'immortalité et des lois d'évolution de l'esprit. Ce docteur s'est imposé à la tribune et a parlé jusqu'à minuit et demi afin d'empêcher M. Gaillard de lui répondre.

On jugera par ce procédé de la bonne foi de ces soi-disant défenseurs de la liberté de discussion. Déjà dans la conférence de M. Delanne du 30 mars dernier, pareille tactique avait été esquissée ; cette fois elle a eu son plein effet. Nous la signalons aux organisateurs des conférences futures afin qu'un règlement limite strictement le temps auquel chaque interlocuteur aura droit, s'il veut prendre part à la discussion publique.

L'accaparement de la tribune par un seul orateur, qui parle longuement de mille sujets qui n'ont aucun rapport avec celui qui est en discussion, ne peut être toléré plus longtemps ; c'est à nos amis, dans l'avenir, à prendre toutes les précautions pour que cette obstruction ne se renouvelle pas.

Mais n'est-ce pas un signe des temps que nos adversaires en soient réduits à ces manœuvres louches, au lieu d'oser affronter la discussion sincère et loyale des grands problèmes qui passionnent le monde moderne ? Encore un peu de patience, et la vérité spirite deviendra si manifeste que les plus acharnés des négateurs ne pourront plus continuer leur œuvre néfaste sans être flagellés par le mépris de tous ceux qui aspirent ardemment à la lumière et à la vérité.

Matérialisme et Spiritisme

Résumé

I

La foi religieuse tend à disparaître. Mais la doctrine matérialiste prédomine dans les milieux scientifiques. De là une crise morale.

Le but de cette conférence est d'abord de signaler la nature et la gravité de cette crise ; ensuite, de préciser le rôle décisif qui appartient au Spiritisme expérimental dans la solution de cette crise ; rôle qui consiste à faire connaître la véritable nature de l'être humain.

Grandes questions toujours actuelles :

Qu'est l'homme ? qu'est la vie ? qu'est l'âme ?

Qu'est l'intelligence, la conscience, la pensée ?

Qu'est le *moi* ?

A ces questions le matérialisme fait des réponses dictées par la doctrine

physico-chimique de la vie. Cette doctrine ne voit en action dans l'homme que les mêmes forces qui régissent les corps bruts.

L'homme est une machine purement matérielle, un automate.

La vie entière de l'homme, sa vie physiologique, sa vie intellectuelle et sa vie morale ne sont autre chose qu'un ensemble de phénomènes physico-chimiques.

II

Un tel enseignement devait donner naissance à une morale adéquate.

Après les hommes de science, les philosophes sont venus.

« Dans la nature, il n'y a ni bien ni mal, ni vérité, ni erreur », écrit M. J. Soury.

« Rien n'est vrai, tout est permis, écrit Nietzsche ; la sensation est la mesure de tout ; elle est tout le réel. »

« ... Quant aux conclusions morales, les ténèbres sont tellement épaisses et les contradictions sont si fortes qu'on est réduit au seul parti philosophique qui soit sage, à savoir se résigner à l'ignorance ».

(Emile FERRIÈRE, *la Cause première*)

M. Guyau a publié un essai d'une *morale sans obligation ni sanction*.

Pense-t on qu'un peuple puisse vivre et grandir sans une idée morale ? Or, quelle morale peut sortir de l'amoralisme, de l'immoralisme ou simplement du mécanicisme ?

A quoi bon parler de devoir à une machine !

Si l'enseignement matérialiste, descendant des auteurs, pouvait pénétrer progressivement la masse d'un peuple, ce peuple serait voué à une inévitable décadence.

III

La véritable nature de l'être a été étudiée par la méthode rigoureuse de l'investigation scientifique.

L'homme est composé de deux éléments, le corps et l'âme.

Cette âme est associée à un corps fluidique capable d'énergies subtiles et puissantes. C'est le périsprit.

L'âme peut être étudiée dans ses manifestations corporelles et dans ses manifestations extra-corporelles, dans son présent et dans son avenir, c'est-à-dire pendant la vie et après la mort.

Les mêmes lois régissent ces deux ordres de manifestations.

L'extériorisation de la sensibilité et de la motricité ont été l'objet de fécondes découvertes.

Les phénomènes de l'animisme et ceux du spiritisme concourent à la même démonstration.

L'âme s'affirme encore dans les phénomènes d'écriture médiumnique, dans les phénomènes d'incorporation ; elle s'affirme victorieusement dans les phénomènes de matérialisation.

L'homme a donc une âme distincte et indépendante du corps. Cette âme survit à la mort corporelle. Ce n'est plus la métaphysique qui le dit.

C'est la science qui le prouve soit par l'observation, soit par l'expérience. Car l'âme a une existence positive, objective, susceptible d'une démonstration expérimentale. Elle se fait voir, toucher, photographier en des apparitions matérialisées.

La survivance est un fait. Par ce trait de feu, l'hypothèse matérialiste est atteinte mortellement. A cette heure même nous voyons, d'une part, s'écrouler au milieu d'autres erreurs la conception atomique de la constitution de la matière, et, d'autre part, s'affirmer la nature essentiellement psychique de l'être humain.

La survie éclaire et idéalise l'actuel horizon de l'humanité tout en nous laissant entrevoir les perspectives de l'infini.

Le Spiritisme et la Question sociale

Résumé

I

Exposer comment la philosophie qui se dégage du spiritisme expérimental tend à orienter les esprits vers un maximum de solidarité et de justice sociales, tel est le but de cette conférence.

Le spiritisme se rattache par un lien étroit à la sociologie. La science sociale s'occupe de la vie des hommes en société et de ses lois. Le but supérieur de la société est d'acheminer la collectivité humaine vers le mieux, vers un état social meilleur, vers la plus grande somme possible de satisfactions, au point de vue matériel, intellectuel et moral.

Pour que la société puisse réaliser cette évolution progressive, il faut qu'elle soit morale et ordonnée. Il faut que le citoyen reçoive une éducation virile procédant de la loi morale, car la législation et la politique dérivent de la loi morale.

S'il n'existait pas un ensemble de droits et de devoirs naturels, la force constituerait le seul droit. Or, la loi morale a pour fondement l'autonomie, c'est-à-dire la liberté de la personne humaine. Le droit et le devoir qui sont corrélatifs, la notion du bien et du mal, dérivent du même principe.

Ce qu'on nomme communément la *question sociale* requiert une solution de justice. Le problème social est donc un problème moral.

Quelle philosophie, après avoir examiné les deux éléments de la question, l'utile et le juste, formulera la vraie solution ? Quelle philosophie a autorité pour éclairer la conscience humaine ? la philosophie scientifique, c'est-à-dire la science elle-même.

Les religions se sont disqualifiées en entravant la libre recherche et l'essor de la raison, en faisant du travail un châtiment, en soutenant les privilèges et les abus contre les revendications du droit.

Interrogeons les diverses écoles philosophiques. Demandons-leur ce qu'elles pensent et de l'homme qui est l'objet du problème social, et du problème social lui-même. Ensuite, nous jugerons.

Chaque doctrine scientifique sur l'univers et l'homme engendre une morale et aussi une philosophie sociale.

Quelle est la philosophie sociale qui émane de la doctrine matérialiste ?

Cette doctrine voit dans l'homme une machine, un automate régi par les mêmes lois qui régissent les corps bruts. Les facultés intellectuelles, et notamment la conscience, ne sont autre chose qu'une activité physico-chimique. L'homme n'est vraiment plus un individu, mais seulement une chose. Or, une chose n'a pas d'autonomie, une chose n'a ni droits ni devoirs.

Le système moniste est une forme du matérialisme.

Le positivisme est pour ainsi dire un sous-matérialisme, un matérialisme moins sincère et moins hardi qui parle d'inconnaissable là où le matérialisme nie.

Ces divers systèmes aboutissent à l'exaltation de la force et du fait accompli (Voir Hobbes, Hegel, Schopenhauer, Comte, Taine, Soury, Nieztzsche, etc).

Ce dernier déclare que la grande faute de la société est d'avoir substitué au naturel déploiement de la force, la recherche artificielle et vaine de la justice pour tous, du bonheur pour tous. Il condamne nettement la démocratie, le socialisme et les réformes sociales.

Selon de telles conceptions, le milieu social n'est plus une société composée d'individus ayant des droits et des devoirs réciproques ; il est une arène où des appétits et des forces sont en conflit. La force donc règnera sur tout et sur tous.

Pourquoi, au nom de quoi l'école matérialiste réclamerait-elle des institutions basées sur la justice plutôt que sur la force ?

On sait, d'autre part, ce que devient la question sociale sous les gouvernements forts : elle est traitée non par l'idée, mais par la mitraille.

II

Combien différente des théories précédentes est la philosophie sociale qui sort du spiritisme expérimental !

L'existence de l'âme, la survie, la théorie de l'évolution à travers les vies successives régie par une justice immanente, la communauté d'origine, de fin et de destinée de l'être humain, toutes ces vérités, appliquées à l'existence de l'homme en société, trouvent leur équation dans un certain nombre d'idées dirigeantes qui peuvent se formuler ainsi :

La loi générale qui domine le corps social, c'est la solidarité ;

Le principe des institutions, c'est la justice ;

Le devoir individuel de chacun envers tous, c'est la fraternité.

Il faut traiter avec bonté même les malheureux qui font le mal, nous souvenant que leurs fautes furent ou sont encore nôtres.

La conception spirite tend à affirmer :

Le droit à la vie ; le droit à l'instruction par la sélection des plus dignes ; la nécessité de transformer la propriété de telle sorte que chacun

puisse y participer dans une mesure et suivant une méthode appropriées aux circonstances de fait et de droit ;

La limitation des heures de travail ; la création des retraites ouvrières; la transformation des lois sur les successions et sur l'impôt.

Les œuvres corporatives et syndicales, les œuvres de participation et de coopération sont indiquées en attendant toute solution organique du problème social qui pourra être la résultante d'une évolution toujours en devenir et progressant de stade en stade. Le spiritisme qui est une branche de la science expérimentale ne se fige en aucun dogme ; il se renouvelle et s'élargit avec toute vérité acquise.

Au point de vue international, la société des nations doit poursuivre son ascension vers un idéal de paix et de justice.

On connaît maintenant la tendance sociale de chaque école philosophique. Chacune d'elles vient de dessiner son homuncule typique et de dresser le plan de sa cité. On peut juger. Le matérialisme rabaisse dédaigneusement jusqu'au néant l'homme et les questions qui le concernent ; le spiritisme crée autour du citoyen un déterminisme de solidarité, de justice et de progrès.

Le système positiviste, à peine moins dangereux que le précédent, ne saurait répondre à l'éternel souci de l'esprit humain en se bornant à déclarer que certaines questions appartiennent au domaine de l'inconnaissable. Ecarter un problème n'est pas le supprimer.

Suffira-t-il à l'erreur matérialiste de se réclamer bruyamment de la science pour s'emparer définitivement des esprits ?

Non ! La science est en perpétuel devenir. Elle étudie une série d'hypothèses avant de trouver l hypothèse qui, rendant compte de tous les faits, est l'expression de la vérité. Souvent la science d'aujourd'hui mieux informée, abolit l'erreur de la science d'hier. C'est son honneur.

En ce qui concerne la connaissance de la nature réelle de l'homme, le spiritisme a devancé et provoqué la recherche scientifique. Depuis quelques années, de nouveaux états de la matière, de nouveaux modes de l'énergie ont été découverts. L'étude du monde invisible a été une révélation. La télépathie, le magnétisme et l'hypnotisme, la médiumnité, la connaissance de l'inconscient, ont rénové ou créé plusieurs chapitres de la science.

L'âme humaine a fait son apparition sur la scène expérimentale : c'est la révolution psychique.

*
* *

La parole chaude de l'orateur a été couverte à différentes reprises par les applaudissements de l'assistance ; nous sommes persuadés que son dévouement n'a pas été prodigué en pure perte, car le public est assez intelligent aujourd'hui pour juger par la crainte

qu'inspirent nos doctrines aux coryphées du matérialisme de l'importance et de la grandeur des enseignements du Spiritisme lorsqu'on les applique à la question sociale.

Ouvrages Nouveaux

Le sommeil naturel et l'hypnose

PAR M. SAGE.

Leymarie Editeur, 42, rue Saint-Jacques. Paris. Prix **3 fr. 50**

M. Sage semble avoir pris pour tâche de nous faire connaitre les auteurs étrangers qui s'occupent des phénomènes psychiques. Dans son premier livre, il a résumé les recherches de Hodgson et de Hyslop avec Mme Piper. Le second intitulé : *La zone frontière* s'inspire des théories et des travaux de Carl du Prel ; celui-ci se réfère plus particulièrement à deux chapitres de l'œuvre posthume de F. W. H. Myers, intitulée *Humann Personality* et traite du sommeil et de l'hypnose.

L'auteur rend un juste hommage aux Gurney, aux Sidgwick, aux Myers, aux Hodgson auxquels il doit, dit-il, le meilleur de ce qui se trouve dans ses livres. Nous nous associons d'autant plus volontiers à ce sentiment de reconnaissance que les idées maîtresses exposées dans ce nouveau volume sont celles qui ont toujours été défendues par les spirites, et en particulier par Allan Kardec, comme nous allons le constater souvent au cours de cette analyse rapide.

Si nous avons bien compris, l'ouvrage a pour objet de montrer, — par des faits relevant de la clairvoyance, de la télépathie et de la prémonition — que la seule hypothèse logique pour expliquer ces phénomènes est celle qui suppose que l'âme est indépendante du corps, ce qui nous permet d'espérer qu'elle est immortelle. Il y a déjà longtemps que cette démonstration a été indiquée par les spirites, à tel point que M. Sage aurait pu épingler comme épigraphe de son travail la citation suivante d'Allan Kardec, qui en résume très exactement les tendances : (1)

Par les phénomènes du somnambulisme, soit naturel, soit magnétique, la Providence nous donne la preuve irrécusable de l'existence et de l'indépendance de l'âme, nous fait assister au spectacle sublime de son émancipation, par là elle nous ouvre le livre de nos destinées. Lorsque le somnambule décrit ce qui se passe à distance, il est évident qu'il le voit, et cela non pas par les yeux du corps ; il s'y voit lui-même, et s'y sent transporté ; il y a donc là-bas quelque chose de lui, et ce quelque chose, n'étant pas son corps, ne peut être que son âme ou son esprit. Tandis que l'homme s'égare dans les

(1) Allan Kardec. *Le livre des Esprits*. p.199. Lire tout le chapitre intitulé Emancipation de l'âme.

subtilités d'une métaphysique abstraite et inintelligible pour courir à la recherche des causes de notre existence morale, Dieu met journellement sous ses yeux et sous sa main les moyens les plus simples et les plus patents pour l'étude de la *psychologie expérimentale*.

Tout s'y trouve, même le terme de psychologie expérimentale que nos modernes psychologues s'imaginent avoir découvert. Allan Kardec indique également que ces phénomènes peuvent se produire à l'état de veille et pendant le sommeil ordinaire, ce qui complète l'assimilation entre ses enseignements et ceux que l'on trouve dans le livre que nous analysons.

En étudiant le sommeil, M. Sage fait la critique des théories que l'on a imaginées pour l'expliquer. Il repousse les hypothèses de l'anémie cérébrale, celle de l'accumulation des matières usées, ou de l'appauvrissement du cerveau en oxygène. Pour lui, l'homme dort parce qu'il veut dormir. Si on lui objecte que pendant l'insomnie on voudrait dormir et qu'on ne le peut pas, il répond que c'est parce qu'on ne sait plus vouloir assez fortement. Nous pensons que le sommeil est dû à la rétraction des cellules nerveuses du cerveau, déterminée par la fatigue, et que cette interruption dans la continuité des tissus nerveux de l'encéphale, en rompant les relations de l'âme avec le monde extérieur, amène celle-ci à se dégager partiellement, ce qui a pour résultat de produire le sommeil. M. Sage distingue les rêves des songes. Les premiers sont des créations absurdes de la pensée qui s'assemblent le plus souvent sans ordre et sans raison, tandis que les seconds sont généralement logiques et sensés et laissent dans le cerveau des traces plus profondes.

Les représentants de la science actuelle sont si imprégnés des théories matérialistes qu'ils appellent faire *rentrer dans la science* certains phénomènes, lorsqu'ils croient pouvoir les expliquer par des hypothèses purement physiologiques. C'est ainsi que le magnétisme, qui avait le grave défaut d'être spiritualiste, a été repoussé par les Académies jusqu'au moment où Charcot a voulu en faire une névrose.

A partir de cette époque, il a été étudié dans tous les milieux sous le nom d'hypnotisme. M. Sage fait très bien voir combien les théories de la Salpétrière étaient fausses et incomplètes puisqu'elles sont aujourd'hui presque complètement abandonnées. La suggestion découverte par l'abbé Faria a été reprise par l'école de Nancy et son pouvoir est grand ; mais elle ne supprime pas le magnétisme proprement dit, car il s'échappe réellement des mains du magnétiseur une sorte de rayonnement que Reichenbach appelait l'*od*. Les expériences récentes de MM. Charpentier et Blondlot démontrent avec certitude l'existence du fluide des magnétiseurs, raillé si longtemps par tous les morticoles qui se faisaient de l'hypnose un rempart pour nier l'action extra-corporelle de l'être humain. Les résultats produits par le magnétisme sur les animaux, établissent aussi que la suggestion n'explique pas tout et qu'un même phénomène : le sommeil magnétique, peut être engendré par des causes très différentes.

Suivant nous, toute action extérieure ayant pour résultat de diminuer l'activité nerveuse produit le dégagement plus ou moins complet de l'âme et amène le sommeil. Si l'irritant nerveux est physique (lumière, électricité) nous avons les phénomènes de la Salpétrière ; si l'irritant est vital (radiations du Dr Charpentier) c'est le somnambulisme des magnétiseurs ; si l'irritant est chimique (chloroforme, éther, protoxyde d'azote etc.) nous avons le sommeil avec anesthésie qui s'accompagne très souvent de somnambulisme.

Après avoir étudié la suggestion dans ses applications diverses, M. Sage éprouve, lui aussi, le besoin — bien qu'il ait protesté contre cette mauvaise habitude des savants — de créer un nouveau mot pour désigner «la perception, malgré les ténèbres ou l'interposition d'un corps opaque, par un sens unique qui n'est spécialisé qu'en apparence, quand il l'est ; qui peut se localiser momentanément à n'importe quel point de la périphérie du corps, ce qui indique nettement qu'en réalité il est partout répandu et n'est localisé nulle part. » Il nomme ce sens général *Diesthésie*. Lorsque la diesthésie s'exerce malgré la distance, il l'appelle la télédiesthésie. Il n'était nul besoin de créer ce vocable gréco-barbaro-scientifique, comme le dit l'auteur lui-même, car il y a longtemps qu'Allan Kardec désigne cette propriété de l'âme de percevoir par toute la périphérie du périsprit, sans localisations spéciales, par le nom de sens spirituel (1) parfaitement compréhensible pour tout le monde.

L'auteur cite des exemples de cette perception anormale, et il attribue également le pouvoir des sourciers à une poussée accidentelle du sens spirituel qui les rend sensibles aux effluves de l'eau ou des métaux. Ces phénomènes, si souvent contestés, ont été étudiés soigneusement par le professeur Barrett, qui en affirme l'authenticité. Les rêves offrent aussi des cas nombreux de perceptions qui s'exercent au delà de la portée des sens et tout ce chapitre est à lire avec attention. Au sujet de la transposition des sens, c'est-à-dire de la faculté que présentent certains sujets de voir ou d'entendre par une partie quelconque de leur corps. M. Sage dit : « Aussitôt qu'apparaît la transposition des sens, il y a émergence du sens intérieur unique ; ce sens est partout, mais il s'ignore encore lui-même et pour qu'il s'exerce il faut que l'attention se porte sur un point. Si le sujet dit : Mon ouïe est au bout de mes doigts, il est lui-même victime d'une illusion. Ce n'est pas l'ouïe ordinaire qui s'est transportée là, c'est le sens unique qui s'imagine ne pouvoir et ne devoir entendre que par le bout des doigts. »

Voici ce que dit Allan Kardec sur le même sujet : (2)

La vue de l'âme ou de l'esprit n'étant pas circonscrite et n'ayant pas de siège

(1) Allan Kardec. *Le sens spirituel*. Revue Spirite. 1867. p. 172. — Voir aussi : *Le sixième sens et la vue spirituelle*. R. Sp. Oct. 1864. *Le livre des Esprits*. p. 176 et suiv.

(2) Allan Kardec. *Le livre des Esprits*. p. 197.

déterminé, c'est ce qui explique pourquoi les somnambules ne peuvent lui assigner d'organe spécial ; ils voient parce qu'ils voient sans savoir ni pourquoi, ni comment, la vue n'ayant pas de foyer propre comme esprit. *S'ils se reportent à leur corps*, ce foyer leur semble être dans les centres où l'activité vitale est la plus grande, principalement au cerveau, dans la région épigastrique, ou dans l'organe qui, pour eux, est le point de liaison *le plus tenace* entre l'esprit et le corps.

Le chapitre V est consacré à l'exposé des cas de vue à distance spontanés, provoqués télépathiquement ou observés pendant le somnambulisme. Les lecteurs familiarisés avec la lecture des ouvrages de magnétisme et les cas cités dans notre Revue en retrouveront beaucoup. Il en est de même pour le chapitre suivant, qui traite des facultés intellectuelles dans leurs manifestations subconscientes. Les cas de mémoire latente (ou cryptomnésie) sont aujourd'hui bien connus et nous avons signalé nous-même comment ils peuvent intervenir dans les phénomènes de l'automatisme pour lui donner une apparence spiritique.

M. Sage, suivant une habitude qui lui est chère, ne perd pas une occasion de dénigrer les spirites. Il les accuse d'ignorer par trop les questions du magnétisme. Après les citations précédentes empruntées à Allan Kardec, l'affirmation de notre censeur apparaîtra bien absolue, puisque M. Sage ne fait que suivre les traces du grand initiateur. Nous ne savons sur quoi il base son appréciation erronée, car il a oublié de nous en fournir des preuves, et quant à taxer les spirites d'intolérance,il faut vraiment ne pas lire un seul de leurs journaux pour oser soutenir qu'ils ne discutent pas loyalement toutes les théories qu'on leur oppose, ce qui est tout juste le contraire du fanatisme. A propos du cas de Camille Flammarion, l'auteur prétend que les spirites l'auraient traité d'apostat et de misérable ; nous serions bien surpris que l'auteur pût nous citer un seul organe qui se soit permis de s'oublier jusque là.

Lorsque la clairvoyance atteint son plus haut point de développement l'âme perçoit le passé, le présent et l'avenir, de même que toute pensée. C'est lorsqu'elle est parvenue à ce degré que M. Sage l'appelle la *Panesthésie*. Il cite 17 cas qui montrent l'exercice de cette faculté sous ses aspects divers. Faisons observer, comme règle générale, que la clairvoyance ne s'exerce jamais au hasard; elle est déterminée toujours par un *apport* magnétique établi soit par le consultant, soit par un objet imprégné des effluves de la personne absente dont le clairvoyant donne des nouvelles. Cette remarque, que l'auteur n'a pas faite, nous permet de distinguer dans les communications spirites ce qui est dû à la clairvoyance du médium de ce qui provient de l'intervention des Esprits.

Le chapitre IX est consacré aux communications avec les morts. Si l'on démontre que déjà pendant la vie la communication entre deux âmes séparées par la distance est possible, il devient probable, pour ceux qui sont spiritualistes, que cette inter action doit être facilitée lorsqu'une de ces âmes a quitté son corps, puisque celui-ci est une entrave pour l'esprit.

Cette hypothèse se justifie d'autant plus qu'il est possible de constater, dans certains cas, que l'âme d'un vivant peut sortir complètement de son corps ; dans cet état, elle est temporairement presque dans les mêmes conditions que celles où elle se trouvera définitivement après la mort. Tous ces phénomènes sont connus et étudiés depuis longtemps par les Spirites et les quelques cas cités par M. Sage ne sont pas aussi démonstratifs que d'autres, aussi bien constatés, qui se trouvent dans Aksakof et chez divers auteurs spirites. Le dernier chapitre traite de la prévision de l'avenir qui est, pour l'auteur comme pour nous, tout à fait inexplicable, mais dont il est impossible de nier la réalité.

L'impression générale que laisse ce livre, cependant clair et bien écrit, est une indécision, un vague sur la nature de l'âme qui doit refléter exactement la situation d'esprit de l'auteur. On le sent sincère et s'efforçant à l'impartialité. Mais dans le domaine restreint où il s'est enfermé, il a négligé les preuves décisives qui démontrent objectivement l'existence de l'âme sans laisser place au doute, c'est à-dire le dédoublement de l'être humain attesté par des empreintes, des moulages et des photographies, le tout observé cependant par des hommes dont le témoignage à une autre valeur que celui du somnambule Alexis, dont l'auteur a un peu abusé. Ce livre sur le sommeil naturel et l'hypnose est un timide essai de défense du spiritualisme qui aura son utilité pour le grand public ne connaissant rien de ces questions, mais qui semble bien en retard aux spirites qui, depuis longtemps, ont dépassé dans la recherche positive le stade où en est resté volontairement l'auteur.

G. D

Vérifions sérieusement nos feuilles d'impôts

On peut faire réduire ses impôts dans les
trois mois de la publication du rôle
de 1903. C'est le dernier délai pour
la propriété bâtie

Aux contribuables qui viennent de recevoir leurs feuilles d'impôts, et qui constatent avec peine que loin de diminuer ils augmentent toujours nous dirons :

Consultez une brochure que vient de publier M. Mercier, Avoué honoraire, Professeur de législation rurale à l'Institut Agricole de Beauvais, (Oise), sur la révision de l'impôt.

1° Pour la propriété bâtie,

2° Pour la cote mobilière et personnelle,

3° Pour les portes et fenêtres.

Cet opuscule de plus de cent pages contient les renseignements nécessaires pour les exemptions, les évaluations de propriété et les réductions à obtenir, le résumé de la jurisprudence jusqu'à ce jour, et enfin les formu-

les préparées pour les réclamations à faire dans les trois mois qui suivent la publication du rôle de 1903.

Prix franco... 1 franc,

La demander à l'auteur à Beauvais.

Nécrologie

Nous avons le regret d'apprendre la désincarnation de M. Firmin Jullien, qui a quitté notre monde matériel le samedi 12 novembre dernier. Notre ami habitait pendant l'été le hameau de Guilvinec où il a fondé une grande usine pour la fabrication des conserves de sardines. Esprit noble et généreux, il était la providence de ses ouvriers et pour montrer l'affection qu'il avait su inspirer à tous ceux qui l'approchaient, il nous suffira de dire que ses obsèques, purement civiles, ont été suivies par tous les ouvriers et par les pêcheurs bretons si profondément imprégnés des croyances catholiques.

La cause spirite fait en lui une grande perte, car il était foncièrement convaincu de l'utilité morale et sociale de nos doctrines. Jusqu'au dernier instant il a conservé sa lucidité d'esprit et supporté ses douleurs avec la plus entière résignation.

Nous prenons la part la plus vive à la douleur de Mme Jullien et nous pouvons affirmer que son grand chagrin est partagé par tous ceux qui ont pu apprécier le cœur d'élite de son mari. Nous sommes sûr que dans l'au-delà il trouvera la récompense d'une vie consacrée tout entière au bonheur de ses semblables.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

The Harbinger of light

consacre un quatrième et très long article à la démonstration de la sincérité des phénomènes produits en présence de Bailey, le médium aux animaux vivants et aux apports orientaux.

On y trouve encore un article intitulé : *Une bonne preuve attestée par W. T. Stead.* Le voici : « Pendant des semaines et des mois avant la mort de mon frère nous causions de la communion des esprits, lorsqu'un matin il me demanda de lui donner un fragment de poterie, des plumes et de l'encre. Il fit deux marques sur un des côtés et une sur l'autre avec l'encre, puis cassant en deux le fragment, il m'en donna un des morceaux, me recommandant de le garder avec soin, et peu de temps après il cacha

l'autre dans un endroit connu de lui seul, espérant qu'après sa mort il pourrait revenir et me dire où il était. Je pourrais alors les comparer et cela prouverait qu'il serait revenu se communiquer, sans que mon esprit pût intervenir, puisque j'aurais complètement ignoré l'endroit de la cachette.

Après sa mort nous avions le plus vif désir d'entrer en communication avec les esprits, mais pendant plusieurs mois il nous fut impossible de rien obtenir de satisfaisant. Enfin, ma mère et moi nous prîmes place à la table et voici ce qui nous fut donné, en appelant les lettres de l'alphabet : « Vous trouverez ce fragment de terre cuite dans le bureau sous le tomahawck — Benja. »

J'allai à son bureau qui était resté fermé depuis qu'il en avait enlevé la clef. J'y trouvai le fragment en question à l'endroit indiqué et en le rapprochant de celui que j'avais gardé, je vis que les deux fragments s'adaptaient exactement ensemble. Il l'avait enveloppé dans du papier, introduit dans un coquillage et placé au fond du bureau, immédiatement sous le tomahawck, comme la communication l'indiquait.

Pour plus de détails je dirai que le fragment était complètement caché par le coquillage, de telle sorte qu'on ne pouvait le voir sans ouvrir le bureau ; que le papier qui l'enveloppait était fixé avec de la colle, introduit dans le coquillage, fermé lui-même par du papier gommé, de telle sorte que rien ne paraissait au dehors du coquillage et que celui-ci était placé sur la planche inférieure du bureau,de telle sorte qu'on n'apercevait que sa partie supérieure.

Je signalerai un autre incident qui a pour moi autant de valeur que le précédent. Il m'écrivit une lettre (vers la même époque où il me donna le fragment de poterie, et il la scella en me disant que je n'avais pas à y répondre et qu'il m'en indiquerait le contenu, ce que j'obtins comme l'indication précédente, par la méthode des coups frappés par la table. Voici quel en était le contenu :

« Julia ! agis bien et sois heureuse ! — Benja. »

C'était exact et ces mots étaient bien ceux que contenait la lettre. Je n'éprouve aucune hésitation à donner mon nom, car je ne dis que la vérité. »

Le N° du 28 novembre de *Light* donne la fin de la conférence de Mme d'Espérance intitulée : « Ce que je sais des Matérialisations d'après mon expérience personnelle. »

Voici la fin de la première partie que le défaut d'espace ne nous avait pas permis d'insérer dans la dernière Revue :

Beaucoup de personnes disent que le fluide sort du côté du médium. Il est certain que celui-ci est la source la plus abondante du fluide, mais il n'a pas seul cette faculté, qui est commune à tous les membres du cercle, mais à des degrés très divers. Le rôle du médium est de concentrer tout le fluide émis. Pour les uns il commence par se l'assimiler, tandis que d'autres admettent seulement qu'il modifie le fluide général en y mélangeant le sien, comme l'air froid condense la vapeur émise par une machine.

On voit la masse ainsi modifiée se réunir sur le parquet et de là s'élever peu à peu sous forme de colonne, pour atteindre la taille d'un être humain. Un mouvement continu se fait remarquer au sein de cette masse, qui ressemble à un nuage épais et dense, au sein duquel s'agiterait un être vivant et qui prendrait l'apparence de tourbillons de vapeurs. Au bout de peu de temps, on voit se former un voile de tissu d'une extrême ténuité. Celui-ci disparaît enfin et laisse voir un être humain, aussi parfaitement organisé qu'aucune des personnes présentes.

Mme d'Espérance termine cette première partie de sa conférence en citant des descriptions presques identiques dues à Max Kahn, à Aksakof, qui a observé avec le colonel De Rochas les phénomènes produits par son neveu Boutlerof.

(Nous pourrions allonger beaucoup cette liste, en rappelant les observations de Mac Nab, de Florence Marryat, de Brackett, etc., qui nous semblent par leur similitude jeter une grande lumière sur ce phénomène de premier ordre).

Elle forma un groupe de vingt-cinq personnes : hauts fonctionnaires, directeurs de journaux, médecins, littérateurs, etc..., tous connaissant bien la question et disposés à s'imposer des sacrifices pour arriver à un résultat satisfaisant. Ils convinrent de s'abstenir de toute espèce de boisson alcoolique, de tabac, de drogues et autres substances excitantes pendant six mois.

A la fin du troisième mois, on commença une série de douze séances hebdomadaires, auxquelles chacun prit l'engagement formel d'assister, sans se laisser arrêter par aucune autre cause que la maladie. Un seul manqua à l'une des séances, par suite d'un accident de voyage. Quant à Mme d'Espérance, elle s'imposait chaque semaine quinze heures de chemin de fer, pour tenir sa parole. Chacun notait ses impressions et plusieurs comptes-rendus furent publiés à la fin de cette série de séances. Madame d'Espérance cite quelques extraits d'une de ces publications, un volume écrit par un avocat et intitulé : *Harper i Luften :*

« On était en Avril et il faisait encore jour au début de la séance ; on avait préparé dans la pièce voisine des lampes allumées, mais avec la flamme baissée, pour le moment où il serait nécessaire d'y recourir, un de nous avait été chargé de régler l'éclairage ; comme il donnait trop ou trop peu de lumière, l'esprit matérialisé qui semblait gêné dans son œuvre déclara qu'il s'en chargerait lui-même. La personne qui se trouvait près de la porte écarta les chaises pour lui laisser un libre passage. On vit alors cette forme de grande taille se diriger vers la porte, s'arrêter, se retirer un peu. Elle resta un certain temps près du médium, puis, comme frappée d'une nouvelle idée, lui enlever le châle qui couvrait ses épaules, le mettre sur les siennes, lui prendre la main et le conduire vers la porte ouverte. Cette fois elle arriva presque à son but, mais pas complètement. Nous eûmes alors toute facilité pour l'observer. Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'une substance d'un blanc grisâtre, légère comme une toile d'araignée, qui masquait ses formes, sauf la main qui tenait celle du médium et les yeux qui supportaient avec peine l'éclat de la lumière. L'esprit fit un effort pour s'avancer, mais il semblait qu'un obstacle invisible l'empêchait de franchir le seuil. Enfin, laissant le médium seul, il se retira devant la lumière, décidément trop vive pour lui.

Circonstance digne de remarque, constatée par tous ceux qui ont pu le suivre complètement des yeux : tandis qu'il hésitait ainsi devant la porte de la chambre brillamment éclairée, il nous fut possible de l'observer de derrière. Il paraissait aussi matériel que le médium placé près de lui ; mais à notre grande surprise, il devint tellement transparent que Messieurs H... et B... et moi-même nous pûmes voir la lumière des lampes à travers son corps. Le bras et l'épaule dont il s'était servi ressortaient nettement en noir contre la draperie lumineuse. Je pensai d'abord que j'étais victime d'une illusion, mais mes deux plus proches voisins, dont j'attirai l'attention par un signe, confirmèrent mon observation sur ce phénomène, qui se prolongea pendant plusieurs secondes.

Seconde séance. Ce fut très peu de temps après le début de la séance que l'on vit avec surprise une forme d'homme sortir tranquillement du cabinet et s'arrêtant un instant près du médium, nous examiner tous successivement, comme en cherchant quelqu'un. Je pense que dès l'abord aucun de nous ne se figura que ce n'était pas un homme ordinaire. Il était de la taille du médium, d'une puissante stature et avec des traits fortement accentués. Ses façons étaient pleines de calme et d'aisance.

Nous attendions en silence qu'il prît la parole. Lorsque son regard tomba sur M. A..., il se dirigea d'un pas ferme et grave vers lui. M. A.., se leva, lui tendit la main, qu'il prit avec émotion et tous deux se tenaient debout, face à face. Nous étions tous frappés de la profonde ressemblance qui existait entre eux ; aussi aucun de nous ne fut surpris d'entendre M. A... s'écrier avec la plus vive émotion : « John ! mon frère John ! »

L'esprit s'empara de la main gauche de M. A... et serra d'une façon toute significative entre ses doigts, l'anneau que portait celui-ci, puis après l'avoir encore longuement regardé, il se retira doucement dans le cabinet.

M. A... nous dit alors qu'aucune erreur n'était possible ; que le port, les traits, les mouvements étaient bien ceux de son frère, mort depuis cinq ans. On avait toujours remarqué leur grande ressemblance. La bague lui avait appartenu et il l'avait portée pendant de longues années ; à sa mort elle était échue à M. A..., qui, depuis, l'avait toujours portée.

A cette même séance nous eûmes une communication de notre jolie visiteuse des séances précédentes. Elle revint aussi belle que jamais. Malgré toute la considération que j'ai pour un certain nombre de charmantes et aimables dames de ma connaissance, je ne puis que répéter que jamais mes regards n'ont rencontré de créature comparable à celle-là, qu'on l'appelle femme, fée ou déesse, comme on voudra, et je ne suis pas seule de cet avis, car je ne fais que traduire l'opinion unanime des assistants. Ayant remarqué M. E..., qui notait sur un carnet les divers incidents qui se présentaient, elle resta un instant à le regarder. M. A... lui demanda si elle voulait écrire quelque chose et lui présenta en même temps son carnet et un crayon. Elle les prit et M. E... se levant, vint près d'elle pour suivre les tentatives qu'elle faisait pour écrire. Ils étaient ainsi l'un près de l'autre et un peu en arrière du médium. Nous les voyions tous les trois et nous les observions avec le plus vif intérêt. « Elle écrit », nous dit M. E... Nous voyions leurs têtes inclinées au-dessus des doigts en mouvement. Le carnet fut ensuite remis à M. E..., qui retourna triomphant à sa place.

A l'examen il fut constaté que l'écriture était en anciens caractères grecs, qu'il nous fut possible de lire mais non de traduire. Le lendemain la phrase fut traduite du grec ancien en grec moderne, puis en norwégien et voici son contenu :

« *Je suis Nepenthès, votre amie. Lorsque le chagrin ou les préoccupations vous accableront, appelez-moi Nepenthès, et je viendrai à votre aide* ».

Cinquième soirée. Le médium prit place au milieu du cercle, causant tranquillement avec nous et presque aussitôt on vit sortir du cabinet Nepenthès aussi belle et gracieuse que la première fois. Elle portait sur la tête un brillant diadème, qui relevait encore son extraordinaire beauté. Même aujourd'hui, au moment où j'écris, lorsque plusieurs années ont pu refroidir l'enthousiasme que Nepenthès nous inspirait, l'étonnante beauté de cette forme lumineuse avec son brillant diadème se présente

encore à ma pensée comme une éblouissante création d'un conte de fées.

Après nous avoir salués elle glissa lentement devant notre cercle, pour s'arrêter en face de M. E... Celui-ci se leva, porta ses mains en avant et faisant un pas s'introduisit au milieu de l'atmosphère lumineuse qui rayonnait des vêtements de l'esprit. On pouvait les observer nettement tous les deux. Elle avait mis ses mains dans celles de M. E... qui s'inclina et les baisa. Comme il relevait la tête, elle s'inclina vers lui et déposa un baiser sur son front. Plus tard M. E... déclara que la main donnait l'impression d'une main ordinaire, fraîche et ferme quoique délicate et fine, et qu'elle serrait la sienne avec énergie. Les lèvres étaient douces et chaudes. La lumière, ajoutait-il, semblait sortir de son corps et non de ses vêtements, comme nous étions portés à le croire et il assurait qu'au moment où elle se pencha vers lui, il fut ébloui de la lumière qui rayonnait de sa poitrine. Il lui était impossible de comparer cette lumière à aucune autre : elle rappelait, selon lui, une lumière électrique atténuée ou plutôt encore, peut-être, l'éclat de la lune sur la neige, mais avec plus d'intensité ».

Le moulage d'une main de Nepenthès. — L'une des expériences que nous avions le plus ardent désir de mener à bien était le moulage d'une main ou d'un pied de l'un de nos esprits matérialisés. Aussi, dans cet espoir, nous placions chaque soir dans le cabinet un seau d'eau chaude avec de la paraffine fondue et un seau d'eau froide. M. Bjostedt que nous avions choisi comme directeur des séances, demanda à Nepenthès si elle consentirait à tenter cette expérience, lui déclarant qu'elle nous rendrait à tous le plus grand service et nous donnerait la satisfaction de posséder un témoignage matériel de son passage au milieu de nous. Elle écouta avec attention et nous fit comprendre qu'elle essaierait. Je trouve dans le même volume le récit de cette tentative :

« Nous entendons le clapotement de l'eau. Notre curiosité et notre intérêt sont à leur comble. Réussira-t-elle ? Notre émotion gagne le médium, qui nous fait cette remarque : « Il voudrait mieux ne pas me parler ; il faut que je reste calme ; efforcez-vous de vous calmer et de rester plus tranquilles. » Pendant plusieurs minutes un bruit de corps plongeant dans l'eau et en ressortant se fait entendre dans l'ombre que protégeaient les rideaux ; enfin nous vîmes cette forme blanche et brillante se pencher au dessus des seaux. Enfin elle se releva et vint au milieu du cercle, recouverte encore par cette brillante draperie, enveloppant ses formes de ses replis éclatants et pleins d'élégance. De ces plis sortait une main paraissant entourée de quelque chose, dont nous ne pouvions distinguer la nature. Nepenthès chercha du regard M. E,.. assis derrière une autre personne et alors, flottant vers lui, elle lui avança ce quelque chose qu'elle portait ainsi. « Elle vient, dit-il, de me donner un bloc de paraffine. » Bientôt après il ajouta avec une profonde émotion : « Non, c'est le moule de sa main. Elle fait fondre sa main. C'est un moule qui va jusqu'au dessus du poignet. » Tandis qu'il parlait ainsi, elle glissa sans le moindre bruit vers l'ouverture des rideaux du cabinet, le laissant debout avec le moule dans la main. Cet intéressant phénomène que nous désirions depuis si longtemps était enfin accompli !

Après la séance on examina le moule à loisir. Extérieurement il était grossier, informe, paraissant formé de plusieurs couches de paraffine. Par le petit orifice laissé ouvert par le poignet on apercevait la naissance de chaque doigt : c'était une très petite main.

Le lendemain on le porta à M. d'Almiri, mouleur en plâtre fin, qui tira une épreuve de la main. Lui et ses ouvriers considéraient ce moule avec

stupéfaction et déclarèrent que sa production ne pouvait être due qu'à un sortilège quelconque, car il ne pouvait avoir été retiré d'une main humaine sur laquelle il aurait été formé.

Lorsque l'épreuve fut dégagée, nous eûmes sous les yeux une petite main délicate, formée jusqu'au dessus du poignet Tous les ongles étaient nettement imprimés, ainsi que les plis et les sillons les plus déliés des articulations et de la paume. Les doigts fuselés et parfaitement formés étonnaient l'artiste plus que tout le reste et lui imposèrent la conviction que des moyens surnaturels avaient dû intervenir, car ils conservaient une incurvation qui n'aurait pu, dans aucun cas, se maintenir avec une main humaine. »

Nepenthès est photographiée. — Pendant cette série de séances on essaya maintes fois de photographier les formes matérialisées. On s'efforca sans grand succès de faire comprendre le procédé à Nepenthès, qui, cependant, examinait les dessins avec intérêt. Enfin elle consentit à poser et l'auteur de *Harper i Luften* rend compte de la façon suivante de la séance :

« On lui demanda de se tenir tout à fait immobile près du médium pendant deux minutes, car la lumière était trop faible pour réussir avec une exposition de courte durée. Le premier essai avec une lumière insuffisante ne donna qu'une masse informe, vague et sans vie. Un nouvel essai avec une lumière plus intense fit parfaitement ressortir toutes les formes. C'était bien le même personnage, mais plein de vie, de jeunesse et d'une beauté surhumaine. La peau était d'une riche teinte foncée ; les yeux grands et bruns étaient intelligents et animés par le sentiment du succès. La taille était haute, dégagée, bien droite et les plis de la draperie qui la couvrait brillaient d'un éclat semblable à un beau clair de lune. L'abondante chevelure noire supportant son brillant diadème complétait un portrait qu'aucun de nous, docteurs, philosophes ou hommes de lois renommés ne pourra jamais oublier.

Le médium se retournant sur sa chaise la regarda aussi attentivement que nous tous et s'écria avec une émotion que nous partagions tous : « Quelle incomparable beauté ! » Tant que la lumière fut intense, Nepenthès se tint près du médium ; l'éclairage ayant été diminué, elle vint vers nous, marcha ou plutôt flotta çà et là, nous permettant de prendre sa main, inclinant sa tête majestueuse. Elle se tint ainsi au milieu de nous, nous saluant légèrement de sa tête sur laquelle brillait le diadème. Au bout de quelques minutes, cette Nepenthès surhumaine, vivante, intelligente et mobile, fut sans aucun bruit transformée en un petit nuage vaporeux, brillant, ayant à peine le volume d'une tête humaine, mais au milieu duquel on distinguait encore l'éclat du diadème ; puis son éclat s'évanouit et tout disparut ; sans les preuves matérielles qu'elle nous avait laissées, Nepenthès aurait pu passer pour un produit de rêve. »

A la fin de sa conférence, Mme d'Espérance dit qu'elle nepense pas avoir eu avec Nepenthès de rapport de production ou d'influence physique ou mentale. Elle paraissait tout-à fait indépendante du médium, dont elle s'occupait moins que de tous les autres. « Lorsque je lui offris la main, dit-elle, pour la conduire dans la pièce voisine qui était mieux éclairée, elle hésita un moment et finit par l'accepter, sans doute pour ne pas me froisser. Je pense que toutes ses préférences étaient pour M. E. .. sa main était fraiche, douce et mignonne et nedifférait en rien des mains humaines. Elle semblait glisser plutôt que marcher et ses mouvements me rappelaient ceux d'un patineur .... Lorsque je marchai à ses côtés, je ne ressentis qu'une légère faiblesse dans les genoux et non cette impuissance absolue que j'éprouvai si souvent pendant d'autres matérialisations. Sa main

disparut de la mienne sans que je l'eusse remarqué : je ne m'en suis nullement aperçue. »

Mme d'Espérance attribue les succès si remarquables de cette série de séances à la parfaite harmonie qui régnait entre les assistants et à la préparation toute spéciale à laquelle ils avaient consenti à se soumettre.

Frédéric Thurstan raconte, dans le *Light* du 5 décembre 1903, un fait que nous signalons parce qu'il contient une circonstance très intéressant te. Se trouvant à Boston pendant l'hiver de 1895 avec sa nièce, il se rendit chez le Dr Albu qui donnait des séances avec un médium qu'il avait formé : trois esprits se donnant pour sa fille Fanny, une sœur de sa nièce, nommée Cecilia et un de ses cousins, nommé John se matérialisèrent. Environ huit ans plus tard, sans avoir eu aucune communication avec Boston, il repassa dans cette ville, toujours accompagné de sa nièce et se rendit de nouveau au domicile du Dr Albu, mais il y fut reçu par une dame inconnue, qui lui apprit que le docteur et son médium, étant morts, elle avait continué les séances avec l'aide d'un autre médium. Elle ajouta que l'esprit du Dr Albu lui disait qu'il était le major B. ce qui était exact, et qu'elle devait lui accorder une séance spéciale. Le visiteur y consentit et les trois mêmes esprits se manifestèrent de nouveau, parfaitement reconnaissables. Nous passons sur les détails de ces deux séances. Le major B... insiste sur le fait qu'il était tout-à-fait inconnu à Boston et n'avait, dans l'intervalle des deux séances, entretenu aucune relation avec aucun habitant de cette ville. Cependant, sa nièce ayant montré autrefois quelques facultés médianimiques, on peut se demander quelle part elle a pu avoir dans les phénomènes de ces séances.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

S'il est un travers que l'on doit combattre, c'est celui qui consiste à croire que toutes les lois naturelles sont connues et expliquées par la science. La réalité est bien loin de cet idéal. Non seulement nous ignorons la presque totalité des forces en action dans notre monde, mais, de plus, nos théories scientifiques et même les faits qui paraissaient les mieux établis sont sujets à caution, témoins les soi-disant gaz permanents de jadis qui ont disparu de la science depuis qu'on sait liquéfier tous les gaz, de même que pendant soixante dix ans les expérimentateurs les plus renommés avaient analysé l'air qualitativement et quantitativement sans soupçonner un instant qu'il y avait aussi de l'argon, du néon, du crypton, de l'hélium, etc.

Voici maintenant que la théorie atomique doit subir aussi une transformation profonde. Les phénomènes de radio-activité, c'est-à-dire l'aptitude des corps à se désagréger en émettant des effluves analogues aux rayons cathodiques (ceux du tube de Crookes) capables comme eux de traverser des substances matérielles et d'engendrer des rayons X, est universelle. La lumière frappant une substance quelconque, une lampe qui brûle, des réactions chimiques fort diverses, une décharge électrique, provoquent l'apparition de ces effluves. Nous avons vu par le discours de William Crookes que l'on croit maintenant que toute la matière repassera à l'état éthéré d'où elle vient, ce qui montre clairement l'erreur grossière des matérialistes qui avaient basé toutes leurs théories sur l'indes-

tructibilité de l'atome. Ce qui existe partout, c'est l'ÉNERGIE. Lorsqu'elle est compactée, elle présente cette apparence que nous appelons matière solide, liquide ou gazeuze ; lorsqu'elle se révèle avec un mode d'existence plus subtil, ce sont les manifestations de lumière, chaleur, électricité, magnétisme, affinité chimique, gravitation qui sont impondérables et rien ne nous empêche de voir dans l'âme ou l'esprit, la forme la plus haute de cette énergie universelle et éternelle qui semble bien être la substance unique dont tout est formé.

Les découvertes des savants sur la radio-activité de la matière ont, comme on le voit, la plus haute importance, et la découverte faite par MM. Blondlot et Charpentier que le corps humain émet des rayons dont on peut constater la réalité au moyen d'un écran de platino-cyanure de qaryum justifie les magnétiseurs et les spirites qui ont affirmé toujours l'existence de ce rayonnement humain.

La Revue Spirite

commence une étude sur « les Dieux des philosophes et le Dieu des spiritualistes », qui promet d'être intéressante puisqu'elle est faite par M. Grimard, dont la plume élégante sait présenter clairement les problèmes les plus difficiles. Au fond, l'idée de Dieu se ramène au principe de causalité. Notre esprit est ainsi fait qu'il cherche toujours quelle cause produit tel effet ; et comme la nature nous apparaît sous la forme d'un enchaînement colossal de causes et d'effets qui se succèdent sans fin, les hommes ont été conduits à rechercher le moteur initial, la cause suprême de laquelle découle tout ce qui existe. Les uns ont vu dans la matière et ses propriétés cette loi primordiale ; les autres ont cru la trouver dans l'esprit, de là les systèmes matérialistes et spiritualistes purs, sans compter les intermédiaires. Sur ces concepts sont venus se greffer les théories religieuses qui ont plus ou moins, suivant le degré d'évolution des peuples où elles prennent naissance, compliqué ces données primitives par des affirmations sans preuves sur la nature de cette cause première. De là le conflit entre la science et la foi.

Mais, ajoute M. Grimard : « Quoi qu'il advienne et quoi qu'il résulte des discussions éternelles, dit Renan, Dieu est ce qui *est,* alors que c'est tout le reste qui *paraît être*. Le mot « Dieu » est tellement en possession des vénérations de l'humanité et bénéficie d'une si antique prescription, que ce serait renverser toutes les habitudes du langage que de vouloir l'abandonner. Dieu, Providence, Immortalité, autant de vieux mots que la philosophie interprète dans des sens plus ou moins spéciaux, raffinés ou ambigus, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage. Sous telle forme qui lui sera donnée, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins supra sensibles, le but de nos opérations, la *catégorie* de l'idéal, comme l'espace et le temps sont les catégories des choses matérielles. En d'autres termes, l'homme, placé devant les choses belles, bonnes et vraies, sort de lui-même et, suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe dans le divin, dans le transcendant qui constitue la trame que brode la pensée sur la chaîne de son intellectualité ».

M. Béra se propose d'étudier *par les faits* le pouvoir des mauvais esprits. Cette enquête nous permettra d'observer dans quelles conditions les esprits arriérés agissent sur nous, et il est probable que nous constaterons l'existence des communications mensongères, celle des cas de possession et d'obsession qui ont été signalés depuis longtemps et contre lesquels Allan Kardec et les auteurs spirites ont mis en garde les chercheurs imprudents. Il nous paraît que pour la question générale de l'action des Esprits sur notre humanité soit élucidée complètement, il faudrait mettre en parallèle, *par des faits*, l'action des Esprits bons, non seulement au moyen des com-

munications qui prêchent la morale, qui nous consolent et nous réconfortent, mais par les phénomènes de guérison et par des interventions ayant pour objet de nous soustraire à des dangers inévitables sans elles. Il faudra faire ensuite la balance, et l'on verra, sans discussion philosophique, si le bien l'emporte sur le mal, ce qui ne nous paraît pas douteux, l'expérience du passé répondant d'avance à cette question.

Le Spiritualisme moderne

Madame de Komar, dans le n° de décembre, publie un gracieux conte de Noël dans lequel l'amour désintéressé d'un enfant pour les âmes souffrantes ouvre à celles-ci les chemins de l'infini. Mme Hardley montre que la croyance au diable a eu pour origine la crainte des forces naturelles déchaînées, celle de l'orage qui anéantit la moisson ou de la maladie qui sème la douleur et la mort. Le christianisme a encore renchéri sur ces personnifications. Il a créé un type spécial, un roi du mal qui se pose en rival de Dieu pour lui disputer des âmes. Cette contrefaçon d'Ahura-Mazda, le diable iranien, a ce désavantage théorique qu'il restera éternellement dans son impénitence, alors que dans la conception de Zoroastre, le diable lui-même devait se convertir à la fin des temps. Le mal, il ne faut pas craindre de le répéter, ne résulte que de notre ignorance des lois physiques et morales. Nous en souffrons pendant tout le temps que nous méconnaissons ces lois, mais peu à peu la route s'éclaire, et comme le démontre le progrès de l'humanité, le mal finira par disparaître quand notre évolution sera accomplie.

A lire aussi un bon article de M. Chevreuil sur les positions réciproques de la science et du moderne spiritualisme qui doivent finir par se confondre dans une synthèse plus vaste que celle du matérialisme actuel. M. Baudelot se félicite des premiers pas faits par les gouvernements dans la voie de l'arbitrage. Ce sont les prémisses des transformations futures qui commencent à éclairer l'avenir. Puissent-elles s'étendre bientôt sur le monde entier !

L'Initiation

L'Initiation est toujours intéressante, son dernier numéro contient une notice de Phanég sur la ligne mercurienne de la main, avec une figure. Cette ligne est celle de l'inspiration. Elle part du bas de la ligne de vie et se rend à la base du petit doigt, elle indique principalement l'agilité de l'esprit. Le docteur L.-L. en traitant des pratiques religieuses indique leur utilité réelle, en expliquant qu'elles ont pour but de surexciter nos énergies latentes et de nous faire arriver à des résultats auxquels nous n'atteindrions pas si ces pratiques n'étaient pas usitées. A lire un bon résumé reproduit d'après *Le Gaulois*, des propriétés du radium, ce métal dont les journaux ont tant parlé ces jours derniers, Signalons aussi une nouvelle réponse de Papus au docteur Grasset. Le directeur de l'*Initiation* appuie fortement sur la nécessité d'un organisme fluidique, qu'il appelle le corps astral d'après Paracelse, et que les spirites dénomment le périsprit, pour faire comprendre comment la mobilité anatomique des neurones du cerveau n'exclut pas la continuité physiologique des fonctions. Au point de vue psychique, il est certain que si la mémoire est attachée à l'intégrité organique du cerveau, on ne peut comprendre comment la mémoire se conserve quand les cellules nerveuses qui l'ont enregistrée ont disparu et ont été, un très grand nombre de fois, remplacées par de nouvelles cellules n'ayant plus, physiquement, rien de commun avec les premières. Cependant la mémoire se maintient ; d'où cette conclusion que ce n'est pas la matière organique qui en est le support.

Le Progrès spirite

termine la polémique amicale qui s'est élevée entre son directeur et le général Fix au sujet de la Bible. Il fallait décider si l'on doit rejeter absolument ce livre vénérable, ou si l'on doit y faire une sélection en ne gardant que les enseignements moraux qui y sont contenus. « Il s'agissait, en effet, dit M. de Faget, de savoir si nous devons jeter la Bible au feu parce qu'elle contient des énormités et des absurdités attribués au vieux Jéhovah, ce Dieu barbare que nous répudions tous les deux, ou bien si nous devons simplement rejeter ce qui est mauvais dans la Bible, pour n'en accepter et n'en vénérer que les nobles enseignements de Moïse et de Jésus. Poser cette question, c'est sûrement la résoudre, dans votre esprit comme dans le mien, dans le sens du choix à faire entre les doctrines contenues dans la Bible. » Telle nous paraît bien être, en effet, la voie à suivre, en ajoutant qu'il faut faire le même tri dans tous les codes moraux du passé, qui ont chacun une note particulière, un cri spécial de la conscience humaine, plus haute et plus vaste que tous les codes réunis, puisqu'ils n'en sont chacun qu'une expression isolée. Notre confrère reproduit un passage de l'étude de notre directeur sur le périsprit et continue son autobiographie, très instructive, sous le titre : *Le Spiritisme et la conscience* qui fera un volume du plus haut intérêt.

La Tribune psychique

nous donne la traduction par M. le Dr Moutin de la conférence faite à l'Institut technique et nautique de Venise par M. le professeur Falcomer au sujet de la négation de la vérité par les corps savants. Notre confrère italien rappelle que la suggestion mentale, la transmission de la pensée sont encore niées par beaucoup de notabilités, malgré les travaux considérables publiés sur cette question par des observateurs éminents. Il en est de même pour les pressentiments, les rêves prémonitoires, les prophéties et la psychométrie, malgré la tragédie de Belgrade annoncée un mois à l'avance à M. Stead. « Il est honteux, dit il, de voir que les physiciens orthodoxes répudient les recherches médianimiques et qu'ils élèvent la physique à la métaphysique. On ne veut pas croire que les cristaux, les métaux, les minéraux vivent. Cependant fon Schrön, directeur de l'Institut d'anatomie de l'Université de Naples, prouve expérimentalement que le monde qu'on croit inerte est très vivant, de cette même vie qui circule dans les autres règnes de la nature. »

A lire dans le même numéro un bon article sur les sensitifs, c'est-à-dire sur les sujets qui éprouvent des hallucinations télépathiques ou des visions prémonitoires. Signalons aussi que les Matinées littéraires et musicales de la Société française d'Étude des phénomènes psychiques sont très intéressantes et très suivies, grâce au dévouement de M. Fabre, directeur de la partie musicale, et des sociétaires qui prêtent leur gracieux concours.



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à six heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la Pensée

(Suite) (1)

La force psychique

Suivant l'enseignement spirite, nous savons que l'être humain est formé de trois parties : L'âme ou esprit, le périsprit (de *peri*, autour et *spiritus*, l'esprit) et le corps.

L'esprit est le principe pensant, sensitif et volontaire. Différent du corps matériel par son origine, il s'en détache à la mort pour vivre d'une manière indépendante dans l'espace ; là il conserve son individualité,sa conscience et le souvenir,il est immortel.

Le périsprit paraît uni indissolublement à l'âme qu'il sert à individualiser. D'après les communications de certains esprits, il est formé par l'essence de la matière,c'est-à-dire par le fluide universel, substance unique de laquelle proviennent toutes les formes de matière et d'énergie qui sont manifestées dans la nature. Ce périsprit est invisible, impondérable à l'état normal, mais il peut être perçu par les médiums voyants, dans certains cas de télépathie par un ou plusieurs témoins, et aussi bien pendant la vie qu'après la mort on a pu très souvent le photographier et en prendre des empreintes ou des moulages. Pendant toute la durée de l'incarnation il organise le corps physique, le répare, en détermine et en maintient la forme interne et externe ainsi que les fonctions.

Le corps physique, nous le savons, est composé de matériaux empruntés au monde matériel, mais élaborés par l'être vivant qui se les assimile pour en former sa substance et y puiser toutes les énergies qui sont nécessaires à son fontionnement. La physiologie étudie les fonctions diverses au moyen desquelles la vie s'entretient, mais elle est loin d'avoir dissipé toutes les obscurités qui règnent encore aujourd'hui sur le mécanisme compliqué des actions vitales.

Il est une propriété qui appartient en propre à l'être vivant, et

(1) Voir le n° de Janvier. p. 385.

à lui seul: c'est de créer avec des matériaux hétérogènes de la substance vivante, du protoplasma, et de la multiplier prodigieusement, et même dans des proportions vertigineuses, puisque la cellule originelle donne naissance par la suite *aux trente trillions* de cellules diverses dont se compose le corps humain. Une seconde caractéristique de la vie est de soumettre tous les êtres à une évolution continue depuis la naissance jusqu'à la mort, en passant par des phases inévitables d'accroissement jusqu'à un maximum, puis de stabilité qui se maintient pendant une certaine période, enfin de déperdition, qui s'accentue jusqu'à la décrépitude et à la mort. En dépit de ces changements ininterrompus, l'être conserve sa forme, son type spécial, celui qui le différencie des autres êtres depuis sa venue au monde jusqu'à son départ. La science n'a pas encore expliqué ces faits ; car faire appel aux lois de l'hérédité, c'est employer un mot pour désigner notre ressemblance avec nos progéniteurs, mais ce n'est pas expliquer comment se produisent les phénomènes.

Avec la connaissance du périsprit, de ce corps éthéré qui est le canevas, le double invisible du corps, qui se maintient intact au milieu du tourbillon de matière qui passe à travers la forme physique, on conçoit la conservation de la structure architecturale et fonctionnelle de l'organisme, malgré les mutations incessantes de toutes ses parties. C'est en lui que réside cette *idée directrice* qui, d'après Claude Bernard, construit l'être vivant et constitue son type définitif au milieu des formes transitoires que la vie intra-utérine parcourt avant d'arriver à cet état parfait et dernier qui est celle de l'être qui vient au monde.

Ce qui est essentiellement du domaine de la vie, dit-il, et qui n'appartient ni à la chimie, ni à la physique, ni à rien autre chose, c'est *l'idée directrice* de cette action vitale. Dans tout germe vivant il y a une idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice, et la mort arrive lorsqu'elle ne peut se réaliser... C'est toujours la même idée qui conserve l'être en reconstituant les parties vivantes, désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents ou les maladies (1).

(1) Claude Bernard. *Introduction à la médecine*. Voir notre ouvrage : *L'évolution Animique*, p. 47 et suiv., où ces matières sont étudiées en détail.

Ce dessin idéal, permanent, est la vraie force vitale, la puissance organisatrice et directrice qui ne peut évidemment résider dans la matière, puisque celle-ci change constamment, est remplacée à chaque instant dans le cadre de la forme immuable, comme l'eau d'une rivière fuit sans cesse entre les rives immobiles.

Comment une substance impondérable comme le périsprit peut-elle agir sur la matière physique et lui donner une forme ? Par quel procédé s'opère ce modelage perpétuel ? Ici, nous en sommes réduits à chercher des analogies, car la science spirite est encore trop peu avancée pour donner des indications précises sur ce genre d'action du corps fluidique. L'idée qu'un dessin puisse exister dans une matière infiniment plus subtile qu'un gaz peut paraître invraisemblable, *à priori*, et cependant elle est loin d'être absurde, car on observe que la force magnétique, qui est impondérable, contient des lignes de force dont l'ensemble, agissant sur la limaille de fer, crée ces figures que l'on nomme les spectres magnétiques, lesquels restent constants, alors même que l'on change sans interruption la poussière de fer. Si l'on imagine que le périsprit possède sur la matière le même pouvoir que l'aimant sur le fer, et que le dessin de l'organisme humain, anatomique et structural, soit contenu en lui, nous pourrons nous faire une idée de la constance du type individuel, en dépit des matériaux changeants dont il est composé.

D'ailleurs, la différence entre les deux espèces de substance : pondérable et impondérable, et par conséquent entre le périsprit et le corps, n'est pas d'ordre absolu ; il n'y a pas hétérogénéité entre ces deux aspects de la substance, elles sont plutôt des formes éloignées d'un même substratum qui, suivant les dernières vues de la science, serait l'énergie. C'est un fait qui a une très haute portée philosophique et qui a besoin d'être solidement établi par des preuves expérimentales.

On a distingué, en physique, dit M. Dastre, (1) deux espèces de matière : la matière pondérable qui obéit à l'attraction universelle ou pesanteur, la matière impondérable ou éther qu'on suppose exister et échapper à cette force. L'éther n'est pas pesant, ou seulement extrêmement peu. Il est matériel en tant qu'il a une masse. C'est sa masse qui lui confère

(1) Dastre. *La Vie et la Mort.* p. 60.

l'existence au point de vue mécanique, existence logique inférée de la nécessité d'expliquer la propagation de la chaleur, de la lumière ou de l'électricité.

On pourra faire observer que l'emploi de la masse revient, en somme, à faire intervenir un autre élément *la force*, que nous verrons être en liaison avec l'énergie, et, par conséquent, à définir la matière, indirectement par l'énergie. Les deux éléments fondamentaux ne sont donc pas irréductibles au contraire, ils se confondraient.

L'énergie est la seule réalité objective. — Cette fusion deviendra plus évidente encore lorsque nous examinerons les diverses variétés de l'énergie, dont chacune répond précisément à un des aspects de la matière active. Définira-t-on, en effet, comme certains philosophes, la matière par l'*étendue*, par la portion d'espace qu'elle occupe ? Le physicien répondra que l'espace ne nous est connu que par la dépense d'énergie nécessaire pour le pénétrer (activité de nos différents sens). *Le poids*, c'est *l'énergie de position* (attraction universelle). Et ainsi des autres attributs. De telle sorte que si l'on séparait la matière de ces phénomènes énergétiques qui nous la révèlent : poids ou énergie de position, impénétrabilité ou énergie de volume, propriétés chimiques ou énergies chimiques, masse ou capacité pour l'énergie cinétique, la notion même de matière s'évanouirait. Et ceci revient bien à dire, qu'au fond, il n'y a qu'une réalité objective, l'*énergie*.

Mais ces considérations peuvent être encore taxées d'hypothétiques. Il est possible de n'y voir qu'une interprétation métaphysique sans réalité objective, car depuis Lavoisier il est admis comme un dogme : que le poids des corps reste inaltéré après toutes les réactions possibles de ces corps entre eux, et qu'il est, par conséquent, impossible de détruire de la matière ou de lui enlever de sa masse, en un mot de faire passer cette matière pondérable, pesante, à l'état de matière impondérable.

Or, voici justement que la découverte de la radio-activité de la matière remet tout en question. L'indestructibilité de la matière n'est plus absolue; et les physiciens les plus éminents, Crookes, Lodge, le Dr Le Bon, nous affirment que si la balance ne constate pas de différence de poids quand une réaction est terminée, ce n'est pas parce qu'il ne s'est pas perdu de matière, mais que cela tient simplement à la grossièreté de nos instruments de pesage, car d'autres appareils indiquent que pendant la réaction, de la matière a disparu, s'est transformée en une autre substance qui n'a pas de poids appréciable.

On peut donc être sûr maintenant que lorsque les corps réagis-

sent les uns sur les autres pour se combiner et donner naissance à un corps nouveau, les atomes qui les composent subissent une dislocation, un émiettement, en un mot une *dissociation*, et que les fragments d'atome qui s'échappent dans l'espace, qu'on ne retrouve plus dans la combinaison, sont ceux qui donnent naissance aux phénomènes de la radio-activité.

Mais il y a plus et mieux encore. Il n'est pas indispensable qu'un corps subisse une action étrangère pour devenir radio-actif. MM. Strutt, Mc Clennan et Burton trouvèrent de la radio-activité dans les corps ordinaires soustraits à toute intervention extérieure. MM. Elster et Geitel en trouvèrent dans l'air des caves et la terre végétale, R. Wilson, dans la pluie, la neige, etc. Tous les corps essayés, en un mot, donnèrent des effluves radio-actifs. L'émission spontanée est le plus souvent très faible, mais devient considérable si on soumet les corps à l'influence de divers excitants : lumière, chaleur, électricité, etc. L'aptitude des corps à se désagréger en émettant des effluves analogues aux rayons cathodiques, (ceux du tube de Crookes) capables comme eux de traverser les substances matérielles et d'engendrer des rayons X, *est universelle*. La lumière frappant une substance quelconque, une lampe qui brûle, des réactions chimiques fort diverses, etc. provoquent l'apparition de ces effluves. Les corps dits radio-actifs comme le radium, ne font que présenter à un haut degré un phénomène que toute matière possède à un degré quelconque.

Ce sont ces observations qui autorisent M. Gustave Le Bon à écrire les lignes suivantes : (1)

Puisque nous avons prouvé que la dissociation est un phénomène général, nous sommes fondés à dire que la doctrine de l'invariabilité de poids des atomes sur lequel toute la chimie moderne est fondée, n'est qu'une trompeuse apparence résultant uniquement du défaut de sensibilité des balances. Il suffirait qu'elles fussent sensibles au millième de milligramme pour que toutes nos lois chimiques fussent considérées comme de simples approximations. Si les balances possédaient une telle précision, nous constaterions aussitôt que dans une foule de circonstances, et, en particulier pendant les réactions chimiques, l'atome perd une partie de son poids Nous sommes donc fondés à dire. contrairement au principe posé

(1) Dr Le Bon. *L'Energie intra-atomique*. *Revue scientifique*. 31 octobre 1903. p 557.

comme base de la chimie par Lavoisier, que : *on ne retrouve pas dans une combinaison chimique le poids total des corps employés pour produire cette combinaison.*

On commence déjà à le constater expérimentalement, en faisant usage de balances extrêmement sensibles et en opérant pendant un temps suffisamment long. « A l'aide d'une balance de haute précision, écrit M. Lucien Poincaré (1), MM. Landolt et Heidweiller ont effectué de nombreuses pesées sur des corps divers avant et après que se sont effectuées les réactions chimiques auxquelles ces corps ont donné naissance ; ces deux physiciens très exercés et très prudents n'ont pas craint d'énoncer ce résultat sensationnel que, dans certaines circonstances, *le poids n'est plus le même après qu'avant la réaction.* En particulier, le poids d'une dissolution de sulfate de cuivre dans l'eau, ne serait pas la somme exacte des poids du sel et de l'eau.

Ce sont là des faits révolutionnaires au premier chef, qui doivent faire tressaillir sur leurs chaises curules, les pontifes académiques qui déclaraient que la SCIENCE avait prononcé souverainement sur ces matières, et que c'était folie, présomption, outrecuidance intolérable de la part de ces ignorants spirites, d'oser parler de *fluides*, c'est-à-dire d'états impondérables de la matière. Force leur sera cependant de s'incliner, car voici que les plus qualifiés des hommes de science, ceux qui tiennent la tête du mouvement scientifique, n'hésitent pas à ne voir dans la matière qu'un état transitoire de l'énergie. Voici en quels termes s'exprime M. Lodge devant la Société de Physique de Londres : (2).

L'évolution ou la transmutation de la matière *est expérimentalement démontrée* par les expériences sur la radio-activité. Les atomes lourds des corps radio-actifs semblent se désagréger et lancer dans l'espace des atomes de poids atomique plus faible, On pourrait penser que cette hypothèse sur la dégradation et l'instabilité des atomes est une simple spéculation. Elle constitue cependant la plus raisonnable explication des phénomènes observés. D'après la théorie électrique de la matière, c'est-à dire d'après cette vue qu'un atome contient des électrons doués de rapides mouvements interatomiques obéissant à des lois analogues à celles qui régissent le cours des astres, l'instabilité de l'atome doit nécessairement exister. *Nous ne devons plus admettre que l'atome est permanent et éternel.* La matière peut probablement naître et périr. L'histoire d'un atome présente des analo-

(1) *Revue des Sciences.* Janvier 1903.

(2) *Physical Society.* Séance du 3 juin 1903. Compte-Rendu publié dans *Chimical News* du 19 juin 1903. p. 297.

gies avec celle d'un système solaire. Dans la théorie électrique de la matière, la combinaison des électrons peut produire l'agrégat électrique appelé un atome et sa dissociation s'accompagne d'un phénomène de radio-activité.

Enfin William Crookes, à son tour, arrive à une conclusion analogue : (1)

Cette fatale dissociation des atomes, dit-il, semble universelle. Elle se manifeste quand nous frottons un bâton de verre, quand le soleil brille, quand un corps brûle, quand la pluie tombe, quand les vagues de l'océan se brisent. Et bien que la date de l'évanouissement de l'Univers ne puisse être calculée, nous devons constater que le monde retourne lentement au brouillard informe du chaos primitif. Ce jour-là, l'horloge de l'éternité aura terminé son cycle.

Anéantissement de la matière par dislocation des atomes, dit Crookes ; transmutation des corps par évolution, proclame Lodge, possibilité théorique du mouvement perpétuel, affirme M. Dr Arsonval en parlant du radium, états transitoires de la matière avant d'arriver à l'impondérabilité affirmés par MM. Abraham et Le Bon, voilà des nouveautés qui auraient suffoqué d'indignation tous nos « Princes de la Science » il y a seulement quelques années.

Encore un peu de patience, et les yeux de ces aveugles, qui pourtant ont la vue en bon état, s'ouvriront en dépit d'eux-mêmes devant le monde invisible, peuplé des âmes de tous ceux qui ont vécu ici-bas, et la grandiose certitude de l'immortalité deviendra une vérité scientifique dont les conséquences philosophiques, morales et sociales sont incalculables.

Tous les corps émettent donc des radiations, mais pas constamment, sans quoi le monde n'existerait plus. Ce qui est réellement fantastique, c'est l'énergie qui est rayonnée pendant la désagrégation. Des corps comme le radium sont des sources perpétuelles de chaleur, de lumière, d'électricité, et l'on a calculé que si l'on pouvait libérer toute l'énergie contenue dans 1 gramme de matière quelconque, elle équivaudrait au travail fourni par *six milliards huit cent millions* de chevaux-vapeur. Comme le dit le Dr Le Bon, il semblerait que la matière n'est que de l'énergie condensée, ce qui nous ramène par une autre voie aux conclusions de M. Dastre.

(1) *Chimical News*, 12 Juin 1903. p. 281 et notre *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, Sept. et Octobr. 1903.

Si nous nous sommes étendus sur la découverte de ces propriétés curieuses de la matière, c'est non seulement à cause de l'intérêt qu'elles présentent par leur nouveauté, mais surtout parce qu'elles se relient directement au sujet de notre étude actuelle sur cette substance particulière, immatérielle qui sert à objectiver la pensée, qui peut s'extérioriser et à laquelle on a donné le nom de force psychique. Celle-ci, en effet, lorsqu'elle sort du corps sous forme d'effluves, produit des effets qui sont différents de ceux du fluide magnétique proprement dit, et c'est à l'ignorance dans laquelle on était jusqu'alors du moyen de différencier ces diverses radiations humaines, que sont dues les confusions que l'on remarque chez les observateurs qui ont étudié l'action extra-corporelle de l'homme.

Essai de différenciation des radiations humaines

On conçoit facilement qu'il ne nous est pas encore possible de formuler des règles fixes sur les procédés à employer pour séparer nettement les actions diverses qu'exerce l'homme au dela de sa sphère organique. Ce sont plutôt des remarques que nous présentons, sans avoir la prétention de croire qu'elles sont définitives. A titre d'indications, elles peuvent présenter quelque utilité pour nous aider à nous reconnaître au milieu de ces phénomènes si peu étudiés.

Si l'on consulte les ouvrages des magnétiseurs, et entre autres ceux très bien faits de M. Durville (1), on constate que le magné tisme physiologique est réfléchi comme la lumière, et réfracté dans les lentilles et les prismes (voir p. 200 et suivantes).

M. Charpentier fait la même observation au sujet des rayons qui émanent de l'organisme :

« Ces rayons se réfléchissent et se réfractent, comme les rayons N. J'ai produit des foyers réels, manifestés par des maxima d'éclairement, à l'aide de lentilles de verre convergentes. La position de ces foyers ou maxima quoique difficile à bien délimiter, m'a permis de reconnaître que l'indice de réfraction des rayons émis par le corps était tout au moins de l'ordre de grandeur de celui déterminé par M. Blondlot pour les rayons N. »

On voit donc la similitude qui existe entre le magnétisme et les

(1) Durville, *Traité Expérimental de magnétisme* et *Théories et procédés* 2 volumes.

rayons N. Tous deux sont réfléchis et réfractés. Là ne s'arrêtent pas les analogies.

« Chez l'individu sain et bien équilibré, dit M. Durville (p. 71, Tome II) on peut admettre que la *tension magnétique* est normale. Dans tous les cas, si on augmente cette tension, il se produit une augmentation de l'activité organique ; si, au contraire, on la diminue, l'activité organique diminue. » Ce qui revient à dire que si le fonctionnement d'une partie du corps est plus intense qu'à l'ordinaire, il y a suractivité magnétique. C'est ce que constate M. Charpentier en ces termes : (1)

« J'ai reconnu que le petit objet phosphorescent ou fluorescent augmentait d'intensité lumineuse quand on l'approchait du corps. En outre, cette augmentation est plus considérable au voisinage d'un muscle *et d'autant plus grande que le muscle est contracté plus fortement*. Il en est de même au voisinage d'un nerf ou d'un centre nerveux, *où l'effet augmente avec le degré de fonctionnement* du nerf ou du centre... »

Notons encore que c'est un fait connu depuis longtemps que l'eau emmagasine le magnétisme humain, à ce point que l'on soigne beaucoup de malades par l'eau magnétisée. Il se trouve précisément que les rayons N qui traversent, comme le magnétisme physiologique, l'aluminium, le papier, le verre, etc., sont arrêtés par du papier mouillé et par l'eau.

L'agent magnétique se trouve également chez les plantes (Durville, T. II, p. 189), et M. Mayer, de Nancy, vient de découvrir des rayons N dans le règne végétal. Des radiations de ce genre sont émises, en quantité faible, il est vrai, par la fleur, en quantité plus grande par la partie verte de la plante, et atteignent leur maximum de production dans les racines du végétal. L'émission est relativement intense, également, pendant la germination d'une graine.

Enfin, dernier point intéressant, les rayons N sont conduits par un fil métallique, tout comme le magnétisme physiologique.

Si nous examinons maintenant les actions diverses produites par

(1) Voir le texte complet des notes de M. Charpentier, p. 487 de cette Revue.

la force psychique, nous voyons que beaucoup de ses effets diffèrent complètement des précédents soit qualitativement, soit par l'intensité. On peut faire le tableau suivant qui résume l'ensemble des modalités de cette énergie :

La force psychique	1° Traverse toutes les substances.	
	2° N'est ni réfléchie, ni réfractée.	
	3° Agit physiquement	*a*. Altération de poids du corps *b*. Lévitation de corps bruts ou vivants. *c*. Action sur la boussole. *d*. Production de lumières diverses, visibles pour tous les assistants.
	4° Agit chimiquement	Sur la plaque photographique
	5° Agit physiologiquement à distance	Sommeil magnétique. Anesthésie, contracturés, etc. Mouvements divers.
	6° Agit psychiquement	Représentation de la pensée. Transmission des sensations, des pensées, des volitions. Extériorisation des images mentales.

Nous aurons donc à rechercher quelle est l'origine probable de cette forme de l'énergie et à montrer que les découvertes récentes sur la radio-activité nous permettent d'aborder cette étude avec plus de fruit que nous n'aurions pu le faire il y a peu de temps encore. Nous constaterons aussi que les instructions des Esprits depuis un demi-siècle ont distancé de beaucoup l'enseignement officiel; ce qui ne peut que nous confirmer dans notre certitude que l'évolution spirituelle de l'humanité n'est pas abandonnée au hasard, et que les spirites marchent dans la bonne voie.

Gabriel DELANNE.

La Vie Universelle et Eternelle

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire cet extrait de l'*Astronomie des Dames*, le dernier livre de l'illustre astronome Camille Flammarion, dont le grand talent sait mettre à la portée de toutes les intelligences les problèmes les plus ardus du monde sidéral, en même temps qu'il charme le cœur et l'esprit par la grâce incomparable de son style et la hauteur philosophique de sa pensée. Savoir que l'Univers n'est pas une immensité vide, qu'il est peuplé de mondes innombrables sur lesquels évoluent d'autres humanités nos sœurs, c'est comprendre la splendide harmonie de la création et nous faire une idée nette du peu de place que tient notre petite terre dans l'ensemble des choses. Cette contemplation de l'infini nous ouvre l'horizon de l'éternité, puisque notre âme immortelle pourra parcourir sans fin ces champs de l'étendue dont les merveilles incomparables surpassent les rêves les plus hardis de l'imagination.

*
* *

En remerciant mes aimables lectrices de m'avoir suivi jusqu'ici dans cet exposé descriptif des merveilles du Cosmos, je leur demanderai quelles impressions philosophiques ont produit dans leur esprit ces excursions célestes vers les autres mondes. Vous ont-elles laissées indifférentes au spectacle des cieux ? En sentant vos âmes s'envoler vers ces étoiles lointaines, soleils de l'infini, vers ces innombrables systèmes stellaires disséminés à travers l'immensité sans bornes, ne vous êtes-vous pas demandé ce qui existe là, à quoi servent ces sphères brillantes, quels effets résultent de ces forces, de ces rayonnements, de ces énergies ? N'avez-vous pas songé que les éléments qui ont déterminé sur notre petite terre une activité vitale si prodigieuse et si variée ont dû répandre dans l'immensité de l'univers les flots d'une vie incomparablement plus vaste et plus diversifiée ? N'avez-vous pas senti que tout cela n'est pas mort et désert, comme le silence des nuits nous porterait à le croire dans l'illusion de nos sens terrestres et de notre isolement, et que, au contraire, le but réel de l'astronomie, au lieu de s'arrêter à la constatation des positions et du mouvement des astres, est de nous faire pénétrer jusqu'à eux, de nous faire deviner, connaître, apprécier leur cons-

titution physique ; leur degré de vie et d'intellectualité dans l'ordre universel ?

Car c'est la vie et la pensée qui resplendissent sur la terre, et c'est la vie et la pensée que nous cherchons aussi dans ces constellations d'astres semés à l'infini dans les champs incommensurables des cieux.

L'humble petite planète que nous habitons se montre à nous comme une coupe trop étroite débordant de toutes parts. La vie est partout. Du fond des mers, des vallées jusqu'aux montagnes, du manteau de végétation qui tapisse le sol, de l'humus des champs et des bois, de l'air que nous respirons, s'élève un bruissement immense, prodigieux, perpétuel. Ecoutons ! c'est la grande voix de la nature, faite de toutes les voix inconnues et mystérieuses qui nous parlent sans cesse, voix des flots de l'Océan, voix du vent dans les forêts, voix des airs et des eaux, voix des trois cent mille espèces d'insectes qui emplissent tout et qui de la surface de notre globe font un monde fantastiquement vivant. Une goutte d'eau renferme des milliers d'êtres agiles et bizarres. Un gramme de poussière des rues de Paris renferme 130 000 bactéries. Fouillons le sol dans un jardin, dans un champ, dans une prairie, nous trouvons des vers occupés à fabriquer du limon assimilable. Soulevons une pierre dans un chemin creux, nous mettons à jour toute une population grouillante. Cueillons une fleur, détachons une feuille nous rencontrons partout de petits insectes vivant en parasites. Des nuées de moucherons voltigent au soleil, les arbres des bois sont peuplés de nids, les oiseaux chantent et se poursuivent, les lézards s'enfuient à notre approche, nous écrasons des fourmillères et des monticules de taupes : la vie nous enveloppe comme un envahissement inexorable dont nous sommes nous-mêmes les héros et les victimes, se perpétuant au détriment d'elle-même, imposée par une reproduction perpétuelle, et cela dans tous les siècles, les pierres mêmes dont nous bâtissons nos habitations étant pleines de fossiles si prodigieusement multipliés qu'un gramme de ces pierres renferme parfois des millions de carapaces de coquilles, souvent admirables de perfection géométrique. L'infiniment petit égale l'infiniment grand.

La vie nous apparaît comme une loi inéluctable, comme une

force impérieuse à laquelle tout obéit, comme le résultat et le but de l'association des atomes. Voilà ce que nous montre la Terre, notre seul champ d'observation directe. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir ce spectacle, sourd pour ne pas entendre cet enseignement. Or sous quel prétexte pourrait-on supposer que notre petit globule, qui, comme nous l'avons vu, n'a reçu de la nature aucun privilège, fasse exception, et que l'univers entier, hormis une île insignifiante, soit voué au néant, à la solitude, à la mort ?

Nous avons une tendance à nous imaginer que la vie ne peut exister que dans les conditions terrestres, et que les autres mondes ne peuvent être habités qu'à la condition d'être identiques au nôtre. Mais la nature terrestre se charge elle-même de nous montrer l'erreur de cette manière de voir. Nous mourons dans l'eau, les poissons meurent hors de l'eau. Naguère encore les naturalistes à courtes vues affirmaient doctoralement que la vie est impossible au fond des mers : 1° parce que l'obscurité y est complète ; 2° parce que la pression formidable y ferait éclater les organismes ; 3° parce que tout mouvement y serait impossible, etc., etc. Des curieux jettent la sonde et ramènent des êtres ravissants, d'une structure si délicate qu'une main de jeune fille ne peut la toucher qu'avec ménagement. Il n'y a pas de lumière en ces profondeurs : ils en fabriquent par leur propre phosphorescence. D'autres chercheurs visitent des cavernes souterraines et y rencontrent des animaux dont les organes se sont transformés par adaptation avec ces obscurs milieux.

De quel droit dire à l'énergie vitale qui rayonne autour de tous les soleils de l'univers : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin ! » Au nom de la science ? Erreur complète. Le connu est une île minuscule au milieu de l'immense océan de l'inconnu. Les abîmes de la mer qui semblaient une barrière, viennent, disons-nous, de se montrer peuplés d'une vie spéciale. On objecte : Mais, après tout, il y a là aussi de l'air, de l'oxygène. L'oxygène est indispensable. Un monde sans oxygène serait un monde voué à la mort, un désert éternellement stérile. Pourquoi ? parce que nous n'avons pas encore observé d'êtres respirant sans air, vivant sans oxygène? Autre erreur. Lors même qu'on n'en connaîtrait pas, cela ne prouverait pas qu'il n'en existe point. Mais justement on en

connaît. Ce sont les *anaerobies*. Ces êtres-là vivent sans air, sans oxygène. Il y a mieux : L'oxygène les tue !

Il est de toute évidence qu'en interprétant comme il convient le spectacle de la vie terrestre et les données positives acquises par l'étude, nous devons élargir le cercle de nos conceptions et de nos jugements et ne pas borner les existences extra-terrestres à une copie servile de ce qui existe ici-bas. Les formes organiques terrestres sont dues aux causes locales de notre planète. La constitution chimique de l'eau et de l'atmosphère, la lumière, la densité, la pesanteur, sont autant d'éléments qui ont servi à former nos corps. Notre chair est composée de carbone, d'azote, d'hydrogène et d'oxygène combinés à l'état d'eau et de quelques autres éléments, parmi lesquels on peut encore remarquer le chlorure de sodium. La chair des animaux n'est pas chimiquement différente de la nôtre. Tout cela vient de l'eau et de l'air et y retourne. Ce sont les mêmes éléments, en quantité très petite, qui forment tous les corps vivants. Le bœuf qui broute l'herbe se fabrique la même chair que l'homme qui mange le bœuf. Toute la matière terrestre organisée n'est que du carbone combiné en proportions variables avec l'hydrogène, l'azote, l'oxygène, etc.

Mais nous n'avons aucun droit d'interdire à la nature d'agir autrement sur des mondes où le carbone serait absent. Un monde où le silice, par exemple, remplacerait le carbone, ou l'acide silicique remplacerait l'acide carbonique ne pourrait-il être habité par des organismes absolument différents de ceux qui existent sur la Terre, différents non seulement de forme mais encore de substance ? Or, nous connaissons déjà des étoiles, des soleils, sur lesquels l'analyse spectrale accuse la prédominance de la silice, par exemple Rigel et Deneb. Un monde où le chlore dominerait ne verrait-il pas l'acide chlorhydrique et toute la féconde famille des chlorures jouer un rôle important dans les phénomènes de la vie ? Le Brome ne pourrait-il pas être associé à d'autres formations ? Et même, pourquoi nous arrêter à la chimie terrestre ? Qui nous prouve que ces éléments soient réellement simples ? L'hydrogène, le carbone, l'oxygène, l'azote, le soufre ne seraient-ils pas composés ? Leurs équivalents sont des multiples du premier : 1, 6, 8, 14, 16. Et l'hydrogène lui-même est-il le plus simple des éléments ? Sa molécule

n'est-elle pas formée d'atomes, et n'existerait-il pas une seule espèce d'atomes primitifs, dont les groupements géométriques, les associations variées constitueraient les molécules des éléments prétendus simples ?

Dans notre propre système solaire, on découvre des différences essentielles entre certaines planètes. Dans le spectre de Jupiter, par exemple, on constate l'action d'une substance inconnue qui se manifeste par une forte absorption de certains rayons rouges. Ce gaz qui n'existe pas sur la terre, se montre d'une manière plus évidente encore dans les atmosphères de Saturne, et d'Uranus. Sur cette dernière planète même, l'atmosphère parait, abstraction faite de la vapeur d'eau, n'avoir aucune analogie avec la nôtre. D'ailleurs, dans le spectre solaire lui-même, une notable partie de ses raies ne sont pas encore identifiées avec les substances terrestres.

La parenté des planètes entre elles est, sans contredit, un fait indéniable, puisqu'elles sont toutes filles du même père. Mais elles diffèrent entre elles, non seulement comme situations, positions, volumes, masses, densités, températures, atmosphères, mais encore comme constitution physique et chimique. Et le point sur lequel nous appelons ici l'attention est que cette diversité ne doit pas être considérée comme un obstacle aux manifestations de la vie, mais, au contraire, comme un champ nouveau ouvert à la fécondité infinie de la mère universelle.

Lors donc que notre pensée s'envole, non seulement vers nos voisines la lune, Vénus, Mars, Jupiter ou Saturne, mais encore vers les myriades de mondes inconnus qui gravitent autour des soleils disséminés dans l'espace, nous n'avons aucune raison plausible pour imaginer que les habitants de ces autres terres du ciel nous ressemblent en quoi que ce soit, ni comme forme, ni même comme substance organique. La substance du corps humain terrestre est due aux éléments de notre planète, notamment au carbone. La forme humaine terrestre dérive des formes ancestrales animales d'où elle s'est élevée graduellement par le progrès continu de la transformation des êtres. Sans doute, il nous paraît bien que, pour être homme ou femme, il faut avoir une tête, un cœur, des poumons, deux jambes et deux bras, etc. Rien n'est moins démontré. Si nous sommes constitués comme nous le sommes, c'est

uniquement parce que les prosimiens avaient, eux aussi, une tête, un cœur, des poumons, des jambes et des bras, moins élégants que les vôtres, Madame, c'est incontestable, mais enfin, de même anatomie. Et de proche en proche nous remontons facilement aujourd'hui par la Paléontologie, jusqu'à l'origine des êtres. Autant il est certain que l'oiseau dérive du reptile par un progrès de l'évolution organique, autant il est certain que l'humanité terrestre représente la cime supérieure de l'arbre généalogique immense dont les rameaux sont frères, et dont les racines plongent dans les rudiments mêmes des organismes primitifs les plus élémentaires.

Toutes les formes imaginables et inimaginables doivent peupler la multitude des mondes. L'homme terrestre est doué de cinq sens, ou pour mieux dire de six. Pourquoi la nature se serait-elle arrêtée là ? Pourquoi, par exemple, n'aurait-elle pas doué certains êtres d'un sens électrique ? d'un sens magnétique ? d'un sens d'orientation ? d'un sens percevant les vibrations éthérées de l'infra-rouge ou de l'ultra-violet ? permettant d'entendre à distance, de voir à travers les murs ? Nous mangeons et digérons comme de grossiers animaux ; nous sommes les esclaves du tube digestif : n'existe-t-il pas des mondes où l'atmosphère nutritive dispense ses heureux habitants d'une corvée aussi ridicule ? Le moindre passereau, la sombre chauve-souris elle-même, ont sur nous l'avantage de voler dans les airs. N'est-ce pas un séjour bien inférieur que le nôtre, où l'homme du plus grand génie, la femme la plus exquise, se voient cloués au sol comme de vulgaires chenilles avant la métamorphose ? Eh ! serait-il si désagréable d'habiter un monde où nous jouirions du privilège de nous envoler où bon nous semble ? un monde de parfums et de voluptés où les fleurs seraient animées ? un monde sur lequel les vents seraient incapables de fomenter une tempête ? Où plusieurs soleils de couleurs différentes — le diamant associé au rubis ou le grenat à l'émeraude et au saphir — rayonneraient nuit et jour, — nuits bleues, jours écarlates — dans la gloire d'un éternel printemps, lunes multicolores dormant sur le miroir des eaux, montagnes phosphorescentes, habitants aériens, hommes, femmes, ou peut-être autres sexes, parfaits dans leurs formes, doués d'une sensibilité multiple, lumineux à volontés, incombustibles comme l'amiante, immortels peut-être, à moins d'un suicide de

curiosité ? Atomes lilliputiens que nous sommes, soyons donc une fois pour toutes bien convaincus que toute notre imagination n'est que stérilité, au milieu de l'infini à peine entrevu par le télescope....

Ces considérations nous montrent que, dans tous les âges, ce qui constitue vraiment une planète, ce n'est pas son squelette, c'est la vie qui vibre à sa surface.

D'autre part, si nous analysons les choses, nous constatons que d'après le spectacle de la nature, la vie est tout, la matière rien.

Que sont devenus nos aïeux, les milliards d'êtres humains qui nous ont précédés sur ce globe ? Où sont leurs corps ? Que ce soit Phrynée ou Archimède, qu'en reste-t-il ? Cherchez partout ? Il n'en reste rien, que des molécules d'air, d'eau, de poussière, que des atomes d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, de carbone, etc., s'incorporant tour à tour dans les organismes de tous les êtres.

La Terre entière n'est qu'un vaste cimetière, et ses plus belles cités ont leurs racines dans les catacombes. Naguère encore, dans une marche à travers Paris, je passais, pour la millième fois au moins, dans le voisinage de l'église St-Germain-l'Auxerrois, lorsque je fus obligé de me détourner du chemin direct par des travaux d'excavations. Je regardai et je vis qu'à quelques décimètres au-dessous du pavé, on venait de découvrir des tombes de pierre contenant encore leurs squelettes étendus là depuis une dizaine de siècles.

De temps immémorial les passants les foulaient aux pieds sans s'en douter. Et je pensais que quel que soit le quartier de Paris que l'on parcourt, on est à peu près dans le même cas. N'a-t-on pas trouvé hier encore, dans un jardin voisin de l'Observatoire, des tombeaux romains et une monnaie à l'effigie de Néron ?

Au point de vue de l'ensemble de la vie, toute la terre en est là, et plus complètement encore, car tout ce qui existe, tout ce qui vit, est formé d'éléments ayant déjà été incorporés à d'autres êtres aujourd'hui morts. La rose qui orne votre corsage, Mademoiselle, est composée de molécules qui... non j'aime mieux ne pas vous le dire...

Et vous-même, si ravissante, si charmante, de quels éléments votre beau corps est-il formé ? Où n'ont pas passé déjà ces élé-

ments que vous puisez dans la respiration et dans l'alimentation, et quels lugubres voyages n'ont-ils pas déjà accomplis ? Glissons. N'appuyons pas. N'y pensez jamais.

Mais si, pensons-y, puisque cette réalité est la démonstration la plus évidente de l'idéal, puisque ce qui existe, c'est vous, c'est nous tous, c'est *la vie*, et que la matière n'en est que la substance, comme les matériaux d'une maison, moins encore même, puisqu'ils ne font que passer, et très rapidement, à travers la trame de nos corps. Un tas de pierres ne constitue pas une maison. Des quintillons de kilogrammes de matériaux ne représentent ni la Terre, ni aucun monde.

Oui, ce qui existe réellement, ce qui constitue un astre complet, c'est la cité de la vie. Reconnaissons que la fleur de la vie rayonne à la surface de notre planète, qu'elle embellit et qu'elle parfume ; que c'est précisément cette vie que nous voyons, que nous admirons, dont nous faisons partie, et qui est la raison d'être de l'existence des choses ; que la matière flotte, passe, repasse par la trame des êtres vivants, et que la réalité, le but, ce n'est pas la matière : c'est la vie à laquelle elle est employée...

Camille FLAMMARION.

Encore les phénomènes remarquables en Australie

Le *Light* du 26 décembre 1903 reproduit, d'après le n° de novembre de *Harbinger of Light*, de Melbourne, le compte-rendu d'une seconde série de séances avec le médium Bailey, tenues dans le courant de mai de cette même année.

Pour se prémunir contre toute possibilité de fraude, on proposa d'envelopper des pieds à la tête le médium, soigneusement fouillé au préalable, avec une moustiquaire dont les extrémités seraient fixées au parquet. Il fut ensuite enfermé dans une cage, dont les côtés et le dessus étaient garnis également de tulle et dont la base était fixée au parquet au moyen de bandes de toile, qui unissaient

le cadre inférieur au parquet et se trouvaient elles-mêmes recouvertes d'une couche de substance adhésive, de telle sorte qu'il était impossible d'introduire ou de faire sortir le plus mince objet.

Aucun rapport n'était toléré entre les assistants et le médium, entre le moment où on venait de le fouiller et son introduction dans la cage.

Toutes ces précautions étant prises avec l'assentiment du médium, qui accepte et provoque tous les moyens de contrôle, voici quels furent les apports :

1re *séance* : Deux oiseaux de l'Inde vivants et un nid ; le second oiseau et le nid disparurent bientôt, le contrôle indien déclarant qu'il serait trop cruel de conserver une mère. L'autre oiseau, offert à un assistant, a continué à vivre ;

Une coiffure indienne richement orné de broderies d'or et d'argent ;

Huit monnaies des Ptolémées ;

Enfin on vit une main matérialisée.

2me *Séance* : 1° Un oiseau vivant, offert à l'auteur du compte-rendu et qui est encore en vie ; 2° Dix anciennes monnaies Egyptiennes et Romaines ; 3° Un journal du Scinde, en caractères arabes ; 4° Une peau de léopard ayant 3 pieds et un pouce et demi du museau au flanc et deux pieds et demi de largeur aux épaules. Le contrôle Abdul dit qu'elle vient du bazar de Delhi, et que son propriétaire, médium lui-même, l'a offerte pour être donnée à un ami étranger, sur la requête qu'un esprit lui a présentée.

3me *Séance* : Celle-ci fut consacrée aux matérialisations. Des mains et des formes complètes et lumineuses se montrèrent, tandis que le médium se promenait au milieu des assistants.

4me *Séance* : On redouble de précautions dans la confection du sac qui enveloppe totalement le médium et de la cage, et voici quels sont les apports :

1° Un oiseau vivant ; 2° Un nid avec un œuf (sur la demande qui en fut faite) ; 3° Seize monnaies Egyptiennes et Romaines ; 4° Un arbrisseau couvert de feuilles de cinq pouces de haut.

L'oiseau vivant fut laissé, mais l'œuf avec son nid et l'arbrisseau disparurent.

Enfin une séance dans laquelle les plus minutieuses précautions furent prises, non seulement pour l'isolement du médium, mais par la visite de l'appartement et des meubles, eut lieu chez l'auteur du compte-rendu. On fouilla avec rigueur les assistants aussi bien que le médium, qui ne fut introduit dans la salle que lorsque tout le monde y était déjà réuni. Voici quels furent les apports : 1° Une paire de pantoufles en satin, brodées en argent à la mode indienne; 2° quatre anciennes monnaies Egyptiennes ; 3° Une plante de quatre à cinq pouces de hauteur ; elle avait des feuilles de un à deux pouces de longueur et elle disparut ; 4° Plusieurs joyaux, tels que : Un grenat foncé ; deux autres grenats de teinte plus claire ; deux saphirs et diverses autres pierres.

Enfin une main lumineuse se matérialisa.

Dans les n^os de novembre et décembre 1900, *Harbinger of Light* établit ce que doivent être les précautions à prendre en vue des apports dans une séance obscure. Il distribue entre les divers assistants les rôles d'examinateurs. Il énumère tout ce qu'il est nécessaire d'inspecter et d'écarter dans la salle des séances : parquets, tentures, tapis, meubles, etc.; comment on doit fermer et protéger portes et fenêtres. Deux chambres spéciales doivent être destinées, après un minutieux examen, non seulement à la visite corporelle, dans ses plus intimes détails du médium, mais aussi des assistants, hommes et femmes. Le médium, après cette visite, doit être introduit dans une cage pour laquelle toutes les précautions les plus rigoureuses sont adoptées. Tous, médium et assistants, ayant consenti à se soumettre à ces conditions rigoureuses, deux séances ont été tenues, dont il donne le compte-rendu. Il est à noter que le *contrôle* du médium, le Dr Witcombe, annonça plusieurs jours d'avance l'arrivée de deux lettres successives, dont le contenu était de nature à porter l'inquiétude dans l'esprit de Bailey et à compromettre le succès des expériences, en diminuant ses facultés. Malgré ces mauvaises dispositions, les séances eurent lieu aux jours choisis.

La première se tint le 20 juin, devant quatorze personnes ayant toutes subi l'examen de leurs corps nus et de leurs vêtements et ayant été ensuite revêtues d'habits nouveaux et également scrutés dans leurs moindres détails. Un certain nombre de ces assistants

étaient sceptiques. Un doute ayant surgi à propos de l'examen des plis de la peau entre les jambes du médium, un nouvel inspecteur fut chargé de réparer l'oubli. Les oreilles, le nez, la bouche furent scrutés et il ne resta pas la largeur d'une tête d'épingle en dehors de l'inspection. Lorsque l'on eut déclaré à l'unanimité qu'il ne restait aucun doute sur les précautions prises, on quitta les chambres de fouille, le médium revêtu d'habits neufs étant encadré entre deux assistants, et l'on se rendit dans la salle des séances. Celle-ci étant refermée avec soin, le médium fut introduit dans la cage et voici les apports que l'on reçut :

1° Un *oiseau* dont la gorge était rouge et le ventre tacheté. Il disparut par la suite aussi mystérieusement qu'il était venu.

2° Un *nid* d'oiseau.

3° Dix *monnaies* anciennes, les unes des Ptolémées, les autres de Constantin le Grand.

4° Une *main* lumineuse fit son apparition.

Le *contrôle*, Dr Witcombe, fit la description des monnaies.

La seconde séance avait été fixée au 25 juin. Ainsi que le Dr Witcombe l'avait annoncé, une seconde lettre arriva ce même jour et plongea le médium dans un état de violente agitation. Aussi le contrôle conseillait-il de remettre la séance ; mais le médium ainsi que l'auteur insistèrent pour ne rien modifier et Bailey fut enfermé dans la cage avec un petit pot à fleurs dont la terre avait scrupuleusement été explorée ; une chaise et une petite table, ainsi qu'un éventail.

Malgré les mauvaises dispositions du médium on reçut :

1. Trois *pierres* (moon-stones), offertes à une dame présente.

2° Une *main* lumineuse se montra.

3° Huit *monnaies* des Ptolémées et des premiers siècles de l'ère moderne.

4° Une petite *plante* dans le pot à fleurs. Le contrôle conseilla à l'auteur de la garder dans une malle pendant trois jours, au bout desquels elle était encore bien vivace. Plus tard elle parut souffrir, mais le contrôle promit de la remettre en bon état.

Ces divers apports furent faits dans la cage où le médium était enfermé :

Tel est le résumé très succinct des longs articles consacrés par le journal Australien aux deux séances précédentes. Nous croyons devoir traduire complètement le suivant, intitulé :

Epreuve cruciale supplémentaire, simple, ingénieuse et absolument convaincante, proposée par un étranger et acceptée.

« Un excellent ami, M. F..., dont j'ai parlé plus haut, ne croyant pas aux phénomènes psychiques, fut présenté par moi à M. Bailey, auquel il demanda s'il consentait à subir une épreuve inconnue de tous, excepté de lui, M. F..., et qui ne serait révélée que le soir même de la séance, lorsque tout le monde serait assemblé. M. Bailey répondit : « Oui, pourvu que cela ne puisse me nuire, je vous permets de faire de moi tout ce que vous voudrez. Vous pouvez, si bon vous semble, m'enfermer dans une caisse en bois vissée, pourvu que vous y ménagiez quelques trous qui me permettent de respirer. » M. F..., refusa de donner aucun indice sur la nature de son épreuve. Je lui dis qu'il avait tort, car lui qui ne connaissait rien des lois naturelles qui régissent les phénomènes psychiques, pouvait proposer des conditions capables de troubler ces phénomènes et peut-être même de les rendre impossibles.

« Cependant le médium déclara qu'il voulait quand même risquer l'aventure. Je dis alors à M. F..., « Eh bien, si les *contrôles* de M. Bailey parviennent à produire des apports en dépit de vos moyens d'épreuve, quels qu'ils puissent être, aurez-vous le courage de reconnaître la nature occulte des phénomènes ? » Il l'affirma et je le crus, car il est un homme droit et inaccessible à la peur. Une date fut donc choisie pour la séance ».

« En conséquence, le vendredi, 3 juillet 1903, à huit heures du soir, huit assistants, la plupart sceptiques, quelques-uns même très réfractaires se trouvèrent réunis chez moi ».

« M. F..., retenu par des circonstances imprévues, envoya un représentant muni de son moyen d'épreuve, qu'il ne devait faire connaître qu'au dernier moment. M. W... arriva un quart d'heure avant la séance et signa sans objection la déclaration suivante :

« Si après avoir employé ce soir le moyen d'épreuve désigné par

M. F.., des objets, vivants ou non, sont apportés mystérieusement dans la cage, pendant la séance tenue chez M. X..., R..., à Sidney, je reconnaîtrai la nature occulte des phénomènes, consistant en production d'apports ».

« En outre, ayant imposé le moyen de contrôle de M. F..., je m'engage, s'il est accepté, à ne rien faire, pour ma part, qui puisse troubler les conditions psychiques pendant la séance et à ne pas faire connaître au public que cette séance a été tenue et à ne révéler les noms d'aucuns des assistants, sans leur consentement ».

Signé : P..., S...., W....

Représentant M. F....

Témoin : E. J. R.

« Il dit que le moyen d'épreuve était de telle nature qu'il n'était pas nécessaire de visiter les vêtements du médium. J'insistai cependant pour qu'il le fît et il y consentit. On visita également, dans une chambre voisine, le corps du médium avec le plus grand soin. L'examen de la bouche ne m'ayant pas paru suffisant, je l'engageai à le recommencer et à passer le doigt entre les gencives et les joues. Il déclara en conséquence que le médium n'avait rien caché. Il rentra donc dans la salle des séances avec le médium qu'il ne perdit pas de vue et l'introduisit dans la cage, après avoir constaté, ainsi que tous les autres assistants, qu'il était impossible d'y introduire quoi que ce fût et après y avoir déposé son moyen de contrôle, qu'il fit alors connaître de tout le monde ».

« Qu'était-ce donc que ce moyen qui devait infailliblement empêcher le médium de manipuler subrepticement ou de retirer de ses vêtements ou des parois de la cage aucun objet caché ? Personne ne l'aurait jamais deviné. C'était simplement une paire d'énormes gants de boxe que le médium devait porter, et qui devaient être strictement fixés aux poignets et scellés. Ils furent adoptés par M. W... lui-même en les fixant chacun par deux liens, entourant l'un la main et l'autre le poignet. Il employa un temps considérable à les disposer sur le gant et à pratiquer deux séries de nœuds sur le poignet, ainsi qu'à les sceller. Les liens étaient si bien noués, qu'à la fin de la séance on dut les couper au lieu de les dénouer ».

« M. W... sortit alors de la cage, aida à la visser au par-

quet, et à la sceller avec une substance adhésive. Il déclara alors qu'il était parfaitement convaincu que les garanties étaient absolues ».

« Le Dr Witcombe prit le contrôle, tandis qu'on éteignait la lumière et dit : « Je regrette que M. F... qui a proposé ce procédé excellent, que je déclare si ingénieux et si convaincant, ne soit pas présent. Je comprends qu'il n'ait pas pu venir, mais il a eu une très heureuse inspiration en nous envoyant son représentant. Cependant l'épreuve ne sera pas aussi démonstrative, parce qu'il est nécessaire que les mains restent nues pour permettre l'émission de l'effluve magnétique qui rematérialisera les objets apportés et pour recevoir les objets fragiles ou les êtres vivants, tels que les oiseaux et enfin pour déterminer des vibrations par des passes. Néanmoins nous avons accepté cette condition.

J'aime à croire que si malgré cet obstacle un apport quelconque, de nature à porter la conviction vient à se produire, la personne qui a organisé cette épreuve se déclarera satisfaite ». S'adressant ensuite à M. W..., le contrôle ajouta : « N'est-ce pas votre avis ? » A quoi M. W... répondit : « C'est parfaitement juste ». Le Dr Witcombe reprit ensuite : « Très bien ! je vous promets que, deux secondes après l'extinction de la lumière, vous recevrez un apport suffisamment convaincant. Ensuite, si vous tenez à ce que les gants restent encore appliqués, je me conformerai à votre désir ; mais lorsque votre conviction sera bien établie, si vous voulez recevoir un objet vivant, il vaudra mieux les enlever. Seulement dans ce cas vous pourrez recourir à un autre moyen de contrôle également démonstratif. J'insiste pour que vous pénétriez dans la cage et que vous enfermiez le médium dans un sac que vous lierez et scellerez vous-même ». M. W... déclara qu'il acceptait cette proposition.

La lampe électrique fut rallumée ; l'Indien Abdul prit possession du médium. L'envoyé de M. F..... prit place à ma gauche, près de la cage. Je suis convaincu que ce fut pour lui un moment de bien vive émotion, car je dois déclarer que c'était un honnête et loyal expérimentateur, quoiqu'il fût venu avec l'idée de démasquer le médium et de nous démontrer à tous notre insuffisance et notre crédulité, ce dont je me plains d'autant moins, que je me

suis trouvé jadis dans les mêmes dispositions vis-à-vis d'autres chercheurs.

A peine avions-nous chanté quelques instants pour produire entre nous un lien harmonique et développer le pouvoir magnétique indispensable, que l'Indien Abdul dit brusquement : « Eteignez la lumière ! » La lampe électrique fut donc éteinte et aussitôt, c'est à-dire dans *l'espace d'une seconde,* quelque chose de lourd tomba avec bruit dans l'intérieur de la cage. J'entendis M. W.... dire : « C'est étonnant ! » On reprenait les chants, lorsque, quelques secondes après, un nouvel objet solide tomba comme s'il venait de très haut. Cette fois il s'écria : « Mais, c'est tout à fait merveilleux ! » Je lui demandai s'il était suffisamment édifié et il me répondit : « Oui : parfaitement ! » On refit de la lumière et nous pûmes tous constater la présence dans la cage de deux tablettes en terre cuite, qui s'étaient malheureusement brisées dans leur chute. Le médium faisait des efforts maladroits pour les ramasser avec ses mains emprisonnées dans les gants. Il eut toutes les peines pour s'en emparer ».

C'ètaient deux exemplaires de ces tablettes avec inscriptions cunéiformes représentées déja comme extraites des ruines de Ninive et de Babylone et semblables à celles que l'on trouve au *British* et dans d'autres musées et à celles qui furent exhumées par l'expédition du professeur Hilprecht, de l'Université de Pennsylvanie »

« Les précautions prises n'avaient donc pas empêché les manifestations et M. W... qui les avait appliquées reconnaissait leur impuissance. M'adressant à tous les assistants, je dis : « Si les scellés sont intacts, serez vous bien convaincus que les mesures prises n'ont pas été un obstacle pour les phénomènes ? Que ceux qui sont convaincus lèvent la main. » Tous ceux qui se trouvaient là, sauf un assistant, levèrent aussitôt les mains. Un vieux monsieur se réservait jusqu'à ce qu'il eût posé à M. W... la question suivante : « Avez-vous au préalable visité le médium et l'avez-vous gardé à vue jusqu'à ce qu'il entrât dans la cage ? » Ce à quoi il reçut la réponse suivante faite sans aucune hésitation : « Oui, je l'ai visité et je ne l'ai pas un seul instant perdu de vue. Je suis

absolument satisfait. » Alors l'hésitant leva aussi la main et l'unanimité fut absolue ».

« Il serait vraiment difficile de concevoir comment, avec le moyen de contrôle de M. W... des objets cachés dans des poches secrètes ou dans les plis des vêtements, même en l'absence de toute fouille, auraient pu en être retirés, même au moyen de manœuvres compliquées. D'ailleurs le premier apport arriva moins d'une seconde après l'extinction de la lumière ».

« M. W... déclara ensuite que si les cachets étaient trouvés intacts, les gants deviendraient inutiles et qu'il conviendrait de laisser les mains libres, afin qu'elles pussent, à l'occasion, recevoir des êtres vivants. En conséquence, on enleva les vis qui fixaient la cage au parquet : M. W... y entra de nouveau, en y introduisant un sac fait sous ma direction avec un double point de piqûre à la machine et sans doublure. On introduisit aussi dans la cage un petit pot à fleurs avec la petite plante obtenue dans la séance précédente et dont le développement n'avait pu se faire suffisamment, afin qu'Abdul pût lui rendre toute sa vigueur. Je priai M. W... d'examiner cette plante. Il s'attacha ensuite à étudier tous les cachets et déclara qu'il les trouvait intacts. Ne pouvant défaire les nœuds, il les trancha. Il enferma ensuite le médium dans le sac, qu'il fixa et scella au cou et aux poignets ; puis il sortit de la cage, qui fut de nouveau vissée au parquet et garantie comme précédemment ».

« On causa et on chanta jusqu'à ce que Abdul commandât d'éteindre la lumière. Au bout de trois ou quatre secondes, on l'entendit s'écrier : « Je les tiens ! » La lumière étant faite, on vit le médium tenir deux oiseaux, un dans chaque main, puis un nid d'oiseau ».

« Sans entrer dans de plus amples détails je dirai que les apports faits dans cette remarquable séance furent les suivants :

1° Une tablette en terre cuite, avec inscriptions cunéiformes, produite instantanément :

2° Une autre tablette venue presque aussitôt ;

3° Deux oiseaux vivants, passereaux des Jungles de l'Inde, quelques secondes après l'extinction de la lumière. L'un d'eux est encore vivant et l'autre mourut au bout de quarante-huit heures, comme Abdul l'avait prédit ;

4° Un nid d'oiseau ;

5° Quatorze monnaies anciennes ; les unes, des Ptolémées, en bronze et *électron* avec une tête de Jupiter Ammon d'un côté et de l'autre l'aigle double des derniers Ptolémées ; d'autres dataient des premiers siècles de notre ère, avec la tête de Constantin le Grand d'un côté et divers attributs sur le revers.

6° Un scarabée Egyptien, décrit comme ayant la forme d'une pierre de savon, qu'on nous déclara avoir été trouvé dans les ruines de Denderah.

7° Une plante plus grande et beaucoup plus développée que celle qui avait été déposée dans la cage. Les feuilles étaient nombreuses ; la plante mesurait cinq pouces de la terre à son extrémité ; elle était verte et paraissait vigoureuse.

Il y avait en tout vingt et un objets et cependant il eût suffi, pour une démonstration sans réplique, d'en obtenir un à chacune des deux épreuves.

M. W..., apposa alors sa signature au bas de la déclaration suivante, dont il dicta lui-même une partie, notamment les mots : « Il supporta l'épreuve à mon entière satisfaction ».

Déclaration : « Ayant rigoureusement appliqué le moyen de contrôle imaginé par M. F... ; ayant visité complètement le médium, que je n'ai pas quitté des yeux jusqu'à ce qu'il fût entré dans la salle des séances et enfermé dans la cage, j'ai trouvé qu'il supporta l'épreuve à mon entière satisfaction et à celle de toutes les personnes présentes, qui ont individuellement et collectivement manifesté leur parfaite satisfaction. Je suis absolument convaincu que les apports ont été produits par des moyens occultes ».

Signé : P...S.,.W...
Représentant de M. F...
Le vendredi soir, 3 juillet 1903.
Pour la traduction : Dr DUSART.

L'éditeur du *Harbinger of Light* déclare bien connaître l'auteur de ce récit qui n'est signé que par des initiales. Dans des comptes rendus de ce genre, il serait utile d'avoir toujours les noms et adresses des signataires et des témoins afin de permettre aux incrédules de vérifier la parfaite authenticité des faits. Il faut faciliter aux

enquêteurs la besogne de contrôle qu'ils ont le droit d'instituer et ne pas attacher d'importance aux communications anonymes. Quand on n'a pas le courage d'affirmer de son nom des déclarations écrites, les journaux ont le devoir de ne pas tenir compte de ces faits. Si nous avons cependant reproduit ce compte-rendu, c'est que plusieurs témoins que nous connaissons : J. M. Peeble et J J. Morse ont assisté à quelques séances et certifient qu'ils sont témoins de quelques-uns des faits. De plus, l'Editeur du *Harbinger* a écrit à M. Mazorati, directeur de *Luce et Ombra* et envoyé à M. Falcomer des notices sur Bailey, ce qui montre bien qu'il accepte l'entière responsabilité du récit que nous reproduisons.

(*Note de la Rédaction*).

Les études de M. l'abbé Loisy

Ce n'est plus seulement parmi les incrédules que se manifeste aujourd'hui l'esprit de libre-examen, c'est aussi chez les membres intelligents du clergé, comme en témoignent les ouvrages de M. l'abbé Loisy. On n'a pas oublié le bruit que produisit l'année dernière l'apparition du livre de cet exégète intitulé : L'*Evangile et l'Église*. Ce fut une clameur dans le camp des cléricaux, et le cardinal Richard se faisant leur interprète condamna cette œuvre comme étant « de nature à troubler gravement la foi des fidèles sur les dogmes fondamentaux de l'enseignement catholique. »

Le temps est venu, en effet, où l'on ne peut plus accepter la Bible comme un document inspiré par l'esprit saint. Cet ouvrage fourmille d'erreurs historiques que la critique contemporaine a mises en pleine lumière, et l'on doit n'y chercher, suivant l'abbé Loisy, que des enseignements moraux ou religieux, alors même que l'exactitude biographique y soit inconnue et que le souci du respect des faits matériels et de l'histoire objective en soit absent.

Mais c'est surtout au sujet de l'étude de l'Evangile que le savant abbé a choqué ses confrères et les membres de l'épiscopat. Il a osé soutenir que Jésus ne possédait pas une science divine, c'est-à-dire

illimitée, puisque, textes en mains, il a prouvé que le Christ s'est trompé relativement à son propre avenir et en ce qui concerne la fin du monde. Des théologiens en ont conclu que M. Loisy ne croyait pas à la divinité de Jésus, ce en quoi ils se trompaient. C'est pour répondre aux critiques qui s'abattirent sur lui de tous côtés qu'il crut utile de publier un deuxième ouvrage intitulé : *Autour d'un petit livre,* dans lequel il répond ainsi à ses contradicteurs.

« La science illimitée du Christ n'est pas une donnée d'histoire et ce n'est même pas une donnée ferme de la tradition patristique. Le critique ne connaît cette thèse que dans l'histoire de la théologie. Où veut-on qu'il aille chercher la pensée de Jésus sinon dans son enseignement authentique ? Il ne pourrait lui attribuer une science sans bornes *que dans une hypothèse historiquement inconcevable et déconcertante pour le sens moral* en admettant que le Christ comme homme avait la science de Dieu, et qu'il a délibérément abandonné ses disciples et la postérité à l'ignorance et à l'erreur sur une quantité de choses qu'il pouvait révéler sans le moindre inconvénient. *Une conjecture déshonorante pour l'homme de génie qui en serait l'objet ne se recommande pas à l'historien quand il s'agit du Christ.* Le théologien peut s'y complaire s'il le croit indispensable. Ne ferait-il pas mieux cependant, avant de rien affirmer sans preuve, de vérifier la solidité de sa théorie, de considérer si la science qu'il prête à Jésus est réalisable dans un cerveau d'homme, dans un être vivant sur la terre, si elle est compatible avec les conditions de l'existence présente, de la vie morale et du mérite humain ? Tout se passe dans la vie du Sauveur, comme si cette science extraordinaire n'existait pas. »

Voilà le langage du bon sens et de la véritable critique scientifique. Jésus est certes un des plus grands esprits qui aient paru sur la terre, mais c'est une erreur inconcevable, un défit permanent à la raison que de vouloir en faire une incarnation de la divinité, contre son propre sentiment. A tout instant il reconnaît dans les Evangiles qu'il n'est qu'un fils de Dieu, et sur le Golgotha il témoigne de la faiblesse humaine en reprochant à son père de l'avoir abandonné. Combien Jésus nous apparaît plus auguste s'il est un de nos semblables, que si on veut en faire un Dieu qui aurait par-

tagé beaucoup des erreurs de son temps ! L'abbé Loisy croit pouvoir cependant concilier la foi catholique avec la science critique en laissant chacune de ces autorités dans son domaine propre et en jugeant que ce sont deux territoires séparés de l'esprit :

« De ce que Jésus est entré dans l'histoire, il ne suit nullement qu'il ne la domine pas ; de ce qu'il a vécu et parlé en homme, il ne suit pas qu'il n'ait point été Dieu. La théorie christologique est une explication transcendante du fait historique. Le critique catholique admet la vérité de cette interprétation comme celle de tout autre dogme ; il en accepte la formule comme l'expression autorisée de la foi, qui, née de la parole du Christ et du fait évangélique, est allée se précisant dans la conscience chrétienne. »

Une telle bipartition dans l'esprit est-elle possible ? Comment arriver à se persuader que le personnage que l'histoire nous montre comme un homme, qui agit ici-bas comme les autres humains, qui en partage les erreurs et les faiblesses, soit cependant l'être éternel, infini, tout-puissant, duquel dépend le sort de l'immense univers ? Comment s'imaginer que l'innombrable armée des terres du ciel qui sont peuplées, qui l'ont été ou le seront, doive recevoir l'incarnation rédemptrice, puisque le dogme de la chute nécessite celui de la rédemption ? L'Univers étant infini, Dieu passerait donc l'éternité à se sacrifier lui-même, à mourir sans cesse sur les milliards de planètes qui gravitent autour des centaines de millions d'étoiles qui sont les soleils de l'espace ? Tout cela est bien invraisemblable et il faut toute l'ingéniosité des théologiens pour essayer de concilier le vieux dogme avec les vérités que la science nous fait toucher du doigt.

Dans le fond, toute la question se résume en ceci : L'édifice religieux est construit sur des légendes relatives à l'origine de l'humanité. Ces légendes représentaient le créateur faisant sortir la terre et le ciel du néant, il y a six mille ans, et créant l'homme qui lui désobéit, de là chute et nécessité d'un rachat de sa faute. Or nous savons, à n'en pas douter, par les découvertes de la géologie et de l'astronomie que ces contes merveilleux n'ont aucune réalité ; il s'en suit donc nécessairement que toutes les conceptions dogmatiques qu'on avait étayées sur cette base fragile s'écroulent, couvrant le monde religieux de leurs ruines.

Le spiritisme, en démontrant objectivement l'existence de l'âme et son immortalité, en enseignant que l'évolution est la loi éternelle qui régit les êtres et les choses, nous permet de concevoir l'univers sous un aspect plus grandiose et il nous affranchit de toutes les subtilités, de toutes les acrobaties intellectuelles auxquelles nous condamne le dogme catholique, avec l'obligation qu'il nous impose de croire au miracle auquel il fait un appel démesuré.

C'est précisément au nom du progrès que l'on doit combattre toutes les croyances anciennes qui ne peuvent se justifier logiquement, et à plus forte raison celles qui sont directement opposées au témoignage positif des faits. Il faut arracher du champ intellectuel l'ivraie qui l'a envahi et qui empêche le bon grain de germer. Ne nous laissons pas dominer par une fausse sentimentalité envers le passé. L'homme ne vit pas bien dans les ruines. Travaillons à l'édification de l'avenir et, ce faisant, nous aurons la satisfaction du devoir accompli.

BECKER.

Le Territoire Contesté

PAR

RICHARD DALE-OWEN (1)

Extraits

La mère mourante et son enfant

Je tiens le fait suivant de la voyante, qui est aujourd'hui mariée à un professeur distingué et devenue une bonne mère de famille.

En novembre 1843, Miss H..., âgée alors de treize à quatorze ans, était venue passer quelque temps chez des amis, M. et Mme E.. à leur maison de campagne, dans le Cambridgeshire. Mme E. tomba

(1) On sait que R. Dale-Owen fut ambassadeur des Etats-Unis près de la cour de Naples et un écrivain distingué. Les faits qu'il rapporte ont été contrôlés par lui avec soin, nous pouvons donc les considérer comme des documents qui confirment les faits semblables observés par la Société Anglaise de Recherches Psychiques.

malade et son état devint si grave, qu'on lui conseilla de se rendre à Londres pour y consulter un médecin. Elle s'y rendit, en compagnie de son mari, laissant à la campagne ses deux enfants, dont le dernier n'avait que dix semaines.

Contrairement à ses espérances, sa maladie s'aggrava si rapidement, qu'il lui devint impossible de retourner à la campagne.

En même temps sa plus jeune fille, la petite Fanny, tomba malade et mourut au bout de quelques jours. On l'écrivit au père, en ce moment près du lit de sa femme qu'il considérait comme près de sa mort. Il partit aussitôt ; l'enfant étant morte le lundi, il arriva le mardi, prit ses arrangements pour les funérailles et repartit à Londres, le mercredi, près de sa femme, à laquelle il cacha la mort de l'enfant.

Le jeudi, Miss H... recevait de lui une lettre la priant de se rendre dans son cabinet et de prendre dans son bureau certains papiers dont il avait un besoin urgent. Le corps de l'enfant, renfermé dans un cercueil, était dans ce cabinet. Comme Miss H... se disposait à y entrer, une des servantes lui dit : « Oh ! Miss, vous n'avez donc pas peur ! » Elle ne répondit qu'elle n'avait rien à craindre et entra pour prendre les papiers. Comme elle se retournait pour sortir et regardait le cercueil, elle vit, couchée sur un sofa près du petit corps, une forme qu'elle reconnut pour la mère. Comme elle avait déjà, depuis son enfance, vu plusieurs apparitions, elle n'eut aucune émotion et s'approcha du sofa pour s'assurer qu'elle était bien en présence de son amie. Elle resta donc devant elle pendant plusieurs minutes et constata nettement son identité. L'apparition ne proféra pas une parole, mais levant un bras, elle le dirigea d'abord vers l'enfant, puis montra le ciel. Peu après la jeune fille sortit, avant même que l'apparition se fût évanouie.

Ceci se passait quelques minutes après quatre heures de l'après-midi. Miss H... put facilement fixer l'heure, car au moment où elle se disposait à entrer dans le cabinet, elle avait entendu sonner l'heure.

Le lendemain elle recevait de M. E... une lettre lui annonçant que sa femme était morte le jeudi *à quatre heures et demie* de l'après-midi. Quelques jours plus tard, M. E... étant revenu, raconta que Mme E... avait certainement eu du délire un peu avant d'expirer, car

quelques instants avant sa fin, paraissant sortir d'un évanouissement, elle avait demandé à son mari pourquoi il ne lui avait pas dit que sa fillette était au ciel. Comme il lui répondait évasivement, espérant toujours lui cacher l'événement, dans la crainte que le choc ne hâtat la mort de la mère, elle lui dit : « Samuel, il est inutile de le nier, *car je suis allée chez nous et je l'ai vue dans son petit cercueil.* Si ce n'était pour vous, je serais heureuse de me rendre dans un monde meilleur, car je vais bientôt y retrouver moi-même notre baby ».

Il ne faut pas perdre de vue que Miss H... entra dans le cabinet quelques minutes après quatre heures; qu'à ce moment précis Mme E... était sans connaissance et qu'elle expira exactement à quatre heures et demie.

Une excursion pendant le rêve

Dans le courant du mois de Juin 1857, Mme A... habitait avec son mari, colonel dans l'armée Anglaise et leur jeune enfant, à Woolwich Common, près de Londres.

Une des premières nuits de ce mois, il lui sembla tout à coup qu'elle avait conscience de se tenir debout près de son lit, dans lequel elle voyait son propre corps étendu près de celui de son mari endormi. Sa première impression fut qu'elle venait de mourir subitement et ce qui la confirmait dans cette idée, c'est que son corps était pâle et comme privé de vie. Elle le considéra quelque temps avec curiosité, comparant l'aspect cadavérique de son corps avec celui de florissante santé de son mari et de leur enfant, couché près de là dans son berceau. Pendant un instant elle éprouva une profonde satisfaction en songeant qu'elle avait échappé aux angoisses de la mort; mais bientôt elle se représenta le chagrin qui allait frapper les survivants et se dit qu'il eût mieux valu que cette nouvelle fût pour eux moins imprévue.

Tandis qu'elle se laissait aller à ces réflexions, elle se sentit entraînée vers le mur de la chambre et se dit qu'il allait l'arrêter dans son mouvement. Mais, pas du tout. Il lui sembla qu'elle le traversait et arrivait au grand air. Derrière la maison se trouvait un arbre, qu'elle traversa sans difficulté. Tout cela se passait indépendamment de sa volonté. Sans qu'elle le voulùt davantage ou le

prévît, elle se trouva au bout d'un moment hors de Woolwich, près de l'entrée de ce que l'on appelle le Dépôt. Là elle vit un factionnaire et observa avec attention son uniforme et son maintien. De son expression d'indifférence elle conclut qu'il ne s'apercevait pas qu'elle était près de lui. De là elle passa à l'arsenal, où elle vit également un fonctionnaire et se dirigea vers les casernes. A ce moment elle entendit sonner trois heures. Aussitôt après elle se sentit transportée dans la chambre à coucher de son amie intime, Miss L... M..., demeurant alors à Greenwich. Il lui sembla qu'elle commençait une conversation avec elle, mais il lui fut impossible de s'en rappeler ensuite le sujet ; puis tout à coup elle s'aperçut qu'elle n'entendait et ne voyait plus rien.

Le lendemain matin, sa première parole en s'éveillant, fut : « Je ne suis donc pas morte, après tout ? » A son mari qui lui demandait la signification de ces mots, elle répondit en lui racontant la vision de cette nuit, si c'était une vision.

Ceci s'était passé dans la nuit du Mercredi et ils attendaient la visite de Miss L... M... pour le vendredi suivant. Le colonel fit promettre à sa femme de n'avoir jusque-là aucune communication avec Miss L... M... ni par écrit, ni par aucun autre moyen et elle s'y engagea sur l'honneur.

Nous nous trouvons jusqu'ici en présence de phénomènes tels qu'il peut s'en produire pendant le sommeil. Sans doute il n'est pas ordinaire de se voir soi-même en rêve ; mais qui peut tracer les limites des divagations de l'homme endormi ?

Mais ce qui suit nous offre au contraire un problème dont la solution mérite d'arrêter la plus sérieuse attention des penseurs.

Le colonel était avec sa femme, lorsque, le vendredi suivant, Miss L... M... vint lui faire visite. Il est bon de faire remarquer que celle-ci était sujette aux visions depuis son enfance. Aucune allusion ne fut faite à l'objet des préoccupations actuelles et au bout de quelques instant on alla se promener dans le jardin. Là les deux dames causèrent d'un nouveau chapeau ; Mme A... dit : « mon dernier était garni de violet ; j'aime cette couleur et je crois que je l'adopterai encore cette fois. » — « Oui, lui répondit son amie ; je sais que c'est votre couleur favorite. » — « Comment cela ? » — « Parce que lorsque vous êtes venue me voir l'autre nuit ; attendez

donc, que je me rappelle laquelle ; — Ah ! je me rappelle ; c'était l'avant-dernière, vous étiez vêtue de violet, lorsque vous m'êtes apparue. » — « Je vous suis apparue l'avant-dernière nuit ? » — « Oui, vers trois heures, et nous avons causé ensemble. Ne vous le rappelez-vous pas ? »

Le colonel et sa femme trouvèrent que ceci était une preuve décisive pour expliquer l'excursion à Greenwich pendant le sommeil, il fallait invoquer autre chose que l'hypothèse de la fantaisie d'un rêve.

Ce fut la seule fois qu'une circonstance semblable se produisit dans la vie de M[me] A... Son mari est aujourd'hui brigadier-général dans l'Inde. Bien souvent elle a formulé ardemment le vœu qu'il fût permis à son esprit d'aller le visiter. Pendant quelque temps elle conserva l'espoir que cela lui serait accordé ; mais son attente a toujours été déçue. Le phénomène s'est produit sans qu'elle l'eût désiré, et sans qu'elle y pensât ; mais il fit défaut lorsqu'elle le désirait le plus vivement et lorsqu'elle l'attendait de jour en jour. Il est donc bien évident que l'*attention expectante* n'a pu intervenir ici à aucun titre.

Le fait me fut raconté en février 1859 par M[me] A... et confirmé un peu plus tard par Miss L... M...

Apparition d'un frère à sa sœur

William Howitt, dont le nom est bien connu, rapporte le fait suivant arrivé à sa mère : Voici le récit de William Howitt : « L'événement bien connu de toute ma famille et de nos voisins eut pour théâtre la maison de mon père à Heanor, dans le Derbyshire.

Ma mère avait deux frères, Francis et Richard. Le premier avait vingt ans ; il était célibataire et d'un caractère enjoué, franc, affable, aimé de tous les habitants du voisinage.

Pendant une belle et calme après-midi, ma mère, qui relevait de couches mais était en pleine convalescence, était étendue sur son lit, jouissant, la fenêtre ouverte, du charme de cette journée d'été. Le soleil était brillant et tout était calme dans le village. Elle éprouva une grande satisfaction lorsqu'elle reconnut le pas de son frère Franck, comme elle l'appelait familièrement et qu'elle l'entendit se diriger vers la porte de sa chambre. Il frappa et entra. Le

pied du lit était tourné vers la porte et il était recouvert par les rideaux, pour éviter tout courant d'air. Francis les sépara et regarda sa sœur. Son regard était triste, contre son habitude et il ne disait pas un mot. « Mon cher Franck, lui dit ma mère, que je suis heureuse de vous voir ! venez ici près de moi ; je désire causer avec vous. »

Il ferma les rideaux, comme s'il allait répondre à cet appel, mais au lieu qu'il en fût ainsi, ma mère, à sa grande surprise, l'entendit quitter la chambre, fermer la porte derrière lui et descendre les escaliers. Très émue, elle se hâta de sonner et dit à sa servante de rappeler son frère. Celle-ci lui dit qu'elle ne l'avait pas vu entrer.

Cependant ma mère ayant dit : « Il était ici, il n'y a qu'un instant, hâtez-vous de courir ; rappelez-le, j'ai besoin de le voir », la bonne obéit, mais revint bientôt en disant que ni elle ni personne autre dans la maison ne l'avait vu ni entrer ni sortir.

Comme la maison de mon père se trouvait au bout du village, sur la grande route qui était très droite, personne ne pouvait s'y trouver sans être aperçu de loin. La bonne affirma qu'elle avait regardé sur le chemin, cherché dans le jardin, où se trouvaient des allées couvertes, mais que nulle part elle n'avait trouvé trace de Francis. Elle avait même interrogé les voisins : personne ne l'avait vu.

Quoique très pieuse, ma mère n'était nullement superstitieuse ; cependant l'étrangeté de l'événement la frappa vivement. Tandis qu'elle y songeait, elle entendit un grand tumulte dans la rue. Elle écouta ; il allait en augmentant, quoique le village fût si calme jusque là ; elle comprit qu'il se passait quelque chose d'insolite. Elle sonna de nouveau, pour demander la cause de ce trouble : cette fois ce fut la garde-couches qui vint et qui pour calmer ma mère, lui dit : « Oh ! c'est peu de chose, madame, une simple plaisanterie ! » et elle imagina un récit fantaisiste. Mais ma mère, voyant son trouble, insista : « Dites-moi immédiatement toute la vérité, car je suis certaine qu'il est arrivé quelque chose de grave ». Craignant les effets d'une violente émotion, la famille se joignit à la garde pour essayer de tromper ma mère ; mais celle-ci parvint à

leur faire avouer que son frère frappé d'un coup de poignard, à l'entrée du village, était mort sur le coup ».

On peut donc admettre que l'apparition eut lieu aussitôt après la mort.

*
* *

Dans les trois cas que nous venons de citer, l'interprétation des faits n'est peut-être pas la même. On sait que les savants de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, admettent, en majorité, que l'explication des faits télépathiques doit être cherchée dans la transmission de pensée de l'agent (celui qui apparaît) au percipient (celui qui a la vision). Dans le dernier exemple, on peut très bien admettre que l'agent est Frank, dont la pensée, au moment de la mort, s'est transportée vers sa sœur et a produit la vision. Sans doute on peut être surpris que la percipiente entende ouvrir sa porte et voie ses rideaux s'ouvrir puis se refermer. Cette circonstance n'est guère explicable en admettant la seule action de la pensée du frère, mais on pourra toujours prétendre que la pensée du mourant a produit sur le cerveau de sa sœur des impressions successives, semblables à celles que sa présence réelle aurait déterminées. C'est ainsi qu'une hallucination suggérée à longue échéance amène une série d'actes qui n'ont pas été imposés en détail, mais qui se réalisent dans un ordre logique créé par l'imagination du percipient.

Par exemple, le professeur Beaunis suggère à un sujet que 172 jours plus tard, ce sujet verra M. Beaunis dans sa chambre et que celui-ci lui souhaitera la bonne année. Le suggestionneur n'avait pas dit qu'il ouvrirait la porte de la chambre ; n'avait pas indiqué quel costume il porterait, ni comment il disparaîtrait. Le sujet a construit l'image de M. Beaunis avec les éléments que ce sujet avait dans l'esprit, et bien qu'on fût au mois de janvier, la jeune fille vit le professeur habillé comme en été entrer dans sa chambre en ouvrant la porte, l'entendit lui parler, puis sortir en refermant la porte derrière lui. L'impression de réalité était si grande qu'elle se pencha par la fenêtre pour le voir dans la rue, mais il avait disparu.

On peut donc garder des doutes sur la présence réelle de l'esprit de Frank dans la chambre de sa mère ; mais les deux exemples pré-

cédents nous semblent plus nets, et démontrer ce que le spiritisme a toujours enseigné, à savoir : que l'âme peut sortir de son corps, soit pendant un état de prostration profond comme la syncope, soit plus ordinairement pendant la nuit lorsque le corps repose.

Dans ces circonstances, si le souvenir de l'excursion nocturne est conservé, le sujet peut hésiter pour savoir si c'est à la clairvoyance qu'il faut attribuer la vision, ou si réellement il a quitté son corps pour se transporter jusqu'aux lieux qu'il a vus. Mais la sortie réelle de son esprit en dehors de son corps devient très probable, si une personne, non prévenue, voit le fantôme du dormeur précisément dans les mêmes endroits que celui-ci se souvient d'avoir visités. La probabilité devient une complète certitude lorsque l'apparition agit sur leur objet matériel, le déplace, de manière que l'on constate ce déplacement après la disparition du fantôme.

Dans le premier récit, la mourante dit : « Je suis allée chez nous et je l'ai vue dans son petit cercueil ». A la même heure, Miss H. parfaitement à l'état normal, constatait la présence de l'esprit de la mère à côté de son enfant mort. Il y a là un concours de circonstances tel que l'hypothèse de transmissions inconscientes de pensées du père à la mère, puis de la mère à miss H, paraît plus invraisemblable que l'extériorisation de l'âme de la mère, préoccupée de l'état de santé de sa fille. L'amour maternel doit être la cause du phénomène.

Dans *Une excursion pendant le rêve*, la connaissance d'un fait inconnu de la voyante, celui de la couleur favorite de la femme du colonel, peut être un phénomène de cryptomnésie, (mémoire latente) mais la vision par Madame A. de son corps endormi, des environs de la maison, de la sentinelle, puis de la chambre de Miss L. M. et ce fait que jamais plus, ensuite, elle ne put reproduire le phénomène de sortie périspritale consciente, nous permet de croire que cette fois le dégagement de l'âme fut réel.

(Note de la rédaction).

Les Radiations Humaines

NOTES PRÉSENTÉES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES PAR M. LE Dr D'ARSONVAL, AU NOM DE M. CHARPENTIER.

Note du 14 Décembre.

En répétant à mon laboratoire, et dans des conditions diverses, quelques-unes des expériences qu'a instituées M. Blondlot sur la production et les effets des rayons *n*, et dont il a bien voulu me rendre témoin, j'ai eu l'occasion d'observer une série de faits nouveaux qui me paraît avoir une certaine importance au point de vue physiologique.

On sait qu'une manière commode d'observer les rayons de Blondlot est de les recevoir dans l'obscurité sur une substance phosphorescente assez peu lumineuse dont ils augmentent l'éclat. Il faut ensuite, naturellement, les différencier d'autres agents physiques produisant le même effet. On peut aussi prendre comme objets d'épreuve des substances fluorescentes ; ainsi je me suis servi souvent avec avantage de platinocyanure de baryum dont je réglais l'intensité lumineuse à l'aide d'un sel de radium recouvert de papier noir et placé à une distance variable.

Or, j'ai reconnu d'abord que le petit objet phosphorescent ou fluorescent augmentait d'intensité lumineuse quand on l'approchait du corps. En outre, cette augmentation est plus considérable au voisinage d'un muscle, et d'autant plus grande que le muscle est contracté plus fortement. Il en est de même au voisinage d'un nerf ou d'un centre nerveux, où l'effet augmente avec le degré de fonctionnement du nerf ou du centre. On peut par ce moyen, et quoique l'observation soit assez délicate, reconnaître la présence d'un nerf superficiel et le suivre (nerf médian, nerf cubital, filets divers voisins de la peau).

Ces effets ne s'observent pas seulement au contact de la peau, ils sont perçus à distance, à l'intensité près. Ils sont transmis à travers les substances transparentes pour les rayons *n* (aluminium, papier, verre, etc.), et arrêtés par l'interposition de substances opaques pour les mêmes rayons, plomb (incomplètement), papier

mouillé. Ils ne sont pas dus à une augmentation de température au voisinage de la peau, car ils persistent quand on interpose plusieurs lames d'aluminium ou de carton séparées par des couches d'air et formant écran calorifique.

Ces rayons se réfléchissent et se réfractent comme les rayons *n*. J'ai produit des foyers réels, manifestés par des maxima d'éclairement, à l'aide de lentilles de verre convergentes. La position de ces foyers, ou maximas quoique difficile à bien délimiter, m'a permis de reconnaître que l'indice de réfraction des rayons émis par le corps était tout au moins de l'ordre de grandeur de celui déterminé par M. Blondlot pour les rayons *n*.

J'ai répété les mêmes expériences avec succès sur une lentille planconvexe formée par de l'eau salée à 8 pour 1000 contenue dans une cupule d'aluminium.

On pourrait se demander si le corps humain émet réellement ces rayons, ou s'il ne fait que les emmagasiner pendant le jour ou à la lumière, à la façon des corps insolés qu'étudie M. Blondlot. Or, après un séjour nocturne de 9 heures dans une complète obscurité, les phénomènes se montrent les mêmes, et plus faciles à observer encore à cause de l'adaptation plus parfaite de l'œil.

Il me semble donc démontré dès maintenant que le corps humain émet des rayons *n*, et que dans l'organisme ce sont les tissus dont le fonctionnement est le plus intense qui les émettent en plus grande quantité. Il y a là en particulier une nouvelle méthode d'étude pour l'activité musculaire et nerveuse, et l'importance de ces nouveaux faits est capitale en ce qui concerne cette dernière, les réactions extérieures du système nerveux étant nulles jusqu'à présent, puisqu'on n'apprécie ses effets que secondairement par la contraction musculaire ou par la sensation.

Il y a là en outre la base de nouvelles méthodes d'explorations cliniques. On peut par exemple, avec quelque attention, délimiter l'aire du cœur, organe en activité musculaire presque continuelle, et un petit objet luminescent promené dans la région cardiaque au voisinage de la surface cutanée manifeste par ses changements d'éclat la limite et la surface de projection de cet organe. Nous reviendrons prochainement sur la délimitation extérieure des centres nerveux, et d'autres organes encore à l'étude.

Le champ de cette nouvelle méthode est donc très vaste, et ces conséquences de la belle découverte de M. Blondlot pourront permettre de nombreuses études dans l'ordre physiologique et médical.

Note du 28 Décembre

J'ai l'honneur de communiquer à l'Académie une série de nouveaux faits que m'a présentés l'étude des radiations émises par le corps vivant, radiations dont j'ai signalé l'existence dans ma Note du 14 décembre dernier. Les problèmes que soulève cette question sont si nombreux qu'on m'excusera d'exposer sans beaucoup d'ordre les diverses constatations que je fais chemin faisant.

I. On pouvait être assuré que l'émission de rayons *n* par le corps vivant n'était pas un phénomène propre à l'homme. Il se retrouve, en effet, chez les divers animaux de laboratoire (lapin, grenouille, etc.), et se retrouve sans nul doute chez les animaux inférieurs.

Ce sont, encore ici, les muscles et les nerfs qui en forment la principale source, et ils en fournissent d'autant plus qu'ils sont en état de fonctionnement plus actif.

II. La grenouille, qui, malgré sa petitesse, est un très bon sujet d'étude, peut servir à donner une preuve de plus que l'augmentation de phosphorescence constatée dans ces expériences n'est pas due à une élévation de température : il est facile en cette saison de la maintenir à une température sensiblement inférieure à celle de l'air du laboratoire ; les lois générales du phénomène n'en sont pas modifiées.

On peut du reste, sur les animaux à sang chaud, faire une constatation analogue en chauffant l'objet d'épreuve phosphorescent (qui émet alors plus de lumière) à une température supérieure à celle du corps, vers 40° ou un peu plus. La phosphorescence augmentera comme précédemment au voisinage des muscles, des nerfs et des centres nerveux, même à l'état de repos, et s'avivera encore davantage par le fonctionnement.

III. Les rayons *n* et les rayons d'origine physiologique agissent sur toutes les phosphorescences, comme l'a prévu M. Blondlot.

J'avais vu en été la radiation *n* du Soleil influencer la luminescence du ver luisant commun (*lampyre noctiluque*) ; actuellement j'ai à ma disposition des cultures de bacilles phosphorescents (*photobacterium phosphorescens, phosphobacterium italicum*) que je dois à l'obligeance de M. le professeur Macé et qui réagissent vis-à-vis du cœur, des muscles et des centres nerveux, sensiblement de la même manière que le sulfure de calcium.

On sait que chez ces bacilles la phosphorescence diminue quand la température s'élève au-dessus de 25° ou 30°.

IV. Comme les solides soumis à une contrainte mécanique émettent généralement des rayons *n*, j'ai recherché ces derniers dans les tendons pendant la contraction musculaire (tendon d'Achille, tendon de l'extenseur du gros orteil, etc, etc.). Je n'y ai trouvé aucune augmentation de luminescence de l'objet d'épreuve, quelque forte que fût la contraction. En revanche les points d'insertion et les parties osseuses comprimées par les tendons brillent nettement sous l'influence de l'activité musculaire. Or les tendons eux-mêmes sont très pauvres en nerfs, tandis que les points précédents sont très riches en terminaisons nerveuses, dont la compression suffirait à expliquer l'effet de radiation constaté. D'autres raisons sur lesquelles je reviendrai confirment cette interprétation.

V. J'ai observé que la compression même légère d'un nerf augmentait notablement son pouvoir d'aviver la luminescence, soit au-dessus soit au-dessous du point comprimé ; si la compression se prolonge, la radiation nerveuse finit par diminuer. Cette question mérite une étude spéciale et sera approfondie.

VI. Il est facile de se convaincre que la partie la plus importante de l'émission physiologique de rayons *n* a lieu par le système nerveux et surtout par les centres.

Le trajet de la moelle épinière se marque sur toute sa longueur par une augmentation de phosphorescence de l'objet d'épreuve en regard des parties extérieures les plus voisines. Vis à vis des renflements cervical et lombaire la radiation est plus forte et plus étendue. Vient-on à faire contracter les bras du sujet, l'éclat augmente au renflement cervical. Il augmente aussi en remontant la moelle jusqu'au cerveau.

Si l'on ne produit qu'une contraction unilatérale des bras, on voit dans la région cervicale l'illumination d'abord plus marquée du même côté. Puis, vers le haut de la moelle, elle passe du côté opposé, à gauche si le sujet contracte le bras droit, en une région un peu variable suivant les individus, mais généralement située plus bas que le bulbe.

VII. Ces expériences seront facilitées quand on saura, mieux qu'aujourd'hui, localiser les faisceaux d'origine.

Je me suis servi jusqu'à présent dans ce but de tubes droits en plomb, de 5 cent. à 10 cent. de longueur, dont une extrémité est placée contre le corps et l'autre contient intérieurement une petite rondelle de liège ou de carton recouverte de sulfure phosphorescent. J'ai utilisé aussi des tubes de verre ou de différents métaux. Chaque faisceau de rayons, pour agir sur l'objet, doit suivre la lumière du tube.

On ne peut utiliser de larges écrans parce que chaque partie du sulfure est influencée par les autres, et l'ensemble donne un éclat d'apparence uniforme en fonction de la masse totale des rayons qui rencontrent l'écran.

La localisation dans la profondeur du corps rencontrera d'autres difficultés, car il faudra tenir compte des propriétés particulières aux différents tissus superposés.

VIII. Dès maintenant on peut faire des expériences très curieuses sur la topographie de certains centres nerveux superficiels. Par exemple, les zones dites *psycho-motrices* de l'écorce cérébrale doivent se manifester par une émission localisée de rayons *n* durant leur fonctionnement spécial. C'est ce que j'ai constaté pour quelques-unes des mieux limitées. Parmi ces dernières est la zone dite *centre de Broca,* centre du langage articulé. Sa projection sur le crâne est déterminée avec une certaine précision d'après des règles appliquées par les chirurgiens. Or, pendant que le sujet parle, soit à voix haute, soit même à voix basse, l'objet d'épreuve promené sur le côté du crâne augmente plus ou moins de clarté à gauche dans la région voisine de ce centre, et offre un maximum qui correspond dans les limites de 1 cent. à 2 cent. au point de repère connu

en clinique. Ceci, en se mettant à l'abri des radiations plus lointaines, musculaires ou autres, par des écrans convenables.

Or, rien de pareil ne s'observe du côté droit (sur les sujets qui m'ont servi). On a bien une légère augmentation de clarté vis-à-vis de la circonvolution de Broca, mais elle provient du centre opposé ou de centres plus profonds intéressés dans les actes vocaux, car en braquant très obliquement le tube de plomb de façon à ne viser que le centre de Broca, l'émission fonctionnelle devient très faible ou nulle.

J'ai des raisons de croire que la pensée non exprimée, l'attention, l'effort mental donnent lieu à une émission de rayons agissant sur la phosphorescence. J'y reviendrai prochainement.

IX. Le fonctionnement d'autres zones motrices donne lieu également à des maxima moins bien délimités, mais répondant aux régions corticales que l'on s'accorde à faire intervenir dans l'espèce (écriture, mouvements des membres supérieurs, etc). L'excitation des nerfs sensibles donne lieu à des constatations analogues.

X. En résumé, tout centre nerveux qui fonctionne ajoute à son émission de repos de nouveaux rayons *n* en proportion de son degré d'activité. Ces rayons se transmettent en divergeant suivant les lois de l'Optique, traversent avec plus ou moins de réfraction les milieux successifs et se manifestent par une augmentation de luminescence de l'objet d'épreuve, augmentation variable suivant l'intensité de l'émission et suivant sa distance.

Entretiens Philosophiques

Comment peut-on parvenir au bonheur ?

En comprenant la vraie signification de ce mot, on ne peut prendre l'illusion pour la réalité.

Le bonheur vrai est intérieur, il part de l'âme, les circonstances extérieures ne sauraient le détruire.

Tant que nous sommes les esclaves de la matière, nous nous trompons nous-mêmes, nous croyons qu'en satisfaisant nos goûts, nos penchants, nous arriverons à être heureux. Quelle erreur. A peine possédons-nous les objets de notre convoitise, que nous en sommes rassasiés.

Les passions animales ne peuvent suffire à l'homme parce que l'homme, sorti des règnes inférieurs, a des aspirations autres : l'intelligence a remplacé l'instinct, aux besoins purement matériels se sont ajoutés les besoins de l'âme et l'âme éveillée sent que sa destinée ne peut s'accomplir ici-bas. Beaucoup d'hommes ne se rendent pas compte de leur dégoût, de leur satiété, ils tombent dans une mélancolie qui en conduit quelques uns au suicide. S'ils voulaient réfléchir, ils sauraient que c'est parce qu'ils font fausse route qu'ils sont malheureux et, au lieu de se tuer, ils apprendraient la seule science qui contente l'esprit, la science de la sagesse.

Le bonheur consiste dans le développement de l'intelligence, dans le travail, qui fait surgir les facultés latentes que nous avons en nous tous. Plus nous savons, plus nous faisons d'efforts pour apprendre, et plus nous avançons dans la voie ascensionnelle, nous marchons ainsi sûrement, harmonieusement, vers le but pour lequel nous avons été créés, nous éprouvons conséquemment toutes les satisfactions, toutes les joies du devoir accompli.

On s'imagine en général que la grande richesse, les grands honneurs sont la suprême félicité..., il suffit d'approfondir ces choses pour en apprécier la vanité. Rien de ce qui est éphémère ne peut contenter des êtres immortels, d'ailleurs la fortune est capricieuse ; tel millionnaire d'aujourd'hui peut devenir le pauvre de demain, tel puissant monarque peut être la victime d'un assassin. Ces pensées ne sont-elles pas suffisantes pour troubler les existences qui paraissent les plus enviables ? Le financier qui a toujours réussi dans ses entreprises, qui a acquis une grande fortune, sait qu'un jour, demain peut-être, il faudra la laisser à d'autres... La mort nivelle toutes les situations, on n'emporte rien des biens d'ici-bas, même les incrédules, les athées ne peuvent nier cette vérité.

Alors, pourquoi baser son bonheur sur des fondements si fragiles, pourquoi attacher tant d'importance aux fluctuations de la destinée

terrestre ? La richesse, la puissance n'ont de valeur qu'autant qu'on en use pour faire le bien ; les devoirs qui incombent à leurs possesseurs sont immenses, car ils sont non seulement responsables du mal qu'ils font, mais encore du bien qu'ils ne font pas. Leur responsabilité est en rapport avec les moyens qu'ils ont entre les mains. L'or, le pouvoir sont les leviers à l'aide desquels on peut accélérer l'évolution de l'Humanité, les rois qui auraient conscience de leurs devoirs pourraient, comme dit l'Ecriture, « changer la face de la terre » ; mal dirigées, ces forces retombent sur eux et leur créent un Karma terrible.

Il ne suffit pas que les riches et les puissants fassent le bien officiellement ou par ostentation, il faut encore qu'ils donnent avec la conviction d'un devoir à accomplir. « Il y a quelques années, un roi qui venait de mourir se manifesta à un prince de ses amis qui habite Paris et que beaucoup d'entre nous connaissent, et il lui dit : « combien je souffre de n'avoir donné que par ostentation ! J'ai soulagé, il est vrai, bien des infortunes, mais je l'ai fait plus souvent par orgueil que par humanité, et aujourd'hui la justice divine me le fait cruellement sentir ».

Ne désirons pas la richesse si nous ne nous sentons pas assez bons, assez grands pour savoir en faire usage.

Puisqu'il nous est prouvé que le bonheur n'est pas là, où est-il ?.. En nous-mêmes.

En élevant notre esprit au-dessus de la matière, en l'enrichissant par l'étude, en dominant nos passions, reste de notre passage à travers l'animalité, en accomplissant le plus doux des devoirs : être bon, compatissant, miséricordieux, nous conquerrons le bonheur que rien ne peut nous enlever, qui au contraire ne fera qu'augmenter, car plus nous progresserons dans cette voie, plus nous serons heureux.

Chaque acquis ne nous donne-t-il pas une joie réelle ? Demandez au musicien, au peintre, à l'écrivain si elles ne sont pas vraies les satisfactions que lui apporte son talent ! L'ignorant s'ennuie, il ne sait comment user son temps, l'homme instruit y échappe. Cet ennui qui mine le paresseux est la voix de sa conscience, qui lui dit de changer d'existence. Trop souvent il ne l'écoute pas, il croupit

dans son indifférence et traîne jusqu'à la fin de ses jours une vie inutile.

Mais l'âme est immortelle, elle reviendra sur cette terre accomplir sa mission, le but pour lequel elle existe, et tant qu'elle ne l'aura pas accompli, elle recommencera ses voyages dans les planètes inférieures. Nous pouvons tous être heureux, malgré les phases douloureuses par lesquelles nous passons, premièrement en nous instruisant des lois qui régissent l'œuvre divine, secondement en entrant courageusement avec persévérance dans la voie de l'évolution.

Nous supporterons avec résignation les épreuves que nous avons créées nous-mêmes dans nos vies passées, parce que nous savons qu'elles sont éphémères comme tout ce qui est terrestre et que, par notre volonté, nous pouvons nous préparer un avenir heureux...

Tel est le résumé des instructions que nous donnent les Esprits sur un sujet qui soulève tant de révoltes, tant de colères.

Baronne CARTIER DE SAINT-RENÉ.

Vers l'Avenir

par

PAUL GRENDEL

(Suite) (1)

— Nous sommes des esprits, c'est-à-dire d'anciens humains ayant traversé de nombreuses incarnations et nous allons vers notre prochaine station. Nous avons, jadis, vécu en même temps que toi. Supérieure d'une communauté, abbesse puissante et respectée tu imposais à l'ordre que tu dirigeais une règle austère. Tu étais pour tous très sainte et très grande.

« Tu avais abandonné le monde par orgueil. Cadette d'une nombreuse famille, tu devais te résoudre à une vie humble et modeste, mais, malgré l'amour partagé d'un loyal chevalier tu le désespéras en prenant le voile. Tu fus admirée et donnée en exemple aux filles vertueuses qui peuplaient

(1) Voir le numéro de Novembre p. 302.

le monastère. Tu écrivis des méditations fort appréciées, tu mourus presque sainte et on te pria comme si Dieu te devait des faveurs spéciales. Ecoute et juge :

La scène changea et je vis des nonnes toutes blanches, pieusement prosternées, puis elles se levèrent l'une après l'autre.

— Ta piété fut farouche et cruelle, dit une religieuse, souviens-toi du cachot où je tremblais d'horreur et de désespoir durant plusieurs mois. J'avais douté de ta sainteté et tu te vengeais ainsi sur ta sœur en Jésus-Christ.

— Tu fus inflexible, dit une autre, lorsque tu t'aperçus de la préférence qu'avait pour moi notre commun directeur. Tu l'aimais, Je le savais car souvent le Christ n'est qu'un leurre, un vitrail qui dissimule le désir charnel et d'immondes convoitises. J'expiai par des privations et des souffrances épouvantables cet état d'âme semblable au tien !

— Tu fus impitoyable, dit une autre, lorsque ma famille me mit de force au monastère. J'allais m'évader avec l'aide de celui que j'aimais lorsque tu me fis saisir et enfermer. Toute ma vie s'écoula dans les larmes et les regrets, je te maudis.

— Tu fus sans entrailles, dit une forme couverte d'un voile noir, lorsque je te suppliai de me permettre d'embrasser ma fille, l'enfant enlevée à ma tendresse par un indigne époux.

Les fantômes emplissant ma chambre se succédaient, me disant en phrases concises, brutales et blessantes leur mépris, leur rancune, leur colère. Ils analysaient mes actes, mes pensées d'antan. Ils passaient toujours pressés les uns contre les autres et leurs jugements s'entassaient, s'élevaient autour de moi en forme sombre, m'enveloppant d'une atmosphère étouffante et malsaine.

Je me redressai et m'écriai :

— N'y aura-t-il parmi vous aucune âme pitoyable pour me secourir ? Dois-je sombrer ! disparaître, m'anéantir dans les fluides malsains qui s'accumulent et me submergent ? .. J'ai fait mon devoir et je vais être récompensée.

— Quels sont ceux de cette incarnation qui voudraient te secourir, sœur sainte Cécile, répondit une forme sombre. Grande et puissante abbesse qui n'aima qu'elle-même, qui eut du cœur pour les seuls fantômes de son imagination et pour le prêtre directeur de son âme !. .

— J'aimais le Christ, protestais je.

— Tu crus l'aimer. Le Christ veut être aimé par réflexion, par réverbération d'amour. Ce qu'on fait en faveur de l'humanité, ce qu'on donne aux malheureux, retourne au Messie. Tu ne sus qu'écraser ta conscience et le cœur des pauvres créatures abandonnées à ta domination.

— Mes prières, mes travaux et méditations ne peuvent être perdus.

— Les œuvres s'adressaient à Dieu non pour obtenir ton amélioration et le bonheur d'autrui, mais seulement pour te faire parvenir au ciel !

C'étaient de béates et folles conceptions imaginatives, d'amoureuses extases, des pensées fausses !

Que voulez-vous ?

— Te dire que nous nous réincarnerons encore et que nous devrons lutter pour détruire l'erreur préconisée par nous. Ta tâche sera lourde, plus que la nôtre encore.

— Hélas, dis-je, resterai-je dans cet amas de rancune, de colère et de révolte !... Esprit de vérité, secourez-moi.

A peine avais-je parlé qu'un être éblouissant dissipa les miasmes, les vapeurs malsaines et lentement mes anciennes victimes disparurent.

La voix de l'être pur se fit entendre.

— Tu as vécu souvent depuis ta vie d'abbesse et tu as reparé bien des fautes. Tu t'élèves, sois indulgente et patiente avec tous, démasque le mensonge, oppose la vérité à l'erreur et dissipe les ténèbres du fanatisme.

De nouvelles ombres surgissaient, s'amassaient autour de moi et je voyais, surprise et triste, des créatures souffreteuses, malingres et gémissantes. L'une d'elles se détachant du groupe dit :

— Sois bénie, sœur Madeleine, tu mis sur les plaies de mon corps et de mon cœur le baume de la bonté et de la pitié.

Puisses-tu recevoir la récompense de ta douceur et de ta patience,dit un vieillard aux bras inertes, ta présence, sœur Madeleine, enlevait pour quelques instants la douleur dont j'étais rongé et arrêtait le blasphème incessamment jeté à la vie par ma misère et mes infirmités.

Tu fus la dernière clarté de mon existence, dit une ombre à l'aspect repoussant. Chacun fuyait ma présence et seule tu venais t'asseoir près de mon lit et tu faisais planer l'espérance sur ma détresse.

— Tu me rendis courage, sœur Madeleine, dit une jeune femme, j'allais déserter la vie, tu me fis comprendre le devoir, sois bénie, âme du ciel !

— Il te manquait la tolérance pour être parfaite, dit un vieillard, maigre et chancelant, je te bénirais sans réserve si tu n'avais tourmenté mes derniers jours pour obtenir des concessions hypocrites ; sœur Madeleine, ta parole fut douce comme tes mains et ton cœur compatissant à tous les maux.

Ainsi parlaient les fantômes passant avec rapidité et leur reconnaissance, leurs souhaits me vivifiaient. Les mauvais fluides de l'incarnation précédente étaient absorbés par les fluides du bien et par les volontés bienfaisantes.

Ils m'allégeaient de l'écrasante oppression qui m'étouffait peu d'instants auparavant.

Ces esprits étaient légions, ils portaient le bien, rien n'était perdu. Aucun effort ne se dissimulait. Les lassitudes de sœur Madeleine, ses dégoûts surmontés, sa pitié, sa charité constante avaient porté leurs fruits. Les êtres soulagés s'étaient appuyés sur les sentiments fraternels qu'ils avaient provoqués pour atténuer leur rancune, rejeter une partie de leurs dégoûts, de leur jalousie, de leur haine envers l'humanité et aussi envers le créateur.

Cette incarnation de dévouement, d'abnégation m'avait dépouillée de nombreuses tares.

Retournée en arrière, je ressentais la pitié, la charité, l'amour. de tous et l'abnégation m'avait plus élevée que les prières et les méditations.

Peu à peu les fantômes se fondaient, disparaissaient, seul reparut l'esprit de lumière et il dit :

— Cette incarnation où tu oublias ton salut pour soulager tes frères qui souffrent te grandit rapidement. Les vies se comptent par centaines surtout au début de l'âme sur terre. Epurée à tant de creusets, tu peux t'élancer vers le progrès et pénétrer dans le monde où se meuvent, agissent, luttent et progressent des myriades d'êtres. Tu rempliras une tâche importante, tu porteras la vérité parmi les hommes.

L'esprit s'effaça, je vis encore de nombreuses formes, mais moins précises.

Je m'endormis profondement, je m'éveillai à l'aube, encore faible, mais dégagée de la fièvre, de la prostration qui me tenaient sans force depuis plusieurs jours et je pus relater ces étranges phénomènes.

Comment comprendre mon devoir vis-à-vis d'Anne et du père Saint-Jean ?... Comment agir ?

Je dois garantir intégralement ma liberté de conscience et éviter la lutte ouverte avec les fanatiques.

La tolérance à vaincre ma répugnance pour les concessions ? Dois-je encore me plier aux exigences de ce prêtre et de cette femme victimes de l'erreur ?

La voix de l'au-delà s'éleva et dit :

— Ne recule jamais quoi qu'il advienne. Les concessions partent des âmes faibles, des esprits timorés, des êtres pusillanimes, leur tolérance est faite de préjugés, de convenances et de craintes. Ils préfèrent le calme et fuient la lutte. L'indécision, la moblesse, la crainte de déplaire aux gens de leur entourage les conduisent aux plus tristes, aux plus viles compromissions et ils retardent l'ère de la liberté et de la fraternité.

(*A Suivre*).

Les conférences de Léon Denis

De toutes parts nous arrivent les échos des succès remportés par notre éminent ami, M. Léon Denis, qui avec une ardeur infatigable poursuit sa campagne de conférences. Lyon, Valence, Marseille, Toulon, Aix, Avignon, Valence, et Lyon encore, furent les étapes successives de son apostolat. Nous ne pouvons reproduire tous les comptes-rendus qui nous furent adressés, nous nous contenterons des trois suivants, mais, partout, la parole ardente et convaincue du grand orateur spirite a été écoutée avec attention et à la fin saluée d'acclamations qui s'adressaient aussi bien aux idées développées devant le public, qu'au magnifique talent de parole de ce défenseur dévoué du spiritisme.

A Valence

Mon cher Delanne,

Désireux de témoigner à notre ami Léon Denis la large part que nous avons prise dans le deuil qui vient de le frapper, et de lui exprimer la profonde sympathie de tous les membres de la Fédération Spirite Lyonnaise, nous nous sommes rendus, M. H. Brun et moi à Valence, Drôme, ou le samedi 28 nov., le vaillant apôtre du Spiritisme Kardeciste devait reprendre sa tournée de conférences si douloureusement interrompue.

Nous avons eu le plaisir de constater que les Valentinois ont répondu avec un tel empressement à l'invitation des organisateurs, que la salle, quoique bondée, a été malheureusement insuffisante pour contenir les auditeurs venus de toutes parts pour y assister. Parmi un public select et aussi attentif que choisi, on nous a fait remarquer la plupart des membres du barreau, du corps enseignant, le corps médical presque au complet, beaucoup d'officiers, d'ingénieurs, des fonctionnaires de tous ordres, en un mot tout ce que Valence et les environs compte d'intellectuels désireux d'entendre une parole éloquente et persuasive.

Le conférencier a été présenté à l'auditoire par M. Muret, ancien pro fesseur à Melbourne (Australie) assisté de M. Debrus, négociant à Valence.

En raison du public auquel il s'adressait et dans ce langage clair et persuasif qui lui est familier, le conférencier a appuyé son argumentation du témoignage des savants éminents qui se sont occupés des phénomènes spirites et après de longues et minutieuses recherches ont conclu à leur inéluctable authenticité.

Pendant près de deux heures M. Léon Denis nous a tenus sous le charme

de sa parole et les applaudissements de l'assistance lui ont à maintes reprises prouvé le plaisir que les auditeurs prenaient à l'entendre.

A la fin de la soirée, un médecin, M. Acary, a reproché au conférencier de n'avoir produit que les témoignages des savants qui, malgré leurs titres, leurs diplômes, manquent souvent de jugement, alors que les petits « les ânes même » ont un jugement plus sain ; les témoignages des savants ne suffisant pas à M. le Dr Acary, il demande des preuves matérielles de suite et offre dix louis, 25 louis, 50 louis, puis cinq francs au médium qui lui indiquera la clef d'un cadenas à secret qu'il met à la disposition du conférencier.

A cet intermède qui met toute l'assistance en bonne humeur, M. Léon Denis a fait une réponse sobre, mais vibrante et, à la confusion du contradicteur, mit tous les rieurs et les applaudissements de son côté.

En somme, très bonne journée pour le Spiritisme et pour le conférencier qui, malgré un long et pénible voyage, n'étaient privé d'aucun de ses moyens et qui s'il n'a pas la prétention d'avoir convaincu tout l'auditoire a su l'intéresser et le captiver au plus haut point. Nos plus chaleureuses félicitations aux organisateurs de cette superbe conférence.

Henri SAUSSE.

A Toulon

M. Léon Denis est venu donner sa deuxième conférence dans la salle du Grand-Hôtel, le vendredi 8 janvier, devant un auditoire aussi nombreux que choisi.

Au début, il rappelle brièvement les faits expérimentaux qu'il avait développés dans sa première conférence et qui font la force de la doctrine spirite.

Le surnaturel n'existe pas ; seulement, il reste à l'homme un vaste domaine à explorer ; la science nouvelle l'y amène ; les savants comptent, désormais, avec elle, et rien ne pourra entraver sa marche triomphale.

L'éminent orateur expose ensuite le sujet qu'il va traiter. L'immortalité de l'âme étant démontrée scientifiquement, cherchons, dit-il, quelle est sa destinée et voyons quelles sont les conséquences morales qui en résultent.

Quand on interroge les esprits, après s'être placé dans de bonnes conditions d'expérimentation, ils répondent tous qu'après un certain temps passé dans l'erraticité, ils renaissent de nouveau à la vie humaine. Celle-ci n'est donc qu'une succession de vies antérieures et de vies à venir ; le monde invisible n'est plus que le prolongement du monde visible et l'âme n'arrive à la perfection qu'après une longue série d'incarnations.

L'inanité d'une existence unique acceptée par les théologiens est démontrée par l'éloquent conférencier. Comment faire cadrer, alors, avec la notion de justice qui est inséparable de celle de Dieu, les inégalités des conditions sociales, la diversité des caractères, le désordre apparent dans

l'humanité ? L'éducation et l'hérédité ne suffisent pas à expliquer les différences choquantes que nous rencontrons partout. Pourquoi trouvons-nous ici un enfant doué de qualités remarquables, là un enfant promis au vice ? Pourquoi ici l'intelligence, la santé et la beauté et là l'imbécilité, la maladie et la laideur ? Pourquoi ces existences de quelques jours, de quelques heures parfois ; quelle est leur utilité ?

Avec le principe des vies successives tout devient logique ; la loi d'harmonie apparaît clairement, les inégalités résultent des différences d'avancement des êtres — avancement qui appartient en propre à chacun d'eux, puisqu'il est le résultat de leurs actes. Ainsi, plus d'arbitraire, pas de péché originel dont nous devons subir le châtiment immérité ; chacun devient l'artisan de sa destinée, tout le mal que nous faisons retombe sur nous, tout le bien qui est notre œuvre trouve sa répercussion dans les existences à venir. Plus de désespoir résultant de l'apparente injustice, et qui nous pousse à la négation de tout. La puissance éternelle crée sans cesse des âmes simples et nouvelles ; elles poursuivent toutes leur évolution plus ou moins lentement ; les épreuves, la douleur les anoblissent, les épurent, et les conduisent enfin à la perfection.

Dans ses vies successives, l'âme semble ne pas avoir conservé le souvenir de ses préexistences, et cette remarque constitue, tout d'abord, une objection qui, cependant, ne résiste pas à un examen impartial et attentif. Devons-nous, en effet, être étonnés que la mémoire nous fasse défaut d'une vie à l'autre, alors que nous constatons l'oubli presqu'absolu, dans notre vie présente, des faits éloignés. D'ailleurs, les réminiscences de toutes sortes qui nous frappent fréquemment au cours de notre vie sont une preuve que l'oubli des existences passées n'est pas aussi complet qu'il le paraît. N'est-ce pas un souvenir confus de nos vies antérieures qui s'éveille en nous quand nous ressentons une sympathie ou une antipathie subites ? Que de fois un paysage, un visage inconnu, ne nous semble-t-il pas avoir déjà été vu ? Les aptitudes innées, les précocités remarquables que l'histoire a retenues ne montrent-elles pas que nous continuons nos destinées ? Les hommes de génie, les enfants prodiges sont des âmes réincarnées qui apportent dans leurs nouvelles existences le bagage des connaissances péniblement et laborieusement acquises antérieurement.

Ces notions ne sont pas nouvelles, l'ésotérisme de toutes les religions les ont professées ; ainsi se justifie la belle parole du philosophe Platon « *apprendre c'est se souvenir* ». Les pères de l'Eglise ont affirmé cette croyance et Jésus-Christ, lui-même, l'a établie dans plusieurs passages de son Evangile, notamment quand il a dit : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père* », il exprimait de cette façon qu'il y a différents états d'âme, différents degrés de perfection.

Le spiritisme répandra dans la masse cette conviction, réservée jusqu'à

présent à quelques initiés ; il lui donnera la force qu'apporte avec elle la saine logique. Il l'établit enfin par des observations nombreuses, soigneusement recueillies. En effet, on peut citer plusieurs cas où il est démontré, d'une manière parfaite, que certaines personnes ont conservé le souvenir exact d'une existence passée ; d'autres fois c'est sous l'influence magnétique que le voile se soulève, mais après il retombe et l'oubli se produit de nouveau.

En considérant ces sortes de preuves, la pluralité des existences se trouve établie avec autant de force que la certitude de la survivance de l'âme résulte des recherches expérimentales poursuivies par de consciencieux savants. Enfin Dieu en faisant de l'homme une créature intelligente lui a fourni ainsi les moyens de réfléchir et de se rendre compte des principaux faits de la vie. Or, il ne peut le faire raisonnablement qu'avec la connaissance des vies successives. Cette vérité a été masquée pendant un certain temps ; mais si la lumière divine semble s'obscurcir parfois, elle ne s'éteint jamais et reparait alors pour briller d'un plus vif éclat.

De cet enseignement découle une morale sublime ; l'homme apprenant qu'il est le maître de sa destinée, comprend qu'il doit rechercher le bien et fuir le mal, qu'il a tout intérêt à se solidariser avec ses frères et à soutenir les faibles s'il veut éviter les réincarnations pénibles que lui vaudrait l'oubli de cette vérité.

Plus d'égoïsme, plus d'orgueil puisque le maître d'aujourd'hui a été le serviteur d'hier.... Quelle conception humaine peut donner un pareil idéal ! Quelle solution sublime du problème social recherchée en vain, depuis si longtemps, par des hommes de bonne volonté, mais manquant d'une base solide pour édifier leur système ?...

En un langage admirable, M. Léon Denis retrace les terribles leçons de l'histoire qui prouvent que les peuples, ainsi que les individus, sont soumis à la règle inflexible de la destinée.

Il conclut en nous affirmant, dans une magnifique péroraison, la nécessité qu'il y a pour tous les humains d'acquérir la conviction de ce qu'il vient d'exposer, afin de progresser au plus vite en cultivant ces vérités supérieures.

La parole chaleureuse, l'ardente conviction de l'éloquent conférencier soulèvent, à diverses reprises, d'unanimes approbations de la part de son attentif auditoire.

Nous rappelons aux personnes qui seraient désireuses de constituer à Toulon un groupe d'études, qu'elles doivent écrire à M. Lacoste, villa Sainte-Marguerite, avenue Saint-André (quartier Brunet), président de la Société du Spiritualisme moderne.

Plusieurs adhérents se sont réunis déjà le mercredi 13 janvier pour discuter l'élaboration des statuts de la société, fixer le montant des cotisations et régler diverses affaires.

On nous prie de faire savoir que de plus nombreuses adhésions permettraient un établissement solide et durable.

Deuxième Conférence

Sous l'impression vibrante encore de la superbe conférence que vient de nous donner notre ami Léon Denis, laissez-moi non vous donner le compte rendu du sujet traité par l'orateur, mais un instantané en quelque sorte de la physionomie de la réunion.

Pour vous retracer les élans oratoires, les superbes envolées du conférencier, pour le suivre dans le vaste champ des horizons immenses qu'il a étalés sous nos yeux éblouis, il me faudrait une dextérité de plume et de langage qui me font défaut, aussi vais-je me borner à vous rappeler que la conférence a eu lieu dans la vaste salle du Palais d'été où plus d'un millier de personnes sont venues, malgré la distance, malgré le mauvais temps, pour entendre et applaudir l'apôtre convaincu autant que persuasif de notre consolante philosophie.

Comme vous n'en doutez pas, dans ce nombreux auditoire figuraient non seulement les adhérents officiels de la Fédération Spirite Lyonnaise, pour qui cette réunion si nombreuse est un vrai triomphe, mais encore confondus avec nos amis nombre de médecins, de professeurs, d'avocats, des membres de la Presse et du clergé protestant et catholique, qui n'ont pas été les moins attentifs ni les derniers à applaudir l'orateur.

La conférence qui a été divisée en deux parties a duré environ quarante minutes chaque fois sans que la moindre fatigue se montre dans l'assistance absolument sous le charme de la paroie élégante et ardente du conférencier.

Au milieu de la conférence, une quête a été faite au bénéfice de la caisse de secours aux vieillards et infirmes nécessiteux, fondée en 1887 sous les auspices de la Fédération Spirite Lyonnaise ; cette quête a produit 72 francs qui nous aideront, en décembre prochain, à soulager les infortunes de nos amis déshérités.

En remerciant au nom de l'assistance notre ami Denis de sa superbe conférence, j'ai formulé un vœu qui était sur toutes les lèvres, celui de revoir bientôt à Lyon notre sympathique conférencier afin de pouvoir encore et l'écouter et l'applaudir.

Salutations cordiales. H. SAUSSE.

Ouvrages Nouveaux

Dans L'invisible

par Léon Denis

LEYMARIE Editeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris, Prix : 2 fr. 50.

Si les détracteurs du spiritisme ne se lassent pas d'attaquer les maîtres de la doctrine, Léon Denis et Gabriel Delanne ne se lassent pas non plus d'ajouter à l'édifice élevé par Allan Kardec ce qui peut en rehausser l'éclat et en augmenter la solidité.

Dans son dernier ouvrage, Léon Denis nous entraîne vers les sentiers encore inexplorés où se pressent les esprits, il nous convie à le suivre dans ses recherches en nous entourant des conditions voulues pour ne pas nous égarer.

Nous n'insisterons pas sur le charme de cette belle œuvre « Dans L'invisible » il suffit d'en lire quelques pages pour y rester attaché et pour revenir aux précédents volumes de l'auteur, pour puiser à cette source saine de pensées élevées, de pure morale qui nous aide à surmonter les obstacles de la vie et à accomplir notre tâche.

Léon Denis nous parle surtout de médiumnité et il a été bien inspiré en s'occupant de cette importante partie du spiritisme. Le phénomène captive par un sentiment de curiosité innée et aussi par notre nature même, toujours avide de fouiller l'inconnu et d'acquérir la certitude que nos morts n'ont point disparu à jamais et que nous les retrouverons.

Peu de personnes sont assez détachées du moi dominant pour s'attacher seulement à l'admirable doctrine qui découle des enseignements de l'au-delà. Elles désirent plus et mieux, elles veulent trouver dans l'invisible le soutien qui manque sur terre, le remède aux épreuves douloureuses et souvent aussi la fortune.

La fortune ! Comment oser la chercher avec le concours des désincarnés en voyant à quel prix elle s'acquiert et comme trop souvent elle conduit à l'égoïsme et au recul.

Aussi croyons-nous que le but de l'étude spirite est bien plus la progression morale que la satisfaction d'enregistrer des phénomènes extraordinaires.

Les phénomènes sont indispensables pour affirmer la doctrine, mais nous les voulons dans la majorité des cas tels que nos instincts exagerés d'orgueil nous les font désirer et non tels qu'ils peuvent se produire étant donnée l'absolue nécessité pour les esprits de se servir de l'élément humain : le médium.

Nous voyons même avec regret que la voie large et superbe dans laquelle Allan Kadec engagea ses disciples semble trop droite aux adeptes

actuels et que le désir de satisfaire les écoles d'un positivisme exagéré égare bien des groupes.

Nous ne saurions trop encourager les spirites à propager les belles et bonnes œuvres de Léon Denis et celles de Gabriel Delanne. Les auteurs se complètent et c'est un devoir de propager les livres de ces hommes de talent qui dans un genre différent enseignent le bien et convient les humains à l'étude de la plus belle, de la meilleure philosophie, celle du spiritisme!

PAUL GRENDEL.

Phénoménographie

PAR

Mr T. Falcomer. Leymarie éditeur. Prix **1. 50**

L'éminent Spirite Italien, M. Falcomer, auquel nous devons déjà *L'introduction à l'étude du Spiritisme expérimental*, vient de publier sous le titre de *Phénoménographie* le récit des expériences qu'il a faites en 1900 dans l'intérieur d'une famille amie, avec le concours d'un jeune médium Melle Nilda Bonardi. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces séances très intéressantes, trop longues et trop touffues pour être résumées. Il nous suffira de dire que l'on a obtenu des lévitations en plein jour et dans l'obscurité ; des empreintes très-nombreuses et très-variées sur des papiers enduits de noir de fumée ; des apports d'objets situés dans d'autres salles, toutes portes closes ; des attouchements produits par des doigts ou des mains n'appartenant à aucune des personnes présentes, car l'honorabilité des expérimentiteurs, les précautions prises par le professeur Falcomer et sa femme ne permettent pas de croire que ces phénomènes auraient été dus à la supercherie. Ce qu'il faut louer dans cette étude, c'est la méthode employée par l'expérimentateur et le sang-froid qu'il conserve pour discuter toutes les hypothèses. Trop de spirites sont tentés de négliger les précautions, indispensables cependant, que l'on doit toujours prendre, fût-ce même dans sa propre maison et en n'expérimentant qu'avec des amis. Aux éternelles abjections de la fraude inconciente et de l'hallucination il faut répondre par des analyses de faits qui résistent complètement à cette interprétation. Nous recommandons la lecture de cette brochure aussi bien aux croyants qu'aux incrédules; ils y trouveront, les uns et les autres, matière à réflexion. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce consciencieux travail.

Harmonies Métaphysiques

PAR

V. HORION Imprimerie J. Pierre 14 rue de l'Etuve à Liège.

Mr Horion est déjà bien connu du public spirite par les articles philosophiques et documentés qu'il publie dans *Le Messager*. Son dernier ouvrage peut être résumé dans les courtes phrases suivantes qui servent

de préface : « Je ne fais pas le procès à la science, Dieu m'en garde, elle est divine, mais je m'en prends à ceux qui la revendiquent comme s'ils en étaient brevetés. Autre chose est la science, autre chose les scientistes de chapelle. » L'ouvrage traite de sujets très divers et de questions philosophiques ardues, mais toujours dans un style qui reste accessible à tout le monde. Citons comme exemple un passage emprunté au discours prononcé par M. Horion sur la tombe de M. Foccroulle :

« Jadis on nous disait : « Vous avez une âme qui est esprit » sans s'expliquer sur la nature de cette âme, et on y croyait vaguement sur la foi de ses parents ou du catéchisme sans avoir pu s'en former absolument aucune idée, sinon d'un point d'interrogation hors de notre portée. Les matérialistes avaient beau jeu pour la nier. On nie aisément ce que l'on ne peut se représenter ou même concevoir. On demandait la preuve et l'on n'obtenait que l'affirmation d'une croyance. De nos jours, la question a changé de face. Le Spiritisme a fait la preuve expérimentale, en l'homme de deux états au moins de matière constituante, dont l'une survit à l'autre comme entité continuatrice du tout, sous une autre forme, C'est à la partie adverse, non pas à fournir des raisonnements prétenduement scientifiques pour prouver l'impossibilité du phénomène, mais à renverser la preuve, c'est-à-dire à prouver que les faits sont controuvés ou qu'on ne peut les expliquer entièrement que par la théorie spiritualiste. » On trouve à la fin du livre un chapitre intitulé : choses suggestives qui appuie par des exemples tirés des phénomènes scientifiques les raisonnements de l'auteur. C'est le travail d'un penseur sérieux qui vient grossir le nombre déjà considérable des œuvres consacrées à la défense de la libre-pensée.

Dictionnaire Humoristique

PAR J. CHAPELOT Officier d'Académie, auteur des *Contes Balzatois*

JOLI VOLUME DE 210 PAGES. — PRIX, FRANCO : **2 fr. 30**

Avant-Propos de l'auteur

Sous une forme parfois *badine*, *folâtre* et souvent *balzatoise*, je vise à attirer dans mes engins anticléricaux — non pas à l'instar de l'araignée qui attend, tranquillement, dans le *milieu* ou dans le *trou* de son filet (selon son espèce) les insectes pour les manger ou leur sucer le sang — mais bien, au contraire, pour mettre à découvert les instincts pernicieux et pervers de ce vampire de l'humanité qui a nom : *Cléricalisme.*

Je sais bien que cette profession de foi anticléricale n'est guère de nature à donner à mon Dictionnaire la chance d'une réussite commerciale en librairie ; mais j'ai cru que ceux qui pensent comme moi, augmentant rapidement et de jour en jour, je trouverais toujours assez d'amis lecteurs pour récompenser les efforts que me permettent mes faibles moyens dans la lutte contre l'ennemi de tout progrès.

Si, contre toute vraisemblance, je me suis trompé, je m'en consolerai en pensant que j'ai peut-être contribué quand même à faire évader un rayon de la Lumière-Vérité que l'Eglise romaine tient prisonnière sous son boisseau, depuis le temps qui s'est écoulé entre l'élection du saint Pape infaillible Saint-Pierre et celle du non moins infaillible Pie X.

En 1870-71, nous avons subi l'invasion prussienne — je n'apprends rien à personne — Eh bien, j'ai la conviction que si nous avions le malheur de continuer à fermer les yeux sur les menées des moines de toute robe, nous serions mis, avant longtemps, dans l'impossibilité de lutter contre l'invasion suprême de la Théocratie.

Je vais terminer en vous faisant part, chers lecteurs, du grand plaisir que j'éprouvai, en août dernier, en apprenant que Pie X et Rampolla s'étaient mis à pleurer à saintes et chaudes larmes en se donnant la sainte accolade.

Mais — voyez mon entêtement d'hérétique invétéré — on ne m'ôtera jamais de la *caboche*, comme on dit à Balzat, que Pie X pleurait d'une sainte joie et Rampolla d'une sainte rage.

Et vous, lecteurs, qu'en pensez-vous ?

Moi, Balzatois que je suis, je reste convaincu que les antichrétiens se trouvent principalement parmi ceux qui ont cette monumentale prétention — quoiqu'ils n'y croient pas eux-mêmes — de représenter Dieu.

Admirez ce tableau :

Les papes au sommet, les cardinaux, les archevêques, les évêques au milieu, et les curés à la base de cet orgueilleux édifice que tous espèrent toujours voir s'élever jusqu'à Dieu, et qui n'est destiné qu'à s'effondrer sous le ridicule, la risée des hommes sensés et honnêtes, des vrais chrétiens, et sous les efforts de l'armée scientifico-spiritualiste, dont les armes sont pour le moins aussi bien aiguisées que celles du Saint-Esprit,

J. CHAPELOT.

Adresser les demandes à l'auteur, rue Malbec, 91, à Bordeaux, ou à l'imprimerie du *Subiet* à Matha (Char.-Inf.)

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 2 janvier contient un article bien pensé de Mlle J. Joteyko à propos des femmes mathématiciennes. L'auteur soutient que la femme est aussi capable que l'homme d'étudier les sciences, puisqu'il n'y faut que de la patience et une intelligence ordinaire. Si on ne remarque pas de génies féminins comparables à ceux de Pythagore, Newton, Archimède, Leibniz.

Descartes ou Lagrange, c'est que depuis les temps les plus reculés on a systématiquement négligé de cultiver son esprit, l'astreignant sans cesse aux besognes domestiques qui ne lui laissaient pas le temps de meubler son intelligence. Mais dans les milieux de loisir, ou lorsque son état social lui permet de s'instruire, la femme fait preuve de remarquables facultés, même dans des matières aussi arides que les mathématiques. Hypathie, Emilie du Châtelet, Agnèsi, Caroline Herschell, Sophie Germain, Sophie Kovalewski ont fait preuve que dans les calculs astronomiques, la plus belle partie du genre humain ne le cède en rien au sexe laid. De nos jours, Madame Curie, docteur-ès-science, est encore un exemple de l'aide qu'un homme de science peut trouver dans sa compagne et justifie l'appréciation suivante de Mlle Joteko, elle même lauréat des l'Académie de Sciences :

« Les femmes ont donc un rôle important dans la science, non officiel et souvent dissimulées derrière les personnalités de leurs maris, de leurs frères, elles peuvent intervenir même dans les débats de la science officielle. A ce point de vue, il serait du plus haut intérêt d'éclaircir le rôle exercé par les femmes. Pour les femmes médecins nous possédons des documents importants dans le livre de Mlle le Dr Lipinska, *Histoire des femmes médecins*. Nous y apprenons que bien des découvertes, des inventions, des opérations, qui paraissaient être une acquisition toute moderne, étaient connues et pratiquées par les femmes médecins, et des sages-femmes depuis l'antiquité. »

Un fait très-intéressant qui confirme les affirmations du professeur Lodge, et qui serait bien propre à montrer que les croyances des Alchimistes sur la possibilité de transmuter les métaux n'est pas une utopie, est l'expérience suivante, dont MM^rs^ Curie et Dewar ont rendu compte à l'Académie des sciences dans la séance du 25 janvier :

« Un échantillon de chlorure de radium du poids de 40 centigrammes, pur et desséché, avait été laissé pendant trois mois dans une ampoule de verre communiquant avec un tube de Geisler et un manomètre à mercure. On avait, au début de l'expérience, fait un vide très-parfait dans tout l'appareil. Ultérieurement, M. Dewar a réalisé la fusion du bromure de radium. Puis le tube de quartz qui contenait ce bromure fondu *et privé de tous les gaz occlus*, a été scellé à l'aide du chalumeau oxydrique, pendant qu'on faisait le vide. L'examen spectroscopique que M. Deslandres a fait alors du dit tube, vingt jours environ après sa fermeture, lui a montré que le gaz intérieur, illuminé par une bobine de Ruhmkorff, donnait *le spectre entier de l'hélium*. »

Voici donc du chlorure de radium privé par tous les moyens possibles, — vide très-parfait et fusion —, des gaz occlus qu'il pouvait contenir, qui émet dans le vide des radiations qui ne sont plus celles du chlorure de radium, mais un autre gaz, tout à fait différent, l'hélium. Il semble bien que nous assistons là à une transformation d'un corps en un autre, et ceci affirmé

cette fois par des savants officiels de premier ordre, c'est aussi étrange que si l'on avait enfermé un chien dans un vase hermétiquement clos et qu'après un certain temps, on trouve un chat à sa place. Décidément, la théorie de l'atome irréductible est battue en brèche de tous les côtés, ce qui n'est pas pour nous déplaire, au contraire.

Le Journal

du 4 février, par la plume brillante de M. Paul Adam, entretient ses lecteurs des Rayons humains. Il s'agit, bien entendu, des rayons N du Dr Charpentier. L'auteur rend justice aux vieux magnétiseurs et fait comprendre que l'explication des phénomènes télépathiques devient objectivement démontrable grâce aux découvertes actuelles. Le nimbe qui orne dans les tableaux la tête des saints est une radiation fluidique que beaucoup de sensitifs aperçoivent sous forme de lumière ; c'est celle qui auréole le front des penseurs et des hommes de génie — M. Paul Adam en parlant de la photographie de Katie King, a l'air de croire que ce fantôme est dû aux émanations du médium — Il oublie que le fantôme parle, cause, qu'on le touche et que, de plus, les rayons N n'agissent pas sur la plaque sensible.

On voit que la grande presse entre enfin dans la discussion des phénomènes que nous connaissons depuis si longtemps, car déjà, M. R. A. Fleury, en octobre 1903 a publié dans l'*Aurore* une étude sur les Sciences psychiques qui a été très remarquée, et reproduite d'ailleurs par notre confrère : *La Vie Nouvelle*. Encore quelques efforts de la part des spirites et l'heure de la grande vulgarisation sonnera.

La Revue Spirite

Dans son étude sur le Dieu des philosophes, M. Grimard aborde cette fois les puissantes conceptions de Leibniz. Il rend pleine justice au grand penseur qui est peut-être le plus génial philosophe des temps modernes. La monade, cette unité avec quoi tout ce qui existe est formé, n'est pas matérielle : « Ce ne sont pas des atômes de matière, dit-il, mais des « unités vivantes », forces partout répandues qui, dans leur perfection inégale, dans la variété de leurs espèces, dans la gradation de leur évolution, composent sur la surface de la terre et dans l'immensité des siècles et des espaces, le drame infini de la création ». Cette vue pénétrante de Leibniz semble se démontrer scientifiquement aujourd'hui, puisque la matière ne serait d'après Crookes, Lodge et autres savants que de l'énergie condensée. C'est le triomphe du dynamisme qui porte le dernier coup aux hypothèses matérialistes. Sur Dieu, ses vues sont aussi nettes :

« Ne faut-il pas, se répétait-il, que ce nombre infini de forces qui remplissent l'univers ait sa source dans une force primitive et que la constitution merveilleuse des monades, que l'échelle ininterrompue de leur gradation aient leur raison nécessaire dans une intelligence qui ait tout créé, tout prévu, tout coordonné, si bien que la dernière raison des choses doive être cherchée dans une Substance primordiale ? (le mot

substance est pris dans son sens philosophique, c'est-à-dire *ce qui* se trouve sous les apparences de la matière ou de l'esprit). Or, c'est elle que nous appelons Dieu. Il n'y a qu'un Dieu et cela suffit. Il est le Créateur ; il est l'Unité primitive ; la substance originaire dont toutes les monades dérivatives naissent pour ainsi dire par des *fulgurations* continuelles de la Divinité. Présent partout, et partout manifeste dans l'immense univers, Dieu se réfléchit particulièrement dans la conscience humaine. Les perfections divines sont celles de nos âmes, mais Dieu les possède sans bornes : il est l'océan dont nous ne sommes que des gouttes. C'est lui qui est l'harmonie universelle, et toute beauté n'est rien autre que l'épanchement de ses rayons. »

Ce sont là de nobles paroles en parfaite conformité avec l'enseignement des Esprits supérieurs dans le monde entier.

A lire l'article très personnel et très bien pensé sur l'Evolution de l'idée religieuse. Les obscurités qui entourent la naissance et la vie de Jésus sont exposées par l'auteur, mais il remarque avec raison qu'un mythe ne saurait susciter le gigantesque mouvement du christianisme et dominer les siècles, s'il n'était pas le produit d'un être tout à fait supérieur. L'Idée de l'Amour fraternel dérivant de la filiation Divine de tous les hommes est le levier puissant qui a permis d'assouplir l'esprit inculte et sauvage des barbares après qu'ils eurent submergé l'empire Romain. C'est à nous, Spirites, de lui rendre toute sa puissance, en démontrant que la communauté d'origine et de destinées se prouve expérimentalement, et alors nous verrons se lever l'aube de la régénération morale qui doit s'accomplir fatalement, mais qui peut être entravée plus ou moins longtemps encore, suivant que nous serons plus négligents à remplir nos devoirs.

Revue d'Etudes psychiques

reproduit par l'héliogravure une photographie au magnésium montrant une lévitation de la table, qui a été prise par le professeur Porro de l'Université de Gênes, au cours d'une série de séances au cercle Minerve, dont nous avons rendu compte en son temps, et auxquelles assistaient le professeur Morselli, M. Vassallo, directeur du *Sécolo* XIX, M. Bozzano, etc. Dans une étude sur la *paramnésie et les souvenirs subconscients*, M. de Vesmes se plaint avec raison de ce que « les savants ont toujours une tendance à ne considérer que le cas spécial dont ils s'occupent en négligeant tous les autres, pareillement étudiés par leurs confrères. Ils sont ainsi entraînés à des conclusions qui ne présentent point un caractère général et ne ferment pas l'issue à d'autres hypothèses ». Combien ceci est vrai, surtout en Spiritisme !

Au sujet du livre de M. Grasset, dont nous avons fait l'analyse, M. de Vesme dit encore très justement en parlant de l'étude des phénomènes psychiques :

« Y a-t-il donc deux manières de raisonner dont l'une est applicable à l'étude de la médianité, la deuxième à toutes les autres questions ? Que

dirait-on d'une personne qui, pour parler de pièces d'or, en prendrait comme échantillon une, dont nul ne pense à contester la fausseté ? Que dirait-on d'un chimiste qui, pour décrire le vin de Bordeaux, analyserait quelque horrible mélange, sans prêter l'oreille à ceux qui lui crient unanimement : « C'est du vin frelaté » ? Et ainsi de suite. Uniquement à propos des sciences psychiques, on serait donc autorisé à raisonner de cette façon, que sur un autre terrain on appellerait absurde et déloyale ».

« Voyons ! Les Crookes, les Richet, les Lombroso, etc., vous fournissent une description détaillée des phénomènes auxquels ils ont assisté, des instruments au moyen desquels ils se sont scientifiquement assurés contre une erreur possible des sens ; vous proclamez qu'il n'y a en tout cela « rien de scientifiquement prouvé », et ensuite vous présentez comme relations scientifiques des récits dont il résulte que certains phénomènes pourraient bien avoir eu un caractère frauduleux ; vous opposez ces niaiseries aux longues études des plus célèbres savants avec les plus renommés médiums, et vous vous imaginez avoir résolu le problème du Spiritisme, sans vous apercevoir que vous ne l'avez même pas encore envisagé ? En quoi donc, s'il vous plaît, les faits relatés par les Drs Janet, Grasset, sont-ils mieux constatés que ceux étudiés par la Société Dialectique de Londres, par la *Society for psychical Research*, etc., ne serait-ce pas le contraire ? » Oui, mille fois oui, les savants qui, jusqu'alors, ont voulu traiter du Spiritisme n'en connaissaient pas le premier mot, sans quoi il serait trop honteux de leur part de faire preuve d'une partialité aussi révoltante.

Le Journal du Magnétisme

est toujours intéressant et bien écrit. Dans chacun de ses numéros, on trouve des conseils pratiques pour combattre les maux qui s'abattent sur nous de tant de manières différentes. Le n° de décembre 1903 donne des procédés pour guérir la toux, le rhume, et les maladies inflammatoires des bronches, du poumon, etc., et indique comment il faut traiter ces affections par le magnétisme. M. Durville signale que les rayons N du docteur Charpentier et de M. Blondlot sont connus depuis 5 siècles par les magnétiseurs et que les savants qui les *redécouvrent* aujourd'hui, gardent un silence absolu sur les précurseurs. C'est toujours la même comédie qui se joue et le public commence à se fatiguer de ces redites perpétuelles. Sous le nom d'hypnotisme, on a réédité des faits connus, publiés et contrôlés par des centaines d'observateurs qui vivaient au siècle dernier, mais en ayant bien soin, toujours, de ne pas indiquer les auteurs véritables de ces découvertes. La postérité rendra justice aux vieux maitres méconnus et replongera dans leur obscurité tous ces prétentieux médecins de nos jours, qui n'ont fait que se parer des plumes du paon. Une fois leur parure arrachée, ils paraîtront ce qu'ils sont réellement : de tristes oiseaux !

Société universelle d'Etudes psychiques

La Société universelle d'Etudes Psychiques s'est réunie le samedi 5 décembre, au siège central de la société, 113, rue de Rennes 113, à Paris. Le docteur Joire, Président, donne communication des adhésions de Province et de l'Etranger, et annonce la formation de nouvelles sections de la société dans les départements. Parmi les nouvelles adhésions figurent celles de : M. le Professeur Lombroso de Turin ; M. Von Schrenk-Notzing de Munich ; M. Richard Hodgson de Boston ; M. Maxwell de Bordeaux,

Une délibération a lieu en vue d'une réunion générale en juin prochain réunion qui présentera un grand intérêt par suite des communications qui seront faites et des phénomènes psychiques qui seront présentés.

Les dangers de la mort apparente

La Société de Londres contre le danger des enterrements prématurés vient d'élire, comme vice-président, le docteur Icard, de Marseille, membre de la Société d'Etudes psychiques de cette ville. On n'ignore pas que le docteur Icard est l'inventeur d'un ingénieux procédé qui permet d'écarter tout danger de mort apparente, et c'est le mérite de cette belle et si utile découverte qui a designé le docteur Icard au choix de la savante Société de Londres. Le Grand-Prix fondé par l'Institut de France pour récompenser l'auteur qui découvrirait le meilleur moyen pour empêcher d'être enterré vivant, a été accordé par l'Académie des sciences au docteur Icard. Ce dernier, dans un but de propagande, enverra gratuitement une brochure explicative très détaillée à qui lui en fera la demande. Ecrire, 8, rue Colbert, Marseille.

Souscription pour l'œuvre des Conférences

Mlle Lœtitia Parizot. . . . 10 fr.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la Pensée

(*Suite*) (1)

La force psychique

Dans notre dernier numéro, nous avons énuméré les effets produits par cette forme de l'énergie qui émane du corps humain, à laquelle on a donné le nom de force psychique. Nous ne pouvons citer toutes les expériences faites depuis un demi-siècle qui justifient nos affirmations, il faudrait pour cela un volume, mais nous avons le devoir d'établir l'existence réelle, substantielle de cette énergie en signalant les traces qu'elle laisse sur la plaque photographique, ensuite nous montrerons que la pensée modèle cette énergie et peut la projeter en dehors du corps en lui conservant une forme déterminée, comme l'ont fait voir quelques résultats heureux obtenus par le commandant Darget. Cette impression photographique permet de saisir, en quelque sorte sur le vif, les formes de la pensée extériorisée.

Les premières recherches tout à fait sérieuses sur ce sujet ont été faites par M. Beattie, à Bristol, en 1872 et 1873. Voici comment Aksakof en rend compte dans son livre si documenté : *Animisme et Spiritisme* au chapitre intitulé : *Matérialisation d'objets échappant à la perception par les sens* :

Il y a deux genres de matérialisations : il y a d'abord la matérialisation invisible à l'œil et ne présentant qu'un seul attribut physique, accessible à notre contrôle : il consiste en l'émission de rayons lumineux, qui ne produisent aucune action sur notre rétine, mais agissent sur la plaque sensible d'un appareil photographique ; pour les résultats ainsi obtenus, je propose l'expression : *photographie transcendantale*.

Il y a, d'un autre côté, la matérialisation *visible*, qui est accompagnée des effets physiques propres au corps humain. Je crois que si nous réussissons à établir la réalité de la première forme de matérialisation, nous

(1) Voir le n° de Février, p. 449.

aurons acquis des arguments solides pour admettre l'existence de la matérialisation visible.

En effet, si on établit le fait d'une formation médiumnique extra-corporelle, c'est-à-dire de la formation de quelque chose, en dehors du corps du médium, bien qu'imperceptible à l'œil humain, mais possédant certains attributs d'une existence réelle, alors le fait de la matérialisation visible et palpable se réduira à une question de DEGRÉ de matérialité.

Il est certain, nous l'avons vu, que la pensée crée dans le cerveau des images mentales, celles-ci ont un contour déterminé, une couleur, une substantialité. Si cette image s'extériorise, est projetée en dehors du cerveau dans l'espace et saisie par la plaque sensible, c'est bien le début de la matérialisation, c'est-à-dire de l'apparition visible de l'objet qui existait dans la pensée. Une fleur, par exemple, peut être d'abord conçue à l'état d'image mentale, puis sortir de l'organisme sous forme d'une fleur fluidique, invisible, puis devenir enfin une fleur visible et tangible semblable à toutes les autres. Cet état dernier, que l'on constate dans les séances de matérialisations, estrelié à l'image mentale par la transition de la forme déjà à demi-objectivée, puisqu'elle n'est à ce stade enregistrable que par la plaque sensible, plus impressionnable que notre œil à ce genre de matière.

J'ai connu personnellement M. Beattie, dit Aksakof, et c'est de ses mains que je tiens la collection de photographies dont je vais parler plus loin et dont une partie se trouve représentée dans les seizes phototypies qui accompagnent le présent ouvrage. Il avait été lui-même un photographe de profession, mais il avait cessé de l'être à l'époque où il fit les expériences en question.

Nous possédons quatre documents se rapportant à ces expériences. Une première lettre de M. Beattie, publiée dans le *British Journal of Photographyc* numéro du 28 juin 1872, et dans le *Photographic News* de Londres ; elle fut reproduite dans le *Médium* du 5 juillet 1872 ; une deuxième lettre de M. Beattie, la plus détaillée, parut dans le *Spiritualist*, Londres le 15 juillet 1872, ; une troisième lettre de M. Beattie, publié dans le *British Journal of photography* du 22 août 1873 et reproduit dans le *Spiritual Magazine* de novembre 1873, ainsi que dans le *Médium* du 29 août 1873; enfin, le témoignage d'un tiers le Docteur Thompson, qui prit part à ces expériences ; ce témoignage en forme de lettre, a été publié dans le Journal *Human Nature* à Londres, 1874, p. 390.

Ces expériences, évidemment, n'ont de valeur qu'à la condition que l'observateur soit une personne d'une réputation irréprochable,

car on peut tout simuler en fait de photographie, et nous savons comment le fameux Buguet abusa de la confiance des spirites, à peu près vers la même époque. Il est donc de la plus haute importance que la probité de M. Beattie soit bien établie. Voici les renseignements que donne sur lui M. Taylor, éditeur du *British Journal of photography* qui, n'étant pas spirite, ne peut être taxé de partialité.

Tous ceux qui connaissent M. Beattie témoigneront volontiers que c'est un photographe intelligent et instruit ; c'est un des hommes les plus difficiles à induire en erreur, du moins dans les choses touchant la photographie, *et un homme incapable de tromper les autres* ; c'est cependant cet homme qui vient nous affirmer, sur la foi d'expériences faites, soit par lui-même, soit en sa présence, des faits qui, à moins de leur refuser toute signification, démontrent qu'après tout, il y a quelque chose dans « la spirito-photographie » ; que du moins, des figures et objets invisibles dans la pièce, et qui n'étaient pas produits par l'opérateur, se sont développés sur la plaque, avec la même netteté, et parfois plus nettement que les personnes placées en face de l'appareil.

D'autre part, l'éditeur de *Photographic News* en reproduisant une lettre de M. Beattie, l'accompagne des réflexions suivantes :

M. Beattie, comme nombre de nos lecteurs le savent, est un photographe portraitiste extrêmement expérimenté, de plus, un gentleman dont personne ne songerait à mettre en doute la sincérité, la probité ni le talent. S'intéressant à la question du Spiritisme et dégoûté de l'évidente supercherie des photographies spirites qu'il avait eu l'occasion de voir, il avait résolu de faire personnellement des recherches sur cette question.

Son récit donne le résultat de ces expériences. Il faut noter que dans le cas présent les expériences étaient conduites par des opérateurs honnêtes, experts dans tout ce qui touche la photographie et qui les avaient entreprises dans l'unique but de s'en rendre personnellement compte ; donc, toute cause d'erreur était soigneusement écartée. Ils obtinrent un résultat absolument inattendu ; les images obtenues ne ressemblaient en rien aux revenants si laborieusement reproduits par les photographies frauduleuses Pour ce qui est de la source ou de l'origine de ces images, nous ne pouvons offrir aucune explication ni théorie.

Maintenant que nous sommes renseignés sur la valeur de l'opérateur comme compétence et au point de vue moral, il faut lui laisser exposer ses recherches et les idées théoriques qui l'ont guidé :

Pendant de longues années, dit-il, j'ai eu l'occasion d'observer de près les étranges phénomènes qui, à peu d'exceptions près, n'étaient pas considérés dans le monde savant comme dignes d'être l'objet d'une investiga-

tion ; actuellement l'existence de ces faits s'impose à une impartiale et minutieuse vérification. Il y a peu de temps, M. Crookes a démontré que, dans certaines conditions, il se manifeste une force mécanique, que ce savant désigne comme « nouvelle » et à laquelle il a donné une dénomination à part (force psychique).

Si la théorie de l'unité des forces est exacte, en obtenant une force quelconque, on doit obtenir aussi bien toute autre force. S'il est vrai encore que le mouvement instantanément suspendu, se transforme en calorique, en lumière, en action chimique, et *vice versa,* alors dans la force découverte et démontrée par W. Crookes, nous trouvons en même temps une source de force électrique et chimique.

Si les nombreux instituts de recherches psychiques qui existent actuellement, et qui possèdent les capitaux nécessaires pour rémunérer des sujets et acheter des instruments, voulaient s'en donner la peine, ces vérités entrevues par M. Beattie deviendraient des certitudes en utilisant les découvertes faites depuis cette époque par M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité. On sait que lorsqu'un sujet capable de produire ce phénomène est amené à un état profond d'hypnose, sa sensibilité est projetée hors de lui-même et le second sujet dont les yeux sont hypnotisés voit cette sensibilité sous forme de couches brillantes, séparées par des couches obscures et suivant à distance toutes les sinuosités du relief du corps. Or, nous pensons que si l'on mettait un électroscope chargé en contact avec une de ces couches brillantes, on le verrait rapidement se décharger, l'air étant ionisé par les vibrations très rapides de la force psychique. En attendant que cette expérience bien simple soit réalisée, revenons à M. Beattie qui dit :

Les expériences que je vais décrire ne sont peut-être pas nouvellles, mais les résultats obtenus (je n'ajoute pas s'ils sont exacts, car je *sais* qu'ils le sont) prouvent beaucoup de choses, notamment que dans les conditions données, il se produit une force invisible, possédant la faculté de susciter une puissante action chimique ; ce n'est pas tout : cette énergie est régie par une intelligence autre que celle des personnes présentes, attendu que les images évoquées ne pouvaient être le résultat de la pensée de ces personnes.

Sans autre préambule, je vais procéder à la description de ces expériences.

J'ai un ami à Londres, qui me montra, un jour qu'il était chez moi, ce qu'on appelait des « photographies spirites ». Je lui dis de suite qu'elles ne l'étaient pas, et je lui expliquai de quelle manière elles étaient obte-

nues. Mais, voyant que beaucoup de personnes croyaient à la possibilité de ces choses, je dis à mon ami que j'étais prêt à faire des expériences avec un « bon médium » que je connaissais : M. Butland. Après quelques pourparlers, celui-ci consentit à consacrer un certain temps à ces expériences. Je m'arrangeai ensuite avec M. Josty (photographe à Bristol) pour faire des expériences dans son atelier, à partir de six heures du soir, et je m'assurai la participation du Docteur Thompson et de M. Tommy, en qualité de témoins. Je faisais toutes les manifestations moi-même, sauf de découvrir l'objectif, opération réservée à M. Josty.

La chambre obscure, munie d'un objectif Ross, était construite de telle façon que l'on put obtenir trois épreuves négatives sur la même plaque. On voilait le jour pour pouvoir prolonger la pose jusqu'à quatre minutes. Le fond était semblable à celui que l'on emploie ordinairement, de couleur brun foncé, et *touchait le mur*. Le médium lui tournait le dos ; il était assis et avait une petite table devant lui. Le Dr Thompson et M. Tommy étaient assis d'un côté à la même table, tandis que je me tenais vis-à-vis pendant la pose.

Un des caractères les plus frappants de ces phénomènes, c'est leur instabilité. Alors même que le médium et les assistants semblent dans des conditions tout à fait semblables d'une séance à une autre, alors qu'on a obtenu des résultats la première fois, on n'en obtient pas la seconde, sans savoir à quoi est dû cet insuccès. Il faut donc s'armer dans ces recherches d'une patience inlassable, car nous allons constater que si M. Beattie n'avait pas été opiniâtre, il ne serait pas arrivé à constater les faits dont il nous entretient.

A la première séance, poursuit-il, on fit *neuf* poses sans résultats. A la seconde séance, qui eut lieu une semaine après, nous obtînmes un résultat à la *neuvième* pose. Si nous n'avions rien obtenu *nous avions décidé* d'abandonner les expériences. Mais en développant la dernière plaque nous vîmes *immédiatement* apparaître une image ayant une vague ressemblance avec une forme humaine.

Après maintes discussions, nous décidâmes que le résultat obtenu ne pouvait être attribué à aucun des accidents si fréquents en photographie. Nous fûmes donc encouragés à poursuivre les expériences. Je ferai remarquer que M. Josty raillait jusqu'à l'idée même de faire ces expériences ; cependant le résultat obtenu à la deuxième séance le fit réfléchir.

A la troisième séance, la première plaque ne donna rien. Sur la deuxième plaque, chacune des trois poses produisit un résultat. Après les deux premières, un buste lumineux tenant les bras élevés et croisés ; à la troisième pose apparut la même image très allongée. Devant cette figure et au-dessus d'elle, se trouvait une étrange forme recourbée, dont

la position et la dimension changèrent à chaque nouvelle pose pour la même plaque. Après chaque pose successive, l'image se rapprochait de plus en plus de la figure humaine, tandis que la forme qui se trouvait au dessus d'elle se transformait en étoile. Cette évolution continua devant les poses suivantes, après quoi l'étoile prit la forme d'une tête humaine.

Nous assistons bien pendant les expériences au modelage de la force psychique par la volonté. Celle-ci, bien qu'invisible et impondérable, se plie comme l'argile du sculpteur à la fantaisie du ou des artistes invisibles qui agissent sur elle. Il se produit dans l'espace ce qui a lieu dans le cerveau quand notre fantaisie crée des images, mais cette fois la plaque sensible enregistre à mesure tous ces changements et nous donne la preuve absolue de la réalité de l'image fluidique.

Si dans les expériences de transmission de pensée comme celles du Dr Binet Sanglé que nous avons rapportées, on plaçait sur le trajet de la pensée extériorisée, c'est-à-dire entre l'opérateur et le sujet une plaque photographique, peut-être pourrait-on avoir la radiographie de l'image qui est transmise pendant qu'elle exécute son voyage dans l'espace. Nous verrons plus loin que M. le commandant Darget est le premier expérimentateur qui ait fait une expérience de ce genre, mais nous ne doutons pas que d'autres seront instituées plus tard, et mettront tout à fait hors de doute la matérialisation invisible des formes fluidiques. Continuons:

A la quatrième séance, les résultats obtenus furent encore plus étonnants. Nous obtînmes tout d'abord l'image d'un cône, d'une longueur d'environ deux millimètres, et, au-dessus, un autre cône plus court ; à la deuxième pose, ces cônes projettent un rayonnement vers les côtés ; à la troisième, le grand cône prend la forme d'une bouteille florentine, et le petit cône celle d'une étoile ; à la quatrième pose apparaissent les mêmes images et, en plus, un double de l'étoile. A la cinquième pose, chacune de ces images paraît comme traversée par un fil de magnésium allumé, l'étoile ressemble à un oiseau volant lumineux, la fiole est comme tombée en éclats ; c'est comme une explosion de lumière. (Voir dans l'Ouvrage d'Aksakof, les fig. 1. 2. 3. 4.).

A la cinquième séance nous eûmes *dix-huit poses* sans le moindre résultat. La journée était très humide.

A la sixième séance, le samedi 15 juin, nous avons obtenu des résultats très étranges, de nature physique aussi bien que spirite. Je les décrirai aussi exactement que possible. *Douze poses* ne donnèrent aucun résul-

tat. Ensuite MM. Butland et Josty tombèrent dans une trance (sommeil léthargique). M. Josty n'a pu sortir complètement de cet état léthargique durant tout le reste de la soirée ; il répétait à part soi : « Qu'est-ce donc? je ne me trouve pas bien... Il me semble que je suis lié ». Il était évidemment dans l'état de demi-trance. A la pose suivante, il a été chargé d'ouvrir l'objectif ; ce qu'ayant fait, il s'approcha rapidement et se plaça derrière nous, ce qui nous étonna. Quand le temps nécessaire fut écoulé, il courut vers l'appareil et ferma l'objectif, sur cette plaque, une image blanche avait paru devant lui. De la personne de M. Josty *on ne voyait que la tête.*

Jusqu'à présent, il se refuse à croire qu'il s'est levé et s'est placé devant l'appareil, évidemment il avait agi dans un état de trance.

Lorsqu'on examine dans l'ouvrage *Animisme et Spiritisme* les reproductions des photographies de M. Beattie, on remarque sur plusieurs clichés que la force psychique masque complètement les objets réels qui sont placés derrière elle par rapport à l'objectif. C'est bien une substance qui a intercepté les rayons lumineux ordinaires et témoigne encore ainsi de sa matérialité. C'est une observation qui se rapproche de celles que nous avons faites au sujet des images hallucinatoires suggérées qui recouvrent, elles aussi, les objets réels.Bien qu'invisible à l'œil, la force psychique a donc une existence positive et elle se plie docilement à tous les désirs de la pensée pour en reproduire objectivement les formes. Mais ce n'est pas la seule remarque que suggèrent ces remarquables expériences. Nous allons constater ce qui a été nié si souvent, c'est-à-dire la réalité des visions médianimiques. Voici comment :

A l'expérience suivante, M. Josty était avec nous, et c'est le Dr Tompson qui était à l'objectif. Pendant la pose, M. Josty dit : « Je vois un nuage pareil à un brouillard de Londres ». Au déplacement de la plaque pour la deuxième pose, il dit encore : « A présent je ne vois rien, tout est blanc ». Et il étendit les mains pour s'assurer que nous étions là. Au moment du déplacement de la plaque pour la troisième pose, il a déclaré qu'il voyait de nouveau le brouillard.

M. Butland, de son côté, dit qu'il voyait une image.Je ferai remarquer que ces observations étaient faites *pendant la pose.* Dès que je plongeai la plaque dans le révélateur, j'obtins un résultat excessivement étrange, je dirai : inconcevable.

La première partie de la plaque représentait un brouillard diaphane, uni ; les figures sur cette plaque étaient soit invisibles, soit neutralisées ; donc, simultanément, un effet était annulé et un autre produit. Sur la

partie suivante de la plaque, la nébulosité était devenue complètement opaque ; sur la troisième on voyait un léger voile et une figure *comme l'avait vue M. Butland.*

Il est clair que le contrôle photographique de la vision médianimique donne la certitude que celle-ci n'est pas de nature hallucinatoire, puisque l'hallucination a son siège dans le cerveau et que l'image décrite existe dans l'espace à l'endroit désigné par le voyant. Nous en verrons encore d'autres exemples par la suite et il est à souhaiter que des expériences ultérieures soient instituées, afin que tous ces phénomènes entrent enfin dans la science afin d'en élargir les horizons.

(*A Suivre*) GABRIEL DELANNE.

Trois séances avec Peters

Monsieur le Directeur,

Nous avons assisté, mon mari et moi, à trois séances données par le médium anglais A. V. Peters pendant son récent et trop court séjour à Paris, et je pense intéresser vos lecteurs en rendant compte de ces séances.

Lorsque le médium est venu chez nous pour la première séance, le 12 janvier dernier, mon mari et moi nous lui étions complètement inconnus, et quant aux personnes qui assistèrent avec nous aux autres séances, M, Peters ne savait même pas leurs noms ; elles et lui furent seulement mis en rapport avant la séance. Néanmoins, son guide indien, Moonstone, dit beaucoup de choses absolument exactes sur le caractère et sur le passé de quelques-uns d'entre nous, et des prédictions furent faites.

Le médium vit et nous dépeignit plusieurs de nos chers disparus ; d'autres, s'incarnant en lui, vinrent nous serrer les mains et nous donnèrent des preuves d'identité. Toutefois Moonstone nous avait prévenus que nos esprits,s'incarnant dans le médium,ne pourraient parler, ou si peu : ils s'incarnaient en lui pour la première fois et il n'avait pas la même langue.

Nous avons perdu un petit enfant de dix-neuf mois, et nous le

regrettons tant ; à la première séance il nous fut dépeint, sa maladie indiquée, nous l'avions perdu pour cette terre il y avait trois ans et demi, ce qui était exact ; bel enfant, plein de vie et de santé, paraissant devoir rester avec nous, et soudainement il nous fut enlevé. C'était encore vrai.

Je ne peux que sommairement rendre compte de chaque séance ; il aurait fallu voir, entendre. A la première séance s'incarnèrent plusieurs esprits, mais je ne parlerai que d'un. Ses mouvements me parurent tout de suite très familiers, et je crus reconnaître mon père. Mais voilà, il repousse sa redingote, met les pouces dans les emmanchures de son gilet, geste habituel de mon père, lève la tête et regarde en l'air avec l'expression ordinaire à papa. Mon mari fut très frappé de ce regard, qui le convainquit aussitôt, et pas avant, de l'identité de son beau-père, et il assure que ce regard n'était pas seulement celui de mon père, mais aussi le mien à certains moments, et celui de notre enfant. Mon père ayant été Norvégien, je parlais à l'esprit cette langue, je m'entretenais avec lui comme avec papa sur terre, et j'étais comprise et il m'était répondu affirmativement et négativement. Ici je dois dire que le médium a été en Norvège, mais il ne sait que oui et non de cette langue, et peut-être trois mots.

Mon père continua sa mimique. Il se leva de sa chaise, fit quelques pas, appuyant lourdement sur un pied, voulant montrer par là qu'il pouvait à peine marcher ; puis il se rassit, mit la main sur ce pied, secouant la tête tristement et poussant des sons plaintifs. Or, papa souffrit à un pied plusieurs mois avant son décès, marchant avec difficulté ; un médecin proposa une opération douloureuse qui eut un dénoûment fatal. En promenant sa main sur le pied comme il le faisait, il voulait sans doute indiquer que cette malheureuse opération était la cause de sa désincarnation.

L'esprit nous donna encore une preuve frappante. S'étendant bien au dos de sa chaise, se carrant, et étendant le pied malade, il fit le simulacre de fumer. « Oui, papa, tu fumais », dis-je, mais aussitôt je compris que, son pied ainsi étendu et fumant dans cette position, il voulait nous rappeler un fait. Pendant qu'il était malade, pris ainsi par le pied qui l'empêchait de remuer, mon mari lui

avait envoyé une pipe de Paris, et les derniers mots de sa dernière lettre avaient été ceux-ci : « Je me sers tous les jours de la pipe ». Ainsi il voulait faire allusion à cela, et grand fut son contentement de voir que nous le comprenions. Il nous serrait les mains chaleureusement et paraissait si heureux d'avoir pu venir et de s'être si bien fait reconnaître !

Mon mari et moi assistions seuls à la première séance : à la deuxième, qui eut lieu le 21 janvier, il y avait avec nous deux dames veuves. Leurs maris se sont incarnés dans le médium, et l'un d'eux a réussi à donner des preuves si caractéristiques de son individualité : sa veuve l'a si parfaitement et si facilement reconnu.

Il est venu ensuite un esprit qui m'a semblé être ma grand'mère paternelle, mais aucune preuve concluante ne fut fournie.

Alors un des guides du médium, une Irlandaise, prenant la place de cet esprit, vint donner quelques explications. La vieille dame, (ma grand'mère), disait venir d'un endroit où il y avait beaucoup de poissons (Bergen, en Norvège, ma ville natale et celle de ma grand'mère). Elle parlait de certaines gens étrangers qui étaient loin de savoir correctement leur langue et dont le nom était quelque chose comme « Skrel ». Je ne comprenais pas, et je fis une autre question. Mais l'esprit insista. La vieille dame disait que je devais sûrement me rappeler ces gens drôles qui parlaient si mal : ils arrivaient vendre du poisson, et ils étaient si habitués à vivre dans des barques, qu'à peine pouvaient-ils marcher sur terre. Alors je compris. Sûrement que je me rappelais ces curieux pêcheurs qui vivaient sur des rochers nus ou des îles éparses au loin dans la mer et qui étaient si maladroits que lorsqu'ils venaient en ville, les enfants se moquaient toujours d'eux. Leur nom est « Stril ». Ils existent sans doute toujours, mais au temps de mon enfance, et alors que vivait ma grand'mère, ils étaient alors plus ignorants et plus incivilisés que maintenant.

Veut-on que je fasse une réflexion ? Ce dernier fait ne prouve peut-être pas exactement l'identité de l'esprit, mais ne me paraît pas moins intéressant. Les « Stril » étaient bien loin de ma pensée. Il

y en a qui diront que le médium a cherché dans mon subconscient des preuves à me donner de l'identité de l'esprit ; eh bien, si c'était vrai, il aurait certainement trouvé beaucoup de faits bien plus intimement liés avec ma grand'mère. Remarquons encore qu'il s'agissait ici d'une particularité tout à fait locale ; elle ne devait certainement pas être connue du médium. Il a bien passé quelques jours en Norvège, je l'ai dit plus haut, mais à l'est de ce pays, et il n'a jamais été à Bergen ni sur la côte occidentale.

La troisième séance eut lieu le 26 janvier chez une amie. Cinq esprits s'incarnèrent, (à part les guides), dont trois donnèrent surtout de bonnes preuves et manifestèrent leur personnalité avec évidence. Un esprit vint pour la maîtresse de la maison, mais il ne réussissait pas à bien prouver son identité. Parmi d'autres détails il indiquait l'orteil d'un de ses pieds. Sa veuve l'avait reconnu, mais elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire par ce geste. L'esprit insistait, mais la dame ne comprenait pas plus. Alors le guide irlandais vint prendre sa place, et il expliqua que l'esprit avait souffert dans cet orteil quelque temps avant sa désincarnation ; il pensait que la dame (sa femme) devait s'en souvenir. Mais elle ne s'en rappelait pas, croyait que c'était une erreur, et elle en montrait tout son ennui. Un ou deux jours après elle se souvint parfaitement du détail auquel son mari défunt avait fait allusion ; effectivement, quelques mois avant sa mort, son mari avait souffert de cet orteil, mais elle l'avait complètement oublié comme il nous arrive pour un si grand nombre de choses. Mais cette preuve ne lui en paraissait que plus intéressante.

Nous avons parlé français à tous les esprits français s'incarnant dans le médium, et ils comprenaient, nous répondaient par oui et non ; parfois, mais rarement, ils firent entendre quelques mots français. Ainsi, au commencement de la dernière séance, le médium se mit tout à coup à trembler de froid, et se levant en sursaut, s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, j'ai froid ». Le guide hindou dégagea le médium et il nous expliqua ensuite que c'était un malheureux qui avait été attiré par le cercle : il venait de mourir dans la rue avec ces mots sur les lèvres. M. Peters ne comprend pas plus le français que le norvégien.

Un des traits intéressants de cette troisième séance fut celui-ci,

Un des esprits familiers du médium nous annonça qu'il nous ferait un peu de chiromancie, et, pour prouver que le médium n'y serait pour rien, il lui banderait les yeux. Il mit donc un mouchoir autour de la tête du médium, de façon à lui cacher complètement les yeux. Il verrait par le front du médium, nous dit-il. Il y avait parmi nous un jeune homme qui n'avait pas assisté aux autres séances et que le médium avait rencontré pour la première fois ce soir-là.

L'esprit s'empara de la main de ce jeune homme et commença à l'étudier ; ce dernier monta au comble de la surprise ; beaucoup de choses exactes lui furent dites, des faits précis indiqués, ainsi, par exemple, qu'il avait été deux fois près de mourir, ce qui était vrai, etc. Ce n'était pas la lecture de la main des chiromanciens, qui laissent tomber quelques parcelles de vérité parmi tant de choses fausses, qui ne se réaliseront jamais, qui tâtonnent pour rendre leurs oracles : c'était une véritable lecture, comme si l'esprit avait lu dans un livre, et rien n'était à démentir.

De ces trois séances je pourrais raconter bien d'autres faits intéressants, mais je m'arrête, pensant bien qu'il suffira de ceux énoncés ci-dessus pour montrer quel médium est Peters, à qui tous nous sommes redevables de la consolation qui est sortie pour nous de ces trois belles séances.

Ellen Letort,

23, rue du Bac.

Je certifie que le compte-rendu ci-dessus est exact. Les autres personnes, pour des raisons de situation, ne signent pas avec moi, mais elles sont bien reconnaissantes à M. Peters de leur avoir donné ces séances.

Pour moi, l'incarnation de mon beau-père, entre autres, fut si caractéristique, son regard, à un moment, si intense, la transformation du médium fut si radicale, qu'il serait absurde de prétendre que chez le médium il y eût lecture de pensée ou que, selon une théorie à la mode maintenant, il fût venu chercher son rôle dans mon subconscient.

Charles Letort,

23, rue du Bac.

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas

(*Suite*) (1)

LA MORALE CHRÉTIENNE

Si l'homme fit Dieu à son image, le Dieu qui prend un cruel plaisir à voir des hommes se laisser dévorer par la vermine, s'exposer aux ardeurs du soleil et aux rigueurs du froid, se meurtrir la poitrine jusqu'à cracher le sang, crier et gémir jusqu'à ce que la langue leur pende de la bouche comme celle des chiens (2) ne semble pouvoir naître que des fantaisies d'un cerveau d'aliéné. L'idéal ne consiste pas à mutiler la nature, mais à l'exalter en exprimant, dans la matière confuse des penchants, l'unité lumineuse de la pensée qui les accorde et les hiérarchise. Nous sommes fort réservés sur la cité céleste, mais nous sommes assurés qu'il n'y a pas de vie morale, en dehors du travail, dans la cité des hommes. Quiconque se soustrait à la vie sociale prépare, qu'il le sache ou non, la régression vers la bestialité, s'excommunie de ce qui fait l'homme humain en sortant de l'humanité même.

La science nous a enseigné ce que vaut la méthode qui maltraite le corps, le mortifie, l'exténue, sous le prétexte d'alléger l'esprit du poids de la matière. Ce dualisme sépare ce qui est nécessairement uni. Pour l'avoir ignoré, les Pères du Désert sont les jouets continuels de leur fantaisie maladive, et relèvent plus de la médecine que de la morale. Leurs tentations, leurs mauvaises pensées, leurs terreurs nocturnes s'objectivent en fantômes de toutes sortes qui peuplent leur solitude de légions de diables.

Saint Antoine connaît tous les artifices des démons et les dévoile à ses disciples dans des pages qui constituent une bonne monographie de cette aliénation spéciale. Hallucinations de tous les sens, du toucher, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue ; bataille avec les

(1) Voir le n° de janvier p. 393.

(2) *Vie des Saints Pères des Déserts,* t. III. Saint Jean Climaque. *L'Echelle ainte ou les Degrés pour monter au ciel*, Ve Degré : la Pénitence.

diables qui rouent les solitaires de coups ; apparition de monstres, de dragons, d'hommes ou de chameaux gigantesques ; évocation de femmes impudiques qui sollicitent à la volupté ; discours flatteurs, menaces, discussions, c'est un cauchemar incessant, le rêve et la réalité se mêlent, se pénètrent dans ces cerveaux anémiés où tout, images et sensations, flotte et se confond.

Que, dans des sociétés corrompues, ces excès de l'austérité aient pu être une réaction violente contre les excès de la sensualité raffinée, une crise salutaire, en un sens, comme la nausée, je ne le conteste pas ; que les auto-suggestions de ces saints aient leur originalité, qu'elles ne se lient pas seulement aux états affectifs inférieurs, mais à des idées et à des sentiments d'un ordre élevé qu'elles fixent et qu'elles exaltent, je l'accorde ; mais que nous puissions trouver dans ces excentricités un sujet d'édification, je le nie. Les tribulations d'un bon saint Antoine, quoi que j'en aie, se ramènent pour moi aux proportions d'un théâtre de marionnettes. Les diables empruntent souvent la naïveté et la bonhomie de leurs saintes victimes. Pacôme avait accoutumé de s'en aller pour prier en des lieux reculés, et souvent, lorsqu'il revenait, les démons, comme par moquerie, marchaient en rang devant lui, ainsi qu'on marche devant un magistrat, et se disaient les uns aux autres : « Faites place à l'homme de Dieu. »

Un jour, plusieurs d'entre eux s'étant unis, attachèrent, ce lui semblait, de grosses cordes à une feuille d'arbre et, se rangeant par troupe de côté et d'autre la tiraient avec un extrême effort, « ce que ces malheureux esprits faisaient, afin de le porter à quelques ris excessif par une action si ridicule et de le lui reprocher ensuite ». Voilà de bons diables ; au lieu de rire, « Pacôme gémit en son cœur de leur impudence » ; mais la monotonie de son existence un instant avait été rompue par ce spectacle imprévu. Quel plus puissant témoignage du besoin qu'ont les hommes de vivre en société que l'exemple de ces solitaires qui ne se retirent au désert que pour le peupler d'êtres qui leur font encore une compagnie !

Le prince, le héros, l'Achille de cette pieuse armée est le trop célèbre Siméon Stylite. Les paroles manquent pour célébrer ce ser-

viteur de Dieu qui, « avec une constance aussi immobile qu'une colonne, soutenait toutes les ardeurs du soleil et toutes les injures des saisons... cet aigle de l'amour divin qui, désirant de s'envoler dans les cieux, s'était logé dans les nues ». Sa vie est un perpétuel miracle ; sans l'ulcère qui lui ronge la cuisse, on le tiendrait pour un pur esprit ; il est un ange terrestre, un ange incarné. Son premier exploit fait présager sa grandeur future : il serre autour de son corps avec une telle force la corde du puits qu'elle pénètre dans la chair jusqu'aux os, la ronge et la pourrit. Les frères vont se plaindre à l'abbé : « cet homme jeûne depuis un dimanche jusqu'à l'autre, et il sort de son corps une si étrange puanteur que personne ne saurait approcher de lui, les vers tombant de sa chair lorsqu'il marche, et son lit en étant tout plein ». Chassé du monastère, il s'enferme dans une citerne desséchée, « qui était toute remplie de démons ».

Durant trente-deux ans, il demeura debout sur une colonne qu'on éleva successivement jusqu'à quarante coudées, et toute une année, s'il faut en croire son disciple Antoine, il se tint sur une seule patte. Ce prodigieux jeûneur « passe quarante jours sans manger, non seulement une fois comme Elie et deux fois comme Moïse, mais vingt-huit fois et ving-huit années de suite durant le sacré temps de la pénitence de l'Église. Les tours de force de cet acrobate mystique, qui érige les tares de l'hystérie au rang de grâces divines et qui ne sort de son abrutissement que pour faire révoquer par Théodose un édit de tolérance rendu par le gouverneur d'Antioche en faveur des Juifs, ne nous inspirent qu'un sentiment de dégoût.

Combien je préfère les charmantes et déraisonnables aumônes de saint Jean l'Aumônier ; l'histoire du bon solitaire Abraham, qui, ému d'une tendresse humaine, se déguise en soldat et joue le débauché pour tirer sa nièce du mauvais lieu où depuis deux ans elle faisait métier de courtisane ; et le beau conte de l'ensevelissement du premier ermite Paul par le bon saint Antoine, où l'on voit des diables, des anges et des bêtes, un corbeau qui apporte un pain entier dans son bec et deux lions, qui d'abord jettent de grands rugissements pour témoigner qu'ils pleurent le vieil homme, puis creusent la fosse et, la tête basse, remuant les oreilles, viennent

demander au bienheureux Antoine sa bénédiction. Et d'abord Antoine rend à Jésus-Christ des louanges infinies « de ce que même les animaux irraisonnables aient quelque sentiment de la divinité » ; puis, sans trop songer aux conséquences de son vœu, il dit : « Seigneur, sans la volonté duquel il ne tombe pas même une seule feuille des arbres, ni le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire ».

Les Vies des Pères des déserts nous présentent des êtres qui gardent encore quelque ressemblance humaine ; en dépit de leur commerce avec les diables, de leurs miracles, de l'espèce de fantasmagorie que projettent autour d'eux leurs hallucinations maladives, ils tiennent encore à la terre. *La Légende dorée* (1), qui fut tant lue et si goûtée au moyen-âge, nous transporte dans la pure fiction. Comme les contes des mille et une nuits, ces vies de saints se suivent et se ressemblent : c'est une sorte de féerie mystique où toutes les lois de la nature et de la vraisemblance sont renversées. Une vierge chrétienne excite les désirs d'un grand seigneur païen, elle brave et insulte le méchant idolâtre ; condamnée, elle traverse impunément les flammes, ses mamelles déchirées avec des tenailles rougies se reforment durant la nuit, les flèches lancées contre elle volent dans l'œil du tyran, jusqu'à ce que, par une singulière inconséquence de la providence, sa tête tombe sous la hache du bourreau comme la tête du dernier des mortels. Avant d'être recueillies, ces légendes ont circulé de bouche en bouche, elles ont vécu dans l'imagination du peuple. Le peuple y a mis son insouciance de la réalité, son goût du merveilleux, le rêve, qu'il transforme sans le renier, d'un monde où règnerait la justice. Pour se consoler de la terre, où l'injustice a la force et où la force toujours a la victoire, il imagine de conférer à la vertu, dans la personne des saints, une sorte de toute-puissance.

La vie de chaque saint se termine par l'énumération de ses miracles posthumes, le plus étrange recueil d'histoires à dormir debout qui ait jamais été réuni ; mais sous ces anecdotes puériles se

(1) *La Légende dorée* est un recueil de vies des saints que fit au XIIIe siècle saint Jacques de Voragine (vers 1230), qui mourut, en 1298, archevêque de Gênes.

retrouve la foi profonde que dans le bien réside une force invincible qui l'emporte sur la nécessité même des lois naturelles. Il y a dans le recueil plus d'un récit qui n'est d'ailleurs qu'un joli conte de veillée, telle la légende du bon géant Christophe, si souvent traduite par les artistes du moyen-âge. Comme la conception de l'univers, l'idée de l'homme est d'une simplicité enfantine, une psychologie de drame populaire : le diable, sous ses mille métamorphoses, est le traître qui, en dépit de ses ruses, finit toujours par être bafoué et vaincu ; les héros auxquels il tend ses pièges ont toutes les vertus, traversent toutes les tentations, toutes les épreuves, et au dénouement entrent au ciel dans l'apothéose finale. Nous avons quelque peine à subir l'attrait singulier qu'exercèrent ces petits romans mal composés, dont l'uniformité nous lasse. Mais si sensibles que nous puissions rester au charme naïf de ces petits contes, nous ferions de vains efforts pour les prendre au sérieux et pour chercher des inspirations morales dans ces fictions, sans rapport à la vie réelle, où des êtres de fantaisie s'agitent dans un milieu surnaturel

Je sais la distance qui sépare *l'Imitation de Jésus-Christ* de la *Légende dorée*. Il semble bien difficile de soutenir que ce petit livre qui, depuis des siècles, n'a pas cessé d'être lu, d'être médité, n'a plus de sens pour nous parce qu'il répond à des sentiments qui nous sont devenus étrangers. *L'Imitation* garde la vérité relative qui est au principe de tout mysticisme. Le mysticisme est une réaction du sentiment et de la liberté intérieure contre le formalisme ; aux rites, il oppose l'union directe de l'âme à Dieu ; à l'autorité, aux dogmes mêmes, à tout ce qui est préjugé, routine, pur automatisme, la foi, la sincérité, l'allégresse d'un cœur fervent qui incessamment recrée son Dieu de son amour. Les violences que l'ascète exerce sur son propre corps ont quelque chose de matériel et de brutal qui nous répugne, le mystique ne songe qu'à purifier son cœur, qu'à en faire vraiment le sanctuaire de celui qu'il aime et dont, au terme, il ne se distingue plus, s'il est vrai que tout son être s'absorbe dans l'amour divin et que l'amour ne laisse plus distinguer l'amant de l'aimé.

La psychologie de *l'Imitation* est profonde et délicate : elle trahit

l'homme « spirituel » qui, les yeux fermés aux choses extérieures, se recueille et s'observe, vit dans une perpétuelle surveillance de ses pensées et de ses sentiments, en discerne les transitions et les nuances. Il sait les alternatives inévitables de confiance et de découragement, de joie et de défaillance, les heures de grâce et de tentation, le danger, qu'exagère la solitude, de désespérer, les idées sombres qui passent sur l'esprit comme des nuées d'orage, le plongent dans le doute, et il sait les remèdes, la patience, la résignation, la douceur, un art de ne point insister sur ces états, de ne les point grossir et fixer par l'attention, d'en détourner la pensée ou d'y voir des épreuves salutaires. Le rythme de la vie affective, dont le ton, tour à tour et sans cause apparente, s'élève et s'abaisse, nous exalte et nous déprime, reste la loi de la vie morale, quel que soit l'idéal qui nous sollicite. Il est bon encore — puisque nous sommes tentés de l'oublier — que nous soit rappelée cette vérité, que nous devons réaliser en nous-mêmes le bien moral que nous voulons voir se réaliser en dehors de nous.

Ne comptons pas trop sur l'égoïsme, sur la peur, sur l'intérêt : il est à craindre qu'ils ne fassent pas dans l'avenir ce qu'ils n'ont pu faire dans le passé. Si nous voulons que la justice règne dans les rapports sociaux, que la justice d'abord soit en nous une vertu ; si nous voulons que la paix règne entre les hommes, faisons-nous des cœurs pacifiques : « Commencez par bien établir la paix en vous-mêmes et vous pourrez ensuite la procurer aux autres.. »

La raison collective pourra de mieux en mieux prévoir et prévenir les occasions de conflit ; les lois ne pourront jamais que limiter le champ et atténuer les formes de la haine et de la guerre.

Mais, psychologiques ou morales, les vérités que nous pouvons recueillir de *l'Imitation* sont plus générales que sa doctrine de la vie : loin d'en dépendre, elles s'en détachent. Nous n'avons que faire d'une morale dont l'idéal est la vie du cloître et la vertu du moine. Quelle est la fin à laquelle l'auteur de *l'Imitation* subordonne toutes ses pensées et tous ses actes ? Son salut personnel ; il veut « ne penser qu'à Dieu et à son salut », il veut « vaquer à son salut en toute liberté d'esprit ».

Quel est le mobile qui lui donne la force des difficiles vertus qu'il pratique ? Le souci encore de son salut, la perpétuelle inquiétude des sanctions futures, l'espérance du bien infini qui anéantit tous nos biens périssables, la crainte des supplices « sans repos ni consolation », qui font légères nos épreuves d'un jour. La vraie vie n'est pas la vie présente, mais la vie éternelle. Toute la sagesse tient dans la méditation de la mort qui, nous détachant de tout ce qui doit mourir, ne laisse de vivant en nous que ce qui déjà, hors de l'espace et du temps, nous fait citoyens de la cité céleste.

L'idéal reste l'anticipation de la mort par la violence faite à la nature qui s'identifie avec le péché : « Les saints Pères du désert ont été donnés de Dieu pour modèles à toutes les personnes religieuses » (I, 18). L'illusion, mère de toutes les vertus, est celle qui par nos penchants nous attache à la créature : « Celui-là est vraiment prudent qui regarde toutes les choses de la terre comme du fumier pour gagner Jésus-Christ. » A quoi bon savoir, nourrir son esprit de la vaine science des choses qui passent ? » Au jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait. » Aimons tout ce qui répugne à l'homme de la chair, l'humilité, les larmes, l'abaissement : « C'est un grand avantage de vivre dans l'obéissance, d'avoir un supérieur et de n'être pas le maître de ses actions ».

Surtout aimons le silence, cherchons la solitude pour prier et pour pleurer : « Comportons-nous sur la terre comme un voyageur et un étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires de ce monde » ; séparons-nous de la société des hommes, craignons la contagion de leurs exemples et de leurs péchés, craignons l'orgueil, ce penchant naturel qui nous porte à être aimé et admiré de nos semblables : « Pour devenir un homme intérieur et spirituel, il faut se retirer de la foule... les plus grands saints évitaient autant qu'ils le pouvaient la compagnie des hommes, et leur choix était de servir Dieu dans la retraite ».

Il ne convient pas de parler légèrement du vieux moine inconnu qui, dans l'étroite enceinte de sa cellule, les yeux fermés aux belles images, de la seule richesse de son âme, sut faire jaillir le trésor de sentiments et d'émotions qui peuplèrent sa solitude et lui découvri-

rent le secret des grandes amours (III,5). Auprès de lui, les chrétiens pressés, qui courent après tout ce qui passe, font l'effet d'imposteurs inconscients. Mais son idéal ne peut plus être le nôtre : son souci exclusif de la perfection individuelle, sa retraite, son éloignement des hommes, sa prétention de vivre dans la seule compagnie de Dieu et des anges, son inquiétude de son salut, sa charité même nous paraissent les formes raffinées de ce haut égoïsme qui retire les saints, les savants et les sages dans leurs spéculations ou dans leurs rêves.

Sans le soupçonner, le bon religieux rapporte toutes ses vertus à lui-même : « Pour jouir de la paix et d'une véritable union avec Dieu, *il faut que vous vous regardiez seul et que vous comptiez pour rien tout le reste* » (II, 5). Sous ces aspects multiples, de la cellule du moine au laboratoire du savant, de l'atelier de l'artiste au cabinet du philosophe, le mysticisme est la grande tentation. On veille sur son âme, on éloigne d'elle tout ce qui l'humilierait, on la nourrit de belles formes, de belles pensées et de beaux sentiments, on la revêt de pureté et de sagesse et, ainsi parée, on la mène dans la meilleure compagnie, dans le paradis de Dieu, qu'emplit le chœur des anges, dans le ciel intelligible de la Vérité, de la Beauté, qu'habitent, sereines, les idées et les lois.

Cette morale n'est qu'un art de mutiler la vie, sous prétexte de n'en garder que les formes les plus hautes. Il faut accepter la vie et la vivre tout entière. Notre morale est vaillante et simple ; il lui arrive d'avoir les mains calleuses, et elle se résigne à la mauvaise compagnie, je veux dire à la compagnie des hommes. Elle n'est pas toute la contemplation du parfait et de l'éternel, elle affronte le spectacle du mal et de la laideur pour les combattre et pour en triompher. Elle ne se tient pas les mains toujours croisées dans l'attitude de la prière, elle manie les rudes outils, elle travaille, elle retourne la terre pour lui confier la semence des moissons de l'avenir.

Si l'Imitation de Jésus, telle que put la rêver un moine du treizième siècle, a subi cette loi du temps à laquelle rien d'humain ne résiste, Jésus lui-même ne reste-t-il pas aussi vivant dans ses paroles et dans ses actes, avec le privilège divin de l'éternelle jeunesse ? Si

les vieux livres, qui édifièrent les chrétiens d'autrefois, ne font plus guère qu'amuser la curiosité des érudits les Évangiles ne restent-ils pas le livre par excellence, le livre auquel notre sagesse nouvelle n'a rien pu enlever de son charme et de son efficacité morale ?

Le respect des croyances qu'on ne partage pas ne peut aller jusqu'à l'obligation de se mentir à soi-même et aux autres. Je n'ai point à entrer dans le détail des beaux travaux de l'exégèse moderne à faire la part du mythe, de la légende et de l'histoire, à chercher à quelle date, dans quelles circonstances, sur quels documents nos Évangiles ont été composés. Je les prends simplement, naïvement, tels qu'on nous les donne, sans m'embarrasser des problèmes complexes que soulève leur composition, et, en face des textes, exerçant mon libre jugement, je me demande ce que leur laissent de vérité et d'action possible sur les âmes les progrès de la science et de la conscience humaine.

On lit moins les Évangiles qu'on ne les célèbre. Prenez un des synoptiques ; en le lisant, effacez ce qui désormais nous laisse indifférents ou même blesse notre conscience, les généalogies, les miracles, telle ou telle parabole, effacez encore les petits contes, qui, greffés plus tard de poésie et d'images charmantes, amusent la fantaisie, vous serez surpris de voir le petit volume se réduire à quelques pages. Mais si peu que nous sachions de l'histoire réelle de Jésus de Nazareth, de ces pages se dégage une figure morale dont le charme ne cessera pas d'agir, une pure conscience qui, dans sa candeur géniale, au delà des préjugés de sa race et de ses propres illusions, découvre et nous révèle le secret de toute conscience humaine.

(*A suivre*) GABRIEL SÉAILLES.

Un rêve bien curieux (1)

Il y a des exemples absolument frappants d'informations complexes reçues pendant le sommeil ; informations provenant d'une donnée sans doute présente à l'esprit de veille, avec quelque chose

(1) Myers. *Human Personality*. VLI. p. 373.

de plus que l'intelligence normale. Plusieurs faits de ce genre ont été recueillis par le professeur W. Romaine Newbold, de l'Université de Pensylvamie, et publiés sous ce titre : « Raisonnements subconscients » dans les Proceedings S. P. R. vol. XII, page 11. En voici un extrait :

Le Dr Herman V. Hilprecht, professeur d'assyrien à l'Université de Pensylvanie, travaillait pendant l'hiver 1882-83, avec le professeur Friedrich Delitzsch, et se préparait à publier un texte et traduction de l'inscription d'une pierre de Nebuchadnezzar I. Il acceptait alors l'explication donnée par le professeur Delitzsch du nom de Nebuchadnezzar *Nabû-kudûrru-usur* : « Nebo protège mon œuvre de constructeur ».

Une nuit, après avoir travaillé tard, il se mit au lit à 2 heures du matin. Après un sommeil quelque peu agité, il s'éveilla avec la pensée que ce mot devait être traduit : « Nebo protège ma frontière ». Il avait vaguement la conscience d'avoir travaillé à son bureau en rêve, mais ne pouvait se rappeler les détails qui l'avaient amené à cette nouvelle traduction.

En y réfléchissant, étant éveillé, il vit de suite que *kundûrru* (frontière) pouvait être dérivé du verbe *kadâru* (enclore). Il publie cette traduction qui a été universellement adoptée depuis.

Je cite cet exemple d'un type familier, intéressant à considérer avec le curieux rêve suivant ; il me fut raconté fort peu de temps après être arrivé. Voici la traduction de la lettre écrite en allemand par le professeur Hilprecht : « Un samedi soir, au milieu de mars 1893, je m'étais beaucoup fatigué, comme les semaines précédentes, en vaines tentatives pour déchiffrer deux petits fragments d'agate que l'on supposait provenir de bagues babyloniennes. Ce travail était d'autant plus difficile que les fragments ne présentaient que des restes de caractères et de lignes ; que des douzaines de semblables petits morceaux avaient été trouvées dans les ruines du temple de Bel à Nippur, avec lesquels on ne pouvait rien faire ; de plus je n'avais pas vu les originaux, mais seulement un croquis exécuté par l'un des membres de l'expédition envoyée par l'Université de Pensylvanie à Babylone.

Je ne trouvais pas autre chose que ces fragments, étant donné

l'endroit où ils avaient été trouvés, et les particularités caractéristiques des caractères cunéiformes conservés, encore visibles, remontaient à la période Cassite de l'histoire Babylonienne (environ 1700 — 1140 avant J.-C.) De plus, comme le premier caractère de la troisième ligne du premier fragment semblait être K. U., j'attribuais ce morceau, avec un point d'interrogation, au roi Kurigabzu, et je plaçais l'autre fragment sur le livre où j'inscrivais les pièces nonclassables, avec les fragments cassites impossibles à classer. J'en avais les preuves, mais j'étais loin d'être satisfait ; tout le problème passait et repassait devant mes yeux pendant cette soirée de mars, avant que je puisse me décider à mettre mon approuvé sous la dernière correction du livre. Je n'arrivais pas à une conclusion.

A minuit, complètement épuisé de fatigue, j'allai me coucher, et m'endormis aussitôt. Je fis alors le remarquable rêve suivant : Un prêtre des anciens temples de Nippur, grand, d'une quarantaine d'années, vêtu d'une simple abba me conduisit dans la salle des trésors du temple, du côté sud-est. Il vint avec moi dans une chambre petite, basse de plafond, sans fenêtres, dans laquelle était un grand meuble en bois ; des fragments d'agate et de lapis-lazuli jonchaient le sol. Le prêtre me dit : « Les deux fragments que vous avez publiés pages 22 et 26 se tiennent, et ne sont pas des bagues.

Le roi Kurigalzu (1300 avant J. C.) envoya au temple de Bel plusieurs objets d'agate et lapis-lazuli, parmi lesquels un cylindre votif en agate gravée. Puis, nous, prêtres, reçumes précipitamment la commande de faire une paire de boucles d'oreilles en agate pour le dieu ; nous étions dans un grand embarras, n'ayant pas d'agate prête à être travaillée. Nous ne trouvâmes pas autre chose à faire que de couper le cylindre votif en trois morceaux, cela formait trois anneaux, portant chacun un fragment de l'inscription originale. Les deux premiers anneaux servirent de boucles d'oreilles au dieu, les fragments que vous avez trouvés en proviennent. Si vous les rapprochez, vous trouverez la confirmation de mes paroles. Mais vous n'avez pas trouvé dans vos fouilles, et ne trouverez jamais le troisième morceau. » A ce moment, le prêtre disparut. Je m'éveillai aussitôt et racontai mon rêve à ma femme.

Le lendemain matin, le dimanche, j'examinai les fragments, et

à mon grand étonnement trouvai tous les détails du rêve vérifiés, autant que je pouvais le faire avec ce que j'avais en mains. L'inscription originale sur le cylindre votif se lisait ainsi :

Au dieu Ninib, fils
du dieu Bel
Son Seigneur
Kurigalzu
pontife du dieu Bel
L'a offert.

Le problème était ainsi résolu. J'écrivis dans ma préface que j'avais découvert trop tard que les deux fragments avaient fait partie d'un seul morceau, je fis les changements nécessaires à la table des matières ; les planches pour la reproduction étant déjà faites, je plaçai au bas de chacune une courte référence les rapportant l'une à l'autre. »

Le prof. Hilprecht commente de la façon suivante les paroles du prêtre au sujet du cylindre votif ; il y a peu de ces cylindres votifs ; je n'en ai jamais vu que deux.

Ils ressemblent beaucoup à ce que l'on appelle les cachets cylindriques, mais habituellement, ils n'ont pas d'ornements gravés, et l'inscription n'est pas inversée, puisqu'elle ne doit pas servir à imprimer de sceau, mais est écrite comme elle doit être lue. »

Mme Hilprecht m'a écrit ce qui suit :

« J'ai été réveillée par un soupir, ai entendu le professeur sauter de son lit, et l'ai vu courir dans son cabinet de travail, d'où je l'ai entendu crier : « C'est cela ! c'est cela ! » Devinant ce qui arrivait, je le rejoignis, et il me raconta son intéressant rêve. »

On pourrait croire à une divergence entre les récits précédents : le professeur dit avoir vérifié son rêve le dimanche matin : Mme Hilprecht dit qu'il l'a vérifié, aussitôt réveillé. Les deux versions sont exactes, le professeur avait sur son bureau une copie des dessins qu'il examina de suite, et le lendemain matin, il courut à l'Université, voir la copie faite directement d'après l'original.

Au moment où le professeur me raconta son rêve peu de temps après l'avoir fait, il s'élevait une difficulté qu'il ne pouvait expliquer. D'après les mémoranda en notre possession, les fragments

étaient de couleurs différentes et ne semblaient pas avoir appartenu au même objet. Les morceaux originaux étaient à Constantinople, et c'est avec impatience que j'attendis le retour du professeur parti pour cette ville pendant l'été de 1893. Je traduis la lettre qu'il m'écrivit alors.

Novembre 1895.

En août 1893, je fus délégué par le comité de l'expédition babylonienne pour aller à Constantinople cataloguer les objets venant de Nippour et conservés au Musée impérial. Il était pour moi du plus grand intérêt de voir ces objets, à cause de mon rêve. Halil Bey, directeur du Musée, intéressé par ce que je lui racontais, m'ouvrit aussitôt toutes les cases de la section babylonienne et m'aida dans mes recherches. Le Père Scheil, un Assyriologue de Paris, qui avait examiné et arrangé les objets trouvés devant moi lors des fouilles n'avait pas supposé que ces deux fragments se tenaient, et les avait placés dans des cases séparées. Aussitôt que je les trouvai et les rapprochai, la vérité de mon rêve me fut démontrée. Le cylindre votif était en agate finement veinée et la scie du tailleur de pierre avait divisé l'objet de telle sorte qu'une veine blanchâtre apparaissait seulement sur l'un des fragments et la plus large surface grise sur l'autre. C'est ainsi que j'expliquai au Dr Peters l'aspect discordant des deux fragments. »

Le professeur ne peut dire quel langage le prêtre employait en parlant. Il est certain que ce n'était pas de l'assyrien, et pense que c'était de l'anglais ou de l'allemand.

Il y a deux points spéciaux intéressants dans ce cas : le caractère de l'information donnée, et la forme dramatique du rêve. Les points apparemment nouveaux comme renseignements étaient :

1° que les fragments avaient fait partie d'un seul objet ;

2° que c'étaient les fragments d'un cylindre votif ;

3° Que le cylindre avait été offert par le roi Kurigalzu ;

4 Qu'il était dédié à Ninib ;

5° Qu'on en avait fait une paire de boucles d'oreilles ;

6° Que la « chambre du trésor » était située au côté sud-est du temple.

Une analyse consciencieuse nous prouvera qu'aucune de ces révé-

lations ne se trouvait en dehors de ce que pouvaient atteindre les possibilités de raisonnement employé chaque jour par le professeur. Parmi les associatives conséquences possibles de l'écriture sur un fragment, quelques-unes de celles gravées sur l'autre étaient subconsciemment comprises, l'attraction de ces éléments identiques amène les pièces séparées à une juxtaposition mentale, précisément comme les pièces d'un « jeu de patience » en pensée. A l'état de veille la dissemblance des couleurs empêche toute tendance de la part des opérations associatives de les réunir, mais dans le sommeil cette différence des couleurs semble avoir été oubliée — elle n'est pas mentionnée —, et l'assimilation a lieu (1).

Le second point est plus curieux, mais n'est pas inexplicable, car aussitôt que les fragments sont apportés mentalement en juxtaposition, ce qui existe de l'inscription devient lisible assez pour suggérer le caractère original de l'objet. C'est vrai aussi pour le troisième et le quatrième point. La source du cinquième n'est pas aussi claire.

En examinant les originaux, le professeur Hilprecht est convaincu, par la dimension du trou resté visible sur les fragments, qu'ils n'ont pas pu servir de bagues, et qu'ils ont été employés comme boucles d'oreilles, mais la description écrite qu'il a devant les yeux au moment de son rêve, ne lui amène pas cette idée en vue.

Cependant, ces boucles d'oreilles ne sont, dans tous les cas, pas des objets rares. Le professeur Hilprecht à l'état de veille aurait pu faire cette supposition (2) et dans le cas du manque de confirmation positive, il serait hardi de l'attribuer à un pouvoir supernormal.

Le dernier point est plus intéressant. Lorsqu'il me raconta ce rêve, le professeur Hilprecht se rappelait vaguement avoir entendu dire au Dr Peters, avant ce rêve, que l'on avait découvert une cham-

(1) Si la subconscience est plus intelligente, plus capable d'assembler des matériaux épars, si, de plus, la mémoire est plus étendue qu'à l'état normal, comment se fait-il qu'elle oublie la différence de couleur des deux fragments ? Cette soi-disant explication nous paraît fort alambiquée. (Note de la Rédaction).

(2) Peut-être, mais le fait certain, c'est qu'il n'y a pas pensé du tout. (N. d. l. R).

bre dans laquelle se trouvaient les restes d'un coffre, meuble en bois, et que le sol était parsemé de fragments d'agate et de lapis-lazuli. Naturellement, il n'existait plus ni murs ni plafond. Toutefois, il ignorait l'emplacement de cette salle. Je lui conseillai d'écrire au Dr Peters pour lui demander si l'information donnée en rêve était bonne et s'il lui en avait parlé précédemment.

Le Dr répondit que l'indication était correcte, ajoutant qu'il avait parlé de tous ces faits au professeur Hilprecht en 1891, qu'il pensait même lui avoir remis un dessin indiquant la place de cette chambre au temple. Le professeur Hilprecht n'a aucun souvenir de cela. Il pense que plutôt le Dr Peters lui en aura parlé, mais il affirme que si un tel plan lui avait jamais été remis, il l'aurait conservé et le trouverait parmi ses papiers. C'est un point sans importance, toutefois. Nous ne pouvons certainement pas regarder cette situation de la chambre du trésor comme donnée par des moyens supernormaux.

*
* *

Comme on le voit, les explications des psychologues ne sont pas toujours d'une clarté limpide. C'est un amas d'hypothèses qui témoignent plus d'imagination de la part de l'auteur, qu'elles n'implantent la conviction. En somme, il y a assez de points inconnus dans l'état normal, et révélés par le personnage du rêve, pour que nous puissions admettre, comme aussi probable, une intervention étrangère à l'esprit du dormeur. Il est utile de signaler combien les critiques se contentent facilement lorsqu'ils échafaudent leurs théories, et combien ils se montrent sévères vis-à-vis des spirites qui ont au moins d'aussi bonnes raisons que les leurs pour croire, dans beaucoup de cas, à l'intervention des Esprits.

(*La Rédaction*).

Un avertissement sauveur

Le cas suivant (1) est encore explicable par la supposition que le moi subliminal du rêveur percevait les positions du navire et donna l'avertissement. M. Brighten est connu de M. Podmore qui partage l'opinion que tous ses amis ont de lui, c'est-à-dire que c'est un homme pratique, très sage, ne se laissant pas égarer par son imagination.

Proccedings S. P. R. vol. VIII, pag. 400.

M. Brighten écrit :

(1) Myers. Human Personnality, p. 386.

J'étais propriétaire d'un schooner de 35 tonnes, et en août 1876, par un temps très calme, je fis jeter l'ancre dans la Tamise, sur la berge N. en face Gravesend, car il était impossible, à cause de l'absence de vent, d'aller de l'autre côté.

Le courant étant excessivement rapide, à cet endroit, on laissa la chaîne très longue avant d'aller se reposer. J'avais un capitaine, trois hommes d'équipage et des amis à bord. Vers le matin, je fus réveillé dans ma cabine par ces mots dits à mon oreille : « Eveillez-vous, éveillez-vous, vous allez être abordé ». J'attendis quelques instants et me rendormis, mais fus tiré de mon sommeil par les mêmes paroles. Je mis quelques vêtements, et montai sur le pont : un brouillard intense nous enveloppait, la marée descendait rapidement, tout était calme et très tranquille, le jour commençait à poindre. Je restai quelque temps à marcher sur le pont, ensuite, je redescendis dans ma cabine, je me recouchai, mais fus encore réveillé par les mêmes paroles Je remontai sur le pont, et grimpai aux agrès afin de dominer le brouillard, je me trouvai bientôt dans une atmosphère claire, brillante, avec le brouillard comme une mer à mes pieds, et regardant autour de moi, je vis un grand navire arrivant directement sur nous.

Je tombai plutôt que je ne descendis, me précipitai au gaillard d'avant, et réveillai le capitaine qui accourut sur le pont ; en deux mots, je lui expliquai la situation. Il s'élança à la barre, fit démarrer fortement à babord : le courant rapide agissant sur le gouvernail maintint le bateau contre et en amont du courant, lorsque le grand navire passa à côté de nous, il ne nous aurait fait aucun mal, si son ancre qui pendait n'avait accroché notre chaîne, et faisant balancer ce bateau, l'amena contre le nôtre, ne nous causant, heureusement, que fort peu de dégâts. Je m'élançai sur le pont de ce navire, et réveillai des hommes qui se montrèrent ivres à différents degrés et voulaient stupidement laisser le bateau comme il était. A force de cajoleries, puis de menaces, j'obtins que quelques uns aillent au cabestan ; après quelques tours, leur ancre fut délivrée de ma chaîne. Le bateau nous quitta et jeta l'ancre un peu plus bas.

Je racontai ces faits à mon capitaine, et le jour suivant, je parlai

à mes amis de la voix qui avait causé notre salut. Je ne puis croire que c'était réellement une voix humaine, car en conséquence du brouillard, personne ne pouvait voir la position relative des vaisseaux, et il n'y en avait pas d'autres plus près de nous avant la distance d'un demi-mille en plus. Mes amis renoncèrent aussitôt à leur excursion, et demandèrent à être ramenés à Greenhithe.

W. E. BRIGHTEN.

J'étais un des passagers dans le voyage raconté ci-dessus, et M. Brighten nous raconta ces événements le lendemain.

ROBERT PARKER.

*
* *

De même, dans ce cas, pourquoi donner la préférence au moi subliminal pour l'explication, alors que l'intervention d'un esprit veillant sur les passagers et avertissant M. Brighten du danger est au moins aussi admissible. Un moi subliminal obligé de suggérer une hallucination auditive au moi normal, parce qu'il a pris connaissance, par clairvoyance, d'un danger, est véritablement aussi surnormal que l'action d'un esprit.

Si c'est une règle de bonne logique de faire intervenir dans une explication des facteurs connus, avant d'introduire l'hypothèse d'une action supra terrestre, il ne faut pas donner à cette forme de raisonnement une extension telle qu'elle-même devienne plus improbable qu'une action spirite, celle-ci étant démontrée d'une manière certaine dans un grand nombre de cas. Nous sommes donc, en réalité, en présence de deux théories pour rendre compte du phénomène : celle du moi subliminal, clairvoyant, et fabricant d'hallucination, ou celle de l'action spirite d'un Esprit. Nous choisissons ici cette dernière manière de voir, qui nous paraît beaucoup plus probable que la première.

Entretiens philosophiques

L'Evolution par l'éducation

La pensée est le résultat des idées innées ou des idées acquises par l'instruction et par l'expérience. La pensée est le moteur de l'action, conséquemment son importance est capitale, puisque c'est elle qui dirige l'homme dans ses travaux, dans ses entreprises et plus encore dans ses croyances.

Or les croyances sont le substratum qui soutient l'édifice que chaque être doit construire pour se créer une individualité. Nous l'avons déjà dit, l'ignorance engendre les ténèbres, l'ignorance est la grande cause de nos douleurs, de nos infortunes ; et plus un homme possède de lumière, plus vite il franchit les distances qui le séparent des mondes supérieurs.

Il est donc indispensable pour la marche ascensionnelle de l'humanité que celle-ci soit éclairée par la vraie lumière, c'est-à-dire qu'elle connaisse les lois immuables, éternelles, qui gouvernent l'Univers. Quand on comprend la loi et ses consequences, on la respecte puisqu'en la transgressant, fatalement on en souffre.

L'éducation est le moyen tout indiqué pour obtenir un résultat effectif ; c'est à ceux qui ont le courage de leurs opinions qu'incombe la tâche de battre l'erreur en brèche.

Les intelligences sont aujourd'hui trop développées pour se satisfaire des enseignements enfantins des Eglises. Si les naïfs, les âmes neuves, peuvent encore y trouver les forces nécessaires aux luttes de la vie, les esprits avancés n'y trouvent que le néant. La raison ne peut plus admettre les légendes bibliques comme vérité absolue ; les évangiles, qui renferment la haute morale du Christ, ont été tellement dénaturés par la tradition et la traduction, et cette sublime morale si peu mise en pratique par ceux qui l'enseignent, que pour beaucoup ils ont perdu le prestige qu'ils possédaient aux premiers siècles du Christianisme.

Qu'en résulte-t-il ? Une incrédulité complète. L'homme arrive à penser qu'il n'est que le résultat des forces inconscientes de la Nature ; que semblable au météore qui brille un instant dans le ciel, il disparaîtra comme lui ; que son existence est aussi éphémère que celle des plantes qu'il voit croître au printemps.

Mais comme il se sent cependant une intelligence qui le met au-dessus de ces choses, comme il est doué de passions, d'aspirations, il se jette à corps perdu dans tout ce qui peut lui procurer une jouissance, et il quitte la vie sans avoir fait un pas sur le terrain du progrès spirituel.

Il reviendra, répondront les spiritualistes... Oui il reviendra recommencer une existence douloureuse, peut-être encore inutile. Voilà

la plaie actuelle... Le remède est tout indiqué, et ce remède, c'est l'Evolution par l'Education.

Laissons de côté tous les vieux clichés qui ont été utiles à leur époque. Quand la créature humaine sortait du règne animal, elle était incapable de comprendre les hautes vérités. La métaphysique eût été pour elle ce qu'est l'algèbre pour des enfants ; elle avait besoin d'images, d'histoires fantastiques même, pour imprégner son cerveau de quelque chose qui pût s'y fixer. Les faits seuls pouvaient l'impressionner : l'idée n'était pas née...

Le temps a marché, des âmes déjà évoluées sont revenues ici-bas, les facultés psychiques ont paru : il est donc nécessaire de leur donner l'aliment qui leur convient.

Il faut détruire la routine, il faut saper l'erreur, démasquer les exploiteurs de l'humanité qui maintiennent l'obscurantisme pour leur seul intérêt personnel, car ce sont les entraves qui empêchent les âmes de prendre leur vol vers la lumière.

Le respect de la liberté individuelle est mal compris, mal interprété. Si un homme a le droit de vivre à sa guise, de penser comme il veut, lorsqu'il a atteint l'âge de raison, il n'a pas le droit de propager ses idées quand elles sont en désaccord avec le bon sens et avec les connaissances acquises, prouvées par les découvertes scientifiques. Voilà le danger de l'éducation des Couvents.

Les Religieux ne veulent pas admettre la loi évolutive ; selon eux il faut croire aujourd'hui ce que l'on croyait il y a deux mille ans, car « hors de l'Eglise pas de salut », formule abominable qui terrifie les esprits faibles et indigne les esprits éclairés.

L'ennemi le plus redoutable est l'intolérance religieuse, qui a fait verser plus de sang que n'importe quelle guerre. Le clergé dit qu'il enseigne la religion du Christ, et c'est en son nom qu'il a fait égorger des milliers de victimes et qu'il voue aux flammes éternelles tous ceux qui ne pensent pas comme l'Eglise. Il y a des millions d'êtres qui n'ont jamais entendu parler de sa doctrine, des millions nés sous des latitudes sauvages, et de par cette formule « hors de l'Eglise pas de salut », eux qui n'ont pas demandé l'existence doivent brûler à jamais.

Assez de pareilles aberrations. Le spiritualisme moderne a ouvert les portes du progrès, et celles-ci ne peuvent se refermer, car par ses découvertes la science confirme chaque jour les instructions que nous recevons d'En-haut.

Laissons les moines se flageller, vivre de racines, de mets grossiers, se vêtir de bure, ne pas se laver et se priver de sommeil, si cela leur convient ; nous n'avons rien à y voir. Mais ne leur confions pas nos enfants, ne laissons pas terroriser les générations nouvelles par des croyances aussi horribles qu'insensées d'un enfer éternel, d'un Dieu féroce, injuste, qui prédestine les uns au Paradis, les autres aux supplices.

Les peuples ont fait leur Dieu à leur image et lui ont prêté leurs instincts plus ou moins cruels. Non, le vrai Dieu n'est pas le Jehovah des juifs ordonnant le massacre des Amalécites, ni le Moloch des Chananéens exigeant l'immolation des vierges, ni le Siva et la Kali impitoyable des Indous, ni le sanguinaire Djaggernatt — écrasant sous son char ses adorateurs.

Le vrai Dieu, celui du Spiritualisme est l'Essence, dont tout émane, il est le Soleil infini qui éclaire tous les Univers ; il est l'amour, la justice, l'intelligence, la bonté, la perfection suprêmes.

Il se manifeste par ses œuvres, il parle à ses créatures par la voix de la conscience ; ses lois sont inscrites dans toutes les manifestations de la Nature. Ce qu'il veut, c'est le bonheur du plus grand nombre, il ne châtie pas, il redresse, car la souffrance est un avertissement pour l'âme qui fait fausse route et non une vengeance. Tous les êtres sont créés pour être heureux sans exception, il n'existe ni privilégiés ni maudits, mais il existe une Justice Souveraine. « A chacun selon ses œuvres » sont des paroles de vérité.

Pour apprécier le bonheur, il faut savoir le conquérir par ses expériences : l'homme a donc la liberté de choisir la voie du bien ou du mal. Si les âmes suivent la ligne droite, leur évolution se fait sans douleur, si au contraire elles dévient du bon chemin, pour y rentrer elles souffrent.

Nous ne sommes que trop portés à juger l'infini des mondes

par ce que nous voyons sur notre minuscule planète, mais le spiritisme nous prouve que notre humanité est encore très arriérée, et qu'il y a des sphères où règnent la paix, la félicité, où vivent des êtres qui ne sont plus soumis aux instincts, aux infirmités des mondes inférieurs.

... Tels sont les enseignements que doivent recevoir les nouvelles générations. Ces enseignements sont les seuls vrais, ils satisfont la conscience et la logique.

Plus ou moins tous les êtres ont en eux le sentiment de la justice. Si une rivière existe, c'est que plus haut se trouve une source qui l'alimente : eh bien ! la source qui doit alimenter désormais l'idéalité de nos aspirations c'est notre Dieu, c'est le Dieu des spiritualistes !

Baronne C. de St-René.

Apports spontanés en Australie

Sous ce titre, le *Harbinger of Light* de janvier publie une nouvelle série de faits que nous croyons intéressant de faire connaître et que nous transmet le *Light*, en les faisant précéder de la remarque suivante :

« *Harbinger of Light* donne la fin des comptes-rendus de phénomènes remarquables produits l'année dernière en présence de Bailey à Sydney, Australie Nous avons déjà cité quelques-unes des manifestations les plus frappantes et nous croyons que les suivantes paraîtront exceptionnellement intéressantes aux lecteurs de *Light*, car elles se sont produites spontanément, en pleine lumière du jour ou du gaz, tandis que le médium était soumis à la plus sévère surveillance et se trouvait à son état normal dans quelques cas. Comme précédemment les rapports sont rédigés par M. X .., bien connu de l'éditeur de *Harbinger of Light* et sont tous attestés par les signatures des témoins en présence desquels se sont produits ces apports ».

« Le 2 juin 1903, dit M. R..., j'étais chez M. X... et j'y rencontrai M. Bailey. Après quelques instants de conversation, je remarquai que M. Bailey entrait en trance. Le Dr Witcombe et plus tard l'indien Abdul, ses contrôles, causèrent avec nous de questions générales ».

« Au bout d'une demi-heure, le médium revint à son état normal. Eprouvant une sensation de froid, il se mit en face du feu et s'y chauffa les mains. Il enleva ensuite une de ses chaussures et constata que ses pieds étaient glacés. Il remit sa chaussure et reprit sa position devant le feu, en étalant ses mains en écran. Tout à coup, tandis que ses deux mains restaient ainsi largement ouvertes, on entendit quelque chose frapper le dossier en bois de sa chaise et je vis nettement une tablette de terre tomber à sa droite sur le parquet. Je la relevai en constatant qu'elle était notablement chaude. Elle portait un dessin sur sa face plate. Sur le côté droit du dossier de la chaise, je remarquai la trace incontestable du coup frappé par le corps en tombant ».

« Je considère ceci comme une excellente preuve de la médiumnité de M. Bailey, car il lui était impossible de lancer cette tablette, tandis que ses deux mains étaient étalées devant le feu. La porte de la chambre était close et nous n'étions que trois Je me tenais à côté du médium et aucun de ses mouvements ne pouvait m'échapper. M. X... était derrière moi et je me tenais donc entre lui et le médium, tandis que la tablette frappait le côté de la chaise le plus éloigné de nous. Dans cette situation il lui eût été impossible de lancer aucun objet dans la direction observée ».

L'oiseau appelé *la veuve*, apporté par Abdul le 4 juin, disparut mystérieusement, le 6 juin, de sa cage placée dans ma chambre. Dans l'après-midi, le médium, causant avec moi dans la chambre voisine de celle où se trouvait encore la cage vide, tomba tout à coup sous le contrôle d'Abdul. Miss L... une de mes amies, qui connaissait la disparition de l'oiseau, était également présente. En réponse à notre question, Abdul nous dit : « Selim a enlevé l'oiseau, craignant l'effet du froid sur lui. » Je le priai vivement de nous le rendre. Il répondit : « Je vais en parler à Selim ». Et tournant la tête il commença à parler dans une langue étrangère, avec beau-

coup de facilité, à son compagnon invisible pour nous ; puis il nous dit : « Selim va le rapporter ». Une minute plus tard il ajouta : « Il vient de le rapporter : vous pouvez aller vous en assurer ». J'y allai et je trouvai de nouveau l'oiseau dans sa cage ».

« Le samedi 6 juin 1903, vers trois heures et demie, Abdul contrôlant le médium dans ma chambre, me demanda de dire au médium de se procurer un serin, qu'il désirait porter à un ami dans l'Inde. Lorsque M. Bailey fut revenu à son état normal je lui fis la commission et il se hâta d'en aller acheter un. [Le rapporteur ne dit pas si le serin disparut.] Ensuite, tandis que je lui parlais, en me tenant en face de lui, j'entendis quelque chose tomber derrière lui et je trouvai à environ deux mètres un petit objet sur le parquet. C'était une vieille monnaie de l'époque des Ptolémées. Il lui eût été impossible de la jeter sans que je m'en aperçusse, car j'étais trop près et bien en face de lui ».

« Le mardi 9 juin 1903, à midi, le médium était avec moi dans ma chambre à coucher. Il était près de la fenêtre à laquelle il tournait le dos. Le Dr Witcombe prit son contrôle et dit que les Indiens voulaient apporter une rare et vieille monnaie de Perse. Il pensait qu'elle datait de la dynastie des Sassanides, environ 150 avant notre ère et que d'ailleurs le Dr Robinson nous donnerait des détails plus précis sur sa date. Abdul prit alors le contrôle : les yeux fermés, il traça de droite à gauche des caractères d'apparence arabe. Je remarquai qu'en les écrivant bien nettement avec un crayon émoussé et toujours avec les yeux énergiquement fermés, il suivait très exactement les distances entre les mots et les lignes. Il n'eut pas plus d'hésitation lorsqu'il dessina sommairement une tête recouverte d'un turban. Pendant que nous causions, nos genoux se touchaient et il tomba quelque chose à sa droite. C'était une monnaie d'argent épaisse et grande, qu'il déclara être précisément celle qu'il avait promise. La porte était fermée et personne autre que nous n'était dans la chambre ».

Suivent quelques récits d'apports, dus à d'autres témoins, que nous ne reproduisons pas pour éviter la monotonie. Tous se produisirent en pleine lumière, dans des maisons particulières ou des édifices publics, théâtres ou salons, et dans des conditions de contrôle suffisantes.

Pour la traduction : Dr DUSART.

Le préjugé scientifique

Comme toutes les collectivités, le monde de la science a ses préjugés et ils sont d'autant plus enracinés que les membres qui forment ce milieu ont une plus haute idée de leur valeur. Depuis longtemps déjà, des philosophes ont signalé cette morgue scientifique et les tristes effets qu'elle a produits. Des savants de haute envergure, des hommes véritablement géniaux ont été réduits au désespoir en voyant avec quel dédain le monde officiel accueillait leurs découvertes, justement quand celles-ci ouvraient des voies nouvelles à l'esprit humain dans son incessante recherche de la vérité. M. Gustave Le Bon, qui depuis quelques années s'est consacré à l'étude des radiations émises par tous les corps de la nature sous diverses influences, s'est heurté, lui aussi, au préjugé scientifique. Quoi ! ce petit médecin s'avisait de faire des découvertes en physique et de montrer qu'un officiel comme M. Becquerel s'était trompé sur la nature des rayons uraniques ! C'était intolérable, on le lui fit bien voir. Aussi M. Le Bon en arrive-t-il à écrire que « ce sont les expériences nouvelles qui font naître les idées nouvelles, mais que c'est uniquement par le prestige de celui qui les formule que ces idées s'imposent. »

« L'histoire des sciences montre facilement que cette assertion n'est en aucune façon un paradoxe. Les expériences les plus claires, les plus convaincantes en apparence, n'ont jamais constitué un élément immédiat de démonstration quand elles heurtaient les idées admises depuis longtemps.

« Galilée l'apprit à ses dépens, lorsqu'ayant réuni tous les professeurs de l'université de Pise, il s'imagina leur prouver par l'expérience que, contrairement aux idées alors reçues, les corps de poids différents tombent avec la même vitesse, sauf une petite différence due à la résistance de l'air. On se figurait à cette époque qu'un corps dix fois plus lourd qu'un autre tombe dix fois plus rapidement. L'expérience de Galilée pouvait sembler absolument concluante, puisqu'en faisant tomber en même temps du haut de la tour de Pise une petite balle de plomb et un lourd boulet du même métal, il montra que les deux corps arrivaient en même temps sur

le sol. Les professeurs se bornèrent à hausser les épaules et ne modifièrent nullement leur opinion.

« Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, mais le degré de réceptivité des esprits pour les choses nouvelles ne s'est pas sensiblement accru. Quand Ohm découvrit la loi qui immortalisera son nom, et sur laquelle toute l'électricité repose, il la publia dans un livre rempli d'expériences tellement simples, tellement concluantes, qu'elles pouvaient être comprises par un élève des écoles primaires. Non seulement il ne convainquit personne, mais un des plus influents savants de l'époque accabla Ohm de son mépris dans une grande revue scientifique, et traita ses expériences scientifiques de fantaisies parfaitement ridicules, démenties par l'observation la plus superficielle des faits connus. La réputation du grand homme en fut tellement atteinte *qu'il perdit la place qui le faisait vivre*, et fut fort heureux de trouver, pour ne pas mourir de faim, une situation de 1.200 francs par an dans un collège, situation qu'il occupa pendant six ans. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'on lui rendit justice et qu'on le nomma alors professeur dans une faculté.

« Robert Mayer fut moins heureux et n'obtint pas cette tardive satisfaction. Quand il découvrit la plus importante des grandes lois scientifiques modernes, celle de la conservation de l'énergie, il trouva à grand peine une revue qui consentit à insérer son mémoire, mais aucun savant n'y apporta la moindre attention, pas plus d'ailleurs qu'à toutes ses publications successives, y compris celle sur l'équivalent mécanique de la chaleur qui parut en 1850. *Après avoir tenté de se suicider, Mayer perdit la raison* et resta pendant longtemps ignoré à ce point que, quand Helmholtz refit de son côté la même découverte, il ne savait pas avoir eu un prédécesseur. Helmholtz ne fut pas plus encouragé, d'ailleurs, à ses débuts, et le plus important des journaux scientifiques de l'époque, *Les Annales de Poggendorf*, refusa l'insertion de son célèbre mémoire : « La conservation de l'énergie », le considérant évidemment comme une spéculation fantaisiste tout à fait indigne de lecteurs sérieux. C'est, comme on le sait, sur cette spéculation que toute la physique et la mécanique modernes sont bâties ».

Ces exemples justifient amplement les appréciations de Carl du Prel, le savant occultiste Bavarois lorsqu'il écrivait :

« Le côté brillant de l'histoire de la civilisation est l'histoire des sciences. Quand on réfléchit aux opérations, souvent merveilleuses, de la pensée qui amenèrent les découvertes ayant changé la face du monde, quand on considère la somme de savoir condensée et mise en ordre dans les livres d'études, on est très porté à avoir une haute idée de l'humanité.

« Mais l'histoire des sciences a aussi un côté très misérable. Elle nous montre que le nombre des esprits vraiment supérieurs a toujours été fort restreint, qu'ils eurent toujours à lutter pour faire accepter les découvertes faites par eux ; et enfin que les représentants scientifiques des idées alors régnantes n'ont jamais manqué de dénoncer comme s'écartant de la science tout ce qui s'écartait d'eux. Voilà une histoire qui n'a pas encore été écrite et qui contribuerait singulièrement à rabaisser l'orgueil des hommes.

« L'histoire des sciences ne doit pas seulement enregistrer le triomphe des idées nouvelles ; elle doit dépeindre aussi les batailles qui l'ont précédé et les résistances qu'ont toujours opposées les représentants scientifiques aux idées nouvelles... Une nouvelle vérité se découvre-t-elle ? Elle jaillit, semblable à un éclair, du cerveau d'un seul comme une révélation ; mais il y a, en face de lui, les millions de ses contemporains avec tous leurs préjugés. Celui qui a découvert une vérité se trouve devant cette écrasante difficulté de convertir tous ses adversaires et de faire table rase de tous les préjugés. La puissance de la vérité est sans doute grande ; mais plus elle s'écarte des idées régnantes, moins l'humanité est préparée à la recevoir et plus il est difficile de se frayer une route.

« Il en sera ainsi tant que l'histoire des sciences ne nous aura pas appris que de nouvelles vérités, alors précisément qu'elles ont une importance capitale, ne sauraient être plausibles, mais sont paradoxales ; que, de plus, la généralité d'une opinion n'est nullement une preuve de sa vérité ; enfin, que le progrès implique un changement dans les opinions, changement préparé par des individus isolés et qui s'étend peu à peu, grâce aux minorités.... Nous

ne devons jamais oublier que toutes les majorités procèdent des minorités initiales et que, par conséquent, aucune opinion ne doit être rejetée seulement à cause du faible nombre de ses représentants, mais qu'au contraire, elle doit être examinée sans préjugé aucun, car le paradoxe est le précurseur de toute nouvelle vérité. »

Les découvertes des propriétés du radiun qui bouleversent actuellement tout l'échafaudage des théories modernes de la physique justifient amplement ces vues si pénétrantes du philosophe germain.

« D'autre part, dit-il encore, le développement régulier des sciences ne se fait qu'à la condition d'y laisser un élément conservateur. Il faut donc que toute vérité nouvelle ne soit d'abord envisagée que comme une simple hypothèse ; plus elle est importante, plus sera long son temps d'épreuve que rien ne saurait empêcher. Ceux qui la découvrent doivent se dire qu'ils ne sont que des pionniers auxquels les colons succèderont peu à peu, car il est clair que celui qui est en avance de cent ans sur ses contemporains devra attendre cent ans avant d'être compris par tous. » (1)

Il en a été de même pour l'homéopathie. Cette action de substances diluées dans des quantités de liquide énormes semblait fantastique et contraire à toutes les données acquises. Comment croire qu'une dose infinitésimale aurait de l'action sur des corps matériels des millions de fois plus volumineux qu'elle ? C'était de la démence, de la fantaisie,et ce traitement ne pouvait avoir été inventé que par des charlatans. Voici qu'il faut déchanter.Lorsque la matière est à l'état atomique, elle jouit de propriétés nouvelles, très actives, que l'on ne soupçonnait pas jadis et qui sont peut-être la cause des effets remarquables produits par ce que l'on appelle les ferments métalliques.

*
* *

Les ferments métalliques

Le mot ferment a reçu, depuis son origine, une extension qui rend aujourd'hui sa définition assez difficile. Réservé d'abord aux infiniment petits d'origine animale ou végétale dont la présence dans certains

(1) Extrait de l'ouvrage *Les Frontières de la Science* de M. de Roches première série. p. 121

(2) Louis David. *Les ferments métalliques*. Journal Arts, science et Nature, et par *la Vie Nouvelle*.

des liquides organiques produit une transformation chimique : oxydation, dédoublement, réduction, on l'a appliqué ensuite à des substances organiques secrétées par les êtres vivants et capables d'une action chimique sur d'autres corps organiques ; ce sont les diastases, enzymes, appelés aussi ferments solubles.

Voici maintenant les ferments métalliques ou inorganiques ; ce ne sont pas les moins curieux ; certains métaux, comme le platine, l'iridium, l'or, l'argent, le cadmium, mis sous une forme spéciale, jouissent des propriétés des ferments solubles et même des ferments figurés, et produisent ou accélèrent certaines réactions chimiques sans apparaître dans le produit final et sans rien perdre de leurs propriétés.

Pour préparer ces ferments inorganiques, on met dans l'eau deux petites barres de métal à travers lesquelles on fait passer un fort courant électrique. Que se passe-t-il ? On ne le sait pas exactement. Toujours est-il que l'eau ainsi traitée, bien que n'ayant aucun des caractères d'une solution et ne laissant apparaître, même au microscope, aucune parcelle métallique en suspension, jouit de propriétés extrêmement curieuses. Par exemple, l'eau métallisée par l'iridium décompose le formiate de chaux en acide carbonique et hydrogène, tout aussi bien que le font certaines bactéries ; l'eau métallisée par le platine transforme l'alcool en acide acétique. L'eau métallisée produit encore l'inversion du sucre de canne, tout comme l'invertase et décompose le bioxyde d'hydrogène en eau et oxygène, comme le font certains ferments du sang. Le processus des réactions est le même avec les ferments solubles et avec les ferments métalliques ; la façon d'agir est identique.

La similitude d'action se retrouve dans les proportions relatives de ferment et de matière transformée. On sait qu'une petite quantité de ferment produit un travail de transformation considérable ; l'eau métallisée agit de même ; son action est hors de proportion avec la quantité mise en présence de la substance à dédoubler.

Mais il y a encore mieux : les ferments solubles, comme les ferments figurés, sont extrêmement sensibles à l'action de certains corps qui les paralysent et même les tuent : tels l'acide cyanhydrique, l'acide sulfhydrique ; il en est de même des ferments métalliques.

Si l'on ajoute à de l'eau métallisée par le platine une trace d'acide cyanhydrique (1 gramme dans 20.000.000.000 de grammes d'eau) l'action du ferment minéral est ralentie ; si l'on augmente la dose (1 gramme dans 2.000.000.000 de grammes d'eau), la vitesse de la réaction est diminuée de moitié. Si l'on prolonge l'expérience, on constate que le ferment reprend peu à peu son activité première, probablement par suite de la destruction de l'acide cyanhydrique par oxydation. Mais si la dose du poison est plus forte (1 gramme dans 1.000,000.000 de grammes d'eau) on ne

constate plus cette reprise d'activité, le ferment n'est plus paralysé, il est mort.

Les mêmes phénomènes se constatent avec les enzymes du sang.

Il serait téméraire d'expliquer actuellement cette similitude d'action entre les ferments organiques et l'eau métallisée, que l'on considère comme une solution colloïdale du métal mis en réaction ; mais les faits sont là, ils sont indéniables. Dire qu'il y a en jeu une force inconnue, analogue ou voisine de la force catalytique, n'explique rien, il faut attendre d'autres expériences.

Néanmoins, les faits actuellement connus sont extrêmement intéressants ; ils reculent la séparation entre les corps dits organiques et ceux dits inorganiques.

On le voit, la séparation entre la matière vivante et la matière brute devient de jour en jour moins profonde qu'on ne le croyait jadis et puisque de simples atomes invisibles aux microscopes les plus puissants, inertes pour les réactifs de la chimie possèdent néanmoins les mêmes pouvoirs que certains ferments vivants, il faut admettre que la grande parole d'Aristote est toujours vraie : que la nature ne fait pas de saut, et qu'il existe une continuité véritable entre tous les états de la matière, depuis celle dite brute jusqu'à celle organisée chez les être vivants. L'organisme humain fabrique, à sa manière, avec ses procédés particuliers ce que le savant réalise dans son laboratoire : les procédés diffèrent, le résultat est identique. La matière infinitésimale est proportionnellement douée d'énergies gigantesques. C'est dans ce domaine que se cachent les véritables réalités, les fluides, qui sont les moteurs universels et dont nous commençons seulement à entrevoir les merveilleux pouvoirs.

BECKER.

Communications Spirites

Appel aux Esprits supérieurs

O vous, dont le regard adoucit et console,
Le remords, la douleur,
Vous esprits indulgents dont la douce parole
Prend le chemin du cœur !

O vous qui prodiguez la tendresse profonde,
L'amour et le pardon
A tout être exilé de l'un ou l'autre monde
Pauvre, méchant ou bon !

O vous qui nous montrez la Foi, splendide étoile,
Phare libérateur !
Vous qui nous laissez voir l'espérance au long voile
Comme un ange sauveur !

O vous, toujours parfaits qui pardonnez sans cesse
Sans crainte, sans efforts .
O vous que n'atteint plus notre pauvre faiblesse
Esprits calmes et forts !

O lumineux esprits de ces sphères bénies
Où purs et radieux
Vous contemplez du ciel toutes les harmonies
L'éternité et Dieu,

Descendez un instant, et sur la pauvre terre
Abaissez un rayon.
Donnez nous votre paix, montrez-nous la lumière,
Ouvrez-nous la prison.

Signé : EDGARD POE.

Communication mécanique obtenue en juillet 1874 par Mme Krell à Bordeaux. L'auteur que nous connaissons bien, a réuni dans un volume trop peu connu, intitulé : *Les rayonnements de la Vie Spirituelle*, toute une série de dictées très variées comme inspiration et d'une grande portée philosophique ou morale. Nous aurons l'occasion de faire connaître à nos lecteurs quelques-uns de ces enseignements qu'il est toujours utile de méditer. (*La Rédaction*).

Vers l'Avenir

Suite (1)

55

Ainsi parla l'esprit de lumière et peu après Anne pénétra dans ma chambre. Sa présence ne réveilla pas les angoisses ni les craintes de la veille.

— J'ai passé une excellente nuit, répondis-je à ses questions, et j'espère tantôt partager votre repas.

— Le corps a vaincu le mal, me dit-elle, l'âme saura-t-elle en faire autant ?

— Je le crois. Jamais je n'ai eu de rêves plus réconfortants, de plus douces espérances. J'ai l'intuition d'un bonheur prochain et cela va hâter mon rétablissement.

— Nos craintes étaient vaines, fit-elle en souriant, les médailles, les scapulaires ont agi. Béni soit saint Joseph, mon recours dans les graves embarras, dans les peines. Le bon saint te conduira à l'église et tu recevras les sacrements pour remercier ces protecteurs célestes de leur intervention.

— Permettez-moi d'affermir ma guérison, mon corps doit être ménagé et mon esprit plus encore. Je veux récupérer des forces, posséder la plénitude de mes facultés pour me prononcer définitivement. Si je penchais vers la vocation religieuse, vous m'approuveriez d'être inébranlable, insensible aux pleurs de mon père, aux reproches de mon fiancé et de faire valoir mes droits à la communauté ?

— Assurément, chère enfant, dit Anne radieuse, une chrétienne doit tout abandonner pour le service du Seigneur. La vocation est une grâce, un effet de la bonté divine qui sauve des embûches du monde. Heureux ceux qui grossissent les rangs des élus !

— Vous m'approuverez donc de suivre l'impulsion de ma conscience. Je devrai avancer sans crainte, sans remords, sans recul possible, vers le cloître si telle est mon envie.

— Cette question est superflue, le bien est le bien. Jésus-Christ ordonne tous les sacrifices à ses fidèles.

— Le Christ ordonnait de distribuer ses biens aux pauvres et non de les amasser au profit des ordres religieux.

— Autre temps, autres mœurs. L'existence de ceux et de celles qui prient doit être assurée.

— Je vous fais cette concession. Mais changeons la proposition. Ad-

(1) Voir le n° de Février, p. 499

mettons — j'émets une supposition — que j'aie perdu la foi et que la vocation de la libre-pensée se développe en moi, devrais-je suivre l'impulsion de ce nouvel état d'âme ?

— Quelle question ! Quelle folie ! Tu repousserais ces malsaines velleités, effets d'une influence satanique.

— Vous ne m'opposez pas d'autres arguments !

— La vérité vient de l'Église, tout acte, toute pensée hostile à sa vitalité sont malsains, ne l'oublie jamais, Maïa.

— Je réfléchirai encore à cette solution avant de vous la notifier. Mais je ne veux d'ici là aucune discussion superflue.

— Tu exiges !... Quel langage !

— Nous sommes deux volontés en présence. Il peut y avoir lutte et pour que le combat ait toute sa valeur, il faut admettre l'égalité des moyens et le clergé ne la veut pas. Avant de discuter il enchaîne la raison,garotte la volonté et il entre en lice devant une victime sans défense, tandis qu'il ménage toutes ses forces, de là ses faciles victoires. Je ne suis pas de celles qu'on entraine à la vocation, comme un animal à la course. J'ai conscience de ma valeur intellectuelle et morale et je la maintiendrai par dignité et juste fierté.

— Hélas, mon enfant, tu manques à l'humilité, tu pèches par orgueil.

— Je suis libre, consciente et raisonnable et je dois aussi vous prévenir que si l'on cherchait à m'interner de force dans un couvent je serais bientôt délivrée.

— Seigneur ! Que dis-tu, Maïa !... Nous sommes incapables de pareilles choses.

— Vous en avez discuté avec le père Saint-Jean vos projets me sont connus dans leurs moindres détails, aussi n'entrerai-je plus dans un couvent ni dans une église avant que...

— La garde-malade t'a induite en erreur, elle a mal interprété certaines paroles dites dans ton intérêt.

— La garde asservie à l'obéissance passive, n'oserait enfreindre les ordres de ceux qui la font vivre. C'est un esprit obtus,une âme enfantine. Ne l'accusez pas, n'y touchez pas !

— Nous attendrons, mon enfant, mais.... comment supposer de pareilles actions !... Nous voulons te sauver, rien de plus et l'Eglise, bonne mère, châtie dans l'intérêt du coupable.

— Le droit du châtiment en matière de foi est du ressort de Dieu seul. Lui seul peut connaître la puissance du doute et la force des convictions. Au-dessus de la justice civile et ecclésiastique doit être une justice divine impartiale qui donne à chacun selon ses œuvres !!

Anne atterrée me regardait, se demandant évidemment où aboutirait cette controverse et elle me quitta en laissant la garde-malade dans une pièce voisine et je ne pus faire un pas sans être surveillée.

Je vis quelles embûches dressaient ces saintes gens, je ne pouvais mettre aucune lettre à la poste ni échanger un mot avec qui que ce soit. Je ne quittai ni jour ni nuit la clef du meuble où je cache ce journal et un peu d'argent pour le cas où je devrais fuir

J'avais parlé d'instinct, j'étais éclairée et sauvée au moins pour quelque temps. Je comprenais aussi qu'il faut arriver à une séparation quand l'entente de sentiments et de croyances n'existe plus. Je résolus de ménager mes forces, d'éviter tout nouveau sujet de peines. En peu de jours je fus capable de marcher, de me promener au jardin et le soir j'eus la joie de recevoir le précieux afflux fluidique. Ma main entraînée par la force occulte traça ces lignes :

56

Parabole

Un homme solitaire prétendait devenir un saint et passer de la terre au ciel sans avoir souillé son âme. Les fruits et les légumes suffisaient à sa nourriture. Il priait sans cesse et se conformait à tous les rites de sa religion. Des vieillards, ses anciens maitres, l'avaient amené à la pratique des vertus et il espérait arriver à la fin de sa vie sans avoir causé de préjudice à qui que ce fût, sans avoir suscité la plus légère discussion.

Comme ce juste priait un soir, il vit un homme majestueux et resplendissant de beauté.

Tu te trompes, serviteur du Dieu de tes pères, dit l'étranger, la vertu, la grandeur d'âme n'atteignent pas leur puissance par l'isolement et la prière incessante. L'âme réellement élevée s'oublie, se dévoue pour d'autres âmes, la terre demande des ouvriers de bonne volonté et non des rêveurs repliés sur eux-mêmes.

— Noble étranger, mes ancêtres et les sages m'ont enseigné ceci : Rien n'est plus agréable à Dieu que les prières, le jeûne et les méditations.

— L'humanité traîne depuis sa naissance les erreurs, les faiblesses et les vices inhérents à la chair. Le juste doit ouvrir l'oreille à la vérité, car ses maîtres et ses ancêtres n'étaient pas infaillibles.

— Veuillez m'éclairer dit le solitaire.

L'étranger parla longuement et démontra au juste que les hommes pleins de défauts ne peuvent s'élever sans s'aider les uns les autres.

Sache donc, conclut-il, que l'homme isolé travaille seulement pour lui et qu'il ne saurait ainsi traverser l'immensité qui le sépare de la perfection et du créateur. Le travail fait en vue de sa propre personnalité ne peut produire de sérieux résultats. Les fluides du corps charnel restent flottants autour des solitaires et des mystiques. Ce fluide les enveloppe de voiles épais qui les isolent des autres hommes et ils ne peuvent s'élever à cause de ce poids. Ces liens, ces entraves obligent l'âme à subir de nouvelles et nombreuses incarnations.

« Tout au contraire, ceux qui sachant le bien et la vérité vont répandre les nobles pensées et éclairent leurs frères de misère, rompent les chaînes de l'esclavage charnel et se mêlent aux bons esprits, aux puissances bienfaisantes qui chassent les ténèbres et recherchent les esprits égarés.

« Je te le dis en vérité, quitte ces lieux, reprends le bâton de voyage, prodigue aux hommes les paroles d'espérance ; lutte, détruis l'erreur, aide tes semblables. Les hommes sont de tous les âges et ceux qui atteignent à la plénitude de leurs facultés doivent tendre une main secourable aux retardataires.

L'étranger disparut, le juste prit son bâton, sa calebasse et s'en fut vers la ville. Les vieillards qui l'avaient élevé le rencontrèrent et lui reprochèrent d'avoir quitté sa retraite.

Le solitaire se défendit en répétant les paroles de l'étranger, mais les vieillards s'écrièrent :

— Que viens-tu chercher dans le monde ?... Prends garde aux tentations, elles abondent parmi les hommes. Les vices ont élu domicile dans les grandes cités et tu peux encore succomber aux faiblesses humaines. Les pharisiens se riront de tes discours, les humbles t'écouteront à peine. Tu ne trouveras pas d'amis, personne ne te paiera de tes efforts. Pourquoi jeter les perles aux pourceaux ! Garde ta foi, tes prières, tes extases, elles te rapprocheront de la félicité.

Comme le juste voulait passer outre, ils ajoutèrent :

— Comment oserais-tu nous affliger en méconnaissant notre expérience et en allant contre notre volonté ?

Tu dois obéir à ceux qui t'ont donné l'enseignement du bien. Si tu abandonnes l'ascétisme, nos larmes couleront et tes ancêtres gémiront dans l'autre vie de ta défection. Sur ton âme seule doivent porter tes efforts et ton attention.

Le juste restait indécis et les vieillards en profitèrent pour le ramener à la solitude où il retomba dans la prière et l'extase.

A l'heure dernière l'étranger reparut.

— Tu as craint les vieillards, tes anciens maîtres, dit-il, et tu es resté dans l'inaction par faiblesse et non par bonté Tu devais aider à la rénovation des hommes, tu as laissé ta tâche incomplète, tu as arrêté la croissance de ton âme. Cette âme si longtemps occupée d'elle-même dormira durant des siècles et renaîtra pour lutter en faveur d'autres incarnés.

« Le sommeil précède le réveil, le repos répare les forces et le travail est la nourriture de l'esprit» .

Ayant ainsi parlé, l'étranger se dissocia et le solitaire goûta le grand repos de la mort.

57

Parabole

L'homme reçoit en naissant une besace qu'il ouvre peu à peu, selon le développement de ses forces. A l'âge viril il connaît le contenu de sa besace et voit les biens qu'il apporte en ce monde.

Mais beaucoup d'hommes ayant étalé les fruits, les fleurs et les semences dévolus pour les besoins de leur existence se détournent dédaigneux de leur patrimoine et voyant des pierres chatoyantes, des fruits bizarres, s'en emparent comme d'un riche butin et commencent ainsi chargés le cours de leur existence. Ils se parent des pierres et se désaltèrent au jus des fruits, mais les chairs savoureuses de ces produits divers augmentent l'ardeur de la soif et la rendent intolérable.

Ainsi ces hommes vont d'etape en étape, rejetant ce qu'ils ont amassé au prix de mille fatigues. Toujours plus altérés, plus désenchantés, ils augmentent leur charge d'objets divers et leur corps est comme le miroir qui attire l'alouette aux jours d'automne et de printemps, les désirs l'assaillent sans qu'il puisse en satisfaire un seul.

Vers l'âge mûr l'homme s'arrête, se repose et se plaint amèrement... Le créateur a mis sur son passage des fleurs aux parfums trompeurs, des ruits malfaisants, dont l'âcreté vénéneuse le débilite. La vue de ces produits provoque son dégoût, les nausées le secouent et la satiété l'abat. Les pierres chatoyantes dont il s'était paré ont suscité la raillerie, le mépris des autres voyageurs. Il s'est complu à les amasser, il a passé sa vie à les assujettir autour de ses membres et il s'aperçoit qu'il ne possède rien. Plus pauvre qu'au début de sa course, cet homme maudit le créateur, jette l'anathème à la vie et pleure sur les déceptions de sa destinée.

Ainsi accablé sur le sentier, un de ces hommes vit venir à lui des voyageurs portant la besace, le bâton, et vêtus d'étoffe simples et blanches comme le lys.

Ils avançaient et dissertaient amicalement sur les biens de la terre. Leur visage reflétait la paix de leur âme !

Le malheureux couvert de pierres chatoyantes arrêta les voyageurs et s'écria :

— Comment se peut-il, qu'étant sur la route maudite de la vie, vous alliez ainsi paisibles et joyeux. Le calme et la paix émanent de vos paroles. A quelle source avez-vous abreuvé votre corps, de quels fruits l'avez-vous réconforté ?

— Notre besace contient des fleurs, des fruits et des semences, dit un voyageur, et nous y puisons pour entretenir notre vie.

— J'eus un bagage semblable, mais les fleurs me parurent trop simples, les fruits trop fades, je ne sus que faire des semences et je les abandonnai sur le bord de la route.

— Tu as abandonné les vrais biens !...

Le voyageur ouvrit sa besace, y prit une fleur aux simples pétales, la présenta au misérable, et ce parfum pénétrant le réconforta ; un autre prit un fruit, le dépouilla de sa coque et l'approcha des lèvres du malade qui sentit diminuer l'ardeur de sa soif et les douleurs lancinantes des ulcères, qu'avaient causés les fruits aux formes bizarres et à l'âcre saveur.

Puis se consultant, les voyageurs examinèrent le terrain, égalisèrent la terre et y déposèrent quelques graines.

Que faites-vous ? demanda l'homme aux pierres précieuses.

Nous semons la vérité et le bien, afin que ceux qui ont méconnu les dons du Seigneur rencontrent sur leur route de quoi apaiser leur soif, et quand de nombreux voyageurs auront agi ainsi, les fruits vénéneux disparaîtront et l'homme n'abandonnera plus les vrais trésors pour des produits malsains, pour des cailloux sans valeur.

— Je vous bénis pour votre charité,dit le malheureux, je vais me dégager de ces vains joyaux et chercher sur la route si des semences saines ont germé. Mais ne pourriez-vous m'emmener ?

— Nous le voudrions et ne le pouvons. Vous ne sauriez sans les fleurs et les fruits qui vous furent distribués au début de cette existence traverser les steppes, les déserts et les mers. Adieu, nous vous souhaitons courage et résignation !

L'homme resté seul, voulut se délivrer de la charge pesante de tant de pierres fines ; il comprit alors combien il est facile d'accumuler les faiblesses et les vices et combien il est pénible de les extirper, car les pierres chatoyantes s'étaient incrustées dans sa chair et chaque effort pour s'en délivrer lui causait d'intolérables souffrances.

Il resta sur le bord de la route espérant le passage de nouveaux voyageurs qui le réconforteraient d'une fleur et d'un fruit.

Parfois il passait des étrangers, ils s'arrêtaient ouvraient leur besace, offraient l'obole de la charité, mais ils ne pouvaient donner davantage. Hors de la besace les fleurs se fanaient et les fruits se desséchaient.

Bientôt, l'homme n'eut plus que le désir d'arriver au terme de son étape pour recevoir une nouvelle besace et pour agir comme ceux qui allégeaient son épreuve et le désabusaient des vains joyaux et des fruits vénéneux.

58

Ainsi me venait la lumière et je compris les paraboles. On ne peut à la fois servir deux causes opposées. Certaine de n'y plus revenir, je rejetais la foi de jadis et mon cœur fut à jamais fermé à ceux qui voulaient me ramener vers l'avenir.

Le père Saint-Jean chercha encore à discuter, je me dérobai.

Je ne recevais aucune lettre et j'allais demander asile à Mme Delorge quand ma cousine et son directeur vinrent me rejoindre au salon.

Ils insistaient pour connaître mes intentions définitives lorsque je vis sur le seuil mon père apparaître.

Quelle joie pure !... Quel profond bonheur !.. Je me jetai dans ses bras, j'abandonnai mon visage à ses baisers, je pleurai ma mère regrettée.

Anne et le père Saint-Jean ne se retiraient pas. Ils regardaient pâles et irrités cet échange de tendresse, cette éclosion de l'amour paternel et filial, ils écoutaient nos moindres paroles.

Mon père remarqua enfin la présence du prêtre et changea d'attitude. Assis en face de moi, il analysait mes traits, ma physionomie et cherchait à pénétrer mes pensées. Il remercia sa parente des soins qu'elle m'avait prodigués et lui demanda si mon départ ne lui causerait pas une peine trop vive.

— Le départ de Maïa me fera un grand chagrin, dit Anne, je l'ai élevée avec soin, j'ai veillé au développement de son cœur et de son esprit et je souffre de voir mon œuvre enrayée, mes efforts pour son avancement spirituel entravés.

— Je ne vous comprends pas, répondit mon père, que craignez-vous ? Ma fille a le regard franc et loyal d'une honnête femme, elle épousera le meilleur des hommes et vivra près de moi Quels dangers pourraient la menacer en de pareilles conditions ?... Quel mal pourrait naître en un semblable milieu ?

— Monsieur, dit le père Saint-Jean, en pesant ses mots et scandant ses phrases ; la vie matérielle, le bonheur du corps comptent certainement et je suis persuadé du bien-être et de la vie facile qu'aura votre fille.

« Mais au dessus des préoccupations des jouissances terrestres, il est des aspirations plus hautes, des obligations pressantes, des devoirs absolus. L'âme, essence de l'homme, compte seule pour le sage, elle est immortelle, son état d'éternel bonheur ou d'éternelle souffrance dépend de cette vie et il est très juste, très naturel que Mlle Anne se préoccupe du sort de cette jeune fille, du rôle qu'elle se prépare à remplir et de la voie dans laquelle vous l'engagerez. C'est plus important que l'amas d'une fortune et le choix d'un mari.

— Je vous écoute avec surprise, dit mon père, ma fille, dès à présent, est sous ma direction, sous mon égide. D'ici peu elle trouvera un autre appui, une affection plus douce encore chez celui qui attend impatiemment son union avec elle. Je ne vois quel souci peut vous causer cet état très naturel, très normal d'une jeune fille entrant dans la vie de la femme avec de pareils appoints.

— Pardon, dit le père Saint-Jean, votre réponse n'est pas appropriée à ma question. Je ne doute pas de votre sollicitude paternelle ni de l'affection du fiancé de Mlle Maïa, mais, je le crains, le bonheur matériel lui fera oublier les devoirs de la chrétienne et l'âme souvent se perd en ce milieu dont la foi est bannie et la religion absente.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

Ouvrages Nouveaux

Les Frontières de la Science

(2e Série)

Dans la plupart des sciences on se sert des faits déjà connus pour imaginer des théories qui les relient entre eux en les rattachant à des causes hypothétiques dont on déduit, par le raisonnement, des conséquences qu'on cherche ensuite à vérifier.

Quand ces conséquences ne se vérifient pas ou qu'on découvre de nouveaux faits ne rentrant pas dans les théories, ces théories deviennent caduques et il se passe souvent bien des années avant qu'on puisse en édifier d'autres.

Ce sont ces faits *irréguliers* que M. de Rochas, s'appuyant tantôt sur l'histoire, tantôt sur ses propres expériences, a recherchés dans le domaine des différentes sciences qui ont un rapport plus ou moins direct avec la science psychique.

Dans une première série publiée en 1902, l'auteur a donné d'abord une vue d'ensemble sur l'*état actuel de la science psychique* ; puis il a résumé toutes les recherches faites jusqu'à cette époque au sujet des différentes espèces de *radiations* qu'on découvre aujourd'hui bruyamment, bien que leur existence et leurs propriétés aient été signalées depuis longtemps par Reichenbach et ses disciples.

La deuxième série qui vient de paraître contient des études très complètes sur les localisations cérébrales, sur les *actions psychiques des onctions, des contacts et des émanations*, enfin un long article très curieux sur la *lévitation du corps humain*, accompagné de la reproduction d'une vingtaine d'anciennes gravures représentant des lévitations de saints.

Librairie des sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 2 fr. 50 pour la 1re série ; 3 fr. 50 pour la 2e série.

Somnambulisme et Thérapeutique

PAR

A. Barmond

Un volume in-8 de 140 pages

Cet opuscule, d'un modeste philanthrope, contient une étude intéressante, utile sur le somnambulisme et sur plusieurs sujets, naguère en grand renom.

Le lecteur savant ou profane, y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité,

principalement dans les pages relatant la **Thérapeutique de feue Mme Vve Kelsch, de Nancy** :

Thérapeutique originale dont l'efficacité égale la simplicité : *elle soulage toujours, guérit souvent, sans sortir des limites de l'hygiène.*

Elle se compose en grande partie de plantes médicinales, indigènes, inoffensives, si délaissées aujourd'hui.

« Les simples vivent de l'air que nous respirons, du sol qui produit nos aliments ; ils sympathisent avec notre sang, nos organes, *et possèdent tous les éléments de guérison* ». (Préface du livre).

Les preuves de ces assertions abondent dans la première partie du livre.

La seconde partie a pour titre :

Remèdes éprouvés de sources différentes

P.-G. Leymarie, libraire-éditeur, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, et chez tous les libraires.

Prix : 2 francs

Nécrologie

M. le Dr LIEBEAULT (de Nancy).

Le fondateur de la Psychothérapie, le Dr Liébeault, vient de s'éteindre à un âge avancé.

Ambroise-Auguste Liébeault était né à Favières (Meurthe), le 16 septembre 1823. Il avait fait ses études à la Faculté de Médecine de Strasbourg. Reçu interne au concours de 1848, il s'était fait recevoir Docteur le 7 février 1850. Sa thèse a pour titre : *Etude sur la désarticulation fémoro tibiale.* Strasbourg, 1850, il s'établit à Pont-Saint-Vincent. Mais, après une année de pratique, convaincu par le mémoire que venait de présenter le Dr Azam à l'Académie de Médecine, et frappé, d'autre part, d'un fait qu'il avait observé pendant son internat dans le service de son maître Gros (un sujet endormi saignant du nez quand on le lui ordonnait) il eut le courage d'ouvrir à Nancy une clinique gratuite pour le traitement par la suggestion. Pendant de longues années, jusque vers 1892, il soigna avec un dévouement sans bornes des milliers de malades dont il était la providence. Il fut traité d'abord de charlatan et d'imposteur, jusqu'au moment où le Dr Dumont, en 1881, puis les Prs Bernheim, Beaunis, Liégeois, etc., convaincus de la réalité des phénomènes observés, s'inspirèrent de la méthode du maître pour fonder l'Ecole de Nancy. Aujourd'hui la méthode de psychothérapie de Liébeault est universellement répandue et partout se sont fondés des instituts psychothérapiques : Celui d'Ams-

terdam, édifié récemment par le Dr van Renterghem, porte son nom. Mais Liébeault n'a eu ni les apothéoses publiques ni les récompenses officielles : *Il n'était pas chevalier de la Légion d'honneur* ! Seuls, ses élèves, — et les plus nombreux étaient étrangers — se sont réunis, en 1891, pour manifester en son honneur, et en 1902, pour apposer une plaque commémorative sur sa maison natale, à l'occasion du 79e anniversaire de sa naissance. Il avait été élu président d'honneur des 1er et 2e Congrès de l'hypnotisme. Liébault a développé ses théories et les a appuyées d'observations précises dans un gros volume, fruit de sa longue pratique : *Du sommeil et des états analogues considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique.* Paris, 1866, 535 p. ; dans son *Ebauche de psychologie.* Paris, 1873, 202 p. ; et dans sa *Thérapeutique suggestive. Son mécanisme. Propriétés diverses du sommeil provoqué et des états analogues*, 1891.

C'est un homme de bien et un savant modeste qui disparaît. Mais son nom restera sur la liste des *bienfaiteurs de l'humanité*, parmi ceux des INITIATEURS qui ont illustré la Science au XIXe siècle.

Anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec

Comme tous les ans, les Spirites fidèles au culte du souvenir se réuniront le dimanche 27 Mars, à deux heures de l'après-midi, au cimetière du Père Lachaise, autour du Dolmen où reposent les restes du grand initiateur. Des discours seront prononcés par différents orateurs. M. Boyer, secrétaire général de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* est chargé de recueillir les discours.

Le soir, à six heures, un banquet fraternel réunira les Spirites dans les salons du restaurant Cathelin, galerie Montpensier, au Palais-Royal. Prix de la carte du banquet 3 fr.50. Une soirée musicale sous l'habile direction de M. Fabre, compositeur, succèdera à ces modestes agapes familiales.

Ce qu'on découvrira

Les spirites connaissent de longue date l'existence des rayons N sous la dénomination d'effluves odiques.

La découverte d'un écran au platino-cyanure de Baryum, rendu

lumineux par la projection de ces effluves odiques détermina leur changement d'état-civil et leur présentation à l'académie. On sait peu de choses concernant le radium et moins encore concernant les rayons N.

Ils varient suivant l'état mental du sujet radiant, suivant ses contractions musculaires et, très timides de leur naturel, évitent avec le plus grand soin la lumière et les hauts parleurs...

C'est à peu près tout et ce sont là propriétés bizarres qui vous remettent en mémoire les plaisanteries intelligentes de quelques intelligences d'élite en face des phénomènes spirites.

« Nous n'admettons pas, nous confiaient ces intelligences, un « phénomène d'ordre physique qui se passe le plus souvent dans « l'obscurité et qui nécessite, pour se produire, un recueillement, « une attente morale dont la physique n'a que faire »...

« Produisez-nous ce phénomène sur une table de laboratoire, á « volonté, laissez-nous palper, scruter et emb...nuyer à notre aise « le fripon qu'est notre sujet, puis vous verrez... que nous ne ver- « rons rien...

— En ce moment ce sont les rayons N qui plaisantent en exigeant pour leur production l'obscurité et le silence !

L'obscurité passe encore, mais le silence !

On a calculé, je crois, la longueur d'onde des Rayons N et déterminé le peu d'influence d'un prisme sur leur trajet...

Quelque jour on nous dira que l'aimant exerce une action attractive ou répulsive sur ces mêmes rayons...

Que suivant les sujets « radiants » il y aura en présence d'un aimant « extériorisation » ou émission intense de rayons, ou bien arrêt du phénomène...

On nous dira que la présence d'un sujet radiant influe sur le pouvoir radiant, sur la radio-activité d'un autre sujet...

On nous dira que la volonté « radio-activité cérébrale » d'un individu influe sur le pouvoir radiant d'un autre sujet...

Puis, l'analogie guidant les recherches, on découvrira (le courant électrique transportant des atomes de matière) que les rayons X, N, Y, ou Z peuvent, eux aussi, transporter des atomes de matière placés sur leur passage...

On profitera de l'occasion pour découvrir l'action des médicaments à distance...

Puis un beau jour, Jour Béni des Dieux, on nous dira peut-être que la densité d'un corps radiant peut varier sous l'influence d'un autre corps radiant...

Que tous les corps sont radio-actifs...

Et on nous parlera de ces phénomènes tout à fait nouveaux, lévitations, apports, matérialisations qui n'existent à l'heure actuelle, comme chacun le sait, que dans l'imagination déréglée de ces hommes de peu de foi qu'on dénomme spirites !

Le Paysan.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le numéro de *Light* du 6 février 1904 est intéressant. Il débute par le récit de matérialisations qui ont eu lieu à Berlin, où, comme on le voit, les défenses de Guillaume II ne sont guère respectées par les esprits. Nous ne pouvons reproduire l'article, réservé au *Light* ; nous nous bornerons donc à dire que dans de bonnes conditions de contrôle, des esprits se sont matérialisés et dématérialisés, sous les yeux des assistants, le médium restant visible en même temps que les apparitions.

Sous le titre : *Plus étrange que la Fiction*, M. Thomas Mackensie raconte qu'ayant été obligé de coucher chez un de ses amis, celui-ci fut réveillé à plusieurs reprises par un rêve lui montrant un incendie. Le renouvellement du rêve les décida à faire une inspection minutieuse de la maison, sans trouver aucune trace de danger. Enfin la vision se précisant, son ami vit l'incendie dévorer une meule de foin dans la ferme de son frère, distante de cinq milles et demi. Ils s'habillent et se dirigent en toute hâte vers cette ferme, où ils ne trouvent d'abord aucune trace d'incendie, jusqu'à ce que, ayant sondé une meule de foin jusqu'à son centre, ils y firent pénétrer de l'air qui provoqua l'explosion des flammes de la masse qui se consumait d'abord lentement et ils eurent beaucoup de peine à sauver une partie de la ferme.

Depuis quelque temps les Anglais s'occupent beaucoup de Jeanne d'Arc et nous avons déjà signalé quelques-uns de leurs articles. Le vendredi 29 janvier dernier, M. T. Wake Cook fit devant les Membres et Associés de la *London Spiritualist Alliance*, une conférence sur la Grande Lorraine.

Il commence par dire que dans toute l'histoire on ne trouve aucune figure aussi remarquable que celle de Jeanne, car si on peut trouver des traits communs entre le Christ, le Bouddha et d'autres fondateurs de religions, le caractère et la vie de la Pucelle d'Orléans restent absolument uniques. Il en fait un portrait magnifique, raconte sa carrière merveilleuse et arrivé au terme de sa conférence se demande ce qu'étaient réellement l'Archange Michel et les deux saintes qui la guidaient. Il répond, comme nous l'avons déja fait ici à plusieurs reprises, que les esprits-guides de la grande patriote avaient dû prendre la seule forme qui pût les faire accepter d'elle et des membres du clergé appelés à l'examiner. « Nous devons, dit-il, considérer Jeanne d'Arc comme le plus grand médium et la plus grande spiritualiste qui fut jamais. Elle fut la personnification du patriotisme. » Il n'est aucun de nous qui ne soit prêt à signer un tel arrêt.

J. Stannard continue son analyse très détaillée du livre de M. Maxwell, que l'on voudrait voir dans les mains de tous les chercheurs sincères.

Le N° du 13 février contient une analyse de l'étude de M. Piddington sur la médiumnité de Mme Thompson, parue dans le fascicule XLVII des *Proceedings* S. P. R. Comme M. Myers, M. Piddington croit à la sincérité de la trance de Mme Thompson, niée par le Dr Hodgson et il explique l'opinion de ce dernier, en faisant observer que chez elle le passage de l'état normal à celui de trance est presque insensible et sans manifestations extérieures, tandis que chez Mme Piper, qui sert de type au Dr Hodgson, le début de la trance s'accompagne toujours d'une sorte de lutte et de malaise. Mais s'il la reconnaît comme de bonne foi, il hésite lorsqu'il s'agit de se prononcer sur l'origine des communications qu'il incline fortement à attribuer à l'inconscient du médium. M. Piddington reconnaît que quand Mme Thompson parle au nom du professeur Sidgwick, sa voix, ses manières, son style sont si extraordinairement ceux de Sidgwick, qu'il eût juré que c'était bien lui qui parlait, s'il n'avait pas eu connaissance de sa mort. Il en est de même lorsqu'elle écrit une communication signée de ce nom ; l'écriture est déclarée par le secrétaire, les parents et amis du mort, absolument identique à celle du professeur pendant sa vie terrestre. M. Piddington refuse néanmoins d'admettre l'action réelle de Sidgwick, sous l'admirable prétexte que Mme Thompson *a pu peut-être voir autrefois* un specimen quelconque de son écriture !! Faut-il discuter une telle hypothèse ? N'est-ce pas faire preuve de la plus aveugle crédulité que d'admettre qu'il aura suffi à une femme de voir une fois l'écriture d'un homme, pour pouvoir la reproduire avec une telle fidélité, qu'il soit impossible d'en faire la distinction ?

Des doutes ont également été émis sur la médiumnité de M. Husk. Plusieurs témoins dignes de foi viennent apporter des témoignages sérieux en faveur du médium attaqué. M. H. Blackwell cite particulièrement plu-

sieurs cas bien convaincants. Aussi comprend-on les regrets que suscite-son refus de se soumettre à une expérimentation scientifique raisonnable.

Sous le titre de : *Un cas de dématérialisation*, Mme Mary Mack Wall fait dans le *Light* le récit d'un phénomène observé dans un cercle rigoureusement privé, en présence du médium Williams.

« Pendant une séance obscure, deux ardoises lumineuses étaient déposées sur la table. Une apparition, que nous voyons fréquemment pendant nos séances et à laquelle nous avons donné le nom de *Mahatma* à cause de son aspect et de son costume, en prit un et l'approchant de sa tête nous permettant à tous de bien voir ses traits. Cette forme avait au moins six pieds de haut ; elle était enveloppée d'une draperie blanche très ample, mais laissait généralement voir ses traits à nu ».

« Avec sa permission je pris la seconde ardoise et l'approchai de la tête du côté opposé à la première, de façon à permettre à tous les assistants de voir très nettement tous les détails de la face. Au bout d'une minute l'apparition déposa sur la table l'ardoise qu'elle avait prise, croisa ses bras sur sa poitrine et commença à décroître peu à peu sous nos yeux et à la lumière de l'ardoise que je tenais et que je baissais peu à peu à mesure que sa taille diminuait. Enfin se trouvant presque au niveau du parquet, la tête disparut au milieu des flots d'étoffe blanche, qui ne tardèrent pas à s'évanouir eux-mêmes ».

« J'ai soumis ce récit à l'un des assistants, qui me l'a rendu en disant qu'il était conforme de tous points à ce qu'il avait vu. »

Philosophical Journal de San Francisco du 6 février contient l'article suivant : Le terrible incendie du théâtre de Chicago a été annoncé dans un rêve et a probablement sauvé la vie à une dame de Delphos.

Mme J. Flasen poeller de East Second Street était en visite chez sa sœur, Mme P. Lutinger, de Chigaco et se disposait à se rendre au théâtre Iroquois avec un certain nombre de dames. Elles étaient sur le point de sortir, lorsque l'une d'elles raconta que dans un rêve qu'elle venait d'avoir la nuit précédente, elle avait vu l'incendie dévorer le théâtre au second acte de la pièce. Frappées de cette prédiction, les dames renoncèrent à leur projet. La mère et la sœur de M. Lutinger assistèrent à la représentation et furent parmi les victimes.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE

On sait que c'est M. R. de Albertis qui accompagna le médium Politi à Paris et le présenta au colonel de Rochas pour les expériences peu concluantes de l'Ecole Polytechnique. Il avait jusqu'ici fait les plus expresses

réserves sur le caractère spirite des phénomènes observés en présence du célèbre médium. Voici maintenant ce qu'il écrit au directeur de *Luce e Ombra*.

« Aujourd'hui, au contraire, j'ai la très grande satisfaction de renoncer à ces réserves.

Depuis un mois et demi j'ai repris mes séances avec Politi, qui jouit de la meilleure santé et se trouve en possession d'une puissante médiumnité. Les crises d'obsession qui avaient fait obstacle, l'an passé, à nos expériences, ont pris fin. Il tombe en trance très facilement et les séances ont lieu au milieu du calme le plus parfait.

Dans la soirée du 5 janvier dernier, vers 10 heures et demie, en présence de ma femme, de sa femme de chambre et de moi même, j'obtins l'apparition de ma mère. Sa tête lumineuse se développa parfaitement. L'apparition dura environ trois secondes et toutes les parties de la figure étaient lumineuses. Je la vis de profil à la distance d'un mètre de moi. Il ne peut subsister aucun doute sur la réalité du fait : je l'affirme de la façon la plus formelle. Les personnes qui me connaissent, les éditeurs qui ont publié ce que j'ai écrit sur les questions spirites et l'ont accueilli en vantant le caractère sérieux de mes recherches, la sévérité de mon contrôle, peuvent être certaines, qu'aujourd'hui comme toujours je suis en pleine et entière possession du parfait équilibre de ma raison. Tant que je n'ai vu que des masses informes, je l'ai loyalement déclaré. Aujourd'hui je déclare de la façon la plus solennelle que j'ai bien vu ma mère, et *je suis absolument certain de ne pas m'être trompé et de n'avoir été victime d'aucune hallucination.*

Pendant cette séance du 5 janvier, ma mère se dirigea vers ma femme, elle l'appela à haute voix par son nom, la caressa et lui donna sur le front un baiser que nous avons tous entendu. Elle me dit simplement : Ciao ! comme elle le faisait toujours lorsque nous la quittions. Elle s'adressa spécialement à ma femme pour des raisons particulières qui n'auraient aucun intérêt pour des étrangers.

Voilà pourquoi je vois tomber les objections que j'opposais dans le passé aux croyances spirites.

Ma mère est morte, il y a 23 mois. Politi ne l'a pas connue et je ne possède aucun portrait d'elle. »

Signé : R. Dᵉ ALBERTIS.

Luce e Ombra, à la fin d'un long article sur le médium Bailey, de Melbourne, annonce que son voyage en Europe est désormais certain et qu'il sera examiné par la *Société des études psychiques* de Milan.

Dans ce même numéro de février, M. Niv. Olommut, dont nous avons déjà analysé les comptes-rendus de séances avec Politi, déclare que certaines personnes ayant émis l'hypothèse que le médium, dégageant un de ses pieds par le procédé de substitution si bien étudié à propos d'Eu-

sapia, avait pu agir sur l'étagère dont nous avons signalé les mouvements, il résolut de profiter de la première occasion pour provoquer la reproduction du même phénomène dans des conditions qui ne pussent laisser aucun doute.

En effet, Politi étant rentré à Rome à la suite d'un voyage à Pérouse, accorda une nouvelle séance chez M. Targhini, en présence des mêmes assistants qui avaient signé le précédent procès-verbal.

Cette fois, une lanterne d'un rouge très clair fut posée à un mètre et demi du médium. On vit d'abord s'agiter les divers objets contenus dans la chambre ; des bruits multiples se produisirent en même temps et enfin l'étagère qui était à un peu plus d'un mètre de distance, à la gauche de M. Olommut, fut prise comme de mouvements convulsifs, s'éloignant du mur, se dirigeant dans les sens les plus divers, tournant sur elle-même, venant près du témoin, puis s'en éloignant et, à moitié chemin, culbutant avec tous les objets qu'elle portait. Bientôt, comme reprenant des forces, elle se releva, pour retomber encore, se brisant en partie et s'agitant au milieu du tas formé par tout ce qu'elle portait. Tous les fragments de ces objets et l'étagère elle-même s'agitèrent comme mus par une force vivante, mystérieuse, tandis que dans la chambre les autres objets continuaient à s'agiter avec tapage.

« Pendant tous ces incidents, dit M. Olommut, je conservai le calme le plus absolu. Pendant environ *vingt minutes*, en pleine lumière, je pus m'assurer qu'il n'y avait aucune communication entre Politi et l'étagère ; que ses mains et ses pieds étaient tenus de telle sorte que le médium était dans l'impossibilite de s'en servir pour nous mystifier. Eût-il eu un pied libre, il n'aurait pu communiquer à l'étagère et au monceau d'objets accumulés à terre les secousses que j'ai signalées : tous les assistants l'ont affirmé sans réserve. Du reste, comment aurait-il pu secouer toute cette masse d'objets pendant *environ quinze minutes, tandis que d'autres objets s'agitaient simultanément dans toutes les parties de la pièce*? « Il n'y a pas ici de fils invisibles ! » s'écria le médium *en trance* et en même temps, saisissant ma main, il lui fit décrire un cercle et la promena du haut en bas, presque jusqu'au sol entre lui et le monceau d'objets en mouvement. Il se produisit encore d'autres phénomènes, tels que le déclanchement du réveil de la pendule, etc., mais je n'y insiste pas, pour ne pas me répéter. »

Signé : NIV. OLOMMUT.

Revue de la presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Constancia, de Buenos-Aires, consacre depuis de nombreuses semaines son article de tête au développement d'une discussion avec un père jésuite sur le Christianisme et le Spiritisme. Après avoir montré la part des hommes et des légendes dans les Evangiles et l'Ancien Testament, elle suit les altérations que le clergé catholique a fait subir à la doctrine du Christ, que l'on a peine à reconnaître au milieu des dogmes et des pratiques de l'Eglise.

Elle prouve d'autre part que les notions principales sur les relations entre le monde visible et l'invisible ont été admises presque de tout temps, non seulement par les religions anciennes et les philosophes, mais aussi par les Apôtres et les Pères de la primitive Eglise. Nous croyons que le vaillant journal de Buenos-Aires fait une excellente œuvre de vulgarisation, qui doit laisser une profonde impression dans l'esprit de ses lecteurs.

Dans *La Fraternidad*, de la même ville, A. Ugarte établit la concordance entre les faits et les opinions de tous les temps et de tous les pays avec les enseignements du Spiritisme. De nombreux articles signalent les progrès les plus récents de la science et en tirent des conclusions favorables au Spiritisme. Dans son article : *Matière et Esprit*, Raphaël Monagas célèbre avec une véritable éloquence la grande loi de l'Evolution.

Le n° de janvier de *Luz y Union*, de Barcelone, reproduit les discours et les poésies prononcés dans la fête infantile du 27 décembre 1903 dans les salons du groupe *La Buena Nueva*.

Dans le n° de février, M. Roso de Luna montre l'accord de la raison et de la science avec les enseignements du Spiritisme. M. Faustino Isona, dans son article sur la véritable liberté, dit : « Ce ne sera que quand nous cesserons de commettre des fautes, que nous cesserons de souffrir et alors seulement nous aurons le droit de nous proclamer vraiment libres ! »

Lumen, de Tarrasa, reproduit une étude très détaillée de G. Le Bon sur la Matière et son évolution. M. Victor Melcior continue son étude, commencée depuis de longs mois, sur les Etats Subconscients et les aberrations de la Personnalité. « Par conséquent, dit-il, en terminant cet article, notre réalité sentie, notre conscience ne peut se comparer à une page écrite, mais à beaucoup de pages formant un volume, dont chacune est une synthèse, un aspect sous lequel se révèle l'esprit, une manifestation de notre personnalité avec son autonomie particulière.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 20 février signale la collection de galets peints, trouvés par M. Piette dans la grotte du Mas d'Azil. Les signes peints sur ces cailloux seraient les premiers rudiments de l'écriture. Evidemment, il faut accueillir avec précaution les révélations sensationnelles en ce qui concerne l'ethnographie préhistorique, mais il ne faut pas non plus fermer les yeux volontairement et repousser les conjectures raisonnables que l'on peut former sur ce sujet.

Les hommes dont on a trouvé les marques d'activité et un squelette dans la grotte du Mas d'Azil, ont été appelés Aziliens et paraissent être de même race que ceux de Cro-Magnon. Ils auraient vécu, suivant les inductions très vraisemblables de M. Piette, un peu après la fin du Pléistocène, dans une période assez longue de transition qui précéda l'établissement stable de l'époque quaternaire. Cette époque serait postérieure à l'art glyptique, aux peintures et sculptures des cavernes, et manifestaient une certaine décadence artistique, selon M. Bernard Cook qui rapproche ces galets, ainsi amassés, des magasins de cailloux peints, rencontrés chez les australiens, très analogues, en effet et de caractères totémiques, c'est-à-dire religieux. Quoi qu'il en soit, M. Piette, à côté de dessins fort curieux, a relevé des symboles qui présentent une quasi identité avec d'autres signes connus des philologues, ces signes représentant les nombres et les lettres chez les Egyptiens, les Phéniciens et les Grecs primitifs.

Pour les lettres, M. Piette a relevé sur ses galets 11 signes tout à fait semblables aux lettres phéniciennes qui correspondent aux lettres grecques suivantes : Gamma, epsilon, upsilon, dzêta, hêta, têta, iota, xi, omicron, sigma et tau. En plus, ces Aziliens auraient eu le digamma des grecs primitifs (F) trouvé sur les galets du Mas d'Azil.

On a déjà trouvé bien des analogies curieuses dans l'étude comparée des racines des langues et des symboles primitifs de l'écriture. Mais cette source nouvelle qui apparaîtrait dans ces caractères symboliques et déjà abstraits, des temps préhistoriques, fixant l'origine de l'écriture dans des civilisations anciennes et peu connues, révolutionnerait bien des notions courantes. Ceux qui regardaient ces galets dans les vitrines de l'exposition de 1900 ne se doutaient guère qu'ils étaient peut-être en présence du premier alphabet inventé par les hommes.

La Société d'Etudes psychiques de Genève

a publié son rapport mensuel pour l'exercice de 1903. Le texte en a été

rédigé par M. Metzger avec sa clarté habituelle. Nous apprenons avec plaisir que Mme Rosca-Dufaure a été nommée présidente et nous sommes certains que la Société ne pourra que prospérer sous la direction de cet écrivain spirite, bien connu depuis de longues années par tous les militants de notre doctrine. Ce compte-rendu faisant l'analyse des conférences qui ont été données à la Société ne peut guère être résumé, il nous suffira de dire qu'en février Mme Hornung a lu une traduction d'articles du *Light* sur le Karma. En mars, M. Cuendet fait une analyse du livre de M. Delanne : *Recherches sur la Médiumnité*. En Avril, M. Flournoy parle du livre posthume de Myers Dans la séance de mai, Mlle Champury a entretenu la Société du livre de communications si intéressant de Mme de Watteville. En juin M. Perrot fait une étude sur le livre de M. Mœterlink *Le Temple enseveli*. En juillet, lecture du compte-rendu d'une séance avec Eusapia Paladino chez le comte Ruspoli et remarques de M. Gardy sur les hostilités de M. Podmore. En octobre, Mlle Champury traite du Ciel et de l'enfer suivant les idées nouvelles. Enfin en novembre et débre, examen d'un travail de M. Carrington, tiré des *Proceedings* sur la Médiumnité de Mme Piper. On voit par ce trop court exposé que nos frères de Genève occupent bien leur temps et se tiennent au courant de tout ce qui intéresse la science psychique.

Les Annales des Sciences psychiques

nous donnent cette fois la fin de l'esquisse historique publiée par M. E. Benett sur *La Société Anglaise de Recherches psychiques* traduite par M. Sage. Nous avons toujours écrit, depuis vingt ans, que lorsque les phénomènes qui constituent la base physique du Spiritisme, son assise expérimentale, seraient étudiés par la science, elle arriverait nécessairement aux conclusions énoncées par Allan Kardec il y a un demi-siècle, car ce sont celles qui se dégagent de l'étude impartiale des faits. Oui, il existe des Esprits et ce sont eux qui, dans le phénomène spirite pur, sont les agents qui produisent les manifestations.

Quelle que soit le genre particulier de faits que l'on étudie : typtologie, écriture mécanique, trance, apparitions matérialisées, etc., toujours on est en présence de l'âme des morts, malgré les dénégations intéressées de tous les sceptiques.

Devant l'entassement colossal des documents, il faut se boucher violemment les yeux pour ne pas être convaincu.

Dans ses conclusions, M. Benett dit qu'on a fait la preuve scientifique :

1° Qu'il existe d'autres voies que les cinq sens par lesquels la connaissance peut arriver à l'esprit humain ; en d'autres termes que la télépathie est un fait ;

2° Qu'un esprit humain peut agir sur d'autres esprits par des moyens non reconnus par la science jusqu'à ce jour ; en d'autres termes, que les

effets de la suggestion, de l'hypnotisme, de la psychothérapie représentent des groupes de phénomènes réels ;

3° Qu'il existe dans l'homme un royaume inconnu de facultés latentes, dénommé provisoirement « Le moi subliminal » ;

4° Que beaucoup d'histoires de hantise et d'apparitions diverses ont une existence réelle ;

5° Que, dans les recherches psychiques, le chercheur rencontre des *intelligences autres que celles des hommes incarnés*. Et il y a des preuves, — quoiqu'en petit nombre encore — *que la vie individuelle continue après la mort* et qu'une communication est possible entre ceux qui sont dans l'au-delà et nous.

Lorsque M. Benett parle du petit nombre de preuves de nos rapports avec l'au delà, il veut dire seulement de celles recueillies par la Société, dont les membres les plus éminents, les Hodgson, les Myers, les Hyslop, etc., n'ont guère étudié que l'écriture et la trance des médiums. Lorsqu'ils aborderont franchement ces recherches et les phénomènes de matérialisations, nous leur promettons une abondante récolte et la certitude absolue de l'immortalité pour tous les êtres.

La Revue Spirite

définit de la manière suivante le Dieu des Spiritualistes, d'après M. Grimard : « Dieu et l'univers se complètent et se réalisent l'un par l'autre, Plus de Déité vivant en soi, dictincte et isolée. A la place qu'usurpe ce fantôme,cete idole créée par l'homme pour être, ensuite,adorée par lui, il n'y a rien d'autre que le vrai Dieu, principe universel de tout être et de toute chose, le Dieu qui n'habite pas le ciel, mais que la terre et les cieux habitent, qui n'a d'autre demeure que l'immensité, d'autre durée que l'éternité, qui renferme l'espace et le temps, ne se distingue de rien mais enveloppe tout, l'Océan qui contient toutes les gouttes. Celui en qui nous avons l'être, le mouvement et la vie, l'être des êtres, l'unique ». M. Grimard explique en quoi cette conception diffère du panthéisme vulgaire qui ne serait qu'une superstition fétichiste si l'on croyait que tout est Dieu.

Dans sa causerie sur l'évolution religieuse, Senex trace le tableau des premiers âges du christianisme et montre que sans la conversion de Constantin, le christianisme divisé en sectes rivales aurait probablement disparu au moment de l'invasion des Barbares. Il croit que les ascètes ont joué un rôle utile, ce dont nous nous permettons de douter fortement, la mentalité de ces gens-là étant trop loin de l'esprit social pour qu'ils aient pu influer sérieusement sur la marche de l'humanité.

Le professeur Falcomer fait savoir que le médium Australien Bailey est arrivé de Melbourne à Venise pour être présenté à la Société d'Etudes psychiques de Milan, à laquelle il a promis une série de séances. Le Mé-

dium Bailey passera probablement quelques jours en France, ayant promis au colonel Rochas de se rendre chez lui, dans l'Isère, avec M. le professeur Falcomer.

L'Echo du Merveilleux

par la plume de M. Gaston Méry, prétend que le Spiritisme ne peut pas fournir la preuve expérimentale de l'immortalité, parce que les communications spirites ne peuvent, suivant lui, jamais être identifiées, un esprit quelconque pouvant toujours prendre le nom d'un vivant ayant existé sur la terre, les esprits voyant tout ce que nous faisons,et pouvant s'approprier sa personnalité. Qui ne voit combien cette hypothèse est invraisemblable ? Il suffiit de faire remarquer 1° Que tous les Esprits ne voient pas ce qui se passe ici-bas ; les uns parce qu'ils sont dans un état qui ne leur permet pas de se rendre compte de l'endroit où ils se trouvent,à plus forte raison de s'occuper de ce qui a lieu sur la terre ; les autres parce qu'ils ont dépassé le stade où l'esprit est rivé à notre ambiance terrestre ; 2° Parce qu'il faudrait supposer qu'à chaque humain est attaché un esprit particulier dont l'unique occupation soit de s'occuper des faits et gestes de cet incarné pour les enregistrer sans en oublier un seul, ce qui est absurde ; 3° Enfin parce que si un esprit a pu voir un événement auquel un humain a pris part, cela ne lui donne pas le caractère, les connaissances, le style de cet incarné. Or c'est à ces signes que l'on a recours pour identifier les Esprits.Nous croyons inutile d'insister.M.Gaston Méry se prétend impartial, mais comme dès le premier numéro de sa publication il nous a dit que sur ces matières il laisserait toujours le dernier mot aux théologiens, cela suffit à nous édifier sur sa prétendue critique impartiale.

La Tribune psychique

nous donne le compte-rendu de la conférence de M. le général Fix sur les faux médiums, faite à la séance du 7 février de la *Société française d'Etude des phénomènes psychiques*. Comme toujours elle est écrite avec soin et témoigne d'un ferme bon sens. A lire aussi un article très intéressant de Madame la Baronne de Staffe sur les songes. Citons ce rêve prémonitoire auquel celle qui l'a éprouvé a dû la vie :

« Une femme très raisonnable, pas nerveuse du tout, qui habite la campagne toute l'année, rêva qu'elle faisait un séjour dans une grande ville, qui lui était inconnue. A chaque détour de rue, elle rencontrait un homme, toujours le même, qui la regardait et lui demandait : « Etes vous prête ? » Au réveil, malgré la tranquillité habituelle de son esprit elle ne laissa pas d'être un peu troublée, obsédée de ce songe qu'elle raconta à plusieurs personnes. Elle y pensa longtemps et elle assurait que le visage de l'homme vu en rêve était, pour jamais, gravé dans sa mémoire.

« Un an s'écoula, le souvenir du songe allait s'effacer, elle fit un voyage

à Paris, je crois. L'hôtel confortable où elle était descendue était pourvu d'un ascenseur pour monter aux étages supérieurs. Elle entra dans le petit réduit pour atteindre son appartement situé au quatrième « Etes-vous prête? » lui dit le domestique qui l'accompagnait. Cette phrase la frappe, elle jette les yeux sur l'homme : c'est celui de son rêve qui se représente à son esprit avec une netteté extraordinaire. Epouvantée, elle s'écria : « Je veux m'arrêter ». Ils étaient déjà au troisième étage, le domestique, ahuri à la vue de cette figure médusée, arrête l'ascenseur, elle se précipite au dehors. A peine a-t-elle mis le pied sur le palier que l'ascenseur redescend avec la vitesse d'un éclair et l'on y retrouve l'infortuné domestique sans vie. Une minute plus tard elle partageait le sort du malheureux, car l'accident n'était le résultat ni de l'arrêt ni d'une manœuvre maladroite »

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'Extériorisation de la pensée

(*Suite*) (1)

La force psychique

Voici encore diverses parties du rapport de M. Beattie qui nous montrent le contrôle photographique de la vision des médiums :

La septième séance, comprenant *seize poses* ne donna qu'un résultat : une sorte d'image rappelant la forme d'un dragon ; je n'ai pas compris ce qu'elle représentait.

Cette séance fut suivie d'une série de séances intéressantes, au cours desquelles on obtint des plaques marquées d'étranges taches lumineuses, qui furent, *chaque fois décrites en détail par les deux médiums, pendant la pose, quant à leur nombre, leur disposition et leur intensité.*

Le Docteur Thompson assistait à ces expériences et en a publié un récit indépendant qui confirme et complète sur certains points celui de M. Beattie. Après avoir détaillé les conditions dans lesquelles les opérateurs étaient placés et l'appareil dont on s'est servi, le Dr Thompson ajoute :

On sortait les plaques des bains préparés d'avance sans observer aucun ordre particulier. Je crois important de mentionner ce fait, car il permet de récuser une grande partie des objections si ce n'est toutes, tendant à mettre en doute l'authenticité de ces photographies. En dehors des précautions prises pour le choix des plaques, nous avions recours à d'autres mesures ; le médium ne quittait pas la table, à moins qu'il lui fût enjoint d'assister au développement ; de cette façon, — en supposant même que les plaques eussent été préparées d'avance, — il devenait absolument impossible de savoir quelle serait l'image qu'on obtiendrait sur la plaque ; *néanmoins le médium nous décrivait ces images jusqu'en leurs moindres détails.*

Ce témoin signale aussi les échecs nombreux dont cette série d'expériences fut émaillée :

A la séance suivante, *vingt et une* poses ne donnèrent aucun résultat ; c'est pendant cette soirée que, pour la première fois, le médium commença à parler en trance et à nous décrire ce qu'il avait vu, alors que les plaques étaient encore dans le cabinet ; *ses descriptions se trouvaient être exactement conformes aux images reçues ultérieurement.* Une fois il s'écria : « Je suis entouré d'un brouillard épais et ne puis rien voir. Au dévelop-

(1) Voir le nº de Mars p. 513.

pement de la plaque utilisée à ce moment, on n'aperçut rien, toute la plaque était voilée. Ensuite il décrivit une figure humaine entourée d'un nuage ; en développant la plaque nous pûmes distinguer une image faible, mais très-nette, rappelant une forme féminine. A une autre occasion, l'année précédente, lorsque j'étais assis à la table, le médium fit la description d'une figure de femme qui se serait tenue près de moi et dont l'esquisse sommaire parut assez nettement au développement. Depuis ce temps, *les apparitions furent presque toutes décrites par le médium pendant la pose et dans chaque cas avec la même précision.*

L'an dernier, ces manifestations devinrent plus variées dans la forme que les précédentes ; une des plus curieuses manifestations fut une étoile lumineuse de la grandeur d'une pièce de trois pences en argent, dans le milieu de laquelle se trouvait un buste encadré dans une sorte de médaillon dont les bords étaient nettement tracés en noir, ainsi que le médium l'avait décrit.

Voici bientôt vingt ans que ces faits ont été signalés et soit ignorance, soit parti-pris, tous les critiques qui ont traité du Spiritisme se gardent bien de signaler ces expériences si profondément démonstratives, et vont répétant « qu'il n'y a rien dans le Spiritisme qui ne puisse s'expliquer par les lois connues ». Cependant les faits sont affirmés par des témoins honorables et compétents, de sorte qu'il ne nous reste, une fois de plus, qu'à constater combien la vérité a de peine à se frayer un passage au milieu des erreurs et des préjugés amoncelés autour d'elle. Poursuivons nos citations :

Au cours de cette séance, il attira tout à coup notre attention sur une lumière vive et nous la montra ; il s'étonnait que personne de nous ne la vît. Quand la plaque fut développée, il s'y trouvait une tache lumineuse *et le doigt du médium qui l'indiquait.*

Ce qui prouve encore que cette force plastique qui a la propriété d'impressionner la plaque photographique est tout à fait différente de la lumière ordinaire, c'est que très souvent elle agit dans l'obscurité et son pouvoir d'action est plus intense que celui des rayons actiniques :

M. Beattie, dit encore le Dr Thompson, nous faisait fréquemment observer la rapidité avec laquelle ces images apparaissaient au développement, tandis que les images normales n'apparaissaient que bien plus tard. La même particularité a été remarquée par d'autres personnes qui s'occupaient de semblables expériences et nous ont signalé ce fait.

Il arrivait souvent qu'à la fin de la séance, alors que le jour avait considérablement baissé, nous ne remarquions sur les plaques soumises au développement rien d'autre que les empreintes de ces formations lumineuses qui avaient été invisibles à nos yeux. Ce fait démontre que la

force lumineuse agissant sur la plaque, *bien que sans effet sur notre rétine*, était considérable ; *nous opérions par le fait dans les ténèbres*, car la lumière visible, reflétée par les objets se trouvant dans la chambre, ne pouvaient produire aucune action sur la plaque sensible.

Aujourd'hui, nous sommes familiarisés par les rayons X avec ces effluves invisibles à l'œil qui agissent cependant sur la plaque photographique, comme le font aussi certains rayons qui émanent des corps radio-actifs. Mais à l'époque où ces recherches furent entreprises, on ne connaissait guère que les rayons ultra violets qui eussent une action semblable. On conçoit donc que les intelligences étaient mal préparées à recevoir ces nouveautés, mais, de nos jours, une fin de non recevoir purement théorique serait inexcusable, étant donnés les procédés nombreux qui existent actuellement pour impressionner une plaque sensible en l'absence de toute lumière visible pour l'œil.

En dépit de toutes les objections philosophiques, on est conduit par l'expérience à constater qu'il existe des modalités de matières qui sont impondérables et que dans cet état éthéré, la substance peut prendre et conserver des formes qui lui sont imposées par la volonté. C'est en vain que l'on ratiocinera à perte de vue sur la matière, l'espace, la volonté, et que l'on essayera de démontrer l'impossibilité de ces phénomènes, le vrai est qu'ils existent et que ce n'est pas aux faits de disparaître devant les théories, mais à celles-ci de se rectifier pour s'adapter à la réalité.

Tout homme de science en conviendra. Nous avons toujours soutenu cette thèse que les découvertes scientifiques futures confirmeraient certainement les enseignements spirites. Nous avons, dès 1897, montré le rapport qui existe entre les ondes Hertziennes et la transmission de la pensée. En 1899, nous signalions les analogies étroites qui rapprochent les effluves des corps radio-actifs des fluides et ce nous est une véritable satisfaction de constater qu'un savant aussi éminent que M. Lombroso est tout à fait de notre avis. Voici ses déclarations, qui ont été insérées dans le Journal Italien *Luce e Ombra* : (1)

Après les avoir niés (les faits spirites) sans examen préalable, j'ai dû les accepter lorsque malgré moi les preuves les plus claires et les plus palpables se sont produites sous mes yeux. Je ne me suis pas cru tenu de les nier parce que je ne pouvais les expliquer. Du reste, *de même que*

(1) Voir la *Revue de la Presse Italienne* dans ce numéro.

les lois sur les ondes hertziennes expliquent en grande partie la télépathie; de même les nouvelles découvertes sur les propriétés radio-actives de certains métaux et spécialement du *Radium*, démontrent qu'il peut se produire non seulement des manifestations éphémères, mais un développement continu, énorme, d'énergie, de lumière et de chaleur sans perte apparente de matière, *annulent la plus grande objection que le scientiste puisse opposer aux mystérieuses manifestations spirites.*

Pour en revenir au rapport du Dr Thompson, il conclut en disant que ces expériences l'ont mis en présence non de simples « apparitions lumineuses », mais de productions d'une certaine matière, invisible à notre œil et qui est lumineuse par elle-même, ou qui reflète sur la plaque photographique les rayons de lumière à l'action desquels notre rétine est insensible. Il s'agit bien dans ce cas d'une matière particulière,car tantôt elle est si peu compacte qu'elle en devient transparente et que les formes des personnes assises et de la table se voient à travers, et d'autres fois elle est si dense qu'elle couvre et voile l'image des assistants.

L'apparition des images humaines à travers la matière invisible se remarque sur la planche IV, figures 14et 15, dans l'ouvrage déjà cité d'Aksakof : *Animisme et Spiritisme.*

Mais il ne faudrait pas prendre trop à la lettre l'expression « d'apparitions lumineuses » car il est au moins un résultat de M.Beattie qui contredit le sens de cette expression. Dans une expérience, l'objet photographié est *noir*. Voici les propres termes de M. Beattie :

Après divers échecs, je préparai la dernière plaque pour cette soirée. Il était déjà 7 h. 45. Lorsque tout fut prêt, le médium nous déclara qu'il voyait sur le fond de derrière une figure de vieillard qui étendait la main. Un autre médium, qui était aussi présent, dit qu'il apercevait une figure claire. Chacun des deux médiums fit la description de la pose dans laquelle il voyait le fantôme. *Ces figures apparurent en effet sur la plaque*, mais faiblement, de sorte que le tirage ne réussit pas. Vous pourrez voir quel étrange résultat j'obtins. La figure plus noire semble représenter un personnage du XVIe siècle ; on dirait qu'il a une cotte de maille et de longs cheveux. La figure claire est effacée ; elle ne paraît en réalité qu'en image négative.

Ces productions fluidiques ne sont pas immuables dans leurs formes. Elles se modifient, changent quelques-unes de leurs parties, s'augmentent d'autres figures ou dessins au courant des expériences. Ces transformations sont indépendantes de la volonté des opérateurs, mais elles sont chaque fois signalées par le médium

voyant qui assiste à ces créations imperceptibles pour les yeux des hommes ordinaires. Recourons encore au texte original :

L'expérience suivante, dit M Beattie, la dernière, bien qu'absolument unique par ses résultats, peut être décrite en quelques mots : à la première pose de cette série on obtint une étoile ; à la deuxième pose cette même étoile, mais agrandie ; et à la troisième, cette étoile était transformée en un soleil de dimensions considérables, un peu transparent ; d'après la description donnée par le médium, la main plongée dans ce soleil ressent une chaleur égale à celle de la vapeur montant d'une chaudière. A la quatrième pose le médium voit un soleil superbe, dont le centre est transparent et montre le profil d'une tête « semblable à celles que l'on voit sur les shillings ». Après le développement, toutes ces descriptions se trouvèrent être exactes. (*Psych. Stud.* 1881, p. 257.

Au point de vue spécial qui nous occupe actuellement, il est du plus haut intérêt de savoir si ces formes, ces figures, ces étoiles, etc., sont de simples dessins, c'est-à-dire des figurations sur une surface plane, comme le seraient des peintures sur un tableau, ou bien si ces figurations ont une épaisseur réelle, un relief véritable, en un mot un volume, tel qu'en présenterait un objet matériel ordinaire.

Eh bien ! c'est justement le caractère que présentent les représentations fluidiques. Alors qu'impalpables, invisibles, impondérables, et en somme, immatérielles, elles sont cependant un modèle fluidique à trois dimensions, d'un objet matériel. C'est ce que la photographie permet de constater et ce que ne manque pas de faire observer M. Beattie dans ses conclusions générales :

Mes expériences ont démontré, dit-il, qu'il existe dans la nature un fluide ou un éther, qui se condense dans certaines conditions, et qui, dans cet état, devient visible aux personnes sensitives ; qu'en touchant la surface d'une plaque sensible, la vibration de ce fluide ou de cet éther est tellement active qu'elle produit une puissante réaction chimique, comme en peut produire seulement le soleil en pleine force. Mes expériences prouvent qu'il existe des personnes dont le système nerveux est de nature à provoquer (dans le sens physique) ces manifestations ; qu'en la présence de ces personnes il se forme des images ayant une réalité, et qu'elles dénotent l'existence d'une force intelligente invisible. Mais, dans ces pages de votre journal, cette question doit rester sur un terrain purement physique. Le fait est qu'en photographiant un groupe de personnes, nous obtenions sur la plaque des taches nébuleuses présentant un caractère déterminé, *et permettant de juger de la longueur, de la largeur et de l'épaisseur des formes* ainsi photographiées ; ces formes ont leur propre lumière et ne projettent pas d'ombre ; elles dénotent l'existence d'un but; elles peuvent facilement être imitées, mais il est douteux que quelqu'un

se les fût imaginées. (Extrait de la lettre de M. Beattie au journal *Photographic News*, du 2 Août 1872, citée dans le *Spirituel Magazine*. 1872, p. 407).

L'importance de ces résultats est considérable parce qu'il n'est plus possible de nier maintenant la réalité des créations fluidiques de la volonté. D'autant mieux que MM. Beattie et Thompson n'ont pas été les seuls à obtenir de semblables résultats. On trouve dans le livre d'Aksakof une bonne monographie de ces recherches, que sa longueur seule nous interdit de reproduire. Signalons seulement que M. Guppy obtint, avec sa femme comme médium, des photographies spirites dont Alfred Russel Wallace a fait les descriptions. M. Reeves a obtenu, lui aussi, des images d'objets inanimés et de figures humaines. MM. Russell et Slater ont opéré en famille, sans l'intervention de médium professionnel et sont arrivés également à de bons résultats.

M. Williams, maître ès-droit et docteur en philosophie s'est livré aux mêmes recherches et voici en quels termes Alfred Wallace parle de ses expériences : « Une confirmation non moins probante a été obtenue par un autre amateur, M. Williams, après des tentatives qui durèrent un an et demi. L'année dernière il a eu la chance d'obtenir trois photographies, dont chacune avec une partie de figure humaine, à côté de la personne qui posait ; une seule de ces figures avait les traits du visage nettement reproduits. Plus tard M. Williams obtint encore une photographie sur laquelle se trouvait une forme d'homme bien nette, à côté de la personne exposée ; cependant, après les bains, cette image disparut du négatif. M. William me certifie par écrit que ces expériences excluaient toute fraude et toute supposition que ces images eussent été obtenues par un procédé quelconque connu ».

Un témoignage non moins important est celui de M. Taylor, l'éditeur du *British Journal of Photography* qui non seulement n'était pas spirite, mais qui avait traité la photographie spirite d'*imposture honteuse*.

Il se rendit chez M. Hudson, photographe qui obtenait des résultats comme M. Beattie, et après avoir pris toutes les précautions que son expérience lui suggérait et fait lui-même toutes les manipulations, il écrit :

La réalité du fait une fois reconnue, on se trouve en face de cette question : Comment ces images se reproduisent-elles sur la plaque recouverte

de collodion ? La première idée est de les attribuer à une double pose, arrangée par le photographe M. Hudson. Mais cette explication rencontre un démenti immédiat ; la présence de M. Hudson n'est aucunement indispensable à la réussite de l'expérience ; nous devons à la vérité de dire que son cabinet noir était à notre entière disposition toutes les fois que nous nous trouvions dans son atelier pour faire les expériences en question. Nous employions notre collodion et nos plaques ; pendant toute la durée de la préparation, de la pose et du développement, M. Hudson se tenait à une distance de dix pieds de l'appareil.

Il est certain que sur plusieurs plaques nous obtînmes des résultats qui sortaient de l'ordinaire. Quelle que soit leur origine, nous laissons cette question de côté pour le moment, une chose paraît évidente, c'est que le photographe n'y est pour rien (1). De même, la supposition que le résultat était dû à des plaques qui avaient servi antérieurement n'est pas acceptable dans ce cas, les plaques étant toutes neuves, achetées dans la maison Rouch et Cie, quelques heures avant l'expérience ; d'ailleurs elles étaient tout le temps sous nos yeux ; le paquet n'était ouvert qu'au commencement de la séance.

MM. Reimers, Damiani, et d'autres encore sont arrivés à des résultats analogues, de sorte qu'il n'est guère possible de récuser tous ces témoignages qui émanent d'hommes honorables et pour la plupart très-versés dans l'étude de la photographie. Nous sommes donc bien réellement en présence de la démonstration de l'existence d'une matière invisible à l'œil, prenant les formes les plus diverses depuis l'apparence d'une buée lumineuse transparente ou opaque, puis se condensant peu à peu jusqu'à prendre des contours définis, occupant un volume qui est visible pour l'œil des sensitifs ou des médiums.

La matière de ces créations fluidiques est sous la dépendance d'intelligences invisibles qui les modèlent à leur fantaisie et qui peuvent à leur gré les maintenir dans un état stable ou les faire évanouir dans l'espace.

Cette matière fluidique émane du corps du médium comme cela est établi par des observations nombreuses pendant les séances de matérialisations.Nous en citerons un certain nombre d'exemples,car il est à remarquer que dans des circonstances particulières cette émanation devient perceptible pour tout le monde. C'est cette visibilité qui constitue le deuxième stade de la matérialisation, lorsqu'elle

(1) Il y est pour rien en tant que manipulations, mais il devait être médium, puisque sans sa présence les faits ne se produisaient pas. (G. D.)

aboutit finalement à la production d'un objet visible pour tout le monde. Nous contaterons que les phénomènes observés avec Eglinton, Mme d'Espérance, Eusapia etc., montrent nettement la source de cette matière fluidique dont les propriétés diffèrent si complètement de celles de la matière ordinaire.

(*A Suivre*) GABRIEL DELANNE.

Les matérialisations à Constantine

Constantine, le 24 mars 1904.

Monsieur et cher frère en croyance,

Notre président, M. Weill, m'a communiqué en leur temps vos lettres du 7 décembre et du 12 janvier dernier. (1) Je n'y ai pas répondu plus tôt ; j'attendais pour cela le moment de vous envoyer des faits absolument certains, même pour les incrédules. Ce moment est arrivé.

A notre 24e séance de matérialisation, le 10 mars courant, nous avons obtenu la matérialisation complète.

Notre 1e séance avait été tenue le 10 novembre, nous avons ainsi mis quatre mois pour arriver au résultat tant souhaité.

Chaque semaine on vous a adressé le compte rendu des séances et si vous avez eu la patience de les lire, vous avez dû remarquer que chaque séance était marquée par un progrès sur la précédente et qu'enfin ce progrès constant et interrompu nous a conduits au succès définitif. Du reste, ce mouvement progressif se continue, et dans la séance d'avant-hier, la 27e, nous avons obtenu une belle photographie dont un exemplaire vous sera envoyé, annexé au compte rendu.

Mais avant d'aller plus loin, veuillez me permettre de me présenter, puisque c'est moi qui rédige les comptes-rendus.

(1) Ces lettres avaient pour objet la demande de certains renseignements concernant les précautions prises pour le contrôle des manifestations. Nous aurons l'occasion de résumer plus tard les étapes qui ont conduit les chercheurs de ce groupe jusqu'au succès qui nous est annoncé par la lettre présente. (N. d. l. r.)

Au point de vue des croyances religieuses ou philosophiques mon bilan sera vite fait : je ne croyais à rien.

Les dogmes contraires à tout bon sens, l'intolérance des religions, les sophismes et les hypothèses des doctrines philosophiques, avaient fait de moi un athée. Cependant ce phénomène si mystérieux de la vie m'avait laissé des doutes. Je n'étais pas satisfait de la solution matérialiste qui se borne à affirmer que la vie est une propriété de la matière, ce qui est la simple constatation d'un fait et non une explication. J'étais donc devenu positiviste, pensant et disant que les connaissances humaines ont des limites, qu'il y a des choses qui nous échapperont toujours et resteront éternellement inconnaissables pour nous.

Vous voyez que je ne suis pas un mystique.

J'aurai bientôt 51 ans et ce n'est que dans le courant de l'année 1902 que je suis devenu spirite. Jusqu'à ce moment, si par hasard on parlait devant moi de spiritisme, je haussais dédaigneusement les épaules, me figurant qu'il n'y avait là qu'illusion ou supercherie.

Mais en juin 1902, arrivant un jour à l'improviste chez moi, je trouvai mes enfants autour d'une petite table. Quelques jours auparavant, ils m'avaient raconté qu'avec les enfants d'un voisin et chez lui, ils avaient fait marcher une table. Je leur avais alors enjoint de laisser de côté ces bêtises et de ne s'occuper que de leurs leçons. M'ayant désobéi, ils ne savaient trop quelle contenance tenir. Je leur dis cependant de continuer devant moi, ce qu'ils firent, et la table se mit à frapper des coups. Les réponses étaient intelligentes. J'eus beau vérifier, il n'y avait pas de supercherie possible. Le fait était là, probant ; à moins de mauvaise foi, je ne pouvais le nier. Fortement intéressé, je fis continuer. Des noms et des faits connus de moi seul furent indiqués.

Je poursuivis donc ces expériences pendant quelques mois et je fus convaincu. Le récit détaillé en serait trop long et ne vous apprendrait du reste rien de nouveau pour vous.

C'est ainsi que je devins spirite. — Je me fis alors admettre dans le groupe de « l'Etoile d'Or » et j'en devins membre assidu.

Cependant, je ne suis pas devenu un de ces spirites qui ont une foi aveugle et qui acceptent tout sans discussion. J'ai conservé mon esprit critique et je ne veux accepter un fait que lorsqu'il est dû-

ment vérifié et contrôlé. Cela n'est pas toujours possible et dans ce cas, je le considère comme douteux et n'en tiens pas compte.

C'est pourquoi mes collègues du groupe m'ont chargé du contrôle et de la vérification et je m'efforce de mériter leur confiance en mettant le plus de rigueur possible dans l'accomplissement de ces fonctions.

C'est vous dire que toutes les précautions sont prises. A chaque séance, je fouille soigneusement les médiums et je leur fais ouvrir jusqu'à leurs gilets et leurs chemises. La salle des séances et le cabinet de matérialisation sont minutieusement inspectés par moi et souvent je me suis fait en outre assister par d'autres membres du groupe.

Les mains des médiums ont été plusieurs fois examinées dans l'obscurité. Des bandes de papier gommé et des cachets sont apposés sur les portes.

Ainsi que cela vous a été indiqué dans les comptes-rendus, le cabinet est fermé par deux rideaux. Ce sont des couvertures grises, glissant chacune sur une tringle spéciale et se recouvrant l'une l'autre. Elles sont clouées d'un côté contre le mur et lorsque les médiums sont entrés dans le cabinet, le bord du rideau extérieur est relié au mur par des ficelles à trois hauteurs différentes.

Toute fraude est donc matériellement impossible.

Quant à nous, qui connaissons bien nos médiums, nous savons qu'ils en sont incapables et les précautions que nous prenons ne sont pas employées contre eux, mais dans un but purement scientifique, pour bien démontrer que nos expériences sont faites avec toutes les mesures de rigueur qu'on doit employer en pareil cas. D'ailleurs, un soir, alors que le médium Léon était encore le seul employé à la matérialisation, j'obtins de l'attacher et les phénomènes se produisirent comme d'habitude. Un mot maintenant sur nos médiums.

Léon est âgé de 17 à 18 ans. Il est clerc chez M. Weill, le président de notre groupe. Il y a environ 2 ans qu'il est employé chez lui. M. Weill l'a pris à la sortie de l'école primaire. Il y a trois ans environ qu'il reconnut chez lui l'existence de la médiumnité et peu à peu il le forma. Il devint ainsi médium voyant, puis écrivain mécanique, enfin à incarnation et en dernier lieu à matérialisation.

Zerbib est le plus ancien médium du groupe. Il est premier clerc chez M. Weill. C'est un homme de 30 à 35 ans. Il fut d'abord médium écrivain, mécanique, mais pas à un degré aussi élevé que Léon. Il est aussi voyant et à incarnation et est devenu médium à matérialisation. C'est lui qui a formé les autres médiums.

Félix a environ 26 ans. Il est employés depuis plusieurs années dans la maison Isaac, magasin de nouveautés.

Il est principalement médium voyant, et aussi médium à incarnation et à matérialisation.

Nos trois médiums n'ont qu'une faible instruction primaire, ils n'ont donc que plus de mérite à comprendre les idées spirites et à y consacrer les facultés médianimiques qu'ils ont le privilège de posséder.

Leur dévouement est d'autant plus grand qu'il est absolument gratuit.

Je ne vous parle pas de notre Président qui est un ancien spirite et dont le dévouement à toutes les bonnes causes est connu de tous.

En dehors des médiums, le groupe actuel de matérialisation comprend 12 personnes appartenant à diverses classes de la société. Toutes assistent régulièrement aux séances.

Maintenant que vous avez fait connaissance, grosso modo, avec les membres du groupe, je dois vous en présenter aussi les Esprits Guides.

D'abord le protecteur spirituel du groupe, le Dr Demeure. Il est connu dans les Annales du Spiritisme. Inutile de s'étendre à son sujet. C'est lui qui est le véritable Guide du groupe.

Puis, Bien-Boâ, le prince Indien qui se produit à Alger chez la générale Noël. Le compte-rendu de notre 1re séance de matérialisation a indiqué par suite de quelles circonstances BB. a été amené chez nous, pour montrer les procédés de matérialisation aux Esprits de notre groupe.

Enfin, le Dr Casanova. C'était une des personnalités les plus en vue de notre groupe, soit comme médecin, soit comme homme politique. Il était Maire et Conseiller Général de la ville. Il est mort il y a 4 ans, enlevé prématurément par une grippe infectieuse, à l'âge de 47 ou 48 ans. Depuis son décès, son Esprit n'a pas cessé

d'assister aux réunions spirites où il a souvent donné de très belles communications.

Et maintenant, cher Monsieur et frère en croyance, je dois vous dire que si je vous écris, c'est à l'instigation de B. B.— Vous pouvez voir, en effet, dans le compte rendu de notre 26e séance, celle du 19 Mars courant, que le prince, matérialisé, m'interpella et me dit d'écrire à M. Delanne d'insérer les comptes-rendus, que ce n'était pas la peine d'en faire si on ne les insérait pas (1).

Je sais que, quant à moi, je ne vous aurais pas fait cette demande, me contentant de vous fournir des documents que vous eussiez pu utiliser un jour pour un de ces clairs et substantiels ouvrages qui ont tant fait pour la propagation de la Vérité.

Je m'empresse donc d'obéir à B. B., le Directeur de la matérialisation dans notre groupe, en vous transmettant sa demande.

Si je ne le faisais pas, il se fâcherait, car il est un peu absolu et très carré, comme il le dit lui-même.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mon fraternel dévouement.

Gustave ISAAC.

Ingénieur Civil, 4, rue Nouvelle (Constantine).

Controverse

De la croyance aux anges et aux Esprits

Fanatique propagandiste de dogmes effondrés, le clergé combat, tel un féroce cerbère, toute croyance nouvelle qui pénètre chez les peuples. Pour les Révérendissimes, Eminentissimes, Illustrissimes vicaires de l'humble Jésus, les partisans d'Allan Kardec, impies sectateurs du Maudit, veulent anéantir la vraie foi en discréditant les purs et scientifiques enseignements de cette très sainte mère l'Eglise...

(1) Nous avons attendu pour publier ces documents qu'une preuve effective nous fut fournie; aujourd'hui on nous annonce l'obtention de la photographie d'un esprit, nous croyons donc que le moment est venu de mettre le public au courant de ces recherches, qui ont été poursuivies avec tant de patience et de dévouement par les spirites dévoués du groupe de Constantine.

Croire aux Esprits dénote une perversité démoniaque ; admettre l'existence des anges confirme une vérité catholique fondée « sur *l'enseignement positif* de Moïse, des prophètes, des apôtres, et principalement sur la parole même de Jésus-Christ. » (1)

Enrichie de nombreuses faveurs, la dévotion aux saints messagers semble particulièrement agréable à l'autorité ecclésiastique. (2) Rome en proclamait la justification dans le 4e concile de Latran (1215) et dans le concile du Vatican (1870). Rejeter une décision aussi canonique constitue cette affreuse hérésie commune aux rationalistes modernes et à certains chrétiens dissidents. (3)

Les deux opinions se divisent dans une opposition caractéristique. Elles resteront inconciliables par la distinction de l'idée fondamentale. L'une voit, dans les Esprits, des Intelligences parvenues aux divers degrés de l'échelle des êtres ; par contre, le croyant orthodoxe fait des anges une ontologie à part, série d'entités purement spirituelles, *sans association possible avec la matière*. Les premiers peuvent atteindre la perfection, mais seulement en vertu de leur libre arbitre et en raison de leurs efforts ; les seconds auraient possédé cet attribut *depuis leur création*.

Examinons la valeur historique et dogmatique d'une semblable assertion.

Dans l'Ancien Testament, les livres de Moïse, des Juges, de David et de Salomon relatent l'apparition d'intermédiaires divins descendus sur la terre. Leur intervention se dévoile manifestement en certaines circonstances, mais rien dans ces récits, ne nous fait connaître l'origine ou la nature de ces sublimes délégués. Par son

(1) Mgr Cauly, *Cours d'instruction religieuse*, p. 36. Paris, Poussielgue, 1893.

(2) En récitant avec un cœur contrit les invocations prescrites, on s'assure *quatre* indulgences plénières et des indulgences partielles formant un total de 10950 jours par an. Ces faveurs, toutes paternelles, proviennent de Pie VI (*bref du 2 octobre 1795*) et de Pie VII (*rescrit du 2 mai 1817*, et *décret du 15 mai 1821*) Voir l'abbé Guillois, *Explication du catéchisme*, t. 1, p. 178. Lyon, Briday, 1878.

(3) Les protestants refusent de rendre les honneurs religieux aux anges. Ils se basent sur ce passage de Paul (Colos. II, 18) « Que nul ne vous ravisse le prix de votre course, en affectant de paraître humble, et *par un culte superstitieux des anges*, affectant de parler de choses qu'il ne sait point... »

monothéisme jaloux et farouche, le culte de Yaveh se prêtait mal aux embellissements métaphysiques, devenus si chers au christianisme. La sécheresse de la narration, parfois son manque de détails, contrastent singulièrement, dans les diverses théogonies de cette époque, avec l'ampleur et la richesse des descriptions de « génies, schedi, dew, izeds, etc. »

Il faut donc rejeter l'inspiration prophétique et voir, chez les auteurs sacrés, l'adoption ou même la simple reproduction de légendes bien antérieures aux croyances judaïques. (1)

L'Inde védique, la Perse, la Chine honoraient un grand nombre de Puissances supérieures constituées en divinités de ténèbres et en divinités de lumière. Elles représentaient, par les deux principes du bien et du mal, le dogme copié plus tard par la Genèse des Hébreux. Chez les Chaldéo-Babyloniens entre autres, la démonologie tutélaire comprenait 300 *igigi* (archanges célestes) et 600 *anunnaki* (gardiens de la terre), répartis par classes comme le sont, de leur côté, les mauvais *ilani* (dieux). Cette hiérarchie remonte à une antiquité fort reculée. D'après les découvertes cunéiformes, il existe de sérieuses raisons de croire « qu'elle est le reste d'une ancienne religion des Esprits, qui aurait été primitivement la religion des peuples non sémitiques de Schonner et d'Accad, et aurait régné sur le bassin inférieur de l'Euphrate et du Tigre antérieurement à l'âge où commence la prédominance du panthéon sémitique de Babylone. » (2)

L'évolution de ce mythe, chez les Juifs, commence à la grande captivité. Elle devint la conséquence naturelle de longs rapports entre la race asservie et ses oppresseurs. Jusqu'alors sans personnalité distincte, le *mélach* (l'envoyé, l'ange) accomplissait une mission souvent effacée ; messager de Dieu, il se confondait parfois

---

(1) Les travaux d'exégèse biblique ont confirmé cette opinion. Un prélat, Mgr. de Kernaëret, dit : « Il est donc probable que le livre de la Genèse contient des fragments plus anciens que Moïse ». (*Les Origines*, p. 272).

(2) F. Lenormant, *Des origines de l'histoire*, p. 319. Voir Dupuis, *Origine de tous les cultes*, chap. III ; Ménant, *Ninive et Babylone*, chap. IV, Paris, Hachette ; G. de Lafont, *Le Mazdéisme* ; *Le Buddhisme*, Paris, Chamuel ; docteur Wahu, *Le Spiritisme antique et moderne*, 1re partie, Paris, Librairie de la doctrine spirite. 1885.

avec l'Innommable (1). Peu à peu l'influence étrangère pénétrera chez les prophètes. L'ange va se définir, il se précise, il a un nom : c'est Gabriel, Michel, Raphaël... L'imagination le pare, l'ennoblit, l'entoure d'une auréole resplendissante ; sous l'ascendant fascinateur du génie oriental, l'austère tradition judaïque s'est métamorphosée en fiction merveilleuse, et, dogme catholique futur, passe tout entière dans le christianisme naissant.

De pareilles croyances contenaient les éléments les plus divers. Par le mélange confus d'idées théosophiques et de floraisons mythologiques, elles pouvaient, surtout au début d'une religion nouvelle, soulever des objections embarrassantes. C'est ce qui ne manqua pas de se produire. Ardentes à la lutte, les sectes dissidentes s'appliquaient à faire ressortir certains points faibles de la doctrine récente, empruntés aux sciences occultes et à la fantaisie des poètes. Pour réfuter ces arguments, les commentateurs des premiers siècles essayèrent de mettre en lumière l'origine et la nature des êtres divins, en s'appuyant sur l'autorité des livres sacrés.

L'appréciation personnelle domina-t-elle chez les pieux analystes ? Dans ce cas, elle resterait sujette à l'erreur, comme tout jugement humain ; au contraire l'inspiration d'en haut guida-t-elle leurs travaux ? Qu'on en juge :

D'après Origène (*homil.* I, *in genesis* Bed Strabus), les célestes Puissances doivent être comprises sous le nom de « cieux » (Genes. I, 1).

Leur création coïncide plutôt avec l'apparition de la lumière (Genes. I. 3.), affirment saint Augustin et Rupert.

Voici la vérité, décrètent Bazile et Nazian : les intelligences divines ont été tirées du néant avant le monde ; Job le démontre formellement : « Où étiez-vous, lorsque les étoiles du matin poussaient ensemble des cris de joie, et que les enfants de Dieu chantaient un triomphe ? » (Job XXXVIII, 7).

(1) Parlant des apparitions de Jéovah, Mgr de Kernaëret dit : « Il est probable que Dieu s'est *toujours* servi du ministère des anges pour ces sortes de manifestations. Pour celle du Sinaï, *la plus solennelle de toutes*, Moïse ne nous parle que de Dieu seul, et cependant saint Etienne, dans son discours au Sanhédrin, assure que les Hébreux ont reçu la loi *par le ministère des anges*. (Actes des apôt. VII, 53) » de Kernaëret, ouv. cité p. 138, note 3. Paris, V. Palmé. 1870.

La plupart des anciens Grecs et Latins, comme Ambroise, Hilaire, Jérome, Cassius et d'autres approuvent cette manière de voir ; toutefois, d'autres Pères non moins savants, repoussent l'apparition des êtres séraphiques avant celle du monde sensible (D. Calmet).

Saint Augustin, malgré sa science, ne paraît pas très bien fixé à ce sujet ; son hésitation se traduit par quatre avis différents :

En quelques endroits, les anges seraient sortis des mains du Créateur le *premier* jour du monde (August. lib. 22, *Contra Faust.*, c. 10 et lib. 2 *de genesis ad lit.* c. 8).

Ailleurs, il semble les confondre avec la lumière (*de civita.* c. 19).

Plus loin, ils ont existé *avant* notre terre. (Lib. XI, *confes* c. 15).

Enfin en d'autres lieux, la chose reste douteuse, indécise. (lib. *imperf. de genesis ad lit ;* lib. XI *de civita*, c. 32).

Après plusieurs siècles de fluctuations, le sentiment général repoussa « l'enseignement positif » de la Genèse pour adopter cette sentence de l'*Ecclésiastique* : « Celui qui vit éternellement a créé *toutes choses* ensemble ». (Ecclés. XVIII, 1). De plus, le concile de Latran, juge infaillible en matière d'orthodoxie décréta : « Il n'y a qu'un principe de toutes choses, créateur de tout ce qui est, visible ou invisible, spirituel ou corporel ; qui, *dans le commencement du temps* a tiré du néant, par sa vertu toute puissante, la créature spirituelle ou corporelle, c'est-à-dire les anges et la matière, et ensuite la nature humaine composée d'esprit et de corps ». (*Concil. Lateran sub Innoc. III*, cap. 1. *Vide et concil. nicam* II, art. 6 an. 780).

Malgré leur apparente conformité, ces deux affirmations se contredisent. D'après l'Ecclésiastique, *toutes choses* ont été créées ensemble ; ce qui signifie : *au commencement du monde ;* le concile dit au contraire : *au commencement du temps*. La difficulté devient insurmontable.

Comme l'espace, le temps est infini. N'ayant ni origine, ni achèvement, il implique l'idée d'une antériorité *sans limites*. Si le commencement de toutes choses remonte, d'après le récit mosaïque, à soixante siècles, on ne peut appliquer cette date au commencement du temps !

Lequel a raison, de la Bible inspirée ou du concile infaillible ?

Une pareille contradiction entre deux décisions aussi solennelles explique cet aveu de D. Calmet : « Plusieurs bons théologiens soutiennent que cette question des anges n'a jamais été élucidée par l'Eglise... » (Calmet. *dissertation sur les bons et les mauvais anges*. p. 212, t. I, de *Commentaires sur la Genèse*.)

Non seulement l'origine de ces Intelligences célestes reste obscure (1), mais leur essence intime échappe aux investigations les plus orthodoxes. Si le dogme actuel en fait de « purs esprits », les premiers Pères de l'Eglise se refusaient à leur accorder une entière spiritualité, pour les revêtir de corps « plus subtils, plus pénétrants, plus agiles que l'air et même le vent. » (L. Calmet.)

Les Hébreux se les représentaient sous les deux natures masculine et féminine ; saint Grégoire de Nysse (2) va plus loin encore : il sanctionne cette hypothèse en attribuant leur multiple reproduction au commerce des deux sexes, et il ajoute que, si l'homme n'était pas tombé dans le péché, IL SE SERAIT MULTIPLIÉ DE MÊME...

Alors depuis la chûte ?... Mon Dieu, que « l'enseignement positif » des théologiens semble donc admirable !!

Cette matérialité, repoussée de nos jours comme une hérésie, comptait de fervents défenseurs chez Athénagore (*Apolog*. p. 29) saint Clément d'Alexandrie (lib. 7 *Stromat*.), Origène (lib. 3 *Contra Celsum*) Julius Finnucus, Ménétrius Félix, saint Cyprien même (lib. *de Idol. vanit*.) et Tertullien (*Apolog*. c. 22). Ces saints personnages avancèrent très sérieusement que les démons venaient lécher le sang des victimes et flairer l'odeur des chairs immolées pour se rassasier !...

Saint Augustin lui-même a bien cru á la réalité des incubes et des succubes (3) ; on ne saurait donc reprocher à ces Docteurs une

(1) Sur cette question, le haut clergé ne saurait donner une affirmation précise : « A une époque *que nous ne saurions déterminer*, déclare un prélat, mais qui, *sans doute* a précédé l'apparition de l'homme sur la terre, Dieu créa des êtres d'une nature supérieure à la nôtre, que nous appelons : anges. » (Mgr de Kernaëret, ouv. cité, p. 114).

(2) Nycem, *de mundi opificio*, *vide et cafar*. dial. III, et Barcepha, lib. *de paradiso*.

(3) August. *de civita*, (XV, 23).

doctrine qui, depuis longtemps, existait dans le milieu intellectuel au sein duquel se formèrent les légendes sacrées. La Bible contient plusieurs exemples aussi remarquables, notamment dans le livre de Tobie (VI ; 13 et 14) : « Sara, fille de Raguel, a déjà été donnée à sept maris, et tous sont morts dans la chambre nuptiale,... car un démon est amoureux de cette fille, et il ne fait du mal qu'à ceux qui cherchent à l'approcher. » (2).

Ces exemples laisseraient supposer une obsession libertine commune aux seuls démons ; rien cependant ne confirme cette présomption, puisque d'après Moïse, les anges se rendirent coupables d'une faute plus grave encore : « Les fils de Dieu (*béni ha héloïm*) voyant que les filles des hommes (bénoth ha aadam) étaient belles prirent pour femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu. » (Genèse VI, 2).

La qualité véritable de ces « fils de Dieu » ne peut donner lieu à aucune équivoque ; une union aussi extraordinaire devait entraîner des conséquences non moins prodigieuses : « En ce temps-là, dit le verset 4, il y avait des géants sur la terre, et cela, *après que les fils de Dieu se furent joints avec les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants ;* ce sont ces puissants hommes qui, de tout temps, ont été des gens de renom. »

Avec une aussi noble lignée d'aïeux, cela se conçoit. Toutefois, il paraîtrait intéressant de savoir comment des êtres absolument immatériels, confirmés en grâce après la répression des anges rebelles, préférèrent aux joies du céleste séjour les séductions de la terre corrompue ? Comment un attrait aussi grossier pour de « purs esprits » ait pu induire au péché de si parfaites créatures ?

Niera-t-on un rapprochement que l'on s'efforce de rendre impossible par l'inégalité des conditions séraphique et humaine ? Le texte est formel ; de plus, de hautes autorités théologiques : saint Justien, Tatien, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Cyprien et Lactance, puis, plus tard : saint Ambroise et saint Sulpice Sévère ont admis que la Genèse parlait d'unions coupables entre LES ANGES descendus sur la terre et les filles des hommes

(1) Saint Jérôme a substitué à ce récit la leçon de chasteté conjugale et supprimé les passages qui pouvaient le gêner dans cette interprétation (Voir F. Lenormant, ouv. cité, p. 325.)

Mais les anciens Pères ne puisèrent pas seulement aux sources sacrées de l'Ecriture ; le livre d'Hénoch, apocalypse juive *non canonique*, contribua à leur fournir de précieux éléments d'information. Voici le fond de cette légende : Les Egrégores ou Vigilants, affectés à la garde de la terre, oubliant leurs devoirs, fascinés par les charmes des mortelles, tombèrent avec elles dans le péché de fornication qui les fit exclure définitivement du ciel, et donnèrent naissance à une race de géants de 3000 coudées de haut !..

Sont-ce de crédules spirites qui ajoutent foi à cette histoire admirable ? Non, Tertullien (1), Commodien (2) et Lactance (3) l'acceptent et la reproduisent avec développement. Saint Jude s'appuie sur ce livre d'Hénoch (Jude 14, 15), et compare le péché des anges aux crimes de Sodome et Gomorrhe : « Qu'il (Dieu) retient liés de chaînes éternelles dans de profondes ténèbres, et réserve pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur première dignité, mais qui ont quitté leur propre demeure ; et que de même, Sodome et Gomorrhe et les villes voisines qui s'étaient débordées comme elles dans les excès d'impureté, et s'étaient portées à abuser d'une chair étrangère, ont été proposées pour un exemple du feu éternel par la peine qu'elles ont souf- ferte ».

Enfin saint Pierre, le grand apôtre, dans sa seconde épître (4, 5, 6) relate la même faute, la punition de l'ancien monde ; puis, comme Jude, il fait également le rapprochement entre les anges et les villes détruites. (Voir Lenormant. ouv. cité p. 296 et suiv.) Ne semble-t-il pas, en lisant ces chastes versets que, comme le latin,

« La *Bible* dans les mots brave l'honnêteté ».

Ainsi, ces traditions, dont nous serions surpris à notre époque, prévalurent jusqu'au IVe siècle. Couvertes par la sanction apostolique, accueillies par des Pères évidemment en rapports journaliers avec le Saint Esprit, elles semblaient défier le temps et les hommes, lorsque d'autres Docteurs, non moins érudits et non moins inspirés que leurs devanciers, les condamnèrent...

(1) *De cult. femin.*, I, 2 ; II, 10.

(2) *Instruct.* III. *Cultus daemonum.*

(3) *Div. instit.* II. 14 ; *Testam patriarch.*, 5.

L'immutabilité des dogmes et « l'enseignement positif » subirent là une bien douloureuse épreuve !

Saint Cyrille d'Alexandrie déclare la thèse des premiers : « absurde au suprême degré ». (*Contra Julian* 9).

En un choix d'expressions des plus heureuses, Théodoret affirme que, pour la soutenir : « il faut avoir perdu le sens ». (*Quaest. in Genes.*, 47).

Avec une sainte horreur, Philastre la qualifie d'hérésie (*Adv. haeres* 108).

Et saint Jean Chrysostome, avec suavité, l'assimile à un blasphème (*Homil.* XXII, *in Genes*).

Edifiante harmonie ! Ineffable tolérance évangélique ! Involontairement, on fait un rapprochement entre l'aimable caractère des augures anciens et des augures catholiques : en se regardant, les premiers ne pouvaient s'empêcher de rire ; la douce confraternité des seconds se traduit par des anathèmes.

Certes ! la sévérité de leurs jugements peut dénoter une grande confiance en soi-même et une vertueuse indignation rétrospective ; mais, outre qu'une pareille critique demeure sans fondement, elle ne précise aucun point de la question, laissant au contraire planer des doutes sur la véracité de certaines descriptions très documentées et d'une autorité fort respectable : parlant des membres d'une hiérarchie très élevée, Isaïe nous dit : « Chacun d'eux avait six ailes ; de deux ils couvraient leurs faces, et de deux ils couvraient leurs pieds, et de deux ils volaient » (Isaïe VI, 2). La ressemblance humaine apparaît seulement ébauchée, mais elle s'accentue par le don de la parole (verset 3) pour se compléter plus loin. L'un des Séraphins vola vers le prophète « ayant *dans sa main* un charbon vif qu'il avait pris de dessus l'autel *avec des pincettes* ». (Chap. VI, 6).

Quelle puissance de vision dans ce simple détail ! Tout commentaire l'affaiblirait. D'ailleurs des descriptions analogues abondent dans le Nouveau Testament ; toutefois, les messagers divins ne semblent pas réaliser le type de la pure essence. Saint Jean, ou du moins l'auteur de l'Apocalypse, en dépeint de toutes formes et de toutes conditions, depuis les anges postés aux « quatre coins de la terre » (*Apocal.* VII, 1), jusqu'à ceux qui sonnent de la trompette (VIII, 6), ou montent à cheval !! (XIX, 14).

Ces récits fabuleux autant que sacrés, possèdent une forte teinte d'anthropomorphisme. Leur caractère évident de matérialité, fugitif reflet des traditions primitives de l'humanité, donna, à partir du IVe siècle, quelques scrupules aux Docteurs chrétiens. S'appuyant sur les synoptiques qui, par les paroles attribuées à Jésus, nient tout sexe aux anges (Matth., XXII, 30 ; Marc, XII, 25 ; Luc, XX, 34), ces Pères modifièrent l'opinion reçue et préparèrent ainsi le futur décret du concile de Latran ; mais aucune définition valable ne se dégage de leurs enseignements, et la critique la plus indulgente n'y trouve que des affirmations sans preuves contredisant d'autres assertions non moins dénuées de fondement.

L'étude des nombreuses fonctions séraphiques et la chute des anges rebelles vont nous le démontrer.

(A suivre). LUSSŒR.

L Identité des Esprits

Diverses circonstances me portent à croire que les communications dont on va lire le compte-rendu sommaire seront les dernières de la série que nous avons suivie depuis le 12 mai 1901 et dont le caractère le plus remarquable est peut-être la constance dans le résultat des informations prises pour contrôler les assertions des esprits qui se communiquaient. Depuis près de trois ans, en effet, aucun fait important n'a été contredit et les erreurs de détail qui ont été relevées n'ont pu que nous confirmer dans la conviction que nous étions bien en présence d'esprits peu développés pour la plupart et troublés tout à la fois par leur nouvel état, dont il ne se rendaient pas compte et par leur incarnation temporaire dans le corps du médium.

Nous pensons que ces erreurs ne se seraient pas rencontrées si nous avions eu affaire à des informations prises, en vertu de sa faculté de clairvoyance, par le médium en état de trance.

Dans les deux dernières séances des 17 janvier et 6 mars 1904, nous avons eu un second médium, Mme D..., dont les facultés se sont revélées, récemment chez elle, comme chez Mme L..., il s'est d'abord présenté des esprits connus, soit par eux-mêmes soit par

leurs familles, de quelqu'une des personnes présentes ; nous n'en parlons pas et nous ne citerons qu'avec réserve le fait de Douai, dont il est possible que les journaux locaux aient rendu compte en son temps, quoique aucun de nous, ni M. Jésupret père, de Douai chargé de prendre les renseignements, n'en eût gardé le moindre souvenir. C'est par lui que nous allons commencer.

Séance du 17 janvier 1904

La séance a lieu à F... Sont présents : M. et Mme L... ; M. et Mme D... ; M, et Mme Duf..., et le Dr Dusart.

Médiums : Mesdames L... et D...

Madame D.., tombe en trance et dit : « Je me nomme Joseph P., marié à Marie B.... nous avions deux enfants et nous demeurions rue des Ecoles n°... J'avais 56 ans et j'étais employé au Chemin de fer du Nord, lorsque j'ai été tué en gare de Douai ».

J'ai écrit à M. Jesupret, père, à Douai, le priant de prendre des renseignements sur Joseph P... Voici sa réponse :

« Je rentre à l'instant après une démarche faite, afin d'obtenir, si possible, les renseignements que vous me demandez.

Au lieu de me rendre à l'état civil, j'ai préféré d'abord porter mes recherches sur les lieux que l'Esprit disait avoir habités.

J'avisai au n°... de la rue des Ecoles et par conséquent à deux pas de la demeure indiquée par l'esprit, un estaminet où je pensai que j'aurais les renseignements.

Je pris votre lettre et lus les passages ayant trait à ces renseignements.

Aussitôt le débitant me déclara que tous ceux contenus dans votre lettre étaient d'une scrupuleuse exactitude, sauf le nom de la femme que cet homme ne connaissait pas ».

Signé : Jésupret.

Mme L... prend la parole dans son état de trance :

L'esprit déclare se nommer Henri Joseph L..., médaillé militaire adjudant retraité du 1er Bataillon de forteresse, mort à 43 ans, le 9 avril 1903, rue M..., n° 2 à Lille. Il était veuf de Marie D... et ils n'avaient pas eu d'enfants. Il déclare qu'il est catholique, réprouve nos séances et saura bien sans nous trouver le Paradis qui lui a été promis. Aussi avons-nous beaucoup de peine à obtenir de lui ces quelques renseignements.

Je priai M. D..., habitant Lille, de contrôler ces affirmations et voici sa réponse :

« Je n'ai pu avoir la date exacte du décès de Henri, Joseph L..., car les tables ne sont pas encore faites à la mairie ; mais un nommé L..., adjudant retraité, cafetier, rue de M..., est bien décédé l'an dernier, en avril ou mai. Il était bien veuf depuis peu, mais il devait avoir des enfants ; c'est du moins ce que m'a dit l'employé auquel j'ai parlé ».

Lille, le 27 janvier 1904.

Signé : D...

Un autre esprit se plaint de se trouver seul, isolé, dans une obscurité complète. Il se nommait W..., journalier à N..., Il avait six enfants, dont une fille, actuellement mariée et demeurant avec sa mère, route de la gare, à l'estaminet de la ville de B.... De ses réponses assez confuses nous croyons comprendre qu'il avait plus de 40 ans lorsqu'il a succombé à une affection cérébrale, il y a plus de dix ans ; sa veuve souffrirait ou serait paralysée des deux bras.

J'ai reçu de la mairie de N..., la réponse suivante :

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 22 courant et de vous informer que W... Louis et non W... (ici une rectification portant sur la dernière syllabe du nom) est décédé à N..,, le 26 janvier 1891, à l'âge de 49 ans 1|2, laissant six enfants.

Il était menuisier et cabaretier á l'estaminet de la ville de B..., route nationale, station du P..., où continue à demeurer sa veuve.

Il est exact que Mme Vve W... est infirme des deux bras et que sa fille demeure avec elle ».

Signé : Hte L...

Séance du 6 mars 1904, tenue à F...

Etaient présents, les mêmes personnes qu'à la séance du 17 janvier et M. et Mme S..., qui viennent de perdre leur fille unique, âgée de 24 ans.

Médiums : Mme L... et Mme D...

Plusieurs esprits plus ou moins connus de certains assistants prennent le contrôle de Madame D... puis un autre se présente, nous déclarant qu'elle se nomme Elise H... âgée de 42 à 43 ans,

épouse de Julien H... ouvrier aux usines de la compagnie de V... Elle aurait eu cinq enfants et serait morte vers 1899 au faubourg des S... ville de M...

Le maire de la ville de M... me répond :

« J'ai l'honneur de vous informer, en réponse à votre lettre du 12 de ce mois, que la dame Elise H..., épouse de Julien, Honoré H..., dont elle m'entretient, est décédée en cette ville, faubourg des S... le 25 juin 1900 ».

Signé : T...

La fille de M. et Mme S... prend le contrôle de Mme L... Puis se présente un autre esprit déclarant se nommer Louise M... épouse de Constantin M..., sans enfants, morte il y a six ans, à l'âge de 86 ans, à Et... Elle se trouvait sans souffrance, mais dans une sorte de somnolence depuis sa mort, lorsqu'elle en a été tirée, en février, par l'arrivée de son mari, mort depuis peu.

Le maire d'Et..., me retourna ma demande de renseignement avec la note suivante :

« Madame Marie-Louise M... est décédée à C... Monsieur M... Constantin, son époux, est décédé à Et... le 12 janvier 1904 ».

Signé : G...

Docteur DUSART.

La femme masquée

Au sujet de ce médium à matérialisations, le Dr Egbert Müller écrit ce qui suit dans la *Deutsche Warte* :

Les spirites de Berlin, de même que plusieurs personnages de marque qui ne s'étaient point occupés de spiritisme jusqu'ici, ont trouvé récemment le *nec plus ultra* dans son genre.

Avec ce médium, j'ai expérimenté pendant dix-huit mois dans des conditions offrant toutes garanties. Au cours de ses séances publiques, elle portait un léger masque : de là, son nom de « Femme masquée ». L'extrême obligeance avec laquelle elle se prêtait aux expériences du mystérieux domaine de l'occultisme me la fit dénommer « la reine des médiums » et cette appellation, elle la mérite encore aujourd'hui.

Après un arrêt relativement long de ses facultés médianimiques, celles-ci se sont déclarées de nouveau et le merveilleux fantôme « Cordula », une nonne du temps des Mérovingiens, a pu se matérialiser complètement, cette fois d'une façon bien visible, tandis qu'antérieurement les matérialisations ne se révélèrent que sur la plaque photographique. L'apparition était drapée dans un habit de religieuse qui avait beaucoup d'analogie avec celui que portent les sœurs de Saint-Boromée. La lumière de la lampe l'éclairait parfaitement ; les yeux étaient vifs ; la physionomie fraîche et épanouie ; les mouvements dignes et gracieux. Le fantôme, dont la voix charmait l'oreille, s'exprimait en allemand. Ses formes avaient la même netteté que celle des apparitions observées jadis, à Berlin, dans les séances du médium suédois Mme E. d'Espérance, en présence de l'excellent rédacteur de l'*Uebersinnliche Welt*, M. Max Rahn. Chacune de ces séances marquera dans les annales du spiritisme, à Berlin.

Il eût été souhaitable que MM. le professeur Dr Dessoir et le Dr Albert Moll, —ces messieurs s'attachent à scruter autant que possible les phénomènes du vrai spiritisme — eussent assisté à cette séance. Sans doute auraient-ils poussé le mot fameux « Eûreka ! » (Je l'ai trouvé !)

(Traduction de J.-L. Vanbilsen.)



La réapparition du médium appelé « La femme masquée » est confirmée par une correspondance adressée au *Light*.

Pendant une séance qui eut lieu à Berlin, le 28 novembre dernier, à la résidence de M. A. Peters, 6, Salzwedeler Strasse, on a pu observer deux formes spirites matérialisées : un esprit se disant un amiral allemand et une nonne nommée Cordula, beaucoup plus grande que le médium. La séance dura plus d'une heure. Les apparitions et le médium furent vus en même temps.

Ont signé le procès-verbal : M. Schoenherr, président d'honneur de la loge spiritiste « Psyche zur Wahrheit » ; M. A Peters, Mme Peters et M. Emile Paul, membres de la dite société.

Le 1er décembre, une autre séance eut lieu, avec des résultats analogues, à l' « Architekten Haus », Wilhelm Strasse, Berlin.

LE MESSAGER.

Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas

Suite (1)

Si nous nous refusons la liberté d'interpréter les mythes, si nous les prenons à la lettre, la seconde personne de la Trinité, le Logos éternel, ne nous intéresse pas plus que les hypothèses de la métaphysique alexandrine. Nous n'avons rien de commun avec cet être transcendant qui vient sur la terre donner la comédie humaine, jouer la tentation, la souffrance et la mort : nous n'avons rien à apprendre de lui. La vie morale n'a quelque chose de tragique que par le sérieux des épisodes et l'incertitude du dénouement (2).

Pas plus que le Dieu, le Juif en Jésus n'a d'intérêt pour nous. Tout ce qui dans les Évangiles est proprement juif, tout ce qui répond à l'orgueil de ce petit peuple, à sa prétention d'être le peuple élu entre tous, nous paraît ridicule. Toutes les mythologies, celle qui fait garder les troupeaux d'Admète par Apollon, aussi bien que celle qui fait de Dieu un charpentier de Nazareth, répondent à la conception d'un petit monde où l'on circule sans trop de peine du ciel à la terre.

Jésus partage les préjugés de son peuple. Il dit à la femme cananéenne : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues. » Eh quoi ! déranger le fils de Dieu pour si peu ! Et il ajoute des paroles dures et blessantes : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Il partage le préjugé juif, au moment où il s'en affranchit et annonce la conversion des gentils : « Avez-vous lu dans les Écritures :*la pierre qui a été rejetée* (les gentils) par ceux qui bâtissaient est devenue la pierre d'angle ».

(1) Voir le N° de Mars, p. 525.

(2) Il est vrai que le 4e Evangile (Jean), seul donne à Jésus le caractère métaphysique en l'identifiant avec le Logos. Dans les synoptiques, Jésus ne se donne jamais comme Dieu, ni comme identique ou égal à Dieu, ce qui sans doute lui eût paru, comme à tout Juif, le plus abominable des blasphèmes. Il ne veut même pas être appelé bon. « Pourquoi m'appelez-vous bon ? Dieu seul est bon. »

L'attente du Messie est une des formes de l'illusion qui porte Israël à se croire le favori de l'Eternel. Le fils de David, le roi des Juifs, le Messie venant annoncer le jour prochain de Jéhovah, où les étoiles tomberont du ciel comme des lampes suspendues au bleu plafond de la terre, ce héros d'une aventure extraordinaire, qui naît d'une vierge, est nourri par les anges, ressuscite d'entre les morts, monte au ciel et, avant que passe une génération, doit apparaître sur les nuées dans l'éclat de sa gloire, ce Jésus, s'il vit dans notre fantaisie, est étranger à notre conscience.

Si nous ne pouvons plus prendre intérêt à tout ce qui n'exprime en Jésus que les préjugés et les superstitions de son peuple, que dire des longs récits de miracles qui se retrouvent dans tous les synoptiques, qui notamment encombrent l'Évangile de Marc, — celui qu'on nous donne comme le plus ancien, — jusqu'à l'occuper presque tout entier ? Le miracle, qui longtemps fut donné comme preuve de la doctrine, aujourd'hui la compromet Les philosophes à demi-chrétiens qui, pour mieux honorer Jésus, le font à leur image, insinuent que la crédulité populaire lui a attribué des actes auxquels il n'a pas consenti. Aux Pharisiens qui, pour croire, lui demandaient « un prodige dans le ciel » (Marc, VIII, 12), n'a-t-il pas répondu avec colère : « En vérité, je vous le dis, il ne sera pas donné de prodige à ces gens-là. »

Il est possible qu'une parabole charmante ait été parfois changée en un miracle absurde (multiplication des pains). Mais Jésus n'était ni un savant ni un philosophe, il ne connaissait d'autre loi du monde que la volonté de son père, et il croyait à la lettre que la foi transporte les montagnes. Son originalité est d'avoir pu fondre en une figure harmonieuse des traits que nous ne saurions plus accorder. Il n'en est pas moins vrai que nous éprouvons un véritable malaise à voir le moraliste du Sermon sur la montagne s'abaisser au rôle de thaumaturge et de guérisseur, (1) changer

(1) Ici, nous nous séparons nettement de l'auteur qui, ne connaissant pas les lois du magnétisme et les manifestations spirites, ne voit partout que charlatanisme ou grossières superstitions. Que beaucoup de soi-disants miracles ne soient que des légendes enfantées par la riche imagination des orientaux, c'est ce qui est infiniment probable. Que d'autres aient été grossis, défigurés par l'ignorance, nous devons l'admettre. Mais un certain nombre d'effets surnormaux produits par Jésus se réalisent

l'eau en vin, frotter de salive les yeux d'un aveugle, marcher sur la mer, ressusciter les morts, suivi à travers les rues par une foule de gens « qui cherchaient à le toucher, parce qu'il portait en lui une vertu qui les guérissait tous ». (Marc, VI, 19). Nous savons trop en quelle compagnie d'illuminés et de charlatans de tels prodiges compromettent Jésus.

Que dire quand le miracle n'a guère de prodigieux que son ridicule ? Jésus ayant passé le lac de Tibériade, un homme, possédé de l'esprit impur (Marc, V, 1-17), sort des tombeaux où il faisait sa demeure et se précipite vers lui. Le diable, mal avisé, au lieu de se taire, se prosterne, supplie : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, fils du Dieu très haut ? Je te conjure par Dieu (!) de ne pas me tourmenter ». Le singulier diable ! Jésus lui demande alors : « Comment t'appelles-tu ? » Et ce diable facétieux lui répond par une façon de calembour : « Je m'appelle Légion, parce que nous sommes plusieurs » ; et il le prie avec insistance de ne pas le chasser du pays. « Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient le long des montagnes, et tous ces démons le suppliaient disant : « Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous y entrions ».

Sans prévoir les conséquences de cette concession, j'aime du moins à le croire, « Jésus le leur permit, et ces esprits impurs sortant de l'homme entrèrent dans les pourceaux ; et tout le troupeau de la hauteur se précipita vers la mer ; ils étaient environ deux mille, et ils se noyèrent dans la mer ».Le troupeau était bien noyé, mais les démons ? Quoi qu'il en soit, les porchers s'enfuirent, courant porter la nouvelle à la ville voisine, et, sans réclamer d'indemnité, les habitants prièrent le sorcier redoutable de quitter leur pays. La terreur sans doute les empêcha de l'assommer.

Discuter, résister, laisser perdre le mythe, la légende, tout ce qui fait la parure de la vérité, tout ce qui lui ajoute un charme sensible, la confond avec la beauté et permet à l'art de lui prêter ses enchantements, n'est-ce pas perdre le meilleur des Évangiles, ce

---

encore de nos jours et principalement au sujet des guérisons, nous avons vu Gassner, le prince de Hohenlohe et bien d'autres accomplir de véritables prodiges par l'action de la prière. Il nous faut donc faire les plus expresses réserves quant aux appréciations de M. Séailles sur ce point.

(Note de la rédaction).

qui vraiment a séduit l'humanité ? Pour jouir d'une légende, il ne faut pas la prendre lourdement à la lettre, il faut la laisser vivre dans sa propre fantaisie, s'y transporter, y devenir le symbole de pensers nouveaux.

Mais le Jésus de la conscience moderne, celui qui, dans notre langue, nous parle de nous-mêmes, de nos devoirs et nous reste un vivant exemple, n'est ni le Dieu, ni le Messie, ni le thaumaturge ; c'est le Jésus qui continue les grands prophètes en élargissant leur pensée, en la purifiant du nationalisme ; qui ne se lasse pas de répéter la grande parole qu'Osée met dans la bouche de Jéhovah : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » ; l'ennemi de tout formalisme, l'homme de la libre conscience, qui contre les autorités invoque « cette lumière qui est en chacun et qu'il ne doit pas laisser obscurcir » ; qui, aux prescriptions de la loi, oppose le sentiment intérieur ; qui franchissant les rites et les dogmes, fait de la religion une vie et non un automatisme de gestes sacrés et magiques.

Le Jésus de la conscience moderne est l'adversaire des Pharisiens qui, au scandale des Pharisiens de tous les temps, proclame que « le Sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat » ; celui qui lutte contre les prêtres, condamne « les hommes à longue robe qui, sous prétexte de prières, dévorent les maisons des veuves », et chasse les marchands du temple ; l'homme simple et brave qui, sans efforts, s'élève au-dessus des préjugés et des conventions du pharisaïsme social, mange avec les gens de mauvaise vie, publicains et prostituées ; qui ne veut pas qu'on désespère d'une âme ni qu'on la désespère ; qui refuse de juger la femme adultère et d'un mot disperse ses accusateurs : « que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre » : le pauvre volontaire qui condamne les riches sans rémission ; l'hérétique, qui aime les hérétiques, les humiliés de l'orthodoxie orgueilleuse et sûre d'elle-même ; qui fait définir « le prochain », non par les paroles mais par l'acte du bon Samaritain (1), relevant et soignant sur la route de Jéricho le Juif blessé, auprès duquel passent indifférents deux Juifs, deux hommes d'église, un lévite et un prêtre ; qui enfin,

(1) Les Samaritains sont des hérétiques que méprise l'orgueilleuse orthodoxie juive.

au puits de Jacob, dit à une femme samaritaine, et à quelle femme ! sa plus belle parole, celle qu'il est toujours l'heure d'opposer à ceux qui, en son nom, matérialisent Dieu, localisent sa présence et sa grâce dans des sanctuaires privilégiés et, trafiquants de miracles, rabaissent la religion au fétichisme des premiers âges : « Femme, croyez-moi, voici que vient le temps où ce ne sera plus sur cette montagne ni dans Jérusalem qu'on adorera le Père ; mais le temps vient et il est déjà venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ».

Le Jésus de la conscience moderne est avant tout le Jésus de la Passion, l'annonciateur de vérités nouvelles, le prophète du Dieu père et de la fraternité, le juste qui, pour avoir dénoncé les erreurs traditionnelles et fait appel à la conscience humaine, a conjuré contre lui toutes les puissances de ce monde, prêtres, princes du peuple, riches et Pharisiens. Si Jésus est Dieu, s'il a une double nature, si l'avenir est pour lui sans mystère, si le Logos assiste impassible aux souffrances et à la mort de l'humble Galiléen et les contemple dans l'éternel, cette comédie ne nous intéresse pas plus que le meurtre d'Adonis et sa renaissance au printemps. Mais il n'en est rien ; Jésus, en ses derniers jours, est ce que nous sommes, un être en qui luttent la chair et l'esprit, qui souffre et qui pleure, qui hésite, qui doute, et qui librement accomplit le sacrifice : et c'est pourquoi dans sa mort, comme dans celle de Socrate, il y a quelque chose d'universellement humain qui nous concerne et nous touche, nous est un enseignement et un exemple.

La scène du jardin des Oliviers n'a pu être inventée, par cela même qu'elle contredit l'idée du Messie divin et triomphant ; si elle n'a pas disparu des synoptiques, comme elle a disparu de l'Évangile de Jean — qu'on peut appeler l'Évangile du Verbe, du Logos — c'est qu'elle était demeurée vivante dans la mémoire des disciples et s'imposait à leur souvenir. En cette froide nuit de Gethsémani, Jésus vécut l'heure la plus cruelle de sa vie, l'heure décisive aussi. Pour la première fois se pose devant lui le douloureux problème que sa foi naïve avait résolu, sans même le voir, par l'allégresse d'un cœur tout possédé de l'amour du Père céleste ; il découvre le mal.

Le présent l'enferme dans ses ombres impénétrables, il s'interroge avec angoisse, il cherche son rêve de fraternité et d'amour :

ses ennemis veillent et conjurent sa mort, ses disciples dorment, il est seul. Alors « il est saisi de frayeur, il est pénétré d'une extrême affliction, et son âme est triste jusqu'à la mort ». Et, devant cette mort qu'il sent approcher, dans l'épouvante des ténèbres qui couvrent ses yeux et sa pensée, sa chair frissonne : « Mon père, tout vous est possible, éloignez de moi ce calice ! » Mourir avec la certitude d'avoir raison serait facile ; mais les cieux se taisent, et la terre, par toutes ces voix, dit : non. Là est l'angoisse suprême. Le plus dur n'est pas d'être insulté, frappé, meurtri, de sentir les clous entrer dans sa chair et, sur le bois de douleur, le vertige du sang qui se trouble dans son cours ; le plus dur, c'est la haine de ceux qu'on aime, de ceux avec qui l'on voudrait partager sa foi et son espérance, c'est la négation de ce qu'on croit le vrai par tant de bouches humaines, c'est la violence, la brutalité, la méchanceté, tout ce qui fait douter de ce bien pour lequel on meurt.

La grandeur de Jésus est d'avoir choisi le sacrifice et la mort pour la justice et la vérité, non parce que cela était écrit, parce qu'il n'avait revêtu un corps que pour l'immoler, dans la conscience transcendante de son triomphe réel, nécessaire, mais sans savoir, dans l'angoisse, avec toutes les raisons de désespérer, et c'est d'être mort sur cette grande parole de doute et de foi, qui, en en faisant un homme, l'élève à la plus haute dignité humaine : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » La Passion est plus qu'un mythe, plus qu'un symbole, elle est l'acte réel d'un homme qui nous montre élevée à une hauteur tragique l'alternative qui se pose à chacun de nous.

(*A suivre*) GABRIEL SÉAILLES.

Massage et Magnétisme

Notre éminent et sympathique frère en coyance Emmanuel Vauchez s'est attaché, avec l'ardeur qu'il apporte à toutes les causes humanitaires, à soutenir les réclamations des masseurs et magnétiseurs. Au sujet de cette campagne, nous recevons les communications suivantes que nous nous faisons un plaisir d'insérer.

Lorsque la loi du 30 novembre 1892 a été présentée aux Chambres, la commission, par l'organe de son rapporteur, le docteur Chevandier (de la Drôme), a déclaré, dans son exposé des motifs, que *les articles visant et prescrivant l'exercice illégal de la médecine ne pourraient être appliqués aux masseurs que le jour où ils sortiraient de leurs pratiques habituelles et, sous le couvert de leurs procédés, ils prescriraient des médicaments, chercheraient à réduire des fractures. Jamais notre intention n'a été de les viser, c'est donc mal à propos qu'ils ont pris l'alarme.*

Qui trompe-t-on ici, pourquoi a-t-on poursuivi des magnétiseurs ?

Ce sont des médecins qui se sont faits les dénonciateurs, mais sans doute ils ont honte du rôle qu'ils ont joué et aujourd'hui ils se cachent derrière les pharmaciens, qui ne se plaignent pas.

Docteurs,

Ceux d'entre vous qui font passer leurs intérêts personnels avant celui du malade, méditez ces déclarations des praticiens de la plus haute valeur.

Rostan. — Chaque formule médicale est, pour ainsi dire, une erreur.

Professeur Louis. — La plupart des méthodes curatives offrent des effets déplorables.

Broussais. — Le souffrant demande un verre d'eau, ne peut obtenir qu'une dose de poison.

Chauvet. — La médecine a toujours été plus nuisible qu'utile à l'humanité.

Frappart. — Médecine, pauvre science ! Médecins, pauvres savants ! Malades, pauvres victimes, etc.

Les appréciations de ces maîtres feront réfléchir le législateur, qui ne voudra pas sacrifier les malades, en les déclarant propriété des médecins.

*
* *

A Monsieur le président de la Commission des pétitions, à la Chambre des députés.

De passage à Salies-de-Béarn, j'ai eu l'honneur de vous adresser, le 29 janvier 1903, la lettre suivante :

« Monsieur et très honoré concitoyen,

» J'ai donné mon concours à la pétition en faveur du massage et

du magnétisme dans l'intérêt de l'humanité (ce que j'ai fait toute ma vie). Cette pétition est patronnée par un grand nombre de personnalités marquantes : sénateurs, députés, savants, médecins, littérateurs, etc., et, en outre, il a été déposé à la Chambre 212.749 signatures ; depuis il en est arrivé une vingtaine de mille (1) que je vous ferai adresser, si vous voulez bien m'y autoriser.

» La question est on ne peut plus simple : pour le massage, il s'agit d'exiger la création d'Ecoles de massage comme il en existe en Suède et dans d'autres pays.

» Quant au magnétisme curatif, il peut faire beaucoup de bien et pas de mal, il doit donc être libre, car il n'exige aucun médicament.

» Les pièces que je vous adresse vous renseigneront, et je suis prêt à répondre à toutes les questions. Comme le rapport ne réclame aucun développement, M. Chenavaz m'écrit que vous pourriez vous en charger ; je viens vous prier de le faire, et cette question bien simple sera rapidement terminée.

» Veuillez agréer, Monsieur le président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : Emmanuel VAUCHEZ.

J'ai été très étonné de recevoir, le 2 janvier 1904, un avis émanant de la 6e commission des pétitions, prononçant l'ordre du jour avec les motifs suivants :

« M. Vauchez, Emmanuel demande que les droits des masseurs-magnétiseurs soient définis par une loi complétant celle du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la pharmacie.

» La commission est d'avis qu'il n'y a point de suite à donner à la pétition de M. Vauchez et qu'il ne lui appartient pas de se prononcer sur une question qui ne relève que de l'initiative parlementaire de chaque député pris individuellement. »

Permettez-moi, messieurs, de protester énergiquement contre cet ordre du jour. Je ne suis pas seul à réclamer la réforme de la loi, mais serais-je seul, que ma demande mériterait d'être examinée et discutée sérieusement. Vous m'obligez à manquer de modestie en vous rappelant que depuis 1866 j'ai travaillé à la fondation du Cercle parisien et, avec Jean Macé, à l'organisation de la Ligue de

(1) Le total des signatures à ce jour est d'environ 240.000.

l'enseignement, mon nom est associé à un grand nombre de réformes utiles :

1. En 1870, création, en France, de dépôts pour les régiments d'Afrique, afin d'éviter une perte de temps et d'argent en cas de mobilisation.

2. En 1871, pétitionnement en faveur de l'instruction obligatoire, gratuite et laïque, qui a produit plus de 1,400,000 signatures remises à une commission de la Chambre. Si cette commission avait fait comme vous, la loi n'existerait pas.

3. Enquête faite auprès des conseils municipaux sur le même sujet, où près de 25 millions de la population se trouvaient représentés, et a amené la transformation du Sénat, puis le vote de la loi par cette chambre.

4. A la création des bibliothèques et écoles régimentaires.

5. Au mouvement d'éducation militaire de la jeunesse pour arriver à la diminution du service militaire.

6. A l'organisation du sou des écoles laïques.

7. Campagne pour fournir gratuitement des globes, cartons géographiques, tableaux du système métrique, tableaux d'histoire naturelle, etc., à plus de 2.500 écoles de France et d'Algérie.

8. A la création de plus de 1.000 bibliothèques poupulaires, pédagogiques et sociétés d'instruction diverses.

9. De 1896 à 1898, ouvert une enquête sur la suppression des congrégations religieuses et la séparation des Eglises et de l'Etat.

10. Collaboration en faveur du massage et du magnétisme.

Le magnétisme est une des grandes forces de la nature ; l'arrêter dans son développement, ses applications, sa voie progressive, serait aussi insensé que de supprimer l'électricité sous prétexte de conjurer la foudre.

Le magnétisme est de l'électricité animale (force vitale). C'est un curatif puissant, reconstituant les organes en dissolution. Cette science se vulgarisant, apprendra aux mères à en appliquer les bienfaits à leurs enfants débiles.

La population française diminue, ou tend à rester stationnaire. C'est un résultat inévitable de la marche de la civilisation ; d'ailleurs, la puissance d'une nation ne se mesure pas au nombre de ses habitants, mais à la valeur de ses enfants, qui auront reçu une meilleure éducation morale et physique. Cette diminution a lieu

bien plus par la mortalité de l'enfance que par la diminution des naissances ; qu'on vulgarise le magnétisme, et l'on arrivera au but qu'on cherchera vainement ailleurs.

11. Campagne pour le monopole de l'enseignement par l'Etat, etc.

Je crois, messieurs, que de pareils états de service méritaient d'autres procédés ; il ne s'agit pas de moi seulement, les 243 mille signatures recueillies sont appuyées par plus d'un millier de personnalités marquantes dont je vous ai adressé les listes imprimées.

Il me semble impossible qu'un examen désintéressé n'amène pas la commission à modifier ses premières conclusions.

Recevez, monsieur le président, ainsi que les membres de la commission, l'assurance de ma considération distinguée.

Emmanuel VAUCHEZ.

Au Législateur

Au moment où les débats d'une cause tout humanitaire se préparent, grâce à l'activité de l'éminent apôtre Emmanuel Vauchez, pour enlever ou laisser à l'homme ce qu'il a de plus cher : sa liberté d'action en ce qui touche à sa propriété individuelle, il est bon de jeter un coup d'œil sur les causes qui peuvent annihiler ou aider cette action, lorsqu'il veut travailler et faire valoir cette propriété au profit et pour le plus grand bien de son semblable.

La première de ces causes est le parti pris du monde savant officiel, qui, se croyant lésé dans ses intérêts scientifiques ou individuels, fait des efforts désespérés pour empêcher la diffusion d'une vérité vieille comme le monde.

La seconde est l'action du gouvernement, qui doit avoir à cœur le respect des droits de l'homme et aider la diffusion de cette même vérité.

Je veux parler du magnétisme humain, qui, nié, jusqu'ici parce qu'il était resté dans le domaine de l'empirisme, arrive quand même à avoir droit de cité. La science s'est enfin prononcée, en le débaptisant, bien entendu ; le magnétisme, c'est bon pour les vieilles femmes, il faut le laisser de côté. Ce qui est vrai, c'est l'hypnotisme, c'est la suggestion, c'est le vitalisme... et aussi l'ef-

fluve magnétique, n'en déplaise aux intéressés. MM. Charpentier et Blondlot viennent de le prouver; toujours après coup, il est vrai, d'autres savants et non des moindres, sans parler des profanes, en avaient démontré la réalité, il y a de belles années, tant au point de vue expérimental qu'au point de vue thérapeutique. Inutile de revenir sur leurs noms, ils sont suffisamment connus.

Sans m'arrêter sur le côté purement expérimental, qu'il me suffise de donner ici l'appréciation de quelques médecins sur ce sujet important, pour montrer que cette chose rejetée et acceptée tour à tour mérite de fixer l'attention des chercheurs en général et du législateur en particulier, puisque c'est sur lui seul que l'homme peut se reposer pour disposer de sa *propriété,* et ici cette *propriété* est l'élément vital qu'il possède et qu'il peut distribuer à autrui, c'est un devoir qui s'impose à toute conscience honnête.

« *Le Gouvernement est institué pour garantir à l'homme la jouissance de ses droits naturels et imprescriptibles* (Droits de l'homme, article premier).

La *propriété* fait partie de ces droits.

Parlant de magnétisme, le docteur Huguet, du Var, s'exprime ainsi (1) : « Je me fais un devoir d'apporter ici le tribut de ma reconnaissance envers le magnétisme animal, auquel, avec l'enseignement médical plusieurs fois séculaire de mes ancêtres, je dois tout ce que j'ai appris de vrai et d'utile en médecine ».

Après avoir flagellé les hautes cours officielles qui firent défiler sous leurs coups sanglants les martyrs du vrai savoir et de l'humanité, et démontré ce que peut le magnétisme où la science officielle est impuissante, il termine ainsi :

« Nous mettons au défi MM. les suggestionneurs et hypnotiseurs de faire une seule cure dans le genre de celles que nous venons de mentionner et dont les témoins sont tout prêts à affirmer l'exactitude. »

De son côté, le docteur Gérard dit :

« Une grande vérité existe, aveugle qui ne la voit pas : la vie rayonne de tous les êtres forts, elle rayonne même en raison directe de la bonne santé et de la force de l'opérateur ; c'est une loi au même titre que celle qui régit la chaleur ou la lumière, sa

(1) *Le Magnétisme humain*. 1889.

puissance se manifeste toujours en raison directe des masses et en raison inverse des distances.

« La vie aussi se transmet, s'infuse et s'ajoute en imposant les mains avec bonté, avec amour sur les déshérités de la santé, et cela en raison directe de notre vitalité, mais aussi en raison de l'amour que nous avons pour le prochain, car il faut être bon pour secourir son semblable avec ses propres forces. »

Ailleurs, après avoir différencié l'hypnotisme d'avec le magnétisme, il conclut :

« La thérapeutique magnétique est de toutes la moins dangereuse à manier, en raison de la douceur de ses moyens d'action et de la similitude de ses principes avec les principes de la vie elle-même. »

De son côté, le docteur Moutin (1), qui voudrait voir le magnétisme entrer dans toutes les familles, dit :

« En ce qui nous concerne, nous tenons pour certain que l'hypnotisation (2) pratiquée sur les enfants en bas-âge atteints d'affections dont le diagnostic et le traitement sont particulièrement difficiles, assurerait la guérison de 60 p. 100 de ceux qui, avec les méthodes actuelles, sont fatalement emportés. »

D'après ce qui précède, puisque les médecins eux-mêmes disent que l'homme rayonne une force capable de reconstituer la vitalité où elle fait défaut, et que les êtres les mieux doués peuvent en faire profiter leur semblable, le législateur se fera un devoir de préciser, par un nouveau texte ou par une addition à celui existant, l'article 16 de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la *médecine* et non de la *pharmacie*, en reportant au rapport du docteur Chevandier, député de la Drôme, qui dit :

Tant que les masseurs et magnétiseurs resteront dans leurs attributions respectives, ils ne tomberont pas sous les coups de la loi.

Ce texte n'ayant pas été respecté sous un prétexte quelconque, magnétiseurs et malades ont soumis leurs revendications au Parlement par un pétitionnement couvert de 243.042 signatures, confiants en l'équité du législateur, puisqu'il s'agit d'une œuvre humanitaire au premier chef.

A. BOUVIER.

(1) MOUTIN, *le Nouvel Hypnotisme*.

(2) Lisez *Magnétisation*.

Le Territoire Contesté

PAR

RICHARD DALE-OWEN

Le manoir de Ramhurst, dans le Kent (1)

Pendant le mois d'octobre 1857 et plusieurs mois suivants, Mme R... femme d'un officier supérieur, résida au château de Ramhurst, près de Leigh, dans le Kent. Dès les premiers temps de leur séjour dans ce vieux manoir, tous les habitants furent plus ou moins troublés chaque nuit, jamais pendant le jour, par des coups, par des bruits de pas et surtout par des voix, dont on ne pouvait se rendre compte. On les entendait en général dans une pièce inoccupée ; on aurait dit des conversations ou des lectures à haute voix, quelquefois aussi des plaintes. Les servantes étaient fort effrayées. On n'avait jamais rien vu ; cependant la cuisinière racontait qu'une fois, en plein jour, entendant près d'elle le froufrou d'une robe de soie et pensant que sa maîtresse était près d'elle, s'était retournée, mais n'avait rien vu, ce qui l'avait très émotionnée. Le frère de Mme R... jeune officier, très amateur de sports, très vif et rejetant bien loin toute possibilité de rapports avec l'autre monde, fut fort troublé et importuné par ces voix, qu'il attribuait à sa sœur et à une de ses amies qu'il accusait de causer ainsi une partie de la nuit. Dans deux occasions différentes, croyant reconnaître la voix de sa sœur appelant à l'aide, il s'était précipité, entre deux et trois heures du matin, armé d'un fusil, dans sa chambre, mais il la trouva profondément endormie.

Le second samedi de ce même mois d'octobre, Mme R... alla chercher à la gare Miss S... qu'elle avait invitée à venir passer quelques semaines avec elle. Depuis son enfance, Miss S... voyait de temps à autre des apparitions.

Comme elles revenaient ensemble au château, Miss S... aperçut au seuil de la porte un couple paraissant âgé et revêtu de costumes anciens. Ils semblaient se tenir debout sur le sol ; mais elle ne les entendit pas parler.

(1) Rappelons encore que R. Dale-Owen était un diplomate de carrière et un écrivain bien connu. Son honorabilité incontestée donne de l'authenticité aux récits qu'il rapporte, car il s'est donné la peine de les vérifier soigneusement.

Pour ne pas causer d'émotion à son hôtesse, elle ne dit rien de sa vision.

Les jours suivants elle rencontra à plusieurs reprises les mêmes personnes, tantôt dans une chambre, tantôt dans les couloirs, toujours en pleine lumière. Elles semblaient entourées d'une atmosphère de teinte grisâtre. A la troisième fois elles lui parlèrent, lui disant qu'elles étaient le mari et la femme ; que dans les temps anciens elles avaient possédé ce manoir et que leur nom était *Children*. Elles semblaient tristes et abattues et répondirent à Miss S... que ce qui causait leur chagrin, c'était leur passion pour cette propriété dont elles étaient fières et qui leur avait donné tant de satisfaction. Elles ne pouvaient en détacher leur pensée et voyaient avec le plus grand chagrin que leur famille en avait été dépossédée et qu'elle était passée en des mains étrangères et indifférentes.

Miss S...me dit que leurs voix lui paraissaient humaines et qu'elle croyait qu'on devait les entendre de la pièce voisine. Du reste, on entendait des voix pendant la nuit.

Au bout d'une semaine ou deux, Mme R..., soupçonnant qu'il était arrivé à son amie quelque chose d'anormal se rapportant aux phénomènes qui jetaient constamment le trouble dans le château, la questionna et Miss S... lui raconta ce qu'elle avait vu et entendu, lui décrivant les deux fantômes qui se donnaient le nom de *Children* et lui rapportant leurs paroles.

Depuis ce moment et pendant tout un mois, quoique Mme R... ait eu souvent ses nuits troublées par des bruits et qu'elle ait eu plusieurs fois l'impression de la présence des fantômes, elle ne vit cependant rien. Elle avait donc renoncé à l'espoir de voir elle-même quelque chose, lorsqu'un jour, comme elle se pressait de s'habiller pour le dîner et que son frère, rentrant affamé par une journée de chasse, l'appelait avec impatience, au moment où elle se retournait pour sortir de sa chambre, sans songer à quoi que ce soit de spirituel, elle vit, debout sur le seuil de la porte, la même forme féminine que Miss S... lui avait décrite, avec sa prestance et sa robe de soie brochée garnie de dentelle ; derrière elle, mais un peu à gauche et moins nettement visible, se tenait le mari. Ils ne prononcèrent pas une parole, mais au-dessus de la femme, on lisait en caractères phosphorescents dans l'espèce de brouillard qui l'enveloppait, ces deux mots : « *Dame Children,* » suivis d'une

phrase expliquant que n'ayant jamais songé qu'aux joies et aux chagrins terrestres, ils restaient liés à ce bas-monde. Mais elle eut à peine le temps de s'en rendre compte, car un appel plus pressant de son frère, demandant si l'on dînerait ce jour-là, la força à se précipiter. L'apparition immobile obstruait la porte ; il n'y avait cependant pas à hésiter ; Mme R..., fermant les yeux et portant les poings en avant, se précipita à travers le fantôme et, en arrivant dans la salle à manger, elle s'écria : « Oh ! Miss S... je viens de passer à travers Mme Children ! »

Ce fut la seule fois qu'il lui fut donné de voir les fantômes.

Il est à remarquer que la chambre à coucher était éclairée par des bougies et un feu très vif et que le corridor était lui-même éclairé par une lampe.

(Après de longues recherches Mme R... et plus tard R. Dale Owen lui-même acquirent la preuve que le manoir de Ramhurst avait été possédé par Richard Children, décédé ainsi que sa femme en 1753. Dale Owen retrouva des serviteurs du château qui attestèrent avoir entendu les coups, les voix, et rappelèrent l'émotion du frère de Mme R... se précipitant, la nuit, dans sa chambre, un fusil à la main).

*
* *

Les partisans de la subconscience ne manqueront pas de supposer que la vision des époux Children par Mme R était une auto suggestion due à la description fait par Miss S. des fantômes. Mais le fait que l'apparition de ces deux personnages eut lieu dans une chambre parfaitement éclairée par des bougies et un feu vif et qu'elle ne se renouvela plus, semble indiquer que le phénomène était objectif, d'autant mieux que le nom de Children, inconnu de Miss S. et des possesseurs actuels du domaine, est un fait exact révélé par les fantômes.

N. D. L. R.

Le Prétendant repoussé

Dans une jolie maison de campagne des environs de Londres, au milieu d'un des plus beaux sites de l'Angleterre, un gentleman, que je nommerai M. W... vivait avec sa femme. Ils étaient mariés depuis seize ans, mais n'avaient pas d'enfants.

Depuis quatre ou cinq ans ils offraient l'hospitalité à un de leurs amis, âgé de plus de quatre-vingts ans, dont les forces déclinant peu à peu, tandis que croissaient les infirmités, exigeaient chaque jours plus de soins. Mme W... l'entourait d'autant de sollicitude que

si elle eût été sa fille et lorsqu'il vint à mourir elle le pleura sincèrement, car cet événement creusait un grand vide dans son existence.

Peu de temps après, cherchant une diversion à son chagrin, elle se promenait dans son parc et s'y trouvait à peine depuis quelques instants, lorsqu'elle éprouva le besoin impérieux de rentrer pour écrire.

Il faut noter ici que Mme W... n'était nullement une spiritualiste. Ce qu'elle avait ouï dire du Spiritisme l'avait portée plutôt à n'y voir que de la fraude et quoique plus tard elle se fût demandé si elle ne se laissait pas aller à une prévention excessive, elle n'avait jamais consenti à prendre place à une table ni à provoquer aucun phénomène psychique. C'est à peine si dans une ou deux occasions elle avait, par pure curiosité, essayé si sa main pourrait écrire automatiquement. Tout ce qu'elle avait obtenu avait été de tracer quelques lignes informes.

Cette fois, cependant, le besoin d'écrire, accompagné d'impatiences dans le bras droit, devint si violent, qu'elle y céda. Elle rentra donc, prit un bloc-notes et un sous-main et s'asseyant sur le seuil de la porte, avec le sous-main sur ses genoux, elle posa à l'angle inférieur gauche de la feuille de papier sa main armée d'un crayon. Au bout de quelques instants sa main fut doucement ramenée à l'angle inférieur droit de la feuille et commença à écrire à l'*envers*. La première ligne ayant atteint le bord gauche, la main revint à droite et commença une seconde ligne, puis une troisième de la même façon et s'arrêta enfin à l'angle supérieur gauche, où elle s'était d'abord posée. Non seulement la dernière lettre tracée était la première de la phrase, mais chaque lettre commençait par sa terminaison.

Mme W... m'affirma qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'elle était en train d'écrire et qu'aucune pensée même n'occupait son cerveau à ce moment. Lorsque sa main s'arrêta, elle lut ce qu'elle avait tracé, comme elle l'eût fait pour une phrase qu'une autre personne aurait écrite à son intention. Les traits étaient brusques et disgracieux, mais lisibles néanmoins : voici la phrase : « *Vous êtes t iste, comme si vous n'aviez aucune espérance ; offrez votre peine à Dieu et il vous viendra en aide.* »

Mme W... me dit plus tard que si un Ange était venu lui adresser

ces mots, elle n'eût pas éprouvé une surprise plus grande que celle que lui causa leur lecture. Elle se sentit aussi émue que si elle se fût trouvée en présence d'une puissance supérieure et resta quelque temps immobile, dans une contemplation muette. Elle lut et relut la phrase, se demandant toujours si elle n'était pas victime d'une illusion de ses sens. Elle reprit son crayon et essaya d'écrire à rebours, sans parvenir à tracer le plus simple mot et put se convaincre de son impuissance à tracer quoi que ce soit de lisible.

Elle se demanda alors : « D'où cela vient-il ? Qui donc m'a fait écrire cette phrase ? »

Ses pensées se reportèrent sur le vieil ami qu'elle venait de perdre. Serait-ce son esprit qui, de l'autre monde lui avait dicté ces paroles de consolation ? Lui a-t-il été permis de guider sa main pour lui donner la preuve qu'il était sensible à son chagrin et désirait la soulager ? Cela devint bientôt une conviction chez elle et pour s'en assurer, elle pria l'esprit qui s'était manifesté de faire connaître son nom par le même procédé. Elle posa donc sa main avec son crayon au bas de la page et attendit avec confiance le nom de son vieil ami.

Mais l'événement déjoua son espérance. Le crayon, écrivant toujours à rebours, traça les trois initiales : R. G. D.

Mme W... fut frappée de stupeur et se sentit pâlir. Ces initiales étaient celles d'un jeune homme qui, dix-huit ans auparavant avait sollicité sa main, mais qui avait éprouvé un refus, car si elle le connaissait depuis longtemps et avait pour lui une grande estime, ses sentiments n'allaient pas au-delà d'une franche amitié. Il avait subi ce refus sans se plaindre et sans insister davantage, se bornant à lui dire avec douceur : « Vous ne m'avez jamais fait croire que je pourrais être agréé ; mais j'ai voulu être fixé sur mon sort, car je ne pouvais rester plus longtemps dans le doute. Je vous remercie de votre franchise et je vois que vous ne serez jamais ma femme ; mais aucune autre ne le sera. »

Il s'était retiré et douze ans après il mourait célibataire. En apprenant sa mort, Mme W... éprouva une vive émotion, sentant bien qu'elle n'était pas étrangère à l'événement. Mais comme elle n'avait rien à se reprocher, elle cessa bientôt d'y penser. Elle m'affirma sur l'honneur que son nom ne s'était pas présenté à sa

mémoire depuis plusieurs années et qu'il était absolument inattendu. (1)

Ceci se passait le mardi 1er mars 1859, dans l'après-midi. Un peu plus d'un mois après, c'est-à-dire le lundi 4 avril, tandis que Mme W... lisait dans son salon, elle entendit tout à coup trois petits coups qui partaient manifestement d'une étagère. Elle écouta et trois autres coups retentirent. N'étant pas certaine que ces bruits n'étaient pas accidentels, elle dit : « Si c'est un esprit qui veut se manifester, qu'il veuille bien répéter les coups. »

Ils se reproduisirent aussitôt et Mme W... put se convaincre qu'ils étaient bien frappés dans l'étagère.

Elle dit alors : « Si je prenais un crayon et du papier, pourrais-je savoir qui est là ? » Trois nouveaux coups lui répondirent affirmativement. Dès qu'elle fut en mesure d'écrire, les trois initiales R. G. D. se formèrent, toujours par l'écriture à l'envers, et comme elle demandait quel était le but des coups entendus, il lui fut répondu par le même procédé d'écriture : « *C'est pour vous prouver que nous pensons à vous et que nous travaillons avec vous.* »

Ce ne fut pas tout : dix jours plus tard, le jeudi après midi, 14 avril, Mme W... se rappelant que R. G. D. lui avait jadis offert un beau terre-neuve, pensait en elle-même qu'elle serait bien heureuse d'en avoir alors un pareil et une jeune bonne qui travaillait près d'elle s'écria : « Que je serais contente d'avoir un grand terre-neuve comme compagnon de promenade ! »

Le lendemain matin, après le déjeuner, un Monsieur tout à fait étranger et que Mme W... ne se rappelait pas avoir jamais rencontré, se présenta. C'était un géomètre de la ville voisine et il était accompagné d'un terre-neuve noir, haut comme la table. Il s'excusa de se présenter ainsi quoique inconnu et dit qu'il avait pris la liberté de venir demander à Mme W... si elle ne voudrait pas accepter le chien qui l'accompagnait.

« Vous ne pouviez pas, lui répondit Mme W..., me faire une

(1) On ne saurait accuser ici l'automatisme d'être la cause du phénomène. L'écriture mécanique est spontanée et l'individualité agissante est absente de la mémoire du médium qui, d'après le récit, n'a jamais eu pour ce jeune homme, un vif sentiment d'affection et croyait fermement que c'était un vieil ami qui avait dirigé sa main. Donc pas d'auto-suggestion. Quant à l'intervention de soi-disant démons, comme le veulent les catholiques, dans ce cas cette supposition est tout simplement absurde.

(N. d. l. r.)

offre plus agréable ; mais me permettrez-vous de vous demander ce qui vous a poussé à vous adresser à moi ? » — « Je vous l'ai offert, parce que je ne veux plus garder de chiens à l'avenir et que j'ai pensé qu'il ne pourrait jamais avoir une meilleure maîtresse que vous. »

Mme W... m'affirma qu'elle avait acquis la certitude absolue que la jeune bonne n'avait parlé à personne de son désir d'avoir un chien et qu'après avoir formulé ce vœu, comme sujet de conversation, elle n'y avait plus pensé du tout.

Ceux qui connaissent comme moi Mme W... savent que la loyauté et la franchise forment le fond de son caractère et que les incidents ci-dessus peuvent être considérés comme rigoureusement vrais. Elle me les a fait connaître fort peu de jours après et m'a remis les deux communications écrites.

*
* *

Notons encore ce point important que les coups frappés confirment d'une manière indépendante la réalité de l'écriture mécanique. Cette dame qui n'était pas spirite ne pouvait guère imaginer ce procédé de communication. Ceci joint à la spontanéité de l'écriture nous fournit une excellente preuve de la communion des vivants et des morts, lorsque ces derniers rencontrent chez un être humain les conditions nécessaires à leurs manifestations. (note de la rédaction).

Le Bien à Faire

Encore la Vivisection

Nous sommes heureux de reproduire l'article suivant de M. Ch. Richet, emprunté à la *Revue du Bien*, de mars, 1904, p. 15. Car il nous paraît de nature à montrer que si la vivisection est encore usitée, du moins a t on cherché à supprimer ce qui lui donnait un caractère particulièrement odieux, c'est-à dire la souffrance.

La vivisection, telle qu'on la pratiquait jadis, avait quelque chose de monstrueux. C'était la torture sous ses formes les plus hideuses et l'on avait raison de s'élever avec énergie contre ce supplice d'êtres sensibles qui périssaient lentement au milieu d'affreux tourments. Aujourd'hui encore, il est regrettable que l'on soit obligé de mettre à mort des êtres vivants qui sont certainement, suivant un mot célèbre, « nos frères inférieurs » : Mais au moins nous avons la consolation de savoir qu'ils ne

souffrent pas et c'est un immense progrès que le sentiment de la pitié ait pénétré enfin jusque dans les laboratoires des physiologistes.

Voici l'article du professeur Ch. Richet :

*
* *

Mon cher Directeur,

Je ne voudrais pas abuser de l'invitation que vous m'adressez en me conviant à vous exposer ce que je pense de la vivisection. Mais quelques mots suffiront, je crois, pour mettre, comme on dit, la chose *au point*.

Il convient d'abord de ne pas répondre à tous les antivivisecteurs. Il en est qui sont chasseurs, c'est-à-dire qui s'amusent à tirer des coups de fusil pour blesser, estropier de timides lièvres ou des faisans innocents. Il en est qui sont pêcheurs, c'est-à-dire qui font mourir d'une asphyxie longue et cruelle des poissons, aussi innocents que les lapins et les chevreuils : il en est qui vont au tir aux pigeons, le sport le plus cruellement raffiné que les méchants aient inventé. Peut-être en est-il qui assistent, sans dégoût, à des courses de taureaux.

Il y a aussi des antivivisecteurs qui mangent de la viande de mouton. Ils savent cependant qu'il existe des abattoirs, dont la vue est écœurante. Ont-ils vu saigner des porcs ? Cela est affreux. Poussent-ils la conviction jusqu'à ne jamais manger de foies gras d'oie, sous prétexte que les malheureuses oies, dont on cloue les pattes, sont durement gavées pendant des mois et des mois au point de contracter d'affreuses maladies du foie, suites d'indigestions continues.

Enfin, je me plais à croire que les antivivisecteurs ne sont pas militaristes. Car il y aurait une anomalie étrange à vouloir épargner des souffrances hypothétiques à quelques cobayes, et à se plaire au massacre et à l'égorgement de plusieurs centaines de mille hommes. Une seule petite bataille fait quarante mille blessés, je ne compte pas les morts. Quarante mille blessés ! c'est beaucoup plus de martyrs humains en un jour que toute la physiologie ne fit de martyrs animaux sur toute la terre en un siècle.

Soit, il est des antivivisecteurs qui réprouvent la guerre ! qui blâment les courses de taureaux, le tir aux pigeons, la chasse, la pêche, et l'égorgement dans les abattoirs. Et à toutes ces infamies, contre lesquelles, je veux bien le croire, ils protestent, contre les-

quelles je proteste énergiquement aussi, ils ajoutent la vivisection.

Mais ont-ils bien compris ces trois points essentiels :

1° *La vivisection, quand l'animal ne souffre pas, n'est pas cruelle.*

Cette proposition est évidente. Opérer sur un chien anesthésié et absolument insensible, c'est aussi innocent que de faire bouillir du lait dans un vase. Pour ma part, je souhaiterais mourir de cette manière. Et, à mon lit de mort, subissant toutes les tortures d'une maladie cruelle, j'envierais le sort des victimes que j'ai sacrifiées à la science, après les avoir plongées dans un sommeil profond, dans une inconscience absolue, où la douleur n'existe plus, même sous la forme d'un mauvais rêve.

Est-il besoin de dire que, grâce au chloroforme, au chloral, au chloralose, à l'éther, à la morphine, on ne fait plus *jamais* (vous entendez, mon cher directeur, *jamais*) on ne fait *jamais* de vivisection sans anesthésie. Autrefois, les mœurs étaient moins douces ; et nos maîtres en physiologie, Magendie, Schiff, Claude Bernard, étaient moins scrupuleux, ce qui s'explique d'ailleurs fort bien, puisque l'anesthésie de leur temps n'existait pas.

Il est vrai encore qu'il nous arrive parfois d'expérimenter sur des grenouilles non chloroformées. Mais on a soin de leur enlever le cerveau. N'est-il pas vraisemblable que ces grenouilles, en perdant leur cerveau, ont perdu la faculté de souffrir ?

2° *La vivisection, prise dans son acception la plus large, c'est-à-dire l'expérimentation sur les animaux a été la source de précieux bienfaits pour l'humanité.*

On pourrait faire un gros livre là-dessus, je me contente de quelques lignes.

Harvey a montré que le sang circule par des vivisections, Galvani, étudiant l'action des métaux sur des grenouilles écorchées, a découvert la pile électrique. *Toute l'électricité dérive de cette découverte de Galvani*. Claude Bernard a démontré la cause du diabète. L'action du chloroforme et des antiseptiques n'a été déterminée qu'à la suite d'expériences *in anima vili*... Et, pour ne prendre que les travaux contemporains ayant une application médicale immédiate, tous les travaux de Pasteur et de ses élèves ont été des expériences d'inoculation et d'infection.

Si l'on connaît si bien la tuberculose, c'est parce qu'on a pu faire des inoculations, étudier par la maladie communiquée à l'animal les conditions de l'infection.

Cette sérothérapie, qui sauve aujourd'hui à peu près mille enfants par an, quelle est son origine immédiate, sinon les expériences que j'ai faites, en 1888, sur quelques chiens et quelques lapins, expériences qui ont montré l'étonnante vertu thérapeutique du sérum des animaux vaccinés contre une maladie, pour guérir contre cette maladie elle-même ? L'hygiène ne peut plus procéder que par des expériences. La thérapeutique tout entière est devenue expérimentale. Voudrait-on nous faire revenir à la thériaque de Guy Patin, aux pierres gemmes de Paracelse et aux esprits de Van Helmont ?

3° *Nous considérons la vivisection comme une nécessité pénible qu'il faut réduire au minimum, et le premier enseignement d'un physiologiste à ses élèves doit être d'épargner la douleur de l'animal.*

Oui, la vivisection est un mal ; et je ne crois pas me tromper en disant qu'il n'existe pas un seul physiologiste digne de ce nom, à qui elle ne répugne. C'est un mal, mais un mal nécessaire. Pour ma part, j'ai résolument proscrit de mes cours toute vivisection. Pourtant, il m'arrive encore d'expérimenter sur des animaux, mais toujours c'est pour résoudre des problèmes scientifiques que nulle autre méthode ne permettrait de résoudre, et qu'il *faut résoudre*.

Nous sommes entourés d'ombre. Des maux innombrables pèsent sur nous. Avant de songer aux animaux, il faut songer à nos frères humains que les maladies menacent et que tant de fléaux torturent. Le jour où il n'y aura plus de maladies à combattre, ni d'obscurités dans la nature à pénétrer, ce jour-là, il faudra que les vivisecteurs se reposent. Mais jusque-là ils ont le devoir de chercher à soulager leur prochain.

Surtout qu'on n'aille pas prétendre que l'expérimentation rende cruel. J'ai très nettement la sensation du contraire. A connaître et étudier la douleur, on devient plus pitoyable pour la douleur d'autrui :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Veuillez croire, cher directeur et ami, à mes sentiments de sym-

pathie bien vive. Et puis, dites bien à vos amis les antivivisecteurs, quoique je ne partage pas leurs opinions, que j'ai pour eux sympathie et estime.

CHARLES RICHET.

Dans l'Invisible

(Dans l'Invisible, in-18 de 469 pages. — Prix 2 fr. 50)

LEYMARIE, éditeur, 42, rue St-Jacques

Il m'échoit une bonne fortune. J'ai à signaler le nouveau livre de M. Léon Denis. Un régal et un enseignement pour les Spirites et aussi pour quiconque saura comprendre. Ce livre a pour titre : Dans l'Invisible, et pour sous-titre : Spiritisme et Médiumnité. C'est un traité de spiritualisme expérimental, ainsi que l'indique la couverture même du volume. Mais ce que la couverture ne peut dire, c'est que ce traité, s'il est instructif comme un traité, est surtout attachant comme un roman. Et que roman plus frissonnant de mystérieuse angoisse et de triomphante joie que l'histoire psychique de l'être humain, que l'histoire de l'âme humaine ?

Eh ! oui, les écoles matérialistes et positivistes se sont trompées. Elles ne savaient pas, elles ne savent pas encore, elles apprendront la réalité. La biologie de l'avenir aura à tenir compte d'éléments dont jusqu'à ce jour elle n'a pas fait état, si tant est qu'elle les ait soupçonnés.

L. Denis le proclame avec force : « L'âme humaine n'est pas une résultante de l'organisme, s'évanouissant avec lui ; c'est une cause qui préexiste et survit au corps...

L'âme a une existence propre, indépendante du corps, et tout un ensemble de facultés s'exerçant sans le concours des sens physiques ».

Voilà la démonstration révolutionnaire qui est la résultante même du spiritualisme expérimental.

Pour donner une idée du nouveau livre, disons qu'il est divisé en trois parties :

L'auteur étudie successivement les faits du spiritisme expérimental ; la loi de ces faits ; la médiumnité qui fournit la force psychique indispensable à la production des phénomènes.

La partie de l'ouvrage où l'auteur passe en revue les faits est un résumé du mouvement spirite contemporain auquel l'écrivain a personnellement ajouté quelques cas.

Les phénomènes présentés au lecteur ont été ingénieusement groupés et ordonnancés pour concourir à la démonstration. La gamme ascendante des faits psychiques se développe :

— Phénomènes psychiques, typtologie ; maisons hantées ;
— Ecriture directe ou psychographie ; écriture médianimique ;
— Trance et incorporation ;
— La force psychique ; les fluides ; le magnétisme ;
— Rèves prémonitoires ; clairvoyance ; pressentiments ;
— Vision et audition psychique à l'état de veille ;
— Extériorisation de l'être humain : télépathie, dédoublements ; fantômes des vivants ;
— Apparition et matérialisation d'esprits.

Puis, l'écrivain étudie les lois de la communication spirite. Il analyse ce qu'il appelle magnifiquement la communion des vivants et des morts, c'est-à-dire les relations qui existent entre les deux humanités, l'une visible, l'autre invisible. Il examine les conditions et les règles de l'expérimentation spiritualiste ; la formation et la direction des groupes ; les précautions à prendre ; les causes éventuelles de trouble ; les éléments de réussite ou d'insuccès ; les circonstances ambiantes ; l'état d'esprit des assistants, l'action fluidique et mentale qui peut être exercée par eux.

Une étude est consacrée à la médiumnité. L'auteur examine le rôle et l'éducation du médium, les abus et les dangers de la médiumnité. Un admirable chapitre est consacré à ce que l'auteur appelle d'un mot superbe : la médiumnité glorieuse.

Mais c'est trahir l'écrivain que de mentionner en une froide nomenclature les matériaux de son travail. Le papillon ocellé a-t-il un squelette ? Ce n'est pas l'ossature de l'œuvre qu'il faudrait faire entrevoir, c'est l'œuvre elle-même avec sa substance, avec sa carnation, avec sa moelle, mais aussi avec ses qualités de charme vigoureux et de délicate coloration. Ce sont les trouvailles d'idées et de mots. Ce sont les brèves observations frappées en formules lapidaires, comme celle-ci par exemple :

« La mort et la vie sont une, c'est-à-dire les deux formes alternantes, les deux aspects continus de l'existence ».

Il faudrait pouvoir noter ces échappées où le sentiment se nuance de lyrisme, ces envolées éloquentes, ces pages entières qu'on se prend à vouloir relire pour les savourer une seconde fois, à l'instant même où le doigt vient de les tourner.

C'est ainsi que nous n'avons pu résister à la tentation de relire les pages que l'écrivain consacre à la femme, incomprise par le catholicisme ; à la force de la pensée ; à la croyance universelle à la survie ; à ce nouveau spiritualisme qui est destiné à relier un jour toutes les religions, toutes les sociétés humaines. Et ce délicieux chapitre sur la médiumnité glorieuse, tout irradiant de la flamme de cent génies !

Qui de nous n'a connu dans son entourage quelqu'un de ces braves gens qui vous disent : « Non ! en fait de spiritisme, je ne veux rien voir je ne veux rien lire. Cela n'est pas vrai, et puis, si c'était vrai, j'aurais peur. C'est trop triste ! »

Ah ! les braves gens ? et surtout disons : ah ! les pauvres gens ! S'ils savaient... Triste, un livre de L. Denis ! Parce qu'il y est question de la mort ? Mais on y apprend que la mort c'est la vie. Ces livres sont débordants d'être et de joie. Ce sont de lumineuses coupes enchantées où la lèvre humaine altérée d'infini vient puiser une ivresse supérieure, la griserie du réel au-delà.

Les livres de L. Denis, *Catholicisme et spiritisme. Après la mort, Dans l'Invisible* ne sont pas plus tristes que la Voie Sacrée des Romains, bordée de tombeaux, que les cimetières fleuris et parfumés de l'Orient où vont se promener les oisifs, que les Aliscamps d'Arles tout bruissants d'ailes et de brises à travers la frondaison des grenadiers, des térébinthes et des micocouliers ; Champs-Elysées où des couples d'amoureux assis sur les antiques sarcophages de pierre viennent échanger des serments durant les claires nuits d'été.

Quand on lit M. L. Denis, on a la sensation de parcourir quelqu'un de ces sites pittoresques que colore un somptueux automne. Il y a des tons chauds et des pâleurs agonisantes, des jeux de soleil et d'ombre, des chansons d'allégresse et des voix de mélancolie. Et au-dessus de tout ce panorama d'où montent les bruits de la terre, s'étend le grand ciel tissé d'azur et de lumière.

Aucune branche de la connaissance ne mérite autant que le spiritisme le nom de *gai savoir*. La véritable *gaie science* n'est-elle pas celle qui entr'ouvre et assure l'éternité à l'amour et à la vie ?

(*Tribune psychique*). J. G.

Vers l'Avenir

Par PAUL GRENDEL

(Suite) (1)

— Je vous entends enfin, dit mon père, cette question est de ma compétence et je vous demande de quel droit vous vous dressez entre une fille et son père !...

— Du droit qu'a tout prêtre de veiller sur le catholique, apostolique et romain qui fait partie de la grande famille chétienne. Nous ne sommes pas seulement destinés à célébrer les saints sacrifices, à entretenir les dogmes, à prier, à expier pour autrui. Nous devons encore conserver le troupeau confié à notre garde et défendre nos brebis contre les loups dévorants.

— Ma fille n'est pas de ces brebis dont vous parlez. Mes ordres, mes instructions ont été formels à ce sujet. Ni culte, ni pratique, ni enseigne-

(1) Voir le N° de Mars p. 555.

ment dogmatique. Anne, j'ai reçu votre promesse, votre serment de ne point aller à l'encontre de ma volonté et de respecter la liberté de conscience de Maïa. J'ai eu foi en votre parole !

— Maïa, ayant été baptisée, dit lentement Anne, devait connaître la religion qui l'avait dépouillée de la tare originelle.

— Ma fille a dû subir dès sa naissance une formalité imposée par l'intolérance. mais la volonté d'un père est sacrée et vous ne deviez pas l'outre passer. J'espère encore que mon enfant n'a pas été courbée sous le joug de la foi catholique.

— Elle l'a été, dit sèchement le père Saint-Jean, la grâce l'a touchée, elle a reçu les sacrements de la confession, de la communion, de la confirmation avec la plus grande ferveur !

— Est-ce vrai, Maïa, interrogea mon père.

J'inclinai la tête en signe d'aquiescement.

— J'ai le droit, vous le voyez, reprit le prêtre, même le devoir de veiller sur cette âme qui sera exposée aux sollicitations du doute, aux dangers de l'athéisme, à toutes les hérésies, les erreurs, et les mensonges des incrédules !

— Vraiment,dit mon père, vous prétendez encore,alors que les démentis pleuvent de toute part. nous présenter le dogme comme l'indiscutable expression de la vérité, comme la base de la morale ! Vous êtes donc aveugle ?

Limité à l'étude de documents suspects, vous êtes toujours la grande armée de l'ombre et de l'erreur qui se concentre, s'arqueboute, se dissimule et s'étend pour entraver le progrès. Etes-vous réellement attardés au point de croire que hors la religion catholique rien de bon n'existe ?

— Je vois la vérité et vous contemplez le mensonge, dit sèchement le prêtre. Notre puissance prouve la force divine qui nous guide, la supériorité de notre dogme. Nous avons vaincu les païens,Rome et Athènes après avoir adoré les faux dieux, sont devenues chrétiennes. L'eau lustrale a lavé le front des sectateurs, des idoles et l'autel du vrai Dieu s'élève en toutes les parties du monde. Notre pouvoir est illimité, notre force sans rivale, l'Eglise s'est établie sur les ruines de l'erreur, de la superstition, du paganisme, et si nous rencontrons encore des sceptiques parmi les scientifiques, des orgueilleux contempteurs d'une philosophie vide et ardue, nous les attendons à la dernière heure.

« Affolé de crainte, pantelant devant la mort, terrifié par l'inconnu, le moribond tend les bras et dit avec ferveur les prières des agonisants. Hommes de science,littérateurs, philosophes reviennent à l'Eglise à l'heure du glas funèbre. Bonne mère, elle accueille et sauve ces âmes repentantes qui durant leur carrière lui ont témoigné tant d'animosité et souvent encore elle donne le pain quotidien à la veuve et aux enfants de son ancien ennemi. Le catholicisme s'implante partout, il étend ses ramifications dans tous les centres de vie humaine, il détient l'âme de la France !

« Quelle femme bien née ose se soustraire à sa douce influence ?

Quelle mère prudente, quelle chaste jeune fille échappent à notre protection ?...

« Qui remplacerait ces joies divines, ces extases,ces chants d'allégresse ou de tristesse, selon l'époque où se célèbrent les grandes fêtes du culte ?

« Quand la chrétienne, échappant au tourbillon mondain, s'agenouille au tribunal de la pénitence,elle y puise des forces pour entrer dans l'arène, pour renforcer l'Eglise, participer à sa gloire et à sa splendeur.

« Nous ne craignons ni la science, ni la magie, ni la littérature, ni le vice, rien ne prévaudra contre nous, car Pierre a établi son Eglise sur une base indestructible : le temple de Dieu et l'armée de ses défenseurs.

Se levant, le père Saint-Jean continua avec véhémence :

— De quel droit enlèverez-vous la foi à votre fille ?

Je le répète, elle nous appartient par la grâce, son cœur a frémi sous le souffle divin, le sauveur l'a distinguée parmi les saintes filles, ses compagnes !... Parlez Maïa, vous êtes avec nous !...

— Je me réserve jusqu'à la fin de cette discussion, dis-je avec fermeté.

59

Mon enfant, dit mon père, si la raison et le jugement étaient assez oblitérés chez toi pour te laisser à la merci d'une foi aveugle, tu me causerais la douleur la plus vive, une peine égale à celle éprouvée lors de la mort de ta mère

La croyante au dogme, l'esclave du culte, l'affiliée d'une secte religieuse reposant sur des mystères n'a plus la libre possession de ses facultés intellectuelles. Le prêtre, l'instructeur de cette âme a porté sur elle le fer rouge du fanatisme et elle restera marquée d'une tache indélébile. Inapte à la lutte, à la discussion, au progrès, elle a perdu ses plus belles attributions, celles du libre arbitre. J'espère encore, mais je ne veux pas surprendre ta confiance et ton affection, je te dirai mes projets d'avenir et tu sauras, avant de quitter la France, quelle sera ton existence.

— Monsieur, interrompit le père Saint-Jean du ton peremptoire qu'il employait ordinairement vis-à-vis des laïques, votre fille a le droit de mettre en parallèle des douceurs de la vie matérielle et les joies bien plus élevées, bien plus pures du devoir accompli et du salut éternel par le renoncement aux jouissances de l'orgueil, du luxe et de la convoitise des richesses.

— Evidemment,ma fille a ce droit, riposta mon père, et je veux même lui démontrer combien la possession de la fortune est incompatible avec la foi chrétienne...

Mon père attendait une réplique, mais le père Saint-Jean se tut.

— Quel ordre te tente, mon enfant,reprit mon père,quel monastère permet de vivre selon la loi du Christ ?... Si chaque membre des communautés religieuses ne possède rien, la communauté est néanmoins très riche. Les ordres religieux, leurs chapelles, leurs couvents regorgent de richesses et ce n'est point dans le but louable d'assurer le repos aux

vieillards ni le gîte aux orphelins, mais seulement pour assurer la suprématie d'un ordre sur un autre. Autant d'ordres religieux, autant de réglements divers, d'intérêts distincts et de luttes sourdes pour établir la puissance de l'Eglise.

Avancer sur les vieilles femmes et vieilles filles fanatisées, les doigts crochus de l'avarice et du lucre en prêchant l'état enviable des pauvres, est l'acte le plus fréquent des représentants du Christ.

Les ordres contemplatifs étendent leurs vastes bâtiments, leurs jardins ombragés sur de vastes espaces tandis que les vieillard et les enfants pauvres meurent de misère dans des taudis infects ou subissent une lente agonie en sollicitant la charité publique sous une bise glacée. J'ai longtemps cherché et je cherche encore un chrétien selon le Christ.

Qu'a-t-il préféré parmi les hommes ?.. Les gueux ! Où le Christ a-t-il prèché la charité si ce n'est sous le ciel ! .. Où Christ entassait-il les dons et les offrandes des croyants ? Qu'a-t-il attiré avec sa persuasive tendresse ?... Les pauvres, les coupables, le rebut de la société !... Il n'avait pas deux codes, deux façons d'interpréter la bonté, la charité, il n'employait pas pour les uns des paroles mielleuses et fulgurantes pour les autres ! Il était pour tous indulgent et compatissant, Le Christ promettait le royaume du ciel sans parler de l'enfer ni du purgatoire, éclosions malsaines des siècles suivants où se complurent les esprits rapaces et démoralisés.

« Vous parlez volontiers des mécréants, des athées, des juifs, mais rien ne dépassera cette monstrueuse aberration du sens moral des disciples du Christ, marchandant à Dieu les âmes et les années de purgatoire. Votre bourse béante, votre plâteau tendu font choir la divinité dans la boue. Vous détruisez la justice, vous reculez vers le paganisme.

— Je ne puis tolérer de pareils discours, s'écria le père Saint-Jean, vous portez de fausses et odieuses accusations contre l'Eglise. Dieu a institué ses représentants pour conserver et répandre les saintes écritures et comment faire de la propagande sans argent ?

— La grâce que vous prétendez recevoir si facilement devrait suffire pour vous imprégner de la force persuasive, de cette puissance divine dont vous avez le monopole.

— L'argent peut-il lutter contre l'afflux divin ? Que sont les richesses de la terre devant cette délégation remise par Dieu à quelques hommes ?., Disculpez-vous, protestez de votre innocence, vous ne pourriez me convaincre du rôle divin de l'Eglise. Au contraire Judas lui a insufflé le plus violent, le plus abominable esprit de lucre et de rapine. Elle vend chaque jour le sang du Christ, met aux enchères les prières, les messes, les amulettes.

« La France tombe dans la débauche ; cachée sous l'apparence religieuse elle dépasse celle de l'antiquité. La croix sert de ralliement, elle veut le despotisme de l'idée, l'écrasement de la raison et le recul de la science.

« Vous espérez entraver le progrès, éteindre la lumière, mais vous êtes à l'apogée de votre force et votre puissance étayée par l'or, appuyée sur l'erreur, soutenue par le mensonge et l'hypocrisie va décroître.

— Les injures glissent sur notre robe, dit froidement le père Saint-Jean, nous regardons plus haut et plus loin que la terre en plaignant les orgueilleux et les rénégats qui méconnaissent la suprématie du catholicisme.

Nous vaincrons nos ennemis L'esprit du mal souffle son venin empesté sur cette époque néfaste, mais plus fort, plus invincible sera le catholicisme lorsqu'il aura surmonté les embûches de l'athéisme. Vous croyez abattre l'Eglise, mais, prenez garde, vous vous heurterez aux milices sacrées, aux puissances unies de la terre et du ciel.

— Vraiment, dit mon père, vous semblez croire qu'il n'existe que la religion catholique et vous admettez sans indignation que votre seule Eglise soit digne du bonheur éternel !... Plus d'un milliard de terriens ne sont pas chrétiens et parmi les chrétiens il y a si grand nombre de schismatiques, d'hérétiques, de relaps et de faux croyants que vous restez une minorité peu flatteuse pour la puissance et l'intelligence de votre divinité.

— Les voies de la Providence sont impénétrables, dit le prêtre avec onction, moins il y aura d'élus plus grande sera leur gloire et plus complet leur bonheur.

— Nous ne pouvons être satisfaits de sophismes et d'arguments aussi enfantins. Vous entraînez les êtres pusillanimes et routiniers qui préfèrent le repos à la lutte et l'injustice à la science, mais vous ne pouvez plus sceller les lèvres par le fer rouge ni éteindre la raison dans les cachots.

« L'athéisme monte ; vous avez abusé de la naïveté des chrétiens, vous avez méconnu les droits sacrés de la conscience et la conscience rejette votre dogme.

« Vous avez indignement travesti l'admirable, la sublime morale du crucifié. Sous la robe du prêtre, sous la bure du moine, sous la croix rouge du jésuite, elle s'interprète différemment et se plie à tous les caractères, à toutes les faiblesses, à tous les excès. Les vertus civiques, les progrès des sciences, l'élan de la pensée vers l'au-delà, les nations courant à la conquête d'une ère de lumière et de justice ne vous préoccupent guère. Votre but est la domination, votre rôle d'étouffer toute idée hostile à la foi aveugle, votre objectif un parc où paissent les brebis dociles tandis que les récalcitrantes deviennent la cible de vos coups et de vos flèches les plus envenimées.

— Vous tenez le langage des pires ennemis de la chrétienté, dit le père Saint Jean, impie, sans idéal, sans soutien, sans religion vous sombrerez ici-bas et au-delà.

— Ma foi est absolue et mon idéal sublime, protesta mon père. Ma religion est le bien, mon culte le soulagement des misères humaines. Que

les hommes soient criminels, fautifs, sceptiques ou croyants, peu importe, tous issus de la même force créatrice, nous nous acheminons vers le même but, nous suivons une route bordée d'épines, de plantes vénéneuses ; nous butons, nous nous ensanglantons aux pierres aiguës et nous augmentons nos souffrances de la haine, nous nous entretuons comme si la terre ne pouvait nourrir tous les hommes. L'Eglise attise le feu de la guerre sans comprendre qu'elle est un crime. La lutte des peuples entre eux est folie, elle renouvelle le fratricide de Caïn. L'idéal humain, dégagé de préjugés est une immense fraternité, une solidarité étendue à tous et la cessation de la guerre qui donne aux plus forts les biens des plus faibles. Ma foi est mieux en rapport avec celle du Christ que la vôtre...

« Mais une religion n'est pas plus tôt établie par la venue d'un Messie que les hommes la souillent, la contaminent d'une bave venimeuse et y greffent leurs passions en prêtant à Dieu les faiblesses, les misères humaines !... Les religions divisent et arment les hommes les uns contre les autres. Plus un culte entraîne de pratiques, de formules puériles, plus ses fidèles retombent à l'orgueil et à l'égoïsme.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

L'auteur qui sous l'initiale X... a fait pendant plusieurs mois dans *Harbinger of Ligth* le récit des faits observés en présence du médium Bailey, les termine en rappelant de nouveau qu'il a pris toutes les précautions les plus minutieuses pour n'être trompé ni par le médium ni par aucun compère et qu'un certain nombre des phénomènes se sont produits en pleine lumière. Il affirme que les témoins ont signé les comptes-rendus et que leurs noms sont à la disposition des chercheurs sérieux, mais ne peuvent être publiés, par crainte des préjudices sérieux qui pourraient en résulter.

« Mon seul regret, dit-il, c'est d'être obligé d'écrire en me cachant sous l'anonyme. A une époque qui proclame la tolérance, il est regrettable que le pain quotidien de ceux qui se livrent à la recherche de la solution du plus grand problème qui puisse intéresser l'humanité puisse leur être enlevé pour ce seul fait d'avoir cherché à prouver l'immortalité de l'individu. »

Dans le N° du 27 février, Edith Hanthorn rappelle le très intéressant cas de psychométrie suivant :

« Les lecteurs de *Ligth* apprendront avec intérêt le résultat d'une expérience de psychométrie faite au moyen d'un échantillon de terre qui me

fut adressé par M. S. Jones, 6 Asken Bridge-road, Gornal Wood, Dudley, Worcestershire. Cet échantillon est celui que j'ai désigné sous le N° 10 dans le *Ligth* du 6 juin dernier et dont j'ai rapporté les impressions qu'il me produisit dans les termes suivants :

« Ceci me donne une forte impression de charbon. Si ceci est un fragment du terrain de surface, il doit exister au dessous un grand gisement de houille.

Réponse : « Tout à fait exact. C'est de la terre de surface et il existe au dessous une mine de houille. » Signé : S. Jones.

« En même temps me vient la notion de constructions qui sont mises en grand danger par les travaux qui se font au dessous. »

Réponse : « A une distance de deux ou trois cents mètres et en vue du terrain qui a fourni l'échantillon, se trouvent plusieurs maisons habitées auxquelles les travaux de mines font courir de très grands dangers. » Signé : S. Jones.

M. Jones vient de m'écrire, à la date du samedi 13 février 1904, la lettre suivante :

« Je pense que vous apprendrez avec le plus vif intérêt que les maisons que vous avez vues en si mauvaise condition à cause des travaux de mine exécutés au dessous d'elles, justifient de plus en plus l'impression que vous avez éprouvée. Durant ces derniers jours les constructions 1 et 2 Askew Bridge-Road se sont écroulées, à cause, dit-on, des travaux de mine : on n'avait nullement prévenu leurs habitants du danger qu'ils couraient.

Hier matin, tandis que la femme et son bébé du N° 2 étaient encore couchés, le plafond tomba en partie et la pauvre femme fut tellement effrayée, qu'elle se précipita de son lit et descendit, sans penser à prendre son enfant ! Plus tard, les malheureux purent revenir et sauver leurs meubles. On m'apprend maintenant que l'écroulement continue. Les deux vieilles dames dont je vous ai parlé et qui vivent dans leur cottage, refusent de se déplacer d'un pouce, tellement elles ont confiance dans la solidité de leur habitation, qui n'est éloignée que de quelques pas des trois qui sont en train de tomber en ruines. Ce fait est un exemple des dangers que font courir les travaux de mine ». Signé : S. Jones.

La presse spirite s'est occupée à plusieurs reprises des manifestations d'un esprit se donnant le nom de Metudi. Les *Psychische Studien* contiennent le récit de nouveaux faits condensés dans le *Ligth* du 5 mars 1904 et qui intéressera probablement nos lecteurs. Les séances eurent lieu dans l'obscurité en présence du médium Fraülein Tonica et voici quelques-unes des manifestations qui se produisirent. Métudi avait demandé au docteur Hinkovic de faire le compte-rendu de certains phénomènes, tandis que sa mémoire était encore toute fraiche et avait ajouté : « Je serai présent pendant que vous écrirez. »

Un soir donc, peu de temps après la séance, le Dr était installé devant la table de sa salle à manger mieux éclairée que son cabinet de travail.

Sa femme l'accompagnait, afin de redresser ses erreurs possibles, car elle avait assisté à la séance. Des coups frappés comme le faisait ordinairement Métudi, éclatèrent dans le cabinet dont la porte était restée ouverte et ils y retournèrent. M. Hinkovic y rédigea son rapport pendant une heure environ et pendant tout ce temps des coups énergiques frappés dans la table contrôlaient les diverses parties du récit.

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut noter que les facultés médianimiques de Mme Hinkovic sont très faibles. Or à la même heure Fraülein Tonica recevait de Métudi l'ordre de s'asseoir à sa petite table et fut assez intriguée de constater qu'aucun phénomène ne se produisait. Alors Métudi lui expliqua qu'il était près du docteur et qu'il empruntait à son médium ordinaire les forces qu'il ne trouvait pas suffisantes chez Mme Hinkovic. Il transportait donc ces forces de l'un à l'autre médium. Il ajouta que c'était avec la permission d'esprits plus développés qu'il agissait ainsi, mais qu'il lui était impossible d'expliquer de quelle façon il procédait, ni comment il produisait les phénomènes. « Je *sens*, ajoutait il, que la défense vient de Dieu et quand même je voudrais désobéir, je ne le pourrais. » Le Dr Hinkovic affirme que plusieurs esprits lui ont déjà fait la même déclaration.

Sous le titre : *Un avertissement opportun*, Mme Florence Montague raconte le fait suivant dans le n° du 13 Février 1904 du *Philosophical Journal*, de San Francisco.

« J'aime à dormir longtemps, surtout le matin ; tandis que je dirigeais par interim le Sailor's Home, j'avais dirigé la tête de mon lit contre la fenêtre, pour ne pas recevoir la lumière du matin dans les yeux. Un dimanche soir de l'automne de 1892, comme j'étais accablée de fatigue, je me disposai à me coucher, mais chaque fois que je m'approchais de mon lit, une influence inexplicable me repoussait. Enfin je fus saisie par l'idée que je devais au préalable écarter mon lit de la fenêtre.

Je n'étais pas encore spirite à cette époque et je ne me rendais pas compte de ce qui m'arrivait. Je repoussai donc cette idée, comme déraisonnable, et comme j'étais trop paresseuse pour céder à cette pensée obsédante, je me couchai, mais ce ne fut qu'avec la plus grande peine que je trouvai le sommeil.

A peine avais-je perdu conscience, que je m'éveillai subitement au bruit de ma propre voix disant : « Il faut vous lever et changer votre lit ! » Quoique cela ne m'eût pas fait une impression trop vive, je me levai néanmoins et pour me délivrer de cette obsession ridicule, et trouver enfin le repos, je me mis en mesure d'obéir.

Sans prendre la peine d'allumer le gaz, je m'efforçai d'écarter le lit de la fenêtre, mais arrivée à un certain moment, un pied de ce lit se prit dans le tapis et je dus m'arrêter, me trouvant impuissante à le dégager. Néanmoins la tête du lit formait actuellement un angle droit avec sa position antérieure. Je me recouchai donc et je m'endormis de nouveau.

Etais-je dans cet état depuis des heures ou des minutes, je ne le sais, mais tout à coup, je me trouvai au milieu du plus épouvantable fracas. Des membres d'une société rivale venaient d'essayer de détruire par la dynamite le Sailor's Home. Heureusement leur inexpérience sauva de la destruction la vieille maison et ses centaines d'habitants, qui en furent quittes pour une terrible secousse et une forte brèche ouverte dans le mur et dans la chaussée voisine, qui fut détruite dans une certaine étendue et à une grande profondeur. L'explosion fut entendue dans tout San Francisco et même à une certaine distance. Quant à la place occupée quelques instants auparavant par la tête de mon lit, elle ne formait plus qu'un amas informe de glaces, boiseries et pierres brisées et confondues.

Le pressentiment m'avait donc sauvé la vie.

Nous recommandons ce cas, — ainsi que celui cité dans notre numéro précédent, à propos de la dame qui fut sauvée de la chûte d'un ascenseur par un rêve prémonitoire — à l'attention de M. Bera qui demandait si l'intervention des Esprits se manifestait parfois d'une manière utile pour celui qui en était l'objet.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Luce et Ombra

Analyse un article du professeur Lombroso, paru dans la Revista d'Italia, sur les nouveaux horizons de la Psychiatrie. Après avoir constaté que les recherches anatomiques et physiologiques sur le cerveau n'ont pas encore résolu le problème de la formation de la pensée humaine, le professeur s'occupe de l'hypnotisme, de l'hystérie et de la suggestion et termine par ces lignes que nous citons textuellement :

« Et l'on glisse, si la transition n'est pas trop téméraire, vers ce monde encore occulte, objet des ardentes disputes entre celui qui observe et accepte le résultat de ses observations et l'académicien qui ferme les yeux pour ne pas voir ; vers ce monde spirite dont on ne prononce pas le nom sans colère, et dont certaines manifestations, sous l'action d'êtres singuliers appelés médiums, vont se multipliant chaque jour, telles que la lévitation, le flottement dans l'air d'un corps humain, sans aucun effort de la part de celui qui l'exécute, ou plutôt le subit ; tel encore que le déplacement d'objets inanimés et ce qui est encore plus singulier, les manifestations d'êtres qui ont, quelque bizarre et fantastique que ce soit, une volonté, une imagination, comme s'ils étaient des êtres vivants, parfois même une prescience des faits qui doivent s'accomplir. Après les avoir niés sans examen préalable, j'ai dû les accepter lorsque malgré moi

les preuves les plus claires et les plus palpables se sont produites sous mes yeux. Je ne me suis pas cru tenu de les nier parce que je ne pouvais les expliquer. Du reste, de même que les lois sur les ondes herziennes expliquent en grande partie la télépathie ; de même les nouvelles découvertes sur les propriétés radio actives de certains métaux et spécialement du *Radium*, démontrant qu'il peut se produire non seulement des manifestations éphémères, mais un développement continu, énorme d'énergie, de lumière et de chaleur sans perte apparente de matière, annulent la plus grande objection que le scientiste puisse opposer aux mystérieuses manifestations spirites. »

« Ici je m'arrête, car l'immensité même des horizons qui s'ouvrent devant moi m'épouvante encore plus qu'elle ne m'attire. J'entends déjà des hommes dignes de tout respect murmurer qu'en suivant cette voie on va vers l'absurde, vers le paradoxe et, que Dieu nous en préserve, vers l'immoral. »

« Quant à moi je déclare que des faits scientifiques ne peuvent être ni moraux ni immoraux : ce sont des faits. Contre eux vient s'annihiler l'opinion, même la plus vénérable. J'ajouterai que beaucoup de vérités, précisément parce qu'elles sont des vérités, soulèvent d'abord la répulsion et sont d'autant plus combattues. »

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

L'Anniversaire d'Allan Kardec

Comme nous l'annoncions dans notre dernier numéro, le 27 avril les Spirites parisiens se pressaient en grand nombre autour du Dolmen d'Allan Kardec. Des discours ont été prononcés par MM. le général Fix, Auzéau, Laurent de Faget, Boyer, M. Manuel Sanz Bénito, professeur à l'université de Walladolid et M. Malicane. Tous ces élans de gratitude envers celui que l'on peut si justement appeler le maître ont été couverts d'applaudissements.

Le soir, un banquet réunissait près de 150 Spirites dans les salons de Catelain au Palais-Royal. Des toast ont été portés par MM. Delanne, général Fix, Jules Gaillard, San Bénito et Calmels Des dépêches de Lyon et de Toulouse arrivées dans la soirée nous ont prouvé que nos frères réunis pour célébrer la même fête étaient en communion de pensée avec nous. L'heure tardive a empêché les spirites parisiens de répondre comme ils l'auraient désiré, mais ils ont salué de bravos chaleureux la bonne pensée fraternelle qui leur parvenait. Une soirée musicale très réussie a couronné cette fête de famille pendant laquelle la cordialité la plus franche n'a cessé de régner entre les assistants.

La Revue Spirite

Dans son étude sur le «Dieu des Spiritualistes» M. Grimard montre bien toute l'absurdité monstrueuse de ce dogme chrétien suivant lequel Dieu aurait eu besoin de la mort de son propre fils «pour apaiser sa colère ! » Nous disons bien, chrétien, car les protestants l'ont également adopté. D'après Luther, Christ a véritablement éprouvé pour toute l'humanité la colère de Dieu, la malédiction et la mort. C'est à la colère, dit Flavel, à la colère non mitigée d'un Dieu infini, aux tortures mêmes de l'enfer que Christ a été livré et cela par la main de son propre père. — Suivant l'homélie anglicane, le péché arracha Dieu du ciel pour lui faire subir les horreurs et les souffrances de la mort. L'homme, brandon de l'enfer et esclave du diable, fut racheté par la mort du fils bien aimé de Dieu, qui, dans l'ardeur de son courroux, ne pouvant être apaisé que par Jésus « tant lui étaient *agréables* le sacrifice et l'oblation de la vie de son fils » ! — Suivant Jenkyns, Christ a souffert comme s'il eût été réprouvé et abandonné de Dieu. — Dwight considère comme à peu près normal qu'il ait subi la haine et le mépris de Dieu.

Quelle conception pitoyable que celle qui fait de Dieu un être plus cruel, plus méchant et plus vindicatif que l'homme le plus dégradé, car il est contre nature que l'on désire la mort de son enfant.

A lire dans ce numéro le fait d'identité d'un esprit qui fut bien constaté chez Madame Noeggrath. L'article intitulé : *Vieilles notes* est toujours écrit d'une plume alerte et spirituelle. L'auteur propose de donner un féminin au mot médium et il propose le mot de *média*. Cette appellation paraît heureusement choisie et entrera peut-être dans le vocabulaire courant du Spiritisme.

M. Albin Valabrègue va donner la plus grande extension à sa société l'*Alliance Spirite universelle*. Souhaitons-lui tout le succès qu'il mérite si bien pour sa vaillance à soutenir le Spiritisme.

La Paix Universelle

publie un bon article de M. Déchaud dans lequel cet auteur montre que les enseignements des philosophes anciens contenaient déjà les principes qui ont été développés par Jésus avec une puissance incomparable. Il est bon de rappeler souvent ces vérités à ceux qui s'imaginent que la morale date seulement de l'époque chrétienne.

Chilon de sparte (600 ans avant notre ère) disait : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. » Cléobule de Rhodes (660 ans av. J-Ch.) enseignait : « faites du bien à vos ennemis.»

Epiménide de Crète disait (536 ans av. J-Ch.) : « Le sage est un envoyé de Dieu pour éclairer les hommes. »

Pythagore de Samos (608 ans av. J-Ch.) disait : « Tous les hommes sont égaux et frères et Aimez-vous les uns les autres. » Socrate avait pour maxime : « Connais-toi toi-même. » etc, etc.

Toute la morale chrétienne se trouve dans les doctrines de Manou, Confucius, Bouddha et dans la plupart des principes enseignés par les philo-

sophes Egyptiens, Chaldéens, Babyloniens, Indiens, Grecs, Romains et de tous les peuples anciens. N'est-ce pas Sénèque qui proclamait « qu'au jour de la mort on n'a à soi que ce que l'on a donné » ? La morale sort du cœur des êtres d'élite, elle est la floraison de la partie la plus noble de l'humanité et nulle secte, nulle religion ne saurait l'accaparer. Elle est plus haute que les temples, plus pure que les dogmes et son éclat est le phare qui dirige les hommes le long des siècles.

Bulletin de la Société psychique de Nancy

Notre confrère consacre une excellente notice nécrologique au Docteur Liebault, le fondateur de l'école suggestive de Nancy. Il raconte que ce précurseur, comme tous les autres, fut d'abord traité de fou et de charlatan. Mais il prenait parfois de malicieuses revanches. Après avoir guéri des malades, qui avaient été soignés sans le moindre succès par d'éminents docteurs, il leur disait : « Et maintenant, allez vous montrer à votre médecin. » Visite peu agréable que beaucoup n'osaient faire. Un femme, pourtant, fut, un jour, plus hardie mais elle ne reçut pas un accueil fort galant : Sortez, lui dit le prince de la science en lui montrant la porte, votre Liébault est un charlatan et vous, une sotte. Si vous êtes guérie, c'est que vous deviez guérir... » Admirable sentence qui mérite d'être enchassée comme une perle.

Nous lisons dans cette revue une bonne étude de M. Collet sur les travaux d'un savant éminent, M. le Docteur Ermacora, enlevé trop tôt à la science. Ce fut en Italie un des pionniers de de la science nouvelle. Signalons également la conférence de Phaneg sur la *Mort et l'Au delà* d'après la tradition occidentale. Les enseignements traditionnels sont conformes à ceux que le spiritisme nous a révélés par les témoignages des esprits qui vivent dans l'espace et l'on constate que notre position *Post mortem* dépend de nous. Il n'y a pas de l'autre côté de la vie de punitions, mais un état qui est la conséquence obligatoire, fatale de nos actions terrestres. Ce que les occultistes appellent une seconde mort, c'est le passage de l'âme à un plan supérieur de vie qui les affranchit des contingences de l'ambiance fluidique de la terre. Nous différons quelque peu des occultistes au sujet du corps spirituel, mais l'ensemble de la doctrine est le même dans ses grandes lignes.

L'Initiation

consacre un article aux sciences divinatoires. L'auteur prétend que l'expérience a prouvé que le ciel qui voit naître un enfant a des relations magnétiques avec celui qui a présidé à la naissance des parents. Nous avons ainsi un nouvel élément pour l'étude de l'hérédité. L'observation prouve encore que les esprits supérieurs naissent sous des configurations astronomiques particulières. Or, si la théorie des réincarnations est vraie, on peut en conclure que, le jour ou l'humanité sera réellement évoluée, les

naissances ne se produiront que sous certaines constellations ; bien mieux l'homme choisira l'époque de la conception. L'harmonie générale sera réalisée, le mal n'existera plus ; il y aura forcément alors une modification dans le jeu des forces cosmiques. Nous pensons qu'il faudra de sérieuses observations, souvent réitérées, pour démontrer cette action astrale sur les destinées humaines qui apparaît encore à l'heure actuelle trop problématique.

Un autre collaborateur signale les effets curieux produits par la prière adressée à certaines entités du monde spirituel et ayant amené des changements dans la destinée de certains êtres. Nous croyons fermement que le secours de l'au-delà peut, non pas changer notre destinée qui est déterminée par nos vies antérieures et les lois naturelles, mais nous aider à surmonter des épreuves et nous orienter parmi les diverses solutions possibles des difficultés matérielles vers celle qui nous est le plus favorable. Il n'y a donc pas de fatalité proprement dite pour celui qui réagit par la volonté et la prière contre les misères d'ici-bas.

Signalons dans la partie initiatique un curieux article de Papus sur les nombres magnétiques et les applications que l'on peut faire de cette théorie au conflit Russo-japonais. Suivant lui, la victoire finale est assurée à la Russie ; la guerre ne durera pas plus d'un an. Il ne faut pas que la race blanche méprise le péril jaune.

Il existe, et la défaite du Japon arrêtée par la diplomatie avant sa terminaison, n'aura servi qu'à précipiter les événements. Il est écrit que les jaunes envahiront l'Europe avant d'être définitivement broyés. La bibliographie et la Revue de la Presse sont toujours très bien faites.

La Tribune psychique

est, comme on le sait, l'organe de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* dont notre directeur est le président. Le numéro d'avril contient le compte-rendu officiel de l'assemblée générale du 14 février dans laquelle les comptes de l'exercice précédent ont été examinés et approuvés. Le budget pour 1904 a été voté également sans observations.

Bien qu'aucune fonction ne soit rétribuée, le total des dépenses : loyer, éclairage, chauffage, impression du journal, nettoyage, frais de bureaux, se montent à 2891.60 centimes. Au 31 décembre 1903, la situation était assez prospère puisqu'il y a eu un excédent de recette de 591.60. Il est à souhaiter que cette marche ascendante se continue, car il faut prévoir que la Société sera obligée à de sérieuses dépenses, quand elle aura commencé ses recherches scientifiques sur les différents genres de médiumnité et les moyens propres à la développer.

Rappelons aussi qu'une souscription est ouverte pour l'œuvre des conférences en provinces dont l'utilité ne saurait faire de doute pour personne. Toutes les offrandes, même les plus minimes, sont accueillies avec reconnaissance. Notre collaborateur Paul Grendel publie dans ce numéro un excellent article intitulé : L'ivraie et le bon grain.

La Plume Libre

publie l'article suivant sur l'allaitement maternel, que nous reproduisons intégralement :

L'hypocrisie ! Le premier caractère de la société conservatrice contemporaine. Ses membres se targuent de faire la charité, mais protestent et se rebellent aussitôt que le législateur parle d'organiser l'assistance.

D'honnêtes gens se lamentent sur la natalité décroissante en France, mais se gardent bien de donner leur appui à toutes œuvres indistinctement qui s'efforcent d'enrayer ce mouvement de décroissance. Des spectateurs que l'émotion gagne après un bon repas applaudissent M. Brieux et les interprètes de *Maternité,* puis n'hésitent pas à chasser, sans souci de ce qu'elle deviendra, une domestique enceinte.

Toutes tirades et plaintes nouvelles sur ce sujet sont vaines. Il reste à applaudir, à encourager ceux et celles qui maintenant agissent.

Au premier rang, voici la fondatrice, les organisateurs et les médecins de la *Société de l'allaitement maternel et des refuges-ouvroirs pour les femmes enceintes.*

Son titre indique suffisamment qu'elle est divisée en deux œuvres qui, par des moyens différents, concourent au même but.

C'est d'abord l'œuvre de l'*Allaitement maternel* : elle vient en aide aux femmes, mariées ou abandonnées, qui allaitent leur enfant. Pour sauver la mère le moyen de la nourrir en la soutenant de son appui moral et matériel.

La Société ne tient compte d'aucune considération de condition civile, ni de croyance : pourvu qu'une femme pauvre donne le sein à son enfant et qu'elle remplisse ses devoirs de mère, elle peut obtenir son assistance.

Et puis, achevant cet effort, c'est le *Refuge-ouvroir pour les femmes enceintes* (203, avenue du Maine), femmes mariées ou célibataires, celles-ci repoussées par leur famille, par une société hypocrite, celles-là incapables de travailler, les unes et les autres ayant besoin d'un repos qu'elles ne peuvent trouver chez elles.

Le Refuge a été créé pour secourir et protéger l'enfant avant même qu'il naisse, pour recueillir les femmes enceintes.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur le caractère social de pareilles œuvres. Et pourtant elles ne voient pas venir tous les encouragements qu'elles sont en droit d'attendre. Elles sont pauvres.

Les riches les ignorent, plus ou moins volontairement, plus ou moins parce que ces œuvres sont essentiellement laïques, parce qu'elles admettent sans distinction de cultes, sans recommandations d'Eglise toutes les femmes qui frappent à leur porte.

En ai-je assez dit pour intéresser, émouvoir nos lecteurs ? Dois-je ajouter que des hommes tels que les docteurs Grancher et Roux, le professeur

Pinard, apportent depuis longtemps à la fondatrice, Mme Béquet de Vienne, l'appui de leur science ? Il importe que beaucoup d'hommes libres suivent ces grands exemples.

UN CHARENTAIS.

Société universelle d'Etudes Psychiques

La société universelle d'Etudes Psychiques s'est réunie le samedi 27 février, au siège central de la société, 117, rue de Rennes.

Le Dr Kocher secrétaire général, rend compte d'expériences, qui ont été entreprises par la section de Paris et seront poursuivies.

Le Dr Joire, Président, présente son *sthénomètre*, appareil qui sert à démontrer l'existence d'une force qui émane du corps humain. M. Joire démontre que cet instrument peut servir non seulement à démontrer l'existence de cette force, qui paraît dépendre du système nerveux, mais qu'il peut aussi être utile pour se rendre compte de l'équilibre nerveux chez certains malades : neurasthéniques, hystériques, etc.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs q'uil reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'Extériorisation de la Pensée

(*Suite*) (1)

Les créations fluidiques de la pensée

Les expériences de Beattie, de Thompson, de Wallace, etc., nous ont fait constater ce fait d'une importance considérable que la pensée agit d'une manière efficace sur la matière fluidique pour lui donner des formes réelles, pour la modeler suivant sa fantaisie et que ces créations ont une objectivité incontestable ; ce ne sont pas des pensées sans consistance, des images purement mentales, mais des réalités qui impressionnent la plaque photographique en vertu des propriétés de la matière dont elles sont formées.

Si l'esprit possède véritablement le pouvoir d'engendrer ainsi des objets fluidiques par la seule action de sa pensée, on doit pouvoir contrôler l'existence de cette faculté chez l'être humain en se plaçant dans des conditions semblables à celles observées dans les séances spirites de photographies. C'est ce qui a été fait par le commandant Darget qui, le premier, a montré que la pensée humaine peut s'extérioriser sous une forme déterminée, annoncée à l'avance, telle que celle d'une bouteille, par exemple. Voici le procès-verbal de ces remarquables expériences publié dans cette Revue en janvier 1897 : (2) :

Procès-verbal

Le 2 Mai 1896, me trouvant chez un de mes amis, photographe amateur, Monsieur Aviron, demeurant 32 rue d'Entraygues, à Tours, et lui ayant parlé des clichés que j'avais influencés en leur présentant la pointe de mes doigts, en pleine obscurité, celui-ci se récria sur une semblable impossibilité, formulant des objections scientifiques pour m'en démontrer l'impossibilité.

Devant mon assurance, il m'engagea à monter dans son cabinet noir. Là, il me mit entre les mains une plaque lumière, afin de lui prouver expérimentalement mes assertions.

Je la pris entre les deux mains, *ne la touchant que sur les rebords*, par l'extrémité des doigts. Au bout de cinq minutes il la met dans le bain révélateur. A sa grande stupéfaction il en est sorti une plaque très-marquée par les fluides, d'une manière tout à fait spéciale que j'ai appelée : le bouillonnement.

---

(1) Voir le n° d'Avril, p. 577.

(2) *Photographie Spirite et Radiographie des formes de la pensée. Rev. Scientifique et Morale du Spiritisme*. Janvier 1897, p. 412.

Le 27 mai, M. Aviron me montre dans l'*Illustration* la graphie d'un doigt, avec quelques flammes fluidiques émanant de l'extrémité, obtenue par le Docteur Le Bon, qui avait mis sa main dans le bain révélateur, en touchant légèrement la gélatine de la plaque.

Il m'invita, pour le soir même, à tenter l'expérience. J'y allai, et j'obtins sur la plaque sensible, l'empreinte de mes cinq doigts avec une grande auréole.

Notons, en passant, que la première effluviographie dont parle le commandant dans ce procès-verbal a été obtenue sans mettre les doigts en contact avec la gélatine. Cette remarque a son importance, parce que, plus tard, il a été démontré que la chaleur du corps peut impressionner la plaque photographique, puisqu'un corps inorganique à la température de 37 à 38 degrés centigrades posé sur la couche sensible laisse des traces comparables à celles produites par les doigts de la main. Mais lorsqu'il n'y a d'autre contact que par les bords du verre et que cependant « un bouillonnement » est visible, on peut admettre que ce n'est plus la chaleur qui est en jeu et qu'un facteur nouveau est intervenu. Ce facteur n'est ni la lumière emmagasinée par la peau, ni des effluves électriques obscurs, ni des rayons X, comme nous avons pu le constater nous-même, avec le concours de Mme W. B., en séparant la plaque sensible de la main 1° par une couche liquide d'hydroquinone ; 2° par une couche d'air ; 3° par un écran en verre laissant circuler un courant d'eau ; 4° par une feuille d'étain. Malgré tous ces obstacles, la force psychique a produit sur la plaque le contour général d'une main. Ces résultats ont été signalés par nous dans le n° de juin 1898 de cette Revue, p. 705.

L'action humaine, à distance et sans contact, sur la plaque photographique est donc parfaitement démontrée pour nous, et le sera par tout le monde, lorsqu'on voudra bien refaire ces expériences avec des sujets capables d'extérioriser la force psychique. Nous répéterons encore qu'il faut s'armer de beaucoup de patience si l'on veut arriver à de bons résultats, car l'émission de cette forme de l'énergie est loin d'être régulière et les résultats sont excessivement variables, suivant l'état physiologique et psychique de celui qui expérimente. Ceci dit, revenons au procès-verbal du commandant Darget.

Alors M. Aviron me dit que si l'on pouvait représenter un objet, le phénomène deviendrait remarquable. Ici, je dois entrer dans quelques détails.

M. Aviron venait de me verser un verre de vieille eau-de-vie, j'avais

conservé la bouteille sous mes yeux pendant une demi-heure, et j'avais manifesté l'intention d'y goûter de nouveau, disant par plaisanterie, sinon par gourmandise, que cela me donnerait du fluide.



Ici la bouteille

Alors je pris une plaque dans le bain, que je touchai, côté verre et non du côté gélatine. Je pensai d'abord à une table ; ma pensée glissa ensuite sur l'image d'une chaise, qui s'évapora encore pour s'attacher définitivement à la bouteille, dont je venais de déguster la contenance. L'image de la bouteille fut fixée sur la plaque. Alors, comme troisième expérience, je ne fis que toucher le liquide du bout des doigts et j'obtins des lueurs, des zônes fluidiques qui impressionnèrent la plaque.

La petite bouteille et Sophie

5 juin. — M. Aviron m'ayant dit que pour écarter toute objection, due au hasard ou à une coïncidence, il serait intéressant d'obtenir encore une bouteille par le même procédé, nous convînmes d'essayer. Il ne manqua pas

de me faire boire de sa même vieille eau-de-vie, ni moi de regarder longtemps la bouteille.

Etant monté au cabinet noir, j'essayai du même procédé que précédemment, mettant mes doigts côté verre. Lorsque nous avons vu les doigts marqués, nous avons retiré la plaque, fixée et lavée, et enfin cherché la bouteille que nous avons trouvée.

Mais le lendemain, tirée sur papier, ce qui nous a le plus frappés, a été une figure de femme avec une coiffe caractéristique. C'était, à n'en pas douter, un Esprit qui avait voulu se faire photographier. En effet, le 13 juin, étant en séance spirite chez M. Léon Denis, un esprit venant se manifester par l'incarnation, nommé Sophie, vint nous dire que c'était elle que d'autres esprits avaient fait poser, pour que sa figure fût obtenue.

J'envoyai alors cette photographie à Mesdames R. de Paris, et l'une d'elles, médium voyant, reconnut dans cette radiographie, un esprit qui se manifestait souvent par l'incarnation, avec cette coiffe caractéristique. Ces dames savaient que, pendant sa dernière incarnation, Sophie vendait des légumes dans la ville d'Amiens, où elles-mêmes avaient séjourné.

Ont signé :

Commandant Darget, Léon Denis, Aviron, E. Forget, M. Forget, Berthe Forget.



La bouteille est en sens contraire de la figure.

Connaissant personnellement trois des signataires du procès-verbal, MM. Darget, Léon Denis et Aviron, dont la bonne foi n'est pas

douteuse, nous sommes certains de l'authenticité du phénomène et il nous reste à l'interpréter.

Bien qu'il soit assez difficile de reproduire par la phototypie les clichés originaux et que les difficultés du tirage à l'imprimerie ne permettent pas de distinguer bien nettement la figure de l'esprit, on peut voir cependant, avec un peu d'attention, les deux radiographies de la bouteille, ce qui est l'essentiel au point de vue qui nous occupe.

Il est donc certain qu'une image existant dans le cerveau peut s'extérioriser, qu'elle conserve en dehors du corps la forme que la pensée lui a imposée, et que la matière dont elle est formée est capable d'agir sur la plaque photographique de manière à y laisser une trace persistante. Cette expérience est instructive encore à d'autres égards. La photographie de l'esprit nous montre en action une volonté différente de celle de l'expérimentateur, dont toute la pensée était concentrée sur la forme de la bouteille et qui ne songeait guère à l'intervention d'un esprit désincarné, surtout de celui de Sophie, qu'il n'avait jamais connue ici-bas, et dont la coiffure caractéristique et les traits ont été reconnus par un médium voyant.

Cette constatation nous montre qu'à côté de la pensée humaine, il existe d'autres intelligences qui ont leur liberté, leur autonomie, qui se manifestent indépendamment de l'intelligence du médium, en employant la force psychique à leur usage, afin d'agir sur le plan terrestre. C'est une réponse directe à ceux qui ne veulent voir dans les photographies spirites que des créations de l'être subliminal opérant à l'insu de la personnalité normale.

Ce n'est pas ici le moment de rechercher comment une photographie d'esprit peut être obtenue dans une obscurité complète et sans appareil. Pour le premier point, il nous suffit de rappeler que le Dr Thompson fait observer que dans ses expériences avec M. Beattie, très souvent la lumière du jour était extrêmement faible et n'aurait pu influencer les plaques. Aksakof a obtenu également le portrait du guide d'Eglinton dans une obscurité totale, mais il avait un appareil. En Angleterre, on a signalé dans le *Borderland*, publication éditée par M. Stead le grand journaliste anglais, des portraits obtenus alors que la plaque sensible était simplement tenue par le médium, condition qui se rapproche de celle décrite par le commandant Darget. Quel que soit le procédé usité, il n'en

est pas moins vrai que des figures d'Esprits apparaissent sur la plaque, que souvent ils sont totalement inconnus de tous les assistants, et que parfois on peut cependant les identifier avec des personnes ayant vécu sur la terre, ce qui démontre péremptoirement leur survivance.

Il est nécessaire que de temps à autre des faits de cette nature viennent détruire les hypothèses imaginées par les adversaires irréductibles du spiritisme, qui préfèrent admettre les théories les plus invraisemblables plutôt que de reconnaître loyalement la vérité. Mais tous ces sophismes n'auront qu'un temps. A mesure que se développera l'expérimentation, nous verrons croître le nombre des preuves absolues des manifestations des esprits, et les négateurs de parti-pris en seront pour leur courte honte et resteront stigmatisés du mépris qui s'attache à ceux qui sont les éternels ennemis du progrès. Il existe à l'heure actuelle un formidable courant qui entraîne les savants vers le domaine de l'au-delà. De toutes parts ont lieu des séances de matérialisations où des esprits se font reconnaître par leurs parents restés ici-bas, et ce n'est pas une mince satisfaction pour nous de constater que des hommes comme le professeur Morselli, M. de Amicis et d'autres, affirment enfin la réalité de ces manifestations qu'ils avaient niées jusqu'alors avec opiniâtreté. La haine, la jalousie, le dépit sont des sentiments aussi impuissants que la morgue officielle pour arrêter la marche ascendante du spiritisme ; à tous les rhéteurs qui déblatèrent contre nous, nous opposerons simplement l'irrésistible autorité des faits, plus puissants que tous les pamphlets pour s'imposer à l'attention du public.

Pour en revenir à notre sujet, l'expérience du commandant Darget n'est pas tout à fait isolée. Un Américain, M. Ingle Roggers, en regardant longuement une pièce de monnaie et ensuite en fixant avec toute l'attention dont il était capable une plaque photographique dans son cabinet noir, prétend avoir obtenu un cliché où la forme de cette pièce est reproduite (1).

Edison fils, de son côté (2), déclare avoir réalisé un appareil au moyen duquel la photographie de la pensée devient une réalité positive. « Je ne puis encore espérer, dit à ce propos le jeune Edison,

(1) G. Vitoux. *Les Rayons X*, p. 184-185.
(2) *Revue des Revues*, 1898, 15 février, p. 438.

faire croire à tout le monde que cette ombre est la photographie de la pensée : elle est encore trop indistincte, elle manque trop de caractère pour être une preuve convaincante. Mais je suis persuadé que j'ai, dans une certaine mesure, photographié la pensée. »

Si l'on veut bien se reporter à toutes les preuves que nous avons fournies de l'action de la pensée sur la matière fluidique, si l'on se souvient des traces matérielles que cette pensée peut imprimer sur la matière physique du corps dans les cas de stigmatisation, de nœvi et de suggestions qui ont laissé des traces matérielles : brûlures, sinapisations, épistaxis, etc., on comprendra peut-être que l'action de l'âme sur une matière plus subtile puisse être en quelque sorte normale pour les esprits désincarnés. Ainsi se justifie l'enseignement d'Allan Kardec, de ce grand précurseur auquel la reconnaissance publique élèvera plus tard des monuments, car son œuvre, loin de se noyer dans les brumes du passé, se dégage plus lumineuse et plus scientifique à mesure que la science pénètre plus profondément dans la connaissance de la nature.

La matière cathodique, les rayons X, les ondes hertziennes, les radiations émises par les corps radio-actifs sont, comme nous l'avons déjà répété si souvent, les premiers territoires du monde invisible, la frontière qui sépare notre univers physique du monde supra-terrestre, infiniment plus important, plus varié et plus merveilleux que celui que nous connaissons. Citons, pour ceux qui ne les connaissent pas, les enseignements du Maître sur les créations fluidiques de la pensée, on verra combien il avait été bien inspiré par ses instructeurs spirituels.

On se souvient sans doute (Revue de février, p. 455) que MM. Lodge, Crookes, Le Bon, se basant sur les découvertes récentes de la radio-activité générale de la matière dans des circonstances déterminées n'hésitent pas à proclamer que l'éternité de la matière, telle que nous la connaissons, c'est-à-dire avec des attributs de masse et d'étendue, est une erreur. La fatale dissociation des atomes, dit Crookes, semble universelle. Bien que l'évanouissement de l'univers ne puisse être calculé, il s'achemine fatalement vers le brouillard informe dont il est sorti. Or voici ce qu'Allan Kardec écrivait dans *la Genèse*, en 1867 : (1)

Qui connaît la constitution intime de la matière tangible ? Elle n'est

(1) Allan Kardec. *La Genèse*, p. 300 et suiv.

peut-être compacte que par rapport à nos sens, et ce qui le prouverait, c'est la facilité avec laquelle elle est traversée par les fluides spirituels (1) et les Esprits auxquels elle ne fait pas plus d'obstacle que les corps transparents n'en font à la lumière.

La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, en se *désagrégeant*, (2) retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable.

La solidification de la matière n'est en réalité qu'un état transitoire du fluide universel, qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister (2).

Qui sait même si, à l'état de tangibilité, la matière n'est pas susceptible d'acquérir une sorte d'éthérisation qui lui donnerait des propriétés particulières ? Certains phénomènes qui paraissent authentiques, tendraient à le faire supposer. Nous ne possédons encore que des jalons du monde invisible, et l'avenir nous réserve sans doute la connaissance de nouvelles lois qui nous permettront de comprendre ce qui est encore pour nous un mystère.

On doit reconnaître que la radio-activité est bien « cette éthérisation » dont parlait Allan Kardec, et l'état transitoire de la matière n'est plus une hypothèse invraisemblable, mais une vérité entrevue il y a plus d'un demi-siècle par ce grand penseur, si méconnu de ses contemporains.

Au sujet des phénomes psychiques qui nous occupent, il n'est pas moins net :

Les fluides spirituels, qui constituent un des états du fluide cosmique universel, sont, à proprement parler, l'atmosphère des êtres spirituels ; c'est l'élément où ils puisent les matériaux sur lesquels ils opèrent ; c'est le milieu où se passent les phénomènes spéciaux, perceptibles à la vue et à l'ouïe de l'Esprit, et qui échappent aux sens charnels impressionnés par la seule matière tangible ; où se forme cette lumière particulière au monde spirituel, différente de la lumière ordinaire par sa cause et par ses effets ; c'est enfin le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son.

Les Esprits agissent sur les fluides spirituels, non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle ou telle direction ; ils les agglomèrent, les combinent ou les dispersent ; ils en for-

(1) Allan Kardec dit qu'il ne faut pas prendre cette expression à la lettre, car les fluides de l'au-delà sont toujours de la matière, quel que soit le degré de quintessence, d'éthérisation dans lequel ils se trouvent.

(2) Souligné par Allan Kardec dans le texte.

ment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées ; (expériences de Beattie) ils en changent les propriétés comme un chimiste change celle des gaz ou d'autres corps en les combinant suivant certaines lois (stigmatisations, nœvi, suggestions d'empreintes, etc.)

Notons ce point très important, que, très souvent, les Esprits ne se rendent pas compte de la manière dont ils produisent les effets que nous observons. Comme les ignorants d'ici-bas, ils sont incapables d'expliquer les lois qui régissent les manifestations dont ils sont les auteurs, c'est ce qu'Allan Kardec a fait observer :

Quelquefois, ces transformations sont le résultat d'une intention ; *souvent elles sont le produit d'une pensée inconsciente* ; il suffit à l'esprit de penser à une chose pour que cette chose se produise, comme il suffit de moduler un air pour que cet air se répercute dans l'atmosphère.

C'est ainsi, par exemple, qu'un esprit se présente à la vue d'un incarné doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu, aurait-il eu plusieurs incarnations depuis. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs — infirmités, cicatrices, membres amputés, etc. — qu'il avait alors ; un décapité se présentera avec la tête de moins. Ce n'est pas à dire qu'il ait conservé ces apparences ; non certainement, car, comme Esprit, il n'est ni manchot, ni borgne, ni décapité ; mais sa *pensée* se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même instantanément dès que la pensée cesse d'agir.

Nous avons vu que le périsprit est le réceptacle inaltérable de toutes les formes du passé et que celui-ci laisse des empreintes indélébiles dans notre corps fluidique. Nous savons que tout état psychique est lié à un état physique et réciproquement (étude sur Léonie, Louis V et phénomènes d'ecmnésie) de sorte que le corps périsprital reprend la forme qu'il avait à l'époque où la pensée est reportée. Continuons la citation :

Par un effet analogue, la pensée de l'esprit crée fluidiquement les objets dont il avait l'habitude de se servir ; un avare maniera de l'or, un militaire aura ses armes et son uniforme, un fumeur sa pipe, un laboureur sa charrue et ses bœufs, une vieille femme sa quenouille. Ces objets fluidiques sont aussi réels pour l'Esprit, qui est lui-même fluidique, qu'ils l'étaient à l'état matériel pour l'homme vivant ; mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est aussi fugitive que la pensée.

On peut donc dire que toute pensée est non seulement une image mentale, mais également une sorte de cliché fluidique qui s'imprime sur le périsprit et sur les fluides environnants. Si l'esprit

est incarné et qu'il soit capable de fixer son attention sur une idée, il peut imprégner cette représentation mentale de sa force psychique et la projeter au dehors de manière à ce qu'elle existe réellement dans l'espace. Nous verrons prochainement jusqu'à quel degré d'objectivation peut arriver cette création fluidique de la pensée.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

La manifestation de l'esprit
d'un ex-abonné à notre Revue

On nous écrit de Rome :

Dans les premiers jours de février dernier, un soir, on obtint la communication typtologique suivante dans la maison de M. l'avocat Adolphe Daddi, qui était à la table avec sa sœur, Mme Marianna, mariée à M. Piero Bindi :

— Je suis Gerolamo Capsoni, mort d'une maladie de cœur dans le mois d'octobre dernier, à Monleale, province d'Alessandria (Piémont).

On lui demanda de prouver son identité en quelque manière, et alors la table dicta :

— Parlez de moi à Carreras, qui me connaissait.

Le jour suivant, M. Bindi vint chez moi pour me demander si effectivement je connaissais ce soi-disant M. Capsoni.

Je lui fis une réponse affirmative ; j'avais connu ce monsieur lorsque j'étais Directeur de la revue spirite la *Médianità* ; mais notre connaissance s'était bornée à l'échange de quelques lettres, car M. Capsoni était de son vivant un très convaincu et fervent spirite.

La même entité se manifesta en ma présence, le 2 février au soir.

Mme Bindi lui ayant demandé :

— Où te trouves-tu ? Comment te trouves-tu ? Que fais-tu ?

L'esprit répondit par la poésie suivante, qui commençait ainsi :

Erro nel nulla. Del supremo bene
l'eccelsa vista fammi ancor difetto.
Iddio prigate di lever mie pene,

dont nous donnons une traduction littérale, laquelle ne fait aucunement goûter la beauté du texte original :

J'erre dans le néant. Du bien suprême
la vue sublime me fait encor défaut.
Priez Dieu de soulager mes peines.

Je sens, j'ai l'intuition de l'immortel aspect de Celui qui est amour et harmonie dans le ciel, mais je ne puis pas me trouver en sa présence. Comme une fleur flétrie par la gelée, sans un rayon de soleil qui lui donne la vie, et qui semble se retirer dans sa tige, tel je suis dans la lande infinie, privé du soleil qui irradie et enflamme le cœur de manière que la source du bien est desséchée. Ah ! quelle angoisse ! il n'existe pas de plus grande douleur pour un esprit errant auquel on défend, pour se purger de toute erreur humaine, d'arriver à ce but, unique espérance et unique fin de ceux qui sont *Dépouillés par la mort, de l'inutile craie* (1) :

O pieux ! adressez au ciel votre pensée pour ceux qui furent, et une fervente prière ; élevez votre âme vers Celui qui écoute tous les appels.

Lorsque viendra pour vous le dernier soir, la sainte charité qui aujourd'hui vous (pousse ?) dira aux pieds du Seigneur : — Espère « dans l'éternelle clémence qui pardonne. »

Le soir du 3 février dernier, la table dicta en ma présence :

— Je suis Jérôme Capsoni.

— Si tu es vraiment lui, je te prie de me dire quelque chose qui te fasse reconnaître de ta famille.

— J'ai été conseiller provincial de 1895 à 1899.

[La chose est vraie, mais les dates ne sont pas exactes]. Je donne un baiser à mon ami Falcomer. — [Le Prof. M T. Falcomer, est un spirite bien connu en Italie et même à l'étranger.]

---

(1) Ce vers a été écrit par *écriture directe*, c'est-à-dire par un crayon mis en jeu par une main invisible.

— De quelle façon peux-tu te faire reconnaître par M. Falcomer ?

— Qu'il se souvienne de l'adieu que je lui ai fait avant de mourir.

— De quoi s'agit-il ?

— De phénomènes lumineux.

M. Falcomer me confirma avoir vu dans sa propre chambre des éclairs lumineux en plein jour, à l'instant de la désincarnation de son ami, Gérolamo Capsoni.

Tout ce qu'a dit l'entité qui se donne pour mon ami Capsoni, a été reconnu vrai, et comme personne ne savait que je le connaissais, qu'il était poète, qu'il était religieux, je pense donc que ce fait a toutes les apparences d'un phénomène spirite.

Mme Thérèse Parvopassu, veuve de feu Capsoni, me confirma tout ce que l'esprit avait dicté, ajoutant que d'après l'ensemble des communications, elle ne doutait pas d'avoir été en rapport avec son époux adoré.

De son côté, l'esprit nomma plusieurs fois sa femme et me pria de lui envoyer ses communications et ses salutations les plus cordiales.

Il ajouta qu'il était obligé de s'éloigner de nous : ce fut dans la soirée du 7 mars.

La table dicta au nom de Gerolamo Capsoni :

— Je dois vous quitter.

— Est-ce la dernière fois que tu te présentes ?

— Oui.

Di Dio il volere e la bontà infinita
Santa mission m'afficta in altra vita.

— C'est-à-dire que tu vas te réincarner ?

— Oui.

Et après avoir dicté une prière à la madone, il ne s'est plus manifesté.

Je suis confirmé dans la conviction qu'il s'agissait d'une communication *spirite* et non pas d'effets d'automatisme ou de subliminal, car dans le même temps eurent lieu des apports de fleurs, des déplacements d'objets, des éclairs de lumière, des attouchements, etc.

HENRI CARRERAS.
Via Aurora 43 – Roma.

Les matérialisations

DE LA VILLA CARMEN

(*Suite*)

La santé de la Présidente, ainsi qu'on l'a déjà dit, laissait beaucoup à désirer. Tout l'hiver elle fut très sérieusement malade. De plus, de mémoire d'homme, jamais on ne vit pareil hiver à Alger : du froid, des orages, des torrents de pluie, le baromètre continuellement en baisse, tout cela nuisait considérablement aux phénomènes recherchés par le groupe du Jasmin. Vincente Garcia, en outre, eut deux pleurésies l'une sur l'autre ; elle relève á peine de la seconde.

Malgré cela, B. B. continua á s'occuper de ses amis. Plusieurs médiums de conditions diverses et ne se connaissant nullement, avaient annoncé à Madame la Générale, et par l'écriture et par la Médiumnité auditive, la même chose, c'est-à-dire l'arrivée d'une dame inconnue du groupe, venant de loin, et destinée à renforçer *le fluide féminin* du groupe. Des détails curieux avaient été spécifiés et le tout vient de se réaliser *à la lettre*. Le médium annoncé est *Madame Portal*, femme du sympathique artiste dramatique de ce nom.

Cette dame fut *essayée* dans l'intimité entre dames, en l'absence de Vincente Garcia malade au lit. Elle donna, ce premier jour, à la lumière du gaz, entre autres choses, l'apparition d'une tête de mulâtre, collée sur les rideaux (au dehors). Au reste, à peine entrée dans la salle des séances, elle se sentit attirée en arrière dans le cabinet, elle fut jetée sur le siège de Vincente, et endormie *instantanément* d'un profond sommeil médiumnique.

Pendant que Mme Portal était conduite vers nous, des phénomènes intéressants avaient lieu dans une famille de nos amis, où les quatre dames virent et entendirent des choses produites évidemment par une intelligence extra-humaine, que nous avons tout lieu de supposer être celle de notre guide. Mlle *Marthe Béraud*, l'aînée des trois demoiselles de cette famille, fut choisie, par B. B. comme membre du groupe.

J'essayai dernièrement de faire écrire, dans le salon, pour la première fois, Mme Portal et Mlle Béraud. La première écrivit *en anglais*, langue dont elle ne sait pas le premier mot. La seconde écrivit environ 25 *grandes pages*, où elle nous entretint de choses secrètes, dont elle ignorait le premier mot, et qui s'étaient passées entre B.B., le Général et moi-même, dans les fameuses séances de la fin de 1902 et du commencement de 1903. Après mon long silence, je suis heureuse de pouvoir envoyer à notre cher Maître M. Delanne, le procès-verbal de la 3e des séances faites depuis l'entrée dans le groupe de ces deux dames. Ces séances furent du reste, très décousues et dérangées par l'inexactidude des Messieurs. Je ferai remarquer que Vincente Garcia n'y assista pas, elle était malade, au lit, et entre maintenant en convalescence.

Voici les noms des membres du Groupe tel qu'il est maintenant constitué :

Madame la Générale C. Noël, Présidente ; Le Général Noël ; Madame Laurans ; Mlle Fernande Laurans ; Mlle Marthe Béraud ; Mme Portal ; M. le Docteur Denis, chirurgien de l'hôpital civil ; M. le Docteur Decréquy ; M. Valantin ; MM. Charles et Lucien Hanin.

Procès-verbal de la séance du lundi de Pâques
4 avril 8 1/2 du soir

1re PARTIE

Cette séance s'annonçait fort mal. Cinq membres firent défaut, dont un médium nouveau dont on attendait de beaux résultats (un seul de ces membres, M. Valentin, avait prévenu qu'il ne pourrait venir) (1) ; on était donc dans des dispositions peu favorables au succès. Les places furent distribuées ainsi : à gauche, en flèche, M. le général Noël, puis venaient, Mme Portal, nouveau médium ; Mme la général Noël, Mlle Fernande, M. Ch. Hanin, Mme Laurans. Il n'y avait personne dans le cabinet aux matérialisations.

A peine fut-on assis que Mme Portal, à laquelle on avait remis

(1) Mlle Béraud, par suite d'un malentendu, ne put assister à la séance.

(Note de la Présidente).

un crayon et une feuille de papier, écrivit (1) *Eteins la lumière. Eteins la lumière.* On éteignit donc le gaz et on ne laissa que la lumière rouge ordinaire au-dessus de la porte ; le verre était le n° 1 (le plus obscur). A peine le gaz éteint, la table s'agita violemment, se mêlant à la conversation par des *oui* et des *non* frappés énergiquement : elle tremblait, avançait, reculait. Pendant ce temps, Mme Laurans s'endormit du sommeil magnétique. Au bout de quelques minutes, elle se leva et alla s'installer dans le cabinet, sans en ouvrir les rideaux. Quelques minutes se passèrent encore, puis les apparitions commencèrent. On vit, à plusieurs reprises, la forme appelée *Bien Boa* entre les rideaux et, même, en dehors des rideaux. Elle était voilée, mais elle fit plusieurs gestes, entre autres celui d'envoyer des baisers.

Elle était de dimensions, on pourrait presque dire, colossales : elle atteignait le haut du baldaquin, mais le Général fit remarquer qu'il la vit, lui, deux fois, de dimensions ordinaires, hors des rideaux (2) M. Ch. Hanin, et Mme Portal virent bien mieux la forme matérialisée que les trois autres membres (3). Quand la forme ne se montra plus, Mme Laurans sortit des rideaux, alla s'asseoir tranquillement sur sa chaise et se réveilla.

Nous soussignés, déclarons que ce récit est conforme à l'exacte vérité.

CARMENCITA NOEL. GÉNÉRAL NOEL.

FERNANDE LAURANS.

AIMÉE PORTAL. CHARLES HANIN.

2e PARTIE

Mme Laurans était à peine éveillée que Mme Portal s'endormit à son tour d'un profond sommeil médiumnique. Elle se leva alors, erra quelques minutes autour de la table, en promenant ses mains sur les épaules des autres membres, et finit par saisir la main de M. Ch. Hanin avec une véritable force cataleptique, car il fut im-

(1) Elle écrivait pour la seconde fois seulement.
(Note de la Présidente).

(2) Cela indiquait une diminution de forces.
(Note de la Présidente).

(3) Cela tient à leurs grandes facultés médiumniques.
(Note de la Présidente).

possible à celui-ci de retirer sa main de cette étreinte rigide. Elle le fit lever, et l'entraîna, malgré sa résistance, dans le cabinet.

Là, elle le fit asseoir, en laissant les rideaux ouverts d'un tiers environ. Elle resta quelques minutes avec lui dans le cabinet, tantôt allant et venant, tantôt tranquillement appuyée sur l'épaule de M. Ch. Hanin. Ce dernier échangeait des propos avec les membres du groupe. D'abord peu rassuré, il finit par s'habituer à sa position. Il voyait des flocons blancs se mouvoir dans le cabinet.

Enfin M[me] Portal sortit ; elle se mit, alors, à aller et venir dans une agitation extrême et finit par saisir la main du Général. Elle le fit lever à son tour, l'entraîna sous le bec de gaz et lui leva le bras vers le robinet, en secouant fortement ce bras. Le Général, comprenant ce geste, alluma le gaz. Puis M[me] Portal se tourna vers le cabinet ; elle ouvrit démesurément ses yeux, étendit un bras rigide, et montrant du doigt le bas des rideaux, elle s'écria d'une voix rauque « *Là ! Là ! ! Là ! !*

Le Général regarda et cria : « Il y a du blanc. Qu'est-ce » ? Les autres membres se levèrent en sursaut et la Présidente aperçut distinctement, couché à terre sur un coussin (touchant le bas du rideau de gauche), un ravissant pigeon blanc !

Pendant ce temps, M[me] Portal tombait en arrière, raide, en catalepsie. Le Général la saisit et l'étendit à terre le mieux possible.

Elle resta insensible au tumulte qui s'ensuivit, car naturellement, tout le monde voulait voir l'apport. La Présidente avait saisi l'oiseau, et il restait tranquillement emprisonné entre ses doigts, sans chercher à se sauver.

La Présidente rappela alors au groupe que M[me] Portal avait vu, et dans la salle des séances et chez elle, voler un oiseau blanc qu'elle avait pris pour une colombe, et, la nuit, une voix lui avait dit : « Ce n'est pas pour toi : tu l'auras chez la Générale » !

Bref, on finit par se calmer, par se rasseoir autour de la table, (la Présidente tenant toujours le pigeon, et par éteindre le gaz. On remercia alors le Guide et on le pria de réveiller le médium.

Peu à peu M[me] Portal revint à elle et ne fut ni la moins

heureuse ni la moins étonnée en contemplant le charmant apport.

Nous, soussignés, déclarons sur l'honneur que ce récit est conforme à l'exacte vérité.

CARMENCITA NOEL. F. LAURANS.
G. NOEL. CH. HANIN. Mme LAURANS.

De plus, les dames soussignées certifient sur l'honneur les faits suivants : Mme Portal, en arrivant, a été conduite par elles, dans la chambre de Mme la Générale, dans la villa même.

Il fallut donc gravir deux escaliers dans le jardin, traverser ce jardin, et monter l'escalier de la maison pour arriver à la dite chambre.

Là, on ôta le manteau de Mme Portal, on remarqua qu'elle portait, comme d'habitude, une jupe pratique aussi courte que possible — (elle est, du reste, de très petite taille) — on examina ses chaussures, on retira ses bijoux et on lui passa une blouse foncée. Ainsi habillée, touchée et retournée par trois dames, il est absolument impossible que le pigeon fût dissimulé sur elle.

En foi de quoi ces dames signent :

CARMENCITA NOEL. FERNANDE LAURANS.
Mme LAURANS.

Je certifie sur l'honneur que je suis resté dans le cabinet avec Mme Portal tout le temps, c'est-à-dire les quelques minutes où elle y est restée, je n'ai rien observé qui puisse me faire supposer que le pigeon fût dissimulé sur elle.

CH. HANIN.

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas

La morale chrétienne

(*Suite et fin.*) (1)

Il y aurait quelque chose de puéril et d'injuste à juger la morale chrétienne au nom de je ne sais quelle vérité absolue ; elle est née, elle a évolué dans un milieu défini, elle a répondu à une certaine

(1) Voir le Numéro d'Avril, p. 602.

conception de la nature et à une certaine mesure de la puissance humaine. Beaucoup d'âmes en ont vécu, en vivent, lui ont dû et lui doivent encore ce qu'il y a de meilleur en elles, nous ne l'oublions pas. Mais, en fait, les progrès de la science et de la technologie ont changé l'univers, l'homme et leur rapport ; comment ne modifieraient-ils pas notre idéal de l'action ici-bas ? Entraînée autour de l'étoile qui l'éclaire et qui l'échauffe, d'où lui vient toute vie, toute fécondité, la terre n'est plus le lieu par excellence, le centre du monde, le séjour du favori de Dieu ; elle n'est qu'un point mobile, un atome perdu dans l'espace invisible au delà des limites du système dont elle est un élément subordonné.

Combien de planètes semblables à elle tournent autour de leur soleil, sans que nous soupçonnions leur existence. L'univers n'est pas plus ordonné par rapport à l'homme que par rapport à la terre qui le porte. Mais, si l'homme ne s'apparaît plus comme la fin de tout ce qui est, s'il est déchu de la grandeur fictive que naïvement il s'attribuait, il se relève par la science même qui semble l'abaisser. Il connaît sa planète, il la mesure, il la parcourt en tous sens ; il ramène les faits en des lois constantes, il relie les conséquents à leurs antécédents, il voit et il prévoit.

Capable d'opérer lui-même, il n'a plus besoin d'avoir recours à l'intervention des puissances surnaturelles. On ne demande pas à un Dieu de faire ce qu'on peut faire plus sûrement soi-même : le paysan ne sollicite pas un miracle pour écarter la grêle de son champ quand il sait, en agitant les ondes de l'air, dissiper les nuages qui la portent dans leurs flancs.

Bien des choses ont ainsi changé en nous et autour de nous. Le progrès des sciences positives, la pratique de leurs méthodes exactes, l'industrie, l'évolution des sociétés modernes, ce que nous savons et ce que pouvons, modifient nécessairement notre conception de la vie et de ses fins. La critique nous a donné une idée plus juste de la portée et des limites de notre connaissance : nous ne prétendons plus connaître l'absolu, saisir les choses dans le principe même où elles ont leur être, et les en déduire ; ceux qui se disent renseignés sur les vues de la Providence et le plan de la création sont impuissants à se mettre d'accord et marquent assez, par leurs contradictions, que leurs dogmes sont des conjectures. En revanche, nous connaissons mieux le monde qui nous entoure, dans l'ap-

parente confusion des phénomènes nous découvrons les rapports constants qui les lient, par la connaissance des causes nous devenons maîtres des effets et, au lieu d'être asservis à la nature, nous la contraignons de travailler à nos fins.

Par la technologie, par la création d'organismes géants qu'animent les forces naturelles, nous supprimons l'espace, nous modifions la face de la terre, nous agissons sur la planète diminuée, et de mieux en mieux nous l'accommodons aux besoins de l'humanité. Dès lors, nous ne consentons plus à fonder la morale sur l'inconnu, sur Dieu, sur la vie future, sur ce que nous ne pouvons que conjecturer, et nous ne consentons pas davantage à la résumer dans la formule fameuse, *sustine et abstine*, supporte et abstiens-toi. Nous voulons partir de ce que nous savons et faire tout ce que nous pouvons.

Le christianisme voit dans la loi morale un ordre de Dieu ; renonçant à ce monde, le laissant à lui-même, il rejette le bonheur et la justice dans l'au-delà. Rien de plus légitime quand l'homme pouvait peu et ne doutait de rien : la foi renverse l'ordre des certitudes scientifiques. Nous n'avons plus la prétention naïve de connaître surtout l'inconnaissable, nous nous défions des mirages que projettent la fantaisie et le sentiment dans ce monde des noumènes, qui ne se refuse à aucune des formes que lui veut donner l'illusion humaine. (1)

Je m'entretenais un jour de ces questions avec mon maître, M. Lachelier ; après avoir un instant réfléchi, selon sa coutume, il me répondit par cette charmante anecdote : « J'étais dans la petite ville de X..., je prenais la diligence. Une vieille dame s'avança, accompagnée de sa servante. Elle monta dans la patache péniblement, disposa ses paquets, s'installa, et par la portière ouverte, elle ne cessa de donner des recommandations sur tout ce qui devait être fait à la maison pendant son absence. Au moment où la voiture s'ébranlait, elle se pencha et dit simplement : « Adieu, priez

---

(1) Le Spiritisme, en apportant la preuve expérimentale de la survie donne une base inébranlable à la loi morale, car nos rapports avec les désincarnés, dans le monde entier, montrent que la vie future dans l'espace est conditionnée par celle d'ici-bas et que la loi de la responsabilité est aussi absolue que les lois physiques sur la terre.

(Note de la Rédaction).

pour moi, ma bonne. » Voilà toute l'égalité qui est possible ici-bas. » — Je ne méconnais pas ce qu'il y a de touchant dans ces paroles ; mais nous ne pouvons plus nous en tenir à cette morale qui remet à un au-delà mystérieux la tâche que nous devons accomplir ici-bas.

Certes la foi sincère, la foi des simples est efficace, elle se réfléchit dans leur vie, dans leurs sentiments et dans leurs actes, elle y mêle quelque chose de l'idéal auquel ils aspirent et déjà, dans le cercle étroit où ils se meuvent, montre comme une image de la cité qu'ils rêvent. Le malheur est qu'il est trop facile aux politiques, aux puissants et aux habiles de se dispenser de la justice en déclarant qu'elle n'est pas de la terre.

Si l'homme a remis la justice à un autre monde, c'est que, sentant son impuissance à la réaliser ici-bas, il a refusé d'en désespérer. Plus éclairés, plus instruits, mieux armés, nous ne nous contentons plus de rêver la justice, nous entendons la faire entrer dans les faits, nous voulons qu'elle préside aux rapports des hommes. Nous ne nous attardons pas à nous interroger sur l'origine du mal, à nous demander si la nature est corrompue par le péché ; il nous suffit que par le travail elle se transforme, nous constatons le mal en nous et dans le monde, non pour nous y résigner, mais pour le combattre et pour le vaincre : ni optimisme, ni pessimisme, l'effort vers le meilleur.

Nous ne sommes plus asservis par les choses, nous avons débrouillé leur chaos, dans la connaissance des lois trouvé des moyens d'action d'une incomparable puissance. Chaque jour, nous transformons le milieu planétaire, de plus en plus le visage de la terre exprime une pensée humaine. Ne sachant plus ce que Dieu a résolu et posé dans l'éternel, nous nous installons dans le devenir, et nous travaillons à le faire ce que nous voulons qu'il soit. Au lieu de projeter notre idéal de justice dans un monde transcendant, de le réduire à un rêve plus ou moins vague de paradis, nous nous efforçons d'en définir les termes, de le concevoir dans son rapport aux faits, aux lois sociales et d'en rapprocher le réel.

La science nous interdit les chimères, elle nous apprend ce qui est possible, elle nous donne des moyens d'action, entre la volonté et son objet, elle nous montre la série des efforts qui en poseront les conditions. Suscité par tout ce qui le contredit et le blesse,

souffrant du désordre, tendant vers le mieux, c'est-à-dire vers le complément de son être, l'esprit conçoit des fins nouvelles, imagine les harmonies complexes qui résoudraient en accords les conflits de la vie inférieure, des individus et des peuples. Mais rien ne s'accomplit de soi-même, par une grâce d'en haut ; il faut résoudre les perpétuels problèmes que posent les faits, comprendre ce qui est pour le modifier, inventer le bien, le vouloir, ajouter l'esprit à la nature

Vainement, la paresse et l'ignorance rajeunissent l'éternelle illusion, au vieux miracle divin substituent le miracle historique, la révolution qui posera des effets sans cause, fera sortir le bien du mal, la justice de la violence, l'amour de la haine. L'homme est condamné à faire sa besogne lui-même, le travail est sa loi. Il faut qu'il construise l'idéal, qu'il découvre les lois du réel et que, sachant ce qui est possible, voulant ce qui est meilleur, il pose dans le fait présent les conditions de l'avenir qu'il a conçu. Le métier d'homme est glorieux, mais dur. Le renoncement dès lors n'est plus la morale même, il est la grande tentation.

Renoncer, se libérer des affections, des inquiétudes, des soucis qui nous viennent de ce que nous prenons au sérieux les hommes et les choses ; en le détachant pour ainsi dire des individus, donner à l'amour même le calme de l'indifférence, reculer dans une sorte de lointain la réalité dont le contact nous blesse, contempler au lieu d'agir, ou n'engager dans l'action que l'extérieur de soi-même, faire société avec Dieu et non avec les hommes ignorants, stupides et brutaux, se résigner au mal, en faire un aspect inattendu du bien pour en moins souffrir, ne dépendre que de soi, c'est se reposer, s'asseoir dans la paix et dans la certitude, au lieu de se risquer dans une lutte dont l'issue est incertaine.

La morale ne consiste plus à mourir, à s'amoindrir, à se ramener en soi, à se faire petit pour passer par le chemin étroit qui mène au ciel, elle consiste à accepter la vie, à la vouloir dans sa plénitude. Qu'on n'objecte pas que la morale est désintéressement, oubli de soi-même, sacrifice, que le libre mouvement de la vie ne peut que mettre aux prises les individus lâchés dans la liberté de leurs instincts contraires. La vraie vie de l'homme est la forme supérieure que la vie prend en lui : la vie spirituelle n'est pas l'égoïsme Le saint qui se retire de la cité des hommes, uniquement préoccupé de

son salut qui est affaire entre lui et Dieu, ne se sacrifie qu'à lui-même.

L'homme moderne, qui accepte le monde et ses lois avec la résolution d'en faire sortir tout le bien qu'il conçoit et qu'ils comportent, ne peut se détacher des autres hommes. Conscient de la solidarité qui l'unit à ses semblables, qui l'en fait en un sens dépendant, il sait qu'il ne peut faire son salut tout seul, que la paix intérieure est liée à la paix sociale, et que cette paix elle-même veut plus de justice dans les cœurs et dans les lois. Homme, il a besoin d'un milieu humain, son œuvre est de le créer. Doutant où il convient de douter, n'affirmant pas d'abord que les injustices présentes seront amplement réparées ailleurs par le Dieu tout bon et tout puissant qui les a d'abord permises, il en souffre jusqu'à ne s'y pouvoir résigner.

La vie morale ne consiste pas à remettre le bien, mais à le faire ici-bas ; certes, elle est, avant tout, vie intérieure, éducation de soi-même, spiritualisation de sa propre nature, car le principe des actes est en l'homme ; mais la vie intérieure n'est pas le souci du salut personnel, l'inquiétude maladive des souillures que peut nous faire contracter le contact de nos semblables ; loin de nous enfermer dans la retraite d'une perfection solitaire, elle ne se développe, elle ne s'épanouit dans ses fonctions les plus hautes, dans la science, dans l'art, dans la conscience et dans la volonté du bien qu'en s'identifiant à la vie sociale. La société nous est comme intérieure, en ce sens que par elle nous réalisons ce qui proprement nous confère l'humanité. Ainsi, au premier rang des sentiments que l'individu doit développer en lui, est le sentiment de sa relation nécessaire aux autres hommes. La morale qui est la mise en œuvre de toutes les puissances humaines, science, technologie, invention morale, a pour fin immédiate de créer l'homme en humanisant l'individu, la société et la planète elle-même.

Loin que la morale désormais puisse reposer sur la religion et sur ses dogmes, il n'est que la vie morale qui puisse donner une valeur et un sens à notre croyance en la suprématie de l'ordre moral. Ce rapport nouveau de la morale à la religion est un renversement de méthode qui répond au progrès de la science et de la conscience. A l'origine, la morale et la religion sont étrangères l'une à l'autre : les dieux sont des puissances surnaturelles, qu'épouse ou conjure la magie des rites ; ils ne vengent que les crimes commis contre eux-mêmes.

En vertu de la loi psychologique qui porte l'esprit á organiser ses éléments et à en former un mystère, les idées morales et religieuses sont rapprochées, conférées, et les religions éthiques subordonnent l'ethique à la religion, font de ses prescriptions les ordres d'un Dieu qui récompense ceux qui suivent sa loi, punit ceux qui la violent. L'habitude des méthodes scientifiques, la critique de notre pouvoir de connaître nous impose des exigences nouvelles. Nous avouons notre ignorance, quand les moyens de savoir nous manquent; nous doutons, quand nous en sommes réduits aux conjectures. Dès lors, il devient difficile d'édifier la morale sur l'inconnaissable, sur des dogmes métaphysiques et religieux [qui, de plus en plus, nous apparaissent comme des hypothèses et des postulats. Le premier principe de toute logique théorique ou appliquée est d'aller du connu à l'inconnu.

Nous ne trouvons pas dans la nature des faits donnés qui répondent à l'ordre moral, qui le confirment et le justifient, comme les phénomènes font les lois physiques. Sans doute, nous concevons cet ordre ; mais qui nous assure que cette conception réponde à la réalité ? Les lois morales ne peuvent se définir des faits généraux. Pour nous débarrasser des contradictions que nous opposent la nature et l'histoire, nous rejetons la réalité de cet ordre moral dans un au-delà, dans un monde transcendant où les rapports que nous observons ici-bas se renversent, où la loi de l'Être s'identifie avec la loi du Bien.

Qui nous assure que nous ne nous plaisons pas à nous tromper nous-mêmes, que ce monde de l'intelligible, que ce paradis est autre chose qu'une fiction par laquelle nous fixons et fortifions certaines croyances qui, tendant à réfréner l'égoïsme, favorisent la vie des hommes en société ? Mais une illusion n'agit qu'autant qu'elle n'a pas pris conscience d'elle-même comme telle. Puisque nous ne trouvons pas dans la nature et dans l'histoire les faits qui répondent à l'ordre moral, puisque détaché des faits cet ordre risque de n'être qu'une fiction vaine, il reste à l'homme de poser, par ses actes, les faits qui commencent la preuve de l'accord possible de l'ordre moral avec la réalité (1).

L'idéal naît de l'action et trouve en elle sa preuve. S'il en est

(1) C'est parce que le Spiritisme apporte la certitude de la vie future et des sanctions de la loi morale, qu'il donne à celle-ci une invincible autorité. (N. d. l. r.).

ainsi, si, quand il s'agit du bien, nous ne savons à la lettre que ce que nous faisons, si les plus subtils raisonnements nous laissent dans l'esprit, ne peuvent nous conduire de l'idée au réel, s'il nous faut montrer ici la vérité dans des actes et dans des œuvres, rien ne peut plus nous débarrasser de la dure obligation d'établir la justice ici-bas, dans les rapports des hommes : notre croyance à l'ordre moral ne se confirme que par notre effort pour le réaliser sur la terre.

Le monde des idées, objet de pure contemplation, se change en l'idéal progressif qui a son principe et son terme dans l'action volontaire des hommes. Nous ne pouvons dans la solitude que nous exalter à vide, nous nourrir de chimères ; le détachement est l'aveu que la raison est étrangère au réel ; la mort au monde est la mort à la raison, que remplacent les images de la fantaisie et le grand vide de l'extase.

Tant que la loi sociale est la loi de nature ; tant que sous les mots qui le dissimulent règne l'instinct de la bête ; tant que l'esprit s'évapore en phrases, en poèmes, en chants, se dépense en gestes cérémonieux ; tant qu'il n'entre pas dans l'être et ne pénètre pas la nature, notre foi reste superficielle, verbale, inefficace. Seule, l'action supprime le doute : ce que nous réalisons de justice prouve par un commencement de réalisation que l'ordre moral n'est pas étranger à la nature, que le bien est autre chose qu'une illusion ou un déguisement de l'intérêt. Notre croyance en Dieu, c'est-à-dire en la suprématie de l'ordre moral, ne prend consistance que dans la mesure où nous posons des faits réels qui la confirment.

Le sophisme qui conclut du règne de l'injustice sur la terre à sa réparation dans un monde meilleur est devenu trop grossier pour nos intelligences : la perpétuelle défaite du bien ne prouve pas sa victoire nécessaire. Jouons-nous la comédie de la morale et de la religion, cherchons-nous seulement un divertissement à la conscience de notre misère morale ?

Une fois par semaine, dans des enceintes réservées et décorées à cet usage, des hommes se réunissent pour affirmer leur noblesse et qu'ils ne sont rien moins que les fils de Dieu. Les paroles ne suffisent pas à faire la preuve ; en fait, l'homme est une bête méchante et cruelle, qu'il prouve la validité de ses prétentions par ses actes, qu'il apporte ses titres.

GABRIEL SÉAILLES.

Anniversaire d'Allan Kardec
A LYON

Voulant, cette année, donner plus d'éclat à la Fête anniversaire de notre Maître aimé Allan Kardec, en raison du centenaire de la naissance du Fondateur de notre philosophie, la Fédération Spirite Lyonnaise a fait appel au dévouement et au talent oratoire de notre ami E.B de Reyle, qui a bien voulu venir à Lyon nous donner une conférence des plus intéressantes sur : La valeur sociale du Spiritisme.

Cette conférence étant publique, gratuite et contradictoire, et annoncée comme telle par les journaux lyonnais, avait attiré, dans la grande salle des Fêtes du restaurant Michaud, une fort nombreuse assistance dans laquelle aux adhérents de la Fédération Spirite Lyonnaise s'étaient mêlés beaucoup d'auditeurs non initiés à notre philosophie,

M. Henri Sausse, désigné pour présider la séance, a présenté l'orateur rappelant en quelques mots le but de la réunion et la part active prise par M. E. B de Reyle depuis vingt ans, parmi les défenseurs du Spiritisme. Le conférencier, d'ailleurs, n'était pas un inconnu à Lyon où nos amis ont déjà, à plusieurs reprises, eu l'occasion de l'applaudir.

Dans un discours magistral, à maintes reprises souligné par les bravos unanimes de l'assistance, M. E. B de Reyle a pendant près d'une heure et demie, tenu l'auditoire en haleine, montrant l'évolution lente des progrès sociaux, influence sur leur essor des philosophies admises au cours des âges et le concours efficace que la morale Spirite doit, par sa diffusion, apporter à leur développement.

En débutant, le conférencier a exprimé la joie qu'il éprouvait de se retrouver à nouveau parmi nous, où tant de liens sympathiques le rattachaient en raison des précédentes visites ; il a adressé un souvenir ému à ceux de nos amis Desprèle, Chevalier, etc. qui sont retournés dans l'au-delà puis abordant son sujet, il a passé en revue les différents états de civilisations qui se sont succédé depuis les âges préhistoriques jusqu'à nos jours, montrant l'influence heureuse ou néfaste des idées en cours sur les populations qui les ont admises et en ont fatalement fait leur règle de conduite.

Au début, à peine sorties des rangs de l'animalité, les races humaines se déchirent, se dévorent entre elles pour un Moloch sanguinaire, un Jehovah tout aussi implacable ; point de pitié, point de miséricorde ; le fer et le feu arment contre les faibles les bras des forts, et cette lutte se poursuit non seulement contre les pauvres à qui ces premiers hommes disputent leur nourriture, leur existence et celle de leur famille, de leur camp, de leur tribu, mais entre les familles, les camps, les tribus même.

Mais le progrès suit sa marche, lente, il est vrai, mais incontestable. Aux dieux terribles des sanglants combats, quelques voix s'élèvent pour opposer un autre idéal ; timides d'abord et isolées, puis nombreuses et fortes, elles apportent aux peuples de nouveaux évangiles de moins en moins sanguinaires, de plus en plus élevés. Ce sont les Confucius, les Bouddah, les Socrate, les Platon et tous ces maîtres de la pensée qui dans l'Inde, l'Egypte, la Grèce se sont appliqués à aider l'humanité à sortir de sa gangue primitive et à lui ouvrir de nouveaux horizons. Puis c'est le doux Jésus, qui vient apporter aux races opprimées et meurtries le nouvel évangile d'amour, de paix, de pardon, d'égalité et de fraternité. Au souffle puissant de cette voix nouvelle, des humbles se lèvent et font faire un pas de géant au progrès humain. Mais les racines du mal sont si profondes, les instincts de férocité primitive si peu domptés, que de nombreux retours offensifs se produisent au cours des âges et que c'est au nom de celui qui vint nous enseigner l'amour du prochain et la fraternité de tous, que des hommes se levèrent pour opprimer à nouveau l'humanité asservie et couvrir, pendant de longs siècles, la terre, de si épaisses ténèbres de la pensée que les sinistres lueurs des bûchers ne pouvaient les dissiper.

Cependant le progrès suit sa marche, la pensée se dégage peu à peu ; malgré les tortures et les flammes, elle se rend libre, elle ose regarder en face et défier ses oppresseurs, ses bourreaux.

Des alternatives douloureuses de revers et de succès se produisent pour elle, mais soudain un cataclysme immense éclate et gronde, le vieil édifice social tremble sur ses bases, les dieux et les rois chancellent sur leurs trônes, emportés par le souffle puissant de la Révolution apportant à tous les peuples asservis le nouvel évangile de Liberté, d'Egalité et de Fraternité.

L'orateur faisant un retour en arrière, nous montre, parmi ces

précurseurs de la pensée libre, nos ancêtres, ces fiers Gaulois dont malgré les invasions successives, nous continuons la race. A l'origine de notre histoire, leurs prêtres les druides enseignaient déjà l'existence de l'âme, son immortalité, les vies successives et la communion certaine des vivants avec ceux qui les avaient précédés dans l'au-delà.

La filiation est si étroite des doctrines de nos pères à celles que nous enseigne la philosophie spirite, qu'il semble que celle-ci n'est que le réveil de celle-là.

Le Spiritisme revient à son heure, pour donner une orientation nouvelle à la pensée humaine ; il apprend à tous que chacun de nous est responsable de ses actes, dont tôt ou tard nous subirons les conséquences bonnes ou mauvaises, suivant que nous aurons bien ou mal agi ; il nous enseigne que l'exercice de nos droits est subordonné à la pratique de nos devoirs ; par lui nous apprenons à comprendre, à aimer, à respecter et à pratiquer la Liberté, l'Egalité et la Fraternité proclamées par nos pères et à cette trilogie sublime, il vient adjoindre la solidarité qui, sans révolution nouvelle, nous aidera à accomplir notre évolution vers le progrès de l'humanité, en nous faisant comprendre pourquoi nous ne pouvons progresser les uns sans les autres ; il nous aidera à chasser de nos cœurs le monstrueux égoïsme, cause de tant de maux pour notre humanité et par une fraternité heureuse et forte, amènera les membres de la Société future à être un pour tous, tous pour un.

Dans une magnifique envolée oratoire, M. E. B. de Reyle salue cet avenir qu'il appelle de tous ses vœux, et auquel il nous engage à collaborer par la diffusion et la pratique de la philosophie spirite.

Une triple salve d'applaudissements a clôturé cette conférence, montrant à l'orateur tout le plaisir que l'assistance avait éprouvé à l'entendre et combien elle partageait sa manière de voir.

Personne n'ayant demandé la parole pour la contradiction, M. Henri Sausse, au nom de la Fédération Spirite Lyonnaise et de l'assemblée, a remercié M. E. B. de Reyle de la superbe conférence qu'il venait de nous donner, et exprimé le vœu de revoir bientôt parmi nous le brillant conférencier que nous venions d'applaudir.

Une quête fructueuse a été faite à l'issue de la conférence, au

bénéfice de la caisse de secours pour les vieillards infirmes nécessiteux.

A six heures, un banquet des mieux servis nous groupait, nombreux, à des agapes fraternelles. Inutile de dire que l'harmonie la plus parfaite et la plus franche gaîté faisaient rigoureusement partie du programme.

Au dessert, plusieurs toasts ont été portés au Maître Allan Kardec, à nos amis défunts, à tous nos frères absents. M. Henri Sausse a porté un toast au conférencier, à son brillant succès et à l'espoir de le retrouver bientôt au milieu de nous. M. E. B. de Reyle a renouvelé le plaisir qu'il avait eu à répondre à l'invitation de la Fédération Spirite Lyonnaise, puis il a levé son verre à l'union, à la concorde de tous les défenseurs du Spiritisme.

Chanteuses et diseurs ont eu ensuite la parole, puis une sauterie des plus animées s'est prolongée assez tard dans la soirée, coupée de temps à autre par de charmantes romances, de réjouissants monologues, chacun ayant à cœur d'apporter sa part de gaîté à la joie commune. Puis nous nous sommes séparés, charmés de la réussite de cette fête et nous donnant rendez-vous plus nombreux, si possible, pour la prochaine fête de famille de la Fédération Spirite Lyonnaise.

H. SYLVESTRE.

Phénomènes de Matérialisation

dans une séance avec Politi à Rome

L'attestation du professeur Milési

Tout ce qui a trait aux phénomènes de matérialisation est du plus haut intérêt pour nous, surtout lorsque ces faits sont observés par des savants habitués à la rigueur des recherches scientifiques. C'est pourquoi nous sommes heureux de reproduire le récit suivant, que nous empruntons à La *Revue d'Etudes psychiques*, de mars dernier. Les remarques qui accompgnent cet article se rapportent à la séance de M. de Abertis avec le médium Politi, dont nous avons rendu compte dans notre numéro de mars, p. 568. Nous serions heureux de savoir ce que les adversaires du Spiri-

tisme peuvent objecter contre des phénomènes aussi probants ? Ils gardent prudemment le silence car, en vérité, ils sont dans l'impossibilité de nier la preuve absolue de l'immortalité qui résulte de ces grandioses manifestations de l'au-delà.

Dans l'appartement de M. Pierre Cartoni, situé dans son hôtel de la place d'Ara-Cœli, 22, à Rome, se trouvèrent réunies, le soir du 10 février dernier, les personnes suivantes : professeur G. B. Milési, de l'Université de Rome ; M. et Mme Franklin Simmons, américains, demeurant rue Agostino Deprétis, 86, maison Tamagno ; M. Joseph Squanquarillo, propriétaire d'un magasin dans la place Sant'Ignazio, 144, Mr et Mme Cartoni, Politi servait de médium.

L'on obtint en cette circonstance des phénomènes absolument *merveilleux*, et d'autant plus remarquables, que deux des assistants (M. et Mme Simmons), n'avaient encore jamais assisté à des séances médianiques.

Mme Franklin Simmons était assise à côté du médium ; à sa gauche se trouvait le professeur Milési ; venaient ensuite Mme Cartoni, Mr Squanquarillo, M. Simmons, M. Cartoni, assis à la droite du médium.

Politi ne tarda pas à donner des signes de somnolence, alors il demanda l'obscurité complète et il se retira dans le cabinet médianique, formé par un drap ordinaire, tombant jusqu'à terre ; à l'intérieur se trouvait une chaise sur laquelle prit place le médium.

La séance commença par l'apparition de quelques étincelles qui partaient du cabinet médianique.

Mme Simmons se sentit ensuite touchée en plusieurs parties du corps, pendant que des coups très forts se faisaient entendre sur la surface de la table autour de laquelle étaient assis les expérimentateurs.

La deuxième série de phénomènes peut s'appeler musicale. Les assistants furent d'avis qu'ils se produisirent par l'intervention de la sœur trépassée du professeur Milési, *Sœur Marie*, dont Politi avait annoncé la venue quelques instants auparavant.

L'on entendit sur le piano, vertical, assez éloigné des assistants, des gammes fort bien jouées. Il est à remarquer qu'aucun des assistants ne savait jouer du piano, tandis que la sœur du Pr Milési était une très bonne pianiste.

Le deuxième phénomène musical se produisit lorsque une mandoline, placée sur le couvercle du piano, commença à jouer, tout en se balançant dans l'air, jusqu'à ce qu'elle vint tomber toute seule entre les mains des expérimentateurs formant la chaîne ; elle tomba à côté des mains de Mme Simmons, sans cesser de jouer.

Sur le couvercle du piano se trouvait aussi un tambour de basque qui, après avoir fait entendre quelques notes, tomba par terre.

Plus tard, par intervalles, le piano se souleva à son tour, en retombant avec beaucoup de bruit. Il faut remarquer que pour soulever ce piano, même d'un seul de ses côtés, deux hommes suffisent à peine. Après la séance, l'on constata que le piano avait été déplacé d'un demi-mètre.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux dans cette séance, ce furent pourtant les apparitions, qui étaient de nature lumineuse, quoiqu'elles se soient produites dans le demi-jour ; elles furent au nombre de neuf ; tous les assistants purent les voir.

Elles se produisaient à une distance d'un demi-mètre à peu près du drap du cabinet, dans la direction des assistants ; leur durée était de trois secondes environ.

Les trois premières apparitions furent celles reproduisant les traits de la sœur du professeur Milési, morte il y a 3 ans, à Crémone, dans le Couvent des Filles du Sacré-Cœur, à l'âge de 32 ans.

Elle apparut souriante de son exquis sourire, qui lui était habituel. Sa tête était couverte, jusqu'à la moitié du front, d'une cornette blanche ; sa robe, dont on n'apercevait que la partie supérieure, jusqu'à la taille, était d'une couleur jaunâtre claire, entrecoupée de couleurs rougeâtres.

De la même manière M. Squanquarillo vit une apparition dans laquelle il reconnut sa mère ; ce fut la quatrième apparition. Les cinq autres reproduisaient les traits des deux fils de M. Pierre Cartoni.

M. Cartoni affirme avoir été embrassé par ses enfants, leur avoir causé à plusieurs reprises, en avoir reçu des réponses, des serrements de mains ; il les sentit même s'assoir sur ses genoux.

Mme Simmons dit avoir été embrassée par la sœur du prof.

Milési. Elle sentit aussi une main mignonne qui se posait sur la sienne — probablement celle de la religieuse ; cet attouchement contrastait singulièrement avec celui que lui fit sur le dos la main du géant « John », auquel Mme Simmons adressa la parole en anglais, que l'on suppose être sa langue.

Les différentes entités spirituelles qui étaient intervenues se trouvèrent, en dernier lieu, toutes présentes ; elles se retirèrent alors, et la séance prit fin.

Sœur Marie fut la première à se retirer ; elle prit congé en bénissant les assistants. L'ombre de toute sa personne apparaissait distinctement sur le drap du cabinet ; tout le monde put l'apercevoir. Elle s'était d'abord présentée en tournant le dos aux assistants, comme devant un autel ; ensuite elle se retourna vers eux, en les bénissant plusieurs fois. — Ses mouvement souples et gracieux n'échappèrent à personne ; le professeur Milési les reconnut parfaitement.

Ensuite se retirèrent les enfants de M. Cartoni, en répétant, de temps en temps : *Adieu papa* ; tous les assistants entendirent alors un bruit de baiser.

Rome, le 11 Février 1904.

J. B. MILÉSI. — M. CARTONI. — Mme CARTONI. — M. FRANKLIN SIMMONS. — Mrs. FRANKLIN SIMMONS. — JOSEPH SQUANQUARILLO.

Nous sommes redevables à M. le capitaine Ernest Volpi, ancien Directeur du *Vessillo Spiritista*, de la communication de cet important document. Nous disons *important*, parce que, s'il a été rédigé d'une façon un peu trop sommaire, n'ayant pas, tout d'abord, été destiné à la publicité, il rapporte néanmoins des phénomènes fort remarquables ; mais surtout parce qu'il a été écrit et signé par le professeur J. B. Milési, de l'Université de Rome, l'un des champions les plus estimés de la jeune école psychologique et criminologique italienne — bien connu aussi en France, où il fut invité dernièrement à donner à la Sorbonne une série de conférences sur l'œuvre d'Auguste Comte, après le succès considérable que ces mêmes conférences avaient obtenu à Bruxelles, où M. Milési s'était d'abord rendu. C'est donc une nouvelle recrue fort précieuse qui, sur les pas de Lombroso son chef d'école, vient courageusement et loyalement de rendre hommage à la force des faits.

L'on a pu voir qu'Auguste Politi avait servi de médium dans la séance en question. Il n'avait pas obtenu un pareil succès lorsqu'il s'était rendu à Paris, il y a deux ans, pour se soumettre à une série de séances avec M. de Rochas et d'autres expérimentateurs.

Est-ce que ceux-ci ne constituaient pas un groupe possédant ces mystérieuses facultés psychiques qui sont indispensables pour que les phénomènes médianiques se produisent ?

Est-ce pour une autre raison quelconque ?

Toujours est-il, qu'à part les expériences de « contractures à distance », dont nous avons longuement parlé et dont le caractère ne rentre pas dans le cadre de la médianité, mais dans celui de la télépathie ou de l'extériorisation de la sensibilité, le résultat de ces expériences fut à peu près négatif.

Une fois rentré à Rome, Politi sembla, pendant assez longtemps, avoir perdu le meilleur de sa médianité ; il subissait, d'ailleurs, une vilaine obsession, pour nous servir du langage même des spirites. Ce n'est que depuis quelques mois que les phénomènes de matérialisation de figures humaines recommencèrent en sa présence. M. De Albertis, publiciste et voyageur italien, qui avait accompagné Politi en France, en 1902, publiait même à ce sujet, il y a deux mois, une lettre fort intéressante, dans laquelle il racontait avoir parfaitement vu le fantôme de sa mère, dans une séance avec Politi, le soir du 5 janvier dernier. « Je suis absolument sûr de ne pas m'être trompé » ajoute-il, « et de n'avoir pas été le jouet d'une hallucination. Ma mère s'approcha de ma femme, l'appela par son nom à haute voix, la caressa et lui donna sur le front un baiser dont tous nous entendîmes le bruit. A moi, elle dit tout simplement : *Adieu*... Ma mère est morte il y a 23 ans. Politi ne l'avait pas connue ; je n'ai aucun portrait d'elle ».

M. De Albertis parle des doutes qui le tenaient encore, malgré ses nombreuses séances avec Politi. Jamais jusqu'alors il n'avait vu une figure humaine bien matérialisée ; jamais il n'avait été à même de pouvoir absolument écarter l'hypothèse de fraude. D'ailleurs, l'origine des phénomènes médianimiques demeurait un mystère pour lui.

« Mais à présent », dit-il, j'avoue que je vois tomber les objections que j'avais soulevées au sujet des expériences spirites. La Science s'efforce de nous fournir des simulacres d'explications et de

théories, qui ne peuvent guère résister à un examen rigoureux de la part de personnes d'un esprit équilibré et sans prévention.

« Quant à moi, je dois déclarer que l'explication spirite est bien celle qui me semble la plus convaincante, surtout depuis ce que j'ai vu le soir du 5 janvier, et qui ne s'effacera plus de ma mémoire ».

Controverse

De la croyance aux anges et aux Esprits

(Suite) (1)

Par sa signification, le terme hébreu *mèlach* (envoyé, messager) définit bien les fonctions diverses de ces intermédiaires célestes. Chargés de faire respecter les décisions de l'Eternel en protégeant les hommes vertueux, les anges assuraient en outre les décrets de la vengeance divine par la punition des coupables. Quelquefois, cependant, ils dénotent des facultés assez restreintes dans l'accomplissement de leur mission. En certaines circonstances même, la perspicacité surnaturelle de ces auxiliaires de Jéovah semble mise en défaut, puisque Moïse ordonna de faire une marque apparente afin de leur faciliter la distinction des maisons israélites des maisons égyptiennes (*Exode*, XII, 7 et 13). Bien qu'il fît nuit (2), un procédé de clairvoyance aussi vulgaire pour de « purs esprits » laisse supposer l'existence de toute une catégorie d'agents subalternes encore peu exercés à opérer dans les ténèbres.

Il est vrai que, pour réhabiliter la séraphique phalange, un ange, à lui seul, fit périr 185.000 hommes à la fois ! (3).

Plus tard, les mœurs angéliques s'adoucirent ; les sinistres

(1) Voir le numéro d'avril, p. 588.

(2) « Sur le milieu de la nuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés de l'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison, et jusqu'au premier-né de toutes les bêtes (*Exode*, XII, 29). Combien ce récit INSPIRÉ fait ressortir la justice du Créateur et son amour pour ses créatures innocentes... Et les prêtres gémissent sur le manque de foi !!

(3) *Rois*, liv. IV, cap. XIX. 35 ; *Paralip.*, XXX, 21 ; *Isaïe*, XXXVIII, 36.

messagers de mort se transformèrent en pacifiques annonciateurs des grands prophètes. Toutefois depuis la naissance du Christ leurs apparitions sont devenues très rares ; de nos jours enfin, toutes relations entre eux et notre monde paraissent être complètement rompues... Craindraient-ils les investigations scientifiques ? Mystère ! Toujours est-il que, maintenant, les anges restent dans le ciel où, selon l'affirmation gratuite d'un théologien : « Ils entourent le trône du Roi des rois, ils sont ses ministres fidèles ; toute l'étendue des cieux retentit de leurs cantiques ; ils s'excitent mutuellement à chanter les louanges de leur Créateur ; ils le bénissent, ils l'adorent ; ils célèbrent par de saints concerts sa sainteté, sa bonté, sa puissance, toutes ses perfections ; leur adoration n'est jamais interrompue ; elle se mesure sur l'éternité, elle se perpétuera de siècle en siècle. » (1)

Cette description le démontre : le caractère particulier du *Mélach* semble profondément modifié depuis les temps mosaïques. La légende populaire est devenue le dogme imposé par l'Église. Celle-ci, afin d'affirmer la supériorité de sa doctrine, attribue l'origine de la croyance primitive à la seule révélation. Mais, si elle en exalte le côté immuable, qui ne change pas puisque la vérité est éternelle, elle passe sous silence le côté mobile qui représente la conception appropriée aux besoins du temps et aux intérêts particuliers d'une religion. Elle a dénaturé les causes qui firent accepter, par les Hébreux, des fictions et des allégories comme événements réels. A côté de manifestations spiritiques dénaturées ou interprétées à son profit par la caste sacerdotale (2), diverses influences ont puissamment contribué à former les traditions judaïques.

« Tel est l'attrait attaché aux faits extraordinaires », écrit un auteur érudit (3), « que l'homme peu éclairé s'afflige quand on le retire des rêves du merveilleux pour le replacer dans la vérité, et que les apparences les plus légères suffisent pour transformer à ses yeux en êtres vivants ou en ouvrages mobiles des hommes, les

(1) Guillois (l'abbé), *Explication du catéchisme*, tome I, p. 170, 11[e] édition. Le Mans, 1870.

(2) Salverte, *Des sciences occultes*, p. 14, Paris, Baillère, 1843.

(3) Moïse défendait de consulter les devins, ceux qui possédaient l'esprit de python, d'interroger les morts pour apprendre d'eux la vérité. (*Deuteron.* XVIII, 10 et 11).

immobiles ouvrages de la nature. Cet attrait, et le penchant à l'exagération qui en est une conséquence ; l'opiniâtreté des traditions qui rappellent comme subsistant encore ce qui a cessé d'exister depuis des siècles ; l'orgueil singulier que met un peuple à s'approprier, dans son histoire, les traditions fabuleuses ou allégoriques qu'il a reçues d'un peuple antérieur á lui ; les expressions inexactes, les traductions plus inexactes, des récits anciens ; l'emphase propre aux langues de l'antiquité, et le style figuré, attribut essentiel de la poésie, c'est-à-dire du premier langage dans lequel les connaissances et les souvenirs aient été livrés à la mémoire des peuples ; le désir naturel chez des hommes à demi-éclairés d'expliquer des allégories et des emblèmes dont le sens n'était connu que des sages ; l'intérêt qui porte également les passions nobles et les passions basses à agir par le merveilleux sur la crédulité du présent et de l'avenir ; telles sont les causes qui, séparées ou réunies, ont grossi les fastes de l'histoire d'un grand nombre de fictions prodigieuses, sans que les dépositaires des lumières eussent besoin de seconder cette création par leur impulsion puissante. Pour retrouver la vérité sous l'enveloppe du prodige, il suffira, tantôt de mettre à côté de la merveille prétendue un fait semblable dont la superstition ne s'est point emparée, et tantôt d'écarter des accessoires qu'y a rattachés quelqu'une des causes dont nous venons de signaler l'influence. »

Dans les premières migrations humaines, le hasard amena la rencontre d'un peuple avec une race supérieure en force, en audace, et possédant peut-être une stature plus élevée ; ces qualités, moins communes chez le premier peuple, le portèrent à considérer cette race comme ayant une origine supra terrestre. De là, cette légende fabuleuse de géants issus des anges unis aux filles des hommes.

L'armée de Sennachérib, que son indiscipline et sa négligence rendaient incapable de résister à l'attaque subite des Ethiopiens, fut presque entièrement détruite par ces derniers. Les prêtres chaldéens laissèrent s'accréditer la croyance d'un miracle qui couvrait du voile d'un malheur inévitable l'opprobre d'une défaite méritée : *des rats innombrables rongèrent les cordes des arcs et des courroies des soldats* (1). De leur côté, les Hébreux attribuèrent leur délivrance à

(1) Hérodot., lib. II, cap. 141.

l'intervention d'un ange qui extermina 185.000 hommes en une seule nuit (1).

Une tradition védique fait prédire par un ange la naissance de *Jézeus Christna* (Krichna) ; de même, un messager céleste annonce la venue d'Isaac, de Samson, de Jean-Baptiste, de Jésus...

D'antiques allégories pénètrent dans le Nouveau Testament : les anciens Perses révéraient quatre étoiles principales qui veillaient aux quatre coins du monde ; dans l'Apocalyse, saint Jean voit quatre anges qui se tiennent également aux quatre coins de la terre. (*Apocal.* VII, 1).

Chez les anciens, un grand nombre de génies présidaient aux vents, à la mort, aux noces, dirigeant l'air et les eaux, la terre et ses fruits, etc. ; cette théogonie se transmet aux chrétiens : « Origène parle de l'ange de la vocation des Gentils, de l'ange de la grâce ; Tertullien, de l'ange de la prière, de l'ange du baptême, des anges du mariage, de l'ange qui préside à la formation du fœtus ; Chrysostome et Bazile célèbrent l'ange de la paix ; ce dernier, dans sa liturgie, fait mention de l'ange du jour ». (2) Saint Thomas d'Aquin dit : « Par rapport à la raison fondamentale, Dieu gouverne immédiatement l'univers, mais relativement à l'exécution, il y a des choses qu'il gouverne par d'autres intermédiaires ».

On voit que les Pères de l'Eglise ont copié le système hiérarchique des Perses et des Chaldéens.

En effet, le catholicisme possède une classification des rangs, des pouvoirs, des dignités par ordre de subordination. Ses anges se partagent en trois groupes qui se subdivisent en chœurs. Cette énumération se trouve, avec une variante pour le classement, dans saint Grégoire le Grand et dans le livre de la Hiérarchie céleste attribué à saint Denis l'aréopagite.

A en croire Mgr Cauly (3), cette division s'appuie sur deux passages de l'Ecriture, où un ange s'intitule : *prince de l'armée du Sei-*

---

(1) Ce récit, bien que différent de celui de Bérose pour les moyens mis en œuvre, semble puisé aux mêmes sources. Bérose, cité par Josèphe, dit que l'armée d'Assyrie fut victime d'un fléau, d'une *peste envoyée par le ciel*. (Fl. Joseph., *Antiquit. jud.* lib. x, cap. 2).

(2) Dupuis, *Origine de tous les cultes*, p. 62.

(3) *Cours d'instruction religieuse*. 1re partie.

gneur (Josué, V, 14), et saint Michel : *l'un des premiers princes* (Daniel, X, 13). La preuve ne supporte pas l'examen. Déjà elle avait provoqué cette appréciation d'un théologien autorisé (1) : « Il n'est pas bien certain que chacune de ces dénominations s'applique dans l'Ecriture à un ordre particulier de la hiérarchie angélique, et le rang assigné à chacun des neuf chœurs semble être à peu près arbitraire ».

L'analyse des différentes classes va nous le démontrer.

Première Hiérarchie

LES SÉRAPHINS. D'après les commentateurs, ce nom éveille l'idée de noblesse, de primauté. Admis au conseil de l'Eternel, le voyant face à face, ils sont « tout brûlants d'amour et pour ainsi dire transormés en Dieu par le feu de la charité ». Isaïe, plus circonspect, ne leur accorde que six ailes ! (*Isaïe*, VI, 2).

LES CHÉRUBINS (Kérûbim) effectuent leur première apparition dans le drame adamique (*Genèse*, III, 24). Gardiens flamboyants de l'arbre de vie, ils défendent l'entrée de l'éden. Cités par les prophètes, placés par ceux-ci dans les régions les plus sublimes de l'espace céleste, la réalité de leur existence ne provoquait aucune hésitation parmi les commentateurs. Cependant, depuis le déchiffrement des textes cunéiformes des monuments assyriens, le doute semble succéder à la confiance première. Le dogme recule devant la science. Où le premier voit des êtres purement immatériels, l'archéologie retrouve les taureaux ailés à face humaine de l'architecture des rives de l'Euphrate et du Tigre. Emblèmes symboliques, « ils veillent à la porte du jardin paradisiaque comme ceux dont on mettait les images aux portes des palais, des temples et des villes (2) ».

Le choix du terme kérûb (taureau), les détails de la description en font l'un des points où se marque le plus manifestement la couleur chaldéo-babylonienne.

La similitude de forme, l'analogie des fonctions accentuent l'identité des chérubins avec les *hayôth* (animaux, quadrupèdes), nom sous lequel Ezéchiel les désigne (*Ezéch.*, I et X). Certaines particularités jettent une perturbation profonde dans les idées qu'on se forme sur ces « purs esprits ». Leurs pieds sont droits, et le sabot

(1) De Kernaëret, *ouv. cité*, p. 117, note.

(2) Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, Chap. III, p. 109 ; Voir Ménant, *Ninive et Babylone*. Paris, Hachette.

en est semblable à celui du veau ! (*Ezéch.*, I, 7). Ce manque de poésie dans les extrémités inférieures explique peut-être le rôle assez humiliant que, parfois, ils remplissent. En effet, Samuel et David avancent paisiblement sur eux des choses stupéfiantes ; ils les astreignent à véhiculer Jéovah ! « Et il (l'Eternel) était monté sur un chérubin (*Samuel*, XXII, 11 ; *Psaumes*, XVIII, 11) ».

Malgré la tenacité de cette croyance orthodoxe que, seuls, les prophètes hébreux reçurent l'inspiration d'en haut, il était réservé aux savants de détruire cette suprême illusion, puisque nous possédons la reproduction phototypique de la suave vision des prophètes dans la gravure d'un cylindre assyrien du Musée Britannique... ! (1)

De plus, les *kérûbim* rappellent les *kirûbi* symboliques des Chaldéens. On sait que, dans la division du zodiaque de six heures en six heures, ce dernier peuple employait allégoriquement quatre figures d'animaux qui étaient censés avoir chacun six ailes. Or, saint Clément d'Alexandrie dit formellement que les ailes des chérubins désignaient *le temps qui circule dans le zodiaque* (2).

Toutes ces conceptions bizarres ramènent la « révélation » à des proportions modestes. Elles ne supportent pas l'examen ; aussi, Mgr de Kernaëret, déjà cité, comprend tellement la nécessité de prévenir les objections, qu'il dit : « Les chérubins sont à proprement parler des êtres symboliques participant de l'homme, du bœuf, du lion et de l'aigle ; il est certain (?) que les anges se sont souvent manifestés sous cette forme, mais qu'elle désigne un chœur angélique distinct, *c'est au moins douteux* (3) ».

Ce qui le paraît davantage, c'est que l'Eglise le reconnaisse de bonne foi !

LES TRONES. Mentionnés incidemment par saint Paul (*Colos.* I, 16), ils complètent la première hiérarchie. Ce sont des natures supérieures « sur lesquelles l'Eternel se repose avec complaisance (Guillois, *ouv. cité*) ».

Probablement lorsqu'il rentre fatigué d'une course *à chérubin* !

---

(1) *ibid.*

(2) Cité par Dupuis, *Origine de tous les cultes*, p. 495.

(3) Kernaëret, *ouv. cité* ; abbé Bertin, *Nouv. Larousse illustré*, V. l'art. *Archange*.

Deuxième Hiérarchie

LES DOMINATIONS. Possèdent, comme attribution distinctive, une autorité qui s'étend sur les ouvrages des mains du Seigneur.

LES VERTUS forment un groupe par lequel le Tout-Puissant opère les merveilles de sa droite, suscite les tempêtes, forme les orages et lance la foudre.. « Il n'y a rien dans le monde qui ne soit régi et disposé par la créature invisible » (saint Grégoire).

LES PUISSANCES font trembler les démons...

Affirmation toute gratuite, puisque les démons peuvent, *avec la permission de Dieu,* inciter l'homme à pécher.

Troisième Hiérarchie

LES PRINCIPAUTÉS. Comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire. Sont, dans le ciel, comme des rois couverts de gloire (Guillois). Saint Grégoire place les principautés avant les dominations.

Saint Paul cite les cinq chœurs précédents, mais en des termes dont le sens paraît douteux. Parlant du christ, il le place à la droite de Dieu « au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances, de toutes les vertus, de toutes les dominations, *et de tous les TITRES qui peuvent être non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans celui qui est à venir (Ephès.* I, 21) ».

Cette expression semble plutôt s'appliquer à des conceptions humaines, présentes ou futures, qu'à des catégories spirituelles créées depuis un temps indéfini.

Poursuivons.

LES ARCHANGES. Annoncent aux hommes les grandes choses futures... Il est inutile de dire que, depuis dix neuf cents ans, aucune communication de ce genre n'a fait tressaillir le monde chrétien. Le symbolisme de ces êtres apparaît dans les trompettes dont ils sont munis, comme aussi dans l'effroi que répand le son de ces instruments (*Apocal.* chap. VIII et X). Saint Jean affirme les avoir entendus, et l'Eglise, gravement, le confirme...

Toutefois, le nombre restreint de ces annonciateurs « toujours présents devant le Très-Haut » peut sembler étrange ; mais, là encore une tradition, empruntée par la Bible à la mythologie orientale, vient expliquer la cause d'une faiblesse numérique assez sin-

gulière. Les livres théologiques des anciens Perses (1) admettaient *SEPT* intelligences supérieures sous le nom d'*Amschaspands* (les immortels bienfaisants) qui, à côté de leur rôle matériel, remplissaient un rôle moral d'une haute portée. Collaborateurs du grand Dieu dans l'œuvre de la création, ils avaient la direction des sept planètes. Les Juifs en firent leurs sept archanges, dont trois seulement nous sont connus.

Malgré les affirmations contraires de nombreux théologiens, l'auteur de *Les Origines* (2) persiste à croire que « les noms d'ange et d'archange désignent, le premier la généralité des purs esprits ; le second ceux d'entre eux qui se distinguent des autres par un plus grand pouvoir ; rien n'empêche de penser, par exemple, que saint Michel, qualifié d'archange par saint Jude (*Judæ*, 9), n'appartienne au chœur des Séraphins, comme le pensent plusieurs commentateurs ».

Ces derniers se mettent en contradiction avec l'Ecriture ; mais combien il est consolant pour les partisans de cet ange illustre, de penser que saint Michel, après avoir réprimé la révolte des esprits rebelles, vaincu le démon, ne végète plus dans les rangs inférieurs de la cohorte céleste, et qu'une haute dignité lui était incontestablement due en récompense de sa brillante conduite...

O suave candeur !

(*A Suivre*) LUSSŒR.

Œuvre des cliniques magnétiques gratuites

A nos Partisans

Nous avons l'extrême plaisir d'informer nos amis, les partisans de nos doctrines, que notre article : « Appel aux magnétistes et aux spirites » a été entendu et que *la première clinique magnétique gratuite*

(1) Voir C. de Lafont, *Le Mazdéisme*, tout le chap. V. Paris, Chamuel ; Burnouf, *Commentaires sur le Yaçna*, p. 218 ; Dupuis, *Origine de tous les cultes, p. 192*. Cette répétition du nombre sept est fréquente dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

(2) de Kernaéret, *ouv. cité*, p. 177, note.

vient d'être installée : 45, *rue des Blancs-Manteaux*, près l'Hôtel-de-Ville.

Nous remercions ici vivement les personnes charitables qui ont bien voulu contribuer, par leurs deniers, à la réussite de notre œuvre.

Voilà donc le commencement de la réalisation de nos projets.

Nous pourrons bientôt, nous l'espérons, et d'ailleurs nous ferons tout notre possible pour cela, montrer aux hypnotiseurs que les magnétiseurs ne sont point quantité négligeable.

Nous le répétons, c'est le commencement de la réalisation de nos projets, parce que, si on s'en souvient, nous désirons créer d'autres cliniques dans les quartiers populeux de la capitale.

Assurément, d'autres personnes charitables viendront se joindre aux premières et nous permettront d'arriver à nos fins.

Les offrandes sont reçues par Monsieur le docteur Moutin, directeur des Cliniques : 1, rue du Châlet (Parc des Princes) Boulogne-sur-Seine.

Voici les notices qui ont été distribuées en grand nombre dans tous les quartiers de Paris

AUX MALADES

Clinique Magnétique entièrement Gratuite

dirigée par un

Médecin Spécialiste de la Faculté de Paris

45-Rue des Blancs-Manteaux-45

Les Mardi, Jeudi, Samedi, de 2 à 5 heures

TRAITEMENT DE TOUTES LES AFFECTIONS NERVEUSES ET DE LA PLUPART DES MALADIES CHRONIQUES

Nombre de personnes confondent aujourd'hui le Magnétisme humain avec l'hypnotisme.

La différence est cependant énorme : *Jamais les hypnotiseurs n'ont obtenu les résultats thérapeutiques des magnétiseurs.*

Les premiers attribuaient jusqu'ici les effets de l'hypnose à l'ima-

gination des sujets, à la suggestion ; ils repoussaient l'hypothèse de l'agent magnétique. Les derniers, au contraire, admettaient l'existence d'une force transmissible.

La découverte récente des professeurs de Nancy *(les rayons N)* donne entièrement raison aux continuateurs de Mesmer et confond les partisans de Braid.

Par la création de cliniques gratuites, les Mesmeriens veulent encore prouver aux Braidistes la supériorité de leur méthode curative.

Que les malades jugent !

Ecriture et dessins obtenus directement

PAR

LE DOCTEUR NICHOLS

(1) Je ne vois pas de manifestation plus satisfaisante et plus concluante que celle de l'écriture et des dessins obtenus directement, lorsqu'elle est présentée dans des conditions de contrôle absolu, quand toutes les précautions contre la fraude ou l'illusion possibles ont été prises ; il reste un témoignage d'un caractère frappant et permanent : *les mots écrits sont là.*

J'ai dans un tiroir de mon bureau une collection d'une vingtaine de spécimens d'écriture et dessins spirites obtenus directement, en ma présence, devant trois ou quatre autres témoins qui affirmeraient sous la foi du serment la réalité des documents et leur mode de production ; devant la loi, deux témoins suffisent pour valider un testament de plusieurs millions ; je n'avancerai pas un fait qui ne puisse être admis comme le serait un testament.

Les originaux dont je vais donner le fac-simile ont été obtenus chez moi, devant moi et ma famille ; généralement, nous entendions écrire et dessiner ; les esprits se servaient de mon propre papier à lettre, marqué pour l'identification, ou sur des cartes blan-

(1) Ces articles sont traduits du *Spiritual Record* de janvier 1883.

ches, dont j'arrachais un coin que je gardais dans ma poche et que je rapportais ensuite à la carte pour m'assurer que c'était la même.

L'écriture de quelques messages et la signature de tous les dessins m'est aussi familière que la mienne propre.

La manifestation avait toujours lieu ou dans un coin obscur de la chambre, ou dans l'obscurité absolue, le gaz éteint, le papier étant dans une boîte fermée, ou placé entre deux ardoises, ou dans les feuillets d'un livre ; les conditions se trouvaient toujours telles qu'il eût été impossible à chacun de nous d'écrire ou de dessiner dans un espace de quelques secondes, un dessin compliqué ou une lettre de plus d'une page.

Une tête de femme a été obtenue en une demi-minute ; nous étions quatre membres de ma famille et le médium dans une petite pièce où nos séances avaient lieu ; la porte était fermée à clé, et la clé dans ma poche. Je posai devant nous sur la table une carte blanche dont j'enlevai un coin, et je mis à côté un crayon mine de plomb.J'éteignis le gaz,et nous fîmes la chaîne en silence. Nous entendions le crayon s'agiter sur le papier, ensuite trois coups frappés donnèrent le signal de rallumer le gaz. Je vis alors le dessin sur la carte à laquelle manquait un coin que j'avais gardé.

Quatre lignes en allemand, signées Goethe, furent obtenues sur une carte enfermée dans une petite boîte avec un morceau de crayon. Nous étions en pleine lumière, mes mains sur le couvercle de la boîte. Le médium qui était assis en face de moi, les mains tenues par deux dames, me demanda en quelle langue je désirais que le message fût écrit : j'indiquai l'allemand. Aussitôt, j'entendis sous mes mains, le bruit du crayon dans la boîte ; puis deux ou trois coups frappés, et en ouvrant je trouvai le message avec la signature du grand poète.

Je dois avouer que je ne connais l'allemand que de vue ; aucune personne de l'assistance ne put lire ces lignes ; cependant, elles avaient été écrites là, sous mes mains ! le fait est certain et stupéfiant. Il n'y a qu'une théorie pour l'expliquer, et le lecteur n'a que le choix entre ces deux conclusions : ou je mens délibérément, ou ces lignes ont été tracées par un esprit. Il n'y a pas d'autre hypothèse. L'électricité produit des phénomènes curieux, mais ne peut pas écrire l'allemand. Quelle que soit la force qui se manifestait,

une intelligence la dirigeait, ce n'était l'esprit d'aucune personne présente, puisque toutes ignoraient l'allemand, et que nous ne pûmes déchiffrer le message. La boîte était restée fermée sous mes mains jusqu'au moment où je demandai ce langage, personne ne savait ce que j'allais dire. Peut-on croire que, dans ces conditions, un prestidigitateur donnerait une manifestation semblable ?

Un autre exemple est encore plus étonnant : l'écriture a été obtenue sur une carte prise au hasard parmi une quantité sur la table, et ensuite placée entre les feuillets d'un livre épais qui se trouvait sur le sofa, une traduction du Décaméron ; ensuite on posa sur ce livre un encrier massif pesant deux livres, et à côté une plume en acier. La chambre était bien éclairée, et nous faisions la chaîne autour de la table, sans perdre de vue le livre un seul instant. Après une minute, les coups frappés donnèrent le signal, nous enlevâmes l'encrier, et la carte fut tirée du livre. J'y trouvai écrits ces mots :

« H appy souls ! to end both their loves and lives on the same day. More happy still if they went together, to the same place ».

(Line 13, p. 245).

Je regardai page 245, où je suppose que la carte était placée, je comptai jusqu'à la treizième ligne, et j'y lus le passage qui avait été exactement copié à l'encre fraîche sur la carte. J'examinai les deux pages pour voir si j'y trouverais une trace d'encre, et n'en pus découvrir aucune.

Regardant attentivement le livre, l'encrier et la plume bien visibles, par une bonne lumière, nous n'avions vu aucun mouvement de ces objets.

Ce fait semble impossible, mais il est néanmoins *absolument vrai*. J'ai vu des exemples d'écriture obtenue dans des livres fermés et chargés d'un poids, mais jamais avec de l'encre. C'est une manifestation étonnante d'un pouvoir inconcevable ! Tout ce que je puis, c'est de décrire exactement les conditions.

Sur la reproduction ci-jointe, n° 4, l'en-tête de mon papier à lettres était gravé ; mes initiales, et la date écrites par moi à l'encre ordinaire, mais les quatre écritures d'esprits différents étaient au crayon et assez pâles. J'ai dû, pour les faire reproduire, prendre un crayon noir et repasser exactement sur chaque caractère, ce qui a alourdi un peu l'écriture, mais n'a rien altéré quant à l'indivi-

dualité de chaque main différente, rendant seulement le message plus lisible.

La figure n° 5 était remarquable par la perfection et la délicatesse des cercles ; les repasser au crayon a grossi les lignes : les mots entre les cercles et la prière insérée dans le centre étaient trop finement écrits pour être repassés ; ils sont venus assez imparfaitement, cependant avec une loupe on peut les lire.

Voici les conditions dans lesquelles le n° 4 a été obtenu. Six personnes étaient chez moi, assises à la table dans une petite chambre fermée à clé : W. Eglinton, A. Coleman (tous deux médiums) M. Wilkes, Miss Merriman, M. Nichols et moi-même.

J'éteignis le gaz et nous fîmes la chaîne ; un esprit s'appelant *Joey* vint, nous salua, remonta une grande boîte à musique, et en joua de tous côtés dans la chambre. Il dit ensuite : Dr Nichols, donnez-moi une feuille de votre papier à lettres, marquez-la comme vous voudrez, puis mettez-la au milieu de la table avec un crayon, et éteignez le gaz. Nous voulons écrire ». Je fis ce qu'il demandait et repris les mains de mes voisins. Aussitôt l'on entendit écrire au milieu de la table, cela dura peut-être une demi-minute, puis trois coups furent frappés. Je rallumai le gaz, et pris le papier sur lequel on voit trois messages signés, un message bref sans signature, et un autre incomplet. Les trois communications signées sont de trois écritures différentes, et placées dans des sens variés ; elles furent reconnues à l'instant ; celle qui est signée « *J. Scott* » fut reconnue par A. Colman et M. Wilkes ; celle d'« *Aimée* » par MM. Colman et Eglinton ; le message le plus long, signé « *Willie* » fut identifié sans hésitation par M. Nichols et moi, comme venant de notre fille Mary Wilhelmina, morte en 1865, à l'âge de 14 ans. Les mots écrits sur le coin de la feuille : « there shall be no parting here » (il n'y aura pas de séparation ici) sont de notre ami l'esprit Joey.

Le N° 5 fut obtenu dans des conditions identiques, l'écriture du titre : « I am the Light » (Je suis la lumière) et de la signature *Willie* (nom d'amitié donné à Wilhelmina), fit reconnaître le message comme venant d'elle.

Le 12 Avril 1878, en plein jour, Mrs Nichols eut une séance dans son cabinet de travail avec Arthur Colman, tous deux en face l'un de l'autre à une petite table, ils étaient seuls. Une carte dont un coin fut enlevé pour l'identification, fut placée entre deux

ardoises ordinaires avec un petit morceau de mine de plomb, gros comme un grain d'avoine, que l'on avait enlevé à un crayon. Mrs Nichols et M. Colman posèrent les mains sur l'ardoise ; au bout de quelques minutes le signal fut donné et en ouvrant les ardoises, Mrs Nichols trouva quatre mots d'une écriture bien connue, une croix très bien dessinée et ombrée, et un portrait de femme (fig. 8) dont la reproduction sur bois a beaucoup altéré la délicatesse. Je n'assistais pas à l'expérience, mais je me fie au témoignage de ma femme, et le dessin est là, obtenu en deux minutes avec la signature indiscutable de notre enfant bien-aimée morte en 1865.

Le Vendredi-Saint 1878, Mrs Nichols eut une autre séance dans les mêmes conditions, dans sa chambre à coucher, en plein jour, avec M. Colman ; une carte dont elle enleva un coin fut placée par elle-même entre les deux ardoises tenues ensuite sur la table par ma femme et le médium. Après une minute, on avait obtenu le curieux dessin reproduit par la fig. 9. Il est certain que la carte était absolument blanche lorsqu'elle fut placée entre les ardoises, de plus les deux personnes présentes auraient été dans l'impossibilité de dessiner ce crucifix moyen-âge et d'écrire les inscriptions qui l'entourent.

Le dessin N° 10 a été obtenu en ma présence ; le médium Eglinton s'assit en face de moi, à la table, avec quelques amis ; il me demanda de choisir une carte neuve dont il déchira un coin que je gardai dans la poche de mon gilet ; la carte et un crayon furent alors placés au milieu de la table, et j'éteignis le gaz ; nous nous tenions tous les mains et restions silencieux ; au bout de quelques moments, j'entendis le bruit du crayon très rapidement agité sur le papier ; après moins de deux minutes, certainement, le signal d'allumer fut donné, je rapprochai de la carte le coin manquant et je vis « l'Ecce Homo », fig. 10, la tête était entourée par un triple halo, qui a été sur l'original, endommagé par les doigts de personnes peu soigneuses le touchant avant que je ne l'aie fixé.

Je ne prétends pas que ces dessins soient des modèles ; je les donne comme l'œuvre d'une enfant s'instruisant elle-même et morte dans sa quinzième année ; pendant ses derniers jours, elle s'amusait à dessiner les arbres qu'elle voyait de sa fenêtre, et les

portraits d'enfants qu'elle aimait. Lorsqu'elle devint trop faible pour cet exercice, elle tenait le crayon, et sa main traçait d'elle-même des choses étranges et très belles, sans aucun effort conscient de sa part, disait-elle. Ces dessins lui causaient un grand plaisir et l'intéressaient beaucoup.

Ils lui venaient avec la même facilité que certaines poésies d'une grande beauté qui lui étaient inspirées pendant son sommeil.

Depuis qu'elle nous a quittés, elle est venue nous consoler toutes les fois qu'elle a pu le faire. Avec différents médiums, alors que son père et sa mère étaient seuls présents, *elle s'est matérialisée complètement ; nous l'avons vue, entendue, sentie ;* elle s'est rendue perceptible à tous les sens par lesquels nous sommes habituellement conscients des réalités objectives.

Une chambre du rez-de-chaussée de ma maison était consacrée aux séances, on fermait les persiennes et la porte donnant sur le jardin ; à l'autre extrémité de la pièce un rideau tiré servait de cabinet pour le médium installé sur une chaise longue. Une autre porte donnant sur le vestibule était fermée à clé, et je gardais la clé dans ma poche ; je plaçais ma chaise contre cette porte ; les sièges des assistants étaient rangés sur la même ligne, en face le médium ; le gaz au milieu de la salle donnait une lueur suffisante pour nous éclairer tous.

Un soir, le médium, W. Eglinton se retira dans le cabinet duquel on vit sortir un homme vêtu de blanc, plus grand et plus mince qu'Eglinton, parlant avec une voix différente de la sienne ; c'était *Joey*, qui, tant de fois, nous a promis son individualité distincte. Je l'ai vu me parler un soir que j'avais recouvert les lèvres du médium avec du papier gommé ; il trempa son doigt dans de l'encre rouge dont ceux du médium ne portaient aucune trace.

Eglinton se trouvant une fois en pleine lumière, assis devant le rideau, j'ai vu Joey venir de derrière lui, le conduisant dans le cabinet. Cet esprit matérialisé se donnait beaucoup de peine pour prouver son identité particulière.

A la séance en question, il salua les sept personnes présentes, vint près de moi et me demanda deux ardoises. Je lui dis qu'il y en avait plusieurs sur la cheminée ; il en choisit deux pareilles et

me les apporta pour que je les nettoie soigneusement, ce que je fis. « Maintenant, il me faut un crayon à ardoise, dit-il ; Floy (une jeune fille présente), en avez-vous un ? » — Oui, répondit-elle, mais il est en haut dans une poche de robe ; irai-je le chercher ? — « Ce n'est pas la peine, je l'aurai », fit Joey, qui s'approchant du gaz allumé, éleva horizontalement l'ardoise au-dessus de sa tête ; nous entendîmes tomber quelques chose sur l'ardoise, Joey nous montra que c'était le crayon demandé.

Nous voyions l'esprit au-dessous du gaz qui l'éclairait ; distinctement nous le vîmes placer le crayon dans sa bouche, et nous l'entendîmes en casser un morceau. Nous fîmes quelques exclamations étonnées, et il recommença la même opération, ensuite il plaça un petit morceau de crayon entre les ardoises.

« Maintenant, Docteur, fit Joey, j'ai besoin de ficelle. Je lui indiquai un tiroir, où il en trouva, et il lia les ardoises aussi soigneusement que le plus adroit garçon boutiquier. Il me demanda mon canif pour couper la ficelle au-delà des nœuds. Mais ce n'était pas tout ; il lui fallait encore de la cire à cacheter. Je lui répondis que le seul bâton de cire en notre possession était au second étage dans le cabinet de travail de Mrs. Nichols.

« Je l'aurai » dit-il, et un instant après il nous montrait un bâton de cire rouge semblable au nôtre.

Il s'approcha du gaz, alluma la cire, remplissant la chambre d'une lueur qui rendait très distinct l'esprit matérialisé ; il cacheta soigneusement tous les nœuds de la ficelle, puis il me dit d'apporter ma chaise au milieu de la chambre, ce que je fis, et il prit une chaise sur laquelle il s'assit devant moi, en vue de toutes les personnes présentes. Il me présenta l'ardoise que je tins avec ma main gauche, pendant qu'il la tenait avec sa main droite, et je posai ma main droite sur sa main gauche, un pli de fine draperie semblable à de la gaze se trouvant entre mes mains.

Ainsi placé, face à face avec l'esprit matérialisé, j'entendis et sentis du mouvement entre les ardoises ; quand il cessa, Joey me donna les ardoises, me disant de les garder entre mes mains, et de les ouvrir après la séance. Joey se retira et un autre esprit, *Ernest*, vint nous parler. Il nous annonça un message en trois langues sur les ardoises. Trois forts coups frappés annoncèrent que la séance était finie. En ouvrant les ardoises, on y trouva d'abord un bref

message signé *J. B. Ferguson, un parfait autographe* de notre vieil ami, le Dr Ferguson, mort en Amérique plusieurs annéees auparavant.

Le côté intérieur de l'autre ardoise était couvert d'une belle et fine écriture entièrement différente, donnant 1° un message en anglais, 2° quelques ligne de grec ancien, 3° une citation de Larochefoucauld, en français.

Dans toutes ces manifestations, le pouvoir des esprits se montre de différentes manières, très curieuses.

Un soir, j'étais dans notre salle de séance, avec W. Eglinton, et un jeune homme éprouvé par les difficultés habituelles aux débuts d'une carrière littéraire. Le médium prit une carte blanche parmi un certain nombre qui étaient sur la table, il nous la montra, puis la jeta dans un coin de la chambre, sous des étagères à livres, l'endroit était obscur. Il y lança aussi un morceau de crayon et instantanément me dit de ramasser la carte, je le fis aussitôt, et vis sur l'un des côtés ces mots écrits en français dans l'espace de trois secondes peut-être.

« Mons. Hargrave.

La bonne fortune et la mauvaise sont nécessaires à l'homme pour le rendre habile ; et aussi la patience est amère, mais son fruit est doux. »

(Probablement une citation de Larochefoucault, l'auteur favori d'Ernest).

Sur le même côté était écrit ce mot *renverser*. Je retournai la carte, et y trouvai dix mots d'un langage inconnu de nous tous. Je croyais y voir une ressemblance avec les langues slavones, et pensais que c'était tchèque ou hongrois. Un allemand auquel je montrai ces caractères me dit qu'ils étaient hongrois, mais qu'il ne pouvait les traduire.

Je ne puis expliquer pourquoi un esprit emploie deux ou trois secondes à écrire du français et du hongrois sur une carte blanche jetée dans un coin de la chambre, si ce n'est pour nous donner un exemple de son pouvoir.

Un message donné dans une langue inconnue est une manifestation des plus frappantes. Je me souviens qu'une dame suédoise vint un soir pour obtenir une communication ; elle savait le suédois, le français, l'anglais et s'attendait à un message dans l'une de

ces trois langues. Elle examina soigneusement une carte blanche qu'elle plaça au milieu d'un livre épais qu'elle prit dans la bibliothèque et sur lequel elle posa ses mains.

Après quelques secondes, elle retira la carte que l'on trouva couverte de caractères allemands. Personne ne put lire la communication. Cette dame dut la faire traduire par un allemand.

J'ai obtenu par la médiumnité de M. David Duguid, de l'écriture et des dessins directs dans des conditions de contrôle absolu. J'en ai fait reproduire pour la publication de son remarquable livre *Hafed* ; je vais citer un récit de M. Nisbet sur la manière dont certains messages ont été obtenus :

« Il y a dix ans, j'accompagnais mon ami M. D. Duguid à Edimbourgh, où il devait donner des séances à des amis, chez un chimiste connu. Après la réunion, nous étions si fatigués que nous ne perdîmes pas de temps pour nous coucher : à peine dans nos lits, M. Duguid attira mon attention sur un léger bruit à côté de mon lit, près duquel le médium avait accroché ses vêtements à un portemanteau. M. Duguid s'assit alors sur son lit, disant : « Je vois quelque chose venant sur la table. » Quant à moi, je ne distinguais rien. Après être restés sur nos lits une demi-minute, nous nous levâmes, fîmes la lumière, et trouvâmes quatre cartes sur une petite table placée à quatre mètres environ du lit : ces cartes et un crayon qui était à côté avaient dû être pris dans une poche du paletot de M. Duguid qui l'avait accroché près du lit. Je suis certain qu'il ne se trouvait ni cartes ni crayon sur la table lorsque j'éteignis le gaz avant de me coucher. Nous jetâmes un coup d'œil rapide sur ces messages obtenus lorsque le médium était dans son état normal, et nous nous recouchâmes.

Mais des coups étaient frappés dans tous les coins de la chambre avec une telle force que nous craignîmes pour le repos de nos voisins.

Nous priâmes nos amis les esprits de borner leurs opérations à notre lit : aussitôt ils firent sentir leur présence sur les draps, couvertures, etc. Je m'endormis au milieu de ces bruits.

Les quatre cartes ont été publiées dans l'Appendice de *Hafed, prince de Perse.* Au coin de celle qui porte de l'hébreu et du grec, est la référence : *Deut. xxxii, 4*, que le graveur a manqué en reproduisant les caractères.

Je connais W. Eglinton depuis sept ans, j'ai eu avec lui une centaine de séances, et vu en sa présence de véritables merveilles ; il a habité ma maison, à Malvern, puis à Londres.

Il s'est prêté à toutes les conditions de contrôle possibles, et a su prouver à ceux qui ont expérimenté avec lui son entière bonne foi, la réalité et l'authenticité de ses manifestations. Jamais il ne s'est fait payer ; il a même pendant un certain espace de temps, renoncé aux séances, afin de travailler et d'acquérir un revenu qui lui permît d'exercer gratuitement sa médiumnité.

N'ayant pas réussi, il a compris que son œuvre véritable est de se livrer au spiritisme, et d'en vivre, comme le font d'autres hommes avec des professions moins honorables. Je fus très heureux lorsqu'il m'envoya une invitation pour me trouver chez lui, le 24 janvier 1884, 12, Old Quebec Street, avec un certain nombre de spirites choisis, afin de voir comment les esprits inaugureraient cette nouvelle entreprise.

M. Eglinton a fait construire dans son salon un cabinet répondant à toutes les conditions de contrôle, c'est simplement une armoire avec le devant en grillage de fer ; chaque visiteur peut fixer à cette porte son propre cadenas, de façon à être sûr que la forme sortant du cabinet n'est pas le médium.

Après l'examen de l'appartement et du cabinet que nous n'utilisions pas ce jour-là, nous nous assîmes en pleine clarté de l'après-midi, à une table, pour obtenir de l'écriture directe sur ardoise. Nous étions cinq : M. Ch. Blackburn, Mrs. Western, Miss Kate Cook, médium bien connu, sœur de Florence Cook, M. Eglinton et moi.

Quatre ardoises ordinaires étaient sur la table, elles furent lavées et bien essuyées avec une serviette ; Eglinton posa un morceau de crayon sur l'une d'elles, et la tint avec une de ses mains, sous la table contre le plateau ; son autre main et les nôtres étaient sur la table ; nous entendîmes écrire, et trois coups donnèrent le signal de regarder ; Joey avait annoncé sa présence par son écriture bien connue, et un esprit ami de Mrs. Western avait écrit son nom pour cette dame.

M. Eglinton n'aurait pu écrire ces lignes avec la main qui tenait l'ardoise ; de plus, les caractères se trouvaient sur la partie supérieure de l'ardoise, celle qui touchait la table.

Deux autres ardoises furent nettoyées, et posées sur la table en vue de tous, un morceau de crayon d'un quart de pouce de longueur placé entre les deux ; nous faisions la chaîne, nous tenant tous, et attentifs à écouter et à regarder. En quelques secondes, le bruit du crayon écrivant rapidement, fut distinct, puis les trois coups.

En enlevant l'ardoise supérieure, on y trouva un message de quinze lignes composées de 126 mots, d'une écriture que je reconnus, et différente de celles des personnes présentes.

Le voici :

« Mon cher Papa.

« Je ne puis vous dire combien je suis heureuse de pouvoir vous adresser ces mots de salut et d'affection, après une si longue période de silence. Silence, toutefois au point de vue matériel, car j'ai toujours été en esprit avec vous et ma chère Maman.

« Quelle faveur de bénédiction que cette force venant de Dieu qui me permet de vous dire cela moi-même ! Chère, chère Maman ! Que d'heures j'ai passées à la consoler dans les efforts de ma tendresse sans réussir à la délivrer de sa douleur et de ses souffrances ! Donnez-lui ma tendre et constante affection, sans vous oublier, mon Papa. Je suis à vous dans la foi bénie.

WILLIE ».

Je donne la reproduction de ce message de ma fille, en regard avec un spécimen de son écriture lorsqu'elle était avec nous et un fac-simile de celle de M. Eglinton.

En pleine lumière du jour, nous avions tous les cinq entendu écrire sur cette ardoise qui était sous nos yeux ; le message fut donné pendant l'espace du dixième de temps qu'il m'a fallu pour le copier, et j'écris très vite.

Dr NICHOLS.

Ouvrages Nouveaux

La *Librairie du Magnétisme*, 23, rue St-Merri, Paris, vient de publier le *Traité expérimental de Magnétisme*, 4e vol. par H. DURVILLE.

Ce volume, élégant in-18, illustré de nombreuses figures, relié toile, du prix de 3 francs, traite de la Théorie et des Procédés du magnétisme contemporain, expose d'une façon claire et précise la théorie des centres ner-

veux, qui permet d'établir le diagnostic des maladies sans rien demander aux malades, explique la marche du traitement, donne des indications précieuses sur les crises auquel il peut donner lieu, et tous les renseignements nécessaires pour appliquer avec succès le magnétisme au traitement des maladies.

A la même Librairie

Etudes magiques et philosophiques.

Théories diverses de l'Envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité L'Ame humaine, par Porte du Trait. In-8 de 39 pages. Prix 1 fr.

Entre l'âme et le corps matériel, on place généralement un corps intermédiaire désigné sous le nom de *périsprit* par les spirites et de *corps astral* par les occultistes. C'est sur ce corps et sur ses propriétés que porte toute la première étude de cet ouvrage. L'auteur y parle de l'extériorisation du fluide astral. L'étude suivante traite de l'envoûtement scientifique ; puis comme conclusion des théories précédentes, il cite l'expérience de M. de Rochas sur une photographie et une plaque photographique influencée par les procédés magnétiques. Les autres études donnent la théorie de la force psychique, la constitution du corps humain, l'évolution animique, une psychologie comparée sur l'homme endormi, le somnambulisme et l'hallucination, et la dernière traite de l'immortalité de l'âme.

(*Communiqué*).

Dictionnaire Humoristique

PAR

J. Chapelot

Cet intéressant ouvrage renferme quelques contes et historiettes, dont voici un échantillon :

Le Sermon sur la montagne

Je disais un jour à mon curé : — Que voulez-vous !... je ne puis croire à la nécessité du prêtre comme intermédiaire entre l'homme et le bon Dieu. Aussi je n'entre jamais dans une église pour entendre la messe et y faire ma prière.

— Mon ami, me répondit mon curé, vous avez tort !

— C'est donc un péché que je commets en n'assistant pas à la messe ?

— Mais bien certainement !

— Eh bien, lui répliquai-je, si jamais vous m'intentiez un procès et m'appeliez à expliquer ma conduite devant le divin tribunal, j'en sortirais certainement la tête haute, acquitté à l'unanimité.

— Il vous faudrait, pour que vous eussiez gain de cause devant ce tribunal, un fameux avocat, mon ami !

— Mais, mon cher curé, l'avocat que je choisirais pourrait en remontrer à tous les avocats du monde entier.

— Vraiment ! s'exclama mon curé. Et quel est donc ce célèbre avocat

qui vous ferait gagner un procès envers et contre toutes les sommités de l'Eglise romaine ? Comment se nomme-t-il, ce fameux avocat ?

— Cet avocat, lui répondis-je tranquillement, est le bâtonnier de l'Ordre des Avocats du Ciel. Il s'appelle Jésus-Christ !

— Holà-là ! Holà-là !... Jésus ! Marie ! Joseph ! *s'ébrailla* le curé, mon cher ami Chapelot, je ne puis plus longtemps converser avec un fou ! Adieu !

— Pardon ! fis-je, en le retenant — à la mode de madame Putiphar — par la queue de sa soutane, vous ne partirez d'ici qu'après m'avoir expliqué ce que le fondateur même de la religion chrétienne a voulu dire dans son *Sermon sur la Montagne* :

« Et quand tu prieras, lit-on dans ce célèbre Sermon, ne fais pas com-
« me les hypocrites ; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les
« synagogues et aux coins des rues, afin d'être vus des hommes. Mais toi,
« quand tu prieras, *entre dans ton cabinet, et ayant fermé la porte,* prie ton
« Père dans le secret, et ton Père qui te voit dans le secret, te le rendra
« publiquement. »

(Saint-Mathieu, VI — 5, 6.)

Et je lâchai la queue de la soutane de mon infortuné curé qui tomba, comme on dit dans mon pays de Balzat, en *quatre ou cinq copes.*

Une Espérance

J'espère que cette circulaire tombera entre les mains d'un anticlérical comme moi, et qu'il voudra bien favoriser d'une souscription à son ouvrage un vieux républicain qui, pendant plus de trente ans, a sacrifié la plus grande partie de ses maigres ressources à combattre cet ennemi de tout progrès qui a nom : *cléricalisme*, cette peste *tartufienne* (néologisme balzatois). — Il suffira au souscripteur de me faire parvenir 2 fr. 30, en mandat, bon de poste ou timbre-poste, pour recevoir le volume franco.

Je l'en remercie à l'avance, en l'assurant de mes sentiments les plus sympathiques.

J. CHAPELOT,
91, rue Malbec,
BORDEAUX (Gironde).

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Constantia

de Buenos-Ayres, rapporte d'après le *New York Herald* l'intéressant cas suivant de double personnalité :

Il s'agit d'un nommé Charles Du Bois, agé de 28 ans, dont la famille habite Gipson City, Illinois. Il travaillait en Louisiane dans une exploitation de riz, lorsqu'il résolut,avec un autre jeune homme, Albert Carlysle, d'en organiser une à frais communs. Un Dimanche matin de Juin 1902, Du Bois prit leur voiture pour se rendre à l'Eglise de Cuydad. En route il perdit subitement toute notion de ce qu'il faisait et quand il revint à son état normal, il se trouva embarqué sur un voilier, *l'Endymion*, à quatre ce nts milles de la côte des Etats-Unis, faisant route vers Diego Suarez Madagascar. Le navire était sous pavillon Russe, mais tous les matelots parlaient le suédois et le capitaine se nommait Peterson. C'était au milieu d'une violente tempête et Du Bois se plaignait d'une vive douleur au côté droit de la face. Un remous subit du navire l'avait renversé sur le pont et le choc l'avait ramené à son état normal. Aussi fut-il stupéfait de se voir transformé en matelot.

Il cherchait à rappeler ses souvenirs, lorsque le lieutenant lui commanda d'amener les voiles et il le comprit si peu qu'il lui demanda, comment il devait faire. Chacun des ordres qu'il recevait lui causait la même surprise, quoiqu'on lui affirmât que depuis son embarquement il avait accompli de la façon la plus satisfaisante son travail de matelot.

Le lieutenant lui dit alors que dans la soirée du 18 Août 1902 il avait signé son engagement en même temps qu'un Allemand, un Français et deux Nègres, à Pensaeola, dans la Floride, et son étonnement fut profond lorsqu'on lui montra sur le livre de bord sa signature, qu'il ne se rappelait nullement avoir donnée.

Après avoir fait plusieurs escales, le navire revint à Leith, d'où Du Bois, ayant touché 145 dollars, se hâta de revenir en Illinois.

Tout ce qu'il put apprendre sur ce qui s'était passé entre le mois de Juin, où il changea de personnalité et le mois d'Août où il recevra son état normal, fut que l'Allemand avec lequel il s'engagea sur l'Endymion, l'avait connu comme matelot sur un bateau de pêche voisin du sien, ce qui les avait amenés à se lier d'amitié.

Il serait utile de savoir si Du Bois apprit étant jeune l'état de matelot qu'il connaissait si bien dans son état second, sans quoi il nous semble qu'il y aurait là un bel exemple d'incarnation prolongée d'un esprit.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Luce e Ombra

nous dit que depuis plus d'un mois le médium Australien Bailey, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, est à Milan, où il a été présenté à la Société d'Etudes Psychiques par le professeur Falcomer.

Les phénomènes racontés par *Harbinger of Light* se sont reproduits, mais avec une intensité moins grande, ce qui peut sans doute être attribué au changement de milieu. Ils sont cependant d'une nature telle, qu'ils portent à admettre l'intervention de personnalités étrangères au médium et qui se présentent comme des esprits. Le séjour à Milan du médium doit se prolonger jusqu'en Mai, après quoi il se rendra à Rome. Le journal se propose de publier une étude complète sur les faits observés, lorsque la Commission aura terminé son examen.

Cet article accompagne le portrait du médium et est suivi de la *biographie spirituelle* de Bailey présentée par lui-même. Nous croyons que nos lecteurs la liront avec intérêt.

Ma biographie spirituelle.

« Il y a environ seize ans, un habitant de Melbourne m'invita à assister chez lui à une séance spirite. C'était la première fois que je me trouvais dans une réunion de ce genre et je n'avais jamais accordé aucune attention à ces expériences, que je considérais comme de simples folies. Pendant cette séance, le médium qui était un homme d'affaires de Melbourne, m'annonça que moi aussi j'étais médium et que des esprits amis se communiqueraient par mon moyen. Je ne fis qu'en rire en me disant en moi même : « Nous verrons bien ».

« Une semaine plus tard j'assistai à une nouvelle séance et le médium m'affirma de nouveau que les esprits se disposaient à prendre possession de mon corps. En effet, je me sentis envahi par une étrange et insolite somnolence, à laquelle je m'efforçai d'abord de résister. Puis il me sembla que tout, autour de moi, s'obscurcissait et je perdis conscience. Quand je sortis de cet état, une dame assise à côté de moi me raconta qu'un pasteur évangélique Anglais, bien connu d'elle, lui avait parlé par mon inter-

médiaire. Je n'ajoutai pas foi à cette affirmation et pendant plusieurs semaines je m'abstins de fréquenter cette réunion, parce que je m'étais laissé gagner par le soupçon que le diable pourrait bien être pour quelque chose dans tout cela ».

« Par la suite je me laissai cependant entraîner à assister de nouveau à une séance et je tombai en trance pour la seconde fois. Un soir, comme je me trouvais dans cet état, un fragment de roche d'environ six livres, humide encore d'eau de mer, tomba mystérieusement près de moi sur la table et les esprits déclarèrent que mon genre de médiumnité leur permettait de produire la pénétration de la matière. Plus tard, d'autres fragments de même nature furent apportés dans des conditions de contrôle absolu. »

« Je gagnais ma vie en travaillant dans un magasin et comme ces expériences me fatiguaient, je résolus d'y renoncer, mais je m'aperçus bientôt que le travail manuel me devenait impossible et l'on me conseilla de me consacrer exclusivement aux séances psychiques. Je m'y décidai et tins des séances dans diverses localités d'Australie ; je dus alors constater que la carrière du médium était semée d'obstacles ».

« Parmi les objets apportés dans mes séances, je citerai les suivants : pierres du poids de dix à douze livres, minerais, pierres précieuses, météorites, ossements humains, crânes, armes des indigènes de l'Australie, fleurs et fruits des tropiques, miroirs magiques de l'Inde, dépouilles de bêtes féroces, produits de naufrages, dégouttants encore d'eau de mer, poissons vivants et qui continuèrent à vivre pendant des mois entiers, oiseaux, nids, reptiles, escargots, etc... »

« Actuellement il me semble que mes facultés commencent à décroître et je suppose que les objets pesants ne seront plus apportés aussi fréquemment, comme il est naturel de le prévoir, après seize ans d'exercice de la médiumnité. »

« Parmi les nombreux phénomènes intellectuels je ne citerai que le suivant : le capitaine de vaiseau Andrew, ayant pris sa retraite, s'était fixé avec sa famille en Nouvelle Zélande, à mille milles environ de Melbourne, où il se trouvait l'année dernière. Il vint me voir pour demander à mon esprit-guide, le Dr Witcombe, de le renseigner sur une opération que sa fille devait subir le lendemain ».

« Comme la communication par lettre aurait demandé sept jours, le capitaine demanda à l'esprit de lui faire connaître le résultat de l'opération, dès que celle-ci aurait eu lieu. Qand il revint chercher la réponse, l'esprit ne se borna pas à lui décrire l'opération, mais il lui apprit qu'on l'avait retardée de quatre heures et que trois médecins y avaient assisté, au lieu de deux, comme on le lui avait annoncé d'avance ».

« Une lettre vint ensuite confirmer de tous points ces affirmations ».

« Charles Bailey ».

M. Niv. Olommut fait le récit, contresigné par les assistants, de séances strictement intimes tenues chez M. Ponzoni, avec Mme Ponzoni comme médium, et dans lesquelles un esprit disant s'appeler Stanislas Volpi provoqua des apports de plantes fleuries avec leurs racines et la terre adhérente. Il fut possible de trouver leur lieu de provenance : des violettes coupées furent également apportées, ainsi que des pierres et une sonnerie électrique tinta assez longtemps pour permettre de constater qu'aucun agent visible n'était intervenu.

Revue de la presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light

du 26 Mars 1904 reproduit un article de la princesse Karadja dans le XXe *Scklet*, sur une séance de A. V. Peters, tenue à l'improviste dans son château, en présence de M. Jacques Fouccrolle et de sa fille :

« Un jour vers midi, on m'annonça la visite d'un monsieur et d'une dame : c'étaient M. Jacques Fouccrolle et sa fille. Je n'avais vu qu'une seule fois M. Fouccrolle et ne savais absolument rien sur sa famille et ses affaires. Comme ils ne pouvaient repartir avant cinq heures, je leur offris un lunch et leur présentai M. Peters.

Nous prenions le café, lorsque tout à coup M. Peters s'écria : « Il y a un esprit debout près de ce Monsieur, sur l'épaule duquel il s'appuie. » Je le priai d'en faire la description et il dit qu'il avait des cheveux grisonnants, le front découvert et de la barbe au menton.

M. Fouccrolle dit : « C'est probablement mon cousin Léon, mort il y a quelques semaines. »

« Certainement non, répondit immédiatement Peters ; il dit qu'il est mort depuis plusieurs années et n'a aucun degré de parenté avec vous. Il y a longtemps que vous l'avez perdu de vue. C'était un de vos élèves et il dit qu'il s'appelait Martin. »

M. Fouccrolle réfléchit longuement puis : « Il m'est impossible de me rappeler cette personne. Quel était son prénom. »

« Je ne puis le dire, répondit M. Peters, mais il me dit que vous avez son portrait dans un vieil album recouvert de peluche toute fanée. Il me montre cet album ; il en tourne les pages : une, deux, trois, quatre, cinq, six, et s'arrête à la sixième page. Le portrait est à gauche, en face de celui d'une dame en crinoline. »

« J'ai effectivement un album de ce genre, dit lentement M. Fouccrolle, mais il est depuis de longues années relégué au grenier. Je vais le recher-

cher, aussitôt que je serai rentré et je chercherai quelle est la personne ainsi décrite. »

M. Peters fit connaître alors ce que l'esprit désirait communiquer et les visiteurs nous quittèrent. Quelques jours après ils me firent savoir par une lettre que la description de M. Peters était correcte de tous points. En tête et à gauche de la sixième page de l'album se trouvait précisément le portrait d'un Monsieur Martin qui avait été l'élève de M. Foucrolle. En face de cette photographie à demi-effacée était une dame portant une élégante crinoline ».

Le n° du 2 Avril du même journal consacre encore deux articles à Peters. Dans le premier, signé Marceline Hornung, il est dit que le médium donna deux séances très suivies sous les auspices de la *Société d'Etudes Psychiques*, de Genève, un certain nombre de séances privées et deux autres au professeur Flournoy, qui auraient été tout particulièrement réussies.

Pour ce qui la concerne, cette dame rapporte qu'il décrivit avec la plus grande exactitude sa grand'mère, portant un chapeau orné de rubans sur le devant, ce que M. Hornung avait tout à fait oublié et que lui rappela un portrait retrouvé depuis. Il y est également question d'un anneau très mince, actuellement en sa possession.

Le second article est signé de M. J. B. Shipley. L'auteur raconte que sa femme, morte depuis quatre ans, s'est manifestée. Elle avait publié sous son nom de fille des recherches historiques, au sujet desquelles elle vint entretenir longuement son mari, en faisant allusion à des vues spéciales qu'elle avait adoptées et qui n'étaient connues d'aucune autre des personnes présentes. Rien ne pouvait indiquer à M. Peters que ces travaux, si toutefois il les connaissait, fussent dus à une personne en relation avec M. Shipley. Ce dernier fait ressortir que non seulement les pensées, mais aussi la façon de les exposer constituaient pour lui une preuve d'identité qui l'impressionna vivement, mais ne pouvait avoir la même valeur pour des étrangers.

Dans ce même numéro, M. J. Stannard cite quelques extraits d'une lettre du Cl De Rochas à Mme Haemmerlé, annonçant que, de retour à Voiron, il poursuit une double série d'expériences avec deux jeunes filles, qu'il désigne sous les noms de Louise et Joséphine. Il s'agit de l'extériorisation du double ou corps astral, dont le médium fait varier les formes à volonté. Il a repris avec Joséphine des expériences, commencées avec Politi, de communications au moyen d'un fil métallique très long. Le sujet ressent avec une précision absolue toutes les actions que M. De Rochas exerce sur l'autre extrémité, coups, pressions, coupures qui ont même laissé leurs traces sur le doigt du sujet en contact avec le fil métallique. Chaque pression étant nettement transmise, il a été possible d'établir ainsi des communications à grande distance par la constitution d'un

chiffre convenu. Le contact du fil avec la terre interrompt cette transmission.

Le même sujet, amené à un certain degré de somnambulisme, dit se rappeler des existences antérieures à la présente. Pendant ces périodes d'extériorisations, Louise affirme qu'elle voit le corps astral de Joséphine et décrit ses diverses transformations.

Nous attendrons avec le plus vif intérêt le récit complet de ces très-curieuses expériences, que M. De Rochas ne manquera pas, sans doute, de transmettre à quelqu'un de nos journaux spéciaux.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Sientifique

On l'a fait observer depuis longtemps, dans l'étude de la nature, il n'y a ni grand ni petit, et la connaissance du monde microscopique est aussi intéressante que celle des espaces planétaires. Suivant le mot de Pascal, l'homme est bien situé entre deux infinis : celui de la grandeur et celui de la petitesse, et tous deux sont également mystérieux. Toute découverte qui permet d'aller plus loin dans une direction quelconque, doit être accueillie avec joie, c'est pourquoi nous signalons l'importance des recherches ultra-miscroscopiques dont la Revue Scientifique du 7 Mai dernier nous entretient.

Avec le microscope employé dans les recherches d'histologie et de microbiologie, l'objectif à immersion permet d'apercevoir dans les conditions normales des corps ayant la grandeur d'1 μ, c'est-à-dire *un millième de millimètre*, ce qui est déjà fort joli.

Mais avec le nouveau microscope de Siedentopf et Zigmondi, qui conserve les mêmes systèmes de lentilles, on arrive par la concentration sur le champ du microscope des rayons émanés directement de la plus intense source de lumière connue, celle du soleil en plein été, à rendre visibles des particules d'une petitesse incomparablement plus considérables, puisque l'on peut déceler la présence de corps ayant de 1 à 5 $\mu\mu$, c'est-à-dire de 1 à 5 *millioniémes de millimètre*.

C'est avec cet appareil que M. Rachlmann a pu observer des bactéries qui n'ont que 250 millionièmes de millimètre et en étudiant certaines solutions on peut espérer qu'on verra les molécules constitutives du corps dissous, lorsqu'elles sont diluées dans une grande quantité de liquide.

La Revue Spirite

nous donne dans le n° de ce mois un article de M. Léon Denis sur les harmonies de l'espace. Avec son grand talent, l'écrivain nous fait un tableau merveilleux des rapports harmoniques qui existent entre les mondes, et nous serions tout a fait conquis si l'assimilation entre la musique terrestre et les vibrations planétaires était moins absolue. Nous pensons que c'est métaphoriquement que l'on peut parler du chant des planètes, puisque le son n'existe que dans l'air et ne saurait se produire dans l'éther où roulent sans fin tous les mondes de l'infini. Mais si par harmonie nous comprenons le splendide enchaînement des effets et des causes qui s'entrecroisent dans l'étendue pour maintenir l'équilibre éternel de la création, alors nous sommes tout à fait de l'avis de Léon Denis et nous admettons que la splendeur des cieux témoigne de la grandeur de l'intelligence suprême qui en ordonne les mouvements.

Dans sa causerie sur l'Evolution religieuse, Senex montre la profonde transformation qu'a produite dans le monde romain la conversion de Constantin. Malgré les discussions intestines des sectes chrétiennes, les massacres épouvantables qui ensanglantaient périodiquement l'empire, suivant la faction qui triomphait, il est incontestable que la morale chrétienne a civilisé les barbares plus que n'aurait pu le faire toute autre conception religieuse. Léopold Dauvil nous charme toujours avec ses *vieilles notes* qui sont un attachant récit de ses expériences passées, de même que nous lisons avec intérêt les communications mécaniques de Mlle Ella Bastian traduites de l'allemand par M. Algol sous le titre : *Contes et récits de l'Au-delà.* M. de Rochas commence une étude sur les phénomènes Odiques qui sera une traduction de l'ouvrage de Reichenbach paru en 1845 à Brunswick, intitulé : *Recherches physico physiologiques sur les dynamides du Magnétisme, de l'électricité, etc.*

L'Echo du Merveilleux

publie sur la perception des couleurs les observations suivantes, dues à M. Alfred Dugès, faites avec son sujet Mlle Clotide A. âgée de vingt deux ans, bien constituée, sans tares et n'ayant jamais eu d'affections nerveuses.

Pendant l'observation, on lui couvre les yeux d'un bandeau noir, et quelqu'un lui prend le pouls pendant toute la durés de l'expérience. Le Dr Dugès se tient à côté d'elle et surveille lui-même le pouls. Il demande à Clotide ce qu'elle éprouve. « Je ne sens, dit-elle, rien d'anormal, aucune impression particulière : au bout de quelques minutes d'attente, je vois passer devant mes yeux comme un filet de gaz, et je sais alors que je puis sentir les couleurs. Lorsque j'en palpe une, en frottant légèrement du bout des doigts, *cette couleur passe devant mes yeux et y reste en permanence pendant toute la durée du contact.*

M. Dugès avait fait peindre, par son préparateur d'histoire naturelle, une bande de papier assez longue, avec des carrés rouges, bleus, jaunes, verts, orangés ; on avait aussi laissé des carrés blancs. « Je voulais, dit M. Dugès, que le papier fût partout identique, afin de bien m'assurer que la sensation tactile restait la même quant à la substance employée.

« Clotilde appuie la pulpe du bout des doigts sur la substance coloriée, *que j'évite de regarder moi-même afin de ne pas donner lieu à une transmission de pensée*. Clotilde reconnaît immédiatement, et à plusieurs reprises, sans se tromper, malgré les changements de place du papier, le *rouge*, le *bleu*, le *jaune* ; le vert est vu *bleu* et l'orangé *rouge* avec quelque hésitation : les places blanches sont aussi nettement reconnues. On lui présente ensuite un carton d'environ 8 centimètres carrés, avec le *rouge*, le *bleu*, le *jaune* par parties égales : elle dit immédiatement (en appliquant la main entière) qu'il s'agit d'un objet tricolore... »

La Paix Universelle

dans son numéro du 1-16 Mai contient un article de M. Metzger sur le Dr Liebault, dont nous détachons le paragraphe suivant :

« Esprit large, sans préjugé ni parti pris, le Dr Liébault ne se livrait pas seulement à l'étude de l'hypnotisme, du magnétisme, de la suggestion. Il y a des questions connexes qui l'ont séduit comme tant d'autres. Du reste, on ne peut guère étudier le magnétisme et la suggestion, sans rencontrer sur sa route le spiritisme, qui s'est imposé à Charcot lui-même par quelques-uns de ses phénomènes les plus frappants. Donc, le Docteur Liebault, sans le vouloir ni le faire exprès, s'est trouvé face à face avec cette autre nouveauté stupéfiante : le spiritisme. Il en parlait avec la même simplicité, le même désir de savoir, la même sincérité que de ses autres travaux. Le mot ne lui faisait pas plus peur que la chose.

« Il savait que nous avons encore beaucoup de choses à apprendre, qu'il faut, en conséquence, laisser toutes grandes ouvertes les portes et les fenêtres qui donnent tant sur l'homme intérieur que sur l'homme extérieur. On ne pose pas — quelles que soient les prétentions de deux factions contraires, — des bornes à l'esprit humain ni aux possibilités spirituelles. »

Le Messager

continue d'exposer la série des preuves de l'écriture directe obtenue en Belgique avec le médium Slade. Tous ceux qui ont lu l'ouvrage si documenté du Dr Gibier, intitulé : *Spiritisme ou fakirisme occidental* savent que ce genre de médiumnité est incontestable, car toutes les précautions prises par le savant bactériologiste pour se mettre à l'abri de toute erreur provenant de supercheries ou de mal-observation, nous assurent de la réalité de l'écriture produite par les Esprits eux-mêmes.

A Liège les mêmes phénomènes se sont reproduits et il est intéressant

de consulter les procès-verbaux qui présentent le phénomène sous les formes les plus variées. Voici un fait entre beaucoup d'autres, qui est signalé dans le *Light* (N° du 16 avril 1904) : M. Wilson rapporte qu'il eut, il y a une quinzaine d'années, avec le médium américain, dans la ville de Leeds, une séance pour l'écriture directe qui fut en tous points satisfaisante et convaincante. Deux ardoises furent couvertes sur leurs surfaces internes, d'écritures ; sur l'une, se trouvait une réponse à une question *mentale* adressée par lui à un fils décédé depuis quelques années. Elle était écrite dans son style usuel et *la signature était identique* avec celle qu'il avait conservée de lui sur une note au crayon.

M. Wilson donne son adresse à Southend-on-sea, 118 Southchurch-avenue et dit qu'il se fera un plaisir de montrer ces écritures, toujours en parfait état, à tout investigateur sérieux passant à Southend.

Les Temps Meilleurs

Revue qui était exclusivement consacrée jusqu'ici à la défense des idées du grand philosophe Fauvety, annonce que désormais elle étudiera le Spiritisme scientifique, c'est-à-dire celui qui donne la preuve irréfutable de la survivance de l'âme après la mort. M. Lessard, le directeur de cette Revue, connaît le Spiritisme depuis longtemps ; c'est pourquoi il peut écrire : « Ce ne sont plus des esprits simples qui s'occupent de Spiritisme, d'occultisme, de magnétisme et de toutes les manifestations variées de l'invisible, ce sont des savants, des Académiciens, groupés ensemble, étudiant le phénomène et constatant sa réalité. Ils ne font, d'ailleurs, que confirmer ce que la religion, les théologiens et tout particulièrement les chrétiens ont essayé de faire croire, depuis des siècles, aux fidèles de toutes les églises sur la vie spirituelle et sur le monde invisible. »

La Revue du Monde invisible

par la plume de son directeur, Mrg Elie Méric, s'attaque à la réincarnation. Il réédite des arguments mille fois réfutés et l'on sent bien qu'il s'adresse à un public qui ne connait rien de la question sans quoi il serait vite jugé comme peu sérieux. Les vies successives ne sont pas simplement une hypothèse philosophique, ce sont des réalités démontrées par des faits nombreux : Souvenirs des existences passées chez quelques hommes célèbres ; annonces par les Esprits de réincarnations dans des milieux déterminés, du sexe de l'enfant, de son caractère, des événements qui lui surviendront, etc. ; enfin la connaissance du périsprit et de ses lois nous oblige à supposer que c'est dans des vies antérieures que ce corps fluidique a fixé en lui le mécanisme délicat et compliqué qui dirige la machine humaine. Mais alors même que cette grande vérité ne serait qu'une hypothèse, nous soutenons qu'elle est plus logique que la croyance à une vie unique pendant laquelle nous jouerions le sort de notre éternité future ; qu'elle s'accorde mieux avec la bonté de notre père céleste, qui ne peut nous

avoir créés faibles et désarmés contre le mal pour nous condamner ensuite éternellement.

La prescience divine s'oppose à une semblable monstruosité et tous les sophismes catholiques ne prévaudront pas contre la puissance de la vérité spirite que les voix de l'espace sèment aux quatre vents du ciel.

Le Journal des Accoucheurs

publie la note suivante qu'il est utile de porter à la connaissance de tous :

La Société « La Mère » est une œuvre d'assistance des femmes enceintes sous la présidence de MM. les professeurs Brouardal et Budin de la faculté de médecine de Paris et de M. le sénateur Piot. Son but humanitaire et patriotique est de protéger la grossesse contre toutes les causes qui peuvent l'empêcher de suivre son cours régulier.

Toute femme ou fille qui se trouve dans la fâcheuse nécessité de dissimuler sa grossesse et d'accoucher secrètement peut donc s'adresser à la secrétaire générale de « La Mère » 104, rue Saint-Lazare à Paris. On lui indiquera l'asile discret où, suivant les ressources de l'œuvre, elle pourra être secourue. C'est également à cette adresse que toutes les personnes sympathiques à cette belle institution de défense nationale contre la dépopulation doivent envoyer leurs offrandes qui seront les bienvenues.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, au Bureau de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

L'extériorisation de la Pensée

(Suite) (1).

La force psychique

Pour que les enseignements du Spiritisme fussent reconnus vrais il était de toute nécessité que la science évoluât et qu'elle se débarrassât de toutes les théories qui ont pendant si longtemps encombré le cerveau des savants. Nous avons cité les passages dans lesquels Allan Kardec affirme que la matière n'est qu'un état transitoire du fluide universel et nous savons que cette hypothèse ne peut plus faire dresser les cheveux sur les crânes officiels, puisque la radio-activité semble être, précisément, un retour de la matière tangible vers la matière impondérable.

Il n'est plus guère possible de traiter de rêveries l'existence des *fluides*, c'est-à-dire d'états impondérables de la substance, car celle-ci a bien changé d'aspect, quant à sa constitution intime, grâce à ce merveilleux radium qui a montré toute la relativité des conceptions antérieures. Après avoir exposé ici même les idées des Crookes, des Lodge, des Le Bon, il nous semble nécessaire de prouver que la science française marche dans la même voie, et rien ne montre mieux l'évolution qui s'accomplit que les paroles suivantes, prononcées par M. le professeur d'Arsonval, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, dans sa conférence faite le 3 Mars dernier à l'hôtel des Sociétés savantes (2).

J'arrive maintenant, dit le savant conférencier, aux radiations émises pour ainsi dire matériellement, qui n'ont plus l'air d'être des vibrations, mais qui ont l'air d'être un transport de matière. Il faudrait d'abord bien nous entendre sur le mot matière. On croit généralement que la matière — ce sont les philosophes qui lui ont fait cette mauvaise réputation — *est quelque chose de grossier, toujours tangible, alors que les expériences que nous voyons aujourd'hui nous montrent que la matière peut recevoir tous les degrés de raréfaction et de spiritualisation possibles.* (3) Nous parvenons, en effet, à *obtenir des matières qui sont absolument impondérables*, qui peuvent sortir d'un corps pendant des milliers et des milliers d'années sans que le

(1) Voir le n° de Mai p. 641.

(2) *Bulletin de l'Institut psychologique général*, p. 144.

(3) C'est nous qui soulignons pendant toute la citation.

poids de ce corps en soit affecté ; en un mot nous arrivons à une divisibilité de la matière bien supérieure à celle qu'avaient pu supposer les anciens atomistes. L'atome, par définition, était le dernier corps matériel solide en lequel on pût diviser la matière.

Quel *tolle* eût suscité, il y a dix ans seulement, un pareil langage ! Lorsque les Spirites parlaient de la composition du périsprit et disaient qu'il est fluidique, il n'y avait pas assez de haussements d'épaules pour accueillir une ânerie semblable. Ne connaissait-on pas tous les états de la matière ? Ignorait-on qu'au delà des gaz il ne saurait plus exister de formes matérielles, et que voulait-on dire en parlant de *fluides* ? Est ce que l'on ignorait que la caractéristique absolue de la matière est la masse, comment alors parler de matière impondérable ? Voici maintenant qu'un représentant autorisé du savoir français, un prince de la science, parle de *Spiritualisation* de la matière, d'états impondérables de cette même matière, ce qui non seulement nous justifie actuellement, mais nous fait voir en même temps la haute valeur scientifique des Esprits qui ont, les premiers, enseigné aux hommes la véritable nature de l'univers et la diversité prodigieuse des manifestations du fluide universel. Poursuivons :

Aujourd'hui, continue M. D'Arsonval, l'atome n'existe plus : on le coupe, on le tranche, on le divise et on en arrive, par les radiations du radium, par exemple, à trouver que ce corps émet des atomes qui sont 1000 fois plus petits que l'atome d'hydrogène qui était réputé jusqu'ici le plus petit de tous, et que ces centres matériels se retrouvent chargés d'une quantité énorme d'électricité, que cette quantité d'électricité circule supportée par ces atomes matériels avec une vitesse qui se rapproche de celle de la lumière, c'est-à-dire de 300.000 kilomètres par seconde. Il part constamment de ces atomes chargés délectricité, du foyer d'un tube de Crookes, d'un tube de rayons X ; ces rayons X se chargent d'électricité négative et l'on s'explique ainsi comment ils peuvent à des distances considérables décharger instantanément des corps électrisés. Le radium en contient ; le radium émet des radiations des corpuscules qui sont chargés d'électricité négative ; il en émet également de plus gros qui sont chargés d'électricité positive.

Tout cela, ce ne sont pas des théories, des phénomènes imaginés pour les besoins de la cause ; ce sont des phénomènes matériels, mesurables, objectifs, qui montrent ainsi que la matière est capable de se montrer sous des aspects tout à fait autres que ceux que nous lui supposions.

Oui, certainement, dans l'infini, la matière pondérable n'est qu'une fraction infinitésimale en regard de l'immense étendue remplie par la matière impondérable, par les fluides, que les esprits

nous affirment être plus diversifiés encore que ne l'est la matière terrestre ; et c'est dans ce monde si différent du nôtre que nous vivons lorsque, débarrassés du corps, nous nous retrouvons dans le véritable milieu de l'âme, c'est-à-dire dans l'espace. Ici encore, il est indispensable qu'il n'y ait pas confusion. Lorsque nous parlons du monde fluidique, nous ne le situons pas dans un endroit particulier de l'infini. En réalité, il est partout. Il pénètre toute la matière pondérable, et lorsque l'esprit est suffisamment évolué, celle-ci est pour lui comme si elle n'existait pas. Nous vivons donc actuellement au milieu de ce monde fluidique, nous en sommes saturés, pénétrés de toute part et seule la grossièreté de nos sens terrestres, spécialisés pendant la vie pour les sensations matérielles, nous empêche de le percevoir dans son infinie variété.

Mais, et ceci nous ramène à nos études, il est des individus que l'on nomme les sensitifs qui sont capables de voir certains états fluidiques, c'est pourquoi les sujets de Reichembach voyaient les effluves odiques, et beaucoup de médiums les fluides humains qui forment autour de nous une sorte d'atmosphère radiante. Depuis plus d'un siècle les magnétiseurs fluidistes ont proclamé cette vérité sans que le monde savant ait daigné vérifier les phénomènes sur lesquels cet enseignement est basé. Aujourd'hui, il en va autrement et c'est encore à M. D'Arsonval que nous aurons recours pour montrer que cette grande vérité, qui explique tant de choses, commence enfin à être reconnue scientifiquement. Parlant des rayons N. le célèbre physicien, après avoir signalé qu'ils émanent du corps humain, et particulièrement du système nerveux, ajoute: (1)

Dans une lettre que M. Carpentier m'écrit aujourd'hui, il cite des phénomènes encore plus curieux en ce sens qu'ils vous donnent la mesure de la vitesse de ces vibrations particulières qui émanent des centres nerveux, et qu'ils nous donnent en même temps un autre moyen de constatation qui est des plus intéressants.

Dans les expériences fondamentales, le carton (phosphorescent) était au contact des centres nerveux ou n'en était pas très éloigné. Dans les dernières expériences le point intéressant est que ces radiations *peuvent se transmettre à distance* absolument comme les courants électriques, par l'intermédiaire de conducteurs métalliques (2). Il suffit de rapprocher du

(1) *Bulletin de l'Institut général psychologique*, p. 152.

(2) Cette expérience de M. Charpentier ne fait que confirmer ce que M. Durville enseigne dans sa *Physique Magnétique*, p. 259. Il n'est que juste de rendre à chacun ce qui lui revient. *Suum cuique.*

front de l'individu une plaque métallique reliée par un fil conducteur à l'écran de sulfure de calcium. Ce fil entoure le sulfure de calcium un certain nombre de fois, comme pour l'électro-aimant. Sa longueur peut être de plusieurs mètres. Charpentier a opéré avec un fil d'une longueur de 7 à 8 mètres, et malgré cela le sulfure s'illumine comme précédemment ; il y a donc transport des radiations qui émanent des centres nerveux.

Certains autres phénomènes montrent que ces radiations se propagent dans l'air et peuvent se réfléchir et se réfracter à la façon des rayons lumineux. Au lieu, par exemple, de mettre la plaque métallique au voisinage du front, on peut disposer à une certaine distance une plaque inclinée à 45° ; les radiations viennent se réfléchir sur cette plaque, et il est possible de les recevoir sur une seconde plaque métallique reliée à l'écran.

Ces radiations peuvent en outre franchir une certaine distance dans l'air sans être sensiblement affaiblies. C'est là le sujet d'une autre expérience très intéressante qui peut se répéter, non seulement avec les centres nerveux, mais encore avec les corps producteurs de rayons N, tels que le bec Auer ou la lampe de Nernst. M. Blondlot a raconté à M. Mascart, cette expérience faite également par M. Charpentier. La voici :

On prend un flacon contenant de la poudre phosphorescente de sulfure de calcium insolé, on en approche un fil métallique terminé par une petite plaque et relié à distance à l'écran détecteur. Aussitôt qu'on approche ce fil ou cette plaque de l'écran phosphorescent, les vibrations sont transmises par le fil et viennent illuminer la substance phosphorescente placée à l'autre extrémité. Si l'on coupe le fil, le sulfure de calcium s'éteint. Ce sont deux expérimentateurs différents qui opèrent ; l'un, dans une pièce, observe les variations de l'écran, et l'autre, dans une autre pièce coupe le courant et le rétablit. L'erreur n'est pas possible ; toujours la phosphorescence disparaît quand on coupe le courant ; toujours elle réapparaît quand le courant est rétabli.

Le même phénomène peut encore être obtenu sans le secours d'une communication électrique : il suffit de remplacer la coupure par un condensateur pour obtenir exactement les mêmes résultats.

Ce courant se comporte donc exactement comme un courant électrique, il est rétabli ou suprimé exactement dans les mêmes conditions.

Un point extrêmement intéressant qui résulte de ces expériences faites par M. Charpentier, est la mesure de la vitesse de propagation de ces radiations. Cette vitesse n'a aucun rapport avec celle de la lumière ou de l'électricité qui sont de même ordre ; elle se rapproche au contraire beaucoup de la vitesse de l'influx nerveux dans les nerfs. En effet, elle n'est guère que 10 a 12 mètres à la seconde. La vitesse de transmission des agents nerveux, qu'il s'agisse de filets sensitifs ou de filets moteurs, bien

que fonction de la température, oscille entre 20 et 30 mètres à la seconde, en sorte que si un animal était assez grand pour que ses nerfs moteurs aient 30 mètres de longueur, il ne sentirait qu'au bout d'une seconde les impressions qui pourraient être portées à l'une de ses extrémités.

Notons, en passant, que les actions télépathiques constatées d'un antipode à l'autre, dans beaucoup de cas, agissent avec une rapidité incomparablement plus grande, puisque les observations les plus sérieuses montrent que l'hallucination télépathique s'est produite très souvent dans un intervalle ne dépassant pas une heure. Encore y a-t-il lieu de tenir compte du manque de réglage des pendules qui ont servi à cette mesure du temps. C'est encore une différence qui s'ajoute à celles que nous avons signalées entre les rayons N et la force psychique. Mais, continuons :

Ce phénomène, ajoute M. D'Arsonval, nous montre qu'il existe autour des individus, *une espèce d'atmosphère* d'une nature toute particulière *laquelle est bien une radiation* dont on peut déterminer les constantes physiques absolument comme pour toutes les autres manifestations de l'énergie.

Evidemment, ce point est pour nous du plus haut intérêt, *puisqu'il nous permet de voir d'une façon scientifique, de constater par des moyens purement physiques l'existence d'une sorte d'émanation de la substance vivante.*

Voici l'énonciation formelle, la reconnaissance absolue d'une atmosphère rayonnante autour de tous les êtres vivants et il est assez piquant de faire remarquer que c'est précisément à Nancy, dans le sanctuaire de l'Ecole suggestionniste, que l'existence du fameux fluide des magnétiseurs, nié par MM. Bernheim, Beaunis, etc., a été scientifiquement démontrée pour la première fois.

Il est salutaire que la vérité inflige de temps à autre des démentis aussi catégoriques à tous ceux qui s'enferment volontairement dans leurs idées préconçues et qui nient obstinément des évidences qui crèvent les yeux de leurs voisins. Sans doute, on ergotera. On cherchera, comme les Chinois, à *sauver la face*, en prétendant que les rayons N sont tout autre chose que le magnétisme animal. Mais le bon public commence à être las de ces palinodies qui se sont étalées déjà à propos de l'hypnotisme, et il conclura que la morgue officielle n'est plus de saison, puisqu'elle reçoit chaque jour des faits des soufflets aussi retentissants.

Les expériences spirites ont mis en évidence l'existence d'une

autre forme de rayonnement de l'être humain et la force psychique est précisément celle qui agit sur les corps inertes pour leurs communiquer, à distance, le mouvement qui agit sur ; la plaque photographique et qui sert à transmettre la pensée, aussi bien qu'à l'extériorisation des images mentales.

Peut-on voir cette force par la vision ordinaire ?

La question est des plus importantes car nous avons prouvé que la pensée est une image, que celle-ci s'objective, sort du corps en conservant sa forme et qu'elle agit sur la plaque photographique, bien que toujours invisible pour des yeux normaux. Il faut mainnant nous demander si cette image ne pourrait pas devenir visible pour tout le monde, par suite de certaines transformations inconnues de la force psychique, en un mot si elle ne pourrait pas se matérialiser, de manière à représenter dans le monde physique l'objet qui existe dans le monde fluidique.

Notons bien que cette transformation n'a rien d'inadmissible, à priori, puisque nous avons constaté que la pensée agit physiquement sur le corps pour y photographier la pensée, soit dans les expériences de suggestion de vésicatoires en forme d'S, soit de croix, comme l'a signalé le Dr Biggs, etc. Les faits de stigmatisation et les nœvi, ou marques de naissances, sont des phénomènes de même ordre et montrent l'empire de la pensée sur la matière physique, non seulement pour la modeler, mais aussi pour en modifier les propriétés ordinaires et lui imposer celles voulues par la pensée.

Si la force psychique qui sert à former un objet fluidique dans l'espace pouvait devenir visible pour tout le monde, elle reproduirait matériellement l'image mentale et dans le cas de la bouteille du commandant Darget, par exemple, on verrait une bouteille véritable et l'on assisterait alors à un phénomène semblable à ceux observés dans les séances de matérialisations, pendant lesquelles les esprits se montrent revêtus d'étoffes, portant des fleurs ou des bijoux, qui peuvent être touchés, photographiés, mais qui disparaissent aussitôt que l'esprit ne possède plus assez de force pour se maintenir sur le plan matériel.

En étudiant les cas où la force psychique est visible, d'abord par les somnambules, puis par les sensitifs et enfin par tout le monde, on assiste en quelque sorte à la série des transformations qui conduisent les formes fluidiques de la pensée, jusqu'à leur réalisation concrète dans

notre monde physique. Mais de même que les projections de la pensée dans l'espace sont éphémères, de même aussi ces créations n'ont qu'une existence factice et disparaissent comme elles sont venues.

Rappelons donc quelques-uns des faits qui nous conduisent jusqu'à la vision objective de la force psychique.

La visibilité de la force psychique

Nous avons rappelé à différentes reprises (1) les travaux des magnétiseurs au sujet de la visibilité de l'effluve qui s'échappe du corps humain, nous n'aurons donc qu'à signaler très rapidement les faits principaux.

Tous les magnétiseurs fluidistes, depuis Mesmer, Deleuze, Du Potet, etc., jusqu'à Lafontaine, affirment que les somnambules voient un fluide brillant, bleu ou jaunâtre, s'échapper de l'extrémité des doigts, des yeux et de la bouche de leurs magnétiseurs. Mais comment faire la preuve que ce ne sont pas là de simples impressions subjectives déterminées par une idée préconçue, ou pour la suggestion de l'opérateur ?

Voici quelques faits notés par le Docteur Charpignon, qui semblent établir la réalité de cette vision des somnambules : (2)

Ayant, dit-il, quatre fioles de verre blanc, j'en magnétise une à l'insu du somnambule. Pour cela, tenant la bouteille d'une main, je charge son intérieur de fluide magnétique, en tenant pendant quelques minutes les doigts de l'autre main rassemblés en pointe sur l'orifice ; puis bouchant immédiatement, je mêle cette fiole avec les autres.

Présentant ces quatre flacons au somnambule, il en indique un comme étant rempli d'une vapeur lumineuse. C'est en effet celui qui a été magnétisé. Cette expérience répétée un grand nombre de fois avec des sujets différents, a toujours donné les mêmes résultats.

Pour que le phénomène ne fût pas seulement *une transmission de pensée* (3) ces flacons furent par trois fois magnétisés par d'autres personnes, *à mon insu comme à celui du somnambule.*

Les somnambules assez sensibles pour voir le fluide magnétique sont assez rares.

---

(1) *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, Août 1896. p. 74 et suiv. Avril 1898, p. 582, etc.

(2) *Physiologie, Médecine et Métaphysique du Magnétisme.* p. 24. Germer Baillière; éditeur, 1848.

(3) On constate, ici, que les magnétiseurs savaient aussi se mettre à l'abri de la suggestion, même mentale, ce qui montre le soin et le discernement qu'ils apportaient dans l'étude des phénomènes.

En consultant un autre magnétiseur, le Docteur Teste, nous allons voir des expériences, faites en 1843, qui ressemblent beaucoup à celles de Beattie, en ce sens que la force psychique masque réellement les objets qui sont derrière elle par rapport au sujet, ce qui les rend invisibles pour lui. Hypnotiseurs et suggestionnistes diront que nous sommes ici en présence d'hallucinations systématisées, ou négatives, suivant l'expression de M. Bernheim. Nous ne nions nullement que cette explication ne soit applicable à certains cas, mais comme la force psychique est une réalité prouvée photographiquement, il faut bien admettre aussi que lorsqu'aucune suggestion n'a été faite au somnambule et que celui-ci déclare qu'il voit un brouillard blanc qui masque les personnages présents, ce n'est plus dans son cerveau que se passe le phénomène, mais bien dans l'espace, d'autant plus que le magnétiseur lui-même ignorait, au début, ce curieux phénomène et n'a pu par conséquent le suggérer, au moins la première fois. Voici l'expérience en question :

Un soir de janvier 1843 une jeune malade, M[me] G..., est endormie, rue de la Victoire, N°..., par M[r] M..., magistrat distingué de ma connaissance, dont je suis parvenu à faire un magnétiseur passionné, d'incrédule qu'il était. Les choses se passent en présence de cinq ou six curieux de notre intimité, mais dont pas un n'est instruit de ce que nous nous proposons de faire, les personnes étant assises autour de la somnambule. M..., dirige tour à tour sur chacune d'elles, deux ou trois grandes *passes* longitudinales. Madame G..., qu'il éveille ensuite, n'aperçoit plus que lui et moi. Tout le reste de la chambre, où elle parait persuadée d'être seule avec nous deux, lui semble remplie, dit-elle, d'un *nuage blanchâtre* qui l'oppresse, l'incommode, lui fait cligner les paupières et l'*endort*. Quelques-uns des témoins *que ce nuage dérobe à ses regards* lui adressent la parole. Madame G. est stupéfaite ; ces voix fantastiques la confondent. Elle regarde encore et ne distingue toujours rien.

— C'est prodigieux, dit elle, je connais toutes ces voix, il me semble qu'elles vibrent à mes oreilles, et pourtant je ne vois que vous deux qui ne me parlez pas. Où sont donc ces Messieurs ? Et Madame ***, qu'est-elle devenue ? (*Les voix* lui répondaient : Nous voici, etc.) Il est certain que je les entends. Dites-leur donc de se montrer, je vous prie, cela me fait peur.

M..., en *bon magicien* QU'IL EST sans le savoir, rompt le charme pour la

(4) D[r] Teste, *Le Magnétisme Animal expliqué*, p. 411 et suiv.

rassurer. A chacun de ses gestes un des assistants reparaît : c'est pour la malade et pour nous-mêmes une véritable fantasmagorie.

Les expériences que je viens de décrire ne prouvent toutes qu'un seul fait, mais elles le prouvent, à mon avis, d'une manière péremptoire : c'est que, positivement, il existe un fluide ; c'est que ce fluide est une substance matérielle se présentant habituellement sous la forme d'une vapeur blanchâtre et opaque. A la vérité, nous ne pouvons le voir dans notre état ordinaire ; mais il est parfaitement distinct pour les somnambules et, qui plus est, pour les somnambules éveillés à l'instant où leur sensibilité vient d'être exaltée par le magnétisme.

Sans doute, l'expérience telle qu'elle vient d'être décrite, n'est pas rigoureusement scientifique, car elle n'est pas à l'abri de tout reproche. Nous savons aujourd'hui que la suggestion mentale est une réalité et que le magnétiseur, involontairement et inconsciemment, a pu suggérer à Mme G... l'idée qu'elle ne verrait pas les assistants à son réveil. Mais d'autre part, il ne pensait pas que ce serait un nuage blanchâtre qui déroberait ses amis á la vue du sujet, et comme divers auteurs ont signalé, — ainsi que nous l'avons fait observer, — que c'est avec une vapeur semblable que les hallucinations se construisent, comme nous avons des photographies de Beattie dans lesquelles un semblable nuage vaporeux voile les assistants, même pour la plaque photographique, nous sommes tentés de voir dans ces expériences une démonstration expérimentale de l'existence de cette force psychique, entrevue déjà en 1843.

Il serait bien intéressant de savoir, au moyen de sujets qui perçoivent la force psychique, si les rayons N qui émanent d'un bec Auer ou d'une lampe de Nernst, voilés complètement par des écrans opaques, leur procurerait la même sensation lumineuse que celle que certains somnambules éprouvent de la part de leur magnétiseur.

Nous pensons qu'on doit d'autant plus tenir compte des faits rapportés par le Docteur Teste, qu'il connaissait très-bien les phénomènes de la suggestion post-hypnotique, que certains expérimentateurs de nos jours ont renouvelés avec grand fracas. Bien que cette question sorte un peu du cadre actuel de notre étude, nous croyons bon de citer un passage de notre auteur qui prouve qu'il a constaté le fait et a su en tirer les observations philosophiques qu'il comporte. Voici ce qu'il écrit (5) :

(5) Teste — Ouvrage cité, p. 430.

Les philosophes, j'en suis certain, ont généralement de la liberté morale de l'homme et de la spontanéité de ses volitions, une idée trop explicite. Ce n'est pas que je veuille me mettre en contradiction avec moi-même en niant aujourd'hui le *libre-arbitre* que je vous ai présenté dans ma première leçon, comme le critérium de l'humanité. Seulement, je présume qu'il est de nombreuses circonstances dans lesquelles nous ne croyons agir volontairement que parce que la raison qui nous détermine, ne tombant pas sous nos sens, se dérobe ainsi à nos réflexions. [C'est le même argument qui a été développé depuis par Durand (de Gros) Ch. Richet, P. Janet et bien d'autres.] Cela tient surtout à ce que, dans la série de nos actes moraux, il existe souvent, entre la cause et l'effet, une longue période d'inertie pendant laquelle nous échappe le lien qui les unit. Le magnétisme seul, jusqu'à présent, a jeté quelque lumière sur ce point obscur d'anthropologie.

Un somnambule reçoit de son magnétiseur l'injonction de faire telle chose, et par conséquent d'avoir telle pensée à une heure plus ou moins éloignée qu'on lui assigne ; on le reveille ; il ne sait rien de ce qu'il a fait ou de ce qui lui reste à faire ; mais l'impression de l'ordre qu'on lui a donné n'en reste pas moins latente au fond de lui-même, et à l'heure indiquée, un instinct fatal, irrésistible, se réveille en lui, et le détermine quelquefois malgré lui, et en dépit même du sens commun.

Un jour, par exemple, je dis à une somnambule : Demain, à midi, vous allumerez un grand feu dans votre chambre (c'était au mois de juillet), deux bougies sur votre guéridon, et vous m'attendrez ainsi, en brodant, jusqu'à une heure. J'arrivai chez elle à midi et demi. Elle brodait *gravement* au coin d'un feu clair, avec les deux bougies allumées sur la table.

— Du feu, lui dis-je en entrant ; vous avez froid en juillet !

— Moi, non.

— Pourquoi donc vous chauffez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi ces bougies ?

Elle me regarde avec hébétude et ne répond que par un mouvement d'épaules qui signifie encore : je ne sais pas. — Lorsqu'une heure sonna, elle éteignit son feu et ses bougies, et jeta son ouvrage de l'air d'une personne qui a fini sa tâche.

— Eh bien ! lui dis-je, vous ne travaillez plus ?

— Non, il est une heure.

— C'est qu'ordinairement vous cessez de broder à une heure ?

— Pas ordinairement.

— Pourquoi donc aujourd'hui ?

Je ne sais pas était toujours son unique réponse. (1)

(1) Tous les sujets ne répondent pas de même et beaucoup s'ingénient pour donner des raisons de leur conduite, parce qu'ils ignorent réellement la véritable cause, qui est l'ordre reçu, auquel ils se conforment tout en ayant perdu le souvenir de cet ordre.

Tous les magnétiseurs répètent journellement des expériences de cette natur edont je vous abandonne le commentaire.

On le voit, rien de nouveau sous le soleil, et la plupart de nos modernes hypnotiseurs qui ont mené grand tapage avec des expériences imitées de celle-là auraient bien dû avoir l'honnêteté élémentaire de signaler que ces magnétiseurs si honnis, si décriés, communément traités de charlatans, avaient cependant bien vu et bien observé ces curieux phénomènes psychiques.

Nous verrons dans notre prochain numéro que le fluide qui émane de l'organisme est visible pour des sujets dont l'œil seul est hypéresthésié, et que M. de Rochas en a fourni une démonstration qui ne laisse rien à désirer.

(A Suivre). GABRIEL DELANNE.

Une remarquable prédiction de mort

Les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* s'intéresseront peut-être au cas suivant de prédiction de mort, bien vérifié par moi et exceptionnel par la précision avec laquelle elle a été faite.

Au mois d'octobre dernier, le Père P., chapelain de la Légation d'Autriche-Hongrie à Cettigne, capitale du Monténégro, tomba malade et mourut peu de jours après. Depuis plusieurs années, le Rév. Père P. souffrait de la tuberculose, mais se sentant mieux et croyant être guéri de ce mal terrible, il décida de quitter sous peu le Monténégro, et de passer à un service plus actif.

A Cettigne il demeurait à l'hôtel de la Légation, dans un petit appartement attenant à la chapelle et voyait souvent le Ministre-Résident d'Autriche, le baron M., sa femme et leur fils, un jeune garçon de 7 ans, auprès duquel était attachée une gouvernante allemande de 21 ans, avec laquelle le Père P. entretenait des rapports de sincère amitié.

L'été, surtout les mois d'Août et Septembre, avaient été très beaux à Cettigne, et la santé du Père P. s'était améliorée au point qu'il se considérait comme entièrement rétabli, lorsque dans la nuit

du 19 au 20 octobre dernier, Mlle K., gouvernante du jeune baron M., vit en rêve le Père P. couché mort dans un cercueil. En rêve encore, elle acquit la conviction que cette vision annonçait une mort prochaine, et l'impression qui en résulta fut si forte, que pendant longtemps elle ne put se rendormir. Quand elle retrouva enfin le sommeil, la même vision se reproduisit une seconde fois, et le lendemain matin elle ne put s'empêcher de la raconter, les larmes aux yeux, au baron et à la baronne M., qui eurent beaucoup de peine à la tranquilliser, en lui faisant remarquer l'excellent état de santé du Père P. et l'absence d'indices inquiétants pour l'avenir. Ces raisons n'agirent qu'à moitié sur Mlle R. qui continuait d'affirmer que le Père P. cesserait bientôt de vivre.

Les familiers de la Légation n'eurent pas longtemps à attendre pour que la prédiction se réalisât. En effet, quelques jours plus tard, le 24 octobre, le Père P. tomba gravement malade, à cause d'un des poumons, qui, comme on l'apprit plus tard, avait été perforé par les tubercules. Ce même soir, Mlle K., profondément attristée par la maladie de son ami, se coucha le cœur lourd, et lorsqu'après beaucoup de méditations, elle réussit enfin à s'endormir, elle eut un second rêve, où deux chiffres, — 2 et 8 — écrits séparément sur des bouts de cartons, se levèrent lentement devant ses yeux et formèrent, en se réunissant, un chiffre commun, 28 ; en même temps elle entendit une voix qui lui murmura : « Il mourra le 28 octobre ». On peut facilement se représenter combien ce second rêve impressionna Mlle K. Le matin elle en fit part au baron et la baronne M., ainsi qu'au docteur M., le médecin qui soigna le malade. Ces derniers crurent de leur devoir de tranquilliser Mlle K., mais le firent avec moins de conviction que la première fois, car ils commençaient eux-mêmes à croire à la possibilité d'une issue fatale.

Mardi, le 27, l'état du malade empira, et cédant aux instances de ceux qui l'entouraient, il reçut le saint sacrement et fit des adieux touchants aux familiers de la maison. Quand Mlle K. s'approcha de lui, tout en pleurs, il la consola, la remercia pour toutes les bontés qu'elle avait eues pour lui et ajouta : « demain priez pour moi ». Cette scène émut beaucoup les assistants.

Cependant, mercredi matin, le 28, jour qui devait être fatal au Père P., contre toute attente, il se sentit mieux, et l'amélioration

fut tellement sensible, qu'il recommença à construire des plans pour l'avenir. Quant au baron M., il fit remarquer à Mlle K. que sa prévision devait avoir peu de chances de se réaliser, puisque le malade au lieu de se sentir pire, était au contraire beaucoup mieux. Néanmoins la jeune fille assurait ne pas s'être trompée, en affirmant que la journée, qui n'était pas encore finie, le prouverait. En effet, l'amélioration du malade n'avait été que passagère, et à 5 h. de l'après-midi, le Père P. entra subitement en agonie et une demi-heure plus tard il avait cessé de vivre.

De cette façon la prédiction de Mlle K. s'accomplit à la lettre.

Deux jours plus tard j'eus l'occasion d'interroger tous les acteurs de ce fait remarquable, et tous ils me confirmèrent l'exactitude de ce qui précède. Je dois ajouter que connaissant toutes les personnes mentionnées dans cet article, je puis répondre de leur parfaite honorabilité et entière bonne foi. Lorsque Mlle K. me fit son récit, elle me confia que depuis 6 mois environ, elle avait eu à diverses reprises des rêves prémonitoires qui tous se réalisèrent. Je dois dire d'ailleurs que son extérieur est bien celui d'une visionnaire ou d'une clairvoyante, et que je ne serai pas étonné si, plus tard, j'entends parler d'elle comme d'un médium.

Les prédictions, comme celle dont je viens de parler, sont rares; il est assez fréquent que des sensitifs sentent l'approche de la mort de personnes avec lesquelles ils sont en rapport et en fassent part à leurs intimes, mais il est excessivement rare que la date précise de la mort soit prédite.

Plusieurs théories ont été avancées pour expliquer la prévision de l'avenir, mais aucune ne peut être considérée comme satisfaisante. Il y a la théorie des clichés astraux, que le sensitif serait en état de voir ; il y a celle de la subconscience ou conscience subliminale qui aurait la faculté de pressentir les événements, grâce à certains indices imperceptibles à la conscience normale ; il y a la théorie de l'être transcendantal, pour lequel les notions de temps et d'espace n'existent plus et qui, par conséquent, vit toujours, dans le présent ; d'après cette hypothèse, l'homme pourrait sur terre encore manifester parfois ses facultés transcendantales dans certains états, tels que le sommeil, la trance, l'extase ou le somnambulisme. Enfin il y a la théorie spirite qui attribue la prescience de l'avenir à l'action des esprits qui préviennent l'homme de ce qui va

arriver, soit directement, soit par images symboliques. Cependant, comme je l'ai dit, aucune de ces théories n'est en état de fournir l'explication complète de ce phénomène mystérieux, et une étude plus approfondie doit être entreprise sur ce sujet, afin que l'humanité puisse avoir une connaissance exacte de ces faits troublants et profondément intéressants. (1).

M. M.

Les Materialisations
DE LA VILLA CARMEN

L'homme propose et Dieu dispose

En terminant mon dernier article, j'ai donné la nouvelle composition du groupe ; mais il s'est déjà modifié, par la force des circonstances, de la manière suivante :

M. *Lucien Hanin*, appelé subitement à Marseille, par des intérêts sérieux, ne sera pas de retour avant deux ou trois mois.

M. le Dr Denis part pour Dijon, dans une quinzaine de jours : il va s'y marier, après y avoir fait sa cour : le *Jasmin* le perd donc fatalement pour quelque temps.

Mme Laurans et sa fille, par suite d'une forte reprise de travail, vont pouvoir utiliser leurs veillées à l'avantage de leur commerce ; elles cessent donc d'être des nôtres pour le moment.

Enfin le Dr de Gréquy a dû se retirer à la suite d'un malentendu assez violent avec un autre membre (2).

C'est alors que B. B. nous permit d'inviter (même comme oiseau de passage) Mlle Camille *Ducange* 1er sujet au théâtre du Kursaal. Depuis longtemps, Mlle C. D. est fervente spiritualiste. Sa mère réunit autrefois à Paris un groupe distingué dont faisaient

---

(1) Nous connaissons personnellement l'auteur de ce récit auquel sa position officielle interdit de signer ses articles. Cependant, il nous a autorisé à confier son nom, *confidentiellement*, aux personnes qui voudraient obtenir des détails sur ce fait bien observé de prémonitions

(2) Nom de guerre. Nous regrettons profondément cet incident.

partie *Eugène Nus, Bonnemère, Flammarion, Chaigneau, Trémesquini,* Mmes *Georgina Weldon, Hugo d'Alesi* et tutti quanti.

En ce moment B. B. donne directement ses instructions à mes médiums, chez elles. Elles l'entendent parler et souvent elles le voient.

A la villa, il parle, et par la table, et par l'écriture, et par l'incarnation.

B. B. nous invita aussi à essayer la médiumnité de la jeune *Marie,* la plus jeune sœur de Mlle Marthe.

Cette médiumnité d'une enfant de 13 à 14 ans s'annonça comme particulièrement brillante. Elle fut entraînée dans le cabinet et endormie en un clin d'œil. Elle nous fit plusieurs prophéties remarquables. Bref, elle accapara si bien les fluides qu'elle en arrêta net le développement de sa sœur aînée. Aussi, le Guide ordonna aux autres dames Béraud de s'abstenir de venir dans le groupe jusqu'à ce que la 1re médium choisie par lui fût définitivement formée.

Mlle Marthe fut endormie plusieurs fois par les Esprits eux-mêmes.

Elle incarna deux fois son oncle, M. Béraud (Médard) mort à la fin de l'été dernier.

Il fut de son vivant un spirite croyant et un excellent médium, sans que sa famille (sa mère exceptée) s'en fût jamais doutée (1).

Un des plus distingués professeurs de l'école des lettres d'Alger nous apprit ce secret dans le courant d'une conversation. La vieille mère de M. Beraud, âgée de 95 ans, vit à Alger et donne encore des preuves remarquables de médiumnité.

C'est elle qui, d'Alger, vit distinctement au Dahomey un sacrifice rituel, auquel son fils Médard était forcé d'assister à ce moment même. Oui elle vit son fils, spectateur indigné, mais contraint par le roi, au péril de sa vie, de contempler un de ces horribles massacres où des centaines d'existences étaient immolées sur les autels d'une infâme divinité !

La médiumnité est donc héréditaire dans cette famille. La mère de Mlle Marthe est aussi douée : et d'une intuition merveilleuse et d'autres facultés occultes. Elle et sa plus jeune fille ont, toutes deux, vu le Guide. Il a parlé, il a annoncé qu'il suivait un but précis.

---

(1) Maintenant elle le sait.

De plus, il a toujours dit, et de sa propre bouche et par nos médiums, la même chose, à savoir : qu'il s'occupait activement du groupe, et qu'en dehors du groupe, le surplus de ses fluides était consacré à notre fils Maurice, dont il considérait le sauvetage comme son plus beau travail.

Au reste, dans ses lettres que nous recevons régulièrement du Congo tous les mois, Maurice parle constamment de B. B. dont il sent, dit-il, la protection autour de lui. Menacé d'une mort affreuse, couché en joue par une tribu de guerriers rebelles et anthropophages, il déclare positivement avoir senti B. B. arriver à son secours.

Le Guide lui inspira, dit-il encore, une action follement héroïque qui sauva et sa vie et la factorerie qu'il n'avait pas voulu abandonner et où il était resté, seul blanc, sans armes, avec trois miliciens, résolu à la défendre contre le pillage et l'incendie dont elle était menacée.

Il n'est donc pas étonnant que, même en l'absence de Vincente Garcia, nous puissions vous envoyer les procès-verbaux suivants.

Après la mise au net des deux premiers procès-verbaux, il nous arriva une singulière aventure. Notre médium Vincente Garcia, qui fut si gravement malade à la fermeture du théâtre, arriva, un soir, chez nous sur les 5 heures, avec Mme Laurans.

Toutes les deux dormaient profondément du sommeil médiumnique ; toutes les deux étaient en grande toilette. On les vit traverser le jardin, raides comme des automates. On les vit entrer dans la villa et marcher droit au salon, où elles s'assirent, chacune dans un fauteuil, en face l'une de l'autre.

En vain on leur parla, en vain on les secoua. C'étaient deux statues majestueuses, dont la vue impressionnait grandement les assistants.

Soudain, le salon s'illumina en un clin d'œil, et non pas par des procédés humains ! Flambeaux, candélabres, bras Louis XV (placés si haut qu'il faut à une femme une échelle pour y arriver), ampoules à gaz, lampe à pétrole, tout s'alluma.

Personne ne pouvant réveiller les Belles au Bois Dormant, la Présidente dut s'en charger ; et sa simple présence suffit pour opérer le changement désiré.

Mais une fois ces dames éveillées, quelle scène s'ensuivit.

Elles ne pouvaient pas se rappeler autre chose que ceci : Vincente s'était rendue chez Mme Laurans — ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant ; car Vincente demeurant plus près de la villa Carmen, l'autre médium, en passant, la prenait toujours, les soirs des séances. Il faut remarquer que ces deux médiums demeurent à plus de 3 kilom. de la villa.

Il est à supposer toutefois que la médiumnité de Vincente Garcia se ressent encore de ses deux pleurésies, car à la séance qui eut lieu après le dîner, quatre médiums furent endormies, dont Vincente toute la première, et il n'y eut absolument aucun résultat apparent. Au reste, elle se repose encore en ce moment, et nous laissons au cher Guide le soin de la faire revenir au moment opportun.

Madame la Gle C. Noel.

Procès-verbal d'une séance improvisée le Mercredi 13 Avril à 2 h. 1/2 de l'après-midi.

Verre n° 2.

Personnes présentes : la Présidente ; le Général ; Mlle Ducange (artiste dramatique) ; Mme Portal, médium ; Mlle M. Béraud, médium.

Mme la Présidente conduit Mlle Marthe au cabinet des Matérialisations.

Le nouveau médium s'assied sur la chaise en osier et s'endort au bout de 3 minutes.

Les autres membres prennent place autour de la table qui se mêle à la conversation par des *oui* et des *non* énergiques, c'est-à-dire par des coups violents qui paraissent frappés sous la table.

Interrogée, la table indique le verre n° 2 pour la lanterne.

Les membres causent entre eux. La Présidente, se plaignant d'un membre du groupe qui avait gravement manqué au règlement, trois coups terribles retentissent soudain au mur du cabinet des Matérialisations et paraissent aussi atteindre le siège du médium.

Dans le langage usité, ces coups représentent un *Oui* affirmatif, un *Oui* très énergique.

On parle ensuite des faits suivants :

Dans les séances du début de sa médiumnité, Madame Portal

avait été victime de larcins commis par un Désincarné que d'autres médiums avaient signalé comme étant un Esprit qu'elle avait amené avec elle. On lui avait, en effet, pris dans le cabinet, entre autres choses, ses boucles d'oreilles et son alliance. Les invisibles ayant été consultés pour savoir quand les objets soustraits pourraient être rendus, un Esprit, par la main de Mme Portal, avait écrit : « Qu'Elie (1) cherche bien dans ses poches après les séances ». Par la main de Mlle Béraud, on avait ajouté « Qu'on pouvait encore attendre ! »

D'autre part, les deux médiums, la nuit précédente, disaient avoir vu, chacune dans sa chambre, voler des petits oiseaux bleuâtres.

Aussi on fut ravi d'entendre subitement partir du cabinet comme un gazouillement de petits oiseaux. Mlle Ducange dit que cela ressemblait beaucoup à un chant de bengalis. C'était net, distinct : personne ne pouvait s'y tromper. C'étaient bien des oiseaux. Et ils se firent entendre *à plus de 30 reprises*.

Mlle Béraud dormit près de 2 heures ; elle fut tranquille environ une heure. Pendant ce temps, un fantôme blanc sortit du cabinet et vint se poser derrière le général. Mme Portal le voyait admirablement. La Présidente le vit aussi, mais beaucoup plus vaguement. Mlle Ducange ne vit rien, mais se sentit anéantie, épuisée, tout le temps que le fantôme resta près d'elle (elle était assise auprès du général). Ce dernier ne vit rien non plus. Plusieurs détails firent supposer au Général que c'était sa mère qui essayait ainsi de se matérialiser. Mme Portal vit le fantôme aller écrire sur l'ardoise placée sur la grande table du fond.

Après la séance, on ne trouva plus l'ardoise. Mais Mme Portal, tout à coup, aperçut un crayon d'ardoise (il était attaché à une ficelle) pendre devant le baldaquin du Cabinet des Matérialisations. Elle prit le guéridon vert, le plaça devant le cabinet, monta dessus et découvrit sur le haut du cabinet l'ardoise à laquelle appartenaient crayon et ficelle. C'était bien l'ardoise qui manquait à la grande table. De l'écriture directe était tracée dessus. C'était un conseil personnel et désagréable adressé à la Présidente.

On se perdit en conjectures sur cet incident.

(1) Elie est un des prénoms du Général.

(Note de la Présidente).

Pendant cette séance, Mme Portal assura plusieurs fois voir le guide, notamment dans le cabinet, pendant que la jeune médium y était. Il avait, dit-elle, une main posée sur la tête de Mlle M. B. il portait un diadème étincelant.

Mlle M. B., au bout d'une heure environ, se mit subitement à causer avec une personne invisible aux autres membres. Elle l'accablait de sarcasmes mordants, et par ce qu'elle lui disait, on découvrit que c'était un ancien ami de Mme Portal, lequel ami doit être désincarné maintenant. La jeune médium l'accusa des larcins commis sur Mme Portal, dans d'autres séances.

Pendant ce temps, Mme Portal déclara voir un bras d'homme passer plusieurs fois devant son visage : elle se sentit touchée à la tête, ajouta-t-elle ; puis on lui prit ses mules arabes, qu'on retrouva, à la fin de la séance, l'une sur la table, l'autre près du cabinet.

Le médium annonça qu'elle voyait des petits oiseaux et demanda au guide de lui en donner un gros, ensuite elle cria :

« Georges (1), fouille dans tes poches !

Le général obéit et ne trouva rien.

Le médium sortit enfin du cabinet et se promena derrière les membres.

Les trois autres dames étaient épuisées. Tout à coup, Mlle Ducange fut prise d'une violente crise nerveuse. Elle avait dit auparavant n'avoir jamais senti de pareilles sensations dans les séances auxquelles elle avait assisté à Paris.

Le médium, la voyant en cet état, se précipita sur la Présidente et lui dit à l'oreille : « Dépêche-toi de la magnétiser ; tu ne vois donc pas qu'elle est médium, elle aussi ; allons dépêche-toi et tu la guériras ». Mais la Présidente était bien trop fatiguée pour pouvoir obéir. Elle supplia le Guide de réveiller la jeune médium, ce qui eut lieu de la façon la plus simple et la plus naturelle.

Les membres soussignés certifient, chacun pour sa part, que ce récit est conforme à l'exacte vérité.

CARMENCITA NOEL. Gal NOEL.

MARTHE BERAUD. AIMÉE PORTAL.

Je soussigné déclare, sur l'honneur, avoir fouillé dans mes

(1) Georges est le 1er prénom du Général, le seul usité.
(Note de la Présidente)

poches pendant la séance, les avoir bien visitées et n'y avoir rien trouvé d'anormal.

Après la séance, étant rentré dans la villa, j'eus l'occasion de monter dans ma chambre. Au bas de l'escalier, je sortis mon mouchoir de la poche droite de mon veston ; un petit objet tomba à terre, en roulant, avec un bruit métallique, sur le pavé en mosaïque de l'antichambre. Je le ramassai et, à ma profonde stupéfaction, je constatai que c'était une alliance de femme. Je rentrai aussitôt au salon. Je la présentai à ces dames et Mme Portal la reconnut immédiatement comme l'alliance qui lui avait été soustraite.

Le Gal NOEL.

Procès-Verbal de la Séance du Vendredi 22 Avril 1904

Présents autour de la Table :

En flèche à gauche : Le Général.

Puis venaient : Mlle Camille Ducange, la Présidente, Mlle M. Béraud, Mme Portal, M. Hanin, M. Valantin.

Personne dans le cabinet aux Matérialisations.

Verre n° 2.

On observe un silence... relatif.

Au bout de quelques minutes, Mme Portal s'endort.

A ce moment précis, Mlle M. Béraud se sent entrancée ; elle a sa connaissance ; mais elle ne peut ni bouger, ni parler.

La Présidente est prise d'un horrible malaise. Mme Portal se lève en disant :

« Je les vois. — Les voilà. »

A cet instant, la Présidente sent un petit oiseau qui se blottit contre son cou. Elle crie : « J'ai un oiseau dans le cou ». Mlle Marthe voyait parfaitement le petit oiseau, mais elle était comme changée en statue.

Elle vit alors un second petit oiseau arriver du côté de la porte et se diriger sur la Présidente.

Mme Portal, qui s'était avancée, le saisit au passage, pendant que l'autre s'envolait de dessus Mme la Générale et volait par la chambre. Tous les membres le virent passer devant la lumière rouge.

M. Valantin courut au médium et la saisit au moment où elle lâchait l'apport et tombait en arrière, en catalepsie. Le second petit oiseau se percha alors sur le bras du médium, où M. Valan-

tin le prit facilement. On déposa le médium par terre et on se rassit à la table, en demandant au Guide le second apport qui semblait avoir disparu. Au bout de quelques minutes, la catalepsie cessa, le médium se leva et vint chercher la Présidente. Elle la prit par la main en lui disant :

« Viens ! nous allons le chercher, fais allumer ».

Le général alluma le gaz et tous se mirent à chercher le premier apport. On finit par le découvrir, blotti dans un coin, et on le pourchassa. Enfin M. Valantin, après avoir confié le sien à la Présidente, fut assez heureux pour attraper le second oiseau.

Le Général alla à la villa chercher une cage et on constata que le Guide avait donné à son amie la Présidente deux ravissants petits bengalis de la plus petite taille : un bleu et gris, l'autre gris et rouge.

Les nouveaux membres étaient tellement excités qu'on fut obligé de renoncer à continuer la séance.

Nous soussignés déclarons sur l'honneur que ce récit est absolument conforme à la vérité.

CARMENCITA NOEL. MARTHE BÉRAUD. F. VALANTIN.
CH. HANIN. CAMILLE DUCANGE. Gal NOEL.

Nous soussignées déclarons sur l'honneur avoir fouillé et visité à ond Mme Portal, le 22 avril, dans la chambre de Madame la générale, avant le commencement de la séance, et être absolument certaines que les bengalis ne pouvaient être dissimulés sur elle.

CARMENCITA NOEL. MARTHE BÉRAUD.
CAMILLE DUCANGE.

Nous soussignées déclarons sur l'honneur avoir entendu Mlle Marthe Béraud endormie chez elle, *dans le commencement d'avril*, dire ces mots :

« Je t'apporterai des petits oiseaux de mon pays ».

D'après d'autres phrases dites auparavant, ces mots auraient été prononcés par B. B. incarné en Mlle Marthe Béraud.

CARMENCITA NOEL. Gal NOEL.

Note. — Les deux petits bengalis habitent maintenant une jolie cage, dans la chambre de Mme la Générale ; ils chantent et gazouillent toute la journée.

Procès-verbal de la séance du Lundi 2 Mai.

Verre n° 2

Présents : le Général, le Présidente, Mlle Marthe Béraud, Mlle Marie Béraud, Mme Portal, M. Ch. Hanin, M. Valantin.

Les membres entourèrent tous la table.

La Présidente les avertit que B. B. (incarné en Mlle Marthe B.) lui avait, la veille, fait la promesse suivante :

« Je te donnerai des fleurs que tu pourras garder ». Il avait aussi parlé d'oiseaux qu'on aurait si Mlle Marie parvenait à s'endormir.

Mme Portal et Mlle Marthe s'endormirent seules du sommeil médiumnique. Au bout de quelques minutes, Mlle Marie vit tomber du plafond une gerbe de fleurs blanches.

M. Hanin dit : Il y a quelque chose de blanc sur la table. La Présidente étendit la main et saisit, sur la table, un bouquet de roses blanches.

M. Hanin ayant observé : « B. B. ferait mieux de se montrer lui-même, » les roses semblèrent fondre et *disparurent* de la main de la Générale, à ce moment le Général vit descendre deux autres grappes de fleurs qui tombèrent à côté l'une de l'autre.

La Présidente les prit encore : elle demanda la lumière rouge et la lanterne ayant été descendue et apportée sur la table, on constata que la Présidente tenait une branche composée de deux superbes roses artificielles, et une jolie branche de glycine blanche, également artificielle. Quant au premier bouquet, disparu, elle dit pencher à le croire artificiel, aussi.

Quelques minutes après, on entendit gazouiller un oiseau ; on l'entendait courir sur le bois de la table, donner des coups de bec, et il semblait prendre plaisir à se faire entendre devant chaque membre. Mais subitement comme on parlait encore de matérialisation préférée à tout, cinq coups frappés brusquement sur la table annoncèrent la fin de la séance.

Les membres soussignés déclarent que ce procès-verbal est conforme à la vérité.

MARTHE BERAUD
MARY BERAUD
F. VALANTIN

CARMENCITA NOEL
AIMÉE PORTAL
Général NOEL
CH. HANIN.

Procès-Verbal du 2 mai.

Nous soussignées déclarons sur l'honneur que remontées dans la chambre de Madame la Générale, après la séance, dans le but de remettre nos manteaux et chapeaux, nous avons distinctement vu, dans cette chambre qui était à moitié éclairée, une grande forme blanche sur le seuil du cabinet de toilette de Madame la Générale. Cette forme était à 3 mètres environ de nous. Elle répondait exactement à la description que l'on nous a faite de l'Esprit guide B. B. Nous l'avons vu, il avait la figure dévoilée, et il a fait plusieurs gestes très distincts, entre autres celui d'envoyer des baisers.

En foi de quoi nous signons.

MARTHE BERAUD MARY BERAUD

AIMÉE PORTAL

Lecture et Transmission de la Pensée

Si le Spiritisme est une vérité, c'est-à-dire si nous entrons réellement en communication avec l'âme des morts, il faut bien admettre que c'est leur pensée qui nous parvient par le canal des médiums et que, par conséquent, le cerveau de ceux-ci soit le transmetteur qui nous met à même de recevoir leurs pensées. Cette faculté de percevoir directement la pensée sans le secours des sens a été bien étudiée par la *Société Anglaise de Recherches psychiques*, mais depuis longtemps on connaissait ce phénomène, comme le prouve l'article suivant que nous retrouvons dans un vieux recueil de journaux, daté de 1865.

L'auteur, Emile Deschamps, n'est pas le premier venu ; il s'est fait une place comme poète et auteur dramatique dans la pléiade romantique, et comme il fallait un certain courage à cette époque pour parler publiquement de ces phénomènes, nous pensons que son témoignage n'est pas supect ; nous croyons donc utile de reproduire en entier les réflexions dont il accompagne le récit des faits qui lui sont personnels. Voici :

« Si l'homme ne croyait que ce qu'il comprend, il ne croirait

ni à Dieu, ni à lui-même, ni aux astres qui roulent sur sa tête, ni à l'herbe qui pousse sous ses pieds.

« Miracles, prophéties, visions, fantômes, pronostics, pressentiments, coïncidences surnaturelles, etc, que faut-il penser de tout cela ?

« Les esprits forts s'en tirent avec deux mots : *mensonge* ou *hasard* ! C'est on ne peut plus commode. Les âmes superstitieuses s'en tirent ou plutôt ne s'en tirent pas. Je préfère de beaucoup ces âmes ci à ces esprits-là.

« En effet, il faut avoir de l'imagination pour qu'on puisse l'avoir malade ; tandis qu'il suffit d'être électeur et abonné à deux ou trois journaux industriels, pour en savoir aussi long et en croire aussi peu que Voltaire. Et puis, j'aime mieux la folie que la sottise, la superstition que l'incrédulité ; mais ce que je préfère à tout, c'est la vérité, la lumière, la raison ; je les cherche avec une foi vive et un cœur sincère ; j'examine toute chose, et j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris pour rien.

« Voyons ! Quoi ! le monde matériel et visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la *vie de l'âme*, qui tient déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères ! Pourquoi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel autre désir n'aurait-il pas la puissance de produire ou d'appeler certains événements, des bénédictions ou des catastrophes ? Pourquoi n'existerait-il pas des causes morales, comme il existe des causes physiques, dont on ne se rend pas compte ? Et pourquoi les *germes de toutes choses* ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans *la terre du cœur et de l'âme* pour éclore plus tard sous la forme palpable de faits ? Or, quand Dieu, en de rares circonstances, et pour quelques-uns de ses enfants, a daigné soulever un coin du voile éternel, et répandre sur leur front un rayon fugitif du flambeau de la prescience, gardons-nous de crier à l'absurde et de blasphémer ainsi la lumière et la vérité même (1)

(1) Le Spiritisme n'admet pas que Dieu agisse partialement envers tel ou tel de ses enfants. Si certains individus montrent des falcutés extraordinaires comme la prescience de l'avenir, c'est qu'ils ont développé, ici-bas ou dans des vies antérieurs, cette faculté qui appartient à tous les hommes, mais qui n'est apparente à l'heure actuelle que chez quelques uns (*Note de la rédaction.*)

« Voici une réflexion que j'ai faite souvent : Il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre.(1) Tous les jours, les baromètres nous disent le temps qu'il fera demain ; et l'homme ne pourrait point par un songe, une vision, un signe quelconque de la Providence, être averti quelquefois d'un événement futur, qui intéresse son âme, sa vie, son éternité future ? L'Esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère dont il peut ressentir les variations ? Enfin quelle que soit la lumière du merveilleux dans ce siècle trop positif, il y aurait encore du charme et de l'utilité à en retirer, si tous ceux qui en réfléchissent de faibles éclairs rapportaient à un foyer commun tous ces rayons divergents ; si chacun, après avoir consciencieusement interrogé ses souvenirs, rédigeait avec bonne foi, et déposait dans quelques archives, le procès-verbal circonstancié de ce qu'il a éprouvé, de ce qui lui est advenu de surnaturel et de miraculeux. Peut-être quelqu'un se trouverait un jour qui, analysant les symptômes et les événements, parviendrait à recomposer en partie une science perdue. En tout cas, il composerait un livre qui en vaudrait bien d'autres.(2)

« Quant à moi, je suis apparemment ce que l'on appelle un sujet, car j'ai eu de tout cela dans ma vie, si obscure d'ailleurs ; et je viens le premier déposer ici mon tribut, persuadé que cette vue intérieure a toujours une sorte d'intérêt. Tout le petit merveilleux que je vous donne, lecteurs, s'est vérifié dans ma vie réelle ; depuis que je sais lire, tout ce qui m'arrive de surnaturel, je le consigne sur le papier. Ce sont des mémoires d'un singulier genre...

« Dans le mois de février de 1846, je voyageais en France ; arrivé dans une riche et grande ville, j'allai me promener devant les beaux magasins dont elle abonde. La pluie vint à tomber, je m'abritai dans

---

(1) On se souvient qu'à la Martinique, quelques jours avant la terrible catastrophe qui anéantit St-Pierre, tous les animaux : oiseaux, insectes, serpents, s'étaient enfuis de la montagne maudite, alors que les hommes, inconscients du danger, ont été surpris par la violence du fléau qui les a détruits. (N. d. l. r.)

(2) Ce que souhaitait Emile Deschamps a été réalisé par la *Société Anglaise de Recherches psychiques* qui a réuni dans ses archives le plus précieux et le plus authentique trésor d'observations psychiques qui ait jamais existé. (N. d. l r)

une élégante galerie : tout à coup, me voilà immobile ; mes yeux ne pouvaient se détacher de la figure d'une jolie fille, toute seule derrière un étalage de petit bijoux. Cette jeune fille était fort belle, mais ce n'était point sa beauté qui m'enchaînait là. Je ne sais quel intérêt mystérieux, quel lien inexplicable dominait et prenait tout mon être. C'était une sympathie subite et profonde, dégagée de tout alliage sensuel, mais d'une force irrésistible, comme l'inconnu en toute chose.

Je fus poussé comme une machine dans la boutique par une puissance surnaturelle. Je marchandai quelques petits objets que je voyais en disant : Merci, mademoiselle Sara. La jeune fille me regarda d'un air un peu surpris. — Cela vous étonne, repris-je, qu'un étranger sache votre nom, un de vos petits noms ; mais si vous vouliez bien penser attentivement á tous vos noms, je vais vous les dire sans hésiter. Y pensez-vous ? —Oui, monsieur, répondit-elle à demi-riante et à demi-tremblante. — Eh bien, continuai-je, en la regardant fixement au front, vous vous nommez Sara, Adèle, Benjamine N... — C'est vrai, répliqua-t-elle ; et après quelques secondes de stupeur, elle se mit à rire tout à fait, et je vis qu'elle pensait que j'avais eu des informations dans le voisinage, ce dont je m'amusai. Mais moi, qui savais bien que je n'en savais pas un mot, je fus effrayé de cette divination instantanée.

« Le lendemain et bien des lendemains, je courus à la jolie boutique ; ma divination se renouvelait à tout moment. Je la priais de penser à quelque chose, sans me le dire, et presque aussitôt je lisais sur son front cette pensée inexpliquée. Je la priais d'écrire quelques mots avec un crayon en me les cachant, et après l'avoir regardée une minute, j'écrivais de mon côté les mêmes mots dans le même ordre. Je lisais dans sa pensée comme dans un livre ouvert, et elle ne lisait pas dans la mienne ; voilà ma supériorité ; mais elle m'imposait ses idées et ses émotions. Qu'elle pensât sérieusement à cet objet ; qu'elle répétât en elle-même les mots de cet écrit, et soudain je devinais tout. Le mystère était entre son cerveau et le mien, non entre mes facultés d'intuition et les choses matérielles. Quoi qu'il en soit, il s'était établi entre nous deux un rapport d'autant plus intime qu'il était plus pur ».

Le fait de divination du nom de cette jeune fille est analogue à celui rapporté par M. Delanne dans le livre du Congrès Spirite.

Notre directeur raconte qu'un de ses amis, M. Touzard, en tournée d'inspection du comice agricole, trouva un jour, sur la lande, un jeune pâtre auquel il demanda son nom. Celui-ci s'obstinait à ne pas répondre. Tout à coup, M. Touzard lui dit : Tu t'appelles Joseph Lemanidec ! C'est vrai, finit par avouer l'enfant. Il y avait eu lecture de pensée. Emile Deschamps signale bien la différence entre la lecture de pensée et sa transmission. Il faut que la jeune fille pense les mots qu'elle a écrits sur le papier pour que M. Deschamps puisse en avoir connaissance. Dans ce cas, c'est à la transmission de la pensée qu'il faut attribuer le phénomène. Voici maintenant des épisodes où la télépathie et l'extériorisation de la pensée ont joué chacun son rôle :

« Une nuit, j'entendis dans mon oreille une voix forte qui me criait : Sara est malade, très-malade ! Je cours chez elle ; un médecin la veillait et attendait une crise. La veille au soir, Sara était rentrée avec une fièvre ardente ; le délire avait duré toute la nuit. Le médecin me prit à part et me fit entendre qu'il craignait beaucoup. De cette pièce je voyais en plein le front de Sara, et mon intuition l'emportant sur mon inquiétude même : Docteur, lui dis-je tout bas, voulez-vous savoir de quelles images son fiévreux sommeil est occupé ? Elle se croit en ce moment au Grand-Opéra de Paris, où elle n'est jamais allée, et une danseuse coupe, parmi d'autres herbes, une plante de ciguë, et la lui jette en criant : c'est pour toi. Le médecin me crut en délire. Quelques minutes après, la malade s'éveilla lourdement, et ses premières paroles furent : « Oh ! que c'est beau l'Opéra ! mais pourquoi donc cette ciguë que me jette cette belle nymphe ? » Le médecin resta stupéfait. Une potion où il entrait de la ciguë fut administrée à Sara qui se trouva guérie en quelques jours ».

Il est curieux de constater dans ce dernier cas que l'idée de la ciguë qui devait entrer dans le médicament destiné à soulager le sujet, se soit trouvée associée à l'hallucination de l'Opéra. C'est un cas, parmi tant d'autres, de cette faculté de se guérir, qui se trouve si souvent dans le somnambulisme et que M. Myers attribue à cette partie cachée de nous-même à laquelle il a donné le nom de conscience subliminale. Comment M. Emile Deschamps percevait-il la pensée de la malade ? Voyait-il les mêmes tableaux qu'elle ? L'hallucination visuelle et auditive, dans ce cas, se serait trans-

de la malade au voyant, ou bien portée pénétrait-il dans l'intimité de la pensée de Sara ? Les circonstances du récit ne permettent pas de tirer une conclusion précise. Quoi qu'il en soit, on constate que ces phénomènes étaient déjà connus et étudiés, bien avant que les savants contemporains aient porté leur attention de ce côté.

BECKER.

Controverse

De la croyance aux anges et aux Esprits

(*Suite et fin*) (1).

Le neuvième et dernier chœur porte cette simple dénomination : les anges. Il clôt la hiérarchie céleste et comprend les ministres ordinaires de la volonté de Dieu. Ces auxiliaires, modestes par le rang effacé qu'ils occupent, remplissent cependant de hautes et délicates fonctions : ils ont charge d'âmes et président aux destinées des habitants de notre monde. Non seulement un ange est préposé à la garde de chaque homme, mais l'Eglise, les royaumes, les diocèses, les paroisses ont aussi leurs anges tutélaires.

On peut s'étonner de voir des créatures qui accomplissent une mission si importante appartenir au plus humble échelon séraphique. Pourquoi nous les représenter comme inférieures aux Trônes et aux Dominations ; comment croire à la prépondérance du rôle que s'attribue volontiers l'Eglise, si ses protecteurs spirituels, si les conseils de ses diocèses et les arbitres de ses paroisses restent subordonnés aux Vertus, chargées, comme nous l'avons vu, d'assurer le bon fonctionnement de la foudre, ou de former les orages et les tempêtes ?

Etablir un ordre de dépendance entre un guide du christianisme et le conducteur des vents constitue, pour le sacerdoce, un trait de noire ingratitude, et pour Dieu un acte de partialité, ce qui est inadmissible.

Il faut donc se résoudre à voir dans le rang assigné à chaque chœur un classement arbitraire, opinion peu propre à confirmer l'infaillibilité des doctrines dogmatiques, ou bien se résigner

(1). Voir les deux derniers numéros de la Revue.

à un aveu plutôt pénible : celui d'avoir copié les religions antiques.

Avec une majestueuse assurance, l'Eglise affirme la révélation directe de ses enseignements, mais elle se garde bien, et pour cause, d'en donner la moindre preuve. Elle oublie volontairement que les croyances dérivées de traditions antérieures ont le caractère de formation mixte. En général, dit Emile Burnouf, (1) « elles ont un dogme principal pour fondement comme les religions simples ; autour de ce dogme se sont agglomérés des éléments étrangers qui ont fait corps avec lui et lui ont constitué parfois une mythologie. Voici des exemples :

« Le dogme hébraïque était primitivement sémitique pur, identique dans son fond avec celui des Assyriens. Ce dogme avait pour base la personnalité divine, désignée d'abord par le nom au singulier *El* ou au pluriel *Elohîm*, et ensuite par le nom de Jéhovah. Ce dernier nom ne paraît pas antérieur, chez les Hébreux, à leur séjour en Egypte. Durant leur captivité de soixante-dix ans et leur contact avec le monde zoroastrien, ils connurent les anges et les admirent dans leur panthéon. Il se forma ainsi, dans la nouvelle religion hébraïque, une conception du monde surnaturel, bien différente de la conception primitive. En même temps, le clergé juif modela sa constitution d'après celle du clergé mazdéen. La divergence fut assez petite pour que Daniel, le prophète, ait pu recevoir le titre et la fonction de Rab-mag, grand rabbin des prêtres de Zoroastre, des mages. »

Faire partie du clergé perse tout en restant prophète de Jéovah indique, en effet, un fond commun dans les croyances dogmatiques. Mais, comment se fit ce rapprochement, quelle est la part des emprunts faits par une religion à la religion similaire ? Si l'on examine certains points de doctrine, comme par exemple la Résurrection et le Jugement dernier, on constate que, de nos jours, ils sont admis par le Judaïsme, le Christianisme et l'Islamisme. Nul ne contestera la postériorité de ces deux dernières religions sur celle de Zoroastre ; or, nous démontre un auteur, (2) celle-ci ne peut leur avoir emprunté ces doctrines, « puisque d'après le témoignage de l'*Avesta* lui-même et des auteurs grecs ensuite, ces doctrines étaient ensei-

(1) Préface de *Le Mazdéisme*, l'Avesta, Chamuel, Paris.

(2) G. de Lafont, *Le Mazdéisme*. p. 233.

gnées chez les Mazdéens plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Resterait donc la religion juive ; et nous savons que, lors de la captivité de Babylone, le peuple juif fut mis en contact avec les Mazdéens. La question est donc de savoir de quel côté vient l'emprunt. Le doute ne saurait être permis à cet égard. Nous ne trouvons aucune trace, dans les écrivains Juifs antérieurs à la captivité de Babylone, d'aucune doctrine touchant l'immortalité de l'âme, de la résurrection, de l'existence temporaire du mal, de la destinée de l'âme après la mort, de l'efficacité des bonnes œuvres pour le salut, du Jugement dernier, alors que ces doctrines sont exposées et développées avec une parfaite clarté dans l'*Avesta*.

« Ce n'est que dans les écrits juifs postérieurs à la captivité que nous voyons ces doctrines apparaître, et encore y sont-elles enveloppées d'une grande obscurité. Cela est si vrai, que les Saducéens, secte qui méprisait les traditions et s'en tenait uniquement aux croyances contenues dans la Bible, prétendaient, et avec juste raison, que la doctrine de la Résurrection ne se trouvant pas dans ce livre, ils ne devaient pas accepter cette croyance. Ce fait nous est mentionné par l'évangéliste Luc, dans son évangile (chap. 20, vers. 27). Comment admettre dans ce cas que l'emprunt de ces doctrines ait été fait par les Mazdéens ? Tout nous démontre, au contraire, que ces doctrines leur sont propres, car elles forment la base de leur système religieux, tandis que certaines sont en opposition absolue avec l'esprit sémitique. Et c'est ce qui explique pourquoi elles sont si clairement exprimées et si minutieusement developpées dans les livres mazdéens, si confuses et si obscures dans les livres juifs. »

La théorie des anges gardiens n'est donc pas nouvelle, puisqu'on la retrouve chez les Perses et chez les Chaldéens. Cependant, il faut relater l'innovation d'un saint Docteur. Elle explique le choix de leurs protégés par les guides spirituels. On pouvait, en effet, se demander quelle règle présidait à cette adoption, comment s'établissaient les rapports entre les hommes et leurs célestes protecteurs. Grâce à Origène, (1) cette lacune fut comblée : les anges, dans le ciel, *tirent au sort* pour décider de quelle nation ou de quelle province chacun d'eux prendra soin, ou de quelle personne il sera le gardien....

(1) Orig. Homil. XXIII, in lib, *Jes. Nave.*

Les anges s'en remettant au hasard pour guider la destinée d'un homme !... Il n'y a qu'un cerveau orthodoxe pour faire de pareilles trouvailles !

Après avoir énuméré les diverses catégories de « purs esprits », il nous reste à présenter leurs adversaires les démons.

Pour les auteurs ecclésiastiques, pour les chrétiens doués d'une foi robuste, pour les vieilles femmes et les jeunes enfants, les démons sont des anges déchus de leur ancienne splendeur. Réunis dans l'enfer ou dispersés dans le monde (l'emplacement n'est pas très bien fixé par l'Eglise), il sont animés de haine contre Dieu et d'envie contre nous. Sous l'empire de ces deux sentiments, ils emploient, pour nous perdre et nous faire tomber avec eux dans l'enfer, deux moyens que Dieu permet : 1° les tentations ; 2° les obsessions ou possessions.

Disons tout de suite que les progrès de la thérapeutique moderne : isolement, suggestion, gymnastique mentale, hygiène générale, etc., ont radicalement privé les démons du deuxième moyen. Les effets de ce traitement sont tellement puissants et le nombre des possédés si rares, qu'aucun exorcisme extraordinaire (1) ne peut plus être fait aujourd'hui sans la permission *expresse* de l'évêque du diocèse... Certaines opérations de ce genre restées sans résultat, le doux scepticisme contemporain pour les manifestations diaboliques, et surtout les indiscrètes enquêtes scientifiques conseillent au clergé une réserve prudente. Il cherche donc à diminuer les risques désagréables de méprises, et à empêcher autant que possible de prendre pour des possédés des exaltés ou des malades.

D'où provient cette animosité des démons envers les habitants de notre terre ? Plusieurs légendes nous l'apprennent. Présentées avec une assurance toute religieuse, elles n'en sont pas moins combattues par la critique moderne et aussi, faut-il l'avouer, par des théologiens éminents.

Voici l'une d'entre elles :

Relatant la chûte des anges, un pieux éducateur de la jeunesse (2) dit : « Un d'eux, *Lucifer*, ainsi nommé parce qu'il était le plus beau, le plus parfait et le plus glorieux de tous, ébloui des qualités bril-

(1) Pour le distinguer de l'exorcisme ordinaire qui a lieu dans la cérémonie du baptême.

(2) Guillois, *Explication du catéchisme*, tome 1, p. 167.

lantes dont il était doué, se complut en lui même. Il oublia que tout ce qu'il avait, il le tenait de Dieu, et le rang où Dieu l'avait placé ne lui suffit plus : « Je monterai plus haut, dit il dans son fol orgueil, j'établirai mon trône au-dessus des autres et je serai semblable au Très Haut. » Ceux qui partageaient ses sentiments accueillirent ces paroles (1) par *un murmure d'approbation*.

« Bientôt des millions d'anges prirent part à sa révolte; et par un aveuglement monstrueux, ils préférèrent la domination de ce chef insensé au doux empire que le Créateur exerçait sur eux. Il y eut alors, dit l'Ecriture, un grand combat dans le ciel, l'archange Michel, plein de feu pour les intérêts de son maître, fit retentir toute l'étendue des cieux de ce cri de ralliement : *qui est semblable à Dieu* ! (2) Aussitôt une multitude d'anges, répondant à cet appel, se joignirent à lui pour attaquer les rebelles, ces derniers furent vaincus malgré leur résistance, et leur place ne se trouve plus dans le ciel. Dieu les dépouilla des dons gratuits dont il les avait ornés et les condamna à l'enfer ».

On dirait un récit vécu, tellement sont précis les moindres détails. Seule, l'inspiration d'en haut peut guider une pareille narration ! On suit de l'œil Lucifer dans ses mouvements de révolte, l'oreille perçoit le fameux *murmure d'approbation*, enfin, l'imagination aidant (oh ! combien), on assiste aux dispositions du combat, et, frémissant d'un saint enthousiasme, l'esprit se surprend à répéter le cri de ralliement...

Mais on ne saurait penser à tout. Les auteurs de cette merveilleuse épopée n'ont pas songé que de belles âmes, saisies d'admiration pour les défenseurs de la bonne cause, aimeraient à relire le récit de leurs exploits. Leur stupéfaction dut être profonde en voyant que les paroles, mises dans la bouche de Lucifer, ont été prononcées, non par cet ange et longtemps avant la création de l'homme, mais bien par le roi de Babylone qui tenait les Juifs en

(1) Cette phrase est extraite du mandement de Mgr Gousset, cardinal archevèque de Reims, pour le carême de 1866. Cité par Allan Kardec *Le ciel et l'enfer*, p. 134.

(2) C'est la traduction du mot hébreu *Michael* (M K L). Il est au moins bizarre que l'un des membres d'une hiérarchie inférieure ait choisi son propre nom pour exprimer son mécontentement et rallier ses partisans, pris dans toutes les hiérarchies.

captivité. (Isaïe, XIV, 11 et suiv.). De plus, la description du combat n'est qu'une vision racontée par l'auteur de l'Apocalypse (chap. XII).

Enfin, si l'on compare cette même vision, peu banale certes ! avec les narrations similaires des religions antiques, on peut se rendre compte que la lutte allégorique des deux principes du bien et du mal avait été décrite fort longtemps avant l'apparition du christianisme.

Mais alors, en quoi consiste précisément le péché des anges ? A cette question, un prélat (1) répond : « C'est ce qu'il faut nous résoudre à ignorer. Les Scotistes ont *inventé* à ce sujet un récit plein de poésie et qui frappe vivement l'imagination. Dieu aurait révélé aux anges le dessein qu'il avait formé d'unir un jour hypostatiquement la nature divine à la nature humaine, et il aurait proposé d'avance à leur adoration cet homme en qui devait résider la plénitude de la divinité. Les anges se seraient divisés à ce sujet. Les uns, entrant dans les desseins de Dieu, auraient adoré le Sauveur du monde ; les autres, égarés par l'orgueil, n'auraient voulu voir dans l'Homme-Dieu que la nature humaine, inférieure à leur propre nature, et lui auraient refusé leurs hommages. Ce récit *merveilleux* n'a rien qui contredise les enseignements de la foi ; il a de plus le mérite de se prêter admirablement aux développements oratoires ; mais, *comme il ne repose, ni sur l'Ecriture, ni sur la Tradition, nous ne pouvons admettre sa valeur théologique* ».

Voilà une négation absolue du démon ! Par qui est prononcée cette parole si grave ? Par un prince de l'Eglise, camérier secret du pape Léon XIII...

La première légende, qu'il passe dédaigneusement sous silence, n'est que le pâle reflet d'antiques doctrines, et, en raison de grossières interpolations, ne mérite aucune attention. La seconde, d'un caractère beaucoup plus sérieux est l'œuvre d'un adversaire de saint Thomas d'Aquin, que ses partisans *ont inventée* ...

Au point de vue théologique, une œuvre d'imagination ne se discute pas. Toutes les subtilités de la dialectique religieuse ne pourront présenter un argument ou un récit mensonger comme une preuve historique, scientifique ou doctrinale. Une religion qui

(1) Mgr de Kernaéret, *Les Origines*, p. 118, Paris, Palmé, 1870.

rend un culte à l'Esprit de vérité doit s'abstenir du mensonge. Affirme-t-elle détenir la lumière, ce n'est pas pour la mettre hypocritement sous le boisseau, sous prétexte d'en adoucir le trop vif éclat. Jésus a stigmatisé le procédé. Vous gémissez sur le manque de foi, ô ministres du Seigneur ! Vous reprochez aux hommes de négliger « l'enseignement positif » de l'Ecriture, eh bien ! examinons cette soi-disant révélation. Qu'y trouvons-nous ? Un Dieu féroce, cruel, implacable.

Non seulement Jéhovah ne pardonne pas aux coupables, mais il frappe même des innocents. Avant la sortie des Hébreux d'Egypte, il leur ordonne de voler les vases d'or et d'argent, puis, il fait mourir tous les nouveau-nés des Egyptiens (*Exode*, XI, 5, 6, 7 ; XII, 12, 29), et il ajoute : « Ce jour-là vous sera un monument éternel et vous le célébrerez de race en race, comme une fête solennelle du Seigneur (XII, 14). »

Il fait périr l'armée entière du Pharaon et accepte les cantiques d'actions de grâce que lui adressent à ce sujet les enfants d'Israël (*Exod.* XIV, 24 ; XV, 1).

Jéhovah permet la destruction des peuples qui défendent leur pays contre l'invasion des Hébreux (*Exode* XVII, 13 ; *Nomb.* XXI, 3, 24, 35). Le prophète Balaam annonce que le peuple israélite ne se reposera point jusqu'à ce qu'il dévore sa proie et qu'*il boive le sang de ceux qu'il aura tués* (*Nomb.* XXIII, 24)

Le Dieu de Moïse ne paraît guère plus tendre pour son peuple ; celui-ci ayant adoré le veau d'or, le Seigneur d'Israël dit aux enfants de Lévi : « que chaque homme mette son épée à son côté, passez et repassez au travers du camp d'une porte à l'autre, et que *chacun tue son frère, son ami, et celui qui lui est le plus proche* (*Exode* XXXII, 28).

Mais c'est une théogonie de cannibales, cela !!

Dans une autre circonstance, les Hébreux ayant murmuré, Jéhovah les condamne, à partir de l'âge de vingt ans, à mourir dans le désert (*Nomb.* XIV, 29). Après la sédition de Coré, Dieu fait mourir par le feu *quatorze mille sept cents hommes* (*Nomb.* XVI, 49).

Voilà bien le Dieu de bonté !

Quiconque tue en sacrifice un bœuf, une brebis ou une chèvre consacrés au Seigneur « périra du milieu de son peuple (*Lévit.* XVII, 3, 4). Il en sera de même pour celui qui mangera du sang (*Lévit.*

XVIII, 14). Si quelqu'un se rend coupable d'impiété, d'idolâtrie ou de profanation, il sera puni de mort (*Lévit.* XIX, 5 à 8 ; XX; XXIV. 14. 16).

Il n'admet pas le pardon des injures ; la peine du talion est ordonnée : fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent (*Lévit.* XXIV, 17, 22).

Certaines peuplades d'Amérique professent le même code de vengeance !

Enfin, si son peuple ne veut pas l'écouter, le doux Jéovah le punira, JUSQU'A LE RÉDUIRE A MANGER LA CHAIR DE SES FILS ET DE SES FILLES (*Lévit.* XXVI, 29).

Le voilà bien l'enseignement positif !! Et comme l'on comprend le suprême dédain de Jéovah pour Moïse qui, lui ayant demandé à contempler sa face, ne put voir que la partie postérieure de son auguste personne (*Exod.* XXXIII, 23).

Que peuvent être les célestes messagers d'une divinité aussi sanguinaire, sinon l'image parfaite de leur maître ? Et cependant les commentateurs des anges nous les présentent comme la personnification absolue de la douceur et de la miséricorde. Cette anomalie s'explique si l'on remonte aux sources d'où proviennent ces traditions. Longtemps avant l'apparition du Pentateuque, les peuples védique et perse avaient déjà formulé l'unité de l'Être suprême, la doctrine de la chûte et de la rédemption, celle des bons et mauvais anges, la théorie des incarnations, si amplement développée dans l'Inde, l'immortalité de l'âme, etc. (1). Moïse, au contraire, fait de Jéovah le Dieu particulier, national des Hébreux, tyran redoutable dont les messagers exécutent les terribles sentences. Plus tard, par leur contact avec des nations étrangères, les Israélites modifient leurs conceptions primitives tout en conservant jalousement leur Dieu personnel. De là, certains contrastes bizarres, incohérents : le peuple juif s'affaiblit dans sa foi, néanmoins il reçoit des secours d'en haut : cinq anges, montés sur des chevaux couverts de harnais d'or (2) descendirent du ciel et tuèrent à

(1) Voir *Le Buddhisme*, *Le Mazdéisme*, ouv. cités, et Emile Burnouf dans son ouvrage *Science des religions*.

(2) Mgr Bourquard *La Bible illustrée*, p. 118. Benziger, Suisse, 1899. Comme cette description brillante dénote bien l'esprit oriental et la provenance de la légende.

l'ennemi 20.000 hommes à pied et 6.000 cavaliers. Enfin, l'hypocrisie et l'incrédulité s'étendant de plus en plus, le Seigneur, au lieu de punir son peuple comme par le passé, lui envoie au contraire des anges annoncer la venue d'un sauveur *de tous les hommes*.

Ces histoires fabuleuses ont pu satisfaire nos pères, elles ne sauraient convenir aux aspirations nouvelles. Ces multiples créations mystiques occupant une place à part dans l'Univers, Séraphins favorisés mais stationnaires, Chérubins sans rôle défini, Trônes ou Dominations dont l'occupation consiste à faire entendre d'interminables cantiques, catégories diverses, innombrables séries d'anges se tenant debout ou prosternés devant le Très-Haut, tout ce panthéon mythologique répugne à la raison. L'hypothèse angélique fait plus encore, elle accuse la Divinité d'incohérence, de caprice et de partialité. Par l'intervalle infranchissable laissé entre l'homme et les créatures célestes, hiatus infini qui, d'après le dogme, ne saurait être comblé, cette croyance théologique enlève à la création l'unité grandiose des lois divines, la remplaçant par une étroite conception humaine.

Au contraire, le Spiritisme nous fait entrevoir un idéal de justice bien supérieur à celui des légendes chrétiennes. Pour lui, les démons ne sont que des âmes arriérées, alourdies jusqu'ici par les vices de notre humanité ou ceux de mondes encore inférieurs ; les anges les plus radieux sont ces mêmes âmes épurées par de longues luttes pour le bien, dématérialisées et poursuivant sans cesse leur marche ascendante, et, entre ces deux points extrêmes, la multitude des âmes parvenues aux divers degrés de l'échelle progressive.

La doctrine des Esprits nous démontre et nous prouve la solidarité entre le monde spirituel et le monde corporel, la justice absolue dans les diverses positions occupées, et enfin, l'unité, l'harmonie, le but grandiose de la création.

Feinte ou sincère, l'indignation du clergé contre le spiritisme n'arrêtera pas sa marche ; qu'il le veuille ou qu'il s'y oppose, tôt ou tard il reconnaîtra la vérité de ses enseignements. Ses dénégations ne servent à rien, la loi du progrès est inéluctable, l'éternité infinie.

LUSSŒR.

Un fait étrange

Il est environ 7 h. 1|2 du matin.

Je suis encore au lit. Je suis éveillé — à ce qu'il me semble encore aujourd'hui — depuis quelques instants.

Je veux prendre connaissance d'une lettre qui vient de me parvenir. Elle est assez volumineuse.

Enveloppe blanche du format voulu pour recevoir du papier de la dimension dite commerciale. Je l'ouvre en déchirant cette enveloppe et je déplie d'abord une feuille simple, imprimée, puis une autre feuille mais double, imprimée également, mais portant en tête, comme, semble-t-il, recommandation de lire jusqu'au bout, le mot *Verso* écrit à la main.

Je lis une ou deux lignes. Il s'agit de contribuer à faire le nécessaire pour éviter à un écrivain sans ressources le désagrément d'une contrainte par corps après prison subie, pour non paiement de l'amende qui, en outre de la prison, lui a été infligée.

La lecture devant être longue, le temps sombre, je prends mon lorgnon, j'allume ma lampe à gaz ; puis je veux reprendre et lire ma lettre. Où donc est-elle ? Je secoue inutilement, minutieusement et longuement draps et couvertures. Rien. Absolument rien, ni lettre, ni enveloppe.

Puis dépité, j'arrive à me poser des questions auxquelles j'étais tout à fait à même de répondre : Comment donc cette lettre m'était-elle parvenue ? On n'a pas sonné ; je n'ai donc pas eu à me lever pour aller la recevoir. Personne n'a pu me l'apporter puisque je suis seul chez moi. Seule ma clef permettrait d'entrer ici ; or, ma clef, la voici.

Donc, j'ai décacheté une lettre imaginaire, j'ai pris partiellement connaissance d'une lettre qui n'existait pas ; et si je dois constater que j'ai eu une hallucination, il est, pour moi, bien certain que je me trouvais alors dans un état que je ne saurais qualifier, mais qui me semble encore avoir été un état de veille plutôt qu'un état de sommeil.

Je dois dire encore que les détails matériels de l'enveloppe et des feuilles qu'elle contenait me sont encore aussi présents que si tous ces faits avaient eu de la réalité.

Et ce dernier point ajoute, pour moi, à l'étrangeté du phénomène, car je rêve assez peu d'ordinaire ; mes rêves sont d'une remarquable absurdité, d'une parfaite incohérence et quelques efforts que j'aie faits souvent pour en conserver le souvenir, toujours ils ont été vains ; et peu de minutes après le réveil ma mémoire a perdu tout ce que je lui avais demandé de conserver.

HUBERT BONCHAMP. (1)

C'est dans les premiers jours du présent mois de mai 1904 que m'est arrivée cette... aventure.

Aucun fait du genre de celui dont la lettre m'entretenait (!!) ne m'avait occupé l'esprit depuis des années.

Influence des Esprits désincarnés sur les incarnés

Incarnation de l'Esprit dans la matière

Marseille, le 5 Avril 1904.

Mon cher Gabriel,

Je vous envoie le récit d'une vision que j'ai eue il y a quelque temps.

J'étais en villégiature chez de bons amis, M. et Mme F. P......, qui habitent leur superbe château aux environs de Marseille.

Dans mes promenades quotidiennes à travers cette magnifique propriété, un matin je passais devant un monticule. Je m'arrêtai ; l'aspect en était attrayant

Couvert d'une herbe drue et verte, émaillée de fleurs de toutes nuances, il était ombragé par des arbres séculaires. Tout invitait au repos.

Je grimpai. Protégé par les puissantes ramures contre les rayons d'un soleil de Juillet, je m'assis et je rêvai.. .

(1) Nous pensons que le phénomène relaté par notre correspondant est celui auquel on a donné le nom d'hallucinations hypnopompiques, c'est-à-dire celles qui se produisent au moment où le réveil n'est pas encore parfait. Elles sont semblables aux hallucinations hypnogogiques, qui ont lieu avant de s'endormir. Elles illustrent la théorie de la création de la pensée et sont caractérisées par leur intensité et le souvenir qui en reste très présent à l'esprit.

Le panorama qui se déroulait devant moi, magnifique sous la lumière matinale projetant des ombres variées sur les collines, les unes nues, les autres boisées ; les vastes prairies parsemées de maisonnettes et d'arbres fruitiers ; le son cristallin d'un ruisseau dont l'eau limpide coulait à mes pieds ; la solitude et le calme profonds, troublés seulement de temps en temps par les clochettes des troupeaux, tout cela procurait à mon esprit une douce rêverie pleine de charme.

C'est alors que la pensée se transporte dans les régions supérieures et nous ramène à Dieu, trop souvent oublié, hélas ! dans les tracas de la vie journalière et les bruits de la ville. Non ! me disais-je, Dieu n'est pas là où l'esprit occupé sans cesse d'affaires matérielles, d'obligations imposées par la société, n'a ni le temps, ni *le vouloir*, de s'élever au-dessus du terre-à-terre.....

Et, peu à peu, je sentis s'engourdir mon âme... Alors j'eus une vision.

Je vis d'abord indistinctement des formes s'agiter autour de moi dans tous les sens, voltiger dans l'air. Je crus un instant à une affection de ma vue ; mais, progressivement, elles se dessinèrent plus clairement.

Je les vis prendre un corps, une apparence humaine. Il y en avait en bas frisant la terre, un peu plus haut et plus haut encore. Toutes paraissaient se livrer à un travail absorbant, mais encore inexplicable pour moi.

Je voyais des Esprits dont le fluide sombre et grossier montrait leur infériorité. Leurs pensées mauvaises les retenaient à la Terre. Je les vis s'attacher à des incarnés et leur inspirer de mauvais sentiments. Ils s'en éloignaient un instant, laissant leur sinistre influence produire l'effet désiré, et revenir bientôt poursuivre leur œuvre néfaste dans le cerveau de ces malheureux trop faibles pour résister à ces inspirations malsaines, d'autant plus dangereuses que ces Esprits poussaient leurs victimes à l'exaltation de leurs passions.

D'autres Esprits, de la même catégorie, produisaient, chez d'autres incarnés, de vives douleurs en agissant sur le système nerveux au moyen des fluides *semi-matériels* saturant le périsprit de tout Esprit inférieur.

D'autres, plus mauvais encore, faisaient commettre à d'autres

incarnés des contorsions auxquelles ils ne pouvaient se soustraire, et leur suggérer des paroles hors de sens et ordurières.

D'autres, et c'étaient les plus redoutables, agissaient en même temps sur le moral et sur le physique ; actionnant par leur fluide et leur volonté ils se rendaient les *maîtres absolus* de l'homme qui devenait ainsi leur esclave, et sans aucun pouvoir de résistance.

J'avais donc devant le yeux les trois genres d'état où passent les incarnés qui, soit comme épreuve, réparation ou expiation doivent subir pour des fautes antérieures — ou présentes, s'ils donnent prise, — l'inflence des mauvais Esprits. C'est en même temps un moyen d'avancement pour l'Esprit incarné ; car la souffrance, supportée dignement, est un degré de plus franchi vers un état meilleur.

Je venais, ainsi, d'assister au travail de *l'obsession*, de *la fascination* et de *la subjugation*.

Une différence sensible existe entre l'obsession simple et la fascination. On comprend que les Esprits qui produisent ces deux effets doivent différer de caractère. Dans la première, l'Esprit n'est qu'importun par sa ténacité. Dans la seconde, c'est autre chose ; pour atteindre le but qu'il se propose, il faut un Esprit adroit, rusé et profondément hypocrite ; car il ne peut agir que sous ce masque.

Quant à la *subjugation*, l'incarné qui la subit ne s'appartient plus ; il n'est qu'une machine qui ne peut se mouvoir et parler que sous l'impulsion de l'Esprit qui a complètement annulé chez sa victime la volonté et la raison. Aussi est-ce le genre d'obsession le plus difficile à guérir ; car l'on a à vaincre l'obstination d'un Esprit de la pire espèce qui ne laisse pas facilement échapper sa proie et, ensuite, la difficulté où l'on se trouve de faire comprendre son état à un être qui *ne peut* raisonner. Toutefois, avec la douceur, beaucoup de persévérance et de tact, l'on arrive à éloigner l'Esprit. Alors, la guérison complète devient l'œuvre du magnétiseur qui doit opérer sur le système nerveux et le cerveau, atrophiés par l'influence de fluides morbides.

Ah ! combien de malheureux vont peupler les asiles d'aliénés — où, alors, ils deviennent réellement fous — parce que la Faculté, qui n'y comprend rien, les a déclarés *insensés inguérissables*.

Le jour où les docteurs voudront bien ne *plus* s'occuper que du corps, et comprendront enfin que ce n'est pas l'enveloppe charnelle qui constitue l'individualité de l'homme, mais un principe spirituel, intelligent, chargé d'actionner la matière et dont, par conséquent, il y a lieu de s'occuper — beaucoup de maladies organiques étant la conséquence de troubles moraux —, oh ! alors, que de guérisons, jugées impossibles parce que la cause échappe, s'affirmeront-elles de plus en plus par le traitement simultané de l'Esprit et du corps. Les maisons d'aliénés ne deviendront que des asiles pour les déséquilibrés *naturels*, et les hôpitaux ne recevront que les malades indigents ne pouvant soigner chez eux leur fluxion de poitrine, ou leurs membres cassés.

Que Messieurs les Docteurs n'oublient donc pas que l'Esprit (âme) et le corps sont solidaires, et que lorsque l'un va mal, l'autre ne va pas bien. Il faut, par conséquent, traiter les deux. Il faut que le malade, en présence du médecin, se comporte comme le pénitent devant le confesseur : qu'il lui ouvre son âme comme il lui confie son corps, et le praticien, éclairé par ces confidences, pourra agir en connaissance de cause.

Beaucoup de médecins, depuis quelques temps, s'étant affranchis des entraves de l'orgueil — conséquence presque inévitable de la science — et de l'enlisement par la routine ont voulu, en chercheurs consciencieux, demander au spiritisme la clef des mystères contre lesquels leur savoir venait sans cesse se briser ; et ils ont trouvé.

Gloire soit rendue à leur persévérance et à leur bonne foi !

En consultant les ouvrages d'Allan Kardec, vrais monuments de la philosophie spirite ; en suivant assidûment les séances dans des groupes *sérieux* ; en constatant, étudiant sans parti pris les faits qui s'y produisaient, et sans se laisser décourager par les insuccès ; par les communications données par différentes catégories d'Esprits ; ces ardents travailleurs pour la *lumière* et la *vérité* ont vu le succès couronner leurs efforts. Le problème était résolu ; l'X, désormais, n'existait plus.

Maintenant, grâce à ces vaillants chercheurs, la guérison des maladies mentales est fréquente.

Que tous les médecins suivent l'exemple de ces dévoués lutteurs contre la souffrance. Que le magnétisme remplace les poisons. Que

toutes ces drogues et injections sous-cutanées qui infectent le sang soient abolies de la thérapeutique usuelle, et l'on verra disparaître ces affections qui — trop souvent — sont la conséquence des remèdes.

Sans doute il y aura encore opposition de la part des médecins retardataires et des chirurgiens. Mais un temps viendra où le magnétisme et le massage chasseront les drogues et le bistouri.

Du reste, déjà beaucoup de malades se révoltent à l'idée qu'on leur refuse le droit de se soigner comme il leur plaît ; tandis qu'un Docteur est autorisé à vous tuer et vous dépecer vivant, sans qu'il soit simplement blâmé quand il s'est trompé, ou qu'il charcute mal à propos ; c'est son droit, à lui ; car il est assassin diplômé.

Après tout, de quoi s'étonne-t-on ? Parmi tous ces inventeurs de systèmes, il en est un qui les dépasse tous par la hardiesse de ses conceptions :

Un Docteur, de *bon aloi*, vient de trouver que l'estomac et le *gros* intestin (encore, s'il s'agissait du *grêle*) sont deux organes parfaitement inutiles ; il l'a prouvé, dit-il, sur un lapin. Mais alors ?!.. Enfin, passons.... Pourtant, j'espère qu'après enquête sérieuse l'on s'apercevra que ce lapin est un canard, et que nous n'aurons plus à nous inquiéter sur le sort de ces deux *objets* en litige, et que nous les garderons malgré les charcutiers.

Mais si, par malheur, ce bon Docteur gagnait son procès ? Bon Dieu ! Comment ferions-nous ?... Il n'a pas réfléchi à ça, ce cher Docteur ; car, enfin, il est de ces choses qui demandent à être remplacées ou, au moins, par un équivalent si la chose a été reconnue d'*utilité publique*.

Quant à moi, je compte un peu sur un désaccord entre confrères, — chose possible — pour me remettre au complet, si je venais à ne plus l'être. Que voulez-vous ! Je tiens *essentiellement* à conserver ce que j'ai.

Un collègue a fait aussi sa trouvaille : le *microbe meurtrier*. Il paraît même qu'il y en a de plusieurs espèces, et dont chacune a son rôle désorganisaseur particulier. Malheureux croyants ! Vous n'avez plus que la noyade pour vous tirer de l'empoisonnement.

Vraiment, c'est faire de Dieu une intelligence bien fantasque. Comment ! Il crée l'homme bon !.. D'aucuns prétendent que ce n'était pas utile du moment qu'ils ne font que s'invectiver et se

tromper mutuellement toute leur vie. Ça, ce n'est pas mon affaire; il existe, voilà. Mais un beau jour, le Créateur, qui avait tout combiné pour que son œuvre vécût, change d'idée. Pour cela, il charge cette atmosphère — principe de vie — de sales petites bêtes avec mission d'empester le genre humain.

Non ! ce ne sont pas elles qui nous tuent; mais bien nos passions, notre intempérance, nos envies de jouissances qui nous font manquer aux lois de l'hygiène et abdiquer la raison.

En un mot, l'homme ne doit mourir *qu'à son heure,* marquée au cadran des Destinées humaines.

Mais, muni du libre-arbitre, le faible la devance par le suicide *conscient,* ou *inconscient,* par l'inobservance des lois de la conservation. Est-ce la faute des microbes ? D'ailleurs, ne savons-nous pas que toute matière est composée d'animalcules chargés d'entretenir en elle les fonctions de la vie et non de les arrêter ou les paralyser ? Nous en mangeons, buvons et aspirons depuis que le monde existe. Rien n'est nuisible dans la nature.

Si j'ai quitté un instant mon sujet, c'était pour mettre en relief les causes principales de beaucoup de maladies mal traitées par les médecins qui en ignorent l'origine, et les dangers de la pharmacochimie.

Je reviens maintenant à ma vision.

Après avoir vu les mauvais Esprits influencer les incarnés dans le mal, attaquer les autres dans leur santé, je désirais admirer les bons cherchant à leur inspirer le bien. Alors je pus me réjouir à l'aspect des Esprits élevés, entourés de la lumière provenant de la fluidité de leur périsprit épuré, venant, guidés par la charité et l'amour, inspirer leurs frères terriens et les pousser dans la voie du bien, du bon et du beau.

A voir leur visage rayonner de joie je compris que ces messagers de paix avaient été écoutés. D'autres se retiraient, la tristesse peinte sur leurs traits en voyant leurs efforts, souvent renouvelés, rester sans effets, laissant ces insensibles à la merci des influences contraires.

Tout disparut. J'allais me lever lorsque mon regard fut attiré vers une autre scène.

Je vis des Esprits de toutes les catégories. Tous étaient dans une situation semblable à celle dans laquelle se trouve l'incarné au mo-

ment où l'Esprit est près de quitter son corps pour entrer dans le monde spirituel, afin de se retremper dans la vie de l'Eprit, sa *vraie vie,* tous étaient dans le trouble.

En mieux observant, je remarquais que tous étaient attirés — comme par une force invincible — vers un point terrestre déterminé. J'aperçus alors des femmes, en nombre égal à celui des Esprits, étendues sur un lit. Ma vue pénétrait la matière ; et j'assistais rapidement à l'incarnation de l'Esprit ainsi qu'au développement du fœtus. Je distinguais un cordon fluidique partant de cette chair encore informe dont l'autre extrémité s'attachait à la poitrine de l'Esprit devant occuper ce corps.

Je voyais, en effet, qu'à mesure que le fœtus se développait, le lien fluidique se raccourcissait et l'Esprit se rapprochait d'autant ; de telle sorte que le moment venu où l'enfant devait naître, le cordon magnétique s'était rapetissé jusqu'à son point de départ ; et, aussitôt l'enfant venant au jour, l'Esprit prenait possession de ce petit sac de chair.

C'est à ce moment que le nouveau venu jette son premier cri, verse sa première larme.

L'Esprit regrette sa liberté et son activité dans l'immensité dont il a conservé, momentanément, l'intuition. Il le fait connaître au monde par sa première manifestation. C'est un cri d'angoisse, un cri d'adieu lancé de sa prison charnelle vers les sphères élevées d'où il vient, pour affronter les vicissitudes et les épreuves de la vie terrestre en vue de son avancement spirituel.

Quant à l'Esprit inférieur, imbu des jouissances et des idées matérielles, son incarnation ne lui laisse aucun regret d'un bonheur extra-terrestre qu'il n'a pas encore connu. Son premier cri est un cri de révolte ; il se sent prisonnier et impuissant.

Peu à peu ce tableau s'effaça ; tout disparut. Je venais de voir la photographie de la réalité, car tout se passe ainsi.

De ce qui précède, il ne faut pas en conclure que toutes nos souffrances, physiques ou morales, soient le fait des Esprits. Non. Les désincarnés inférieurs agissent en mal sur ceux des incarnés dont ils ont eu à souffrir dans leur précédente existence.

Il est donc dans nos intérêts d'être charitable et bon envers nos semblables ; ce seront des amis que nous retrouverons dans l'au-delà.

Quant à nos autres maux, ils viennent de nous-même; ils sont la conséquence inévitable de nos passions et de nos imprudences.

Et pourtant! Combien de souffrants accusent-ils Dieu de leurs maux. Pauvres insensés! raisonnez et vous trouverez l'origine de votre mal; vous la trouverez hors de Dieu. Le bien, le bon, le beau *seuls* viennent de Lui. Par la loi des vies successives, la justice et la sagesse infinies du Créateur vous seront affirmées et vos souffrances expliquées.

Mais je reviens au moment où ma dernière vision s'évanouit. Je songeais à cette double création : l'Univers sidéral et l'Univers terrestre. Toutes les deux d'une nature opposée, procurant des impressions si différentes, se réunissent en un seul sentiment : celui de la reconnaissace; car *tout* ce que Dieu a fait, Il l'a fait pour l'homme. Seulement, n'abusons pas; à cette condition il y aura toujours l'équilibre dans notre corps et dans notre esprit.

La nuit, le spectacle des splendeurs célestes nous remue jusqu'au fond de notre Etre, et élève notre âme vers ces régions inconnues où vivent et *aiment* des humanités de plus en plus perfectionnées.

La vue des beautés terrestres nous donne la joie; c'est le rayon de soleil égayant l'esprit et réchauffant le cœur.

Dans ce moment d'exaltation psychologique, je me demandais pourquoi, devant ces œuvres gigantesques et sublimes, l'homme en général, ne devient-il pas meilleur? Pourquoi son cœur reste-t-il fermé, même à l'*espérance*? Pourquoi ses yeux restent-ils secs et son âme indifférente?

Alors, dans une expansion de l'âme, je lançais vers l'Eternel l'expression des sentiments qui l'envahissaient.

Seigneur! pardonne-leur. Pardonne à tes créatures insensibles devant la manifestation grandiose de ta Puissance et de ta bonté; elles ne te comprennent pas. Tu es trop haut.

Pardonne à ceux qui te nient et blasphèment; ils ne savent ce qu'ils font. Ouvre leurs yeux à la lumière, leur cœur à la Foi. Fais-leur entrevoir les horizons derrière lesquels se cache leur splendide avenir, afin qu'ils sachent que cette vie terrestre n'est qu'éphémère, ses jouissances bien banales auprès de celles qui nous attendent *tous* dans notre immortalité au sein de ta gloire.....

J'en étais là de mes réflexions quand le beffroi du château m'annonça l'heure du repas.

Quel contraste !... Quelle désillusion !...

. . . .

Des régions extra-terrestres où je venais de m'égarer un instant ; de ces sphères éthérées où l'Esprit ne vit plus que de sa propre essence ; où l'âme s'épanouit dans les splendeurs de l'Infini, le son d'une cloche me rappelait sur la Terre pour : Manger !.....

Amère ironie !...

Henri TIVOLLIER.

Les Précurseurs du Spiritisme

On a cherché maintes fois à faire croire que le Spiritisme philosophique était éclos dans le cerveau des médiums d'Allan Kardec, suggestionnés par ce grand penseur, qui leur aurait imposé ses propres idées. Il suffit de prendre connaissance de la Revue Spirite depuis 1858 jusqu'à 1869 pour être persuadé du contraire car, maintes fois, les Esprits ont été en opposition avec les idées préconçues d'Allan Kardec et l'ont amené, par la discussion et par des faits, à changer de manière de voir.

Bien que fervent spiritualiste, le Maître, à l'origine de ses études, ne connaissait pas l'existence du périsprit, qui explique la conservation de l'individualité de l'âme, pas plus qu'il ne soupçonnait la théorie des vies successives, qui donne la clef des énigmes de la vie, en expliquant logiquement les différences intellectuelles et morales existant entre les êtres vivants, en même temps que l'apparente injustice des maux qui se répartissent si inégalement sur l'humanité.

Ces réalités, qui semblent si nouvelles, ont été jadis enseignées chez tous les peuples, non à la masse, qui eût été incapable alors de les comprendre, mais à une élite d'initiés qui, d'âge en âge, se sont transmis ces traditions. Pour peu que l'on se donne la peine d'étudier ces annales vénérables, on reconnaîtra que sous des apparences un peu différentes, le fond de l'enseignement traditionnel est toujours et partout identique, et tout investigateur

impartial est obligé de reconnaître que l'enseignement spirite donné par les Esprits est conforme, dans ses traits généraux, aux plus vieilles croyances de l'humanité, soit qu'on les étudie dans l'Inde, soit qu'on remonte jusqu'à l'antique enseignement des Druides ou que l'on suive la tradition, à travers les âges. Il n'est pas sans intérêt de mettre sous les yeux de nos lecteurs les documents qui confirment cette manière de voir, c'est pourquoi nous croyons utile de reproduire une série d'articles dus á la plume érudite d'André Pezzani, spirite savant et érudit, auquel on doit le livre si documenté : *La pluralité des existences de l'âme.*

Voici celui qui est consacré aux Bardes gallois.

Les Bardes gallois

Nous allons, dans cette étude, rapporter les triades entièrement spirites des Bardes de l'Ile de Bretagne, en nous servant des versions comparées de MM. Gatien Arnoult (*Philosophie gauloise.* t. I.), Henri Martin (t. I de l'*Histoire de France*), Adolphe Pictet (*Bibliothèque de Genève*), Alfred Dumesnil (L'*Immortalité*). Les commentaires que nous donnerons d'abord avant de nous livrer à notre tour à l'examen capital de ce beau monument, seront presque tous abrégés de M. Adolphe Pictet.

Le manuscrit qui renferme ces triades, ne date que de la fin du XVIIe siècle, et les matériaux qui y ont été réunis par le copiste traducteur Edward Darydd, ne remontent pas au-delà du milieu du XVIe siècle. Le style en est comparativement moderne, et si le fond peut être considéré comme ancien, il est certain qu'il a dû être altéré plus ou moins par les rédactions successives des sociétés bardiques du moyen-âge.

Mais si les preuves positives font défaut, les caractères intrinsèques d'une authenticité tout au moins relative, sont de nature à frapper les esprits les moins prévenus. Comment expliquer, en effet, l'existence chez les Gallois du moyen-âge, d'un système de philosophie religieuse parfaitement original, et dont la croyance à la transmigration des âmes après la mort, forme la base principale, si ce n'est par une liaison traditionnelle avec les doctrines druidiques qui se distinguaient par cette même croyance ?

Les témoignages des anciens ne laissent aucun doute à cet égard, quelque imparfaits qu'ils soient d'ailleurs pour tout le reste du système. César, le premier, nous apprend que les Druides ensei-

gnaient non seulement l'immortalité de l'âme (*non interire animas*), mais la transmigration (*ab aliis post mortem transire ab alios*). Après lui, Diodore de Sicile, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, Valère Maxime, ont répété les mêmes faits sans y ajouter de nouveaux détails. D'où serait donc venue aux Bardes Gallois du moyen-âge, une doctrine aussi complète, aussi profonde, aussi originale sur la transmigration des âmes, si ce n'est des Druides leurs prédécesseurs, dont les croyances résistèrent si longtemps, en secret du moins, à l'introduction du Christianisme ? Les corporations Bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la ténacité celtique, les débris traditionnels des vieilles croyances nationales ; et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression.

Ce n'est pas à dire que ces triades nous offrent l'ancien système Druidique dans sa pureté. Il est impossible que le christianisme n'ait pas exercé une influence notable sur cette espèce de religion secrète conservée par les Bardes comme un souvenir national vénérable plutôt que comme une doctrine actuelle.

Mais il est temps d'en venir aux triades bardiques elles-mêmes, qui se révèleront directement beaucoup mieux que par tout examen préalable. Nous les donnons ici dans l'ordre même de leur publication par Ed. William, traduites aussi fidèlement que possible sur l'original Gallois :

1° Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une vérité et un point de liberté ; c'est à dire (le point) où se trouve l'équilibre de toute opposition.

2° Trois choses procèdent des trois unités primitives : toute vie, tout bien et toute puissance.

3° Dieu est nécessairement trois choses savoir : La plus grande part de vie, la plus grande part de science, et la plus grande part de puissance ; et il ne saurait y avoir plus d'une part de chaque chose.

3° Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait, ce qui doit accomplir le bien parfait.

5° Trois garanties de ce que Dieu fait et fera : sa puissance infinie, sa sagesse infinie, et son amour infini ; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai et qui ne puisse être voulu par ses attributs.

6° Trois fins principales de l'œuvre de Dieu, comme créateur de toutes choses : amoindrir le mal, renforcer le bien et mettre en lumière toute différence ; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être.

Ces triades développent davantage que l'on ne le fait communément l'idée de Dieu comme intelligence suprême et comme providence. La création n'est pas un acte d'une nécessité aveugle ; elle a un but moral. L'opposition du bien et du mal est introduite sans préambule, car les triades, dans leurs dispositions actuelles du moins, n'offrent pas un enchaînement systématique. Dieu, le souverain bien et l'amour infini, ne peut avoir en vue que la glorification du bien. Mais d'où vient le mal ? C'est ce qui n'est point dit encore et ce qui ne sera pas dit d'une manière expresse. On reconnaîtra seulement que le mal est un principe ennemi, dont la sphère d'action est limitée par la puissance divine, et qui doit être combattu et amoindri de plus en plus jusqu'à son anéantissement final. En présence de la toute-puissance divine, l'opposition du mal ne saurait être absolue. Ce n'est pas pour lui-même que Dieu veut anéantir le mal, lequel, relativement à lui, n'a aucune réalité ; c'est pour la créature. Il met donc en lumière, il manifeste toute différence ; c'est-à dire qu'il fait sortir de l'unité primitive toute l'infinie multiplicité des choses, afin que les créatures douées d'intelligence, puissent se développer, se reconnaître et distinguer ce qui doit être (le bien), de ce qui ne doit pas être (le mal).

7° Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accomplir : Ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire et ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

8° Trois puissances de l'existence : ne pas pouvoir être mieux par la conception divine, et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

10° Les trois grandeurs de Dieu : Vie parfaite, science parfaite et puissance parfaite.

11° Trois causes (originelles) des êtres vivants : L'amour divin (en accord) avec la suprême intelligence ; la sagesse suprême par la connaissance parfaite de tous les moyens, et la puissance divine (en accord) avec la suprême volonté, l'amour et la sagesse de Dieu.

10° Il y a trois cercles de l'existence : le cercle de la région vide (cylch y ceugant), où excepté Dieu, il n'y a rien de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser ; le cercle de migration (cylch ir Abred), où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé ; et le cercle de la félicité (cylch y gwynfyd), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

13° Trois états (successifs) des êtres animés : l'état d'abaissement dans Annwfn (l'abime), l'état de liberté dans l'humanité, et l'état d'amour ou de félicité dans le ciel.

14° Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie ; le commencement dans Annwfn, la transmigration dans Abred, et la plénitude dans le ciel ou le cercle du Gwynfyd ; et sans ces trois choses nul ne peut être, excepté Dieu.

Nous trouvons ici l'explication de la triade précédente, et une notion plus précise de la signification d'Annwfn. C'est le point le plus bas du cercle d'Abred ou de la transmigration, le chaos qui renferme les germes de toute vie. Toute chose y préexiste, mais à l'état d'involution, d'obscurité, lequel état est exprimé par Cyflvr Abred dans la triade qui précède, par opposition au Cyflvr ryddyd, la liberté dans la condition humaine. Ici, Abred a le sens de vil, bas, mauvais, et non celui de transmigration. Ainsi Annwfn, l'abîme sans fond, fait partie du cercle d'Abred ; c'est le point de départ des transmigrations par lesquelles les êtres s'élèvent graduellement vers la lumière et la vie.

15° Trois choses nécessaires dans le cercle d'Abred : Le moindre (degré possible) de toute vie, et de là son commencement ; la matière de toutes les choses, et de là leur accroissement (progressif), lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité (c'est-à-dire en vertu des lois nécessaires), et la formation de toute chose de la mort, et de la débilité des existences.

Cette triade est d'un sens remarquablement profond et caractérise admirablement des êtres contingents et périssables qui naissent, se développent, s'agitent et meurent dans le cercle de transmigration.

C'est dans l'abîme Annwfn que, d'après ce qui précède, se trouvent à la fois, la vie à son moindre degré, c'est-à-dire en germe, la substance matérielle qui constitue l'enveloppe périssable des créatures et la mort, c'est-à-dire le sommeil primitif au sein des ténèbres, où toute vie prend son point de départ pour se développer ultérieurement. Le développement, le Werden des philosophes allemands, ne peut s'effectuer, au début, que sous l'empire des lois nécessaires qui régissent la matière et les forces cosmiques ; car la liberté n'existe pas encore. Mais, pendant cette évolution, la créature sortie de la mort, reste un être incomplet, ou composé d'existence et de néant, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber

dans le chaos, tant qu'un principe supérieur et divin ne l'aura pas libéré des liens de la mort (1). Tel est le sens philosophique de ce curieux paragraphe.

(*A suivre*) ANDRÉ PEZZANI

Un autre pionnier

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le vaste pétitionnement qui compte aujourd'hui 240.000 signataires, organisé par les magnétiseurs pour faire voter par les Chambres le principe du libre exercice du Magnétisme. M. Emmanuel Vauchez, un spirite de la première heure, que l'on trouve toujours prêt à soutenir toutes les justes causes, a pris en main la direction de ce mouvement et il s'y consacre avec la même ardeur que celle qu'il a montrée pendant si longtemps comme secrétaire général de la Ligue de l'enseignement. Nous sommes heureux de voir qu'on commence à lui rendre justice, comme en témoigne l'article suivant publié par M. Lucien Descaves dans le *Journal* du 29 mai dernier.

A propos de la Fête de l'Ecole laïque organisée par la Ligue de l'Enseignement, je rappelais, l'autre jour, le rôle qu'a joué le fondateur de cette Ligue, Jean Macé, dans l'événement dont on va célébrer, le 19 juin, l'anniversaire.

Je montrais Jean Macé, dirigeant, échauffant, activant par ses conférences, le *Mouvement national du sou contre l'ignorance*, mouvement qui se traduisait, le 19 juin 1872, par le dépôt aux archives de l'Assemblée nationale siégeant à Versailles, des signatures de douze cent mille pétitionnaires réclamant l'instruction obligatoire,

(1) Les théories modernes sur l'évolution placent le début du principe animique jusque dans le monde de la matière brute, car on reconnaît dans les minéraux le germe de cette propriété qui deviendra la vie chez les êtres organisés. Les expériences de Bose sur la vie des métaux, les recherches de Schrœn sur la vie des cristaux appuient fortement cette manière de voir. Dès lors on ne saurait admettre un retour en arrière, une rechûte dans le néant, qui n'a pas d'existence réelle puisqu'il contient la vie à son moindre degré et la matière. Rien de ce qui existe ne saurait s'anéantir. Tout se transforme en évoluant vers des formes toujours plus hautes d'organisation, en même temps que se montrent les facultés animiques dont le développement successif arrive à l'humanité pour s'épanouir, plus tard, dans les autres régions de l'infini.

(Note de la rédaction).

laïque et gratuite. Chaque signataire avait versé un sou pour subvenir aux frais du pétitionnement.

Une commission, disais-je, ayant à sa tête Jean Macé et Emmanuel Vauchez, accompagnait sur la route de Versailles le chariot lesté de registres et de papiers.

Je me trompais. Ce n'était pas un chariot, c'était une modeste tapissière dont les essieux criaient sous le poids des requêtes. Les voyageurs, dans la joie de leur œuvre, chantaient. Ils s'arrêtèrent à Sèvres, pour déjeuner, et repartirent plus gais, plus confiants, plus résolus.

Quelques jours après que mon article eut paru, je rencontrai un de mes vieux amis, témoin des luttes que la Ligue de l'Enseignement eut à soutenir pour doter la République d'une nouvelle législation scolaire.

— Ah ! me dit-il, vous ne savez pas tout ! Cette journée du 19 juin 1872, et bien d'autres qui la précédèrent ou la suivirent, c'est par l'ancien secrétaire général de la Ligue, l'excellent Emmanuel Vauchez, qu'il faudrait vous les faire raconter. Jean Macé est mort, mais Vauchez vit toujours.

— A Paris ? demandai-je aussitôt, méditant déjà une visite.

— Hélas ! non. En Vendée. Aux Sables-d'Olonne, où il s'est retiré et où il continue sa propagande diligente en faveur de toutes les œuvres humanitaires. Ses fenêtres s'ouvrent sur l'Océan ; au soir d'une existence bien remplie, il partage ses rêveries entre la mer et la forêt, pour lesquelles il a une passion égale. Il retrempe ses forces physiques dans l'air marin et dans l'odeur balsamique des pins ; quant à son énergie morale, elle n'a pas besoin d'être ranimée, elle est la même aujourd'hui qu'il y a trente ans.

Ces notes succintes excitaient trop ma curiosité pour qu'elle s'en contentât. J'insistai et mon ami reprit :

— Jean Macé aimait beaucoup son collaborateur et lui a maintes fois rendu publiquement hommage. « Si l'histoire est juste, disait-il, à côté du nom qu'immortalisera la loi Ferry, sur l'obligation scolaire, elle gardera une place à celui d'Emmanuel Vauchez, l'homme qui, pendant dix ans, a remué la France et préparé la victoire parlementaire du grand ministre républicain. » Jean Macé est un précurseur, sans doute, mais Vauchez en est un autre. Dès le mois d'août 1871, il entreprenait l'organisation des bibliothèques

régimentaires, qui étaient déjà, deux ans après, au nombre de cent dix, contenant douze mille volumes. Et ces bibliothèques régimentaires, était-ce autre chose que l'embryon des Foyers et des Maisons du Soldat, auxquelles la Ligue donne à présent ses soins ? Macé et Vauchez, d'ailleurs, malgré une différence d'âge sensible, avaient de bonnes raisons tous les deux pour étendre leur action au régiment. Vers 1845, Macé était caporal au 1er léger, à Rouen ; et en 1870, Vauchez, engagé volontaire, avait été caporal au 1er zouaves.

Je me reprochais tout bas d'ignorer ces dévouements aux bonnes causes, et j'écoutais avec avidité mon informateur poursuivre.

— La rencontre de Vauchez fut providentielle pour Macé qui avait été longtemps, à lui tout seul, le président, le trésorier et le garçon de bureau de la Ligue. En 1866, lorsqu'il en conçut le projet à Blebenheim, dans son modeste logement composé de deux chambres, c'était sa femme qui passait des journées entières à mettre sous bande les circulaires répandues en France. Vauchez remplaça cette compagne admirable et fut d'un grand secours à Macé dans sa propagande en faveur du vaste pétitionnement de 1871-1872. Il écrivit plus de 7.000 lettres, expédia plus de 80.000 circulaires, réconfortant son ami aux heures inévitables de défaillance passagère. Jean Macé doutait quelquefois du succès ; Vauchez, lui, n'en doutait jamais. Il y avait entre ces deux collaborateurs d'accord sur les principes, mais divisés sur les moyens d'action, des brouilles toujours suivies de réconciliation, scènes touchantes, dont la raison et le sentiment fournissaient tour à tour les péripéties. A ces cœurs fraternels, que la République était chère ! De quels sacrifices n'eussent-ils pas été capables pour son triomphe en beauté !

— Est-il possible, observai-je, avec cette propension que nous avons toujours à juger les autres aussi peu instruits que nous le sommes, est-il possible que la démocratie ait déjà oublié ce qu'elle doit à un Jean Macé, à un Emmanuel Vauchez !

— Elle ne l'oublie pas, fit doucement mon interlocuteur. Au fond de sa retraite, Vauchez connaît encore des joies très enviables. Lors du 23e Congrès de la Ligue de l'Enseignement, qui se tint l'année dernière, à Tunis, Vauchez reçut ce télégramme des continuateurs de son œuvre : « La pensée du Congrès se tourne vers les absents et leur envoie un salut cordial. » Enfin, il y a trois

mois, à l'assemblée générale de l'Amicale vendéenne, Vauchez fut encore l'objet d'une belle manifestation. Les Amicales, vous le savez, sont des Associations d'instituteurs et d'institutrices groupés pour défendre leurs intérêts professionnels et obvier aux inconvénients de l'isolement. Les instituteurs et les institutrices du Marais, de la Plaine et du Bocage, étaient donc réunis, le 13 mars dernier, aux Sables-d'Olonne, et se demandaient précisément entre eux, par quelles démonstrations locales ils s'associeraient, le 19 juin, à la Fête de l'Ecole laïque. On leur signala la présence, dans la salle, d'Emmanuel Vauchez. Le président de l'Association retraça brièvement les services rendus par le vieux lutteur, et une ovation spontanée le paya, en une minute, de trente ans d'efforts et de peines. Non, Emmanuel Vauchez n'est pas un oublié... Il n'est pas, d'ailleurs, de ceux qui se laissent oublier tant qu'un souffle de vie leur reste. Son initiative recherche — et trouve encore — les occasions de s'exercer. En voulez-vous la preuve dernière ?

— Toutes les preuves ! dis-je avec feu.

Fidèle à cette méthode du pétitionnement qui donna, relativement à l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, de si précieux résultats, Vauchez a récemment sollicité du Parlement, de la même manière, la revision de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

— Que demande M. Vauchez ?

— Il demande justice, en se fondant sur la déclaration qu'a faite le rapporteur de la loi, le docteur Chevandier (de la Drôme), dans son exposé des motifs.

— Cette déclaration ?

— La voici : « Les articles visant et prescrivant l'exercice illégal de la médecine, ne pourront être appliqués aux masseurs et magnétiseurs que le jour où ils sortiront de leurs pratiques habituelles et, sous le couvert de leurs procédés, prescriront des médicaments, chercheront à réduire des fractures. Jamais notre intention n'a été de les viser ; c'est donc mal à propos qu'ils ont pris l'alarme. »

— Bon.

— Bon, assurément, si cet engagement était tenu. Mais il ne l'est pas. Fréquemment et sur la plainte en concurrence déloyale, d'un médecin jaloux de son privilège, des masseurs et des magné-

tiseurs sont poursuivis et condamnés pour exercice illégal de la médecine. C'est contre cette abusive interprétation de la loi que protesta, l'année dernière, M. Vauchez, et que protestèrent avec lui les 240.000 personnes dont il avait recueilli les signatures, à l'appui d'une pétition adressée au Parlement.

« La question est bien simple, disait M. Vauchez. Pour le massage, il suffit de créer des Ecoles, comme il en existe en Suède et dans d'autres pays. Quant au magnétisme curatif, il peut faire beaucoup de bien et ne peut pas faire de mal. Il doit donc être d'autant plus libre qu'il ne comporte aucun médicament. »

En conséquence, l'auteur de la pétition demandait que les droits des masseurs-magnétiseurs fussent définis par une nouvelle loi complétant celle du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la pharmacie.

— Quelle suite fut donnée à cette requête ? demandai-je.

— Comment ne le devinez-vous pas ? Au commencement de cette année, la 6e Commission des pétitions répondit à M. Vauchez « qu'il ne lui appartenait pas de se prononcer sur une question qui ne relève que de l'initiative parlementaire de chaque député pris individuellement. »

— Et M. Vauchez s'est tenu pour battu ?

— Pas du tout. Il proteste avec l'énergie que lui communiquent et qu'entretiennent 240,000 signataires de la pétition. Il est convaincu que le magnétisme est une grande force naturelle, force encore mal connue et d'une application indécise, mais dont la vulgarisation doit hâter les progrès et démontrer l'efficacité. Le dédain n'est pas un argument. Le corps médical traite le magnétisme comme il traite l'homéopathie. Mais hausser les épaules n'est pas répondre, et trop souvent l'ignorance nie pour se dispenser d'étudier et d'apprendre. Pourquoi les passes magnétiques auraient-elles moins de vertus que l'électrothérapie, la radiographie, la vibrothérapie, l'aérothérapie, la photothérapie, la kinésithérapie, l'hydromassothérapie, la termothérapie et l'automassothérapie, quotidiennement pratiquées par des médecins dont le diplôme n'est pas une garantie ni une excuse. Il suffit, d'ailleurs, aux professeurs de débaptiser le magnétisme et l'homéopathie pour les faire passer du domaine de l'empirisme dans le domaine de la science, lorsqu'ils y trouvent avantage. Hypnotisme, suggestion, vitalisme, etc., chan-

gent l'étiquette sans changer le produit. Enfin, le magnétisme est encore, aux yeux de Vauchez, un puissant élément d'émancipation des esprits.

— Ah ! bah...

— Mais oui. Les miracles des prophètes, les miracles de Lourdes, tous les miracles par lesquels la superstition est nourrie, ne sont que des phénomènes magnétiques. Quand cette vérité sera reconnue, proclamée, l'œuvre du vieux pionnier de l'Ecole laïque apparaîtra dans toute sa logique et dans toute son unité.

Le disciple perçait sous le biographe ; j'esquivai une discussion à laquelle j'étais insuffisamment préparé, et je dis seulement :

— La Fête du 19 juin sera sans doute pour M. Emmanuel Vauchez l'occasion d'un triomphe légitime. Qu'il ne manque pas d'en jouir et d'en jouir pleinement, car je doute que les prochains Congrès de médecine et de chirurgie lui tressent, de son vivant, couronne pareille.

LUCIEN DESCAVES.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE.

The Philosophical Journal

de San Francisco consacre son numéro d'Avril au cinquante sixième anniversaire du Spiritisme. A ce propos il donne la photographie de l'habitation de la famille Fox, raconte sommairement comment la doctrine s'est fait connaître et s'est répandue dans le monde entier et reproduit les photographies avec une courte notice biographique des quinze principaux propagateurs californiens du Spiritisme.

Harbinger of Light

de Melbourne adresse à ses abonnés, avec son numéro d'Avril, quatre planches avec de nombreuses photographies des briques de toutes formes, avec inscriptions cunéiformes et sujets divers, apportées pendant les séances tenues à Melbourne par Bailey, aujourd'hui en Italie et dont nous avons souvent parlé dans cette revue.

Il a en outre encarté dans ce numéro une notice due à M. James Smith, qui rend compte de la séance tenue le 24 juin, chez M. Stanford. Nous avons déjà signalé les divers phénomènes qu'il relate : germination et développement du Mango ; main lumineuse descendant lentement du pla-

fond pour prendre un crayon et tracer une longue communication ; apport d'un fétiche africain, d'une baguette divinatoire ; apport d'une peau de tigre. Il rappelle en outre les divers autres apports qui ont eu lieu dans les autres séances et spécialement la série d'anciens manuscrits égyptiens et grecs, dont il donne la liste, avec analyse de leur contenu.

Revue de la presse
EN LANGUE ITALIENNE

A. Marzorati, directeur de *Luce e Ombra*, commence dans le N° de Mai le compte rendu des séances tenues au siège de la Société des Etudes Psychiques de Milan par le médium Bailey. Voici comment il débute : « La Société d'Etudes Psychiques de Milan vient de terminer ses expériences avec le médium Bailey, expériences qui suscitèrent dès leur début et pendant toute leur durée un si grand et si vif intérêt chez tous ceux qui s'adonnent aux études psychiques.

Il est vrai que Bailey nous arrivait d'Australie précédé d'une réputation extraordinaire et que le genre de phénomènes attribué à sa médiumnité nous avait laissés quelque peu sceptiques, quoiqu'ils fussent affirmés par des personnes instruites et honorables. Eh ! bien, si l'on tient compte du changement de milieu et du peu de temps accordé à nos recherches, nous pouvons affirmer que leur réalité et leur caractère n'ont point été démentis par nos expériences. »

M. Marzorati reconnaît que l'on n'a pas pu prendre toutes les précautions rigoureuses que réclament les hommes de science ; mais il dit avec toute raison qu'il serait absurde de vouloir imposer des conditions pour des phénomènes dont on ne connaît bien ni la nature ni les lois. Nous savons que c'est pour avoir méconnu cette vérité, cependant si éclatante, que depuis plus d'un siècle les corps savants, avec un entêtement déplorable, se sont toujours dits autorisés à repousser les assertions des magnétiseurs aussi bien que des psychistes.

Il n'a même pas été possible d'observer avec Bailey les méthodes adoptées pour l'observation d'autres médiums.

Le nombre de séances a été relativement limité, car Bailey ne pouvait en accorder que deux par semaine et cela pendant deux mois seulement.

Comme en Australie, des phénomènes se sont produits hors séances.

C'est ainsi que le 5 Mars, tandis que les membres du comité terminaient leur repas et que le médium lisait un journal, par conséquent en pleine lumière, une espèce de pierre tomba avec violence au milieu de la table. C'était une sorte de tablette en pierre calcaire, d'un demi-centimètre

d'épaisseur et portant des caractères cunéiformes. La Revue en donne la photographie.

Le 21 Avril, tandis que Marzorati se trouvait dans son cabinet avec le médium, un parchemin plié en quatre paraissant avoir 22×8 centimètres, tomba près de lui. Il n'a pu le déplier immédiatement, ce qui demandera de grandes précautions, mais un esprit parlant par la bouche du médium affirma qu'il était couvert de caractères hiéroglyphiques.

L'auteur décrit ensuite la salle des séances, dont il donne le plan, et les précautions prises pour envelopper le médium après un examen suffisant et pour l'isoler des assistants et de toute intervention extérieure. Deux photographies reproduisent ces dispositions.

Le compte-rendu des séances paraîtra le mois prochain.

Revue de la presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Fraternidad, de Buenos-Ayres, dans son N° d'Avril, recommande très vivement un volume arrivé à sa seconde édition, intitulé : *Texto de Escuela Dominical* dû à la plume de M. Felipe Senillosa, un des meilleurs écrivains spirites de l'Amérique du Sud. Ce volume s'adresse à la jeunesse qui vient de terminer ses études primaires. Il est divisé en trente-trois leçons dans lesquelles l'auteur commente avec une grande clarté les enseignements de l'Evangile et montre leur accord avec ceux du spiritisme et comment l'Eglise catholique en a altéré le sens.

Chacun de ces chapitres se termine par un très court interrogatoire. L'auteur conseille de terminer chaque leçon par le chant de quelques-uns des cantiques composés à cet effet par Mlle Amalia Domingo Soler. La lecture de ce petit volume exclusivement consacré à l'exposé de la morale spirite, laisse la meilleure impression.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

dans son n° du 4 juin dernier publie la leçon d'ouverture du cours de physique céleste fait par M. Puiseux à la Sorbonne. Elle est consacrée à l'étude de la notion de la figure de la terre, de Thalès à Newton. On y voit que les philosophes grecs étaient arrivés à la notion de la sphéricité de la terre 200 ans avant notre ère. Erastosthène s'est acquis une gloire universelle en mesurant la longueur de la circonférence terrestre. Etant

données les notions imparfaites que l'on possédait sur la véritable forme de la terre et l'imperfection des instruments employés, le résultat obtenu était des plus remarquables. Combien cette science des Grecs contraste avec l'ignorance des Pères de l'Eglise, auxquels le Saint Esprit paraît avoir oblitéré singulièrement l'intelligence des choses terrestres.

Ainsi Lactance, dans ses *Institutions divines*, considère la notion des antipodes comme une mauvaise plaisanterie des savants, qui exercent volontiers leur esprit sur des choses invraisemblables. St-Augustin, dans *La Cité de Dieu*, ne rejette pas absolument la sphéricité de la terre, mais il ajoute : « Quant à ce que l'on dit qu'il y a des antipodes, c'est-à-dire des hommes dont les pieds sont opposés aux nôtres et qui habitent cette partie de la Terre où le soleil se lève quand il se couche pour nous, *il n'en faut rien croire* ; aussi n'avance-t-on cela sur le rapport d'aucune histoire, mais sur des conjectures et des raisonnements, parce que, la Terre étant suspendue en l'air et ronde, on s'imagine que la partie qui est sous nos pieds n'est pas sans habitants. Mais on ne considère pas que, lors même que l'on démontrerait que la terre est ronde, il ne s'ensuivrait pas que la partie qui nous est opposée n'est pas couverte d'eau. Et. d'ailleurs, quand elle ne le serait pas, quelle nécessité y aurait-il qu'elle fût habitée ? D'une part, l'Ecriture dit que tous les hommes viennent d'Adam, et elle ne peut mentir ; d'autre part, il y a trop d'absurdité à dire que les hommes auraient traversé une si vaste étendue de mer pour aller peupler cette autre partie du monde. »

C'est à cette véritable maladie intellectuelle qui consiste à substituer à l'observation et à l'expérience, un texte soi-disant sacré, — qui n'est en réalité qu'un ramassis de légendes orientales, — qu'est due la nuit de seize siècles qui a pesé si lourdement sur le développement intellectuel de l'humanité européenne.

La Revue Spirite

termine la belle étude de M. Grimard sur *Le Dieu des Spiritualistes*. Bien que nous ne partagions pas toutes les idées de l'auteur, et entre autres celle que nous sommes *Dieu*, citons quelques lignes de la fin qui montrent la grandeur de l'évolution animique : « L'évolution de la monade humaine exige une accumulation de siècles, au cours desquels ne peut se réaliser la spiritualisation nécessaire, que par la collaboration de l'homme avec les directeurs des mondes. Et ce n'est qu'après ce long stage, alors que nous aurons acquis la vision spirituelle, que nous pourrons constater avec quelle sollicitude nous sommes conduits, dirigés, protégés, et, par suite, comprendre approximativement que l'évolution d'une seule de ces étincelles qui ont jailli du foyer primordial, est une œuvre prodigieuse d'amour et de puissance, même pour l'omnipotence divine. »

Senex continue son étude sur l'Evolution de l'idée religieuse, et il semble croire que la liberté de conscience date de l'édit de Milan, mais les Romains étaient les plus libéraux de tous les peuples au point de vue

religieux. Ils admettaient, comme les Grecs, tous les dieux étrangers. Les persécutions contre les chrétiens ont été plus politiques que religieuses, et l'on peut dire que c'est avec l'avènement officiel du catholicisme que l'intolérance religieuse a fait son apparition sous les formes les plus cruelles. Voir tous les massacres qui depuis Constantin ont ensanglanté les peuples à toutes les pages de l'histoire. Léopold Danvil nous fait un récit émouvant de la mort de son ami Sagrin tombé dans un combat contre des pirates en Cochinchine, c'est aussi intéressant que bien écrit.

La Gazette Médicale de Paris

reproduit, d'après la *Revue Médicale*, un incident des derniers jours du célèbre médecin Gilles de la Tourette qui, comme on le sait, est mort aliéné. Voici ce récit qui ne manque pas de pittoresque :

« Depuis de longs mois il donnait déjà le tableau classique de la mégalomanie pré-paralytique et, par une ironie du règlement de nos facultés qu'aucun aréopage d'aliénistes ne surveille, ayant perdu la raison, ce malade continuait à examiner des candidats aux examens de doctorat. Il était passé à l'état d'un personnage de comédie, tellement les questions qu'il posait étaient saugrenues et d'une bouffonnerie vraiment folle. Ce neuropathologiste continuait à donner des consultations jusqu'au jour où sa famille le surprit complètement nu, se livrant à une gymnastique effrénée devant un malade, terrifié, réfugié derrière un meuble du cabinet du docteur qu'il était venu consulter... sur sa santé. Le drame se mêle au vaudeville. Quelques jours avant qu'il fût enfermé, le brillant agrégé faisait, au grand ébahissement des lycéens et des jeunes filles habituées des matinées de l'Odéon une conférence à laquelle les critiques ne comprirent rien, et pour cause : le conférencier était déjà aliéné »

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à reporter au numéro suivant la fin du roman philosophique de Paul Grendel : *Vers l'Avenir*, ainsi que le compte rendu des conférences de Léon Denis à Bordeaux et à Toulouse.

AVIS

Avec ce numéro finit la huitième année de notre publication. Nous prions ceux de nos lecteurs dont l'abonnement est terminé de vouloir bien nous adresser leur renouvellement.

Du 1er au 15 juillet, nous ferons recevoir par la poste les abonnements de ceux qui ne seraient pas acquittés directement.

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1903-1904

Nº 1. Juillet 1903.

L'extériorisation de la pensée (suite).......	Gabriel DELANNE...	pages	1
L'identité des Esprits....................	Dr DUSART.......	»	16
Controverse La « Genèse mosaïque » (fin)...	LUSSŒR	»	22
L'électricité et les êtres vivants............	THÉCLA	»	35
Entretiens philosophiques.................	B. C. DE ST-RENÉ.	»	36
Spiritisme Expérimental..................	Docteur X.......	»	39
Modern Spiritualism......................	Dr DUSART.......	»	42
Vers l'Avenir (suite)....................	Paul GRENDEL.....	»	49
Fédération Algérienne et Tunisienne des Spiritualistes Modernes..................	....	»	55
Quelques extraits........................	Dr DUSART.......	»	55
Revue de la Presse en langue espagnole.....	....	»	59
Revue de la Presse en langue anglaise......	....	»	61

Nº 2. Août 1903.

L'extériorisation de la pensée (suite).......	Gabriel DELANNE...	»	65
Schoelcher et Legouvé..................	....	»	76
Les parfums produits dans les séances spirites,	BECKER	»	78
Pourquoi les dogmes ne renaissent pas (suite)	Gabriel SÉAILLES...	»	84
Spiritisme Expérimental..................	LIEUT.-COLONEL X..	»	100
Entretiens philosophiques................	B. C. DE ST-RENÉ..	»	101
Modern Spiritualism (suite)..............	Dr DUSART.......	»	104
Société spirite V. Tournier...............	Comm. DARGET..	»	116
Les Ouvrages Nouveaux..................	....	»	117
Ecole pratique de massage et de magnétisme..	....	»	119
Revue de la Presse en langue italienne......	....	»	119
Revue de la Presse en langue anglaise......	....	»	120
Revue de la Presse en langue française.....	....	»	125

Nº 3. Septembre 1903.

L'extériorisation de la pensée (suite).......	Gabriel DELANNE...	»	129
Les théories modernes sur la matière.......	William CROOKES..	»	141
Les matérialisations de la Villa Carmen.....	Mme CARMENCITA NOEL	»	148
Modern Spiritualism, (suite et fin).........	Dr DUSART........	»	156
L'auto-représentation chez les hystériques...	G. GOMAR........	»	162
Pourquoi les dogmes ne renaissent pas (suite)	Gabriel SÉAILLES...	»	169
Remarquables phénomènes en Australie.....	O. DUSART.......	»	176
Entretiens philosophiques................	B. DE ST-RENÉ....	»	182
Fédération algérienne et tunisienne des spiritualistes modernes..................	L. HENRICET......	»	185

N° 4. Octobre 1903

L'extériorisation de la pensée (suite)........	Gabriel Delanne...	pages	193
Les théories modernes sur la matière (fin).....	William Crookes..	»	203
Les matérialisations de la Villa Carmen (suite)	Carmencita Noel..	»	211
Le souvenir du passé est-il nécessaire pour le progrès de l'Esprit.....................	H. Tivollier......	»	220
La Médianita..	Dr Dusart... ...	»	226
Entretiens philosophiques.................	B. C. de St-René .	»	236
Pourquoi les dogmes ne renaissent pas (suite).	G. Séailles......	»	240
Ouvrages nouveaux......................	....	»	244
Revue de la Presse en langue italienne......	....	»	250
Revue de la Presse en langue anglaise......	....	»	252

N° 5. Novembre 1903

L'extériorisation de la pensée (suite)........	G. Delanne.......	»	257
Les deux Psychismes......................	Docteur Gelay....	»	262
Les matérialisations de la Villa Carmen (suite)	Carmencita Noel..	»	270
Dans l'Invisible, spiritisme et médiumnité...	Thécla..........	»	274
Les travailleurs de la mort................	Firmin Nègre.....	»	279
Hypothèse spirite et théories scientifiques...	Docteur Dusart...	»	281
Les Apports d'êtres vivants................	Becker	»	287
Entretiens philosophiques.................	B. C. de St-René.	»	289
Pourquoi les dogmes ne renaissent pas (suite).	G. Séailles......	»	293
Ouvrages Nouveaux......................	....	»	299
Fédérations spirites à Lyon................	....	»	300
Vers l'Avenir (suite).....................	Paul Grendel.....	»	302
Revue de la Presse en langue italienne......	....	»	310
Revue de la Presse en langue anglaise.......	....	»	312
Revue de la Presse en langue française......	....	»	315

N° 6. Décembre 1903

L'extériorisation de la pensée (suite)........	G. Delanne.......	»	321
Le spiritisme et le problème de la Destinée..	Un Auditeur......	»	333
Les deux Psychismes (suite et fin)..........	Docteur Geley....	»	336
Hypothèse spirite et théories scientifiques (fin)	Docteur Dusart...	»	347
La vraie mort de Jésus............	Léon Parsons.....	»	362
L'identité des Esprits.....................	Docteur Dusart...	»	364
Ouvrages nouveaux.......................	B. C. de St-René.	»	370
Astronomie des dames....................	Camille Flammarion	»	373
Conférence de M. Léon Denis..............	....	»	373
Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.......................	....	»	374
Nécrologies	....	»	375
Revue de la Presse en langue italienne......	....	»	377
Revue de la Presse en langue anglaise......	....	»	380

N° 7. Janvier 1904

L'extériorisation de la pensée (suite)........	Gabriel Delanne...	»	385
Pourquoi les dogmes ne renaissent pas (suite)	Gabriel Séailles..	»	393
Fossile ressuscité.......................	Un Lecteur......	»	402
Les Matérialisations de la Villa Carmen (suite).	Carmencita Noel..	»	404
L'Auto-représentation chez les hystériques (fin)	Docteur Comar...	»	411
Entretiens philosophiques.................	B. C. de St-René.	»	417
Aux Spirites et aux Magnétistes...........	Groupe de Spirites	»	421
Le Magnétisme à l'Académie..............	Gabriel Delanne..	»	423
Spiritisme expérimental..................	L. Guillemot....	»	427
Le mouvement spiritualiste...............	J. Gaillard.....	»	428

Ouvrages Nouveaux	G.-D.	pages	434
Nécrologie		»	439
Revue de la Presse en langue anglaise		»	439
Revue de la Presse en langue française		»	445

N° 8. Février 1904

L'extériorisation de la Pensée (suite)	Gabriel DELANNE	»	449
La Vie Universelle et Eternelle	C. FLAMMARION	»	459
Encore les phénomènes remarquables en Australie	Dr DUSART	»	466
Les études de M. l'abbé Loisy	BECKER	»	476
Le Territoire Contesté	R. DALE-OWEN	»	479
Les radiations humaines		»	487
Entretiens Philosophiques	B. C. de ST-RENÉ	»	492
Vers l'Avenir (suite)	Paul GRENDEL	»	495
Les Conférences de Léon Denis	H. SAUSSE	»	499
Ouvrages Nouveaux		»	504
Revue de la Presse en langue française		»	507

N° 9. Mars 1904

L'extériorisation de la Pensée (suite)	Gabriel DELANNE	»	513
Trois séances avec Peters	Ellen LETORT	»	520
Pourquoi les dogmes ne renaissent pas (suite)	Gabriel SÉAILLES	»	525
Un rêve bien curieux	MYERS	»	533
Entretiens philosophiques	B. C. de ST-RENÉ	»	541
Apports spontanés en Australie	Dr DUSART	»	545
Le préjugé scientifique	BECKER	»	548
Communications spirites	Edgard POE	»	553
Vers l'Avenir (suite)	Paul GRENDEL	»	555
Ouvrages Nouveaux		»	562
Nécrologie		»	563
Anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec	UN ASSISTANT	»	564
Ce qu'on découvrira	LE PAYSAN	»	564
Revue de la Presse en langue anglaise		»	566
Revue de la Presse en langue italienne		»	568
Revue de la Presse en langue espagnole		«	571
Revue de la Presse en langue française		»	572

N° 10. Avril 1904

L'Extériorisation de la Pensée (suite)	Gabriel DELANNE	»	577
Les matérialisations à Constantine	Gustave ISAAC	»	584
Controverse (suite)	LUSSIER	»	588
L'Identité des Esprits	Dr DUSART	»	597
La femme masquée		»	600
Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas (suite)	Gabriel SÉAILLES	»	602
Massage et Magnétisme	A. BOUVIER	»	607
Le Territoire Contesté	Richard DALE-OWEN	»	614
Le Bien à Faire	Charles RICHET	»	620
Dans l'Invisible	J.-G.	»	624
Vers l'Avenir (suite)	Paul GRENDEL	»	625
Revue de la presse en langue anglaise		»	631
Revue de la presse en langue italienne		»	634
Revue de la presse en langue française		»	635

N° 11. Mai 1904

L'extériorisation de la Pensée (suite)	Gabriel DELANNE	»	641
La manifestation de l'esprit d'un ex-abonné à notre revue	Henri CARRERAS	»	650
Les matérialisations de la Villa Carmen (suite)	CARMENCITA NOEL	»	653
Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas (fin)	Gabriel SÉAILLES	»	657

Anniversaire d'Allan Kardec à Lyon	H. Sylvestre	pages	665
Phénomènes de Matérialisation dans une séance avec Potiti à Rome	Prof. Milesi	»	668
Controverse (suite)	Lussœr	»	673
Œuvre des cliniques magnétiques gratuites	Un Groupe Spirite	»	680
Ecriture et dessins obtenus directement	Dr Nichols	»	682
Ouvrages Nouveaux		»	692
Revue de la presse en langue espagnole		»	695
Revue de la presse en langue italienne		»	696
Revue de la presse en langue anglaise		»	698
Revue de la presse en langue française		»	700

N° 12. Juin 1904.

L'extériorisation de la pensée (suite)	Gabriel Delanne	»	705
Une remarquable prédiction de mort	M. M.	»	715
Les matérialisations de la Villa Carmen	Carmencita Noël	»	718
Lecture et transmission de la pensée	Becker	»	727
Controverse	Lussœr	»	732
Un fait étrange	H. Bonchamp	»	741
Influence des esprits désincarnés sur les incarnés	H. Tivollier	»	742
Les précurseurs du spiritisme	A. Pezzani	»	752
Un autre pionnier	L. Descaves	»	750
Revue de la presse en langue anglaise		»	755
Revue de la presse en langue italienne		»	760
Revue de la presse en langue espagnole		»	761
Pevue de la presse en langue française		»	762

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.